



HAL
open science

**Etude pluridimensionnelle d'un parler : description,
émergence et aspects sociolinguistiques du breton de
Malguénac**

Erwan Le Pipec

► **To cite this version:**

Erwan Le Pipec. Etude pluridimensionnelle d'un parler : description, émergence et aspects sociolinguistiques du breton de Malguénac. Linguistique. Université Rennes 2, 2008. Français. NNT : . tel-00335105

HAL Id: tel-00335105

<https://theses.hal.science/tel-00335105>

Submitted on 28 Oct 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITE EUROPEENNE DE BRETAGNE
UNIVERSITE RENNES 2

Ecole Doctorale Humanités et Sciences de L'Homme

Doctorat
en Celtique

Erwan LE PIPEC

Etude pluridimensionnelle d'un parler :
description, émergence et aspects
sociolinguistiques du breton de Malguénac

Thèse dirigée par M. Francis FAVEREAU
(Professeur, Université Rennes 2)

Soutenue publiquement le 1^{er} octobre 2008

Jury :

M. Charles VIDEGAIN, professeur, Université de Pau (Rapporteur)
M. Dominique HUCK, maître de conférences, Université Strasbourg 2 (Rapporteur)
M. Philippe BLANCHET, professeur, Université Rennes 2
M. Francis FAVEREAU, professeur, Université Rennes 2

*Etude pluridimensionnelle d'un parler :
description, émergence et aspects
sociolinguistiques du breton de Malguénac*

Université Rennes 2 Haute-Bretagne
Place du Recteur Henri Le Moal
CS 24307 35043 Rennes Cedex
Laboratoire Bretagne & pays celtiques
CRBC-R2 FRE n°3055

Abstracts

Etude pluridimensionnelle d'un parler : description, émergence et aspects sociolinguistiques du breton de Malguénac

Cette thèse se veut un essai de compréhension globale du parler d'une commune rurale, en l'occurrence, du breton de Malguénac. Afin d'établir ce parler, elle s'ouvre sur une description du système phonologique. Cette description laisse cependant de côté des aspects déjà bien documentés, pour se concentrer sur le système vocalique, beaucoup plus définitoire de cette communauté linguistique, ainsi que sur le système accentuel, jusqu'alors peu décrit par les celtisants dans cette région de la Basse-Bretagne. Ainsi dégagées les grandes lignes de ce parler dans ses aspects les plus pertinents, la démarche consiste à le replacer dans le contexte où il trouve sens. Ceci selon trois axes : spatial, temporel et socio-pragmatique. Sur le plan spatial, le parler de Malguénac est donc situé sur la matrice de la variation diatopique du breton, en particulier par l'analyse de ses schémas accentuels. D'autres observations permettent ensuite de le définir comme un parler *haut-vannetais de transition*. Sur l'axe temporel, l'évolution sociale et démographique de la population communale aux XIX^e et XX^e siècles est reconstituée de façon à dégager les implications linguistiques entraînées par les mutations qui ont alors cours. La cohésion de la société malguénacoise est le phénomène qui s'impose : cohésion face aux micro-communautés voisines, qui permet non seulement de maintenir une *norme* linguistique propre, mais même de l'affirmer à mesure que s'ouvre la commune. Cohésion également d'un monde rural bretonnant face au monde urbain francophone, qui finira en revanche par se diluer. L'axe sociolinguistique, après avoir mis au jour le fonctionnement de la langue dans l'interaction sociale grâce à l'analyse de la variation et des stratégies d'adaptation des locuteurs, examine donc le rapport dynamique entre breton et français. Faisant le constat d'un effondrement de la pratique du breton, se voit proposée une interprétation du contact de langue non en terme de *diglossie* mais de *conflit linguistique*.

Mots-clés : breton, phonologie, accents, dialecte, dialectologie, sociolinguistique, variation, changement linguistique, diglossie, conflit linguistique, langue minoritaire.

Multi-dimensional Study of local Speech: Phonology, Shaping and Sociolinguistic Aspects of the Breton Micro-dialect of Malguénac

This thesis is an attempt to gain a large-scale understanding of a rural community dialect, in this case, the Breton dialect of Malguénac. In order to establish it, the study begins with a description of the phonological system. This description ignores certain well-known aspects which have previously been studied in detail, instead paying attention to both the vocalic system (by far the most original trait), and the accentual system, which had been quite ignored until now by Celtic language scholars in this area. After the most relevant characteristics have been brought out, this study focuses on putting this language back into a context in which it makes sense. This is done according to three axes: space, time and society. From the spatial point of view, Malguénac Breton is thus given a place on the Breton language network as a whole, especially regarding stress and word-patterns. Following on from other observations, it can be presented as *transitional haut-vannetais*. On the scale of time, the social and demographic evolution of the local population throughout the XIXth and XXth centuries is presented, so as to isolate the linguistic consequences of the mutations taking place in that period. Cohesion is the most striking phenomenon inside Malguénac society: on one hand, from neighbouring communities, which allows a local linguistic norm to be maintained, but also strengthening it as the community opens to newcomers. On the other hand, cohesion also distinguishes the Breton-speaking community from the French-speaking urban world. On this point however, opposition would not last. The sociolinguistic approach deals with this question. After revealing how the language is used in social interactions through the analysis of variation and adjustment strategies by certain speakers, the dynamic relationship that exists between Breton and French is examined. Reporting the collapse in the use of Breton, it is assumed that the contact between the two languages should not be considered as *diglossia*, but rather as a *linguistic conflict*.

Key-words: Breton, Phonology, Stress, Dialect, Dialectology, Sociolinguistics, Language Variation, Language Shift, Diglossia, Language Hegemony, Minority Language

Remerciements

u terme de la si longue aventure qu'aura représentée cette thèse, il me faut adresser une pensée à chacun des visages rencontrés. A divers moments, l'ampleur de la tâche, les difficultés que je rencontrais pour éclaircir certains points ou le sentiment de l'insuffisance de mes réponses, ont pu me faire douter du bien-fondé de ma démarche et ont parfois même laissé place au découragement et la tentation de l'abandon. Par leur contribution, leurs encouragements, leurs analyses, leur écoute bienveillante, ou leur simple présence, j'adresse mes chaleureux remerciements à tous ceux qui, à un titre ou au autre, ont pu contribuer à ce que cette entreprise aille à son terme.

En premier lieu, celui qui fut mon premier professeur de breton, Jorj Belz, qui par son érudition et sa passion contagieuse du breton me donna le goût des études celtiques et l'envie d'en savoir toujours plus.

Le suivant de près chronologiquement, les enseignants du département de celtique de l'Université Rennes 2, qui, il y a quelques années, m'avaient fait découvrir le breton sous un nouveau jour et qui ont toujours eu à cœur de prodiguer conseils et encouragements : mon directeur de recherche depuis ma maîtrise, Francis Favereau, qui a accompagné ce travail et suivi mon évolution depuis une douzaine d'années, Y.-B. Piriou, Gw. Le Duc (†), L. Kergoat, Gw. Denez, D. Doujet, H. Bihan, qui a de plus accepté de lire la version définitive de cette thèse et d'en publier certains passages.

Je dois aussi mentionner les chercheurs du CRBC de Brest, que je connais moins, mais qui ont également été des interlocuteurs attentifs et disponibles, en particulier N. Blanchard et J. Le Dû. A leurs côtés, des chercheurs rennais appartenant à d'autres domaines que celui des études celtiques, et qui ont néanmoins été la source de précieux conseils et d'encouragements bienvenus : Ph. Blanchet, B. Genton et M. Cluet.

Je remercie aussi vivement bien entendu mes informateurs, qui à Malguénac ou ailleurs, ont accepté de se soumettre à mes divers questionnaires. Cette étude n'aurait bien sûr pas été possible sans eux, à commencer par mes parents et grands-parents : M. et A. Le Pipec, J. (†) et M.-J. Le Boulch (†), J. Le Pipec (†), ainsi que tant d'autres, tantôt proches, tantôt plus éloignés : P. et M.-A. Le Boulch, E. et F. Béléguic (†), S. et V. Coronc, M. Le Bris, A. Le Pen, M. Le Minier, P. Botland, M. et B. (†) Le Gal, M. Tanguy (†), M. Dacquay, J. Le Breton, P. et T. Bigoin, J. Dacquay, P. et A. (†) Bouffaut, M. Guégan (†), L. Le Bris, M. Coëffic, L. Le Guen (†), B. Rault, C. Maubré, R. Le Dizec, G. Le Pallemec, V. Crespin, J. Péresse, Y. Le Mouël. A.-M. Jarlégan, J. Gourlay, J.-L. Le Masle, J. Le Mouel, L. Le Meut, H. Le Méhec, S. Guillou, A.-M. Priel, J. Le Jossec, J. Le Goulias, C. et A. Laly, P. Le Nivet, R. Bellec, L. et A. Plumer, J. et E. Le Quintrec, M. Evanno et M. Churie, J. Jéhanno, A. Kervadec, A. Le Chenadec, J. Le Liboux, C. Boulard, J. Ehanno, J. Charlotin, G. Le Bras, M.-J. Gloux, R. Métayer, L. Auréart, L. Bellec, J. Richard, Mme Kerjean, A. Dréan, S. Céline, P. et L. Le Gal, A. Jan, A. Le Bail.

Ma gratitude va également à d'autres chercheurs avec qui j'ai eu l'occasion d'avoir divers échanges : P. Rolland, L. Cheveau et D. Carré, ainsi qu'à mes étudiants, en cours du soir ou à l'Université, qui auront été pour moi une source d'exigence et de rigueur.

Mon travail serait d'autre part resté bien lacunaire si je n'avais été efficacement secondé par l'aide technique et logistique du personnel des archives départementales et diocésaines de Vannes, ainsi que par le personnel communal de Malguénac. Je dois y ajouter les responsables de Radio Bro Gwened, auxquels mon apprentissage doit beaucoup et qui ont gracieusement mis à ma disposition un enregistrement qui m'était précieux, ainsi que le

personnel de l'Université Rennes 2, de J. Boucherit, de la bibliothèque du département de breton, aux techniciens de la reprographie, en passant par ceux de la Bibliothèque universitaire et des différents secrétariats que je côtoie régulièrement.

Je ne peux pas oublier d'autres personnalités qui, soit ont vu de près ou de loin l'évolution de ce travail, soit ont participé à créer la motivation nécessaire pour le mener à bien : M. Le Biannic, L. Scavennec, Gw. Mével, N. Le Gal, C. Lejeune, ainsi que mes comparses de Galway : S. Vandewiele, I. Osof, R. Hoarau, M. Trovalet, S. Aouat, B. de la Sayette, R. Le Berre, A. Junchat, M. Farronato, M. Seifert, I. Rekow et tant d'autres... mes anciens condisciples du CFP d'Arradon, en particulier le « noyau dur » : Ch. Caignec, C. Colléaux, A. Boudesseul, A. Guéguen, E. Lelay, C. Rendu, S. Robic, Ph. Hoyaux, D. Thomas, B. Beillon, A. Ansquer, L. Danilo, V. Le Guillard, Ch. Bedel, M. Chauvel, M.-N. Paquet, F. Théaut, T. Braud et les bretonnants E. Rio, Y. Verney, D. Salaun, et L. Legendre.

Je remercie également au passage l'équipe du CFP et de la DDEC d'Arradon, en particulier Ch. Quénéhervé (†) et C. Jégousse pour la confiance qu'ils m'ont accordée et qui m'ont ainsi permis de passer deux riches années parmi eux avant de commencer mon métier. J'aurai donc aussi un mot pour mes anciens élèves, qui avec le temps sont toujours parvenus à me démontrer que je ne perdais pas mon temps avec eux, ainsi que pour leurs parents, en particulier A. Guillo, B. Le Berre et J.-H. Lavie, pour leur soutien constant et leur implication dans la réussite de notre projet.

Naturellement j'adresse aussi ces remerciements à mes collègues de maternelle et primaire, bilingues ou monolingues, particulièrement ceux des écoles de Pluneret et Melrand. Parmi eux, je dois distinguer spécialement J. Lorgeray, F. Le Dudal et C. Colléaux, qui toutes les trois ont accepté de soumettre mon manuscrit à leur œil implacable pour y traquer les fautes de frappe et autres incorrections.

Enfin, à Phally et à Louis...

Sommaire*

Introduction	13
1 – Théorie	17
1.1 - Epistémologie.....	17
1.2 - Méthodologie.....	30
1.3 - Ethique.....	52
2 – Description	58
2.1 - Présentation.....	58
2.2 - Approche interne.....	66
2.3 - Une approche du contexte.....	135
2.4 - Bilan.....	185
3 – Emergence : Malguénac hier	189
3.1- La langue d'une société donnée.....	189
3.2 - L'axe vertical : la stratification sociale.....	190
3.3 - L'axe horizontal : communauté linguistique et espace	231
3.4 - Bilan.....	297
4 – Sociolinguistique : Malguénac aujourd'hui	303
4.1- La variation dans le breton de Malguénac.....	304
4.2 - Dynamique sociolinguistique du breton de Malguénac.....	366
4.3 - Bilan.....	436
5 – Conclusions	442

* La table des matières détaillée figure en fin d'ouvrage.

Introduction : objet de la recherche

Le présent travail se situe dans le prolongement d'une suite d'études allant de mon mémoire de maîtrise, à celui de D.E.A., soutenus respectivement en 1998 et 2003 à l'Université Rennes 2. Il s'agissait à l'époque d'aborder, de façon nécessairement succincte, et plus ou moins disparate la description d'un certain nombre de caractéristiques du parler breton de Malguénac. Ces travaux, articulés en plusieurs volets, avaient consisté notamment en une description interne, de type structural qui avait ainsi permis d'établir en grande partie le système phonologique des voyelles. Quelques vérifications auraient certainement mérité d'être effectuées afin de consolider certaines propositions, en particulier en ce qui concerne le statut des diphtongues. Des investigations plus approfondies avaient également été envisagées initialement, visant à établir le système consonantique puisque dans un premier temps, les phonèmes consonantiques utilisés dans mes notations et transcriptions ne reposaient que sur des postulats établis à partir de données générales. Le tour pris par l'évolution de ce qui devait donner cette thèse, la dimension forcément limitée de l'ensemble et la nécessité subséquente de définir des priorités n'a cependant pas permis d'explorer ce domaine. A tort ou à raison, il m'est apparu que ces données générales à partir desquelles je travaillais fournissaient une base satisfaisante. Dans le même temps, l'accumulation fastidieuse des exercices de commutation, ne me semblait pas devoir contribuer de façon significative à la compréhension du parler étudié. Car dès le départ, il me semblait important de ne pas limiter cette description à l'approche fermée d'un système appréhendé uniquement d'un point de vue interne. C'est pourquoi mon mémoire de maîtrise s'ouvrait par une présentation du cadre où s'épanouissait ce parler et qu'y figurait également une section consacrée au patrimoine chanté dont le breton, tel que le parlent les Malguénacais, était le support.

Mon projet entend donc réaliser la *description contextualisée d'un parler*. Et le contexte ici envisagé implique une multitude de dimensions, étroitement liées et complémentaires. Trois axes principaux peuvent ainsi être définis : le contexte est d'abord géographique, ou géolinguistique. Il est ainsi assumé qu'une langue est composée d'un réseau de parlers plus ou moins autonomisables de l'idiolecte au dialecte, sur des critères internes ou selon la perception subjective des locuteurs. Sous cet angle, le travail consistera à dégager la physionomie du parler de Malguénac et à montrer de quelle manière il s'intègre au réseau

d'ensemble de la langue bretonne. L'effort portera sur la mise en relief de ses traits caractéristiques pour identifier ce qui l'oppose et le relie aux parlers environnants. Le deuxième axe est celui du contexte historique. Si le breton de Malguénac se comprendra mieux par une approche contrastive, la dimension spatiale doit s'accompagner d'une analyse temporelle. Bien qu'il ne soit guère possible de recourir à des sources écrites anciennes pour reconstituer l'histoire interne du parler de Malguénac, son histoire externe peut faire l'objet d'investigations intéressantes. Ici devront donc apparaître reconstituées l'évolution historique et sociale de la commune, où seront recherchés les facteurs significatifs susceptibles d'avoir joué un rôle dans la formation de ce parler. Troisièmement, le contexte est aussi socio-pragmatique. Ce qui impliquera de décrire le fonctionnement du système dans l'interaction sociale : appréhender la nature du lien social qui unit les locuteurs en présence ; examiner et décrire les registres dont ils disposent ; préciser les situations et dégager les motivations et les significations symboliques qui déterminent l'adaptation langagière (variation interne, interférences codiques et changement de langue...). Sur ce dernier point, il importe également d'accorder une attention particulière à la non-transmission de la langue aux plus jeunes générations. En terme de problématiques, on peut dire que le premier axe pose la question *Qu'est-ce que le breton de Malguénac ?* A quoi le deuxième axe ajoute *Pourquoi est-il comme cela ?* Et le troisième *Comment fonctionne-t-il en société ?* Comme le montre le tableau ci-après, l'on passe d'une analyse interne à une analyse externe, avec une étape intermédiaire, celle de la genèse du parler qui combine les deux méthodes. Et c'est en faisant appel à plusieurs champs de recherche que l'on tâchera d'apporter des réponses appropriées : phonologie, dialectologie, histoire, sociologie, anthropologie et ethnographie de la communication. La batterie méthodologique ainsi décrite forme donc en quelque sorte le projet d'une dialectologie que l'on pourrait dire *globale, dynamique, ou différentielle* (Blanchet 1992). Il ne s'agit pas d'une simple étude de point, mais d'une tentative résolue de définition d'un parler local en relation à un ensemble.

Cette thèse s'ouvre donc tout d'abord sur une réflexion théorique, que l'on pourra peut-être trouver un peu longue, mais qui permet de définir les présupposés épistémologiques, méthodologiques et éthiques qui vont guider le projet. Ces pages, comme on le verra, entendent expliquer la nécessité de donner la priorité au terrain, à l'humain et aux données qualitatives. Mais elles laissent également une grande marge de manœuvre et n'excluent pas la possibilité de recourir ponctuellement à des données quantitatives, combinant les méthodes en fonction du but à atteindre.

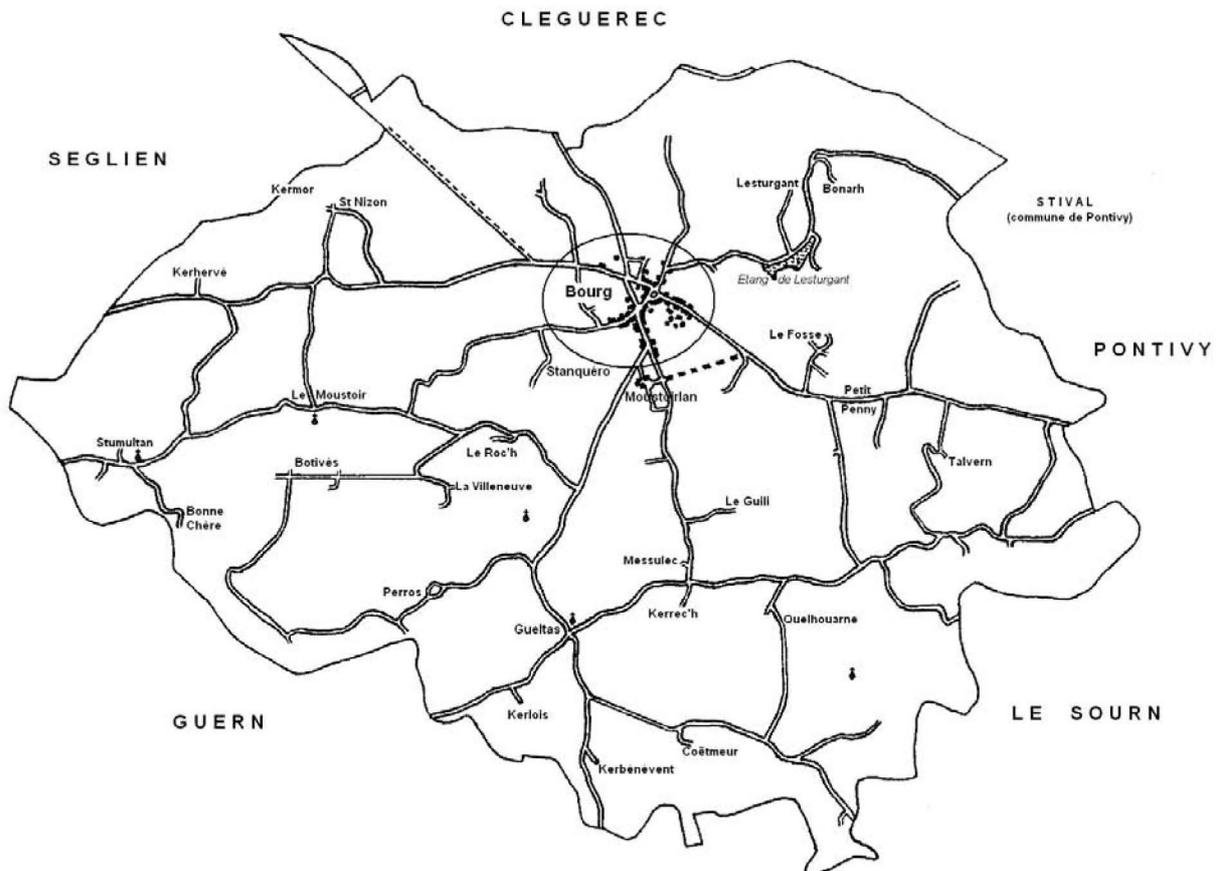
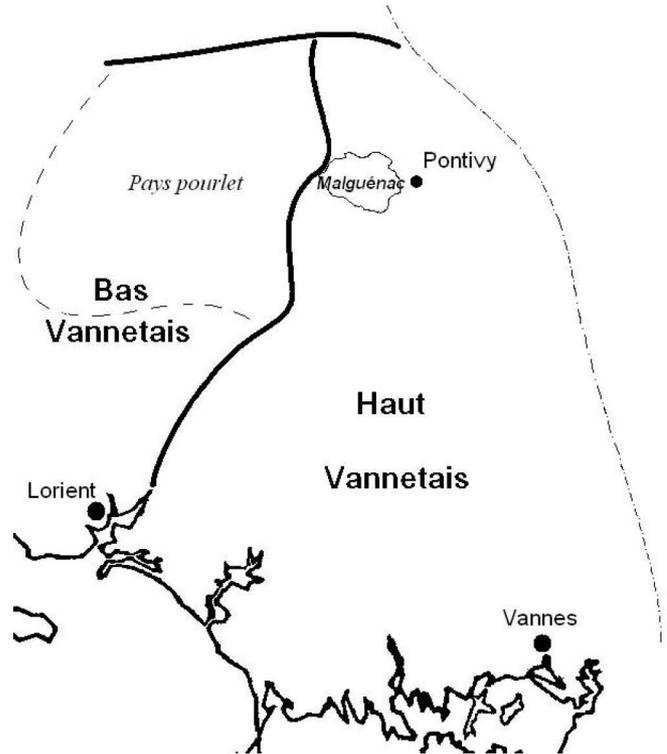
Synopsis

1 – Théorie : la description linguistique en question

2 – Analyse du breton de Malguénac :

Problématique	Contenu	Méthode	Champs
<i>Qu'est ce que le breton de Malguénac ?</i>	<p>1- Description <i>Approche phonologique</i></p> <ul style="list-style-type: none"> • Examen interne <i>stricto sensu</i> <ul style="list-style-type: none"> - Traits remarquables du système phonologique - Le système accentuel • Examen contextuel Distribution géographique d'un élément : la longueur secondaire 	Analyse interne	Phonologie Dialectologie Géolinguistique
<i>Pourquoi est-il comme ça ?</i>	<p>2 - Emergence <i>Approche historique</i></p> <p>Diversité et évolution de la société malguénacoise et leurs implications linguistiques</p> <ul style="list-style-type: none"> • Axe vertical • Axe horizontal 	Articulation interne /externe	Histoire Sociologie Ethnologie Anthropologie
<i>Comment fonctionne-t-il en société ?</i>	<p>3 - Sociolinguistique <i>Approche sociologique</i></p> <ul style="list-style-type: none"> • Examen différentiel/variationniste <ul style="list-style-type: none"> - <i>La variation dans le breton local</i> - <i>Parler local et parlers voisins (Guern, Séglie)</i> - <i>Stratégies d'adaptation des allogènes</i> • <i>Dynamique sociolinguistique</i> (profil des locuteurs ; usage du breton ; représentations, devenir...) 	Analyse externe	Socio-linguistique Ethnologie Anthropologie de la communication

Cartes de situation



Carte de la commune, avec les principaux lieux cités

1 – Théorie

1.1 – Epistémologie

Commencer cette étude par une réflexion tant sur les moyens que sur les fins de la recherche elle-même, c'est s'exposer à tomber dans le travers évoqué par Martinet (1989) : *A force de se demander selon quels principes on doit travailler, on exécute souvent assez peu de travail réel. On a tellement fait valoir auprès des linguistes qu'il n'y a d'observation valable des faits que dans un cadre théorique prédéterminé, que tout chercheur qui se respecte estime qu'il doit avant tout constituer son propre cadre théorique. Ce qui mobilise tout son effort et lui laisse peu de temps pour l'observation elle-même.* On tâchera donc d'éviter de tels excès de rhétorique, tout en affirmant le caractère nécessaire de la réflexion épistémologique. Ph. Blanchet (1994) a montré de son côté qu'elle est trop souvent négligée, et que cette lacune se traduit par un flou (notamment dans la définition de concepts) qui mine toute la crédibilité du discours scientifique. Or c'est là tout l'enjeu d'un tel examen critique. Le discours scientifique, qui prétend décrire une réalité donnée, doit pour remplir cet objectif expliciter les conditions de sa fiabilité, et de sa faillibilité. C'est dans cette optique que cette première partie, introduisant une étude de terrain va donc articuler à une critique générale de l'élaboration du savoir, un cadre méthodologique concret pour ce type d'étude, ainsi qu'une réflexion sur les finalités éthiques d'un tel travail. Il faut préciser que ces trois pistes sont parfois étroitement imbriquées, ce qui rend malaisé une présentation linéaire. Mais ceci s'accorde à vrai dire avec les présupposés d'une explication globalisante des phénomènes humains inscrits dans la complexité et l'interaction permanente des éléments. On ne sera donc pas surpris de relever des redondances ou des répétitions, que je tâcherai de faire aussi brèves que possibles.

1.1.1 - Comment s'élabore le savoir

1.1.1.1 - La science classique

Le terme *science* réfère la plupart du temps à une méthode, dont les origines remontent en fait à Aristote, mais restructurée et élaborée sous sa forme moderne à partir de l'essor de la philosophie rationaliste du XVII^e siècle, puis portée à son apogée par la physique du XIX^e. Gérard Fourez (2003) la résume par la formule OHERIC : Observation, Hypothèse, Expérimentation, Résultat, Interprétation, Conclusion. Par rapport à des conceptions plus anciennes, notamment celle de la scolastique médiévale, contre laquelle elle s'est construite,

et qui reposait en grande partie sur l'autorité des Anciens (en témoigne la longévité du géocentrisme hérité de Ptolémée), cette démarche possède deux grandes caractéristiques : le projet de décrire minutieusement la réalité objective par le biais de l'expérimentation ; et la foi inébranlable dans le progrès illimité du savoir par l'utilisation constante de la méthode expérimentale. Le but de la science est donc l'explication générale du monde : il est admis que l'univers entier est régi par des lois mécaniques, déterministes et universelles, et il est assigné à la science la mission de découvrir l'ensemble de ces lois. Si certaines demeurent provisoirement inconnues, c'est du fait de l'illusion, de l'atavisme, des croyances et superstitions héritées de l'enfance de l'humanité¹. Pour mener à bien une recherche et lui conférer une validité scientifique, c'est à dire universelle, l'ensemble du processus expérimental doit répondre à des normes de standardisation, qui permettront de reproduire l'expérience et donc les résultats, sans conditions de temps ou de lieu. Du point de vue de la pratique, ce cadre suppose donc un travail en laboratoire, où le chercheur crée les conditions d'observation et de vérification des phénomènes qu'il entend expliquer. Il s'applique notamment à éliminer tous les éléments jugés non pertinents ou de nature à masquer la netteté des résultats attendus, de façon à ne soumettre idéalement à l'expérimentation qu'un seul élément à la fois. La standardisation des opérations suppose également une normalisation du discours scientifique. L'exigence d'objectivité implique ainsi que le chercheur s'efface devant les faits rapportés : le discours étant présenté comme la formulation d'un principe extérieur et universel, toute trace de subjectivité doit en être absente.

1.1.1.2 – Critiques : la science comme produit humain

La faculté humaine de connaissance

Une telle procédure de recherche possède pourtant en elle-même des faiblesses qui ont été très tôt soulignées par la philosophie des sciences. Comment être sûr en effet que le monde est bel et bien tel que nous le voyons, que nous avons véritablement accès à la connaissance d'une réalité extérieure à nous-mêmes, que nous ne sommes pas victimes d'une gigantesque illusion due à l'imperfection de nos sens ? Globalement, on peut dire que deux types de réponses ont été apportés à cette interrogation. La première va de Platon à Descartes : dans l'optique platonicienne, le monde sensible n'est qu'une approximation du monde des Idées, et ne peut donc fournir une base sûre à la connaissance. Chaque être humain a contemplé avant

¹ Selon la distinction d'Auguste Comte des trois stades du mûrissement de la pensée humaine : l'Âge religieux, l'Âge philosophique et l'Âge scientifique. Ce dernier débutant bien sûr, avec la *fin de l'Histoire* qu'est le XIX^e siècle.

sa naissance les Idées, en a gardé la mémoire de façon innée, mais tout effort pour parvenir à une connaissance des réalités par le biais de leur incarnation dans le monde sensible est vain. Descartes est plus optimiste et croit à la possibilité d'une connaissance objective, mais il ne fait pas davantage confiance aux sens et se tourne vers l'introspection². Le savoir qui en résulte, construit pas à pas, par accumulation progressive de connaissances certaines, appuyées les unes sur les autres, est donc jugé irréfutable. Ce qui n'empêcha pas Descartes de se tromper lourdement. Même pour un non-spécialiste, ses écrits sur la médecine sont proprement hilarants au regard des connaissances actuelles³. L'autre réponse est celle d'Aristote et des empiristes classiques. Pour la tradition aristotélicienne, l'observation attentive du monde réel, menée avec rigueur permet de fonder une connaissance objective et assurée. Les empiristes, de Newton à Locke et Hume en pensent autant. Mais constatant qu'il n'existe pas de loi scientifique sans exceptions, que la régularité est même plutôt rare dans le *désordre du monde* et que certains phénomènes restent par conséquent sans explication rationnelle, ils insistent sur l'idée que la capacité à connaître est déterminée par la nature même des perceptions humaines. En conséquence, *il est clair que la compréhension de la nature du savoir passe par l'étude de la nature humaine* (Chalmers 1991 p.20). Ce qui conduira Kant, *réveillé de son sommeil dogmatique* par la lecture de Hume, à mettre en doute la possibilité d'une connaissance objective, en raison de l'infirmité des facultés humaines⁴ : le monde se présente à nous par le biais des *phénomènes*, tandis que les *noumènes*, les réalités en-soi, nous échappent. Ce qui nous ramène à l'idéalisme platonicien...

Le conditionnement théorique

Au XX^e siècle, la philosophie de la connaissance adressera d'autres critiques à la fiabilité du discours scientifique en se penchant sur ses conditions d'élaboration. On peut légitimement s'interroger sur la pertinence des méthodes de laboratoires, qui consiste à extraire de tout contexte un matériau donné, à le soumettre à un processus expérimental soigneusement dégagé de toute source d'interférences, afin de ne tester qu'une seule loi bien précise, en vertu d'une théorie construite préalablement. Or dans la préparation de son champ d'expérimentation, conçu pour neutraliser les éléments non pertinents, le chercheur peut être amené à négliger, et donc à évacuer des éléments déterminants dans des conditions réelles. Il s'ensuit que cette méthode hypothético-déductive peut se réduire à vérifier une idée

² Le fameux *cogito ergo sum* des *Méditations métaphysiques*.

³ Voir le *Discours de la Méthode*.

⁴ *Critique de la raison pure* (voir en particulier *Esthétique transcendantale*, par. 8).

préconçue du chercheur qu'à produire une connaissance réellement objective. Morin constate donc (1994 p.37) *l'effondrement de l'idée « positiviste » d'une connaissance-reflet ainsi que de la théorie-miroir de la nature*. Contrairement à ce qu'affirmait une mauvaise compréhension du postulat de la science classique, les théories scientifiques ne sont pas la simple mise en équation une fois pour toute, purement abstraite et désintéressée des faits. Si les données brutes restent identiques à elles-mêmes, les règles qui président à leur observation (c'est à dire à leur sélection en tant qu'objets pertinents) ainsi que leur insertion dans un système d'explication, sont fonction du regard du chercheur. Par *chercheur* il ne faut pas seulement comprendre l'*individu*, mais aussi la *communauté scientifique* en général. Celle-ci, constituée en instance plus ou moins visible, fixe les règles de l'acceptable et permet donc à la recherche d'avancer, de remettre en cause des savoirs obsolètes, tout en restant fidèle à ses principes. Mais elle conditionne aussi le regard et rend aveugle à ce qui n'entre pas dans ses cadres théoriques. Ce qui explique que des systèmes englobants d'explication du monde doivent être abandonnés lorsque cette cécité ne permet pas de rendre compte des données manifestes, face à d'autres systèmes d'une valeur explicative supérieure.

Le conditionnement sociologique

Des facteurs externes peuvent également encorner sérieusement la prétention à l'objectivité : tout en invoquant l'impartialité, la communauté scientifique est elle-même partie prenante d'une société donnée et donc le véhicule de valeurs, négociées hors du champ scientifique (mais nécessairement en relation d'interaction avec la pensée scientifique). Chalmers (1991 pp.124-134) montre ainsi le parallèle (établi par Freudenthal) entre la genèse de la physique de Newton et les évolutions sociales de l'Angleterre du XVII^e siècle, *quand le monde féodal a fait place aux premières formes de la société capitaliste*. Cette époque voit en effet fleurir différentes théories de la société, en particulier celles de Hobbes et Locke, qui toutes donnent une place prépondérante aux qualités essentielles des individus et explique de cette manière le fonctionnement de la société. A l'opposé des conceptions médiévales de hiérarchie d'origine divine. On assiste donc à l'introduction d'une nouvelle conception des rapport des individus au système. *Mutatis mutandis*, c'est le même principe qui gouverne la physique newtonienne, construite sur l'idée (non explicitée en ces termes mais décelable par déduction) de particules élémentaires, constitutives de l'univers, chacune possédant les mêmes qualités essentielles. Newton n'a certainement pas voulu transposer dans ses constructions théoriques les conceptions sociale et politiques de son temps. Mais le climat épistémologique dans lequel il vivait a pu orienter inconsciemment son travail. La science

n'est pas neutre, elle est le produit d'un processus historique, et en tant que telle, elle est une construction socio-culturelle. Elle est à la fois le résultat et l'enjeu d'un certain type de relations sociales, de luttes de pouvoir, de batailles idéologiques, comme l'ont également montrés le lyssenkisme, ou la *course à l'espace* puis à *la lune*, censées démontrer la supériorité d'un ordre politique, social et économique sur l'autre. La science fonctionne donc, et se modifie, *en fonction du lieu d'où l'on parle* (Fourez 2003).

Le projet individuel

Il existe encore d'autres déterminants du discours scientifique : *qui* parle, à *qui* et *pourquoi*. Même au niveau de l'individu, la démarche de construction de savoir n'est pas gratuite. Elle émane d'un sujet, animé d'un projet, d'une intentionnalité, qui donnent sens à des choix théoriques et méthodologiques. Cela signifie que pour le chercheur, il ne s'agit pas de découvrir une vérité existant hors de toute représentation humaine ni hors de toute préoccupation pragmatique. Son travail est, consciemment ou non, orienté en vue d'une finalité précise qu'elle soit d'ordre pratique (économique, stratégique...) ou idéologique. Le chercheur tendra donc à estimer adéquate la théorie qu'il bâtit si elle est productive et créatrice en fonction de cette finalité, faute de quoi, il se tournera vers d'autres explications. Par ailleurs, la relation entre sujet et objet ne sont pas à sens unique : la connaissance de cet objet rétro-agit sur la manière de l'appréhender. Le constructivisme, à partir des travaux de Piaget puis de l'école de Palo Alto définit ainsi la connaissance comme *un processus d'interaction entre le sujet connaissant et l'objet de la connaissance* (Blanchet 2000 p.68). Renouant avec Kant, on peut alors affirmer que ce qui est accessible à la connaissance, ce ne sont pas des « objets objectifs », mais les représentations et les interprétations des objets que des humains construisent dans un processus constant d'échanges. Ce qui s'accorde également avec la démarche originelle de la phonologie structuraliste, qui ne se base plus sur des sons (substances concrètes) mais sur les relations oppositionnelles (abstraites) que ceux-ci entretiennent dans un système. L'idée d'interactions est cependant nouvelle, mais essentielle puisqu'elle évite à la fois de tomber dans le pur utilitarisme, et de réduire la science à un simple jeu de l'esprit. Elle permet au contraire de la définir comme une activité contextualisée, sociale et expérientielle, puisque la connaissance se construit par la confrontation au monde, en vue d'agir sur le monde et dans le monde. La science est donc également une construction psycho-culturelle.

1.1.2 – Validité du savoir scientifique

1.1.2.1 - Relativité n'est pas illusion

La science s'appuie sur des faits

Ainsi remise en cause, la légitimité du discours scientifique peut apparaître bien fragile. Ce qui autorise parfois des remises en cause radicales. Tel Feyerabend⁵, qui rejette tous les présupposés méthodologiques traditionnels et ainsi plaide pour une conception *anarchiste du savoir*. La science est alors un système d'explication comme un autre, ni plus ni moins pertinent que la magie ou l'astrologie. Pourtant, le fait que la science soit une construction humaine ne veut pas dire qu'elle soit une simple vue de l'esprit. Il n'est besoin que d'observer ses succès indéniables pour s'en convaincre : qu'il s'agisse de la mise au point de l'ordinateur, de l'envoi de satellites dans l'espace, de transplantations d'organes, du décryptage de l'ADN et des possibilités thérapeutiques ainsi offertes... Toutes ces avancées seraient-elles possibles si la science n'avait pas de prise effective sur la réalité ? Car malgré les déterminations socio-culturelles qui enserrent la recherche, le chercheur garde en permanence un rapport étroit et critique avec l'objet qu'il décrit. Pour reprendre l'exemple de Newton, par un heureux hasard, il y avait une sorte d'adéquation entre le soubassement idéologique qui avait conduit à la formulation de la théorie et les données empiriques sur lesquelles elle s'appuyait. Mais si ses conceptions, pour orientées qu'elles aient été, furent adoptées et développées, c'est bien parce que confrontés à la réalité, elles apparaissaient valides. Elles se montraient en outre fécondes et ouvraient la voie à une vaste explication des phénomènes observables. Dire que la science est le produit d'un environnement sociétal ne suffit pas pour la résumer à un ensemble de déterminismes sociaux ni à un système abstrait d'auto-justification de l'ordre social. C'est pointer du doigt les conditions historiques particulières dans lesquelles la science s'est épanouie. Les lacunes des théories anciennes ne s'expliquent pas nécessairement par la nature humaine et ses facultés de raisonnement, mais par l'état de la réflexion collective en un moment donné. De même, davantage que les imperfections des facultés d'observation, il faut plutôt examiner les insuffisances des outils d'observation à la disposition des chercheurs. Les observations astronomiques à l'œil nu ont ainsi été révolutionnées par l'introduction du télescope par Galilée. Ce qui a représenté un progrès considérable en révélant des phénomènes jusqu'alors inconnus ou mal perçus. Plus près de nous, la mise en service du télescope spatial Hubble a eu des effets du même ordre. Autrement dit, avec des moyens d'observation adéquats, la recherche transcrit des données

⁵ Feyerabend P K 1975. *Contre la méthode*, (trad. fr. 1979) Paris : Seuil, coll. Points.

empiriques fiables. Ce qui évolue, ce qui donne lieu à controverses et à des erreurs parfois colossales, c'est la lecture de ces données, leur mise en théorie, qui est constante évolution. La science ne procède pas seulement par accumulation progressive du savoir, mais aussi par réorganisations successives. Car contrairement à ce qu'affirment ses détracteurs, comme ses apologistes inconditionnels, la science n'est pas infallible et ne prétend pas l'être. Il s'agit d'un processus dynamique, constamment révisable. Les changements de théorie ne démontrent donc pas l'impuissance de la science à expliquer le monde. Elles sont la conséquence d'une approche critique, toujours prête à remettre les savoirs en perspective, à les coordonner pour approcher la meilleure explication possible.

La science est toujours en mouvement

On pourra contester par ailleurs la nature exacte des données empiriques, au prétexte qu'elles sont parfois obtenues grâce à des procédures trop standardisées. La méthode expérimentale, telle qu'elle fut théorisée par Galilée (Chalmers 1991 p. 21) a pour inconvénient, abondamment grossi parfois, de vérifier les lois scientifiques dans les conditions artificielles d'un laboratoire, qui idéalisent la netteté des phénomènes. Il est pourtant difficile de fonder une critique radicale sur ce seul point, car les scientifiques des disciplines dites « dures » sont bien conscients du caractère abstrait de leurs démonstrations. Aristote déjà avait bien remarqué des discordances fréquentes entre les prédictions rationnelles nées de l'observation et les faits effectivement observables. Ce qui l'amenait à assortir les assertions du type *les olives germent pour donner des oliviers*, d'un bémol : *dans la plupart des cas*. Quant à Galilée, ses travaux sur les mouvements signalent bien le décalage entre les conditions idéales de l'expérimentation et la réalité (ibid. p.45). La méthode expérimentale ne permet donc que de dégager des tendances, dont on estime qu'elles sont également actives hors du cadre de l'expérimentation. Mais dans le *chaos du monde*, les multiples tendances individuelles se combinent de façon complexe, les unes s'annulant les autres se juxtaposant ou se combinant pour créer des situations a priori aberrantes. Telle la tour de Pise, qui défie depuis longtemps les lois de la gravité. Si ces tendances n'étaient pas constantes cependant, aucune réalisation technique, en architecture ou en hydraulique par exemple, ne seraient possibles. Ce qui manque alors à la science, c'est une approche de cette complexité, de façon à replacer les phénomènes atomisés dans les situations réelles.

Distinguer science et pseudo-science

La science n'est donc pas équivalente à n'importe quel système de représentation. Le relativisme introduit par la critique des sciences n'est pas fondé dans sa version extrême, lorsque Feyerabend déclare que *tout se vaut*. Il y a nécessité au contraire d'affirmer la validité de la démarche scientifique. Notamment en clarifiant la distinction entre science et pseudo-science. L'astrologie fait partie de cette deuxième catégorie. L'étymologie du mot science joue ici un tour, puisqu'au sens classique du terme, c'est à dire de *corpus de savoir constitué* elle peut englober l'astrologie. Mais elle n'entre pas dans la compréhension actuelle du terme. Premièrement parce que l'astrologie ne s'appuie pas sur des données objectives étayées par l'observation : au lieu des douze constellations délimitées par les astrologues babyloniens pour prédire l'avenir, les astronomes ont depuis longtemps découvert l'existence d'une configuration supplémentaire. Tout comme ils ont mis en évidence la migration insensible des constellations, qui aboutit à un décalage entre les positions supposées des *maisons astrologiques* et la position effective des astres sensés être leur support. Quant au rapport entre caractérologie et signe astral, la psychologie sociale a démonté les phénomènes d'identification et d'auto-identification à l'œuvre dans ce type d'analogies. Deuxièmement, l'astrologie est un savoir statique. Toute science est forcément hypothétique et en permanente reconstruction. Une théorie est toujours temporaire et une discipline recherche constamment à améliorer son matériau (les données), ses analyses et ses méthodes d'investigation. A contrario, l'astrologie prétend détenir une clé universelle pour interpréter les faits dont elle se préoccupe. Une clé immémoriale, valable *ad aeternam*, sans examen critique et sans amélioration concevable. L'indulgence peut tout au plus reconnaître à l'astrologie le caractère d'interprétation mythique et poétique de la réalité. Voire convenir que ses prédictions se réalisent avec une régularité statistique qui dépasse parfois la simple coïncidence. Mais toute tentative pour présenter l'astrologie comme une science relève de la supercherie.

1.1.2.2 - Définir la science

La science est donc un système de représentations construites, liées à un projet, socialement et historiquement situées. A cette définition, G. Fourez (2003) ajoute *standardisées et fiables*, ce en quoi elles s'opposent à la pseudo-science. *Standardisées* en effet, parce que c'est au prix d'un effort de mise en conformité à des normes de méthode et de présentation, que le savoir devient transférable, vérifiable et critiquable. Qualités essentielles de toute recherche, car pour pallier ses propres limites, le chercheur doit bien accepter de

confronter ses observations et conclusions et de se soumettre à la vérification par autrui et au jugement de ses pairs. Ce qui permet la validation des connaissances, c'est à dire leur reconnaissance comme *fiables*. Condition également essentielle puisque le but de la connaissance scientifique reste de produire une explication du monde étayée sur des faits qui ne soient pas contestés en permanence sans de sérieuses raisons : la science n'est pas une spéculation, elle s'efforce d'interpréter au plus juste des données empiriques collectées avec discernement.

Le paradoxe du discours scientifique

Il y a effectivement paradoxe, puisque tout en prétendant à l'objectivité, la science s'incarne dans des théories scientifiques qui ne sont que des *systèmes de représentations*, c'est à dire, comme on l'a vu, des tenants-lieux de la réalité, modelés par le regard humain, prédéterminés par une culture donnée, qui ne parviendront jamais à épuiser le réel. En tant que discours représentant la réalité, la science est donc une actualisation de la fonction symbolique de l'homme : les théories scientifiques sont des *visions du monde*. Expression évidemment à relier au concept de *Weltanschauung*, introduit par Humboldt puis développé par Sapir et Whorf pour caractériser les langues. La science est également un langage. Et comme pour les langues, la construction de la réalité qu'elle énonce n'est pas limitée par un conditionnement clos et définitif, mais on peut à bon droit parler d'une *inflexion* du comportement et du mode de raisonnement (Laburthe-Tolra & Warnier 1993 p.252). La construction interne du discours scientifique est donc, dans une certaine mesure, révélatrice d'une sensibilité particulière. Non pas que la pensée soit absolument prisonnière, sinon toute révolution scientifique serait impossible, mais pour exister elle doit s'accommoder d'un carcan qui limite ses possibilités critiques et créatives. Ce qui explique que les théories les plus fécondes sont souvent produites par des chercheurs isolés ou marginaux (Morin 1994 p. 63-64), moins marqués par les principes dominants à l'intérieur de l'ensemble de la recherche.

Science et croyance

Conséquence du paradoxe du discours scientifique, comme système symbolique d'explication, la science rejoint d'autres traductions du monde que sont les langues, l'art, mais aussi les mythes et les religions. Or rien de plus différents a priori que science et religion, alors comment les définir ? Comment s'interroger sur la valeur explicative de la science sans la disqualifier ? Le fait même que de grands esprits scientifiques, d'Averroès, à Teilhard de Chardin ou Albert Jacquard, assument la coexistence de façon complémentaire des deux

systèmes antagonistes, le scientifique et le religieux, montre bien que ceux-ci ne sont pas du même ordre. L'ordre religieux est fondé sur la croyance, présentée comme telle et sur une expérience humaine qui échappe à la rationalité ou au communicable. La croyance religieuse apporte une réponse à la question du *pourquoi* de l'existence. A contrario, la science se préoccupe du *comment*, et pour ce faire, elle mobilise les données empiriques, même si c'est au prix d'une sélection qui, comme on l'a vu, a sa part d'arbitraire. Une théorie scientifique, sera donc considérée comme fiable lorsqu'elle aura résisté à l'épreuve des faits eux-mêmes, ainsi qu'à celle de la critique du cadre théorique. Mais la fiabilité est toujours en suspens, un savoir toujours provisoire, en attendant une éventuelle invalidation par une démonstration contraire. Mais face aux sources d'incertitude et l'impossibilité d'atteindre une connaissance pure, dégagée de toute implication humaine, la théorie sera d'autant mieux assurée que l'attention critique aura soupesé et analysé les facteurs humains à l'œuvre dans son élaboration.

1.1.2.3 - Scientificté et sciences humaines

La spécificité de l'objet

Longtemps, le critère de scientificté d'une discipline a consisté en l'adoption des méthodes issues de la physique abordées plus haut. Les sciences humaines également se sont accrochées à cet idéal à l'époque où elles cherchaient non seulement une légitimité et la reconnaissance de leur statut scientifique, mais aussi la clarification de leurs méthodes (Morin 1994 p.57). L'intention était louable : se donner les moyen d'échapper à la pure spéculation pour élaborer une connaissance objective. Mais les sciences sociales ont fini par se débarrasser de ce cadre contraignant et foncièrement inadapté. D'une part, il est impossible de soumettre l'objet de la recherche à une analyse de laboratoire, ainsi que le rappelle Morin (ibid. p.39) : *il est (...) inadmissible, non seulement moralement, mais aussi scientifiquement, d'extraire un groupe hors de son contexte pour pouvoir l'étudier expérimentalement, étant donné que la réalité véritable à étudier dépend justement des interactions entre le groupe et son contexte ou environnement.* D'autre part, les phénomènes humains, en situation, restent largement imprévisibles et soumis à des impondérables bien trop vastes pour être entièrement maîtrisables.

L'objet détermine la méthode

Il est donc admis à présent qu'il n'existe pas une méthode universelle de la science, dont la physique serait le parangon (Chalmers 1991 p.22). Chaque discipline doit au contraire définir sa propre méthode, en fonction d'un objectif commun, qui est de produire un savoir tendant vers l'objectivité. Pour les sciences humaines en général, et la linguistique en particulier, le problème de cette méthode se pose donc de façon assez cornélienne. Pour résoudre la contradiction, on en est souvent réduit à distinguer soit deux plans de la recherche : une analyse interne et une analyse externe, soit deux postures : celle des chercheurs *en chambre* et ceux *de terrain*. Les implications de ces distinctions, et surtout, les choix méthodologiques opérés pour cette étude seront approfondis un peu plus loin, pour l'instant, il ne s'agit ici que d'introduire à une réflexion sur la diversité des méthodes, et de contester le monopole de la scientificité aux seules transcriptions mathématiques. Caractéristique des sciences exactes, pour lesquelles elle s'est révélée bien adaptée et très productive, la démarche quantitative fut certainement indispensable à une époque où la science avait pour tâche première de se dégager de l'empirisme naïf et du discours d'autorité. Mais aujourd'hui, la science issue du paradigme classique se trouve dans une position bien différente puisqu'elle a acquis une très large autonomie : c'est la science elle-même qui tendrait à devenir le discours d'autorité.

Pourtant, la science n'est pas un dogme. Ainsi qu'il a été démontré plus haut, elle est impuissante à accéder au vrai absolu. Ph. Blanchet (2000 p.69) rappelle d'ailleurs qu'en identifiant ses représentations à une réalité transcendante, la science cesse d'être elle-même : *à la rigueur, le rationalisme rejoindrait la croyance en supposant que l'esprit peut établir une vérité définitive et prime sur l'expérience*. Or face à la caution de scientificité de telle ou telle discipline, l'esprit critique, qui est au cœur de la démarche scientifique, renoncera généralement à s'exercer. L'argument du *scientifiquement prouvé* peut alors devenir la parade à toute contestation et le moyen de disqualifier toute opposition. La science est au contraire une recherche dynamique, toujours prête à remettre en cause, de façon critique, les savoirs préexistants. Sa méthode ne peut être fixée définitivement au préalable, mais doit au contraire être à même de s'adapter à l'objet visé. Par conséquent la scientificité d'une démarche n'est pas à mesurer à l'aune de l'utilisation de méthodes mathématiques, purement quantitatives. Pour Morin (1994 p. 63), *la pensée scientifique se manifeste par l'aptitude à organiser le savoir, c'est à dire à transformer l'information en connaissance, à ordonner la connaissance selon la théorie*, la théorie étant construite et modifiable en permanence en fonction des données du réel. La scientificité ne réside donc pas dans la faculté d'une discipline à

dépersonnaliser son discours, mais dans la capacité à intégrer les faits observés dans une réflexion globale. Laquelle doit accepter la *règle du jeu scientifique*, celle de la confrontation des théories entre elles : *la scientificité n'appartient ni à une personne, ni à un génie, ni à une théorie, mais au jeu pluraliste, rivalitaire et communautaire propre au milieu scientifique* (ibid. p.38).

1.1.3 – Discours et idéologies

1.1.3.1 – Ce qu'est une idéologie

C'est presque une banalité de dire que tout discours véhicule une idéologie. Avant d'aller plus loin, il faut définir brièvement ce qu'on entend par là. Le dictionnaire Larousse en donne plusieurs acceptions complémentaires : au sens général, une idéologie est un *ensemble plus ou moins systématisé de croyances, d'idées, de doctrines influant sur le comportement individuel ou collectif*. L'analyse marxiste partage cette définition, mais en fait une *représentation propre à une classe sociale, estimée véridique par celle-ci, mais en réalité dépendante de la place que cette classe occupe dans le mode de production et de son rôle dans la lutte des classes*. Ainsi, *l'idéologie dominante est la représentation que la classe dominante s'efforce d'imposer aux autres classes pour asseoir sa domination*. Les idéologies sont donc elles aussi des systèmes de représentations, des grilles d'analyse qui se substituent à la réalité pour lui donner sens. La définition marxiste s'avère particulièrement riche, puisqu'elle en montre la dimension artificielle, quoique tenue pour vraie. L'idée d'une *lutte des idées* doublant la lutte des classes est également intéressante en ce qu'elle appelle à sa manière à la vigilance face à ce qui pourrait passer pour évidence. Elle éclaire ainsi un peu la notion de *pensée unique*, dont les politiciens font si grand usage (Sans que l'on sache très bien d'ailleurs en quoi consiste cette *pensée unique* puisque l'expression est utilisée par à peu près tout le monde et sert à jeter l'anathème sur à peu près tout et tous. Il s'agit sans doute davantage d'une mode lexicale que d'une réelle analyse discursive...). Mais la grande faiblesse du marxisme est, tout en dénonçant comme factices les représentations qui lui étaient opposées, de ne pas avoir perçu et examiné sa propre nature d'idéologie. Ce qui prouve bien l'importance de l'analyse critique de la construction des modes de représentations, puisqu'ici, cette lacune s'est généralement traduite par la certitude de détenir la vérité, donc au dogmatisme et à la sclérose que l'on sait⁶.

⁶ M. Lazar, « *La culture politique communiste* », in Berstein 2003.

1.1.3.2 - Omniprésence des idéologies

Ce qui est important, c'est de considérer qu'une idéologie ne reçoit pas forcément une formulation explicite. Par conséquent, elle se glisse partout, y compris et surtout à l'insu de l'auteur du discours. Toute prise de parole n'est que la partie visible d'une explication du monde, qui la plupart du temps n'est jamais formulée. C'est d'ailleurs peut-être essentiellement dans ce sens que l'on peut définir les langues comme *visions du monde* (cf. supra) : en tant que supports culturels, héritières d'une pensée façonnée par une certaine expérience et transmise, davantage que comme contrainte interne intangible. Le discours scientifique n'échappe pas à la règle : fruit de la société qui l'a produite, la science la façonne en retour et renseigne sur une certaine représentation du monde (Braudel 1993 p.405). D'où le constat un peu désenchanté d'un scientifique, rapporté par Fourez (2003 p.44) : *Jusqu'il y a peu, je me représentais le travail scientifique comme la démarche d'accession au cœur de la réalité. (...) Cette vision idéale se transforme progressivement. Je me rends compte qu'un savoir n'est jamais total, ni absolu. (...) Je me rends compte que le travail scientifique est une façon de dire le monde et de le comprendre. C'est une démarche utilitaire au sens où elle permet de se situer dans le monde. Mais c'est aussi une démarche culturelle car elle nous aide à nous situer dans notre monde. Et c'est, de plus, une démarche politique car la représentation du monde et de l'histoire que nous nous donnons indique aussi notre projet de société.* Les débats actuels en France autour de l'énergie nucléaire ou des O.G.M. par exemple, en sont l'illustration. Partisans et adversaires utilisent abondamment des résultats contradictoires d'études scientifiques à des fins polémiques, pour appuyer des thèses qui sont souvent la transcription de choix économiques, sociaux et politiques.

1.1.3.3 – Des choix salutaires à assumer

En définitive, est-il possible de produire un discours non marqué idéologiquement ? Et est-ce véritablement souhaitable ? Les exigences d'objectivité vers lesquels doit tendre le discours scientifique le laisseraient penser a priori. Mais l'analyse, y compris l'auto-analyse de ses propres pratiques, particulièrement dans un cadre pédagogique, convainquent rapidement de l'impossible neutralité d'un discours, quel qu'il soit. La seule manière d'en approcher serait de s'efforcer de cerner une question donnée en présentant tous les points de vue existants. Ce qui pose un premier problème technique, celui de la difficulté à maîtriser toutes les données nécessaires. Un deuxième problème plus sérieux se pose en outre, de nature éthique. Comment rester neutre face à des phénomènes tels que le nazisme ou les

totalitarismes en général ? Comment analyser sereinement le colonialisme et sa dimension raciste, impliquant la supériorité des uns et l'infériorité des autres ? Peut-on les considérer comme des systèmes de représentations aussi honorables ou valables que leurs contraires ? Le processus d'objectivation du discours scientifique implique-t-il vraiment de se débarrasser de tout jugement de valeur et faut-il renoncer à toute conscience humaine ou citoyenne en se faisant scientifique ?

Si l'objectivité reste l'idéal vers lequel la recherche doit tendre, il faut donc bien convenir des limites de celle-ci. S'imposer des œillères, refuser toute interférence avec le tumulte du monde et croire possible ou préférable de mener son travail hors de toute influence, c'est faire preuve, dans le meilleur des cas de naïveté, dans le pire, d'hypocrisie. Mais au lieu de considérer les idéologies comme un parasitage qui menace la finalité du discours scientifique, il peut être salutaire de les voir comme des éclairages porteurs de sens. Face à l'impossibilité de la neutralité, il n'est donc pas aberrant qu'un chercheur présente son cheminement, se situe dans un climat épistémologique, explique ses choix méthodologiques, revendique son ou ses écoles d'affiliation, rende explicite le caractère personnel et relatif de ses travaux. Contrairement à Michelet, qui s'était coupé de ses contemporains afin d'écrire l'histoire de Jeanne d'Arc la plus objective possible... pour finalement présenter une grande œuvre romantique, la recherche doit assumer qu'elle est enfant de son temps et d'un lieu particulier. Il y a en outre nécessité pour le chercheur de choisir la vision du monde et le système de valeurs dans lequel il inscrit son discours, car selon le mot de G. Fourez, *ne pas choisir, c'est déjà choisir*. Que l'on songe par exemple au domaine de la recherche génétique et à de possibles applications revendiquées par tel gourou. Si le chercheur lui-même refuse que ses travaux ne servent à des fins idéologiques, d'autres s'en chargeront et déformeront au besoin le projet initial. Le discours scientifique doit alors trouver une voie médiane entre le relativisme absolu et la posture partisane, qui peut mener à l'aveuglement idéologique. Difficile équilibre, probablement jamais atteint...

1.2 – Méthodologie

La première partie, consacrée à une réflexion générale, a pu paraître longue ou un peu éloignée d'une approche qui se veut de terrain. Elle était pourtant nécessaire pour mettre en évidence le caractère relatif du savoir. Il faut donc en retenir trois points essentiels : que la science est une construction de représentations ; qu'elle est un processus dynamique en reconstruction permanente ; qu'elle se construit et éprouve sa validité en fonction d'un projet.

Il faut ajouter de façon transversale, que les savoirs scientifiques sont solidaires d'une certaine vision du monde, qu'elle soit explicite ou non. Ce dernier point concernant cette étude sera abordé un peu plus loin, dans la partie traitant de l'éthique de la recherche. A présent, le défi est de faire son chemin dans le maquis des théories linguistiques et d'en dégager des principes d'action pour justement répondre à notre projet.

1.2.1 – Quelques principes directeurs

Faire le point sur l'état des théorisations en linguistique représente une véritable gageure, tant le développement des écoles concurrentes a transformé en un labyrinthe ce champ de recherches. Champ de mines, qui plus est, puisque même quand les cadres conceptuels élaborés par les uns se retrouvent dans les discours des autres, ils changent souvent de signification, ce qui entraîne des contresens que seule de patientes investigations permettent d'éviter. Et ce travail, s'il comporte une part de nécessité, afin de tenir à jour un panorama des approches, dont chacune est susceptible de pertinence, débouche bien souvent sur le constat d'un enfermement plus ou moins spéculatif, où la grandiloquence et l'opacité des terminologies n'égale que la faiblesse d'intérêt d'une réflexion hyperspécialisée, coupée de perspective d'envergure. Ce que Morin appelle *la paupérisation des idées générales en milieu spécialisé* (1994 p.83). Par ailleurs, on constate souvent qu'une théorie qui se veut nouvelle ne fait que reformuler et rehiérarchiser des notions déjà exprimées par d'autres. Ce qui n'est guère étonnant au vu de ce qui a été dit plus haut des théories scientifiques. En tâchant donc de simplifier parmi les directions prises par la linguistique depuis la fondation saussurienne, deux grandes tendances se dégagent schématiquement : la première est au formalisme, et travaille sur des abstractions ; la seconde est en quelque sorte englobante, et entend au contraire inscrire les phénomènes linguistiques dans le contexte de leur apparition.

1.2.1.1 - Les méthodes hypothético-déductives

Le structuralisme

La démarche hypothético-déductive est celle qui caractérise la linguistique à ses débuts, comme toutes les sciences humaines naissantes : *impressionnés par certains acquis de la physique contemporaine, beaucoup de linguistes ont pensé qu'il devait en aller de même dans leur science* (Martinet 1989 p.8). Cette posture, héritée du positivisme, est léguée à la linguistique du XX^e siècle par Saussure lui-même et la fameuse dichotomie Langue/Parole. S'il pose de façon déterminante que la langue est un fait social (CLG p.23), il renonce

immédiatement à approfondir l'investigation. Pour lui, *social* signifie *universel et neutre* (Fuchs & Le Goffic 1992 p.17-21), par opposition au caractère individuel de la Parole. Il assigne donc à la science du langage l'objet Langue, c'est à dire un *code idéal*, indépendamment des réalisations accidentelles. On rejoint là la pratique de décontextualisation propre à la démarche expérimentale décrite plus haut. Cette option méthodologique marquera tous les successeurs structuralistes du maître genevois. Avec profit d'ailleurs, puisque c'est ce qui permettra l'émergence d'une syntaxe (Tesnière) et d'une phonologie structurales (Jakobson, Troubetskoï), c'est à dire d'outils théoriques permettant de définir et de s'orienter dans la réalité complexe du langage. Mais le niveau vertigineux d'abstraction atteint par certains continuateurs finit par semer le doute sur le lien de certaines explications avec la réalité concrète du langage et sur leur capacité même à l'expliquer. Il en est ainsi de la glossématique de Hjelmslev, de la psycho-mécanique du langage de Guillaume et de l'ensemble des théories à base mécaniste (Paveau & Sarfati 2003), qui évacuent le sens pour analyser les énoncés comme des propositions mathématiques.

Le générativisme

Parmi ce type d'approches, l'école générativiste se distingue particulièrement. Un bref rappel de ses origines met en lumière des choix déterminants : la grammaire générative est en effet issue de départements universitaires de psychologie (et non des sciences historiques comme en Europe ou de l'anthropologie pour ce qui est de la linguistique générale aux Etats-Unis) ; elle se développa en réaction au distributionnalisme (et de son arrière-plan béhavioriste), dont elle conteste la méthode sur corpus finis qui ne rend pas compte de la créativité infinie du langage ; enfin Noam Chomsky, son principal artisan, collabora étroitement à des projets de traduction automatique et d'informatisation du langage. Trois caractéristiques qui ne pouvaient manquer de conduire à l'élaboration d'un complexe appareil logico-mathématique où le langage est réduit à une algèbre, dont les rapports avec la réalité sont sans objet, comme le remarque E. Buyssens : *le passage d'une structure à l'autre en appliquant des règles de transformation rappelle fort le passage d'une équation à une autre au cours d'une démonstration mathématique ; si la première équation est vraie et si l'on applique correctement les règles, la dernière équation est vraie également. En appliquant cette méthode à la linguistique, on obtient un jeu délicieux, dans lequel on ne se soucie plus de savoir si l'on est en accord avec les faits linguistiques* (cité par Hagège 1976 p.22). Cette attitude, qui pose le primat de la théorie sur les faits, est sereinement affichée et revendiquée : P. Schreiber (ibid. p.60) écrit ainsi qu'*en termes de linguistique contemporaine, il doit être*

clair que les données empiriques ne sont intéressantes qu'en raison directe de leur capacité à être évaluées comme preuve en faveur d'une théorie particulière. Les faits sont donc au service de la théorie et non l'inverse. Au lieu de construire un cadre explicatif sur une observation étayée de la réalité langagière, celle-ci n'est sollicitée que pour confirmer une construction *a priori*. Et l'on imagine aisément le filtrage qui s'ensuit : il est plus facile d'ignorer les faits qui n'entrent pas dans les schémas préétablis plutôt que de remettre en cause une théorie artistiquement élaborée. Ce que Chomsky lui-même reconnaît : *l'existence d'exceptions ne doit pas affecter notre ligne de conduite générale, qui est de rendre la description aussi simple que possible dans son ensemble. Cela ne rimerait à rien d'accepter un principe général d'analyse qui nous obligerait à renoncer à toutes sortes de simplifications possibles de la grammaire, sous le prétexte qu'il existe quelques cas récalcitrants* (ibid. p.57)⁷. De telles prises de position font donc de la grammaire générative une méthode purement hypothético-déductive, qui deviendrait même suspecte de verbalisme. L'impression se confirme d'ailleurs lorsqu'elle définit son objet comme étant la langue parlée par *un locuteur-auditeur idéal, appartenant à une communauté linguistique complètement homogène, qui connaît parfaitement sa langue et qui, lorsqu'il applique en une performance effective sa connaissance de la langue, n'est pas affecté par des conditions grammaticalement non pertinentes, telles que limitation de mémoire, distractions, déplacements d'intérêt ou d'attention, erreurs (fortuites ou caractéristiques)* (Chomsky 1971). Le cadre de travail ainsi délimité n'est pas à rejeter en soi (on a vu que Saussure opérait une idéalisation à peu près du même ordre), mais à condition de garder à l'esprit la fonction strictement opératoire d'une telle démarche et de remettre toute avancée dans la perspective des usages réels. La linguistique générative semble au contraire refuser de se confronter aux pratiques effectives. Se privant ainsi d'une masse considérable de faits de langue dont les conditions d'énonciation ne sont pas conformes à son programme. La réalité sociale, palpable des langues importe donc peu aux linguistes générativistes, qui définissent le langage comme représentation de la pensée (héritage psychologiste), se proclamant ainsi les successeurs de la grammaire raisonnée de Port Royal. Ce qui les conduit bien souvent, sous couvert de débusquer les *structures profondes* des énoncés, à malmener ceux-ci pour leur faire dire ce qu'ils ne contiennent pas. Il est alors relativement aisé de dégager des universaux. D'autant que les théories générativistes ne furent pas élaborées à partir d'une connaissance étendue de

⁷ Tiré d'un article publié in *Proceedings of the Third Texas Conference on Problems of Linguistic Analysis in English*, Austin 1962 ; traduction française dans *Langages* n°4, 1966.

nombreuses langues qui serait venue étayer le propos, mais presque exclusivement (durant les premières décennies) sur l'anglais, langue maternelle des chercheurs. Hagège (1976 p.43-48 & 108) signale ainsi les réserves que lui inspire la pression de l'anglais : des catégories propres à cette langue sont érigées en catégories universelles, et des montages *ad hoc* viennent ensuite les compléter, pour expliquer par exemple l'absence du complément d'agent en sonraï par une règle d'ellipse, ou l'ordre SOV du japonais par une règle spécifique de post-position du verbe... Le biais est compréhensible, chez des chercheurs souvent monolingues, n'ayant eu que peu de contacts avec la tradition européenne (foncièrement polyglotte) et rejetant la première linguistique américaine, portée par Bloomfield et la description de nombreuses langues amérindiennes. Enfin, pour clore sur ce sujet, on ne peut que déplorer chez les tenants du générativisme un certain dogmatisme, que certains trouvent même méprisant (in Hagège 1976, Calvet 1999, Blanchet 2000 etc.).

1.2.1.2 - Les méthodes empirico-inductives

Critique du formalisme

Les dangers du formalisme ont très tôt été signalés. Notamment par Meillet (cf. infra) ou Schuchardt, l'un des pères de la dialectologie moderne, qui voyait dans le CLG un ouvrage essentiellement pédagogique plutôt que scientifique (Paveau & Sarfati 2003 p.81). Mais c'est des Etats-Unis que viendront les critiques les plus radicales, tant la domination sans partage de la grammaire générative y appelait une grande contre-offensive. Le développement d'une attitude critique et la remise en cause des postulats formalistes vont être permis par l'attention portée à la variation, phénomène irréductible des usages au sein d'une même langue. Cette question étant jusque là soit ignorée par les analystes des *locuteurs/auditeurs idéaux*, soit occultée par un traitement purement interne : les variantes sont dites *de position* ou *combinatoires* (entraînées par effet mécanique du contexte articulatoire et présentes en distribution complémentaire) ou « *libres* » lorsque plusieurs prononciations sont possibles sans effets sur le sens, tel que la prononciation roulée ou grasseyée du phonème /r/ en français (Guelpa 1997 p.49). Ce qui présume largement de la liberté des locuteurs, puisque la variation ici mentionnée est le produit d'un conditionnement social auquel l'émetteur, comme le récepteur, ne peut que difficilement se soustraire. La variation est donc pertinente sociologiquement de par ce qu'elle révèle de l'histoire, des appartenances, du statut de celui qui l'emploie, autant d'éléments qui influent sur la réception du message, donc sur le sens qui lui sera attribué. Un certain nombre de linguistes prennent alors conscience que *ce qui importe*

à la linguistique, va bien au-delà de la linguistique elle-même⁸. Baylon (1996 p.15) parle d'une *linguistique de la crise*, puisque c'est à la faveur des difficultés économiques des années 60-70, que scientifiques et responsables politiques américains découvrent la pauvreté, que l'on croyait résorbée, et ses répercussions sur les usages linguistiques. Le désir de dépasser le cadre étroit et mutilant imposé par l'analyse des codes linguistiques hors contexte va alors s'imposer comme une nécessité et va susciter une réorientation épistémologique dans un sens empirico-inductif. L'idée est donc de partir de la réalité des langues telles qu'elles se parlent dans le concret des situations humaines. Avec une volonté d'intégrer la totalité des paramètres qui entrent d'une façon ou d'une autre, consciemment ou non, de manière évidente ou dissimulée dans la communication langagière. Au lieu de se limiter à une *linguistique de bureau*, indispensable à certaines étapes de la recherche, il faut exploiter les possibilités d'une *linguistique de terrain*, non moins indispensable pour fonder l'observation scientifique du langage sur les faits.

La sociolinguistique

L'un des projets les mieux connus et les plus porteurs sera celui de la sociolinguistique, fédérant tant des linguistes (Weinreich, Herzog) que des chercheurs issus de l'anthropologie (Gumperz, Fishman, Hymes), ainsi qu'un brillant nouveau venu, William Labov, chimiste de formation (Calvet 1999). Dépassant la formulation de Saussure (*le langage est une institution sociale*, CLG p.33), Labov affirme que *le langage est une forme de comportement social* (Labov 1976 p.257). La linguistique ne saurait donc se contenter des constructions décontextualisées et faussement homogènes des théoriciens. Car tout en affirmant le caractère social de la Langue, Saussure posait le rejet de la variation comme condition de son analyse : la science du langage doit se fonder exclusivement sur la Langue, conçue comme invariante. La Parole étant le règne de l'hétérogénéité, donc dépourvue de systématisme. Ce qui aboutit à un paradoxe : la Langue, partie sociale du langage *s'observe dans le témoignage de tout un chacun* (Hansen 1998 p.38), tandis que la Parole, actualisation individuelle de la Langue *ne s'observe que dans le contexte social* (Labov 1976 p.260). Chomsky, de son côté, ne fait d'ailleurs que reformuler cette dichotomie sous les termes *compétence/performance* (en la renouvelant quelque peu sur le plan théorique). Labov entend quant à lui réinsérer dans l'analyse l'étude de la Parole. Car les variations du code ne sont nullement des *variantes libres*, mais sont induites par le contexte et obéissent à une détermination sociale. Ce qui le conduit à contester le nom de *sociolinguistique* attaché à ses recherches : *terme trompeur et*

⁸ Dell Hymes, cité en épigraphe par Blanchet (2000).

bizarrement redondant (ibid. p.258). *S'il n'était pas nécessaire de marquer le contraste entre ce travail et l'étude du langage hors de tout contexte social, je dirais volontiers qu'il s'agit là tout simplement de linguistique* (ibid. p.257). Fort de ces principes, il met au point un ensemble de concepts et de techniques d'enquête qui révèlent la structuralité de certaines variations linguistiques, donc leur caractère central, et non marginal. En dehors de Labov, qui s'accommodera du cadre génératif (Baylon 1996 p.38), pour la majorité des sociolinguistes, c'est une nouvelle linguistique qu'il faut fonder, et non un simple complément à la linguistique formelle. La sociolinguistique n'est pas seule cependant à battre en brèche les positions chomskyennes dans le monde anglo-saxon. Un relatif foisonnement de théories et d'écoles se développe de la pragmatique d'Austin ou Grice, à l'école de Palo Alto.

Position de la linguistique française

La France a été nettement moins marquée par le choc de ces conceptions rivales. D'une part parce que le succès important de la grammaire générative, peut-être dû au *prestige de ce qui vient d'outre-Atlantique* et au *vertige des modes lointaines* (Hagège 1976 p.16), n'y a pas atteint les mêmes proportions qu'en Amérique. Mis à part dans les études anglophones, la plupart des chercheurs semblent aujourd'hui revenus à la tradition structuraliste. Ensuite, parce que le caractère social de la langue, s'il était resté une esquisse chez Saussure, n'avait jamais été complètement perdu de vue. Meillet représente ainsi l'autre face de la linguistique française du XX^e siècle. Prenant en quelques sorte la succession de la Grammaire Comparée (il entre au Collège de France en 1906), la question du changement linguistique occupe une place importante dans ses préoccupations. Mais introduit aux travaux de Bréal, de Whitney et surtout de Durkheim (Paveau & Sarfati 2003 p.49-55), il situe l'origine de l'évolution dans le caractère social du langage, auquel il va conférer un rôle majeur : *il est probable a priori que toute modification de la structure sociale se traduira par un changement des conditions dans lesquelles se développe le langage* (ibid. p.58). La tâche de la linguistique sera donc de *déterminer à quelle structure sociale correspond une structure linguistique donnée et comment, d'une manière générale, les changements de structure sociale se traduisent par des changements de structure linguistique* (ibid.). Meillet se sépare donc de Saussure (Calvet 1993 p.6), pour qui la science avait pour objet *la langue envisagée en elle-même et pour elle-même* (CLG p.317). Il devient ainsi l'un des devanciers de la sociolinguistique. Même si sa postérité sera réduite par le succès du structuralisme et l'influence du Genevois, l'héritage de Meillet aura laissé des traces, depuis la linguistique historique avec Benvéniste et Dumézil, jusqu'à la sociologie du langage, initiée par M. Cohen (1956) et la dialectologie avec Dauzat.

Mais parmi les continuateurs directs de Saussure, on trouve souvent le même intérêt accordé à la dimension sociale du langage. Ainsi chez Bally, l'un des éditeurs du *Cours de linguistique générale*, et fondateur de la stylistique. Plaçant au premier plan la subjectivité du sujet parlant, il s'efforce de prendre en compte le rôle du contexte socio- ou extralinguistique et voit dans la langue *un fait social au premier chef parce qu'il classe d'une manière ou d'une autre le sujet parlant* (Paveau et Sarfati 2003 p.92-93). Bally fournit d'ailleurs le point de départ des linguistiques énonciatives (ibid. p.94 ; Fuchs & Le Goffic 1992 p.131), qui vont se montrer beaucoup plus précises dans leur critique des linguistiques traditionnelles. A peu près contemporaine de Labov, la théorie de Benvéniste en appelle également à une linguistique de la Parole, encore trop négligée. Parmi les principaux points contestés de la linguistique de la Langue figure, entre autres, la notion d'*unité du code*, qui doit faire abstraction des variations considérées comme non-structurelles, alors même que l'homogénéité des langues est une pure fiction. Deuxièmement, les conditions de l'utilisation du code linguistique : réduction de la production de sens aux unités lexicales et syntaxiques, au détriment des aspects phonétiques, rythmiques etc. ; linéarité de la communication selon le schéma de Jakobson, qui ignore les à-côtés des situation de communication (voir Blanchet 2000 p.100-101 ; Winkin 1996 : *une conception orchestrale de la communication*) ; étude du code en soi, sans référence au contexte, alors que toute réalisation d'énoncé est fonction des particularités de son contexte (selon C. Kerbrat-Orecchioni, in Paveau et Sarfati 2003 p.166-167). Critiques qui vont fonder une approche en cohérence avec les développements américains de la sociolinguistique ou de l'ethnographie de la communication.

Le fonctionnalisme

L'un des courants majeurs cependant de la linguistique française dans la deuxième moitié du XX^e siècle est certainement l'école fonctionnaliste, animée par André Martinet. Assumant une grande partie de l'héritage de Saussure, les *Eléments de linguistique générale* (Martinet 1960) développent ainsi une méthodologie descriptive typiquement structuraliste. Mais il hérite également du cercle de Prague, et de Jakobson en particulier, la notion de *fonctions du langage*, qui d'emblée situe l'activité langagière dans le champ de la pertinence communicative, de l'intentionnalité, de la richesse des relations humaines. Tout le programme de cette linguistique est en fait contenu dans le titre de l'ouvrage de 1989 : *Fonction et dynamique des langues*. S'opposant à la perception statique de la notion saussurienne de synchronie, Martinet entend pratiquer une *synchronie dynamique* (1990-a) : Saussure comparait l'analyse synchronique à une souche d'arbre coupée, Martinet veut y voir

également la sève en mouvement (Calvet 1999). Il faut par conséquent prendre en compte que le changement à l'œuvre dans toute langue est permanent (1960 p.172), affirmation convergente avec les travaux de Labov. L'objet de la linguistique est donc un objet mouvant, or *une langue change parce qu'elle fonctionne* (1990-a, p.13). Une langue est une institution humaine, qui en tant que telle est sujette à des ajustements qui reflètent la vie de ses usagers, répondant en particulier à leurs besoins communicatifs (1960 p.8-9). Si le caractère social de la langue ne fait pas l'objet d'une valorisation théorique très approfondie, c'est parce qu'il est tenu pour une évidence : *Pour ceux qui, à la suite de Saussure et Meillet, ont toujours conçu le langage comme un fait social, la linguistique, pure et simple, doit naturellement traiter de la variété des usages, et point n'est besoin d'une sociolinguistique. (...) Vaut-il la peine de rappeler qu'une linguistique fonctionnelle, qui reste structurale au meilleur sens du terme, n'a nul besoin de toutes ces disciplines annexes parce qu'elle n'a jamais renoncé à relever, à identifier et à classer tous les faits de parole, quels qu'ils soient, tous les comportements humains et toutes les circonstances qui les accompagnent ?* (Martinet 1990-b, p.154 ; voir également Calvet 1999). Une grande attention est ainsi portée à la diversité des langues, à la variation interne (niveaux de langue) ou géographique, aux effets de contacts, à la complexité des situations réelles (1960 p.145-171). Le fonctionnalisme forme donc une sorte de synthèse ouverte de toute la linguistique française, depuis la linguistique historique, l'analyse phonologique et syntaxique jusqu'à la dialectologie (Martinet consacre la première description phonologique à son franco-provençal natal de Hauteville). Cette prise en compte, fort rare, des parlers ruraux et de la géographie linguistique au service d'une perspective d'envergure en fait certainement le cadre d'analyse le plus complet. Mais il lui manque une théorie de la société. Le fonctionnalisme, en définitive, ne retient comme valide que la description des relations internes (1960 p.175). Même les changements linguistiques sont expliqués uniquement grâce à l'asymétrie des structures internes, au principe d'économie ou à celui de rendement fonctionnel (Hansen 1998 p.27-35). En tant que linguiste, Martinet semble timoré pour s'aventurer hors de son domaine et déclare hasardeuse l'établissement de causalités entre évolution sociale et évolution linguistique (1960 p.176). Pourtant, il paraît à propos, pour mener à bien notre projet d'approche globale de la *complexité des situations réelles*, d'interroger également la sociologie.

1.2.1.3 - Explorer d'autres dimensions des sciences humaines

La méthode de la complexité

Il ne paraît guère tenable en fait, d'affirmer que le langage est un *phénomène social*, tout en déléguant à d'autres la description des phénomènes sociaux. S'il est possible de donner la priorité à un traitement interne de l'analyse linguistique, il ne semble pas souhaitable pour un linguiste de se contenter d'approximations quant à la nature de l'usage social d'une langue, mais au contraire de se pencher assidûment sur la réflexion sociologique. Dans ce domaine, la contribution d'Edgar Morin semble particulièrement intéressante. Développée à partir des années 1950 dans une œuvre prolifique et redondante, la méthode de la complexité est une posture épistémologique globale, qui tâche d'embrasser d'un même regard sciences *dures* et sciences *molles*. Morin en fournit d'ailleurs un programme général en treize points (Morin 1990 p.306), mais la complexité est un fil conducteur qui traverse toute son œuvre. Le point de départ, en quelque sorte, de cette méthode est la volonté de dépasser la *disjonction* caractéristique du paradigme positiviste : disjonction des disciplines, qui au prétexte de spécialisation, envisagent leur objet sous un angle de plus en plus étroit, ce qui en définitive fait reculer la connaissance ; disjonction entre objets et contexte où ceux-ci prennent sens, de sorte que de nombreuses caractéristiques essentielles échappent à l'analyse ; disjonction entre notions antagonistes, qui rend aveugle à leur complémentarité. Morin insiste donc sur la nécessité de remplacer la *disjonction* par la *distinction* (1990 p.307 ; 1994 p.20). Procédé techniquement nécessaire de concentration sur l'objet, mais transitoire, refusant l'extraction complète, et qui donc conserve la perspective multi-dimensionnelle des phénomènes, qu'ils soient physiques, biologiques, humains etc. Car l'ensemble des phénomènes composant le monde que nous décrivons constitue un réseau complexe d'interconnexions, où tout influence tout, et où il n'est pas possible de déceler une cause première, indépendante de tout le reste. Morin plaide donc pour une connaissance totalisante, fédératrice des disciplines, qui ne s'épuise pas à la tâche impossible de décrire exhaustivement le jeu de ces interconnexions, mais qui les intègre dans l'approche de son objet. Plaçant le processus de la connaissance sur le plan de la phénoménologie (1990 p.190), elle doit aussi intégrer le sujet qui la produit, donc être auto-réflexive et déconstruire les rouages de sa propre élaboration. Appliquée au domaine des sciences humaines, il en appelle à *une conception réformée de la sociologie* (1994, introduction) dont les grands principes sont résumés sous forme de triptyque par Ph. Blanchet (2000 p.65) : *dialogisme, récursivité, principe hologrammique*. Le principe dialogique implique le dépassement des paradoxes.

Penser la complexité des phénomènes suppose d'associer des principes qui s'excluent *a priori* (Morin 1994 p.9). Au niveau macro, c'est le cas des notions d'ordre et de désordre. Le dialogue entre elles est ainsi à l'origine même de l'univers : *l'idée de désordre est non seulement inéliminable de l'univers, elle est aussi nécessaire pour le concevoir dans sa nature et son évolution. (...) Un monde uniquement aléatoire serait dépourvu d'organisation (...). Un univers qui serait totalement déterministe serait dépourvu d'innovation, donc d'évolution. (...) Il nous faut donc mêler ces deux mondes, qui pourtant s'excluent logiquement. (...) Mais l'acceptation de cette contradiction est pourtant moins absurde que son rejet (...)* (1990 p.199). Ordre et désordre sont donc intimement mêlés et produisent de l'*organisation*. C'est à dire un ordre incomplet, qui engendre à son tour, du fait de son incomplétude, de l'évolution, du désordre, générateur d'un nouvel ordre etc. Tout système organisé est donc auto-organisateur, puisqu'il se reproduit de façon autonome. Cette explication vaut également à un niveau micro, par exemple celui d'une société, ou pour ce qui nous concerne, d'une langue. Une langue est un système étroitement corrélé, mais qui connaît des zones de fragilité. En l'occurrence, la rareté de certaines tournures entraînent un défaut de maîtrise de certains paradigmes : déclinaisons en ancien français, imparfait du subjonctif aujourd'hui... Oublis, solécismes et barbarismes mettent à mal la cohérence du système (ils introduisent du désordre au cœur de l'ordre), qui finit par se réformer de l'intérieur. Le principe de récursivité découle naturellement de tout ce qui a été dit. Il s'agit de reconnaître que les phénomènes ne sont pas enchaînés selon des liens de causalité linéaire, mais qu'ils rétroagissent les uns sur les autres. L'effet a des répercussions sur la cause et infléchit donc les nouveaux effets. C'est ce que l'on observe par exemple dans les mécanismes de production de la conscience linguistique : la diversité des appartenances socio-culturelles (sociologique, géographique etc.) suscite un marquage par des indices linguistiques ; en fonction de leur fréquence d'emploi, certaines variantes linguistiques sont reconnues comme des attributs des groupes qui les utilisent et la volonté de se solidariser ou de se différencier contribue, selon les milieux, à la généralisation ou au rejet des variantes marquées ; chaque groupe affirme ainsi son unité, ce qui induit de nouveaux mécanismes du même type (cf. Labov 1976 p.251-254). Dans ce processus, il est impossible en fait, de dire où est la cause et où est l'effet : la cohésion sociale s'affiche par des marqueurs qui à leur tour renforcent la cohésion sociale etc. Le schéma n'est pas circulaire, mais hélicoïdal, c'est à dire à la fois cyclique et dynamique, puisque l'évolution est constante : contrairement au *cercle vicieux*, le point d'arrivée ne se confond pas avec le point de départ. Enfin, de façon complémentaire, le principe hologrammique pose que la partie est dans le tout et le tout dans la partie. Ce qui se vérifie également dans les exemples déjà

proposés : la totalité abstraite, telle que la langue, envisagée en termes saussuriens, est porteuse de la virtualité de chaque réalisation individuelle. Mais le tout d'une langue informe chaque acte de parole, chaque comportement social révèle des règles où est résumé le tout d'une société.

La reconnaissance de la complexité irréductible des phénomènes humains conduit à pratiquer une méthode d'observation *in vivo* (1994 p.205), c'est à dire engagée dans la réalité à décrire. Comme il a déjà été mentionné, il est impossible d'isoler l'objet de l'investigation sociologique pour pratiquer des analyses de laboratoire : *le seul laboratoire possible en sociologie est la planète Terre, dans sa totalité et sa finitude, dans son passé et son présent (...)* (ibid. p.207). Pour être aussi juste que possible, cette observation doit renoncer à l'exhaustivité, tout en abordant l'objet par l'ensemble de ses facettes. Ce qui suppose une multiplicité d'approches disciplinaires : *il importe d'établir ou de rétablir les communications/articulations avec les autres sciences humaines, afin de considérer le complexe anthropo-sociologique (...)* (ibid. p.11). Le chercheur, *devenu polycompétent, n'accumule pas pour autant dans sa tête le savoir des disciplines auxquelles il fait appel : il articule les unes aux autres les connaissances d'importance stratégique (...)* (ibid. p.10). Le linguiste ne doit pas se faire sociologue, historien, anthropologue, psychologue, statisticien... ce qui lui ferait courir le risque d'une dilution de ses compétences. Mais il doit maîtriser les problématiques essentielles de ces domaines, être à même de les incorporer à sa réflexion et sa méthodologie. La réflexion épistémologique doit aussi entrer en ligne de compte, et assumer notamment la nécessité d'intégrer à l'observation l'observateur lui-même, en tant que producteur d'interactions. Morin revendique l'emprunt à la physique du principe d'incertitude de Heisenberg : le fait même de l'observation perturbe l'observation (ibid. p.20), mais on retrouve là en fait le *paradoxe de l'observateur* de Labov (1976 p.289-290). Car pour un sociologue, il serait anti-scientifique de s'exclure du champ de l'observation, donc de décrire les relations sociales, en prétendant ignorer les effets induits par sa propre présence (Morin 1994 p.17-34). La rigueur scientifique exige au contraire que soit mentionnée et intégrée à l'analyse cette source d'incertitude, ne serait ce que pour en tempérer les distorsions induites. Toutefois, ce n'est pas seulement l'observateur-acteur, qui doit être intégré mais aussi l'observateur-concepteur, auteur de la théorie qui le guide (ibid. p.59-60).

Le paradigme compréhensif

En dépit du titre de son ouvrage principal, la méthode de la complexité d'Edgar Morin n'en est pas une si on se réfère à la définition de Mucchielli (1996 p.182), pour qui une

méthode est un agencement spécifique de techniques de recueil et de techniques de traitement, appropriées à la résolution d'une problématique de recherche. Comme il a déjà été mentionné plus haut, il s'agit donc davantage d'un cadre réflexif général. Morin n'est d'ailleurs pas seul à soutenir les positions qui sont les siennes. Globalement, il est possible de resituer la complexité dans le champ plus vaste du paradigme compréhensif. Mucchielli les distingue (ibid. p.29-33), en nommant un *paradigme de la complexité* sur lequel il reste d'ailleurs très succinct ; mais Blanchet (2000 p.64-69) les amalgame, substitue leurs noms et fait du contenu théorique de la complexité un élément constitutif du paradigme compréhensif, avec la systémique, le constructivisme et le comparatisme. Pour résumer, la complexité reste donc associée essentiellement à un homme (Morin) et à un domaine particulier (la sociologie) tandis que la notion de paradigme compréhensif embrasse un champ de recherches plus vaste. Par là est donc désigné un cadre qui rompt avec le présupposé positiviste d'une réalité objective préexistante à la perception humaine. Il y est affirmé au contraire que l'objet et ses propriétés n'existent que dans la perception d'un sujet, qui construit des significations en fonction de projets qui lui sont propres. Hors de tout projet humain, l'objet quelconque n'est pas reconnu, n'est pas nommé. C'est la capacité de cet objet à satisfaire un besoin humain qui le fait accéder au statut d'objet conceptuel. La relation entre sujet et objet est aussi dynamique et la notion d'interactions fondamentale : la perception et l'usage de l'objet influent sur le projet et donc sur le sujet lui-même. La construction de connaissance ne peut donc porter sur des objets, par essence vides de sens, mais uniquement sur des interprétations qu'en font les humains. Interprétations d'objets concrets, mais aussi abstraits, comme des comportements sociaux, notamment l'usage d'une langue. Les méthodes d'observation qui découlent de ces principes accorderont donc une grande importance aux données qualitatives, c'est à dire non chiffrées, mettant en évidence les significations attribuées par les acteurs sociaux à leurs actes mêmes. Pour mener à bien ce type de recherche, la prise en compte de la complexité des relations sociales, la recherche du sens, des intentions, des motivations, des croyances sont donc essentielles. Ce qui conduit à porter une grande attention au contexte dans lequel interviennent les phénomènes observés. Les sujets acteurs des situations à élucider forment chacun un tout et la société qu'ils composent forment elle aussi un tout qu'on ne peut morceler. La pratique de la sociologie analytique (procédant par statistiques notamment) n'est pas condamnée, mais elle ne peut produire que des généralités. Si elle se révèle fort utile sur le plan explicatif, elle s'oppose en cela même à la pratique compréhensive : le modèle explicatif cherche à dégager des lois générales, tandis que le modèle compréhensif vise, comme son nom l'indique, la compréhension d'une situation locale qu'il explore à fond, et ne

prétend exposer que des causalités contextuelles. Le recours intensif à l'interprétation de données subjectives appelle par ailleurs de grandes précautions pour la validité scientifique des conclusions obtenues. Les résultats seront donc jugés fiables à l'aune de critères internes de cohérence et de crédibilité, ainsi que de critères externes, par la présentation et la confrontation avec d'autres chercheurs (Blanchet 2000 p.69-70). Mais ce n'est pas suffisant, et Blanchet insiste aussi fermement sur la nécessité d'une éthique rigoureuse (ibid. p.89) afin de contrôler les possibles dérives du relativisme.

1.2.2 – Une approche pluri-angulaire

1.2.2.1 - Complémentarité des démarches

Fort de tout ce qui a été exposé plus haut, les méthodes empirico-inductives et les procédures qualitatives semblent disposer d'une supériorité très nette pour décrire la réalité d'un parler inscrit dans son contexte socio-culturel. Il ne faut pourtant pas disqualifier par avance tout recours à des méthodes quantitatives ou hypothético-déductives. Hempel rappelle ainsi qu'une recherche purement inductive *ne pourrait jamais débiter* (1972 p.17), tant la collection des faits nécessaires à établir la théorie prendrait un temps infini. Et Martinet le conforte en reconnaissant qu'*il n'est pas question de procéder à la cueillette des faits sans principes directeurs* (1989 p.11). Il ne paraît pas possible d'opposer frontalement les deux démarches, mais bien plus pertinent de reconnaître qu'elles contribuent toutes les deux à façonner toute recherche. Une théorie, même construite en laboratoire, repose nécessairement sur une expérience minimale des faits qu'elle met en ordre. Et corrélativement, une pensée inductive doit bien s'arrêter à un moment ou un autre d'enregistrer des faits pour dégager des régularités, qu'elle soumet à nouveau aux faits. Tout processus de connaissance est donc fondé sur un échange entre deux pôles, dont l'un peut tout au plus voir affirmer sa présence. Les méthodes hypothético-déductives sont telles parce qu'une fois extraite leur base de travail, elles ne se préoccupent guère de réinsérer leur matériau et les conclusions qu'elles formulent dans leur contexte d'origine. Alors que les méthodes empirico-inductives y veillent soigneusement et exercent un va-et-vient permanent entre théorie et pratique. Le recours à des procédures quantitatives n'est donc nullement à exclure même dans un cadre général qualitatif, où tout est bon à prendre dans la mesure où il s'agit d'interpréter des données diverses. Comme on l'a vu plus haut, les méthodes de laboratoire permettent de dégager des tendances, qui sont en partie artificielles, mais qui ne demandent qu'à être replacées dans la complexité des situations réelles. Blanchet (2000 p.53) rappelle ainsi la validité de

l'utilisation des chiffres à titre de procédure de vérification, et observe que la sociolinguistique initiée par Labov combine sans complexe du qualitatif et du quantitatif en fonction du but poursuivi (ibid. p.34-35). On retrouve là la recommandation de Morin (1994 p.50), pour qui il est préférable de s'en remettre à une conception stratégique plutôt que programmatique de la recherche : le programme est un cadre rigide, conçu par avance, qui risque donc d'enfermer dans des idées préétablies. La stratégie suppose au contraire la souplesse, l'adaptation au terrain pour coller aux réalités rencontrées, y compris les plus imprévues (cf. aussi Blanchet 2000 p.36).

1.2.2.2 – Les disciplines mobilisées

L'interdisciplinarité

Puisqu'il faut donc construire une stratégie propre, l'interdisciplinarité semble devoir être le maître-mot de la recherche envisagée. Décrire de la manière la plus complète possible (sans prétendre pour autant à l'exhaustivité, qui semble, elle, du domaine de l'impossible) le parler d'une communauté humaine impose de coordonner une multitude d'approches, qui toutes apporteront leur éclairage. Le meilleur exemple d'étude sociologique globale est sans doute le travail réalisé à Plozévet dans les années 1960. Travail gigantesque cependant, étalé dans le temps et fruit de la collaboration de plusieurs équipes de chercheurs. Il est donc bien évidemment impensable de vouloir rééditer seul une étude d'une telle ampleur⁹. Mais les deux synthèses dues à Morin (1967) et Burguière (1975) fournissent des pistes de réflexion intéressantes. D'autant que celles-ci illustrent deux démarches très différentes. La première, fidèle aux principes de son auteur est résolument qualitative, accorde une grande place aux contacts avec les enquêtés, intervient directement dans leur vie et prend superbement le parti de bouleverser leurs relations¹⁰. La seconde est beaucoup plus distanciée, repose sur des données quantitatives¹¹ et l'analyse historique tend à dominer l'ensemble. Mais leur complémentarité est évidente : le tableau de Burguière est tout en précision, agence des faits étayés sur le papier, celui de Morin fleure le vitriol, dénote la subjectivité, mais déborde de la vie des habitants de Plozévet. On voit donc l'utilité de combiner les disciplines et les techniques. Ainsi qu'il a déjà été signalé, il ne s'agit pas de prétendre parler en spécialiste de chaque domaine, mais d'examiner l'apport de quelques uns d'entre eux, que l'on peut regrouper sous deux pôles : socio-historique et ethnographique.

⁹ Encore que Ch. Pelras mena seul une étude du même type à Goulien, qui devait fournir une base de comparaison aux enquêtes de Plozévet. Ce travail a d'ailleurs été salué par Hélias (1990 p.188-189).

¹⁰ Voir l'épisode de la création du foyer des jeunes.

¹¹ Comme l'indique la préface de l'ouvrage.

Le pôle socio-historique

Parmi donc les disciplines présentes, un groupe se dessine autour des sciences sociales, allant de la sociologie proprement dite à l'histoire, en passant par quelques applications plus étroites à l'analyse linguistique : sociolinguistique et dialectologie. L'ensemble de ces approches étant à dominante quantitative. Sans entrer dans le détail des multiples visages possibles de la sociologie, ce qu'on en retiendra ici pourrait être appelé la *procédure analytique*. Elle repose sur la description de la société en tant que système organisé selon des *structures objectives, indépendantes de la conscience et de la volonté des agents, qui sont capables d'orienter et de contraindre leurs pratiques ou leurs représentations* (Bourdieu, cité par Ferréol & Norek 1989 p.54). La contribution de la sociologie est essentiellement d'ordre pratique, elle montre la voie à suivre pour faire émerger les lignes de forces qui traversent la société étudiée en les faisant apparaître grâce aux statistiques et à des modèles mathématiques. Mais l'apport théorique n'est pas absent, avec notamment la division en classes et des rapports de domination entre elles, héritée de Marx, réactualisée en particulier par Bourdieu. Avec également la notion de *marchés* développée par ce dernier (2001 p.100-107) ou l'émergence de *groupes sociaux* se substituant aux classes pour A. Touraine (Ferréol & Norek 1989 p.90-96). Il s'agit là d'outils conceptuels capables de faire apparaître le contexte macro-social, au sens le plus fort, en remplaçant le terrain (la commune de Malguénac) dans la multiplicité de dimensions où elle s'insère (Bretagne/France, monde rural...). Il n'est pas aisé de dire si le croisement ainsi obtenu entre analyse des faits de langue et sociologie fournit le point de départ à une *sociologie du langage* ou à la *sociolinguistique*. Les termes ont longtemps été interchangeables, la première appellation ayant fait son apparition en France, la seconde ayant été importée des Etats-Unis. Mais l'autonomie des deux disciplines est revendiquée au nom de l'objet premier qui est le leur (Canut 2000), respectivement : la société et les usages qu'elle fait d'une langue où la langue elle-même et l'usage qu'en font les locuteurs. Division qui peut sembler artificielle, mais qui suppose une perspective très différente, voire un lien de subordination : la sociologie du langage tâche de *situer l'acte de langage parmi les actes sociaux en général* (ibid.), tandis que la sociolinguistique observe *l'impact des facteurs externes sur les systèmes internes*. De ce fait, la sociologie du langage, subdivision de la sociologie, engloberait la sociolinguistique, laquelle contient la linguistique interne. Dans la problématique sociolinguistique, l'approche interne n'est jamais très loin, alors qu'elle peut être absente de la sociologie du langage. Celle-ci s'intéressant à l'analyse discursive, à la parole vivante des acteurs sociaux, à leurs stratégies de communication. Ce qui en fait une discipline hautement interprétative et ouverte à l'interdisciplinarité. La

sociologie est toujours sociologie *de quelque chose* (du travail, des institutions, de la famille, de l'école, voire... des sociologues), c'est à dire du fait social ou des acteurs. Une sociologie de l'outil de socialisation implique donc une méthode originale, ouverte à l'ethnographie de la communication ou à l'interactionnisme symbolique. Disciplines voisines et complémentaires, plutôt que concurrentes, sociologie du langage et sociolinguistique ne se confondent donc pas vraiment, malgré de fréquents chevauchements. La sociolinguistique, de son côté, s'organise selon Baylon (1996 p.36) en trois grandes directions, dont la première est justement l'ethnographie de la parole, qui sera abordée plus loin. S'y ajoutent le variationnisme, initié par Labov et la macro-sociolinguistique avec l'étude des contacts de langues (bilinguisme/diglossie, alternances codiques...). L'école variationniste se distingue particulièrement. D'essence quantitative, elle s'oppose radicalement à l'idée d'homogénéité de la langue pour mettre en évidence *la variation de la parole individuelle et au sein de la communauté* (Labov 1976 p.263). Et si la variation est envisagée en terme de stratification sociale, elle ne s'y limite pas puisqu'il apparaît très vite qu'*il n'existe pas de locuteur à style unique* (ibid. p.288). Le style manifestant le degré de contrôle de l'expression : les situations formelles produisent un style surveillé, qui se relâche au fur et à mesure qu'augmente la familiarité... La variation est donc elle aussi un phénomène multidimensionnel, produit de l'interaction entre statut social et caractéristiques pragmatiques de la situation d'énonciation. Cependant, une telle perspective se montrerait vite limitée si elle se contentait de décrire un état donné sans référence aux évolutions qui l'ont produit. L'analyse d'ordre sociologique doit donc s'articuler étroitement à l'histoire. Ce qui permettra à la fois de reconstituer les équilibres antérieurs et de déceler les facteurs dominants d'évolution qui ont conduit à la situation observable et qui continuent de produire du changement. L'analyse envisagée est donc dynamique et devrait idéalement embrasser tous les aspects qui peuvent rendre compte d'une évolution dans un sens plutôt qu'un autre : relations économiques, comportements politiques, pratiques culturelles et religieuses etc. On rejoint en cela l'appel de F. Broudic à constituer une *sociolinguistique historique* (Broudic 1995 p.24). Enfin, la dialectologie et la géolinguistique apportent un éclairage décisif dans l'effort de contextualisation spatiale. Les spécificités d'un parler ne prennent tout leur sens que dans la comparaison, la confrontation avec les parlers voisins, qu'ils soient proches ou plus lointains. La *dialectologie du point* ne peut donc se passer de la *dialectologie de l'aire* (Tuailon 1976) : la description d'une situation locale doit être inscrite dans le paysage entier dont elle est constitutive, avec sa structuration propre, ses continuités et ses ruptures. Malheureusement, la dialectologie souffre de carences théoriques et méthodologiques, qui la font apparaître comme le parent pauvre de

la linguistique, particulièrement en France. La comparaison avec l'Italie ou l'Allemagne sous cet angle est frappante. Le prestige ancien dont jouit la langue française, la masse vertigineuse de documentation disponible et la centralisation intellectuelle du pays n'ont jamais vraiment incité à considérer les parlers populaires et régionaux comme dignes d'intérêt, ni comme sources d'informations pour l'histoire et la dynamique de la langue. Si cette affirmation est approuvée par les spécialistes, bien peu se sont consacré effectivement à la question. Et selon Jean Le Dû (1997), nombreux sont les étudiants en lettres qui n'ont jamais entendu parler de Gilliéron. Qu'il s'agisse de théorisation ou d'études de terrain, le domaine est largement négligé, confiné à des publications confidentielles et souvent difficiles d'accès. Aucun manuel de synthèse, comparable à celui de W. König (1978) pour l'allemand ou de F. Coco (1982) pour l'italien n'est disponible en français¹². Il faut donc être rat de bibliothèque pour synthétiser monographies, articles et comptes-rendus et reconstituer ainsi une méthodologie somme toute assez sommaire. Il est significatif de constater qu'à ce jour, l'ouvrage le plus formateur semble toujours être celui de S. Pop (1950)¹³, pourtant plus que cinquantenaire !

Le pôle ethnographique

On ne peut nier que l'approche purement analytique de la sociologie classique soit féconde. Mais par la dématérialisation des acteurs qu'elle induit, elle ne paraît pas suffisante et doit être complétée par une investigation plus proche du terrain, qui envisage les hommes dans leur réalité concrète. La pratique d'Edgar Morin dont il a été question plus haut en fournit un exemple. La sociologie *du présent* ou *in vivo* qui en découle a donc un lien évident avec l'anthropologie. Les frontières de cette discipline sont d'ailleurs extrêmement élastiques, qu'il s'agisse de celles avec la sociologie ou des rapport entre anthropologie, ethnologie et ethnographie. Concernant le rapport à la sociologie, les deux disciplines se donnent le même objet d'étude, si on s'en réfère à Deliége, à savoir, *recréer l'univers social de la population étudiée* (1992 p.42). Même si l'anthropologie s'est historiquement constituée par la description des *primitifs* et la sociologie des *civilisés*, une telle distinction ne tient guère, particulièrement depuis que l'opposition de ces deux concepts a fait faillite. Durkheim est d'ailleurs cité par Laplantine (1987 p.85) et par Laburthe-Tolra et Warnier (1993 p.32) parmi les pères de l'anthropologie, tandis que Deliége (1992 p.111) rappelle l'insistance de

¹² Malgré son titre analogue, l'*Introduction à la dialectologie française* de J. Chaurand (1972) vise surtout une préparation technique à l'enquête et apporte peu de données théoriques. L'ouvrage qui approcherait le mieux ce but serait celui de P. Guiraud (1971), qui n'est plus réédité et fait pâle figure face aux dernières éditions de König.

¹³ Dix-sept exemplaires disponibles en France.

Bourdieu pour les rapprocher. Quant à la fluctuation terminologique entre anthropologie, ethnologie et ethnographie, Lalonde (1997 p.43) déclare assumer sereinement la confusion des étiquettes, Laburthe-Tolra et Warnier (1993 p.50-51) n'y voient pas un problème majeur, pas plus que Laplantine (1987 p.21), pour qui il s'agit essentiellement de traditions nationales, de nuances donc, plus que de divergences de fond. La définition de Lévi-Strauss (1958 p.411-413) semble pourtant avoir toujours cours (cf. Laplantine 1987 p.217), qui y voit *trois moments* d'une même démarche : l'ethnographie se consacrant à la collecte des faits (à un niveau *étique*) ; l'ethnologie les interprétant (à un niveau *émique*) ; l'anthropologie les intégrant à une théorie générale de l'Homme. Le choix du terme *ethnographique* pour désigner ce pôle met donc l'accent sur la description minutieuse des faits constitutifs de la société étudiée, l'analyse *émique* restant, pour ce qui nous concerne, dans le champ de la linguistique et non de l'ethnologie. Le mariage entre ethnographie et linguistique est d'ailleurs relativement ancien (on en trouve les premières applications chez Malinowski, Sapir ou Boas...) ce qui permet à Blanchet de rappeler la contribution décisive des ethnologues à une linguistique ancrée dans les réalités contextuelles (2000 p.77). Celle-ci donnera naissance à l'*ethnographie de la communication*, ou *sociolinguistique interactionnelle* (les deux étiquettes sont équivalentes selon Blanchet cf. *ibid.*), issue des travaux de Hymes, Gumperz et Goffman. En l'occurrence, il s'agit d'inclure dans l'analyse l'ensemble des paramètres entrant en jeu dans le processus de communication langagière, au niveau du discours (la situation d'énonciation), ou de l'ensemble du soubassement culturel en présence (celui des locuteurs et de la situation elle-même). Il n'y a donc pas loin de là à une fusion des disciplines en ethno-sociolinguistique, à laquelle s'emploie Blanchet sous le terme de *linguistique de la complexité* (*ibid.* p.76-86).

L'apport de l'ethnographie peut se résumer en quatre points, auxquels on ne sera pas surpris de trouver des affinités avec la méthode de la complexité : tout d'abord l'exigence de la totalité. La compréhension des phénomènes humains suppose l'étude de tous les aspects et *du réseau serré des interactions qu'ils constituent avec la totalité sociale en mouvement* (Laplantine 1987 p.165). Deuxièmement, la primauté accordée au terrain. C'est là qu'une différence de poids apparaît avec la sociologie : l'anthropologue doit chercher à comprendre du dedans la société qu'il décrit. Contrairement au sociologue, qui étudie à distance, il lui faut se faire membre de cette société et subir une sorte *d'acculturation à l'envers* (*ibid.* p.157). Il doit donc accomplir la tâche difficile de concilier les valeurs, la vision du monde des hommes qui l'entourent, tout en conservant celles de la communauté scientifique, qui doit ainsi avoir accès à ses travaux. Troisièmement, il découle de cette acculturation de l'observateur qu'il

doit s'inclure dans son observation. Le chercheur n'est pas un témoin objectif observant des sujets, mais *[un] sujet observant d'autres sujets* (ibid. p.179). Devenir membre de la société ciblée implique de tisser des liens d'affectivité avec ses interlocuteurs (cf. Morin 1967 p.223), mais loin d'être un obstacle à la connaissance, la sympathie créée en est une condition nécessaire et un aspect qu'il faut relater comme tel. Quatrièmement, l'ethnographie comporte des techniques spécifiques d'enquête : observation participante, et semi-directive, que viennent compléter les enquêtes directives des sociologues. L'observation participante consiste, comme son nom l'indique, à la participation à la vie ordinaire de la société étudiée, où le chercheur observe lors d'échanges spontanés, *hors de toute situation explicite et formelle d'enquête* (Blanchet 2000 p. 41). Une telle observation produit des données de grande valeur, puisque les acteurs manifestent ainsi directement les traits les plus saillants de leur parler, de leur vision du monde... Malheureusement, s'en tenir à cette seule technique est aussi très aléatoire puisque la probabilité d'apparition de certaines formes linguistiques, les occasions de voir une personne livrer spontanément le fond de sa pensée ne sont pas égales ni telles qu'on puisse s'en remettre à la chance. Il faut donc recourir également à des procédures semi-directives, où les phénomènes attendus sont suscités par des questions ouvertes ou semi-ouvertes (ibid. p.45). On pourrait encore ajouter un cinquième point, mais il s'agit plutôt d'une exigence transversale, la répugnance à se laisser enfermer dans des cadres rigides. L'ethnologue revendique une certaine liberté, une *part d'errance* (Laplantine 1987 p.159) dans son cheminement qui peut ainsi l'amener là où aucun projet de laboratoire n'aurait pensé à s'aventurer. Car pour le chercheur, le piège absolu est que, tout occupé à voir ce qu'il est venu chercher, des dimensions essentielles (sauf pour lui) lui échappent totalement. Même Morin n'a pas su éviter l'écueil à Plozévet : on ne peut que regretter dans son étude l'absence du breton, auquel il ne concède qu'un rôle d'accès à des secteurs marginaux (1967 p.40). Ce qui le conduit à penser que *dire quelques mots bretons, boire du vin rouge, cette autre façon de dire quelques mots bretons* (sic) *sont les rites d'amitié et d'estime qui brisent la membrane d'étrangeté et atténuent la distance* (ibid.). Ethnocentrisme ou parisianisme caractéristique d'une époque ? Venant d'un autre que lui, on serait assez consterné d'une telle superficialité, voire d'un tel amateurisme. Burguière sera d'ailleurs plus clairvoyant comme en témoigne le passage suivant : *Les chercheurs (...) ont senti la présence discrète et parfois inquiète du breton derrière le français* (1975 p.297). *Il est regrettable que très peu de chercheurs aient eu compétence pour suivre leurs interlocuteurs au-delà du français dans la zone bretonne où s'exprime leur sensibilité, leurs jugements personnels, leur humour. L'ignorance du breton condamnait la plupart des enquêteurs à ne recueillir que des propos stéréotypés, sauf chez les*

habitants du bourg les plus cultivés, mais aussi les moins intégrés (ibid. p.298). Ce jugement est d'ailleurs largement confirmé par un quasi-indigène, Per-Jakez. Hélias (1975 p.542-546). Tout *Le cheval d'orgueil* peut en fait être lu comme une forme de réponse aux ethnologues qui ont tenté de disséquer le monde rural (ces apprentis pêcheurs dont certains *se croient plus fins que le poisson*), ainsi qu'un cinglant avertissement à tous ceux qui s'y essaieront...

1.2.2.3 – Problème : l'insécurisation de l'objet

Nanti des principes énoncés jusqu'à maintenant, il est tentant de se croire fin prêt à se lancer sur le terrain. Malheureusement, il faut convenir d'une certaine fragilisation de celui-ci. Dans ma maîtrise, qui constituait un premier galop d'essai (Le Pipec 2000), j'avais conclu à une *créolisation assez avancée* du breton de Malguénac (p.119), ce qui était largement exagéré. Le breton que parlent les générations nées dans l'entre-deux-guerres est d'une bonne qualité, malgré les interférences avec le français. Quant à la génération suivante, généralement elle n'emploie le breton qu'à des fins anecdotiques et humoristiques. Les déformations et approximations qu'elles font subir à la langue (paradigmes lacunaires, absence de mutations...) résultent donc avant tout d'une absence de pratique, et non d'un processus de simplification (Hagège 2000 p.109-115 ; voir aussi p.118, les *adresses de connivence* que l'auteur range sous une rubrique *illusion de vie...*). Le problème essentiel est donc le vieillissement des bons locuteurs, qui n'ont pas transmis leur langue. Le terrain qu'il s'agit d'étudier est une société âgée, dont un certain nombre des membres auront certainement disparus entre le début et la fin de l'étude. S'y ajoute un recul de la pratique, même parmi les locuteurs *a priori* les plus compétents (Le Pipec 2000 p.29-30). Il est significatif qu'en octobre 2003, lors de la rentrée des étudiants de D.E.A. le responsable, Bernard Genton ait parlé des mémoires précédents (en saluant leur qualité d'ailleurs), comme des descriptions *du monde d'hier*. Et de fait, la culture véhiculée par le breton des informateurs malguénacais réfère à un univers largement révolu. Les transformations du mode de vie dans les campagnes ayant été introduites via le monde francophone (c'est à dire urbain), la modernité fut identifiée à la pratique du français, tandis que le breton était attachée à la tradition et à l'archaïsme. Ce qui ne veut pourtant pas dire que le breton n'était pas adaptable à de nouvelles réalités, mais les efforts de certains dans ce sens ne rencontrèrent pas l'adhésion populaire. La transition entre les deux langues fut progressive (plus rapide au bourg qu'à la campagne), mais à ce jour, dans leur vie quotidienne, les Malguénacais âgés usent massivement du français. L'insécurisation du breton de Malguénac se manifeste donc à deux niveaux : difficulté

grandissante à l'observer dans des conditions spontanées ; fragilisation de la connaissance des utilisateurs, due justement à cette raréfaction : suite à un entretien avec F. Favereau, sur la distribution sémantique *porzh/leur/kourt*, j'ai pu mesurer chez une Malguénacoise (ce test mériterait d'être étendu) la perte totale d'opposition entre les termes, qui sont connus, mais ne peuvent plus être mis en rapport avec une définition certaine. A l'inverse, une autre informatrice, Malguénacoise d'adoption mais originaire de Languidic, en était parfaitement capable¹⁴. Cette même personne est d'ailleurs un bon révélateur en négatif de certaines tendances à Malguénac. Alors que chez elle l'attachement au breton est très fort (ce que l'on observe à plus vaste échelle dans l'arrière-pays lorientais), elle se plaint souvent du dédain affiché par certaines personnes de sa génération (elle est octogénaire) pour le breton. En cela, elle force peut-être un peu le trait. Les sentiments à l'égard de la langue sont variables, allant de l'indifférence à l'hostilité, mais celle-ci semble rare. Pour le plus grand nombre, c'est l'attachement qui domine, quoique un peu tiède, teinté par une nostalgie inversement proportionnelle à la pratique effective. Cependant il est difficile pour les locuteurs de se faire un drapeau de leur connaissance du breton, tant la conscience de sa valeur est dévalorisée. C'est probablement là une des causes de l'échec de la modernisation. Non seulement le breton s'est vu écrasé par le prestige (devenue nécessité) du français, mais encore, le breton local se voyait parfois qualifié de patois. C'est à dire une forme un peu indigne d'un mystérieux *vrai breton*, que l'on trouve paraît-il dans les livres... La distance linguistique entre le parler local et le standard littéraire vannetais, connu par les livres de messe, est pourtant assez mince. Mais l'abandon du breton par l'Eglise a fait disparaître la seule variante de culture accessible aux Malguénacois. Ce qui a accentué le décalage entre langue familière et langue formelle et confiné le breton à une vocation de plus en plus infralocale. Le terme même de *patois* ne sera employé qu'exceptionnellement par les locuteurs malguénacois, mais le mythe du *vrai breton*, qu'ils ignorent au détriment du *breton de par ici*, leur sert toujours de protection lorsqu'un semi-inconnu demande à les enregistrer. Le regain d'intérêt pour le breton (développement de l'enseignement bilingue, déclarations politiques sans grands effets concrets¹⁵...) est davantage connu par les média que par expérience directe. Il s'ensuit donc une certaine perplexité, tantôt goguenarde, tantôt teintée d'un peu de frustration. Certains croient qu'il n'existe d'écoles

¹⁴ *Porzh* désignant pour elle une cour d'école, *leur* l'aire à battre, soit une portion de cour de ferme, *kourt* étant un terme générique, servant surtout pour une cour de ferme.

¹⁵ Sans chercher à un haut niveau de responsabilités : la pose d'un panneau bilingue à l'entrée du bourg il y a quelques années fut l'occasion dans le bulletin municipal d'un vibrant éloge de la défense du breton, véritable profession de foi en son avenir... sans qu'aucune mesure ne vienne mettre les actes en adéquation avec les paroles (ni information sur les classes bilingues, ni signalétique communale en breton, à part un folklorique *Bloavez mad*).

bilingues que dans le Finistère, d'autres, constatant que le breton télévisuel leur est incompréhensible¹⁶ y voient la confirmation que leur parler ne vaut pas grand chose. La majorité en tout cas se demande ce que les jeunes feront du breton qu'ils apprennent. Il en existe une poignée, qui doivent être intégrés également à la communauté linguistique. Leur très petit nombre, les conditions dans lesquelles ils acquièrent la langue, ainsi que la forme qu'elle prend chez eux les placent dans une position un peu marginale, mais il serait intéressant d'observer les effets qu'ils vont produire sur l'ensemble, chez les locuteurs âgés, comme chez les générations intermédiaires, celles de leurs parents.

1.3 – Ethique

Ainsi détaillés les principes méthodologiques qui vont nous guider, il apparaît que le caractère interprétatif de la démarche et l'impossibilité assumée d'atteindre une pleine objectivité rendent nécessaire la définition d'une éthique rigoureuse. C'est à cette tâche que vont s'atteler les pages suivantes, en examinant les différents rapports entre le savoir et les acteurs.

1.3.1 – La place de l'informateur

1.3.1.1 – Transformer des sujets en objets ?

Si la démarche scientifique doit tendre vers l'objectivité, prétendre atteindre ce but n'est pas seulement impossible. En sciences humaines, ce peut aussi être dangereux. Il paraît donc crucial de ne jamais oublier le caractère humain des phénomènes décrits, avec toutes les imprécisions, les incohérences que cela suppose quant aux comportements, aux réponses fournies. Et qui se traduiront nécessairement à un moment ou un autre par des difficultés à faire entrer les observations dans des cadres théoriques trop rigides. Les contraintes propres à l'analyse scientifique consistent de plus à transformer en objets de savoir et de manipulations des personnes et les relations qu'elles tissent entre elles. Des personnes qui sont pourtant avant tout des sujets, c'est à dire des hommes et des femmes, capables de penser et de se penser, égaux du chercheur qui vient disséquer leur univers. La langue doit donc être envisagée comme outil de communication et de définition socio-culturelle appartenant en premier lieu à ses locuteurs. Il s'agit là d'un choix éthique essentiel : les informateurs sont

¹⁶ Les bulletins météorologiques semblent faire exception, mais ils mobilisent un vocabulaire limité et redondant. La compréhension passe aussi largement par les cartes : même un non-bretonnant peut suivre ce type d'émissions.

reconnus comme dépositaires et maîtres d'un savoir qu'il s'agit de reconstituer, de valoriser, en construisant avec modestie une relation égalitaire et respectueuse. Il n'est donc pas question d'*utiliser* les informateurs, comme on utiliserait des cobayes. Cette perspective rompt en quelque sorte avec le programme de Saussure, selon lequel la langue et son usage doivent être considérés en eux-mêmes et pour eux-mêmes, sans références, donc, aux usagers. Elle s'oppose surtout aux conceptions anciennes, dont on voit un exemple chez D'Arbois de Jubainville, écrivant qu'*il est (...) possible d'apprendre le breton de Vannes sans aller sur les lieux l'apprendre de la bouche des paysans* (1870). Attitude héritée à la fois de la science mondaine et du positivisme impliquant de chasser l'humain pour mieux atteindre l'idéal scientifique, qui ne pouvait lui donner accès qu'à une forme littéraire relativement éloignée des pratiques vivantes. Ce genre de lacunes illustre bien le danger de l'utilitarisme au plan pratique. Le seul moyen d'éviter le piège semble être l'exigence déontologique du chercheur de se garder de toute auto-satisfaction et de tout sentiment de supériorité. Outre qu'un tel comportement nuirait à la recherche par la certitude de connaître, elle créerait une relation asymétrique entre le chercheur, détenteur du savoir, et les informateurs, simples pourvoyeurs n'ayant pas voix au chapitre. Le prestige du discours scientifique se mesure au fait qu'il est allègrement détourné pour cautionner les projets les plus douteux, sociaux ou politiques. Ce qui démontre que le savoir est un pouvoir, pour qui sait le manier. Le parti pris égalitaire adopté plus haut implique par conséquent de ne jamais user du savoir à des fins de domination ou d'intimidation. Le travail sur le terrain doit au contraire être un lieu d'échange et de coopération, où l'informateur est regardé comme un partenaire apportant une contribution et non comme livrant un dû.

1.3.1.2 – Que faire du savoir ?

La coopération souhaitée entre enquêteur et enquêté suppose que ce dernier retire aussi quelque chose de l'échange (Fourez 2003 p.126). Ne serait-ce qu'une meilleure compréhension de son environnement socio-culturel, ce qui entraîne par suite, la possibilité d'agir sur celui-ci. Mais pour cela, encore faut-il que le discours scientifique soit à la fois réellement émancipateur, sans pour autant placer trop haut la barre de l'interventionnisme, que les locuteurs eux-mêmes finiraient par juger déplacé.

Les pièges du discours scientifique

Examinant les processus de *minoration linguistique* (cf. infra, § 4.2.1.3) à l'aune du créole, L.-F. Prudent estime (1980 pp.82-83) que s'agissant d'une langue placée dans de telles

conditions, le travail du linguiste est forcément plus étroitement imbriqués aux questions idéologiques qu'ailleurs. Or cette situation place le chercheur face à deux types d'attitudes, qu'il juge nécessaire d'aborder avec beaucoup de réserve : d'une part, le danger *hypertechnicien* et utilitariste. Lui-même ou d'autres peuvent en effet être tentés de transformer son travail en une entreprise de standardisation linguistique, impliquant la mise au point d'une grammaire normée, d'une orthographe et de tout un appareillage métalinguistique. Ce qui est faire l'impasse sur les sentiments et la relation des locuteurs à l'égard de leur langue. Il est vraisemblable que tout projet de promotion d'une langue minorée soit voué à l'échec si ses locuteurs restent intimement convaincus de l'infériorité, voire de l'inutilité de celle-ci. Et la création d'une variante normée, au lieu d'être une solution, ne risque-t-elle pas de produire un nouveau rapport de domination ? A l'intérieur même de la langue minorée la variante standardisée ne ferait-elle pas que rejeter un peu plus dans la marginalité les formes vivantes, limitées à la pure oralité ? Le deuxième piège se situe dans la conceptualisation même de la langue minorée, qui se répercute notamment dans la dénomination de celle-ci : *pourquoi s'entêter à aborder la question de la genèse du créole avec des clichés si lourd (baby-talk, langage enfantin etc.) ? (...) Pourquoi enfin faire de créoles à base lexicale française ou plus « simplement » de créoles français des expressions à prétention rigoureuse (ibid.) ?* Ce genre d'étiquette ne contribue bien sûr qu'à enfermer les populations créolophones dans un *pôle de francité* (ibid.) et à inscrire le créole dans un continuum par rapport au français, donc culpabilisant : le créole ainsi pensé ne serait qu'un français approximatif. Il en va relativement de même pour le breton. Le définir comme langue « régionale », langue « dominée », langue « minoritaire » etc., c'est enfermer ses locuteurs dans le provincial, le particulier, face à la norme représentée par la langue dite nationale ou majoritaire. Pour P.-J. Simon (in Le Coadic 1998 p.183), cette définition par le caractère minoritaire ou régional *confine dans le petit, l'étriqué, le médiocre, le local et le périphérique. Elle (...) ferme l'accès à l'universel.* Et l'on découvre ainsi, que faute d'une réflexion sur ce type de conceptualisation, le discours scientifique lui-même peut devenir *un vecteur de minoration linguistique et culturelle* (Prudent, ibid.).

Pour un interventionnisme bien compris

Dans l'option épistémologique ici privilégiée, le chercheur doit pleinement assumer le fait que sa présence modifie les équilibres établis. Or en décrivant l'économie et les représentations associées aux pratiques linguistiques, il peut mettre à jour des réalités négatives, des blocages, telles que des situations de domination linguistique et culturelle.

Celles-là mêmes qui peuvent conduire des locuteurs à la dévalorisation de leur parler et à son abandon. Dans le cas qui nous concerne, il est manifeste que le chercheur travaillant auprès d'une population brittophone arrive sur un terrain labouré depuis des décennies par une tension idéologique intense, qui a persuadé les locuteurs du breton que leur langue n'a pas sa place hors de l'espace familial. Au crédit de ce préjugé, s'ajoute le constat objectif d'un mieux-être matériel, qui aurait résulté de l'adoption du français et qui compense largement la perte culturelle. Ce qui amène de nombreux locuteurs à justifier l'écrasement de leur propre langue (Marcellesi 2003 p.185). Dès lors, se pose la question jusqu'où le chercheur peut-il s'engager et intervenir dans la vie de gens qui ne lui avaient rien demandé ? Un travail descriptif serein est-il compatible avec une posture qui ouvre la voie au bouleversement de la situation d'observation ? A cela il est possible de répondre que dans la mesure où le travail du sociolinguiste n'est pas neutre, il doit être au service des locuteurs. Le savoir se trouve ainsi investi d'une fonction émancipatrice (Blanchet 2000 pp.70 ; 92), salutaire s'il permet de relégitimer une pratique linguistique, de contribuer à faire disparaître tout sentiment d'infériorisation et à considérer un idiome stigmatisé comme une construction culturelle aussi digne d'intérêt que toute autre. C'est en ce sens que la sociolinguistique peut être interventionniste. Non pour réécrire l'histoire à rebours, non pour faire le bonheur des locuteurs malgré eux, mais au moins pour contribuer à forger un nouveau regard sur leur patrimoine linguistique. Sa transmission restant entre les mains de ses dépositaires.

1.3.2 – Parcours personnel

De ma civilisation première, il ne reste que des épaves. Des arbres encore, mais plus de forêts. C'est en ces termes qu'Hélias (1975 p.525) évoque, sans nostalgie prétend-il, le monde de son enfance, réduit à l'état de souvenirs. Je suis né en 1976. Vouloir reprendre à mon compte une telle assertion serait par conséquent bien présomptueux. La civilisation dont parle Hélias n'était pas la mienne : celle des maisons au sol de terre battue, des lits clos et des sabots de bois, des femmes en robes noires et des hommes aux couvre-chefs inamovibles, des généalogies villageoises reconstituées de mémoire et sans effort, du cidre douteux et des châtaignes pour toutes confiseries, de la terre pour tout horizon et du français pour tout espoir de promotion, des troupeaux de vaches et des convois de pailles traversant mollement les bourgs avant la tombée de la nuit, de l'omniprésence de l'Eglise, composant avec des relents de superstitions, des luttes féroces entre Rouges et Blancs, et surtout de la langue bretonne en

partage, comme barrière, comme emblème et comme fardeau parfois. Et pourtant... Dire que je n'ai fait qu'approcher cette civilisation paysanne moribonde ne paraît pas suffisant, tant bien de ses aspects énumérés ci-dessus étaient toujours bien vivants dans mon enfance, et le sont encore à ce jour. Aspects résiduels peut-être, très atténués indéniablement, mais qui continuent à structurer les comportements et les mentalités. La chose a déjà été observée : les *derniers Bretons* n'en finissent pas de se compter. La Bretagne que l'on dit depuis deux siècles à la veille de sa disparition continue bel et bien à renvoyer un écho qui s'amenuise insensiblement, mais qui ne veut pas rendre l'âme. Chaque génération croit être la dernière à frissonner devant un mystérieux *héritage des Celtes*, et pourtant il restera toujours quelque chose de sensationnel à raconter à la suivante. Il y a fort à parier que même parmi les Bretons qui naissent aujourd'hui, il s'en trouvera encore beaucoup dans quelques décennies à se croire les derniers des Mohicans... Et sûrement auront-ils de bonnes raisons de le penser. Pour l'heure, le fait est que la disparition de la langue bretonne n'a jamais paru aussi proche. Si certains aspects extérieurs de la civilisation rurale bretonnante ont fait partie de mon quotidien, la langue n'était déjà plus transmise à l'époque où j'aurais pu l'acquérir par immersion. Peut-être pour mon plus grand bien : la plupart des bretonnants passifs soit se contentent du peu qu'ils savent (et parfois se croient très savants ainsi), soit portent le breton comme un stigmate qui handicape leur maîtrise du français. Mes trois premières années se passèrent tout de même au contact étroit de mes grands-parents et arrière-grands-parents, qui ne se servaient guère que du breton entre eux, ainsi qu'avec le voisinage. Est-ce suffisant pour former une oreille ? En tout cas le breton m'était une langue totalement inconnue lorsque j'entrepris son apprentissage au lycée, avec toutefois un excellent professeur en la personne de Jorj Belz. Ceci en m'astreignant un patient et minutieux travail de mise en conformité avec des sonorités familières, testées régulièrement auprès de mes grands-parents. Avec certainement des excès parfois, mais globalement un certain succès. Si les Malguénacais âgés trouveront toujours que mon breton n'est pas tout à fait comme le leur, il est arrivé à d'autres, tout aussi âgés, de me croire bretonnant *de naissance* (ou *de berceau*, pour piller encore une fois Hélias). Finalement, cette étude est un peu le dernier avatar en date d'un long processus de réappropriation de la langue. Pourquoi un tel acharnement ? Peut-être pour des raisons aussi obscures que celles qui ont poussé Malemanche à écrire en breton : sans affirmer que le fait d'être prénommé Tangi avait influé, il était à peu près sûr que son destin aurait été autre s'il s'était appelé Célestin. J'ai pris tardivement conscience que mon nom était presque caricatural de bretonnitude, bien que la remarque m'ait souvent été faite. Je ne suis pourtant pas issu d'une famille de la grande tradition militante, mais le hasard d'un prénom à la mode

dans les années soixante-dix, jeté sur un terreau favorable aura peut-être suffi à faire ce que je suis. Car Malguénac constituait en effet un terrain privilégié. Légèrement archaïque dans les années soixante (le remembrement y a été refusé par la population), les anciens liens communautaires, dont le breton représente l'un des aspects, y ont survécu plus longtemps. La proximité de Pontivy et le faible coût des terrains y ont ensuite limité l'émigration puis attiré une nouvelle population qui s'est agrégée à l'ancienne, en rajeunissant et en renforçant la dynamique communautaire. D'où une vie associative très active, culminant avec les *Fêtes de la moisson*, de 1973 à 1983, qui attireront plusieurs milliers de spectateurs¹⁷. Cet esprit communautaire, ou un peu caricaturalement, l'*esprit de clocher*, est encore assez vivant chez une bonne part de la population, mais tendrait pourtant à s'étioler. Des associations sont toujours actives, l'une d'entre elles organisant même un festival qui commence à rayonner, mais l'interconnaissance entre générations et entre nouveaux et anciens Malguénacais faiblit. De communauté rurale fusionnelle, Malguénac devient commune péri-urbaine où des anonymes se croisent mais s'ignorent de plus en plus. Au risque de sembler crier avec les loups, c'est la disparition prévisible à court terme des derniers témoins d'un mode de vie et d'un parler qui me pousse à tenter d'en dresser un inventaire. Pour que ces sonorités ne soient pas définitivement perdues lorsque le breton populaire ne sera plus qu'un continent englouti.

¹⁷ Au sujet de ce type de fêtes rurales, très en vogue dans les années 1970, et de ce qu'elles révèlent de l'évolution de la société qui les porte, voir Champagne 2002 pp.27-47.

2 – Description

2.1 - Présentation

Après avoir posé quelques jalons théoriques pour expliciter la démarche, cette deuxième partie va inaugurer l'analyse proprement dite du breton de Malguénac, de ses spécificités et, dans certaines limites, du contexte géolinguistique dans lequel il s'inscrit. Il s'agira donc ici d'*établir* ce parler, en préalable à toute investigation, de le décrire minutieusement afin de fournir en quelque sorte le matériau sur lequel toutes les recherches ultérieures vont pouvoir porter. La meilleure base de travail sur laquelle s'appuyer est naturellement un vaste échantillon de paroles. D'où l'utilisation d'un corpus enregistré, noté (aussi fidèlement que possible) en données phonétiques. Avant d'en préciser quelques caractéristiques, il est bon de souligner que la richesse des témoignages qu'il contient sera également très utile dans la perspective sociolinguistique de la dernière partie.

La tâche de description est potentiellement extrêmement vaste cependant, puisqu'elle implique une multitude d'aspects que l'on peut bien sûr résumer en trois directions traditionnelles : phonologie, morphologie et lexique. Exploiter à fond chacun de ces trois domaines suffirait néanmoins à constituer une thèse, voire même trois thèses distinctes. Afin donc de respecter le projet initial et de le maintenir dans des limites raisonnables, sans bâcler le travail descriptif, ni le réduire à un survol de généralités, il est nécessaire de faire des choix. Ce qui implique par exemple de renoncer à mener un travail de description exhaustive dans la tradition structuraliste (ou générativiste...). Renoncement qui n'est pas nécessairement préjudiciable à une bonne compréhension du breton de Malguénac. Depuis plusieurs décennies, de nombreux travaux de ce type ont déjà été publiés sur d'autres parlers bretons (Sommerfeld, 1920 : Saint Pol de Léon ; Le Gall, 1922 : Botsorhel ; Jackson, 1961 : Plougrescant ; Sommerfeld 1962 : Plouzéoc'h ; Hammer 1969 : Plouharnel ; Ternes, 1970 : Groix ; Ploneis, 1975 : Berrien ; Mac Kenna, 1976 : Guémené-sur-Scorff ; Denez, 1977 : Douarnenez ; Le Dù, 1978 : Plougrescant ; Dressler, 1980 : Plomeur ; Plourin 1982 : Langonnet/Saint Servais ; Bothorel, 1982 : Argol ; Timm, 1984 : Carhaix ; German, 1984 : Saint-Yvi ; Humphreys, 1985 : Bothoa ; Evenou 1987 : Lanvénegen ; Le Besco, 1991 : Belle-Ile-en-Mer ; Le Besco, 1996 : St Gildas de Rhuys ; Le Bris 2000 : Lampaul-Plouarzel ; Cheveau 2007 : Lorient...). Si l'on y ajoute les ouvrages généraux (grammaires de toutes obédiences, de Guillevic & Le Goff à Favereau en passant par Kervella et R. Hemon) ou encore les nombreuses études de F. Falc'hun, synthétisées dans *Le système consonantique du breton* (1953), il est évident que face au breton de Malguénac, le linguiste n'est pas dans la

situation des descripteurs des langues amérindiennes ou africaines des XIX^e ou XX^e siècles. A ce jour, la physionomie générale du breton est déjà bien connue¹⁸. On peut donc se demander ce qu'apporterait la démonstration, par exercices de commutation, de l'opposition entre phonèmes /p/ et /b/ par exemple dans le breton de Malguénac. Ce qui conserve un intérêt, aussi simpliste que cela puisse paraître à première vue, c'est ce qui n'a pas été décrit ailleurs. C'est à dire l'ensemble des caractéristiques spécifiques au parler de Malguénac, soit par la nature de leurs occurrences, soit par leurs combinaisons, et qui le constituent en parler autonome. Ceci justifie donc que le consonantisme n'ait pas été approfondi ici. Quelques précisions seront apportées un peu plus loin dans ce domaine, mais parce que c'était là ce qui offrait le plus de pertinence, l'essentiel de la description interne portera sur le système vocalique. Opérer une telle sélection suppose bien sûr une certaine connaissance de l'arrière-plan, du réseau des parlers dans lequel s'insère celui de Malguénac, afin d'isoler ce qui est digne d'intérêt de ce qui ne le serait pas. C'est ici que mes travaux de maîtrise, puis de D.E.A., vont prouver leur utilité, confortées par de nombreuses années d'observations sauvages, l'oreille tendue à l'écoute des programmes de Radio Bro Gwened ou à l'affût de bribes de conversations dans telle foule aux cheveux blancs. Dans les choix qui vont être faits, je sollicite donc la confiance du lecteur pour ce qui sera présenté, et son indulgence pour ce qui m'aurait échappé.

Outre le système vocalique, une part importante de la description sera consacrée au système accentuel. Il m'avait été reproché suite à la publication de ma maîtrise de ne pas y avoir inséré de transcriptions de paroles et de n'y avoir fait figurer que des éléments isolés, hors contexte et en quelque sorte désincarnés. C'était là un choix qui s'était imposé à moi. J'effectuais alors un double travail de notation phonétique et de transcription phonologique. Lesquelles prenaient en compte l'accent tonique, qui m'apparaissait sur la syllabe finale. C'était du moins le cas des unités accentuelles isolées. Néanmoins il était clair qu'une fois agencées en séquences, ces unités accentuelles se comportaient différemment, que la place de l'accent était loin d'être stable, et qu'elle était même souvent en contradiction avec tout ce qui paraissait prévisible. A défaut de pouvoir me consacrer alors à l'étude détaillée de ce phénomène, je l'avais ajournée. Mais je n'avais voulu présenter ni notations ni transcriptions de séquence, qui faute d'explication circonstanciée aurait jeté le discrédit sur celles des éléments isolés. Ce manque va à présent pouvoir être comblé grâce à l'observation attentive du corpus.

¹⁸ Sans même mentionner les travaux de pure lexicographie : Favereau, 1984 : Poullaouen... ou les innombrables lexiques locaux publiés dans diverse revues spécialisées (Hor Yezh, Al liamm, Brud Nevez etc.)

Faisant suite à l'examen interne, une approche de terrain sera également développée pour préciser la nature d'un phénomène que j'avais eu l'occasion d'aborder dans mon mémoire de maîtrise. Mon travail avait en effet dégagé une originalité dans le schéma accentuel du breton de Malguénac. Grâce à un certain nombre d'observations, l'appartenance supposée du parler de Malguénac au groupe *haut-vannetais* (qui sera défini plus en détail au § 3.3.1.3) ne semblait pas devoir être mise en doute. Par conséquent, je devais m'attendre à réunir exclusivement des monèmes oxytoniques. Or rapidement, de nombreuses formes avaient posé problème, car elle ne correspondaient à aucun des types canoniques déjà connus (oxytonie, paroxytonie, accent initial). J'ai donc été amené à proposer de dissocier les composantes de l'accent (quantité, intensité, hauteur) et d'admettre la coexistence d'un accent final fixe d'intensité et d'un accent libre de quantité. De là, il était possible d'entrevoir l'hypothèse que les schémas accentuels comportant une longueur secondaire en syllabe prétonique étaient des hybrides qui représentaient un état transitoire des parlers oxytoniques vers un schéma paroxytonique. En examinant les ratios respectifs des différents types accentuels dans les parlers voisins, il semblait possible d'identifier certaines dynamiques à l'œuvre dans le quart sud-est de la Basse-Bretagne et quelle place y prend le breton de Malguénac. On trouvera donc des éclaircissements sur cette question, même si les conclusions qui s'imposent sont assez différentes de ce qui avait été envisagé.

2.1.1 – Le corpus principal

Le corpus est constitué d'enregistrements de bretonnants essentiellement Malguénacois, menés par mes soins, pour la plupart à la fin de l'année 2000 et pendant l'année 2001. Quelques exceptions un peu antérieures qui faisaient figure d'essais préalables y sont également intégrées, ainsi qu'un enregistrement conduit par un enquêteur de Radio Bro Gwened en 1996. Ma méthode consistait à préparer succinctement en amont un entretien semi-dirigé, qui permettait de reconstituer une *histoire de vie*. Une telle procédure avait l'avantage de mettre l'informateur immédiatement à l'aise en le faisant parler de choses simples et qu'il maîtrisait bien : tous m'avaient ouvert leur porte chaleureusement, mais en manifestant une certaine appréhension devant la perspective d'être confronté au micro. Intimidés, craignant de mal parler ou de ne pas savoir que dire, il a fallu les rassurer en faisant précéder les entretiens enregistrés par une explication et une petite répétition, en breton ou en français. Interroger les informateurs sur leur parcours personnel présentait également un autre intérêt : celui de recueillir des informations pouvant servir à l'analyse externe. Mes questions étaient donc un peu plus qu'un simple prétexte à recueillir de la parole sans égard au sens :

lieu et date de naissance, contexte familial, profession exercée, scènes de la vie d'autrefois et souvenirs divers de jeunesse (sur la deuxième guerre mondiale par exemple)... En fonction du nombre des intervenants et de leur loquacité, certains entretiens ont pris une forme proche de l'interview, d'autres ont évolué vers une conversation libre sans égard à ma présence ni à mes interrogations initiales. Ce dernier résultat étant jugé optimal, en ce qu'il minimise le *paradoxe de l'observateur*. J'ai donc toujours tâché de me faire le plus discret possible. Le résultat obtenu présente l'avantage de donner une image fidèle du breton tel qu'il se parle à Malguénac. L'inconvénient est précisément que le parler quotidien ne permet pas toujours de restituer l'image la plus complète de la langue pratiquée. Bien des termes ou expressions sont redondants, tandis que vocables rares ou traits morphologiques récessifs demeurent dans l'ombre, ce qui pourrait même faire penser à tort qu'ils ont disparu. L'usage de l'histoire de vie ancre ainsi la plupart des récits dans le passé, de sorte que le paradigme du futur des verbes n'est quasiment pas représenté. Le contenu des interventions est également inégal. Des récits passionnants et fourmillant d'éléments intéressants sont parfois entrecoupés de longs échanges de banalités. Il a donc souvent fallu trancher, pour ne présenter que des extraits. Constamment, je me suis efforcé de noter ce que j'entendais avec la plus grande précision. Il s'agit cependant de notations impressionnistes et bien sûr elles seront toujours contestables et sujettes à retouches. A ce sujet, j'ai pu observer que la qualité des voyelles pouvaient varier légèrement en fonction du lecteur utilisé, de l'usage ou non d'un casque etc.

La disparition prévisible, à court ou moyen terme des derniers brittophones malguénacais va probablement faire de moi la principale source d'information sur leur parler, ce qui est une responsabilité immense et qui va bien au-delà de ce que j'estime être la réalité de ma compétence. Je dois donc ici faire part de ma dette envers mes parents, et surtout ma mère, qui ont de ce breton une compréhension immédiate et sans effort, et qui ont grandement contribué à m'éclairer sur certains passages. Si la plupart des informateurs ont été aisés à comprendre, certains parlaient d'une voix peu claire au naturel, qui devenait encore plus obscure sur cassette. Par expérience, j'ai pu juger que lorsqu'une séquence leur était incompréhensible, il était vain de s'obstiner à la déchiffrer.

Ce corpus est dit « principal » parce que c'est sur lui que repose l'étude d'ensemble, en particulier l'analyse interne. Un deuxième corpus a dû cependant être constitué comme on le verra plus bas (§ 2.3.2.1), pour mener à bien l'étude géolinguistique.

2.1.2 – Les informateurs

Le projet de décrire un parler dans sa réalité quotidienne implique que chaque locuteur puisse servir d'informateur. Cependant, pour obtenir des échantillons de paroles qui soient représentatifs, il importe évidemment de ne recourir qu'à des personnes répondant à des critères bien connus (Baylon 1996 p.60). Sont donc exclus *de facto* tous ceux qui pour une raison ou une autre sont susceptibles de fournir des données biaisées. C'est à dire un état de langue non-conforme, marqué d'influences externes, inauthentique, en quelque sorte impur. Sélectionner les locuteurs permet donc de pallier cette difficulté. Mais une telle méthode comporte un risque majeur : celui de produire un artefact. Qu'est-ce que la conformité ? Qu'est-ce que le parler authentique ? Qu'est-ce que le breton purement malguénacois ? Et existe-t-il une langue humaine vierge d'influences diverses, sinon une langue morte ? Malguénac n'est pas un isolat replié sur lui-même. Il s'agit d'une commune ouverte sur le monde, dont les contours sont flous et extrêmement poreux. Ce qui frappe lorsque l'on examine le profil de nombreux habitants, c'est la grande diversité de leurs origines géographiques ou de leur parcours. Il faut donc convenir que l'expression « locuteurs malguénacois » est pleine d'ambiguïté. Si l'on entend par là les locuteurs natifs et originaires de la commune, ne l'ayant jamais ou peu quitté, parlant un breton caractéristique de Malguénac, la liste des candidats potentiels se trouvera réduite à peu de choses. Si l'on comprend au contraire tous les gens installés à Malguénac et qui y parlent breton avec leurs voisins, elle inclura beaucoup de personnes nées hors de la commune et qui parlent un breton marqué d'altérité. C'est pourtant là un bien meilleur parti à prendre. La sélection des informateurs est une pratique parfaitement justifiée dans certains types d'enquête géolinguistique, où chaque informateur doit fournir une sorte d'état moyen d'une langue en un point donné. Il n'en est rien ici. Dans l'optique de donner un panorama du breton tel qu'il se parle à Malguénac, il faut bien entendu intégrer les facteurs d'hétérogénéité, d'autant que leur observation sera peut-être riche d'enseignements. Mes premiers informateurs ont donc naturellement fait partie de mon réseau familial ou relationnel, augmenté de quelques personnes réputées bonnes locutrices. J'ai tout de même envisagé de trouver des représentants de différents secteurs de la commune, dans le but éventuel de tester la variation géographique sur son étendue même. Outre une difficulté technique, la dépopulation (en bretonnants) de certains villages, j'ai été vite convaincu de l'absence de pertinence d'un tel procédé en raison de la mobilité des familles qui a conduit beaucoup de Malguénacois à résider en plusieurs lieux, parfois éloignés. Qui plus est, travailler avec des informateurs de qualité,

indépendamment de leur lieu de naissance, s'avérait une base de travail plus convaincante que le recours à tel locuteur peu coopératif, retenu sur un seul critère de localisation.

La liste ci-dessous présente les informateurs dans l'ordre approximatif où je les ai rencontrés, ce qui permet de restituer grossièrement leur réseau de socialisation immédiate :

JoLB (1921-2001) Né à Lesturgant (Malguénac), a vécu au Roch, puis à Talvern, enfin au Petit Penny à partir de 1947. Ancien maçon-couvreur.

MJLB (1924-2005) Née au Roch (Malguénac). Y a vécu jusqu'à son mariage, s'installe alors au Petit Penny en 1947. Epouse du précédent.

PLB (1926) Né à Talvern. Installé à Pontivy vers 1950. Ancien employé. Frère de JoLB.

MALB (1929) Née à Coëtmeur (Malguénac). Installée à Pontivy vers 1950. Ancienne employée. Epouse du précédent.

EB (1921) Née à Stanquéro (Malguénac), a vécu à Séglien à partir de son mariage, réinstallée à Stanquéro depuis 1978. Ancienne agricultrice.

SC (1924) Né à Stanquéro (Malguénac), installé à Cléguérec depuis 1950. Ancien agriculteur. Frère de la précédente.

VC (1924) Née à Perros (Malguénac), installée à Cléguérec depuis 1950. Ancienne agricultrice. Epouse du précédent.

MLB (1923) Née au bourg de Guern. Partie très tôt avec ses parents en région parisienne. A la mort de sa mère, est installée à Malguénac, à Kerbénévent (jusqu'à son mariage vers 1945), puis au Fosse, au Petit Penny et dernièrement au bourg. Ancienne agricultrice. A commencé à parler le breton à son arrivée à Malguénac.

ALP (1938) Né à Lann-Vouillen (Guern). Installé à Kerbénévent (Malguénac) avec ses parents en 1950. Scolarisé à Guern puis brièvement à Malguénac. Ancien agriculteur.

MLM (1924) Née à Bubry (père originaire de Persquen, mère de Guern). A vécu sa petite enfance à Guern, puis en Eure-et-Loir jusqu'à la mort de sa mère. Revient alors à Guern chez sa tante (elle-même Bubriate), puis placée à Malguénac à partir de 1937. Vit à Kerbénévent. Ancienne agricultrice.

PBt (1928) Né à Kerbénévent (Malguénac). Y a presque toujours vécu, en dehors d'une période non loin, à Kerlois, mais a été scolarisé à Guern. Ancien agriculteur. Mère originaire de Guern, épouse de Bubry.

MLG (1920) Née au Roch (Malguénac). Installée en région parisienne vers 1945. Réinstallée au bourg de Malguénac vers 1980. Femme au foyer. Sœur de MJLB.

MT (1914-2004) Née au bourg de Malguénac. Emigre en région parisienne peu après son mariage, en 1935. Réinstallée à Malguénac en 1972. Ancienne employée.

MD (1920) Née au bourg de Malguénac. Emigre également en région parisienne en 1938. Rentre à Malguénac en 1976. Sœur de la précédente. Ancienne ouvrière.

JnLB (1920) Née à Bubry (sœur de MLM), orpheline très jeune, a été placée dans son enfance dans différentes fermes, principalement à Guern. Installée à Malguénac depuis 1936. Ancienne agricultrice.

PBg (1927) Né au bourg de Malguénac. Y a toujours vécu en dehors de sa période d'apprentissage à Guémené. Ancien mécanicien.

TB (1929) Née au Moustoir (Malguénac). Installée au bourg vers 1950. Ancienne employée. Epouse du précédent.

JD (1914) Né à Saint-Nizon (Malguénac). Y a toujours vécu jusqu'à son installation au bourg dans les années 1970. Ancien agriculteur.

PBf (1918) Né à Talvern (Malguénac). A vécu ensuite à Kerbénevent, au Sourn, revient à Malguénac après son mariage en 1942, à Coëtnant, puis à la Métairie et enfin au bourg en 1980.

AB (1923-2007) Née au Sourn. Installée à Malguénac depuis son mariage en 1942. Ancienne agricultrice, épouse du précédent.

Le breton de ces personnes est loin d'être uniforme, comme on aura l'occasion de le voir. Mais il fournit ce que j'appelais plus haut *l'état moyen de la langue* à Malguénac. Ceci en dépit du fait que certains soient originaires de communes extérieures, au parler proche (Guern, Le Sourn). Les différences micro-dialectales sont alors trop minimes pour être perceptibles, d'autant que les facultés d'adaptation des locuteurs suffisent à gommer une origine externe. La situation est bien différente pour les natifs du pays *pourlet* (cf. carte p.16). Même si leur breton est parfaitement compréhensible à force de contacts, il est immédiatement reconnaissable. Il était donc très intéressant d'observer grâce aux informateurs suivants comment des locuteurs du breton *pourlet* s'intègrent aux échanges langagiers des Malguénacois :

MG (1921-2006) Née à Guergomel (Séglien). Installée à Malguénac vers 1945, au Moustoir puis à Gueltas, enfin au bourg vers 1980. Ancienne commerçante.

LLB (1926) Née à Guergomel (Séglien). Y a toujours vécu jusqu'à sa retraite. Installée au bourg de Malguénac en 1987. Ancienne agricultrice. Sœur de la précédente.

FB (1912-2006) Né à Séglien. Installé à Malguénac depuis 1978. Ancien agriculteur. Epoux de Eliza Béléguc. Son état de santé ne lui a guère permis de participer aux échanges.

BLG (1921-2002) Né à Séglien. Ne parlait pas le breton dans son enfance, mais l'a appris essentiellement au contact d'un voisin. S'installe en région parisienne peu après 1945, puis à Malguénac (commune d'origine de sa femme) pour sa retraite vers 1980. Epoux de MLG.

Le breton *pourlet* est de loin la principale variante bien différenciée à laquelle les Malguénacais sont confrontés. Mais d'autres parlers sont également représentés. Il m'a ainsi paru pertinent de me pencher sur le breton de ma grand-mère paternelle :

JLP (1922-2004) Née à Penquesten (Inzinzac-Lochrist). Installée à Malguénac peu après son mariage en 1942. Y a vécu au bourg, à Botcouric, au Roch, à Kerivallan, puis à Cléguérec, avant de revenir au bourg de Malguénac en 1967. Ancienne agricultrice.

Et pour mieux mesurer l'importance de l'adaptation langagière dont elle fait preuve, j'ai également pris soin de l'enregistrer en conversation avec ses deux sœurs, restées dans leur région d'origine :

MC (1924) Née à Penquesten (Inzinzac-Lochrist). A vécu une partie de sa jeunesse à Languidic. S'installe à Brandérion peu après son mariage en 1946. Sœur de la précédente.

LLG (1917-2005) Née à Penquesten (Inzinzac-Lochrist). A vécu une partie de sa jeunesse à Languidic. S'installe à Brandérion vers 1956. Sœur des deux précédentes.

2.2 - Approche interne

2.2.1 - Le système phonologique

Pour les raisons qui ont été explicitées plus haut, la description interne prendra en compte essentiellement les phénomènes vocaliques. Le consonantisme sera abordé plus brièvement par le biais de quelques phénomènes remarquables. Après avoir longuement soupesé certaines des propositions que j'avais dans mon mémoire de maîtrise, il me semble que peu de correctifs nécessitent d'y être apportés. On s'en fera une idée en comparant mes conclusions de l'époque (Le Pipec 2000, p.35-60) à la présentation suivante. La principale retouche concerne l'opposition /a:/ - /ɑ:/, que j'estimais alors en voie de neutralisation (ibid. p.118), mais en me basant sur un exemple qui m'apparaît aujourd'hui erroné, ainsi qu'on va le voir. D'autres éléments avaient sans doute été mal appréciés, des voyelles finales étant considérées un peu vite comme longues, alors que leur durée était plus vraisemblablement due à leur position, de même que celles suivies de /r/. Quelques simplifications sont en outre possibles pour les voyelles antérieures de façon à rendre mieux prévisibles leurs timbres phonétiques.

2.2.1.1 - Vocalisme

Phonétiquement, la caractéristique qui signale dès le premier abord l'originalité du breton de Malguénac est une surabondance de voyelles fermées, là où les parlers voisins présentent des voyelles d'aperture intermédiaire. Il ne s'agit vraisemblablement pas de conservatisme comme pourrait le laisser penser [nə'ʰi:], *nouveau* (v.br. -neuid- ; -nouid-, pour *[nəwið], à comparer avec un [nə'ʰe:] plus répandu), mais bien d'une évolution, probablement récente, qui a touché principalement les voyelles antérieures. C'est une véritable migration des voyelles qui a eu lieu (ibid. pp.49, 115), entraînant l'assimilation à [i(:)] d'une foule de [e(:)], avec un certain nombre d'exceptions (ibid. p.51). Ceci sans égard à l'étymologie, comme le montre par exemple [mi'ʰrɛn], *repas de midi*, litt. -merenn-, du lat. *meridien*). Autre trait distinctif, un nombre appréciable de diphtongues. Certaines étymologiques, comme dans [ir 'mi'ʰs], *dehors* (litt. *er-maez*), d'autres pas, comme dans [nu'ʰs], *nuit* (litt. *noz*, v.br. *nos*). L'*Atlas Linguistique de la région de Pontivy* (désormais ALRP) montre bien, soit dit en passant, que Malguénac n'a pas l'apanage de ces phénomènes, mais que l'on peut les relever dans une zone compacte allant de Melrand à Neulliac, en passant par Cléguérec.

Voyelles orales

L'inventaire des timbres phonétiques se présente comme indiqué ci-dessous. Reste donc l'épineuse question de l'interprétation phonologique adéquate à donner à cette présentation.

<i>Brèves</i>				<i>Longues</i>		
i	y	u		i:	y:	u:
e				i ^o		u ^o
jɛ	ə	o		e:	ø:	o:
ɛ	œ	ɔ		ɛ:		
	æ			a:	ɑ:	
	a					

Opposition de longueur

L'opposition entre brèves et longues n'est pas attestée pour chacun des timbres ci-dessus. Son caractère pertinent est néanmoins assuré par les semi-paires suivantes :

[bət]	-	[be:t]
(<i>monde</i>)		(<i>idiot</i>)
[tus]	-	[lu:s]
(<i>tabouret</i>)		(<i>sale</i>)

Qui phonologiquement, deviennent ainsi :

/bət/	-	/be:t/
(<i>monde</i>)		(<i>idiot</i>)
/tus/	-	/lu:s/
(<i>tabouret</i>)		(<i>sale</i>)

En anticipant un peu sur les oppositions de timbre, il est toutefois douteux que la voyelle [a:] puisse se voir attribuer le statut de phonème. La question me paraissait assez épineuse il y a quelques années (Le Pipec 2000 p.117-118), et j'avais tranché en faveur d'une déphonologisation en cours mais non achevée. Si l'on laisse de côté le cas particulier que constitue la langue chantée¹⁹, le [a:] n'apparaît en effet que dans un seul monème : [bar:],

¹⁹ Voici ce que j'en disais en conclusion de mon mémoire de maîtrise : *La langue parlée laissait planer une ambiguïté, mais c'est la langue chantée qui permet de trancher : on relève en effet dans les chants présentés dans le dernier chapitre, des vers où des voyelles normalement brèves sont allongées par la mélodie. C'est le cas par exemple dans [pe tru zu ar ən dwɑr] : les deux voyelles soulignées sont longues dans l'interprétation, mais la première est brève dans la langue parlée. Le fait remarquable est qu'il ne résulte pas de l'allongement mélodique une modification de timbre : celui-ci reste antérieur, la comparaison avec le timbre postérieur est d'ailleurs très aisée de par la proximité du [ɑ]. Il existe donc bien deux voyelles d'aperture maximale (...)*

branche. Mais le /r/ provoque toujours un allongement contingent de la voyelle précédente lorsqu'elle est accentuée. Le [a:] de [ba:r], bien que phonétiquement long, est donc vraisemblablement bref phonologiquement. Par conséquent, les degrés d'aperture maximale doivent être notés soit /a/ - /a:/ ; soit /a/ - /ɑ:/. Cette dernière solution sera préférée pour des raisons qui seront expliquées plus bas. [ba:r] sera donc transcrit /bar/. On peut donc maintenant ajouter les oppositions de longueur suivantes :

/plas/²⁰ - /bra:s/
 (sol) (grand)
 /gat/ - /ta:t/
 (lièvre) (père)
 /mat/ - /ma:t/
 (bien) (bon)

Série antérieure, voyelles brèves

Au plan de l'aperture, les voyelles brèves antérieures ne sont pas toujours faciles à identifier avec certitude. Les réalisations les plus courantes sont les suivantes :

[i e jɛ ɛ æ a]

Le système d'opposition entre les réalisations phonétiques se résumant ainsi :

	[i]	[e]	[ɛ]	[jɛ]	[æ]	[a]
V + /h/		seh sec	ɥeh six		sæh sept	sah sac
V + /t/			cæt allez		diɬæt vêtements	gat lièvre
V + k	dik dix		ta'rek beau-père	bjæk bouche		bə'tak jusque
V + /n:/	ti'tin surnom		u 'tɛn votre coup	u 'tjɛn vos dents		lan lande
V + /l/	mil mille	sel chaque	pɛl balle du grain			fal méchant
V + Ø	ni nous	se robe	ə'tɥe aussi			ma si

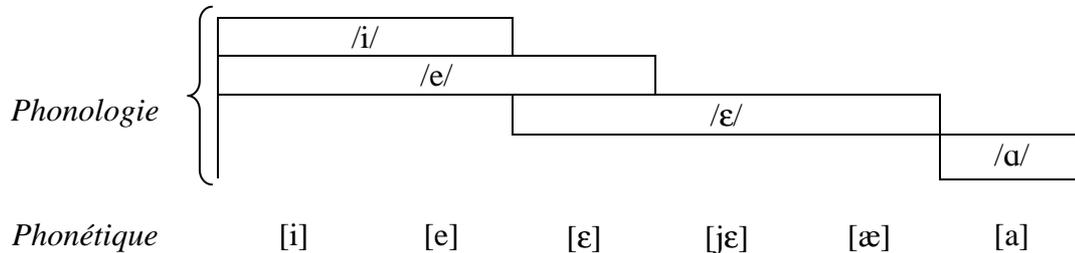
dans le breton de Malguénac. Mais (...) l'opposition de localisation tend apparemment à se neutraliser et les deux timbres [a] - [ɑ] sont appelés à devenir les réalisations phonétiques d'un seul et même phonème.

²⁰ Même si cet exemple est un emprunt au français, il reste remarquable que le parler de Malguénac ait conservé le timbre originel pour l'intégrer à son système d'opposition. La chose n'allait pas de soi, comme le montre le parler de Pluneret, où l'on relève [pla:s], sol ; [skla:s], classe ; [fa:s], visage ; [sa:l], salle etc.

Les lacunes laissées par ce tableau montrent clairement que le découpage phonologique ne correspond pas toujours aux données phonétiques. Premier élément : /i/ + /h/ et /e/ + /h/ se confondent sous une même réalisation [e]. Si l'on en reprend la troisième ligne, la correction suivante s'impose :

	[i]	[e]	[ɛ]	[jɛ]	[æ]	[a]
<i>Phonétique</i>	dik		ta'rɛk	bjɛk		bə'tak
<i>Phonologie</i>	/i/	-	/e/	/ɛ/	-	/a/

Par suite, en constatant que chaque degré d'aperture entre dans une série d'opposition à quatre entrées, on peut en déduire les quatre degrés pertinents suivants, ainsi que leurs réalisations particulières :



/i/ se réalise en général [i] et a une bonne tenue. Il tend cependant à s'ouvrir vers [e]-[ɛ] sous certaines conditions :

- en syllabe fermée par /h/ ou par /n/ : /sih/ > [seh], *sec* (dérivé en /si'hed/ > [si'hɛt], *soif*)
- en syllabe ouverte en position interne : /cerbiniɥã/ > [çɛrbini'ɥã], ['çɛrbɛni'ɥã:], *Kerbénévent* (nom de lieu).

/e/ possède trois réalisations complémentaires, dont les apparitions sont parfois déroutantes. Quelques régularités se dégagent cependant :

- Une réalisation fermée, oscillant entre [ɛ - i - i], qui apparaît lorsque les conditions sont réunies pour un allongement phonétique (contingent) de la voyelle :

- en syllabe accentuée fermée par /r/ : /mə 'wer/ > [mə 'wɛr], [mə 'wi:r], *je sais*. Il est d'ailleurs probable que ce groupe /-er/ soit un vestige d'une prononciation antérieure, la fréquence des réalisations fermées ayant conduit à son remplacement par /-ir/ chez la plupart des locuteurs (cf. § 4.1.1.2).

- en position finale, lorsqu'une longueur contingente affecte le phonème : le morphème verbal de passé /-e/ indique ainsi de nombreuses alternances : /i labu're/ > [i labu're'], *elle travaillait* ; /i vwi'te/ > [i vwi'ti], *elle nourrissait*. Mais ce n'est pas toujours le cas, puisque des monèmes tels que /ble/, *an* ; /se/, *robe* ; /le/, *veau*, ignorent ce traitement et conservent un timbre moyen [e], peut-être pour des raisons d'opposition sémantique (Le Pipec 2000 p.59).

• Généralement, la réalisation moyenne [e] apparaît :

- en syllabe ouverte en position interne : /cerbeni'ʉã/ > [cɛrbeni'ʉã] *Kerbénévent*, nom de lieu (variante).

- en syllabe fermée par une consonne voisée ou susceptible de voisement, à l'exclusion des occlusives : /ə 'ʉez/ > [ə'ʉes], *vous avez* ; /leh/ > [leh], *endroit* ; /sel/ > [sel], *chaque*.

- en finale non accentuée : /i dwe mar'ʉəð/ > [dwe'mar'ʉəð], *elle était morte*.

• Enfin, un timbre ouvert [ɛ] :

- en syllabe fermée par une consonne occlusive : /ced/ > [cɛ], *allez* ; /tred/ > [trɛt], *maigre*.

- en syllabe fermée par un groupe consonantique (ou par une consonne forte, assimilable à un groupe) : /pen/ > [pɛn], *tête* ; /ten/ > [tɛn], *coup* ; /ʉi'jent/ > [ʉi'jɛn], *vingt* ; /jʉern/ > [jʉɛrn], *Guern*, nom de commune.

- en syllabe non-accentuée (ne portant pas l'accent principal, donc ne subissant pas d'allongement contingent) fermée par /r/ : cf. supra /cerbeni'ʉã/ > [cɛrbeni'ʉã] ; /jʉer'njəʉ/ > [jʉɛr'njəʉ], *des marais*.

Tous ces timbres, malgré leur diversité, ressortissent bel et bien au phonème /e/ car dans les mêmes conditions, les autres phonèmes induisent des réalisations différentes.

/ɛ/ présente trois timbres également :

• Une réalisation diphtonguée [jɛ]. On n'en relève qu'une poignée d'exemples, mais qui s'opposent nettement aux traitements énumérés plus haut :

- en syllabe fermée par une occlusive gutturale : /bɛg/ > [bjɛk], *bouche*.

- en syllabe fermée par un groupe consonantique : /u 'tɛnt/ > [u'tjɛn], *vos dents* ; /mɛrʉi/ > [mjɛrh], *fille*. Pour ce dernier exemple, en dérivation, la syllabe n'étant plus allongée par l'accent principal, la diphtongue ne peut plus être correctement prononcée et se réduit à [i] : /mɛr'ʉed/ > [mjɛr'çɛt] > [mir'çɛt], *filles*.

- Une réalisation très ouverte est également possible :
 - en syllabe fermée par une occlusive dentale : /di'kɛd/ > [di'kæt], *vêtements*.
 - en syllabe fermée par /h/. Ce traitement est cependant réservé à deux termes : /sɛh/ > [sæh], *sept* et /ɛh/ > [æh], *huit*, et s'explique par la réduction d'une ancienne diphtongue ouverte */ɛj/ (< sɛjθ ; ɛjθ, cf. gallois *saith, wyth*). Par analogie, on rencontrera également à l'occasion [ɥæh], *six*, alors que les réalisations les plus courantes sont [ɥeh] ou [ɥeh].
- Enfin, on relève un timbre [ɛ] cardinal plus courant :
 - en syllabe ouverte en finale absolue : /ɔ'ɥɛ/ > [ɔ'ɥɛ:], *aussi*.
 - en syllabe ouverte en position interne : /margɛ'nɛg/ > [margɛ'nɛk], *Malguénac*.
 - en syllabe fermée par une consonne ne connaissant pas l'opposition de voisement : /stɛl/ > [stɛl], *comme* ; /mɛm/ > [mɛm], *même* etc.
 - en syllabe fermée par /h/, hors les deux exceptions ci-dessus : /pweh/ > [pweh], *cuit*.
 - en syllabe accentuée fermée par /r/. La voyelle se double alors d'un allongement phonétique, non-pertinent : /lɛr/ > [lɛ:r], *voleur* ; /kɛr/ > [kɛ:r], *beau*.

/ɑ/ se réalise [a] et ne semble pas avoir d'allophone.

Série antérieure, voyelles longues

On aura déjà pu noter une tendance à des timbres ouverts pour les réalisations brèves, tandis qu'en s'allongeant, même de façon contingente, le timbre tend à se modifier vers la fermeture. Phénomène dont on voit le prolongement avec les voyelles phonologiquement longues, qui elles, tendent à se réaliser très fermées, d'où la migration d'aperture évoquée plus haut. Le point le plus délicat de la série antérieure longue est le statut du [i^o]. S'agit-il d'un seul phonème, d'une réalisation phonétique, ou d'une suite de deux phonèmes distincts ? Il faut donc commencer par examiner les timbres en présence :

[i: i^o e: ɛ: ɑ:]

[ɛ:] doit être écarté immédiatement, puisqu'on l'a vu, la longueur qui l'affecte est un phénomène contingent, qui n'apparaît que dans la suite /ɛ/ accentué + /r/. Quant au timbre [e:], il n'est presque plus attesté, puisque la quasi-totalité des /e:/ se sont fermés et ont été assimilés à /i:/ (cf. 4.1.1.1). La plupart des [e:] sont donc également des /e/ brefs, dont

l'allongement est contingent et résulte de leur position finale : [le:], *veau* < /le/ ; [se:], *robe* < /se/ etc., mais il existe bien quelques [e:] non contingents : [pe:l], *loin* ; [i'be:l], *poulain* ; [be:t], *idiot*. Par conséquent, les timbres doivent être corrigés ainsi :

[i: i^o e: a:]

Partant, les quatre degrés pertinents qui leur correspondent peuvent être notés de façon classique /i - e - ε - α/. C'est là la solution que je proposais dans mon mémoire de maîtrise (Le Pipec 2000 pp.43, 50). On peut lui reprocher d'être un peu un effort désespéré pour préserver artificiellement la symétrie d'un système en réalité asymétrique. Elle a surtout l'inconvénient de présenter des distorsions régulières entre les phonèmes et leurs images phonétiques. C'est pourtant la solution la plus économique, d'autant que le même phénomène de diphtongaison se manifeste dans la série postérieure. On retiendra donc bien la présentation suivante :

Phonétique : [i: i^o e: a:]

Phonologie : / i: e: ε: a: /

/i:/ est réalisé [i:]. Aucune différence n'est perceptible entre les /i:/ étymologiques : /vi:l/ > [vi:l], *sale* ; /biz/ > [bi:s], *doigt* ; et ceux issus de /e:/ : /mi:l/ > [mi:l], *miel* ; /di:l/ > [di:l], *feuilles* ; /ski:l/ > [ski:l], *échelle*.

/e:/ se réalise [i^o], quelle que soit la configuration syllabique : /e:l/ > [i^ol], *ange* ; /te:d/ > [ti^ot], *langue* ; /e:z/ > [i^os], *facile*. Diachroniquement, le timbre [i^o] s'est vraisemblablement développé à partir d'une diphtongue */ae/, conservée par les graphies savantes et il faut noter que les deux phénomènes se superposent presque parfaitement. Mais ils sont à présent autonomes puisque d'une part on rencontre quelques cas de [i^o], non issus de */ae/ comme dans /ta'qe:l/ > [ta'qi^ol], *sombre*, et que d'autre part, cette réalisation diphtonguée possède son équivalent dans la série postérieure, sans aucune justification étymologique.

/ε:/ suit la tendance générale des voyelles longues, c'est à dire que son timbre se ferme vers [e:], d'où, en reprenant les exemples précédents : /pe:l/ > [pe:l], *loin* ; /i'be:l/ > [i'be:l], *poulain* ; /be:d/ > [be:t], *idiot*.

/α:/ est réalisé avec un timbre légèrement plus antérieur que [α:] cardinal.

Il va sans dire que toutes les précisions données ci-dessus ne sont que des tendances qui indiquent les plus fortes probabilités de réalisation des phonèmes. La réalité de la langue fourmille de cas déconcertants et qui resteraient rebelles à toute analyse. Les voyelles centrales en particulier possédant un large éventail phonétique. Il est possible en fait que des transferts permanents aient lieu entre phonèmes aux réalisations voisines. Ainsi, des alternances du type [mi]-[me], *moi* ; [ɥeh]-[ɥeh]-[ɥæh], *six*, pourraient peut-être mieux s'expliquer par des doublets /mi-/me/ ; /ɥeh-/ɥeh/ que par d'insondables règles de réalisation phonétique. Un cas de passage de la marque de passé de /-e/ à /-i/ est ainsi attesté dans cette séquence : [gõ,pernin 'cə ni'tra gə'tõ], *je ne comprenais rien*²¹.

Le phénomène est d'ailleurs facilité par la profusion de variantes, disponibles grâce aux contacts avec les parlers voisins. Il est donc possible que beaucoup de monèmes soient présents à la conscience du locuteur sous plusieurs formes, dont la réalisation est plus ou moins aléatoire, comme l'illustre l'exemple de *enfants* : [byjy'li:], [bəjə'li:], [bugu'li:]²² etc. (à ce propos, cf. infra § 4.1.1.1).

Séries postérieures

Il semble que le phénomène de fermeture ne se soit pas produit ici avec la même ampleur que pour les antérieures. Mais le phénomène est attesté, par exemple par /gu'bir/ > [gu'bir:], *faire*, issu de /go'ber/, ou /dur/ > [du:r], *porte*, qui ailleurs se présente généralement sous la forme [do:r] < /dor/. Les voyelles brèves ne posent pas de problème particulier, c'est-à-dire que leurs réalisations sont de l'ordre des timbres cardinaux. Pour les voyelles longues, il faut noter là aussi une distorsion entre les transcriptions phonologiques et leurs images phonétiques. En tout cas, le /o:/ est également diphtongué en [u^o], que ce soit en syllabe fermée : /no:z/ > [nu^os], *nuit* ; /po:d/ > [pu^ot], *pot* ; /sko:l/ > [sku^ol], *école* ; ou en syllabe ouverte, quoique peut-être un peu moins fréquemment : /bro:/ > [bru^o], *pays* ; /in'dro:/ > [in'dru^o], *de nouveau*. Par suite, le timbre [o:] représente le phonème /ɔ:/, qui ne se réalise jamais *[ɔ:] : /lo:ʒ/ > [lo:ʒ]. La série dans son ensemble se présente donc ainsi :

Phonétique : [u: u^o o: ɑ:]

Phonologie : / u: o: ɔ: ɑ: /

²¹ Entendu à Quelven, à la sortie d'une messe en breton. Informateur inconnu, mais probablement Guernate.

²² La forme [bugu'li:] semble toutefois la plus répandue. La voyelle en première syllabe est surprenante car on y attendrait plutôt un /y/.

Il est intéressant de noter encore qu'en débit accéléré, les diphtongues ne peuvent pas être complètement articulées et que par conséquent, elles sont souvent réduites à [u(:)].

Voyelles centrales

La série des voyelles centrales ne présente que deux degrés d'aperture. Le degré minimal présente des réalisations très classiques : /tyt/ > [tyt], *gens* ; /my:t/ > [my:t], *muet*. Le second est un peu plus riche, puisqu'on y observe encore une fois une tendance à l'ouverture en voyelle brève, et à la fermeture en voyelle longue : /mə'ʉœ:l/ > [mə'ʉø:l], *valet* ; face à /jœh/ < [jœx], *tas*, ou /dœr/ > [dœ:r], *eau*, phonétiquement long, mais phonologiquement bref (cf. supra). L'opposition /œ/ - /œ:/ donnera donc lieu à la synthèse qui suit :

Phonétique : [œ ø:]

Phonologie : / œ œ: /²³

Il faut également dire un mot du *schwa*, la voyelle centrale qui se distingue par sa non-intégration aux séries précédentes. Son timbre est de l'ordre de [ə], et je dois avouer qu'il m'est généralement très difficile de le distinguer de [œ], et donc du phonème correspondant. Le caractère passif de [ə] conduit parfois à considérer qu'il ne peut apparaître qu'en position inaccentuée, donc que /ə/ est toujours inaccentuable. Cette distinction peut être valide dans la plupart des parlers bretons centraux ou de l'ouest, où le [ə] est marginal et ne représente pas un phonème. Elle ne paraît pas opérante ici, où le /ə/ peut très bien être porteur de l'accent lexical, et se combine encore plus facilement avec l'accent séquentiel. Dans le parler de Bothoa, qui comme celui de Malguénac concentre beaucoup de [ə] à statut phonémique, H. L. Humphreys note d'ailleurs un certain nombre de /ə/ accentués : /t'u:d ən tr,əw vè k'əwəd (...)/ (1995 p.456). Mais ceux-ci restent en quantité très restreinte cependant : 0,8 % de son échantillon total, contre 22 % pour les /ə/ inaccentués (ibid. p.108).

²³ Le choix du caractère -œ- est subjectif. Puisqu'il s'agit d'un phonème unique à réalisation variable, on pourrait tout aussi bien utiliser -ø-.

Synthèse phonologique

Fort des analyses formulées ci-dessus, les données brutes une fois corrigées offrent la présentation phonologique suivante :

<u>Brèves</u>				<u>Longues</u>		
i	y	u		i:	y:	u:
	e	ə		e:		o:
		œ			œ:	
	ɛ	ɔ		ɛ:		ɔ:
		ɑ			ɑ:	

Voyelles nasales :

L'inventaire phonétique est ici moins riche, puisqu'il ne rassemble que des timbres longs. Lorsqu'on laisse s'exprimer les locuteurs, on constate, comme le montre le corpus, que bien des voyelles nasales sont abrégées en fonction du rythme d'élocution. Mais cette situation n'est que la conséquence d'un fait simple : l'opposition de longueur ne fonctionne pas et on verra un peu plus bas qu'elle résulte de la nasalisation. Phonétiquement, les timbres sont ceux-ci :

ĩ:		
	õ:	õ:
ẽ:	œ̃:	
	æ̃:	
	ã:	

On observe en outre une palatalisation possible de [ẽ:] et [æ̃:], qui sont toujours suivis de [j] en syllabe fermée par /n/. Parmi les occurrences exemplaires, on peut citer :

[jʷĩ:n], <i>vin</i>		
[lẽ:jn], <i>lire</i>	[ən dra'zõ], <i>cela</i>	[lõ:], <i>animal</i>
[læ̃:jn], <i>haut</i>	[lœ̃:n], <i>lundi</i>	
[lã:], <i>plein</i>		

Une analyse attentive permet cependant de disqualifier un certain nombre d'entre eux, comme non-pertinents. Ainsi, [ẽ:] et [ĩ:] n'apparaissent qu'en contexte nasalisant, c'est à dire

suivis d'une consonne nasale, en l'occurrence /n/ ou /m/. La nasalisation de la voyelle semble donc être une contamination phonétique contingente, à partir d'une distribution /ε: + n,m/. De façon analogue, [ĩ:] est produit par /i + n,m/, comme le prouve l'absence de nasalisation dans /i:n/ > [i:n], *oiseau*. L'allongement est donc le résultat de la nasalisation, et non l'inverse. Les transcriptions phonologiques des timbres ci-dessus sont donc respectivement /ε:/ + /n, m/ et /i/ + /n, m/. De leur côté, [ã:] et [õ:] apparaissent de façon autonome dans les exemples ci-dessus, même si étymologiquement leur développement a sans doute résulté également d'une distribution /V: + n/. Quant à l'autonomie de [ã:] et [õ:], elle est démontrée par les paires :

[klã:'ɥɛt] - [klɛ:'ɥɛt]²⁴
 (maladie) (entendu)

[pã:s] - [pœ:r]²⁵
 (puits) (pauvre)

En revanche, malgré les apparences, [õ] n'a sans doute pas de statut phonémique non plus. Car si dans la séquence [ən dra 'zõ], elle semble apparaître hors contexte nasalisant, il faut noter que l'on en rencontre au moins trois autres réalisations allomorphes : [ən dra 'zə] ; [ən dra 'zən] et [ən dra 'zõn]. La nasalisation du [ə] final fonctionne donc soit comme produit, soit comme substitut de la réalisation du [n]. Elle est donc elle aussi le fruit d'un contexte nasalisant, et à c'est à cette particularité qu'elle doit de ne pas jouer de rôle distinctif.

Ainsi, l'éventail des voyelles nasales, sur le plan phonologique se trouve réduit aux quatre phonèmes suivants :

ã õ ã
 õ

Semi-voyelles :

Aux voyelles pures déjà mentionnées, il faut encore ajouter les semi-voyelles. Leur identification n'est pas si aisée, puisqu'il faut les distinguer des diphtongues. Selon l'acception classique (Martinet 1960 p.45 ; Essono 1998 p.86 ; Adamczski & Keen 1973 pp.55 ; 86), une diphtongue est la modification (ouvrante fermante ou centralisante) du timbre

²⁴ Ici encore, en l'absence de degré d'aperture intermédiaire, les transcriptions -ã- et -ẽ-, sont équivalentes, mais la première est préférée en ce qu'elle est plus proche de la réalisation effective du phonème.

d'une voyelle pendant sa durée d'émission. Si deux timbres sont perceptibles, le tout ne forme pourtant qu'un seul phonème. D'autre part, la classification des semi-voyelles ne va pas de soi, puisque acoustiquement, elles représentent des voyelles hyper fermées. Mais des voyelles également asyllabiques (Humphreys 1995 p.166), qui se comportent donc comme des consonnes, notamment en se combinant aux voyelles pures pour former des groupes proches de la diphtongue. La pratique des commutations (Le Pipec 2000 p.40-42) permet d'en isoler ainsi trois :

<i>Semi-voyelles :</i>	j	ɥ	w
<i>Voyelles :</i>	i	y	u
	e	œ	o
		ə	
	ɛ	ɔ	
		ɑ	

Au crédit d'une distinction entre voyelles syllabiques et asyllabiques, on notera en particulier les combinaisons /i/ + /j/ dans /pi'jad/, *pâtée pour les porcs*, allomorphe de /pi'kad/ ; et /j/ + /i:/ dans /ji:r/, *poules* ; ainsi que /w/ + /u/ dans /wu/, réalisation du verbe être au futur et [wu], réduction fréquente de /we/, soit le même verbe au passé.

2.2.1.2 – Quelques faits de consonantisme

Généralités

Comme indiqué plus haut, le consonantisme ne sera pas étudié en détail. Celui-ci présente en effet un intérêt nettement moindre que le vocalisme dans la spécification du parler de Malguénac. Pour résumer la situation, même si le raccourci est quelque peu abrupt, il semble possible d'avancer sans grand risque d'erreur que les consonnes s'organisent et se réalisent de façon assez semblable à l'ensemble des parlers bretons, à quelques nuances près qui seront évoquées plus loin. Les consonnes seront donc représentées, à la suite de mon mémoire de maîtrise, selon le tableau suivant, qui en faisait des postulats provisoires, mais qui jusqu'à plus ample informé, donne satisfaction :

²⁵ La durée signalée ici est dans les deux cas non-phonologique.

		Bilabiales	Labio-dentales	Dentales	Alvéolaires	Post-alvéolaires	Palatatales	Vélares	Glottales
Occlusives	<i>sourdes</i>	p		t			c	k	
	<i>sonores</i>	b		d			ʃ	g	
Fricatives	<i>sourdes</i>		f		s	ʃ			h
	<i>sonores</i>		v		z	ʒ			ɦ
Nasales		m		n			ɲ		
Latérales					l				
Vibrante					r				

Comme ailleurs, l'opposition entre sourdes et sonores se neutralise en fonction de l'environnement : généralisation du timbre sourd en finale absolue ou devant un phonème sourd ; du timbre sonore lorsque suit un phonème sonore. Cependant, il est sans doute plus prudent de dire qu'il s'agit là d'une tendance très puissante plutôt que d'une règle sans faille, car les résistances ne sont pas rares. Dans les transcriptions phonologiques, le choix d'une sonore ou d'une sourde sera donc basé sur la logique impliquée par la dérivation.

En revanche, le breton de Malguénac se distingue par ailleurs des parlers de l'ouest, par l'absence d'opposition entre consonnes fortes et faibles à l'initiale (Falc'hun 1943). Ce phénomène, correspondant à une gémination des occlusives sourdes [pp, tt, kk] et des fricatives sonores [ll, nn, rr...] est pourtant avéré à une distance relativement faible : il a été étudié dans le parler de Bothoa (Humphreys 1972), mais il est aussi manifeste dans certains parlers *pourlets*, tout au moins par le biais du dévoisement du /t/ initial.

Palatalisations

Comme dans tous les parlers bretons méridionaux, la palatalisation des occlusives vélares /k, g/ a entraîné l'apparition de deux phonèmes : /c, ʃ/. D'origine phonétique, l'opposition a sans doute consisté dans un premier temps en une distribution complémentaire : /k, g/ > [k, g] + voyelles postérieures ; [c, ʃ] + voyelles antérieures ou centrales. Mais elle s'est phonologisée et permet aujourd'hui des combinaisons différentes : /ke/, *regret* ; /kə'kõ/, *mouches*... Par ailleurs, le groupe étymologique /sk/ ne s'est jamais palatalisé en */ʃk/ ou */ʃ/ comme ailleurs, d'où : /ski:l/ > [ski:l], *échelle* ; /pi'sked/ > [pi'sket], *poissons*... Ceci à quelques rares exceptions près, telle que /di'ʃen/ > [di'ʃen], *descendre*, du lat. *descendere*, mais la palatalisation dans ce dernier cas est très répandue et serait beaucoup plus ancienne. Raude (1989) défend en effet l'hypothèse d'une palatalisation très tardive des parlers bretons

du sud-est, s'étalant de la fin du XVIII^e au début du XX^e siècle. Il contredit donc en cela Fleuriot (1980 p.86), qui penche davantage (mais sans vraiment trancher la question) pour situer son apparition dès le Haut Moyen Age (avant le VII^e siècle). La démonstration de Raude s'appuie principalement sur un examen serré de l'*Atlas linguistique de la Basse-Bretagne* (désormais ALBB). A son crédit, il faut y ajouter le témoignage des observateurs attentifs que furent quelques grands lexicographes bretons du XVIII^e siècle : Dom Le Pelletier, Cillart de Kerampoull et Grégoire de Rostrenen. Dans chacun de leurs dictionnaires figure une introduction consacrée aux variations du breton. Leurs données sont assez lacunaires et fort partiales, mais elles sont parfois assez pointues et dénotent un sens aigu de l'observation. Les principaux traits qui opposent le « breton de Vannes » à celui des autres diocèses sont ainsi mentionnés. Or pas un d'entre eux ne fait état de la palatalisation, alors même qu'il s'agit là probablement du trait de différenciation le plus saillant à l'audition des parlars actuels.

Un autre cas de palatalisation concerne le phonème /h/ qui peut se fermer en [ç], mais le phénomène reste ici purement phonétique. Ses conditions d'apparitions semblent également plus simples que celles que je décrivais précédemment (Le Pipec 2000 p.62), mais une observation attentive oblige à modifier mes propositions antérieures et à poser l'existence d'un phonème voisé correspondant.

La pertinence de cette opposition ressort de la paire minimale suivante :

[ɔr'hɑ:r] - [ɔr'çɑ:r]
la charrette *la jambe*

Il ne paraît donc pas possible d'analyser cette opposition [h]-[ç] comme un simple fait phonétique, ainsi que je le faisais précédemment (ibid.), mais bien comme les réalisations des distributions phonémiques suivantes :

/ɔr 'har/ - /ɔr 'ħar/
la charrette *la jambe*

Le phénomène remarquable ici, est que les deux phonèmes fricatifs proviennent d'une mutation grammaticale. Hors de la présence de l'article, les deux termes se présentent en effet sous les formes :

/kar/ - /gar/
charrette *jambe*

On aurait donc respectivement les mutations /k/ > /h/ et /g/ > /ħ/, avec conservation de l'opposition de voisement. Cependant, dans la mesure où un /h/ suivi d'une voyelle subit

inévitablement un voisement de contagion, il en a résulté ce déplacement d'articulation de /fi/, devenant donc phonétiquement [ç]. Pourquoi alors ne pas considérer que l'opposition pertinente est celle du point d'articulation, soit : /h/ - */ç/, au lieu de /h/ - /fi/ ? L'étymologie et la dérivation permettent d'y répondre assez facilement.

Si l'on quitte le domaine étroit des mutations initiales pour observer leur distribution à l'intérieur des mots, [h] et [ç] semblent bien refléter ici aussi une opposition ancienne entre phonèmes voisés et non-voisés. Contrairement à ce que j'estimais il y a quelques années, il est ainsi peu probable que la terminaison /-ed/ (ou /-et/ à l'époque), puisse être la raison d'un blocage à la palatalisation (Le Pipec 2000 p.63), raisonnement que je construisais à partir des exemples /si'hed/ > [si'hɛt], *soif* ; /pi'hed/ > [pi'hɛt], *péché*. D'où surgissait le problème de */mir'hed/ > [mir'çɛt], *filles*, présenté *ad hoc* comme une exception. En réalité, le [h] de [si'hɛt] et [pi'hɛt] est le prolongement d'une articulation qui a toujours été non-voisée, tandis que le [ç] de [mir'çɛt] continue un son qui a toujours été voisé (cf. Even 1987 pp.78, 80, 85) :

peccatum (lat.) > /pe'kkatum/ > /pe'xadu/ > /pe'had/ > /pi'hed/ (*péché*)
siccus (lat.) > /'sikkus/ > /'sixu/ > /seh/ > /sih/ (*sec*)
 */merga/ > /'merya/ > /merfi/ > /merfi/ (*fille*)

Il est donc probable que c'est bien dans l'opposition originelle de voisement présentée ci-dessus qu'il faut chercher la cause de la différence de traitement entre les exemples évoqués. Dès lors que l'on admet l'existence de deux phonèmes distincts, les allomorphes phonétiques [h] – [ç], jusque là un peu obscurs, deviennent d'ailleurs limpides :

/h/ possède ainsi, en fonction de sa position, les réalisations suivantes :

- A l'initiale, s'il est suivi d'une voyelle fermée ou centrale, il se réalise [ç] : /ər hə'zeg/ > [ər çə'zɛk], *les chevaux* ; /ər 'hœʔ/ > [ər 'çœ:], *Le Cunff* (patronyme). Si en revanche il est suivi par une consonne ou par une voyelle ouverte ou postérieure, il se réalise [h] : /ər 'hləh/ > [ər'hləh], *la cloche* ; /ər hə'skɛr/ > [ər'hə'skɛr], *Le Cosquer* (toponyme) ; /ər 'hafi/ > [ər 'hah], *le chat*.
- En position interne, c'est le timbre [h] qui apparaît en toutes circonstances : /ɑ'hæ̃n/ > [ɑ'hæ̃jn], *bœufs* ; /pi'hed/ > [pi'hɛt], *péché*.

• En finale absolue, il se réalise généralement [h], mais cette réalisation est concurrencée par un [x] minoritaire (les deux prononciations paraissent stables selon les locuteurs). En finale avec liaison, ces deux réalisations connaissent toutefois un voisement contingent, qui les transforment respectivement en [f̥] et [ɣ].

/f̥/, quant à lui, a les réalisations suivantes :

- A l'initiale c'est [ç] qui apparaît devant n'importe quelle voyelle : /ur fiɔr/ > [ur¹çɔ:r], *une chèvre* ; /ur¹fiad/ > [ur¹çat], *un lièvre*. Cependant, devant une consonne, la réalisation est [h] : /ri a¹fiɫaɥ/ > [ri a¹hɫa:], *trop de pluie*.
- En position interne, les mêmes principes semblent prévaloir, avec une réalisation [ç] quelle que soit la voyelle suivante, d'où /mɛr¹fiɛd/ > [mir¹çɛt], *filles* ; /bi¹fiã/ > [bi¹çã:], *petit*.
- En position finale, /f̥/ ne se distingue pas de son équivalent non-voisé : il est donc réalisé [h], ou plus rarement [x] : /ba¹fi/ > [bah, bax], *bâton* ; /mɛr¹fi/ > [mjɛrh, mjɛrx], *fille*. Avec liaison, ces deux réalisations peuvent aussi se voiser en [f̥] et [ɣ]. Bien souvent, c'est donc tantôt l'étymologie, tantôt la dérivation qui seules permettent de poser la présence d'un /f̥/ plutôt que de /h/.

Le tableau suivant synthétise les réalisations de /h/ et /f̥/, en les plaçant en regard :

<i>Position</i>	<i>Phonème suivant</i>	/h/	/f̥/
Initiale	Consonne	[h]	[h]
	Voyelle fermée, antérieure ou centrale	[ç]	[ç]
	Voyelle ouverte ou postérieure	[h]	[ç]
Interne	Toute voyelle	[h]	[ç]
	Finale absolue	[h/x]	[h/x]
Finale	Phonème voisé	[f̥/ɣ]	[f̥/ɣ]

Avant de conclure sur ce sujet, il faut encore dire que la visibilité de [ç] à l'initiale est relativement limitée, car la mutation grammaticale de /g/ connaît quelques originalités par rapport à ce que présentent les grammaires prescriptives du breton. On rencontre ainsi soit des cas de résistances à la mutation : /mə¹guni¹rɛj mə¹bwid/ > [mə¹gunirɛj mə¹bwit], *je gagnerai ma croûte* ; soit des cas d'amuïssement complet de /g/ en lieu et place de la lénition habituelle (encore que ce traitement soit attesté sporadiquement un peu partout) : /n¹ɛ¹lam¹cəd/ > [n¹ɛ¹lam¹cət], nous ne pouvons pas ; /hã də¹ɔh¹lãɛn ɛr¹plɑ:¹rœɥ/ > [hã dɔh¹lãɛjn ɛr¹plɑ:¹rœɥ], *je vais laver les plats*.

A noter également qu'il existe des /fi/ non-issus étymologiquement de /g/, mais au contraire, d'anciens phonèmes non-voisés : /bə'fi:r/ > [bə'çi:r], *bâtons* ; /cə'fi:r/ > [cə'çi:r], *des chats*, avec /fi/ issu de */θ/. Enfin, la frontière paraît relativement poreuse entre [ç] et [j], d'où quelques réalisations [çœy] pour /jœy/, *jeudi* ; [çœ:n] pour /jœ:n/, *peur* ; [bjã:] pour /bi'fiã/, *petit* etc. Le glissement vers [j] semble même en voie de généralisation en ce qui concerne les /h/ initiaux issus de la mutation du /g/ : /ər'hia:d/ > [ər'çat], > [ər'jat], *le lièvre*.

Rhotacisme

Un trait distinctif important du breton de Malguénac est par ailleurs le rhotacisme du /d/ intervocalique (Le Pipec 2000 p.65). Il s'agit là d'un phénomène d'affaiblissement du /d/ assez bien connu en pareil contexte dans les parlers vannetais. Falc'hun le limite au haut-vannetais (1982 p.276), mais Evenou l'a cependant relevé bien au-delà, à Lanvéneq : /ha:d/, *semence* > /'ha:ro/, *semer* (1996). C'est en fait le prolongement d'habitudes articulatoires très anciennes, qui avaient conduit à l'apparition des mutations en vieux-breton. L'affaiblissement du /d/ peut se présenter sous diverses formes : dans les parlers du sud, c'est la syncope qui est généralement la plus fréquente : [vã'ɛ'na:], *troupeau*, litt. -*vandennad*- (Baden, in second corpus présenté infra.) ; [rwe'y:r], *enfant*, litt. -*krouedur*- (Brandivy) ; [pə'ɛ:r], *quatre*, litt. -*peder*- (Colpo) ; [rã'ɛn], *fougères*, litt. -*raden*- (Meucon) ; [ly:], *cendres*, litt. -*ludu*-, [blyza'y:r], *plaisir*, litt. -*blijadur*- (Plumergat)... Mais l'évolution en [r] y est aussi présente : [prɛ:r], *quatre* litt. -*peder*- (Meucon, Plumergat, Erdeven, Brandivy...) ; [lɔ'ry:], *cendres* litt. -*ludu*- (Meucon) ; [gu'ri:], *après*, litt. -*goude*-, [rɔ'rɛn], *fougères*, litt. -*raden*- (Erdeven)... tandis que certains /d/ conservent leur timbre originel : [lɔ'dy:] *cendres* (Baden, Erdeven), ou que cohabitent des doublets : [arɛ'ɛn] et [ɛ'rɛ'dɛn], *mariage*, litt. -*euredenn*-, [ta'dɛk] et [ta'ɛk], *beau-père*, litt. -*tadeg*- (Plumergat).

Lorsque l'on pénètre plus avant dans les terres (approximativement au nord de Pluvigner et Grand-Champ) et jusqu'à Pontivy, la spirantisation en [ð] fait son apparition et devient monnaie courante : [ganje'ðɛn], *araignée*, litt. -*kevnidenn*-, [ɑ'ðɔ'res], *semoir*, litt. -*haderez*-, [gu'ðɛ:], *après*, litt. -*goude*- (Camors) ; [pə'ðɛ:r], *quatre*, litt. -*peder*- (Moréac) ; [ta'ðɛ:k], *beau-père*, litt. -*tadeg*-, [kabi'ðã:], *en forme*, litt. -*kabidan*-, [rɔ:ðã:n], *fougères*, litt. -*raden*-, [guni'ðɛ:k], *ouvrier*, litt. -*gounideg*- (Moustoir-Remungol) ; [bə'ðœc], *jusque*, litt. -*bedik*-,

[ˈplyʒaˈðy:r], *plaisir*, litt. -*plijadur*-, [eˈrɛˈðɛn], *mariage*, litt. -*euredenn*- (Saint Barthélémy). Mais là aussi, des traitements en [r], ne sont pas rares : [taˈrɛk], *beau-père*, litt. -*tadeg*-, (Camors et Saint Barthélémy) ; [lɔˈry:], *cendres*, litt. -*ludu*- (Camors et Noyal-Pontivy) ; [lɔgɔˈrɛn], *souris*, litt. -*logodenn*-, [iˈrɔˈrɛn], *mariage*, litt. -*euredenn*- (Noyal-Pontivy) ; [rɔˈrɛjn], *fougères*, litt. -*raden*- (Saint Barthélémy). Enfin, certains /d/ ne subissent pas d'affaiblissement sans que l'on puisse dégager des règles claires expliquant ces exceptions : [krwɛˈdy:r], *enfant*, [iˈrɛˈdɛn], *mariage*, [brɔˈdɛ:r], *frères* (Camors, Moréac et Moustoir-Remungol) ; [lɔˈdy:], *cendres*, [taˈdɛ:k], *beau-père* (Moréac) ; [pɔˈdɛ:r], *quatre* (Moustoir-Remungol, Noyal-Pontivy et Saint Barthélémy)

Cette évolution en [r] n'est donc pas tant originale en soi que par la façon dont elle permet de singulariser les parlers d'un groupe de communes, de Malguénac jusqu'à Melrand en passant par Guern, Le Sourn et Bieuzy-les-Eaux, qui l'appliquent quasi-systématiquement. L'ALRP montre ainsi qu'au [ð] très présent sur toute la rive gauche du Blavet, correspond en effet régulièrement un [r] dans une large région située sur la rive droite, dont Malguénac :

<i>Français</i>	<i>Breton littéraire</i>	<i>Pluméliau (ALRP pt. 51)</i>	<i>Malguénac (données personnelles)</i>
Lièvre	Gedon	gaˈðɔ̃ (ALRP c. 52)	gaˈrɔ̃ ; ʝɔˈrɔ̃
Fougères	Raden	rɔˈðɛˈn (ALRP c. 122)	rɔˈrɛjn
Courir	Redek	riðɛk (ALRP c. 123)	riˈrɛk
Souris	Logodenn	logoðɛn (ALRP c. 89)	ˈliguˈrɛn
Ombre	Gwaskedenn	ˌgwaʃaˈðɛn (ALRP c. 146)	ˈgweskaˈrɛn

Les notes de Thibault sur le breton de Cléguérec (1914) permettent à la fois d'affirmer que le [r] procède d'un [ð] antérieur et de dater cette évolution de la fin du XIX^e ou du début du XX^e siècle : à l'époque, elle était le fait des enfants, qui hésitaient parfois entre [r] et [n], quand les adultes prononçaient majoritairement [ð] (l'innovation est d'ailleurs restée minoritaire à Cléguérec). Même s'il domine très largement, ce [r] n'a pourtant pas complètement chassé le [ð] à Malguénac, puisque ce dernier apparaît fugacement chez certains locuteurs, en particulier MT. Il n'a pas non plus à vrai dire entièrement éliminé la réalisation [d], qui peut aussi apparaître à l'occasion : [itreˈdɔm], *entre nous* (7-11-87), à comparer à [itriˈrɛ:], *entre eux* (10-18-58) ; [ˈmaraˈdu:r], *marchand* (8-12-18), face à [ˈmaraˈru:r] (idem) un peu plus loin, chez le même informateur. Cependant ces résistances marginales au rhotacisme apparaissent trop exceptionnelles pour que l'évolution /d/ > [r]

puisse être qualifiée de simple réalisation phonétique contextuelle. Au vu de la plupart des cas, il paraît plus juste de parler d'une substitution de /r/ à /d/. Le fait est même corroboré par une poignée d'exceptions stables, qui elles, montrent sans explication une conservation systématique de leur /d/ originel : /lə'dy/, *cedres* ; /brə'dir/, *frères* ; /brã'di/, *corbeaux*... et dans une certaine mesure le suffixe /-a'dyr/, qui alterne fréquemment avec /-a'ryr/.

Outre les /d/ internes, le phénomène peut également affecter les /d/ en liaison de mots : /kõ'zed 'dɛz/ > ['kõ'zɛ 'rɛs], *il a parlé*. Ce cas de figure relève toutefois bien ici d'un phénomène phonétique : il n'y a pas ici de phonologisation du rhotacisme, puisque ce type de réalisation reste relativement rare et en tout cas très aléatoire. A tel point que l'on peut même rencontrer une hésitation entre les deux réalisations dans la même phrase /'wɛjd ə... 'wɛjd ə/ > ['wɛjdə... 'wɛj rə], *elle est allée* (13-22-16).

Les mêmes remarques s'appliquent enfin aux mutations grammaticales par lénition ou spirantisation des occlusives dentales, soit /d/, mais aussi cette fois /t/, là où les descriptions traditionnelles laisseraient plutôt attendre /z/ (ou éventuellement /s/) :

/d/ > /r/ :	/dɔɥ'rek/ <i>douze</i>	/jə 'rɑ/ <i>il vient</i>
/t/ > /r/ :	/mə 'rɑ:t/ <i>mon père</i>	/mə 'rwet/ <i>mon pied</i>

Il faut ajouter que quelques indices révèlent une concurrence passée, mais récente, entre [ð], [z] et [r] : d'une part, Thibault à Cléguérec (cf. supra), transcrit -ðo- le verbe *être* à sujet antéposé (soit [zo] dans la plupart des parlers actuels) ; d'autre part, dans le corpus, un informateur malguénacois, parlant de *chevaux* donne en breton ['cɛ'rek] (13-22-8), avec un [r] inhabituel (à comparer au [cə'zɛk] (12-21-41) d'un autre informateur). Ces deux exemples permettent de reconstituer les évolutions suivantes : [zo] > [ðo] et [cɛ'zɛk] > [cɛ'ðɛk] > [cɛ'rek]. Le passage de [ð] à [z], puis de [z] à [r] dans ces séries ne s'explique que par une proximité phonétique et une porosité de leurs zones de réalisation. Le même phénomène aura pu affecter les mutations initiales. Ce qui expliquerait d'ailleurs les rares exemples de mutation en [z] : [za], *elle vient* (13-22-34) ; [ɥi zi'ska fə'nɔp], *tu apprends vite* (5-08-99). D'où il est tentant de conclure qu'il y a quelques décennies encore, /d/ et /t/ étaient mutés en [ð] (et sans doute [θ]), comme en gallois moderne, et comme en vieux-breton.

Au passage, la transition de [ð] vers [r] (apical) renseigne sur leur mode d'articulation : elle n'est possible qu'à la condition d'une prononciation très relâchée et très faible de l'un et l'autre (bien loin du [ð] anglais ou des [r] énergiques de l'espagnol ou de l'italien par exemple). D'une manière générale, /r/ est donc prononcé avec une énergie articulatoire assez faible, sauf quand il est précédé d'une occlusive. Cette faiblesse peut parfois entraîner une tendance à l'amuissement. En syllabe non accentuée, associé à la fois à une occlusive et à /ə/ la voyelle atone et le /r/ peuvent s'amalgamer en r-voyelle, soit [r̥], dont les réalisations hésitent également entre [ɐ̃^{r̥}] et [r̥^{ɐ̃}] : /brə'tõ/ > [br̥'tõ:], [b^{r̥}ə'tõ:], [bə^{r̥}'tõ:], *breton*. Chez les générations les plus âgées, c'est-à-dire celles nées avant 1930 environ, il est roulé et ne présente en général qu'une seule vibration.

2.2.2 - L'accent : de la phonologie à la phonétique et retour

2.2.2.1 - L'accent lexical

L'unité accentuelle

Malgré son inextricable ambiguïté (Martinet 1960 pp.15, 116 ; Guelpa 1997 p.150 ; Builles 1998 p.29) c'est le terme *mot* qui paraît le plus commode pour désigner les unités dont il sera ici question. Le mot est donc l'unité autonome minimale de sens, commutable sur l'axe paradigmatique. Il peut être composé d'un seul phonème : /i/, à, préposition de lieu ; /a/, de préposition de provenance ; ou d'un seul monème : /ti/, maison ; /dy/, noir ; /i:n/, oiseau etc. Si l'on rencontre des mots polysyllabiques à un seul monème : /pa'pir/, papier ; /ka'qir/, chaise ; /bugu'li/, enfants etc. un grand nombre d'entre eux cependant en comporte au moins deux : /ta'ʃen/, ferme < lexème /taʃ-/ + morphème lexical /-en/ etc. L'identification des mots est relativement simple dans les cas précédents, elle est beaucoup plus délicate lorsqu'il s'agit de mots composés, c'est à dire ne formant qu'une seule unité sémantique, mais constitués d'au moins deux segments autonomes : /hã'tər'hã:t/, cinquante, < /hã'tir/, moitié + /kã:t/, cent ; /syra'səd/, évidemment, < /syr/, sûr, + /a'səd/, assez ; /dəqi'jɛn/, quarante, < /dəq/, deux, + /qi'jɛn/, vingt etc. Ce qui peut jeter le doute sur leur statut de *mot*, c'est que chaque locuteur est à même de les découper en fonction de leurs unités distinctes d'origine. Cependant, c'est là un traitement qui relève d'une analyse métalinguistique et qui contredirait l'usage réel de la langue. L'évolution a d'ailleurs produit d'autres composés du même type, qui se sont amalgamés jusqu'à devenir véritablement indissociables, comme /ko'le/, taureau < /ko:h/, vieux, + /le/, veau. Le cas le plus étonnant, et aussi le plus indiscutable, étant /im'pra:z/, grand'route, < /hãnt/, route, + /bra:z/, grande, qui peut se voir accolé l'adjectif de façon redondante : /ən im'pra:z 'bra:z/, la grande grand'route, preuve que l'élément /-pra:z/ < /bra:z/ n'est plus analysé comme un segment autonome, pas plus que /im-/ < /hãnt/. On peut penser que l'évolution normale de la langue devrait conduire à des situations analogues pour tous les composés. On voit par ailleurs que s'ils forment des unités d'un seul tenant, ils ne le doivent pas seulement à leur valeur sémantique. L'amalgame de leurs constituants de première articulation a des répercussions sur leurs constituants de seconde articulation : dans les exemples précédents, quand /hãnt/ devient /im-/, /hã'tir/ devient /hã'tər-/. Timbres ou longueur des voyelles se transforment, manifestant que le mot d'origine, même s'il reste reconnaissable, a changé de nature et est désormais à considérer comme fraction d'un

nouveau syntagme. Autre conséquence, l'accent se déplace, abandonne la syllabe qu'il affectait antérieurement et vient se fixer sur une nouvelle syllabe. Les deux éléments composés se plient ainsi à un schéma accentuel habituel à l'ensemble du lexique. Le mot tel que nous l'avons défini est donc une unité accentuelle stable et c'est ce qui permet de l'identifier en tant qu'élément autonome. Les langues à accent libre ou à accent mobile montrent que plusieurs schémas accentuels peuvent coexister, mais ceux-ci sont nécessairement en nombre limités. Chaque mot possède donc un programme accentuel, qui est la somme des règles qui déterminent la place de l'accent.

Le programme accentuel du mot

Monosyllabes : accentuables et non-accentuables

Tous les mots polysyllabiques reçoivent un accent, dont les caractéristiques vont être détaillées. En revanche, les monosyllabiques se partagent en deux catégories : accentuables et inaccentuables. Ce dernier groupe, dont les unités ne reçoivent donc jamais d'accent, est constitué de quelques classes de mots bien circonscrites²⁶ et qui correspondent de près aux phénomènes décrits ailleurs (Kervella 1995 p.53) :

- **les articles**, définis : /ən/ ; /ər/, mais aussi indéfinis /un/ ; /ur/, ce qui constitue une singularité par rapport aux parlers du nord-ouest. On sait cependant que dans ces parlers paroxytoniques, d'une part l'article indéfini se comporte comme un numéral et d'autre part, que les numéraux viennent se préfixer aux noms qu'ils déterminent, ce qui explique qu'ils portent l'accent lorsqu'ils sont liés à une monosyllabe.

- **les prépositions** : /a/, *de*, et sa variante /dja/ ; /ar/, *sur* ; /də/, *vers* (sauf les formes dites *déclinées* : /'dæ̃n/, /'doh/...); /i/, préposition de lieu : *en*, *à* ... ; /gəd/, *avec* etc. La préposition de lieu /bɛ/ devrait être accentuable, conformément à son étymologie, < /'barh/, *dans*. Il semble pourtant qu'elle soit inaccentuable également à de très rares exceptions près, ce qui s'expliquerait par un alignement sur le comportement de /i/.

- **les particules verbales** : celles de la forme affirmative : /ə/ et /i/, segments intraduisibles correspondants respectivement aux formes littéraires *-a-* et *-e-* (cf. Favereau 1997 p.268); celle du conditionnel : /ma/, *si*; celle du participe présent : /i/; celle de négation : /nə/ et sa variante /nəd/. Citons ici également sous réserve le réfléchi /im/, que Favereau identifie plutôt comme un pronom affixe (ibid. p.263).

²⁶ J'emprunte les terminologies usuelles chez Hemon 1984, Kervella 1995, Desbordes 1995 et Favereau 1997.

- **les adjectifs possessifs** : /mə/, *mon, ma, mes* ; /u/ (+ mutation durcissante), *ton, ta, tes, votre, vos* ; /i/, *son, sa, ses* (avec différenciation du genre par les séries de mutation) ; /un/, *notre, nos* ; /u/ (+ mutation spirante), *leur, leurs*.

- **les pronoms personnels sujets** existent apparemment sous deux formes : une forme forte (accentuable) : /^lme/ (variantes /^lmi/, /^lme:n/), /^lqi/, /^ljə/ (féminin /^lhi/), /^lni/, /^lqi/, /^lji/ ; et une forme faible (inaccentuable) : /mə/, /qi/, /jə/ (féminin /hi/), /ni/, /qi/, /ji/. Les pronoms faibles sont de loin les plus couramment utilisés devant un verbe, tandis que dans cet emploi, le pronom fort a une valeur emphatique. On rencontre ce dernier essentiellement en position suffixée (cf. infra).

- **les pronoms personnels objets**. La liste de ceux-ci se confond avec celle des adjectifs possessifs (cf. ci-dessus) à deux exceptions près : à la troisième personne masculin singulier, /i/ est remplacé par /ir/ (variante /inn/), (sans mutations sauf /k/ > /h/) ; par ailleurs, avec le verbe avoir (principal ou auxiliaire) et à l'impératif, tous les pronoms personnels de la troisième personne sont remplacés par les pronoms personnels sujets-faibles (/jə/, /hi/ ; /ji/). Cette alternance entre les formes des pronoms est bien vivante, mais peut-être pas jusqu'à se conformer à l'usage des grammaires prescriptives. Si l'on en croit Guillevic et Le Goff (1902 p.32), ces pronoms sujets devraient aussi apparaître devant l'infinitif non précédé par /də/, mais il n'est pas assuré que le parler spontané présente une telle rigueur.

- **les conjonctions, de coordination** : /a /, *et* ; /kɛr/, *car* ; /med/, *mais* ; /pi/, *ou* etc. ; ou de subordination : /pə/, *quand* et *puisque* ; /ma/, approximativement *que*.

Globalement, la ligne de partage entre accentuables et inaccentuables semble donc séparer les mots conceptuels des mots outils.

Les polysyllabes : accent principal et accent secondaire

Dans tous les mots polysyllabiques, l'accent principal frappe la dernière syllabe. Cette affirmation, qui à elle seule pourrait suffire à classer le parler de Malguénac dans le réseau des parlers haut-vannetais, constitue le socle du programme accentuel du lexique. Elle doit cependant être nuancée. D'abord parce que l'intensité, donc la netteté de l'accent principal n'est pas si évidente (Le Pipec 2000 p.72 & 2004), de sorte que le contraste entre syllabes accentuées et inaccentuées est relativement faible. On en trouve l'illustration sur les cartes de l'ALRP, qui présentent de nombreuses données totalement dépourvues d'accent. Par ailleurs, la confusion est entretenue par des accents secondaires qui affectent le mot et viennent

concurrer l'accent principal. Le premier d'entre eux est un accent d'intensité. Son caractère secondaire induirait une transcription /¹/, mais il faut convenir que phonétiquement, il est assez souvent du même ordre que l'accent principal, soit [']. Dans mon mémoire de maîtrise, qui était ma première étude consacrée à ce sujet, je l'avais circonscrit à la syllabe initiale des mots de plus de deux syllabes (Le Pipec 2000 p.75), en estimant après Falc'hun (1963) qu'il s'agissait d'un phénomène d'alternance rythmique. Cet accent ne devait donc pas affecter les dissyllabes. Pourtant je notais déjà à propos de ces dernières une nuance qui pouvait passer inaperçue : précédée d'un segment inaccentuable, je décelais par contraste une légère proéminence de la syllabe initiale. Soit pour /va'kãs/, *vacances*, la réalisation suivante en construction : /ər ɥugə'li ə 'zœ i va'kãs/ > [ə' ɥugəli: ° zœ i ɥa'kã:s], *les enfants sont en vacances*. Un nouvel examen de la question (Le Pipec 2004) m'a toutefois amené à envisager les données de façon plus complexe, comme on va le voir maintenant.

L'accent d'attaque

Il semble en fait qu'il existe une potentialité accentuelle secondaire qui affecte toujours la première syllabe d'un *mot conceptuel* (soit les noms, les adjectifs, les verbes et adverbess), et ce indépendamment du nombre de syllabes que comporte le mot. Il s'agit donc d'un *accent d'attaque*, jouant un rôle démarcatif (Martinet 1960 p.95 ; Duchet 1981 p.108). Cet accent possédant une intensité comparable à celle de l'accent final, il peut arriver que dans la classe des dissyllabes les deux accents se neutralisent, ce qui explique les hésitations des transcripseurs : leur perceptibilité étant très semblable, elle conduit à noter bel et bien deux accents identiques. Mais il peut aussi être tentant de n'en noter aucun, considérant qu'objectivement, aucune syllabe n'est vraiment proéminente par rapport à une autre, d'où les choix de l'ALRP. Comme on le verra plus bas, l'accent d'attaque, qui est souvent bien perceptible à l'écoute des mots isolés, apparaît de manière assez sporadique en construction. Ce qui justifie de le considérer comme un accent secondaire, tandis que l'accent final conserve le statut d'accent principal. Leurs transcriptions phonologiques devraient donc être respectivement // et ¹/. Mais un tel traitement présente l'inconvénient à la fois de systématiser la réalisation de l'accent d'attaque et de hiérarchiser la qualité acoustique des accents, en laissant supposer que le premier est moins perceptible que le second. Il paraît donc plus opérant de conserver le signe ¹/ pour l'accent principal, mais de représenter l'accent d'attaque par un autre signe, en l'occurrence : /°. Ainsi, les exemples présentés plus haut se transcriront comme suit : /ər °pɑ'pir/ ; /un °da'sen/ ; /ur °gɑ'qir/ ; /ər °vuqu'li/ , mais également : /ən

°im'pru:s/ ; /°syrɑ'səd/ /°hãrtər'hã:t/ et /°dəu'i'jɛnt /, où l'élément souligné représente l'unité accentuable, c'est à dire le *mot accentuel*.

Il va sans dire que les mots inaccentuables qui ont été définis plus haut, ne reçoivent pas davantage l'accent d'attaque. Non plus que les composés dont l'élément de tête est inaccentuable : /ar'lerfi/, *ensuite* < /ar/ + /'lerfi/ ; /i'men/, *où* < /i/ + /'men/ ; /ɑ'dreft/, *par-dessus* < /ɑ/ + /'dreft/ ; /ə'bəd/, *du tout* < /ir/ + /'bəd/ etc. Il s'ensuit d'ailleurs pour certains d'entre eux, une fréquente débilité des syllabes initiales, dès lors que la compréhension n'est pas menacée.

En vertu de leur étymologie, certains mots se comportent comme des composés de ce type et ne portent pas d'accent d'attaque, bien que la tradition littéraire en fasse des monèmes uniques. C'est le cas des prépositions dites *conjuguées*, amalgames de prépositions et de pronoms personnels suffixés : /ɑhɑ'næ̃n/, *de moi* ; /ɑ'nõ/ *de lui* ; /ɑni'fi/, *d'elle* ; /gə'nɔh/, *avec vous* ; /gə'tɛ/, *avec eux* ; /di'fi/, *à elle* etc. On trouve également dans cette catégorie des mots tels que : /i'ma/, forme locative et relative à sujet post-posé du verbe être ; /ɑ'ma/, *ici* ; /ni'tra/, *rien* ; /nə'bed/, *peu* etc.

A l'inverse, d'autres mots, commençant par des groupes similaires, sont analysés de la même façon par analogie, bien que leur étymologie ne le justifierait pas : /nə'zə/, *alors* ; /nə'wah/, *pourtant* ; /ɑ'vɛjd/, *pour* ; /ɑ'səd/, *assez* ; /ɑ'taɥ/, *toujours* ; /i'nõ/, *un* ; /i'næ̃/, *celui-ci* ; /i'nɛfi/ *celui-là*, et par extension leurs équivalents au féminin, /o'næ̃/, /o'nɛfi/ ; /ə'raɥ/, *autre* ; /ə'ɥɛ/, *aussi* etc.

Curieusement, d'autres mots semblent avoir un comportement similaire, sans que des raisons claires ne puissent être apportées : /bə'tag/ et sa variante /bə'riɥ/, *jusque* ; /bə'nɛg/, *quelque* ; le paradigme du verbe être, au passé de sa forme d'habitude : /ɥə'zɛn/, *j'étais* ; /ɥə'zəm/, *nous étions*... ainsi que les pronoms interrogatifs : /pə'no:z/, *comment* ; /pə'rɛg/, *pourquoi* ; /pi'gurs/, *quand*, alors que pour ces derniers, le monème initial est bel et bien accentué quand il apparaît dans /°pɔjə'mən/, *combien* ; ou isolé : /'pi/, *quel*.

La longueur secondaire

Il existe un autre type de mise en valeur des syllabes autres que la finale : par la quantité. La longueur vocalique étant une propriété phonologique, les voyelles longues peuvent en effet être distribuées à n'importe quelle position à l'intérieur des mots. Cette

caractéristique n'est pas sans rappeler le parler de Bothoa, décrit par H. L. Humphreys : alors que les parlers à accent pénultième sont régis par une règle qui fait coïncider longueur et intensité (ainsi qu'un pic de hauteur, mais de façon moins systématique), Humphreys y établit une dissociation de ces traits : *la réalisation [de l'accent] n'implique pas la coïncidence automatique des trois maximums (...). Les maximums d'intensité et de durée sont (...) souvent associés - mais pas toujours, car il y a de nombreux cas de syllabe longue à accent secondaire, suivie d'une syllabe brève qui porte l'accent principal* (1995 pp.57, 66). Plus loin, l'imprévisibilité de distribution de la longueur vocalique et le rôle distinctif que celle-ci assume, lui permettent de conclure à son caractère phonologique (ibid. pp.103-106). Cette longueur est ici considérée comme *secondaire* par opposition à la longueur dite *principale*, celle qui est distribuée en syllabe finale et qui se confond alors avec l'accent principal (Le Pipec 2000 p.75).

Pour mémoire, voici un résumé des caractéristiques distributionnelles de la longueur secondaire, qui démontrent son autonomie :

1) Elle peut voisiner avec l'accent principal. Elle est par conséquent bien représentée dans la classe des dissyllabes :

/°a'zen/, âne

/°ba'lõ/, poêle

2) Elle n'est pas liée à un environnement consonantique déterminant, comme le montre le tableau d'occurrence ci-dessous :

V: + Cv /°ka'lõ/, cœur ; /°la'bur/, travail

V + Cnv /°ʃa'pi:l/, chapelle ; /°tri'kõt/, gourdin

V: + Cnv /°ka'fi/, café

V + Cv /°i'bɛ:l/, poulain ; /°se'ga:l/, seigle ; /°la'gad/, œil

3) En flexion ou en dérivation, la longueur secondaire conserve souvent à la pénultième la trace de l'ancien accent final :

/pra:d/, pré > /°pra'rœu/, prés

/gwi:d/, sauvage > /°gwi'da:ʃ/, faune sauvage

Mais des contre-exemples empêchent de généraliser cette remarque :

/ta:d/, père > /°ta'rœu/, pères, mais : /°ta'rek/, beau-père.

/°kɔ'le:/, taureau > /°kɔle'jœu/, taureaux.

On peut en outre relever plusieurs prononciations chez un même locuteur :

[skɔlaeri'zɛt] / [skɔla'eri'zɛt]... *institutrices*

[hwɪ'r'zɛt] / [hwɛr'zɛt]... *sœurs*

Il existe aussi des cas d'alternance, où une voyelle longue ou brève change de qualité :

/°a'va:l/, *pomme* > /°a'va'lɛn/, *pommier*

/°a'va'lœu/, *pommes*

/°la'bur/, *travail* > /°labu'rad/, *travailler*

/°laburə'zɔ̃/, *travailleurs*

4) Elle peut affecter plusieurs syllabes :

/°klœ'za'red/, *perdrix*

/°ha'rəri'zed/, *semoirs*

Je n'étais d'ailleurs pas le premier à faire état de ce phénomène, puisqu'il apparaît déjà, dans l'ALBB. Certaines cartes montrent ainsi déjà des voyelles longues en syllabe initiale, articulées à un accent final, mais de façon sporadique : c. 21 (*avel, vent*), pt. 74 ; c. 373 (*kenderv, cousin*), pt. 84... Mais c'est surtout l'ALRP qui en apporte l'attestation la plus explicite. Après avoir signalé qu'il y a (...) *le plus souvent adéquation entre la longueur transcrite et le statut phonologique des voyelles* (tome 1, p.52), P. Rolland indique que *les voyelles sont longues ou brèves indépendamment de l'accent* (ibid. p.322), ce qui confirme ce qui a été avancé plus haut. Toutefois, lorsqu'il ajoute que *l'accent [d'intensité] tendra (...) à porter sur la voyelle longue* (ibid. p.323), je serais tenté de m'inscrire en faux, en y voyant un phénomène phonétique et non phonologique. La présence d'un accent de longueur serait un élément propre à amplifier l'accent d'attaque (ou du moins sa perceptibilité).

2.2.2.2 – Nature de l'accent

Incertitudes

Sur le plan phonétique, les descriptions traditionnelles du breton retiennent comme composantes de l'accent les trois caractéristiques classiques : intensité, longueur et hauteur (cette dernière décroissant toutefois à partir d'un point culminant situé dans la région de Pont l'Abbé). Dans mes propres travaux, en dehors de la place différente de l'accent, et d'une réserve quant à la hauteur mélodique (Le Pipec 2000 p.71) ces catégories m'ont longtemps semblé valides concernant le breton de Malguénac. Il m'apparaissait par ailleurs que le trait déterminant de cet accent était *l'intensité* (ibid. p.72). La longueur, en revanche, n'étant

envisagée que comme une propriété stable des voyelles. Ainsi, /mad/ > [mat], *bien*, constituerait une syllabe brève, tandis que /ma:d/ > [ma:d], *bon*, représenterait une syllabe longue (ce qu'elles sont bien sur le plan phonologique), indépendamment de l'accent.

Retenir l'intensité comme trait pertinent de l'accentuation est tout de même problématique. En effet, comme je l'ai moi-même souligné, cette intensité est peu importante (ibid. & 2004). De sorte que le contraste entre syllabes accentuées et non-accentuées est souvent faible, et la situation peut encore se compliquer du fait du « parasitage » de l'accent d'attaque ou de la longueur secondaire. Il s'ensuit que dans une large mesure, la détermination de la place de l'accent principal repose sur une perception toute personnelle, voire, un simple *a priori*. Seulement sont-ils fondés sur des critères objectifs ? Comment affirmer avec certitude que l'accent frappe toujours les syllabes finales, lorsque d'autres chercheurs perçoivent au contraire une assez grande volatilité de l'accent ? Ce qu'indiquent par exemple l'ALRP et le NALBB, dont j'ai eu l'occasion de contester certaines cartes. Or, si c'est ma perception qui est juste, quelle substance acoustique la justifie-t-elle ? La modération du trait d'intensité rend fragile l'idée qu'il soit la composante principale de l'accent. Elle est franchement niée par ailleurs par P. Le Besco (2001 p.324), qui décrit quant à lui l'accent comme un simple phénomène de *longueur* des syllabes finales, les locuteurs du sud-est parlant selon lui, *recto tono*.

Expérimentation

Pour être définitivement fixé, j'ai procédé au printemps 2004 à l'enregistrement par l'une de mes informatrices (MJLB) d'une liste d'items types, en vue d'une analyse acoustique. Tous les termes sélectionnés étaient selon moi accentués sur la finale, et ont été jugés tels également par un bon connaisseur des parlers vannetais²⁷, tandis que certaines entrées présentaient en outre un accent d'attaque ou une longueur secondaire, ce qui généralement diminuait la netteté de l'accent final. Vingt-quatre dissyllabes seront exploités ici, dont certains graphiques figurent en annexe.

L'examen des images produites montre que la hauteur mélodique est totalement absente. Dans la plupart des cas, la courbe qu'elle dessine forme un plateau, parfois légèrement bombé (avec montée très légère et très progressive puis pente légèrement descendante). Quelques exemples sont faussés par un ton montant d'expressivité : répondant à la question - *Comment dit-on X ?* -, l'informatrice répond sur le ton que Delattre (1966 & 1967) appelle *implication*,

²⁷ Je remercie ici Laurent Scavennec pour son aide irremplaçable.

et qui se manifeste lorsque *la personne à qui l'on parle est au courant du sujet de la conversation*. Ce ton montant avec légère descente finale indique une réponse jugée évidente, parfois ponctuée d'un - *tiens !* – (sur le ton élevé continu de la *parenthèse*) qui renforce ce jugement. Le caractère non-pertinent de la courbe mélodique est de toute façon manifeste dans la mesure où cette montée s'étend sur toute la durée du mot, et ne s'attache pas à une syllabe, fut-elle la dernière.

Surtout, le rôle majeur attribué à l'intensité touchant les syllabes finales apparaît fort discutable. Comme le laissait deviner la description de l'accent d'attaque, les graphiques montrent dans une large majorité deux pics d'intensité, et non pas un seul. La prééminence de la syllabe finale est généralement acquise, mais ce n'est pas toujours le cas, et deux exemples montrent même ce qui pourrait s'interpréter comme un accent pénultième. Le tableau suivant dresse un inventaire, plus maniable que la reproduction des graphiques in extenso :

		<i>Réponses concernées (graphie littéraire)</i>	<i>Nombre de cas</i>
<i>Accent final indiscutable</i>		<i>ur bigell</i>	1
<i>Deux pics d'intensité</i>	<i>Prééminence finale</i>	<i>un aval ; chapel ; dilhad ; koutell ; lagad ; logod ; ludu ; paper ; segal ; soubenn ; ugent</i>	11
	<i>Relative égalité</i>	<i>kafe</i>	1
	<i>Prééminence initiale</i>	<i>boser ; un dachenn ; james ; labour</i>	4
<i>Plutôt un pic initial</i>		<i>bara ; tadoù</i>	2
<i>Flou : pas de net pic d'intensité</i>		<i>an avel ; azen ; halen ; kalon ; nevez</i>	5
			24

Répartition de l'intensité selon les graphiques

Plus troublant encore, la perception subjective d'un accent final se maintient à l'écoute, malgré la démonstration objective du contraire (ce qui, on le sait, est une caractéristique de l'illusion perceptive...). Le tableau suivant montre ainsi l'étendue de la non-concordance :

		<i>Données objectives</i>	<i>Perception subjective</i>
<i>Accent final indiscutable</i>		1	13
<i>Deux pics d'intensité</i>	<i>Prééminence finale</i>	11	4
	<i>Relative égalité</i>	1	5
	<i>Prééminence initiale</i>	4	2
<i>Plutôt un pic initial</i>		2	0
<i>Flou : pas de net pic d'intensité</i>		5	0

Comparaison entre les graphiques et ma perception subjective

Force est donc de constater ou bien que ma perception est très peu sûre, ou bien que ce que je croyais être un accent de force ne repose pas uniquement (voire pas du tout) sur l'intensité, mais que ce sont d'autres facteurs qui y contribuent de façon décisive. A défaut de la hauteur, le seul argument recevable est celui de la longueur. Idée d'autant plus à creuser que, comme on l'aura remarqué dans le dernier tableau, le double pic d'intensité apparaît souvent (mais pas toujours) lorsqu'une longueur secondaire vient affecter la première syllabe. Pour évaluer l'impact d'un facteur de durée, il est facile grâce à un logiciel simple d'analyse acoustique de mesurer la longueur effective de chaque syllabe (à cette difficulté près que la frontière entre syllabes est parfois un peu floue). Les quatre tableaux suivants illustrent ainsi chacun des quatre degrés d'accent tels que je les ai perçus :

un a'va:l	Syllabe <i>1</i>	Syllabe <i>2</i>	Différentiel (s2 - s1)
567 ms	110 ms	457 ms	347

un ,a'zɛn	Syllabe <i>1</i>	Syllabe <i>2</i>	Différentiel (s2 - s1)
576 ms	155 ms	421 ms	266

un 'da'ʃɛn	Syllabe <i>1</i>	Syllabe <i>2</i>	Différentiel (s2 - s1)
576 ms	194 ms	382 ms	188

'za,mɛs	Syllabe <i>1</i>	Syllabe <i>2</i>	Différentiel (s2 - s1)
557 ms	219 ms	338 ms	119

Il apparaît immédiatement que la syllabe finale est systématiquement la plus longue, avec des marges confortables. Dans le premier exemple, le rapport entre première et deuxième syllabe est ainsi de un à quatre. Second constat, la proéminence perceptive de la syllabe initiale augmente corrélativement à sa durée physique. Plus la première syllabe est longue, plus elle émerge face à la deuxième. Par conséquent, il se pourrait que ce soit effectivement ce trait de durée acoustique, affectant l'ensemble de la syllabe, qui soit responsable en premier lieu de la perception de l'accent.

La faiblesse de contraste entre syllabes, mainte fois rapportée, s'explique d'ailleurs de cette manière, par une faible différence de durée : la durée globale de chaque mot prononcé ici est toujours du même ordre, s'étalant de 557 à 576 ms (les articles étant exclus). L'allongement de la première syllabe traduit donc le déplacement de la frontière entre les deux syllabes, en direction du centre du mot, et un certain équilibrage du rapport entre syllabes, qui relativise l'importance de la finale. Le différentiel exprimé dans la dernière colonne en fait la synthèse : plus ce différentiel est important, plus est forte la domination de l'accent final ; plus il est faible, plus la syllabe initiale est susceptible de paraître accentuée, jusqu'à l'emporter sur la dernière.

Mais ce cas de figure, illustré par [ˈʒaːmɛs], montre que la longueur n'est pas seule en cause, puisque la deuxième syllabe est ici encore la plus longue, alors qu'elle est perçue comme moins accentuée que la première. D'où la nécessité d'examiner à nouveau l'intensité, en la corrélant au critère de longueur. Afin de rendre comparables des valeurs différentes (des millisecondes d'une part et des décibels de l'autre), elles peuvent être transcrites par un signe neutre tel que ++, démultipliés en fonction de leurs rapports respectifs : soit ++ +- pour une longueur ou une intensité environ deux fois supérieure à celles représentées par ++. Cet examen donne les vingt-quatre tableaux suivants, classés par ordre alphabétique de leurs contrepoints littéraires (hors articles et donc hors mutations initiales) :

un aˈva:l	Syllabe 1	Syllabe 2	Différentiel (s2 - s1)
Longueur	+	++++	3
Intensité	++	+++	1
Somme des traits	3	7	4

ən aˈʔi:l	Syllabe 1	Syllabe 2	Différentiel (s2 - s1)
Longueur	+	++	1
Intensité	++	++	0
Somme des traits	3	4	1

un aˈzɛn	Syllabe 1	Syllabe 2	Différentiel (s2 - s1)
Longueur	+	+++	2
Intensité	++	++	0
Somme des traits	3	5	2

'baːra	Syllabe 1	Syllabe 2	Différentiel (s2 - s1)
Longueur	+	++	1
Intensité	+++	++	- 1
Somme des traits	4	4	0

ur 'boˈsi:r	Syllabe 1	Syllabe 2	Différentiel (s2 - s1)
Longueur	+	++	1
Intensité	+++	++	- 1
Somme des traits	4	4	0

ʃaˈpi:l	Syllabe 1	Syllabe 2	Différentiel (s2 - s1)
Longueur	+	++	1
Intensité	++	+++	1
Somme des traits	3	5	2

dɛˈʎat	Syllabe 1	Syllabe 2	Différentiel (s2 - s1)
Longueur	+	+++	2
Intensité	+	++	1
Somme des traits	2	5	3

aˈlɛːjn	Syllabe 1	Syllabe 2	Différentiel (s2 - s1)
Longueur	+	++++	3
Intensité	++	++	0
Somme des traits	3	6	3

ˈʒaːmɛs	Syllabe 1	Syllabe 2	Différentiel (s2 - s1)
Longueur	++	+++	1
Intensité	+++	++	- 1
Somme des traits	5	5	0

ˈkaːˈfi:	Syllabe 1	Syllabe 2	Différentiel (s2 - s1)
Longueur	+	++	1
Intensité	+++	+++	0
Somme des traits	4	5	1

'kɑ'lo:	Syllabe 1	Syllabe 2	Différentiel (s2 – s1)
Longueur	++	+++	1
Intensité	+	+	0
Somme des traits	3	4	1

ur gu'tel	Syllabe 1	Syllabe 2	Différentiel (s2 – s1)
Longueur	+	++	1
Intensité	++	+++	1
Somme des traits	3	5	2

ər ɫɑ'bu:r	Syllabe 1	Syllabe 2	Différentiel (s2 – s1)
Longueur	++	+++	1
Intensité	+++	+++	0
Somme des traits	5	6	1

'la'gat	Syllabe 1	Syllabe 2	Différentiel (s2 – s1)
Longueur	+	++	1
Intensité	+++	+++	0
Somme des traits	4	5	1

li'gɔt	Syllabe 1	Syllabe 2	Différentiel (s2 – s1)
Longueur	+	++	1
Intensité	++	+++	1
Somme des traits	3	5	2

lə'dy:	Syllabe 1	Syllabe 2	Différentiel (s2 – s1)
Longueur	+	++	1
Intensité	++	+++	1
Somme des traits	3	5	2

nə'ɥi:	Syllabe 1	Syllabe 2	Différentiel (s2 – s1)
Longueur	+	++	1
Intensité	++	++	0
Somme des traits	3	4	1

pa'pi:r	Syllabe 1	Syllabe 2	Différentiel (s2 – s1)
Longueur	+	++++	3
Intensité	++	+++	1
Somme des traits	3	7	4

ur bi'jɛl	Syllabe 1	Syllabe 2	Différentiel (s2 – s1)
Longueur	+	++	1
Intensité	-	+++	3
Somme des traits	1	5	4

si'ga:l	Syllabe 1	Syllabe 2	Différentiel (s2 – s1)
Longueur	+	++	1
Intensité	++	+++	1
Somme des traits	3	5	2

sə'ben	Syllabe 1	Syllabe 2	Différentiel (s2 – s1)
Longueur	+	+++	2
Intensité	+	+++	2
Somme des traits	2	6	4

un 'da'ʃɛn	Syllabe 1	Syllabe 2	Différentiel (s2 – s1)
Longueur	+	++	1
Intensité	+++	++	- 1
Somme des traits	4	4	0

'tɑ:rəŋ	Syllabe 1	Syllabe 2	Différentiel (s2 – s1)
Longueur	++	++	0
Intensité	+++	+	- 2
Somme des traits	5	3	- 2

qi'jɛn	Syllabe 1	Syllabe 2	Différentiel (s2 – s1)
Longueur	+	++	1
Intensité	++	+++	1
Somme des traits	3	5	2

La primauté du facteur de durée est manifeste. Tous les termes analysés, à une seule exception près, ['tɑ:rəŋ], ont une deuxième syllabe plus longue que la première, avec une très nette domination d'un rapport de un à deux entre elles. Soit une longueur de la finale double de la syllabe initiale. Le rôle de l'intensité est en revanche beaucoup plus modeste. S'il existe de vrais contrastes au profit de la finale ([dɛ'ʎat], [sə'bɛn], [pi'jɛl]), beaucoup de termes (huit cas) équilibrent leurs deux syllabes, manifestement en vertu de ce que j'identifie comme l'*accent d'attaque*, qui est donc un accent d'intensité, sans longueur²⁸. Cet accent d'intensité initial marginalise donc celui de la dernière syllabe. Lorsque contraste d'intensité il y a, le rapport est en général assez faible, de deux à trois en faveur de la dernière (neuf cas). Mais pour cinq mots, l'intensité initiale dépasse même celle de la finale. Phénomène remarquable cependant, ceci se produit sans vraiment remettre en cause l'impression d'oxytonie pour trois d'entre eux : [ur 'bɔ'si:r], [un 'da'ʃɛn], ['tɑ:rəŋ]. Ce qui tendrait à démontrer que la longueur de la dernière syllabe suffit à elle seule à assurer la perception de l'accent final, annulant les effets de la distribution de l'intensité. Le cas de ['tɑ:rəŋ] le vérifie de façon particulièrement spectaculaire puisque une intensité initiale trois fois supérieure à l'intensité finale est impuissante à attirer l'accent à elle : deux durées équivalentes y produisent une impression de double accentuation.

Les cas de ['ba:ra] et ['ʒa:mɛs] restent cependant problématiques. Perçus avec un accent principal sur la première syllabe et un accent secondaire sur la deuxième, ils semblent réhabiliter le rôle de l'intensité. Mais ils seraient bien les seuls à se comporter de la sorte. En fait, ces irrégularités peuvent s'expliquer de façon plus nuancée. On le verra en additionnant les traits (longueur *et* intensité) qui mettent en valeur chacune des syllabes, et en comparant encore une fois les différentiels qui s'en dégagent. Comme dans les exemples plus haut, plus le différentiel (syllabe 2 – syllabe 1) est élevé, plus la prééminence de la dernière est forte ;

²⁸ Il peut être utile de rappeler ici que la réalisation de cet accent d'attaque est aléatoire, que par conséquent les mots qui en sont dépourvus dans cette liste n'y sont pas réfractaires, et ceux qui en sont affectés pourraient être réalisés différemment. L'accent d'attaque n'est pas la propriété de certains mots au détriment des autres, mais une *potentialité accentuelle supplémentaire*.

plus ce différentiel est faible, plus la syllabe initiale est apparente. Ce qui permet de classer les termes étudiés selon cette échelle :

<i>Différentiel</i>	<i>Exemples (liste exhaustive)</i>
4	sə'ben pa'pi:r bi'ʃɛl a'va:l
3	a'lɛ:jn de'lat
2	ʧi'ʃɛn si'ga:l lə'dy: li'gɔt gu'tɛl ʃa'pi:l ,a'zɛn
1	nə'ʧi: ,la'bu:r ,ka'fi: ,la'gat 'ka'lō: 'a'ʧi:l
0	'ba:ra 'za:mɛs 'da'ʃɛn 'bɔ'si:r
- 2	'ta'rəʧ

La grille comporte des imperfections, elle ne recoupe pas parfaitement les perceptions subjectives mentionnées plus haut, et sans doute serait-il nécessaire de mesurer plus finement certains faits pour les ajuster. Toujours est-il qu'un seuil critique de contraste entre syllabes est franchi lorsque la valeur du différentiel dépasse deux. Lorsqu'elle est égale à un, un relatif équilibre s'installe. Enfin, on peut former l'hypothèse que lorsqu'elle atteint zéro ou qu'elle est négative²⁹, on est dans une sorte de zone floue, où l'accent est susceptible d'être perçu indifféremment sur l'une ou l'autre syllabe au gré des circonstances ou du transcripteur. On aura d'ailleurs plus tard l'occasion de rencontrer certains mots proposés ici accentués différemment.

En conclusion, l'accent, c'est...

La mesure et l'examen attentif des caractéristiques accentuelles de notre échantillon permettent donc de dresser un tableau assez précis, qui modifie certains aspects de la nature phonétique de l'accent, et qui en confirme largement d'autres :

- **L'accent principal**, sur la syllabe finale, est produit par un surcroît de durée acoustique de cette syllabe : si aucune longueur secondaire (cf. infra) n'intervient sur une autre syllabe, la finale est généralement de trois à quatre fois plus longue que les autres. Un pic d'intensité affecte aussi très souvent la syllabe finale. Son rôle est toutefois mineur, puisque sa présence n'est pas systématique et qu'en outre il peut être diminué ou masqué par l'accent d'attaque. Ce qui souvent, de plus, ne remet pas en cause la perception de l'accentuation de la finale. La durée (phonétique) est donc le facteur prépondérant et il faut considérer l'intensité avant tout comme un « bruit » marginal.

- **La longueur secondaire** découle des caractéristiques phonologiques de certaines voyelles. Contrairement aux parlers du nord-ouest, la longueur vocalique n'est pas une

²⁹ Soit en théorie respectivement une égalité ou une supériorité perceptive de la première syllabe.

propriété syntagmatique, mais paradigmatic. Les voyelles peuvent donc être longues ou brèves phonologiquement, donc indépendamment de l'environnement phonémique ou de la place qu'elles occupent dans le mot. Lorsqu'une voyelle longue apparaît en syllabe prétonique, il est légitime de parler de *longueur secondaire*, par opposition à la longueur *principale* qui est celle de la syllabe finale, où longueur acoustique et longueur phonologique de la voyelle se superposent. La longueur secondaire est par ailleurs souvent nettement inférieure à la longueur principale. En principe, elle est découplée de tout accent d'intensité, mais ceci reste à établir avec certitude du fait de la possible interférence avec l'accent d'attaque.

• **L'accent d'attaque** est donc, au contraire du précédent, un accent d'intensité sans longueur. Cette intensité est souvent légèrement inférieure à l'intensité de la syllabe finale, mais les phénomènes d'harmonisation sont aussi fréquents, voire même les cas où l'intensité initiale l'emporte. Comme il a déjà été dit, l'accent d'attaque est susceptible de toucher la première syllabe de tout mot conceptuel (sauf exceptions mentionnées supra), mais sa réalisation effective est aléatoire, puisqu'il s'agit d'un accent démarcatif, dont on verra qu'il remplit aussi surtout une fonction expressive.

Le système de notation de l'accent est impuissant à noter précisément toutes ces subtilités, sauf à devenir rapidement d'un usage très délicat. Pour lui conserver sa maniabilité, ce sont donc autant que possible les signes conventionnels qui seront utilisés. Soit ['] et [,] dans les notations phonétiques, en fonction du degré de perceptibilité de l'accent, quelle que soit la substance phonétique de celui-ci. Pour les transcriptions phonologiques, le signe /°/ s'y ajoutera comme expliqué précédemment, indiquant l'accent d'attaque.

2.2.2.3 - *L'accent séquentiel : le rythme*

Après avoir étudié le programme accentuel des unités isolées, il faut encore préciser les conditions d'actualisation effectives de ce qui apparaît comme de simples potentialités accentuelles. Il est en effet patent que l'accent apparaît de façon parfois très différente lorsque ces unités sont agencées dans des séquences de parole. Pour prendre un exemple simple, la particule négative /'cə̀d/, *pas*, accentuable en position isolée, reçoit également l'accent dans : [nə̀di'cət], *ce n'est pas*, mais il disparaît dans [nə̀dicə̀'mat], *ce n'est pas bien*. Alors que l'oxytonie constitue le programme accentuel du mot hors contexte, le corpus montre un nombre appréciable d'exemples déconcertants. Comme on va le voir, cependant, il semble possible d'attribuer ces comportements apparemment erratiques de l'accent à des contraintes syntagmatiques précises, qui déterminent sa réalisation ou son élision. On entre donc là dans le domaine des phénomènes supra-segmentaux, ou prosodiques, et quelques précisions méthodologiques s'imposent.

Le rythme dans le complexe prosodique

Selon Martinet, la prosodie recouvre tout ce qui n'entre pas dans le cadre de la double articulation ou segmentation du langage. Cette acception est très courante, et recouvre toutes les *caractéristique[s] phonique[s] qui affecte[nt] un segment plus long que le phonème* (Rossi 1999 p.21, citant le *Dictionnaire de linguistique*), rejoignant donc la définition de *supra-segmental* forgée par Hockett (ibid. p.20). Par parenthèse, cette notion de supra-segmentalité est contestée cependant par Chomsky et ses continuateurs (ibid. p.23), arguant que d'une part, les phénomènes classés dans cette catégorie peuvent aussi bien être infra- que supra-segmentaux ; que la linéarité de la chaîne parlée n'est pas une évidence ; enfin que la primauté de la séquence phonématique sur le contour intonatif comme véhicule d'information ne va pas non plus de soi. Rossi, pourtant, ne remet pas en cause l'existence de phénomènes prosodiques, qu'il distingue en trois domaines : *l'accentuation*, *l'intonation* et *le rythme* (ibid. p.7). Delattre (1966) y ajoutait en outre la syllabation et la pause. Le premier domaine étant, d'après Garde, une propriété des morphèmes, une virtualité qui trouve (éventuellement) sa réalisation dans *l'accent du mot*, combinaison de morphèmes. D'où une distinction entre accentèmes : /'/, générateur d'accent, et /°/, non générateur d'accent³⁰ (Rossi 1999 p.31). Le second domaine est l'ensemble des modifications de la fréquence fondamentale des sons

³⁰ Ces signes sont utilisés avec une valeur différente dans mes propres démonstrations, puisque /°/ notant l'accent d'attaque est bien ici générateur d'accent.

émis, portant sur un ensemble de syntagmes. Au delà du *labyrinthe des attitudes émotives* (Delattre 1966), il s'agit de véritables morphèmes structurés et en nombre limité (les *intonèmes*), dotés de rôles distinctifs, qui contribuent autant que la suite phonématique au sens du message (ibid. & 1967 ; Martin 2004). Enfin, Le rythme est le *retour régulier dans la chaîne parlée d'impressions auditives analogues créées par divers éléments prosodiques*. Pour ce qui nous intéresse, le rythme accentuel est donc *l'opposition entre syllabes accentuées et syllabes non-accentuées* (Dictionnaire de linguistique 1973 p.424). C'est ce phénomène qui va nous intéresser, mais pas sous le jour de la simple juxtaposition de syllabes accentuées et atones. Le rythme qui est propre à chaque langue (Adamczewski & Keen 1973 p.180), est en quelque sorte le produit d'un second programme accentuel, fonctionnant cette fois à l'échelle de l'ensemble de l'énoncé. Lequel permet aux virtualités accentuelles *d'émerger si les conditions le permettent* (Rossi 1999 p.178), tandis que d'autres syllabes normalement émergentes se verront désaccentuées (Adamczewski & Keen 1973 pp.188, 192 ; Rossi 1999 p.189 ; Martin 2004). L'analyse qui va suivre va donc tâcher de définir ce programme accentuel séquentiel, de déterminer dans la mesure du possible, quand et pourquoi les accents apparaissent ou n'apparaissent pas.

Premier tour d'horizon

Ce que l'on s'attendrait à trouver...

En examinant rapidement le corpus, en croisant les traits et caractéristiques accentuels présentés plus haut, et en s'en tenant aux mots de une à trois syllabes, l'ensemble des combinaisons possibles fournit le tableau 1 suivant :

1 syllabe	<i>Inaccentuable</i>		x		
	<i>Accentuable</i>	<i>Inaccentuée</i>		-	
		<i>Accentuée</i>	<i>Accent majeur</i>	'-	
			<i>Accent mineur</i>	-'	
2 syllabes	<i>Inaccentuées</i>			--	-:-
	<i>Accentuation simple</i>	<i>Accent final</i>	<i>Accent majeur</i>	-'	-:'
			<i>Accent mineur</i>	-'	-:-'
		<i>Accent initial</i>	<i>Accent majeur</i>	'--	'-:-
			<i>Accent mineur</i>	-''	-:-'
	<i>Accentuation double</i>	<i>Accents inégaux</i>	<i>Accent final dominant</i>	'-'	'-:-'
			<i>Accent initial dominant</i>	'-'	'-:-'
		<i>Accents harmoniques</i>	<i>Accents majeurs</i>	'-'	'-:-'
			<i>Accents mineurs</i>	-''	-:-'

3 syllabes	<i>Inaccentuées</i>			---	--:-	-:-
	<i>Accentuation simple</i>	<i>Accent final</i>	<i>Accent majeur</i>	--'-	--'-'	-:-'
			<i>Accent mineur</i>	--'-	--'-'	-:-'
		<i>Accent initial</i>	<i>Accent majeur</i>	'---	'--:-	'-:-
			<i>Accent mineur</i>	'---	'--:-	'-:-
	<i>Accentuation double</i>	<i>Accents inégaux</i>	<i>Accent final dominant</i>	'--'	'--'	'-:-'
			<i>Accent initial dominant</i>	'--'	'--'	'-:-'
		<i>Accents harmoniques</i>	<i>Accents majeurs</i>	'--'	'--'	'-:-'
			<i>Accents mineurs</i>	'--'	'--'	'-:-'
	Elément de tête inaccentuable, second élément :	<i>Inaccentué</i>			x-	
<i>Accentué</i>		<i>Accent majeur</i>		x'		
		<i>Accent mineur</i>		x'		
<i>Autres</i>		

Tableau 1 : occurrences accentuelles possibles dans le breton de Malguénac

Tout ceci reste très théorique, car après ce qui a déjà été dit du breton de Malguénac, il est évident que certains de ces types accentuels potentiels ont peu de chance d'être représentés si ce n'est de façon exceptionnelle. Pour évaluer la pertinence de cette projection, il fallait donc établir un relevé de l'ensemble des formes présentes dans le corpus.

... et ce que l'on relève effectivement

Cet inventaire général a permis de dresser le tableau 2, qui est en quelque sorte la version complétée du précédent. Seuls ont été soumis à l'observation les informateurs du premier groupe, représentant l'état moyen du breton de Malguénac (cf. supra). Toutefois, pour pouvoir disposer d'une masse critique suffisante, il a paru nécessaire d'écarter les personnes qui avaient fourni trop peu de données. Reste donc treize informateurs (sur vingt que compte ce groupe) qui seront désignés ci-dessous par leurs initiales, et qui à eux seuls représentent environ les trois-quarts du corpus complet.

La liste des entrées retenues comporte une part d'arbitraire, puisqu'elle n'inclut pas les interjections ([bã, ã, kwa...]), ni dans une certaine mesure, les emprunts au français, lorsqu'ils constituent des manifestations d'alternance codique. Mais comment fixer une limite indiscutable entre alternance codique et emprunts intégrés au système ? La définition des frontières de mots, mises à mal par les amalgames phonétiques, a été traitée avec une souplesse qui pourra être critiquée : des groupements tels que [ber, gən, ir, dər...] ont été comptabilisés comme deux mots, soit /bɛ ər/ ; /gəd ən/ ; /i ər/ ; /də ər/. De même, des formes

contractées ont été analysées en vertu de leur structure syllabique pleine : [ˈdi] < /diˈhi/ ; [ˈde] < /dəˈhe/ ; [ˈma] < /iˈma/ ; [ˈpariˈtʃi] < /pə ˈariˈtʃi/ (8-12-184) etc. A chaque fois que le doute planait, le litige a été résolu au mieux en utilisant le critère déjà mentionné de l'autonomie des segments, quitte à casser la solidarité des mots composés : [ˈmaraˈtʃɛh], *souvent*, est ainsi analysé comme trois mots > /ˈmar/ + /a/ + /ˈ(j)tʃɛh/, *beaucoup + de + fois*. De même, [ɛlˈsə], *comme ça*, qui associe un élément autonomisable à un affixe, est également décomposé, à l'inverse de [ˈhanəˈsə], (même sens) : les éléments constituant ce dernier ne pouvant exister les uns sans les autres (/ˈhan/ + voyelle épenthétique + /ˈsə/), ils seront réputés former un seul mot trisyllabique.

Un patient travail de décomptage critique offre donc 15.978 mots, répartis comme suit :

1 syllabe 10.773	Inaccentuable	x	4.601		
		ər (12-20-3)			
	Inaccentuée	-	3.028		
		cə (13-23-8)			
	Accent majeur	ˈ-	2.961		
		ˈcə (13-23-10)			
Accent mineur	ˌ-	183			
	ˌjɛrn (5-07-3)				
2 syllabes 3.120	Inaccentuées 397	--	344	-:-	53
		miɥɛjn (3-04-3)		baˈsa (13-22-31)	
	Accentuation simple 2.237	ˈ-	1.406	ˈ-ˈ-	220
		amˈzir (13-24-75)		paˈlat (9-14-7)	
		ˌ-	77	ˌ-ˌ-	14
		ʃɔˌma (12-21-1)		aˌriɥ (5-07-19)	
		ˈ--	336	ˈ-:-	133
		ˈabi (8-12-22)		ˈgãˈnɔt (3-04-1)	
		ˌ--	40	ˌ-:-	9
		ˌdiskə (1-01-11)		ʃãˈza (5-08-11)	
	Accentuation double 488	ˌˈ-	42	ˌˈ-ˈ-	6
		ˌdaˈʃɛn (12-20-13)		ˌrãˈsa:l (3-04-20)	
		ˈˌ-	13	ˈˌ-ˌ-	7
		ˈmarˌɥɔt (5-07-15)		ˈraˌrɛjn (12-21-24)	
		ˈˈ-	305	ˈˈ-ˈ-	114
		ˈmirˈçɛt (8-12-2)		ˈciˈri: (13-23-21)	
ˌˌ-		1	ˌˌ-ˌ-	0	
ˌdiˌskɔt (13-24-123)			-		

3 syllabes 774	Inaccentuées 32	---	27	--:-	3	-:-	2
		kəmɔsə (5-07-19)		kəmũrsi (13-24-157)		ãkwɛa (7-11-67)	
	Accentuation simple 432	--'-	310	--:'-	20	-:-'	21
		labu'rat (13-23-21)		kopæ'nɛt (3-04-17)		o'pe'rɔt (12-21-53)	
		--,-	9	--:,-	0	-:-,-	1
		labu,rad (5-07-6)		-		gõ'per,na (5-08-17)	
		'---	57	'--:-	0	':-:-	5
		'dãntelen (12-20-9)		-		'a'lea (5-08-119)	
		'---	8	'--:-	0	':-:-	1
	'dimijə (12-21-22)		-		'a,ri,ɸe (1-01-24)		
	Accentuation double 310	'--'-	33	'--:'-	5	':-'-	4
		'ta,ʃe'nœɸ (13-22-15)		'rakõ'tæjn (13-24-124)		'kã'ne'nœɸ (8-12-38)	
		'--,-	19	'--:,-	0	':-,-	2
		'marge,nek (8-12-8)		-		'a,ri,ɸə (9-14-24)	
		'--'	192	'--:''	16	':-''	38
'dimi'jet (9-14-1)		'trægõ'ta (13-24-67)		'a,zi'jɔt (13-24-159)			
'--,-		1	'--:,-	0	':-,-	0	
'hanə,sən (8-12-51)		-		-			
Dissyllabes à élément de tête inaccentuable 1.153	Inaccentué	x-	235				
		pəsɔr (1-01-23)					
	Accent majeur	x'	894				
		ar'lerfi (8-12-28)					
Accent mineur	x,-	24					
	ə,ɸe (8-12-26)						

Tableau 2 : relevé des occurrences accentuelles effectives

A ce tableau des cas envisagés, il faut ajouter les configurations imprévues, notamment au-delà de trois syllabes, mais pas uniquement :

Elément de tête théoriquement inaccentuable 44	2 syllabes 5	Accentuation simple	'x-	1				
			'tõmã: (13-22-29)					
		Accentuation double	'x,-	1				
			'tə ,mã: (13-22-30)					
	3 syllabes 38	Accentuation simple 20	'x'-'	5	x-:'-	3	x'-'-	11
			avɛ'te (7-11-91)		a hu'de: (9-14-15)		a'u:ri (1-01-26)	
							x,-'-'	
		Accentuation double 2					a,nã'ɸə (5-08-144)	
			'x-:''	1				
			'anã'ɸi (12-21-103)					
		Deux éléments inaccentuables	'x-:''	1				
			'anã'ɸe: (10-18-60)					
4 syllabes 1	Accentuation double	xx'-'	16					
		anə'hɛ: (5-08-38)						
		x'-x'-'	1					
		a'hendə'ral(12-20-33)						

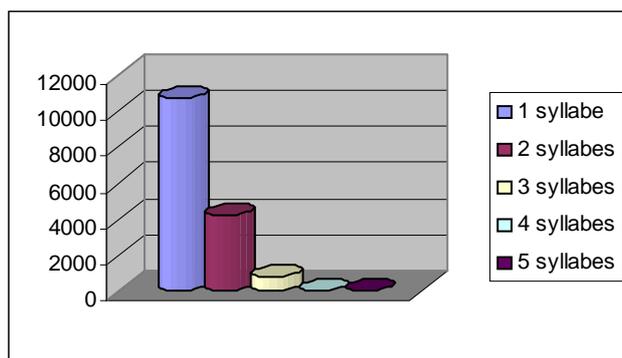
Tableau 3 : occurrences accentuelles supplémentaires des monèmes à élément de tête inaccentuable

3 syllabes 33	Accentuation simple 19	- ' - -	6	- ' - :-	4	- :- ' - -	6		
		o'blizə (8-12-51)		di'ftrəgə (13-24-41)		gō'pərnən (13-22-41)			
		- - -	2	- :- :-	1				
		la'burə (12-20-40)		kə,mā'sə (13-23-49)					
	Accentuation double 14				- :- ' - -	1			
					gō'pərnən (12-21-2)				
								' - :- ' - -	2
								'frəkā'ti' (13-22-11)	
		' - ' - -	1			' - :- ' - -	1		
		'a'fapə (8-12-22)				'ftæ:'ceræq (3-04-17)			
- ' - -	1	- ' - :-	3						
t' 'ta 'fəd (8-12-17)		ek'ta'rjəq (10-18-50)							
						' - :- ' - -	5		
						'frəkā'te (13-22-18)			
4 syllabes 73	Accentuation simple 22	- - - -	11	- - - :-	1	- :- - -	1	- - - ' - -	1
		revejə'næjn(5-07-12)		mili'te'ret (13-24-115)		æ'per'mjabl (5-08-65)		keri'va'lä (13-24-64)	
		' - - - -	4			' - :- - -	1	' - :- - :-	2
		'karcəlorəq (12-20-40)				'ā'rəzistrə (13-24-98)		'lo'zəri'zəq (9-14-15)	
		- - - -	1						
	re,vəjonə (5-08-4)								
	Accentuation double 51	' - - - -	5						
		'mōdərni'zət (10-18-48)							
		- - - -	4						
		a,kərde'ō: (12-21-47)							
		' - - - -	1	' - - - :-	1				
		'karcələ,rəq (12-20-41)		'səkretə:,ret (9-14-19)					
		' - - - -	28			' - :- - -	3	' - :- - -	1
		'cərbenj'qū: (13-23-2)				'kū'briə'lət (9-14-14)		'mææ'ti'zō (13-23-48)	
		' - - - -	1						
		'demənə,ʒət (7-11-46)						' - :- - -	1
							'lo'zəri'zəq (9-14-15)		
' - - - -	1								
'karce'larəq (12-20-39)									
' - - - -	4			- :- ' - -	1				
mō'dərni'zət (10-18-48)				æ'stalə'sjō (12-21-64)					
5 syllabes 8	Accentuation simple			' - - - :-	1				
				'televizjō'jəq (8-12-31)					
	Accentuation double	' - - - -	3	' - - - :-	2	' - - - :-	1		
				'televizjō'njəq (8-12-30)		'manytū'sjə'neir (12-20-24)			
Accentuation triple	- ' - - -	1							
				o'pera'sjō'jəq (12-21-60)					

Tableau 4 : relevé complémentaire des occurrences accentuelles effectives (cas non prévus)

Qu'observe-t-on ?

Il est tout d'abord frappant de constater la part considérable des monosyllabes, traduite par le diagramme ci-dessous. Avec 10.773 unités, elles constituent plus des deux tiers des mots d'usage courant, tandis que chez les polysyllabes, la décroissance est vertigineuse à mesure que les mots s'allongent : de 4.278 dissyllabes, l'on passe à 845 trisyllabes, puis à 74 tétrasyllabes, pour tomber à 8 pentasyllabes ! Et encore faut-il préciser que les mots les plus longs se limitent bien souvent à des noms de lieux, à des formes fléchies ou à des emprunts au français : ['cɛrbɛni'ɥã:] (13-23-2) ; ['televizjõ'jəɥ] (8-12-31) ; ['manytã'sjɔ'neɾ] (12-20-24).



Répartition des monèmes par nombre de syllabes dans le parler malguénacois

Deuxième grand constat, la volatilité assez importante de l'accent. La désaccentuation de certains mots a déjà été évoquée plus haut. Pour s'en tenir aux monosyllabes, on aura déjà constaté que près de la moitié d'entre elles (42,7 % en réalité) étaient inaccentuables. Ce qui laisse 6.172 entrées accentuables. Pourtant, l'accent n'est réalisé (sous forme majeure ou mineure) que dans 3.144 cas, soit environ une moitié également. Au total, l'accent n'est donc présent que sur un peu moins d'une syllabe sur trois (29 %). Ces seuls chiffres fournissent une approche assez fidèle du rythme du breton de Malguénac : les fragments de paroles du corpus, montrent bien l'alternance régulière entre des syllabes accentuées séparées généralement par une à trois syllabes inaccentuées. De plus longues séquences de syllabes atones sont également possibles, comme dans les extraits suivants, qui en montrent cinq, six et huit :

MLM	ɔr 'hatefism " in brə'tō:	5-08
	Ar c'hatechism 'oa en breton	100
	Le catéchisme était en breton	

MLG	mone tɔ labu'rat	9-14
	Monet da labourat	17
	Aller travailler	

MT	mə ða 'ci:r a mə mam 'jir ə we bɛ 'n da'ʃɛn ə	12-20 13
	<i>Ma zad-ker ha ma mamm-ger a oa ba n' un dachenn euh...</i>	
	Mon grand-père et ma grand-mère étaient dans une ferme euh...	

MLB	ən me ən ani gu'hã	5-07 16
	<i>'oan-me an hani goshañ.</i>	
	J'étais l'aînée.	

JoLB	we cə ˌtroasə ^a dyd avɛj labu'rat	1-01 20
	<i>'oa ket trawa-set a dud evit labourat.</i>	
	Il n'y avait pas assez de monde pour travailler.	

Toutefois, il s'agit là de réalisations conjoncturelles et non-constantes, puisque les mêmes mots apparaissent accentués différemment en d'autres contextes ([ər 'hate'ʃim] 13-23-38 ; [mɔ'nɛ tə bur'mæjn] 13-24-27 ; [i ˌwe'] 5-07-4 ; ['labura] 12-21-47 etc.). On peut donc présumer que c'est bien par contrainte rythmique que les accents disparaissent de [mɔnə], de [we], ainsi que sur la dernière syllabe de ['hateʃism].

Comme le montre ce dernier exemple, l'élision de l'accent conduit également à l'émergence de schémas d'accentuation originaux. Généralement, l'accent d'attaque est d'occurrence assez sporadique. Mais il arrive néanmoins que l'accent final disparaisse à son profit, créant ainsi illusoirement une classe de paroxytons ou de proparoxytons. Le tableau 2 offre d'ailleurs quelques exemples de variations du même mot : [ˌdimijə] (12-21-22) / ['dimi'jet] (9-14-1) ; [labu'rat] (13-23-21) / [labuˌrad] (5-07-6) ; [ˌdiskə] (1-01-11) / [ˌdiˌskət] (13-24-123). Alors que le programme accentuel du mot hors contexte a été défini comme oxytonique, on doit constater la présence (au niveau phonétique) de quatre types accentuels (non inclus les mots à élément de tête non-accentuable, dont la réalisation est plus étroitement conditionnée). Ces quatre types de réalisation sont les suivants (seuls comptent ici les accents d'intensité, la longueur vocalique pouvant affecter telle ou telle voyelle n'interfère pas dans ce classement) :

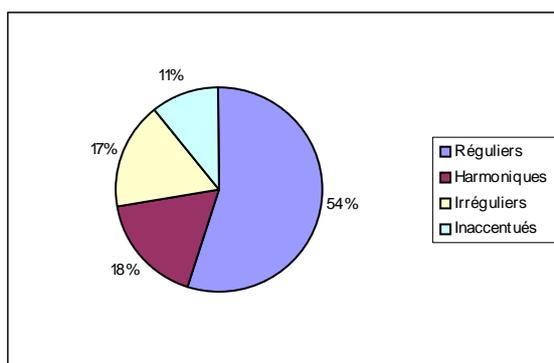
- **Régulier** : lorsque le mot porte l'accent sur la dernière syllabe : [am'zir], ou en présence de plusieurs accents, lorsque l'accent final l'emporte en perceptibilité sur l'accent d'attaque : [ˌtaʃɛ'nəɥ].

• **Irrégulier** : lorsque le mot porte l'accent sur toute autre syllabe que la dernière : [l'a'lea], ou en cas d'accents multiples, lorsque l'accent final est surpassé par celui d'une autre syllabe : [l'ra'rɛjn].

• **Harmonique** : lorsque accent d'attaque et accent final ont une perceptibilité équivalente : [l'ta'ʃɛn], [l'a'zi'jɔt], [l'di'skɔt]. Seul l'accent d'attaque, en résonance avec l'accent final sera considéré ici, les accents majeurs en position interne ([hɔ'mɔsə'mã], 7-11-121) seront analysés comme des accents de soutien. On maintiendra donc la prééminence de l'accent final, et le mot sera considéré comme régulier.

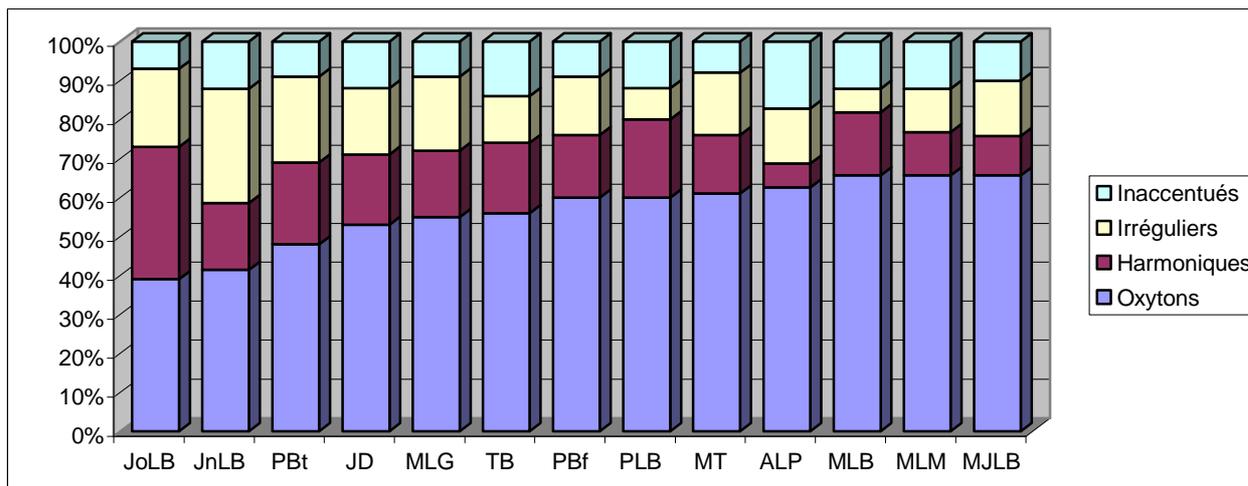
• **Inaccentué** : lorsque bien entendu aucune syllabe n'est accentuée.

Le diagramme ci-dessous montre les proportions respectives de chacun de ces types accentuels. Si l'oxytonie reste dominante, elle est sérieusement battue en brèche, avec seulement une grosse moitié des occurrences avérées (54,6 %).



Répartition des types accentuels (en réalisations phonétiques) dans le parler de Malguénac

Les mots de type *harmonique* apparaissent en deuxième position (17,7 %), mais ils sont à peine plus nombreux que les *irréguliers* (16,9 %), tandis qu'un mot sur dix ne reçoit plus aucun accent. Phénomène remarquable, les proportions entre les différents types accentuels varient assez significativement selon les locuteurs :



Variation des types accentuels selon les informateurs

Cependant, il est très délicat de corrélérer ces variations à des critères objectifs tels que âge, sexe ou lieu d'origine. L'accentuation la moins *régulière*, si l'on définit ainsi celle qui comporte la plus faible proportion de mots accentués sur la finale, est présente chez JoLB. Bien qu'étant en tête, cette proportion n'atteint pas 40 % du total, mais il ne faut pas prendre les données de cet informateur trop à cheval, comme on le verra plus longuement dans la quatrième partie de la thèse. Son frère, PLB présente d'ailleurs un profil beaucoup plus dans la moyenne, en tout cas nettement plus régulier (avec presque 60 % d'oxytonie). Quant à sa femme, MJLB, elle fait partie du trio à l'accentuation la plus régulière, avec plus de 65 %. Dans le même temps, l'accentuation la plus *irrégulière* est celle de JnLB, ce qui pourrait s'expliquer par ses origines bubriates (bien que l'impression générale que donne son parler ne les laisse pas deviner). Mais alors, MLM aurait autant de raisons sinon davantage de présenter également une accentuation très irrégulière, ce qui n'est absolument pas le cas. Les tableaux suivants laisseraient penser que l'accentuation régulière est un peu plus nette chez les femmes que chez les hommes, mais avec un très faible écart ; la différence est plus prononcée pour ce qui regarde les accents harmoniques, qui concernerait plus les hommes et plutôt les personnes nées à Malguénac, mais en périphérie davantage qu'au centre de la commune ; enfin, la désaccentuation est assez nettement plus courante chez les personnes nées à l'extérieur de la commune :

	JoLB	JnLB	PBt	JD	MLG	TB	PBf	PLB	MT	ALP	MJLB	MLM	MLB
Réguliers	39.9	41.6	48	53.4	54.5	55.8	59.5	59.6	60.7	62.5	65.3	65.4	68.9
<i>Né(e) en</i>	1921	1920	1928	1914	1920	1929	1918	1926	1914	1938	1924	1924	1923
<i>Homme</i>	x		x	x			x	x		x			
<i>Malguénac</i>	C		S	NW	C	W	C	C	C		C		
<i>Autre com.</i>		SW								S		SW	S

	MLB	PLB	MLM	TB	MJLB	ALP	PBf	MT	JD	MLG	JoLB	PBt	JnLB
Irréguliers	5.5	7.7	11.5	11.9	13.7	14.2	15.3	16.1	16.9	19.8	19,9	22	29.1
Né(e) en	1923	1926	1924	1929	1924	1938	1918	1914	1914	1920	1921	1928	1920
Homme		x				x	x		x		x	x	
Malguénac		C		W	C		C	C	NW	C	C	S	
Autre com.	S		SW			S							SW

	ALP	MJLB	MLM	MLB	MT	PBf	MLG	JnLB	JD	TB	PLB	PBt	JoLB
Harmoniq.	6.3	10.4	11.1	14.4	15.5	16.1	16.8	17	17.6	18.5	20.4	21	33.7
Né(e) en	1938	1924	1924	1923	1914	1918	1920	1920	1914	1929	1926	1928	1921
Homme	x					x			x		x	x	x
Malguénac		C			C	C	C		NW	W	C	S	C
Autre com.	S		SW	S				SW					

	JoLB	MT	MLG	PBt	PBf	MJLB	MLB	MLM	JD	JnLB	PLB	TB	ALP
Inaccnt.	6.7	7.5	8.8	8.8	9	10.4	11.1	11.9	11.9	12.1	12.1	13.8	16.8
Né(e) en	1921	1914	1920	1928	1918	1924	1923	1924	1914	1920	1926	1929	1938
Homme	x			x	x				x		x		x
Malguénac	C	C	C	S	C	C			NW		C	W	
Autre com.						S	SW			SW			S

Répartition croissante (en %) des types accentuels, en regard avec l'âge, le sexe et l'origine géographique des informateurs (C = centre ; S = sud ; SW = sud-ouest ; W = ouest)

Les hommes disposant théoriquement d'une pression pulmonaire plus élevée que les femmes (quoique l'âge tende à réduire la différence à peu de chose), on pourrait expliquer de cette façon la réalisation plus courante de l'accent d'attaque chez les hommes. Il existe cependant un angle d'analyse plus pertinent, qui rend compte des phénomènes dans leur ensemble.

Un accent de groupe

Lorsque l'on observe plus finement l'environnement des occurrences à accent initial exclusif, il apparaît que ceux-ci sont quasi-systématiquement accompagnés d'un segment accentué. *Accompagnés* et pas seulement suivis, car il semble exister entre eux un lien de solidarité qui soit à l'origine du déplacement d'accent :

PBt	un 'daʃɛn 'vrɑ:s	8-12
	<i>Un dachenn vras</i>	31
	Une grande ferme	

PBf	ɔn 'amzir 'sə	13-23
	<i>An amzer-se</i>	9
	En ce temps-là	

JoLB	'pəmdɛk 'ble:	12-21
	<i>Pemzek vlez</i>	20
	Quinze ans	

JoLB	yn 'yzin a 'sœ:kʀ	1-01
	<i>Un uzin a sukr</i>	13
	Une usine à sucre	

MA LB	'nani gu'hän	9-14
	<i>An hani goshañ</i>	18
	L'aînée	

MLM	un 'ɑ'lea sa'pɛjn	5-08
	<i>Un alead sapin</i>	119
	Une allée de sapins	

Chacun de ces exemples comporte plusieurs *mots*, au sens qui a été retenu plus haut. Mais ils constituent également au plan sémantique des groupes autonomes, que l'on pourrait dès lors qualifier de *syntagmes*, mais pour lesquels on préférera l'appellation de *groupes rythmiques*. Du point de vue accentuel, ils se comportent à chaque fois comme une seule et même unité, à laquelle s'applique le programme accentuel des simples mots :

- Accent principal sur la dernière syllabe
- Accent d'attaque sur l'initiale, ce dernier restant moins systématique.

Entre ces deux sommets qui ouvrent et ferment chaque groupe, les autres accents tendent à s'effacer, sinon en disparaissant totalement, du moins en réduisant leur proéminence. Comme le français (mais avec une actualisation légèrement différente), le breton de Malguénac est donc une langue à *accent de groupes de sens*.

Les groupes rythmiques

Avant d'aller plus loin, il convient de remarquer que c'est en fait chaque séquence de mots qui est organisée en groupes. Ceux-ci, de longueur variable, permettent de hiérarchiser le contenu informatif des mots eux-mêmes. Tous n'ont cependant pas le même degré de cohésion que les exemples proposés ci-dessus. L'extrait suivant permet ainsi de dégager six groupes rythmiques :

MT	'hwɔn me gu'fiã' ə... faw'ti mɔ'ne i 'duʒ ən a'fiæ:jn... gə mə 'ra:t a gər 'ʒɔw	12-20
	'oan-me ar goshañ euh... faote monet é touch an oc'hen... get ma zad ha g'ar jao	25
	J'étais l'aînée euh... il fallait aller conduire les bœufs... avec mon père et le cheval	

[|'hwɔn me gu'fiã' | ə | faw'ti | | mɔ'ne | i | 'duʒ ən a'fiæ:jn | | gə mə 'ra:t | | a gər 'ʒɔw |]

Comme on le voit, certains groupes se réduisent à un seul mot. On remarquera également que d'une part, l'enchaînement rythmique ainsi obtenu est indépendant de la construction syntaxique (à ce sujet, cf. Rossi 1999 pp.134-137) ; d'autre part que, certains mots peuvent en conséquence n'appartenir à aucun groupe. Mais à ce sujet, il faut reconnaître qu'il n'est pas aisé de fixer avec certitude les frontières d'un groupe rythmique. Puisque l'accent d'attaque ne porte pas en effet sur la première syllabe du groupe, mais sur la première accentuable, dans quelle mesure les éléments inaccentuables /ə/ et /i/ ne se rattachent-ils pas aux groupes qu'ils précèdent ? Il y a là une part d'incertitude pour laquelle on n'entrevoit guère de solution.

Du point de vue rythmique, les groupes se comportent bien de façon autonome, reproduisant le comportement du mot. Mais les syntagmes qui émergent ainsi se cantonnent au plan phonique. La congruence des mots en groupes perceptifs, qui place les syllabes inaccentuées sous le gouvernement de la syllabe finale, n'a pour but que de fractionner les énoncés pour faciliter la transmission du sens du message. Dans la mesure où la parole se déploie dans le temps, le contenu de l'énoncé n'est jamais présent en totalité au destinataire. Pour sa pleine compréhension, il doit pourtant être présent à sa conscience, donc divisé en petites unités aisément mémorisables à court terme. La langue écrite fournit *a contrario* l'exemple d'un dysfonctionnement de ce procédé : l'œuvre de Proust est souvent d'un abord difficile parce que les petites unités qui segmentent le discours (soit à l'écrit, les phrases ou les propositions) sont trop longues pour être facilement mémorisées. Lorsque le lecteur (ou l'auditeur) termine une phrase pleine de digressions, il lui faut parfois se remémorer le début pour bien en comprendre le fil conducteur. Cela explique l'indépendance des groupes rythmiques par rapport aux liens syntaxiques, qui eux organisent les éléments du discours selon des liens logiques mais parfois sans égard à leur ordre d'énonciation. Le groupe rythmique n'est donc qu'une simple association de circonstance, les mots qui le composent restent sécables et ne constituent pas une unité conceptuelle. Il peut donc paraître peu pertinent de mettre sur le même plan les groupes ['hwɔn me gu'fiã'] et [un 'daʃɛn 'vra:s], ce dernier impliquant d'autres dimensions.

Le mot rythmique

Les deux derniers mots qui composent [un 'daʃɛn 'vrɑ:s] sont liés de façon bien plus étroite que ceux des simples *groupes rythmiques*. Ils forment quant à eux un syntagme tant sur les plans phonique, syntaxique et sémantique. Il y a entre eux une adjonction de concept, du second vers le premier, qui produit quelque chose de neuf. Ceci sans aller toutefois jusqu'à un degré de fusion comparable aux mots composés tels que /im'prɑ:z/, puisque chacun conserve son identité et sa valeur sémantique propre : eux aussi restent sécables. Mais la disparition systématique de l'accent sur la finale du premier mot, devenue syllabe centrale, montre bien que sur le plan accentuel, les éléments originels se sont fondus en une seule unité plus vaste. A leur sujet, on parlera donc de *mot rythmique*. Le mot rythmique, dans son fonctionnement syntagmatique, c'est à dire dans son intégration aux séquences de mots, est à considérer à égalité avec le simple *mot lexical*. (Cette dernière appellation est un peu redondante, mais elle permet de qualifier de manière univoque le mot isolé, et assure une claire distinction entre les deux catégories.) La transcription des mots rythmiques doit donc en tenir compte et afficher la solidarité particulière des éléments qui les constituent. Les blancs typographiques étant ici trompeurs, le meilleur procédé paraît être l'encadrement, soit par exemple : [un 'daʃɛn 'vrɑ:s] ou [yn 'yzin a 'sœ:k]. La liste suivante permet ainsi de comparer quelques groupes et mots rythmiques :

Groupes rythmiques :

- [ni ɔm 'frɛ:kɑ̃'ti' jʊɛl] (13-22-11)
- ['dyzæjn ɔn 'tus] (5-08-31)
- ['margɛnɛg 'wax] (1-01-9)
- [ur 'hardejad ar'lɛh] (5-08-137)
- [laræjn 'cə | brə'ma] (13-24-132)
- [ag ɔn dyd ə 'ji | d ər 'plɑ:f] (13-24-138)

Mots rythmiques :

- [ba yn 'yzin a 'sœ:k] (1-01-13)
- [ʋə ʃə 'jʊɛləd ɔn dra 'sə] (12-21-27)

[nə | 'ran c^o 'cæjn | səl'mã | u^r | çilɔmɛd ar 'drwɛd |] (5-08-64)

[mɛ | kɔnom 'ni | de ʃə 'bə | ur 'jœ | ʃã'zəmã' 'vrɑs |] (10-18-45)

[un | a'lea sa'pɛjn | a je | brij ər 'læ'n |] (5-08-119)

Globalement, l'association de mots lexicaux de natures différentes : verbe et adverbe, verbe et substantif, substantif et adverbe... semble donc produire de simples groupes rythmiques. La cohésion des mots rythmiques serait en revanche atteinte lorsqu'ils mobilisent deux substantifs, ou un substantif et un mot de nature connexe : pronom, suffixe ou adjectif. On s'en tiendra à ce constat en attendant de plus amples investigations.

Principes de transcription

Les exemples ci-dessus relevaient de la phonétique. Il est une question qui devient un peu ardue lorsqu'on passe au plan phonologique : quel compte faut-il tenir de la réalisation des accents à l'intérieur des groupes ou des mots rythmiques ? Faut-il garder la trace des accents centraux originels ou entériner leur non-émergence phonétique, ce qui revient à la phonologiser ? On peut tâcher de résoudre le problème à partir d'un exemple déjà cité, la séquence [un 'daʃɛn 'vrɑ:s], dont le tableau suivant résume la situation :

<i>Phonologie</i>		<i>Phonétique</i>
/un ° <u>da</u> 'ʃɛn/	>	[un da'ʃɛn] [un 'da'ʃɛn]
/un ° <u>da</u> 'ʃɛn/ + /'vrɑ:z/	>	[un 'daʃɛn 'vrɑ:s] [un ,daʃɛn 'vrɑ:s] [un daʃɛn 'vrɑ:s]

La transcription du mot rythmique liant les deux mots lexicaux /°da'ʃɛn/ et /'vrɑ:z/ devrait donc ressembler à : */un °da'ʃɛn 'vrɑ:z/. Mais on peut se demander si une telle solution ne produit pas une trop grande distorsion par rapport à la réalité. L'accent d'attaque, qui est quasi général, reste décrit ici comme une potentialité, tandis que l'accent central continue à apparaître, alors qu'il est toujours masqué. Il semble donc préférable d'opter pour une transcription du type : /un °da'ʃɛn 'vrɑ:z/. La situation se complique, toutefois, lorsque l'on augmente le nombre des syllabes, comme dans l'exemple suivant :

	bə i 'labu,ra bɛ r bo:s (...)	3-04
JoLB	<i>bet é labourat ba'r</i> Beauce.	17
	travailler en Beauce.	

La frontière du groupe rythmique se présentant ainsi :

[bə i 'labu,ra bɛ r bo:s _____]

L'absence d'accent sur [bo:s] n'est pas une anomalie, mais s'explique par le fait que ce mot n'est pas en position finale, comme on le verra plus loin. Ce qu'il y a d'important, c'est que l'on voit ici apparaître une résurgence de l'accent final sur ['labu,ra] < /°labu'rat/. Mais les dissyllabes peuvent aussi occasionnellement être concernés, comme le montre cet extrait :

	tə 'wa,ri bu'ləq	5-08
ALP	<i>Da c'hoari boullou</i>	63
	Jouer aux boules	

[tə 'wa,ri bu'ləq]

Il peut alors être tentant de vouloir signaler tout de même par un signe quelconque la place de l'ancien accent, qui reste susceptible de réalisation. Le signe /°/ pourrait être réemployé, mais il serait pourtant préférable de maintenir une distinction avec l'accent d'attaque. D'où la solution d'un abaissement de /°/, sous la forme // . La hiérarchie des probabilités de réalisation est ainsi respectée, et l'on obtient les transcriptions suivantes : */un °da ʃen 'vra:z / ; */°pəm deg 'ble / ; */ən °am zir 'sə / ; */un °y zinn a 'sœkr / ; */un °a'le a:d sa'pin /... Cependant, on atteint peut-être là un niveau de théorisation un peu trop élevé. Même si les transcriptions ne s'en trouvent pas compliquées de manière excessive, on gagnerait sans doute à rester fidèle autant que possible à la réalité phonétique. La résurgence de l'accent étant fort rare, l'utilité d'une transcription exhaustive sera la plupart du temps superflue, et il paraît donc plus opportun de traiter cet accent comme un *accent de soutien*, phénomène qui sera expliqué plus bas. Le choix définitif de transcription se portera donc sur les solutions des types suivants : /un °daʃen 'vra:z / ; /ən °ani gu'hã / ; /°pəmdeg 'ble / ; /ən °amzir 'sə / ; /un °yzinn a 'sœkr / ; /un °a'le:a:d sa'pin / et concernant les groupes :

/də °wa,ri bu'ləq / ; /bəd i °labu,rad bɛ r bo:s _____ / ; / °margenɛg 'wah /

Cas particuliers

La suffixation : on désigne ainsi naturellement l'extension d'un mot donné par adjonction d'un segment non-autonome. Le statut de ce segment est donc ambigu, puisqu'il n'entre pas dans la définition du mot proposée jusqu'à maintenant. Mais par commutation, il est pourtant bien identifiable comme unité distincte du mot dont il constitue une expansion. Les suffixes les plus courants sont les démonstratifs /-ma/ et /-sə/. Ce dernier est déjà apparu parmi les exemples cités ci-dessus, et on aura pu voir qu'il contribuait à former un mot rythmique avec le noyau dont il dépend (ce qui ajoute encore à la confusion quant à son autonomie). Ainsi, à la forme démonstrative, les mots perdent leur accent final au profit du suffixe :

ALP	ən trəʷ 'sə:	5-08
	An traoù-se	85
	Ces choses-là	

MT	ər 'vuguli 'ma	12-20
	Ar vugale-mañ	34
	Ces enfants	

ce qui donnera lieu aux interprétations suivantes :

/ən ^otrəʷ 'sə/ ; /ər ^ovuguli 'ma/

Il existe cependant des cas de suffixation moins explicites sur le plan morphologique, mais dont le comportement révèle le même type d'organisation : ainsi lorsque le pronom personnel sujet (variante forte) vient renforcer un morphème personnel marquant le verbe, un adjectif possessif ou le pronom personnel suffixé à une préposition :

JoLB	un 'korna 'ni	1-01
	hon kornad-ni	26
	notre coin	

JoLB	'pə't'a ren 'ji: ?	1-01
	Petra 'raent-gi ?	3
	Qu'est-ce qu'ils faisaient ?	

MJLB	ar n 'dro ɡənæj 'me	3-04
	Ar-un-dro genin-me	16
	Avec moi	

MLM	ni ʋəle 'ni	5-08
	Ni 'wele-ni	128
	On voyait	

Soit les transcriptions :

/un ^okərnad 'ni/ ; /ar un 'dro ɡənæj 'me/ ; /pə'tra ^oren 'ji: ?³¹ ; /ni ^oʋəle 'ni/

Les cas irréguliers que l'on peut rencontrer, où la suffixation ne semble pas fonctionner au plan rythmique, s'expliquent souvent par la simple application des principes antérieurs :

JoLB	a mə 'ja mə də 'sō:	1-01
	Ha me 'ya-me da son	24
	Et je vais jouer	

TB	mə 'ɡa'ʋi me 'bra:	13-24
	Me 'gave-me brav	145
	Je trouvais beau	

³¹ L'accent d'attaque irrégulier de ['pə'tra] sera discuté plus loin.

Si l'accent apparaît ici sur les éléments de tête et non sur les suffixes, c'est parce que l'économie accentuelle au niveau du groupe l'exige : le suffixe perd l'accent au profit de son noyau car ce dernier reçoit l'accent d'attaque. Le principe d'harmonisation au sein du groupe, qui commande la neutralisation des accents internes fait ensuite le reste :

/ a mə | °ja me də 'sõ | / / mə | °ga'ye me 'braɥ | /

Mais d'autres exceptions peuvent semer le doute quant à la régularité de la suffixation :

JnLB	ɥə'zen me 'bər'pət...	12-21
	'vezen-me berped...	14
	J'étais toujours...	
TB	ɥə'zəm ni 'ku'tā:d æ	13-24
	'vezemp-ni koutant heñ...	147
	On était contents hein...	

Ces deux exemples demandent cependant une étude attentive. Outre que la syllabe accentuée y apparaît après une syllabe inaccentuable : /ɥə'zɛn me .../ ; /ɥə'zəm ni .../, on notera également que l'absence d'accentuation sur la syllabe finale la laisse comme en suspens, ce qui en fait, lui enlève la possibilité d'être effectivement la finale. Avant de proposer une analyse, il faut d'abord poser quelques nouveaux principes.

Imbrication des groupes rythmiques : pour des raisons de clarté, cette présentation privilégiait autant que possible jusqu'à présent des situations assez simples, dans lesquelles les groupes rythmiques se succédaient de façon linéaire :

PBf	'neh ə gō'za 'ma brə'tō: æ	13-23
	<i>Hennezh a gomza mat breton heñ...</i>	5
	Celui-là parle bien breton hein...	

/ | i'neh | ə | gōza 'ma:d | | brə'tō | æ | /

MLG	gu,bir hum 'zar'dræjn el mi 'fōwt	9-14
	<i>Gober hon jardrin el ma faot.</i>	6
	Faire notre jardin comme il faut.	

/ | gu,bir | | hum °zar'dræñ | | el mi 'fōwt | /

Si ce type de combinaison semble nettement majoritaire, la réalité est parfois plus tortueuse et montre ainsi des groupes rythmiques enchâssés les uns dans les autres. On en trouvera des exemples dans les trois extraits suivants :

JoLB	ˈĩr pə bɛ r 'bo:z ɥɛ: bə i 'labu,ra bɛ r bo:s 'sæy vɫe'ad bə'nɛk a we:...	3-04 17
	'on bet ba'r Beauce ivez, bet é labourat ba'r Beauce, seizh vlezad bennak a oa...	
	J'ai aussi été travailler en Beauce, travailler en Beauce, sept ans, et il y avait...	

JnLB	m u 'da:ɣle 'ra bɛ bɛn ɥr 'hɔrn	12-21
	M'o dalc'he rac'h-bezh ba'n ur c'horn	20
	Je les maintenais toutes dans un coin	

MJ LB	m ^ɛ 'lɑrə wi pə ɥe pə 'ɑ:ri: r bɔ'ʃet ə 'nu:sən a... 'gɛrdəm 'cɔet	3-04 15
	met lâret 'oa bet 'vehe bet arriv ar Boched an noz-sen ha... 'gredemp ket.	
	mais on nous avait dit, que les Boches seraient arrivés ce soir-là... et on n'y croyait pas.	

Lesquels seront analysés respectivement comme suit :

/	ˈĩr pəd bɛ r 'bo:s	ɥɛ	bəd i	ˈlabu,rad bɛ r bo:s	ˈsɛh vɫe'ad bə'nɛg	a	we	/	
/	m u								
	ˈda:hle	ˈrabɛh bɛ n ur 'hɔrn							/
/ mɛ	ˈlɑrəd we pəd ɥe pəd	ˈɑ:riɥ ɔr bɔ'ʃed	ən 'no:z	sən	a	ˈgɛrdəm 'cɔd			

Le premier exemple reprend un schéma qui a déjà été rencontré, puisque la partie imbriquée constitue un mot rythmique au sein de l'ensemble plus vaste qu'est le groupe. Le deuxième offre une situation nouvelle, puisque c'est un groupe rythmique qui cette fois se voit inséré au sein d'un autre groupe plus étendu. Hormis la nature des éléments enchâssés, le cas de figure n'est cependant pas si différent du précédent. Le troisième présente deux originalités : d'abord le caractère non-suffixé du démonstratif /sən/, qui de ce fait n'attire pas à lui l'accent ; ensuite on aura observé que l'élément de tête du groupe englobant est un participe passé, ce qui méritera plus loin quelques commentaires. Pour le moment, on notera surtout que l'imbrication des groupes se fait en conservant à l'ensemble une certaine sobriété. Là où la syntaxe permet de distinguer plusieurs groupes imbriqués au sein d'un autre, il ne semble pas que les enchâssements rythmiques soient possibles au-delà d'un double niveau comparable à ce qu'offrirait l'abstraction suivante :

*/ XX | XXX | XXXX | XXXXX XXXX | | /

Les deux cas discutés plus haut, où la suffixation des pronoms personnels ne semblait pas fonctionner doivent donc s'analyser de la même façon : les éléments suffixés ne reçoivent pas d'accent parce qu'ils se trouvent en position centrale par rapport à un groupe, comme on le voit sur les schémas suivants :

/ | ʔə'zɛn me | °bər'pəd | | /

/ | ʔə'zəm ni | °ku'tāt | | æ /

Les participes passés sont régulièrement un point d'exception dans les présentations des parlers bretons oxytoniques, qui identifient là la seule catégorie de paroxytons. Bien que la situation m'apparaissait un peu confuse, je me suis longtemps rangé derrière l'autorité de P. Rolland, qui les indiquait comme toujours accentués sur la pénultième, hormis dans le sud-est de sa zone d'enquête (1994 t. I, p.323). Car il est indéniable en effet que les participes passés fournissent les illustrations les plus abondantes de l'accent pénultième dans le breton de Malguénac, comme le montrent ces extraits :

MJ LB	a nɔ'zə ⁱ wɛ 'ʃɔmɔ ^d ir 'ji:r	7-11
	<i>Ha neuze e oa chomet er gêr</i>	62
	Et alors elle était restée à la maison	

TB	pe cə 'kleʔə 'kɔ's	13-24
	<i>Peus ket klevet komz ?</i>	126
	Tu n'as pas entendu dire ?	

VC	bæ 'pozə wɛ 'pə ur 'kɛs'tjɔ' dɛ'hi: a u pə 'lɑrə ti'hi: ə...	4-05
	<i>Beñ pozet oa bet ur question dezhi, ha oa bet lâret dezhi euh...</i>	59
	Ben on lui avait posé une question, et on lui avait dit euh...	

JnLB	ʔə'zɛn me 'bər'pət... 'pləsət un 'ty ən tə'ral a'lɔr ə...	12-21
	<i>'vezen-me berped... plaset un tu an tu 'rall alors euh...</i>	14
	J'étais toujours... placée ici ou là alors...	

JnLB	ɔ̃ 'kasə tə 'wɛrn ər 'səʊt	12-21
	<i>Oan kaset da oarn ar saout</i>	20
	J'ai été envoyée garder les vaches	

Je n'avais donc pas cru bon d'explorer la question plus avant dans ma maîtrise. Néanmoins des doutes subsistaient, alimentés par ce que j'entendais dans le contexte familial, puis renforcés plus tard par l'observation du corpus :

MJLB	pe jə ,cəmə'rət
	<i>Peus eñ kemeret.</i>
	Tu l'as pris.

JD	'komasə gə 'n a'hæ'jn	13-22 7
	<i>Komañset get an oc'hen</i>	
	Commencé avec les bœufs	

Dans l'un et l'autre cas, la place de l'accent principal ne fait aucun doute, et exclut sans ambages une accentuation pénultième. En fait, si l'on y regarde de près, on constatera que les participes passés se conforment en tout point aux principes de répartition de l'accent par groupes rythmiques. Ce que montre l'analyse des exemples précédents :

/ a | nə'zə | i we | °ʃəməd ir 'jir | /
 / pez cəd | °kleʷəd 'kōs | /
 / bæ | °pozəd we 'pəd | | ur °kes'tjō | | de'hi | | a we pəd | °lɑ'rəd di'hi | | ə... /
 / | ʷə'zɛn | me | °bər'pət | | °plasəd | un 'ty ən ty ə'ral | | | d'lər | ə... /
 / wən | °kasəd | tə 'wɛrn ə'r 'səʷt | | /

Nombreux sont donc, *a contrario*, les participes passés à accent final, lorsque la composition des séquences le commande :

PLB	ər ləzɛ'jəʷ de ,mɔdəni'zət avej ʃi'ræ'jn ər 'lɛ'x...	10-18 48
	<i>Ar luzinioù 'deus modernizet evit seriñ ar laezh...</i>	
	Les usines ont modernisé la collecte du lait...	

PBg	jɛ di'skə r və'ʃi:r... bɛ 'jɛmə'njɪr	12-21 59
	<i>Ya, desket ar vicher, ba Gemene</i>	
	Oui, j'ai appris le métier... à Guémené	

MLM	pə'nə ve lɑ'rət...	5-08 66
	<i>Penaos vez lâret...</i>	
	Comment on dit...	

JoLB	ag a'ze on ʃo'mœt bə'rej œ...	3-04
	Hag aze on chomet betek eu...	17
	Et je suis resté là jusqu'à euh...	
VC	o 'blu'zek wi kwe'hœt e...	4-05
	Ar blouzeg oa kouezhet e...	40
	Le tas de paille était tombé à...	

Sans nul doute, l'insistance régulièrement apportée à une accentuation pénultième des participes passés est-elle due à leurs techniques de recueil. Les enquêtes dialectologiques sur le breton, depuis l'ALBB de P. Le Roux ont essentiellement été conduites en français. Or, la fréquente homophonie, en français, entre participe et infinitif, ou le caractère peu explicite des terminologies grammaticales pour des locuteurs empiriques implique une certaine adaptation de la part de l'enquêteur. Pour obtenir un participe passé, il se verra généralement amené à formuler une question plus générale, qui appelle donc une réponse plus longue, susceptible de biaiser le résultat. Concrètement, à la question : *Comment dit-on « mangé » et « vu » ?* posée oralement, il risque d'obtenir dans le premier cas l'infinitif, et dans le deuxième de rester incompris. Ce qui l'obligera, pour dissiper toute équivoque, à la formuler : *Comment dit-on « j'ai mangé » et « j'ai vu » ?* Ce qui dans le breton de Malguénac, donnera lieu à des formulations du type [ˈdʒɛbə ˈmɛs] et [ˈʃɥɛlə ˈmɛs]. Effectivement, les participes passés sont dans les deux cas accentués sur la pénultième. Mais il manque à cette analyse, pour être juste, une théorie de la répartition accentuelle à laquelle je m'emploie ici. En l'occurrence, selon mon modèle explicatif, les deux réponses forment des groupes rythmiques autonomes, et l'accent perceptible sur la première syllabe de chacun d'eux n'est rien d'autre qu'un accent d'attaque.

Les phrases négatives présentent une particularité assez originale, que j'ai d'ailleurs mis un certain temps à saisir pleinement. D'un point de vue théorique, la négation s'exprime comme ailleurs par un double morphème /nə (...) ˈcœd/, encadrant le verbe. Dans la réalité cependant, le premier élément est très rarement réalisé (moins de 12 % des phrases négatives du corpus, probablement pour des raisons de débit, cf. Dressler 1974). Ce /nə/ n'apparaît la plupart du temps que lorsque le verbe commence par un /h-/ : [n ɛləm ˈcœt mœ'net]³², *on ne pouvait pas aller* (13-24-27), ou par une voyelle. Auquel cas, c'est une variante /nœd/ qui

³² Le matériau phonétique reproduit ici doit s'analyser phonologiquement en /nə hɛləm ˈcœt/.

prévaut, mais elle-même se réduit généralement à un simple /d-/ proclitique³³ : [l'də cə brə'tõ:], *c'est pas du breton* (5-08-7). La négation peut donc très bien être exprimée par le seul /cäd/.
 Cet élément /cäd/ et le verbe dont il marque la forme négative constituent bien sûr un groupe accentuel autant que sémantique. D'où il s'ensuit que l'accent l'affecte, puisqu'il clôt le groupe, au détriment du verbe même qui ne reçoit plus qu'un éventuel accent d'attaque :

MJ LB	gʎəqam 'cət	7-11
	'glevamp ket...	5
	On n'entend pas...	

PBt	'ɔlan 'cäd	8-12
	'oulant ket,	10
	ils ne veulent pas,	

En cas de suffixation, par un pronom ou un adverbe, les mêmes règles prévalant toujours, /cäd/ se voit naturellement désaccentué :

ALP	wiä cə 'me	5-08
	'ouian ket-me...	3
	je sais pas...	

ALP	gõ'zam cə 'cæj ⁿ ...	5-08
	'gomzamp ket ken...	13
	on parle plus...	

L'expansion du groupe verbal provoque également le même effet, dans la mesure où malgré la présence de plusieurs groupes syntaxiques, sur le plan accentuel, on a bien la persistance d'un seul et même groupe :

JD	wiä' cə ,re	13-22
	'ouian ket re,	20
	je sais pas trop,	

TB	wiə cə 'kõ:s	13-24
	'ouia ket komz.	95
	elle ne sait pas le parler.	

³³ Cette tournure est générale et n'a pas de valeur emphatique dans le parler de Malguénac contrairement à d'autres parlers qui opposeraient des formes du type [nə 'de 'cət] à un plus faible [ne 'cət] (selon A. Boché, cité par Favereau 1997, § 490).

MLG	fermen cə mə 'duːr	9-14
	'fermen ket ma dor	12
	je fermais pas ma porte	

Cependant, lorsque l'expansion du groupe verbal prend une certaine ampleur, il peut devenir nécessaire de diviser la séquence en plusieurs groupes accentuels. Les exemples ci-dessous montrent plusieurs cas de figure, illustrant des expansions de diverse nature :

Groupe nominal :

SC	'jə wiɛ 'cə n dra 'zə...	4-05
	eñ 'ouie ket an dra-se...	45
	Il ne savait pas ça...	

MT	dəwi 'cə ur 'jœfi ar'gã:t	12-20
	'devoa ket ur yoc'h argant	33
	Ils n'avaient pas beaucoup d'argent	

MLM	ma gõ'za 'cə u 'ryd	5-08
	ma gomza ket o zud	98
	si leurs parents ne parlent pas	

Verbe (infinitif) :

JnLB	'nelan 'cə kō'pern	12-21
	n'hellant ket kompren...	4
	ils ne peuvent pas comprendre...	

TB	nelom 'cət mō'ne tə	13-24
	N'hellemp ket monet da	27
	On ne pouvait pas aller	

MT	mə 'mam ule 'cə mōne	12-20
	ma mamm c'houle ket	14
	ma mère voulait pas	

Adverbe :

ALP	gõ'zam 'cə trwa'sət	5-08
	'gomzamp ket troa-set	89
	on parle pas assez	

TB	ri 'juæ'k fomen 'cə tri'mæ:	13-24
	're yaouank 'choment ket dre-mañ	71
	les jeunes restaient pas ici	

Pronom relatif + subordonnée :

TB	wiã 'cə pə'no:	13-24
	'ouian ket penaos	41
	Je ne sais pas comment	

VC	wiã 'cə pə'tra' la'ret	4-05
	'ouian ket petra lâret.	1
	Je ne sais pas quoi dire.	

Conjonction + subordonnée :

PBt	wiã 'cət ma dwe	8-12
	'ouian ket ket ma doa	12
	je sais pas s'il y a	

Il serait trop long de détailler l'analyse en groupes pour chaque phrase. Il suffit de dire qu'à chaque fois, l'accent portant sur /'cəd/ indique la frontière entre les groupes, comme dans le schéma suivant, adapté de l'un des exemples ci-dessus :

[dəwi 'cə ur 'jœh ar'gāt]
 / | dəwe 'cəd | | ur °jœh ar'gāt | /

Ces exemples sont toutes assez simples à expliquer. Ils illustrent une fois de plus et tout simplement ce qui a été exposé plus haut.

Pourtant, on rencontre un certain nombre de cas désorientant. Ceux-ci relèvent *a priori* des mêmes types de construction, et devraient donc se soumettre aux règles générales comme plus haut. Mais inexplicablement, l'accent y affecte cette fois la dernière syllabe du verbe et délaisse le /'cət/, plaçant de ce fait ce dernier hors groupe accentuel. La liste non-exhaustive d'exemples suivants en apporte l'illustration en soulignant les différents types d'expansion :

Adjectif (et adjectif verbal) :

TB	nə qə'en cə ku'pa:p	13-24
	ne vehen ket koupapl	110
	je ne serais pas capable	

MLM	qə'zi cə 'la,kə di 'qe	5-08
	'veze ket lakaet div wezh	128
	on ne servait pas deux fois	

MT	qə'zəm cə 'pejə	12-20
	'vezemp ket paeet	33
	on n'était pas payés	

Verbe (infinitif) :

JoLB	a n ə'lɔm cə mɔ'ne tə	1-01
	Ha n'hellemp ket monet da	16
	Et on ne pouvait pas aller	

PBt	ri'kɔm cə gə'bir	8-12
	'rikehemp ket gober,	35
	on ne devrait pas,	

MLG	wi'jũ cə 'lɑ'rɑ i'n brə'tō:	9-14
	'ouian ket lâret en breton	18
	je sais pas dire en breton	

Adverbe :

ALP	atra'pam cə fɔ'nɑ:b a'ne:	5-08
	'atrapamb ket fonnabl anezhe	85
	on les attrape pas vite	

MT	qə'lɔm cə ʒame ni'tra	12-20
	'welemp ket james netra	53
	on ne voyait jamais rien	

Pronom relatif + subordonnée :

PBt	wi'ũ cə pə'nɔz i wɛ	8-12
	'ouian ket penaos e oa,	22
	je sais pas comment c'était,	

JnLB	wi'ũ cə pə'tra z pə 'grweʒ 'tæjn	12-21
	'ouian ket petra 'zo bet gwraet din !	70
	Je sais pas ce qu'on m'a fait !	

Conjonction + subordonnée :

PB	a u'lan cə m'hæj ɔr mir'çɛ	8-12
	ha 'oulant ket m'hay ar merc'hed	10
	ne veulent pas que les filles aillent	

TB	wi'ũ cə ma ʀan 'cɛjn	12-21
	'ouian ket ma rant ken...	9
	je sais pas s'ils font encore...	

Partant, l'organisation en groupes accentuels semble donc se répartir selon deux schèmes bien déterminés :

Schème n°1 : / $\boxed{\text{nə } \underline{\text{ɛlɔm}} \text{ 'cəɖ}} \mid \boxed{\text{mɔ'neɖ}} \mid \text{də ...}$ / (13-24-27)

Schème n°2 : / $\alpha \mid \boxed{\text{n } \underline{\text{ə'lɔm}}} \mid \underline{\text{cəɖ}} \mid \boxed{\text{mɔ'neɖ}} \mid \text{də ...}$ / (1-01-16)

Au vu de leurs occurrences dans le corpus, les deux schèmes semblent à peu près aussi courants l'un que l'autre. Tous les locuteurs ayant une bonne pratique de la langue les emploient et les font alterner sans problème. En revanche, il y aurait chez la génération des *terminal speakers* une tendance à réaliser préférentiellement le schème n°1. J'ai pu en particulier m'en apercevoir lorsqu'une locutrice ayant ce profil, à qui je demandais des précisions m'a restitué sous la forme n° 1 une séquence accentuée originellement sous la forme n°2 par une autre informatrice, son aînée de quelques décennies. Ce qui est peu surprenant, puisque ce schème n°1 est à la fois le plus attendu et le plus conforme à la logique du français, seule langue bien maîtrisée par les jeunes générations et qui découpe également les groupes de souffle en fonction de leur congruence sémantique.

Mais puisque c'est justement cette congruence sémantique qui préside à l'organisation des groupes accentuels dans le breton de Malguénac, le problème de la désaccentuation de /cəɖ/ n'en est que plus épineux. En fait, il est possible qu'elle reflète un état ancien de la langue. L'expression de la négation par /cəɖ/ est en effet une évolution relativement récente. Le vieux-breton l'exprimait uniquement par le premier élément, noté *ne*, *ni*, *nit* (Fleuriot 1964 b, § 126 & 182) et dont /nə/ et /nəd/ sont la continuation directe. Le /cəɖ/ apparaît dans la période du moyen-breton, c'est à dire entre la fin du Moyen Age et les débuts des temps modernes. Mais encore faut-il préciser qu'il n'a pas dès cette époque un sens négatif, mais plutôt de renforcement de l'expression (*indeed*, Hemon 1975, § 185). Or, ce que montre le schème n°2, c'est que la langue continue à fonctionner conformément à la syntaxe ancienne, comme si le /cəɖ/ n'existait pas.

Les accents de soutien et les accents irréguliers : Bien que les principes énumérés jusqu'à présent permettent d'expliquer la quasi-totalité des énoncés du corpus, quelques irrégularités viennent néanmoins éprouver la règle. On a déjà évoqué plus haut le cas des *accents de soutien*. Par là se trouvent désignés des accents supplémentaires en position interne, qui viennent meubler un trop long vide entre les deux sommets accentuels d'un

groupe rythmique. L'accent d'attaque apparaissant de façon plus sporadique que l'accent final, il peut même arriver que le premier soit éclipsé par un accent de soutien :

MLM	re,vejonə mat 'ɸes ?	5-08
	<i>Revelhonet mat c'hweus ?</i>	4
	Tu as bien réveillé ?	

Cet exemple résulte donc d'une simple contrainte distributionnelle : la réalisation du seul accent d'attaque en écho à l'accent final de groupe aurait laissé un trou de quatre syllabes inaccentuées. La chose est possible, et même pour des séquences plus longues, comme on l'a déjà vu. Elle n'est pas habituelle toutefois, puisque généralement, le corpus montre une alternance entre deux à trois syllabes inaccentuées et une accentuée. D'où une réaction en chaîne : *la nature ayant horreur du vide*, un accent de soutien se glisse dans la chaîne parlée ; cet accent de soutien aurait pu être mieux placé, en apparaissant au milieu du groupe, et en étant coordonné à l'accent d'attaque : *[^orevɛ'jonə mat 'ɸes]. Mais, outre que cette configuration est moins économique que l'occurrence effective, l'accent d'attaque est ici superflu pour marquer la frontière du groupe de sens, puisque le groupe est seul dans l'énoncé. Dès lors, l'accent de soutien peut se répartir librement, sans égard à celui-ci. On peut réunir d'autres exemples du même type :

MJLB	kō'pɛrnə 'ɥez brə'ma: ?	3-04
	<i>Komprenet c'hweus bremañ ?</i>	16
	Vous avez compris maintenant ?	

JoLB	gō'pɛrne 'mat gə'te: 'tu:t	1-01
	<i>'gomprenet mat gete, tout.</i>	25
	On comprenait bien, tout.	

JnLB	a dam ,gō'pɛrnən 'cət	12-21
	<i>A dam, 'gomprenant ket !</i>	2
	Ah, dame, ils ne comprennent pas !	

TB	gō'pɛrnən 'cət nan	12-21
	<i>'gomprenant ket, nann...</i>	3
	Ils ne comprennent pas, non...	

PLB	ã'zə de... mō'dɛrni'zət 'ra bɛ...	10-18
	<i>Aze 'deus... modernizet rac'h-a-bezh ba...</i>	48
	C'est là qu'elles ont... modernisé tout à...	

PBg	dɔbir o'pera'sjɔ'jɔɥ	12-21
	<i>D'ober operasionioù</i>	52
	Faire des opérations	

JoLB	a 'jəmən de,partə'mã: ə we:	1-01
	<i>a gement departamant a oa.</i>	20
	De tous les départements.	

JoLB	˚n a,kɔrde'õ:	3-04
	<i>an akordeoñ</i>	20
	L'accordéon	

Ceux-ci renferment pourtant une petite particularité : l'accent de soutien apparaît toujours sur une syllabe commençant par une occlusive. Il n'est donc pas exclu que ce soit précisément l'occlusion de l'appareil phonatoire, et le surcroît d'énergie qu'elle occasionne qui soit à l'origine d'une réalisation préférentielle de l'accent sur ces syllabes. On pourrait à la limite être tenté de supposer un schéma accentuel spécifique, à la manière de ce qui s'observe dans les parlers à accent libre. Mais d'autres exemples montrent les mêmes termes accentués différemment, de façon beaucoup plus prédictible, ce qui exclut cette option :

JoLB	mɛ ni 'gõ:per'ne mɔʃ'tra:	1-01
	<i>Met ni 'gomprene memestra.</i>	24
	Mais on comprenait quand même !	

ALP	tu 'rafi 'bɛ ə gõ'per'na mɛ	5-08
	<i>Tout-rac'h-a-bezh a gomprena, met...</i>	15
	Tous comprennent, mais...	

PLB	ər lɔze'jɔɥ de ,mɔdɛrni'zɔt	10-18
	<i>Ar luzinioù 'deus modernizet...</i>	48
	Les usines ont modernisé...	

Les véritables irrégularités sont très peu nombreuses. On dénombre ainsi moins d'une trentaine de mots théoriquement inaccentuables tels que : /pə/ ; /ar/ ; /də/ ; /ma/ ; /i/ ; /kɛr/... ou les segments initiaux de /pə'tra/ ; /a'drã/ ; /də'hon/ ; /dri'ma/, qui exceptionnellement reçoivent tout de même un accent. Rapporté au nombre de mots effectivement inaccentués (4.601), ces irrégularités ne dépassent donc pas 0,58 % de leur catégorie. Et encore faut-il préciser que ces occurrences surviennent dans des conditions précises : à l'occasion d'une hésitation ou d'une digression. Hésitation qui peut ainsi amputer un groupe rythmique, et placer de ce fait une syllabe inaccentuable en position finale. Ce qui peut avoir pour résultat de faire apparaître artificiellement un accent sur elle :

JnLB	ə wɪ 'bɛ... muʃtuər'lan ?	12-21
	a oa ba... Moustoerlann ?	49
	qui était à... Moustoiran ?	

PBt	'syra'səd æ 'kɛ... un 'drɔr 'zœ' æ 'bɛ n aʃi'mã	8-12
	Sur-aset heñ kar... un dra 'zo heñ ba'n achimant...	35
	Bien sûr hein, car... il y a une chose, à la fin...	

PBt	bə'tak 'pəmdek ci'lo' amo'nɛn gə'ti: gəd 'i: ba'nɪ'r a'ʊɛjd u ʃɥɛr'hæjn	8-12
	Betek pemzek kilo amonenn geti, get he... baner evit o gwerzhiñ	18
	Jusqu'à quinze kilos de beurre, dans son... panier, pour les vendre	

TB	'dɛj wɛ dər 'ʃɛr gə't i... gə't i... gət i 'buk dərə'jəʊ	13-24
	Daet 'oa d'ar gêr get he... get he... get he boucle-d'oreilleoù	128
	Elle était rentrée avec ses... avec ses... avec ses boucles d'oreilles	

Ce dernier exemple montre d'ailleurs que lorsque le groupe rythmique est normalement complété, l'accent indu disparaît et se redéploie de manière classique.

Plus subtilement, les exemples ci-dessous montrent un locuteur au moment où il se reprend, ou donne une nouvelle orientation à son discours. L'hésitation du locuteur ne coupe donc pas un groupe rythmique, mais le précède. L'accent affecte alors la première syllabe du groupe de sens (comme d'habitude, en somme, n'était le caractère en principe inaccentuable de la syllabe émergente). Par ce moyen, le locuteur signale qu'il appelle toute l'attention sur ce qu'il va dire, en marquant un contraste avec ce qui précédait :

TB	a 'pə ʋɛzə 'gwej ə fəʃɛn ə'zœ	13-24
	Ha pa veze gwraet ar feskenn neuze	34
	Et quand la gerbe était faite alors...	

TB	bõ ər mir'çet ʋəzi rə 'tɛ mə'nɛt ə... 'ar va'nø:s	13-24
	Bon, ar merc'hed veze ret dezhe monet euh... àr ar vanneuse...	58
	Bon, les filles devaient aller euh... sur la vanneuse...	

PBt	ma 'wɛn ə... 'ma d'wɛ 'diskə 'mad ʋi gəbir 'sku'l...	8-12
	ma 'oant euh... ma devoa desket mat 'vit gober skol...	4
	s'ils étaient... s'il avait bien appris à faire l'école...	

PBf	a 'rəmər'kəʊ wɪ ə 'ʃi:z də ga'wit... kɛ 'dri'ma:...	13-23
	Ha remorkoù oa ket aes da gavout... kar dre-mañ...	21
	Et il n'était pas facile de trouver des remorques... car par ici...	

C'est un procédé d'emphase parfaitement analogue, mais plus affirmé encore, qui explique les exemples suivants. Cette fois la volonté de soulignement renforce tellement l'accent d'attaque que relativement, celui-ci fait disparaître complètement l'accent final :

JD	^{ri} 'segli'ũ' mem je tɔ sku'l 'vargenek řen 'tɔmã:	13-22 29
	<i>re Seglian memp yae da skol Vargeneg... zaent du-mañ.</i>	
	de Séglien même qui allaient à l'école de Malguénac... qui venaient ici.	

TB	hi 'kõ'pern... me wiɐ cə 'kõ:s	13-24 95
	<i>Hi kompren... met 'ouia ket komz.</i>	
	Elle comprend... mais elle ne sait pas parler.	

JoLB	r 'ral fra'me ar'nõ: farsə... ha 'tui...	7-11 121
	<i>Ar re'rall frame àrnoñ farse... Ha toue...</i>	
	Les autres lui marchaient dessus pardi... Et bon Dieu...	

PBt	ʧe ʃə me 'mone tɔ 've'rã:t a bæ ɔn 'aksã: ə 'ʃũ'ʒ ə	8-12 36
	<i>C'hweus ket met monet da Velrand, ha beñ an accent a chañj euh...</i>	
	Tu n'as qu'à aller à Melrand, et ben l'accent change euh...	

PBt	ur 'mem brətõ' 'æ ma kar 'tɥi me' ɔn 'aksã: ə ʒə...	8-12 37
	<i>Ur memp breton eo ma karit-c'hwi met an accent a zo...</i>	
	C'est un seul breton si tu veux, mais l'accent est...	

Les deux derniers exemples montrent le locuteur aux limites de ce qu'il est capable d'expliquer (les différences entre parlers bretons). Les mots bretons ne lui suffisant pas, il emprunte au français (*accent*), mais place le terme en exergue par une accentuation irrégulière. Si l'on s'étend à d'autres circonstances, où *les mots ne suffisent plus*, et où l'émotion domine l'expression, on pense à la colère et au domaine des insultes et jurons. Des observations seraient nécessaires pour étayer ce jugement, mais il semble bien qu'en effet, ceux-ci apparaissent fréquemment accentués irrégulièrement (cf. supra extrait 7-11-121).

La longueur secondaire attire-t-elle l'accent ?

L'organisation de l'accentuation décrite ici montre donc une grammaire accentuelle à la fois très simple, très cohérente et très régulière. S'il existe quelques zones d'instabilité, celles-ci sont bien circonscrites et se laissent aisément décrypter. Mais un autre facteur potentiel d'instabilité mérite d'être examiné : la longueur secondaire. Ainsi qu'il a déjà été mentionné, Rolland indique dans l'ALRP que *l'accent tendra (...) à porter sur la voyelle longue* (1994 t.II p.323). Ce qui ne cadre guère avec nos conclusions, mais peut s'expliquer par l'absence d'identification de l'accent et du découpage en groupes rythmiques. Cependant, le corpus

montre bien quelques occurrences accentuelles inhabituelles, où la longueur secondaire paraît avoir attiré à elle un accent qui aurait dû affecter une syllabe voisine :

PLB	ɛk'ta'rjəq ,ma'i:s	10-18
	<i>Ektarioù maiz</i>	50
	Des hectares de maïs	

JnLB	'tyd ag a'nɑ'qin 'cət	12-21
	<i>Tud hag anaven ket</i>	20
	Des gens que je ne connaissais pas	

MT	a'nɑ'qə 'hɥes 'p... ?	12-20
	<i>Anavet c'hweus P. ?</i>	54
	<i>Tu as connu P. ?</i>	

PBt	a... zo 'pə də'sɑ'qət gə...	8-12
	<i>a... zo bet desavet get...</i>	40
	qui... a été élevée par...	

Toutefois, l'examen de l'exceptionnalité de ces exemples ne fait pas long feu. Seul le premier est remarquable, et montre effectivement ce qui semble être un phénomène d'attraction de l'accent sur la pénultième. Mais si la réalisation d'un accent a peut-être ici été favorisée par la perceptibilité déjà notable de la voyelle, il s'agit simplement d'un accent de soutien (cf. supra), puisque l'accent principal affecte toujours la syllabe finale. Les autres extraits, notamment le cas récurrent de [a'nɑ'qə] et de ses variantes, ne sont troublants qu'au premier abord, dans la mesure où l'accent d'attaque ne met pas en relief la première syllabe d'un mot, mais la deuxième. Mais cette particularité s'explique très simplement par le fait que le segment initial de ces mots est inaccentuable (cf. supra). La longueur secondaire qui caractérise la syllabe suivante peut alors effectivement faciliter un report de l'intensité (celle de l'accent d'attaque) sur cette même syllabe. Pour se convaincre qu'il ne s'agit là que d'une distribution de circonstance, sans fondement phonologique, il suffit de relever l'extrait contradictoire suivant :

PLB	ən 'dyd nu 'nana'ɥe: ə mi'çəh	10-18
	<i>An dud 'n em anave euh... muioc'h</i>	60
	Les gens se connaissaient euh... davantage	

La syllabe inaccentuable porte ici un accent irrégulier d'emphase, ce qui a pour conséquence de faire disparaître l'accent sur la deuxième syllabe. Paradoxalement, c'est donc cette irrégularité initiale qui fait rentrer le mot dans le moule de l'accentuation régulière : accent final + accent d'attaque à l'initiale.

En réalité, la longueur secondaire n'altère donc en rien le mécanisme de distribution des accents. Impuissante à éclipser l'accent final, elle n'est pas davantage en mesure ni d'attirer à elle l'accent d'attaque (par glissement à l'intérieur du mot), ni de favoriser son émergence. Les trois réalisations possibles de l'accent d'attaque demeurent donc inchangées, avec ou sans longueur secondaire :

Accent d'attaque sur mot lexical :

PBt	ur 'sku'la'ir	8-12
	ur skolaer	4
	Un instituteur	

MLG	mə 'ga'ʎi pwen	9-14
	Me 'gave, pa oan	12
	Je trouvais, quand j'y étais	

Accent d'attaque sur mot ou groupe rythmique :

ALP	pətra fəta dəh 'ka'wid a nə'ʎi: ?	5-08
	Petra faota deoc'h kaout a nevez ?	3
	Qu'est-ce que tu veux entendre de neuf ?	

PBt	ma 'ga'ʎen 'ma:d u amo'nen	8-12
	Ma [k]avent mat ho amonenn	18
	S'ils appréciaient ton beurre	

Absence d'accent d'attaque :

MLM	əm nij ty a:'bil	5-08
	'omp-ni tud abil	14
	nous sommes... des gens intelligents	

MLB	a ga'lō: gu'jā:	5-07
	a Galon-gouiañv.	2
	de novembre	

MLG	nəl cə 'cējn pa:'lat a ,me ʃə 'me' ʒa'me' pa:lə 'kal	9-14
	N'hell ket ken palat, ha 'm eus ket james palet kalz.	7
	Il ne peut plus biner, et moi, je n'ai jamais beaucoup biné.	

Remarque finale sur l'accent

Pour être complet quant aux conditions d'émergence de l'accent d'attaque, il faut enfin ajouter un élément qui relève de mon intuition de locuteur, mais qui me paraît relativement difficile à tester de façon rigoureuse. Il a déjà été expliqué que l'accent d'attaque sert en

quelque sorte à *mettre en exergue* un terme sur lequel on veut insister, d'où son irrégularité, ainsi que sa fréquence plus affirmée dans les expressions émotives. Il me semble également que l'accent d'attaque est favorisé par le degré d'importance du *contenu informatif nouveau* apporté par le mot ou le groupe rythmiques. L'effet de relief qu'apporte l'accent d'attaque remplit donc une fonction expressive du locuteur. Ceci accrédirait d'ailleurs encore une fois que les enquêtes lexicographiques à questionnaires fermés font nécessairement apparaître de nombreuses réponses avec accents d'attaque, sans que ceux-ci ne soient toujours bien analysés de cette façon.

2.3 – Une approche du contexte : la longueur secondaire

2.3.1 – Introduction

Le travail de description effectué dans la section précédente a consisté jusqu'à maintenant en une analyse interne, selon une procédure relativement fermée. Il reste donc à contrebalancer et enrichir cette approche en adoptant un angle de vue plus large, qui prenne en compte l'inscription du parler de Malguénac dans la réalité qui l'environne. L'approche du terrain qui sera développée à présent va consister à préciser la nature d'un trait assez curieux à vrai dire du schéma accentuel : celui de la longueur secondaire. Si l'on admet comme on le verra plus bas (§ 3.3.1.3) que le parler de Malguénac appartient au groupe haut-vannetais, on devrait selon les présentations traditionnelles du breton, n'y relever que des oxytons. Or on a vu que la réalité de la langue oblige à dissocier les composantes de l'accent et à admettre la coexistence d'un accent final fixe et d'un accent libre, de quantité. Cette section va tenter d'approfondir cette question et de fournir une cartographie du réseau auquel appartient le parler de Malguénac. En examinant la distribution des différents types accentuels dans les parlers voisins, on s'efforcera d'identifier quelles sont les dynamiques à l'œuvre dans le quart sud-est de la Basse-Bretagne et quelle place y prend le breton de Malguénac.

2.3.1.1 – L'hypothèse

Dans le chapitre consacré à la phonétique de son *Histoire de la langue bretonne* (1963), F. Falc'hun décrit une poussée du système accentuel cornouaillais, c'est à dire paroxytonique, dans l'ancien pays de Vannes. La carte 10 de l'ouvrage (t. 2) permet de délimiter précisément les contours du phénomène. A part une frange à l'extrême-est qui l'ignore tout à fait, l'ancien diocèse est séparé en deux zones, délimitées *grosso modo* par le cours du Blavet : à l'est il est marginal, ne dépassant jamais 4 % ; en revanche, à l'ouest, l'accentuation pénultième est nettement mieux représentée avec des valeurs s'étalant de 13 % au point 61 (Cléguérec), jusqu'à 85 % au point 60 (Plélauff). Ceci établit donc qu'il existe entre les régions d'accent pénultième et d'accent final une zone de transition, correspondant approximativement à l'aire dite du *bas-vannetais*, dans laquelle les deux types d'accent cohabitent³⁴. S'appuyant sur une analyse plus fine de certaines prononciations, Falc'hun avance ensuite que *l'accentuation pénultième n'est pas autochtone en bas-vannetais, mais qu'elle a été importée de Cornouaille* (p.144). (...) [*L'ALBB*] prouve que les traits par lesquels le *bas-vannetais* se distingue du *haut-vannetais* résultent d'une influence qui a progressé, non pas du Sud au Nord, mais du

³⁴ A ce sujet, voir également Plourin 1985 et Evenou 1985.

Nord au Sud et de l'Ouest à l'Est. Par conséquent, puisque la dynamique géographique de l'évolution procède des parlers de la Basse-Bretagne centrale, les traces d'accentuation pénultième dans les parlers de l'ancien pays de Vannes peuvent apparaître comme les éléments avancés d'un glissement vers un schéma paroxytonique.

Il semble que Falc'hun n'avait pas envisagé d'autre solution pour rendre compte de l'influence des parlers centraux sur la périphérie sud-est qu'une immixtion progressive de paroxytons. Pourtant, les caractéristiques des parlers de Bothoa (Humphreys 1995) ou de Malguénac permettent bien d'entrevoir une explication inédite. Le chapitre précédent a ainsi fait émerger des caractéristiques accentuelles originales, consistant en l'autonomie des *traits* d'accentuation d'*intensité* et de *quantité* ; la régularité, à Malguénac, d'un accent final³⁵ ; et la présence, aléatoire, d'un trait de quantité, ce qui explique mon choix de l'appeler *longueur secondaire*, dès lors qu'il affecte une syllabe autre que la finale. Cette longueur secondaire posait problème, car elle n'avait jamais été décrite en tant que telle. Mais elle apparaissait déjà conséquemment sur les cartes de l'ALRP, subrepticement sur celles de l'ALBB. Une première manière d'évaluer son importance était de déterminer son degré d'occurrence statistique. A partir d'un questionnaire type soumis à des informateurs sur le terrain, la proportion de monèmes à longueur secondaire dépassa ainsi légèrement les 19 %. Je trouvai alors utile de faire une comparaison avec un autre échantillon de parler populaire. Pour une comparaison optimale, sans doute aurait-il mieux valu me rendre en personne dans une commune vannetaise à bonne distance de Malguénac, en testant le même questionnaire. Au lieu de ça, je me contentai des formes collectées par Roparz Hemon et présentées dans son introduction aux *Christmas Hymns in the Vannes Dialect of Breton*, notations de terrain effectuées selon lui au sud de Pontivy, sans plus de précisions. Le résultat y était sensiblement inférieur : 13 % de monèmes à longueur secondaire. Partant de là, puisque la longueur secondaire décroissait elle aussi d'ouest en est, il devenait tentant de corréler les deux phénomènes : longueur secondaire et influence paroxytonique. Davantage que par la substitution progressive de paroxytons aux anciens oxytons, la contamination par les parlers paroxytoniques se manifesterait donc plutôt par l'allongement des voyelles pénultièmes. Si à Bothoa, la déstabilisation du système accentuel est complète, puisqu'elle a abouti à un système à accent libre, possédant sa propre cohérence, le parler de Malguénac en serait à une étape antérieure : l'oxytonie régulière de l'accent d'intensité n'est pas encore ruinée, mais la

³⁵ Que je prenais à l'origine pour un accent d'intensité, mais qui est dû, comme on l'a précisé plus haut, essentiellement à un phénomène d'allongement.

distribution paroxytonique (voire proparoxytonique, par analogie) de la longueur vocalique constituerait l'amorce d'une migration de l'accent vers la pénultième.

2.3.1.2 – Présupposés théoriques

Les types accentuels

Avant d'aller plus loin, il convient de définir les types accentuels qui seront manipulés. Ceux-ci sont définis en premier lieu par la place de l'accent principal, auquel est subordonné l'accent libre de quantité. Les différents types accentuels envisageables s'entendent et s'organisent donc de la façon suivante :

L'oxytonie est le schéma accentuel qui fait porter l'accent exclusivement sur la dernière syllabe (la voyelle de cette syllabe pouvant être longue ou brève).

L'oxytonie mixte apparaît dans le cas où une unité accentuelle répondant aux critères d'oxytonie, comporte en sus une voyelle longue dans une syllabe autre que la finale. *L'oxytonie mixte* est donc un sous-type particulier de type oxytonique. Il s'oppose à un autre sous-type, *oxytonique pur*, lequel ne comporte pas de voyelle longue en syllabe non-finale. Si aucune mention *pur/mixte* n'apparaît, il faut comprendre que les deux sous-types sont confondus sous la définition minimale de l'oxytonie énoncée ci-dessus.

La paroxytonie comprend les unités dont l'accent principal frappe l'avant-dernière syllabe. Dans sa forme canonique, la paroxytonie fait coïncider un accent de longueur avec un accent d'intensité (principe d'isochronie), et elle ne se décompose pas en sous-types : un second accent de quantité ne saurait être décelé sur une autre syllabe que la pénultième. Même si les conclusions de H. Humphreys laissent la porte ouverte à des occurrences contraires, on s'en tiendra à cette simplification schématique. Au cas où des paroxytons se verraient porteurs d'une longueur secondaire sur une syllabe autre que la pénultième, on assumera que ceux-ci ressortissent à une problématique spécifique des parlers d'accent libre. Il ne sera donc pas fait état d'un type *paroxytonique-mixte, qui n'aurait guère de sens dans la perspective qui nous concerne.

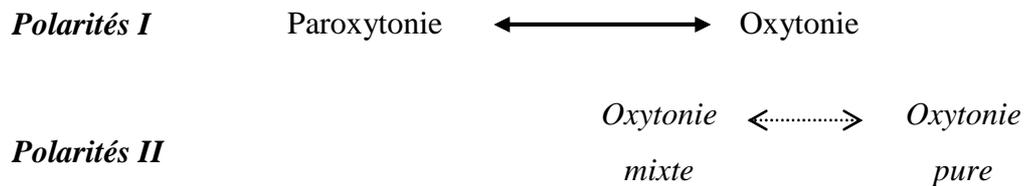
L'accentuation initiale constitue un cas particulier. Comme son nom l'indique, elle caractérise les unités accentuelles en faisant porter l'accent principal sur la première syllabe. Ce type n'est donc identifiable que pour les unités de plus de deux syllabes, puisqu'il y a identité des types paroxytoniques et initiaux dans la classe des dissyllabes. Cette difficulté à l'autonomiser, ainsi que sa situation d'opposition fondamentale à l'oxytonie conduit à considérer l'accentuation initiale comme une variante (*non un sous-type*) de l'accent paroxytonique.

Distribution des types accentuels

L'objectif de ce chapitre sera donc de fournir une image de la propagation d'influence des parlers paroxytoniques dans la zone de parlers oxytoniques (dont Malguénac est un exemple), par le biais de la diffusion d'un type oxytonique mixte. Selon ce qui a été exposé plus haut, la structuration de la zone d'enquête devrait correspondre au schéma suivant :



Par là, il faut comprendre que la moyenne distributionnelle devrait être de cet ordre. Mais il est bien entendu que les limites proposées ici seront extrêmement mouvantes au gré de chaque terme. Il est peut-être alors préférable de raisonner en termes de continuum et de polarités. On parlera tout d'abord de polarités de premier niveau (polarités I) : *paroxytonique* d'une part, *oxytonique* de l'autre. Puis, à l'intérieur de cette dernière, des polarités de second niveau (polarités II), opposant le type *oxytonie pure* et le type *oxytonie mixte* :



Je situe la polarité I *paroxytonie* vers le centre de la Basse-Bretagne, c'est-à-dire la région de Carhaix, au delà de *la lisière vannetisée de la zone centrale* (Humphreys 1995 p.36) où pourraient se manifester des vestiges d'accentuation finale ; tandis que la polarité I *oxytonie* se situera à la pointe sud-est du domaine brittophone. Quant aux polarités de second niveau, la proportion de types mixtes devrait atteindre son maximum à proximité des régions acquises à l'accent paroxytonique, pour être au plus bas à l'opposé, dans le bassin de Vannes.

Le postulat est analogue au constat formulé par Falc'hun. Analogue, mais pas identique : comme on l'a vu, en ne dissociant pas les composantes de l'accent (même si P. Le Roux s'y risque parfois dans l'ALBB), ses cartes ne peuvent faire état que d'une pénétration de l'accent pénultième (considéré comme un tout) dans les régions d'accent final.

2.3.2 - L'enquête

2.3.2.1 – Un second corpus

Tester la validité d'une hypothèse nécessite le recours à un dispositif expérimental adéquat. Comme il a déjà été évoqué plus haut, le système de notation de l'ALBB ne donnait pas satisfaction puisqu'il peine à dissocier les accents de longueur et d'intensité (Le Pipec 2000 p.87). Il était donc exclu de recourir à ses cartes, sous peine de simplement réitérer les conclusions de Falc'hun. Le meilleur parti à prendre semblait donc de mener une enquête de terrain afin de recueillir par moi-même un corpus d'items représentatifs, en fonction de ma propre connaissance de la langue et des nuances accentuelles locales. C'est donc un second corpus de travail qui a été constitué, composé de réponses à un questionnaire spécifique et des cartes qui en résultent.

Le questionnaire

Le questionnaire déjà utilisé dans mon mémoire de maîtrise paraissait être un matériau satisfaisant pour effectuer une telle enquête. Partant d'éléments déjà connus (19 % d'oxytons mixtes à Malguénac, 13 % plus à l'est), il devait permettre des comparaisons fructueuses une fois généralisé à une zone plus ou moins vaste autour de Malguénac. Pour disposer d'une base de données suffisamment complète, je ne me suis pas contenté cependant de mon questionnaire personnel, j'ai préféré fusionner celui-ci à la liste fournie par Roparz Hemon. A cet inventaire, j'ai ajouté deux autres termes : *logod* (des souris) et *kalet* (dur), dont je voulais avoir le cœur net. Quelques entrées ont toutefois dû être supprimées : les doublets communs aux deux listes, bien sûr, mais également des termes dont il est apparu lors des premiers entretiens qu'ils étaient difficilement compris : *gwiskamant* (habillement), *donedigezh* (venue), *erc'hat* (bien sûr), *anken* (angoisse), mais aussi *daouzekvet* (douzième) et *trizekvet* (treizième) ! Ce sont donc cent soixante deux items qui ont été retenus. Ils figurent dans le corpus à titre de formes de référence, dépourvus d'accents d'intensité et de longueur, en attendant le collectage. Pour assurer une bonne représentativité, le questionnaire ne devait comporter que des formes susceptibles de recevoir une longueur secondaire en syllabe non-finale. Certains cas peuvent donc apparaître litigieux :

- Celui notamment des composés étymologiques : *netra* (rien), *chervad* (banquet), *namet* (sauf), *e-raok* (avant)... accentués dans toute la Bass-Bretagne sur la dernière syllabe. Leur présence est néanmoins pertinente dans la mesure où la longueur secondaire est indépendante de l'accent final : une telle configuration est donc tout à fait possible même pour ceux-ci (ce qui se vérifiera d'ailleurs pour le dernier).

- Les cas où la distribution phonémique conditionne la durée des voyelles : la règle veut ainsi qu'une voyelle soit toujours brève suivie de /m/. L'item *ebrel* (avril), (forme attendue : [imbrœl]), n'aurait donc pas sa place puisque la longueur y est impossible. J'ai conservé malgré tout cette question, au motif que j'étais susceptible de relever des types proches de [ebrel] (attesté en Haute-Cornouaille) en certaines localités. Cette réponse dépourvue de /m/ n'a finalement pas été collectée, alors que trois autres, *a priori* impossibles, l'ont été : [i'm'brɛʎ] (Plumergat) ; [i'm'brœl] (Bieuzy) ; [i'm'brœl] (Plœrdut). Ce genre de trouvailles inattendues qui mettent à mal les constructions de laboratoire n'est d'ailleurs pas si rare.

- Les monèmes à voyelle nasale en syllabe prétoniques avaient été exclus dans mon questionnaire de maîtrise puisqu'il y était établi que la longueur y était contingente, découlant de la nasalisation même. Le questionnaire de R. Hemon n'établit cependant pas le même lien entre nasalisation et longueur. De plus, je savais qu'un item comme *kenderv* (cousin) peut être nasalisé dans certains parlars et pas ailleurs. La carte qui en témoigne montre d'ailleurs une transition entre trois types : /kan'dɛrɥ/ - /kã'n'dɛrɥ/ - /kã'dɛrɥ/ où finalement, la nasalisation pourrait résulter de l'évolution d'une distribution /V: + n/. Il n'est donc pas possible de décider si c'est la longueur qui précède et entraîne la nasalisation ou si c'est la nasalisation qui provoque l'allongement de la voyelle. Si la première explication est juste, les monèmes à voyelle nasale sont donc également représentatifs du type mixte. Dans le doute, les voyelles nasales longues ont été répertoriées comme telles et viennent alimenter la classe des oxytons mixtes.

2.3.2.2 – *Le terrain*

La zone d'enquête

Limites Nord et Ouest

Une fois établi le questionnaire, le nouveau problème qui se posait était de délimiter la zone d'enquête. Vers l'est, la frontière linguistique venait fournir le terme naturel de la région à prospecter. Bien que quelques éléments de réponse aient été fournis plus haut, la question était plus épineuse dans les trois autres directions, en particulier vers l'ouest et le nord. Sur quels critères en fixer les limites extrêmes ? Même si le but de ce chapitre était de relever la répartition spatiale de la longueur secondaire pour en déduire sa progression *dans les parlars à accent final*, y donnant ainsi l'image de l'influence de l'accent pénultième, il ne me semblait pas pertinent de me limiter exclusivement à cette zone d'accent final (laquelle était d'ailleurs inconnue à ce stade, mais elle aurait pu être définie grâce aux travaux de P. Rolland au nord-

ouest et complétée aisément par quelques recherches au sud-ouest). Afin de donner plus de relief à l'enquête, il me semblait nécessaire d'observer également la zone tampon qui fait la jonction entre parlers à accent final et parlers paroxytoniques du nord-ouest. C'est-à-dire d'explorer également la zone d'accent libre. On peut en effet s'attendre à une certaine continuité de distribution des phénomènes : un terme attesté sous un type paroxytonique dans toute ou partie de la zone d'accent libre a toutes les chances de se présenter sous forme de type mixte dans l'ouest de la zone d'accent final, au contact de ces parlers d'accent libre. Et à l'inverse, dans la mesure où les influences agissent toujours de façon désordonnée, un terme de type mixte en zone d'accent final pourrait bien être attesté également sous forme mixte dans au moins une partie de la zone d'accent libre. Pour obtenir une vision suffisamment complète, il m'a donc paru utile de couvrir un grand quart sud-est de la Basse-Bretagne, ce qui correspond à peu près à l'ancien territoire du diocèse de Vannes. Je dois également ajouter que cette zone correspond au territoire maximal dans lequel je me sentais compétent. Enquêter plus loin m'aurait fait courir le risque d'être exposé à trop de nuances qui n'auraient pu que m'échapper. Je n'affirmerais d'ailleurs pas avoir totalement évité cet écueil dans les localités les plus éloignées du pays haut-vannetais.

Les zones exclues

Une fois posées les limites nord et ouest, la zone d'enquête paraissait devoir s'étendre au sud jusqu'à la mer. Il a pourtant fallu apporter quelques restrictions : sur certains points de la côte, j'avais un *a priori* quant à la faiblesse de la pratique du breton qui m'inclinait à ne pas perdre mon temps dans des régions devenues fort pauvres linguistiquement. Les îles en particulier, ne me paraissaient pas aptes à fournir un matériau intéressant. A Belle-île, selon Le Besco (1991), bien que quelques données aient pu encore y être collectées, suffisamment conséquentes pour alimenter le NALBB (Nouvel Atlas Linguistique de la Basse Bretagne), le breton est pratiquement éteint : à Bangor, seules quelques personnes nées à la fin du XIX^e siècle se souvenaient d'avoir entendu des vieillards le parler dans leur enfance, tandis que leurs cadets nés au début du XX^e affirmaient n'avoir jamais entendu parler breton par des insulaires. Dix ans après ce constat, que pouvait-on encore espérer récolter ? De part mon expérience personnelle, d'autres secteurs me paraissaient aussi à exclure pour les mêmes raisons : globalement les zones urbaines ou périurbaines dynamiques, où l'attraction démographique et touristique a entraîné soit un renouvellement de la population et une quasi disparition de l'élément endogène, soit un abandon de certaines pratiques culturelles, dont la langue. On peut distinguer dans cette catégorie Lorient et les abords immédiats de son

agglomération : Plœmeur, Larmor-Plage, Locmiquélic, Port-Louis ; la *Côte des Mégalithes* : presqu'île de Quiberon, Carnac, La Trinité, Saint Philibert, Locmariaquer ; enfin, les rives du golfe du Morbihan : de Larmor-Baden à Vannes et la presqu'île de Rhuys. Il est important de préciser qu'il ne s'agit là que de jugements empiriques qui n'ont rien de définitif. La publication ultérieure du NALBB a bien montré que le breton n'avait pas absolument disparu dans ces régions. Mais le faible degré de pratique (donc la difficulté à trouver des informateurs fiables) et le doute réel quant à la subsistance du breton dans certaines communes à l'époque de la préparation de cette enquête, m'ont amené à penser qu'il était préférable de ne pas les prendre en compte.

Les points d'enquête

Le choix des points d'enquête répond ensuite à une préoccupation de quadrillage optimal de la zone. Dans la mesure où mon but n'était pas de constituer un atlas linguistique local, mais de saisir un élément unique de variation, relativement simple à apprécier, il m'a paru possible de m'en tenir à un réseau de densité moyenne. Avec trente localités visitées, il est à peine moins resserré que celui du NALBB (trente-six points d'enquête sur la même zone), mais nettement plus que celui mis en place par P. Le Roux (seize points). Les cartes I à IV en offrent une présentation et permettent une comparaison succincte. Mon premier principe a été de retenir, au brouillon avec une carte, des localités distantes d'une dizaine de kilomètres environ. Comme la plupart des enquêteurs, j'ai préféré délaissier les petites villes : Pontivy, Baud, Locminé, Auray, Hennebont, Plouay, Guémené. La pratique du breton étant essentiellement un phénomène rural, il était peu probable d'y trouver des locuteurs correspondant au profil recherché (voir infra). Mais plutôt que de déterminer mes points d'enquête au hasard des distances, il me semblait important de les choisir en fonction de bassins socio-économiques cohérents. Camors et Saint Barthélémy seront donc réputés représentatifs du pays de Baud, l'un pour le sud, l'autre pour le nord ; Séglien, Persquen, Inguignel, Berné et Ploerdut représentent le pays *pourlet* intérieur, Bubry assurant une transition vers les parlers haut-vannetais, Plouray et Perret vers les parlers cornouaillais. Des points peuvent bien sûr appartenir à plusieurs réseaux enchevêtrés : la région comprise entre Caudan, Languidic et Merléveze forme le pays d'Hennebont et possède des caractères stables. Mais associée à Lanvaudan, Arzano et Guidel, elle forme le bassin de Lorient. La représentativité attribuée à chaque informateur ne se situe donc ni au niveau d'un point déterminé comme pour l'ALRP (voir tome I, note 10 p.325), ni dans les limites strictes de sa commune, mais d'une micro-région légèrement plus étendue.

Si quelques blancs apparaissent, il sont donc parfois délibérés : la région à l'ouest d'Auray semble un peu dégarnie. Le triangle Erdeven-Landévant-Pluneret paraîtra peut-être un peu trop large. Mais l'absence de point intermédiaire tient à deux facteurs : d'une part l'absence de localité significative suffisamment centrale, le bourg qui pourrait le mieux passer pour tel est Plœmel, mais il est beaucoup trop proche d'Erdeven. D'autre part, le choix de Plœmel ne se justifie pas plus linguistiquement. Il est vrai que les bretonnants locaux distinguent par quelques traits spécifiques deux groupes de parlers de niveau supérieur à l'échelon local : les parlers de la côte, auxquels appartient celui d'Erdeven et ceux des terres, parmi lesquels celui de Plœmel. Mais les distinctions observables ne semblent pas compatibles avec notre problématique qui vise à matérialiser les déplacements d'un phénomène sur une échelle assez vaste. Autrement dit, si les statistiques de répartition des longueurs secondaires entre les parlers de Landévant, Erdeven et Pluneret peuvent être instructifs, ils pourraient bien être négligeables entre Erdeven et Plœmel. Les résultats obtenus à Erdeven assumeront donc la représentativité de tout l'ouest du bassin d'Auray, au sud de l'axe Auray-Landévant. En revanche, il existe aussi des « trous » indépendant de ma volonté. Un point de transition entre Baud et Locminé aurait sans doute été souhaitable. Là, le vide entre Camors, Saint Barthélémy, Moréac et Colpo est dû à une campagne infructueuse à deux reprises : à Plumelin, personne n'a voulu répondre à mes questions, en prétendant ne plus connaître assez de breton. Pas même un locuteur habitant la commune n'a pu m'être indiqué. Un point d'enquête supplémentaire était également prévu à Kergrist, il a dû être abandonné pour les mêmes raisons.

Concernant la pratique du breton, une remarque s'impose pour Colpo. Cette commune a été choisie pour des raisons géographiques. Par rapport aux autres localités prévues, sa situation la désignait assez naturellement comme transition entre le bassin de Locminé, auquel elle se rattache, et celui de Vannes, dont le parler est représenté par Meucon. Malheureusement, on peut s'interroger sur la représentativité des réponses obtenues. D'une part, la création de la commune est très récente. Colpo naît d'un hameau au milieu du XIX^e siècle, sous l'impulsion de la princesse Bacciochi, nièce de Napoléon I^{er}. D'importants défrichements puis l'arrivée du chemin de fer entraînent un important développement démographique par attraction des populations environnantes. De l'aveu des habitants, il n'y aurait guère de cohésion dans le breton de Colpo, qui est un métissage trop récent entre Bignan et Grand-Champ principalement. Mais il ne m'a guère été possible d'en juger, car d'autre part, le breton y a quasiment disparu. On lira un peu plus loin les conditions de l'enquête, qui inciteront à la plus grande prudence quant aux résultats enregistrés.

Les informateurs

Le profil des témoins recherchés était assez classique et conforme à la plupart des études dialectologiques. Christian Baylon (1996 p.60) définit les informateurs idéaux comme *nés dans la localité, en parlant normalement l'idiome, ne se trouvant affecté d'aucun vice d'articulation, possédant assez de souplesse d'esprit pour s'adapter aux nécessités de l'enquête, et n'ayant pas séjourné trop longtemps hors de chez eux*. Il faut encore ajouter : qu'ils aient acquis le breton empiriquement, dans la cellule familiale ou villageoise, et qu'ils aient une connaissance aussi faible que possible des différents standards littéraires. Mais tous les auteurs d'enquêtes de terrain font à un moment ou un autre le constat que toutes ces qualités sont rarement réunies. Il faut donc s'adapter en fonction des informateurs effectivement disponibles, ce qui n'est pas toujours sans poser problèmes. L'objectif de cette étude permettait toutefois une certaine souplesse, puisqu'il ne s'agit pas ici d'un examen de fond du parler de chaque commune citée, et que l'observation porte plus sur une micro-région, comme indiqué plus haut. Le lieu de naissance a tout de même fait l'objet d'une grande attention : ont été prises en compte en priorité des personnes natives du lieu pour lequel j'enquêtais. Mais il existe quelques exceptions qui seront explicitées plus loin en détail. Le lieu de naissance des parents a également été enregistré, bien que l'influence d'une origine extérieure sur le parler des informateurs soit probablement assez négligeable (cf. Pascal Rolland 1994 t.I p.18). L'enfant adopte avant tout les traits linguistiques de la communauté dans laquelle il évolue, indépendamment de son milieu d'origine. On s'en convaincra en observant les usages linguistiques des migrants sur une plus large échelle : alors que les parents maîtrisent plus ou moins bien la langue du pays d'accueil, leurs enfants, lorsqu'ils y sont nés ou qu'ils y sont arrivés en bas âge, la parlent sans le moindre accent. Par ailleurs, le lieu d'origine des conjoints n'a pas été retenu comme facteur déterminant.

Le nombre des informateurs a pu varier selon les contextes. La plupart du temps, j'ai eu affaire à une seule personne, mais parfois un conjoint, un frère, une sœur, un voisin qui se trouvaient là par hasard ont pu contribuer aux réponses, à condition toutefois de répondre au critère d'origine. Gilliéron conseillait un seul informateur par localité, Dauzat deux, de sexe ou d'âge différents (Chaurand 1972). Une réponse collective m'a pourtant paru intéressante, puisqu'elle a l'avantage de présenter un état de langue consensuel, alors qu'un locuteur isolé pourrait fournir des réponses reflétant une pratique déviante, voir être tenté d'enjoliver la réalité. Pascal Rolland indique que l'âge de l'informateur est un facteur influent quant à la qualité du breton pratiqué. Un tel constat est possible lorsqu'on observe le parler d'une communauté relativement homogène, grâce à plusieurs générations d'informateurs. Mon

informatrice de Moréac (née en 1910) le soulignait également, en affirmant que les « jeunes » d'une soixantaine d'années (sic) ne parlaient pas un si bon breton qu'autrefois. Mais à l'échelle retenue, la remarque doit être écartée. La qualité de la langue varie beaucoup en fonction des régions et de la précocité de l'établissement du français comme langue d'usage. Là où le breton est encore très vivace (Languidic, Bubry), des sexagénaires peuvent fournir un état de langue aussi riche, sinon plus, que celui des nonagénaires de Colpo ou Moréac.

Ces principes généraux étant exposés, voici la liste détaillée des informateurs, présentés selon l'ordre alphabétique des communes. Le nom de l'informateur apparaît en italique, suivi de la date et du lieu de naissance ; de la profession (tous les informateurs sont retraités au moments de l'enquête) ; du lieu de naissance des parents ; des conditions d'acquisition du breton par rapport au français. Quelques renseignements sur la pratique du breton et les représentations qui y sont associées ont également été collectés et seront reproduits séparément. La longueur et la qualité de ces renseignements est cependant très variable : d'une part les entretiens ont été fonction de la loquacité et de l'état de santé des informateurs ; d'autre part, la technique en a été perfectionnée au fil du temps, de sorte que les premiers réalisés sont moins complets que les plus récents.

Arradon-Baden (2 janvier 2001)

Il est très difficile de rencontrer des brittophones natifs d'Arradon et suffisamment à l'aise en breton pour pouvoir répondre au questionnaire. La seule informatrice jugée fiable est donc originaire de Baden. La distance est vraisemblablement trop faible pour avoir une incidence sur le tracé des cartes, mais il conviendra d'opter pour la double appellation Arradon-Baden lorsqu'il sera fait référence à ce point d'enquête.

Anne-Marie Jarlégan, 1923, Baden (Lohac, 3 km d'Arradon, 5 km de Baden),
agricultrice, installée à Arradon depuis 1946.

Père : Baden ; Mère : Plougoumelen

Ne connaissait pas le français avant l'école.

Arzano (3 avril 2001)

Joséphine Gourlay, 1922, Arzano, agricultrice, a toujours habité à Arzano.

Père : Arzano ; Mère : Arzano

Parents bilingues, mais se sont toujours adressés à elle en breton. Ne connaissait pas le français avant d'aller à l'école.

Berné (5 février 2001)

Jeanne-Louise Le Masle, 1918, Berné, agricultrice, a toujours habité à Berné.

Père : Berné ; Mère : Berné

Père bilingue après la première guerre mondiale. Ne connaissait pas le français avant d'aller à l'école (à neuf ans).

Bieuzy (28 décembre 2000)

Jean Le Mouel, 1931, Bieuzy (Kersulan), ouvrier agricole à Neulliac à 17 ans. Parti en Beauce en 1950, puis revenu s'installer à Kersulan en 1963 (ouvrier à Pontivy).

Père : Bieuzy (Kersulan) ; Mère : Bieuzy (Kersulan)

Brandivy (3 janvier 2001)

Louise Le Meut, 1923, Brandivy, agricultrice à Brandivy la plus grande partie de sa vie professionnelle, a aussi travaillé en usine à Belle-Ile et Grand-Champ.

Père : Brandivy ; Mère : Brandivy

Mère bilingue, père très peu compétent en français. Ne connaissait pas le français avant d'aller à l'école.

Bubry (12 février 2001)

Hélène Le Méhec, 1937, Bubry, parents agriculteurs, travaille en usine en région parisienne à partir de 1957. A vécu quelques temps à Plouhinec (Morbihan), puis s'installe à nouveau à Bubry en 1969.

Père : Bubry ; Mère : Bubry

Parents bilingues, parlait français avant d'aller à l'école. A appris à lire un peu de breton au catéchisme, mais se dit incapable de le lire aujourd'hui.

Suzanne Guillou, 1923, Bubry, a vécu à Paris à partir de 26 ans, réinstallée à Bubry en 1979.

Père : Séglien ; Mère : Bubry

Père connaissant des rudiments de français, mère monolingue. Ne parlait pas français avant d'aller à l'école.

Camors (28 mars 2001)

Anne-Marie Priel, 1929, Camors, agricultrice, a habité jusqu'à l'âge de cinq ans à Baud, puis ses parents s'installent à Camors qu'elle n'a plus quitté.

Père : Baud ; Mère : Camors

Son père parlait bien français, sa mère en avait des notions plus vagues. Ne connaissait pas le français avant d'aller à l'école.

Un voisin a également participé à l'entretien :

Joachim Le Jossec, 1929, Camors, maçon, a toujours habité à Camors sauf trois années à Paris dans sa jeunesse. Saisons en Beauce également.

Père : Camors ; Mère : Saint Barthélémy

Ses parents savaient très peu le français. Ne connaissait pas le français avant d'aller à l'école.

On note une petite différence de prononciation entre ces deux informateurs : chez la femme, les /d/ intervocaliques tendent fortement vers [r], tandis que l'homme les prononce comme spirantes interdentes [ð].

Caudan (10 avril 2001)

Jean Le Goulias, 1913, Caudan, marin d'Etat de 1931 à 1957, a toujours habité à Caudan quand il n'était pas en mer, réinstallé à Caudan à cette dernière date.

Père : Caudan ; Mère : Caudan

Parents bilingues, mais n'usaient pas du français. Parlait français avant d'aller à l'école.

Colpo (30 décembre 2000 et 12 janvier 2002)

Il m'a fallu deux enquêtes et quatre informateurs pour remplir à grand peine le questionnaire, et encore reste-t-il assez lacunaire. Les quelques brittophones locaux (qui m'avaient été indiqués par les commerçants ou la secrétaire de mairie après de nombreuses tentatives infructueuses au porte à porte), s'ils ont parlé breton dans leur enfance, le maîtrisent très peu aujourd'hui. Dans ce contexte, l'enquête ressemble à de l'archéolinguistique et il est permis d'émettre quelques réserves quant à la représentativité des données.

Casimir Laly, 1911, Colpo, Charpentier et charron, a toujours habité à Colpo.

Père : Colpo ; Mère : Bignan

Andrée Laly, (sa femme) 1920, Locminé, élevée à Colpo à partir de 1924.

Père : Locminé ; Mère : Colpo

Pour compenser les nombreux vides laissés par ces deux premiers informateurs, j'ai interrogé une personne supplémentaire :

Prosper Le Nivet, 1927, né à Grand-Champ, agriculteur, élevé à partir de l'âge de cinq ans à Colpo, y a toujours vécu depuis.

Père : Colpo ; Mère : Grand-Champ

Parents bilingues, n'ont jamais parlé breton devant leurs enfants.

Les lacunes pour Colpo restaient encore trop nombreuses me semblait-il, c'est pourquoi un an plus tard, j'y ai effectué une nouvelle enquête en me faisant indiquer avec autant de précision que possible à la mairie les coordonnées d'un brittophone compétent :

Rémi Bellec, 1924, Colpo, agriculteur, a toujours habité à Colpo.

Père : Plumelin ; Mère : Plumelin

Elevé par ses parents en français, a appris le breton par contact avec ses grands-parents essentiellement et au catéchisme (avec l'abbé Job Le Bayon).

Erdeven-Plouharnel (12 juin 2000)

On retrouve ici un peu le même cas de figure qu'à Arradon. Le hasard et la difficulté de trouver des informateurs m'ont conduit chez un homme natif de Grand-Champ, mais vivant à Erdeven depuis plus de soixante-dix ans. Son breton est marqué de traits allogènes, mais son arrivée précoce à Erdeven et son long séjour lui ont donné une grande souplesse linguistique : il est ainsi capable de donner deux réponses chaque fois que la forme en usage à Grand-Champ diffère de celle utilisée par les gens d'Erdeven. Seule a été retenue cette dernière. Pour plus de sûreté, cependant, j'ai noté en priorité les réponses données par sa femme (lorsqu'elles divergeaient), native de Plouharnel, qui participait également à l'entretien. Le breton de cette dernière est nettement plus typé comme un parler de la côte, et les différences avec le parler d'Erdeven doivent être minimales, au moins au plan accentuel. Mais il est plus cohérent de présenter les matériaux collectés sous la double étiquette *Erdeven-Plouharnel*.

Louis Plumer, 1920, né à Grand-Champ, agriculteur, élevé à Erdeven à partir de l'âge de neuf ans, à la mort de sa mère, y a toujours vécu depuis.

Père : Erdeven ; Mère : Grand-Champ

Ne connaissait pas le français avant d'aller à l'école.

Ambrosine Plumer, 1922, Plouharnel, agricultrice, installée à Erdeven depuis son mariage, en 1945.

Père : Plouharnel ; Mère : Erdeven

Ne connaissait pas le français avant d'aller à l'école.

Guidel (25 avril 2001)

Joseph Le Quintrec, 1922, Guidel, agriculteur, a toujours habité à Guidel (en divers points de la commune).

Père : Guidel ; Mère : Guidel

Parents monolingues. Ne connaissait pas le français avant d'aller à l'école.

Emma Le Quintrec, 1928, Guidel, agricultrice, a toujours habité à Guidel.

Père : Guidel ; Mère : Guidel

Père monolingue. Ne connaissait pas le français avant d'aller à l'école.

Inguignel (10 février 2001)

Marie Evanno, 1913, Inguignel, agricultrice, a toujours habité à Inguignel.

Sa sœur a également participé l'entretien :

Maria Churie, 1910, Inguignel, agricultrice, a toujours habité à Inguignel.

Père : Inguignel ; Mère : Inguignel

N'ont pas connu leur père, tué pendant la première guerre mondiale. Mère monolingue, elles-mêmes ne parlaient pas français avant d'aller à l'école.

Landévant (avril 2001)

Julienne Jéhanno, 1920, Landévant, agricultrice, a toujours habité à Landévant.

Père : Landévant, mort avant sa naissance ; Mère : Landévant, partie très jeune à Lanester, y avait perdu son breton, puis est revenue après son veuvage. Le breton a été acquis grâce aux grand-parents, originaires de Landévant.

Le breton était très présent dans son entourage, mais connaissait le français avant d'aller à l'école.

Pour compléter les lacunes laissées par cette informatrice, j'ai procédé le même jour à une enquête complémentaire :

Armand Kervadec, 1930, Landévant, agriculteur, a toujours vécu à Landévant mis à part lors de son service militaire au Maroc.

Père : Landévant ; Mère : Landévant

Ses parents parlaient très peu français, mais son grand-père paternel le parlait très bien. Ne connaissait pas le français avant d'aller à l'école. Habitant jusqu'à l'âge de soixante ans près de la limite communale avec Languidic. Malgré la proximité des villages et en dépit de l'éloignement des bourgs, les habitants parlaient un breton caractéristique de leurs communes respectives. Bonne connaissance des indicateurs lexicaux du parler de Languidic.

Languidic (11 avril 2001)

Antoinette Le Chenadec, 1924, Languidic, part à l'âge de huit ans à Lochrist. Après son mariage, s'installe à Lorient, employée de magasin, puis revient à Languidic en 1959.

Père : né à Quistinic, établi à Languidic vers 2-3 ans ; Mère : Languidic

Ne parlait pas français avant d'aller à l'école.

Lanvaudan (4 janvier 2001)

Jean Le Liboux, 1918, Plouay, a vécu à Plouay jusque l'âge de deux ans, puis à Penquesten. Habite à Lanvaudan depuis 1945.

Père : Plouay ; Mère : Plouay

Il semblerait que Lanvaudan soit sur une frontière linguistique, ou tout au moins accentuelle.

Malguénac (juin 2001)

Marie-Josèphe Le Boulch, 1924, Malguénac, agricultrice, a toujours vécu à Malguénac en dehors de saisons en Beauce dans sa jeunesse.

Père : Malguénac ; Mère : Malguénac

Parents bilingues, sa mère savait même lire le français. Ne parlait pas français avant d'aller à l'école.

Joseph Le Boulch, 1921-2001, Malguénac, maçon et couvreur, a toujours vécu à Malguénac, mais a sillonné une grande partie du Morbihan bretonnant dans sa jeunesse. Saisons en Beauce également.

Père : Malguénac ; Mère : Malguénac

Parents bilingues, mais faisaient peu usage du français. Ne parlait pas français avant d'aller à l'école.

Connaît bien les caractéristiques du breton des communes avoisinantes.

Merlevenez (10 avril 2001)

Camille Boulard, 1933, Merlevenez, parents agriculteurs, a vécu à Merlevenez jusqu'à l'âge de dix-neuf ans. Carrière dans l'armée de l'air qui le conduira à travers toute la France et outre-mer. Réinstallé à Merlevenez depuis sa retraite en 1980.

Père : Merlevenez ; Mère : Merlevenez

Parents bilingues, mais n'usaient que du breton entre eux. Connaissait le français avant d'aller à l'école.

Excellente maîtrise du breton (vocabulaire riche et grand sens des nuances).

Meucon (28 février 2001)

Jean Ehanno, 1927, Meucon, agriculteur, a toujours habité à Meucon.

Père : Grand-Champ (mort quand il avait deux ans) ; Mère : Grand-Champ

Ne parlait pas français avant d'aller à l'école.

Moréac (7 février 2001)

Jeanne Charlotin, 1910, Moréac, agricultrice, a toujours habité à Moréac.

Père : Naizin ; Mère : Remungol

Parents bilingues, mais les a toujours entendus parler breton entre eux. Comprendait le français avant d'aller à l'école, mais sans pouvoir le parler (usage cryptologique du français chez les adultes).

Moustoir-Remungol (15 février 2001)

Gilberte Le Bras, 1920, Le Parlement, en Noyal (1 km de Moustoir-Remungol), couturière, scolarisée à Moustoir-Remungol, s'y est installée dans sa jeunesse quand elle a commencé à y travailler. A toujours vécu à Moustoir-Remungol par la suite.

Père : Saint-Thuriau ; Mère : Le Parlement (Noyal-Pontivy)

Son père seul parlait français. Possédait quelques notions de français avant d'aller à l'école.

Noyal-Pontivy (27 décembre 2000)

Marie-Joséphine Gloux, 1927, Noyal-Pontivy, agricultrice, a toujours habité à Noyal-Pontivy, en divers points de la commune.

Père : Noyal-Pontivy ; Mère : Noyal-Pontivy

Parents bilingues, parlait français avant d'aller à l'école.

Perret (6 avril 2001)

Roger Métayer, 1926, Perret, agriculteur, a toujours habité à Perret hormis des saisons en région parisienne.

Père : Plélauff ; Mère : Perret

Parents bilingues (avaient été scolarisés). Se parlaient uniquement en breton, mais s'adressaient en français à leurs enfants. Parlait donc le français avant d'aller à l'école.

Persquen (16 février 2001)

Louis Auréart, 1922, Persquen, agriculteur, a toujours habité à Persquen.

Père : Persquen ; Mère : Persquen

Parents bilingues, mais lui-même ne connaissait pas le français avant d'aller à l'école.

Ploerdut (9 février 2001)

Lucie Bellec, 1926, Ploerdut, agricultrice, a toujours habité à Ploerdut.

Père : Ploerdut ; Mère : Ploerdut

Parents monolingues. Ne parlait pas français avant d'aller à l'école.

Plouray (9 février 2001)

Joseph Richard, 1912, Plouray, agriculteur, a quitté Plouray à différentes périodes de son existence, réinstallé au bourg depuis 1980.

Père : Plouray ; Mère : Plouray

Parents monolingues. Ne parlait pas français avant d'aller à l'école.

Une voisine a également participé à l'entretien :

Madame Kerjean, 1917, Plouray, ancienne agricultrice.

Plumergat (30 décembre 2000)

Antoine Dréan, 1928, Plumergat, agriculteur, a toujours vécu à Plumergat.

Père : Grand-Champ ; Mère : Grand-Champ

Parents monolingues, mais n'utilisaient que le breton entre eux. Ne parlait pas français avant d'aller à l'école.

Pluneret (3 janvier 2001)

Il m'a été très difficile de trouver un informateur à Pluneret. J'ai d'abord essayé plusieurs refus de la part de personnes originaires de la commune qui estimaient ne plus connaître suffisamment de breton pour pouvoir me répondre. Globalement, on peut dire que les rares locuteurs à même de s'exprimer en breton sont originaires de communes voisines, ou ont quitté Pluneret pendant un certain temps. C'est le cas de l'informatrice ci-dessous, qui cumule presque les deux caractéristiques. Le fait qu'elle soit née à Pluneret et qu'elle ait acquis le breton au contact des Plunerétains davantage que ses parents assure la représentativité voulue.

Suzanne Céline, 1928, Pluneret, parents agriculteurs, a habité Pluneret jusqu'à son mariage, a habité ensuite au Havre, puis à Lorient. Réinstallée à Pluneret depuis sa retraite.

Père : Guidel ; Mère : Grand-Champ

Parents bilingues, s'adressant à leurs enfants en français. Elle le parlait donc avant d'aller à l'école.

Quistinic (14 février 2001)

Pierre Le Gal, 1921, Quistinic, agriculteur, a toujours habité à Quistinic.

Père : Quistinic ; Mère : Quistinic

Ses parents maîtrisaient un peu le français. Ne parlait pas français avant d'aller à l'école.

Léa Le Gal, 1923, Quistinic, agricultrice, a toujours habité à Quistinic.

Père : Quistinic ; Mère : Quistinic

Ne se souvient pas si ses parents parlaient français. Ne parlait pas français avant d'aller à l'école.

Saint Barthélémy (15 février 2001)

Anna Jan, 1922, Saint Barthélémy, agricultrice, a toujours habité à St Barthélémy.

Père : Baud ; Mère : Baud

Ses parents parlaient français et savaient le lire et l'écrire. A appris à lire et écrire en breton avant d'aller à l'école, grâce à une jeune fille voisine. Mais ne parlait pas français en allant à l'école.

Séglien (26 décembre 2000)

Armand Le Bail, 1932, Langoëlan, ses parents s'installent à Séglien lorsqu'il a deux ans, (y restera jusqu'à son service militaire). Agriculteur, vit ensuite à Silfiac, en Beauce, à Jersey, Silfiac à nouveau, puis Séglien en 1995.

Père : Langoëlan ; Mère : Ploerdut

Ne parlait pas français avant d'aller à l'école.

Déroulement des entretiens

La plupart de ces informateurs ont été rencontré au hasard du porte à porte. Mon procédé consistait, une fois arrivé dans la localité déterminée, à m'adresser à la première maison inspirant confiance. Si la personne qui m'ouvrait paraissait suffisamment âgée, je lui demandais si elle parlait breton et si elle était originaire de la commune. Suivait alors une petite explication des raisons de ma venue. Si la personne ne correspondait pas au profil souhaité, je lui demandais de m'indiquer quelqu'un d'autre dans le quartier ou la commune. J'ai eu parfois recours à la mairie quand aucune autre porte ne s'ouvrait, voire à une maison de retraite. Si aucun informateur ne pouvait seulement m'être indiqué, j'ai élargi les critères d'origines, comme indiqué dans la présentation ci-dessus. Le but de ma visite étant connu, l'attitude des gens rencontrés a rarement été négative. Certains ont déclarés ne pas être intéressés ou ne comprenaient visiblement pas qu'on puisse s'intéresser au breton. J'ai essuyé un refus témoigné avec une franche hostilité, teintée de goguenardise (et d'une copieuse imbécillité, il faut bien le dire). Cependant, devant l'immense majorité des maisons où je me suis présenté, j'étais invité avec beaucoup de cordialité à entrer. Dans certains cas, j'ai perçu une méfiance palpable s'évanouir littéralement à l'évocation de la langue bretonne. Pour nombre de personnes, le breton restait un lien avec le monde de leur enfance et de leur jeunesse et ils avaient un réel plaisir à l'évoquer. Mes questions sur des termes précis faisaient parfois rejaillir des dictons et expressions, ou par association d'idées, des anecdotes comiques.

En ravivant des souvenirs, elles fournissaient souvent le point de départ à de longues conversations, qui se terminaient par le café ou le cidre maison. La durée de l'entretien a donc été très élastique, de trois quarts d'heure à une heure et demie environ. Parfois, il est possible que j'allais être la seule visite de la journée, ce qui me valait d'autant plus d'égards. Mon regret est qu'à quelques exceptions près, ces entretiens avaient lieu essentiellement en français. Dans la mesure où je devais poser mes questions en français, il était très difficile de bouleverser le protocole qui s'était établi et de changer de langue par la suite. Ceci d'autant plus qu'au vu de mon âge, certains ne comprenaient pas que je parlais breton et pensaient que je venais prendre auprès d'eux ma première leçon (Mc Kenna avait fait une expérience assez analogue à Guémené). En prétextant une comparaison de nos parlers respectifs, je suis arrivé à obtenir quelques résultats, mais la plupart des informateurs revenaient rapidement au français.

2.3.2.3 - Les réponses

Les termes sollicités appartiennent majoritairement à un vocabulaire courant. Les exceptions à cette règle concernent surtout un certain nombre de termes de la liste fournie par Roparz Hemon. Contrairement à certains atlas à orientation ethnographique qui entrent assez loin dans les détails techniques, les entrées du présent questionnaire restaient donc en général à la portée même de locuteurs ayant une faible pratique de la langue. Néanmoins, pour certains d'entre eux, la réponse nécessitait parfois un effort assez considérable. Situation d'autant plus frustrante, des mots rares comme *gwerc'hez* (vierge), *piled* (cierge), *levenez* (joie) venaient quelquefois plus spontanément que des mots a priori aussi courants que *halen* (sel), *kleñved* (maladie) ou *ebeul* (poulain)... Si courants qu'il était évident que mes informateurs en avaient connaissance, qu'ils les avaient « sur le bout de la langue », comme ils me le disaient, mais qu'ils avaient besoin d'une petite aide pour les faire émerger. Pour remédier à ces carences, qui auraient laissé des vides conséquents dans les questionnaires, je me suis vu obligé de recourir assez souvent à la pratique du « soufflage », fermement condamnée par les dialectologues du début du XX^e siècle, mais reconnue aujourd'hui comme un mal souvent nécessaire (Chaurand 1972). Le soufflage consistait pour moi à proposer une forme entendue ailleurs ou connue de moi lorsque l'informateur cherchait sans parvenir à me donner une réponse. Avec prudence, je mettais sur la voie en indiquant par exemple : *à Baud, on dit X ; les Pourlets disent Y ; chez moi, on dit Z...* Les résultats qui s'ensuivaient pouvaient être de deux ordres : soit la réponse fusait immédiatement et elle était notée telle quelle, soit

l'informateur continuait à hésiter. Il fallait alors faire preuve de beaucoup de discernement pour décider si la réponse prononcée était recevable. J'insistais systématiquement pour entendre la personne prononcer elle-même le mot recherché. En général une différence sensible de prononciation (de timbre de voyelle, d'accentuation...) par rapport à la forme que j'avais soufflée était prise pour un indice fiable. Quand l'informateur répétait exactement ma réponse, j'étais nettement plus sceptique, de surcroît lorsque la répétition s'accompagnait d'interrogations. Des réponses évasives comme : *oui, sans doute, vous avez qu'à marquer ça...* ont été systématiquement rejetées.

La notation

Toutes les réponses ont été notées sur le vif, sans faire l'objet d'un enregistrement. On connaît l'inconvénient d'une telle méthode : l'impossibilité de vérifier des nuances jugées intéressantes *a posteriori*, mais négligées sur le coup. Je me suis trouvé confronté à ce problème lorsque j'ai pris conscience du timbre particulier du /a:/ bas-vannetais. Réalisé sur un point d'articulation très antérieur, mais sans ouverture vers [æ:], la solution la plus judicieuse me paraît être de le noter [a:]. Cette réalisation me semble assez caractéristique du breton *pourlet*, mais je ne suis pas en mesure de préciser son extension géographique exacte, en particulier en direction du sud. De la même manière, et toujours en bas-vannetais, je n'ai pas pris conscience immédiatement de l'opposition [x]-[r] du phonème /r/ initial en fonction de la présence ou de l'absence de l'article (Humphreys 1972). Les notations [ˈrɔʃɛt] et [ˈra:dən] (avec omission d'un article effectivement prononcé) côtoient donc [ˈxɔʃɛt] et [ˈxa:dən] sans que cette opposition puisse être considérée comme pertinente.

Ce type d'imperfections n'a cependant eu que peu d'incidences sur les résultats attendus, puisque l'objectif reste la distribution de l'accent. Mais il faut signaler que des hésitations affectaient parfois aussi la structure accentuelle. Le point d'enquête qui m'a le plus posé problème a été Guidel, où la dissociation des accents de longueur et d'intensité m'a été particulièrement difficile à établir. Il est donc possible qu'un nombre appréciable de paroxytons à voyelle accentuée longue ressortissent en réalité au type mixte. D'autres points d'enquête ont fourni quelques difficultés du même ordre, mais je pense être arrivé, avec la plus grande prudence et en idéalisant quelque peu la netteté de l'accent, à les surmonter de façon à ce que mes notations présentent un niveau suffisant de fiabilité. Il n'est pas du tout certain, par ailleurs, que l'enregistrement des données ait pu servir à préciser des phénomènes

ambigus, sauf à réaliser des études au spectre à partir des enregistrements douteux. Mais une telle méthodologie relèverait de l'étude monographique et dépasserait les limites de cette enquête. Malgré ses défauts, la méthode de la notation directe avait au moins l'avantage de fixer la perception spontanée, quoique discutable, fournissant un résultat immédiatement exploitable plutôt que d'ouvrir la possibilité à des retouches qui risquaient d'être sans fin : toute notation phonétique est forcément imparfaite et sujette à caution et réflexions perpétuelles, de la part du transcripateur lui-même.

Quelques problèmes

Au cours de l'enquête, quelques contraintes techniques ont pu se présenter, qui n'avaient pas été envisagées au préalable. Ce qui m'a conduit à de constants réajustements. Parmi les réponses atypiques figurent par exemple le cas des allomorphes, en particulier lorsque le questionnaire était renseigné par plusieurs informateurs. Afin de ne pas multiplier inutilement les doublets, qui auraient rendu malaisé la manipulation du questionnaire, à chaque fois que des réponses divergeaient sur un point autre que la structure accentuelle, j'ai noté une seule forme, privilégiant tel ou telle informateur(-trice) au cas par cas. Lorsqu'au contraire il s'agissait d'allomorphes accentuels, le ou les informateurs donnant successivement deux réponses correspondant à deux types accentuels, la notation inclut les deux réponses, dans l'ordre où elles m'ont été données. A chaque fois que possible, des précisions sont également fournies quant à leurs emplois respectifs (usage dominant, contact avec les parlers voisins...). Parfois, il s'agissait d'ajouts de la part des informateurs, le feu de la conversation faisant émerger d'autres termes du quotidien en lien avec ceux que je recherchais. Dès le début de l'enquête, j'ai pris l'habitude de noter, par parenthèse, ceux qui me semblaient intéressants, soit à titre de renseignement ethnographique (terme rare, emploi particulier, déviation de sens, ou simplement inconnu de moi...), soit parce qu'ils fournissaient une prononciation inattendue (archaïsme, marqueur géographique spécifique, ou occurrence supplémentaire de longueur secondaire). Pour enrichir le corpus, parfois lacunaire, et pour mieux rendre compte du parler de chaque point d'enquête, il m'a paru pertinent d'inclure ces ajouts à la liste des réponses obtenues. Autre cas de figure épineux : lorsqu'une réponse présente une altération structurelle du terme attendu, par syncope de syllabe atone. Il peut arriver qu'un paroxyton, prononcé de façon cavalière, se transforme de cette manière en oxyton. Le cas est plus courant encore des trisyllabes à accent initial, indûment réduits à deux syllabes. Ce qui a pour conséquence de fausser la lecture des cartes et des statistiques : un même terme, attesté dans des localités voisines, peut être ainsi rangé sous deux types

différents alors que d'un point de vue étymologique, c'est la même syllabe qui serait accentuée dans les deux cas. A chaque fois que des situations de ce genre seront avérées, on privilégiera donc la forme originelle, en signalant le traitement particulier opéré.

2.3.3 – Résultats

Le questionnaire étant renseigné, il restait à le transposer sous forme de cartes. Très rapidement, cependant, au cours même de la réalisation de l'enquête, j'ai commencé à me rendre compte que des éléments assez nombreux ne cadraient pas avec l'hypothèse de départ et que la réalité du terrain imposait une situation nettement plus complexe. Pour un certain nombre de réponses, il m'arrivait de relever des types accentuels mixtes dans les parlers les plus méridionaux, c'est-à-dire à l'opposé de la polarité nord-ouest définie plus haut, sans solution de continuité. Le cas des mots *kalet* (dur) ou *plijadur* (plaisir), par exemple, étaient caractéristiques de cet état de fait, à côté de bien d'autres. Comme on va le voir ci-dessous, l'enquête étant achevée, l'observation attentive des données va conduire à une remise en cause de tous les présupposés.

La numérotation des cartes s'étend jusqu'au nombre cent cinquante. Il faut cependant mentionner quelques additions : des cartes *bis*, incorporées pour tester un même terme sous plusieurs angles. Le travail effectué a consisté à repérer quelques grandes tendances qui se dégagent du corpus, à ordonner les cartes en fonction des phénomènes mis en évidence puis, le cas échéant, à les recouper sous forme de cartes synthèses. Chaque phénomène est, lorsque c'est possible, mis en lumière par une carte type, choisie pour la netteté avec laquelle elle le fait apparaître. Parfois, il peut s'agir d'une série de cartes, ordonnée également selon des critères de netteté explicités au cas par cas. Suivent des cartes égrenant des situations particulières, qui se rattachent au même phénomène, mais dont les résultats sont pour diverses raisons davantage sujets à caution.

2.3.3.1 – Les schémas classiques

Oxytonie générale

Le premier cas de figure à mentionner est la situation représentée par les cartes 1 à 18 : l'oxytonie générale, c'est-à-dire sur toute la zone d'enquête sans exception. La carte 1 en est le modèle. Celle-ci confond les six termes qui correspondent pleinement à la définition (encore que Perret ait fourni deux réponses pour *lourd* : [pɔ'ne:r] et ['pɔne:r]). Les cartes 2 à 7 montrent des situations analogues, mais pour lesquelles quelques lacunes apparaissent : non-

réponses ou réponses divergentes. Dans tous les cas, cependant, ces absences d'informations sont relativement négligeables puisque les zones d'ombre sont cantonnées à des marges (6, *ebet*, du tout), ou ne concernent que des cas uniques (3, *achap*, échapper) ou isolés (7, *kentoc'h*, plutôt).

Les cartes 8 à 13 sont plus fragiles, car les termes supports de l'enquête ne sont attestés que sur une portion plus ou moins modeste du terrain étudié. Les cartes 14 à 16 présentent des formes localement réduites par syncope à une seule syllabe. La représentativité de ces réponses a cependant déjà été examinée plus haut. Les cartes 17 et 18 combinent ces deux difficultés.

La bipartition oxytonie/paroxytonie

L'autre schéma important est celui qui oppose frontalement les deux principaux types accentuels : un même terme se présente alors dans une zone sous forme oxytonique, dans l'autre sous forme paroxytonique, sans faire intervenir de type mixte. Ce cas de figure est très nettement majoritaire, comme le montre le nombre de cartes pour cette section : quarante-huit, soit le tiers du corpus environ.

La carte 19 (*sec'hed*, soif) en fournit tout à la fois la carte-type et celle de la plus grande extension de la paroxytonie. Les figures suivantes, jusqu'à la carte 43 (*breudeur*, frères) montrent un rétrécissement progressif de cette zone, qui pour certains termes ne concerne qu'un secteur bien limité, voir seulement quelques localités situées à l'extrême nord-ouest de la zone d'enquête.

Viennent ensuite les cas particuliers. Tout d'abord, des enclaves, c'est-à-dire des zones accentuelles discontinues, où un même phénomène apparaît dans des micro-zones isolées séparées d'une zone plus vaste présentant les mêmes caractéristiques. La carte 44 (*plied*, cierge) serait ainsi un doublet de la carte 19 si elle ne faisait apparaître à l'extrême ouest (Arzano et Berné) deux occurrences d'oxytonie en pleine zone paroxytonique. Les cartes 45 (*ebeul*, poulain) à 49 (*segal*, seigle) sont en quelque sorte des variations sur le même thème. La carte 50 (*sekour*, aider) présente une situation analogue, mais en décalant l'enclave oxytonique vers l'ouest et en l'élargissant. Pour le coup, c'est l'accent paroxytonique qui semble ici enclavé, et il l'est effectivement, à l'échelle de la Basse-Bretagne. La même remarque vaut pour la carte 51 (*gwenan*, abeilles), plus ambiguë encore. La carte 52 (*kristen*, chrétien), ne montre pas d'enclave à proprement parler, mais elle illustre également une certaine porosité des isoglosses, ce qui justifie de la ranger ici. Le tracé même de la limite accentuelle, très sinueux sur une portion étroite de territoire, semble être signe de dynamisme.

La co-occurrence des deux accentuations à Persquen, confirme cette impression. Il s'agit peut-être ici d'une enclave en cours de formation : si mon informateur ne m'avait donné que la forme paroxytonique, Inguignel se verrait en effet enclavé. Ce qui invite à renouveler une prudence de tous les instants dans la lecture des cartes de cette nature.

Les cartes 53 (*nemet*, sauf) et suivantes montrent toujours une bipartition de la zone d'enquête, mais des données manquent pour fournir un panorama complet. Si les lacunes sont minimales pour la carte 53, et également négligeables pour la 54 (*farsus*, drôle) qui limite les vides à des régions marginales, elles le sont bien moins pour les cartes 55 (*malardez*, mardi gras), 56 (*begeg*, idiot), 57 (*gwazhad*, averse), 58 (*tasad*, chopine) et 59 (*motenn*, butte). Pour celles-ci en effet, ce sont des régions en quelque sorte stratégiques qui sont laissées dans l'ombre. Stratégiques, parce que la limite accentuelle est susceptible de s'y déployer et donc de fournir une image fort différente de celle obtenue.

Les cartes 60 (*yaouank*, jeune) et 61 (*teod*, langue) méritent d'être signalées également. Des entrées dissyllabiques y sont devenues localement monosyllabiques. Dans le cas de la carte 60, cette évolution ne prête pas à conséquences, puisque la démarcation entre oxytonie et paroxytonie oppose bien des dissyllabes de part et d'autre. La carte 61 est d'un maniement plus délicat puisqu'elle isole, par un monosyllabe en position centrale, des dissyllabes périphériques. Il est possible que le monosyllabe résulte d'une réduction, mais il paraît difficile de trancher en faveur d'une oxytonie ou d'une paroxytonie originelle. Il est plus vraisemblable de faire remonter /tɛ:t/ à */tɛat/ plutôt qu'à */tɛ'at/, et c'est peut-être l'explication juste pour certains parlars au nord-ouest de la zone, mais elle est peu probable dans les parlars du sud-est. Et encore pourrait-on avancer que les variantes de /tɛ:t/ remontent plutôt à des formes diphtonguées, comme celle attestée à Malguénac, où /tɛ:t/ est réalisé [t'i³t]. On évitera donc de se perdre en conjectures et l'on se contentera des imperfections de la présente carte.

Enfin, les dernières cartes traitent de quelques cas épineux de polysyllabes, accentués localement sur la syllabe initiale. Comme il a été précisé plus haut, le type accentuel *initial* est arbitrairement articulé au type paroxytonique. La carte 62 (*penijenn*, pénitence) fournit une carte-type de ce phénomène et ne pose pas de problème particulier. Les cartes suivantes, en revanche, qui montrent notamment des syncopes de syllabes atones, demandent parfois une certaine souplesse à l'analyste : [l'ba'rwəs] à Arzano (carte 64, *paradoz*, paradis) est donc considéré comme type initial (cf. supra).

Enfin, la carte 66 (*levenez*, joie) présente le défaut d'être trop lacunaire pour être exploitable. Il est à noter que le terme appartient au vocabulaire religieux : là où il est connu, c'est en général par le biais des cantiques. D'où des interférences avec d'autres termes issus du même lecte (réponse [gʷer], pour *gloire* à Saint Bathélémy). D'où également une représentation plus faible dans les régions peu pratiquantes (le pays *pourlet* en particulier), où l'emprunt au français [ʒwe:] n'a plus de concurrent. Il semble qu'il n'y ait guère qu'à Pluneret que le mot soit d'un usage courant.

La bipartition entre oxytonie et paroxytonie ne forme donc pas une frontière abrupte et constante. Au contraire, à la suite de Falc'hun, on constate que les types accentuels se partagent la zone d'enquête selon des contours fluctuants, qui diffèrent selon chaque terme. Les polarités de premier niveau, définies en préambule de ce chapitre se voient par ailleurs confirmées, tant il est patent que le maximum d'occurrences paroxytoniques est concentré au nord-ouest, tandis qu'elles ignorent le sud-est.

Mais si cette frontière est élastique, il est du moins possible d'en cerner une des limites maximales, au-delà de laquelle la paroxytonie n'est jamais attestée. Comme il a été dit, la carte 19 (*sec'hed*, soif) en fournit l'image. Mais elle est isolée et il convient de confirmer ses données en procédant à un aperçu statistique à partir de la totalité des cartes. C'est ce que montre la carte de synthèse VI. Pour chaque point d'enquête, les différents types accentuels ont fait l'objet d'une évaluation proportionnelle, traduite en pourcentages. On trouvera donc indiquée la proportion de paroxytons attestés (non-inclus les accents initiaux).

La zone d'oxytonie exclusive, ou d'accent fixe, apparaît donc en négatif. Elle correspond à ce que la terminologie traditionnelle nomme le haut-vannetais. À l'ouest de l'isoglosse en gras, s'étendent les parlers bas-vannetais, qui d'un point de vue accentuel ressortissent à la zone d'accent libre, beaucoup plus vaste. Il apparaît que la proportion de paroxytons varie de façon significative selon une répartition en strates, orientées sud-ouest/nord-est, ce qui est également cohérent avec la localisation des polarités I. Reste à savoir s'il en ira de même avec les polarités II. Selon l'hypothèse de départ, on devrait s'attendre à voir se prolonger dans la zone oxytonique les strates mentionnées ci-dessus, mais cette fois à propos de la répartition des types mixtes.

2.3.3.2 – *L'oxytonie mixte*

L'observation des types accentuels mixtes va, dans un premier temps, consister essentiellement à vérifier l'hypothèse qui a été présentée plus haut. À savoir que la répartition

géographique des types mixtes devrait être dense au nord-ouest et clairsemée au sud-est de la zone d'observation. Ce qui permettra de formuler ultérieurement les conclusions adéquates. La première étape de ce travail de vérification est donc de produire une carte de synthèse faisant apparaître la proportion d'oxytons mixtes pour chaque point d'enquête, analogue à celle qui a été présentée plus haut pour les paroxytons. Ce qui conduit à la carte de synthèse VIII. Celle-ci est éloquente. Tous les présupposés avancés jusqu'ici s'effondrent. C'est même tout le contraire de ce qui était attendu qui apparaît. La démarcation établie plus haut à partir de la présence ou non de paroxytons avait conduit à distinguer deux zones, celle d'accent fixe, où l'accent est toujours oxytonique (pur ou mixte) et celle d'accent libre, où l'accent d'intensité est imprévisible. Ici, cette division bien tranchée n'a semble-t-il pas lieu d'être, puisque la proportion de types mixtes se répartit pratiquement sans coïncider avec cette limite. Elle me paraît pourtant conserver une certaine pertinence : si l'on considère uniquement la zone d'accent libre, on constate que la variation spatiale n'apporte pas de distorsion flagrante avec l'hypothèse de départ. On peut bel et bien, en effet, parler de strates, ou de paliers orientés conformément aux polarités présentées plus haut. Même si ces paliers ne sont pas aussi nets que pour les paroxytons, ils montrent bien une progression qui placent le maximum d'occurrences mixtes au sud-est et le minimum au nord-ouest. Ce qui est normal puisque plus on progresse vers le nord-ouest, plus les types mixtes sont en concurrence avec un nombre élevé de paroxytons. C'est donc très logiquement aux environs de Bubry et Lanvaudan que se rencontrent le taux le plus faible de paroxytons (de 8 à 12 %), et le plus élevé en zone d'accent libre, d'oxytons mixtes (de 18 à 20 %).

Mais que dire de la zone d'accent fixe ! En appliquant la méthode utilisée jusqu'à présent, la région se laisse aussi diviser aisément en strates, en fonction de seuils déterminés. Mais au lieu de prolonger les paliers mis en évidence en zone d'accent libre, ceux-ci se trouvent en parfaite opposition. Au lieu de leur être parallèles, ils leur sont perpendiculaires. Et comble de contradiction, alors qu'on l'attendait au nord, la région où les oxytons mixtes atteignent leur maximum d'occurrence se trouve au sud. En terme de points d'enquête, il s'agit de Landévant, avec 28,67 %. Quant à la proportion minimale d'oxytons mixte, la palme est détenue par Colpo (14,59 %). A peu de distance donc, mais il faut se rappeler la part d'incertitude qui entoure les réponses fournies par les informateurs locaux (cf. supra). L'influence du français n'est pas à exclure dans le profil obtenu. Si l'on écarte Colpo, la région la moins touchée par les types mixtes se recentre nettement sur le nord (et donne plus de cohérence à l'ensemble de la carte). Le point d'occurrence minimale est alors Malguénac (point le plus au nord de la zone d'accent fixe), avec 15,62 %.

Ces résultats imposent donc d'abandonner l'hypothèse de départ. Mais comment réorienter l'analyse ? En fait, cette découverte, pour surprenante qu'elle soit, ne fait que confirmer des impressions empiriques notées de façon désordonnée. Au cours de la réalisation des entretiens, puis naturellement de la confection des cartes, un certain nombre de faits discordants étaient apparus, qui laissaient envisager d'autres pistes. C'est donc le moment de prendre au sérieux ces objections. Comme on le verra ci-dessous, il apparaît en fait que la concentration d'oxytons mixtes ne répond pas à une, mais à plusieurs polarités.

La polarité Nord-Ouest

C'est à la polarité Nord-Ouest qu'il revient d'occuper la première place. Celle-ci confirme en effet ce qui avait été avancé. Les cas où elle apparaît de la façon la plus probante s'échelonnent de la carte 67 (*moged*, fumée) à 69 (*labour*, travail). Les oxytons mixtes y sont concentrés sur une zone géographiquement compacte : une bande étroite sur les deux premières cartes, puis beaucoup plus large pour la carte 69, puisqu'elle refoule l'oxytonie pure dans ses derniers retranchements. La zone d'oxytonie mixte se situe donc à l'interface de la zone de paroxytonie et de celle d'oxytonie pure, et l'on voit bien par conséquent qu'elle forme une sorte de transition entre les deux types accentuels.

La carte 70 (*chadenn*, chaîne) est problématique de par sa diversité onomasiologique. Les réponses du type [ʃɑ'dɛn] et [ʃɛ'nɛn] peuvent pourtant être comparées avec fruit : les deux termes se partagent la zone d'enquête de façon complémentaire. [ʃɑ'dɛn] se présente uniquement sous forme paroxytonique ou mixte ; [ʃɛ'nɛn] sous les trois formes possibles, mais sur des aires disjointes, la forme oxytonique étant isolée. En fusionnant les aires de [ʃɑ'dɛn] et [ʃɛ'nɛn], on obtient la carte 70-bis. Celle-ci présente un trou assez important : l'aire de [rã'ʒɛn], mais pour le reste, elle s'inscrit dans la même logique que les cartes précédentes.

Les oxytons mixtes ne forment toutefois pas toujours une zone homogène. Sur les cartes 71 (*chervad*, banquet) à 75 (*nebeut*, peu), seules des occurrences isolées apparaissent, mais leur localisation géographique permet de les attribuer à cette même polarité quoique des réserves puissent être formulées concernant ce choix. Les choses se compliquent un peu plus lorsque les oxytons mixtes se répartissent en deux zones géographiques opposées. Manifestement, ils ressortissent alors à deux polarités distinctes. C'est ce que montre par exemple la carte 77 (*hirder*, longueur). En plus de la zone mixte contiguë à la zone paroxytonique, une deuxième zone mixte apparaît, celle-ci semblant obéir à une polarisation

est-sud-est. Les cartes 78 (*alc'hwez*, clé) et 79 (*kurun*, tonnerre) en montrent un aperçu, cette dernière avec des occurrences isolées uniquement.

Enfin viennent les trisyllabes. La carte 80 (*taladur*, doloire) ne pose pas de problème particulier, sinon le fait d'être fortement lacunaire. Comme précédemment, elle montre un cas isolé d'oxytonie mixte, rattachable à cette polarité. La carte 81 (*avalenn*, pommier) appartient par contre aux cas particuliers. Elle présente elle aussi une double polarité, l'une très nette au nord-ouest, l'autre au sud, avec un cas isolé. Il faut préciser qu'ici, c'est la syllabe initiale, et non l'antépénultième, qui reçoit la longueur secondaire. A l'ouest, cette syllabe initiale est très majoritairement porteuse de l'accent principal, la paroxytonie n'étant signalée qu'à Perret. Mais en dehors de Caudan, l'initiale accentuée ne porte pas d'accent de longueur en plus de l'accent d'intensité. Ce qui tendrait à accréditer que l'accentuation initiale et l'oxytonie mixte sont les deux facettes d'un même phénomène. Soumis aux influences centrales, les parlers de la zone considérée réagissent soit en déplaçant franchement l'accent principal, soit en allongeant une syllabe pré-tonique. Dans les deux cas, il s'agit d'un affaiblissement de la syllabe finale. Mais il y a une profonde différence de degré entre ces deux traitements. Les unités accentuées à l'initiale ont quitté définitivement le domaine de l'oxytonie, alors que les types mixtes s'y rattachent encore. S'il était possible de montrer que tous les parlers bretons convergent vers la paroxytonie (ce qui serait peut-être défendable sur une perspective de très long terme), l'accentuation initiale représenterait dans cette direction un état plus évolué que l'oxytonie mixte. Le problème de l'accentuation initiale (comment l'analyser ?) avait été évacué grâce à une séparation nette entre oxytonie et non-oxytonie. Ce qui, un peu arbitrairement, amenait à considérer l'accentuation initiale comme une alternative à l'accent paroxytonique plutôt que comme un sous-type d'accent oxytonique (bien qu'elle en soit issue, cf. Falc'hun 1963). Ce choix se trouve donc ici légitimé.

La carte 82 (*bilhetenn*, billet) abonde également dans ce sens. Au premier abord, elle paraît assez complexe, du fait de la diversité des formes qu'elle comporte : trisyllabes originelles ou réduites par syncope, accentuation initiale, paroxytonique, oxytonique ou mixte, le tout combiné de diverses manières. Mais elle se simplifie d'elle-même lorsque d'une part on sépare les formes non-oxytoniques, toutes variantes confondues, des formes oxytoniques ; et que d'autre part on ne prend en considération que la structure accentuelle, indépendamment du nombre de syllabes. La zone paroxytonique forme alors un bloc homogène avec la zone d'accent initial. Une petite zone d'accent mixte vient s'y appuyer au sud-ouest, tandis qu'une occurrence isolée au nord-est révèle une nouvelle polarité.

Après avoir passé ces cartes en revue, il convient de les superposer afin de proposer une vision d'ensemble du phénomène étudié. Mais cette superposition doit être sélective. Elle ne doit pas faire apparaître des occurrences ressortissant à d'autres polarités, et a contrario, elle doit prendre en compte toutes les occurrences isolées relevant de cette polarité, mais apparaissant sur d'autres cartes. C'est ce qui se produit pour les cartes 87 (*halen*, sel), 96 (*brasted*, grandeur), 97 (*kadoer*, chaise), 110 (*kavell*, berceau), 111 (*kendery*, cousin), 118 (*barrad*, averse), 132 (*merenn*, repas), 147 (*skolaer*, instituteur) et 150 (*ebrel*, avril). Au total, ce sont vingt-six items qui sont concernés. Lorsque l'on totalise le nombre d'oxytons mixtes pour chacun d'entre eux, on obtient la carte de synthèse IX. La variation de densité indique bien une concentration au nord-ouest. C'est Séglien qui obtient la valeur maximale, ce qui en fait l'épicentre du phénomène. Son intensité décroît ensuite dans deux directions : l'est et l'ouest. Pourtant, il a déjà été mentionné que la faible proportion d'oxytons mixtes à l'extrême ouest s'explique par la concurrence des paroxytons. Si l'on exclut donc les points d'enquête où la proportion de ces derniers dépasse 30 %, on obtient la ligne A. En considérant à présent uniquement la région à l'est de la ligne A, où la paroxytonie est soit nettement minoritaire, soit absente, la configuration des paliers est bien le signe d'une évolution dégressive en direction du sud-est.

S'appuyant sur cette carte, l'hypothèse d'une contamination par le nord-ouest, où les oxytons mixtes seraient les prémices d'un basculement accentuel paraît donc légitime. Il se pourrait d'ailleurs que cette explication soit juste pour toute ou partie des termes relevés ici. Mais elle ne rend pas compte de l'oxytonie mixte dans son ensemble. La carte de synthèse s'appuie sur seulement vingt-cinq entrées, ce qui en soit est déjà bien faible au regard du corpus total. Et sur ces vingt-cinq termes concernés, le maximum d'occurrences simultanées se monte seulement à dix (à Séglien). Force est donc de constater qu'il s'agit là d'un cas de figure assez mineur.

Des polarités inattendues

Au sud

Une carte présentant une zone d'oxytonie mixte isolée et bien circonscrite au sud de la zone d'enquête, représente un défi à l'interprétation. C'est ce que montre le corpus au-delà de la carte 82. Sur les cartes 83 (*goude*, après) et 84 (*plijadur*, plaisir), aucune continuité géographique possible entre paroxytonie et oxytonie mixte. La seconde n'est donc pas issue de la première, contrairement à ce qu'il était possible d'avancer tant que les zones mixtes étaient contiguës aux régions paroxytoniques. Il faut donc conclure à présent à un

développement *in situ*, indépendant des influences du nord-ouest. Les polarités de second niveau (oxytonie pure/oxytonie mixtes) ne sont pas à écarter définitivement. Mais leur distribution géographique ne correspond pas à ce qui avait été envisagé. Au lieu d'une opposition binaire, le paysage apparaît multipolaire. Parmi ces nouveaux cas de figure, des cartes en nombre suffisant, et présentant une certaine régularité, permettent d'attester une polarité sud.

Elle apparaît d'abord limitée sur les cartes 83 (*goude*, après) et 84 (*plijadur*, plaisir), puis elle recouvre une région beaucoup plus vaste sur les suivantes : 85 (*rigolenn*, ruisseau) et 86 (*noziad-nozvezh*, nuitée). Cette dernière pose un léger problème onomasiologique, puisqu'elle combine deux termes. Problème mineur, cependant et sans incidence sur l'interprétation de la carte. Dans les deux cas, il s'agit de formes dérivées d'un même monème, et la répartition des types accentuels indique que ceux-ci ne sont pas conditionnés par la différence de suffixe dérivationnel. Le point commun de ces quatre premières cartes est, on l'a dit, de présenter une zone d'oxytonie mixte isolée de la zone paroxytonique. Ce n'est plus le cas avec la carte 87 (*holen*, sel). Deux zones mixtes apparaissent ici : la première concerne un point isolé, Séglien. Ce qui correspond à la polarité nord-ouest. La seconde au sud, mais cette fois, le contact s'établit avec la zone de paroxytonie. Peut-on être sûr que les points d'enquête les plus à l'ouest (Caudan, Lanvaudan, Quistinic, Languidic) ne ressortissent pas cette fois encore à la polarité nord-ouest ? Il se pourrait que sur cette carte, deux polarités aient fusionné par extension progressive. Ne pouvant guère répondre à cette question, on considérera que dans l'ensemble, la zone mixte étant nettement centrée sur le sud, il convient de l'attribuer à cette polarité. Le même problème se pose, de façon encore plus aiguë pour la carte 88 (*bara*, pain).

Les cartes suivantes posent quelques problèmes : l'extension de la zone mixte est limitée par des trous informationnels. Pour la carte 89 (*mallozh/malur*, malheur), les zones d'ombre sont imputables à des non-réponses, pour la carte 90 (*mabeg*, gendre), le terme testé est concurrencé sur ses flancs est et ouest par d'autres lexèmes. Trois cartes cumulent ensuite cette difficulté avec la précédente : l'extension de la zone mixte rend incertaine son appartenance à la polarité sud. C'est le cas de la carte 91 (*eured*, mariage), encore que celle-ci ne soit pas trop douteuse. Les cartes 92 (*flourenn*, vallée humide) et 93 (*doare*, manière) le sont davantage. Comment être sûr qu'ici aussi, il n'y a pas plusieurs polarités enchevêtrées ?

Enfin, les dernières cartes de cette section montrent des occurrences isolées d'oxytonie mixte. Points uniques sur les cartes 94 (*kevnidenn*, araignée) et 95 (*kounifl*, lapin), ou témoignant d'une autre polarité (cartes 96 (*brasted*, grandeur) à 98 (*brezel*, guerre).

Au sud-est

Parmi les cartes montrant des types mixtes en des points isolés, certaines se signalent par une distribution nettement décentrée vers le sud-est, plutôt que le sud proprement dit. Ceci apparaît bien sur les cartes 99 (*soubenn*, soupe) et 100 (*e-raok*, avant). Il ne pourrait s'agir que d'un épiphénomène. La carte 101 (*kistin*, châtaignes) montre une seule occurrence de type mixte, à Arradon, c'est-à-dire très au sud. Faut-il vraiment vouloir y voir une polarité distincte de la précédente ? La réponse est délicate, mais en compulsant quelques cartes particulièrement nettes, qui seront présentées ci-dessous, il semble bel et bien possible d'établir une polarité sud-est. Dès lors, considérant que le noyau central de la polarité sud était constitué par le triangle Pluneret-Landévant-Erdeven, le cas de la carte 101 (*kistin*, châtaignes) se rattache bien au sud-est. Idem pour les cartes 102 (*enep*, contre) et 103 (*devezh*, journée). Sur cette dernière, bien que l'oxytonie mixte englobe Pluneret, il ne s'agit que d'une extension de la zone mixte, qui reste centrée au sud-est. Trois autres cartes montrent ensuite des extensions comparables, mais plus vastes : les cartes 104 (*paper*, papier), 105 (*kalet*, dur) et 106 (*chapel*, chapelle). Sur la première, la zone mixte laisse de côté Erdeven, ce qui place son centre de gravité nettement au sud-est. Les deux autres sont plus discutables. Il pourrait s'agir aussi bien de cas ressortissant à la polarité sud, ou encore d'une fusion des deux polarités. Ici encore, puisqu'il n'est pas possible de trancher de façon satisfaisante, c'est la physionomie de la carte et ce qui apparaît comme le centre de gravité de la zone mixte, qui déterminent son attribution au sud-est.

Parmi les cas particuliers, la carte 107 (*tadeg*, beau-père) est épineuse. Toute la moitié ouest de la zone d'enquête n'a pas été renseignée, pour cause de variation de vocable. C'est donc en quelque sorte par défaut que cette carte se trouve rangée ici, selon les mêmes critères de physionomie expliqués plus haut. On notera par ailleurs qu'une carte sémantiquement connexe, *mabeg*, beau-fils (90), avait été classée dans la polarité sud par manque de données au sud-est. Viennent ensuite les cartes présentant des occurrences isolées rattachables aux polarités voisines. La carte 111 (*kenderv*, cousin) présente également la plus grande extension du phénomène. Enfin, la carte 112 (*sorc'hienn*, conte) est fortement sujette à caution du fait de ses importantes lacunes.

Une fois synthétisées, toutes ces cartes auxquelles s'ajoutent quelques occurrences marginales, donnent la carte XI. La polarité sud-est apparaît donc comme l'exact contrepoint des influences du nord-ouest. On notera toutefois qu'avec seulement dix-sept items, ce phénomène est lui aussi faiblement représenté.

Au sud-ouest

De la même façon que pour la polarité sud-est, certaines cartes indiquent des zones mixtes décentrées vers le sud-ouest. Un exemple en est fourni par les cartes 113 (*koutell*, couteau) à 116 (*goulle*, vide). L'identification de cette polarité pose pourtant doublement problème. D'abord il faut la distinguer de la polarité sud *stricto sensu*. Ce qui est possible en reproduisant l'argument avancé plus haut pour la polarité sud-est : une distribution récurrente centrée en dehors du noyau sud. Mais ensuite, il faut établir son autonomie par rapport à la polarité nord-ouest. Le sud-ouest de la zone d'enquête est en effet une région où se déploie cette polarité, comme le montre la carte synthèse IX. Pourquoi avancer la carte 113 (*koutell*, couteau), présentant une seule occurrence à Caudan, pour étayer une éventuelle polarité sud-ouest, alors que sur la carte 68 (*kole*, taureau), Caudan venait alimenter la polarité nord-ouest ? La différence de traitement entre les deux cartes tient à un critère déjà émis plus haut, celui de la continuité géographique. En l'absence de contiguïté entre la zone paroxytonique et la zone mixte, l'oxytonie mixte ne peut s'expliquer par l'influence d'un type accentuel sur l'autre. Par conséquent, l'oxytonie mixte est à considérer comme un type en soi, qui ne se rattache pas à la même origine que la polarité nord-ouest. Les cartes 113 (*koutell*, couteau) à 116 (*goulle*, vide) montrent bien un tel cas de figure.

La carte 117 (*hiziv*, aujourd'hui) est plus discutable, puisque là, il y a contact entre paroxytonie et type mixte. Mais la disposition de la zone mixte est perpendiculaire à la zone paroxytonique, et non plus parallèle. Alors que sur les cartes 68 (*kole*, taureau) et 82 (*bilhetenn*, billet), le lien entre les deux types paraissait évident, ici, la zone mixte semble s'étaler librement. On pourra toujours avancer qu'à Berné, une oxytonie mixte de contagion, c'est-à-dire de polarité nord-ouest est plus vraisemblable, et qu'elle côtoie par hasard une oxytonie mixte autonome, de polarité sud-ouest à Merlevenez (le cas de Lanvaudan pouvant appartenir à l'une ou l'autre). Mais j'ai déjà renoncé à départager les oxytons mixtes, faute de critère satisfaisant.

La carte 118 (*barrad*, averse) est peu problématique, si ce n'est de légères lacunes, sans grande incidence interprétative. La même difficulté se présente de façon plus aiguë pour les cartes 119 (*skolaj*, enfants ou bâtiments des écoles) et 120 (*dervenn*, chêne).

La carte synthèse XII permet de cerner le phénomène dans son ensemble. Comme on le voit, les polarités s'amenuisent au fur et à mesure qu'elles sont mises en évidence. Celle-ci ne comporte que dix entrées, et n'atteint sa plus forte concentration qu'avec seulement six.

Au nord-est

Il reste un petit nombre de cas, pour lesquels les oxytons mixtes apparaissent concentrés au nord-est de la zone d'enquête. Jusqu'à présent, les polarités présentées s'appuyaient sur un certain nombre de cartes, qui quoique limité, paraissait suffisant pour les étayer. Cette fois, la polarité dont il est question ne concerne que neuf termes. C'est dire si elle est fragile, mais dans le même temps, on ne voit pas très bien comment expliquer autrement les cartes 121 (*diwezhat*, tard) à 124 (*ludu*, cendres). Lorsqu'on les superpose aux autres cartes comportant des occurrences isolées (120 *dervenn*, chêne ; 91 *eured*, mariage ; 98 *brezel*, guerre ; 82 *bilhetenn*, billet ; 78 *alc'hwez*, clé), on obtient bien une carte de synthèse assez parlante (carte XIII).

La carte 121 (*diwezhat*, tard) est tout de même un peu douteuse. Le seul cas d'oxytonie mixte (à Moréac) pourrait ainsi s'expliquer par la réduction à deux syllabes d'un trisyllabe originel et par l'assimilation d'une semi-voyelle à la voyelle précédente, selon le modèle suivant :

dəʋə'hat > dəʋ'hat > dœ'hat

La carte 123 (*bemdez*, tous les jours) est également problématique, puisqu'elle montre une combinaison *a priori* impossible en breton : une voyelle longue précédant le phonème /m/. Les données du terrain ayant priorité sur les constructions de laboratoires, on considérera cette carte comme valide jusqu'à plus ample informé. La carte 124 (*ludu*, cendres), ainsi que les cartes marginales fournissent en revanche une assise plus difficilement contestable à la polarité nord-est.

2.3.3.3 – Cas particuliers

Bipartition paroxytonie ou accent initial/type mixte

Après avoir passé en revue les cartes où les oxytons mixtes sont confinés en des zones géographiques bien déterminées, il faut aussi mentionner celles où l'oxytonie mixte est la seule forme d'oxytonie représentée, et fait bloc face aux types accentuels spécifiques des parlers centraux. C'est ce que montrent les cartes 125 (*azen*, âne) et 126 (*raden*, fougères), pour la paroxytonie, probablement les deux seules cartes présentant un tracé rigoureusement identique. D'autres cartes suivent, montrant les variations de limite entre les deux types. Les cartes 129 (*nadoez*, aiguille) à 131 (*aluzon*, aumône) montrent ensuite des trisyllabes (le terme *nadoez* étant trisyllabique à Perret), où les types accentuels mettent en jeu face à l'oxytonie mixte, l'accentuation initiale. Il a pourtant déjà été précisé que l'accent initial n'est pas à considérer comme un sous-type d'accent paroxytonique, mais comme une variante complémentaire de ce dernier, solidaire dans une même opposition aux types oxytoniques.

La carte 130 (*haderez*, semoir) présente une continuité assez remarquable entre les deux zones. De part et d'autre de l'isoglosse, il y a une identité frappante dans la distribution de la longueur vocalique sur la première syllabe. Un cas du même type sera discuté un peu plus loin dans la partie interprétative. La carte 131 (*aluzon*, aumône) est comparable, mais malheureusement assez lacunaire.

Absence de polarisation

Viennent ensuite un nombre assez important de cartes qui ne se laissent pas analyser avec la même limpidité que les précédentes. La carte 132 (*merenn*, repas), a déjà été exploitée pour illustrer la polarité nord-ouest. Elle présente toutefois également une distribution notable d'oxytons mixtes au sud de la zone d'enquête, mais hors des noyaux de polarisations définis jusqu'à présent. Peut-être faudrait-il rattacher ce phénomène à la polarité sud, mais l'absence de données à Erdeven rend douteuse cette option. Plusieurs des cartes suivantes laissent également perplexe : la 133 (*linenn*, ligne), reproduit une situation analogue, mais plus incertaine encore. L'irrégularité du partage des zones laisse penser qu'il pourrait y avoir là fusion de plusieurs polarités. Comment trancher alors, quels points attribuer à quelles polarités ? Le même problème se pose pour quelques cartes suivantes, certaines laissant une forte impression d'anarchie, comme les cartes 134 (*baelon*, poêle) et 135 (*krouedur*, enfant), d'autres paraissant moins chaotiques comme les cartes 136 (*kalon*, cœur) et 137 (*kafe*, café) mais cependant tout aussi rebelles à des polarisation claires.

Les cartes 138 (*kleñved*, maladie) à 142 (*gwerenn*, verre) montrent une quasi-généralisation de l'oxytonie mixte, à l'exclusion de quelques bastions périphériques. Par rapport aux pôles établis plus haut, les cartes prennent donc souvent la forme d'une inversion des polarités.

Les cartes 143 (*charre*, charroi) à 149 (*pinvidik*, riche) ajoutent aux difficultés précédentes de fortes lacunes. Ce qui en limite la lisibilité, bien que certaines puissent apporter des éclairages intéressants, comme on le verra plus loin.

Enfin, la carte 150 (*ebrel*, avril) accumulent les bizarreries : outre l'absence de polarisation de l'oxytonie mixte, des phénomènes de paroxytonie sont signalés à Saint Barthélémy et Landévant, en pleine zone d'oxytonie exclusive. Cette apparente contradiction sera résolue en conclusion de la partie interprétative (§ 2.3.4.2).

2.3.4 – Interprétation

La deuxième partie de ce chapitre, consacrée aux résultats de l'enquête, avait consisté à prendre acte des cartes et à les classer en fonction de leur profil. Ce qui représentait en soi en quelque sorte un premier niveau d'analyse. Leur interprétation doit maintenant être affinée pour tenter ainsi de contribuer à une meilleure compréhension des lignes de forces qui traversent le corpus. D'autant plus que celui-ci a fait apparaître des tendances très éloignées de celles envisagées par l'hypothèse d'origine. L'analyse rigoureuse que l'on s'efforcera de mener dans les pages qui suivent, devra donc répondre à la question initiale de l'origine de la longueur secondaire en rendant compte d'une réalité plus complexe et, on le verra, sujette à controverse.

2.3.4.1 – Qu'est-ce que la longueur secondaire ?

L'hypothèse à l'épreuve des faits

On a déjà pu apprécier au cours de la description du corpus constitué par les cartes combien s'imposait une image différente de celle qui était attendue. Abandonnons donc la théorie des polarités de second niveau (oxytons mixtes/oxytons purs) coordonnées à celles de niveau supérieur (paroxytons/ oxytons). Force est de constater tout de même que l'oxytonie mixte apparaît rarement de façon anarchique. Le plus souvent, elle s'organise bien en fonction d'une logique territorialisée. Ce qui autorise la notion de polarisation. Mais cette polarisation ne reflète pas une transition entre le centre de la Basse-Bretagne et sa périphérie sud-est, ici examinée. Elle s'articule en plusieurs noyaux qui rayonnent de façon autonome. Les chiffres du tableau page suivante permettent d'en fixer les contours. Il n'y a pas adéquation entre le nombre d'items et celui des cartes du corpus : la carte 1 regroupe ainsi six termes différents. Par ailleurs, le nombre des items mentionnés ne se limite pas non plus à celui des cartes illustrant chaque section du corpus : la polarité Nord-Ouest comprend seize cartes principales, mais des occurrences isolées, analysées comme appartenant à cette polarité, ont été relevées sur dix cartes supplémentaires, dispersées à travers le corpus (cf. carte de synthèse IX). Les chiffres du tableau correspondent donc au nombre de termes (vingt-six) par lesquels cette polarité est attestée au moins une fois. Certaines cartes peuvent ainsi faire double emploi, lorsque deux polarités y sont manifestes, elles apparaissent logiquement deux fois dans le tableau. Enfin, seuls sont représentés les éléments qui ont été intégrés dès la constitution du questionnaire et ont pu à ce titre être cartographiés. Les réponses spontanées supplémentaires

(en fin de questionnaire) ne figurent pas ici, bien qu'elles aient été prises en compte pour les statistiques propres à chaque point d'enquête.

	<i>Nombre d'items attestés</i>
<i>Absence de types mixtes</i>	71
<i>Polarité NW</i>	26
<i>Polarité S</i>	18
<i>Polarité SE</i>	17
<i>Polarité SW</i>	10
<i>Polarité NE</i>	8
<i>Polarisation indéterminée</i>	24
Total	174

Sur les 174 termes répertoriés, seuls 71 (soit 41 %) sont donc totalement exempts de longueur secondaire, contre 103 (59 %) dans le cas contraire. Pourtant, aucun parler n'atteint une telle concentration d'oxytons mixtes, puisque la valeur maximale se situe à la moitié de ces chiffres (Landévant, 28,6 %). Le tableau suivant propose une comparaison du poids relatif de chaque polarité, entre elles et à l'égard de l'ensemble :

	<i>Nombre d'items attestés</i>	<i>Proportion</i>
<i>Polarité NW</i>	26	14,9 %
<i>Polarité S</i>	18	10,3 %
<i>Polarité SE</i>	17	9,8 %
<i>Polarité SW</i>	10	5,7 %
<i>Polarité NE</i>	8	4,6 %
Base de calcul	174	

La polarité Nord-Ouest est donc bien la première au cas par cas. Mais il est frappant de constater l'existence de trois polarités au sud. Par ailleurs, si isolément celles-ci atteignent des niveaux modestes, lorsqu'on les superpose, elles concentrent 25,8 % des types mixtes attestés.

On remarquera que ces chiffres correspondent approximativement à la valeur obtenue à Landévant, au point d'interférence entre ces trois polarités. Là, elles se superposent en quelque sorte naturellement, et il n'est donc pas étonnant qu'y apparaisse la plus forte concentration d'oxytons mixtes. Cela ne signifie pas que tous les oxytons mixtes appartenant aux trois polarités S/SW/SE soient attestés à Landévant. On peut dire en revanche que l'oxytonie mixte dans le breton de Landévant est alimentée par trois sources d'influences majeures (auxquelles s'ajoute une faible influence de la polarité Nord-Ouest), qui déterminent sa typologie accentuelle. Une observation attentive montre que des conclusions du même ordre peuvent être tirées pour d'autres localités : à Malguénac, par exemple, la proportion d'oxytons mixtes (15,6 %) reflète ainsi l'influence principale de la polarité Nord-Ouest et

d'une discrète polarité Nord-Est. L'oxytonie mixte serait donc prédictible pour chaque point d'enquête à partir des données du tableau ci-dessus, combinées à des facteurs géographiques.

D'où vient-elle ? Quelques réponses

Ces remarques faites, la question de l'origine de la longueur secondaire reste entière. L'hypothèse de départ en faisait le témoin de l'influence des parlers du Nord-Ouest. Cette analyse est désormais remise en cause. Mais comme on va le voir, une telle explication n'est pas à exclure totalement. Il est simplement nécessaire d'en pondérer l'étendue. Si l'influence du Nord-Ouest ne rend pas compte de tous les cas de longueur secondaire, cette perspective semble bien être un élément de réponse.

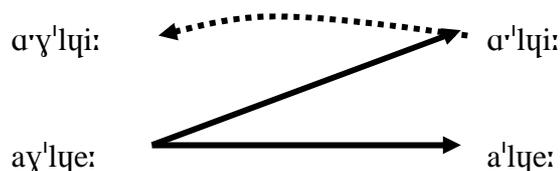
L'influence du Nord-Ouest ?

La carte 78 (*alc'hwez*, clé) offre un intéressant sujet de réflexion. La répartition des types accentuels ne soulève pas de débat particulier : on y voit simplement quelques cas rattachables respectivement aux polarités Nord-Ouest et Nord-Est. Mais cette apparente simplicité masque une grande diversité de prototypes distributionnels. Les réponses obtenues se partagent ainsi selon les huit schémas du tableau suivant³⁶. L'étymologie de *alc'hwez* est controversée (cf. Guyonvarc'h 1975), du moins permet-elle d'établir un archétype */alhwið/, où le phonème /l/ est suivi d'un son fricatif (cf. graphies anciennes -lh- ; gallois *allwedd*). Les distributions [y + l] attestées ici représentent donc des évolutions par métathèse, tandis que les formes dépourvues de friction sont des réductions.

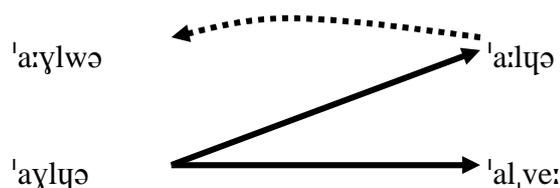
		<i>Syllabe initiale avec fricative</i>	<i>Syllabe initiale réduite (voyelle seule)</i>
<i>Oxytons</i>	<i>Voyelle initiale longue</i>	ɑ'ɣ'lqi: (Quistinic)	ɑ'lqi: (Bieuzy)
	<i>Voyelle initiale brève</i>	aɣ'lqɛ: (Languidic)	a'lqɛ: (Camors)
<i>Paroxytons</i>	<i>Voyelle initiale longue</i>	'a:ɣlwe: (Caudan)	'a:lqə (Berné)
	<i>Voyelle initiale brève</i>	'aɣlqə (Arzano)	'al,ve: (Perret)

³⁶ Merlévenez présente une difficulté particulière, puisque sous forme isolée, on y relève [al'qi:], mais en composition, [spejɛ ɑ'lqi:] (*épingle à nourrice*). La forme avec longueur, quelle qu'en soit l'origine (emprunt tel quel ou archaïsme local) me semble devoir être considérée comme solidaire du premier élément, et ne pouvant pas se présenter de façon autonome.

Il est donc possible d'expliquer la profusion des formes oxytoniques en reconstituant le schéma évolutif suivant :



Selon cette hypothèse, [ay'lqe:] est la forme la plus ancienne, directement issue de *[al'γqe:]. Cette forme évolue de deux façons : le [γ] disparaît, soit par syncope en ne laissant aucune trace : [a'lqe:] ; soit par assimilation régressive, entraînant un allongement de la voyelle précédente : [α'lqe:] (l'allongement entraînant à son tour une modification de timbre). Dans un deuxième temps, par analogie ou hypercorrection, se développe un type [α'γ'lqe:], avec rétablissement de la fricative (et avec de plus ici fermeture de la voyelle finale). Les paroxytons connaissent une évolution semblable :

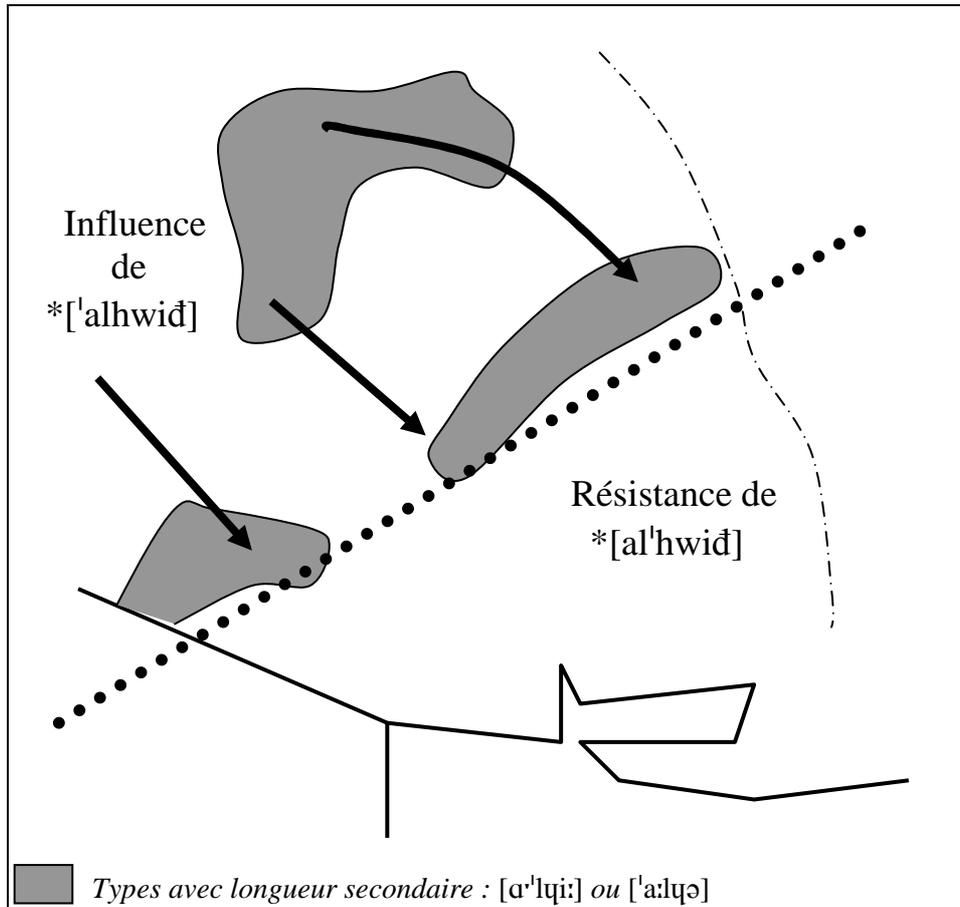


Cette analyse est construite *in abstracto*, sans recourir à la cartographie. Celle-ci semble apporter un début de confirmation, au moins sur un point, puisque les formes hypercorrectes se rencontrent au voisinage des zones où le [γ] est conservé et de celles où il est remplacé par une longueur. Or le phénomène de rétablissement était effectivement plus susceptible de se produire là où les locuteurs sont exposés aux deux traitements.

Avant de valider cette hypothèse, il est nécessaire de la critiquer. Son principal point discutable est ce lien qu'elle établit entre l'élimination de la friction et le transfert de sa durée d'émission vers la voyelle initiale. Cette piste sera d'ailleurs explorée plus loin, dans un autre contexte. Mais ici, elle peut apparaître comme une simple vue de l'esprit. Elle est une possibilité d'explication, mais elle n'est pas la seule. Une autre hypothèse est également crédible, celle d'une coexistence ancienne, en parallèle, de deux types, l'un avec longueur secondaire, l'autre sans, tant pour les oxytons que pour les paroxytons. Ce qui permettrait même d'extrapoler aux prototypes avant métathèse représentés sur les schémas suivants :

*ɑ'lhwid̥→	ɑγ'lɥi:	————→	ɑ'lɥi:
*al'hwid̥→	aγ'lɥe:	————→	a'lɥe:
<hr/>				
*'a'lhwid̥→	'a:ɣlwə	————→	'a:lɥə
*'alhwid̥→	'aɣlɥə	————→	'a,lve:

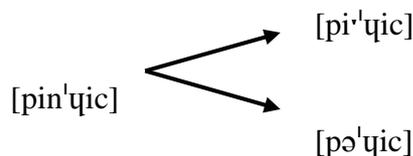
L'éclatement des données sur le terrain montre cependant que si cette vue est juste, les deux types, avec ou sans longueur, n'ont pas cohabité en se partageant des zones stables et homogènes. La carte 78-bis indique que les régions où la longueur est attestée forment trois îlots séparés les uns des autres et enclavés dans des zones où elle est absente. Ce qui amènerait à penser que les deux traitements ont été en concurrence dans l'ensemble de la région et que cet éclatement résulte de choix divergents opérés à un moment donné entre eux. En outre, les points d'enquête qui constituent deux de ces îlots sont alignés selon un axe sud-ouest/nord-est, de l'embouchure du Blavet à Noyal-Pontivy, comme le montre le schéma ci-dessous :



Il paraît cohérent d'avancer que cet axe pointillé peut marquer l'ancien front ultime de progression de l'accent pénultième. Tandis que la partie sud-est de la zone d'enquête était épargnée par cette influence, la partie nord-ouest s'y trouvait exposée, sans doute de façon discontinue. L'accent pénultième aurait donc bien pénétré dans l'ancien territoire des Vénètes, comme l'avancé Falc'hun. Mais trop faiblement pour entamer partout la régularité de l'oxytonie. Celle-ci s'est rétablie dans la région qui constitue aujourd'hui le haut-vannetais, c'est-à-dire la zone d'accent fixe définie par la carte V. En revanche, dans certaines régions les deux formes ont fusionné pour donner naissance à des *oxytons mixtes*, où une longueur sur la première syllabe garde la trace d'un ancien accent pénultième. En ce sens, la carte *alc'hwez* confirme pleinement l'hypothèse initiale.

Une origine locale ?

L'influence du Nord-Ouest pourrait être à l'origine du phénomène dans les parlers observés. Mais une fois le type accentuel *oxytonie mixte* apparu et bien établi, certains lexèmes ont pu évoluer vers ce schéma selon un processus qui leur était propre, sans rien devoir à une influence extérieure. Il a déjà été avancé plus haut que les réalisations de *alc'hwez* avec longueur secondaire pouvaient résulter de l'élimination d'un phonème fricatif, possibilité éludée par la suite. Mais cette explication semble pourtant bien être juste en ce qui concerne la carte 149 (*pinvidik*, riche). Celle-ci présente une zone d'oxytonie mixte enclavée entre deux zones d'oxytonie pure. Elle se situe plutôt dans la zone de déploiement de la polarité Nord-Ouest, mais ne s'y rattache pas, par absence de continuité avec la région d'accent pénultième. La carte 149-bis permet de mieux l'interpréter. On découvre alors que les différentes réponses, au-delà des trois types accentuels, se décomposent aussi en quatre prototypes distributionnels. Et l'on constate bien que la longueur secondaire attestée au centre procède manifestement d'une réduction. Le plus simple est de reconstruire l'évolution suivante :



où [pin'ɥic] serait donc la forme anciennement en usage dans les zones C et D de la carte 149-bis, puis elle se serait réduite dans deux directions (il est par ailleurs notable que l'évolution vers l'oxytonie mixte a eu lieu là où l'influence des parlers centraux est la plus susceptible de se faire sentir). Comme on l'aura remarqué, la forme [pin'ɥic] est elle-même la réduction d'un

[pinʷi'dic] plus ancien, conservé par la tradition littéraire et les niveaux de langue soutenus. La disparition du [n] de la première syllabe est un phénomène assez ancien puisqu'il est attesté par un anthroponyme : *Le Pévédic* (à l'heure actuelle dans la région d'Auray notamment). [pinʷi'dic] a donc pu évoluer très tôt en *[pi'ʷi'dic] d'une part, et *[peʷe'dic] > *[pəʷə'dic] de l'autre, avant de se simplifier sous leurs formes actuelles. Quelle qu'ait été l'évolution, on voit bien qu'ici, la longueur secondaire s'est développée *in situ*, selon une logique interne aux parlers en présence.

La carte 140 (*oferenn*, messe) plaide pour une évolution semblable. Mais elle apporte quelques éclaircissements intéressants sur les rapports entre types accentuels. A s'en tenir à cette seule carte 140, il est difficile de tirer des conclusions. La zone d'oxytonie mixte apparaît enclavée, il serait possible de la rattacher à deux polarités (Nord-Ouest et Nord-Est), mais aucune des deux solutions n'est vraiment satisfaisante, tant l'extension de la zone déborderait les limites sérieusement envisageables pour l'une et l'autre. La présence à Malguénac d'un oxyton pur isolé, pose également problème. Pour essayer de comprendre, il faut donc aller un peu plus loin et confronter les réponses obtenues. Deux choses frappent d'emblée. Premièrement, le terme appartient au premier chef au vocabulaire ecclésiastique, donc susceptible d'avoir subi l'influence du *vannetais standard* (Thibault 1914) véhiculé par les prêtres. Et en effet, les informatrices de Saint Barthélémy et Pluneret, à côté de la forme d'usage local, respectivement [ɒ'ʀɛn] et [œvi'ʀɛn], ont également donné un doublet littéraire [ɔvə'ʀɛn], connu par les cantiques ou, me dirent-elles, les parlers voisins (mais lesquels ?). Il est donc possible que ce doublet littéraire, reflétant une prononciation plutôt méridionale, ait progressé et supplanté des formes locales, notamment à Lanvaudan (au vu du tracé irrégulier de l'isoglosse) et Malguénac. Deuxièmement, parmi les oxytons mixtes, la voyelle portant l'accent de longueur est toujours la voyelle initiale (la voyelle centrale tendant même souvent à s'amuir). Les seuls cas de voyelles centrales longues sont relevés dans des paroxytons, à Arzano : [a'vɛ:ʀɛn] et Guidel : [ʰwɛ:ʀɛn]. Il y a donc ici mise en évidence une parenté entre l'oxytonie mixte et l'accent initial, comme le montre la carte 140-bis. Il semble clair en fait, que le type *accent initial* provienne, dans ce cas précis, de l'oxytonie mixte : la migration de l'accent d'intensité a été favorisée par l'existence d'un accent de longueur qui mettait déjà la syllabe initiale en relief. La longueur de la voyelle initiale a donc précédé la distribution accentuelle. Là encore, l'oxytonie mixte n'est donc pas le vestige ou la trace de l'influence du nord-ouest, c'est elle qui au contraire a propagé sa propre influence.

Par suite, c'est toute la théorie du rayonnement de l'accent pénultième depuis le nord-ouest vers le sud-est qui se trouve fragilisée. La présence d'un grand nombre de paroxytons au nord-ouest de la zone d'enquête n'est peut-être pas le signe d'une poussée si forte qu'on pouvait le penser des parlers centraux. Cette influence, réelle, a pu être modeste, mais elle a simplement bénéficié de conditions avantageuses pour se propager. Il est notable, à l'observation attentive des réponses au questionnaire, que par rapport au point de référence qu'est Malguénac, les paroxytons en zone d'accent libre ont tendance à apparaître en lieu et place des oxytons mixtes. Le phénomène atteint d'ailleurs le plus de netteté aux trois points les plus au nord-ouest : Plouray, Plœrdut et Perret. A chaque oxyton pur relevé à Malguénac, correspond à parité (*grosso modo*), un oxyton pur ou un paroxyton. Mais lorsqu'on observe les oxytons mixtes de Malguénac, dans ces trois localités ils se présentent presque tous sous forme paroxytonique. Or l'exemple de *oferenn* (messe) discuté ci-dessus, permet d'avancer que dans de nombreux autres cas l'oxytonie mixte a très bien pu être la norme, préalablement à toute influence externe. Jusqu'à ce que la longueur vocalique n'ait fini par attirer et fixer l'accent d'intensité. Par conséquent, certains paroxytons pourraient avoir été produits par l'évolution d'oxytons mixtes antérieurs, et non l'inverse.

2.3.4.2 – L'enquête et le NALBB

C'est alors que l'élaboration et l'analyse des cartes étaient en voie d'achèvement que fut publié le *Nouvel Atlas Linguistique de la Basse-Bretagne* (NALBB). Fruit d'une trentaine d'années de collectage et de transcriptions, ce nouvel atlas bénéficiait des avancées de la recherche, tant sur le plan méthodologique que sur le terrain de la connaissance de la langue. Avec son réseau plus serré d'informateurs, le panorama en outre, gagnait en précision. C'est donc avec un réel enthousiasme que je me lançai dans l'exploration de ces nouvelles cartes, persuadé d'y trouver un précieux auxiliaire pour mes propres travaux. Malheureusement, il m'est très vite apparu que dans le domaine qui nous intéresse, le NALBB pose plus de problèmes qu'il n'apporte d'éclaircissements. Dès le premier abord, en parcourant le NALBB, on est frappé de constater l'ampleur de la pénétration de l'accentuation pénultième en haut-vannetais. La carte 341 (âne), est sans doute la plus saisissante. Comme indiqué ci-dessous, elle établit que l'accent pénultième n'épargne qu'une région très restreinte, principalement autour du golfe du Morbihan :

***Limite entre accent final et pénultième pour
l'entrée âne du NALBB (c. 341)***

Ce qui contredit fortement la présente étude. Les pages précédentes ont montré à leur manière la complexité de la situation sur le terrain. Elles ont également établi l'impossibilité de placer aussi loin la limite entre oxytonie et paroxytonie. Il convient donc d'examiner en détail les raisons d'une telle divergence. Comme on le verra, les contradictions peuvent s'expliquer par des orientations méthodologiques distinctes, sans remettre en cause fondamentalement ni l'une ni l'autre des approches.

Contradictions

Le NALBB ne présente pas seulement des divergences importantes avec mes propres relevés. Il contredit également de façon non négligeable l'ALBB de Pierre Le Roux. J'ai eu l'occasion de montrer ailleurs (Le Pipec 2003) certains de leurs points de désaccords. Deux entrées : *avel*, vent (ALBB c. 21 ; NALBB c. 141) et *bugale*, enfants (ALBB c. 44 ; NALBB c. 587) le font apparaître avec une acuité frappante, comme le montrent les quatre cartes ci-après. Globalement, l'accent paroxytonique aurait donc fait un bond de géant soit dans le centre du Morbihan (de Baud à Locminé), soit en investissant toute la région côtière. Une présentation aussi contradictoire sème évidemment le doute. Les deux enquêtes ayant été conduites à une soixantaine d'années d'intervalle, il n'est pas possible d'avancer que des parlars à accent final aient pu évoluer aussi rapidement et adopter un schéma paroxytonique sous l'influence des parlars centraux. S'il est possible d'observer un déplacement des isoglosses à caractère onomasiologique ou même morphologique, la phonologie et en

particulier le système accentuel d'un parler appartient à ce noyau dur de la langue (Hagège 2000) qui présente la plus forte stabilité face à un parler concurrent. Et si dans ces régions comme ailleurs, le breton subit une forte pression du français, il en connaît à ce jour trop peu en provenance de variantes voisines du breton. Les phénomènes accentuels sont donc ceux qui entre les deux atlas devraient manifester une continuité quasi-parfaite. Il semble donc bien plus raisonnable d'expliquer ces différences par les imperfections de la notation et la trop grande sensibilité des transcrip-teurs à des phénomènes contingents.

*Limite entre accent final et pénultième
pour l'entrée vent de l'ALBB (c. 21)*

*Limite entre accent final et pénultième
pour l'entrée vent du NALBB (c. 141)*

*Limite entre accent final et pénultième
pour l'entrée enfants de l'ALBB (c. 44)*

*Limite entre accent final et pénultième
pour l'entrée enfants du NALBB (c. 587)*

Deux sources de confusion

Le parasitage de la longueur secondaire

Mes propres données comptent une cinquantaine de cartes en commun avec le NALBB. Parmi elles, le cas de l'item *bara*, pain (carte 88 ; NALBB c.507 ; ALRP c.12) me semble particulièrement instructif pour pouvoir esquisser une explication. L'ALRP présente un profil très similaire à ma notation (quoiqu'il embrasse malheureusement une zone beaucoup plus limitée). Mais sur ce point précis, ce sont à vrai dire les *trois sources* (NALBB, ALRP et enquête personnelle) qui convergent sur l'espace qui leur est commun. Elles indiquent ainsi toutes trois une limite accentuelle verticale du nord de Pontivy au nord de Baud, qui bifurque ensuite brutalement vers l'est en direction du nord de Locminé et isolant ainsi le quart nord-est de la zone.

Le Dû, pour le NALBB, y place la frontière entre oxytonie et paroxytonie (pt. 162 : [bɔːra] – pt. 164 : [ba'ra]) tandis que, conforté par l'ALRP, je n'y vois qu'une simple limite départageant les deux types d'oxytonie : oxyton pur au nord : /ba'ra/ ; oxyton mixte au sud : /ba¹ra/. Autrement dit, les différences observables entre mes notations et celles du NALBB résulteraient du traitement de la longueur secondaire, indûment assimilée à un accent principal.

***Limites entre types accentuels de -bara-
selon l'ALRP (c. 12) et ma propre enquête***

***Limites entre types accentuels
de -bara- selon le NALBB (c. 507)***

C'est bien loin de la Basse-Bretagne, dans un parler de Haute Maurienne qu'il faut aller chercher un soutien inattendu à cette hypothèse. Voici ce qu'en dit André Martinet dans une courte étude consacrée aux structures syllabiques (1988) : (...) *La syllabe pré-accentuelle participe à la mise en valeur de telle sorte que (...) un observateur non prévenu pourra la*

percevoir comme accentuée. C'est le cas par exemple dans ò'be « abbé » prononcé [ɔ'be] (...). Il en va de même dans tò'tölä (...), prononcé [tɔ'tölla]. Dans cette forme, l'observateur étranger « entendra » l'accent sur la voyelle qui a la plus grande durée, donc celle de la première syllabe. L'Atlas de Gilliéron porte des traces de telles erreurs d'identification.

Le tableau suivant dresse l'inventaire des cartes communes à mon enquête et au NALBB et présentant une discordance accentuelle, à savoir la présence de paroxytons dans la zone d'accent fixe, c'est-à-dire d'oxytonie exclusive (j'ai délaissé le point 156 du NALBB, Silfiac, celui-ci se trouvant en marge de ma zone d'enquête). La présentation est un peu schématique, mais si l'on y regarde de près, on constate bien que la majorité des désaccords s'expliquent de la même façon :

Cartes (NALBB)	Termes	Longueur secondaire :		Discordance :	
		Dominante	Rare (localisée ou non attestée)	Importante	Mineure (cas isolés)
86-87	<i>James</i>		O		O
96	<i>Hiriv</i>		O		O
99	<i>Kreisteiz</i>		O		O
141	<i>Avel</i>	X		X	
229	<i>Tosek</i>		O		O
306	<i>Chadenn</i>	X		X	
314	<i>Karrigell</i>		O		O
341	<i>Azen</i>	X		X	
346	<i>Kole</i>		O		O
394	<i>Daoulagad</i>		O		O
414	<i>Teod</i>		O		O
482	<i>Merenn</i>		O		O
491	<i>Gwerenn</i>		O*		O*
494	<i>Goulo</i>		O		O
507	<i>Bara</i>	X		X	
552	<i>Gouloù</i>		O		O
580	<i>Breudeur</i>		O		O
586	<i>Krouedur</i>	X			O

* Le terme -gwerenn- est en concurrence avec -tas-, ce qui limite l'observation

Un accent insaisissable

Une autre caractéristique de l'ALBB mérite d'attirer l'attention : une certaine propension à présenter des entrées dépourvues d'accentuation. Cela essentiellement le long d'un ruban séparant haut et bas-vannetais. La carte ALBB 44, *bugale*, enfants (cf. supra) en est particulièrement représentative : alors qu'à l'extrême est, l'accent frappe toujours la syllabe finale et qu'à l'ouest domine l'accent pénultième, c'est une sorte de *no man's land* qui

s'insère entre les deux, P. Le Roux n'y ayant noté aucune forme d'accent, ni d'intensité, ni de longueur. Pendant longtemps, il ne me semble pas que cette neutralisation de l'accent ait donné lieu à commentaires³⁷. Elle me paraît pourtant essentielle et elle est très bien attestée également par l'ALRP. Lorsqu'on relève les cartes des polysyllabes, présentant une relative homogénéité onomasiologique (pour permettre les comparaisons à l'échelle de l'ensemble de la zone prospectée), on se rend compte que l'absence d'accent est le phénomène dominant dans cet ouvrage, hormis sur les marges sud-est (aux abords de Baud et Locminé) et nord-ouest (à mesure que l'on entre en Cornouaille par le pays *Kost-er-c'hoed*). Les premières cartes : 3, *anaùed* (connaître) ; 5, *argant* (argent) ; 6, *arhoah* (demain) ; 7, *avalenneu* (pommiers) ; 8, *badéent* (baptême) ; 11, *baneh* (goutte) ; 12, *bara* (pain) ; 13, *béan* (vite) ; 14, *begin* (deuil) ; 15, *benal* (genêt), fournissent une première impression qui n'ira que se confirmant. On peut aussi noter une certaine irrégularité dans la disparition de l'accent : sur les cartes 14 et 15, les entrées accentuées sur la finale sont nettement plus nombreuses que sur les cartes 3 et 5 ; de plus certains informateurs marquent plus fréquemment (ou plus nettement) l'accentuation que leurs voisins, c'est le cas en particulier aux points 22 (Talvern, en Malguénac) et 23 (Kerhiec, en Guern).

Mais si P. Rolland renonce le plus souvent à noter l'accent d'intensité, il ne faudrait pas conclure trop vite à son absence. En m'appuyant sur ce qui a été dit plus haut de l'accent dans le parler de Malguénac, il me paraît plus juste, en effet, de rappeler le caractère souvent difficilement décidable de l'accent (du moins sur le plan phonétique) en raison de la présence de l'accent d'attaque. Comme il a déjà été dit, (cf. § 2.2.2.1) le faible contraste qui existe entre accent final et accent d'attaque rend bien souvent malaisée la notation de l'un et l'autre. La prononciation isolée d'un terme (comme c'est le cas pour un questionnaire d'enquête linguistique) tend de plus à renforcer cette confusion puisque l'accent d'attaque y est alors à son maximum, tandis qu'en contexte la prééminence de l'accent final pourrait être plus nette. S'y ajoute enfin que pour un lexème commençant par une occlusive, l'énergie articulatoire développée donne encore à la syllabe initiale une intensité plus soutenue (voir les cartes *benal*, *begin* et *kanein* de l'ALRP), qui peut fausser la perception. On comprend donc que le transcritteur n'a souvent que deux choix possibles : ou bien ne noter aucun accent, ou bien considérer que les deux syllabes sont accentuées, de manière identique.

³⁷ A part une brève allusion de K. Jackson (1967 p.67).

Quelle confiance accorder au NALBB ?

Des notations parfois douteuses...

Il est aisément compréhensible que dans la classe des dissyllabes, la combinaison sur la première syllabe de cet accent d'attaque et d'un accent de longueur est propre à amplifier la perceptibilité de la syllabe. Et donc à entraîner des confusions de notation, en particulier lorsque le transcripteur n'est pas familier de ces subtilités. Mais le NALBB montre d'autres exemples d'accents d'attaque (secondaire) pris pour des accents principaux même sans le secours de la longueur secondaire. Selon la carte NALBB 96, la limite entre accents final et pénultième du mot *hiriv* (aujourd'hui) longe ainsi le Blavet (avec une embardée au niveau de son embouchure). Ce qui est contredit par la carte ALRP 59 : selon P. Rolland, il est juste que l'accentuation finale du mot *hiriv* est plus nette à l'est du Blavet, mais on ne peut pas parler pour autant de paroxytonie à l'ouest, les données y sont la plupart du temps dépourvues d'accent (ou sont parfois tout de même créditées d'un accent final, notamment à Guern, Malguénac, Bieuzy et Cléguérec). Chez Rolland, ce n'est qu'au nord de la forêt de Quénécan que l'on rencontre pour ce mot des accents sur les syllabes pénultièmes.

Enfin, il faut signaler que les amalgames opérés par le NALBB semblent obéir à une détermination spatiale. Les isoglosses accentuelles des entrées *aze* (là), *avel* (vent), *kole* (taureau), *merenn* (repas) et *bara* (pain) (NALBB 16, 141, 346, 482 et 507) montrent ainsi une même poussée vers l'est de l'accent pénultième, en particulier à Baud (point 162) et Plumelin (point 163), phénomène dont il a déjà été question.

Toutes ces cartes sont pourtant en contradiction assez nette avec leurs correspondantes de l'ALBB (respectivement les cartes 4, 21, 577 et 155 ; pas de carte pour *bara* dans l'ALBB). L'hypothèse d'une telle progression a pourtant déjà été repoussée plus haut. Il me paraît donc plus juste d'avancer que le parler des informateurs formant système, la récurrence du phénomène manifeste un affadissement de l'accent final plus prononcé dans ces localités, surtout lorsque les conditions propices énumérées plus haut sont réunies.

Cumul de quelques limites entre accent final et pénultième selon le NALBB (c. 16, 141, 346, 482 et 507)

...mais généralement fiables

Pour être complet, il faut tout de même préciser que les points d'accord avec le NALBB l'emportent sur les désaccords. Il est regrettable que la confusion des accents débouche sur une représentation sans doute erronée : une surabondance d'accents pénultièmes, que j'analyserais plutôt comme des accents secondaires de longueur ou d'intensité, combinés à un faible accent final. Mais le NALBB rejoint souvent cette analyse. Parmi les cartes qui ont déjà été citées, on trouve sur la NALBB 16, *aze* (là), à côté d'un [ã:zə] douteux (point 158), un [a:'ze] (point 166) beaucoup plus probable. Idem pour la carte NALBB 482, *merenn* (repas), qui donne ['mi:rjen] au point 182, mais bien [mi:'ren] au point 168. Les divergences relevées sont donc probablement imputables à l'orientation phonétique de l'ouvrage. Tout enquêteur aura pu faire l'expérience qu'il ne note correctement que ce qu'il est préparé à entendre. Chaque synthèse est donc tributaire d'une perception forcément partielle et il n'est pas anodin de rappeler que les atlas linguistiques de la Basse Bretagne sont dus à deux Trégorois. Si grande que puisse être la compétence de Pierre Le Roux et de Jean Le Dû, il est permis de penser que quelques nuances, quelques détails consignés sur l'un et l'autre des recueils auraient pu changer de physionomie avec d'autres transcripateurs. Jean Le Dû le reconnaît lui-même, un tel travail n'est qu'un filtrage, qui ne peut prétendre à une objectivité absolue.

A la décharge du NALBB, il faut enfin ajouter que certaines réponses sont particulièrement ambiguës et susceptibles d'induire en erreur l'observateur le plus averti. La carte 150 (*ebrel*, avril) de l'enquête, montre ainsi deux occurrences paroxytoniques dans la zone d'accent fixe, où la paroxytonie est en principe totalement inconnue par ailleurs : Landévant, ['imbrɛj] ; Saint Barthélémy, ['imbrœ'l]. Outre qu'il s'agit là des seules réponses de ce type pour tout le corpus dans ces localités, elles sont d'autant plus isolées qu'aucun paroxyton n'est signalé, même dans la zone d'accent libre pour la même entée. La carte paraît donc extrêmement douteuse et l'on peut se demander si elle ne résulte pas là aussi d'une confusion des accents. C'est ce que semble montrer la carte 150-bis. Celle-ci isole tous les points d'enquête où un accent (secondaire ou non) a été relevé sur la première syllabe. Et l'on constate bien que les localités correspondant à ce cas de figure forment une masse compacte, qui englobe pêle-mêle paroxytonie, oxytonie mixte et quelques oxytons purs (ex. Camors : ['im'brɛʎ]), ces derniers étant adossés aux deux autres types. Il semble donc possible de conclure à une intensité très soutenue de l'accent d'attaque, qui place les accents en concurrence, et qui a faussé ma perception. Le plus prudent est donc de considérer que *ebrel* est oxytonique dans toute la zone d'enquête.

2.4 – Bilan

Il pouvait sembler fort optimiste ou quelque peu irréaliste de vouloir présenter une *description du breton de Malguénac* en se limitant à une centaine de pages. Au vu des résultats obtenus, l'entreprise ne paraît pourtant pas totalement vaine. Si des secteurs ont délibérément été négligés, il faut rappeler, avec l'introduction de ce travail, que l'objectif était dès le départ pleinement assumé de se limiter à quelques aspects clés. Lesquels vont permettre de rebondir sur d'autres éléments, dans un projet de compréhension extrêmement large et ouvert de ce qui fait la communauté linguistique et la langue qu'elle pratique. Ce sont en effet les aspects les plus déterminants de la *physionomie* du breton de Malguénac qui ont pu être mis à jour, et qui prennent sens en référence à l'ensemble des parlers du breton.

Parmi ces aspects, qui ne sont pas tous propres au parler de Malguénac mais contribuent souvent au contraire à l'inscrire dans un environnement plus vaste, la configuration du système phonologique est parfois assez remarquable. Le consonantisme est dans ses grandes lignes assez prévisible et c'est d'ailleurs la raison pour laquelle il n'a pas été détaillé. A l'inventaire habituel des consonnes du breton, il faut simplement ajouter, comme dans un vaste secteur sud-est de la Basse-Bretagne, des occlusives palatales /c - j/. Leur distribution reflète leur autonomisation récente : elles restent ainsi souvent en distribution complémentaire avec les vélares correspondantes /k - g/, dont elles étaient certainement à l'origine des réalisations phonétiques. Il en va de même d'un /r/ issu du /d/ intervocalique. D'origine phonétique, la résistance inexplicable de quelques /d/ autorise à voir dans cette évolution une substitution de phonèmes, qui constitue la principale originalité consonantique du breton de Malguénac. En l'occurrence, cela dit, les Malguénacois partagent ce trait avec plusieurs communes voisines au sud. Ce traitement, présent de manière diffuse à l'est ou au nord-ouest de Pontivy (ou parfois même beaucoup plus loin, sur le littoral), y est devenu systématique (sauf exceptions), ce qui singularise donc très fortement les parlers de ces communes, tout en leur conférant une certaine homogénéité. Le phénomène, récent à en juger d'après Thibault (1914), affecte même les mutations grammaticales et sporadiquement, certaines liaisons de mots. Le vocalisme reste cependant le lieu privilégié des innovations les plus importantes. On en retiendra surtout une fréquence très élevée de voyelles fermées, particulièrement concernant les voyelles longues, qui ont pratiquement évincé les timbres d'aperture intermédiaire. Le désordre introduit dans le système vocalique par la migration des voyelles longues a d'ailleurs conduit à une autre singularité : la réalisation fermée-diphthonguée des voyelles longues au deuxième degré d'aperture, soit /e:/ > [i^o] et /o:/ > [u^o]. Comme j'ai eu

l'occasion de le dire antérieurement (Le Pipec 2000 p. 116), *il est probable qu'à l'origine, la diphtongaison était limitée à des cas [de diphtongues] étymologiques, et qu'elle revêtait la forme */ea/ comme en Léon*. Puis, lorsque se produisit le vaste mouvement de fermeture des voyelles, /e/ s'est mué en /i:/ (avec parfois également l'évolution analogue pour la voyelle brève /e/ > /i/), d'où les formes telles que /^hmi:l/, *miel* (litt. -*mel*-) ou /nə^hʷi/, *nouveau* (litt. -*neué*- ; -*nevez*-). Dans le même temps, la diphtongue */ea/ se fermait naturellement en /iə/. Pour maintenir l'équilibre du système, la série postérieure devait également connaître cette évolution, /o:/ devant être remplacé par /u:/. Mais les locuteurs n'ont pas opéré ce simple amalgame et ont développé une diphtongaison de /o:/ en [u^o], probablement sur le modèle de la diphtongue /iə/, soit /^hno:z/ > [nu^os], *nuit*. Le système a ensuite retrouvé sa cohérence en stoppant d'une part l'évolution /o:/ > /u:/ au stade diphtongué, et en investissant d'autre part le timbre [i^o] d'une nouvelle valeur, pour en faire le deuxième degré d'aperture de la série antérieure.

Le système accentuel aura également occupé une grande place dans l'analyse proposée. Le parler de Malguénac ne se distingue pourtant guère de la plupart des parlers qui le bordent immédiatement : il est même probable que le modèle explicatif le décrivant puisse être étendu à tout le pays haut-vannetais (cf. infra, § 3.3.1.3), à l'exception peut-être de ses marges de l'extrême sud-est. C'est que cet aspect, pourtant un des plus passionnants, a été très peu étudié à ce jour. D'où le sentiment de lacunes laissées par des présentations générales, qui forment un consensus pour placer l'accent dans les parlers dits « vannetais » sur la dernière syllabe, mais qui se révèlent assez peu en phase avec la réalité. La conclusion qui se dégage ici est en effet celle d'un complexe accentuel beaucoup plus riche et mouvant que ne le laisse entrevoir la simple distribution des accents dans les mots isolés. Car lorsqu'ils sont agencés en séquences, l'accent dominant (en tant que sommet perceptif), n'est plus l'accent de mot, mais un accent de groupe de sens. L'accent principal affecte certes toujours la syllabe finale d'un groupe, et ceci constitue une contrainte systématique. Mais cet accent final se double d'un *accent d'attaque*, optionnel sur la première syllabe du groupe de sens (à l'exception des segments par nature inaccentuables). L'étendue des groupes est d'ailleurs très élastique, puisque ce programme accentuel de base fonctionne aussi bien au niveau du simple *mot*. D'une perceptibilité comparable, les deux accents sont pourtant de natures différentes : l'accent final est produit par un allongement phonétique de *l'ensemble* de la syllabe finale (lorsque la voyelle en est phonologiquement brève, l'allongement se répartit donc également

sur la durée des consonnes adjacentes), parfois accompagné d'un pic d'intensité contingent ; l'accent d'attaque se présente au contraire comme une prééminence significative de l'intensité, sans allongement (celui-ci étant négligeable). Ce schéma assez simple se complique d'une part de la possibilité d'imbrication des groupes rythmiques et d'autre part de l'émergence d'accents de soutien, causés par des contraintes distributionnelles. Enfin, il faut souligner la valeur emphatique de l'accent d'attaque, qui contribue largement à expliquer son imprévisibilité.

Tout aussi imprévisible est un trait du système phonologique qui ne ressortit pas au domaine de l'accent, mais dont j'avais cru dans un premier temps qu'il pouvait s'y rattacher : la *longueur secondaire*. La quantité vocalique est en effet un trait pertinent qui permet d'opposer voyelles longues et voyelles brèves comme des phonèmes distincts. Or les voyelles longues peuvent être distribuées à n'importe quel endroit des unités lexicales. Lorsqu'elles apparaissent en syllabe finale, leur longueur (phonologique) se confond donc avec la durée (syntagmatique) provoquée par l'accentuation principale. C'est pourquoi le trait de quantité qui se manifeste alors est dit *longueur principale*. A l'inverse, lorsqu'une voyelle longue est distribuée en syllabe non-finale, l'allongement manifeste qui en résulte a été appelé *longueur secondaire*. Il est assez remarquable que ce trait de longueur secondaire ne perturbe aucunement les mécanismes d'émergence des accents décrits plus haut. Mais il m'avait semblé, alors que j'abordais cette question en novice, que la longueur secondaire pouvait être due à l'influence rampante des parlers bretons du nord-ouest. Mis sur la voie par quelques travaux de R. Hemon et surtout de F. Falc'hun, il était en effet séduisant d'envisager que l'allongement de certaines voyelles pénultième ait eu pour modèle des formes paroxytoniques attestées à relativement peu de distance. D'où la réalisation de l'enquête de terrain, visant à situer le parler de Malguénac dans un contexte géolinguistique dynamique. Le bilan de cette enquête est finalement bien différent des attentes initiales. Il ne saurait y avoir en fait de réponse tranchée définissant le statut et l'origine de la longueur secondaire. L'influence du nord-ouest n'est pas à exclure totalement, mais il est manifeste que pour un grand nombre de termes testés, la longueur secondaire est un développement *in situ* qui ne doit rien à une source externe. Territorialement, elle apparaît à des degrés divers d'intensité, formant plusieurs polarités discontinues, réparties essentiellement au sud. La fréquente absence de continuité entre les régions d'accent libre ou pénultième et celles où sont attestées des occurrences de longueur secondaire montre bien que les deux phénomènes sont indépendants. A vrai dire, même lorsque l'analyse en termes d'influences d'un type accentuel sur l'autre paraît justifiée, c'est même le contraire de ce qui était attendu qui semble juste : alors qu'il est

douteux que la longueur secondaire provienne systématiquement de l'accent pénultième, il est par contre vraisemblable qu'une longueur préexistante en syllabe prétonique a pu attirer et fixer l'accent d'intensité (créant ainsi un accent libre). En dépit de probabilités d'apparition qui peuvent être avancées en fonction des polarités territoriales évoquées ci-dessus, la longueur secondaire est foncièrement imprédictible. Elle affectera un lexème dans certains parlars, pas dans d'autres, et selon des lignes de fractures mouvantes qui ne sont pratiquement jamais identiques, de sorte qu'il n'existe pas deux points d'enquête qui ont fourni des réponses identiques au questionnaire. Le contexte phonémique n'est donc pas plus déterminant, ce qui établit que la longueur secondaire est de nature paradigmatique, donc phonologique, bien qu'il ne soit pas certain qu'elle joue un rôle distinctif.

Ainsi qu'on l'aura noté cependant, l'ensemble des aspects étudiés sont insuffisants pour permettre l'autonomisation du parler de Malguénac. Aucun ne lui est spécifique, puisque tous, pris isolément, sont partagés à des degrés divers dans les régions contiguës, parfois même sur des étendues assez vastes. Même en usant de recoupements, il est difficile de dessiner les limites de la seule commune, puisqu'ils en rassemblent la plupart du temps un petit groupe compact, dont Malguénac n'est qu'une composante. Le relief avec lequel le parler de cette micro-région se détache du paysage linguistique environnant est tout de même notable. Mais le tableau proposé permet seulement de présenter les grandes lignes du breton parlé à Malguénac, pas réellement de le définir comme étant LE breton de Malguénac. Pour ce faire, il faut recourir à d'autres méthodes que la pure analyse interne. Il paraît ainsi nécessaire de conduire une approche sociologique afin de déplacer la problématique depuis la langue vers les locuteurs. C'est à cette tâche que l'on va donc se consacrer désormais, en faisant porter l'effort dans un premier temps sur la façon dont la communauté linguistique s'est construite dans le temps et a ainsi pu forger son parler.

3 - Emergence : Malguénac hier

3.1 – La langue d’une société donnée

De la deuxième partie de cette thèse, il ressort que le breton parlé à Malguénac possède des caractéristiques qui le rendent assez clairement identifiable aux locuteurs. Mais parce que les Malguénacois ne sont pas coupés de leurs voisins, les traits qui indiquent l’appartenance à la communauté linguistique coexistent fréquemment avec d’autres traits, soit attribuables à d’autres communautés linguistiques, soit non-marqués et courants sur une vaste échelle. Par delà un noyau stable, la variation abonde donc, même si elle échappe aux critères internes, qui la considèrent comme non-fonctionnelle. Pour autant, il ne s’agit pas de *variations libres*, c’est-à-dire fruit du hasard ou de la créativité des locuteurs fixée à un moment précis. Comme dans chacune des micro-communautés linguistiques environnantes, tout locuteur est tributaire d’une norme façonnée par le groupe, qui s’impose à lui comme membre de ce groupe. Imiter la norme locale ou s’en éloigner, c’est manifester son degré d’intégration à la communauté, qu’il s’agisse ou non d’un processus conscient. Et puisque chaque trait de prononciation, de syntaxe ou de vocabulaire est susceptible de remplir une fonction de marqueur d’identité, la variation possède donc une pertinence, d’ordre sociologique. Ceci conduit à porter la réflexion depuis la langue vers les locuteurs eux-mêmes. Or, pour comprendre les dynamiques qui ont présidé à l’élaboration de la situation linguistique présente, il ne suffit ni d’examiner à distance un cadre général, ni de se limiter à une observation synchronique décontextualisée. Il faut également explorer dans le détail l’univers des locuteurs, ce qu’il est et ce qu’il a été.

A la date symbolique de l’an 2000, le breton est parlé à Malguénac par une population âgée, qui a cessé, de façon assez brutale, de faire usage de sa langue en toutes circonstances. Si celle-ci continue nécessairement à évoluer, il est possible d’émettre l’hypothèse d’un relatif figement, comme on le verra dans l’analyse sociolinguistique à venir. Dans une large mesure, le breton d’aujourd’hui reflèterait donc le monde des années 1910-1945, correspondant à la dernière période de grande vitalité du breton. Un monde façonné par la société malguénacoise d’alors, c’est-à-dire les bretonnants actuels mais aussi la génération précédente, éclosée approximativement à partir de 1870. Comprendre le breton de Malguénac, c’est donc comprendre qui étaient les Malguénacois qui ont évolué de 1870 à 1945. Et pour une meilleure mise en perspective, il ne faut pas craindre de prendre en compte toute la période pour laquelle une documentation importante et fiable existe, c’est à dire à partir du début du XIX^e siècle. Quelles évolutions la population malguénacoise connaît-elle de 1800 à 1945 ? C’est ce que ce chapitre va de tenter d’éclairer. Parmi les multiples angles de recherche

possibles, deux directions ont été retenues, que l'on peut schématiser sous la forme de deux axes. D'une part, l'analyse de la diversité sociale et de sa stratification, formant en quelque sorte un *axe vertical* ; d'autre part, l'étude des origines géographiques des Malguénacois, qui correspond à une *approche horizontale* de la diversité.

3.2 - L'axe vertical : la stratification sociale

Décrire aussi précisément que possible l'organisation de la société malguénacoise, en tâchant de cerner ses évolutions, constitue l'objectif de cette section. Cette importance accordée au contexte socio-culturel devra ainsi permettre d'évaluer les conséquences de la division sociale au niveau des pratiques linguistiques. Mais comment analyser ? Quel découpage faut-il adopter ? Les termes d'*axe vertical* de diversification, et de *stratification sociale* qu'il reflète ne constituent-ils pas un cadre trop rigide et inapproprié ? Si la corrélation entre classe sociale et variété linguistique a été depuis longtemps appréhendée par les linguistes, qu'en est-il à Malguénac ? Dans cette micro-société, le degré de différenciation sociale est-il observable avec suffisamment de finesse, et se manifeste-t-il de façon significative sur le plan linguistique ? Par ailleurs, la méthode pour conduire cette investigation sera nécessairement déductive et sujette à interprétation. Il s'agit de travailler à partir de documents d'archives, relatifs à une époque révolue, extérieurs aux locuteurs, totalement muets en ce qui concerne la situation linguistique. Cependant, ces réserves ne représentent pas des obstacles. Sur le plan méthodologique, il ne faut retenir que la grande rigueur des sources. Il n'est pas question d'ouvrir le champ aux spéculations, mais simplement de dégager des tendances. La distance maintenue avec l'objet n'empêche nullement d'en inférer l'histoire externe de la langue. Quant à la question de la diversité sociale, on verra à l'usage que la notion n'est pas usurpée. La micro-société malguénacoise n'est pas monolithique. Elle est beaucoup plus diversifiée qu'il n'y paraît, et en nette recomposition entre les XIX^e et XX^e siècles. Il est en revanche utile de préciser que la stratification sociale n'est ni hermétique ni tranchée, comme les mots eux-mêmes pourraient le laisser penser. Il paraît plus juste de parler, comme souvent en sciences humaines, d'un continuum ininterrompu sur lequel chacun se situe en fonction de critères largement subjectifs. C'est pourquoi l'analyse de cet axe vertical s'ouvre sur l'inventaire des catégories socio-professionnelles entre lesquelles se répartit la population, sans volonté de hiérarchisation liée à la fortune ou au prestige. Une telle approche apparaîtra dans un deuxième temps, puis lui fait suite une tentative de synthèse.

3.2.1 - Les catégories socio-professionnelles en présence

3.2.1.1 - Introduction

Les renseignements qui suivent proviennent du dépouillement des archives, des XIX^e et XX^e siècles, provenant de deux dépôts accessibles : la mairie de Malguénac et les archives départementales à Vannes. Plus qu'un choix délibéré, ce sont pour beaucoup des considérations pratiques qui ont déterminé le cadre du travail effectué. A savoir, la nature des documents déposés, leur état de conservation et leur exploitabilité. Dans les deux cas, j'ai dû en effet faire face à d'importantes lacunes. A Vannes, les documents relatifs à la commune ne constituent qu'un fonds de très faible étendue, qui n'a en outre pas encore fait l'objet d'un recensement méthodique. Quant aux archives conservées sur place, plus conséquentes, elles ne bénéficient pas d'une organisation optimale, en dépit d'un souci de clarté apporté ces dernières années. L'état de certains documents laisse d'ailleurs entrevoir les conditions déplorables dans lesquelles ils ont été abandonnés à une époque antérieure.

Une documentation anarchique et lacunaire. Voilà ce que j'avais à ma disposition. Pourtant, malgré ces difficultés, les documents étaient riches d'informations, et bien que n'étant pas historien de formation, le pari me paraissait pouvoir être tenu. Après un examen succinct de mes différentes sources, ce sont les états nominatifs des dénombrements de population qui ont retenu mon attention. Ceux-ci concentrent en effet de nombreux renseignements, comme on le verra, utiles à la compréhension de la société malguénacoise. Le plus ancien de ces états disponibles était celui de 1836. Ainsi se trouvait donc fixé le point de départ. Une radiographie de la population malguénacoise à cette date pouvait se révéler riche d'enseignements. Cependant, ma problématique étant essentiellement dynamique, il fallait nécessairement qu'une telle analyse soit mise en parallèle avec la situation telle qu'elle se présentait à des dates ultérieures. Le terme de la période observée étant fixé par le second conflit mondial, le dernier recensement qui l'avait précédé, celui de 1936, paraissait convenir. Cette date était d'autant plus intéressante qu'elle permettait ainsi de formuler des conclusions s'étendant sur tout juste un siècle d'évolution. Entre ces dates extrêmes, restait à choisir des dates intermédiaires. Recourir à l'ensemble des listes me paraissait démesuré, d'autant qu'entre des périodes rapprochées, peu d'évolutions étaient susceptibles de s'être produites. Deux à trois listes supplémentaires semblaient donc devoir suffire. Mais lesquelles sélectionner ? Fallait-il simplement décider d'une période d'écart-type d'une durée arbitraire, ou au contraire prendre en compte les évolutions historiques (changements de régime, guerres...) en supposant les transformations sociales qu'elles pouvaient induire ? A nouveau,

c'est la manipulation des documents eux-mêmes qu'il a permis de trancher. L'état nominatif de 1872 est tout de suite apparu d'un intérêt supérieur aux précédents. A son avantage, il offrait, outre une grande lisibilité, des renseignements sur la commune de naissance des habitants, sur leur lieu de résidence dans la commune ainsi que sur leur alphabétisation. Entre 1836 et 1872, trente-six années s'étaient écoulées. Un intervalle permettant de voir une révolution des générations, donc ni trop court pour saisir des processus transformationnels lents, à l'œuvre dans la durée ; ni trop long avec le risque que des changements rapides n'échappent à l'observation. Enfin, pour compléter le dispositif, une seule date intermédiaire suffisait pour découper la période de soixante-quatre ans s'étendant de 1872 à 1936. C'est donc la liste de 1906, qui assurait l'écart-type le plus favorable, qui a été retenue.

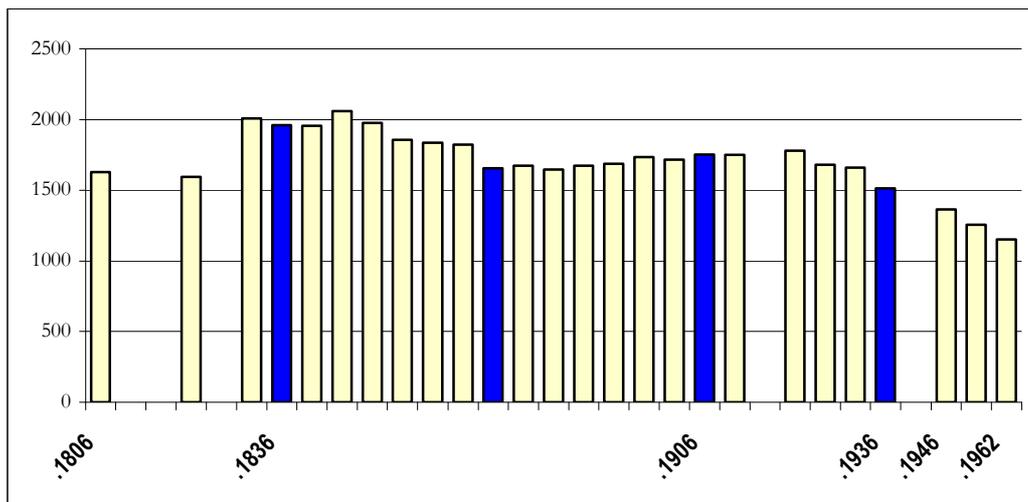
3.2.1.2 - Les principaux chiffres

Première observation, au cours du siècle pris en compte, la population malguénacoise baisse de manière assez significative, quoique irrégulière. Une observation de l'évolution démographique n'est donc possible que sur la période s'étendant de 1872 à 1936. Le tableau suivant en propose une synthèse :

Années	Population totale	Evolution	Evolution en %	Evolution globale	Evolution globale en %
1836	1.960				
1872	1.649	?	?	- 186	- 11,28 %
1906	1.753	+ 104	+ 6,3 %		
1936	1.463	- 290	- 16,5 %		

Evolution de la population malguénacoise de 1836 à 1936

Il faut toutefois corriger l'impression de chute brutale au XIX^e siècle : en 1869 la commune est amputée de quelques villages au sud-est (Linguennec, Kermoisan, Kermelin, Kermarh-Patern, Keraude, Le Sil, Kerhulué), qui contribueront à former la nouvelle commune du Sourn. La perte de population n'a pas dû être très conséquente, mais elle est impossible à évaluer avec précision, car malheureusement, il n'existe aucun état de population pour ces villages. L'état nominatif de 1872 pour la commune du Sourn a disparu, quant aux suivants, ils ne précisent pas le lieu de résidence des habitants, pas davantage que les listes malguénacoises antérieures à 1869. Il n'en demeure pas moins que la tendance de fond s'inscrit dans un mouvement beaucoup général de décroissance qui atteindra son paroxysme peu après le milieu du XX^e siècle. Le graphique suivant permet de situer les années sélectionnées dans une évolution plus générale :



Evolution générale de la population malguénacoise de 1806 à 1962

En examinant plus en détail les documents décrits supra, il est possible de dresser les tableaux suivants, indiquant le nombre de ménages et les professions des *chefs de ménages*. Un tel traitement peut-être contesté, car il ne reflète pas la situation de tous les actifs : ni les enfants majeurs vivant chez leurs parents, ni les épouses non-veuves ne sont pris en compte. Toutefois, ainsi qu'on le verra exposé plus loin, la difficulté d'établir un seuil entre population active et inactive impose cette solution. Par ailleurs, s'agissant de restituer une image des Malguénacois au travail, il est probable que la distorsion induite soit négligeable. Il faut préciser que les chiffres peuvent varier selon les sources, sans qu'une explication puisse être fournie. Ainsi, en 1906, le récapitulatif du dénombrement donne 358 ménages sur la commune, pourtant, on n'en dénombre réellement que 350 sur la liste. Par souci de cohérence, il a paru préférable de ne considérer que les habitants mentionnés effectivement :

	<i>Nombre</i>	<i>Pourcentages</i>
Secteur agricole :	315	84,58 %
<i>Dont : Propriétaires</i>	2	0,54 %
<i>Laboureurs</i>	111	29,84 %
<i>Cultivateurs</i>	137	36,83 %
<i>Journaliers</i>	65	17,47 %
Artisans	39	10,48 %
Cabaretiers	5	1,34 %
Clergé	1	0,27 %
Sans profession	3	0,80 %
Indigents	9	2,42 %
Total	372	99,99 %

Professions des chefs de ménage à Malguénac en 1836

	Nombre	Pourcentages
Secteur agricole :	281	82,40 %
<i>Dont :</i>		
<i>Laboureurs/propriétaires</i>	3	0,88 %
<i>Cultivateurs</i>	181	53,08 %
<i>Fermiers</i>	3	0,88 %
<i>Journaliers</i>	94	27,56 %
Artisans	44	12,90 %
Cabaretiers	2	0,59 %
Clergé	2	0,59 %
Indigents	4	1,17 %
Divers	4	1,17 %
Non précisé	4	1,17 %
Total	341	99,99 %

Professions des chefs de ménage à Malguénac en 1872

	Nombre	Pourcentages
Secteur agricole	271	77,14 %
<i>Dont : Propriétaires</i>	14	4,00 %
<i>Laboureurs</i>	173	49,43 %
<i>Cultivateurs</i>	32	9,14 %
<i>Journaliers</i>	51	14,57 %
<i>Berger</i>	1	0,28 %
Artisans	34	9,71 %
Débitants	12	3,43 %
Clergé	2	0,57 %
Retraités	2	0,57 %
Divers	5	1,43 %
Non précisé	24	6,86 %
Total	350	99,99 %

Professions des chefs de ménage à Malguénac en 1906

	Nombre	Pourcentages
Secteur agricole	232	63,56 %
<i>Dont : Cultivateurs</i>	7	1,92 %
<i>C. exploitants</i>	81	22,19 %
<i>C. fermiers</i>	108	29,59 %
<i>Journaliers / ouv. agr.</i>	32	8,77 %
<i>Domestiques</i>	4	1,09 %
Artisans	25	6,85 %
Commerçante	1	0,27 %
Débitants	12	3,29 %
Clergé	1	0,27 %
Divers	15	4,11 %
Sans profession	78	21,37 %
Non précisé	1	0,27 %
Total	365	99,99 %

Professions des chefs de ménage à Malguénac en 1936

3.2.1.3 - Interprétation

Le secteur agricole

Comme on pouvait s'y attendre, l'agriculture constitue le premier secteur pourvoyeur d'emplois sur la commune pendant toute la période. Et ceci dans des proportions écrasantes. La baisse apparente ne doit pas faire illusion en effet. Rapporté à l'ensemble des chefs de ménage, les paysans voient certes leur poids passer de 84,58 % en 1836 à 63,57 % en 1936. Mais il faut, pour avoir une appréhension juste de l'évolution sociale, tenir compte de la proportion grandissante de chefs de ménage sans profession. S'ils sont quantité négligeable dans les deux premiers recensements, ils sont vingt-quatre (soit plus de 6 % du total) en 1906, puis soixante-dix-huit (soit plus du cinquième) en 1936. Le cas de cette population sera discuté plus loin, pour l'instant, on ne retiendra que la nécessité d'une petite correction qualitative. La proportion du secteur agricole en 1906 passe ainsi de 77,14 % à 83,13 % lorsqu'on ne prend en compte que les ménages professionnellement identifiés. De même, en 1936, la proportion de 63,56 % passe à 81,12 %. Tout au plus peut-on alors parler d'une légère érosion d'un secteur agricole qui demeure fortement dominant.

	1836	1872	1906	1936
Données corrigées	84,58 %	82,40 %	83,13 %	81,12 %
Evolution		- 2,18	+ 0,73	- 2,01

*Evolution du secteur agricole à Malguénac dans la population active
(profession du chef de ménage, à l'exclusion des sans-profession ou non-précisés)*

Mais si masse paysanne il y a, le secteur agricole n'a rien d'homogène. Outre les nombreux témoignages (Gutton 1979, Hélias 1975, Morin 1967, Elégoët 1981) qui l'attestent, on en trouve un écho dans les diverses dénominations qui désignent les paysans : *laboureur*, *cultivateur*, *exploitant* etc. Seulement, à quoi correspondent ces termes ? Force est de constater une très grande fluctuation dans les recensements. En 1836, laboureurs et cultivateurs sont respectivement 29,84 % et 36,83 % de la population active. En 1872, les laboureurs ont complètement disparus, ou presque : ils ne sont plus que deux. Regroupés avec un *propriétaire*, ils représentent alors 0,87 % des actifs, tandis que les cultivateurs semblent avoir phagocyté la profession et pèsent plus de 53 % du total. En 1906, la situation s'inverse : cette fois, ce sont les laboureurs qui représentent presque la moitié des actifs de la commune (53,56 %), les cultivateurs ne représentant plus que 9,91 % des chefs de familles. Enfin, en 1936, une situation plus équilibrée apparaît, qui reproduit un ratio comparable à la situation du siècle précédent : 37,76 % des actifs sont cultivateurs fermiers, et 28,32 % cultivateurs exploitant. Face à une telle instabilité, on ne peut guère tirer de conclusions quant à

l'évolution numérique des différents groupes qui composent la masse des paysans. Les termes utilisés ont en effet vraisemblablement une valeur générique. On ne se souciera donc pas ici des divisions au sein de la société paysanne, qui seront abordées plus loin en détail.

L'artisanat

La plupart des activités artisanales attestées sont également liées étroitement au monde rural et à l'agriculture : ainsi les forgerons, meuniers maréchaux-ferrants, sabotiers ou scieurs de long. D'autres ont une activité plus autonome : maçons, terrassiers, couvreurs (en paille ou en ardoises), et surtout *tailleurs d'habits* et tisserands. Ces deux dernières professions, qui vivent leurs dernières années, sont encore bien représentées à l'époque qui nous occupe. Les tisserands sont les héritiers de la grande industrie toilière bretonne, ruinée au XVIII^e siècle par la perte du marché britannique. Pour l'heure, le déclin continue : si la plupart arrivent à subsister pour des raisons que l'on verra plus loin, certains doivent déjà retourner à la terre. En 1872, on rencontre ainsi un « *tailleur et cultivateur* ». Ce qui illustre bien que la division du travail reste très souple. Paysans et artisans partagent en définitive la même existence, et participent de la même civilisation.

Mais par contraste avec l'agriculture, l'artisanat n'emploie que très peu de bras. De 1836 à 1936, leur nombre chute même, de façon assez significative, comme on peut le voir résumé par le tableau suivant : en nombre absolu, les artisans passent ainsi de 39 à 25, soit de 10,48 % à 6,85 % des chefs de ménage.

	Nombre d'artisans	Evolution	Proportion des actifs	Taux d'évolution proportionnelle
1836	39		10,48 %	
1872	44	+ 5 (+ 12,8 %)	12,90 %	+ 23 %
1906	34	- 10 (- 22,7 %)	9,70 %	- 24,8 %
1936	25	- 9 (- 26,5 %)	6,85 %	- 29,4 %

Evolution du secteur de l'artisanat (chefs de ménage) à Malguénac de 1836 à 1936

L'évolution au XIX^e siècle avait pourtant été positive : entre 1836 et 1872, la hausse est de 12,8 %. Parallèlement, le nombre de chefs de ménage pris en compte a considérablement baissé, du fait de la perte des villages de sud-est en 1869. Au lieu de 39 pour 372 en 1836, les artisans sont 44 pour 341 en 1872. Ce qui veut dire que leur poids augmente bien au-delà des 12,8 % indiqués dans la troisième colonne du tableau. Pour mesurer la progression réelle il faut également évaluer le taux d'évolution entre les données proportionnelles. Ainsi, en passant de 10,48 % à 12,90 % la progression est de 2,42 points, soit + 23 %. Mais la chute est

brutale. En soixante-quatre ans, les artisans perdent près de la moitié de leurs effectifs, voyant leur proportion dans la population totale presque divisée par deux.

Le commerce

Le commerce prend son essor par le biais des cafés : alors qu'ils représentaient moins de 1,5 % des chefs de ménage en 1836 et 1872, les cafetiers et l'unique commerçante du bourg passent à 3,68 % et 4,54 % dans les recensements du XX^e siècle. Même si ces chiffres restent modestes, ils doivent être considérés comme un précieux indice. On ne conçoit pas qu'un groupe aussi minoritaire puisse voir son poids évoluer dans des proportions phénoménales en l'espace de quelques années. Il est donc légitime de parler dans leur cas d'un développement assez remarquable.

Si les cabaretiers, ou *débitants* sont peu nombreux au XIX^e siècle (cinq en 1836, deux en 1872), c'est qu'ils doivent compter avec la concurrence de certains paysans (*laboureur et débitant de tabac, laboureur et débitant de boissons*) qui trouvent sans doute là un supplément de revenu. Cette concurrence n'est d'ailleurs pas nécessairement officielle, puisque des témoignages attestent jusqu'à une date assez récente l'existence de bistrotts clandestins, où l'hôte, sous couvert d'hospitalité et de convivialité proposait à boire à ses visiteurs. Ceux-ci étaient alors convenus de se plier à cette fiction et de payer, comme simple marque de dédommagement et pour excuser l'importunité de leur présence. La production domestique de cidre doit aussi contribuer à faire de cette profession une activité peu rentable, voire un simple revenu d'appoint. La polyactivité des cabaretiers est donc très probable, ainsi que Morin l'a décrite à Plozévet au XX^e siècle (1967 p.86). Cabaretier-paysan serait donc une formulation sans doute plus juste, n'était l'exigence de concision et de précision des officiers d'état civil. La raréfaction de la corporation en 1872 ne peut donc pas s'interpréter comme un signe de déclin, son poids réel étant susceptible d'être dissimulé. En revanche, le XX^e siècle voit une forte progression de la profession. Les débitants sont 12 en 1906 et 1936, soit respectivement 3,43 % et 3,29 % de la population. Mais si l'on corrige les données en fonction des sans-professions, leur proportion passe réellement de 3,68 % en 1906 à 4,18 % en 1936. Entre 1872 et 1906, le métier est devenu rentable, au point qu'il peut constituer l'activité principale, voire exclusive. Cela ne doit pas passer inaperçu, car il s'agit d'une importante évolution. Rien ne permet d'affirmer que la consommation d'alcool soit en hausse, ce qui change, ce sont les habitudes, les lieux de consommation ainsi que les rituels qui l'accompagnent. A partir des années 1880, en effet, débute ce que E. Morin nomme *le règne de la buvette*. Malguénac voit alors, comme dans toute la France, se développer les bistrotts,

qui deviennent des lieux de sociabilité masculine inédits. Pour Morin (1967 p.69), *la sève populaire a sécrété au XIX^e siècle, dans les faubourgs comme dans les campagnes, ses propres maisons de la culture que sont les cabarets et les salles de bal. (...) La buvette, où les hommes se retrouvent aux éclaircies de la vie, entre les travaux ou après la tâche, est le micro-forum, où l'on commente, discute, plaisante.* De nombreux facteurs sont à l'origine de ces transformations, parmi lesquels l'amélioration du niveau de vie en période de croissance économique, la forte production de vin rouge à bon marché dans le sud de la France, le développement des transports qui permet de l'acheminer plus facilement... Et puis il y a les exigences du débat politique qui prend une ampleur jamais vue auparavant avec l'avènement de la Troisième République. Désormais, même les maires sont élus au suffrage universel. La buvette devient alors (jusqu'à aujourd'hui) un carrefour stratégique de premier ordre, où se font et se défont alliances, programmes et meetings, où les candidats à toutes les élections possibles et imaginables flattent les électeurs et se font une réputation. Les *cafés*, qui avaient proliféré dans le Paris pré-révolutionnaire font donc un siècle après la conquête des campagnes. Ainsi, apparaît et se développe un espace de convivialité, où l'on se réunit entre connaissances, mais où l'on côtoie aussi l'autre, l'étranger, qui se voit offert la possibilité d'être intégré au groupe par l'échange des verres partagés. L'accès au bistrot est toutefois strictement limité aux hommes par la bienséance. Jamais une femme n'y entrera, sauf circonstance exceptionnelle, en général à l'occasion d'événements familiaux (les collations après les messes de baptême ou d'enterrement en particulier). Le bistrot est donc aussi un espace de connivence, de complicité entre des hommes passagèrement rebelles à l'ordre conjugal, voire social. C'est à ce rôle socioculturel et politique très important que le débit de boisson doit d'être très tôt perçu comme un lieu de contestation, une menace pour la paix des ménages et de la société, voire comme un contre-pouvoir dans le microcosme villageois. Un contre-pouvoir dirigé en particulier contre l'Eglise, qui s'emploie à contrecarrer l'influence de *l'anti-curé du village* (in Elégoët 1981 p.167) qu'est le cafetier. Louis Elégoët rapporte ainsi qu'à Saint-Méen, dès 1845, le recteur déploie toute son énergie auprès de l'évêque, puis du préfet pour s'opposer à l'ouverture de cabarets.

Le bistrot remplit donc des fonctions sociologiques nouvelles et multiples. Bien plus, il contribue à modeler une nouvelle sociabilité paysanne. Si les beuveries festives sont de longue tradition, le bistrot qui se généralise au tournant des XIX^e et XX^e siècles institutionnalise un nouveau rapport à l'alcool, fait d'une consommation régulière, indissociable d'un échange. Selon Morin, *la buvette devient le lieu privilégié des communications humaines* (1967 p.70). Et au cours de ce siècle qui court de 1836 à 1936, nul

doute que la communication interpersonnelle dans les bistrotts de Malguénac a lieu quasi-exclusivement en breton. C'est là un aspect qu'il faut avoir présent à l'esprit lorsque l'on tâche de dégager les forces qui ont participé à l'évolution du parler local. Tout autant que le breton ecclésiastique a pu fournir des modèles pour un certain type de discours, la conversation de café, en tant qu'élément clé de socialisation a certainement joué un rôle de premier plan. Autant que l'église où résonne un breton livresque, le café est un creuset où des générations de Malguénacois, à leur insu, ont façonné leur langue.

Aucun commerçant n'est mentionné au cours des trois premiers recensements. Ce qui ne veut pas dire que personne ne pratiquait cette activité, mais plus probablement qu'elle ne constituait pour personne une activité principale ou exclusive. Il faut donc attendre 1936 pour voir une épicière au bourg. La proximité de Pontivy et de ses commerces a donc dû suffire à satisfaire les besoins de la population auparavant. Ces besoins ne devaient d'ailleurs pas être très étendus. Dans une société rurale, et qui plus est aux moyens limités, l'essentiel de l'alimentation était assuré par la production domestique. Ce n'est donc qu'avec le XX^e siècle et ses nouveaux goûts alimentaires qui généralise les produits exotiques (café, poivre, vin...) que la nécessité d'un fournisseur local se fait sentir. Pourtant, il est impossible d'imaginer les Malguénacois vivant en autarcie antérieurement. Il faut donc souligner la force d'attraction exercée par les foires et les marchés, en particulier celui, hebdomadaire, de Pontivy. Jusqu'à récemment, pour de nombreuses personnes âgées qui participent encore de l'ancienne civilisation paysanne, la fréquentation du marché du lundi obéissait à un impératif, autant social que pratique. Le marché est aujourd'hui essentiellement l'affaire des femmes, mais en a-t-il toujours été ainsi ? Avant l'ère automobile, et surtout le transport collectif, la longueur relative du trajet (même si marcher sur de longues distances ne faisait pas peur) et surtout les charges à transporter (beurre, lait, lard...) demandaient le recours, au moins occasionnel, de voitures à chevaux, lesquelles n'étaient guère manœuvrées que par les hommes. Quoi qu'il en soit, le fait important est que sur le marché contrairement au café, les femmes ont leur place, et même leurs domaines réservés. Et c'est une population issue de toutes les communes rurales environnantes qui s'y croise et continue à confronter les parlers locaux. L'absence de commerçants à Malguénac, en canalisant un flux de population vers le marché voisin, est donc riche de possibilités d'évolutions linguistiques. Car ce marché représente à son tour un espace de socialisation dont le rôle est tout à fait comparable à celui de la buvette. L'installation, quoique tardive, d'une commerçante dans le bourg est donc également un fait remarquable. L'épicerie locale est bien entendu impuissante à détrôner le marché pontivyen,

mais elle crée pour les femmes un lieu de sociabilité au bourg, distinct de l'église, du cimetière ou des fêtes patronales.

Autres catégories

Le clergé connaît aussi des évolutions notables. Limité à un seul ménage en 1836, le prêtre desservant la paroisse ne vit pas seul, puisqu'il partage son presbytère avec un vicaire ainsi que quelques domestiques. En 1872, le deuxième ménage est composé de la congrégation des religieuses enseignantes (au nombre de trois) et de leurs pensionnaires. Ce ménage disparaît en 1906, suite à la séparation de l'Eglise et de l'Etat engagée quelques années plus tôt, mais cette fois le vicaire assistant le prêtre occupe un logement indépendant et constitue un ménage à lui seul. En 1936, en revanche, aucune mention du prêtre desservant n'apparaît. Le ménage ecclésiastique signalé alors est celui du sacristain et de sa famille. Signe de temps et de mentalités qui changent, alors que dans les précédents recensements les ménages ecclésiastiques occupaient souvent les premières places, cette fois, la liste est ouverte par les instituteurs de l'école publique !

La catégorie *divers* regroupe quelques professions marginales quant au nombre des personnes concernées. Au fil du temps, on constate que cette population s'étoffe : en 1836, aucun chef de ménage n'entraît dans cette catégorie. En 1872, ils sont quatre. Ils seront ensuite cinq en 1906, puis quinze en 1936. Le tableau suivant propose un panorama de l'évolution :

	1836	1872	1906	1936
<i>Cantonnier</i>		1		1
<i>Bedeau</i>		1		
<i>Minotier</i>		1		
<i>Employé</i>		1	1	
<i>Garde</i>			1	1
<i>Sage-femme</i>			1	
<i>Instituteur</i>			2	4
<i>Manœuvre</i>				4
<i>Fossoyeur</i>				1
<i>Camionneur</i>				1
<i>Ouvrier</i>				2
<i>Marchand de bestiaux</i>				1
Total	0	4	5	15

Evolution numérique des professions marginales

La nature même des métiers représentés témoigne bien des changements en cours. La présence des instituteurs, par exemple, inscrit Malguénac dans les évolutions générales qui bouleversent la société française à partir de la III^e République ; le camionneur de 1936 est symptomatique de la progressive mécanisation des campagnes etc. Ces données, cependant, illustrent aussi une lacune importante de nos sources : les fonctions de bedeau ou de sage-femme par exemple étaient nécessairement assumées avant et après 1872 et 1906. L'absence de représentants pour ces professions indiquent seulement qu'aucun chef de ménage n'en faisait son activité principale.

Face à toutes les professions examinées, il reste les inactifs, qui constituent un groupe hétérogène. Sous cette appellation on peut regrouper les sans profession déclarée, les retraités, ainsi que quelques cas rares, pour lesquels aucune information n'apparaît sur les listes. Il ne s'agit là que de cinq cas (trois en 1872, un en 1906, et un en 1936) qui semblent traduire l'embarras des officiers d'Etat Civil. Quelles étaient leurs raisons pour préférer ne rien inscrire plutôt que *sans profession* ? On se perdrait en conjectures...

Il existe au XIX^e siècle quelques cas où les chefs de ménage sans profession sont de gros propriétaires qui perçoivent les revenus de leurs fermages et vivent de leurs rentes. On ne s'explique guère pourquoi ils ne sont pas désignés comme *propriétaires*, mais la cohérence n'est pas toujours la règle sur les documents. Quoi qu'il en soit, dans la grande majorité, il s'agit de personnes âgées, devenues inaptes au travail et vivant seules ou entre elles. L'augmentation du nombre des inactifs à partir de 1906 est saisissante. Mais elle manifeste peut-être moins une transformation sociale qu'un changement de critère descriptif. Au XIX^e siècle, les professions sont indiquées sans réel souci de conformité à la réalité : les enfants exercent ainsi la profession de leurs parents, même s'ils n'ont que quelques mois ! Il en est de même des personnes âgées, il faut croire que beaucoup sont toujours identifiés par leur ancien métier, quand bien même ils ne l'exerceraient plus. 1906 marque une rupture avec cet usage. La catégorie de *retraité* apparaît alors, mais seules deux personnes sont dans ce cas : une ancienne institutrice, ainsi qu'un homme dont la femme est débitante, et le fils laboureur, mais qui reste le chef du ménage. L'ère des retraites agricoles n'est pas encore venue, mais il est admis que dans leur vieillesse, les anciens soient désignés comme *sans profession*. Sur les vingt-trois chefs de ménage qui en 1906 sont dans cette situation, on compte une douzaine de sexa- ou septuagénaires, qui tirent leur subsistance du travail d'un fils, ou d'un gendre, partageant le même foyer.

Le dénombrement de 1936, avec soixante-dix-huit sans profession, marque que le phénomène s'est accentué. Mais il met en lumière une autre tendance, qui apparaissait dès 1906. Beaucoup de ces ménages *inactifs* sont composés de femmes jeunes (seules ou à plusieurs : sœurs ou belles-sœurs, fille et mère...) avec ou sans enfants. Dans de nombreux cas il peut s'agir de veuves (surtout après la première guerre mondiale). Mais il est aussi raisonnable d'y voir un signe de l'émigration temporaire de l'époux. L'émigration, qui sera abordée plus loin en détail, a en effet canalisé une part importante de la population active locale vers le bassin parisien. Mais avant la deuxième guerre mondiale, les départs étaient essentiellement masculins et limités dans le temps, femmes et enfants restant sur place. On restera prudent toutefois quant à ces éléments de réponse. Cette explication, si tant est qu'elle soit juste, ne restitue pas les proportions entre femmes d'émigrés et retraités « virtuels » chez les 21,37 % d'inactifs. En outre, *sans profession* ne signifie pas *sans activité* et il est donc probable que ces femmes, qui devaient bien assurer leur subsistance, ont dû trouver à s'employer, principalement aux travaux agricoles. Enfin, il ne s'agit là que des faits les plus saillants, car on trouve aussi des hommes jeunes sans profession, peut-être invalides de guerre ou victimes de la crise des années 30 et du chômage.

Enfin, le nombre des *indigents, errants, mendiants* régresse lentement pour s'éteindre au XX^e siècle. Pourtant, il est possible qu'un nombre appréciable de journaliers ou d'artisans, en particulier âgés et isolés demeurent encore pour longtemps à la limite de la mendicité. En 1872, un indigent est ainsi mentionné exerçant la profession de tailleur. Au XX^e siècle, parmi les nombreuses personnes sans profession, ce silence ne cache-t-il pas pour beaucoup le plus total dénuement ? La plupart des indigents indiqués sont des personnes isolées, parfois très jeunes, mais certains sont également chefs de famille.

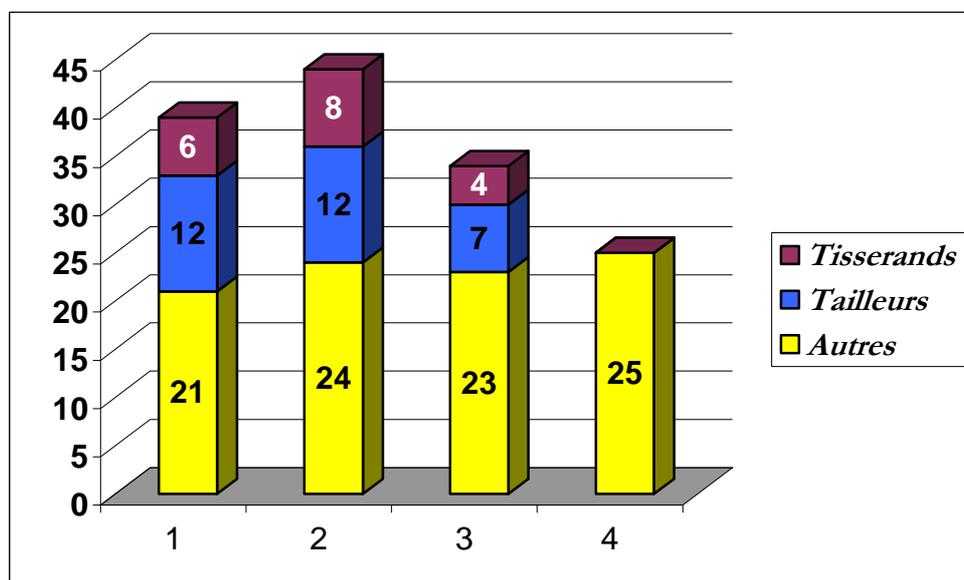
3.2.1.4 - Un monde en pleine transformation

Après ce rapide inventaire, il est d'ores et déjà possible de tenter une première synthèse explicative. Entre 1836 et 1936, c'est une société en pleine transformation qui apparaît sous nos yeux. Et loin d'être insondable, la direction des évolutions est assez éclairante dans la perspective linguistique qui est la nôtre. Deux tendances majeures sont à signaler : d'une part une diversification grandissante du paysage social et professionnel ; d'autre part l'émergence du bourg. Ainsi qu'on le verra, ces deux faits paraissent intimement liées, aussi bien dans leurs causes que, surtout, dans leurs conséquences.

Une diversification en marche

Ce premier coup d'oeil sur les chiffres permet de cerner l'importance des transformations structurelles à l'oeuvre. Bien que l'agriculture reste de très loin l'activité dominante, Malguénac change énormément sur la période considérée.

Au XIX^e siècle, le commerce est inexistant et l'artisanat à la fois sous-représenté et dominé par un seul secteur, le textile : en 1836, 18 tailleurs ou tisserands sur 39 artisans, soit 46,1 % ; en 1872 ils sont 20 sur 44, soit 45,4 %. Dès 1906 cet ordre apparaît bouleversé, et le sera encore davantage en 1936. Les tisserands qui exercent encore en 1906 seront parmi les derniers : tous les quatre sont âgés de 51 à 69 ans, et deux d'entre eux sont vraisemblablement frères et sœurs (Anne et Louis Le Scanff), ce qui illustre la déperdition de la transmission du savoir. Les tailleurs dureront peut-être plus longtemps : alors que le costume breton s'épanouit et connaît sa plus grande vigueur (tant par le rythme d'évolution que par la finesse du résultat), il est indispensable pour sa confection de faire appel à un expert, au savoir-faire jalousement entretenu. Mais la raréfaction du costume, généralement abandonné par les hommes après 1918, sonne le glas des vieux tailleurs. Plus aucun n'exerce en 1936. Ainsi disparaît un secteur qui avait pourtant représenté près du tiers des emplois de l'artisanat. Mais on se rend compte ainsi que la crise est peut-être beaucoup plus sectorielle qu'il n'y paraît. Le graphique suivant en apporte la démonstration :



Evolution du secteur artisanal de 1836 à 1936

La disparition des tailleurs et des tisserands explique ainsi à elle seule l'évolution défavorable de l'artisanat. Abstraction faite du textile, le nombre des artisans progresse même légèrement. Par delà les chiffres bruts, il faut donc analyser plus finement les évolutions

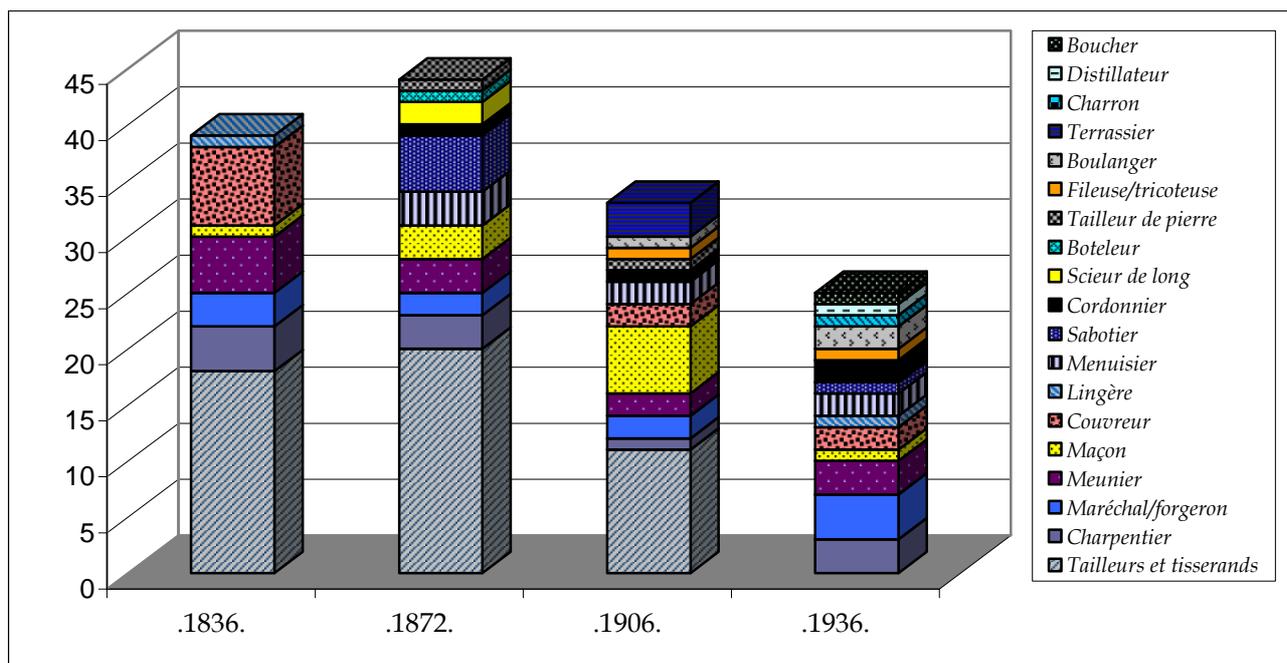
qualitatives. De 1836 à 1936, la révolution industrielle avec son corollaire de bouleversements sociaux, bien que lointaine, fait entendre son écho dans les campagnes. Et les professions les plus menacées, qui disparaîtront le plus vite, sont celles qui perpétuent des traditions devenant de plus en plus archaïques, c'est-à-dire inadaptées aux changements en cours. La concurrence entre sabotiers et cordonniers est explicite à cet égard. Les meuniers évoluent vers la disparition également, même si leur nombre reste stabilisé à trois en 1936. Les couvreurs doivent se moderniser : ils étaient quatre *couvreurs en paille* en 1836, contre trois *couvreurs en ardoises* ; en 1906, un en ardoise, l'autre en chaume ; en 1936, tous deux travaillent l'ardoise. Il en est de même des maréchaux et forgerons. S'ils sont encore quatre en 1936 (c'est le premier secteur employeur), c'est que certains se sont déjà fait mécaniciens.

Pour mieux comprendre la nature du changement qui se joue, il suffit d'observer de plus près quelles sont les professions que recouvre l'étiquette d'*artisans* :

	1836	1872	1906	1936
Tailleur d'habits	12	12	7	
Tisserand	6	8	4	
Charpentier	4	3	1	3
Maréchal/forgeron	3	2	2	4
Meunier	5	3	2	3
Maçon	1	3	6	1
Couvreur	7		2	2
Lingère	1			1
Menuisier		3	2	2
Sabotier		5		1
Cordonnier		1	1	2
Scieur de long		2		
Boteleur		1		
Tailleur de pierre		1	1	
Fileuse/tricoteuse			1	1
Boulangier			1	2
Terrassier			3	
Charron				1
Distillateur				1
Boucher				1
TOTAL	39	44	34	25

Professions des chefs de ménages artisans à Malguénac de 1836 à 1936

Au fil des quatre recensements, des métiers disparaissent, de nouveaux apparaissent, certains dépérissent ou font une éclipse, d'autres stagnent, tandis que certains prennent de l'importance. Le résultat final est un net élargissement de l'éventail des professions : en 1836, huit métiers sont représentés, en 1872, il y en a douze, puis treize en 1906 et quatorze en 1936, qui se répartissent selon le diagramme suivant :



Composition du secteur de l'artisanat à Malguénac de 1836 à 1936

Globalement, on constate bien que la fin des activités liées au textile ne laisse pas la place à une nouvelle hégémonie. Une fois disparus les derniers tisserands et tailleurs, le secteur de l'artisanat n'est plus dominé par une profession en particulier. Alors qu'en 1872, les tailleurs et tisserands réunis étaient une vingtaine, en 1936 les forgerons arrivent en tête avec seulement quatre représentants. Il a déjà été signalé que sur toute la période considérée, le nombre des artisans hors textile restait à peu près constant (passant de 21 à 25). Dans le même temps, le nombre moyen d'artisans par profession passe de 3,5 à 1,8. L'artisanat est donc de plus en plus éclaté au fil des années, et lors du dernier recensement, la plupart des métiers ne sont pratiqués que par une seule personne. Naturellement, cela s'explique par l'apparition progressive de nouveaux métiers (la légende du graphique ci-dessus en totalise dix-neuf, alors que huit auraient suffi au départ).

Parmi ces nouveaux métiers, les plus intéressants à noter sont probablement ceux de boucher et de boulanger. La plupart des autres activités artisanales font appel à des savoir-faire plus ou moins rares. Le paysan peut à la rigueur se faire maçon, et la paysanne lingère sans recourir à un apprentissage très pointu. Mais on ne s'improvise pas tisserand, ni charpentier, ni cordonnier... Ce type d'activités relève donc de l'*industrie* (au sens classique du terme). Il en va encore différemment en ce qui concerne le boulanger et le boucher, et leur apparition récente en témoigne. Pendant des siècles, nul besoin d'un spécialiste pour ces activités de *service* : les paysans cuisent eux-mêmes leur pain dans les nombreux fours de ferme, et abattent puis mettent en quartiers eux-mêmes leurs bêtes. Le XX^e siècle voit donc

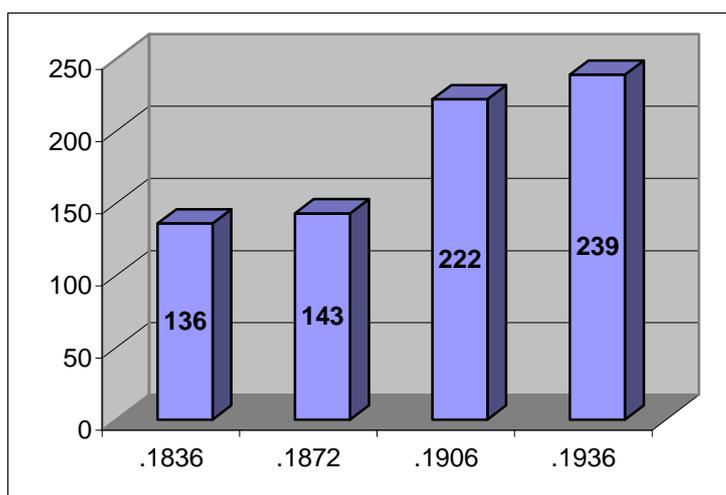
une rupture et marque le début des transformations qui aboutiront à la société (post)industrielle actuelle : petit à petit, des habitudes de consommation et de travail, jusque là solidaires d'un mode de vie plutôt urbain, se développent à la campagne.

Les métiers examinés dans la catégorie divers, en pleine expansion, montrent le même mouvement. Ils sont presque quatre fois plus nombreux en 1936 (quinze) qu'en 1872 (quatre), alors que personne n'entrait dans cette catégorie en 1836. De nombreux nouveaux métiers sont donc apparus, dans le secteur secondaire (six ouvriers et manœuvres en 1936), mais surtout dans le secteur tertiaire : employé (de chemin de fer), garde particulier au château de Moustoirilan (peut-être aurait-il fallu le considérer comme domestique ?), camionneur, cantonnier, marchand de bestiaux... Le minotier indiqué en 1872 est un cas particulier puisqu'il s'agit d'un gros industriel, propriétaire du château de Lesturgant. En somme, là aussi, la diversification sociale est le corollaire d'un développement des activités de service. Les instituteurs appellent une attention particulière. Absents avant les lois d'obligation scolaire, ils passent de deux en 1906, à quatre en 1936. Encore faut-il préciser qu'il ne s'agit là que des chefs de ménage. Les enseignants sont en fait plus nombreux puisque certains ménages d'enseignants comptent en outre, à l'école publique, des institutrices épouses d'instituteurs ; et à l'école privée, des religieuses logeant avec leur supérieure. Si l'école prend une telle importance, c'est que les conditions d'accès au marché de l'emploi en 1936 ont radicalement changé depuis le siècle précédent. A tous les niveaux de la société, le travail se spécialise insensiblement. Le développement des transports et des échanges a tiré Malguénac de son isolement, en l'intégrant de plus en plus intimement à des réseaux économiques de plus en plus larges. Le monde extérieur est venu à Malguénac, et de plus en plus nombreux sont les Malguénacois qui partent vers le monde extérieur ou en vivent. Pour les jeunes de 1936, contrairement à leurs aînés, le passage à l'école est indispensable car pour tous désormais, l'illettrisme, l'analphabétisme et l'ignorance du français deviennent des obstacles infranchissables.

De 1836 à 1936, l'évolution ne prend pas l'allure d'une révolution, de sorte qu'elle échappe sans doute dans une certaine mesure aux contemporains. Pourtant, on assiste à un glissement inexorable vers une nouvelle organisation économique et sociale. Manifestement, les facteurs des bouleversements sociaux d'après 1945, sont déjà décelables, à un état plus ou moins latent. On passe ainsi d'une société archaïque, en relative autarcie et peu différenciée, à une société plus mécanisée, plus ouverte sur l'extérieur et où la spécialisation du travail devient la règle.

Développement du bourg

Parallèlement, le bourg connaît un essor assez notable. Au début du XIX^e siècle, ce n'est qu'un petit groupement de maisons, principalement des fermes, disposées autour de l'église paroissiale. De ce noyau, il reste quelques longères, ne remontant guère au-delà de 1650 pour les plus anciennes. L'église elle-même a été refaite par tranches successives dans la première moitié du XIX^e siècle (à l'exception de la sacristie, du XVIII^e). A l'opposé, à la veille de la deuxième guerre mondiale, la physionomie même du bâti (dont l'essor est attesté par l'évolution des effectifs des maçons) témoigne des changements intervenus. Mairie, écoles, presbytère, quelques commerces ou belles maisons « modernes » ont apporté de nouvelles façades, de nouvelles proportions et fait du bourg de Malguénac l'embryon d'une (toute) petite ville, que l'exode rural stoppera dans son développement. Cette mutation se lit aussi, naturellement, dans l'évolution démographique de la commune, ainsi qu'on peut le voir sur le graphique suivant :



Evolution de la population du bourg de Malguénac

De 1836 à 1936, la population du bourg augmente d'une centaine d'habitants, passant de 136 à 239, soit une variation de + 75,7 %. Le constat est encore plus saisissant, si l'on prend en compte les données extrêmes, à des dates intermédiaires aux termes retenus. En considérant la population du bourg en 1841 et 1921 (quatre-vingts ans d'intervalle), les chiffres passent de 121 à 262 habitants, ce qui représente 116,5 % d'augmentation.

Or dans le même temps, la population communale dans son ensemble baissait de façon significative. La perte des villages du sud-est en 1869 fausse quelque peu la perception, comme on l'a vu plus haut, il n'est pas possible de restituer la variation réelle de 1836 à 1872 dans les nouvelles limites communales. C'est chose possible en revanche de 1872 à 1936, et au cours de cette période, malgré une embellie en 1906, la baisse est de 11,3 %. Ainsi, non

seulement la population agglomérée augmente en nombre absolu, mais son poids relatif aussi est de plus en plus affirmé. Le tableau suivant résume l'évolution :

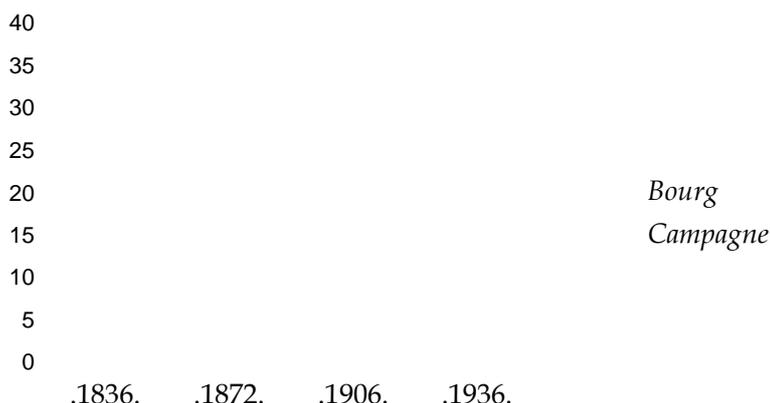
	1836	1872	1906	1936
Population totale	1.960	1.649	1.753	1.463
Variation en %		?	+ 6,3 %	- 16,5 %
Population du bourg	136	143	222	239
Variation en %		+ 5,15 %	+ 55,24 %	+ 7,66 %
Proportion de la population totale	6,93 %	8,63 %	12,66 %	15,83 %

Evolution comparée de la population agglomérée et de la population épars

En 1836, le bourg n'est pas un foyer de population à proprement parler. Avec 6,93 % de la population, ce n'est guère qu'un hameau parmi d'autres. En 1872, on ne peut guère conclure que l'importance du bourg soit beaucoup plus significative. Même si la proportion des habitants agglomérés passe à 8,63 %, la modification des limites communales pourrait à elle seule expliquer la diminution de la population rurale, celle du bourg progressant faiblement (+ 5,15 %). Mais en 1906, le doute n'est pas permis. Comme le montrent à la fois le tableau et le graphique ci-dessus, on assiste à une petite explosion démographique. En trente-quatre ans, le bourg aura connu une croissance de 55,24 %. La population totale a augmenté également, mais dans des proportions beaucoup plus modestes (+ 6,3 %). Dès lors, le bourg concentre 12,66 % des Malguénacois, soit près du double des chiffres de 1836. Ce formidable bond n'aura pas de suite immédiate cependant, il faudra attendre l'exode rural de l'après-guerre pour retrouver des évolutions du même ordre. Jusqu'à la deuxième guerre mondiale, la progression sera modérée et irrégulière (1936 représente ainsi un recul par rapport au pic atteint en 1921). La croissance se stabilise donc à + 7,66 %. Chiffre qui reste honorable, et qui compte tenu de la baisse assez importante de la population totale (-16,5 %), confirme une montée en puissance régulière. Dès lors, le bourg compte pour 15,83 % de la population de Malguénac.

Une nouvelle sociabilité

Davantage que des phénomènes concomitants, ces deux tendances : diversification générale et croissance du bourg, sont étroitement imbriquées. Car tout au long de son développement, le bourg va capter les secteurs secondaire et tertiaire en expansion. Le graphique et le tableau suivants montrent une évolution sans équivoque :



Répartition géographique des artisans à Malguénac de 1836 à 1936

	1836		1872		1906		1936	
	Bourg	Camp.	Bourg	Camp.	Bourg	Camp.	Bourg	Camp.
Artisans	6	33	10	34	12	22	15	10
<i>dont : tisserands</i>	0	6	0	8	0	4	0	0
<i>tailleurs</i>	0	12	2	10	2	5	0	0
Débitants	4	1	1	1	6	6	5	7
Divers	0	0	2	2	2	3	11	4
TOTAL	10	34	13	37	20	31	31	21

Evolution et répartition des secteurs secondaire et tertiaire à Malguénac

Du XIX^e au XX^e siècle, on assiste à une révolution des campagnes. Alors que le vieil artisanat textile était disséminé, les nouveaux secteurs se développent au contraire en se concentrant. Les nouvelles professions sont en effet rarement en situation de concurrence, mais beaucoup plus souvent de complémentarité. Progressivement, donc, la répartition des artisans et tous ceux exerçant une activité de service va s'inverser, et c'est entre 1906 et 1936 qu'ils deviennent plus nombreux au bourg qu'à la campagne.

Le bourg est un ancien centre de gravité de la vie sociale à Malguénac : siège de l'église paroissiale (et donc du cimetière), ainsi que de la mairie, il est le point de convergence de tous les événements familiaux, religieux et politiques. Dès le début du XIX^e siècle, alors qu'il est très peu peuplé et qu'il assure très peu de fonctions, le bourg est déjà pour toute la population le lieu où chacun fait l'expérience de son appartenance à une communauté. Une communauté solidaire en dépit, peut-être en raison, d'un éclatement géographique assez important. Mais entre 1872 et 1906, c'est-à-dire sous la III^e République, le bourg change complètement de visage. De nouvelles professions s'y multiplient, et tandis que son ancien rôle se voit confirmé, il assume également de nouvelles fonctions, commerciales, et culturelles. Peu à peu, l'univers des Malguénacais habitants du bourg se rapproche donc de celui des petites villes.

Parmi ces nouvelles fonctions culturelles, figure entre autres l'école, bien sûr, qui va permettre à beaucoup de s'affranchir d'une condition toute tracée. Mais il y a aussi les cafés, où s'élabore un nouvel *art de la conversation* et du rapport à autrui.

Sur le plan linguistique, les conséquences pourraient avoir été importantes. Vraisemblablement, la sociabilité malguénacoise au tournant des XIX^e et XX^e siècle s'exprime essentiellement en breton (Broudic 1995 p.290). Les nouvelles règles qui s'élaborent dans cette période devraient donc exposer la langue elle-même dans laquelle les échanges ont lieu. Cependant, il faut souligner que vraisemblablement, c'est surtout au français que profite l'évolution. F. Broudic observe ainsi que *la langue nationale a d'abord dû (...) conquérir les villes, avant qu'elles ne deviennent elles-mêmes des centres de propagation du français. Elle a ensuite envahi les bourgs, vers le milieu du XX^e siècle, pour se diffuser, dès lors très rapidement, sur tout le territoire de la Basse-Bretagne. A chaque étape, le rayonnement s'est fait du centre vers la périphérie* (ibid. p.415). Outre la dynamique géographique, il met également en évidence une dynamique sociale et professionnelle. Ainsi, selon l'enquête menée par les séminaristes du Finistère en 1946, il apparaît que dans l'ensemble, *les commerçants ne conservent (...) l'usage du breton que pour leurs relations avec la clientèle. Eux ont personnellement opté pour le français* (ibid. p.160). Mais ce choix les distingue du reste de la population, majoritairement agricole : à Plouénan, *le breton prime chez les paysans* (ibid. p.158). Et plus généralement, *les paysans bretonnants imposent l'usage de leur langue à tous ceux à qui ils ont affaire. (...) Pour [qu'ils] en viennent à s'exprimer en français, il faut des circonstances particulière* (ibid. p.159). Concernant les artisans, *[leur] rapport à la langue bretonne s'apparente davantage à celui des paysans* (ibid. p.161). Enfin, le monde ouvrier *est divisé au regard des usages linguistiques* (ibid.) : ceux qui travaillent en ville ou à proximité et ont de nombreux contacts avec la population urbaine sont enclins à parler français, tandis que le breton l'emporte chez ceux qui ne quittent guère la campagne. On peut envisager une évolution tendant au même résultat à Malguénac dans l'entre-deux-guerres. Dès lors, les représentants du secteur tertiaire : commerçants, cafetiers, boulangers, boucher, employés, et surtout instituteurs, doivent être considérés comme les vecteurs privilégiés du français.

3.2.2 - Un espace social hiérarchisé : les paysans

Grâce au point de vue dynamique adopté, l'inventaire des catégories socio-professionnelles composant la société malguénacoise ne se limite pas à une description statique, il aura permis, au contraire, de mettre au jour les évolutions en cours. Il aura aussi

fait apparaître en filigrane différents groupes, qui se superposent au strict classement par profession. Les inactifs, par exemple, peuvent aussi bien être des propriétaires vivant de leurs rentes, que des chômeurs ou des personnes âgées et sans ressources. Les artisans sont tantôt des vieillards, derniers représentants d'un métier en voie de disparition, tantôt de petits entrepreneurs dynamiques, convertissant progressivement une antique forge en moderne atelier de mécanique... L'hétérogénéité professionnelle se double donc d'une plus grande diversité sociale, qui remet en cause l'unité des catégories décrites jusqu'à présent.

Afin de donner au tableau plus de justesse, il faut par conséquent préciser sur quelle trame de fond se tissent les rapports entre Malguénacais. Il faut s'intéresser aux relations qu'entretiennent entre eux les groupes sociaux, considérés indépendamment des métiers exercés. L'approche la plus courante consiste à examiner dans un premier temps les disparités de fortune. De fait, un certain nombre de documents laissent déjà soupçonner que la détention du pouvoir économique s'accompagne d'autres formes, symboliques, de pouvoir. On peut, dès lors, parler d'une société hiérarchisée. Reste à en établir les conséquences : en soi, la hiérarchisation n'est ni positive, ni négative, une société divisée peut être harmonieuse, ou au contraire le lieu de vives tensions indépendamment de la nature et du degré de hiérarchisation de ses composantes. Par ailleurs, la seule chose qui importe, dans notre perspective, ce sont les possibles répercussions d'une telle situation sur les usages linguistiques.

En soumettant toute la population à une telle enquête, on risquerait cependant de n'aboutir qu'à renouveler les conclusions de F. Broudic, à plus petite échelle : compétition entre breton et français, au bénéfice de ce dernier. Notre objectif reste, par le biais de la description de la société brittophone, de cerner les évolutions internes à la langue bretonne. La meilleure des solutions, à ce stade, semble donc d'exclure de l'observation tous les propagateurs du français représentés par les acteurs des secteurs secondaire et tertiaire. Ainsi, avec les paysans, on ne considérera que la frange vraisemblablement la plus bretonnante de la population. Il était déjà apparu plus haut que ceux-ci étaient divisés en différents sous-groupes aux contours plus ou moins nets. Ce sera à présent l'occasion de préciser davantage la situation, de faire apparaître les facteurs de diversité, mais aussi d'unité, du monde rural.

3.2.2.1 – La société paysanne

La société villageoise est fortement hiérarchisée. C'est la conclusion que tire J.-P. Gutton (1979 p.57) pour l'Ancien Régime, en particulier à l'aune des rôles de tailles, qui distinguent souvent fermiers et propriétaires. C'est également ce que Louis Elégoët (1981

pp.208, 212) démontre à Saint-Méen, dans le bas Léon : une stratification sociale relativement rigide s'est maintenue tout au long du XIX^e siècle, et jusqu'au début du XX^e. La démonstration la plus vivante, pourtant, est probablement celle de Per-Jakez Hélias dans *Le cheval d'orgueil : Les paysans que j'ai connu n'étaient pas une classe, mais une société complète, avec toutes les luttes et les fermentations que cela suppose. Elle avait ses ouvriers, ses manœuvres, ses domestiques, ses artisans, ses bourgeois (...). Elle avait ses commerçants et ses industriels. Elle avait même quelques seigneurs de grande allure, quelques intellectuels philosophes et un quarteron de féodaux. Quand vous parliez d'un paysan, c'était comme si vous disiez un poisson. (...) Mais il faut savoir de quel poisson il s'agit, et de quel paysan* (1975 p.498). Loin de la méthode de l'historien ou du sociologue, le récit ethno-biographique donne corps avec beaucoup d'acuité à cette civilisation disparue dont il était issu. Une civilisation qui, avec des nuances, couvrait l'ensemble de l'Europe, et qui à Malguénac, devait prendre des formes très proches du monde décrit par Hélias. Reste à savoir comment reconstituer cette société paysanne et quelles conclusions formuler au plan linguistique. Les listes des dénombrements de population ont de nouveau été mises à contribution, mais cette fois il a fallu les croiser avec bien d'autres sources pour une vision aussi englobante que possible.

Diversité des situations et difficultés d'approche

Les dénombrements, qui font mention des professions, permettent d'appréhender l'hétérogénéité du monde paysan, mais de façon très lacunaire. Sept termes servent ainsi à désigner les paysans de 1836 à 1936 : *propriétaires, cultivateurs, laboureurs, agriculteurs, fermiers, journaliers* ou *ouvriers agricoles*. S'y ajoutent des mentions hybrides : *laboureur-propriétaire, cultivateur fermier* et *cultivateur exploitant*. Le tableau suivant montre leur répartition, assez anarchique, ce qui prouve que l'on ne peut se fier aux dénominations rencontrées :

	1836	1872	1906	1936
Propriétaires	2	1	14	-
Laboureurs	111	2	173	-
Cultivateurs	137	181	32	7
Cultivateurs exploitant	-	-	-	81
Fermiers*	-	3	-	108
Total	250	187	219	196

*En 1936, cette catégorie est désignée comme « cultivateurs fermiers »

Répartitions des actifs agricoles selon leurs dénominations de 1836 à 1936

Au-delà d'un usage hésitant selon les époques, cette terminologie semble parfois représenter un effort pour traduire la hiérarchisation de la société. Mais l'inconstance des dénominations limite la visibilité du phénomène. Le bas de la pyramide, constitué par les journaliers, est le seul à se prêter à une observation dynamique. Pour les catégories plus aisées, les proportions des uns et des autres sont beaucoup plus délicates à déterminer.

Le recensement de 1936 donne l'image la plus fonctionnelle. Sept cultivateurs sont alors mentionnés sans davantage de précisions, mais en opposant les *cultivateurs fermiers* aux *cultivateurs exploitants*, ces derniers étant donc propriétaires de toutes ou partie des terres qu'ils cultivent, il définit un critère objectif de distinction. Celui de 1836 est plus vague dans sa terminologie. Le ratio qu'il transcrit offre pourtant un parallèle frappant avec la situation un siècle plus tard. Les *cultivateurs* de 1836 représentent-ils les *fermiers* de 1936 ? C'est ce qui sera examiné plus loin. En revanche, les deux recensements de 1872 et 1906 ont manifestement confondu sous des termes génériques des réalités différentes. Tout le monde ou presque est alors *cultivateur* (en 1872) ou *laboureur* (en 1906). Seuls quelques exceptions dérogent à la règle : en 1872, trois fermiers sont signalés, mais ils n'étaient sûrement pas les seuls, alors à quoi doivent-ils ce traitement à part ? S'agit-il en réalité de métayers, ou sont-ils les fermiers d'un personnage important, ce qui rend plus manifeste un état perçu comme subordonné ? En tirent-ils au contraire un certain prestige ? S'agit-il tout simplement d'un effet de style de la part d'un *officier public* lassé d'écrire toujours la même chose ? (Lassitude bien compréhensible devant une tâche aussi fastidieuse et bien perceptible dans le tracé de la plume, les trois fermiers apparaissent d'ailleurs dans les quatre dernières pages de la liste, qui en compte une cinquantaine.) De même, pourquoi deux laboureurs ont-ils résisté à l'uniformisation ? A-t-on voulu marquer de cette manière une distinction fondée sur la fortune ? De façon somme toute arbitraire, mais en me basant sur les documents, j'ai opté pour cette seconde solution : en 1836, dans quelques cas rares, il était mentionné *laboureur-propriétaire*, ce qui semble correspondre à un statut aisé, c'est pourquoi les *laboureurs* de 1872, apparaissent regroupés avec la « profession » orpheline de *propriétaire*, qui ne comptait qu'un seul représentant.

En 1906, c'est symétriquement à peu près la même confusion qui règne. Une nouvelle catégorie apparaît, celle des *agriculteurs*, au nombre de deux seulement. Mais l'un d'entre eux n'est pas chef de ménage, il s'agit du fils (majeur) du châtelain de Lesturgant, lui-même *propriétaire*. Ce terme nouveau semble donc réservé à une catégorie aisée, peut-être à des diplômés d'agronomie, en tout cas probablement éloignés de la majorité des paysans de l'époque. L'*agriculteur* chef de ménage est donc inclus dans la catégorie des *propriétaires*. A

cette date, ces derniers sont nettement plus nombreux, ils sont 14, soit un peu plus de 4 % des actifs. Certains sont qualifiés de *propriétaire cultivant*, termes qui les placent indubitablement au-dessus des simples *cultivateurs*... Comment néanmoins caractériser ceux-ci par rapport aux *laboureurs*, qui constituent la masse ? Le fait même que les laboureurs soient les plus nombreux, et de beaucoup (53,56 %), autorise-t-il à comprendre que le mot désigne les moins favorisés ? Peut-on reconnaître en eux des fermiers, tandis que les *cultivateurs* (9,91 %) seraient les propriétaires de leur terre ? Au vu de la situation trente ans plus tard, on peut en douter.

Parallèlement, en 1872, les *fermiers* (et peut-être aussi les *cultivateurs* de 1906) représentent-ils un statut social perçu comme moins favorisé ? Aucun paysan n'est mentionné comme *métayer*, et pourtant, le métayage existait. La toponymie au moins en conserve le souvenir : à Moustoirilan, la ferme la plus proche du château, distante de quelques centaines de mètres forme le village de *La Métairie*. Floquet rapporte en outre que la ferme attenante au château de Lesturgant était louée en métayage « à moitié grain » en 1778. Mais il faut aussi se rappeler toute la complexité du mode d'exploitation de la terre. Sous l'Ancien Régime, la forme la plus répandue dans toute la Basse-Bretagne est le bail à domaine congéable. Celui-ci survit à la Révolution, et se maintient très tardivement dans le XIX^e siècle (in Le Bouëdec 1994). Sa particularité est de dissocier d'une part le sol, appartenant à un foncier, et d'autre part les édifices, talus et arbres fruitiers, qui sont la propriété d'un domanier (Le Goff 1989). Locataire du sol, donc soumis à un bail, le domanier est pleinement propriétaire de ses bâtiments dont il dispose à son gré. Il peut ainsi louer, (ou sous-louer) à un autre paysan. Ce serait même là la forme de fermage la plus courante au XVIII^e siècle. Il peut donc ainsi arriver qu'une *tenue* soit mise en valeur par un fermier, redevable à un domanier, lui-même redevable à un foncier.

Que restait-il de ces nuances, issues de l'Ancien Régime, en 1872 et en 1906 ? Qu'en restait-il surtout dans la structuration du champ social ? Faut-il y voir l'origine des distinctions relevées ? Il est possible qu'un examen approfondi de toutes les sources disponibles puisse permettre de lever tous les doutes. Une telle enquête cependant outrepasserait largement les limites et les objectifs de cette étude. Il faut donc reconnaître qu'aucune solution satisfaisante ne se présente et renoncer à une explication plus pointue.

Combien de propriétaires ?

Le monde paysan offre donc un aspect monolithique en 1872 et 1906. Le meilleur angle d'approche pour en étudier les clivages semble donc être la propriété foncière telle qu'elle

apparaît dans le recensement de 1936. Cette première image pouvant être complétée efficacement par l'examen du cadastre, en particulier concernant les années antérieures. Cette direction mérite d'autant plus d'être explorée que selon C. Canévet (1994), la terre est dans cette société *le fondement de la hiérarchie sociale, de la considération et de l'intégration sociale*. Quelques éléments invitent toutefois à modérer l'importance de la propriété, face à l'exploitation de fait. En 1936, le plus riche des *cultivateurs exploitant* n'est propriétaire que depuis sept ans (1929). Jusqu'alors, il était le locataire de la comtesse de Nantois, pour quelques 57 ha. L'influence de sa famille dans le passé est pourtant incontestable : elle est continûment représentée au conseil municipal pendant quasiment cent cinquante ans. En revanche les archives cadastrales n'en conservent évidemment aucune trace avant 1929. A l'opposé, elles mentionnent une masse de petits paysans, propriétaires de lopins dérisoires (souvent de simples jardins), et bien obligés de louer des parcelles plus importantes pour assurer leur subsistance. D'autres encore sont propriétaires de terres (parfois de belle étendue) sans être paysans du tout : les artisans ou commerçants, jusqu'à tel boucher-charcutier ou garçon de café pontivyen. Puisqu'il n'y a pas nécessairement de lien de causalité entre la propriété et le rang social, il peut paraître hasardeux de faire confiance au cadastre pour reconstituer les clivages internes à la paysannerie malguénacoise. La pertinence d'une telle approche se trouve ailleurs : elle apparaît bien réelle lorsque l'on considère que les propriétaires (du moins à partir d'un seuil de rentabilité) ont toutes les chances de former une catégorie de paysans fixes, contrairement aux locataires, exposés à changer de commune au terme d'un bail. La permanence d'une partie de la population face à la mobilité d'une autre frange peut donc fournir des éléments d'explication dans la genèse de l'identité locale, et de sa traduction en termes langagiers. D'où l'importance de déterminer le poids respectif de chacune des catégories.

Les mentions des professions des dénombrements de 1836 et 1936 se présentent donc de la manière suivante :

	1836	1936
Propriétaires	2	-
Laboureurs	111 (44,4 %)	-
Cultivateurs	137 (54,8 %)	7
Cultivateurs exploitant	-	81 (41,3 %)
Cultivateurs fermiers	-	108 (55,1 %)
Total	250	196

Chefs de ménage exploitants agricoles (hors journaliers) en 1836 et 1936 à Malguénac

A un siècle d'intervalle se dessinent donc deux systèmes d'oppositions à trois entrées, où les proportions des deux groupes les plus importants sont pratiquement identiques. La tentation est donc forte, d'établir une équivalence entre les dénominations. En 1836, le terme de *laboureur* désignerait ainsi les paysans propriétaires, tandis que les *cultivateurs* seraient des locataires, tout cela sans rapport nécessaire avec la richesse effective des uns et des autres. Mais de tels chiffres ne cadrent guère avec le tableau fourni par les historiens (Moulin 1988, Lagrée 2001, Pierre 2001...), où les paysans, tout au long du XIX^e siècle, ne détiennent qu'une part très restreinte du sol. P. Pierre (pp.65-66) présente ainsi l'évolution des exploitations en faire-valoir direct à l'échelle du Morbihan :

1862	1882	1892
19,24 %	30,81 %	54,35 %

*Evolution du poids des paysans propriétaires dans le Morbihan selon P. Pierre
(1862 : chefs de ménage exploitant en FVD ; 1882 : exploitations en FVD exclusif ;
1892 : exploitations en FVD)*

Ces chiffres gardent toutefois le silence sur certains points : en 1862 et 1882, il s'agit des propriétaires exclusifs. En 1892, il n'y a pas de précision en ce sens, et l'on ne sait si les formes combinées : *propriétaires* (sur une partie de l'exploitation) *et fermiers* (sur d'autres terres louées en complément), ou *propriétaires et métayers* entrent ou pas dans la composition des 54,35 % affichés. Par ailleurs, le tableau d'où est extrait le chiffre de 1862, en dépit du titre avancé par l'auteur, ne fournit pas la répartition des exploitations, puisqu'il mentionne également les journaliers. Il s'agit donc de la répartition des *ménages agricoles*.

Mais malgré leurs imperfections, le recoupement de ces chiffres témoigne tout de même d'un vaste mouvement d'accès à la propriété, qui se situe sous la III^e République. Autrement dit, il ne paraît guère crédible qu'à Malguénac, près de la moitié des paysans aient déjà été propriétaires dès 1836. Pour tirer au clair ce point, un document en dépôt aux archives communales s'est révélé riche d'enseignements. Il s'agit d'un tableau annexe au dénombrement de population de 1886, qui présente le dépouillement des professions. La base de calcul est différente des sources utilisées jusqu'ici, puisque seuls les chefs de ménage entraînent en ligne de compte. A présent, il s'agit de l'ensemble des actifs majeurs (il semble cependant que les épouses ne soient pas comptabilisées pour les agriculteurs, alors qu'elles le sont pour les cafetiers). Le tableau suivant restitue que les chiffres des catégories qui nous intéressent :

	Hommes	Femmes	Total
Propriétaires	8	9	17
Cultivateurs exploitants	50	18	68 (21,25 %)
Fermiers, métayers et colons	176	59	235 (73,43 %)
Total	234	86	320

Répartition des exploitants agricoles d'après le dépouillement de 1886

A mi-distance entre le recensement de 1836 et celui de 1936, on obtient une présentation très différente, nettement défavorable aux paysans propriétaires. Ces chiffres ont l'avantage d'être bien assurés, tout comme ceux de 1936. Il resterait à établir en quoi la différence des bases de calcul peut fausser les résultats : dans un ménage à plusieurs adultes actifs, seul le chef de ménage est propriétaire. Ses fils ne viennent-ils pas alors grossir les rangs des paysans non propriétaires ? L'argument ne paraît pas fondé car tous les membres d'un ménage, en particulier les enfants majeurs, sont généralement identifiés à la profession du chef de ménage. D'ailleurs, le fils d'un cultivateur exploitant pourrait-il être considéré comme le fermier de son père ?

Il semble plus approprié de penser qu'on a là une image fidèle de la réalité. Qu'en 1886, les propriétaires représentaient le quart des exploitants agricoles alors que cinquante ans plus tard, ils en représenteront un peu moins de la moitié. Progression honorable, mais qui ne veut pas dire qu'il y ait eu enrichissement notable et général : en cumulant les *cultivateurs exploitant* et les *propriétaires*, l'on passe d'un total de 85 en 1886 à 88 en 1936. Ce qui reste bien modeste, rapporté à l'ensemble de la population agricole. L'évolution en nombre est donc plutôt à la stabilité et si en proportion les propriétaires augmentent, c'est que parallèlement le nombre des chefs d'exploitation locataires a fortement régressé. L'accès à la terre reste donc limité et l'évolution prend plutôt la forme d'une élimination graduelle des plus précaires. Les stratégies d'acquisition ont d'ailleurs pu au passage bénéficier de l'affaiblissement des anciens grands propriétaires. Effet de la crise monétaire consécutive à la première guerre mondiale, beaucoup se dessaisissent de leurs domaines. Ainsi, la comtesse de la Goublaye de Nantois, dont il a déjà été question, qui avait possédé plus de 300 ha, entrés dans sa famille depuis le XVIII^e siècle, liquide toutes ses terres au cours des années 20. Les paysans qui les rachètent ne sont sans doute pas plus riches que leurs aînés, mais ils vont accroître leur autonomie, ce qui sera une des conditions de la révolution agricole d'après 1945.

Dans la perspective qui nous préoccupe, on notera surtout une tendance favorisant relativement la fixation de la population. Vers le premier tiers du XX^e siècle, on peut dire que par l'accession à la propriété foncière, c'est près de la moitié des paysans qui sont installés sur

la commune de façon définitive (88 sur 232 chefs de ménages agricoles). La population est donc un peu moins sujette au renouvellement, quand bien même la plupart des baux étaient généralement reconduits sur des périodes assez longues. Les locataires se sentaient certainement autant membres de la communauté que les autres, mais pour leurs enfants, au moment de s'établir, la recherche de terres pouvait les guider bien loin du berceau familial. Les propriétaires, quant à eux, transmettront leurs biens à leurs héritiers. Ils donneront ainsi le jour à de petites dynasties paysannes, alliées entre elles, source d'un renforcement de la cohésion communautaire.

Le revenu foncier

En 1836, *laboureur* et *cultivateur* sont peut-être finalement des termes interchangeable, utilisés selon la fantaisie d'un gratte-papier. Le tableau de 1886 ruine en tout cas l'idée qu'il s'agit d'une ligne de partage entre propriétaires et locataires. Il est également clair par ailleurs que la possession pleine et entière de la terre n'était pas l'unique source de prestige ni de richesse. L'opposition terminologique appliquée pourrait donc refléter une distinction selon le rang social effectif, tel que les contemporains le percevaient. Malheureusement, il semble impossible de justifier une telle affirmation, ni de la corrélérer à des éléments postérieurs.

Il serait pourtant pertinent de mieux appréhender la stratification sociale observable au sein du monde paysan. Si l'idéal sociolinguistique de corrélérer les variables sociales et linguistiques est ici inatteignable, on verra que la démarche reste instructive sur l'évolution globale de la commune, et que des conclusions peuvent également s'en dégager sur le plan linguistique. Il est possible à cet effet de se tourner vers un autre élément de définition des couches sociales, bien quantifiable cette fois : le revenu de la terre. L'un de mes premiers objectifs était l'étude du revenu par foyer. J'ai dû cependant rapidement y renoncer, faute de sources : l'impôt sur le revenu est trop récent (1917). Avant cette date, les *imposés* étaient assujettis à des *cotisations personnelles et mobilières*, appliquées selon des montants uniformes, par paliers. Restent donc les impôts fonciers. Les rôles de cotisation sur les propriétés, avec mention du revenu tiré de la terre semblent être la seule source exploitable. Le risque de distorsion n'est pas négligeable, puisqu'il s'agit de s'intéresser à une fraction de la population malguénacoise, les propriétaires, dont on a vu plus haut qu'ils ont toujours été très minoritaires sur la période étudiée, en postulant que cette population est représentative de la population globale. Ce risque est pourtant assumé, considérant que c'est la seule voie possible. Il faudra donc garder à l'esprit que les chiffres suivants ne fournissent qu'une image approchée.

Les données qui vont suivre présentent donc la répartition des propriétaires, en fonction du montant de leurs revenus imposables pour les propriétés non bâties. Toutes les cotes foncières prises en compte ne concernent que des propriétaires domiciliés à Malguénac. Il a fallu parfois se livrer à de compliqués reports et à des calculs difficiles lorsque plusieurs propriétaires possédaient une parcelle en commun, avec fractionnement du revenu. Idem lorsqu'un propriétaire foncier cohabitait avec un édificier (survivance du bail à domaine congéable). Dans ce dernier cas, seul le foncier a été retenu. Après un premier relevé des sommes imposées, il a fallu convenir d'une méthode d'observation qui corrige la fluctuation de la valeur de l'argent au cours du temps. D'autant que la variation est très importante en l'espace de quelques décennies, comme le montre le tableau suivant :

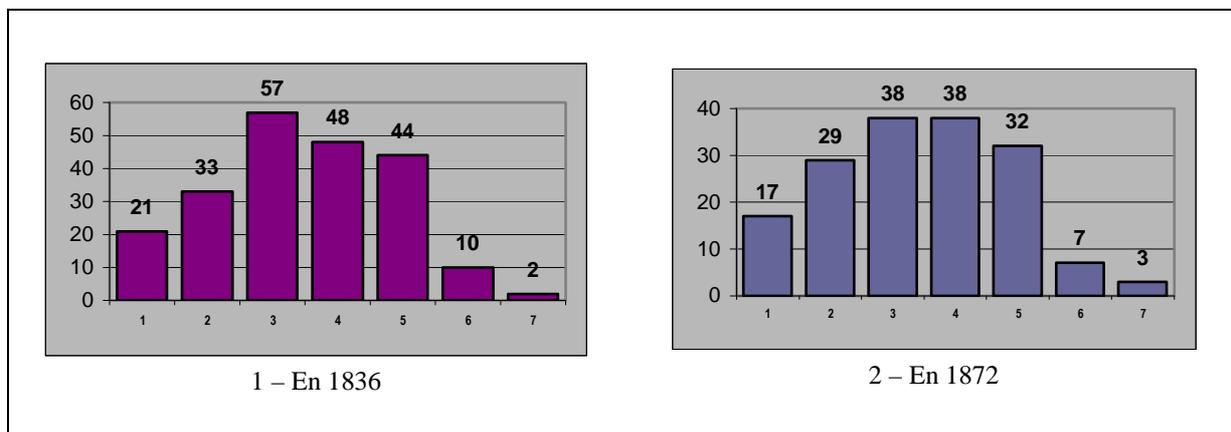
	Total des revenus imposables	Nombre de cotisants	Moyennes des cotisations
1836	45 561,33	215	211,91
1872	14 614,64	164	89,11
1906	11 168,96	140	80,35
1936	56 296,00	174	323,54

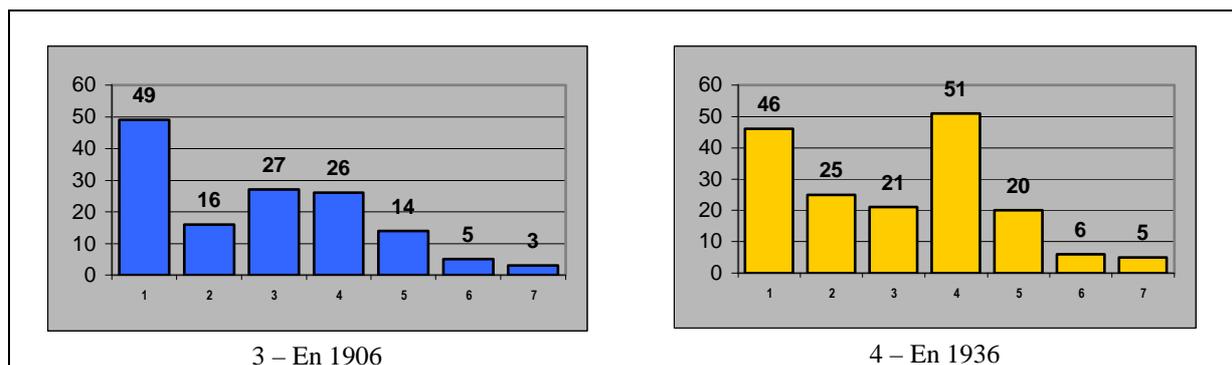
Revenus imposables des propriétés non bâties à Malguénac de 1836 à 1936 (en francs)

Plutôt que de recourir à une échelle en francs constants, la constitution des catégories obéit à un rapport fixe à la moyenne, selon les modalités indiquées ci-dessous, et qui se traduisent par les quatre graphiques suivants :

Catégories	Revenu par rapport à la moyenne	Typologie du statut social
1	De 0 à 5 %	<i>Petite propriété</i>
2	De 5 % à 20 %	
3	De 20 % à 80 %	<i>Moyenne propriété</i>
4	De 80 % à 150 %	
5	De 150 % à 280 %	<i>Grande propriété</i>
6	De 280 % à 400 %	
7	Plus de 400 %	<i>Très grande propriété</i>

Grille de lecture des graphiques





Nombre des propriétaires selon leur revenu imposable des propriétés non bâties, de 1836 à 1936

Ces données apportent des précisions à tout ce qui a été avancé plus haut concernant l'évolution de la propriété foncière. Les conclusions sur le processus d'accès à la terre sous la III^e République paraissent devoir être tempérées : le nombre total de propriétaires baisse en fait sensiblement : en 1836, on en dénombre 215 ; en 1872, 164 ; en 1906, 140 ; puis en 1936, 174. Toutefois, il s'agit là des chiffres qui reflètent l'ensemble de la société et plus seulement les paysans. Artisans et fonctionnaires possèdent eux aussi leur pré carré, représentés en particulier dans les catégories 1 et 2, qui relèvent de la petite à très petite propriété, c'est à dire essentiellement de jardins. C'est probablement aussi le cas d'un certain nombre de propriétés de la catégorie 3 : entre 20 et 50 % de la moyenne en tout cas, on est loin du seuil de rentabilité. Mais au-delà de 50 %, beaucoup doivent pourtant bel et bien être de petites exploitations. Ce sont donc les catégories 3, 4, 5 et 6, qui probablement concentrent la plupart des paysans propriétaires. Lorsque l'on totalise les chiffres de ces quatre catégories, on obtient en 1836, 159 propriétaires ; en 1872, 115 ; en 1906, 72 ; et en 1936, 98. Il y a donc un net recul de la propriété agricole tout au long du XIX^e siècle, avec un important sursaut au début du XX^e. Cela dit, comme le montre le tableau suivant, le nombre des propriétaires baisse bien plus vite que celui des ménages agricoles :

	1836	1872	1906	1936
Nombres de ménages	372	341	350	365
Nombre de ménages agricoles	315	281	271	232
Nombre de propriétaires	215	164	140	174
Ratio	<u>10</u>	<u>10</u>	<u>10</u>	<u>10</u>
Propriétaires/chefs de ménages	17	21	25	21
Ratio	<u>10</u>	<u>10</u>	<u>10</u>	<u>10</u>
Propriétaires/chefs de ménages agricoles	15	17	19	13

Evolution du rapport entre propriétaires fonciers et chefs de ménages de 1836 à 1936 à Malguénac

L'embellie visible en 1936 est donc peut-être plus sensible concernant la propriété paysanne que pour les autres propriétaires : il y a treize agriculteurs pour dix propriétaires fonciers à la fin de la période, alors que le rapport était presque de 1 à 2 trente ans plus tôt. Tardive amélioration toutefois. La mise en relation du tableau de 1886 et du dénombrement de 1936 pouvait nourrir l'illusion d'une amélioration continue de la condition paysanne. On voit ici qu'il n'en est rien. En fait, les quatre graphiques doivent être lus de façon coordonnée, car ils décrivent une évolution originale.

Si l'on observe les silhouettes des graphiques, sans référence aux valeurs exprimées, deux époques apparaissent très clairement. Tout d'abord, au XIX^e siècle, la répartition des revenus dessine une forme en cloche : ce sont les catégories centrales, à revenus moyens qui sont les plus nombreuses. Les extrêmes décroissent de façon symétrique à mesure que l'on s'en éloigne. Il y a même un renforcement de cette tendance au cours du siècle : alors qu'en 1836 la progression était rapide des catégories 1 à 3 pour régresser ensuite ; en 1872 elle est plus graduelle, et les catégories 3 et 4 sont désormais à égalité. Seul le nombre des plus favorisés tranche en restant nettement minoritaire. Une telle répartition des revenus peut s'interpréter comme une distribution assez large de la richesse. Même s'il y a loin de la situation décrite à une société égalitaire, elle permet d'entrevoir un monde où les tensions sociales entre les groupes sont peu accusées. Parmi ceux qui possèdent le sol, le plus grand nombre a accès à des exploitations rentables. Contrairement aux grandes plaines céréalières du bassin parisien, la terre n'est pas monopolisée par un très petit nombre de gros propriétaires. Il est vrai que les pauvres sont plus nombreux que les riches, mais le poids de la micro-propriété (de 0 à 5 % de la moyenne) reste très minoritaire.

Le XX^e siècle marque un tournant radical. En 1906, la structure en cloche du graphique est toujours perceptible, mais ce renflement du centre est en quelque sorte un vestige du siècle précédent. La courbe est saisie en pleine évolution vers une silhouette en équerre, où le nombre des riches décroît à mesure qu'augmentent leurs biens. La richesse est concentrée entre moins de mains, tandis que sont plus nombreux ceux qui dégagent des revenus faibles, voire inférieurs au seuil de survie. L'évolution est d'autant plus sévère que parallèlement, la propriété a continuellement régressé, pour ne laisser que 140 chefs de ménages propriétaires. En valeur relative, l'explosion de la micro-propriété pourrait être le signe d'un accès plus large à la terre pour les catégories les moins favorisées. Seulement elle est concomitante d'une baisse sérieuse en valeur absolue de la moyenne propriété, qui perd sa position dominante. L'appauvrissement de la population est donc réel, alors qu'on assiste à un creusement des inégalités. Le contexte global de l'époque éclaire d'ailleurs cette évolution : la période 1870-

1914 est marquée par une longue crise des prix agricoles, des produits comme de la terre (Moulin 1988 pp.118-122). A Malguénac, beaucoup de propriétaires moyens viendront ainsi grossir les rangs des catégories inférieures quand ils n'auront pas été contraints à vendre. L'agriculture malguénacoise est donc entrée dans une nouvelle ère : à un degré sans doute encore faible, elle commence à s'intégrer aux marchés, qui favorisent la concurrence et donc le renforcement des positions les plus robustes et l'élimination des plus faibles. En 1936, la tendance se poursuit à certains égards : le rapport des catégories 1-2-3 est maintenant strictement décroissant. Et à une exception près, il en est de même pour la suite. Mais il est évidemment frappant de constater la soudaine suprématie de la catégorie 4. La réponse à ce problème a déjà été esquissée plus haut. Entre 1875 et 1900, la rente foncière s'effondre, de 30 à 50 %, ce qui va inciter les grands propriétaires à se tourner vers d'autres placements. Après la première guerre mondiale et la dévaluation du franc qui lui succède, la monnaie est stabilisée en 1928 au cinquième de sa valeur d'avant guerre. Ce qui augmente les revenus des fermiers et métayers en faisant fondre les baux. Les deux phénomènes se rejoignent dans l'après-guerre, qui sera marqué par un important mouvement d'achat de terres par les paysans. Les principaux acheteurs seront bien sûr les fermiers les plus à l'aise, d'où cette percée de la propriété moyenne à moyenne supérieure, rapportant entre 80 et 150 % de la moyenne des revenus.

Cette émergence de la moyenne propriété n'est donc pas une anomalie, elle ne doit pas non plus dissimuler la tendance de fond qui travaille la société malguénacoise. Au XIX^e siècle se maintenait une société autarcique, où il y avait de la place pour tous parce que la production agricole visait avant tout l'approvisionnement domestique et local. Au XX^e siècle, l'idée de concurrence ne touchait peut-être pas davantage les paysans, mais sans qu'ils en aient eu nécessairement conscience, ils sont désormais beaucoup mieux intégrés à l'économie de marché. D'une agriculture de subsistance, la structure des revenus montre un glissement vers une agriculture de production et d'échanges. Et même si rien n'est encore joué, même si les prémices de la révolution agricole des années 50-60 sont encore lointains, les prémisses en sont déjà posés. Si le hasard d'une conjoncture favorable a autorisé en 1936 un retour massif de la moyenne propriété, il s'agit d'une sorte de pause dans l'évolution, qui ne résistera pas aux transformations à venir.

Les damnés de la terre

C'est sous ce titre un brin provocateur qu'Edgar Morin abordait la description des paysans de Plozévet dans les années soixante. Au vu de l'évolution globale de la société

française, les agriculteurs d'alors pouvaient bien apparaître comme les grands perdants de la modernité. Un travail pénible et contraignant, pour des revenus faibles et des avancées sociales modestes (retraites), ou utopiques (congrés, limitation du temps de travail) tendent à marginaliser et à rendre peu enviable la condition des paysans. De tous les paysans, sans distinction. La période qui nous concerne pose le problème en des termes bien différents. La paysannerie du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e concentre encore la grande majorité de la population. Elle a ses éléments dynamiques, elle a ses fortunes et le sort du paysan moyen n'est pas plus sombre que celui de bien des ouvriers. En outre, ainsi qu'il a été dit, la paysannerie n'est pas un ensemble homogène, elle est au contraire traversée de clivages très prononcés. Cette expression de *damnés de la terre*, ne saurait donc rendre justice de toutes les situations. Elle pourrait traduire en revanche avec justesse l'existence des plus pauvres, exclus de la propriété, qui n'ont pas été évoqués jusqu'à présent.

Le bas de la pyramide sociale est donc constitué des ouvriers agricoles, les *journaliers* du XIX^e siècle. Comme leur nom l'indique, ils louent leurs services à la journée, et se déplacent de ferme en ferme au gré de l'offre pendant les périodes de grands travaux. Paysan sans terre, L. Elégoët (1981 p.164) conclut à son propos que *[pour lui]*, *il n'est pas question d'accéder à la propriété*, citant le calcul d'André Burguière, pour qui à Plozévet au XIX^e siècle, il faudrait à un ouvrier agricole trente ans d'économies pour pouvoir acheter un hectare (1975 pp.109-110). Ce n'est pas un misérable pour autant, il peut tout de même réunir quelques biens : en fait de terre, un jardin (la multiplication des cotes foncières de très petite dimension le laisse penser) ; quelques animaux, moutons, porcs ou vaches et des meubles, voire une petite maison.

Toute la vie des journaliers se déroule sur la terre d'autrui, au gré des besoins. Il s'agit donc d'une population mouvante, qui se déplace principalement dans les communes environnantes, mais peut être amenée à couvrir un rayon relativement large. Des témoignages attestent ainsi que sur la côte morbihannaise au début du XX^e siècle, des familles entières se déplaçaient du sud au nord en suivant les périodes de maturité des récoltes, de Quiberon jusqu'à Pluvigner. Le principal moyen de transport pour ces équipées restait bien souvent la marche à pied, ce qui les limitait à l'échelon local. Mais les déplacements des journaliers ont tout de même eu l'occasion de s'étendre au cours du siècle observé. Le chemin de fer sera au XX^e siècle l'instrument de migrations « au long cours », le plus souvent saisonnières, vers la Beauce en particulier. Un nombre impressionnant de vieux Malguénacois ont fait cette expérience, et quelques uns ne sont pas revenus, ayant fait souche sur place. Le nombre des ouvriers agricoles est donc particulièrement intéressant à observer, puisqu'ils constituent un

groupe porteur de fortes potentialités d'évolutions linguistiques. Les ouvriers sont sans cesse confrontés à des locuteurs extérieurs à leur communauté, donc utilisateurs de parlars divergents et marqués comme tels. Et comme en général les migrations proches ou lointaines suivent des circuits toujours à peu près identiques, les plus fins observateurs parviennent à se constituer une géographie linguistique personnelle, identifiant les caractéristiques de chaque région visitée. Au delà, la capacité à s'appropriier des accents est sans doute le fait d'individus isolés, comme en toute langue. L'important est de considérer que les journaliers sont à la fois un vecteur d'innovation et de conservation. Innovation par emprunt et par convergence avec les parlars voisins, portée par les besoins de la communication ; conservation par un renforcement de la conscience de groupe. C'est en famille et entre amis, par quartiers souvent que l'on se déplace « en terre étrangère. » La pression communautaire pèse donc fortement sur les individus. D'autant que cette pression est également dans le regard de l'autre. Chacun est perçu en référence à sa commune d'origine, dont le signe de ralliement est justement la spécificité langagière : chacun ressent que son ardeur à la tâche engage la réputation de la commune toute entière. La cohésion communautaire est ainsi à la fois cause et conséquence de la diversité linguistique. Sur des théâtres plus lointains, comme en Beauce, l'expérience de l'altérité est parfois assez poussée : certains acquerront des rudiments de polonais, appris au contact d'autres migrants, et même d'allemand sous l'Occupation. Plus couramment, la plupart des occasions de socialisation restent limitées à une population bretonne, groupée par secteurs géographiques en fonction de la provenance des trains. Les Malguénacois côtoient donc surtout des Morbihannais, mais parfois aussi des Finistériens, Carhaisiens ou Léonards. Des voisins avec qui l'intercompréhension en breton, bien que possible au prix d'efforts et d'attention reste, selon l'avis des intéressés, très ardue. Ce genre de contacts semblent toutefois avoir été trop sporadiques pour avoir joué un rôle important dans le devenir du parler de Malguénac. Le caractère épisodique de ces échanges n'a pas pu créer d'impératifs de compréhension, ni de distinction. Ceux-ci étaient assurés très efficacement par, respectivement, l'usage du français, et des différences, linguistiques ou autres, déjà très prononcées.

Le tableau suivant permet de suivre l'évolution en nombre et en pourcentage des ouvriers agricoles dans la population malguénacoise. Au début de la période, avec un paysan sur cinq, les journaliers constituent un groupe assez important. Comme on l'a vu, la part des paysans propriétaires n'a pas pu être établie pour cette époque, mais il semble possible de la situer entre le cinquième et le quart de la paysannerie.

	1836	1872	1906	1936
Chefs de ménage journaliers	65	94	51	32
Variation	-	+ 44,6 %	- 45,7 %	- 37,2 %
Nombre de ménages agricoles	315	281	271	232
Part des journaliers dans le secteur agricole	20,6 %	33,4 %	18,8 %	13,8 %

Les journaliers à Malguénac de 1836 à 1936

Les deux groupes le plus et le moins mobile, c'est-à-dire les journaliers et les propriétaires, seraient donc en 1836 dans des proportions comparables. Ce qui s'accorde avec l'image renvoyée par le graphique des revenus fonciers. En 1872, on assiste à un bouleversement des équilibres : la progression des journaliers est très forte, dépassant + 44 %, alors même que le nombre des ménages agricole a fondu (en partie en raison de l'amputation de la commune en 1869). Les journaliers sont alors un tiers des ménages agricoles. Parallèlement, la propriété foncière a reculé (passant de 215 à 164 propriétaires) tandis que la propriété paysanne, selon le récapitulatif de 1886, c'est-à-dire à peu de distance de là, se situe à 21,25 % des exploitants). L'appauvrissement global de la population semble donc très net au XIX^e siècle. Avec une diminution continue de la propriété et un gonflement des faibles revenus cette tendance se poursuit en 1906. Mais cette fois, le nombre des chefs de ménage journaliers chute de plus de 45 %. Le mouvement se poursuivra encore en 1936. Avec 32 chefs de ménage, les ouvriers agricoles ont perdu la moitié de leur effectif de 1836 et ne sont plus alors que 13 % des actifs agricoles. Compte tenu de ce que nous savons de l'évolution de la propriété au XX^e siècle, il ne paraît pas possible de conclure à un recul de la pauvreté. Plus vraisemblablement, c'est à l'émigration définitive des plus précaires qu'il faut attribuer ces chiffres.

Autre catégorie fragile, les domestiques. Au XIX^e siècle, ils n'apparaissent pas dans les données statistiques, puisqu'aucun d'entre eux n'est chef de ménage (quand bien même certains sont mariés et vivent en famille) : ils entrent dans la composition du ménage de leurs employeurs. Il serait pourtant pertinent de rendre compte de cette population. Les domestiques représentent une catégorie sociale à part entière, que l'on peut placer sur l'échelle des fortunes juste après les journaliers. L'évolution de leur poids démographique peut donc fournir un nouvel indicateur sur la répartition de la richesse et sur la distribution des rôles dans la société étudiée. Cependant, évaluer avec précision leur proportion n'est pas chose facile. Le relevé des catégories socio-professionnelles a été établi en fonction des chefs de ménage, c'est-à-dire essentiellement chez les pères de familles (à l'exception bien entendu des ménages tenus par des veuves). Cela parce qu'il n'existe guère de démarcation nette

déterminant le moment de l'entrée dans la vie active, ce qui explique que les enfants soient systématiquement identifiés à la profession de leurs parents. Le travail commence dès le plus jeune âge, aussitôt que l'enfant possède l'autonomie nécessaire pour de petites tâches à sa portée (la surveillance des bêtes inaugure souvent une vie de labeur). Pour conduire une observation exhaustive, il ne faudrait donc exclure que les jeunes enfants, qui sont les seuls à ne pas participer aux travaux, et prendre en compte toute la population âgée de plus de six ans. Une telle procédure d'évaluation n'aurait vraisemblablement pas choqué les contemporains des trois premiers recensements, mais elle ne me semble pourtant pas adéquate. Pour des raisons peut-être largement subjectives, il me paraît incongru de répertorier comme *cultivateurs* (entre autres) des enfants de neuf ou dix ans. A travers le réseau des relations et des clivages professionnels, c'est la société des adultes qui est observée et les enfants, n'y jouant qu'un rôle mineur, n'ont pas à être représentés. Je ne m'avancerai pas à dire jusqu'à quel âge mon sentiment d'incongruité se maintient. Toujours est-il que fixer une limite étant trop malaisé, le discriminant posant le moins d'inconvénients semble bien être la qualité de chef de ménage.

Pour les domestiques, qui en sont dépourvus, il faut donc isoler un autre critère. Prenons un exemple concret dans un ménage de neuf personnes, dont le chef est cultivateur : nous avons la famille nucléaire, soit le père, la mère et quatre enfants de 14 à 21 ans. S'y ajoutent trois domestiques de 12, 16 et 34 ans. Les domestiques représentent donc un tiers de cette micro-population, tandis que les *cultivateurs* (le chef de famille et ses ayants-droits) en forment les deux tiers restants. Mais dans le relevé des chefs de ménage, seul le père apparaît. Si l'on comptabilise les trois domestiques, ils seront donc dans cette illustration trois fois plus nombreux que les cultivateurs, ce qui constitue une distorsion importante. Des moyens de correction peuvent être envisagés, mais il apparaît clair que c'est en référence à la population entière que le nombre des domestiques peut faire l'objet d'une observation. Le détail de la composition des ménages permet donc d'établir le tableau présenté ci-dessous :

	1836	1872	1906	1936
Population totale	1.960	1.649	1.753	1.463
Nombre de domestiques	210	230	116	66
Proportion des domestiques	10,71 %	13,95 %	6,61 %	4,51 %

Les domestiques et ouvriers agricoles à Malguénac de 1836 à 1936

D'emblée il apparaît que les chiffres montrent une évolution similaire au sort des journaliers. Entre 1836 et 1872, la progression de leur effectif n'est pas aussi importante que pour les journaliers, mais les domestiques sont tout de même un peu plus nombreux. On

compte une vingtaine d'individus supplémentaires, ce qui rapporté à la baisse de la population globale, constitue un renforcement assez net. Plus de 13 % des Malguénacais, de tous âges, partagent alors cette existence, ce qui n'est pas négligeable. Puis au tournant du XX^e siècle, leur nombre est pratiquement divisé par deux. De 230 en 1872, ils ne sont plus que 116 en 1906. Mais alors que chez les journaliers, la décrue avait ralenti par la suite, elle continue à peu près au même rythme pour les domestiques. Rebaptisés *ouvriers agricoles* en 1936, ils ne sont plus que 66.

Les mêmes explications doivent être avancées que précédemment pour expliquer ce phénomène. Le XIX^e siècle voit un appauvrissement de la population agricole, et en particulier une fragilisation accrue des plus précaires. Puis, le XX^e siècle marque une réduction en nombre des catégories les moins favorisées. Mais cette évolution ne trouve sa source que dans leur émigration vers des régions industrialisées et gourmandes en main d'œuvre, et ne traduit aucunement une réelle amélioration des conditions de vie sur place. François Cadic a consacré de nombreuses pages à la description des métiers de la campagne bretonne. Même si le ton de ses lignes, bucolique et enchanté, dresse un tableau bien idyllique, ce contemporain fournit quelques indications intéressantes sur le salaire des domestiques : *Le jour de la Chandeleur et de la Saint Michel est la date fixée pour se gager. Avec l'aube matinale, le jeune homme arrive sur la place du bourg, son maigre trousseau planté au bout d'un bâton noueux. « - Que prétends-tu gagner ? – Cinquante écus sonnants au bout de l'année, une paire de sabots neufs, un chapeau de paille aux rubans de velours, un pantalon de drap et deux chemises de lin. (...) »* (1902 p.62).

Au quotidien, l'existence du domestique n'est sans doute pas plus pénible que celle des autres travailleurs de la terre, mais elle se caractérise par une pauvreté plus grande. Si le journalier ne possède pas la terre qu'il travaille, il peut être propriétaire de sa maison ou de quelques biens. Il possède de plus une certaine autonomie quant à la façon d'administrer son ménage. Le domestique lui, ne possède rien en dehors de quelques effets personnels, et ne participe pas aux décisions qui concernent l'existence du foyer. Cette situation peut être provisoire, lorsqu'il s'agit d'un mineur, placé sur une exploitation qui offre suffisamment de travail. Mais les domestiques adultes sont nombreux et certains parfois (surtout dans le cas des plus âgés) n'auraient d'autre alternative que l'indigence. Davantage qu'une *profession*, donc, la domesticité est bien souvent une *condition sociale*, et en quelque sorte un destin, dans ce sens que les enfants de domestiques sont voués à la même existence que leurs parents. Cela tout au moins dans l'enfance et la jeunesse, jusqu'à ce que le travail, plus tard l'école, ou bien entendu l'émigration, ne leur offrent de nouvelles perspectives.

Il faut dire un mot enfin des *indigents*, *errants* et *mendiants*. La question est cependant plus complexe qu'il n'y paraît, ainsi que le montre Haudebourg (1998). Il s'agit d'examiner le poids et l'évolution des plus pauvres des pauvres, mais la coexistence de plusieurs termes montre qu'il peut y avoir une multiplicité de situations. Si les indigents sont victimes d'une très grande pauvreté, ils ne sont pas forcément sans domicile. S'il leur arrive de mendier, rien n'indique qu'ils trouvent là leur unique moyen de subsister, ni qu'ils se déplacent pour réclamer la charité. Ce serait par contre le cas pour les *errants*, mais la désignation n'est pas nécessairement fiable : on a vu dans le cas des agriculteurs que des vocables différents pouvaient être interchangeable à certaines époques. Une analyse en détail de l'évolution de cette catégorie ne paraît donc pas nécessaire, sinon pour constater une progressive diminution, jusqu'à l'extinction au début du XX^e siècle. Le nombre de ces déshérités est de toute façon bien trop limité pour rendre pertinente une approche statistique. Il faut tout de même souligner l'importance de leur rôle dans la société paysanne ancienne. Dans un monde où l'on se déplace peu (même les journaliers, qui sont hébergés par leurs employeurs et se déplacent au terme de campagnes de travail), les *errants* sont les seuls à parcourir les routes de façon continue. Ils remplissent alors souvent la fonction de colporteurs de nouvelles ou de chansons, et c'est souvent pour eux un moyen de justifier l'aumône qu'ils sollicitent. Certains sont aussi spécialisés dans les pèlerinages par procuration. On peut donc parler ici encore d'une population mouvante, facteur de confrontation, donc d'évolution des parlers locaux dans des conditions analogues à celles décrites pour les journaliers, mais une échelle plus réduite, compte tenu du nombre.

3.2.2.2 – Limites de la diversité sociale

Les facteurs de division qui traversent la société malguénacoise sont donc bien réels. Les paragraphes précédents ont bien établi des lignes de fracture entre riches et pauvres, entre propriétaires et locataires, clivages qui d'ailleurs ne se superposent pas, mais se juxtaposent et se combinent.

Cependant, il convient de ne pas surévaluer ces divisions internes. Ce sont les besoins de l'analyse qui les font apparaître avec une acuité renforcée, mais pour les contemporains, il n'est pas sûr qu'elles jouaient un rôle si déterminant. Bien sûr, tous étaient conscients des différences de fortune qui les séparaient de leurs voisins et de la place qui leur était assignée de ce fait. Les alliances matrimoniales constituent probablement la manifestation la plus parlante des contraintes qui enserraient chacun, le choix des conjoints étant strictement limité

à un parti d'un degré de fortune comparable. Le mariage était une affaire d'intérêts négociés entre les familles et ne laissait guère de place aux sentiments. Même si la chanson populaire abonde en histoires d'amours impossibles, dans les faits, chacun s'inclinait devant la règle, qui était communément acceptée et ne donnait pas lieu à des contestations de fond.

Car cette société possède également de puissants facteurs de cohésion. Riches ou pauvres, tous partagent une même identité sociale de paysans, et selon A. Moulin (1988 p.29), *entre eux, il existe des liens d'intérêts fondés sur de multiples échanges de services qui étouffent les conflits*. En début de chapitre, une citation de P.-J. Hélias soulignait combien la paysannerie de son temps était plurielle. Quelques pages plus loin, le même Hélias (que d'aucuns soupçonnent de sentimentalisme, il est vrai) peut sans se contredire apporter le bémol suivant : *Je crois avoir fait comprendre que naguère, entre l'ouvrier agricole qui possédait une « maison sèche » avec une vache ou deux pâturant sur des terres louées au maître et le maître lui-même, il n'y avait guère de différence, sauf en ce qui concernait le bien, la possession de la terre. Ils étaient compagnons de travail, vivaient de la même vie et ne mesuraient pas leur temps l'un à l'autre. (...) Ce n'était pas une idylle arcadienne, loin de là, mais les temps difficiles l'étaient pour tous et, quand on attelait le char-à-bancs pour aller aux fêtes, on embarquait tout le monde sans distinction. Le pauvre ne dépensait pas d'argent parce qu'il n'en avait pas, le riche n'en dépensait pas non plus parce que l'argent s'épargnait pour la terre. Le pauvre n'avait pas l'impression d'être misérable, c'est-à-dire qu'il ne l'était pas. Et le riche menait une vie de pauvre, sa richesse dormant des les actes notariés (1975 pp.501-502).*

Tous partageaient donc la même vie, le même labeur, les mêmes joies et les mêmes peines. Ceux que l'on peut considérer comme riches l'étaient surtout virtuellement. S'ils étaient sans doute mieux logés et mieux habillés que les pauvres (du moins dans les grandes occasions), si leurs enfants étaient plus instruits, dans les champs, rien ne les distinguait de leurs ouvriers. Tous y étaient astreints à la même discipline, et toute velléité de supériorité ou de rébellion s'effaçait devant la religion du travail et la conviction qu'un bien se mérite. Les témoignages des informateurs contemporains expriment pourtant bien la vulnérabilité des plus démunis (« *en ce temps-là, l'ouvrier était mal vu...* ») et le comportement de certains employeurs soulève encore aujourd'hui leur indignation : par exemple lorsque les patrons mangeaient séparément des ouvriers (voire en cachette de ces derniers). Mais plus que du snobisme, il semble qu'il faut voir là une manifestation de radinerie, dans le souci de se garder les meilleurs morceaux. D'ailleurs, si la pratique est bien attestée, elle n'était pas l'usage dominant et suscitait la réprobation chez les autres employeurs eux-mêmes. Toujours

selon les témoins des dernières heures de cette civilisation paysanne, le sort des ouvriers était d'ailleurs plus enviable à l'ouest du Blavet qu'à l'est. Il faut encore ajouter qu'une situation précaire était d'autant plus facilement acceptée qu'elle était perçue (ou du moins souhaitée) comme temporaire. Travailler comme domestique ou comme bergère était le lot commun de tous les jeunes, quelle que fut la situation matérielle de leurs parents. Il s'agissait donc d'une période d'apprentissage de quelques années. La suite logique étant le mariage et l'installation à la tête d'une exploitation. Même à un âge plus avancé, l'espoir de s'installer restait la perspective de beaucoup, au moins comme locataires, à défaut de pouvoir envisager la propriété. Les signes d'une supériorité sociale ou les manifestations d'autorité pouvaient donc être perçues comme légitimes tant qu'ils ne s'accompagnaient pas de vexations.

D'autre part, si certaines personnes, parfois des familles entières, étaient réputées « fières », il ne s'agissait pas nécessairement des plus aisés. Les tensions qui couvaient ou éclataient épisodiquement en conflits étaient donc avant tout des querelles de personnes, qui n'engageaient jamais des groupes sociaux entiers les uns contre les autres. La représentation du monde et des relations sociales semble en fait donner peu de prise à la notion d'affrontement entre classes. L'influence de l'Eglise n'est pas à exclure, de par la vision unitaire et pacifiée de la société qu'elle développe et répand de façon plus ou moins explicite aux XIX^e et XX^e siècle. Mais à Malguénac, cette influence reste modérée, tandis que parallèlement, le vote de gauche (Parti communiste et S.F.I.O., puis ses successeurs) est bien implanté et le reste à ce jour.

En fait, si la contestation sociale est parfois ardente, elle est dirigée vers l'extérieur. Malgré ses contradictions et ses disparités, le monde paysan se pense de façon homogène et construit son identité contre le monde urbain. Ses cibles sont donc essentiellement la bourgeoisie pontivyenne, en particuliers certains commerçants ; les politiciens, surtout quand ils sont lointains et le citadin le plus familier en même temps que le plus redouté des campagnards : le notaire. Tous ces détenteurs du pouvoir et du savoir sont perçus comme autant de manipulateurs en puissance. Même si c'est peut-être parfois à juste titre, cette perception est largement irrationnelle : les châtelains locaux, qui appartiennent pourtant au monde des privilégiés échappent à cette méfiance. Ils sont respectés et appréciés, parce que proches. *A contrario*, un monde mal connu et mal maîtrisé suscite l'appréhension et une sourde opposition. Mais il génère aussi des liens communautaires resserrés. Unis autour des mêmes valeurs, des mêmes repères, du même univers de référence, les paysans partagent les mêmes normes de comportement social. Autrement dit, c'est probablement de façon très négligeable que la différenciation sociale se répercute au niveau des usages linguistiques.

3.3 - L'axe horizontal : communauté linguistique et espace

L'étude *verticale* de la société malguénacoise a donc permis d'analyser son organisation et son évolution à travers la *stratification* des différents groupes qui la composaient. Si cette approche est riche d'enseignements, elle tend cependant à démontrer que l'axe vertical n'est pas le lieu privilégié pour observer la diversité linguistique. La cohésion de cette société paysanne est trop forte par-delà ses divisions, qui ne parviennent guère à s'exprimer en termes langagiers. La variation que renferme pourtant indéniablement le breton de Malguénac serait donc bien plus l'effet de facteurs *horizontaux*, c'est-à-dire des contacts entretenus avec les locuteurs extérieurs, de même statut social. La reconstitution du contexte socio-culturel malguénacois va donc s'attacher à cerner à présent comment cette communauté linguistique s'inscrit dans le réseau plus large des communautés environnantes et comment elle s'est constituée (du moins sur une échelle brève de quelques décennies). Plusieurs interrogations émergent ainsi : d'où venaient ces Malguénacois que nous avons vu évoluer sur un siècle ? Quelle était l'intensité des relations qu'ils entretenaient avec leurs voisins ? Avec qui étaient-ils les plus liés ? En quoi ces relations et ces échanges avec l'extérieur ont-ils pu influencer sur leur parler ? Existe-t-il d'autres facteurs à l'origine de variations potentielles ?

A la base d'une telle démarche, il y a le postulat que chaque communauté paysanne possède un parler bien identifiable depuis une époque relativement ancienne, bien antérieure en tout cas à la période que nous observons. Ce qui est attesté par plusieurs lexicographes du XVIII^e siècle : la préface du dictionnaire de Dom Le Pelletier (1732) dit ainsi que *les Bas-Bretons comptent leurs dialectes par diocèses ; mais on pourrait les multiplier presque jusqu'au nombre des paroisses*. Par conséquent, les mouvements de population qui ont affecté Malguénac dans le passé peuvent permettre d'identifier autant de sources d'influences extérieures qui ont marqué le parler de la commune. Le terme *influences* devant être pris ici dans une acception large, car la confrontation à des locuteurs exogènes peut avoir les deux résultats suivants : soit la *convergence* avec des voisins plus ou moins proches ; soit la *résistance* aux modèles extérieurs. Ce type d'analyse sera réservé à la quatrième partie de la thèse, où l'approche sociolinguistique portera l'attention sur les rapports entre la communauté linguistique et l'objet premier de cette étude, la langue elle-même. Pour l'instant, après une introduction générale au cadre géolinguistique, on se contentera d'une description aussi rigoureuse que possible des horizons d'origine des habitants et des *pourvoyeurs d'altérité*.

3.3.1 - Préambule : le cadre géolinguistique

3.3.1.1 – L'espace dialectal breton : petit survol épistémologique

Une représentation encore très répandue à ce jour concernant la variation diatopique du breton consiste à le diviser en quatre dialectes : léonard, cornouaillais, trégorois et vannetais, correspondant aux anciens diocèses qui se partageaient la Basse-Bretagne sous l'Ancien Régime. En toute logique, on y adjoint parfois un cinquième dialecte, celui du Goëlo (ancien diocèse de Saint Briec), voire un sixième avec l'excroissance de la région Guérandaise (diocèse de Nantes). Il y a pourtant un bon demi-siècle que cette schématisation simpliste a été remise en cause par les travaux de Falc'hun (1963 p.11). Analysant l'ALBB, celui-ci constata en effet que les isoglosses qu'il traçait sur le domaine bretonnant ne s'alignaient que très imparfaitement sur les anciennes divisions religieuses. Petit à petit, il en vint à construire une hypothèse novatrice, combinant d'une part la continuité entre langues gauloise et bretonne (particulièrement au sud-est) et d'autre part une explication diffusionniste, à partir des centres urbains et de leur rayonnement économique de variable importance. Sur le terrain, l'espace dialectal breton serait donc composé de trois grandes bandes : Nord-ouest/Centre/Sud-est (Falc'hun 1962, 1985 ; Humphreys 1995 p.35), aux limites élastiques et au sein desquelles les traits de différenciation se répartissent assez librement. En somme, il n'y a pas de dialectes, mais des *traits dialectaux*, qui ne se recourent jamais complètement, qui ont donc leur propre dynamique et qui ne peuvent que définir des pôles sur un continuum spatial toujours ininterrompu.

On se trouve là au cœur de la tension entre unité et diversité qui affecte toute langue, même si certaines, comme le français, ont pu être dotées des institutions normatives reléguant la variation au rang de phénomène résiduel ou périphérique (au moins en apparence). On sait que les fondateurs de la dialectologie française, de Gilliéron à Meyer en passant par Brunot avaient apporté à cette tension contradictoire une réponse assez analogue : selon G. Paris, *d'un bout à l'autre du sol national, nos parlers populaires étendent une vaste tapisserie dont les couleurs variées se fondent sur tous les points en nuances insensiblement dégradées* (Guiraud 1971 p.21). La motivation passablement nationaliste de ce point de vue est cependant bien connue également : le refus d'identifier des barrières dialectales en français serait ainsi imputable au contexte de rivalité avec l'Allemagne sous la III^e République (ibid.). Face aux linguistes allemands, qui opposaient deux France, celle d'Oïl et celle d'Oc³⁸, il était de bon ton d'affirmer au contraire qu'*aucune limite réelle ne sépare les Français du Nord des*

³⁸ Cette vision étant surtout connue en France par les travaux de Von Wartburg. Bien que de nationalité suisse, son nom, à particule qui plus est, ne pouvait qu'inspirer la suspicion pour beaucoup.

Français du Midi (ibid.). Plus déterminant encore, il faut rappeler, avec le constructivisme, que la connaissance scientifique doit souvent se construire contre une connaissance antérieure. En l'occurrence, l'affirmation de l'unité de l'espace linguistique français prend également le contre-pied de la tradition néo-grammairienne, qui tenait les dialectes pour des unités discrètes et homogènes (Coco 1982 p.59). Hypothèse plus facile à soutenir dans le contexte allemand, où elle n'était pas dénuée de pertinence (à tel point qu'elle continue à sous-tendre la perception de la variation outre-Rhin, comme le montrent les cartes de synthèse de König : 1978 pp.76, 88, 102, 138, 230). Mais peu défendable dans un pays comme la France, où la centralisation politique et administrative a tôt ruiné l'émergence de normes régionales (sous formes orale et écrite) stables et clairement distinctes de la langue commune. La variation spatiale ne s'y observe donc plus qu'au niveau des *patois*, parlers ruraux confinés à de petites communautés villageoises (Martinet 1970 pp.152 & sqq. ; Essono 1998 p.45 ; Guiraud 1971 p.6 ; Marcellesi & al. 2003 p.111 ; Breton 1976 p.17 ; Encrevé 2004³⁹...). Le résultat est donc une atomisation allant jusqu'à à l'infiniment petit de l'idiolecte : la langue est une collection de *parlures* qui entretiennent les mêmes rapports entre elles, ce qui nie toute possibilité de regroupements, qu'on les nomme *dialectes* ou autre. Malgré ses différences, la langue est donc *une et indivisible*.

Falc'hun ne va pas aussi loin concernant le breton puisque au contraire, il est même tenté dans certains de ses écrits de présenter le vannetais comme une langue distincte (Falc'hun 1962). Son discours vise donc simplement et essentiellement à faire éclater la représentation commune de la quadripartition. Ceci pour souligner la continuité des parlers et mettre en évidence leur apport à l'histoire de la langue. S'il y a là un certain parallélisme avec le contexte français, il ne faut pas cependant y voir une manifestation de nationalisme linguistique, ce qui serait paradoxal puisque Falc'hun lui-même était très hermétique aux revendications nationalistes bretonnes (Le Dû, Le Berre & Brun-Trigaud 2005 p.11). Mais c'est que formé en grande partie à Paris (ibid.), il appliqua tout simplement à la Basse-Bretagne le programme de ses maîtres. C'est donc fortuitement qu'il partagea (dans une certaine mesure) les positions des militants de la langue : certains d'entre eux en effet, avaient durant les premières décennies du XX^e siècle, pris le parti eux aussi de *tourner le dos aux dialectes* (Lambert 1981 p.122), mais pour d'autres raisons⁴⁰ : afin de contrer la réputation d'extrême fragmentation du breton, qui le disqualifiait comme vecteur de communication et

³⁹ Encyclopedia Universalis, article *Dialecte*.

⁴⁰ Lambert parle ici essentiellement de la génération des écrivains actifs dans les années 30, autour de l'*école de Gwalarn*. L'exemple de Loeiz Herrieù, à la même époque, montre toutefois que le militantisme en faveur de la langue n'induisait pas forcément une vision négative des dialectes.

surtout d'enseignement, la tâche principale qu'ils s'étaient assignée fut l'élaboration d'un breton moderne et unifié. L'étude des parlers populaires ne fut pas toujours négligée, mais elle n'occupa guère une place centrale dans leurs préoccupations⁴¹. La notion de dialecte (tributaire d'ailleurs du prisme quadri-dialectal) fut souvent récusée pour le défaut d'unité qu'elle sous-entendait. Elle fut généralement dénoncée comme un stigmate du passé, dans la mesure où l'on pensait préparer le terrain à une unité linguistique étendue à toute la Bretagne. C'est donc principalement en dehors de ce milieu que se développèrent les études dialectologiques bretonnes : après des travaux précurseurs dès le XIX^e siècle, elles prirent vraiment leur essor à partir des années 1920, avec la publication (échelonnée dans le temps) de l'ALBB de P. Le Roux.

La thèse de Falc'hun (1963) en constitue également un jalon important, puisqu'il s'agit de la première interprétation d'envergure de l'ALBB. S'il continue à employer les termes *vannetais*, *léonard* etc., il parle le plus souvent d'*aire carhaisienne*, d'*aire morlaisienne* ou de *zones d'influence*. Les divisions traditionnelles du breton ne sont donc pas complètement abandonnées, mais le propos tend à les minorer fortement. Cette tendance, seulement amorcée, a été poussée à son terme depuis que les grandes lignes de sa thèse⁴² sont communément admises (à défaut d'être connues du grand public). Face à la croyance persistante dans quatre dialectes bien séparables (avec parfois la concession de quelques *zones de mélanges* linguistiques), certains analystes sont donc amenés à caractériser le breton en termes de polarités d'après les points cardinaux (C'était notamment l'un des propos du cours de dialectologie de L. Kergoat à l'Université Rennes 2 au milieu des années 1990⁴³). L'accord est donc assez général pour affirmer l'unité du breton par delà ses divergences. Ce qui a pour corollaire le refus d'identifier et de nommer des *dialectes*.

3.3.1.2 – De la légitimité des sub-divisions linguistiques

Il est vrai que tracer des limites sur une carte représentant une aire linguistique constitue en soi une approximation. Même lorsqu'il s'agit d'une simple isoglosse, séparant la réalisation fermée et ouverte d'une voyelle quelconque, ceci revient à nier les facultés d'adaptation des locuteurs en masquant la connaissance et la maîtrise de plusieurs variantes,

⁴¹ Cette affirmation est cependant à nuancer selon les personnes et selon les époques.

⁴² A l'exception des origines gauloises plus affirmées du breton de la région de Vannes, où Fleuriot voyait au contraire un surcroît d'origines insulaires (Humphreys 1995 p.34).

⁴³ Cette précision mérite d'être apportée dans la mesure où par suite de la rareté des publications scientifiques dans ce domaine, ce cours constitue la source d'information principale de nombreuses personnes intéressées par le sujet. Je dois moi-même reconnaître ici mon immense dette à son égard.

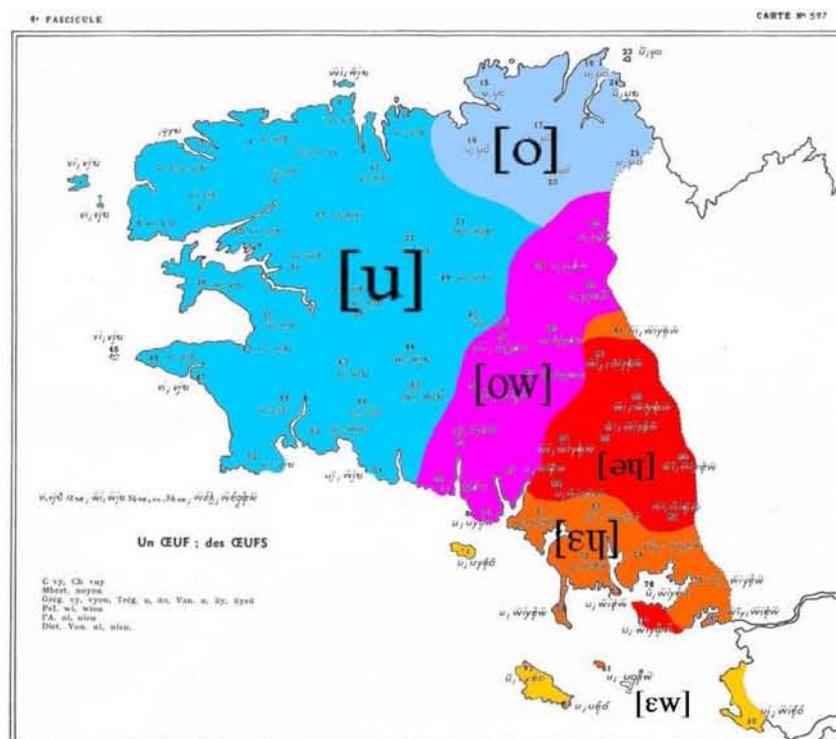
au moins de façon passive. La carte n'est jamais qu'une surface de papier où se projettent des données sélectionnées par les conceptions du linguiste et collectées dans des conditions spécifiques. Il y a donc souvent un fossé plus ou moins important entre ce qu'enseigne une carte et ce que l'on rencontre effectivement, et le danger est toujours grand de prendre la représentation (la carte) pour l'objet véritable (l'usage linguistique). Mais isoler des fractures au sein d'un continuum peut être pertinent, voire indispensable lorsqu'on leur donne une finalité opératoire. Où se situe la frontière exacte entre la main et le poignet ? Et celle entre les ailes et l'arrête du nez ? Questions futiles pour le commun des mortels, mais qui peuvent être cruciales pour un chirurgien ou un prothésiste. Dans certaines zones, chez certaines personnes, elles se laisseront dessiner avec évidence, ailleurs il faudra décider arbitrairement. *Mutatis mutandis*, il en va relativement de même concernant la variation géographique d'une langue. Si les voix des locuteurs se côtoient en s'interpénétrant à la façon des couleurs d'un arc-en-ciel, il peut être nécessaire pour les étudier et les comprendre de trancher des limites, qui ont une part d'arbitraire, mais qui sont légitimes quand elles reposent sur un certain nombre de données objectives.

Ces données objectives peuvent être de deux natures : soit *internes*, soit *externes*. Du côté des dernières, certains chercheurs vont jusqu'à estimer les jugements des locuteurs comme seuls recevables (Blanchet 2004 ; Blanchet & de Robillard 2003 p.245). Mais ils les font intervenir essentiellement lorsqu'il s'agit de définir le statut à octroyer aux variantes en présence : langue ou dialecte, c'est-à-dire systèmes autonomes ou sous-systèmes subordonnés. S'agissant de la simple différenciation de deux variantes de même origine, le sentiment linguistique des locuteurs peut être effectivement un auxiliaire, mais il est de toute façon improbable qu'une variante ne soit pas perçue comme différente par les locuteurs si elle est bien identifiable sur la base de critères internes⁴⁴. Depuis la polémique entre Ascoli et l'école française de dialectologie à propos de l'individuation de franco-provençal (Coco 1982 p.60), il est admis en effet qu'une variété est autonomisable lorsque des divergences affectant le système linguistique (lexique, morphologie etc.) s'additionnent de façon conséquente, formant un faisceau d'isoglosses, prégnant quoique perméable (ibid. ; Breton 1976 p.12). Même si les aires des phénomènes pris isolément ne se recouvrent jamais parfaitement, la

⁴⁴ Le sentiment des locuteurs peut en outre être parfois trompeur. Le degré d'intercompréhension est ainsi souvent avancé pour évaluer la parenté de deux variantes linguistiques, mais il ne me paraît pas réellement pertinent, dans la mesure où sur le terrain, les témoignages les plus contradictoires peuvent être recueillis. L'intelligibilité en effet, est fonction des contacts entretenus, de sorte que des différences mineures mais non familières peuvent être un obstacle psychologique à la compréhension, alors que des différences plus nombreuses et plus profondes mais parfaitement connues et anticipées peuvent ne poser aucun problème.

concentration des traits fournit donc une base de travail pour définir des zones de cohésion plus ou moins compactes.

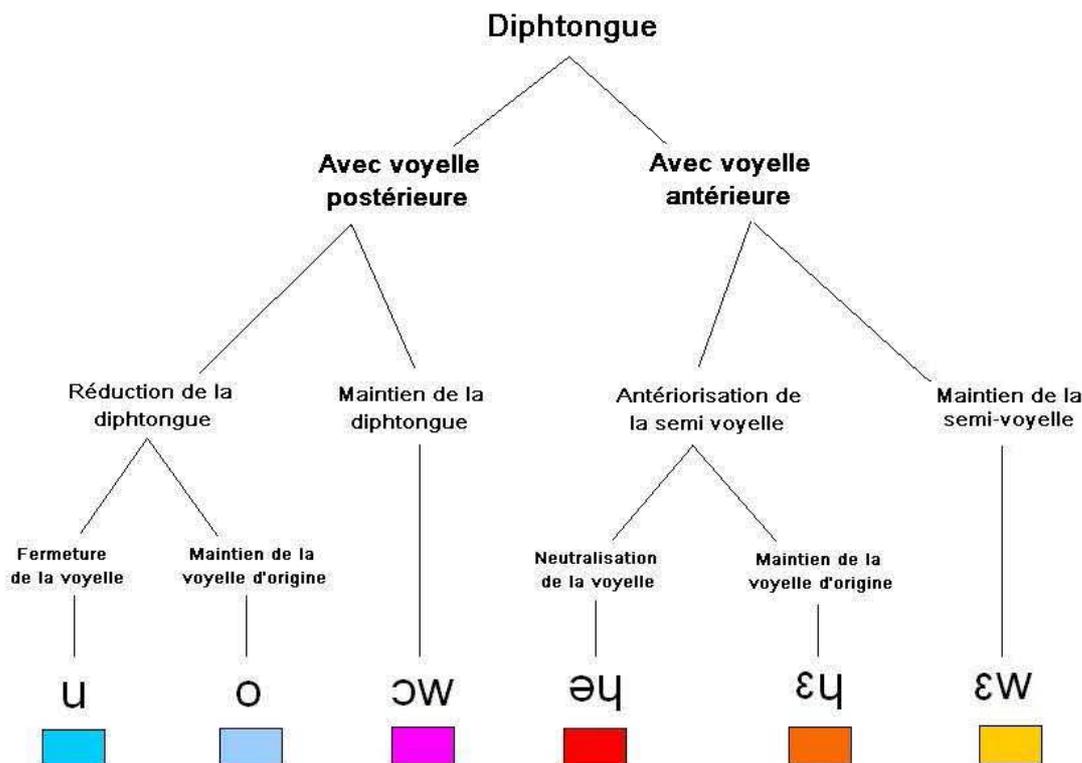
Il faut toutefois garder une attitude critique face aux traits linguistiques, qui peuvent ne pas manifester le même degré de différenciation entre plusieurs variantes. Le morphème de pluriel /-əw/ présent dans le breton de Malguénac en fournit un exemple. La carte ci-dessous, établie à partir de l'ALBB (carte 597, *un œuf - des œufs*) montre les différentes formes phonétiques revêtues par ce morphème :



Carte 1 : réalisation du suffixe pluriel -où-

Six traitements existent donc à partir de vraisemblablement deux formes originelles⁴⁵ : */-əw/ et */-ɛw/. En fonction de leurs caractéristiques et de leur distribution spatiale (qu'il serait trop long de commenter en détail), leur évolution diachronique peut être synthétisée par l'arborescence suivante :

⁴⁵ Selon L. Kergoat, cours à l'Université Rennes 2.



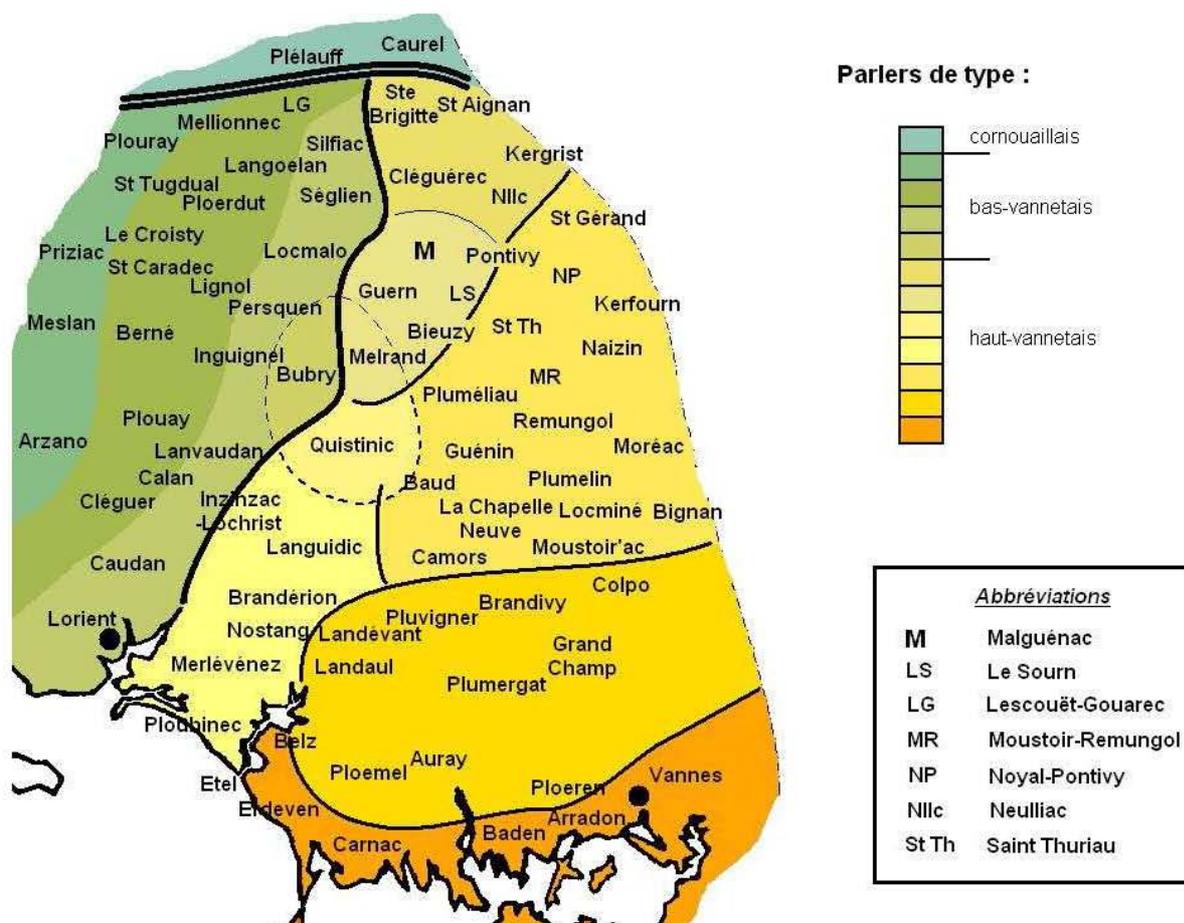
Il ne s'agit que d'une hypothèse, et d'autres scénarii pourraient peut-être être avancés. Ce qui importe, c'est qu'il est possible de *hiérarchiser les différenciations*, car les allomorphes présents n'entretiennent pas les mêmes rapports entre eux : dans le schéma retenu, l'opposition [u] – [o] n'est pas aussi déterminante que l'opposition [o] – [ɔw]. Il est donc exclu de séparer les trois zones où on les relève par des isoglosses identiques, la solution adéquate étant plutôt de varier l'épaisseur ou le style du trait. De même, en dépit de leur proximité phonétique, [ɔw] et [ɛɥ] ne sont pas si étroitement apparentés qu'on pourrait le penser. Bien que l'opposition entre pluriel *avec diphthongue* vs. *sans diphthongue* soit généralement perçue comme un trait majeur de différenciation (le premier étant ressenti comme un vannetisme), une opposition plus profonde (pour parler en termes chomskyens) concerne les formes à diphthongue ou voyelle antérieure, face aux formes dérivées d'une diphthongue postérieure. Certains critères se montrent donc plus pertinents que d'autres pour délimiter une variante. De sorte qu'il est même possible de n'en retenir qu'un nombre très limité, qui acquièrent ainsi une valeur emblématique lorsqu'ils correspondent assez justement à la zone circonscrite par les principaux faisceaux d'isoglosses. D. Poulet (2005) se sert ainsi de seulement trois traits (à partir des travaux de R. Lorient et R. Dubois) pour isoler le dialecte picard en domaine français : la neutralisation de l'article et l'opposition [ẽ] – [ã] marque la

limite occidentale avec le normand ; la conservation des occlusives [k] et [g], ainsi que le recours aux toponymes le délimite au sud (la limite orientale entre picard et wallon en Belgique est évoquée mais pas explicitée).

3.3.1.3 - Proposition de structuration

Ainsi, travailler uniquement à partir de cartes, en se concentrant exclusivement sur le destin de chaque trait pris isolément peut constituer un cadre fécond pour situer matériellement différents phénomènes, pour identifier des dynamiques et construire des hypothèses quant à l'histoire de la langue. Cependant, cette posture épistémologique conduit à une certaine cécité quant à la réalité des parlers. En disjoignant les phénomènes, elle ne rend pas compte de la façon dont ceux-ci se présentent effectivement au locuteur ou à l'observateur. Au-delà de la dispersion des traits, leur addition, leur co-occurrence sur un espace donné, peut en effet dessiner des ensembles linguistiques stables et cohérents. Ce qui ne signifie pas hermétiques. Mais ces ensembles sont saillants dans le sens où ils se démarquent des parlers environnants par une fréquence élevée de traits distinctifs et/ou par la valeur emblématique attachée à certains d'entre eux. Idéalement, il reviendrait aux locuteurs eux-mêmes de définir en quoi un trait possède une valeur emblématique. En pratique, l'absence de formation à l'analyse linguistique rend difficile cette opération : les locuteurs empiriques dépassent rarement le stade de l'impression générale, s'ils perçoivent bien la différence, ils sont souvent incapables d'expliquer concrètement sur quoi se fonde leur perception.

S'il est donc souhaitable que l'on cesse de diviser le breton selon le schéma courant (cf. supra), il semble également nécessaire de réhabiliter le terme *dialecte* dans l'acception que lui donne P.Guiraud (1971 p.5) : *forme particulière prise par une langue dans un domaine [géographique] donné, [défini] par un ensemble de particularités telles que leur groupement donne l'impression d'un parler distinct des parlers voisins, en dépit de la parenté qui les unit.* Sur cette base, il me paraît possible d'établir la carte suivante pour représenter les variations du breton dans les régions entourant Malguénac :



Carte 2 : schéma simplifié de la différenciation linguistique

Comme l'indique le titre, il s'agit d'une simplification, qui tient compte en particulier des limites de ma propre compétence. La précision de cette présentation décroît à mesure que l'on s'éloigne de Malguénac, soit géographiquement (surtout au sud de l'axe Languidic-Locminé), soit linguistiquement (dans la zone des parlers bas-vannetais). De bons connaisseurs des parlers concernés pourraient donc certainement subdiviser à l'envi ces zones qui me sont moins familières. Les limites retenues reposent sur les critères suivants :

Est-cornouaillais vs. vannetais : le nom *cornouaillais* est très ambigu, puisque la Cornouaille historique est très vaste et ne représente guère d'unité linguistique. Son extrémité orientale cependant possède un certain nombre de traits qui la distinguent. Son autonomie par rapport aux parlers que je nomme vannetais est assurée par :

- Un accent libre avec une fréquence élevée de paroxytons ou d'accents sur l'initiale.
- L'évolution en /z/ (face à /h/) de l'ancienne spirante interdentale, hors exceptions.
- La palatalisation de /d/ intervocalique en /ʒ/, notamment avec le morphème de pluriel.
- La résistance à la palatalisation du privatif /kət/, face à /cət/.

- Une certaine résistance à la mutation grammaticale de /d/ en /z/.
- L'utilisation préférentielle du radical /wer-/ pour la construction du verbe savoir.
- La fréquence relativement élevée du morphème d'infinitif /-o/.

En dehors de ces particularités, ces parlers partagent beaucoup de traits avec le bas-vannetais.

Bas-vannetais vs. haut-vannetais : je laisse à d'autres le soin de définir avec précision la frontière ouest des parlers de types vannetais (en l'occurrence l'extension maximale du domaine bas-vannetais, face à ce que l'on peut nommer très vaguement *cornouaillais*). Pour ne retenir qu'un seul trait, il me semble qu'ici encore elle se confond avec la limite entre l'évolution /z/ vs. /h/ de l'ancienne spirante interdente (cette distribution connaissant parfois quelques irrégularités). De l'aveu de nombreux spécialistes, la subdivision entre variantes haute et bas-vannetaise est une donnée d'expérience qui s'impose à l'oreille en quelques minutes, voire quelques secondes, tant abondent les traits de différenciation. Les principaux, abrégés en BV (bas-vannetais) et HV (haut-vannetais), sont :

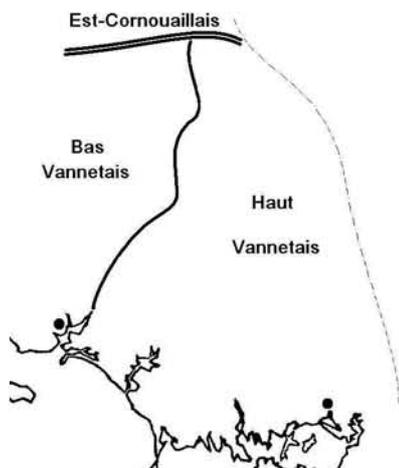
- L'irrégularité de l'accent en BV, mais dans des proportions généralement modestes et très variables selon les régions. L'accent est régulier sur la dernière en HV.
- La réalisation antérieure très marquée du /a:/ BV, contre la conservation de timbres postérieurs variables en HV.
- Une prononciation postérieure (BV) vs. antérieure (HV) des diphtongues, pour le principal morphème de pluriel ou divers termes du lexique.
- La conservation (HV) de la diphtongue /aw/ vs. sa réduction à /o/ (BV).
- L'évolution en /œ/ (BV) ou en /e ; i/ (HV) de l'ancienne voyelle /o:/ du vieux-breton.
- La préfixation fréquente d'un /h/ aux voyelles initiales en BV.
- Le voisement en BV de la fricative /s/ à l'initiale en /z/.
- La réalisation tendanciellement uvulaire (BV) ou apicale (HV) du phonème /r/.
- Le dévoisement (plus ou moins marqué) du /r/ à l'initiale absolue en BV.
- La palatalisation en BV de la consonne initiale de /gət/, maintenue vélaire en HV.
- La réalisation /jã/ (BV) face à /jõ/ (HV) du morphème de pluriel de certains noms.
- L'utilisation du morphème /-um/ suffixé aux prépositions à la première personne du pluriel dans une large portion centrale du BV.
- La présence d'un morphème de futur /-εj/ (BV) face à /-o/ (HV) à la troisième personne du singulier.

- La présence en BV d'une désinence /-a/, adjointe au radical des verbes conjugués au présent de l'indicatif à la troisième personne du singulier.
- L'utilisation occasionnelle en BV du morphème d'infinitif /-o/.
- L'utilisation courante en BV du complément d'objet post-posé (grâce à la préposition /a/ et au pronom suffixé), face au maintien quasi-exclusif en HV du complément antéposé.

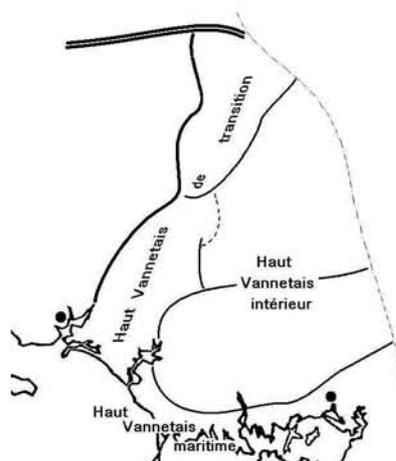
Le lexique ne figure pas dans ces deux listes, car même si la distribution de certains termes vient appuyer ce compartimentage, il la contredit aussi souvent. Les mots sont ce qui s'échange et ce qui s'emprunte le plus aisément d'un parler à l'autre, en subissant une adaptation aux systèmes. Leur valeur de marqueur est donc moindre, mais elle n'est pas nulle, puisque c'est justement grâce aux emprunts lexicaux que souvent un parler peut se démarquer de ceux qui lui sont structurellement les plus apparentés.

Les sub-divisions du haut-vannetais

Les deux cartes suivantes permettent de résumer la situation d'opposition entre haut et bas-vannetais, tout en présentant déjà les sous-variétés internes au haut-vannetais :



Carte 3 : variétés du breton du sud-est



Carte 4 : sous-variétés du haut-vannetais

Trois sous-systèmes me semblent ainsi se dégager. Le premier représente le cœur du haut-vannetais, bordé par deux types de transition : à l'ouest des parlers qui font la jonction avec le bas-vannetais et subissent de ce fait son influence ; au sud des parlers qui sur la bande littorale concentrent un ensemble de particularités absentes de l'intérieur des terres.

Haut-vannetais de transition :

La zone se caractérise au premier abord comme une région de négociation permanente entre les deux ensembles qui la bordent. Cela se traduit essentiellement par la présence diffuse

d'emprunts lexicaux bas-vannetais, qui s'étendent plus ou moins jusqu'à la limite avec le HV intérieur : /klo'ge/ - /lōs/ (*louche*) ; /ce'zɛk/ - /rō'set/ (*chevaux*) etc. Quelques traits morphologiques sont également concernés. Souvent les découpages sont différents, même opposés entre nord et sud (le parler de Quistinic au centre s'alignant sur l'un ou l'autre). Le lexique en offre de très nombreux exemples, dont on peut retenir les deux suivants :

- Au nord, forme HV de *quatre* : /pjɑr/, au sud, adoption de la forme BV /pwar/.
- Au nord, formes suffixées HV de *beau-père*, *beau-fils* etc. : /tadeq/, /mabeq/... au sud, usage des formes BV : /tad-ker/ etc.

Pour éviter une liste qui serait très longue, et pour s'en tenir à des oppositions phonologiques ou morphologiques, les traits principaux à mentionner sont :

- L'usage BV de /ɑ'drã/ (arrière), construit avec la préposition /ɑ/, face au HV /ɑr'drã/.
- L'utilisation dominante du morphème de futur BV /-ɛj/, en concurrence avec le /-o/ HV à la troisième personne du singulier.
- Au nord, la réalisation médiane du /ɑ:/ du type [ɑ:], face au [a:] BV et au [ɔ:] très postériorisé courant en HV. Au sud : maintien du timbre postérieur.
- Au nord, l'évolution du /o:/ vieux-breton de type HV, au sud, de type BV.
- Au sud, la présence fréquente, voire systématique du morphème verbal BV /-ɑ/ au présent (cf. supra), plus sporadique et aléatoire au nord.
- Au sud, la palatalisation de /s/ en /ʃ/ de la consonne finale de /pə'no:s/-/pə'no:ʃ/.

Ces parlers possèdent cependant des caractéristiques propres, et ne se définissent pas seulement en référence à leurs voisins. Ceux du nord-ouest se démarquent ainsi par :

- Une fréquence élevée de voyelles fermées.
- Une tendance à la diphtongaison des voyelles longues /e:/ > [i^ə] et /o:/ > [u^ə].
- La présence d'une voyelle brève et d'une consonne initiale vélaire dans /gi'bæ̃n/ (*manger*), contre une voyelle longue et une dentale (/dɛ'bæ̃n/) partout ailleurs.
- La résistance occasionnelle à la palatalisation de /k/ initial (dans /ke/ ; /kə'ljō/...)
- La métathèse dominante du groupe /pren-/, sous la forme /pɛrn-/.

Les parlers du sud-ouest, me sont moins familiers, mais j'y décèle au moins un trait distinctif, ainsi qu'un certain nombre d'autres, présents dans tous les parlers méridionaux (notés S) :

- Bonne tenue des /d/ intervocaliques, généralement affaiblis partout ailleurs en HV.
- Absence de nasalisation des voyelles ouvertes antérieures longues suivies de /n/ (S).
- Tendance à la consonantisation de /ɥ/ en /v/ (S).
- Palatalisation de /g/ en /j/ dans /byga¹le/ - /byja¹le/ (S).

Haut-vannetais intérieur :

Le vannetais intérieur semble se diviser en une variante nord et une variante sud, mais comparées à l'opposition haut-vannetais/bas-vannetais, ces distinctions sont beaucoup plus délicates à établir, car leurs caractéristiques sont bien plus diffuses et imbriquées. La variante sud du haut-vannetais intérieur partage à vrai dire un certain nombre de traits avec le parler maritime. Ma tentative pour les isoler repose sur l'alignement relatif sur les critères suivants :

- Au nord, spirantisation de /d/ intervocalique de type /ð/ vs. une tendance à l'amuïssement au sud.
- Au nord, mutation fréquente de /d/ en /n/ avec l'article.
- Au sud, réalisation avec une voyelle médiane du réfléchi /ym/, contre une voyelle antérieure /im ; inim/ au nord.
- Au sud, tendance à l'amuïssement de /t/ final, surtout après une voyelle longue.
- Au sud opposition entre tutoiement et vouvoiement.
- Au sud, absence en général de nasalisation des voyelles ouvertes antérieures longues suivies de /n/.

Haut-vannetais maritime :

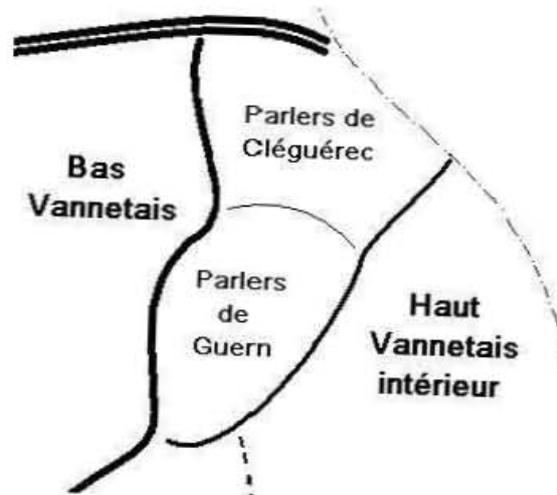
L'étendue assez considérable de cette frange maritime laisse assez deviner qu'elle ne correspond pas à une zone linguistiquement homogène. Mais les traits suivants y sont fréquemment attestés (au moins à l'ouest de Vannes) et me paraissent donner à ces parlers une physionomie spécifique :

- Réalisation très fermée de toutes les voyelles, qui par rapport aux autres parlers migrent souvent d'un degré d'aperture.
- Diphtongaison de /i:/ en [ɛj].
- Tendance variable à la diphtongaison de /ɛ/ en [ja, jɛ, jə], sauf si suivi d'un /n/ fort.

- Absence de nasalisation des voyelles ouvertes antérieures longues suivies de /n/.
- Maintien du timbre du /o:/ vieux-breton.
- Consonantisation fréquente de /ɥ/ en /v/.
- Fréquence distributionnelle moins élevée des palatales /c/ et /j/ face à /k/ et /g/.
- Amuïssement fréquent de /d/ intervocalique.
- Opposition entre tutoiement et vouvoiement, avec une morphologie différente des parlers de l'intérieur.
- Réalisation /u/ du verbe être à la forme synthétique, à la troisième personne du singulier au présent de l'indicatif.

Position du breton de Malguénac

Au sein des ensembles ainsi décrits, Malguénac se rattache donc au haut-vannetais de transition nord, ou haut-vannetais du nord-ouest. Comme le montre la carte en gros plan ci-dessous, il me paraît possible de sub-diviser encore ce dernier en deux sous-ensembles : celui des parlers de Cléguérec et celui des parlers de Guern.



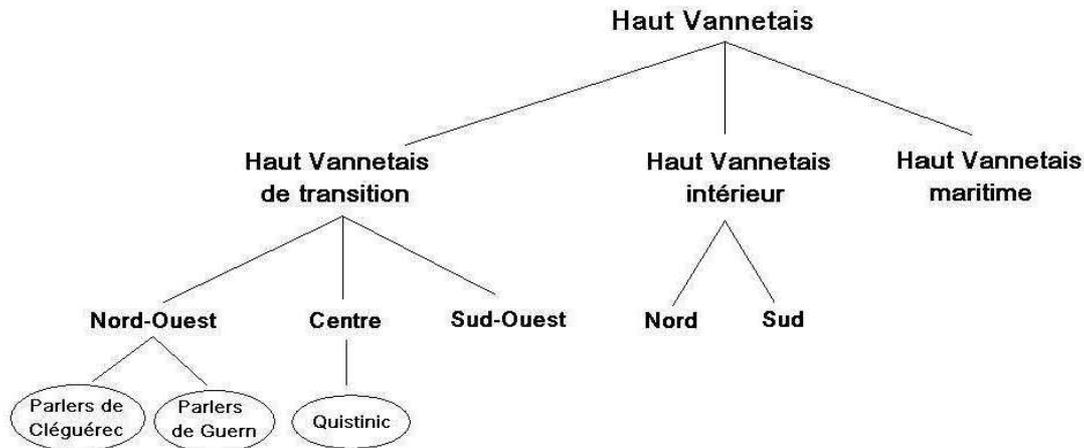
Carte 5 : divisions internes du haut-vannetais du nord-ouest

Cette division se fonde essentiellement sur la présence dans la zone des parlers de Guern des traits suivants :

- La fréquence encore plus élevée des voyelles fermées, proche des parlers côtiers.
- Le rhotacisme de /d/ intervocalique, à quelques exceptions près. Le même phénomène affectant les mutations grammaticales à partir de /d/ et /t/.
- La résistance à la palatalisation des groupes /sk/ et /sp/.

D'autres divergences peuvent encore être recueillies, parfois jusqu'au niveau des communes : Cléguérec se distingue ainsi par une évolution /ɛ/ > /a/ ; à l'extrême sud, Melrand s'écarte un peu plus de ses voisines, et amorce comme un espace de transition avec Bubry (BV) et Quistinic (HV). Cependant, la grande majorité des oppositions décelables sont documentées par quelques habitudes lexicales, qui peuvent d'ailleurs se retrouver sur les autres communes au gré des locuteurs. Vouloir matérialiser jusqu'au dernier degré la différenciation ne me paraît donc pas justifié, car les différences à ce niveau sont trop minimes face aux facteurs de convergence qui unissent les parlers. Il me semble donc plus légitime de considérer que le groupe des parlers de Guern représente l'unité minimale autonomisable, plutôt que de donner corps à un trop hypothétique *dialecte malguénacois*.

Toutes les variantes proposées peuvent donc être intégrées sous la forme de l'arborescence suivante. Contrairement à ce que montrent les cartes ci-dessus, qui couvraient un espace géographique homogène, sans laisser de zones blanches, on mesurera je l'espère la prudence dont je n'ai pas voulu me départir. Le manque de familiarité avec les autres parlers m'a retenu de proposer une présentation plus complète :



3.3.2 – Communes de naissance des Malguénacais

3.3.2.1 - Sources et délimitations de période

Pour établir les origines géographiques des habitants de Malguénac, c'est une foule de documents qui pouvait être mobilisée, en particulier les registres annuels de naissances, mariages et décès. Sur une période de près d'un siècle et demi, on entrevoit la masse considérable de travail qu'aurait demandé une telle investigation. Qui plus est, les données ainsi collectées ne seraient pas nécessairement représentatives. Dans les premières années du XIX^e siècle, par exemple, près de la moitié des décès concernent des enfants de moins de six ans, qui étant donné leur jeune âge, sont presque tous nés à Malguénac. Les documents les plus maniables, en même temps que les plus fiables se sont donc révélés être les états nominatifs des dénombrements de population. Ceux-ci fournissent en effet une sorte de radioscopie de la population communale dans son ensemble, à un moment précis. Ce qui facilite leur interprétation ainsi que les comparaisons dans le temps. Leurs principaux défauts cependant sont : de ne pas couvrir tout le XIX^e siècle puisque le plus ancien est celui de 1836 ; de comporter des lacunes, puisque quatre de ces documents, établis tous les cinq ans⁴⁶, sont manquants tant aux archives communales que départementales : ceux de 1851, 1856, 1866 et 1876 ; enfin et surtout, de ne pas toujours mentionner le lieu de naissance des personnes. Mais lorsque ce détail est fourni, on obtient un tableau d'une incomparable précision. Le premier à en faire état est celui de 1872, les suivants sont muets à ce sujet jusqu'à 1906, date à partir de laquelle la mention sera à nouveau systématique. En faisant démarrer l'observation à partir de 1872, on ampute la période qui avait servi de référence dans la partie précédente. Mais ce point de départ peut être satisfaisant, surtout si l'on se souvient que les bornes fixées en introduction, fournissant un intervalle générationnel estimé suffisant, s'étendaient seulement de 1870 à 1945. Le terme de la période sera donc encore une fois marqué naturellement par le dénombrement de 1936. Ce qui laisse ainsi une période de soixante-quatre ans pour voir la population évoluer.

De la représentativité des lieux de naissance

Avant de tirer des conclusions trop hâtives, il faut tempérer le lien de causalité entre parler et lieu de naissance. Ce dernier n'est pas un critère objectif, mais reste soumis à interprétation. Le fait d'être né en dehors de la commune n'est pas un indice sûr d'extranéité, pas plus que le fait d'y être né n'offre la garantie d'une représentativité optimale sur le plan

⁴⁶ Le dénombrement de 1872 aurait donc dû intervenir en 1871, mais il fut reporté en raison de la désorganisation du pays après la guerre contre la Prusse et l'effondrement du Second Empire.

linguistique. Les sources sont muettes au sujet des langues connues des habitants, a fortiori à propos des nuances de celles-ci. Mais en examinant quelques cas, on se rend compte que tous les natifs de Malguénac ne parlent pas nécessairement un breton caractéristique de la commune, alors que ce pourrait être le cas pour d'autres personnes nées ailleurs. Ceux, par exemple qui, nés dans une autre commune sont venus vivre à Malguénac dans leur prime enfance. Certains auront certes pu être imprégnés plus ou moins fortement, en fonction de leur âge, par une autre forme de breton que parlaient leurs parents. D'où un possible rôle de *Cheval de Troie*, en quelque sorte, même si les conflits entre langue de la famille et langue des pairs tournent semble-t-il à l'avantage de la deuxième (Duran 1995). En 1872, par exemple, les deux personnes natives de Saint Martin des Champs sont des domestiques agricoles âgés de 26 et 21 ans, venus s'installer avec un enfant de deux ans né à Sainte Sève, tandis qu'un deuxième (quatre mois au moment du recensement) est né à Malguénac. Qu'est devenue cette famille, et comment ces enfants ont-ils parlé breton ? Pour d'autres natifs de communes extérieures, en revanche, il ne s'agissait que d'un retour aux sources lorsque leurs parents eux-mêmes étaient Malguénacais d'origine et s'y réinstallaient au gré des baux ou des aléas de la vie. Ainsi de la famille Guéguin installée à Saint Nizon en 1936 : si les parents étaient nés tous deux à Malguénac, leurs six enfants, nés de 1922 à 1933, montrent une histoire familiale mouvementée : un enfant né à Pontivy, deux à Vannes, un à Meslan puis deux à Malguénac. Il est assez probable alors, en raison du peu de temps passé dans chaque résidence et de leur jeune âge, qu'en dépit de leur naissance externe, leur breton ait été conforme à la norme malguénacaise. Enfin, certaines personnes nées à Malguénac auront pu être élevées en dehors de la commune pendant un certain nombre d'années, développer des traits de parler différents du breton de Malguénac, puis s'y être réinstallées et conserver leur breton venu d'ailleurs⁴⁷. Les natifs de Haute Bretagne posent encore un autre problème. On ne saurait dire comment ils se débrouillaient dans un monde bretonnant nettement monolingue (Broudic 1995 p.290), mais quand à leurs enfants, on peut penser qu'ils auront acquis un breton conforme à l'usage local.

En réalité, à défaut de fournir une image parfaite, l'analyse des communes de naissance permet une mesure approchée du degré d'interaction avec les espaces voisins. Elle renseigne sur la mobilité de la population, donc à la fois sur le degré de cohésion des Malguénacais et sur les liens qu'ils tissent avec leurs voisins. Elle fait apparaître qui sont les partenaires

⁴⁷ Des situations de ce type m'ont été rapportées, notamment au décès des parents, quand les orphelins étaient recueillis par de la famille. On en trouvera même quelques illustrations parmi les informateurs du corpus principal.

privilegiés, quelles sont les lignes de fracture et de continuité qui enserrant la communauté linguistique. Elle désigne ainsi bel et bien les sources d'influences précédemment évoquées, et décrit le carrefour linguistique que constitue le breton de Malguénac, de quel brassage il est issu et se régénère.

3.3.2.2 – Inventaire : les Malguénacais de 1872

Données brutes

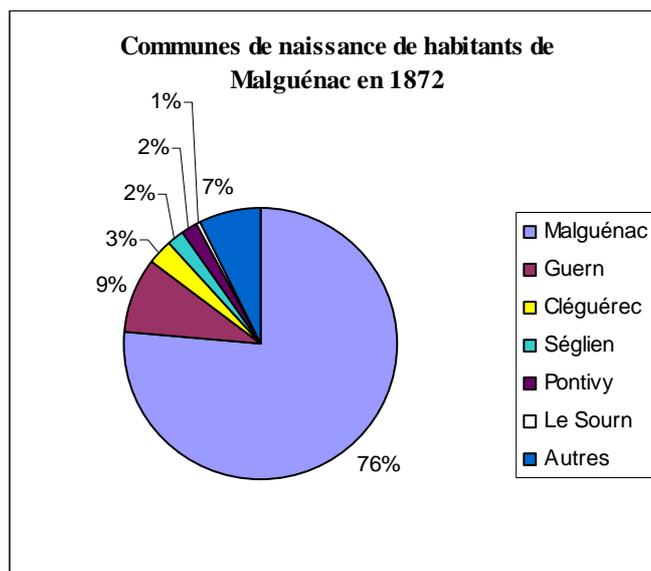
Le décompte des lieux de naissance mentionnés sur l'état nominatif de 1872 permet de dresser le tableau suivant⁴⁸ :

<i>Lieu de résidence (à Malguénac)</i>			<i>Lieu de naissance</i>		
<i>Secteur</i>	<i>Village</i>	<i>Hab.</i>	<i>Malg.</i>	<i>Autre commune</i>	
Centre	Le Bourg	143	100	43	Guern 8 ; Cléguérec 6 ; Stival 6 ; Pluméliau 5 ; Séglien 3 ; Pontivy 2 ; St Jean Brévelay 2 ; Ile-aux-moines 1 ; Ile d'Arz 1 ; Locminé 1 ; Saint Aignan 1 ; Saint Nicolas du Pélem 1 ; Bieuzy 1 ; Bubry 1 ; Melrand 1 ; Noyal-Pontivy 1 ; Herbignac 1 ; Quistinic 1
	Botcouric	54	43	11	Bieuzy 4 ; Guern 3 ; Le Sourn 2 ; Pontivy 1 ; Noyal-Pontivy 1
	Kerouarh-Poulglas	15	14	1	Cléguérec 1
	Le Fosse	83	80	3	Stival 2 ; Noyal-Pontivy 1
	Torlann	7	4	3	Saint-Gérand 2 ; Moustoir-Remungol 1
	Le Cosquer	17	14	3	Guern 1 ; Le Sourn 1 ; Pontivy 1
	Kerisouët	18	15	3	Guern 2 ; Bieuzy 1
	Morlenn	12	12	0	
	Penny	13	12	1	Guern 1
	Limoilan	28	27	1	Cléguérec 1
	Moustoirilan	47	30	17	Noyal-Pontivy 4 ; Cléguérec 4 ; Guern 2 ; Ménéc 1 ; Stival 1 ; Josselin 1 ; Ploerdut 1 ; Saint Allouestre 1 ; Corlay 1 ; Finistère 1
	Le Guili	37	26	11	Saint Thuriau 8 ; Guern 1 ; Noyal-Pontivy 1 ; Locmalo 1
	Messulec	18	15	3	Cléguérec 1 ; Séglien 1 ; Silfiac 1
	Stanguéro	26	22	4	Guern 1 ; Séglien 1 ; Stival 1 ; Silfiac 1
	Regarden	51	41	10	Cléguérec 7 ; Guern 1 ; Lignol 1 ; Bieuzy 1
Ouest	Fornebouille	5	5	0	
	La Villeneuve	5	4	1	Séglien 1
	Le Roch	24	22	2	Guern 1 ; Quistinic 1
	Kervézet	11	9	2	Stival 1 ; Séglien 1
	Kerurgan	32	28	4	Guern 3 ; Bieuzy 1

⁴⁸ Archives Départementales du Morbihan, 3 ES 125-1.

	Le Moustoir	21	18	3	Guern 1 ; Cléguérec 1 ; Noyal-Pontivy 1
	Botivès	55	43	12	Guern 5 ; Saint-Martin-des-Champs 2 ; Sainte Sève 1 ; Melrand 1 ; Séglien 1 ; Ste Brigitte 1 ; Stival 1
	Stumultan	65	46	19	Guern 15 ; Stival 3 ; Cléguérec 1
	Poulharf	6	1	5	Guern 4 ; Bieuzy 1
	Bonecher	24	14	10	Guern 4 ; Bubry 3 ; Locmalo 2 ; Séglien 1
Nord-Ouest	St Nicolas (et St Nizon)	84	74	10	Séglien 5 ; Locmalo 2 ; Guern 2 ; Cléguérec 1
	Kermor	7	2	5	Cléguérec 5
	Touldreno (?)	8	8	0	
	Kerhervé	15	1	14	Séglien 8 ; Locmalo 1 ; ? 5
	Le Hayo	28	17	11	Séglien 4 ; Cléguérec 2 ; Guern 2 ; Stival 1 ; ? 2
	Manéven	42	30	12	Guern 8 ; Le Sourn 3 ; Séglien 1
Nord-Est	Lesturgant	22	9	13	Pontivy 6 ; Kergrist 3 ; Le Sourn 2 ; Kerfourm 1 ; Pluméliau 1
	Bonarh	6	6	0	
	Le Laujo	13	4	9	Cléguérec 9
	Quelvern	32	22	10	Cléguérec 8 ; St Jean-Brévelay 1 ; Plumelin 1
	Kermanser (?)	10	10	0	
	Le Relveno	5	5	0	
Est	La Maison Neuve	8	6	2	Guern 2
	Talvern	48	46	2	St Thuriau 1 ; Guern 1
	Treuguy	52	45	7	Guern 3 ; Bieuzy 1 ; Stival 1 ; ? 2
	Fontaine Faven	2	2	0	
	Kerlias et Le Bauzo	67	49	18	Guern 11 ; Bieuzy 4 ; Pontivy 1 ; Le Sourn 1 ; Vannes 1
Sud	Quelhouarn	11	9	2	Guern 2
	Guernic (?)	9	6	3	Guern 2 ; Stival 1
	Coëtmeur	40	23	17	Guern 17
	Cargoët	26	23	3	Guern 3
	Kergalant	15	12	3	Guern 3
	Ruholm	12	3	9	Neulliac 8 ; Stival 1
	Kerrec'h	8	3	5	Guern 5
	Kerbarh	21	16	5	Guern 3 ; Naizin 1 ; Cléguérec 1
	Gueltas	36	25	11	Guern 4 ; Pluméliau 4 ; Melrand 1 ; Cléguérec 1 ; Bieuzy 1
	Kerbénévent	57	35	22	Guern 7 ; Bieuzy 3 ; Melrand 2 ; Le Sourn 1 ; Stival 1 ; Silfiac 1 ; Séglien 1 ; ? 6
	Kerlois	42	29	13	Guern 12 ; Bieuzy 1
	Perros	98	88	10	Guern 7 ; Stival 1 ; Quistinic 1 ; Séglien 1
	Kervazo	8	8	0	
Totaux	1.649	1.261	388		

Il s'agit là de résultats assez indigestes et qui demandent un certain nombre d'affinements et de commentaires. Ce sont au total 41 lieux de naissance identifiés qui apparaissent. Noms de communes pour la plupart ou nom du département (Finistère) pour un cas, auxquels s'ajoutent 15 points d'interrogation, dus soit à l'absence de mention, soit à une écriture ambiguë ou indéchiffrable. Malguénac remporte de très loin la première place, comme le montre le graphique ci-dessous, avec 1.261 natifs pour 1.649 habitants, soit près de 76,5 % :



Un moyen commode pour visualiser la provenance des habitants est bien entendu de synthétiser les informations du tableau général sous forme de carte, à l'échelle par exemple de l'ensemble de la Bretagne comme proposé ci-dessous. On voit ainsi que les Malguénacois viennent dans leur très grande majorité d'une région relativement resserrée, formant un bloc compact, assez équilibré dans toutes les directions. Ce bloc ovoïdal s'étend de Ploerdut à Naizin d'ouest en est, et de Saint Aignan à Quistinic du nord au sud, soit respectivement 31 et 26 km à vol d'oiseau. A cela s'ajoutent quelques communes dispersées à distance plus lâche : un petit groupe égrenées sur l'axe routier Pontivy-Vannes (Plumelin, Locminé, Saint Allouestre, Saint Jean-Brévelay, Vannes, Ile d'Arz et Ile-aux-Moines) et deux autres en direction du nord (Corlay et Saint Nicolas du Pélem) ; enfin, quelques communes nettement plus lointaines, tant géographiquement que linguistiquement, et qui n'ont pas dû exercer une grande influence sur le parler malguénacois : région de Morlaix (Saint Martin-des-Champs et Sainte Sève, cf. supra) et pays gallo (Ménéac, Josselin et Herbignac⁴⁹).

⁴⁹ Cette dernière commune tant le lieu de naissance d'une jeune fille de treize ans, dont les parents étaient originaires de Malguénac.



Carte 6 : communes de naissance des habitants de Malguénac en 1872
(Légende : voir carte 9)

A priori, donc, la diffusion des communes d'origine semble ancrer la communauté linguistique malguénacoise dans un réseau dont elle est le centre, et plutôt ouvert sur son flanc sud-est. Il faut se méfier cependant de l'impression fournie par la carte de relative homogénéité du bloc principal. Le nombre de natifs décroît en effet de façon très rapide d'une commune à l'autre au fur et à mesure que l'on s'éloigne de Malguénac : en dehors de Guern, qui en compte 147, l'ordre de grandeur est compris entre 20 et 50 pour les communes les plus proches. On tombe ensuite à une dizaine environ pour le troisième cercle, et les communes représentées en jaunes n'en comptent plus que de 1 à 3. C'est dire que leur présence est somme toute négligeable (à l'exception possible des ecclésiastiques, comme on le verra plus bas). Si le breton de Ploerdut (1 natif), de Lignol (1) ou de Silfiac (3) est connu des habitants, c'est beaucoup plus par le fait des foires et marchés, à Pontivy ou à Guémené, des pardons et fêtes, des campagnes saisonnières ou des liens familiaux que par la présence de personnes originaires de ces endroits. Mais le fait que les circonstances de la vie aient conduit ces personnes à Malguénac permet d'identifier, par métaphore, quelles sont les routes qui y mènent et quels mots, quels accents y parviennent également.

Gros plan : le cœur du réseau de socialisation

Parmi les communes les plus représentées, la très nette domination de Guern saute aux yeux. Avec un peu moins de 9 % si l'on prend en compte les natifs de Malguénac, cette domination est très modeste. Mais si l'on ne prend en compte que les naissances extérieures, les Guernates en représentent près de quatre sur dix, comme le montrent les deux tableaux suivants :

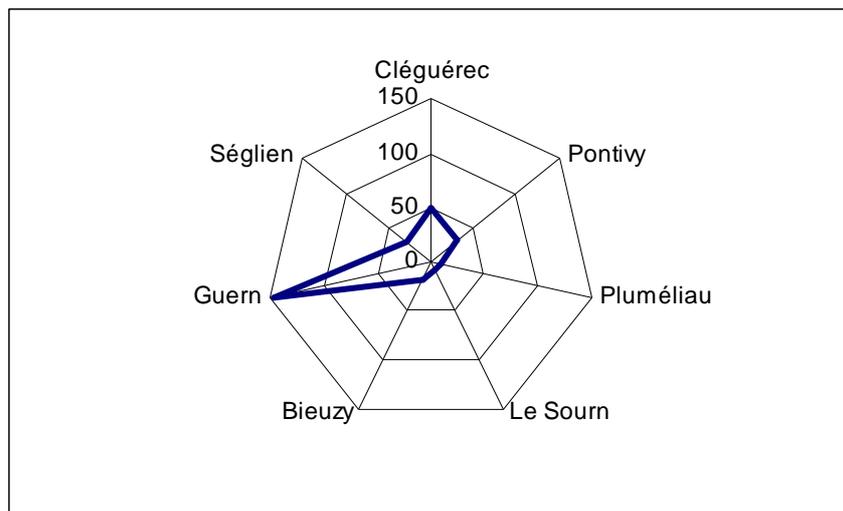
	Malg.	Guern	Clégu.	Pont.	Séglien	Bieuzy	Le Sourn	Plumélia	Autres
Centre	455	20	20	14	5	6	3	5	41
Ouest	190	33	2	5	4	2	0	0	12
N-Ouest	132	12	8	1	18	0	3	0	10
N-Est	56	0	17	6	0	0	2	1	6
Est	148	17	0	2	0	5	1	0	4
Sud	280	65	2	4	2	5	1	4	20
Total	1.261	147	49	32	29	18	10	10	93
%	76,47	8,91	2,97	1,94	1,76	1,09	0,61	0,61	5,64

Lieux de naissance des habitants de Malguénac en 1872 : communes les plus représentées

	Guern	Clégu.	Pont.	Séglien	Bieuzy	Le Sourn	Plumélia	Autres	Total
Individus	147	49	32	29	18	10	10	93	388
%	37,89	12,63	8,25	7,47	4,64	2,58	2,58	23,97	100

Part des sept communes les plus représentées dans les naissances allogènes en 1872

La médiocrité des moyens de transport disponibles à l'époque explique pour une part la géographie des migrations. Mais l'écart entre la commune dominante et ses prétendantes atteint un tel degré qu'elle ne peut suffire à elle seule. Le graphique concentrique ci-dessous illustre bien à quel point Malguénac penche vers Guern :



Les deux communes suivantes par ordre d'importance, Cléguérec et Pontivy, sont limitrophes de Malguénac au même titre que Guern, et les routes qui les relient étaient au XIX^e siècle au moins d'aussi bonne tenue, voire meilleures concernant Pontivy. Le centre administratif et économique que représente cette dernière (fonction dont Guern a toujours été dépourvue) devrait même induire des liens plus étroits. Le fait que Pontivy soit une petite ville, donc un autre monde duquel les ruraux se sentiraient éloignés, n'est pas forcément un argument car l'identité urbaine ne concerne qu'un noyau central. En dehors de la vieille cité et de son appendice napoléonien, la commune de Pontivy (environ 4.000 habitants à l'époque) compte de nombreux hameaux (L'Echantillon, Sainte Tréphine, Kerficelle...) et une bonne part d'agriculteurs. De fait, la plupart des natifs de Pontivy installés à Malguénac viennent de Stival, petit bourg de campagne, et ancienne trêve de Malguénac⁵⁰. Mais le réservoir démographique de la population paysanne pontivyenne reste tout de même relativement limité, et il n'est donc pas surprenant de voir Pontivy devancé par Cléguérec. Pour la même raison, Pontivy est mieux représentée en revanche que Séglien (1.867 habitants alors). Le facteur distance expliquerait ensuite les places de Bieuzy et Pluméliau dans le classement.

La combinaison de ces deux facteurs, démographie et distance, trouve cependant vite ses limites. Il est ainsi curieux que Le Sourn, commune limitrophe également, ne soit pas mieux placé. D'autant que cette commune est alors très récente (1869), et qu'elle fut constituée en partie par le détachement de villages de Malguénac. Mais il est possible que pour ces raisons, les natifs de ces villages aient été enregistrés comme Malguénacois de naissance. Si l'on élargit le champ, ce sont les communes situées à l'est qui occupent les places suivantes : Noyal-Pontivy (9 personnes), Saint Thuriau (9), Neulliac (8). Les communes à l'ouest (qui concentrent des populations comparables à l'époque) sont à peine représentées, comme on l'a déjà signalé, mises à part Locmalo (6 personnes) et Bubry (4). Ce n'est également qu'à l'ouest que l'on remarque des trous dans le noyau central, avec des communes sans représentant : Persquen, Langoëlan et Guémené-sur-Scorff, pourtant relativement proches (au moins autant que Saint Thuriau ou Naizin). Si l'on totalise tous les natifs de communes appartenant au noyau central, mais non limitrophes, en les polarisant est-ouest (donc en excluant les communes situées complètement au nord et au sud), le contraste est saisissant :

⁵⁰ Cette trêve n'était pas très ancienne toutefois, et ne provient pas d'un démembrement de la paroisse. Selon le Pouillé historique du diocèse de Vannes, elle aurait été adjointe à Malguénac au XVII^e siècle pour une question de revenu ecclésiastique.

Ouest		Est	
Silfiac	3	Kergrist	3
Locmalo	6	Neulliac	8
Ploerdut	1	Noyal-Pontivy	9
Lignol	1	Saint Thuriau	9
Bubry	4	Pluméliau	10
		Moustoir-Remungol	1
		Naizin	1
		Saint Gérard	2
	15		43

Répartition des natifs de quelques communes non limitrophes en 1872

Force est donc de constater qu'en 1872, Malguénac entretient des liens nettement plus étroits avec les communes du bassin pontivyen qu'avec celles qui la borde à l'ouest. Ce qui a forcément des conséquences sur le breton qui s'y parle. Ceci est sans doute encore plus vrai de Guern. Le niveau de prédominance de cette commune ne laisse pourtant pas de surprendre car on n'entrevoit guère d'explication à des relations d'une telle intensité.

Répartition spatiale des allogènes

On peut aller plus loin que le simple inventaire des communes de naissance pour évaluer l'interaction entre les parlers voisins et celui de Malguénac. Il peut en effet être pertinent également de regarder de plus près la répartition de ceux-ci sur le territoire de la commune. Les membres de la communauté linguistique malguénacoise, aussi bien que leurs voisins, perçoivent leur breton comme homogène : la proximité indéniable avec le parler de Guern, est souvent reconnue, voire avec Le Sourn et Bieuzy, mais globalement, l'imaginaire linguistique des locuteurs fait correspondre à chaque commune une variété bien définie. Ainsi, la langue bretonne ne serait pas fragmentée à l'infini et de façon désordonnée, mais elle se diviserait en petites cellules juxtaposées, stables et autonomes sinon hermétiques. Et homogènes sauf cas exceptionnels (communes très vastes ou proximité d'une frontière linguistique très saillante). Cette perception de la variation semble être très courante, même si elle est implicite : les variétés de langue dont il est question ne sont guère nommées. Quand elles le sont, on ne parle pas du « *breton de ...* » mais du « *parler comme ...* »⁵¹. L'examen territorialisé de la population malguénacoise pourrait donc permettre de sonder dans une certaine mesure l'intérieur de cette cellule linguistique. De deux choses l'une, ou bien les natifs des communes

⁵¹ Seul le *breton pourlet* échappe à cette règle, mais il ne s'agit que d'une extension de la cellule de base, sur le principe des poupées russes : le breton *pourlet* est a priori considéré comme homogène, ce n'est qu'en deuxième analyse que l'on admet qu'il s'agit d'une homogénéité à géométrie variable.

voisines sont répartis de façon à peu près égale, ou ils sont plus nombreux à proximité de leur lieu de naissance. Dans le premier cas, il faudrait convenir que les déviations des allogènes (par rapport à la pratique locale s'entend) auront dû être fondues toutes ensemble et absorbées de façon imperceptible par le parler malguénacois. Ce qui expliquerait et confirmerait l'impression d'homogénéité des locuteurs. Si c'était le deuxième cas de figure qui prévalait, alors il se pourrait que cette impression soit subjective et qu'en réalité, il existe une sorte de transition douce à l'intérieur même de la commune. En somme, que les villages du sud soient encore plus exposés au parler de Guern et ceux du nord-ouest à celui de Séglie par exemple.

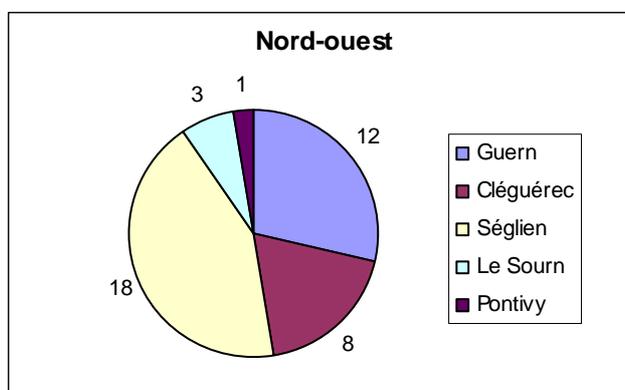
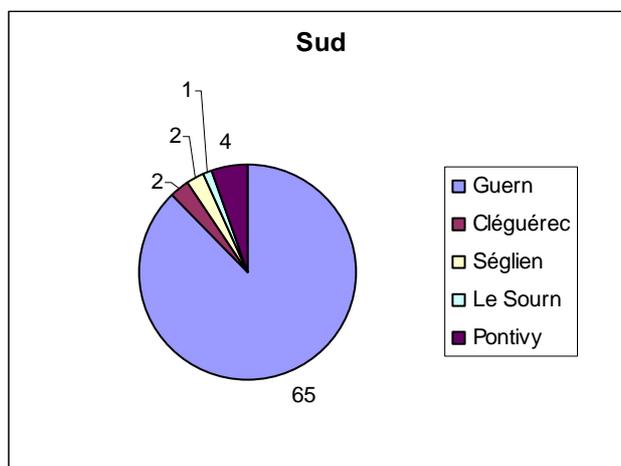
Le découpage en secteurs de l'inventaire général de la population, ainsi que le tableau ci-dessous qui en simplifie la lecture, permettent de répondre aisément à ces questions. Observons ainsi les quatre communes les plus représentées, toutes limitrophes de Malguénac :

	Guern	Cléguérec	Pontivy	Séglie	Total des exogènes
Centre	20	20	14	5	114
Ouest	33	2	5	4	58
N-Ouest	12	8	1	18	52
N-Est	0	17	6	0	32
Est	17	0	2	0	29
Sud	65	2	4	2	103
Total	147	49	32	29	388

Que l'on adopte une lecture verticale ou horizontale de ce tableau, les chiffres sont assez éloquentes. Ces quatre communes représentent à elles seules 257 natifs exogènes, soit exactement les deux tiers de tous ceux présents. Mais leur proportion diminue au centre de la commune, où elles ne peuvent en revendiquer qu'un peu plus de la moitié. Ce surcroît de diversité s'explique essentiellement parce que le bourg, de par ses fonctions, regroupe des personnes recrutées sur des bases plus large que l'échelon local : instituteurs (et leurs familles), prêtre, vicaire et religieuses, voire certains artisans⁵². Si l'on observe maintenant les zones périphériques, la prédominance de chaque commune dans la zone qui lui est voisine est irrégulière, mais parfois assez flagrante : dans les villages de l'ouest dominant les Guernates, les autres communes étant représentées par des chiffres dérisoires. Au nord-ouest, en revanche, ce sont les natifs de Séglie qui arrivent en tête, même si les Guernates sont encore assez bien représentés : leur nombre fléchit mais ils dépassent les Cléguérécois. Pas un seul Guernate cependant dans le secteur nord-est, où seuls sont représentés les Cléguérécois et les

⁵² En 1872, il n'y a pas encore d'instituteurs laïcs, mais les religieuses enseignantes sont natives de l'île d'Arz, de l'île-aux-Moines, de Pluméliau et de Locminé. Le prêtre, J. Le Gallo est aussi né à Pluméliau et vit avec ses deux sœurs et une domestique, toutes trois nées à Pluméliau également. Enfin, le vicaire, E. Le Brazidec est natif de Saint Jean-Brévelay.

Pontivyens (encore s'agit-il dans ce dernier cas des châtelains de Lesturgant, il est un peu curieux de ne pas relever de naissances à Stival parmi la population paysanne). Tout aussi curieux, les Pontivyens sont aussi quasiment absents de la partie est, où dominant encore les Guernates (quoique avec un effectif faible). Mais ce sont surtout les villages du sud qui montrent le terrain de prédilection de ces derniers. C'est près de la moitié des natifs de Guern, en effet, qui y sont installés, très loin devant ceux de communes plus éloignées. On peut donc parler d'une certaine porosité des limites communales. Les deux graphiques suivants, qui ne prennent en compte que les communes les plus représentées, en fournissent un aperçu et surtout, illustrent la spécialisation géographique des contacts avec les communes voisines :



Principales communes de naissance extérieures dans deux secteurs de Malguénac en 1872

C'est donc l'hypothèse de la transition linguistique à l'intérieur de la commune qui se voit validée. Vraisemblablement, les parlers des communautés linguistiques voisines sont donc plus présents, plus familiers pour les habitants des secteurs concernés. Non pas, encore une fois, que toutes les personnes nées à Guern par exemple, parlent avec un accent guernate, mais une naissance à Guern indiquant un séjour (même momentané) des parents à Guern, le nombre de naissance dans cette commune est pris comme l'indice de relations sociales

suivies, et donc d'une fréquentation plus assidue de son parler. Fréquentation d'autant accrue que s'y ajoutent d'autres facteurs de socialisation qu'expliquerait à elle seule la proximité géographique : pour les enfants des villages du sud de Malguénac, le chemin de la messe était plus court en direction de la chapelle de Quelven (en Guern) que vers leur église paroissiale. Plusieurs témoins (cf. corpus) signalent même une scolarisation non négligeable à Guern au début du XX^e siècle, du fait de la mauvaise réputation de l'école de Malguénac. Il va sans dire que le breton n'était guère pratiqué au sein même de l'école, mais sitôt hors de la vue des maîtres, il est avéré par une foule de témoignages plus récents que les enfants employaient leur langue maternelle. Augmentant ainsi la densité des contacts linguistiques⁵³.

Une dynamique unitaire avant tout

Avant de clore sur ce point, il est nécessaire cependant de relativiser l'étroitesse des contacts avec les populations voisines, et surtout leur rôle dans le façonnage du parler de Malguénac. Bien entendu, la réalité de ces contacts nous échappe, et on ne peut que l'inférer à partir d'indices somme toute assez maigres. Non seulement l'examen des communes de naissance comporte une part d'aléatoire, mais sa pertinence reconnue, il brille surtout par la faible proportion des naissances exogènes. Au vu des chiffres (9 % à peine pour la commune la plus représentée), on ne peut pas parler d'imbrication des populations. Malguénac semble au contraire vivre alors dans un état proche de l'autarcie et sur le plan linguistique, les forces centripètes avaient toute chance de l'emporter facilement sur les facteurs de dilution dans les parlers voisins. En faveur des premiers, les lieux de socialisation, qu'ils soient au bourg (l'église et son cimetière, l'école, la mairie, cafés et petits commerces...) ou disséminés (les chapelles et pardons associés et surtout les chantiers agricoles mobilisateurs) forment un creuset unique et puissant. Quand bien même ils ont des concurrents extérieurs, ce sont eux les lieux légitimes où les Malguénacois font l'expérience de l'entre soi. La mobilité des familles vient encore renforcer d'ailleurs leur centralité, en même temps qu'elle assure un brassage permanent. Très majoritairement locataires (cf. supra), chaque foyer⁵⁴ connaîtra en général de deux à quatre fermes, d'un bout à l'autre de la commune. Ce qui réduit le potentiel d'influences extérieures sensibles aux périphéries. De toute façon, le lien communautaire pèse si lourd que l'exposition à des formes autres n'induit pas nécessairement la déviance. Même

⁵³ Ces précisions sur le rôle de la scolarisation à Guern sont pratiquement dénuées de pertinence avant les lois d'obligation scolaire. En 1872, c'est l'absence de scolarisation qui est la règle et Guern compte 86 % d'analphabètes selon le tableau récapitulatif du dénombrement de population (Archives départementales, 3 ES 76). Pour les rares concernés cependant, les écoles, tenues à l'époque par des religieuses, toléraient généralement le breton, en particulier pour le catéchisme.

⁵⁴ En se basant sur les témoignages de la fin du XX^e siècle.

les contacts mentionnés via la scolarisation à Guern ne permettent pas dire avec certitude s'ils jouaient en faveur d'une convergence des parlers ou au contraire, d'un renforcement des traits distinctifs propres à chacun d'entre eux. Les seuls cas de contamination véritablement possibles concerneraient donc les habitants de villages en extrême périphérie, ayant peu de contacts avec le bourg de Malguénac et mieux reliés à un bourg voisin. Ce qui pourrait effectivement s'envisager pour le Lojeo et Quelvern, aux abords de Stival ou pour Kergalant en direction du Sourn. Mais on pourrait en dire autant des villages amputés en 1869 : Kermelin, Kermoizan, Linguennec, Le Sil... dont les habitants souhaitèrent pourtant rester Malguénacois. Parmi les raisons qu'ils invoquèrent (Floquet 1996 p.63), mentionnons : *parce que les cendres de leurs ancêtres reposent à Malguénac et parce que tous leurs alliés y résident*. C'est là un autre facteur puissant de cohésion, tant linguistique que sociale. Davantage qu'une collection de petites coteries, Malguénac prend parfois ainsi la dimension d'une famille très étendue, où la mémoire des liens de cousinage est maintenue vivace bien au-delà des souvenirs généalogiques⁵⁵.

Pour observer la ou les directions suivies par l'évolution de la population, il m'a paru à la fois plus économique et plus judicieux de traiter immédiatement l'aboutissement de la période. Donc d'ignorer les dénombrements de population à partir de 1906. Le dépouillement de ceux-ci aurait en effet représenté une masse trop conséquente compte tenu de leur intérêt, à savoir fournir une ou plusieurs images intermédiaires. C'est donc avec le dénombrement de 1936 que va se poursuivre cette présentation.

⁵⁵ Jusqu'aux années 1960 selon des témoins, certaines personnes âgées ne s'apostrophaient qu'avec des « *mon cousin, ma cousine* », sans que plus personne ne puisse nommer les aïeuls communs.

3.3.2.3 – Second inventaire : les Malguénacais de 1936

Tableau général

Si l'on reprend la trame du dépouillement du dénombrement de population effectué précédemment, les Malguénacais en 1936 se présentent ainsi :

Lieu de résidence (à Malguénac)			Lieu de naissance		
<i>Secteur</i>	<i>Village</i>	<i>Hab.</i>	<i>Malg.</i>	<i>Autre commune</i>	
Centre	Le Bourg	239	171	68	Guern 14 ; Cléguérec 10 ; Neulliac 7 ; Séglien 6 ; Pontivy 5 ; Bieuzy 3 ; Locmalo 3 ; Le Sourn 2 ; Pluméliau 2 ; Bubry 2 ; Plumergat 1 ; Ploerdut 1 ; Lorient 1 ; Melrand 1 ; Le Perray (Seine-et-Oise) 1 ; Silfiac 1 ; Remungol 1 ; Guénin 1 ; Moustoirac 1 ; Grand-Champ 1 ; Caurel 1 ; Meilleux (?) (Côtes-du-N.) 1 ; Langoëlan 1 ; Plogastell-Saint Germain 1
	Botcouric	35	27	8	Pontivy 2 ; Bieuzy 2 ; Guern 1 ; Paris 1 ; Le Sourn 1 ; Séglien 1
	Stanvéno	3	3	0	
	Kerouarh	5	5	0	
	Poulglas	4	0	4	Neulliac 2 ; Kergrist 1 ; Pontivy 1
	Le Fosse	38	32	6	Guern 3 ; Kergrist 1 ; Pontivy 1 ; Etampes 1
	Le Sence	20	15	5	Cléguérec 3 ; Neulliac 1 ; Melrand 1
	Torlann	4	4	0	
	Le Cosquer	29	25	4	Guern 3 ; Saint Gérard 1
	Kerisouët	16	11	5	Locmalo 4 ; Pontivy 1
	Morlenn	7	1	6	Ploerdut 2 ; Langoëlan 2 ; Guern 1 ; Priziac 1
	Penny	9	4	5	Guern 4 ; Bubry 1
	Petit Penny	6	5	1	Guern 1
	Limoilan	5	1	4	Locmalo 3 ; Ploerdut 1
	Moustoiran	21	9	12	Silfiac 3 ; Noyal-Pontivy 2 ; Cléguérec 1 ; Kergrist 1 ; Séglien 1 ; Saint Ouen 1 ; Taden (C. du N.) 1 ; Trégonc (C. du N.) 1 ; Ploubalay (C. du N.) 1
	Le Guily	26	18	8	Persquen 4 ; Le Sourn 1 ; Neulliac 1 ; St Caradec-Trégomel 1 ; Moustoir-Remungol 1
	Messulec	11	7	4	Melrand 3 ; Guern 1
	Stanguéro	22	13	9	Neulliac 3 ; Cléguérec 3 ; Pontivy 2 ; Mûr 1
	Régarden	4	3	1	Cléguérec 1
	Saint Bédic	2	2	0	
Ouest	Fornebouille	5	2	3	Clichy 2 ; Le Sourn 1
	La Villeneuve	4	4	0	
	Kerivallan	9	6	3	Locmalo 1 ; Guern 1 ; Paris 1
	Le Roch	24	19	5	Guern 4 ; Bubry 1
	Kervézet	14	0	14	Silfiac 12 ; Séglien 1 ; Langoëlan 1
	Kerurgan	44	12	32	Guern 8 ; Lignol 5 ; La Ferté/Aube 5 ; Cléguérec 3 ; Melrand 3 ; Persquen 2 ; Meslan 1 ; Séglien 1 ; Saint Tugdual 1 ; Locmalo 1 ;

					Dinteville (Hte Marne) 1 ; Paris 1
	Le Moustoir	33	18	15	Guern 8 ; Le Sourn 2 ; Melrand 2 ; Cléguérec 1 ; Locmalo 1 ; Ploerdut 1
	Botivès	25	19	6	Séglien 3 ; Le Sourn 1 ; Guern 1 ; Bieuzy 1
	Stumultan	56	35	21	Guern 9 ; Paris 4 ; Langoëlan 2 ; Locmalo 2 ; Persquen 1 ; Bieuzy 1 ; Lescouët 1 ; Melrand 1
	Poulharff	6	5	1	Guern 1
	Bonecher	10	8	2	Guern 2
Nord-Ouest	Coëtnan	13	4	9	Séglien 2 ; Guern 2 ; Quistinic 1 ; Cléguérec 1 ; Kergrist 1 ; Neulliac 1 ; Saint Gilles-Vieux-Marché 1
	St Nicolas	4	2	2	Saint Aignan 1 ; Cléguérec 1
	St Nizon	71	53	18	Melrand 4 ; Guern 3 ; Cléguérec 2 ; Pontivy 2 ; Séglien 1 ; Locmalo 1 ; Persquen 1 ; Meslan 1 ; Vannes 2 ; Bieuzy 1
	Kermor	2	2	0	
	Baraque	3	0	3	Guern 2 ; Melrand 1
	Kergloff	3	2	1	Cléguérec 1
	Kerambroise	5	5	0	
	Kerhervé	12	11	1	Séglien 1
	Le Hayo	27	14	13	Guern 9 ; Neulliac 3 ; Pontivy 1
Manéven	27	14	13	Saint Caradec 4 ; Guern 3 ; Séglien 2 ; Saint Tugdual 2 ; Le Croisty 1 ; Silfiac 1	
Nord-Est	Lesturgant	21	4	17	Cléguérec 9 ; Pontivy 2 ; Langoëlan 1 ; Saint Samson 1 ; Naizin 1 ; Moustoir-Remungol 1 ; Ploerdut 1 ; Nantes 1
	Bonarh	4	3	1	Bieuzy 1
	Le Logeo (?)	13	8	5	Cléguérec 1 ; Le Sourn 1 ; Neulliac 1 ; Saint Gérard 1 ; Noyal-Pontivy 1
	Quelvern	25	14	11	Neulliac 4 ; Pontivy 3 ; Cléguérec 2 ; Séglien 1 ; Noyal-Pontivy 1
	Kermanser (?)	1	1	0	
	Le Relveno	10	5	5	Noyal-Pontivy 3 ; Bieuzy 1 ; Guern 1
	Quelvéhin	7	6	1	Melrand 1
Est	Talvern	40	21	19	Séglien 5 ; Saint Thuriau 4 ; Bieuzy 3 ; Guern 3 ; Naizin 1 ; Melrand 1 ; Le Sourn 1 ; Drancy 1
	Toulsable	2	0	2	Cléguérec 1 ; Noyal-Pontivy 1
	Treuguy	41	23	18	Guern 6 ; Bieuzy 5 ; Kergrist 4 ; Neulliac 2 ; Lignol 1
	Fontaine Faven	8	4	4	Pontivy 2 ; Guern 2
	Kerbelfin	6	4	2	Guern 1 ; Séglien 1
	Kerlias	6	0	6	Ploerdut 3 ; Langoëlan 2 ; Guern 1
	Parc Lann	5	3	2	Kergrist 2
	L'Echantillon	14	1	13	Pontivy 8 ; Saint Gérard 3 ; Melrand 1 ; Bubry 1
	Le Bauzo	54	34	20	Guern 10 ; Silfiac 2 ; Pontivy 2 ; Séglien 1 ; Bubry 1 ; Noyal-Pontivy 1 ; Crédin 1 ; Naizin 1 ; Paris 1

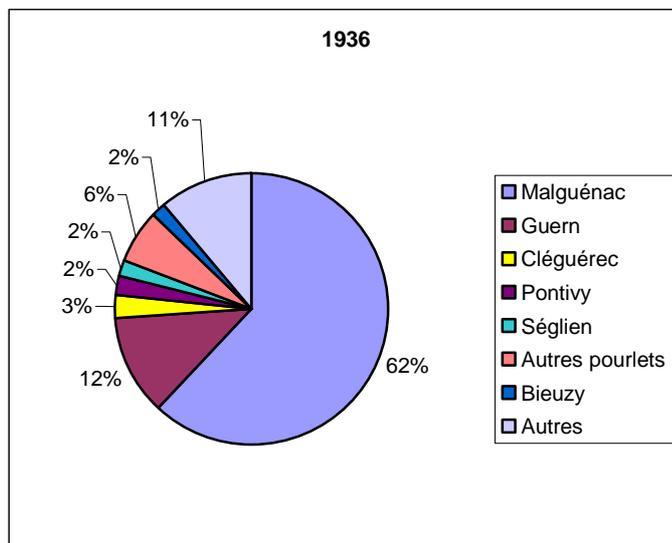
Sud	Quelhouarn	11	10	1	Le Sourn 1
	Pont-er-Griol	9	8	1	Guern 1
	Coëtmeur	23	18	5	Guern 2 ; Saint Gérard 1 ; Séglien 1 ; Bieuzy 1
	Cargoët	30	15	15	Guern 11 ; Remungol 1 ; Saint Thuriau 1 ; Bieuzy 1 ; Melrand 1
	Kergalant	26	13	13	Guern 7 ; Bieuzy 2 ; Saint Barthélémy 1 ; Châteauroux 1 ; Mouterre (Yonne) 1 ; Pontivy 1
	Ruhom	12	6	6	Noyal-Pontivy 4 ; Kergrist 1 ; Saint Gérard 1
	Kerrec'h	7	3	4	Guern 3 ; Bubry 1
	Kerbarh	7	7	0	
	Gueltas	55	31	24	Guern 14 ; Saint Thuriau 2 ; Lignol 2 ; Pontivy 2 ; Séglien 1 ; Locmalo 1 ; Pluméliau 1 ; Paris 1
	Kerbénévent	46	23	23	Guern 15 ; Cléguérec 2 ; Lignol 2 ; Melrand 1 ; Persquen 1 ; Lescouët 1 ; Locmalo 1
	Kerlois	26	22	4	Guern 3 ; Paris 1
	Perros	90	52	38	Guern 25 ; Bieuzy 3 ; Locmalo 2 ; Séglien 1 ; Pontivy 1 ; Guémené/Scorff 1 ; Baud 1 ; Melrand 1 ; Saint Thuriau 1 ; La Gorphière (?) 1 ; Sainte Fauste (Indre)
Kervazo	9	8	1	Guern 1	
Totaux	1.511	938	573		

Quelques noms de lieux posent des problèmes d'identification. Parfois sans dommage pour l'analyse, comme *Trégonc*, qui doit être corrigé en *Trégon* (région de Dinan). En revanche, *Meilleux* (Côtes de Nord) n'a pas pu être localisé. Peut-être s'agit-il de *Saint Mayeux* (près de Mûr-de-Bretagne) ? Un *Saint Samson* pose également problème : très vraisemblablement, il s'agit du *Saint Samson* en Rohan (la proximité géographique et la familiarité du lieu expliquant que ce nom ait été retenu de préférence à celui de la commune). Mais on ne peut pas complètement exclure *Saint Samson-sur-Rance* (seule commune en Bretagne à porter ce nom), voire même les *Saint Samson* en Plomeur-Bodou, en Hénanbihen etc. Enfin, un *La Gorphière*, dont les consonances orientent vers la France d'Oïl, sans pouvoir être plus précis. Quoi qu'il en soit, ces quatre zones d'ombre sont bien moindre que les quinze inconnues de 1872, et sont quantité négligeable au regard de l'ensemble.

Le changement dans la continuité

Deux tendances contradictoires peuvent être dégagées en rapprochant les deux dénombrements. La première se devine au fait que ce tableau, on l'aura peut-être remarqué, est encore plus long et plus fourni que le premier. La diversité des communes de naissance s'est en effet étoffée en un peu plus de soixante ans. Aux 41 lieux mentionnés précédemment, succèdent 63 noms de communes. Et le nombre d'individus qui en proviennent s'est

également accru de façon notable. Passant de 388 à 573, le nombre des natifs de communes extérieures a progressé de plus de 47 %, alors que dans le même temps la commune dans son ensemble perdait 8,4 % de ses habitants. Les Malguénacois de naissance, qui étaient plus des trois-quarts de la population en 1872, sont donc à présent moins des deux tiers, comme le montre le graphique ci-dessous :



Curieusement, la hiérarchie des communes les plus représentées est cependant à peu près la même : la plupart d'entre elles présentent en effet des chiffres du même ordre en 1872 et en 1936 et conservent approximativement les mêmes pourcentages : environ 3 % pour Cléguérec et 2 % pour Pontivy et Séglien. Le nombre des natifs de Bieuzy ne fait pas non plus un bond, mais en proportion, l'évolution n'est toutefois pas négligeable, passant de 1,1 % à 1,6 %. Mais la deuxième grande tendance, c'est le renforcement de Guern. Non seulement cette commune reste largement en tête, mais elle voit même son poids augmenter assez sensiblement. De 147 individus, l'on passe à 187, soit une augmentation de 13 %. Ce qui, compte tenu de la diminution d'ensemble de la population communale, fait passer les natifs de Guern de 9 % à plus de 12 % de la population totale :

		<i>Guern</i>	<i>Cléguérec</i>	<i>Pontivy</i>	<i>Séglien</i>	<i>Bieuzy</i>
<i>Nombre d'individus</i>	<i>1872</i>	147	49	32	29	19
	<i>1936</i>	187	42	36	30	25
<i>%</i>	<i>1872</i>	8,9	2,9	1,9	1,7	1,1
	<i>1936</i>	12,4	2,8	2,4	2	1,6

Principales communes de naissance extérieures par ordre décroissant de 1936

La présence guernate, et partant, les relations avec cette commune, se sont donc nettement renforcées, tandis qu'un relatif *statu quo* se maintenait en provenance des autres

communes limitrophes⁵⁶. Remarquons encore au passage que quatre communes, Neulliac, Locmalo, Silfiac et Melrand, qui étaient à peine représentées auparavant, voient leurs natifs multipliés par trois ou quatre, tandis que deux autres, Noyal-Pontivy et Le Sourn, avec des effectifs plus faibles voient leur proportion augmenter assez sensiblement :

		<i>Neulliac</i>	<i>Locmalo</i>	<i>Melrand</i>	<i>Silfiac</i>	<i>NP</i>	<i>Kergrist</i>	<i>Le S.</i>
<i>Nombre d'individus</i>	1872	8	6	5	3	9	3	10
	1936	25	20	22	19	13	11	11
%	1872	0.5	0.4	0.3	0.2	0.5	0.2	0.6
	1936	1,6	1,3	1.4	1.2	0.9	0.7	0.7

Communes secondaires de naissance extérieures par ordre décroissant de 1936

(*NP = Noyal-Pontivy ; Le S. = Le Sourn*)

Ces derniers chiffres restent bien sûr très modestes cependant et n'ont pratiquement d'intérêt que parce qu'ils illustrent la diversification des origines des Malguénacois : alors qu'en 1872, les douze communes citées représentaient 82 % des naissances extérieures, elles ne comptent plus que pour 77 % en 1936.

Une nouveauté : l'attraction de Paris

A propos de diversification, il peut être assez surprenant au premier abord de trouver dix Parisiens, auxquels s'ajoutent quinze natifs de départements voisins de la capitale :

<i>Commune</i>	<i>Département</i>		<i>Nombre d'individus</i>
	<i>Situation à l'époque</i>	<i>Situation actuelle</i>	
Châteauroux	Indre	<i>idem</i>	1
Clichy	Seine	Hauts-de-Seine	2
Dinteville	Haute-Marne	<i>idem</i>	1
Drancy	Seine	Seine-Saint-Denis	1
Étampes	Seine-et-Oise	Essonne	1
La Ferté/Aube	Haute-Marne	<i>idem</i>	5
Le Perray	Seine-et-Oise	Yvelines	1
Mousterre	Yonne	<i>idem</i>	1
Paris	Seine	Paris	10
Saint Ouen	Seine	Seine-Saint-Denis	1
Sainte Fauste	Indre	<i>idem</i>	1
			25

Communes de naissances des habitants de Malguénac, hors des départements bretons, en 1936

Ces vingt-cinq exogènes ne sont pourtant pas des touristes égarés, mais des enfants de l'émigration. Une fois encore, le nombre de naissances donne ici simplement une indication

⁵⁶ Symétriquement, les Malguénacois sont également les horsains les plus nombreux à Guern : en 1872, ils sont 97 sur une population de 2.654 habitants ; en 1936 on en compte 127 pour 2.452 habitants.

de l'intensité des relations qui se tissent entre Malguénac et ces régions. Hormis deux exceptions, toutes les personnes mentionnées ici sont des mineurs, âgés de quelques mois à une quinzaine d'années. Certains vivent avec leurs parents, réinstallés à proximité de leur berceau familial après un séjour extérieur plus ou moins long. D'autres partagent le ménage de leurs grands-parents, d'une tante ou d'un oncle lorsque le retour au pays n'est encore pour les parents qu'une perspective lointaine. Mais elle existe bel et bien, sinon comment expliquer l'acceptation de la séparation ? Car avant la deuxième guerre mondiale, les mouvements migratoires de la Bretagne vers le bassin parisien sont généralement temporaires quand ils ne sont pas simplement saisonniers. L'histoire de certaines familles se lit ainsi en filigrane aux lieux de naissance de ses membres : la personne née à Drancy est l'aînée de deux frères et sœurs nés à Malguénac, tandis que les parents étaient déjà natifs de Guern et Malguénac ; celle née à Saint-Ouen est enfant de paysans, eux-mêmes natifs de Noyal-Pontivy... Paris et les grandes plaines agricoles de la Beauce offrent du travail qui fait défaut à proximité, mais pour beaucoup, l'idéal de cadre de vie reste donc le monde familial de la campagne. Si certains font donc souche loin de leur commune d'origine (d'où la baisse continue de la population), une frange des émigrés aspire avant tout à faire retour. Plusieurs facteurs ont permis l'éclosion de ce phénomène de va-et-vient, totalement absent en 1872 : le développement des transports, bien sûr, en particulier le train, à la fois rapide, commode et peu coûteux. Mais il faut aussi prendre en compte tout ce qui selon l'expression d'Eugen Weber a fait passer les Malguénacois *from peasants to Frenchmen* : l'émergence et la consolidation d'un espace homogène administrativement, culturellement et économiquement. Le moteur de ceci au plan local étant la scolarisation avec ses principales conséquences : maîtrise du français pour tous ; appropriation de l'espace national ; adhésion à la mystique nationale, renforcée d'ailleurs par la mobilisation des esprits pendant le premier conflit mondial. Ces enfants de l'émigration, élevés à Malguénac, même s'ils témoignent statistiquement de l'ouverture de la commune sur le monde extérieur sont, passé le stade de l'abstraction, des Malguénacois comme les autres. Leurs noms sont des plus courants dans l'anthroponymie locale : Euzenot, Guégan, Allanic, Uzel, Jan, Le Gal... et leurs professions (ou celles de leurs parents ou grands-parents) : agriculteurs ou petits commerçants, les enracinent dans ce même milieu. Ils sont donc parfaitement intégrés à la communauté, et en particulier à la communauté linguistique, ce que j'ai pu mesurer par moi-même pour au moins l'un d'entre eux, disparu il y a peu⁵⁷. Certains d'ailleurs referont souche à Malguénac, qu'ils

⁵⁷ En l'occurrence Octave Uzel (dit *du Fosse*), né à Paris en 1920.

n'auront en fait jamais vraiment quitté. L'éloignement de leur lieu de naissance paraît alors comme presque accidentel. C'est le cas par exemple de Marcel Le Dévéhat père, né au Perray-en-Yvelines qui m'est inconnu, mais dont le fils homonyme parlait un breton tout à fait conforme à l'usage malguénacois. On relèvera également dans le corpus les témoignages de MLB et MLM, qui illustrent des trajectoires du même ordre. On voit ainsi quelle pertinence il y avait à tempérer le poids des naissances extérieures, qui ne désigne en rien les personnes concernées comme des étrangers.

Rupture : l'explosion du pays pourlet

Un autre phénomène de diversification, que l'on peut déjà voir apparaître dans le tableau général, et surtout dans le graphique circulaire qui le suit, c'est le renforcement d'un grand nombre de communes situées à l'ouest de Malguénac, c'est-à-dire du pays *pourlet*. Le tableau comparatif suivant permet de s'en faire une idée plus précise :

1872		1936	
<i>Séglien</i>	29	<i>Séglien</i>	30
<i>Locmalo</i>	6	<i>Locmalo</i>	20
<i>Bubry</i>	4	<i>Bubry</i>	7
<i>Silfiac</i>	3	<i>Silfiac</i>	19
<i>Ploerdut</i>	1	<i>Ploerdut</i>	9
<i>Lignol</i>	1	<i>Lignol</i>	10
		<i>Langoëlan</i>	9
		<i>Persquen</i>	9
		<i>Saint Caradec</i>	5
		<i>Saint Tugdual</i>	3
		<i>Meslan</i>	2
		<i>Priziac</i>	1
		<i>Le Croisty</i>	1
		<i>Guémené</i>	1
Total	44	Total	126

Nombres de natifs du pays pourlet établis à Malguénac

Séglien, en commune limitrophe, fait toujours partie des principaux contributeurs extérieurs à la démographie malguénacoise. Mais une autre commune proche, Locmalo, qui comptait peu en 1872, voit le nombre de ses natifs passer de 6 à 20, tandis qu'une commune un peu plus éloignées, Silfiac, passe de 3 à 19 représentants. Et huit communes, tantôt proches, tantôt lointaines apparaissent sur la liste alors qu'elles ne fournissaient aucun habitant en 1872. D'une façon générale donc, les natifs du pays *pourlet* sont maintenant trois fois plus nombreux qu'auparavant, pendant que le nombre total des allogènes n'était multiplié

que par 1,4. De relativement marginale, la proportion, de la population native du pays *pourlet*, toutes communes confondues, devient très significative. Alors qu'elle dépassait à peine 2,6 % de la population totale et 11,4 % des allogènes en 1872, soixante ans plus tard elle en représente respectivement 8,3 % et près de 22 %. Cette forte croissance transparaît également lorsque l'on transpose les communes de naissance sous la forme de la carte 7 ci-dessous :

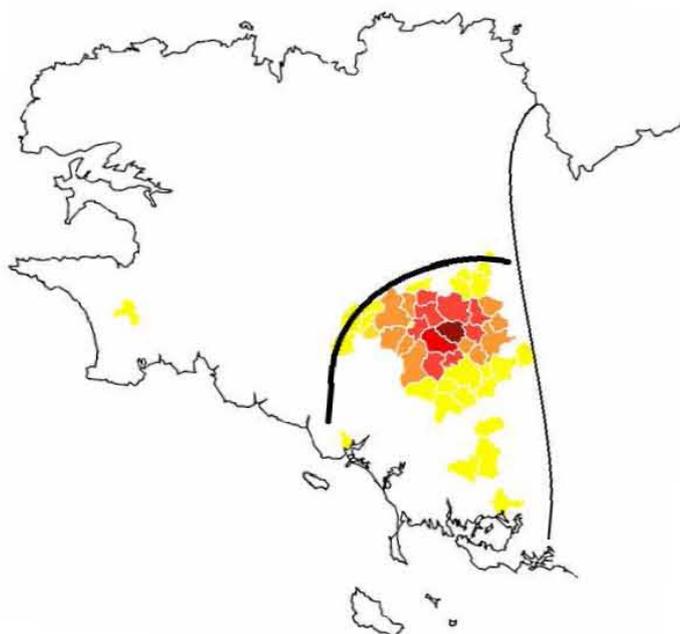


**Carte 7 : communes de naissance des habitants de Malguénac en 1936
(Légende : voir carte 10)**

Par parenthèse, notons que par rapport à la situation de 1872, on retrouve certains traits de continuité. Un bloc central au milieu duquel trône Malguénac, s'articule à quelques communes lointaines : Nantes, la région de Dinan (pour le personnel du château de Lesturgant) et Plogastell-Saint Germain (une institutrice laïque), ainsi qu'un chapelet de communes un peu moins éloignées : Lorient, Vannes et son arrière-pays (Grand-Champ, Plumergat et Moustoir'ac⁵⁸). Cette fois encore, la disposition des communes semble indiquer une plus grande ouverture vers le sud-est que dans n'importe quelle autre direction. Mais ce phénomène paraît singulièrement renforcé : les communes de Basse-Bretagne qui sont

⁵⁸ La personne née à Plumergat est toutefois une enfant, fille d'un couple d'instituteurs laïcs, celles nées à Grand-Champ et Moustoir'ac sont la cuisinière et l'infirmière de l'école des sœurs.

représentées sont toutes situées en deçà de ce qui apparaît généralement comme la limite des parlers de type vannetais, et qui représente aussi de fait la limite d'intercompréhension aisée pour le locuteur de Malguénac. Seule la commune de Plogastell fait exception, mais puisque l'unique personne qui y était née était une institutrice, il est peu probable qu'elle ait jamais parlé, ni même tenu à s'adresser en breton à la population. Alors que les lieux de provenance des Malguénacais se sont élargis, traduisant davantage d'échanges avec les régions environnantes, ces relations avec l'extérieur semblent donc buter sur un mur invisible qui épouse de très anciennes divisions historiques, administrative et (dans une certaine mesure) linguistiques, que figure la carte 8 ci-dessous :



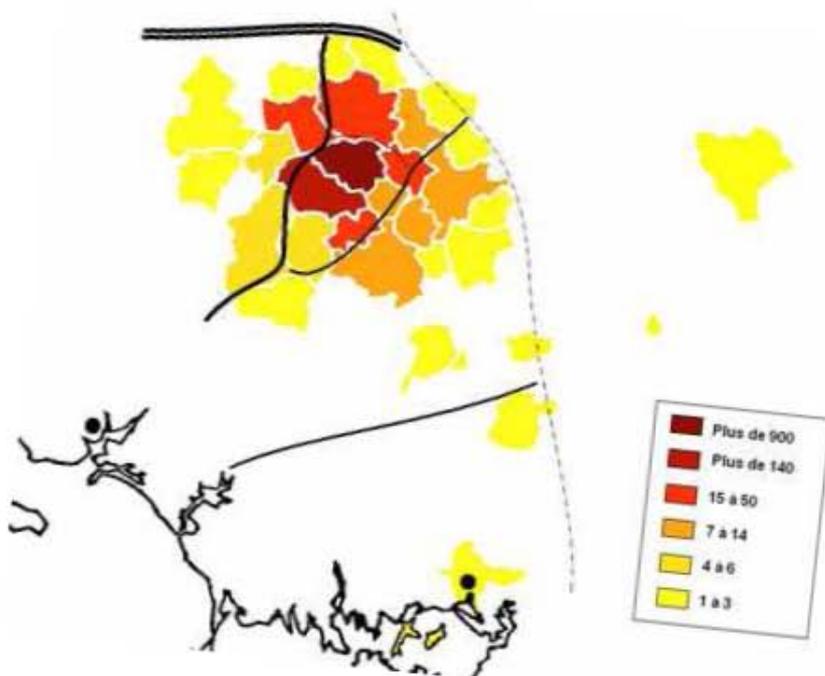
***Carte 8 : limite supposée d'intercompréhensions immédiates
et communes de naissance de 1936***

Cette singularité mise à part, si l'on écarte les communes figurées en jaune, qui représentent trop peu de naissances chacune, le noyau central, en rouge et orange, a considérablement enflé vers l'ouest depuis 1872, au détriment de l'est et du sud-est. Il s'ensuit un déplacement du centre de gravité de la zone de migration. Et donc des échanges linguistiques. Si l'on reprend le tableau proposé plus haut, opposant les communes de l'est et de l'ouest à l'exclusion des communes limitrophes, le renversement est manifeste :

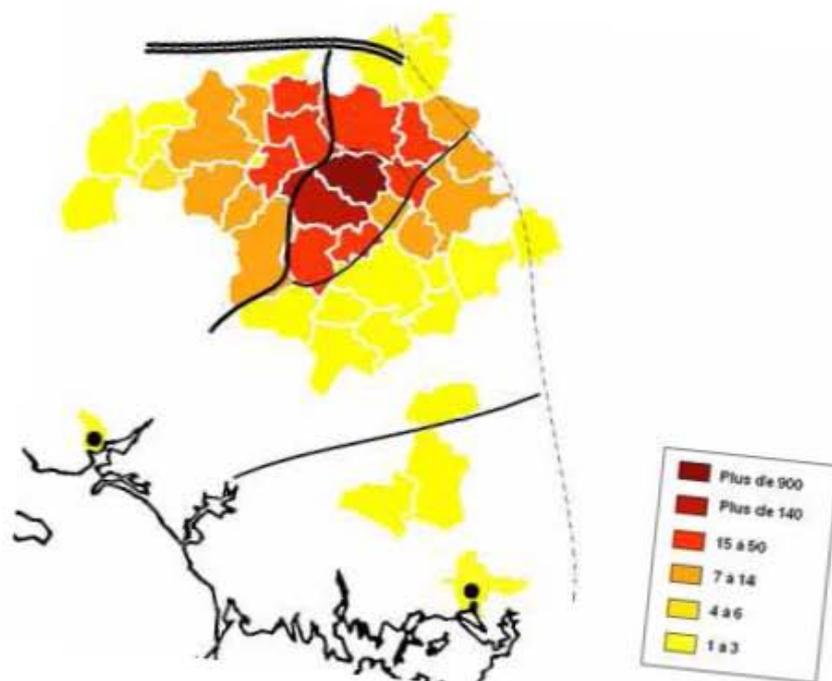
Ouest		Est	
Silfiac	19	Mûr	1
Locmalo	20	Kergrist	11
Ploerdut	9	Neulliac	25
Lescouët-Gouarec	2	Saint Gérard	7
Lignol	10	Noyal-Pontivy	13
Bubry	7	Naizin	3
Langoëlan	9	Saint Thuriau	8
Persquen	9	Pluméliau	3
Saint Caradec	5	Moustoir-Remungol	2
Saint Tugdual	3	Remungol	2
Meslan	2	Guénin	1
Priziac	1		
Le Croisty	1		
Guémené	1		
	98		76

Répartition des natifs de quelques communes non limitrophes en 1936

Si l'on pouvait conclure des chiffres de 1872 que Malguénac entretenait des relations trois fois plus denses avec ses voisins de l'est qu'avec ceux de l'ouest, désormais, c'est cette dernière direction qui prime, avec une avance moindre, mais indiscutable. Un bon dispositif interprétatif pour en évaluer les conséquences sur le plan linguistique consiste à superposer la carte du cadre géolinguistique proposée plus haut et celles des communes de naissance :



Carte 9 : réseau géolinguistique et communes de naissance des habitants de Malguénac en 1872

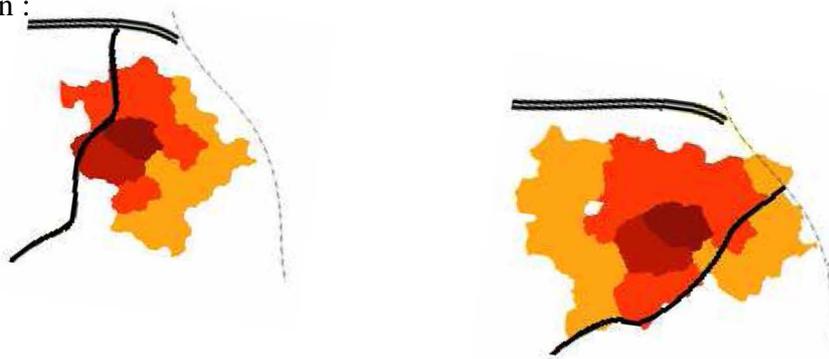


Carte 10 : réseau géolinguistique et communes de naissance des habitants de Malguénac en 1936

L'évolution qui transparait de la confrontation des deux cartes ci-dessus semble assez peu équivoque. En 1872, Séglien est la seule commune bas-vannetaise à fournir un apport démographique important. A cette exception prêt, toutes les communes fournissant un effectif significatif, de 7 à 50 personnes, sont situées à l'est, donc en pays haut-vannetais, où les parlers sont bien plus proches. A l'intérieur même de cette zone haut-vannetaise, la balance démographique penche de plus en faveur des communes situées dans la zone de transition du nord-ouest, à laquelle appartient Malguénac. Mais il ne s'agit pourtant pas d'un banal phénomène de décroissance de proche en proche, puisque le groupement minimal dont Malguénac fait partie, celui des parlers de Guern n'est pas le mieux représenté, en dehors de la commune de Guern elle-même : Melrand est de loin supplantée par Cléguérec et même par Neulliac. Comme elle est supplantée par des communes plus à l'est encore, qui n'appartiennent pas à la zone de transition, mais au bloc des parlers haut-vannetais du nord-est. Ceux-ci sont donc bien représentés grâce aux communes de Noyal-Pontivy, Saint Thuriau et Pluméliau. La présence des parlers les plus au sud-est devient ensuite négligeable, comme l'est celle des parlers du pays *pourlet* intérieur. Il est donc vraisemblable que pour les locuteurs du breton de Malguénac, les occasions de confrontation à d'autres variantes restent largement dominées par des parlers aux caractéristiques proches. Les parlers qui en divergent davantage et qui seraient les plus susceptibles d'exercer une influence sur celui de Malguénac

sont plutôt ceux du sud-est, à concurrence avec celui de Séglien. Pour prendre une image culinaire, le breton de Malguénac mijote dans une marmite pleine d'ingrédients haut-vannetais, relevée d'une touche de bas-vannetais.

En 1936, la recette change radicalement. Guern a conforté son avantage, les communes de la zone de transition sont toujours les mieux représentées, et à présent cette zone se signale par une certaine homogénéité (seulement écornée par Le Sourn et les communes les plus périphériques au nord). Mais les plus hauts niveaux de densité ne se limitent pas à cette région d'étroite parenté linguistique : ils se prolongent sur les marches du pays *pourlet*, de Locmalo à Silfiac. Et au-delà de ces communes, le phénomène décroît sur une vaste portion du pays bas-vannetais. Par un contraste assez radical, la région des parlers haut-vannetais du nord-est s'effondre littéralement, en respectant la limite de la zone de transition, mises à part les communes les plus proches de Pontivy qui ne font que se maintenir. Le fond de la recette est donc toujours haut-vannetais, mais il doit absorber quantité d'ingrédients bas-vannetais qui sur la longue durée seraient à même de la transformer en profondeur. Si l'on raisonne plus sérieusement, en se concentrant sur les masses critiques de population, on les voit opérer un glissement entre 1872 et 1936. Dans le premier cas, les communes les plus représentées, c'est-à-dire celles qui apparaissent en orange foncé et en rouge, forment un bloc disposé à l'est de la limite entre haut et bas-vannetais. Ce qui ancre donc les Maguénacois dans un tissu relationnel très majoritairement haut-vannetais. Quand vient la deuxième époque, le bloc défini sur les mêmes critères se place de façon presque analogue, mais symétrique, par rapport à un nouvel axe, formé cette fois par la limite entre parlers haut-vannetais du nord-est et zone de transition :



Cartes 11 et 12 : masse critique des communes de naissance et limites géolinguistiques en 1872 et 1936

La limite entre haut et bas-vannetais ne s'est pas évanouie : il faut garder à l'esprit la très forte prédominance du noyau dur démographique que constituent la commune même de Malguénac ainsi que Guern. Or ce noyau dur continue à ancrer les Malguénacois dans le paysage haut-vannetais. Mais ce que soulignent ces cartes, en grossissant les éléments les plus

pertinents, c'est que le réseau relationnel qui se dessine apparaît nettement plus tourné vers l'ouest. Les contacts, et donc l'influence linguistique du sud-est se dessèchent, tandis que celle du nord-ouest se voit ouvrir un boulevard.

Répartition spatiale

Concernant la manière dont ces influences prennent pied sur le terrain, on constate comme en 1872 que les exogènes se répartissent sur les différents secteurs de la commune en proportion de la proximité de leur commune de naissance. Le tableau ci-dessous donne un aperçu rapide des deux principales populations concernées : les natifs de Guern et ceux, confondus, du pays *pourlet* :

	<i>Population totale</i>	<i>Total pays pourlet</i>		<i>Guern</i>	
		<i>Individus</i>	<i>Proportion</i>	<i>Individus</i>	<i>Proportion</i>
Centre	503	38	7,55 %	28	5,57 %
Ouest	230	37	16,09 %	34	14,78 %
N-Ouest	156	17	10,90 %	19	12,18 %
N-Est	81	3	3,70 %	1	1,23 %
Est	171	17	9,94 %	23	13,45 %
Sud	351	14	3,99 %	82	23,36 %
<i>Total</i>	1.511	126	8,34 %	187	12,37 %

Répartition des natifs de certaines communes en 1936

Près du quart des natifs de Guern sont donc établis au sud de la commune, tandis que l'on n'en trouve qu'un seul au nord-est. Ce qui est assez compréhensible dans le cas d'une commune limitrophe. Le phénomène est plus curieux lorsqu'il s'agit d'une commune plus lointaine. Et pourtant il y a une certaine permanence en ce sens : l'ouest et le nord-ouest restent les terrains d'élection privilégiés des natifs du pays *pourlet*, y compris souvent de régions aussi éloignées que Saint Tugdual, Saint Caradec-Trégomel, ou Meslan. C'est probablement le bouche-à-oreille qui le plus souvent signale l'expiration d'un bail, et qui oriente donc les déplacements. Lesquels s'expliquent donc très facilement par un commerce récurrent et le partage d'espaces communs : au sud de la commune, on passe de Niziau et Saint Salomon (en Guern) à Stumultan (en Malguénac), ou de Kerficelle (en Pontivy) à Fontaine Faven (en Malguénac) de façon imperceptible. Les raisons qui poussent à partir vers une commune assez distante sont plus difficiles à cerner (journaux, avis de notaire, marchés et autres lieux de socialisation... ?). Mais dans la mesure où les natifs des communes *pourlettes* les plus éloignées prennent le même chemin que leurs voisins *pourlets* plus proches de Malguénac et s'installent à leur voisinage, il faut sans doute privilégier l'hypothèse de liens familiaux.

3.3.3 - Les pourvoyeurs d'altérité

A partir d'une vue d'ensemble de la population de Malguénac, les deux « radioscopies » proposées plus haut fournissaient une première image du réseau relationnel dans lequel est engagée la communauté linguistique. Cependant, leur point de départ, l'inventaire des communes de naissance, reste comme on l'a vu un critère relativement subjectif : ce sont des données hautement interprétatives que l'on a collecté. Pour affiner l'analyse, il est donc nécessaire de les compléter grâce à d'autres angles d'approche. Dans la période qui nous intéresse, le breton est une langue de communication qui domine dans les rapports entre pairs, c'est-à-dire entre ruraux, au sein d'une zone relativement vaste, correspondant vraisemblablement aux régions matérialisées par les cartes précédentes. C'est donc un parler qui ne cohabite pas simplement, mais qui échange avec les parlers voisins. Ceci principalement par le biais de vecteurs privilégiés. Au lieu de considérer toute la population de la commune, il est possible de s'attacher maintenant à cerner qui sont ces vecteurs, ou du moins certains d'entre eux. La population objet d'investigation serait donc composée idéalement de tous ceux qui, issus de l'extérieur, ont des liens durables et étroits avec Malguénac, ou au contraire, ceux qui, issus de Malguénac, ont des liens durables et étroits avec l'extérieur. Venant d'une communauté linguistique autre (proche ou lointaine) ou vivant au sein d'elle tout en conservant des liens avec les Malguénacais, ces personnes sont donc des *pourvoyeurs d'altérité*. C'est-à-dire des agents importateurs de faits de langues établis ailleurs : lexique, phonologie, syntaxe ou morphologie, reflets de conservatisme ou d'innovation. Ces pourvoyeurs d'altérité peuvent être établis durablement ou seulement de passage mais avec des relations fréquentes, comme les marchands ambulants (notamment de bestiaux), les mendiants, surtout ceux spécialisés dans les pèlerinages (phénomène qui concerne surtout le XIX^e siècle). Tous sont amenés à se déplacer intensément, donc à s'adapter partout aux parlers rencontrés pour les besoins de la communication. Ils possèdent donc certainement une connaissance de la variation et un répertoire expressif supérieurs à la moyenne. Malheureusement, il paraît très difficile, sinon impossible, de retracer de façon précise les trajectoires de cette frange de population. Seuls deux groupes ont donc été privilégiés, en tenant compte de ce qui était reconstituable de façon fiable à partir des diverses archives existantes :

- *Les horsains résidents* : il s'agit en fait de reconstituer le *réseau matrimonial* que construisent les Malguénacais avec leurs voisins. Les couples installés à Malguénac seront ainsi répertoriés, avec le souci de faire porter l'analyse sur les communes de naissance des

conjoints lorsqu'elles diffèrent de Malguénac. Outre que les critères du réseau relationnel seront affinés en excluant les enfants (dont on a vu qu'ils reflètent surtout la trajectoire de leurs parents), on répondra mieux également ainsi à quelques interrogations formulées en introduction : de qui se sent-on proche ? Avec qui tisse-t-on des liens ? En restreignant ainsi la base de données précédente, cette approche apportera une image complémentaire, plus serrée de l'espace dans lequel se meuvent les Malguénacois.

- *Les prêtres* : issus très majoritairement de la paysannerie, ceux-ci parlent un breton d'origine populaire. Il est donc intéressant de retracer leur parcours à ce titre : d'où viennent-ils ? Dans quel breton ont-ils été élevés ? Quels traits et de quelles régions sont-ils susceptibles d'apporter ? Cependant, les garçons destinés à la prêtrise, quittaient généralement très jeunes leur milieu d'origine pour devenir pensionnaires au petit puis au grand séminaire. Un breton livresque venait alors se superposer à leur premier parler, qui à travers eux a pu également avoir une certaine influence sur les parlers populaires des paroisses où ils officiaient.

J'avais initialement en projet d'évaluer également la présence des *Malguénacois hors de Malguénac*. Trois communes en particulier s'étaient distinguées lors de la phase de collecte et de classement des données et semblaient mériter un tel traitement : Guern, Séglien et Noyal-Pontivy. La première pour l'étroitesse de ses liens avec Malguénac, la seconde pour son bon positionnement également en dépit de son appartenance au pays *pourlet*, et la troisième en raison du nombre relativement important de Malguénacois qui y travaillaient, au dire des témoins contemporains. L'opération s'est pourtant avérée trop difficile du fait des lacunes des sources : aucune liste nominative des dénombremens de population de Séglien ne mentionnent les communes de naissance au XIX^e siècle, tandis qu'à Noyal-Pontivy, tout le monde est né sur la commune, exceptées quelques personnalités (ce qui est assez peu crédible et est sans doute imputable à une paresse des officiers d'Etat-civil). Les Noyalais sont mieux identifiables au siècle suivant, mais les résultats obtenus sont assez dérisoires : 24 natifs de Malguénac (pour 3.391 habitants). Les chiffres fournis par Guern sont plus intéressants, mais ils ne font que confirmer toutes les conclusions obtenues à partir des données de Malguénac, sans les approfondir ni les infléchir. J'ai donc préféré renoncer à cette voie, pour concentrer l'analyse sur la population communale proprement dite.

3.3.3.1 – Les horsains : le réseau matrimonial

Si l'on se réfère à la définition de Claude Lévi-Strauss, toute société est *un marché où s'échangent des biens, des messages et des femmes* (Laplantine 2001 p.138 ; Lévi-Strauss

1958 p.76). Ces trois caractéristiques étant les modalités d'un principe d'échange fondamental, constitutif de la nature des sociétés humaines. La population de Malguénac a déjà été abondamment caractérisée ici comme une société, et ceci sera d'ailleurs appuyé par certaines données qui vont suivre. Mais de part sa taille, elle ne peut vivre en autarcie, et dans le domaine des mariages encore moins que dans aucun autre, sous peine de consanguinité. Or si des isolats (îles, vallées inaccessibles, minorités religieuses...) ont pu tolérer des formes douces d'endogamie, c'est bien l'exogamie qui reste la norme et l'idéal matrimonial des populations européennes⁵⁹. Les Malguénacois se trouvent donc, par nécessité, insérés dans un réseau d'échanges qui dépasse leur simple commune, et dont l'une des attributions est de fournir des partenaires possibles. En fait le discriminant premier de ce réseau est probablement social : à fortune comparable, n'importe quel paysan peut épouser n'importe quelle paysanne. Mais étant donnée la mobilité réduite de la population (même si les choses évoluent sur la période étudiée), les occasions de rencontre restent cantonnées à un périmètre restreint. Si l'on suit toujours Lévi-Strauss, le réseau matrimonial duquel participe Malguénac serait de plus parallèle au réseau des échanges linguistiques. Les mariages contractés avec les communes environnantes n'amènent pas seulement des personnes, mais aussi des mots. D'abord parce que la présence physique de personnes parlant un breton marqué par des traits en usage à l'extérieur assure un stock disponible au service des locuteurs malguénacois. Lesquels peuvent être amenés à le recycler et à se l'approprier. Les principaux bénéficiaires de ce stock sont les enfants et les conjoints bien sûr, mais aussi dans une moindre mesure le voisinage. Ensuite, parce que le fait même d'épouser une personne native d'une commune extérieure suppose des relations préalables (amicales, commerciales, sociales...) de plus grande envergure avec cette commune, tant pour la personne qui épouse, que pour son entourage.

De ce parallélisme entre réseaux matrimonial et linguistique, il s'ensuit que retracer l'un, c'est retrouver l'autre. C'est pourquoi on va s'attacher ici à recenser les communes de naissance des adultes mariés établis à Malguénac à partir des mêmes sources : les listes de dénombrement de 1872 et 1936. On procèdera ainsi à la comparaison entre la distribution des Malguénacois et des *horsains* (définis comme tels par la naissance par souci de simplification), et surtout, il s'agira de mettre en évidence les communes, les zones d'où viennent principalement ces derniers. En somme, avec qui les relations se révèlent-elles les plus étroites, pour quelles implications linguistiques et quelle évolution d'ensemble ? En

⁵⁹ Cf. Emmanuel Todd 1999. *La diversité du monde*, Paris : Seuil (réédition en un seul volume de *La Troisième Planète* et *L'enfance du monde*) p.39-40.

examinant ainsi la population d'âge nubile, on se cantonne à la société adulte, parlant un breton constitué. Ce qui préserve de l'élément perturbateur que sont les communes de naissance des enfants (cf. supra) et permet de se limiter à des données sans doute plus précises. Une réserve doit cependant être formulée : on ne sait pas davantage à quelle date ces personnes sont arrivées sur la commune, le lieu de naissance n'étant pas toujours corrélé de façon indiscutable à un certain type de parler. Il faudra donc à nouveau se contenter d'une image approchée, qui devra être manipulée avec précaution, et qui viendra en complément de la première.

Etat des lieux : 1872...

Trois types de situations peuvent être distingués parmi les couples recensés : ceux dont les deux conjoints sont nés à Malguénac ; ceux dont l'un des conjoints est né à Malguénac et l'autre sur une autre commune ; enfin ceux dont les deux conjoints sont nés sur une commune extérieure. Seule la deuxième catégorie est vraiment pertinente en ce qui nous concerne, puisqu'elle permettra de désigner les communes avec lesquelles Malguénac entretient des liens. Mais le ratio entre les trois groupes n'est pourtant pas dénué d'intérêt, puisqu'il reflètera aussi le degré d'ouverture de la commune sur le monde extérieur. Quant au troisième groupe, il pourra fournir des renseignements complémentaires du même ordre. Le tableau suivant présente donc la situation en 1872 :

<i>Mari et femme tous deux natifs de Malguénac</i>						128	
<i>Mari et femme natifs pour l'un€ de Malguénac, et pour l'autre d'une commune différente :</i>						64	
<i>Epoux</i>	<i>Epouse</i>		<i>Epouse</i>	<i>Epoux</i>			<i>Total</i>
<i>Malguénac</i>	<i>Guern</i>	15	<i>Malguénac</i>	<i>Guern</i>	15		30
	<i>Séglien</i>	2		<i>Séglien</i>	3		5
	<i>Melrand</i>	2		<i>Melrand</i>	3		5
	<i>Noyal-Pontivy</i>	3		<i>Noyal-Pontivy</i>	2		5
	<i>Cléguérec</i>	2		<i>Cléguérec</i>	2		4
	<i>Bieuzy</i>	0		<i>Bieuzy</i>	3		3
	<i>Saint Thuriau</i>	1		<i>Saint Thuriau</i>	1		2
	<i>Locmalo</i>	0		<i>Locmalo</i>	2		2
	<i>Pontivy</i>	1		<i>Pontivy</i>	1		2
	<i>Le Sourn</i>	1		<i>Le Sourn</i>	1		2
	<i>Silfiac</i>	1		<i>Silfiac</i>	1		2
	<i>Saint Aignan</i>	0		<i>Saint Aignan</i>	1		1
	<i>Lignol</i>	0		<i>Lignol</i>	1	1	

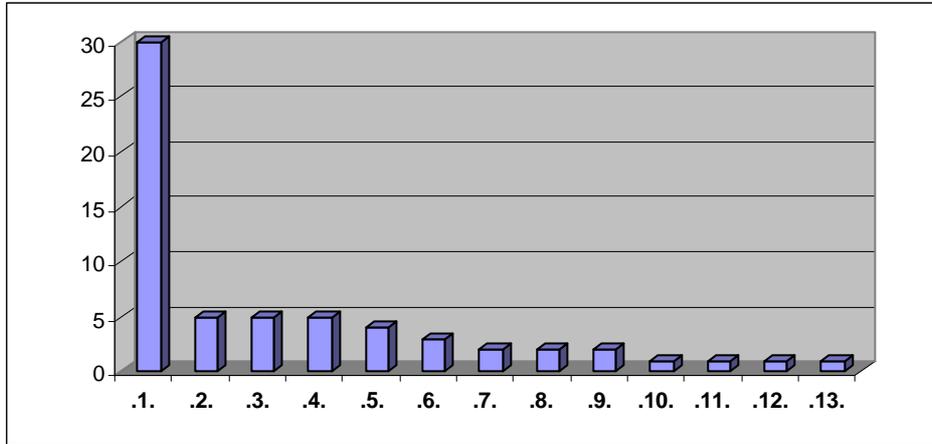
Mari et femme natifs de deux communes extérieures			45
Epoux	Epouse	Total	
<i>Guern</i>	<i>Guern</i>	12	
	<i>Cléguérec</i>	2	
	<i>Séglien</i>	2	
	<i>Bubry</i>	1	
	<i>Bieuzy</i>	1	
<i>Cléguérec</i>	<i>Cléguérec</i>	5	
	<i>Pontivy</i>	1	
	<i>Noyal-Pontivy</i>	1	
<i>Bieuzy</i>	<i>Bieuzy</i>	2	
	<i>Pontivy</i>	1	
	<i>Guern</i>	1	
<i>Pontivy</i>	<i>Pontivy</i>	1	
	<i>Noyal-Pontivy</i>	1	
	<i>Guern</i>	1	
<i>Séglien</i>	<i>Guern</i>	2	
<i>Moustoir-Remungol</i>	<i>Guern</i>	1	
<i>Kerfourn</i>	<i>Le Sourn</i>	1	
<i>Bubry</i>	<i>Guern</i>	1	
<i>Silfiac</i>	<i>Séglien</i>	1	
<i>Pluméliau</i>	<i>Pluméliau</i>	1	
<i>Neulliac</i>	<i>Neulliac</i>	1	
<i>Saint Martin-des-Champs</i>	<i>Saint Martin-des-Champs</i>	1	
<i>Saint Jean-Brévelay</i>	<i>Pluméliau</i>	1	
<i>Ploerdut</i>	<i>Saint Allouestre</i>	1	
<i>Finistère</i>	<i>Josselin</i>	1	
?	?	1	
Total général :			237

**Nombre des couples installés à Malguénac par communes
de naissance des conjoints en 1872**

C'est sans réelle surprise que l'on constate la très nette domination des mariages internes à la commune. Mais le degré de cette domination n'est pas si écrasant, et l'amplitude entre les groupes est aussi assez notable : les deux conjoints sont natifs de la commune pour seulement la moitié environ des couples présents, tandis que la troisième catégorie où aucun des deux n'en est originaire représente environ un cinquième du nombre. Au total, ce sont donc 320 conjoints sur 474 qui sont nés à Malguénac. Soit une proportion de seulement 67,5 %, alors que la population prise dans son ensemble (c'est-à-dire incluant en particulier les enfants) en montrait plus haut 76 %. En se concentrant sur le monde des adultes, la société malguénacoise apparaît donc un peu plus ouverte.

L'analyse des communes de provenance des conjoints confirme en revanche les tendances déjà aperçues. Les allogènes les plus nombreux étant de très loin les Guernates. Sur les couples *mixtes*, c'est-à-dire formés d'un(e) Malguénacois(e) et d'une personne allogène, une trentaine, soit presque la moitié concerne un(e) Guernate. Le graphique ci-dessous montre

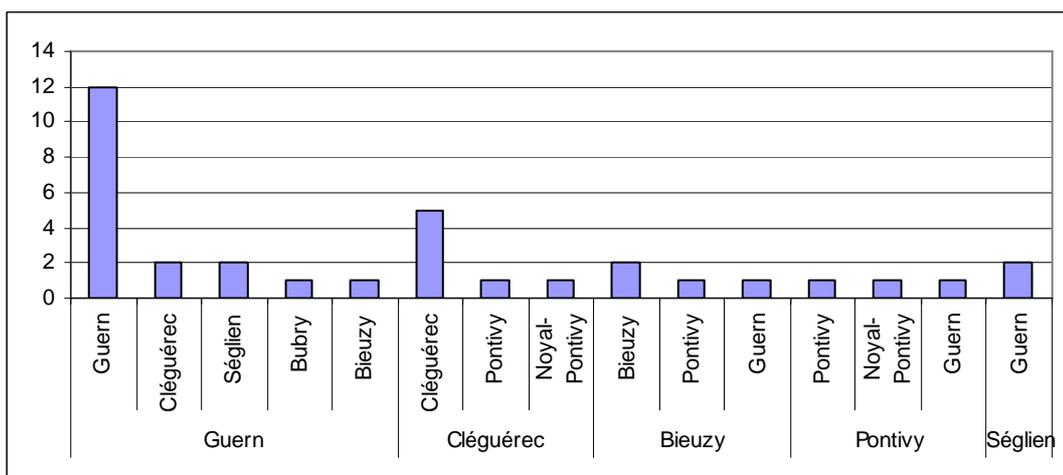
ainsi le singulier déséquilibre entre Guern et les autres communes (déséquilibre qui était déjà à peu près du même ordre avec l'ensemble des naissances). Si là non plus, il n'y a pas fusion avec Guern, force est de constater le caractère privilégié des relations entre les deux communes :



Nombre de couples associant un conjoint allochthone et un(e) natif(ve) de Malguénac en 1872 (par commune de naissance)

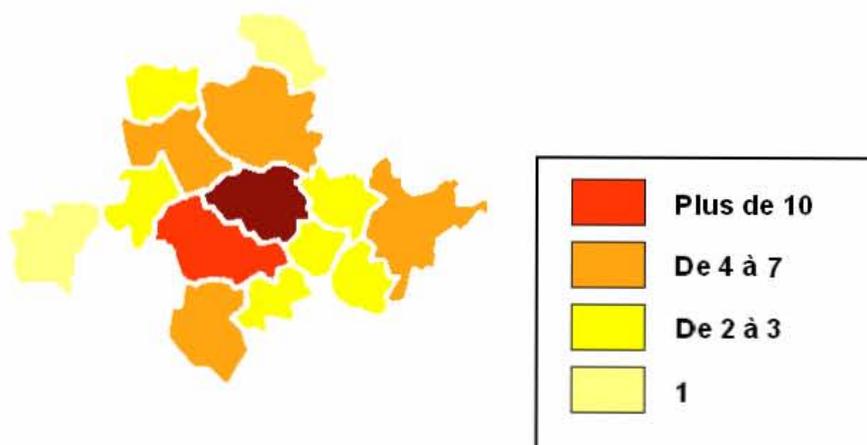
1 : Guern ; 2 : Séglien ; 3 : Melrand ; 4 : Noyal-Pontivy ; 5 : Cléguérec ; 6 : Bieuzy ;
7 : St Thuriau ; 8 : Locmalo ; 9 : Pontivy ; 10 : Le Sourn ; 11 : Silfiac ; 12 : St Aignan ; 13 : Lignol

Lorsqu'on ajoute les couples dont aucun conjoint n'est né à Malguénac, environ un sur trois (12 sur 45) est composé de deux Guernates, et 12 autres impliquent un(e) Guernate et un(e) représentant(e) d'une tierce commune. Au total donc, sur les 154 conjoints non-natifs de Malguénac, 66 sont nés à Guern, soit 43 % de l'ensemble, mais 14 % des conjoints allochthones.



Nombre de couples installés à Malguénac en 1872, dont aucun conjoint n'est natif de la commune
(En bas : commune de naissance de l'époux, en haut, de l'épouse, données partielles)

Concernant le deuxième groupe, unissant un(e) Malguénacois(e) et un(e) natif(ve) d'une autre commune, les chiffres ont beau être très modestes, ils dessinent bien une géographie assez pertinente, et légèrement différente de celle de la population globale. Alors que précédemment, les communes de naissance les plus représentées (Guern mise à part) ceinturaient Malguénac d'une première couronne au nord et à l'est, puis d'une deuxième nettement à l'est, le groupe des *couples mixtes* dessine plutôt un axe nord-sud :



Carte 13 : nombre de personnes allogènes mariées à un conjoint natif(ve) de Malguénac, par communes de naissance, en 1872

Melrand se trouve ainsi en quelque sorte réintégrée dans le réseau des partenaires principaux de Malguénac, aux côtés de Séglien et Cléguérec. Dans le même temps, Noyal-Pontivy, pourtant distante y figure également en bonne place, tandis que la vallée du Blavet en est exclue. Cette image rappelle à vrai dire une remarque de Burguière décrivant Plozévet : *On se marie à l'intérieur de l'isolat ou très loin de lui* (1975 p.44). Les mariages sont ainsi contractés au sein d'un territoire qui excède légèrement la commune, (c'est-à-dire Plozévet et quelques communes limitrophes, préférentiellement bigoudènes). Mais *au-delà de ce voisinage immédiat, il faut traverser un vaste no man's land avant de retrouver trace de mariages plozévétiens* (ibid.), essentiellement hors du Finistère. Il y a donc une sorte d'*endogamie territoriale* (qui se combine par ailleurs à une *endogamie sociale*). La base de données exploitée par l'équipe de Burguière était considérable, puisqu'elle répertoriait 3.925 mariages célébrés à Plozévet entre 1850 et 1960. Ce qui offre une masse critique imposante, permettant de faire apparaître des phénomènes de vaste échelle. Les données réunies ici pour Malguénac sont beaucoup plus limitées, mais il est permis de penser que l'on a sous les yeux une représentation en miniature du même phénomène. Les Malguénacois se marient ainsi de préférence soit avec des personnes issues de l'environnement proche, qui constitue un premier

cercle de relations (au sein duquel Guern occupe une place à part), soit avec des partenaires d'une région plus éloignée, mais plus rarement avec des personnes venant du deuxième cercle⁶⁰. Ceci s'expliquerait par le fait que le premier cercle représente la zone de plus fortes affinités, ainsi que le lieu où se concentrent les plus fortes probabilités de rencontres. Lesquelles probabilités pourraient déjà être sensiblement diminuées pour le deuxième cercle. Mais le principal handicap pour les habitants de celui-ci est de représenter un repoussoir, de concentrer les images négatives de l'étranger. Le troisième cercle serait relativement exempt quant à lui de ces représentations, la moins grande densité des contacts serait ainsi compensée car les partenaires possibles ont l'avantage de ne pas être trop entachés d'*a priori*.

...et 1936

Avant de dégager toutes les conséquences linguistiques de ces données, il convient à présent de les mettre en regard avec la situation en fin de période. Le tableau présenté plus haut devient en 1936 le suivant :

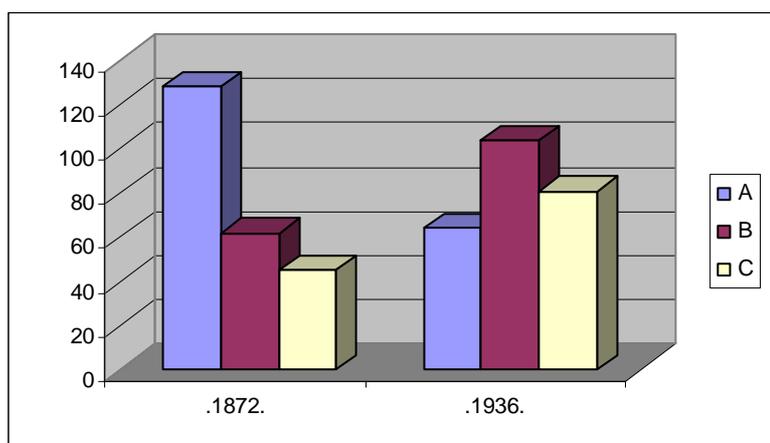
Mari et femme tous deux natifs de Malguénac					64		
Mari et femme natifs pour l'un(e) de Malguénac, et pour l'autre d'une commune différente					104		
Epoux	Epouse		Epouse	Epoux		Total	
Malguénac	Guern	19	Malguénac	Guern		25	44
	Cléguérec	4		Cléguérec		7	11
	Séglien	3		Séglien		4	7
	Le Sourn	4		Le Sourn		3	7
	Bieuzy	2		Bieuzy		4	6
	Pontivy	4		Pontivy		2	6
	Melrand	3		Melrand		2	5
	Kergrist	1		Kergrist		2	3
	Neulliac	1		Neulliac		2	3
	Remungol	2		Remungol		0	2
	Locmalo	0		Locmalo		2	2
	Saint Thuriau	1		Saint Thuriau		0	1
	Silfiac	0		Silfiac		1	1
	Lignol	1		Lignol		0	1
	Saint Gérard	1		Saint Gérard		0	1
	Quistinic	1		Quistinic		0	1
	Pluméliau	1		Pluméliau		0	1
	Bubry	1		Bubry		0	1
	Mûr	1		Mûr		0	1

⁶⁰ L'abbé Cadic cite dans sa préface à *Nolûen*, pièce de théâtre de J. le Bayon (1924), un proverbe qui évoque un phénomène analogue, même si en l'occurrence il le rattache (ou feint de croire) à la légende de Sainte Noyale : *Biruikin merh a Noal, É Nein dés kavet é far Jamais fille de Noyal, A Naizin n'a trouvé son {époux}*

<i>Mari et femme natifs de deux communes extérieures</i>		
<i>Epoux</i>	<i>Epouse</i>	<i>Total</i>
Guern	Guern	6
	Bieuzy	4
	Neulliac	1
	Melrand	1
	Cléguérec	1
	Saint Gérard	1
	Lignol	1
	Saint Barthélémy	1
	Locmalo	1
Locmalo	Locmalo	1
	Guern	2
	Ploerdut	2
	Melrand	1
	Langoëlan	1
	Persquen	1
Langoëlan	Ploerdut	1
	Priziac	1
	Guern	1
	Lescouët-Gouarec	1
Bieuzy	Guern	1
	Locmalo	1
	Le Sourn	1
	Melrand	1
Ploerdut	Ploerdut	1
	Guern	1
	Locmalo	1
Noyal-Pontivy	Noyal-Pontivy	1
	Neulliac	1
	Crédin	1
Pontivy	Pontivy	1
	Cléguérec	3
Silfiac	Silfiac	2
	Séglien	2
Séglien	Guern	2
	Pontivy	1
Le Sourn	Bubry	1
	Séglien	1
Neulliac	Neulliac	1
	Cléguérec	2
Cléguérec	Cléguérec	2
	Séglien	1
Kergrist	Saint Gilles-Vieux Marché	1
	Neulliac	1
Saint Thuriau	Saint Thuriau	1
	Guern	1
Persquen	Lescouët-Gouarec	1
	Cléguérec	1
Melrand	Bubry	1
Lignol	Lignol	1
Saint Caradec-Trégomel	Persquen	1
Meslan	Saint Tugdual	1
Taden	Trégon	1
Saint Gérard	Noyal-Pontivy	1
Le Croisty	Saint Caradec-Trégomel	1

Saint Aignan	Cléguérec	1	
Le Perray	Le Sourn	1	
La Gorphière	Guern	1	
Paris	Lignol	1	
Total général :			249

L'allongement du tableau par rapport au précédent donne une première indication de l'ouverture vers l'extérieur qui caractérise la période. Cette ouverture est à nouveau manifeste en effet, de façon particulièrement saisissante : la répartition décroissante entre les trois groupes vole en éclat. C'est surtout celui des mariages internes qui connaît l'évolution la plus spectaculaire, en se rétractant considérablement au profit des deux autres :

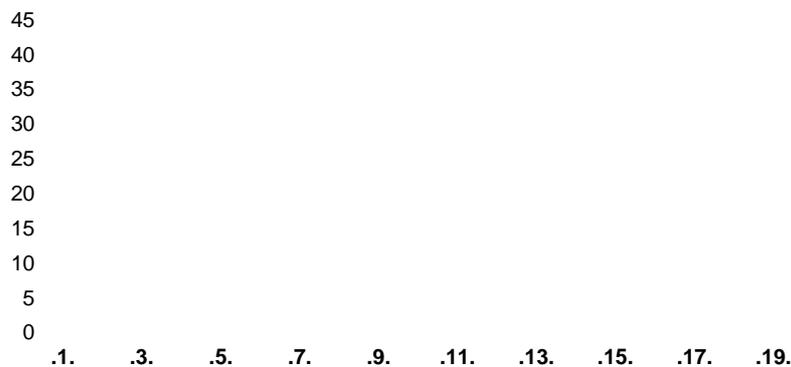


Communes de naissance des conjoints malguénacois
 A = Conjoints nés tous deux à Malguénac ; B = un conjoint seulement né à Malguénac ; C = les deux conjoints nés hors de Malguénac.

Alors qu'ils dominaient auparavant, les mariages unissant deux natifs de la commune représentent à présent le groupe le moins nombreux. Les deux autres groupes augmentent donc sensiblement, avec d'importantes implications qualitatives. Le groupe des mariages *mixtes*, passe de 64 couples à 104, soit une progression importante (62 %), mais dans le même temps, la région d'origine des conjoints ne s'étend qu'assez légèrement (passant de 13 à 19 communes), preuve d'une certaine permanence des réseaux. Le troisième groupe indique sensiblement la même évolution. D'une part, il y a une relative explosion du brassage des populations, puisque l'on recense désormais 58 combinaisons de communes, contre seulement 26 en 1872. Mais là aussi, la zone de provenance des couples formés de deux horsains reste assez stable et est essentiellement constituée de communes situées dans un rayon de moins de trente kilomètres (à quelques exceptions près). Ce qui apparaît dans l'un et l'autre cas, c'est que l'on se marie toujours au sein d'un petit monde, mais où les échanges sont à présent beaucoup plus denses. Tellement denses, que l'on franchit un seuil critique particulièrement remarquable, et que l'inventaire complet des naissances ne laissait pas prévoir : les

Malguénacois de naissance sont en fait en minorité dans la population nubile. Sur les 498 conjoints présents, seuls 232 sont nés à Malguénac (contre 266 allogènes), soit respectivement 46 % et 54 %.

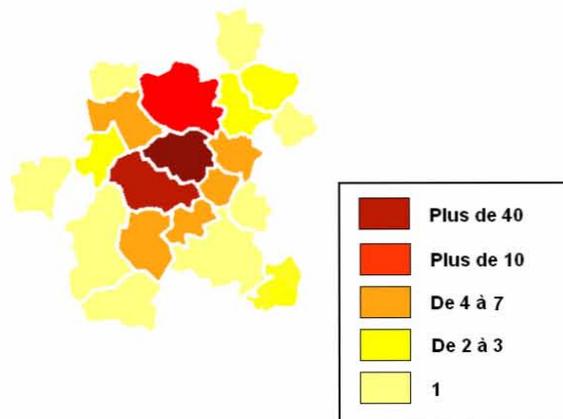
Si l'on observe quelles sont les communes de naissance extérieures, et l'importance qu'elles prennent dans les relations matrimoniales des Malguénacois, Guern reste encore largement en tête : avec 70 natifs, elle fournit toujours 14 % du total des conjoints. Même si les Guernates ne représentent plus que 26 % de tous les allogènes (en raison de la multiplication de ces derniers) le graphique suivant des *couples mixtes* montre que cette commune ne subit toujours aucune concurrence sérieuse :



Nombre de couples associant un conjoint allogène et un(e) natif(ve) de Malguénac en 1936 (par commune de naissance)

1 : Guern ; 2 : Cléguérec ; 3 : Séglien ; 4 : Le Sourn ; 5 : Bieuzy ; 6 : Pontivy ; 7 : Melrand ;
8 : Kergrist ; 9 Neulliac ; 10 : Remungol ; 11 : Locmalo ; 12 : Saint Thuriau ; 13 : Silfiac ;
14 : Lignol ; 15 : Saint Gérard ; 16 : Quistinic ; 17 : Pluméliau ; 18 : Bubry ; 19 : Mûr

La véritable mutation entre les deux époques se lit mieux sur la carte suivante, qui synthétise également la situation des couples *mixtes*, et qui conserve les mêmes seuils que celle de 1872 :



Carte 14 : nombre de personnes allogènes mariées à un conjoint natif(ve) de Malguénac, par communes de naissance, en 1936

L'axe nord-sud dont il était déjà question soixante ans plus tôt se voit assez nettement reconduit. Hormis Guern, qui représente un cas particulier, Séglien et Melrand contrastent toujours autant avec la plus faible représentation de Bubry ou Locmalo par exemple. Il en est de même de Cléguérec, qui s'affirme un peu plus qu'auparavant, et semble peut-être même en passe de réaliser un léger contrepoids à Guern au nord. Mais ce noyau central, dont les limites n'ont pas variées à l'ouest, s'est légèrement étendu à l'est : les communes de la vallée du Blavet : Pontivy, Le Sourn et Bieuzy-les-eaux en font désormais partie, aux côtés de Melrand et Séglien. En revanche, Noyal-Pontivy a disparu, ce qui rend la zone plus compacte et plus centrée. La convergence entre cette carte et d'autres, illustrant des phénomènes territorialisés de façon comparable, impose comme une évidence que l'îlot qui émerge ainsi ne doit rien au hasard. D'une part il fait irrésistiblement penser à la carte des coiffes et costumes établie par Creston (1993 p.345) : les communes qui se détachent en orange dessinent ainsi les limites de l'aire du costume pontivyen (dans sa moitié ouest), à deux réserves près : Melrand porte bien le costume masculin de Pontivy (quoique légèrement évolué), mais la coiffe de Baud ; Séglien (et la trêve de Locmeltro en Guern), portent le costume du pays *pourlet*. D'autre part, ce noyau préférentiel du réseau matrimonial se superpose assez fidèlement aussi au noyau linguistique minimal, avec là encore deux réserves : Cléguérec et surtout Séglien. Le caractère limitrophe de ces deux communes, donc la facilité des contacts, et la présence d'un nombre non négligeable de personnes qui en étaient originaires et qui potentiellement conservaient des liens étroits avec elles, peuvent cela dit expliquer que leur niveau de représentation reste assez élevé. Lorsque ces facteurs sont absents cependant, comment expliquer que l'on se marie toujours de préférence à Melrand plutôt qu'à Bubry ? à Neulliac plutôt qu'à Locmalo ? à Pontivy davantage qu'à Guémené ? Cette dernière ville exerçait pourtant un certain pouvoir d'attraction, même s'il était probablement moindre que celui de Pontivy. Néanmoins un commerce régulier avec le pays *pourlet* ne débouchait que sur peu d'alliances. L'alignement du réseau matrimonial sur le réseau linguistique pose cependant une énigme, que l'on tentera de résoudre en conclusion : les liens de solidarité, donc les mariages, sont-ils facilités par la proximité linguistique (laquelle serait donc antérieure et pourrait ainsi remonter fort loin), ou au contraire, est-ce la proximité linguistique qui est le résultat des liens construits, par les mariages et toutes les occasions de socialisation ? Les deux phénomènes en fait s'alimentent mutuellement en un mécanisme circulaire.

Paradoxe de la modernisation

De 1872 à 1936, on voit donc le réseau matrimonial prendre de l'ampleur et se structurer au sein d'une zone qui prolonge la commune au sud et au nord. Mais s'il se dilate, il ne suit pas l'évolution générale du réseau relationnel des Malguénacois. Les relations économiques et sociales qui se développent entre la commune et les espaces voisins sont sans doute mieux représentées par les cartes de l'ensemble des naissances⁶¹. Or, celles-ci montrent une extension de plus en plus lointaine et un déplacement vers l'ouest, tandis qu'à l'inverse, les relations matrimoniales restent stables et tendent à se concentrer sur une zone de proche périphérie. Une zone qui à vrai dire prouve sa cohésion par trois phénomènes : outre le réseau matrimonial, la variation linguistique et l'usage vestimentaire se superposent et paraissent bien corrélés et pas simplement parallèles. Ces deux objets culturels que sont le costume et la langue, remplissent vraisemblablement des fonctions de marqueurs identitaires, qui contribuent à délimiter une région d'affinités au sein de laquelle se nouent prioritairement les alliances (même si ces critères restent souples et peuvent être contrebalancés par d'autres facteurs comme la distance kilométrique). La différence d'extension entre les deux marqueurs vient surtout qu'ils ne ressortissent sans doute pas aux mêmes strates historiques : le costume est d'élaboration récente (fin XVIII^e, et XIX^e siècle, ce qui correspond à l'essor décisif de Pontivy à partir de l'impulsion napoléonienne). Il indique donc très probablement la zone de rayonnement économique de Pontivy à l'époque où ce costume se constituait et était porté. La fragmentation linguistique quant à elle, isole une région beaucoup plus restreinte, un sous-ensemble de l'aire pontivyenne. Or il n'est pas aisé de dire à quoi tient l'existence de ce sous-ensemble. L'économie, une clé souvent pertinente en géolinguistique, semble impuissante à fournir ici une explication : aucun facteur économique ne peut, à une époque récente, justifier la proximité linguistique de Malguénac vis-à-vis de Guern, Bieuzy ou Le Sourn, opposés à Cléguérec. Il est donc possible que le réseau linguistique représente le reliquat d'un maillage plus ancien, antérieur à l'unification de la région par Pontivy. Ceci ne signifie pas nécessairement que les ensembles linguistiques soient le prolongement des tribus armoricaines, celtiques ou pré-celtiques... Bien que cette perspective ne puisse pas être exclue (en particulier pour Guern, étant donné son haut niveau de représentation), ils pourraient simplement remonter à trois ou quatre siècles.

⁶¹ A cette époque où les moyens de transport restent sommaires (par comparaison avec le présent), les liens économiques impliquent souvent une migration durable de la main d'œuvre. La mise en relation des communes de naissance de parent à enfant, et entre les enfants d'une même fratrie, permet ainsi de retracer les déplacements des actifs, comme il a déjà été démontré plus haut, et donc de mieux mettre en évidence les relations économiques. Il serait sûrement encore possible de les affiner considérablement, par exemple en ne retenant que les lieux de naissance des enfants.

Quoi qu'il en soit, il peut paraître curieux de voir le réseau matrimonial se couler ainsi dans un moule aussi ancien. Pourtant il pourrait s'agir d'une contrepartie naturelle à la plus grande ouverture de la commune. La confrontation grandissante avec des populations différentes rend aussi plus manifeste le sentiment de la ressemblance : par une sorte de réaction de défense, les Malguénacois vont donc marquer une préférence matrimoniale pour la zone culturellement, donc linguistiquement la plus proche. Selon cette hypothèse, la langue suit une trajectoire quasi identique à celle du costume : l'intensification des échanges au tournant du XIX^e et du XX^e siècle, qui induira plus tard une convergence des modes de vie, exacerbe dans un premier temps la conscience des identités de terroirs. Leur chant du cygne mène ainsi d'une variation modérée (en particulier grâce à la force d'unification du vannetais ecclésiastique), à un compartimentage de plus en plus marqué et de plus en plus étroit. Mais la fragmentation grandissante du territoire de la langue bretonne prend pour trame des lignes de fracture plus anciennes, et fait ainsi resurgir, comme par l'effet d'une *mémoire de la langue*, des liens de solidarité enfouis, aux côtés des nouveaux qui continuent de se créer. La progression de la connaissance du français pourrait renforcer ces tendances, dans la mesure où les besoins de la communication, qui constituaient un frein à la variation peuvent être satisfaits grâce à cette langue. Cependant, ce serait sans doute anticiper de quelques décennies dans le processus de transition linguistique : à l'époque qui nous concerne, le breton reste un vecteur de communication nettement dominant (Broudic 1995 pp.51, 101, 113-117, 441). En fait de pourvoyeurs d'altérité, les conjoints natifs des communes voisines se révèlent donc plus souvent être des agents de convergence et de renforcement de liens anciens. Il pourrait en aller différemment d'une autre catégorie de horsains, qui jouent un rôle probablement significatif : les ecclésiastiques.

3.3.3.2 - Les prêtres

Facteurs d'influence des membres du clergé

S'ils sont numériquement parlant quantité négligeable, les prêtres et le personnel religieux dans son ensemble, de par leur niveau culturel et leurs fonctions se voient conférer dans la communauté linguistique une influence décuplée. Jusqu'aux lois d'obligation scolaire et la laïcisation des personnels enseignants (1886), ils sont pratiquement les seuls dépositaires de la culture, au sens humanistique du terme, notamment de la culture écrite (avec les châtelains et quelques paysans aisés⁶²). Surtout, ils sont les seuls à être investis d'un rôle

⁶² Lesquels scolarisent leurs enfants à Pontivy, cf. Broudic 1995 p.366.

éducatif auprès du reste de la population, par quoi ils jouissent probablement d'une certaine autorité. Mais contrairement à l'instituteur laïc qui leur succèdera en cela, les hommes d'Eglise, par pragmatisme, font un grand usage du breton. La dimension culturelle de leur ministère ne se double pas de façon systématique, en effet, d'une volonté de répandre le français, adossée à l'ambition d'élever le niveau d'instruction. Si le bagage intellectuel et idéologique du clergé peut parfois l'amener à accorder une place plus ou moins grande à la transmission du français (Lagrée 1992 pp.221 & sq.), l'alphabétisation qu'il assure répond avant tout à un souci pastoral : l'efficacité de la transmission des contenus. Depuis le Concile de Trente, tout en réaffirmant d'un côté le statut du latin comme langue universelle, l'Eglise s'est appliquée de l'autre à s'adresser aux fidèles dans leur langue dans les domaines qui l'exigent : prêche, confession auriculaire, catéchisme (aux enfants ou aux adultes, dans le cadre des *missions*). La connaissance du breton était donc devenue une condition indispensable pour administrer certains sacrements et pour officier en Basse Bretagne⁶³ (Lagrée *ibid.* p.214 ; Mahuas 1965). Malguénac entrant dans la catégorie que l'on nomme alors les *paroisses bretonnes*, les ecclésiastiques qui y seront envoyés parleront donc breton (Broudic, *ibid.* pp.89, 383 ; Lagrée *ibid.* fig. 41-42-43).

Déterminer par quels biais les prêtres et religieux sont susceptibles d'influer sur le parler local offre un champ de possibilités assez vaste et variable. Leur dénominateur commun est le relatif prestige social de leurs fonctions, qui a pu leur faire jouer un rôle d'introducteurs de formes extérieures et les faire apparaître comme les représentants d'un *parler directeur*. Prestige de l'école par exemple, dans une société qui a le sens de la hiérarchie, qui est très peu alphabétisée au début de la période et où par conséquent la culture scolaire est un attribut de pouvoir. Même si le breton était probablement marginal dans leurs écoles, même au XIX^e siècle, il ne butait sans doute pas face à la même intransigeance qu'à l'école laïque (Broudic 1995 p.382 note 54), comme le montre par exemple le succès de manifestations comme le *Bleun Brug* ou l'organisation de compositions religieuses en breton (Lagrée *ibid.* p. 241). Si le doute est permis quant à l'instituteur public, il n'aurait sans doute pas été inconvenant par conséquent de s'adresser en breton aux religieuses et aux vicaires instituteurs, présents avant la laïcisation puis à partir de 1935 (une école religieuse de filles rouvre à cette date). C'est donc probablement dans cette langue qu'avaient lieu une partie de leurs échanges avec la

⁶³ Le règlement de 28 mars 1742 organisant le concours pour l'obtention des cures dans le diocèse de Vannes précise ainsi qu'il est « à propos de permettre aux Bretons de concourir également aux paroisses françaises, attendu qu'ils savent les deux idiomes, [tandis] qu'on ne pourra recevoir aux dits concours les Français pour des paroisses bretonnes qu'autant que les dits Français prouvent qu'ils savent la langue bretonne. » Les mots *breton* et *français* désignant ici des individus dont la langue maternelle est soit le breton, soit le français (Mahuas 1965).

population. Mais c'est le recteur en chaire qui joue sans doute le plus grand rôle. Que l'on adhère ou non au système de valeurs qu'il représente, c'est vraisemblablement lui (et pratiquement lui seul) qui fournit les modèles d'un style oratoire qui se veut plus recherché que la langue quotidienne. Malheureusement, les occasions de mettre en pratique ce type de discours n'étaient sans doute pas légion. L'adoption en outre relativement précoce du français (Rolland 1995 p.10-11) dans les circonstances formelles aura de plus contribué à effacer la trace dans le parler actuel, jusque dans la création poétique (Le Pipec 2000 p.114).

La langue ecclésiastique

Ce que nous apprennent les textes

Il est pourtant certain que les locuteurs malguénacais ont été mis en présence de formes linguistiques étrangères à leur parler et que celles-ci étaient évaluées positivement, parfois nommées *le vrai breton* encore aujourd'hui (Le Pipec 2000 p.92). On peut s'en faire une idée à l'aide d'un corpus précis, celui des formules rituelles. Le petit catéchisme en breton du diocèse de Vannes, dans l'édition de 1930 (qui fut donc celle utilisée par certains de mes informateurs), comporte par exemple le texte suivant des dix commandements (p.54) :

- | | |
|---|--|
| 1. <i>Un Doué hemb kin e adori,
Hag adrest en ol e gari.</i> | 6. <i>Ne ves paillard é mod erbed,
Ha doh treu lous dihoal perpet.</i> |
| 2. <i>Hanù Doué é geu ne douéi ket,
Ha n'er lari meit get respet.</i> | 7. <i>Madeù dén erbet ne laeri,
Nag énep rézon n'ou dalhi.</i> |
| 3. <i>Arsaù pep sul a labourat,
Eit chervijein Doué devot mat.</i> | 8. <i>Birùikin geu ne lavari,
Gougonzér na faus test ne vi.</i> |
| 4. <i>Tad ha mam a galon vat kar,
Aveit biùein pel ar en doar.</i> | 9. <i>Pried un aral ne hoanti,
Nag er chonjeù lous n'arresti.</i> |
| 5. <i>Ne ves ket multrér d'ha nésan,
Revé er horv hag en inean.</i> | 10. <i>Madeù en nésan ne hoanti,
Eit ou hemér dré laeronsi.</i> |

Les principales caractéristiques qui ressortent ici et qui sont inconnues du parler malguénacais sont le tutoiement (possessif *-ha-* ; forme verbale *-ves-* et morphème *-i* ; absence de morphème à l'impératif) ainsi qu'un archaïsme qui n'était même plus employé dans la variante littéraire vannetaise de l'époque : *-lavari-* pour *-lari-*. Un autre détail est relativement surprenant : la quasi-absence d'emprunts au français. Il pourrait s'agir de la *fossilisation* d'un état de langue ancien, facilité par la versification. Mais il est sans doute plus juste d'y voir au contraire une version tardive, influencée par le renaissantisme des XIX^e et XX^e siècles et sa recherche de pureté lexicale. Le phénomène est d'ailleurs aussi perceptible

dans les autres formules rituelles, qui abondent en fin d'ouvrage à l'occasion des descriptions de cérémonies. Ces éléments ajoutés aux audaces de la syntaxe imposées par la versification et au rythme qui s'en dégage pourraient jeter le doute sur la capacité des enfants à comprendre ce qu'ils récitaient, mais la chose n'est pas impossible, à condition que l'adulte ait su faire preuve d'un bon sens pédagogique. Notamment en réexpliquant le texte dans une langue plus proche de leur parler familier pour en éclairer le sens.

Le style moins solennel des textes purement explicatifs présente moins de distance avec la langue parlée. Ils sont tout de même riches en éléments extérieurs, qui signent l'influence de parlers méridionaux (cf. Rolland, in Le Dû & Blanchard 2004) : *hiniù, amen, hun, um (hloestrein), getou, dehou, kavouit, en devout, ni e vou, e zou, hou padéent, ind e reskond* etc. là où le parler malguénacois emploie /^ohi'ri/, /a'ma/ /un/, /inim/, /gə'tō/, /də'hō/, /^oka'wid/, /ni wo/, /ə 'zœ/, /u pɑ'rjɛnt/, /ji ^orəspō'ta/⁶⁴... Peu de chose à vrai dire. S'y ajoute quelques termes et expressions que l'on ne peut pas vraiment rattacher à une région mais qui relèvent plus d'un niveau de langue soutenu (archaïsant par rapport à la langue quotidienne) : *Ni e ven hou karein, pen dé guir e hues vennet hur hemér, vennein a hran* (p.137) ; *pe ne gredér ket* (p.60) ; *hou penoh* (p.132) ; *dré men goal* (p.132). On relève enfin quelques gallicismes ou latinismes (comparables au fameux *Hun Tad, péhani zou én néan*, qui n'apparaît déjà plus dans cette édition tardive⁶⁵), qui peuvent encore émailler le texte : *gounid er béherion de Zoué* ou *rein alézon d'er peur*, traductions littérales de *gagner les pécheurs à Dieu* et *donner l'aumône au pauvre*, avec dans ce dernier cas un usage métonymique du singulier pour le pluriel (ces deux exemples p.64). Bref, dans sa version écrite, la langue que maniaient les ecclésiastiques constituait manifestement un réservoir de formes alternatives. Une variante valorisée par son caractère écrit, mais pas toujours si riche que les parlers populaires, surtout dans le domaine du lexique, voire de la correction de la langue (cf. Yann Gerven 2003)⁶⁶.

Et l'oral ?

Comment se manifestait ceci à l'oral et donc quel breton parlaient les prêtres en chaire reste assez mystérieux à vrai dire (quelques détails intéressants à ce sujet chez Lagrée 1992

⁶⁴ Voir ALBB cartes 4 (ici), 326 (aujourd'hui), 325 (le nôtre), 210 (avec lui), 108 (à lui), 71 (lui, il sera), 69 (moi, je suis), 23 (baptême), 360 (trouver) ; NALBB cartes 15 (ici) et 96 (aujourd'hui).

⁶⁵ Encore que cet emploi de *péhani* ait été en quelque sorte réhabilité par F. Favereau 1997 p.353.

⁶⁶ Pour être juste, il faut mentionner ces remarques de P. Rolland : *Contrairement à ce qui est souvent affirmé, la langue [d]es ouvrages [du XIX^e s.] est d'une grande correction syntaxique. L'influence du français est certes sensible mais il faut se garder d'une analyse anachronique à ce sujet : l'introduction de mots ou de tournures venus du français a (notamment) pour fonction d'ennoblir la langue ; elle n'est pas (ou rarement) la conséquence d'une ignorance des formes populaires correspondantes ; elle n'est pas non plus un signe systématique de négligence ou de désinvolture vis-à-vis de la langue employée. (correspondance privée).*

p.220). D'origine populaire (et paysanne) dans leur très grande majorité, ils sont tout naturellement, comme leurs ouailles, des brittophones empiriques, qui pratiquent un breton marqué par leur lieu d'origine. Dans les situations de la vie quotidienne, c'est donc vraisemblablement ce breton premier qui devait se faire entendre. Qu'en était-il dans un contexte plus formel, où ils étaient susceptibles d'une certaine influence ? Comme on l'a dit, en général ils ont été amenés très jeunes à quitter leur milieu pour intégrer le séminaire. Le breton pour eux n'aura donc plus été pratiqué qu'entre pairs (d'où un brassage évident), lors des vacances (donc épisodiquement) ou dans le cadre de cours, où ils étaient exposés à une norme codifiée, en particulier par les ouvrages didactiques de Guillevic et Le Goff.

Au-delà de ces travaux de normalisation assez récents, c'est même dans toute une tradition littéraire déjà relativement ancienne qu'ils étaient baignés : des dictionnaires de Pierre de Châlons et Cillart de Kerampoul, aux livres de piété des abbés Pourchasse, Marion, Noury, Le Thuaut, A. M. Le Bayon etc. Une tradition fortement marquée par les parlers des abords immédiats de Vannes (Rolland, *ibid.*), mais très souple et en évolution rapide sur la période qui nous concerne. Elle subit ainsi l'influence des milieux romantiques et à coloration nationaliste de l'Académie Celtique : conformément aux principes de Le Gonidec, certains auteurs du XIX^e siècle prennent le parti de s'éloigner de la graphie du français (Belz 2000), qui avait constitué un modèle depuis l'époque du Moyen-breton. Les textes imprimés à l'époque offrent ainsi un aspect très différent suivant la sensibilité des auteurs : les écrits de Joubioux ou Joachim Guillôme paraissent souvent plus récents que d'autres textes bien plus tardifs. A partir de 1905, le dynamisme éditorial du mensuel *Dihunamb* (proche des milieux d'Eglise cf. Favereau 2003 t.2 p.200) va transformer plus en profondeur la norme écrite : des mots aux origines françaises trop flagrantes sont ainsi remplacés par des constructions *in abstracto* ou par des emprunts aux écrits finistériens : *Germaned* au lieu de *Alemanted*, *iéz* (puis par reconstruction étymologique, *iéh*), au lieu de *langaj*... Les rédacteurs de la revue feront preuve toutefois d'une grande parcimonie dans ce genre de procédés, de sorte que la langue de *Dihunamb* reste un modèle de transposition réussie à l'écrit de la langue populaire. Celle-ci n'a par ailleurs plus pour creuset le seul arrière-pays de Vannes, mais une région beaucoup plus vaste, bornée *grosso modo* par la limite des parlers en /z/ et des parlers en /h/, et correspondant assez bien à l'ancien diocèse antérieur à la Révolution⁶⁷. Certains termes graphiés conformément à des prononciations haut-vannetaises, parfois micro-territorialisées, y

⁶⁷ Les expressions *parlers en /z/* et *parlers en /h/* désignent ici les deux traitements possibles de l'ancien /θ/. Cette limite se voit par exemple sur les cartes de l'ALBB n°124 (sept-huit), 364 (chat-s) et 421 (lait).

sont donc remplacés par leurs équivalents bas-vannetais : *breur, getoñ, séh, em bo, ma helleët*, au lieu de *brér, guetou, séah, em bou, ma ellehet...*

Deux exemples au moins montrent cependant le caractère limité de la standardisation littéraire et la faiblesse de l'impact de l'écrit sur les parlers : d'une part chez quelques lettrés, la production pouvait continuer à échapper à des modèles contraignants, comme le montrent les poèmes de Pierre Laurent (qui ne fréquenta pas le séminaire...). Son œuvre, écrite au début du XX^e siècle prend beaucoup de libertés avec les normes établies, et présente un breton qui transcrit fidèlement le parler populaire de la côte morbihannaise. D'autre part, selon Thibault (1914), le gros de la population ne s'appropriait guère la langue de prédication, puisque décrivant la position de Pontivy comme carrefour linguistique, il indique que (...) *si vous allez, par exemple, aux sermons du Carême, vous aurez le spectacle assez curieux d'une foule de femmes aux coiffes diverses (...) serrées au pied d'une chaire du haut de laquelle un orateur prêche en un idiome conventionnel que toutes comprennent, mais que nulles d'entre elles, (...) ne parle, à vrai dire*. Mais il souligne par la même occasion l'existence autonome de ce breton ecclésiastique, qu'il nomme ici *conventionnel*.

A en juger par les derniers prêtres bretonnants d'aujourd'hui qui ont eu un destin linguistique comparable, les influences externes sont très variables, mais paraissent en effet peu déterminantes. Elles concernent essentiellement le lexique, beaucoup plus rarement le plan phonétique. Lorsque c'est le cas, elles se limitent à un certain style scolaire par un effort pour tendre vers la fidélité au son écrit, par un soin parfois excessif de l'articulation et une prononciation tendue, manifestement due à l'influence du français. Il est difficile de tirer des conclusions de portée générale cependant, car le degré de contrôle sur la langue semble lié à l'implication des personnes, à la volonté d'approcher un idéal de breton cultivé. Pour certains prêtres, le breton aura été une passion et un second sacerdoce, pour d'autres, sa connaissance n'aura pas revêtu d'importance particulière. Les premiers auront en général été marqués peu ou prou par les thèses nationalistes et se seront investis dans l'étude de la langue et les projets d'unification du breton. Les seconds (sans doute plus nombreux) auront pratiqué leur vernaculaire sans arrière-pensées, sans chercher à le transformer sinon à l'occasion, pour mieux se faire comprendre. Il est vraisemblable que ces deux types d'attitudes avaient déjà cours durant la période qui nous concerne.

Communes d'origines

À défaut d'un meilleur moyen fiable d'investigation, on peut à nouveau tenter de mieux identifier le breton pratiqué par les prêtres en examinant leurs communes de naissance. S'il est

plus prudent d'exclure l'hypothèse que les ecclésiastiques aient parlé un breton rigoureusement représentatif de leur région d'origine, on peut tout de même retenir que les parlers de ces régions en constituaient le soubassement. Il peut donc être pertinent de faire apparaître, à la façon du réseau matrimonial, les communes d'où était issue cette population afin de les corrélérer aux faits linguistiques. Les états nominatifs de la population présentent ainsi les différents ecclésiastiques ayant vécu à Malguénac pour la période qui nous intéresse :

	<i>Prêtre desservant</i>	<i>Lieu de naissance</i>	<i>Autres ecclésiastiques ou autres personnes composant le ménage</i>	<i>Lieu de naissance</i>
1936	Joseph Kerguen	Pluméliau	Religieuses enseignantes : A-Marie Duclos Agnès Le Drogo Une cuisinière Une infirmière	Guénin Neulliac Grand Champ Moustoir'ac
1931	Mathieu Calloch	Groix	Ses deux sœurs et une cuisinière	Groix
1926	"	"	"	"
1921	"	"	"	"
1911	Louis Jaffrélo	Priziac	Sa sœur et sa nièce Vicaire : François Vaillant	Priziac Damgan
1906	Noël Bodan	Plouray	Une cuisinière Vicaire: Julien Bellec	Glomel La Chapelle Neuve
1901	"	"	"	"
1896	Julien Le Gallo	Pluméliau	Vicaire: Ch.-Henri Le Cam	Naizin
1891	"	"	"	"
1886	"	"	Vicaire : Charles Sélo	Baden
1881	"	"	Vicaire : Pierre Hamonic	Pontivy
1876				
1872	Julien Le Gallo	Pluméliau	Ses deux sœurs et une domestique Vicaire : Emile Le Brazidec	Pluméliau St Jean-Brévelay
1866				
1861	Joseph Nicolas	Gueltas	Vicaire : Joseph Nio	Séné
1856				
1851				
1846	Grégoire Le Runigo	Erdeven	Vicaire : Joseph (Le) Cottier	Sarzeau
1841	"	"	Vicaire : Joseph Cottier	"
1836	Guénhael Martin	Plaudren	Un neveu et trois cousines Vicaire : Marc Baudic	Pas de mention Cléguérec

Cette présentation, on le voit, inclut également les autres personnes qui constituaient le ménage du prêtre. La présence de ces personnes est importante, car souvent issues de sa famille, elle montre que le prêtre n'était pas un locuteur isolé au milieu des Malguénacois. Dans l'hypothèse assez crédible où le breton était couramment pratiqué dans l'entourage du prêtre, ces intimes contribuaient à la fois à réduire chez lui l'influence du breton littéraire en maintenant le lien avec son milieu d'origine, mais aussi à diffuser auprès de la population des

formes spécifiques à leur parler. Non que le prestige du recteur ait englobé les personnes qui lui étaient proches (encore que cela reste possible), mais surtout parce que ces horsains, installés temporairement, bénéficiaient d'une légitimité qui ne leur imposait pas de se plier à la norme du groupe. Leurs parlers ne pouvaient donc pas non plus être pris comme repoussoir, contrairement à celui des natifs du pays *pourlet* par exemple.

Au vu des résultats qui ressortent de ce survol, Pluméliau semble se distinguer comme une commune assez prolifique s'agissant de fournir le personnel religieux de Malguénac. Cependant, il s'agit d'une impression en trompe-l'œil, puisque si cette commune est bien la plus citée, seules 5 personnes y sont nées sur les 34 que compte le tableau. La plupart des 20 autres communes de naissance ne compte qu'un seul représentant, trois à quatre au maximum, c'est-à-dire des seuils statistiquement non-pertinents, qui ne se prêtent pas à la cartographie. Globalement, on peut tout de même noter une certaine prééminence des communes du pays haut-vannetais : Gueltas, Plaudren, Guénin, Neulliac, Grand Champ, Moustoir'ac, La Chapelle Neuve, Naizin, Saint Jean-Brévelay, Cléguérec. Quelques communes assez lointaines, qui se rattachent à l'espace du breton littoral apparaissent également : Erdeven, Damgan, Baden, Sarzeau, Séné. Mais curieusement, au XX^e siècle, en dehors des religieuses enseignantes, c'est le domaine du bas-vannetais qui fournit quasi exclusivement la paroisse : Groix, Priziac, Plouray et même Glomel (s'agissant d'une cuisinière).

Paroisses de séjour

Il faut rappeler toutefois qu'avant 1872, les communes de naissance ne sont pas mentionnées, de sorte qu'il a fallu recouper les sources municipales ou départementales en ayant recours aux archives épiscopales. Celles offrent l'avantage de permettre une reconstitution du parcours suivi par chacun des prêtres concernés. Le tableau suivant présente donc les paroisses desservies avant et après leur séjour malguénacois, en remontant jusqu'au début du XIX^e siècle :

<i>Recteurs</i>	<i>Vicaires</i>	<i>Dates de séjour à Malguénac</i>	<i>Lieu de naissance</i>	<i>Paroisse de résidence précédente et/ou suivante</i>
Joseph Kerguen		1933-1946	Pluméliau	Quéven 1908 ; Sainte Anne 1921 ; Melrand 1922 ; Malguénac 1933 ; démissionne en 1946.
M. Calloch		1924-1933	Groix	Belz 1898 ; Crac'h 1913 ; Melrand 1919 ; Malguénac 1924 ; Vannes 1933 (aumônier à la clinique de Rohan)
	Fr. Le Vaillant	1908-1912	Damgan	Priziac 1905 ; Malguénac 1908 ; Locmaria (Belle Ile) 1912 ; Locminé 1919 ; Inzinzac 1931.
Louis Jaffrélo		1906-1924	Priziac	Ploerdut 1877 ; Le Faouët 1883 ; Pluméliau 1885 ; Calan 1902 ; Malguénac 1906 ; démissionne en 1924.

	Julien Bellec	1900-1910	La Chapelle Neuve	Kerfourn 1892 ; Malguénac 1900 ; Baden 1910 ; Bignan ; Saint Barthélémy.
Noël Bodan		1897-1906	Plouray	Cléguérec 1874 ; Gourin 1876 ; Malguénac 1897 ; meurt en 1906.
	Ch-H. Le Cam	1889-1900	Naizin	Malguénac 1889 ; Ploerdut 1900 ; Erdeven 1905 ; Sainte Brigitte 1911 ; Ploemel 1917.
	Charles Sélo	1883-1887	Baden	Malguénac 1883 ; Neulliac 1887 ; Saint Barthélémy 1907 ; démissionne en 1928.
	Pierre Hamonic	1878-1882	Pontivy	Malguénac 1878 ; Lorient 1882 ; Séglien 1901 ; Bignan 1906.
	Le Tutour	1877-1878	Brandivy	Remungol 1875 ; Malguénac 1877 ; Melrand 1878 ; part pour les missions d'Amérique.
	E. Le Brazidec	1868-1877	St Jean-Brévelay	Malguénac 1868 ; Quiberon 1877 ; Moustoir-Remungol 1888 ; démissionne en 1888.
Julien Le Gallo		1867-1897	Pluméliau	Kerfourn ; Guidel 1852 ; Malguénac 1867 ; démissionne en 1897.
	Joseph Nio	1860- ?	Séné	Malguénac 1860 ; Pluméliau ; Camors 1862 ; démissionne en 1871.
	Joseph Nicolas	1858-1867	Gueltas	Pontivy ; Lorient ; Malguénac 1858 ; Vannes 1867 ; Port-Louis 1881 ; meurt en 1883.
	Fortuné Frélaud	1857	Ploemeur	Sainte Anne ; Sarzeau ; Lorient, Malguénac 1857 ; Vannes ; meurt en 1858.
Patern Allain		1851-1857	Caudan	Plouray ; Priziac ; Le Sourn 1845 ; Malguénac 1851 ; meurt en 1857.
	J. (Le) Cottier	1840- ?	Sarzeau	Elven 1823 ; Ploemeur 1824 ; Malguénac 1840 ; démissionnaire.
	Marc Baudic	?-1840	Cléguérec	
Gr. Le Runigo		1837-1851	Erdeven	Plaudren 1814 ; Malguénac 1837 ; démissionne en 1851
	G. Martin	1807-1837	Plaudren	?
	Jean Bellec	1806-1807	Pluméliau	?
	F. Guillôme	1802-1805	Pluméliau	Meurt en 1805.

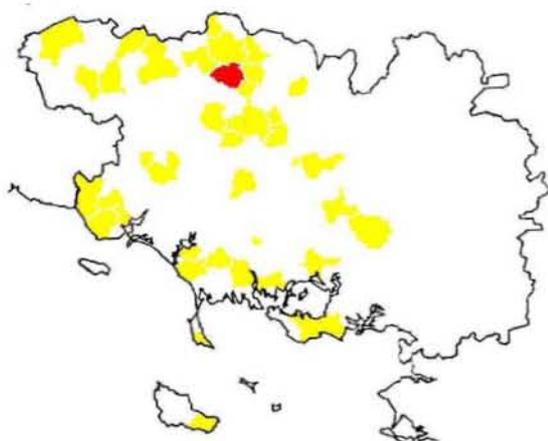
C'est une certaine impression d'anarchie qui se dégage au premier abord à la lecture de ce tableau : individuellement, d'une cure à l'autre, les prêtres semblent voyager en tout sens à travers le diocèse sans réelle cohérence dans leur parcours. Pourtant, reportées sous forme de cartes, ces informations dégagent certaines tendances structurantes :



Carte 15 : communes de naissance des prêtres ayant officié à Malguénac de 1800 à 1936

Si le pays haut-vannetais est certes bien représenté, les prêtres ayant séjourné à Malguénac aux XIX^e et XX^e siècles venaient de toute la partie bretonnante du nouveau diocèse de Vannes, correspondant au département du Morbihan. Mais à vrai dire, on voit se dessiner les frontières de l'ancien diocèse, ce qui exclut la région de Gourin, linguistiquement plus éloignée.

A l'examen des paroisses dans lesquelles ces prêtres auront été amenés à séjourner avant ou après leur installation à Malguénac, alors que le très net centrage sur la Basse Bretagne se confirme, l'excroissance gourinoise se voit malgré tout intégrée à l'ensemble :



Carte 16 : autres paroisses desservies par un prêtre ayant officié à Malguénac entre 1800 et 1936

Cependant, il est significatif de constater que les deux seuls prêtres qui séjournèrent dans des paroisses situées en dehors de l'ancien diocèse de Vannes étaient natifs de communes qui en étaient peu éloignées, tant linguistiquement que géographiquement : Noël Bodan, qui officie à Gourin de 1876 à 1897, avant de rejoindre Malguénac, est né à Plouray ; Louis Jaffrélo, vicaire au Faouët de 1883 à 1885, recteur de Malguénac en 1906, est lui né à Priziac. Manifestement, les procédures de nomination des prêtres prenaient donc en compte les aptitudes linguistiques des intéressés. Toutefois, si cette tendance était confirmée (ce qui nécessiterait une étude de plus grande ampleur), il faudrait convenir que, en ce domaine l'épiscopat raisonnait davantage à partir d'un préjugé déjà ancien, identifiant des dialectes autonomes et stables propres à chacun des anciens diocèses. Catéchismes et livres de messe étaient ainsi imprimés spécialement selon la norme de l'évêché de Quimper à l'usage des cantons de Gourin et du Faouët, quand les vernaculaires qui s'y parlaient étaient certainement plus proches des parlers de Priziac ou Plouray que des parlers bigoudens. Or c'est en compartimentant de cette façon l'espace de la langue bretonne en unités discrètes et en concentrant la mobilité des prêtres, à l'intérieur de ces unités, que l'Eglise aura pu faire un

temps exister réellement ce qui n'était au départ qu'une fiction : un breton vannetais unifié dans les niveaux de langue les plus soutenus, opposé à un breton réalisant une certaine synthèse entre Cornouaille, Léon et Trégor, relativement unifié également dans ses registres de langue les plus élevés.

L'itinéraire des prêtres nés à Malguénac, reconstitué grâce aux archives épiscopales tend à confirmer ce cloisonnement sur la base des anciens évêchés, comme le montrent le tableau suivant et surtout la carte :

<i>Prêtres nés à Malguénac</i>	<i>Naissance et décès</i>	<i>Paroisses occupées</i>
Joachim Guillôme	1797-1857	1821 Séné ; 1838 Pluvigner ; 1843 Kergrist
Guillaume Jégourel	1825-1902	1852 Languidic ; 1860 Ploerdut ; 1868 Ploemel ; 1870 Moustoir-Remungol ; 1878 Saint Caradec-Trégomel
Julien Hémonic	1831-1884	1857 Grand Champ ; 1871 Erdeven ; 1872 Plumergat ; 1877 Plumelin
Jean Guillôme	1841-1890	1867 Kerfourn ; 1873 Locmalo ; 1874 Le Tour du Parc ; 1876 Bieuzy
Yves Euzenot	1841-1929	1870 Le Tour du Parc ; 1870 Arradon ; 1876 Melrand ; 1876 Beauvais
Guillaume Hémonic	1843-1894	1868 Languidic ; 1887 Saint Gérard
Jacques Dondo	1844-1920	1869 Damgan ; 1869 La Chapelle Neuve ; 1872 Séglien ; 1879 Remungol ; 1888 Lauzach ; 1892 Nostang
Joseph Guillermic	1856-1910	1881 Lanvéneq ; 1883 Saint Patern ; 1895 Sarzeau ; 1906 Locmalo
Guillaume Hellec	1872-1929	1897 Surzur ; 1905 Pontivy ; 1919 Inzinzac ; 1924 Quéven
Pierre Le Drogo	1872-1943	1896 Ploemel ; 1901 Grand Champ ; 1904 Priziac ; 1918 Languidic ; 1920 Crac'h ; 1922 Noyal-Pontivy



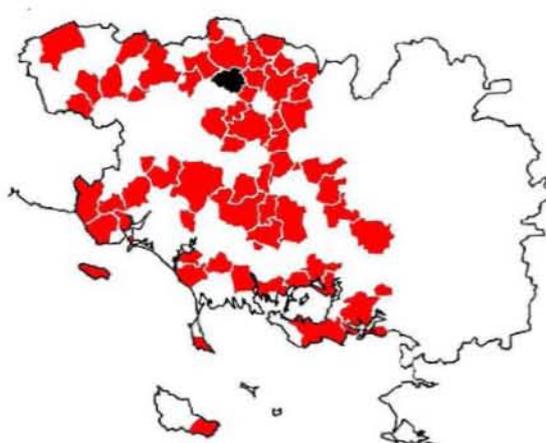
Carte 17 : paroisses desservies entre 1800 et 1936 par un prêtre né à Malguénac

La seule paroisse cornouaillaise desservie est Lanvéneq. Mais il s'agit d'un cas un peu atypique. Joseph Guillermic s'y installe en 1881 à sa sortie du séminaire, à l'âge de 25 ans. Il

n'y occupe donc qu'une place de vicaire, pour une durée de deux années. Il a été avancé que les prêtres finistériens voyaient comme une sanction leur nomination dans les paroisses réputées « vannetaises » de leur diocèse (Arzano, Rédéné et Guilgomarc'h), en raison des difficultés d'adaptation à une norme écrite qu'il ne maîtrisaient guère⁶⁸. Peut-être faut-il interpréter la nomination d'un Malguénacois à Lanvénegen de manière symétrique. Mais en 1883, il part pour la paroisse de Saint Patern, en Vannes, à un jet de pierre de la cathédrale, ce qui ressemble à une promotion. Ce parcours peut donc avoir été influencé par la personnalité du prêtre et ses relations avec sa hiérarchie. Si l'on fait abstraction de ce cas particulier, c'est donc bien la prégnance de l'ancien diocèse qui semble manifeste.

Le rôle décisif des prêtres

Lorsque l'on synthétise les trois cartes précédentes, c'est une fonction essentielle des prêtres qui transparaît : celle d'agents d'élaboration et de diffusion d'un breton médian, compréhensible partout.



Carte 18 : synthèse des cartes 15, 16 et 17

Car en définitive, les prêtres se déplacent à l'intérieur de tout l'espace du Morbihan bretonnant (et même parfois sur ses marges gallèses), ce qui permet à la population de se familiariser avec une norme relativement homogène, différente mais transparente aux parlers populaires. Dans la mesure où cette norme est l'apanage des gens d'Eglise (ainsi que de quelques lettrés bretonnants) et de situations d'élocution bien précises, les locuteurs ne peuvent que rarement en développer une maîtrise active. Elle ne provoque donc probablement pas un alignement des vernaculaires, pas plus qu'elle ne rapproche les parlers entre eux. Mais

⁶⁸ Un prêtre léonard n'aurait sans doute pas été plus à l'aise avec le breton parlé à Quimperlé (Broudic 1995 pp.137, 146) mais du moins pouvait-il s'y prévaloir d'une parfaite maîtrise du code écrit et jouir de l'image de détenteur du *vrai breton*.

la norme est bien connue de façon passive. Elle peut donc émerger à l'occasion, mais surtout, elle assure au parler populaire une sorte de subconscient linguistique : un arrière-plan qui relie entre eux les différents vernaculaires (identifiés comme variantes d'une même langue), qui entretient la mémoire de termes ou de formes sorties d'usage, ou d'autres qui n'y ont jamais été employés. Le prêtre joue donc dans la communauté linguistique un rôle de *moyenneur*, selon le vieux terme sorti de l'oubli par J.-C. Rufin⁶⁹.

3.4 - Bilan

Ce tableau de la population malguénacoise sur un siècle offre donc un panorama riche et surtout extrêmement mouvant. Bien avant les bouleversements radicaux de la deuxième moitié du XX^e siècle, c'est une société déjà en pleine mutation qui apparaît. Avec la naissance et la croissance de la société industrielle, les transformations économiques à l'échelle de l'Europe et du monde se répercutent également et irrésistiblement sur les campagnes pour les entraîner vers de profonds changements. De 1836 à 1936, les Malguénacois sortent d'une relative autarcie pour s'intégrer de plus en plus étroitement à la marche du monde extérieur, à de nouveaux réseaux et de nouvelles formes d'échanges. Tout cela va dessiner une nouvelle carte des rapports sociaux, même si c'est probablement à un rythme à peine perceptible pour les acteurs eux-mêmes, que la commune a changé de visage.

Lorsque l'on observe la société malguénacoise dans sa *verticalité*, l'une des tendances majeures qui se dégage est un grand mouvement de diversification, avec le développement d'une foule d'activités de services. La société se complexifie, et en ce sens elle se modernise. Même si beaucoup des fonctions et des métiers qui apparaissent alors étaient déjà connus et pratiqués, ils cessent d'être des activités d'appoint : jusque là marginaux, ou représentés uniquement en milieu urbain, ce sont désormais des métiers à part entières, qui ont leur place à la campagne. Le niveau d'éducation connaît également une véritable révolution, comparable aux grandes révolutions technologiques. Petit à petit, le mode de vie des habitants de Malguénac (au moins ceux du bourg) perd un peu de sa rusticité, et converge vers celui des petites villes. Car le bourg de Malguénac devient lui-même l'ébauche d'une petite ville, comme le montre la transformation de son aspect matériel même. En trois-quarts de siècle, ce qui n'était qu'un centre symbolique de la vie de la commune, va en devenir le centre effectif. Le gros hameau va doubler de population, devenant ainsi le principal centre de gravité où

⁶⁹ *Rouge Brésil*, Paris, Gallimard 2001, p.550.

s'élabore la micro-identité locale, et où se tissent la majeure partie des relations interpersonnelles.

L'hétérogénéité sociale et l'inégalité du partage des richesses sont un autre aspect de la société malguénacoise. Or, dans une large mesure, l'entrée dans le monde de l'économie concurrentielle va signifier l'élimination des plus faibles, qui pour bon nombre d'entre eux, prendra la forme de l'émigration. Les anciens artisanats, devenus inadaptés disparaissent, tandis que chez les paysans, les inégalités se creusent. La moyenne paysannerie parvient en fin de période à améliorer son sort, notamment en accédant à la propriété. Mais dans l'ensemble, le nombre de propriétaires en 1936 est inférieur à ce qu'il était un siècle plus tôt. Parallèlement, l'augmentation importante des journaliers et des domestiques fournit un indice de la persistance, voire de la progression du nombre de ceux qui vivent chichement. Et c'est également une caractéristique riche de conséquences. A certains égards, la précarité peut apparaître en effet comme un moteur des échanges. Qu'il s'agisse des paysans locataires, des journaliers et saisonniers ou des mendiants, une part importante de la communauté est constituée d'une population mouvante. Une population qui pour assurer sa subsistance est appelée à des degrés divers, plus ou moins régulièrement, pour plus ou moins longtemps, à quitter la commune et à se frotter au monde extérieur. Nombreux en 1836, leur nombre va encore augmenter au cours du XIX^e siècle, avant que l'émigration ne le réduise au XX^e. Le sort de ces « mouvants » et l'importance de leurs effectifs jouent un rôle déterminant dans l'élaboration du parler local, et ce dans deux directions opposées : d'une part, leurs contacts réguliers avec les populations environnantes font d'eux des agents de convergence avec les parlers voisins ; d'autre part, ils ont ainsi la possibilité de développer une conscience communautaire plus aiguë, donc d'affirmer et d'affiner les codes d'appartenance à la communauté linguistique malguénacoise. Cette cohésion communautaire est à souligner, car elle est à l'origine d'une forte identité paysanne, qui oppose ses membres au monde des villes. Elle transcende des clivages sociaux complexes, étouffe les conflits et impose à tous les mêmes normes. De cette manière, c'est donc un subtil équilibre, sans cesse renégocié, que les Malguénacois entretiennent entre autonomisation et intégration de leur parler à un cadre plus vaste.

Cependant, l'effet conjugué de toutes les évolutions en cours ont surtout pour principale conséquence d'ouvrir la voie au français. Dans cette société, le breton est au début vraisemblablement la langue exclusive de la quasi-totalité de la population. Le français y est doté de longue date d'un prestige, associé au pouvoir qui lui est attaché et que souvent il confère. Mais la pratique du français est largement étrangère à la population, car cette langue

reste un apanage urbain. En fin de période, la scolarisation et les nouveaux impératifs professionnels qui favorisent les contacts avec l'extérieur tendent à en généraliser la connaissance et l'usage. La relégation du breton au rang d'archaïsme paraît annoncée, alors que le français assume les fonctions de parler directeur. Dès lors, la possibilité d'une différenciation interne *verticale* du breton, c'est-à-dire corrélée à la stratification sociale, s'efface tout à fait : le breton est finalement la langue d'une seule catégorie sociale, la paysannerie au sens large, et il ne se décompose pas (ou plus) en sociolectes associés à des groupes précis. C'est donc sur un autre plan que la pertinence de la variation doit être recherchée, celui de l'*horizontalité*.

En guise de préambule, l'étude du paysage géolinguistique dans lequel s'inscrit Malguénac montre que la distribution spatiale de la variation se plie à une structuration bien précise de l'espace. Au-delà de la représentation du continuum linguistique, la distance linguistique n'est pas fonction de la distance physique : le partage des traits linguistiques n'est pas aléatoire et ne se déploie pas indifféremment dans toutes les directions. Au contraire, des lignes de fractures sont bien identifiables. A tel point qu'elles permettent d'accorder à certains traits une valeur emblématique, identitaire. Ce qui en retour peut favoriser l'émergence de nouveaux traits de différenciation... On a là une belle application de la pensée complexe, puisque l'on ne saurait dire en fait, si les différences linguistiques précèdent ou sont le résultat des (micro-)identités locales. Les données linguistiques semblent en fait unir plusieurs dynamiques distinctes : une sédimentation linguistique ancienne ; d'anciens réseaux de socialisation bien stabilisés et toujours actifs ; et sans doute l'action unificatrice de Pontivy, dont le poids augmente singulièrement au cours du XIX^e siècle. C'est donc d'une *superposition de réseaux* qu'il faudrait sans doute parler, articulant les faits historiques et économiques à une explication par *substrats*, à géométrie variable.

L'observation des communes de naissance des Malguénacois sur le dernier quart du XIX^e siècle et le premier tiers du XX^e fournit un moyen d'accès à ces réseaux, tant anciens que plus récents et en nette recomposition. Elle abonde d'ailleurs dans le sens des évolutions évoquées plus haut : tandis qu'elle indique les régions avec lesquelles les Malguénacois cultivent des liens privilégiés, elle souligne à quel point la commune est un espace de plus en plus ouvert. De toutes les communes voisines, Guern se détache très nettement. Si la proportion des Guernates reste assez modeste rapportée à la population totale, elle devance de très loin l'apport démographique des autres communes, et va même en s'accroissant. Non seulement l'ordre de grandeur atteint est tout à fait considérable, mais la réciproque semble également vraie, s'agissant des Malguénacois de naissance installés à Guern. De sorte qu'on

peut parler d'une certaine symbiose entre les deux communes. Le phénomène est d'autant plus remarquable qu'il n'est guère explicable *a priori*, sauf à remonter à des faits anciens, comme une possible unité primitive des deux paroisses. En élargissant le champ au-delà de Guern pour embrasser toutes les communes alentour, trois phénomènes s'imposent : un très net élargissement des réseaux de socialisation ; un recentrage important de ce réseau vers l'ouest ; enfin une plus grande intégration à l'économie et à la société françaises, dont témoigne l'émigration vers Paris et les liens conservés entre Malguénac et sa diaspora. Ces trois tendances sont déjà lourdes de signification et de potentialités sur le plan linguistique, tant dans l'évolution du parler local que dans ses rapports avec le français.

La comparaison avec le sort de quelques horsains installés sur la commune leur donne toutefois un relief particulier. Les premiers de ces horsains, pourvoyeurs de formes linguistiques divergentes, sont les ecclésiastiques. Non seulement dépositaires d'un breton normé et plus ou moins standardisé, ils sont également les ambassadeurs du breton populaire de leur région d'origine, qui continue à marquer leur parler. Or pour eux aussi, il y a un déplacement très prononcé vers l'ouest, s'agissant de leurs communes de naissance. Recrutés exclusivement à l'intérieur de l'ancien diocèse (d'Ancien Régime) de Vannes, les prêtres officiant à Malguénac au XIX^e siècle sont presque tous nés dans le pays haut-vannetais. Au tournant du siècle suivant et pendant plus de trente ans, Malguénac recevra des prêtres issus du pays bas-vannetais : Plouray, Priziac, Groix. La deuxième catégorie de horsains, les conjoints allogènes, marié(e)s à des Malguénacois(es) d'origine, laisse perplexe au premier abord. Car c'est le phénomène inverse qui s'observe. Alors que les horizons s'élargissent et que l'on ne s'est jamais autant marié à l'extérieur de la commune, c'est dans la région de plus grande proximité linguistique (hormis Cléguérec et Séglien) que l'on s'apparie le plus. Il y a même une sorte de repli du réseau matrimonial sur un *premier échelon des substrats*, qui forme un noyau linguistique relativement cohérent. Le phénomène peut s'expliquer cependant comme un mécanisme de défense d'une communauté davantage confrontée au monde extérieur et menacée de dilution.

Envisager quelles ont pu être les conséquences de ces évolutions sur le plan linguistique, nécessite d'articuler tous ces éléments. La période se divise alors globalement en deux temps : le XIX^e siècle finissant n'a pas encore transformé en profondeur un cours vraisemblablement plus ancien, où la commune vit presque en autarcie, et où les seuls échanges sont nettement orientés vers les régions de parlers haut-vannetais. Les contacts avec les parlers bas-vannetais sont tout de même une réalité occasionnelle (en particulier avec

Séglien), de sorte que certains phénomènes de convergences existent bel et bien. Mais sur les deux rives du Blavet, les parlers sont vraisemblablement peu différenciés. L'essor de Pontivy, en tant que place commerçante et administrative, a commencé à faire évoluer la situation. La fonction de creuset social des marchés est souvent avancée en dialectologie pour leur attribuer un rôle nivellateur. Rien n'est moins sûr cependant. Car c'est mésestimer la fonction de la variation diatopique qui est, selon Jean Séguy (1971), de *donner aux communautés voisines la faculté de communiquer tout en se démarquant par l'imbrication des différences*. Un marché, comme tout autre lieu de socialisation, peut donc en effet rapprocher des parlers déjà éloignés, où l'identité des locuteurs est bien assurée par un nombre élevé de traits divergents. Les besoins communicatifs permettent alors de limiter ces divergences en les contenant dans des limites acceptables. En revanche, lorsque deux locuteurs aux parlers proches sont mis en présence, c'est le phénomène inverse qui peut se produire : c'est la volonté de se différencier qui cette fois peut très bien l'emporter. Ainsi, pour qui habite à l'ouest du Blavet, l'adoption de traits bas-vannetais fournit sans doute le moyen le plus commode de se distinguer des habitants de sa rive est. Mais tant que les échanges avec le monde extérieur sont de faible intensité, la rapidité de l'évolution linguistique est très modérée. Tout s'accélère avec les bouleversements sociétaux qui marquent la France en quelques décennies. En fin de période, au milieu des années 1930, la diversification des besoins, la spécialisation de l'économie, l'amélioration des transports... ont essentiellement densifié les relations avec Pontivy. Mais en ce qui concerne les relations avec les communes rurales, elles se sont cette fois énormément développées en direction des régions de parler bas-vannetais. C'est donc dans deux directions que les Malguénacois doivent à présent affirmer leur identité linguistique. Et ils le font en puisant dans les ressources de leur propre parler : en accusant des phénomènes qui étaient déjà présents dans leur breton, simples habitudes articulatoires qui passaient inaperçues et ne se développaient pas tant qu'elles n'étaient pas investies de valeur symbolique. Ce qui explique d'une part que des traces de même nature puissent se rencontrer sporadiquement ailleurs (elles en restent au stade de traces là où elles n'ont pas de signification identitaire), et que d'autre part les mêmes évolutions se produisent sur une zone plus large que la commune : elles ont lieu là où les ressources linguistiques (les systèmes) sont proches, et où les identités se négocient dans les mêmes termes. Concrètement, la fermeture des voyelles longues, la diphtongaison de ces dernières au second degré d'aperture⁷⁰, ou le rhotacisme du /d/ intervocalique sont des phénomènes largement répandus.

⁷⁰ Par maintien en ce qui concerne certaines voyelles antérieures : /le:h/ > [li²x], *lait* ; ou par évolution

Mais ici ils représentent des solutions de différenciation, adoptées par quatre ou cinq communes contiguës⁷¹. Il est cependant difficile de dire avec certitude si cette solidarité linguistique est due à des liens oubliés, resurgis en puisant dans un matériau linguistique commun et déjà proche, ou si ce parallélisme tient simplement à une explication mécaniste et à une convergence des stratégies identitaires. Mais quoi qu'il en soit, ces communautés, en se rapprochant ont de plus tissé des liens interpersonnels, qui ont fini par les faire se ressembler comme des jumelles.

concernant les voyelles postérieures : /no:z/ > [nu³s], *nuit*.

⁷¹ Quatre communes, à savoir : Malguénac, Guern, Le Sourn, et Bieuzy, ou cinq si l'on y inclut Melrand un peu moins solidaire des autres.

4 – Sociolinguistique : Malguénac aujourd’hui

L’étude des caractéristiques internes du breton parlé à Malguénac nous a permis de faire connaissance avec ce parler et d’en dégager les principaux traits originaux. L’analyse historique des évolutions qui ont affecté la population depuis le XIX^e siècle aura permis en outre de jeter un peu de lumière sur le processus d’émergence de ces traits et de leur stabilisation sous leur forme actuelle. Une part importante du travail reste enfin à accomplir, pour définir et décrire comment cette langue est réellement parlée en pratique. Une telle étude va donc consister en la description du contexte socioculturel dans une perspective sociolinguistique. Il ne faut pas voir là un aspect marginal de l’analyse linguistique, dont la fonction serait de compléter un *noyau dur*, consacré à la description théorique, en l’assortissant de considérations empiriques et plus ou moins anecdotiques. Tout au contraire, la vision de la sociolinguistique qui est adoptée ici se range au point de vue de Ph. Blanchet, pour qui *la sociolinguistique n’est pas une partie du champ* [de la linguistique], *mais une théorisation du champ* (Blanchet & al. 2003 p.43). La linguistique envisagée de la sorte ne définit plus son objet (la langue) comme un système *fermé*, abstrait, où chaque élément se tient, mais comme un système *ouvert*, qui parce qu’il existe dans la tête des locuteurs, interagit avec l’ensemble de leurs activités. Dans la mesure où, selon la formule du CLG, *la langue est une institution sociale*, l’objet langue ne peut être séparé de la praxis : la façon dont elle se présente est le produit de son usage.

Se pose alors le problème de la définition de l’objet propre à la sociolinguistique. Décrivant des usages et des pratiques, la finalité d’une telle démarche vise-t-elle à appréhender la société par le biais de la langue, ou au contraire à mieux connaître la langue par l’analyse de l’usage qu’en fait la société ? Selon Baylon c’est la première approche qui est la plus courante et la plus opératoire, le langage devenant un *moyen de connaître* (1996 p.22). En écho à ce qui a déjà été exposé plus haut, on pourrait cependant objecter que ce projet relèverait plutôt de la sociologie du langage (cf. Canut 2000 et supra 1.2.2.2, § *Le pôle socio-historique*). Mais à vrai dire, la critique fondamentale est qu’il ne paraît pas pertinent de séparer de façon tranchée les deux versants de l’analyse sociolinguistique. Au nom de la méthode de la complexité, et en particulier du principe de récursivité qu’elle contient (cf. supra 1.2.1.3), il semble au contraire préférable de maintenir un dialogue entre ces deux directions et une attention aussi soutenue pour un domaine que pour l’autre. La relation entre système linguistique et usage n’est pas faite d’influences à sens unique, ni même d’échanges symétriques, mais de rétroactions en boucle, où causes et conséquences s’enchaînent de façon

inextricable. Le projet de cette section sera donc d'apporter une meilleure compréhension du parler de Malguénac, de ses zones d'équilibre et de tensions, mais également de mieux comprendre le monde des locuteurs qui en sont les dépositaires. Chacune des dimensions viendra informer l'autre, sans réellement que la priorité ne soit donnée à aucune.

Parmi les différents angles d'approche que recouvre la sociolinguistique, (cf. Boyer 2001 pp.18-19 ; Baylon 1996 p.36), deux en particulier semblent susceptibles de se plier à l'analyse des corpus disponibles et de fournir des résultats dignes d'intérêt :

- L'analyse variationniste, tout d'abord, issue de la méthode initiée par Labov. La réalité de la communauté linguistique malguénacoise imposera néanmoins un certain nombre d'adaptations : de par le nombre, la distribution partielle des usages de la langue et la prédominance de l'axe horizontal comme introducteur d'altérité, il y a loin de Malguénac aux locuteurs anglophones new-yorkais. Il s'agira donc avant tout ici de mesurer selon des principes analogues l'étendue de la variation interne et d'analyser quelques stratégies individuelles d'adaptation.

- L'étude de la dynamique sociolinguistique du breton de Malguénac dans un second temps. Celle-ci consistant en une batterie méthodologique combinant du *quantitatif* : évaluation du nombre de locuteurs, répartition par âge etc. ; et du *qualitatif* : domaines d'usage du breton, lieux et occasions de pratique, représentations symboliques etc.

4.1 – La variation dans le breton de Malguénac

Selon le mot de Jean-Baptiste Marcellesi, la langue peut se comparer à un mécanisme qui présente du *jeu*, un enchaînement imparfait de ses rouages, qui laisse plus ou moins de marge de souplesse dans une construction *a priori* prévisible (Marcellesi & al. 2003 p.28). Aucune langue en effet ne se présente sous la forme idéalisée et neutralisée des descriptions abstraites. Une langue n'existe que dans la conscience et dans les actes de ceux qui la parlent, et c'est la raison pour laquelle elle est faite d'hétérogénéité, d'approximations qui reflètent la vie de ses locuteurs. Formant une communauté relativement stable, socialement et géographiquement définie, l'identité linguistique des locuteurs malguénacois est faite de tous leurs échanges avec leurs voisins, dont on a vu qu'ils s'étaient particulièrement intensifiés au fil du siècle et demi écoulé. Le breton de Malguénac porte logiquement la trace de tous ces contacts tissés dans la durée et la démarche présente va consister à cerner le degré et les modalités de la variation au sein de ce parler. On recourra donc essentiellement ici à des méthodes quantitatives, par le biais de statistiques. Dans un

premier temps elles permettront de dresser un profil plus affiné du breton local, puis viendra l'analyse du parler de quelques locuteurs clés : soit des allogènes placés en situation de s'adapter à leurs interlocuteurs malguénacais, soit un locuteur malguénacais déjà étudié, contrefaisant le parler du pays *pourlet*.

4.1.1 – Variations internes

4.1.1.1 – Première impressions

A regarder de près le corpus, on finit par avoir l'impression qu'il n'existe pas deux locuteurs parlant tout à fait de la même manière. L'observateur (très) attentif aura ainsi pu remarquer par exemple que le mot *enfants*, apparaît à dix-huit reprises chez les locuteurs malguénacais et sous neuf formes différentes (sans tenir compte bien sûr des mutations, ni des différences de distribution de l'accent, puisqu'elles sont motivées par le contexte), comme présenté dans le tableau ci-dessous. C'est là bien entendu un cas extrême, puisqu'il est rare de rencontrer une telle élasticité de réalisation. Il peut d'ailleurs peut-être sembler abusif de parler ici de *formes* différentes, tant le glissement de l'une à l'autre est aisé, et peut être facilité par des causes externes comme le débit ou l'environnement phonique. Plutôt que les définir comme autant d'ensembles phonémiques stables, il est probablement plus légitime d'y voir des variations phonétiques à partir d'un prototype relativement flou.

Première voyelle	Deuxième consonne	Deuxième voyelle	Voyelle finale	Occurrences
y	g	a	i	vy'ga'li: (JD 13-22-5)
	j	a	e	vyja'lɛ (JD 13-22-10)
		ə	i	vyjə'li: (JD 13-22-9) vyjə'li: (MLB 5-07-9) byjə'li: (MLG 9-14-16)
		y	i	vyjy'li (MLB 5-07-10)
ə	j	ə	i	'vəjə'li: (JnLB 12-21-22)
u	g	a	i	vuga'li: (MALB 10-18-52) 'vuga'li: (PBf 13-23-27)
		u	i	vugu'li: (ALP 5-08-15)
		ə	i	ˌvugə'li (PBf 13-23-27) ˌvugə'li: (MD 12-20-17) vugə'li: (MT 12-20-16) vugə'li: (MT 12-20-16) bugə'li (MT 12-20-33) 'vugə'li (MT 12-20-36)
	j	ə	i	vujə'li: (MLB 5-07-16)
				buʝə'li: (MLB 5-07-24)

En tout cas, cet exemple témoigne bien de la marge de manœuvre dont dispose les locuteurs : certains d'entre eux se tiennent à une seule réalisation (hors accents), d'autres passent d'une variante à l'autre, mais aucun n'éprouve de problème de compréhension face à une variante dont il ne fait pas lui-même usage. D'une part en raison de leur très grande proximité ; d'autre part parce que la variation, dans le cas présent, est tellement répandue que toutes les formes possibles ont déjà été entendues des milliers de fois au cours d'une vie.

Il est même fort probable que beaucoup de locuteurs n'aient même pas conscience de l'existence de différences si minimes au sein de leur parler. Ainsi qu'il a déjà été dit, lorsqu'on les interroge à ce sujet en effet, tous déclarent que le breton de Malguénac est homogène d'un bout à l'autre de la commune (alors que des différences bien nettes l'opposeraient aux parlers des communes limitrophes). La relative hétérogénéité de la population et la répartition spatiale des personnes nées hors de la commune, qui ont été vues précédemment, laissent pourtant planer un doute. Et en effet, en s'en tenant au corpus, celui-ci permet bien d'isoler pour un certain nombre de locuteurs, sinon tous, quelques particularités qui dérogent à l'usage général :

- Chez TB émergent quelques très rares traits *pourlets* : elle prononce un [jət], *avec* (13-24-39), au lieu de ses habituels [gət] ; deux [ba], *dans* (13-24-27 et 13-24-132), au lieu de [bɛ] ; un [brə'ze:l], *guerre* (13-24-90), seule occurrence de ce type face à [brə'zi:l] chez elle comme chez pratiquement tous les autres informateurs ; un [ni bwe], *nous avions* (13-24-81), au lieu de [ni nʁe] et enfin un [ʁə'zɛm], *nous étions* (13-24-153), au lieu de [ʁə'zɔm]. Elle hésite aussi fréquemment entre deux formes pour exprimer *pour* : [avejt] (13-24-58) et [aʁi] (13-24-34), la première étant plutôt identifiable comme haut-vannetaise, la seconde bas-vannetaise. Enfin, elle prononce un [vezə] (13-24-9) assez difficile à interpréter pour [ve/ʁe], *est, forme d'habitude*, contrastant avec des réalisations généralement de type [ʁe], sauf une exception : [vi] (13-24-17).

- PBt ferme lui aussi en une seule occasion sa réalisation de [ʁe] en [ʁi] (8-12-18) ; dans la même phrase, il alterne [ˈpɔrtəmoˈniːʰ] et [ˈ{p}ɔrtəmoˈnɛː], *porte-monnaie* (8-12-22) ; les formes conjuguées du verbe être apparaissent également fermées à deux reprises : [win], *j'étais* (8-12-32) et [wim], *nous étions* (8-12-28). Même mouvement de fermeture dans [i tərˈhiːl], *qui tiennent* (8-12-9), au lieu d'un [i tərˈhøːl] qui aurait été plus attendu. A l'inverse, deux fois, il prononce [nə] pour [ni], *nous* (8-12-35) ; tandis que plus loin c'est une voyelle généralement fermée qui s'ouvre : [je], au lieu de [ji], *ils* (8-12-41). Phénomène très rare,

quelques /d/ intervocaliques résistent au rhotacisme dans [gude], *après* (8-12-40), ainsi que par deux fois dans [ur 'mara'du:r], *un marchand* (8-12-18), tandis que l'on relève plus loin [ur 'mara'rur] (8-12-26) et dans [skuladir], *instituteur* (8-12-4) (plus loin, ['sku'la'i:r]). Enfin, il utilise très occasionnellement la préposition /bɛ/ pour construire le participe présent (traduit différemment ici) : [bɛ 'tiskæjn], *qui apprenaient* (8-12-16) ; [bɛ p^or'mæjn], *qui se promenait* (8-12-22).

- PBF, par deux fois réalise une mutation /t/ > /h/ au lieu du rhotacisme décrit plus haut : [mə 'ha'rɛg], *mon beau-père* (13-23-14). Il prononce également un [nə], *nous*, au lieu de [ni] (13-23-8). Enfin, il fait quelquefois usage de la préposition /bɛ/ là où le /i/ est généralement de rigueur : [bɛ'rɔwk], *avant* (13-23-27) ; [bɛ 'brə'tõ:], *en breton* (13-23-30).

- JD prononce également un [nə] pour [ni], *nous* (13-22-36), ce qui reste une réalisation occasionnelle. Phénomène assez remarquable, il livre une réfection régulière du verbe avoir dans [mwɔn pə], *j'avais eu* (13-22-8). Ce phénomène est attesté comme bien vivant beaucoup plus au nord-ouest, mais on n'en aurait pas forcément soupçonné l'existence à Malguénac.

- JoLB prononce lui aussi deux fois [ba], pour [bɛ], *dans* (1-01-13 et 7-11-117) ; par ailleurs il utilise un [mi], *je*, comme pronom personnel sujet (1-01-10), alors que c'est [mə] que l'on attendrait dans cet emploi, tandis que [mi] apparaît normalement (en concurrence avec [me]) soit comme pronom objet, soit en position post-verbale.

- JnLB quant à elle prononce un [ni 'bɛ], *nous avons* (12-21-105), avec présence d'un [b] assez inattendu (bien attesté dans la région de Languidic essentiellement), qui tranche avec les formes [ni nɛ(s)] qui seraient prévisibles ; de même, on notera un ['ridjœ], *couru* (12-21-22), présentant à la fois l'absence de rhotacisme du /d/ intervocalique et la diphtongaison de la voyelle suivante.

- MLG prononce à trois reprises [nɔm] (9-14-5 ; 9-14-7 et 9-14-10) pour le réfléchi [inim] (difficilement traduisible), prononciation qui évoque presque les parlers haut-vannetais du sud ; elle alterne enfin deux fois pour le mot *depuis*, entre des formes à /d/ intervocalique évolué en /r/ et formes où ce /d/ est conservé : [a'u're] et [au:'ri] (9-14-20 et 9-14-29) face à [a hu'de] et [au'di] (9-14-15 et 9-14-29). Deux exemples se côtoient donc immédiatement, et il n'est même pas question ici de la variation des voyelles. La réfection régulière du verbe avoir est aussi présente chez elle, grâce à une occurrence ['dwen çə], *ils n'avaient pas* (9-14-14).

- ALP, qui prononce toujours des [r] là où la mutation grammaticale exige la lénition du /d/, laisse pourtant échapper un [ʁi zi'ska], *vous apprenez* (5-08-99), avec mutation en [z]. Plus loin, il prononce également le bas-vannetisme [ʁət], *avec* (5-08-105), au lieu de [gət], en principe exclusif à Malguénac ; enfin, il diphtongue la voyelle de [mⁱem], *même* (5-08-104), phénomène qui me paraît très inhabituel.

- MLM présente également plusieurs de ces particularités : la même diphtongaison, sur le même mot : [mⁱem] (5-08-128), ou sur d'autres : ['pjɛ^h] et ['pjɛ], *ce qui* (5-08-29 et 128) ; [pjɛ], *combien* (5-08-54, mais [pih], 5-08-28) ; la même exception à la mutation de /d/, réalisée en [z] au lieu de [r] dans [ɔm 'wɛ tə 'zɑ:s], littéralement : *nous sommes allés danser*⁷² (5-08-88) ; par ailleurs le /d/ intervocalique résiste également à tout affaiblissement dans [gu'de], *après* (5-08-102) ; enfin, ses interjections équivalentes à *bien sûr !* s'expriment toujours par une forme [syrasəz] (5-08-18), qui correspond plutôt à l'usage guernate, tandis que Malguénac utilise plus volontiers [syrasət].

- MT enfin se signale par la conservation (épisodique) d'un [ð] au lieu de [r] pour la lénition de /d/ et la spirantisation de /t/ : [mə 'ða 'ci:r], *mon grand-père* (12-20-14, mais [mə 'raid], *mon père*, quelques mots plus loin), [də 'ðəu ,vle· arn ə'jɛn], *à vingt-deux ans* (12-20-23, mais [tə rər'hœ:l], *pour tenir*, 12-20-14). Ce qui correspond sans doute à la prononciation ancienne, mais qui n'est généralement conservée qu'à l'est et au nord de Pontivy. La plupart du temps, c'est bien un [r] que l'on entend cependant : ['karcəlɛrəu 'kawɫ], *des brouettées de choux* (12-20-40). Pourtant le /d/ intervocalique résiste toutefois dans [ər 'hara'dəu], *les charretées* (12-20-42). Autre particularité récurrente, la prononciation en [-em] du morphème verbal du passé, première personne du pluriel dans [ʁəzɛm], *nous étions* (12-20-27), contre un habituel [ʁəzɔm], (cf. 12-20-33). On note chez elle aussi l'occurrence assez inattendue d'un [nəm], *nous avons* (12-20-14), soit une réfection régulière du verbe avoir. Elle aussi construit le participe présent grâce à la préposition /bɛ/ au lieu de /i/ : [bɛ 'labura], *travaillait* (12-20-14). Enfin, on relève également chez elle un [brə'zɛ:l], *guerre* (12-20-14), avec ouverture de la seconde voyelle.

4.1.1.2 – Pour aller plus loin

Après cette première évaluation sommaire, il paraît nécessaire de recourir à un dispositif d'observation systématique, qui permette de cerner le cœur et les limites du phénomène de la variation dans le parler de Malguénac. Cependant, toutes les informations n'étant pas d'un égal intérêt, il convient de définir quels sont les aspects les plus pertinents à retenir.

Variation fixée et variation libre

Pour ce faire, il faut tout d'abord préciser deux statuts de la variation : *fixée* ou *libre*. L'examen du cadre géolinguistique proposé plus haut et la proposition de structuration qui en découlait avaient permis de mettre en évidence un certain nombre de traits linguistiques marquant le parler de différentes régions, et les opposant de cette manière. L'évolution du /o:/ vieux-breton conduit ainsi à /œ(:)/ en bas-vannetais, face à /e(:)/ en haut-vannetais. On ne saurait tout à fait exclure que par le passé, un certain flottement ait existé en lieu et place de la claire répartition observable aujourd'hui. Mais à présent, il s'agit là d'une *variation fixée*, puisque aucun locuteur n'hésite ni n'alterne entre ces deux types de prononciations. Chacune représente une réalité phonémique, qui n'empiète pas sur la voisine (du moins pas au-delà du seuil normal de dispersion phonétique). D'où le rôle de marqueur social, en l'occurrence géographique, qu'elles peuvent jouer. A l'inverse, il peut exister une *variation libre*, quand à l'intérieur d'un même groupe de locuteurs peuvent coexister soit plusieurs réalisations d'un même phonème, soit l'alternance courante et aléatoire de phonèmes plus ou moins proches. Les neuf exemples du mot *enfants* cités plus haut en attestent, où aucune forme ne l'emporte véritablement, même si des tendances peuvent se faire jour. Pour reprendre l'exemple du /o:/ vieux-breton, il faut rappeler qu'en haut-vannetais, le /e(:)/ dont il est issu peut avoir des réalisations fermées en [i(:)]. Ce qui conduit même parfois (et souvent en ce qui concerne Malguénac), à son remplacement par le phonème /i(:)/. Mais cette variation reste *libre*, car elle conserve une certaine marge d'imprévisibilité (même très réduite), d'un locuteur, d'un groupe, ou d'un mot à l'autre. La variation fixée sépare donc des groupes de parlers de façon précise, là où la variation libre ne délimite que des zones tendanciennes. C'est donc un phénomène dynamique, qui dans une certaine mesure représente le moteur de l'évolution linguistique. A long terme, il est possible en effet qu'un certain nombre de variations libres en arrivent à changer de statut, à se figer, et ce faisant à dessiner de nouvelles limites sub-linguistiques dans un domaine donné.

⁷² Au figuré, l'expression signifie ici « l'eau a coulé sous les ponts ».

Le protocole d'observation

La variation fixée relève de la dialectologie, appliquée à l'étude comparative de différents parlers sur une échelle plus ou moins large, point qui a donc déjà été esquissé plus haut. Pour observer la variation interne au parler de Malguénac, c'est donc à la variation libre que l'on va exclusivement se consacrer. En ne retenant que les phénomènes suffisamment fréquents pour fournir un échantillon de taille critique, plusieurs variables émergent. Ils attirent ainsi l'attention par un certain degré d'hétérogénéité, qui pourrait manifester tantôt une influence de parlers voisins, tantôt au contraire la marque d'un habitus spécifiquement malguénacois. Dans la perspective qui nous préoccupe, il ne s'agira plus cependant de mesurer ces phénomènes de façon globale, comme il a été procédé pour le cas de la longueur secondaire. La tâche présente consistera à les observer à l'échelon individuel, pour éventuellement déceler des profils différenciés, qui pourraient témoigner comment ces influences sont implantées et progressent dans le parler local, ou au contraire se heurtent à une force d'inertie.

- Sur le plan lexical, il s'agit de la distribution de six variantes :
 - /bɛ/ et /i/, préposition *à, dans, en*. Apparemment présente dans toute la région de Pontivy (c'est-à-dire également à l'est du Blavet), /bɛ/ correspond au /ba/ courant dans une vaste zone centrale de la Basse-Bretagne. La progression de cette forme est donc un indice certain de l'influence du nord-ouest. Plus l'influence de ces régions est importante, plus la proportion de /bɛ/ sera significative, et réciproquement.
 - /a/ et /dja/, *de*. Cette deuxième forme est assez surprenante car elle n'est guère attestée, si ce n'est, furtivement, par l'ALBB (cf. carte 6, *d'ici*). Les outils de standardisation littéraire que sont les dictionnaires l'ignorent, tout comme, à ma connaissance, les descriptions du breton populaire.
 - /ja/ et /jɛ/, *oui*. Au dire des locuteurs, cette opposition est un marqueur d'appartenance géographique. La première forme serait caractéristique des parlers du pays *pourlet*, tandis que la deuxième le serait des parlers haut-vannetais de la région de Pontivy. L'observation sommaire des comportements linguistiques laisse cependant légèrement sceptique quant à l'étanchéité d'un tel compartimentage, d'où l'intérêt d'une évaluation précise.

- Sur le plan phonologique, le phénomène de fermeture des voyelles (pratiquement généralisé dans le cas des voyelles longues, moins en ce qui concerne les brèves cf. Le Pipec 2000 p.116) rend intéressantes à étudier les réalisations phonétiques de quelques phonèmes. On a déjà vu qu'en principe, certaines voyelles ont migré d'un degré d'aperture, tandis que d'autres évitent l'assimilation complète grâce à un léger mouvement de diphtongaison⁷³. Le phénomène est d'autant plus remarquable qu'il est absent des parlers bordant Malguénac tant à l'ouest (bas-vannetais) qu'à l'est (haut-vannetais intérieur). En revanche, il semble partagé peu ou prou par toute la zone de transition qui a été définie comme celle du *haut-vannetais du nord-ouest*. Mais ces réalisations n'y sont pourtant pas absolument systématiques. Elles subissent parfois la concurrence de réalisations plus ouvertes, alignées sur les parlers voisins. Il est donc précieux d'évaluer avec précision l'importance de ces deux tendances, qui fournit un marqueur identitaire de premier ordre⁷⁴. Trois critères semblent particulièrement productifs et intéressants à ce titre :
 - Le /e/ marquant le morphème de passé à la troisième personne du singulier. Il semble résister relativement bien à la pression de la fermeture, mais la concurrence est très intense entre les réalisations [e] et [i] (pas de diphtongaison ici puisque phonologiquement, la voyelle est brève, même si sa position finale la rend souvent phonétiquement longue).
 - Le /o:/, qui tend à se réaliser [u^o], mais qui parfois s'ouvre en [o:]. Parallèlement, concernant les brèves, des cas d'alternance entre [u] et [o] (qui dénotent cette fois des permutations de phonèmes /u/ et /o/) apparaissent dans quelques termes du lexique. Ces deux phénomènes seront ici confondus, étant entendu qu'ils témoignent tous deux de la tension existant entre les deux premiers degrés d'aperture des voyelles postérieures.
 - Les /i(:)/ internes aux lexèmes (donc sans valeur grammaticale), spécifiques aux parlers haut-vannetais du nord-ouest, correspondant à des /e(:)/ dans les groupes de parlers voisins. Certains sont sans doute possible non-étymologiques, c'est-à-dire issus de la fermeture de /e(:)/, comme /^lbrir/, *frère*. D'autres pourraient être anciens, comme /^ldi/, *jour*, à moins qu'il ne s'agisse de rétablissements après une phase transitoire, soit l'évolution */i > e > i/. Ceci pourrait en tout cas expliquer

⁷³ La diphtongue peut toutefois être perdue lorsque le débit rapide d'un mot ne permet pas sa pleine articulation.

⁷⁴ Qui en tant que tel échappe pourtant aux locuteurs.

(aux côtés de la familiarité linguistique avec des locuteurs extérieurs), pourquoi des réalisations [e(:)] se rencontrent à des degrés variables selon les termes, au lieu de la réalisation attendue [i(:)].

Le domaine de la morphologie ne peut malheureusement pas fournir d'éléments observables. Non qu'elle ne comporte aucun détail pertinent : le morphème de première personne du pluriel au passé /-əm/ peut surprendre, face à des formes en /-em/ beaucoup plus répandues ailleurs (deux occurrences de ce type dans le corpus)⁷⁵. Il aurait par ailleurs été intéressant d'évaluer la fréquence d'apparition du morphème /-a/ à la troisième personne des verbes conjugués au présent de l'indicatif. Mais ces deux cas de figure, ou leurs alternatives, apparaissent trop sporadiquement pour constituer une masse critique.

Résultats bruts...

Les critères d'observation ayant été déterminés, l'étape suivante a consisté à procéder au comptage des occurrences de chacun d'entre eux. En raison de la fréquence très élevée des phonèmes /i/ et /i:/, seul un échantillon de 23 termes, (qui constituent l'essentiel des occurrences avérées et qui seront abordés plus loin) a fait l'objet d'un relevé détaillé. Ce qui permet de dresser le tableau suivant :

	<i>Lexique</i>						<i>Phonologie</i>					
	<i>dans etc.</i>		<i>de</i>		<i>oui</i>		<i>/-e/ (verb.)</i>		<i>/o(:)/</i>		<i>/i(:)/ (lex.)</i>	
<i>Informateurs</i>	<i>/bɛ/</i>	<i>/i/</i>	<i>/a/</i>	<i>/dja/</i>	<i>/ja/</i>	<i>/jɛ/</i>	<i>[e]</i>	<i>[i]</i>	<i>[o]</i>	<i>[u]</i>	<i>[e]</i>	<i>[i]</i>
<i>TB</i>	23	12	0	0	14	15	65	74	13	8	38	90
<i>PBt</i>	49	22	7	12	14	22	80	104	9	24	41	82
<i>PBf</i>	19	16	1	1	4	20	30	57	8	14	11	65
<i>JD</i>	14	9	1	1	0	13	15	8	3	3	8	18
<i>MALB</i>	6	3	0	0	1	7	4	5	3	1	5	7
<i>JoLB</i>	20	8	9	0	8	5	83	11	6	7	5	51
<i>MJLB</i>	13	13	1	0	8	7	28	7	11	7	11	43
<i>PLB</i>	6	1	0	0	1	7	13	14	5	3	3	15
<i>JnLB</i>	26	8	0	0	13	9	30	72	10	6	19	42
<i>MLB</i>	8	12	0	0	4	6	10	3	0	2	4	19
<i>MLG</i>	16	16	0	2	5	22	40	34	7	14	29	53
<i>ALP</i>	13	22	3	1	3	13	17	14	8	10	15	41
<i>MLM</i>	11	25	4	3	7	20	31	32	9	4	25	34
<i>MT</i>	26	8	0	0	2	9	36	46	3	3	20	27
Total	250	175	26	23	84	175	482	481	95	106	235	587

⁷⁵ L'usage de /-əm/ est d'autant plus inhabituel qu'il marque le présent dans environ les deux tiers du domaine bretonnant (cf. ALBB c. 349). Mais à Malguénac, c'est /-am/ qui assure cette fonction, la distinction reste ainsi assurée : /pə ˚gã'nəm/ *quand nous chantons* ; /pə ˚gã'nəm/, *quand nous chantions*.

Il faut préciser que par souci de simplification, les timbres phonétiques ambigus ont été ici assimilés au timbre cardinal le plus proche : [i] = [i] ; [e] = [e] etc. S'il est malaisé de se faire une idée précise des résultats à ce stade, on peut déjà au moins constater quelques tendances :

- Dans l'opposition familière en breton entre le /bɛ/ et le /i/, c'est donc le premier qui domine assez largement. Le second garde tout de même de bonnes positions, en particulier grâce à des locutions telles que /i 'rawk/, *avant*, ou /in 'dro/, *de nouveau*, où la distribution de /bɛ/ est assez improbable (mais pas totalement impossible, puisqu'on en relève quelques exemples chez PBt (8-12-31), Pbf (13-23-27 et 41) et MALB (10-18-41). Cet usage est par ailleurs mieux attesté en bas-vannetais).

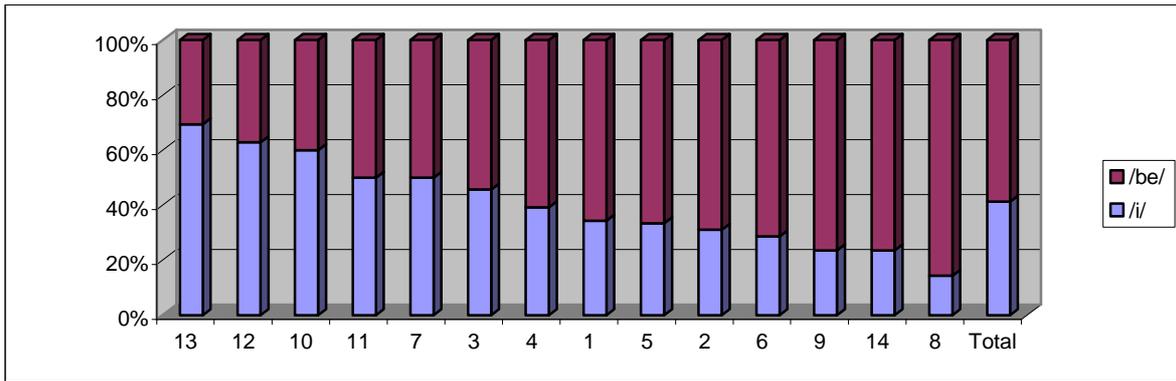
- La représentation unanimement partagée par les Malguénacois associant le /ja/ au pays *pourlet*, par opposition à leur propre /jɛ/, prend du plomb dans l'aile. On s'aperçoit ainsi que tout en demeurant très nettement minoritaire (deux fois moins présent que son concurrent), ce /ja/ est loin d'apparaître de façon fugace.

- La tendance à la réalisation fermée des voyelles trouve une première illustration chiffrée, qui démontre dans une certaine mesure le caractère aléatoire du phénomène : de l'ordre de la moitié des occurrences pour les deux premiers critères, contre plus des deux tiers pour le troisième. Le tout avec des différences significatives selon les informateurs.

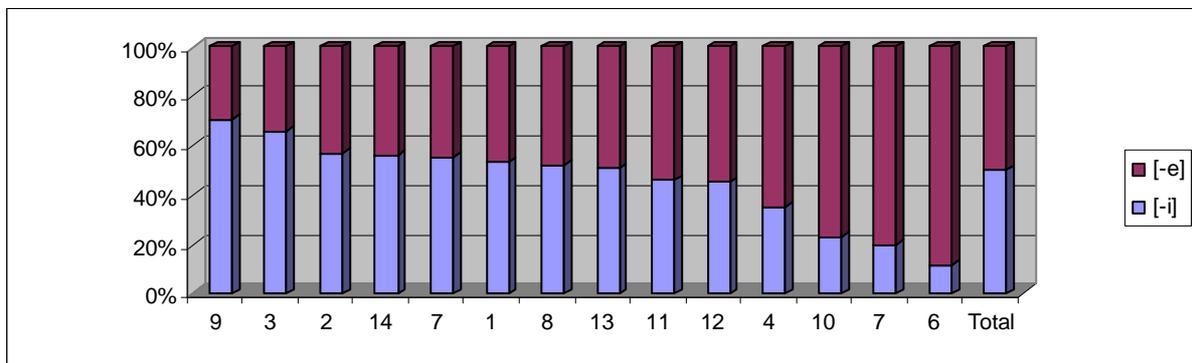
Le nombre trop faible d'occurrences de /a/ et /dja/ ne permettra pas de les retenir dans une projection statistique. Le faible volume de paroles produit par certains informateurs amène à douter de la pertinence de les y intégrer également. Leur contribution, qui peut alimenter la base de calcul total, pourra donc en revanche être négligée en tant que phénomène individuel si elle semble de nature à fausser l'interprétation.

...et essai d'analyse

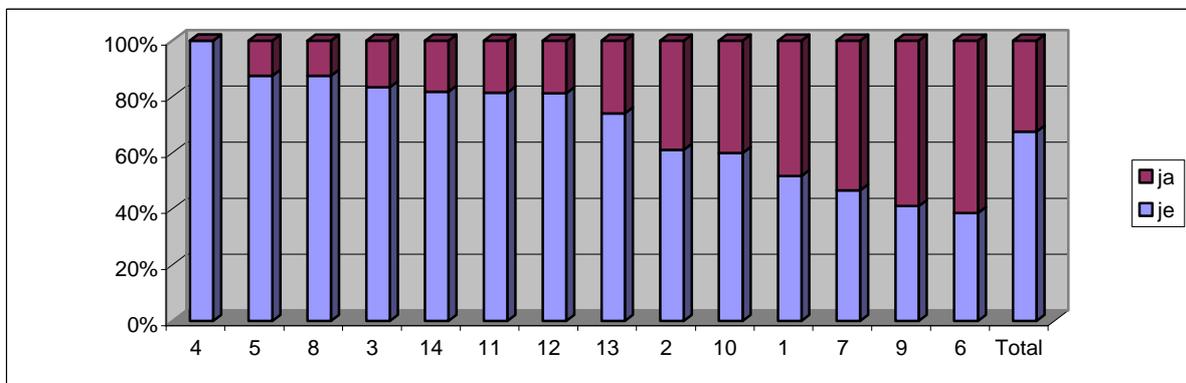
Les trois diagrammes suivants permettent de matérialiser séparément une partie de ces résultats, en établissant un classement selon les informateurs :



1 - Proportion décroissante des formes /i/ chez 14 informateurs malguénacais (cf. nomenclature sous le troisième tableau ci-dessous)



2 - Proportion décroissante des morphèmes du passé réalisés [i]



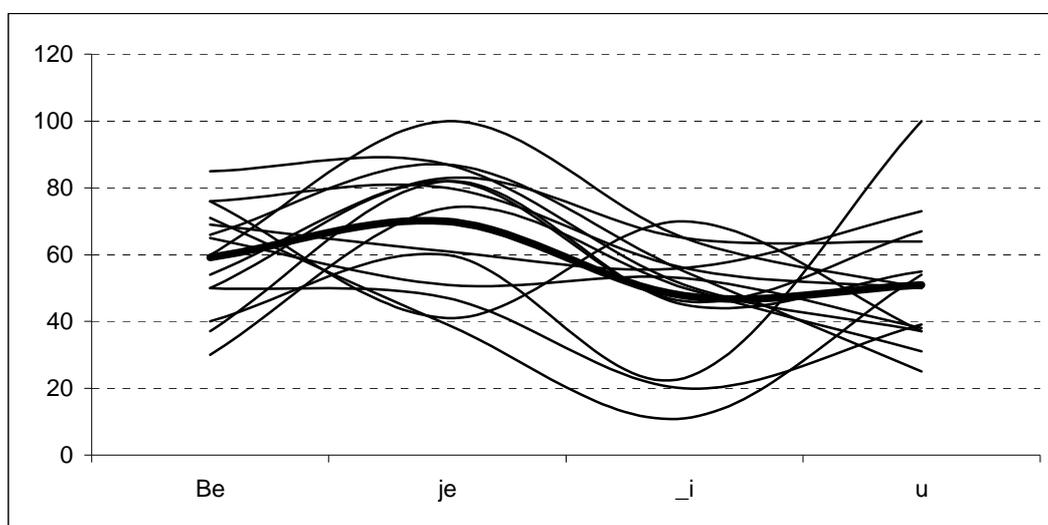
3 - Proportion décroissante des formes /jɛ/ chez 14 informateurs malguénacais

Nomenclature : 1 : TB ; 2 : PBt ; 3 : PBf ; 4 : JD ; 5 : MALB ; 6 : JoLB ; 7 : MJLB ; 8 : PLB ; 9 : JnLB ; 10 : MLB ; 11 : MLG ; 12 : ALP ; 13 : MLM ; 14 : MT

Chose curieuse, quelques indices laissent entrevoir une relative corrélation entre ces séries : JoLB (représenté ici sous le n° 6) occupe ainsi la dernière place à la fois pour les morphèmes du passé en [i] et pour les occurrences de /jɛ/, alors qu'il affiche également des valeurs parmi les plus basses pour la proportion de /i/ préposition. Sa femme, MJLB (n°7) le suit d'ailleurs de près dans les deux derniers diagrammes, mais pas dans le premier. Les

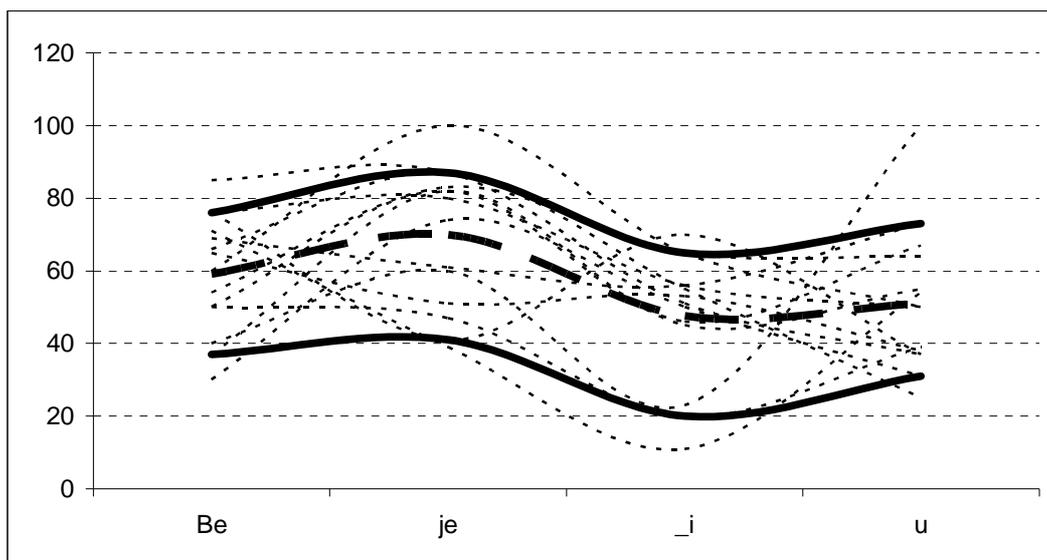
classements de MLM et ALP (n° 12 et 13) sont plus irréguliers puisqu'ils oscillent entre les premières places et le milieu du tableau, mais ces proches voisins dans la vie ne sont jamais très loin non plus dans les diagrammes.

L'enjeu de l'analyse va être cependant de donner une plus grande lisibilité d'ensemble à ces résultats. Il est aussi de dégager des profils types afin de déterminer non seulement les tendances générales du parler étudié, mais aussi de mettre en évidence d'éventuels personnalités ou groupes qui s'en écartent, et d'en éclaircir les raisons. Après mûre réflexion et quelques tâtonnements, une démarche en particulier m'est apparue assez intéressante. Les colonnes de chiffres ci-dessus peuvent ainsi être transposées sous la forme de courbes. Pour permettre la comparaison il est néanmoins nécessaire de transcrire les données brutes en pourcentages et par souci de clarté, de ne retenir qu'une seule réponse par critère (le dernier d'entre eux, les réalisations de /i(:)/ internes aux lexèmes a cependant dû être écarté dans un même souci de lisibilité : les résultats étaient peu différenciés selon les informateurs, et l'on aboutissait à un resserrement excessif des courbes. Ce phénomène sera donc vu séparément plus bas). On obtient alors le graphique suivant, où chaque courbe fine figure un informateur, tandis que la courbe en gras indique la moyenne des pourcentages obtenus :



Pourcentages comparés chez 14 informateurs de quatre variables du breton de Malguénac : occurrences de /bɛ/ et de /jɛ/, réalisations fermées [i] pour /e/ morphème du passé et [u] pour /o/

On ne peut être que frappé par le quasi-parallélisme qui affecte de nombreuses courbes entre elles. A quelques exceptions près, qui seront discutées plus loin, la plupart offre un tracé présentant le même mouvement ondulatoire. La régularité des réponses est telle, que pratiquement toutes les courbes s'inscrivent dans un couloir, comme indiqué ci-dessous :



Tendance générale de quatre variables du breton de Malguénac selon 14 informateurs

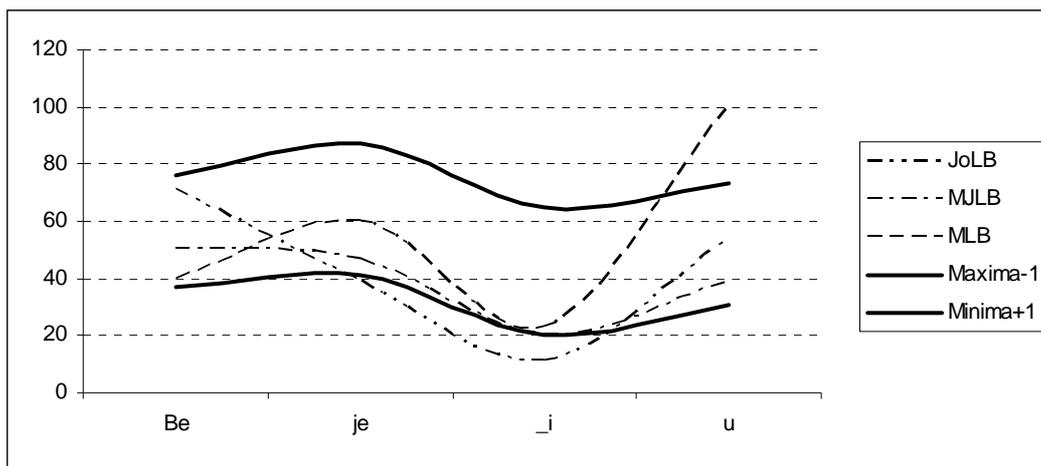
Dans ce dernier graphique le couloir est obtenu en traçant deux courbes supplémentaires à partir des avant-dernières données minima et maxima (faute de quoi, toutes les courbes y seraient incluses). Ces deux courbes apparaissent en gras, tandis que la moyenne est toujours donnée comme point de repère en pointillés gras.

Trois infra-normes ?

Un tel niveau de corrélation signifie une prévisibilité des différents phénomènes en lien les uns avec les autres : si la proportion de /bɛ/ atteint un niveau x , celle de la réalisation [i] du morphème /-e/ sera de l'ordre de y , avec une valeur de y fixe par rapport à x etc., ce qui n'a pourtant rien d'évident *a priori*. Mais des dissonances apparaissent aussi nettement en filigrane. En fait, à l'intérieur du couloir, ce sont plusieurs groupes qui semblent se côtoyer :

1 – Le premier est composé des trois locuteurs dont les courbes groupées forment une sorte de seuil inférieur : JoLB, MJLB et MLB (graphique ci-dessous). Il ne paraît guère pertinent de lier leurs particularités linguistiques à leur lieu d'origine, puisqu'ils se sont tous trois beaucoup déplacés soit à l'intérieur, soit à l'extérieur de la commune (cf. leur présentation). En revanche, il n'est pas anodin de souligner que les deux premiers sont mari et femme, et que la troisième fut leur voisine (au Petit Penny) pendant une douzaine d'années. Si cette dernière fait une sortie spectaculaire du couloir en fin de parcours, il faut modérer cette impression : la courbe atteint en effet 100 % de réalisation [u] et aucune réalisation [o], mais ces 100 % ne représentent en fait que deux occurrences (cf. tableau)⁷⁶.

⁷⁶ A cette réserve près, la courbe de MLB s'aligne si bien sur les deux autres qu'elle me paraissait tout de même représentative malgré le peu d'items qu'elle figure.



De ce trio, c'est en fait JoLB qui se démarque le plus de la norme malguénacoise, puisqu'il sort nettement du couloir à cause d'un niveau remarquablement faible de morphèmes du passé en [i]. Sa proportion de /jε/ est aussi notablement faible, mais par ailleurs, ses /bε/ sont nettement plus fréquents que la moyenne. Par comparaison, la courbe décrite par sa femme, MJLB est en revanche parfaitement parallèle tant à la limite basse du couloir qu'à la courbe des moyennes. Il n'est pas exclu cependant que les traits langagiers quelque peu excentriques de JoLB ne soient le résultat du *paradoxe de l'observateur*. La présence intimidante du magnétophone aurait ainsi fait émerger un breton plus ou moins apprêté, ne correspondant pas tout à fait au parler spontané. J'avais déjà constaté, à la suite de plusieurs années d'entretiens et d'écoute, une certaine tendance dans ce sens. Menant régulièrement de petites enquêtes linguistiques (en particulier pour mon mémoire de maîtrise, mais aussi bien avant), il répondait souvent à mes questions par des formes qui me paraissaient venir d'ailleurs, en particulier du pays *pourlet* (et on verra plus bas qu'il était capable de pousser la roublardise assez loin...). Il fallait alors que sa femme intervienne, en lui rappelant que j'étais là pour étudier *le breton de par ici...* Ce soupçon se confirme lorsqu'on observe de plus près les différentes parties du corpus dans lequel il intervient. Dans les deux premiers entretiens, il est seul face au micro. La situation de stress est donc maximale, ainsi que l'effort de contrôle sur le langage (cf. Labov 1972 p.139). Les réalisations en [e] du morphème de passé atteignent alors 73 occurrences, contre seulement 4 réalisations en [i]. A l'inverse, dans le dernier entretien auquel il contribue, il est engagé dans une conversation avec sa femme et JLP. Il est permis de penser que le stress est alors beaucoup moins important. Or dans cette situation, le ratio est de 10 [e], pour 7 [i]. Ces données sont évidemment trop faibles pour être parfaitement fiables, mais elles laissent entrevoir un réflexe d'adaptation qui sera vu plus en détail plus bas. Pourquoi cependant

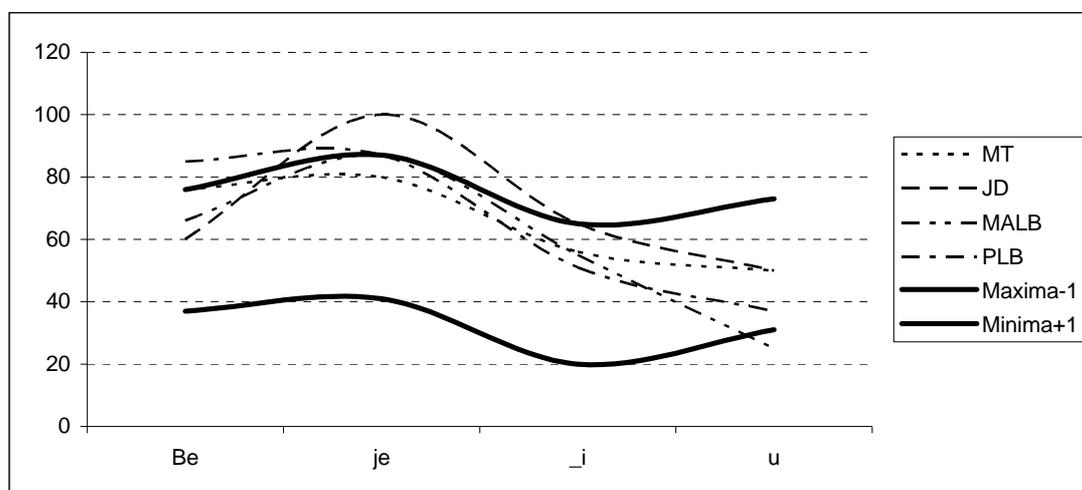
chercher à contrefaire un tant soit peu le breton bas-vannetais, si toutefois il s'agit bien de cela ? Probablement en raison d'un complexe du patoisant. Les locuteurs malguénacois savent bien que leur parler n'est pas une forme de référence en dehors de leur petite communauté. Mais cette génération, qui a été superficiellement alphabétisée en breton, sait également qu'il existe une ou des formes plus prestigieuses de breton, le mythique *vrai breton*, celui des livres de messe. Or ce breton livresque, s'il est bien compris n'est pas maîtrisé activement. Placé en situation de fournir un effort de correction linguistique, un locuteur habile et qui a eu l'occasion d'entendre autre chose que son parler natal, emploie tout naturellement les formes exotiques qu'il connaît.

Au premier abord, le comportement linguistique de JoLB peut donc paraître légèrement déviant (au sens purement statistique du terme). Mais il faut tempérer cette impression : s'il sort du couloir, c'est pour y rentrer aussitôt après. Et au vu de la courbe qu'il dessine, ce comportement reste tout de même subordonné à la physionomie du parler local. En définitive, on serait tenté de parler plutôt d'anticonformisme. Passant d'un niveau élevé pour un item à des valeurs très basses pour d'autres et revenir ensuite dans la moyenne, il joue sans cesse avec la limite d'acceptabilité. Même si son parler a pu être ici infléchi pour les raisons évoquées plus haut, il n'est bien question que d'inflexion, et non pas de transformation en profondeur. Il reste donc permis d'avancer que son parler naturel se rapprochait fort des données présentes, ce que laisse aussi penser la comparaison avec les profils de sa femme, MJLB et de son ancienne voisine MLB. Or comment expliquer cet écart à la norme, partagé par ces trois locuteurs ? Après son installation en ménage, MJLB a peu voyagé hors de la commune ; MLB quant à elle, a acquis le breton relativement tardivement dans l'enfance, à son arrivée à Malguénac (sa mère, originaire de Guern, lui parlait en français lorsqu'elles habitaient à Paris). Il est donc peu probable qu'elles aient été à l'origine du phénomène. L'explication est beaucoup plus plausible venant de JoLB. Comme sa femme, il effectua des campagnes saisonnières en Beauce, au cours desquelles il côtoya des locuteurs de nombreuses régions. Mais contrairement à elle, il les effectua nettement plus jeune, et surtout, il ne cessa pratiquement jamais de se déplacer. Son métier de maçon et couvreur l'entraîna régulièrement aux alentours, et en particulier dans le pays *pourlet*. En outre, il faut souligner sa remarquable capacité à saisir et à s'appropriier des différences linguistiques même minimes. Habitué à entendre (et à imiter à l'occasion ?) un breton aux sonorités chantantes⁷⁷, il se sera ainsi laissé

⁷⁷ C'est ainsi qu'est souvent décrit le breton du pays pourlet par les Malguénacois. L'expression est sujette à caution, puisqu'elle reflète seulement le point de vue de celui qui l'emploie, mais il semble en fait que toute langue qui ne diffère profondément de celle de l'observateur que par la phonologie et l'économie accentuelle produit le même effet, comme l'italien pour des locuteurs francophones.

influencer plus ou moins consciemment et se sera éloigné de l'usage malguénacois dominant, avant d'infléchir à son tour le parler de sa femme. Qu'un seul homme ait pu entraîner tout un groupe de locuteurs paraît surprenant. Néanmoins, c'est peut-être bien ce qui s'est passé, on le constate aux profils nettement différents du breton de MJLB et celui de sa propre sœur (cf. infra). On voit ainsi apparaître un moteur de la variation, qui est le réseau d'interconnaissances. Un réseau qui à une micro-échelle agit comme un laboratoire où se constitue une *micro-norme* de hameau, ou une *infra-norme* à l'intérieur du parler de la communauté linguistique.

2 – Les deuxième et troisième groupes ne sont pas aisés à distinguer l'un de l'autre. Tous deux rassemblent les locuteurs qui se situent le plus près de la moyenne, ce qui représente en tout huit informateurs. Si l'on tient compte d'une marge d'erreur raisonnable, on pourrait même arguer que ces deux groupes n'en forment qu'un, par opposition au premier d'une part et à celui qui sera abordé plus loin d'autre part. Cependant, en y regardant de près et en procédant à plusieurs essais de commutation ou de superposition des courbes, on s'apercevra qu'il existe là une moyenne haute et une moyenne basse, de telle sorte que l'on peut les grouper de la façon suivante :

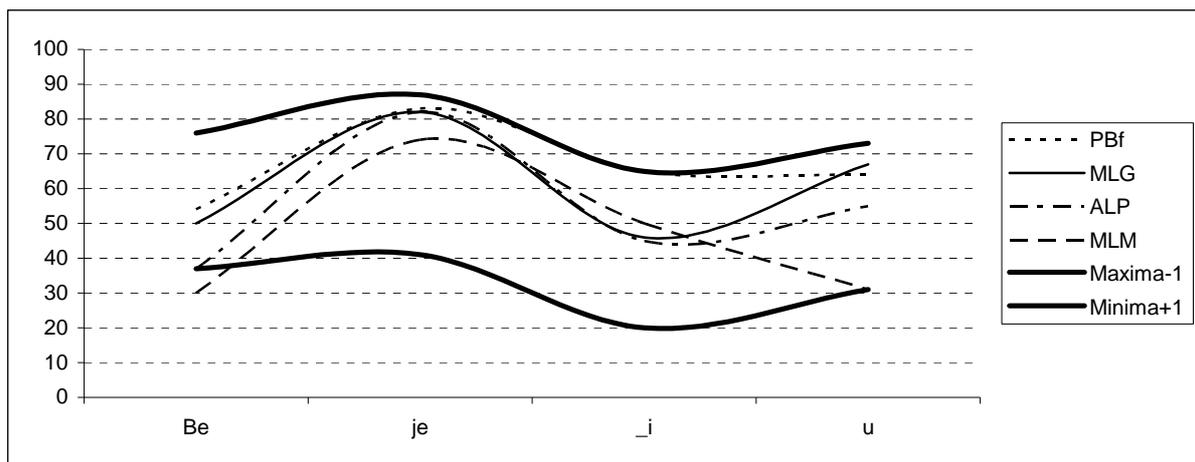


Le graphique ci-dessus montre donc la moyenne haute, avec des données élevées pour toutes les entrées sauf la dernière. Comme on le voit, trois courbes se suivent de si près qu'elles sont parfois presque confondues. Chose remarquable, deux d'entre elles concernent à nouveau un couple, PLB et sa femme MALB. Il est vrai que cette dernière intervient très peu, mais la proximité de son breton avec celui de son mari (qui est aussi son principal interlocuteur) reste frappante. Par ailleurs, PLB se trouve être le frère de JoLB. Mais s'ils ont acquis le breton dans des conditions on ne peut plus similaires, ils ne sont plus depuis

longtemps l'un pour l'autre des interlocuteurs privilégiés, puisqu'ils ne se voyaient plus au moment de l'enregistrement qu'une quinzaine de fois par an. La manière dont les deux couples JoLB + MJLB et PLB + MALB gardent leurs distances linguistiquement tout en alignant les conjoints respectifs corrobore l'hypothèse du réseau d'interconnaissance comme facteur principal de convergence linguistique. Mais la présence d'une troisième courbe assez proche (MT) montre que cette explication ne doit pas être trop exclusive. Originaire du bourg de Malguénac, MT ne fait pas partie du réseau de socialisation principal des deux précédents. Mais lorsqu'on se situe à si peu de distance de la moyenne, il est normal que d'autres locuteurs présentent des caractéristiques du même ordre. Le cas de MT mérite attention à un autre titre cependant, comme on le verra un peu plus loin.

La courbe décrite par JD pourrait le faire passer pour légèrement excentrique, lui aussi, puisqu'il se démarque assez nettement des autres, au moins autant que JoLB, ce qui est encore plus net quand on regarde l'ensemble des courbes. Il s'agit pourtant d'une impression en trompe-l'œil, car s'il sort lui aussi du couloir, c'est parce qu'il n'a pas prononcé un seul /ja/⁷⁸ et donc 100 % de /jɛ/. Seulement le volume de parole qu'il a produites reste très modeste, et on peut penser que si l'enregistrement avait duré, ou s'il s'était montré plus loquace, il aurait pu atteindre un chiffre plus dans la moyenne.

Le troisième groupe représente donc la moyenne basse, avec principalement trois informateurs, et une quatrième qui s'y amalgame plus librement :



⁷⁸ Je n'ai pas comptabilisé comme des occurrences de son propre parler les /ja/ qu'il cite comme étant en usage ailleurs.

Les courbes de MLM et ALP viennent encore à l'appui de l'explication avancée plus haut : si elles sont moins fusionnelles que certaines qui ont été vues précédemment, elles restent tout de même fort proches. Or tous deux sont voisins au village de Kerbénévent et sont des interlocuteurs mutuels privilégiés en breton. L'entretien dans lequel ils interviennent les fait d'ailleurs discuter ensemble. Ce qui soulève une question au passage : la proximité linguistique que l'on constate chez certains est-elle permanente ou simplement induite par la situation et les conditions de l'échange ? C'est là une question à laquelle il est difficile de répondre, mais il faut avoir cette interrogation à l'esprit. En l'espèce, la convergence des parlers de MLM et ALP semblerait plutôt relever du premier cas de figure, puisqu'elle s'explique assez bien par leurs origines guernates à tous deux : ALP est né à Lann Vouillen (en Guern, mais très proche de Kerbénévent) où il a vécu jusqu'à l'âge de douze ans ; MLM est née à Bubry, mais a été élevée essentiellement à Guern, par une tante bubriate, avant de venir à Malguénac à l'âge de treize ans. Elle affirme par la même occasion qu'elle parlait le *breton pourlet*, et que ce serait la femme chez qui elle fut placée à Malguénac en tant que domestique de ferme qui l'aurait conduite à adopter le parler de la commune. On peut émettre quelques réserves à ce propos, car ainsi qu'il a déjà été noté, le parler des enfants est en général plus influencé par leur milieu global, et en particulier par leur groupe d'âge, que par les adultes parlant avec un accent tant soit peu étranger, surtout si ceux-ci sont très minoritaires (cf. Duran 1995). Il n'est par contre pas exclu que des termes se rapportant aux tâches ménagères, donc appris au contact de cette tante, aient émaillé son vocabulaire et motivé cette pression. Mais le fond de son breton devait certainement se rapprocher davantage du parler de Guern que de celui de Bubry. Outre la familiarité actuelle de MLM et ALP, leurs parlers resteraient donc relativement similaires du fait des traces du breton premier entendu et pratiqué dans l'enfance, et qui pouvait être assez proche.

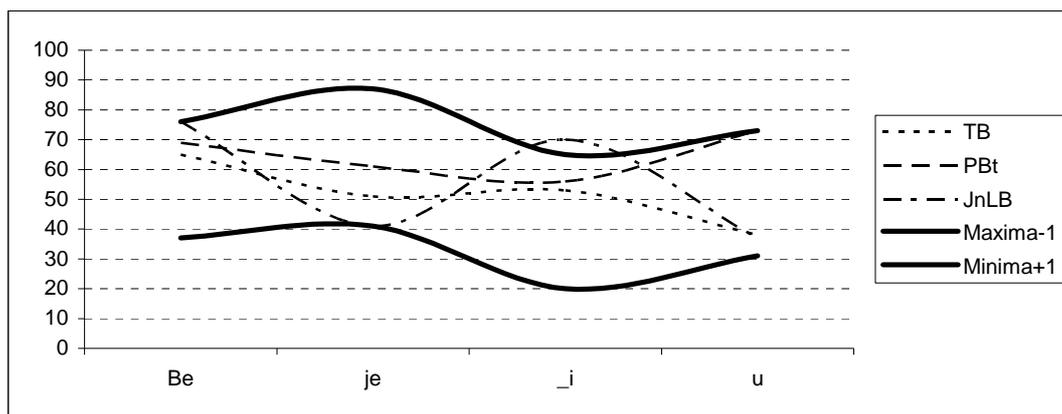
Cet argument ne peut pas jouer en faveur de Pbf cependant. Malgré tout, si celui-ci sort nettement de la moyenne avec une forte proportion de morphèmes du passé en [i], il présente pour le reste, des données sensiblement du même ordre que les deux précédents. Et il se trouve que lui aussi, bien que né à Talvern, a vécu longtemps à Kerbénévent dans sa jeunesse, et qu'il avait probablement alors des contacts plus étroits avec certains villages de Guern qu'avec le bourg de Malguénac (Notamment Quelven, où il était plus aisé de se rendre à la messe). Si un séjour à Kerbénévent est susceptible de laisser des traces dans le parler des locuteurs, pourquoi alors n'en relève-t-on pas aussi chez PLB et MALB, qui y ont eux aussi habité un temps ? A fortiori quand on ajoute que MALB est originaire de Coëtmeur, à un jet de pierre de Kerbénévent ? C'est que d'une part ils n'y ont pas séjourné dans l'enfance,

époque où leurs capacités langagières étaient encore souples et influençables, mais après leur installation en ménage. D'autre part, ils y auront passé relativement peu de temps (PLB abandonna la terre au bout de quelques années pour devenir ouvrier d'une coopérative laitière et ils s'installèrent à Pontivy). Le fait, en outre, que MALB fasse en sorte de parler le breton le moins possible, peut expliquer également que les locuteurs de ce village aient eu peu de prise sur son parler.

On voit donc ainsi se dessiner ce qui ressemble à une troisième *infra-norme*, phénomène qui ne serait pas vraiment spécifique à un village, ni à une partie de la commune, mais plutôt à un groupe de personnes, liées dans l'enfance à des locuteurs de Guern.

La présence à leurs côtés de MLG dans le graphique ci-dessus peut donc paraître incongrue, puisqu'elle ne répond pas à ce critère. Pourtant objectivement, la courbe qui décrit ses données se marie très bien aux trois autres, et il n'est guère possible de la faire figurer dans un autre tableau. Elle n'en diffère que sur un point : elle ressemble davantage à la courbe moyenne. Ce qui la rapproche du cas de MT, abordé brièvement plus haut. En fait, sans être identiques, ni même tout à fait parallèles, les courbes de MT et MLG sont celles qui épousent le mieux celle de la moyenne. Or, elles partagent aussi toutes deux une histoire personnelle liée à l'émigration : ayant quitté Malguénac pour Paris dans leur jeunesse, elles ont très peu pratiqué le breton pendant très longtemps, y compris depuis leur réinstallation à l'occasion de leur retraite. Le breton qu'elles parlaient avant leur départ n'a donc guère eu l'occasion d'évoluer et il est possible que leur parler reflète un état de langue légèrement suranné (ce qui expliquerait la persistance occasionnelle de sons [ð] chez MT, et une diction assez exceptionnellement claire chez MLG). Ce qui tendrait à démontrer que les excentricités linguistiques (toutes relatives) des locuteurs les plus actifs sont des phénomènes récents. Il faut bien entendu mettre cela en parallèle avec la chute de la pratique du breton, qu'observent ses usagers eux-mêmes : étant de moins en moins intégrés à une communauté linguistique de vaste échelle (correspondant au moins avec les limites de la commune), les locuteurs sont également nettement moins soumis à la pression centripète du groupe et ont davantage de latitude pour secréter avec leurs principaux partenaires une *infra-norme* qui leur soit propre

3 – Face aux trois *infra-normes* qui ont été avancées plus haut, trois locuteurs par contraste paraissent plus ou moins *hors normes* :

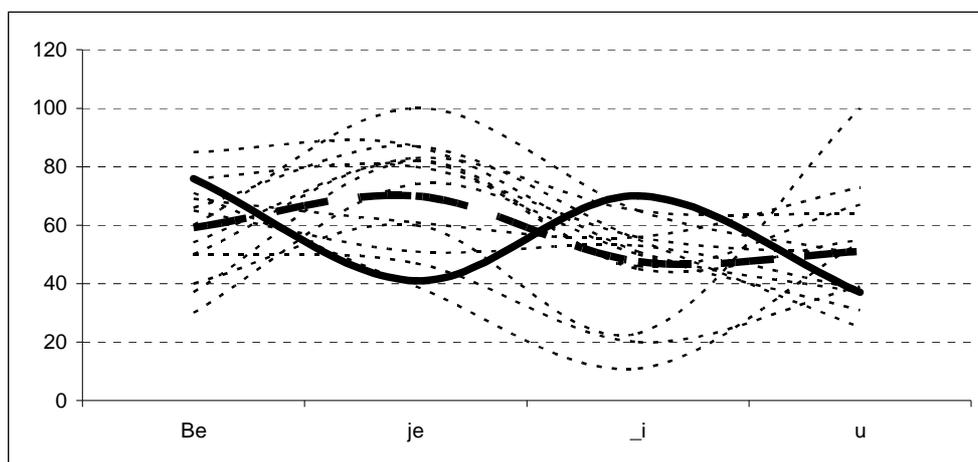


Tous trois ne forment pas pour autant un groupes à eux seuls. PBt et TB, tout d'abord, demeurent bien inscrits dans le couloir. La courbe qu'ils dessinent décrit simplement une ondulation légèrement divergente de celle des contours. Celle de TB n'en est d'ailleurs pas fondamentalement différente, elle s'affaisse surtout sur la proportion de /jɛ/, qui est particulièrement basse. Or, on peut relativiser ce caractère, en faisant observer que sa principale interlocutrice régulière en breton, au moment de l'enregistrement, est une femme originaire du pays *pourlet*. Elles furent voisines pendant plusieurs années dans leur enfance et leur jeunesse, et c'est à ce titre qu'elles continuent à se parler le plus souvent en breton, alors même que TB ne parle guère qu'en français à son mari. La partie même du corpus où TB intervient le plus (et sur laquelle est donc basée cette évaluation quantitative) consiste d'ailleurs en un entretien entre elles. Le /ja/ étant plus courant dans le breton de sa protagoniste, elle pourrait peut-être avoir été influencée de la sorte. La même remarque vaut également pour les /ɛ/, légèrement supérieurs à la moyenne, mais on pourra alors trouver curieux la faible représentation des morphèmes passés en [e]. Il n'y a pas nécessairement contradiction, dès lors que l'on estime qu'une influence linguistique extérieure n'agit pas de façon frontale, en affectant tous les aspects de la langue. Le secteur plus superficiel que représente le lexique est naturellement plus exposé, mais aussi mieux maîtrisé que la phonologie. L'adoption d'un grand nombre de /ja/ peut ainsi représenter un effort conscient (mais pas forcément toujours) pour diminuer la distance avec son interlocutrice, tandis que la résistance de la phonologie peut être parfaitement inconsciente et involontaire.

La courbe de PBt, quant à elle, ne se sépare de celle de TB que sur le dernier critère : beaucoup de [u] chez lui, peu chez elle. Pour le reste, les deux courbes se ressemblent beaucoup. Le seul critère qui place donc PBt hors norme, et empêche de le classer dans la moyenne haute, est également cette proportion étonnamment faible de /jɛ/. Mais lui aussi

pourrait justifier d'une influence qui l'aurait marqué de la même façon que TB : celle de sa femme (décédée au moment de l'enregistrement), originaire de Bubry.

Une seule informatrice apparaît donc véritablement *hors norme* : JnLB. Même si pour trois critères elle se situe à l'intérieur du couloir, et parfois à assez peu de distance de la moyenne, la courbe tendancielle que décrivent ses données prend systématiquement le contre-pied du comportement linguistique des locuteurs malguénacois. Le graphique suivant le met en évidence (la faisant apparaître en gras), coupant régulièrement celles des autres locuteurs et surtout la courbe moyenne (cette dernière en pointillés gras). L'impression est même d'une opposition symétrique par rapport à la moyenne, ce qui est au moins aussi étonnant que la convergence relative des autres locuteurs entre eux. A entendre JnLB parler breton pourtant, elle ne se démarque pas de manière frappante de ses interlocuteurs.

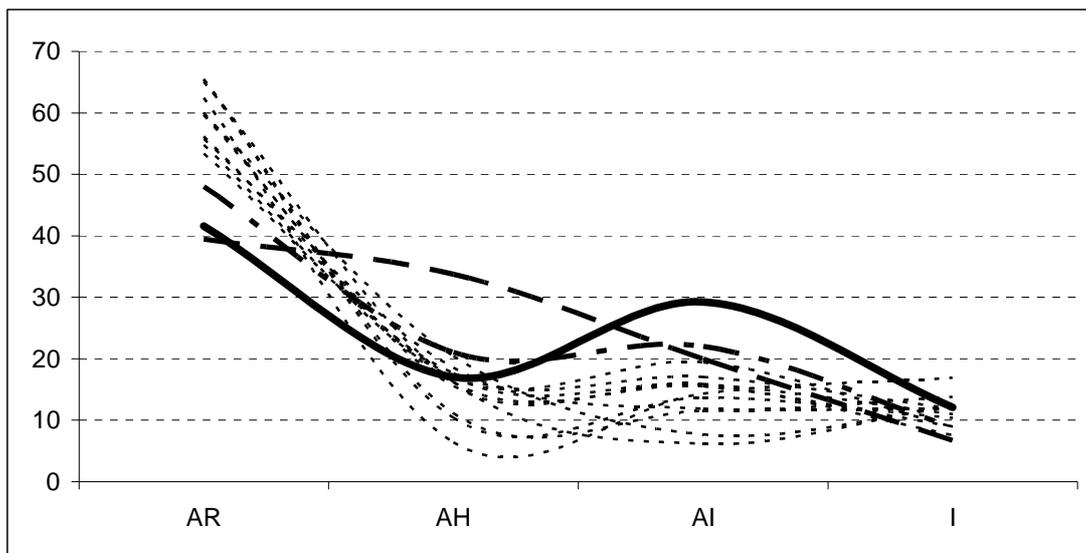


Courbe de tendance de JnLB par rapport à la moyenne et aux autres locuteurs

Une telle régularité dans l'opposition aux tendances générales du breton de Malguénac laisse penser qu'il s'agit des vestiges d'un parler différent, acquis antérieurement à son arrivée sur la commune. Et c'est peut-être justement à cause de leur discrétion que ces divergences ont pu se maintenir : on se trouve là en présence d'indices très fins, qui probablement passent inaperçus pour la plupart des locuteurs, à commencer par JnLB elle-même. Ses origines géographiques peuvent largement expliquer qu'elle ait été exposée dès son plus jeune âge à des formes différentes de breton : née à Bubry, elle fut orpheline très jeune. Contrairement à sa sœur cadette MLM, qui connut une certaine stabilité à Guern, elle fut placée comme domestique de ferme dans plusieurs exploitations successives, principalement aux confins de Guern, Bubry et Persquen. Elle ne s'installa à Malguénac qu'à l'âge de seize ans, et encore, à Kerlois, c'est-à-dire un village très excentré, au contact immédiat de Guern. Le fait que PBT ait également séjourné à Kerlois pourrait permettre d'avancer l'hypothèse d'une infra-norme

spécifique à ce village, mais les courbes de PB et JnLB sont trop différentes pour la justifier, d'autant que les spécificités du parler de PBt ont déjà été discutées plus haut.

Constatant de telles différences, il peut être pertinent de corréliser ces critères à un autre, qui n'avait pas été exploité de la sorte : l'accent. Présentées par le graphique ci-dessous, la place manque pour examiner séparément ou par groupes toutes les courbes qui le mériteraient, mais plusieurs phénomènes évoqués s'y retrouvent de façon saisissante :



*Courbes tendanciennes de réalisation phonétique des accents chez quatorze locuteurs malguénacais : accent régulier (AR), harmonique (AH), irrégulier (AI) ou inaccentué (I)
En gras continu : JnLB, en pointillé gras : JoLB, en pointillés gras irréguliers : PBt*

MLM et ALP, qui se conformaient presque l'un sur l'autre auparavant voient à nouveau leurs courbes dessiner le même mouvement et se confondre la plupart du temps ; JoLB confirme son caractère linguistiquement anticonformiste (sous réserve qu'il n'ait pas maquillé son breton face au micro) ; quant à JnLB, si sa courbe épouse cette fois un mouvement plus en rapport avec la tendance de fond, son tracé est constitué par des valeurs extrêmes qui la font encore une fois nettement ressortir, et la placent à nouveau hors norme. Cette sortie de la norme est toutefois beaucoup moins radicale qu'auparavant, preuve que si c'est un parler différent qui en est la cause, il ne devait pas être fort éloigné de celui de Malguénac. Le ratio entre accents réguliers et irréguliers ne plaide pas pour une grande proximité linguistique cependant, comme on pourrait en attendre avec le parler de Guern (MLM et ALP se classent d'ailleurs respectivement à la première et troisième place parmi les valeurs d'accent régulier les plus élevées). Il semble donc plus prudent d'en rechercher les causes dans des habitudes articulatoires acquises à Bubry (ou auprès de son entourage familial originaire du pays *pourlet*, puisque son père était natif de Persquen). Mais il est alors assez curieux de noter par

ailleurs que PBt, tout en restant moins éloigné de la moyenne, se rapproche aussi beaucoup cette fois de la courbe de JnLB. Une fois encore, ce profil légèrement déviant peut s'expliquer par l'influence du parler de sa femme, voire par un commerce de plusieurs années avec ses beaux-frères, mais aussi avec JnLB elle-même à Kerlois.

Appendice : les réalisations de /i/ et /i:/

La fréquence élevée des voyelles fermées est comme on l'a déjà souligné à plusieurs reprises un trait majeur du breton de Malguénac. Dans le cas des voyelles postérieures, cela se traduit par une réalisation [u^o] de /o:/ et par une évolution courante /o/ > /u/. Pour les voyelles antérieures, le même phénomène est à l'œuvre, avec [i^o] pour /e:/ et la migration d'un grand nombre de /e/ vers /i/, plus occasionnellement même de /e:/ vers /i:/. Mais si le phénomène est quantitativement limité pour les voyelles postérieures, il est nettement plus développé pour les antérieures. Les groupes */-er/ et */-ez/, qui correspondent souvent à des noms d'agents, ont tous connu cette migration, de sorte que cette combinaison est pratiquement impossible, remplacée par /-ir/ et /-iz/ : /^oto^o'ir/, *couvreur* ; /^obo^o'sir/, *boucher* ; /^okar^o'tir/, *quartier* ; /^ogo^o'bir/, *faire* ; /^oskold^o'dir/, *instituteur* ; /^otrōhō'riz/, *moissonneuse* ; /^okrampwehō'riz/, *crêpière* etc. En position finale, la même évolution a eu lieu, d'où /^oka^o'fi/, *café* ; /^oar^o'mi/, *armée* ; /^oko^o'fti/, *côté* etc., mais en laissant de côté une poignée de mots : /^oble/, *an* ; /^oye/, *est* etc., probablement pour éviter des confusions sémantiques. Le phénomène n'est probablement pas très ancien, mais suffisamment pour que tous les locuteurs vivants n'aient pas entendu de formes antérieures, avec /e/. Ces dernières sont pourtant connues par le biais de trois sources : les parlers voisins où elles sont toujours en usage sous leur forme originelles ; le français quand il s'agit d'emprunts plus ou moins récents à cette langue (/^oʃarky'tje/, *charcutier* ; /^omātali'te/, *mentalité* etc.) ; et peut-être aussi la rémanence des formes anciennes, pour le cas où leur assimilation ne serait pas complète et achevée. C'est ainsi que l'on rencontre des doublets phonétiques : [kər've] - [kər'vi], *corvée* ; [skler'de:r] - [skler'di:r], *clarté* ; ['pōrtəmō'nε:] - ['pōrtəmō'ni:], *porte-monnaie* etc. Or ces doublets éprouvent sans cesse la règle, car ils posent la question de leur transcription : comment faut-il les normaliser (sous forme phonémique) ? Est-on sûr (et comment l'être ?) qu'il s'agit bien d'un /i/ et non d'un /e/ ou inversement ? La distinction entre /i/ et /e/ (qui peut aussi parfois concerner quelques /i:/ et /e:/) conduit donc à constituer trois groupes :

• Les /i/ étymologiques, dans /^hti/, *maison* ; /^hni/, *nous* ; /^hmiz/, *mois*... En principe, ils ne varient pas et sont donc réalisés [i], il est très exceptionnel d'en relever des réalisations [e] (cf. supra, § 4.1.1.1).

• Les /e/ restés /e/, qui se réalisent [e] sauf exceptions : /^hble/, *an* ; /^hʝeɦ/, *fois* etc.

• Les /e(:)/ étymologiques remplacés par /i(:)/. Pour certains mots, la réalisation [i] est systématique, et dénote une substitution phonémique complète et parfaitement stabilisée : /^oam^hzir/, *temps* ; /^oã^htir/, *moitié* ; /^onə^hʝi/, *nouveau* (ce dernier avec rétablissement d'un /i/ plus ancien) etc. Mais pour d'autres, le /i/ ne semble pas s'être pleinement imposé, ce qui conduit à une certaine instabilité des réalisations oscillant entre [i] et [e]. Cet aspect devait initialement être évalué conjointement avec les autres critères présentés dans les graphiques plus haut, mais d'une part la faible amplitude des résultats entre les différents informateurs aurait gêné la lisibilité des graphiques ; et d'autre part le nombre élevé d'occurrences de ces phonèmes m'a amené à en limiter l'observation à une sélection de termes représentatifs, constituant le tableau suivant (par souci pratique, les items observés sont donnés sous leur forme littéraire) :

		TB	PBt	PBf	JD	MA LB	Jo LB	MJ LB	PLB	Jn LB	MLB	MLG	ALP	MLM	MT	Total
<i>e*</i> (prépos.)	[i]	14	15	22	7	1	11	15	1	9	10	16	21	24	6	172
	[e]	2	14	1	2	2		2		4	2	4	3	4	1	41
<i>e</i> (part. verb.)	[i]	12	12	1	2		9	2		5	3	7	3	2	3	61
	[e]	2	1					2		1		3		2	1	12
<i>e</i> (possessif)	[i]	1	5	7		1	1	3	1	1	1	1			2	24
	[e]		3	1												4
<i>he</i> (possessif)	[i]	11	7				1	1		5		1			1	27
	[e]	2		2												4
<i>en/er</i> (pronom)	[i]	4		1 (?)								3	1			9
	[e]		1													1
<i>he</i> (pronom)	[i]							1		1						2
	[e]	1														1
<i>é</i>	[i]	17	3	4		1	13	6		9	1	1	2	2	2	61
	[e]		2					2								4
<i>pe</i>	[i]	1	1		1		1						1			5
	[e]		2							1		3		2		8
<i>re</i> (2 sens)	[i]	11	23	8	5	1	5	7	2			6	6	1	1	76
	[e]	1	3	1	4	3	2		3			8	2		2	29
<i>etre</i>	[i]	1						2								3
	[e]	3						1								4
<i>bugale</i>	[i]			2	2	1				1	4	1	1		4	16
	[e]				1											1
<i>deiz</i>	[i]		1	1				1	3	4		3	1		1	15
	[e]	4		1								1				6
<i>kreisteiz</i>	[i]			1												1
	[e]	2														2
<i>oar</i>	[i]			2										3		5
	[e]	3												2		5

c'hoar	[i]	1	1	2					1	1	1			7
	[e]	1												1
foar	[i]		3											3
	[e]		2											2
kêr	[i]	3	3	1		1	3	5	1		1	1	4	23
	[e]	3	2											5
gober	[i]	6	5	3	1	1	3	2	4	2		6	2	40
	[e]	1					1							2
eur	[i]	6										1		7
	[e]	1												1
breur	[i]		2	2							1			5
	[e]		2**											2**
lies	[i]	1	1						1	1		2		6
	[e]	1					1						1	3
aes	[i]			1						1		1		3
	[e]	1	2		1							1	1	6
me	[i]	1		7			4			2		2		16
	[e]	10	7	5	1		1	4		13	2	9	8	15
Total	[i]	90	82	65	18	7	51	43	15	42	19	53	41	34
	[e]	38	41	11	8	5	5	11	3	19	4	29	15	25
														20
														235

* Cette liste inclut aussi des /i/ constitutifs de locutions (/i'men/, /in'dro/...) qui n'apparaissent pas dans le tableau opposant /i/ et /be/ puisque la commutation entre les deux prépositions y est soit impossible, soit peu courante. Ce qui explique les différences de totaux.

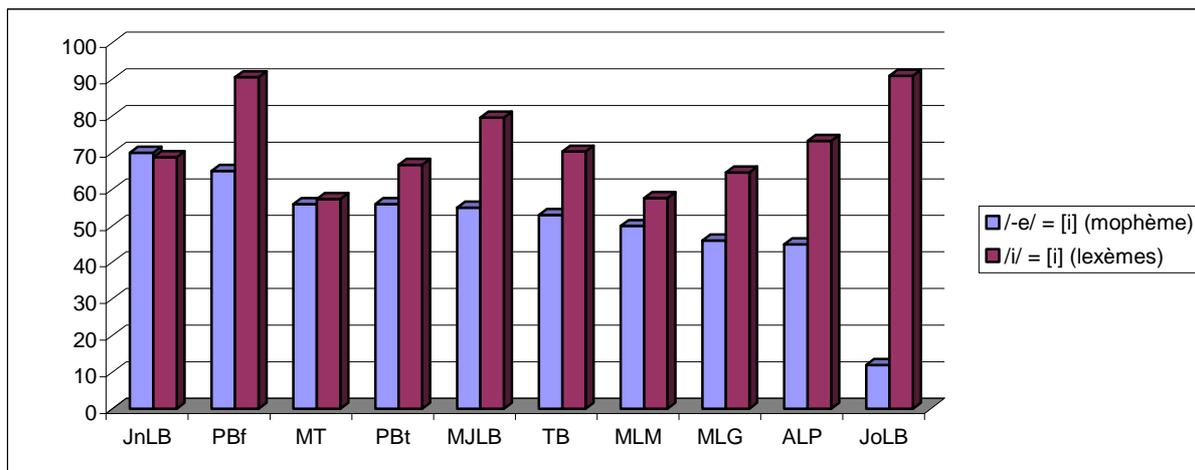
** Les deux occurrences en [e] ne concernent pas /brir/ directement, mais /°bri'rek/, beau-frère. /brir/ apparaît donc toujours réalisé [i].

On obtient ainsi une description précise d'un aspect assez central de la variation. Où l'on constate l'immense majorité des réalisations en [i] et [i:] : les 587 occurrences de ce type représentent plus de 71 % du total. Chiffre qui doit toutefois être revu à la hausse, car manifestement, le dernier item ne se trouve pas à sa place : /^lme/, moi. Avec 85 % de réalisations en [e], c'est bien sous cette forme qu'il doit être transcrit et non */^lmi/. Seule mon incertitude à cet égard me l'avait fait inclure dans cette liste. Par la même occasion apparaît la validité (et les limites) du marqueur géographique que constitue l'opposition entre [me] et [mi] puisque selon les locuteurs, ce dernier est caractéristique du parler de Guern, alors que les Malguénacais n'emploient que le premier. Les chiffres leur donnent raison. Même si des réalisations en [i] peuvent occasionnellement se produire, elles ne sont majoritaires que chez PBf (dont on a vu qu'il avait été en contact étroit avec Guern dans son enfance) et chez JoLB (dont on sait qu'il est capable de modifier son parler face à l'observateur). Si donc on exclut la dernière entrée du tableau, on obtient cette fois une écrasante majorité d'occurrences en [i], comme le montre le tableau suivant :

Total corrigé	Occurrences		Pourcentages	
	[i]	571	79,9 %	
[e]	144	19,1 %		

Quelques observations intéressantes se dégagent d'autre part lorsque l'on relie les pourcentages de chaque locuteur à ceux des réalisations de la marque verbale /-e/ du passé. Le

diagramme suivant met ainsi en parallèle la réalisation [i] de ces deux cas de figure (le diagramme ignore quatre informateurs dont la contribution semblait trop faible) :



Pourcentages de réalisations phonétiques [i] du /-e/ morphème du passé et de /i(:)/ propre aux lexèmes chez dix locuteurs malguénacais

La fréquence des réalisations fermées est donc certes une contrainte puissante du breton de Malguénac, mais elle laisse une certaine latitude aux locuteurs : il n’y a pas en effet de lien de causalité entre les taux de réalisation fermée des /i(:)/ composantes des lexèmes qui nous intéressent ici et du /-e/ morphème de passé. D’une façon générale, il semble même qu’au contraire, plus les /i(:)/ des lexèmes se réalisent fermés en [i], plus la marque du passé est réalisée sous la forme ouverte [e]. D’autre part, les deux informateurs qui se signalaient plus haut se font à nouveau remarquer ici : JoLB et JnLB occupent tous deux les positions extrêmes du diagramme, avec des implications différentes. Le premier, toujours dans une position limite, mais conforme à la tendance de fond (qui connaît des irrégularités), puisqu’il concentre à la fois les plus fortes proportions de /i/ réalisés [i] et de /-e/ réalisés [e]. Quant à la seconde, non seulement elle ne se plie pas à cette tendance, mais à l’opposé, elle est la seule à présenter une proportion de /-e/ fermés en [i] plus importante que celle des /i(:)/.

4.1.2 – Stratégies d'adaptation

Au long des pages précédentes, ce sont donc quelques grandes tendances de la *norme* du parler de Malguénac qui auront pu être dégagées et analysées, à travers quelques uns de ses représentants. On aura ainsi pu mesurer combien ce parler est loin d'être uniforme, mais au contraire, travaillé par des tensions internes de diverses nature et origines. Après avoir tant évoqué les relations entre ce parler et ses voisins et les possibles influences que ceux-ci pourraient exercer, il est pertinent de s'intéresser à d'autres locuteurs ou d'autres circonstances, qui éprouvent de façon plus précise cette norme.

4.1.2.1 – Les allogènes

En premier lieu, il s'agira d'observer, en reproduisant la méthodologie usitée plus haut, le comportement linguistique de quelques *allogènes*. Par ce terme sont désignés des locuteurs intégrés à la communauté linguistique malguénacoise (du fait de l'ancienneté de leur installation sur la commune), mais issus d'autres communautés linguistiques au parler nettement différencié. Plusieurs informateurs examinés plus haut : MLM, ALP et surtout JnLB répondaient plus ou moins à ces conditions, si ce n'est que nés ou en partie élevés à Guern, leur breton premier ne fut pas très différent de celui de Malguénac. Installés en outre assez jeunes sur la commune, ils auront de toute façon fini par adopter le nouvel usage dominant : les divergences que l'on relève chez eux ne constituent que des rémanences très discrètes, avec pour résultat que leur parler ne se démarque pas de façon frappante de celui de la plupart des Malguénacois⁷⁹. Dans la perspective adoptée, par conséquent, seuls présentent un intérêt les locuteurs qui ont conservé ce breton de leur région d'origine, marqué de façon indiscutable comme différent du parler de Malguénac. Pour répondre à de tels critères, il faut se tourner vers des personnes arrivées sur la commune à l'âge adulte, alors que leurs capacités d'adaptation langagière s'était étiolée et ne leur permettait plus de se couler parfaitement dans le moule de l'usage local. Deux locutrices seront examinées : MG et JLP. La première est native de Séglien (commune limitrophe au nord-ouest, dont il a déjà été question) et s'est installée à Malguénac peu après son mariage. Elle représente donc un breton bas-vannetais du pays *pourlet*⁸⁰, c'est-à-dire un parler géographiquement proche et bien connu des

⁷⁹ C'est le cas même de JnLB au premier abord, mais on a pourtant vu qu'une analyse fine l'en distingue assez souvent, de sorte qu'il faudrait sans doute envisager de l'exclure du groupe des locuteurs malguénacois dans le cas d'études ultérieures.

⁸⁰ Même si bien entendu il n'existe pas *un seul* breton du pays pourlet, mais *des* parlers qui ont en commun un certain nombre de traits qui les distinguent, cf. supra, § 3.3.1.3...

Malguénacais, même s'il en est assez éloigné structurellement, selon la batterie traditionnelle : phonologie, morphologie, lexique. La deuxième est née à Inzinzac-Lochrist (environ 10 km au nord-est d'Hennebont) et est arrivée également à Malguénac après son mariage, dans les années 40. Elle occupe donc une position symétrique par rapport à la précédente, puisque elle, pratiquait à son arrivée un breton qui se range comme celui de Malguénac dans les parlers haut-vannetais, et sur une marge de transition avec le bas-vannetais. Un parler par conséquent assez peu différent sur le fond (sauf le lexique dans une certaine mesure), mais auquel les locuteurs malguénacais n'avaient pour la très grande majorité jamais été confrontés. Paradoxalement, c'est donc elle qui apparemment rencontra le plus de difficultés d'intercompréhension à son arrivée et dut fournir le plus d'efforts d'adaptation.

Pour mesurer ces efforts, il ne me semblait pas suffisant d'enregistrer ces deux locutrices en me limitant à ce que j'avais initié pour mes autres informateurs : entretien dirigé ou échange pluraliste semi dirigé, en tâchant de viser au mieux la parole spontanée. Des matériaux collectés dans de telles conditions risquaient trop d'être incomplets et de ne fournir qu'un versant de leur pratique langagière. Car la parole spontanée était susceptible de prendre chez elles plusieurs formes. La grande interrogation est en effet la suivante : ces personnes parlent-elles de la même façon avec des locuteurs malguénacais et avec leurs pairs issus de leur communauté linguistique d'origine ? Ou au contraire, mettent-t-elles en œuvre deux registres et si oui, comment se présentent-ils ? Le but est donc de mettre à jour les stratégies de communication mises en œuvre par chacune d'entre elles, ce qui rendait nécessaire de les observer successivement dans ces deux contextes. La procédure d'analyse sera ensuite à peu près la même que précédemment pour la variation interne aux locuteurs de Malguénac, ce qui facilitera les comparaisons. Ainsi, il sera possible d'établir quelles sont les caractéristiques qui affectent leur breton face à des interlocuteurs différenciés, et dans quelle mesure la confrontation à l'usage de Malguénac aura pu modifier en profondeur et de façon durable leur parler (c'est-à-dire même hors de la présence de locuteurs malguénacais).

Le bas-vannetais de Séglie : MG

Placée en compagnie malguénacaise, MG converse avec TB, son ancienne voisine au Moustoir (dans cet enregistrement, MG sera donc mentionnée sous la forme MG 1). On pourra estimer, pour le regretter, qu'elle intervient assez peu dans cet échange par rapport à cette dernière, mais le volume de parole qu'elle fournit reste significatif. Suffisamment, on le verra, pour alimenter l'analyse en tout cas. Le deuxième enregistrement (chronologiquement

il fut en fait réalisé en premier...) la présente sous l'abréviation MG 2 avec sa sœur, LLB, installée également à Malguénac, mais seulement depuis une quinzaine d'années, après avoir passé toute son existence antérieure à Séglien.

Un parler nettement distinct...

L'auditeur parfaitement néophyte ne percevrait peut-être pas de grandes divergences entre le breton de Séglien et celui de Malguénac. Le locuteur natif, ou le celtisant un peu averti sont au contraire frappés dès le premier abord par la différence que présente le parler de MG avec tous les informateurs précédents. Son accent est une évidence, qui la signale immédiatement comme une locutrice du pays *pourlet*. On pourrait même être tenté de penser qu'elle ne fournit aucun effort particulier pour rapprocher son breton de celui de ses interlocuteurs, ce qui ne serait une gêne ni pour elle ni pour eux, puisque ce parler leur est suffisamment familier pour être compris tel quel. Les grands traits qui séparent haut et bas-vannetais (cf. supra § 3.3.1.3) sont tous illustrés. Succinctement (il n'est pas question de revenir en détail sur cette liste car les exemples seraient bien trop nombreux), rappelons-en quelques uns pour mémoire : /ɑ:/ = [a:] ; /aw/ > /o/ ; VB */o:/ > /œ/ ; maintien des pluriels en /-ɔw/ ; /r/ = [r ; ʀ] ; /s/ initial > /z/ etc. A cette liste générale, le corpus permet d'ajouter les quelques exemples suivants qui manifestement ne peuvent que sonner étrangers pour une oreille malguénacoise :

- La mutation grammaticale de /d/ et /t/ en /z/ ou /s/, illustrée (en phonétique ici) par [dɔ zɛ' bæ̃jn], *pour manger* ; [mə'za:d] – [mə'sa'], *mon père*.
- La conservation de /d/ intervocalique : [pa'dɛ'r], *quatre* (féminin).
- La présence d'un /n/ après certaines voyelles nasales, voire la dénasalisation de ces dernières, en particulier dans les emprunts au français : [bwe'lõn], *poêle* ; [grãn], *grains* ; [brə'man], *maintenant* ; ['kan], *cent* ; ['fe'ʃtin], *festin* ; ['pronõ'sja'sjɔn], *prononciation...*
- Quelques occurrences divergentes de [ə] dans la composition des lexèmes : ['a'ʧəl], *vent* ; [bɔ'zəl], *guerre* ; ['amzər], *temps* ; [ə'ʧəl], *aussi* ; [gə'bər], *faire...*
- Quelques spécificités morphologiques : [jɛ] ou [çɛ] pour le pronom personnel de troisième personne du pluriel ; une marque verbale /i/ au passé, en présence du morphème de personne : [hwin], *j'étais* ; ['n im 'cə], *nous n'allions pas* ; [ʧəzim], *nous étions* ; ['gõzim], *nous parlions...*

• La généralisation de [ba] jusqu'aux contextes abstraits : [ba 'ble:...] , l'année... ; [ba brə'tō:], en breton, là où son équivalent malguénacois /bɛ/ n'est généralement usité que comme préposition se référant à un lieu concret (des exceptions sont naturellement possibles : PB : [bɛ 'blejəʊ sə], dans ces années-là (8-12-30) ; MT : [bɛ... 'ble], l'année (12-20-14)).

• Quelques spécificités lexicales, qui tiennent soit à une différence d'usage : [də go'zai:], pour parler ; [mɛməs], même ; ['jo], si ; soit à la composition phonémique des lexèmes : ['pwaʃ], quatre ; [aʊit], pour ; ['wɛd], âge ; [ə'rɛl], autre ; [bwe'lon], poêle ; [dɔw], deux ; [de'bæjn], manger ; [cən], autant ; soit à leur simplification par rapidité de l'élocution : [mən], aller ; [pətɛ], quoi ; [de 'zə], cela. Leurs équivalents malguénacois (sous leurs réalisations phonétiques les plus probables) étant : [də 'gō:s], [mɛm], ['bwo], ['pjɑ:r], [a'ʊej], ['ʏɛd], [ə'ral], [brə'lō:], ['dəʊ], [dʒi'bæjn], [kən], [mɔ'net], [pə'tra], [ən dra 'zə].

Mélanges et superposition

Or certaines de ces dernières formes malguénacoises émaille, parmi bien d'autres, le discours de MG dans sa conversation avec TB. Le tableau ci-dessous en montre quelques exemples supplémentaires, parmi les plus significatifs (la liste n'est pas exhaustive) :

<i>Exemples de formes malguénacoises prononcées par MG (avec TB)</i>	<i>Formes habituelles du parler de Séglie</i>	<i>Français</i>
[jɛ] (13-24-10)	['ja]	<i>oui</i>
[in 'dru:] (13-24-35)	[en 'dro:]	<i>de nouveau</i>
['sku:l] (13-24-78)	['sko:l]	<i>école</i>
[dɔ'm] (13-24-82)	[dum]	<i>à nous</i>
[brə'zɛ:l] (13-24-91)	[brə'zəl]	<i>guerre</i>
[am'zir] (13-24-160)	['amzər]	<i>temps</i>
[ən 'trəʊ] (13-24-16)	[ən 'trɔw]	<i>les choses</i>
[gə] (13-24-12)	['jət]	<i>avec</i>
[se'gɑ:l] (13-24-43)	[ze'gɑ:l]	<i>seigle</i>
[fə'tā:] (13-24-133)	['vantān]	<i>fontaine</i>
[də jɛ'bæjn] (13-24-158)	[də zɛ'bæjn]	<i>pour manger</i>
['ji] (13-24-49)	['jɛ]	<i>ils</i>
[ma'mɛk] (13-24-96)	['mam 'gɛ:r]	<i>belle-mère</i>

Il ne s'agit pas seulement là d'un phénomène superficiel et purement conjoncturel, comme des sortes d'actes manqués comparables à ce que l'on peut observer quand une personne reformule ou reprend à son compte dans la foulée les paroles de son interlocuteur.

Les différences qui se manifestent ici sont bien trop significatives et trop définitoires sur le plan (micro-)identitaire pour tolérer pareille approximation. D'ailleurs les deux normes, celle de Malguénac et celle de Séglien peuvent se faire front chez les deux intervenantes : quand TB prononce ainsi le nom [ˈʧɛrɥiˈjəɥ], *La Villeneuve*, (13-24-132) avec une diphtongue antérieure, MG le reprend avec une diphtongue postérieure : [ˈjɛrɥiˈjəw] ; plus loin, lorsque MG prononce un [pə ɥˈzim], *nous étions* (13-24-144), TB lui répond par un [ˈpə ɥəˈzɔm] (13-24-145). La production de traits malguénacais procède donc vraisemblablement d'une volonté délibérée et traduit un réel souci d'adaptation langagière. Mais sa mise en œuvre reste approximative. D'abord parce que l'adoption complète du parler malguénacais représenterait une tâche pratiquement hors de portée, ensuite parce que l'aisance de la communication ne la justifie pas et rendrait l'effort totalement disproportionné. Les traits qui émergent restent donc fugaces et aléatoires, et probablement aussi en grande partie inconscients⁸¹.

Certains passages du corpus montrent même des membres de phrases entiers que l'on croirait prononcées par des Malguénacais, comme ci-dessous en gras :

MG	ji... pə ɥˈze... ˈfal ən ˈtrəw anəˈsə ji re tu ˈrah me	13-24 51
	<i>Gi... pa veze... fall an traou henn-se, gi rae tout-rac'h met</i>	
	Ils... quand les <u>choses</u> allaient mal comme ça, ils faisaient tout, mais	

pə ɥze ˈma:t a bæ ɥzi ri ˈgəˈni: ˈhag ə...	
<i>pa veze <u>mat</u> ha beñ ˈveze re ˈgane hag euh...</i>	
quand ça allait <u>bien</u> , et ben, il y en avait qui chantaient et euh...	

L'impression de proximité avec le parler malguénacais repose ici sur l'adoption d'un terme spécifique, ignoré par le parler de Séglien, et sur la fermeture de la voyelle du morphème verbal du passé (/e/ > [i]), ainsi que pour un lexème (/re/ > [ri]). Manifestement, le parler de MG, lorsqu'elle se trouve en compagnie de TB est donc chargé d'interférences (les termes soulignés contiennent au contraire des caractéristiques du pays *pourlet*). Pour se faire une idée de leur importance, il paraît donc nécessaire d'isoler les traits spécifiquement malguénacais et de dénombrer leurs occurrences de la même façon que précédemment.

Première caractéristique : l'accent

Les propriétés accentuelles du breton de Malguénac ont été présentées plus haut (cf. la partie *Description* supra, § 2.2.2.3) : formellement, l'accent y est donc attaché aux syllabes

⁸¹ Il y a là une contradiction apparente qui doit être dissipée : la *volonté de communication* est consciente, les traits linguistiques concrets qui la rendent possible sont inconscients.

finale, mais sa réalisation est soumise à des contraintes spécifiques qui peuvent faire apparaître les mots selon quatre schémas : *régulier* (prééminence de l'accent final) ; *harmonique* (double accent final et d'attaque) ; *irrégulier* (prééminence de l'accent d'attaque sur l'accent final) ; *inaccentué* (l'accent se déplaçant généralement sur le terme suivant). Par rapport au breton de Séglien, il a en outre déjà été souligné que la répartition de l'accent est une des grandes oppositions entre haut et bas-vannetais puisque dans les parlers de ce type, l'accent est libre et peut affecter une syllabe autre que la dernière sans qu'aucune contrainte ne l'impose. Le second corpus, consacré à l'étude de la longueur secondaire (cf. § 2.3.2.1) indiquait ainsi que chez l'informateur de Séglien, les paroxytons (relevés hors contexte) atteignent la proportion de 28,46 % du lexique.

Il n'est pas question ici d'étudier en détail l'économie du système accentuel à Séglien. Ce que l'on peut brièvement en dire, c'est que à en juger d'après le corpus (et ma maigre expérience de ce parler), il semble que concernant les oxytons, l'accent séquentiel s'y organise de façon assez semblable à ce qui s'observe à Malguénac. Seuls les paroxytons se comportent différemment et imposeraient des conditions autres à la réalisation de l'accent. Il n'est pas exclu également que l'accent d'attaque ait une plus forte propension à se réaliser qu'à Malguénac, où on a vu qu'il reste assez sporadique. Ces remarques nécessiteraient évidemment un examen approfondi pour être pleinement validées et pour déterminer les règles précises d'émergence des accents. Mais elles seraient la meilleure explication à des occurrences accentuelles inhabituelles pour les Malguénacois, qui leur donnent l'impression d'un parler chantant (cf. supra), et qui déclenchaient l'hilarité des informateurs dans leur enfance. Impression qui se prolonge d'ailleurs jusqu'en français parfois⁸².

Lorsqu'elle parle avec TB, on relève très peu de ces *occurrences accentuelles inhabituelles* chez MG. Il existe quelques accents irréguliers : des mots théoriquement inaccentuables reçoivent un accent, seulement c'est apparemment en raison de l'emphase que l'informatrice leur imprime. Ce genre d'entorses (exceptionnelles) a déjà été signalé :

MG	bã 'ma ʋəzim 'kleʋəd i 'kõ:z...	13-24 79
	ben ma vezemp klevet é komz...	
	ben si on nous entendait parler...	
MG	'ma vøze un dra b'nek œ...	13-24 120
	Ma veze un dra bennak euh...	
	S' il y avait quelque chose euh...	

⁸² Albert Boché, natif de Ploerdut (environ 8 km à l'ouest de Séglien), raconte ainsi que lorsqu'il voyage à Paris il est régulièrement pris pour un Alsacien. A Baud, on lui trouve souvent ce que beaucoup de Morbihannais appellent indistinctement *l'accent du Finistère*.

MG	a 'kufə 'fal i 'wɪm dam 'd on juũ'cis ke...	13-24 91
	<i>ha kouchet fall e oamp dam d'hon yaouankiz kar...</i>	
	et on était mal tombés pendant notre jeunesse, parce que...	

MG	mɛ 'pu 'lɔ'ɥɛy u 'dɔw...	13-24 96
	<i>met p'o c'hlevec'h o-daou...</i>	
	Mais quand tu les entendais tous les deux...	

MG	'ar'lerx 'p wæjn æ'stalə 'verna cə ba 'ptre:...	13-24 108
	<i>Arlerc'h, p'vint iñstallet 'verna ket ba petre...</i>	
	Plus tard , quand ils seront installés, n'importe dans quoi...	

L'emphase semble également expliquer l'exemple suivant, alors que MG avance des paroles dubitatives :

MG	we cə 'kal a 'dyt ə wi'e marsə 'galek 'pa səd ɥi... 'kõ:z ə...	13-24 87
	<i>'oa ket kalz a dud a ouie mârze galleg, pas-ket 'vit... komz euh...</i>	
	'y avait pas beaucoup de monde qui savait sans doute le français , pas pour... le parler euh...	

Ci-dessous, deux termes apparaissent accentués sur l'avant-dernière syllabe, mais si l'on s'en tient à ce qui a été avancé pour Malguénac, ce pourrait être parce que la première syllabe serait inaccentuable, et exigerait ainsi le report de l'accent sur la suivante :

MG	a n 'dyt kazi'mã n u a'nawan 'cət na pu 'vim ə...	13-24 162
	<i>Ha 'n dud kazimant n'em anavant ket, na pa vehemp euh...</i>	
	Et les gens ne se connaissent plus, quand bien même on serait...	

MG	a 'kufə 'fal i 'wɪm	13-24 91
	<i>ha kouchet fall e oamp</i>	
	on était mal tombés	

Seules deux vraies exceptions sont donc irréductibles à ce qui a été envisagé jusqu'à présent et pourraient témoigner de la réalité d'un système accentuel différent :

MG	mɛ ã'trien 'cə ʒa'mes bar... gõ,versa'sjõ: æ...	13-24 104
	<i>Met antreent ket james ba'r... goñversation heñ...</i>	
	Mais ils n' entraient jamais dans la... conversation hein...	

MG	'ar'lerx 'p wæjn æ'stalə 'verna cə ba 'ptre:...	13-24 108
	<i>Arlerc'h, p'vint iñstallet 'verna ket ba petre...</i>	
	Plus tard, quand ils seront installés , n'importe dans quoi...	

Pour le reste, les nombreux cas d'accents paroxytoniques peuvent s'expliquer de la même façon que dans le parler de Malguénac par des contraintes suprasegmentales : la fusion de plusieurs mots en une unité accentuelle plus vaste, l'abaissement de l'ancien accent final et l'émergence concomitante de l'accent d'attaque :

MG	'dã'sə ɸə,zɛ ar nɛm'pra:z ur'sɔrt	13-24
	<i>dañset veze àr an hent-pras ur sort</i>	
	on dansait sur la route quand même	25

Cette séquence pouvant ainsi s'analyser par les groupes accentuels ci-dessous :

[| 'dã'sə ɸə,zɛ | ar n | ɛm'pra:z | | ur 'sɔrt |]

L'instabilité de l'accent pour ces uniques raisons rythmiques apparaît encore mieux dans la succession des mots suivants :

MG	'amzi:r bu'ra:pl am'zir ə... a basi rɛ fu'na:p kazi'mã ^t	13-24
	<i>Amzer bourrabl, amzer euh... a base re fonnabl kazimant.</i>	
	Du bon temps, du temps euh... qui passait quasiment trop vite...	160

Ce qui donne :

[| 'amzi:r bu'ra:pl | | am'zir | ə...]

C'est donc principalement lorsqu'elle converse avec sa sœur, LLB, que MG offre quelques exemples plus déconcertants, et aussi plus intéressants. A savoir des paroxytons d'origine phonologique, puisque la présence de l'accent sur la pénultième ne s'explique pas dans les cas suivants par la configuration de la séquence :

MG	ne cə 'bət mɛ ur 'mizak 'hãntər...	10-17
	<i>n'eo ket bet met ur miziad hanter...</i>	
	il n'a été qu'un mois et demi ...	8

MG	ən 'de ^j cə'tã wa kə'masə n 'dɔrnə'rex	10-17
	<i>an deiz kentañ oa bet komañset an dornerezh</i>	
	le premier jour où on avait commencé le battage	8

MG	ur ,gama'vadəs 'tãjn	10-17
	<i>ur gamaradez din</i>	
	une copine à moi	8

MG	ba... 'mar a zə'le'k wa 'e:s ,mɔnət mɛ ba mar a i'nõn we cə 'e'z ə'ɸə	10-17
	<i>ba... meur a suler oa aes monet, met ba meur a unan oa ket aes ivez</i>	
	dans certains greniers c'était facile, mais dans bien d'autres, ce ne l'était pas	8

MG	'mɔn tɔ in'tɛrɛjn mə 'mɛʁx ?	10-17 9
	<i>monet da interiñ ma merc'h ?</i>	
	pour aller enterrer ma fille ?	

MG	jə n 'aʁɔl ^e man 'dejt	10-17 15
	<i>Get 'n avel emant daet !</i>	
	C'est le vent qui les a amenés !	

MG	dəwe cə ɔbəd ' amzər də zi'ble'æjn	10-17 18
	<i>'devoa ket bet amzer da zibleiñ...</i>	
	ils n'avaient pas eu le temps de déblayer...	

Certains de ces exemples sont toutefois plus ou moins ambigus : [ɔgama'kədəs] pourrait ainsi porter un simple accent de soutien ; [in'tɛrɛjn] pourrait se présenter de la sorte en raison d'une syllabe initiale qui serait inaccentuable (même si ce n'est pas le cas à Malguénac) ; [aʁɔl] et ['amzər] pourrait ouvrir un groupe accentuel. Ces suggestions restent douteuses cependant, et il semble assez clair que pareils membres de phrases prononcés par un Malguénacais n'auraient pas été accentués de la sorte : aucun des mots en gras ne devrait selon les règles accentuelles du breton de Malguénac porter un accent majeur sur la pénultième. Tous devraient au contraire le placer sur la dernière, à l'exception de [ɔgama'kədəs], qui devrait n'en porter qu'à l'initiale.

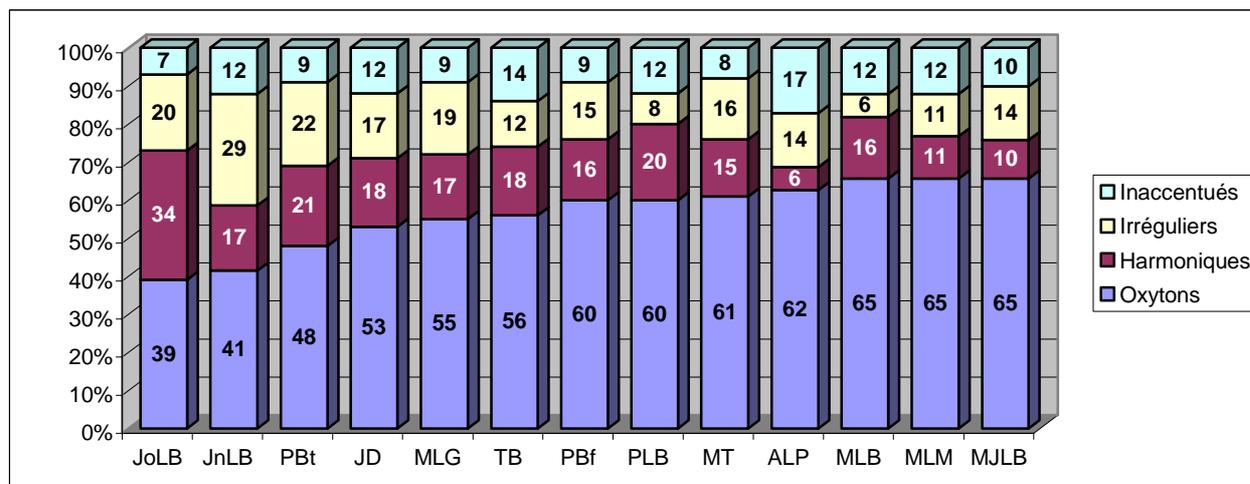
La part exacte des contraintes séquentielles et du programme accentuel individuel de chaque mot reste pourtant un peu mystérieuse (et l'on ne tentera pas de l'élucider ici), puisque l'on peut également relever les exemples : ['jɔ de **kɔmã'sə** gwe'lo:], *il a commencé à pleurer* (10-17-9) ; [a mwa **kɔma'səd** ə...], *et j'ai commencé euh...* (10-17-28). Néanmoins il est indéniable que la distribution séquentielle de l'accent obéit à des règles tout à fait différentes de ce qui s'entend à Malguénac. L'extrait suivant montre ainsi une ligne mélodique fort surprenante, par la simple accentuation d'une syllabe qui à Malguénac devrait rester atone :

MG	de'ʃta ma ' ho wax 'kɛj tʁi' ɔde' 'dæjn...	10-17 9
	<i>daoustoc'h ma vo c'hoazh raet tri deiz din...</i>	
	est-ce qu'on me donnera encore trois jours...	

C'est là bien peu de choses assurément, mais nul doute que l'audition d'une séquence aussi simple que celle-ci suffit à situer sa productrice en dehors de la communauté linguistique malguénacaise.

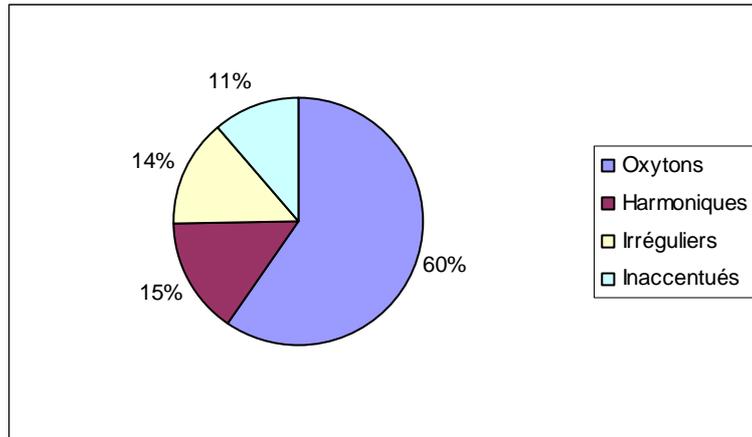
Ce relevé général des irrégularités accentuelles de MG n'épuise cependant pas la question, loin s'en faut. Il laisse simplement entrevoir encore une fois la possibilité d'un comportement linguistique différent en fonction des interlocuteurs. Il est possible et souhaitable à présent d'aller beaucoup plus loin et de se livrer à une observation plus rigoureuse pour parvenir à des conclusions plus précises. Ce sera le cas par exemple en procédant au décompte de toutes les occurrences accentuelles prononcées par MG, puis en comparant les proportions respectives des différents schémas accentuels selon les contextes de prise de parole. Certes, on a vu que l'agencement des unités accentuelles en séquences exerce une très grande influence sur la place de l'accent, mais le but n'est pas ici de déterminer des classes accentuelles stables. Il s'agit simplement d'évaluer, sur des bases phonétiques, si l'interlocuteur influe ou non sur l'émergence des types accentuels.

La répartition moyenne des types accentuels chez les locuteurs malguénacais a déjà été présentée plus haut (cf. le diagramme circulaire du § 2.2.2.3) : accents réguliers : 54 % ; accents harmoniques : 18 % ; accents irréguliers (paroxytoniques ou initiaux) : 17 % ; absence d'accent : 11 %. Par rapport à ces données moyennes, des écarts assez sensibles apparaissent néanmoins, comme le rappelle le diagramme ci-dessous :



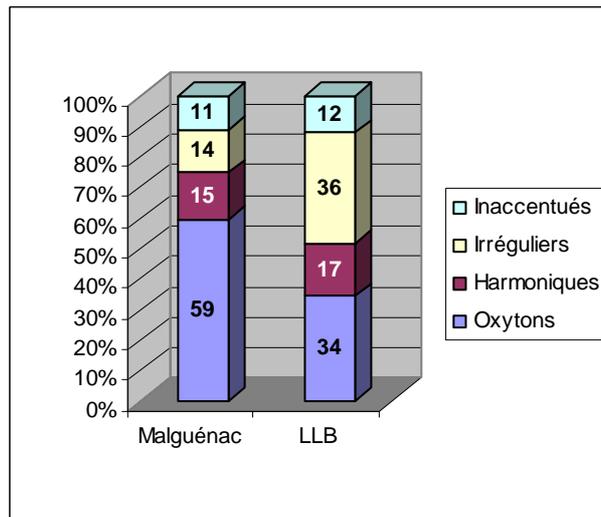
Répartition des types accentuels (en données phonétiques) chez quelques informateurs malguénacais (en pourcentage)

Or, l'examen de la variation interne chez ces locuteurs conduit à modifier cette présentation. Il a ainsi été établi que JoLB et JnLB étaient régulièrement rétifs à la tendance générale dessinée par les autres informateurs. Ces écarts apparaissent également dans ce tableau, et les libertés qu'ils prennent tous les deux pourraient même être de nature à fausser la moyenne. Pour obtenir des chiffres plus adéquats, il est donc préférable d'exclure ces deux locuteurs non-conformistes et de la recalculer, ce qui donne la répartition suivante :



Répartition corrigée des types accentuels dans le breton de Malguénac (après lissage)

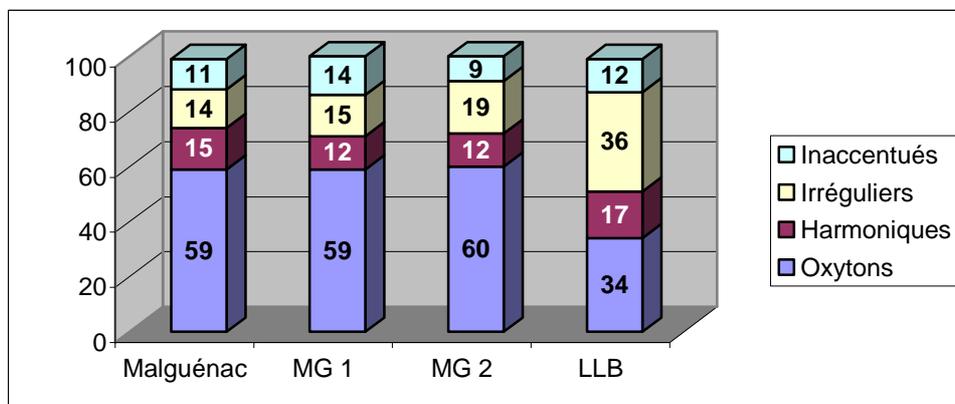
Concernant le breton de Séglie, il aurait bien entendu été trop long de constituer un corpus aussi étendu que celui des informateurs malguénacois. Mais LLB peut nous servir efficacement d’informatrice-témoin, même si en cas de contestation, on devra considérer que les résultats obtenus ne représentent qu’elle. En mettant en regard les chiffres des deux communes, on obtient les deux colonnes suivantes :



Répartition des types accentuels (en données phonétiques) à Malguénac et à Séglie (chez LLB)

C’est donc bel et bien deux type de parlars qui se révèlent. Le fait que les mots inaccentués sont à peu près en nombre égal tendrait à confirmer au passage que les règles de distribution de l’accent (et donc aussi son élision) sont très proches pour un certain nombre de mots. Les proportions très comparables de mots à double accent vont également dans ce sens. En revanche, la combinaison d’une part des contraintes syntaxiques, comme à Malguénac et d’autre part de classes accentuelles originales expliquent la prédominance des mots à accents irréguliers (soit paroxytoniques et accentués sur l’initiale). Si l’on admet que le parler de LLB

est représentatif de tous les locuteurs de Séglien (ce qui semble crédible), il faut à présent examiner les chiffres fournis par MG en deux circonstances. Les diagrammes suivants la présentent ainsi face à son interlocutrice malguénacoise (MG 1), puis lors de sa conversation avec sa sœur (MG 2) :



Répartition des types accentuels présents chez MG (en données phonétiques)

Les figures parlent d'elles-mêmes. En supposant une marge d'erreur pour chaque chiffre présenté de plus ou moins un point, on peut dire que les trois premières colonnes sont quasi identiques. Aucune adaptation contextuelle n'est donc décelable chez MG sous ce jour, mais au contraire de ce qui avait été avancé en introduction, son long séjour malguénacois l'aura profondément marqué et aura littéralement transformé son parler. Si elle retrouve à l'occasion des réflexes accentuels inusités à Malguénac, ils représentent une quantité négligeable et n'ont pas d'incidence statistique. Non seulement elle aura fini par s'aligner (presque parfaitement) sur ses voisins malguénacois à force d'échanges verbaux, mais elle conserve donc leur accent même dans ses échanges avec sa sœur, parlant le breton de son propre berceau.

Je dois dire qu'il s'agit là pour moi d'une semi découverte. De par les quelques contacts que j'avais entretenus avec MG depuis mes premières années d'apprentissage du breton, j'avais fini à une époque par identifier le parler de Séglien à sa pratique. Et il me semblait clair que sur le plan accentuel, les différences avec le breton de Malguénac étaient fort peu accusées. J'ai donc longtemps été sceptique (à tort), sur la prégnance de ce trait dans l'opposition entre haut et bas-vannetais. Par contre les aspects lexicaux, phonologiques et morphologiques me semblaient extrêmement déterminants. J'avais petit à petit révisé ce jugement, mais j'ai tout de même été surpris en découvrant le breton de LLB, qui m'obligeait à faire le constat inverse : des lignes mélodiques très désorientantes, mais malgré tout un parler qui sonnait généralement moins étranger à mon oreille que celui de MG. A bien y réfléchir, tout se passe en fait comme si MG avait renforcé les marqueurs lexicaux et

morphologiques propres à son terroir d'origine, au fur et à mesure qu'elle en perdait l'originalité accentuelle. LLB, en raison d'une histoire différente, présente naturellement le profil inverse : en surface, des différences moins frappantes et une plus grande impression de continuité, mais en profondeur (hors de la perception immédiate), une structure accentuelle nettement divergente.

Lexique et phonologie

Si le domaine de l'accent montre donc une complète soumission à la norme malguénacoise, il se pourrait que le contraire apparaisse dans le champ du lexique et de la phonologie. Il ne saurait bien sûr être question ici d'étudier ces aspects dans les moindres détails du parler de MG, mais simplement de comparer le poids respectif de traits, identifiables comme spécifiques tantôt d'un parler, tantôt de l'autre. Il est donc parfaitement possible de conduire l'observation en réexploitant les matériaux déjà utilisés plus haut, qui apporteront une sorte de négatif à ce qui a été avancé pour le parler de Malguénac. L'opposition entre /bɛ/ et /i/, par exemple, constitue ici aussi un champ d'observation très intéressant : en principe, à Séglien, le premier (mais sous une forme [ba]) domine le second bien plus largement qu'à Malguénac. Qu'en est-il exactement du comportement de MG ? S'est-elle également alignée sur l'usage des Malguénacois ? A-t-elle adopté un timbre [bɛ] ? Si oui dans quelles proportions ? Ou au contraire, a-t-elle résisté systématiquement à l'influence des Malguénacois ? Les mêmes questions se posent à propos de la plupart des traits qui ont été isolés au § 4.1.1.2 : l'usage de /'ja/ ou /'jɛ/ ; la réalisation [e] ou [i] du morphème verbal du passé ou dans certains lexèmes sont le lieu d'une tension entre assimilation et résistance à la norme environnante. Seuls deux critères ont dû être abandonnés, faute d'être suffisamment représentés dans les interventions des informateurs : l'opposition entre /a/ et /dja/ pour la préposition *de*, et le flottement des réalisations [o(:)] et [u(:)] pour le phonème /o/ (cf. supra). La base d'observation se limitera donc aux catégories suivantes :

<i>Lexique</i>		<i>Phonologie : réalisations de /e(:)/</i>			
<i>dans etc.</i>	<i>oui</i>	Morphème verbal du passé		Alternance interne aux lexèmes	
/ba/ /i/	/ja/ /jɛ/	[e] [i] [a]	[e] [i] [ə]		

L'alternance phonétique entre [e], [i] et [ə] dans un certain nombre de lexèmes concernait des mots qui à Malguénac comprennent les phonèmes /i/ et /i:/, là où Séglien leur

oppose normalement /e/ ou /e:/, parfois /ə/. Le parler de Malguénac privilégie donc des réalisations fermées, mais avec une marge de dispersion qui n'est pas négligeable, tandis que Séglien laisse attendre des réalisations mi-fermées. Le phénomène a d'abord été évalué à partir de l'inventaire donné plus haut, mais les vingt-deux termes retenus (au lieu de vingt-trois après l'exclusion de /^hme/) auprès de quatorze informateurs ne fournissaient pas un échantillon significatif lorsque l'on se limite à seulement deux locutrices. Il a donc fallu allonger la liste et inclure autant que possible tous les termes (sauf omission involontaire) qui s'y prêtaient. On obtient ainsi le très long tableau suivant, qui n'est peut-être pas très maniable, mais qui fournit une base de travail intéressante (on y trouvera également les données des autres locuteurs allogènes examinés plus loin) :

		MG	MG	LLB	JoLB	JLP	JLP	JLP	MC
		1	2		2	1	2	3	
<i>e</i> (préposition)	[i]	9		1		22	21	5	7
	[e]	2		2		3	10	6	1
<i>e</i> (part. verb.)	[i]	4	1	1		1	20	1	3
	[e]				5	1	3	1	1
<i>e</i> (possessif)	[i]	2					3		3
	[e]	1							
<i>he</i> (possessif)	[i]	1				2	3	2	3
	[e]								
<i>en/er</i> (pronom)	[i]		1				2	1	
	[e]						2		
<i>he</i> (pronom)	[i]						1		2
	[e]								
<i>é</i>	[i]	2	3	1		2	7	2	1
	[e]								
<i>pe</i>	[i]	1	1						
	[e]	3			1			2	
<i>re</i> (2 sens)	[i]	3			1		3		
	[e]	4	5	3	15	4	6		2
<i>etre</i>	[i]								
	[e]	1		1		2	1		
<i>bugale</i>	[i]	1					1		
	[e]	1					5	1	1
<i>dre</i>	[i]								
	[e]					4		4	3
<i>a-c'houde</i>	[i]	1			1				
	[e]	1			1		1		1
<i>kafe</i>	[i]								
	[e]					1	1	1	
<i>añse</i>	[i]								
	[e]						1		
<i>beviñ</i>	[i]					1			
	[e]			1					
<i>maeri</i>	[i]						1		
	[e]								
<i>deiz</i>	[i]								
	[e]	1	3		3		1		2

kreisteiz	[i]								
	[e]	1						1	
bemdez	[i]								
	[e]								1
buhez	[i]	1							
	[e]								
oar	[i]								
	[e]								
c'hoar	[i]						1	1	
	[e]		1	1				2	2
foar	[i]								
	[e]					3			
c'hoarezed	[i]								
	[e]						1		
doareioù	[i]						1		
	[e]								
kêr	[i]							2	
	[e]		1	1	4				
gober	[i]				1		1	1	
	[e]	3		1	5	1		2	1
tier	[i]						1		
	[e]	1							
amzer	[i]	2			1		1		
	[e]			1		2		2	
Gwener	[i]						1		
	[e]								
Merc'her	[i]								
	[e]						1		
mizer	[i]						3		
	[e]			1					
boulañjer	[i]								
	[e]							1	
ker	[i]								
	[e]							1	
paper	[i]						1		
	[e]						1		
dibober	[i]		1						
	[e]								
yer	[i]								
	[e]				1				
Genver	[i]						1		
	[e]								
maer	[i]								
	[e]								1
ar Voustoer	[i]	4							
	[e]		1						
solier	[i]								
	[e]		2						
hanter	[i]								
	[e]		1						
eur	[i]								
	[e]					2			
breur	[i]								
	[e]								

breudeur	[i]								
	[e]				2		1		
lies	[i]								
	[e]	3	1				1	1	
(di)aes	[i]								
	[e]		2		3	1	1		
aesoc'h	[i]								
	[e]					1			
krampouezherez	[i]						1		
	[e]								
parrez	[i]								
	[e]				1	2	1		
maouez	[i]							1	
	[e]		2				3	1	
botez	[i]					1			
	[e]								
nizez	[i]								
	[e]								2
skolaerez	[i]	1							
	[e]								
avel	[i]						3		
	[e]								
kouezhel	[i]						1		
	[e]								
Gouel-Mikel	[i]								
	[e]						1		
brezel	[i]								
	[e]	1				1			
gouel	[i]					2			
	[e]								
boutuel (boutailh)	[i]							1	
	[e]								
dek	[i]				1				
	[e]				4		1		1
en em	[i]		1			3			
	[e]								
a-hendarall	[i]						2		
	[e]					2			
pezh	[i]		1						
	[e]		1				1		
sec'hed	[i]								
	[e]							1	1
Total	[i]	32	7	5	5	37	79	15	19
	[e]	23	19	13	45	32	40	28	21

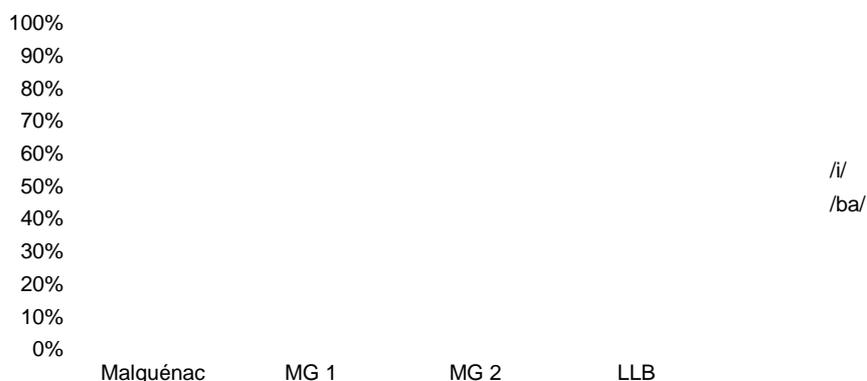
La synthèse des différents résultats produit ensuite le tableau suivant :

	Lexique				Phonologie : réalisations de /e(ɔ)/					
	dans etc.		oui		Morphème verbal du passé			Alternance interne aux lexèmes		
Informateurs	/ba/	/i/	/ja/	/je/	[e]	[i]	[a]	[e]	[i]	[ə]
Cumul Malguénac	250	175	84	175	482	481	0	144	571	0
MG 1 (avec loc. malg.)	8	9	15	4	52	16	0	23	32	2
MG 2 (avec loc. ségl.)	25	0	13	0	47	1	12	19	7	8
LLB	18	1	22	0	34	0	9	13	5	3

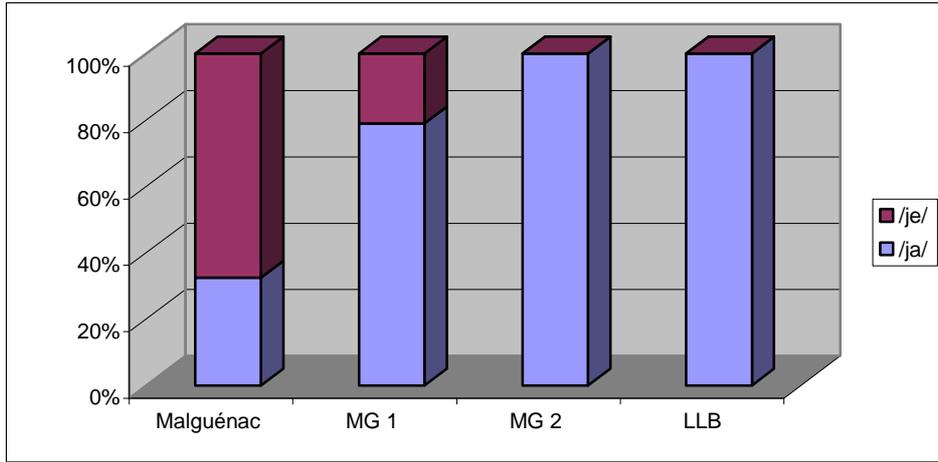
A y regarder de près cependant, l'inventaire des lexèmes offrant l'alternance [e]-[i]-[ə] n'est pas tout à fait satisfaisant. A Malguénac, tous les termes qui avaient été retenus contenaient /i/ ou /i:/, ce qui s'accordait avec l'objectif visé. Ici, puisque l'on se propose d'établir l'influence de la phonétique malguénacoise, il faudrait présenter uniquement des mots contenant /i/ ou /i:/ à Malguénac et systématiquement /e/ ou /e:/ ailleurs (dans les régions d'origine des informateurs allogènes). Il faut donc exclure un certain nombre d'exemples qui manifestement présentent aussi /i/ et /i:/ en dehors de Malguénac et où par conséquent les réalisations fermées ne doivent rien à l'influence de ce parler. Cinq items semblent donc devoir être écartés, même si leurs réalisations fermées ne sont pas toujours constantes : *e* préposition ; *e* particule verbale ; *e* possessif ; *he* possessif ; *é* particule verbale (ces formes littéraires sont données ici par souci de simplification et pour mieux correspondre au tableau). D'où la correction suivante :

	<i>Lexique</i>				<i>Phonologie : réalisations de /e(ɔ)/</i>					
	<i>dans etc.</i>		<i>oui</i>		<i>Morphème verbal du passé</i>			<i>Alternance interne aux lexèmes</i>		
<i>Informateurs</i>	<i>/ba/</i>	<i>/i/</i>	<i>/ja/</i>	<i>/je/</i>	<i>[e]</i>	<i>[i]</i>	<i>[a]</i>	<i>[e]</i>	<i>[i]</i>	<i>[ə]</i>
<i>Cumul Malguénac</i>	250	175	84	175	482	481	0	79	226	0
<i>MG 1 (avec loc. malg.)</i>	8	9	15	4	52	16	0	20	14	2
<i>MG 2 (avec loc. ségl.)</i>	25	0	13	0	47	1	12	19	3	8
<i>LLB</i>	18	1	22	0	34	0	9	11	2	3

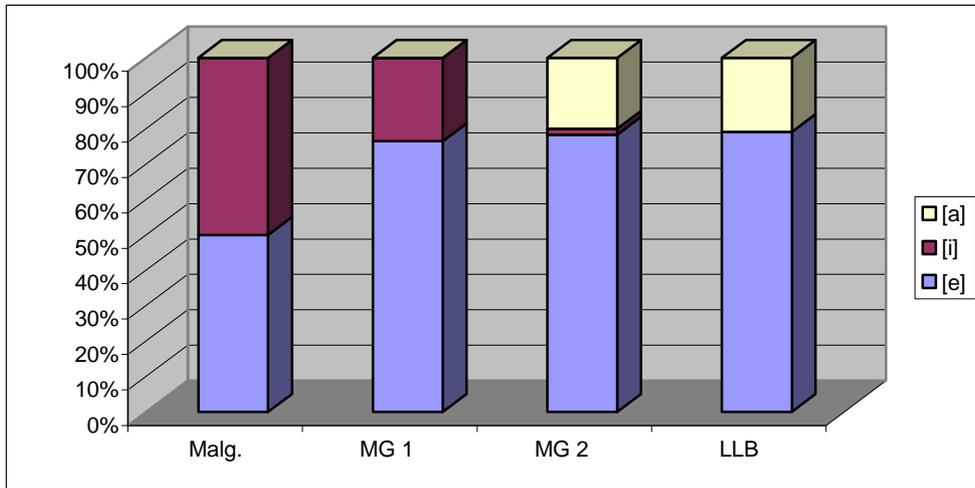
La différence des bases de calcul est assez considérable bien sûr puisque les chiffres donnés pour Malguénac représentent une addition d'informateurs. Mais des tendances claires se dégagent néanmoins, comme le montrent mieux les quatre graphiques suivants :



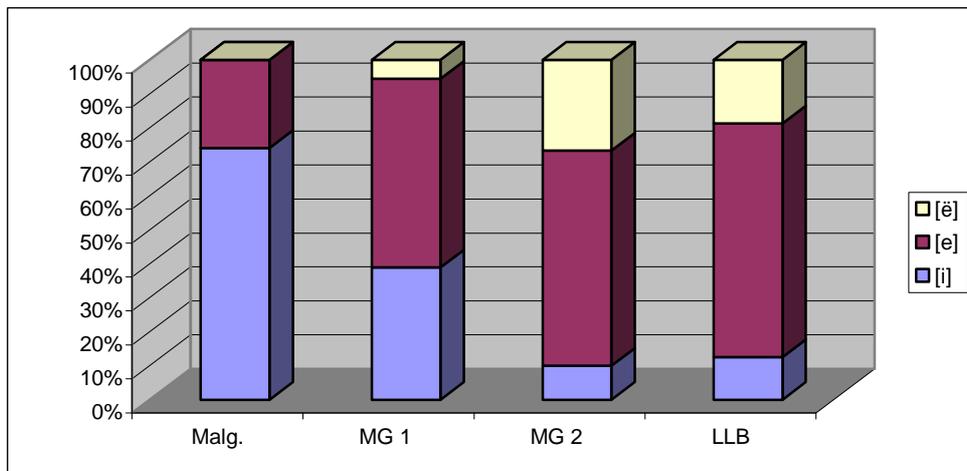
Occurrences de /i/ et /ba/ dans le parler de MG et de ses interlocutrices (MG 1 : avec une locutrice malguénacoise ; MG 2 : avec sa sœur LLB, de Séglien)



Occurrences de /ja/ et /je/ dans le parler de MG et de ses interlocutrices



Réalisations phonétiques du morphème verbal du passé (en position finale) dans le parler de MG et de ses interlocutrices



Réalisations [i], [e] et [ə] dans quelques lexèmes significatifs dans le parler de MG et de ses interlocutrices

(Contrairement au domaine de l'accent, JoLB et JnLB n'ont pas été exclus ici pour le calcul de la moyenne, car elle était sensiblement du même ordre avec ou sans eux. Leurs comportements extrêmes sont toujours plus ou moins avérés, mais ici, soit chacun tire la moyenne vers une extrémité opposée –et ils s'équilibrent ainsi ; soit leur contribution est trop faible pour avoir des répercussions déterminantes).

Il y a cette fois d'évidentes manifestations d'adaptation du discours en direction des interlocuteurs. MG fait ainsi un effort très visible pour faire usage de /i/ en présence d'une locutrice malguénacoise, alors qu'elle n'emploie probablement que /ba/ dans son discours spontané, comme ici avec sa sœur. On pourra même trouver chez elle une légère hypercorrection dans ce domaine, puisque les /i/ sont un peu plus représentés que chez les Malguénacois, mais ce serait une conclusion un peu hâtive, car l'échantillon sur lequel s'appuie cette observation reste très limité. Toujours est-il qu'elle sait remarquablement alterner entre les deux formes à la façon dont usent ses voisins. L'influence du /jε/ est moins importante, avec seulement quatre occurrences, contre quinze /ja/, mais il y a bien là une sorte de contamination phonétique, puisqu'elle est parfaitement capable par ailleurs de s'en tenir à la forme de son parler d'origine. Même constat avec la réalisation du morphème verbal du passé. Les réalisations [e] l'emportent très largement, mais des réalisations en [i], totalement absentes dans le parler de sa sœur occupent ici une place non-négligeable. A l'inverse, elle est capable de gommer un trait inconnu du parler de Malguénac : les réalisations en [a] (pour le verbe être), dont elle use avec sa sœur dans des proportions comparables à cette dernière. Enfin, concernant la distribution phonémique de certains lexèmes (puisque l'on peut inférer qu'il s'agit de cela même si toutes les données de MG relèvent ici du plan phonétique), là encore la pratique se transforme assez nettement lorsque change l'interlocutrice.

La situation est donc littéralement inversée par rapport au domaine de l'accent. Les graphiques montrent plusieurs constantes : une identité presque parfaite entre le parler de MG 2 et celui de LLB lors de leur échange, face à une tendance à l'alignement sur l'usage malguénacois quand MG 1 converse avec TB. Cet alignement est toutefois relatif, puisque les colonnes qui mettent en regard la moyenne malguénacoise et MG 1 restent très différentes et que l'on reconnaît dans la deuxième la force d'inertie d'un parler distinct. A propos du dernier graphique, on serait même tenté de dire par jeu de mot que l'on peut *voir* l'accent de Séglien à travers la composition des colonnes. Mais la conclusion à en tirer est bien celle d'un spectaculaire mécanisme d'accommodement linguistique, qui est indubitablement à l'œuvre.

Le haut-vannetais du sud-ouest de Languidic : JLP

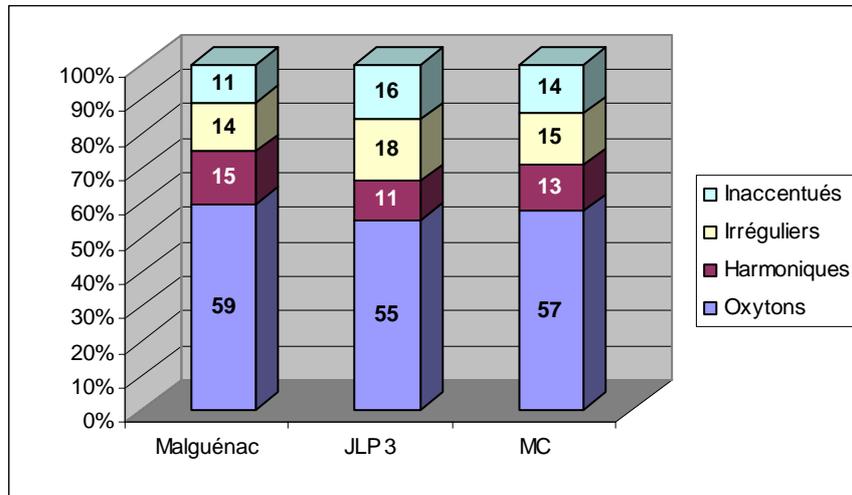
Trois enregistrements permettent de se faire une idée du comportement linguistique de JLP. Pour deux d'entre eux, les échanges reproduisent des conditions similaires à celles adoptées pour MG. Les initiales JLP 2 la présentent en conversation avec des locuteurs malguénacais (en l'occurrence JoLB et MJLB) ; JLP 3 en compagnie de ses sœurs (dont seule MC aura finalement été retenue). En outre, JLP 1 la présente enregistrée seule.

La localisation de son terreau linguistique d'origine est relativement floue, puisque l'enfance de JLP se déroula entre Penquesten (en Inzinzac-Lochrist) où elle était née, et Languidic où sa famille déménagea alors qu'elle était encore très jeune (ces deux communes sont limitrophes). Vers une quinzaine d'années, elle s'installa à Caudan, ce qui la menait un peu plus loin à l'ouest, jusqu'à son mariage qui la fit venir à Malguénac, Cléguérec puis à nouveau Malguénac. Quand à ses sœurs, elles ne quittèrent guère leur terroir d'origine, puisqu'elles vécurent à partir de leur installation en ménage à Brandérion, où s'est déroulé l'entretien, à proximité immédiate de Languidic. Les trois communes principales dont il est question : Inzinzac, Languidic et Brandérion entretiennent apparemment des liens assez étroits, et en tout cas, linguistiquement elles se différencient peu, sauf à vouloir être très pointu. Interrogée sur la qualité des bretons qu'elle avait eu l'occasion d'entendre, JLP considérait que celui de Languidic était le meilleur, le plus fin, tandis que celui de Caudan lui semblait le plus grossier. Si on additionne le facteur âge à ce jugement de valeur, il est donc peu probable que ce breton ait eu une influence sur son propre parler. Plus vraisemblablement, l'étiquette qui conviendrait le mieux à nos deux informatrices serait donc celle de *locutrices de la région de Languidic*. A défaut de mieux.

Si loin, si proche...

La contribution de JLP est assez originale, puisque comme on l'a dit, contrairement à MG qui pratique un breton assez familier, elle est elle la dépositaire d'un parler à vrai dire totalement inconnu des Malguénacais au moment de son arrivée. Pourtant, ce parler est structurellement plus proche de celui de Malguénac que ne l'est le bas-vannetais : comme l'indiquent la carte et les commentaires du § 3.3.1.1, il appartient également au socle haut-vannetais, et comme à Malguénac, il s'agit d'un haut-vannetais de transition. Les différences entre les deux parlers sont donc assez superficielles et relativement peu nombreuses en dehors d'habitudes lexicales qui seules peuvent vraiment désorienter le locuteur non prévenu. L'examen des caractéristiques accentuelles du parler de MC et de JLP quand elle se trouve en

sa présence ne montre ainsi aucune différence importante avec Malguénac, comme l'indique les diagrammes ci-dessous :



Répartition des types accentuels (en données phonétiques) à Malguénac et dans la région de Languidic

Les petites différences que l'on observe ici sont tout à fait négligeables. Les données pour Malguénac et celles de Languidic, à travers MC, sont pratiquement équivalentes compte tenu de la marge d'erreur qui avait été ménagée plus haut. Quant à celles de JLP 3, si elles en diffèrent légèrement, cela pourrait très bien tenir à l'influence du parler de son mari, dont on ne sait à quel distance de la moyenne il se situait (cette supposition est malheureusement invérifiable puisqu'il est décédé en 1985). L'ajustement linguistique doit donc être recherché exclusivement à partir d'autres critères.

Résistances et accommodement

A l'examen rapide du corpus, l'impression dominante est la forte persistance des traits linguistiques propres au haut-vannetais du sud-ouest, et ce quel que soit le contexte observé. Le tableau suivant en montre ainsi une liste très succincte :

	<i>Formes allogènes prononcées par JLP</i>	<i>Formes habituelles à Malguénac</i>	<i>Français</i>
<i>Seule</i>	[ja] (4-06-2)	/ˈjɛ/	<i>oui</i>
	[mə ˈzaːd] (4-06-6)	/mə ˈra:t/	<i>mon père</i>
	[mə ˈhɾɛt] (4-06-6)	/˚mworˈhɑt/	<i>pardi</i>
	[ˈjɔw] (4-06-12)	/ˈbo/	<i>si</i>
	[ˈbrøːr] (4-06-17)	/ˈbrir/	<i>frère</i>
	[ˈdərˈhjøːl] (4-06-13)	/˚drəˈhø:l/	<i>tenir</i>

Avec des locuteurs malguénacais	[ˈkəmərə] (7-11-40)	/˚cəmərət/	pris
	[ˈpwar] (7-11-45)	/ˈpjar/	quatre
	[ˈmiˈtin] (7-11-68)	/˚miˈte:n/	matin
	[i səˈvɑrn] (7-11-95)	/i ˚rəˈvɑrn/	son bar
	[saˈdɔrn] (7-11-112)	/˚sɑˈrɔrn/	samedi

Mais la tendance inverse est également perceptible, qui montre l'utilisation de formes en usage à Malguénac, mais pas dans la région de Languidic :

	<i>Formes malguénacaises prononcées par JLP</i>	<i>Formes habituelles à Languidic</i>	<i>Français</i>
Seule	[jɛ] (4-06-4)	[ja]	<i>oui</i>
	[a grɛˈnuz] (4-06-15)	[a grɛˈnos]	<i>minuit</i>
	[papirˈjəu] (4-06-16)	[paperˈjəu]	<i>des papiers</i>
	[ʃtal] (4-06-16)	[ɛl]	<i>comme</i>
	[vɔˈtis] (4-06-16)	[vɔˈtes]	<i>chaussure</i>
Avec des locuteurs malguénacais	[ɑˈɥi:l] (7-11-1)	[ɑˈɥe:l]	<i>vent</i>
	[ˈglaɥɛ ˈcət] (7-11-8)	[ˈgleɥɛ ˈcət]	<i>vous n'entendez pas</i>
	[mɔ ˈraˈdɛk] (7-11-38)	[mɔ zaˈkɛ:r]	<i>mon beau-père</i>
	[ˈbwo] (7-11-40)	[ˈjow]	<i>si</i>
	[u ˌraʃɛn] (7-11-49)	[u zaˈʃɛn]	<i>leur ferme</i>
	[y ˈnoˈs] (7-11-55)	[y ˈno:s]	<i>une nuit</i>
	[bɛ] (7-11-72)	[ba]	<i>dans</i>
[ji] (7-11-112)	[in]	<i>ils</i>	
Avec des locutrices languidiciennes	[ˈhwɪr] (11-19-14)	[ˈhwe:r]	<i>soeur</i>
	[gɔbir] (11-19-16)	[gɔˈbe:r]	<i>faire</i>
	[jə] (11-19-98)	[jō]	<i>il</i>
	[buˈtɥil] (11-19-106)	[buˈtaʎ]	<i>bouteille</i>

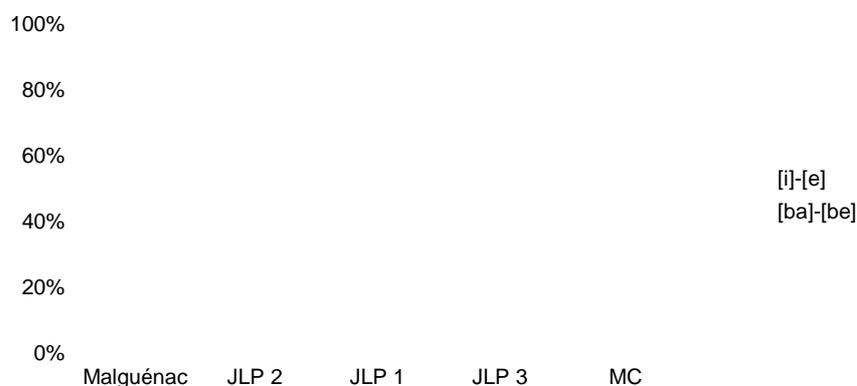
Le tableau ci-dessus n'en présente que quelques exemples, mais on peut déjà constater à l'importance inégale des cases de la colonne de gauche, que ces occurrences sont les plus nombreuses en présence de locuteurs malguénacais, ce qui est bien l'indice d'une stratégie communicationnelle. Même si l'on relève la présence de deux cas de mutations /d/ > /r/ au lieu de /d/ > /z/ : [mɔ ˈraˈdɛk], *mon beau-père* (7-11-38) et [u ˌraʃɛn], *leur ferme* (7-11-49), particulièrement remarquable puisque c'est le domaine de la morphosyntaxe qui est ici affecté, on constatera tout de même que la plupart des formes nouvellement adoptées consiste en des adaptations phonétiques, privilégiant des réalisations à voyelles fermées. On relève également quelques doublets, montrant l'hésitation de la locutrice, à moins que ce ne soit au contraire l'effet de son acuité à s'adapter à ses interlocuteurs : [saˈpæjn] (7-11-6) – [saˈpin]

(7-11-6), *sapins* ; [jə'ʰæ:k] (4-06-17) – [jəṽ:k] (4-06-23), *jeune* ; [in] (7-11-78) – [ɛ] (4-06-23), *ils* ; [pɛr'nət] (7-11-97) – [præ'ne] (7-11-30), *acheté*. Ces efforts d'adaptation n'échappent d'ailleurs pas aux locuteurs malguénacais, dont certains attestent que JLP ne pratique pas exactement le même breton lorsqu'elle s'adresse à eux et quand ses sœurs lui rendent visite, précisant qu'elle est alors un peu moins facile à comprendre.

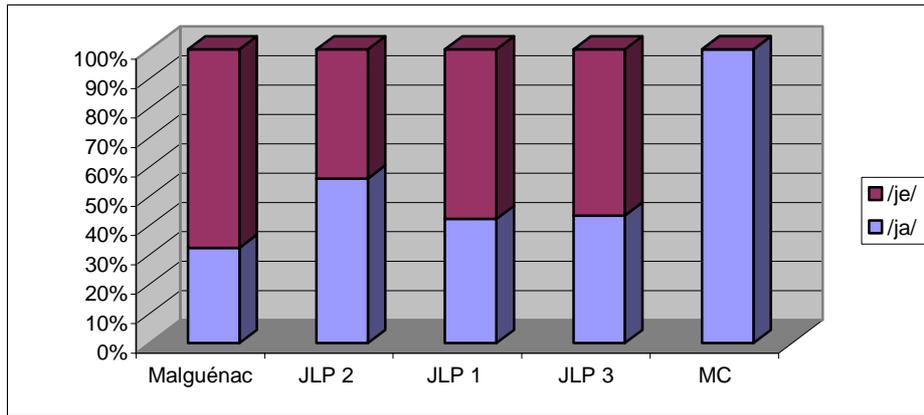
Bis repetita

Pour aller au-delà de ces impressions générales, il suffit d'appliquer à nouveau la grille d'observation des principales variables observables dans le breton de Malguénac. Il est possible d'objecter que d'autres critères auraient pu se révéler plus pertinents, compte tenu des spécificités du parler premier de JLP. Néanmoins, en réinvestissant ici ceux qui ont été choisis précédemment, ils permettront une comparaison immédiate et devraient remplir à propos la tâche assignée à cette section : nous renseigner sur la façon dont JLP tranche entre les différentes sources d'influence auxquelles elle est confrontée. Les résultats des enquêtes précédentes donnent donc cette fois le tableau et les graphiques suivants :

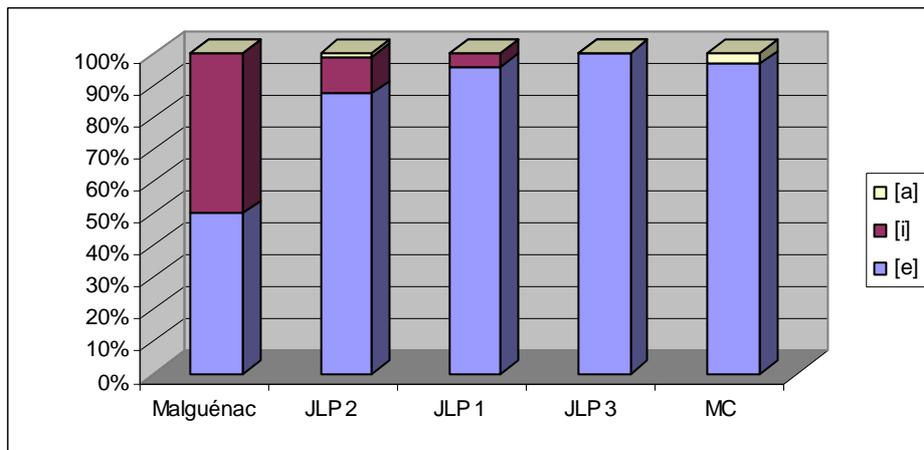
<i>Informateurs</i>	<i>Lexique</i>				<i>Phonologie : réalisations de /e(ɔ)/</i>						
	<i>dans etc.</i>		<i>oui</i>		<i>Morphème verbal du passé</i>			<i>Alternance interne aux lexèmes</i>			
	<i>/ba/</i>	<i>/i/</i>	<i>/ja/</i>	<i>/je/</i>	<i>[e]</i>	<i>[i]</i>	<i>[a]</i>	<i>[e]</i>	<i>[i]</i>	<i>[ə]</i>	
<i>Cumul Malguénac</i>	250	175	84	175	482	481	0	79	226	0	
<i>JLP 1 (seule)</i>	2	26	11	15	48	2	0	28	10	0	
<i>JLP 2 (avec loc. malg.)</i>	5	28	23	18	84	11	1	27	25	5	
<i>JLP 3 (avec loc. lang.)</i>	2	9	10	13	16	0	0	21	5	2	
<i>MC</i>	9	6	21	0	29	0	1	19	2	2	



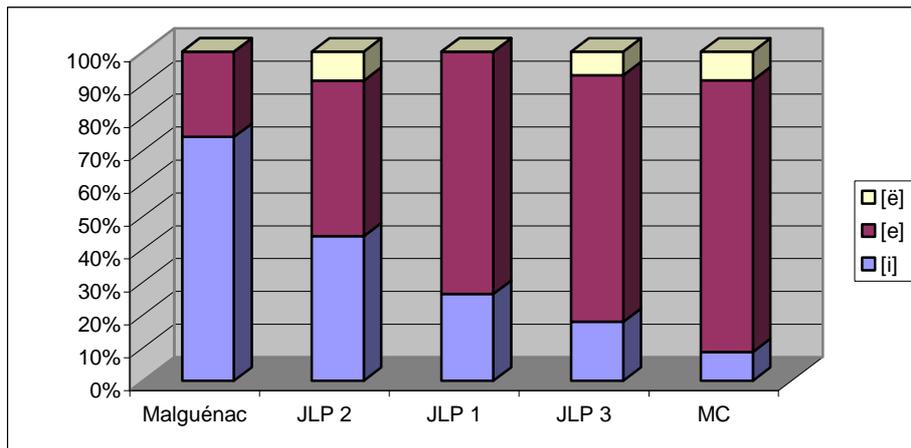
Occurrences de /i/ (= [i-e]) et /ba/ (= [ba-be]) dans le parler de JLP et de ses interlocuteurs (JLP 1 : seule ; JLP 2 : avec une locutrice malguénacaise ; JLP 3 : avec sa sœur MC)



Occurrences de /ja/ et /je/ dans le parler de JLP et de ses interlocuteurs



Réalisations phonétiques du morphème verbal du passé (en position finale) dans le parler de JLP et de ses interlocuteurs



Réalisations [i], [e] et [ə] dans quelques lexèmes significatifs dans le parler de JLP et de ses interlocuteurs

Cette fois encore comme pour MG, on voit ici indéniablement un mécanisme d'adaptation langagière : les trois colonnes centrales figurant le parler de JLP présentent (trois fois sur quatre) une sorte de dégradé qui montre ainsi une transition entre les deux extrêmes,

indiquant les parlers de référence. Avec cependant des implications différentes selon les critères observés. Les résultats sont des plus surprenants concernant la première variable : alors que la moyenne malguénacoise et celle de Languidic se rejoignent et montrent une nette prédominance de /be/ (ou /ba/ à Languidic), JLP 1 affiche des valeurs indiquant au contraire une très large domination de /i/ (réalisés [i] ou [e]). Ce phénomène est difficile à expliquer à vrai dire. On peut émettre l'hypothèse qu'il s'agirait d'un usage ancien (celui de Malguénac ou celui de Languidic), auquel elle serait restée fidèle⁸³. En tout cas, ce qu'il est important de noter ici, c'est que la proportion minimale de /ba/ chez elle est atteinte lorsqu'elle parle seule, alors qu'elle remonte quand elle converse tant avec MC qu'avec des Malguénacois. Le morphème verbal du passé offre une situation plus régulière : alors que MC n'utilise guère que des [-e] et laisse échapper un [-a], pendant que Malguénac se partage entre réalisations en [-e] et en [-i], JLP montre bel et bien une plus grande propension à des réalisations fermées en présence des locuteurs malguénacois. Leur influence est cependant très limitée sur ce critère, et l'on voit qu'à l'opposé, elle est capable de s'en tenir à des réalisations en [-e] dans son milieu d'origine. Mais c'est surtout le dernier diagramme, consacré aux lexèmes qui connaissent une concurrence analogue entre réalisations [e] et [i] (parfois également [ə] à Languidic), que l'on observe la transition la plus spectaculaire. Tandis qu'avec sa sœur elle affiche des proportions assez proches de celle-ci, dans les deux autres contextes, JLP glisse très régulièrement vers l'usage malguénacois, jusqu'à réaliser presque autant de [i] que de [e].

Le deuxième critère, celui de la forme prise par le mot *oui*, est le seul à montrer un profil de diagramme différent. En l'occurrence, l'habitude contractée de prononcer un grand nombre de /je/ au lieu de ses /ja/ d'origine, se maintient en toutes circonstances, même si les proportions ne sont pas rigoureusement les mêmes qu'à Malguénac. JLP se sépare donc ici très nettement de MG, notre locutrice originaire du pays *pourlet*, comme elle le faisait d'ailleurs déjà pour d'autres critères, mais de façon un peu moins évidente. Car si MG tend généralement à s'aligner sur l'usage malguénacois lorsque le contexte l'y pousse, elle se

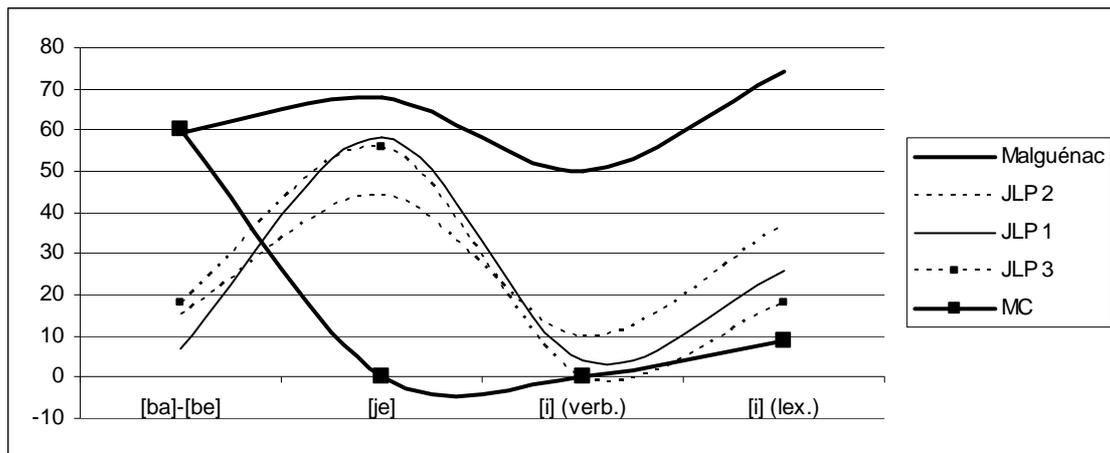
⁸³ Premier cas de figure : /i/ était fortement majoritaire à Malguénac au moment où elle s'y est installée, alors que Languidic usait massivement de /ba/. Elle adopta alors l'usage malguénacois en généralisant /i/, sans prendre acte de l'évolution ultérieure à Malguénac qui donnait la préférence à /be/.

Deuxième explication : au contraire, /be/ était déjà majoritaire à Malguénac, alors qu'à Languidic, JLP n'entendait pratiquement que /i/. Elle continua donc à en faire usage de ce dernier, résistant consciemment ou non à la pression de son nouvel environnement, alors même que /ba/ progressait également à Languidic.

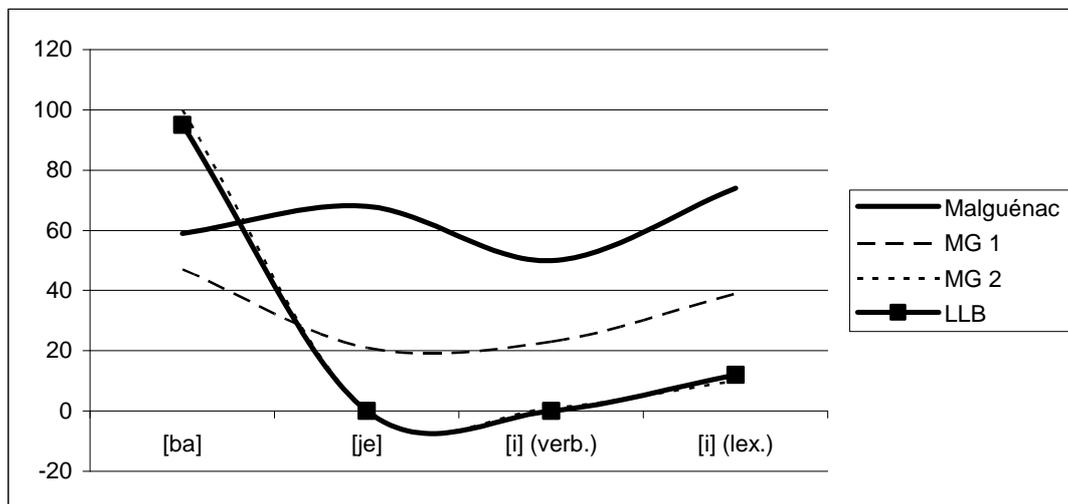
Troisième possibilité, /i/ était encore fortement majoritaires dans les deux communes et leur remplacement par /be/ - /ba/ y a suivi un même rythme parallèle. Mais JLP, fidèle au parler de sa jeunesse, a continué à préférer la forme qu'elle considérait comme la plus correcte, sans prendre conscience de l'évolution en cours.

Une quatrième hypothèse, posant un usage déjà majoritaire de /be/ - /ba/ dans les deux communes est difficile à envisager, car on voit mal dans ce cas ce qui aurait pu motiver un basculement vers /i/.

distingue toutefois par son aptitude à retrouver ses réflexes antérieurs et à parler exactement comme son interlocutrice de Séglien, à l'exception notable du domaine accentuel. Par comparaison, on serait tenté de dire que JLP a développé un breton hybride. L'impression est d'ailleurs largement confirmée par l'examen des colonnes de JLP 1 dans les diagrammes précédents : tantôt adoptant, tantôt rejetant des traits malguénacais relativement emblématiques, elle parle désormais un breton qui n'est pas celui de Malguénac, mais qui n'est plus non plus tout à fait celui de Languidic. On peut d'ailleurs visualiser et comparer ces phénomènes grâce aux courbes ci-dessous :



Courbes tendanciennes de quelques variables du breton de Malguénac chez JLP et ses interlocuteurs



Courbes tendanciennes de quelques variables du breton de Malguénac chez MG et ses interlocutrices

4.1.2.2 – *Un locuteur qui brouille les pistes*

Aléas d'enquête

Les deux locutrices étudiées précédemment nous montraient donc des stratégies communicationnelles assez similaires quant aux moyens et assez différentes quant à l'impact sur le parler des intéressées. Une telle étude nécessite cependant d'être menée à double sens. Maintenant que nous possédons de précieuses indications sur la manière dont les locuteurs originaires de terroirs extérieurs à Malguénac sont amenés à s'adapter dans leur nouveau milieu, il faudrait encore apporter un éclairage supplémentaire sur ce phénomène en observant l'inverse : comment se comporte un locuteur malguénacois placé dans une communauté linguistique voisine, au parler différent. Deux difficultés apparaissent cependant alors : comme expliqué au § 4.1.2.1, il faudrait prospecter les communes alentour pour y trouver des allogènes d'origines malguénacoises, c'est-à-dire des informateurs fiables, ayant vécu depuis leur plus jeune âge et jusqu'à l'adolescence environ à Malguénac, installés depuis sur une autre commune où une part importante de leur vie sociale se serait déroulée en breton. Seconde difficulté, l'examen des transformations subies par le breton de ces Malguénacois exilés suppose une connaissance assez solide du parler de leur commune d'adoption. Bien que le breton du pays *pourlet* me soit moins familier, la tâche me paraissait devoir y être plus aisée, puisque les emprunts et adaptations apparaîtraient avec davantage de relief. Une source un peu inattendue et assez étonnante permet toutefois de se passer d'une telle prospection. En 1996, JoLB, notre locuteur malguénacois qualifié plus haut d'anticonformiste, avait en effet été interviewé pour Radio Bro Gwened (RBG), afin de fournir une de ces histoires de vie qui en alimentent les émissions quotidiennes. Il en a résulté un entretien semi-dirigé d'une trentaine de minutes, conduite par un enquêteur vraisemblablement assez jeune, au parler très livresque, mais, détail intéressant au passage, la communication n'en a été que rarement affectée. L'enregistrement de cette conversation est disponible auprès des responsables de la radio, sous la cote 1069. Or, comme j'ai déjà eu l'occasion d'y faire allusion, j'ai eu une très grosse surprise lorsque j'ai pris connaissance de cet enregistrement, au moment où je préparais mon mémoire de maîtrise. L'informateur, que je connaissais très bien par ailleurs et dont le breton m'était assez familier, y parle en effet en contrefaisant l'accent du pays *pourlet*. Renseignement pris auprès de quelques uns de ses proches, il avait tout simplement décidé de transformer son parler parce qu'il ne souhaitait pas être reconnu des auditeurs.

Par rapport aux situations envisagées précédemment, les matériaux recueillis ici ne sont donc pas du tout de même nature, puisqu'il ne s'agit pas du parler spontané d'un locuteur

lambda installé dans le pays *pourlet* et conversant avec ses (nouveaux) pairs. Le breton que l'on se propose d'étudier est un artefact, qui découle de la volonté du locuteur de masquer le mieux possible son parler d'origine. Mais ce phénomène reste très intéressant (peut-être même l'est-ce davantage encore). Car il conserve un haut degré de pertinence envers la question qui nous préoccupe, des stratégies individuelles d'adaptation langagière, même si les circonstances qui les motivent sont ici un peu singulières. Par *accent du pays pourlet*, il faut entendre que JoLB a adopté un certain nombre des caractéristiques générales qui sont peu ou prou en usage sur l'ensemble de ce territoire, car bien entendu, le pays *pourlet* ne constitue pas plus que la région de Pontivy une entité linguistique monolithique. Un bon connaisseur de cette région trouverait donc sans doute quelques défauts, mais me concernant, sans être un spécialiste de ces parlers il faut reconnaître que le résultat semble assez convaincant.

Une moisson étonnante

Parmi les principaux traits qui émaillent donc son discours et qui tranchent avec l'usage malguénacais habituel, on notera avec intérêt :

- Une volatilité certaine de l'accent. Globalement, JoLB 2 donne l'impression de se forcer, d'exagérer la réalisation d'accents d'attaque alors qu'il pourrait s'en passer. Quatre termes apparaissent même accentués sur l'avant-dernière syllabe, alors que la conjoncture ne le demande pas :

JoLB	ba ba 'ba,ɾes... 'æ... 'æh 'fɛt ən...	RBG 43
	ba, ba 'barrez... eizh... eizh fête an...	
	dans la, la commune ... huit... huit fêtes de...	

JoLB	ba 'ba,ɾəs... ba 'margə,nek...	RBG 43
	ba 'barrez... ba Margeneg...	
	dans la commune ... à Malguénac...	

JoLB	wɛ cə cɛjn 'ba,ɾa...	RBG 11
	'oa ket ken bara ...	
	'y avait plus de pain ...	

JoLB	'hag ən 'duən 'tut...	RBG 36
	hag an doenn , tout...	
	et le toit , tout...	

JoLB	aʝe 'gobe ən 'doën ?	RBG 40
	Evit gober an doenn ?	
	Pour faire le toit ?	

JoLB	mə 're ,me 'tɔəl	RBG 30
	<i>me rae-me toer</i>	
	j'étais couvreur	

Passé encore pour les trois premiers exemples, où l'on peut voir à la rigueur la marque d'une hésitation qui couperait un groupe accentuel qui devait normalement être plus long. Mais pour les suivants, l'argument ne tient pas. On a là clairement des termes empruntés à un autre type de parler, présentant un schéma paroxytonique stable. Il est d'ailleurs significatif qu'il s'agisse là de mots se rapportant à son ancien métier de maçon-couvreur, qu'il aura donc eu l'occasion d'entendre chez des collègues ou des clients. La forme inhabituelle revêtue par ces mots pour lui familiers l'aura d'autant plus frappé, ce qui explique une mémorisation aisée et leur production spontanée dans le contexte présent.

- La forme accentuelle des mots peut aussi concerner les accents de longueur secondaire, où l'on voit également une prépondérance des formes du pays *pourlet*, quand elles diffèrent : [zɛ¹bæjn], *manger* (JoLB-RBG 46) ; [de¹be], *on mangeait* (JoLB-RBG 7) ; [ba¹ra], *du pain* (JoLB-RBG 11).

Sur le plan de la phonétique, de nombreux autres phénomènes montrent également la substitution de variantes bas-vannetaises à leurs équivalents malguénacois :

- La réalisation de /a:/ présente un timbre antérieur, quoique un peu moins tranché que chez les locuteurs du pays *pourlet* : [l¹a:bur], *travail* (JoLB-RBG 11) ; [dwa¹r], *terre* (JoLB-RBG 11)...

- Les /e(:)/ et /i(:)/ issus du vieux-breton /o:/ deviennent [œ] : [də ɥine¹gœ:r], *à onze heures* (JoLB-RBG 12).

- Les diphtongues antérieures en [əɥ] deviennent postérieures, en [ɔw] : [ə¹zɔwt], *les vaches* (JoLB-RBG 1) ; [ən¹trɔw], *les choses* (JoLB-RBG 7) ; [ba¹taʃɛnɔw], *dans les fermes* (JoLB-RBG 10) ; [dɔw a¹trə¹gɔn], *trente-deux* (JoLB-RBG 14).

- La diphtongue /aw/ est réduite à [o] : [k¹o:l], *des choux* (JoLB-RBG 46) ;

- Les réalisations de /e:/ en [i^ɔ] redeviennent [e] : [e:s], *facilement* (JoLB-RBG 3).

- Dans le même temps, les réalisations diphtonguées et très fermées de /o/ en [u^ɔ] deviennent [o] : [sko:l], *école* (JoLB-RBG 14) ; [no:z], *nuit* (JoLB-RBG 16) ; [vro], *pays* (JoLB-RBG 37).

- La fricative /s/ à l'initiale est quasi-systématiquement réalisée [z] : ['zõ], *jouer* (JoLB-RBG 1) ; [ur 'zyhynja^d], *une semaine* (JoLB-RBG 7) ; [ə 'zɔwt], *les vaches* (JoLB-RBG 1).

Dans le domaine de la morphologie, on relève les quelques cas suivants :

- La présence d'un morphème d'infinitif en [-o] : [də 'di'sko], *à apprendre* (JoLB-RBG 15) ; [tə 'va'lo 'grã], *moudre du grain* (JoLB-RBG 29) ; ['de'sko], *apprendre* (JoLB-RBG 45).

- La réalisation en [wa] du morphème verbal du passé : [mwa cə 'gulə'nət], *je n'avais pas demandé* (JoLB-RBG 39) ; [mwa 'gwɛj], *j'ai fait* (JoLB-RBG 40).

- La mutation de /d/ et /t/ en [z], et non en [r] : [mə 'zad], *mon père* (JoLB-RBG 3) ; [də 'ze'bãjn], *pour manger* (JoLB-RBG 46).

Le lexique également présente de nombreux emprunts au pays *pourlet*, soit par utilisation de termes non usités à Malguénac, soit par l'adaptation phonétique de mots qui y sont également connus, mais sous une forme légèrement différente. Du premier cas de figure relèvent [bɔ'ʃad], *beaucoup* (JoLB-RBG 5) et [ba ko'ʒa'l], *à parler* (JoLB-RBG 40), auxquels les Malguénacais préfèrent généralement /ur 'jœh/ et /i 'kõz/. Les exemples du deuxième traitement sont cependant les plus nombreux :

- [ba] remplace /bɛ/ : [ba 'ger], *à la maison* (JoLB-RBG 22), mais il remplace également /i/ et s'insère jusque dans des locutions où il est très exceptionnellement attesté chez les Malguénacais : [ba 'rɔk], *avant* (JoLB-RBG 12) ; [ba 'dã ər 'glɑ:], *sous la pluie* (JoLB-RBG 15) ; ['baha'ma], *ici* (JoLB-RBG 24).

- Beaucoup d'autres termes subissent des glissements phonétiques comparables : modification des voyelles (ou semi-voyelles) : [ja], *oui* (JoLB-RBG 2) ; [tə 'gwã'n], *l'hiver* (JoLB-RBG 41) ; [ja'wãg], *jeunes* (JoLB-RBG 44) ; [brə'zəl], *guerre* (JoLB-RBG 11) ; [tjɛr], *des maisons* (JoLB-RBG 35) ; ['pwa'r], *quatre* (JoLB-RBG 46) ; [nit'æ], *rien* (JoLB-RBG 24) ; ['argan], *de l'argent* (JoLB-RBG 30) ; [si'man], *ciment* (JoLB-RBG 26) ; modification de consonnes : [jə], *avec* (JoLB-RBG 37) ; combinaison de modifications de voyelles et de consonne : [ger], *maison* (JoLB-RBG 16) ; [au'de], *depuis* (JoLB-RBG 46) ; adjonction de syllabe : [mɛməs], *même* (JoLB-RBG 45) ; ou réaction en chaîne avec modification morphologique : [antər'kan], *cinquante* (JoLB-RBG 32).

Pourtant, le naturel revient au galop à de nombreuses reprises et laisse passer des prononciations indiscutablement malguénacoises :

- Les formes accentuelles (et éventuellement phonémiques) originelles de JoLB se manifestent dans [di'bət], *mangé* (JoLB-RBG 10) et [bara'], *du pain* (JoLB-RBG 29).

- Le /ɑ:/ retrouve son timbre postérieur dans [ɑ:riɥ], *arrivé* (JoLB-RBG 16) ; [ən 'tɑ:d], *le père* (JoLB-RBG 21) ; [kɑ'wi], *avoir* (JoLB-RBG 29) ; [ko'ʒɑ:l], *parler* (JoLB-RBG 21).

- Les voyelles d'aperture moyenne se ferment de temps à autres comme dans [ɥəzi], *était* (JoLB-RBG 10) ; [ə wi bə], *ça a été* (JoLB-RBG 21) ; [namzi se], *en ce temps-là* (JoLB-RBG 18) ; [gubi], *faire* (JoLB-RBG 26) ; [ər 'sku:l], *l'école* (JoLB-RBG 20), voire maintiennent leur tendance à la diphtongaison : [də 're go^h], *aux vieux* (JoLB-RBG 7).

- A quelques rares occasions, le /s/ initial réapparaît en [s] au lieu de [z] : [sa'dɔrn], *samedi* (JoLB-RBG 36) ; [sy'hyn], *semaine* (JoLB-RBG 8) ; [bara si'gal], *pain de seigle* (JoLB-RBG 10) (alors que l'on a plus loin [bara ze'ga:l], (JoLB-RBG 25).

- De façon moins systématiquement observable, d'autres phonèmes ou morphèmes conservent notablement leurs réalisations accoutumées : [e'jat], *heure* (JoLB-RBG 41) ; [kã'nə,rjõ:], *chanteurs* (JoLB-RBG 5) ; [dja], *de* (JoLB-RBG 2) ; [pɛrnəd], *acheté* (JoLB-RBG 7) ; [avɛj], *pour* (JoLB-RBG 29) ; [əɥe], *aussi* (JoLB-RBG 4) ; [pjarzɛk], *quatorze* (JoLB-RBG 17) ; [ɥə'zə^h], *vous étiez* (JoLB-RBG 20).

- D'autres encore, qui apparaissaient en certains passages sous une forme *pourlette*, retrouvent leur apparence malguénacoise d'origine, formant ainsi des doublets à comparer avec la liste fournies plus haut : [bɛ rə'trɛd], *en retraite* (JoLB-RBG 46) ; [jæ], *oui* (JoLB-RBG 41) ; [də 'gwi'jã'n], *l'hiver* (JoLB-RBG 41) ; [re jə'ɥæ'g], *les jeunes* (JoLB-RBG 45) ; [gə n], *avec l'...* (JoLB-RBG 47) ; [ao,rɪ'], *depuis* (JoLB-RBG 48) ; [mɛm], *mêmes* (JoLB-RBG 45).

Malgré donc quelques omissions ou interférences, il n'en demeure pas moins qu'il est admirable que la plupart des critères déterminants, bien que nombreux, soient mobilisés de façon très constante. Certains Malguénacois, lorsqu'on les interroge sur le breton du pays *pourlet* ne savent que dire qu'il s'agit d'un accent très différent, et haut en couleurs : *et bababa, bobobo...* (sic). Pratiquement tous sont tout de même capables de produire quelques mots avec cet accent. Mais arriver à parler de façon quasi naturelle et pendant si longtemps en

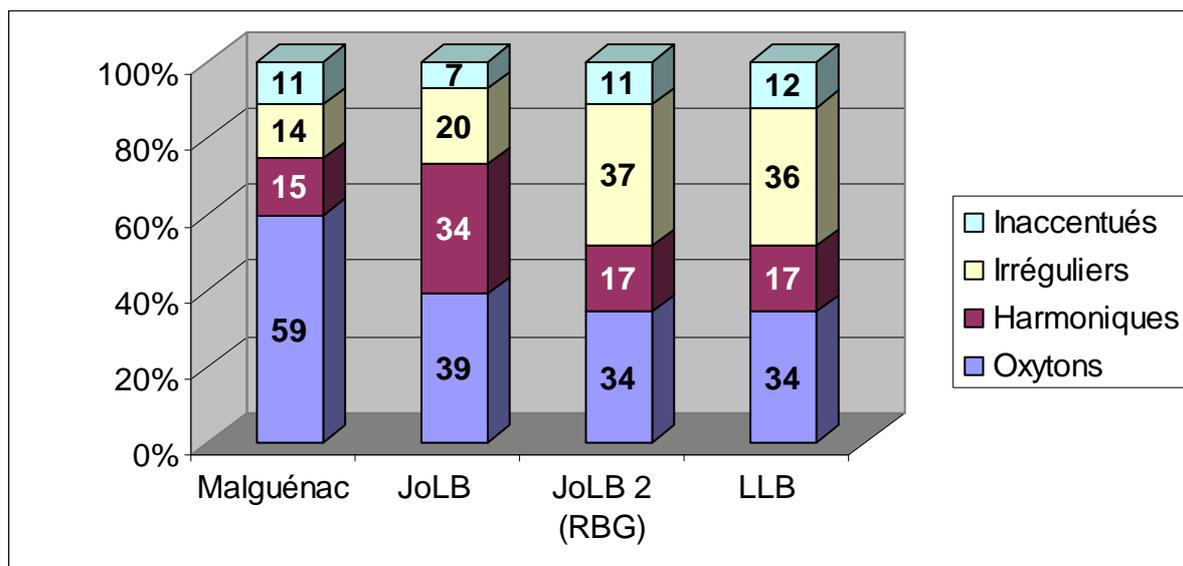
respectant aussi fidèlement tant de ses particularismes, voilà qui dénote une faculté linguistique assez exceptionnelle. Toutefois, pour donner une mesure plus précise de la crédibilité atteinte par ce breton maquillé, il reste à le passer par l'épreuve des statistiques. C'est grâce aux variables qui ont servi plus haut, que l'on étudiera donc comment JoLB (en l'occurrence il sera désigné dans cette section sous les initiales JoLB 2) s'y prend pour transformer son parler.

Quid des statistiques ?

L'accent

On se souvient d'une part que la distribution de l'accent est un point de différenciation important entre le breton de Malguénac et celui du pays *pourlet*. Le système accentuel appartenant au soubassement du système linguistique, il est peu sujet à évolution, si ce n'est sur le très long terme et à l'occasion d'une profonde influence déstabilisatrice. C'est ce qui explique que la frontière entre systèmes accentuels serve de critère majeur d'opposition dialectale (cf. § 3.3.1.3). D'autre part, il a déjà été souligné que JoLB avait sur ce point un comportement assez éloigné de la moyenne des Malguénacais. Mais il n'est pas exclu que la raison en soit le stress de l'enregistrement, à l'instar de l'interview pour Radio Bro Gwened.

Le relevé des formes accentuelles présentes chez JoLB dans les deux contextes (avec des locuteurs malguénacais, puis avec RBG), ainsi que pour les deux parlars de référence (moyenne malguénacaise et données de LLB représentant le pays *pourlet*) se traduisent par le graphique suivant :



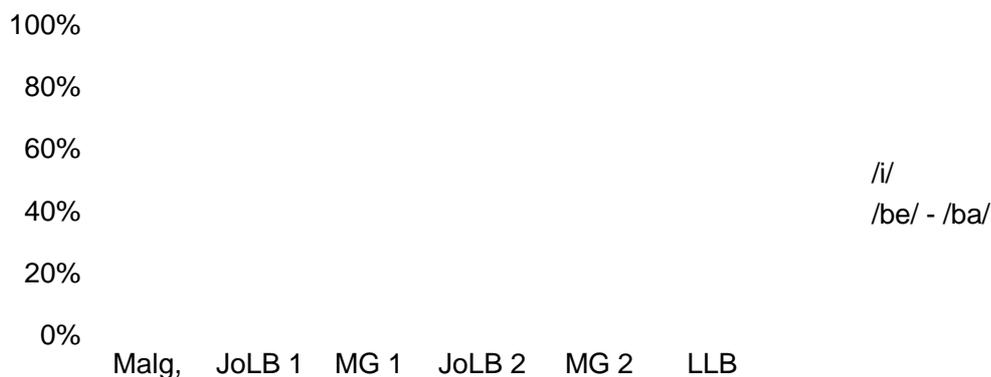
***Répartition des types accentuels (en données phonétiques)
à Malguénac, à Séglien et chez JoLB***

Qu'en conclure, sinon que ces résultats sont proprement stupéfiants ? L'identité entre les chiffres présentés par JoLB 2, imitant l'accent du pays *pourlet*, et LLB, locutrice empirique de l'est de cette région est quasiment parfaite ! Même si à l'oreille, ses efforts pour donner à son breton des sonorités inhabituelles étaient assez perceptibles, voire un peu gauches, rien ne laissait envisager un résultat d'une telle précision. La grande innovation par rapport au parler de Malguénac a consisté pour JoLB à prononcer un très grand nombre de mots en les accentuant sur l'avant-dernière syllabe. Mais, comme on l'a vu plus haut, il prononce fort peu de termes présentant un schéma paroxytonique constant. La plupart du temps, il obtient cet effet en exagérant la réalisation des accents d'attaque et en amoindissant la netteté des accents finaux. On ne peut donc pas dire qu'il adopte réellement le système accentuel du pays *pourlet*. Il est clair qu'il était conscient d'une différence acoustique très nette entre son parler et celui de ses voisins, mais il use plutôt d'une sorte de bricolage, où l'impression finale compte davantage que la justesse d'analyse, laquelle restait probablement hors de sa portée. On pourra estimer au passage que la tâche lui était facilitée par le fait que, même en contexte malguénacois, il présentait déjà une forte prédisposition à l'émergence des accents d'attaque. Mais le profil atypique qu'il présente alors avec 34 % de mots définis comme harmoniques, reste une énigme : a-t-il usé face à mon micro du même stratagème qu'avec Radio Bro Gwened (mais en y mettant moins d'efforts puisque mon enregistrement n'était pas destiné à la diffusion) ? Ou parlait-il réellement ainsi au quotidien ? Seulement comment alors a-t-il pu développer un tel particularisme (qui n'est pas partagé par son frère) ? Sa bonne connaissance et ses amitiés dans le pays *pourlet* sont une chose, mais il demeure surprenant qu'elles aient pu exercer une influence aussi puissante, alors qu'il a toujours résidé à Malguénac. Influence pourtant appuyée par les plans du lexique et de la phonologie, où comme on l'a vu, il occupe également une position extrême et parvient même à entraîner à sa suite sa femme et son ancienne voisine...

Lexique et phonologie

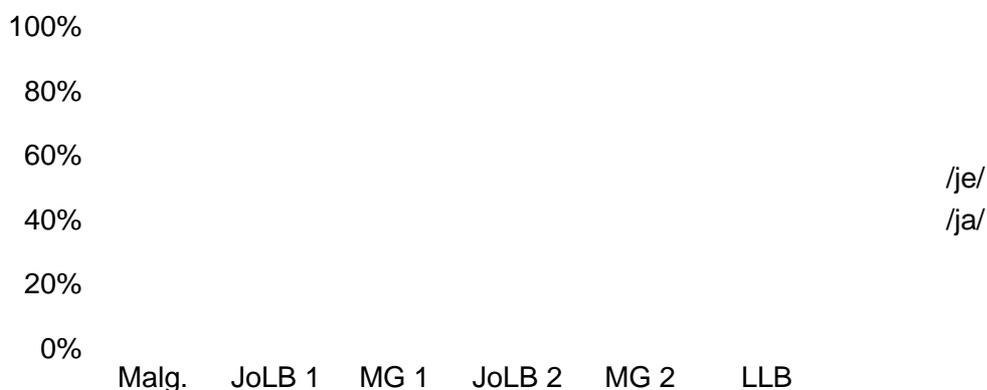
Les autres critères observés jusqu'à présent sont plus contrastés. Comme le montrent le tableau et surtout les graphiques suivants, la capacité d'alignement sur le parler-cible est très grande. Pour trois domaines sur quatre, l'imitation est presque parfaite à nouveau : la préposition /i/ disparaît totalement au profit de /bɛ/, prononcée ici quasi-exclusivement [ba] et souvent accentuée (conformément à l'étymologie, mais contrairement à l'usage apparemment dominant à Malguénac).

	<i>Lexique</i>				<i>Phonologie</i>					
	<i>dans etc.</i>		<i>oui</i>		<i>Morphème verbal du passé</i>			<i>Alternance interne aux lexèmes</i>		
<i>Informateurs</i>	<i>/ba/</i>	<i>/i/</i>	<i>/ja/</i>	<i>/je/</i>	<i>[e]</i>	<i>[i]</i>	<i>[a]</i>	<i>[e]</i>	<i>[i]</i>	<i>[ə]</i>
<i>Cumul Malguénac</i>	250	175	84	175	482	481	0	79	226	0
<i>JoLB 1</i>	20	8	8	5	83	11	0	4	12	0
<i>JoLB 2 (RBG)</i>	71	0	25	2	150	3	9	5	40	6
<i>MG 1 (avec loc. malg.)</i>	8	9	15	4	52	16	0	20	14	2
<i>MG 2 (avec loc. ségl.)</i>	25	0	13	0	47	1	12	19	3	8
<i>LLB</i>	18	1	22	0	34	0	9	11	2	3



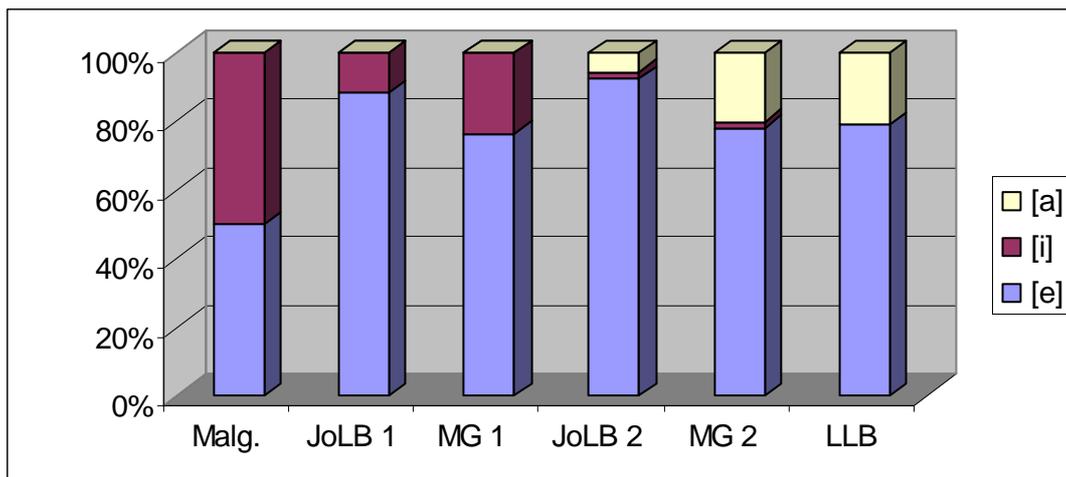
Occurrences de /i/ et /be/-/ba/ dans le parler de JoLB, comparé à d'autres locuteurs

De même, si deux /je/ lui échappent au lieu de /ja/, ils n'en demeurent pas moins extrêmement minoritaires, puisqu'ils sont proportionnellement moins nombreux que les contaminations par /je/ du parler de MG face aux Malguénacais (MG 1) :



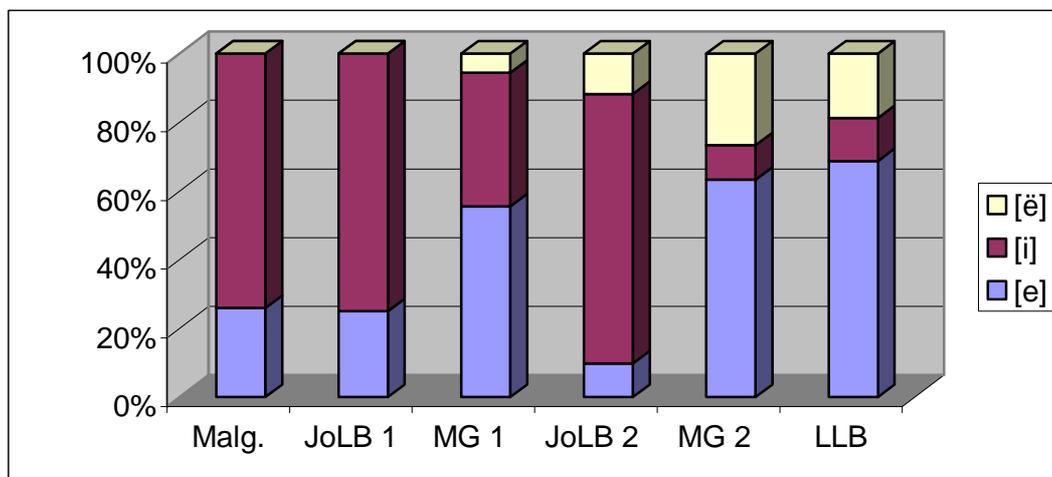
Occurrences de /ja/ et /je/ dans le parler de JoLB, comparé à d'autres locuteurs

Le problème de la tension entre voyelles fermées et semi-fermées présente en revanche un aspect paradoxal : s'agissant du morphème verbal du passé, le traitement malguénacois est pratiquement entièrement dissimulé, avec seulement trois occurrences en [i] sur cent soixante deux. Le [e] est donc largement dominant, mais une subtilité de l'usage bas-vannetais est bien respectée, grâce au recours à quelques réalisations en [a] (pour les verbes être et avoir), même s'ils apparaissent de façon plus sporadique que chez nos deux informatrices ségliennaises :



Réalisations phonétiques du morphème verbal du passé (en position finale) dans le parler de JoLB, comparé à d'autres locuteurs

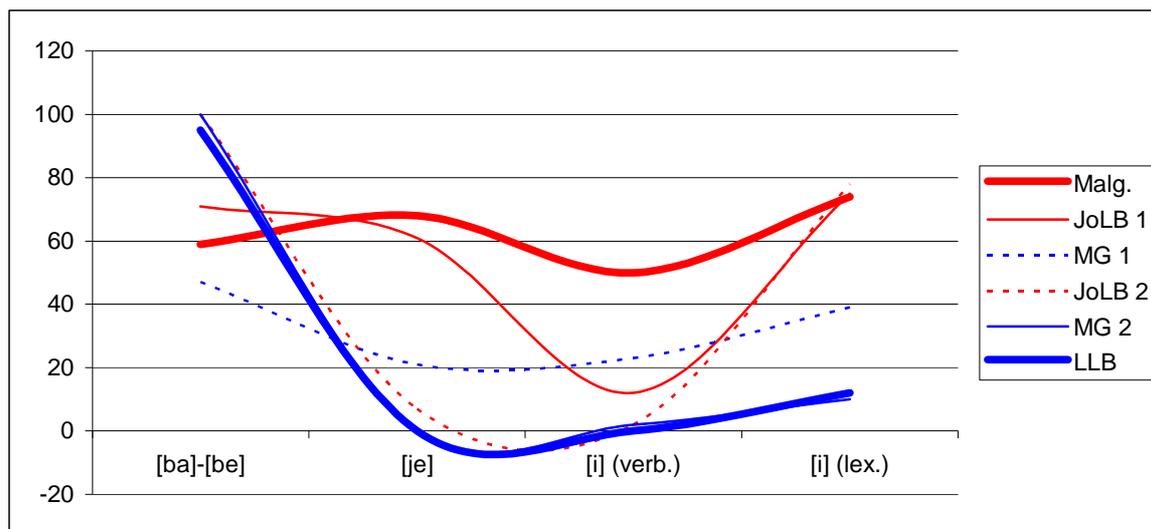
En revanche, concernant la distribution et les réalisations de /e(:)/ et /(i:)/ à l'intérieur des lexèmes, il est fort surprenant de faire le constat inverse de tout ce qui avait été observé précédemment : JoLB semble cette fois incapable d'adopter de façon convaincante l'usage du pays *pourlet* :



Occurrences de [i], [e] et [ə] dans quelques lexèmes significatifs dans le parler de JoLB, comparé à d'autres locuteurs

Si quelques termes présentent des réalisations [ə], comme [brə¹zəl], *guerre* (JoLB-RBG 11), la plupart du temps, c'est l'usage malguénacois en /i(:)/ > [i] qui l'emporte, et ce dans des proportions encore plus importantes que lorsqu'il parle en contexte malguénacois. Le phénomène est d'autant plus curieux qu'il contraste étonnamment avec la virtuosité à adopter les traitements bas-vannetais sur les autres critères.

Les courbes ci-dessous, qui opèrent une synthèse entre les différents domaines observés, permettent de le mesurer encore mieux :



Courbes tendancielles de quelques variables comparées du breton de Malguénac et du breton de Séglien ainsi que chez MG et JoLB

Les courbes en gras représentent les parlars de références, à savoir la moyenne malguénacoise et, pour Séglien, le parler de LLB. En rouge apparaissent les locuteurs malguénacois (l'ensemble de locuteurs, puis JoLB 1 et 2) ; en bleu, les locuteurs bas-vannetais (LLB, MG 1 et 2). L'anticonformisme de JoLB est donc manifeste, tout comme sa remarquable capacité d'imitation. Mais ses deux courbes rejoignent (et dépassent) ostensiblement la moyenne malguénacoise sur le dernier point. Il est donc possible que l'on touche là une particularité du système phonologique de l'informateur, conditionné en quelque sorte à une certaine rigidité dans la réalisation de ses voyelles antérieures, avec un timbre fermé. C'est en tout cas le seul bémol que l'on puisse apporter à cet exceptionnel témoignage d'adaptation linguistique.

4.2 – Dynamique sociolinguistique du breton de Malguénac

Après une plongée au cœur de la diversité interne du parler de Malguénac, il convient de resituer une nouvelle fois l'usage de la langue dans la réalité de son contexte. Les pages qui précèdent ont montré la langue fonctionner de façon parfaitement autonome, confrontant seulement la norme locale aux parlers voisins. Il pourrait même peut-être s'en dégager l'impression que les locuteurs forment une société brittophone monolingue. Ce qui est loin d'être le cas. Une des évolutions majeures qu'aura connue la société malguénacoise au cours du siècle dernier est en effet la généralisation de la connaissance du français, se superposant, puis se substituant à la pratique du breton. Quasiment tous les informateurs du corpus forment donc, à l'échelle de leurs familles, la dernière génération des locuteurs du breton, que leurs cadets ou leurs enfants comprennent souvent, sans être à même de le parler. Tous sont également parfaitement bilingues et ont des pratiques diverses du breton. Il faut donc convenir ici que les enregistrements qui ont été effectués pour mener à bien cette recherche ont une part d'artificialité (mais tout de même très limitée), puisque l'on y entend des gens qui pour certains ne se parlent habituellement qu'en français. L'enjeu des sections suivantes sera donc de prendre en compte cette réalité. Non seulement de décrire la répartition des usages entre français et breton, mais aussi l'aspect dynamique de cette répartition, qui aboutit sur quelques décennies à une quasi-disparition du breton au profit du français. Deux axes principaux structureront cette recherche : tout d'abord une présentation des faits de pratique, qui permettra de dresser un inventaire des locuteurs, de retracer dans le temps les étapes de la poussée du français et éventuellement d'en comprendre les mécanismes à travers l'analyse de certaines représentations des locuteurs (et des non-locuteurs). En second lieu enfin, une partie interprétative viendra accompagner et replacer l'observation des faits dans une perspective théorique plus large.

4.2.1 – Pratique du breton

4.2.1.1 – Qui sont les locuteurs ?

Nombre

Pouvoir donner une indication quantitative du nombre des locuteurs parlant la langue étudiée fait probablement partie des informations indispensables que se doit de fournir une étude sociolinguistique. Ceci particulièrement dans le cas d'une langue comme le breton, dont la base démographique est fortement érodée et dont l'existence même paraît de ce fait

fortement fragilisée à court ou moyen terme, comme on va le voir. Les chercheurs qui s'intéressent à la population bretonnante dans sa globalité ont longtemps fait état du manque de données précises concernant le nombre de bretonnants. En l'absence de recensement linguistique systématique, notamment par la non-prise en compte des connaissances linguistiques des Français lors des recensements officiels (difficulté peut-être aggravée par les nouvelles méthodes appliqués par l'INSEE), l'on a dû souvent se contenter d'estimations plus ou moins étayées, où les *a priori* idéologiques étaient susceptibles de déformer une réalité difficile à saisir (Broudic 1995 p.18). Si l'on s'en tient à une période récente, plusieurs études solides sont venues combler ces lacunes, soit par un tableau d'ensemble, soit par des monographies locales : mentionnons les *Propos sur la langue bretonne*, dans *Les cahiers d'Octant* n°23 (1990), publication de l'antenne rennaise de l'INSEE ; deux numéros de *Population et sociétés*, bulletin d'information de l'INED, consacrés respectivement à *L'unification linguistique de la France* (n°285, 1993) et à *La dynamique des langues en France au fil du XX^e siècle* (n° 376, 2002), tous deux téléchargeables sur internet ; un article de I. Le Boëtté dans *Octant* n°92 (2003), basé sur les mêmes sources ; l'étude monumentale de F. Broudic, qui synthétise plusieurs enquêtes antérieures (1995 pp.181-206) et présente en outre un sondage rigoureux et exhaustif (ibid. p.211) ; enfin les études diagnostiques de l'Office de la langue bretonne, organisme régional chargé de promouvoir l'usage du breton, et dont les évaluations numériques menées localement paraissent réalisées avec sérieux.

Ma première démarche fut donc de chercher à relever les conclusions de ces différentes études en terme de proportion de bretonnants par tranches d'âge, et de les appliquer à la population malguénacoise de façon mécanique. Il m'est cependant apparu très rapidement que la méthode laissait à désirer. Tout d'abord elle ignorait les variations régionales qui peuvent être très significatives (les communes à l'est de Pontivy sont, de l'opinion générale sur place, pauvres en bretonnants, alors que selon la même opinion, le breton est beaucoup plus vivace dans le pays *pourlet* : où situer Malguénac ? Les données moyennes pour l'ensemble de la Basse-Bretagne ont-elles un sens, lorsqu'on cherche à les appliquer à une zone aussi précise ?). Il s'agissait donc d'utiliser des formules mathématiques à l'aveuglette, qui ne faisaient que projeter des représentations construites par d'autres sur une masse anonyme. Il m'a donc paru préférable d'effectuer l'opération inverse : au lieu de partir de données générales appliquées à Malguénac, tâcher de collecter les données les plus précises possibles à Malguénac pour alimenter le tableau général. Ce qui est à la fois plus logique, plus fiable, plus facile compte tenu de la faible dimension de la population à analyser et plus opportun grâce au parti que je pouvais tirer de ma connaissance des locuteurs.

J'ai donc entrepris de dresser par moi-même le recensement de la population bretonnante de la commune, à partir de la liste électorale informatisée établie fin 2004 pour le référendum du printemps 2005 (la liste plus récente devant servir à l'élection présidentielle de 2007 n'étant pas encore prête au moment où je m'attelais à cette tâche). Un total de 1.526 noms apparaissait ainsi. Duquel il a fallu retrancher un nombre significatif de personnes : les décès intervenus depuis l'établissement de la liste (une vingtaine par an) ; quelques déménagements, certains signalés sur la liste elle-même ; enfin, de par mon expérience et mon réseau d'interconnaissance personnel, il m'a semblé préférable après quelques brouillons d'enquêtes préalables, d'écarter toutes les personnes nées à partir de 1970, au motif que l'on ne rencontre plus après cette date de locuteurs empiriques, même passifs. Les quelques enfants ou jeunes capables de parler breton le doivent à des cours ou une scolarisation en milieu bilingue, et leur parler ne peut pas véritablement être caractérisé comme du breton *de Malguénac* au même titre que celui de leurs aînés. Ainsi allégée, la liste se trouve réduite au chiffre rond, et néanmoins exact, de 900 noms. L'étape suivante a consisté à diviser cette population par tranches d'âge de dix ans, et à examiner au cas par cas le nombre de bretonnants que comportait chaque catégorie. Malgré ma connaissance d'un nombre assez important des personnes figurant sur la liste restreinte, il ne m'était guère possible cependant de répondre pour tous de leur connaissance ou non du breton. Mener une enquête par questionnaire paraissait exclu, faute de temps et d'espace imparti à l'intérieur de cette thèse pour éclaircir ce point. J'ai donc eu recours à l'aide de quelques personnes de diverses tranches générationnelles, parents, voisins et amis, pour affiner au mieux l'estimation. L'interconnaissance assez poussée qui caractérise le milieu rural, et que j'ai pu à nouveau mesurer à cette occasion, laisse penser que les résultats sont assez fidèles. Au total, une réponse (positive ou négative) a pu être apportée pour environ les trois-quarts de la population. De manière assez prévisible, l'incertitude grandit à mesure que décroît l'âge des personnes considérées, dans la mesure où la population est d'autant plus mobile qu'elle est plus jeune : la part de personnes issues de communes tierces, dont il était difficile voire impossible de dire si elles parlaient ou comprenaient le breton, augmente donc régulièrement chez les plus jeunes. Lorsqu'il paraissait trop hasardeux de donner une réponse, je n'ai pas cherché à en fournir une systématiquement, même si certains cas ont été fixés par une visite aux intéressés. Le nombre très élevé de réponses obtenues permet de toute façon d'établir une projection vraisemblablement sûre pour l'ensemble de la commune.

Dès le début de l'évaluation, il a fallu prendre en compte chez les personnes d'âge intermédiaire, le nombre non-négligeable de ceux qui comprennent le breton mais ne le

parlent pas. Ce qui suppose des degrés, peut-être très fins, dans la connaissance de la langue. Autres problèmes, celui de la représentativité des personnes venues s'installer à Malguénac en provenance d'autres communes : pour ceux qui, originaires de communes proches, parlent ou comprennent le breton, cette connaissance de la langue ne reflète pas forcément l'état de sa transmission intergénérationnelle à Malguénac même. Ce qui pourrait fausser les résultats définitifs, en en donnant une image trop favorable ou trop défavorable. Le même problème se pose avec les brittophones venus de régions éloignées, dont le parler, qui plus est, est trop différent de celui des Malguénacois pour leur permettre d'en faire usage. Leur appartenance à la communauté linguistique est donc fortement douteuse, contrairement à ce qu'induirait un traitement purement statistique. Enfin, l'apport des personnes issues de régions non-bretonnantes (de plus en plus nombreuses chez les plus jeunes) pourrait au contraire minimiser de façon disproportionnée le niveau réel de la transmission du breton au cours des dernières décennies. Pour toutes ces raisons, il a fallu procéder à un découpage de la population en croisant ces différents critères, pour aboutir aux catégories présentées dans le tableau ci-dessous :

		<i>Région d'origine</i>		
		<i>Malguénac</i>	<i>Communes au parler proche</i>	<i>Communes au parler éloigné ou non-bretonnantes</i>
		A	B	C
<i>Parle breton</i>	1	A1	B1	C1
<i>Comprend le breton seulement</i>	2	A2	B2	C2
<i>Ne parle ni ne comprend le breton</i>	3	A3	B3	C3

Cette présentation est extrêmement schématique et simplificatrice bien entendu, puisqu'elle impose de situer les individus de façon très tranchée. Elle ignore l'existence de nuances qui peuvent par exemple conduire des personnes à ne jamais parler breton et à se considérer comme non-bretonnantes (cf Vetter 1999 p.148) alors que peu d'efforts leur serait nécessaire pour ce faire, ou au contraire à considérer d'autres comme comprenant le breton, alors que leur connaissance de la langue est beaucoup plus limitée qu'ils n'en ont eux-mêmes conscience. Malgré ces défauts, il parât difficile cependant, de construire un outil statistique à la fois plus précis et suffisamment maniable. Lorsque donc l'on examine la population à l'aune de cette grille, en tachant de l'y faire entrer par décennie de naissance, on obtient les six tableaux suivants :

Avant 1920		A	B	C	Total	%
1		7	5		12	80,0 %
2		1			1	6,6 %
3		2			2	13,3 %
					15	99,9 %

1920-1929		A	B	C	Total relevé	Total projeté	%
1	Relevés	23	24	3	50	56	74,6 %
	Projetés	25	27	4			
2	Relevés	3	5		8	10	13,4 %
	Projetés	4	6				
3	Relevés		1	6	7	9	12,0 %
	Projetés		2	7			
					65	75	100,0 %

1930-1939		A	B	C	Total relevé	Total projeté	%
1	Relevés	33	19	1	53	69	50,7 %
	Projetés	43	25	1			
2	Relevés	16	11	1	28	36	26,4 %
	Projetés	21	14	1			
3	Relevés	1	6	17	24	31	22,8 %
	Projetés	1	8	22			
					105	136	99,9 %

1940-1949		A	B	C	Total relevé	Total projeté	%
1	Relevés	3	2		5	7	4,2 %
	Projetés	4	3				
2	Relevés	39	26	5	70	97	58,8 %
	Projetés	54	36	7			
3	Relevés	2	14	28	44	61	37,0 %
	Projetés	3	19	39			
					119	165	100,0 %

1950-1959		A	B	C	Total relevé	Total projeté	%
1	Relevés		1	1	2	3	1,0 %
	Projetés		1,5	1,5			
2	Relevés	43	38	5	86	122	41,6 %
	Projetés	61	54	7			
3	Relevés	29	32	57	118	168	57,3 %
	Projetés	41	46	81			
					206	293	100,0 %

	1960-1969	A	B	C	Total relevé	Total projeté	%
1	Relevés				0		0,0 %
	Projetés					0	
2	Relevés	7	3		10		6,9 %
	Projetés	10	5			15	
3	Relevés	48	33	48	129		93,0 %
	Projetés	75	51	75		201	
					139	216	99,9 %

L'addition des bretonnants ainsi obtenus donne donc une projection totale de 147 locuteurs actifs (catégorie 1, toutes communes d'origine confondues) et de 280 locuteurs passifs (catégorie 2) :

	Av. 1920	1920-1929	1930-1939	1940-1949	1950-1959	1960-1969	Total
1	12	56	69	7	3	0	147
2	0	10	36	97	122	15	280

Estimation du nombre de personnes parlant ou comprenant le breton à Malguénac en 2007, en fonction des décennies de naissance

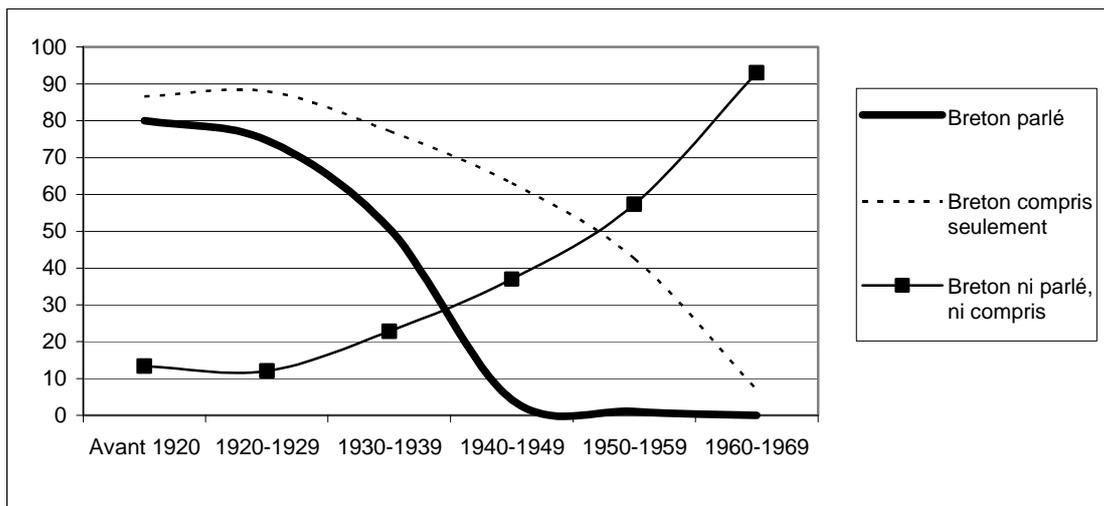
Rapportés à l'ensemble de commune, ces résultats sont à la fois beaucoup et très peu. Si l'on s'en tient à l'échantillon des 900 personnes nées avant 1970, ce sont plus de 47 % de la population qui comprennent le breton, et un peu plus de 16 % qui le parlent. Chiffres non-négligeables et qui sont très cohérents avec ce qui a pu être relevé ailleurs. Le sondage TMO de 1990, par exemple, qui occupe une bonne place dans la thèse de F. Broudic (portant sur la population âgée de 15 ans et plus à l'époque, soit une date limite de naissance des sondés fixée à 1975), établissait le seuil de compréhension à 55 %, et celui de la pratique du breton à 21 % (Broudic 1995 p.213-214). Il montrait également que le Morbihan était nettement en retrait par rapport à ses voisins, avec 32,5 % de locuteurs actifs chez les originaires des Côtes d'Armor, 26 % pour le Finistère et seulement 15,5 % pour les Morbihannais (ibid. pp.231-232). Abstraction faite de variations régionales qui, comme on le voit, peuvent être importantes, les autres estimations mentionnées par Broudic (ibid. pp186-209) vont dans le même sens : lorsque l'on projette la population communale en arrière, aux dates auxquelles ont été effectués les précédents sondages, on retrouve bien un étiage comparable pour Malguénac vis-à-vis de la Basse-Bretagne. Pour ne prendre par exemple que le sondage RBO de 1983 (ibid. p.189), la proportion de locuteurs actifs pour toute la Basse-Bretagne se situe à 51 %. Si l'on prend les 147 bretonnants malguénacais actuels et qu'on leur additionne une vingtaine de personnes décédées par année depuis 1983, on obtient un potentiel de 627 bretonnants à l'époque, ce qui représente en effet approximativement la moitié de la

population totale d'alors. Seule l'étude d'E. Vetter à Ploumoguier (1999) donne des résultats très différents, avec 80 % de locuteurs passifs et 68 % de locuteurs actifs (p.147), mais elle a elle-même expliqué les problèmes de représentativité de ses chiffres (ibid. p148).

Dix-sept ans après le sondage TMO, ces chiffres n'ont peut-être plus grand sens cependant, car la situation a beaucoup évolué et de façon très défavorable pour le breton. Si la population sondée commençait à partir de quinze ans, les plus jeunes en ont donc aujourd'hui trente-deux. Et si la moitié à peu près des Bas-Bretons le comprenait alors, les bataillons de brittophones étaient déjà essentiellement constitués des plus âgés. L'évolution naturelle de la population a donc considérablement clairsemé les rangs. A Malguénac, si l'on prend en compte à présent non pas les plus de quinze ans seulement, mais l'ensemble de la population, enfants compris, soit environ 1.700 habitants, les bretonnants actifs n'en représentent plus qu'à peine plus de 8 %, et les locuteurs passifs environ 25 %. Et encore faut-il préciser que les bons locuteurs, parlant le breton avec la même aisance que le français, sont essentiellement ceux nés avant 1930. Même s'il en existe certains parmi les natifs de la décennie 1930-1940, la plupart de ceux-ci s'exprime en général avec peine en breton et en fait donc un usage très limité voire franchement rare. Pour beaucoup d'entre eux, le breton a été appris par contact passif dans l'enfance, en entendant les adultes le pratiquer entre eux, mais n'a jamais nécessité une connaissance active. Parfois il a tout de même pu servir à communiquer avec des grands-parents monolingues bretonnants, par exemple, mais leur disparition (apparemment achevée vers 1960), a entraîné l'arrêt quasi-complet de toute pratique. La même remarque vaut d'ailleurs pour les plus âgés : faute d'interlocuteurs dans leur environnement proche (souvent à l'occasion du décès du conjoint), eux-mêmes perdent l'habitude de parler en breton, même lorsqu'ils se retrouvent entre eux. De 147, il est donc raisonnable de considérer que le nombre de ceux qui parlent réellement breton de quelques fois par semaine à quotidiennement, est compris en réalité entre une trentaine et une cinquantaine de personnes, soit 2 à 3 % de la population.

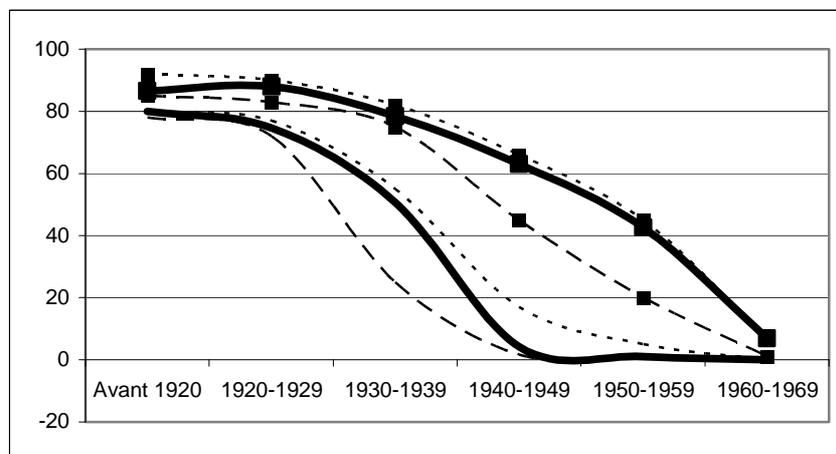
Evolution

Les indications portées plus haut ont déjà donné quelques renseignements sur l'évolution de la pratique de la langue. Transcrits sous forme graphique, les tableaux précédents permettent de dresser notamment la figure suivante, qui met en regard les connaissances linguistiques des habitants, tant en breton qu'en français :



Connaissance du breton et monolinguisme francophone à Malguénac selon les décennies de naissance, en pourcentages

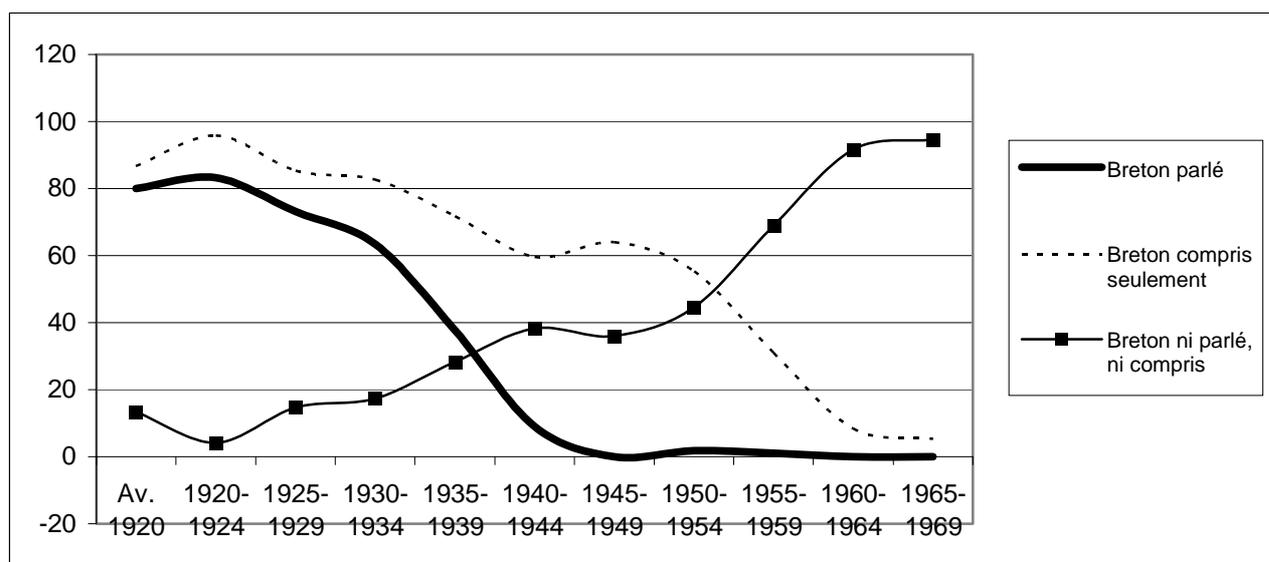
Compte tenu des difficultés déjà signalées quant au schématisme de la répartition des individus, et de la méthode de relevé des données, il faut tout de même rappeler qu'il ne s'agit là que de la représentation que se font les habitants de leur propre compétence linguistique et de celle de leurs voisins. Ce qui nécessite de proposer les alternatives suivantes, données pour mémoire :



Hypothèses hautes et basses pour les groupes parlant ou comprenant seulement le breton à Malguénac, en pourcentage pour chaque classe d'âge (en gras : données collectées)

Plusieurs constats peuvent être faits à partir de l'avant-dernier graphique. Tout d'abord, la chute du nombre de locuteurs actifs du breton est extrêmement brutale, passant en vingt ans seulement de pratiquement 80 % d'une classe d'âge à presque zéro. Si l'on compare cette courbe à celle de l'INED (Héran, Filhon & Deprez 2002), illustrant l'ensemble de la Basse-Bretagne, on constate que la perte du breton a commencé à Malguénac légèrement plus tardivement, mais qu'elle a été nettement plus radicale puisqu'elle s'est achevée bien plus tôt.

En revanche, second constat, qui n'apparaît pas sur les données de l'INED, la compréhension seule du breton se maintient beaucoup plus longtemps et régresse de manière plus lente. Troisièmement, le monolinguisme francophone croiserait les deux phénomènes précédents respectivement vers 1940 et 1952. C'est à ces deux dates que les francophones exclusifs deviennent majoritaires, d'abord face aux brittophones actifs, puis passifs. Enfin, on peut être frappé par la grande régularité des trois courbes. Après une relative stabilité initiale, le déclin s'accélère très tôt pour atteindre un rythme étonnamment rapide, mais constant. On ne peut guère situer un moment critique qui aurait été celui d'un décrochage décisif. Contrairement aux courbes d'évolution des locuteurs du corse ou de l'alsacien (ibid.), on n'entrevoit ni soubresaut, ni phase de résistance, pas plus que l'on ne pourrait situer un événement précis comme élément déclencheur. Pour cette raison, il m'a paru opportun d'affiner l'observation, en construisant un graphique semblable, mais cette fois avec des tranches d'âge de cinq ans et non plus dix :



Degré de connaissance du breton à Malguénac selon les années de naissance, en pourcentages

La courbe de la compréhension seule (et donc symétriquement celle du monolinguisme francophone) apparaît cette fois légèrement différente, comme on le développera plus bas. En revanche, la courbe des locuteurs actifs du breton reste sensiblement la même. Quatre « moments » semblent se dégager un peu plus nettement que précédemment néanmoins : le premier s'étend du début de la période jusqu'au milieu des années 20, période au cours de laquelle la proportion de brittophones, donc la transmission de la langue, est forte, voire en augmentation ; les sept ou huit années qui suivent, jusqu'au début des années 30 voient au contraire s'amorcer une baisse sensible, mais modérée ; un peu avant le milieu des années 30, la tendance s'accélère spectaculairement jusqu'au début des années 40, montrant un véritable

effondrement : il ne faut que dix ans pour passer de 70 % de brittophones actifs à environ 10 % ; enfin la quatrième période, à partir du milieu des années 40 est celle où la langue ne se transmet plus du tout : les locuteurs actifs sont des exceptions, dès lors la survie de la langue est suspendue à la longévité de leurs aînés.

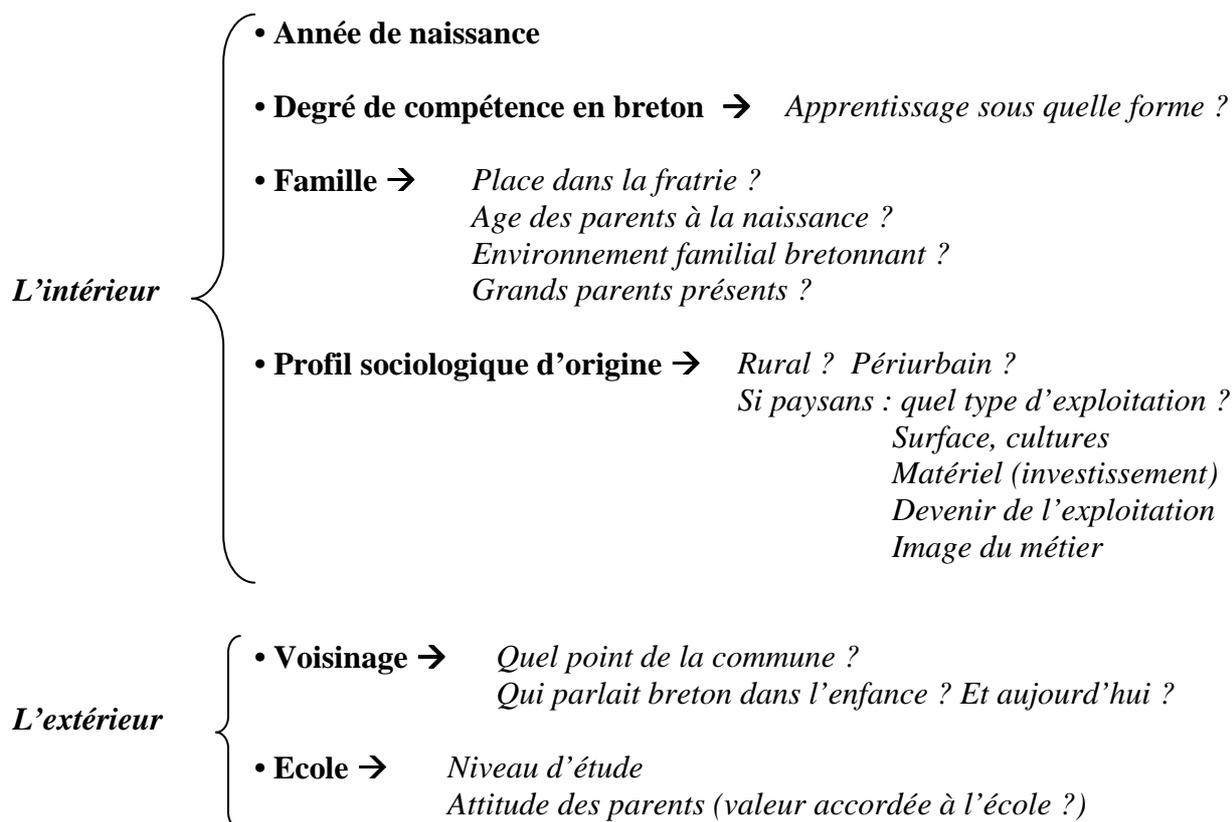
Ces constatations font très nettement écho à ce qui a été avancé de l'évolution socio-économique de la commune dans la deuxième partie de cette thèse. Si les bouleversements sont surtout visibles après 1945, date à partir de laquelle ils se succèdent à un rythme exponentiel, la dynamique du changement est déjà amorcée quelques années *avant* la deuxième guerre mondiale. Le témoignage des locuteurs apporte quelques éclairages dans ce sens. J'ai rencontré au moins deux informatrices (dont MLB, qui aborde le sujet dans le corpus), qui née en 1923 et 1925, ont d'abord été élevées en français, les parents de l'une ayant émigré à Paris, la mère de l'autre étant originaire du pays gallo. Toutes deux se sont ensuite installées vers sept à huit ans (soit vers 1930-1933) dans des hameaux où le breton était la langue principale, voire exclusive des enfants de leurs âges. C'est de cette manière, par contact avec leurs pairs, qu'elles ont appris le breton. Breton qu'elles parlent à la perfection, de sorte qu'il serait impossible de soupçonner chez elles un apprentissage différé, alors qu'elles étaient déjà sorties de la prime enfance. C'est qu'à cette époque, et à l'endroit où elles se trouvaient, la reproduction linguistique fonctionnait encore à plein : le breton était tellement présent dans l'environnement général des enfants, que la société brittophone fabriquait des locuteurs par simple imprégnation, quand bien même le breton n'était pas la langue de la cellule familiale. Mais ce n'était déjà plus le cas partout, notamment au bourg. Selon ma seconde informatrice, lorsqu'elle avait dix ans, en 1935, le catéchisme était déjà enseigné en français (alors qu'en 1928 encore, il l'était en breton selon Lagrée, 1992 fig.43), *parce que les enfants du bourg ne comprenaient pas le breton*. Une autre informatrice du corpus, TB, née en 1929, note également que sa sœur, née en 1936, ne parle pas le breton, bien qu'elle le comprenne. Les années 30, et plus précisément la deuxième moitié des années 30, marquent donc bien une rupture.

Ceci passa probablement largement inaperçu pourtant, car même si le nombre de locuteurs se réduisait comme peau de chagrin chez les enfants, il fallait pour s'en rendre compte qu'il soient en âge de parler, d'abord, et de parler en prenant part aux conversations des adultes, ensuite. Ce qui explique que le breton resta pendant encore près d'une trentaine d'années la langue parlée majoritairement dans la commune. On s'en fait une idée très précise à l'observation de la courbe de la compréhension seule. Si les enfants qui naissent à partir des années 40 n'apprendront plus suffisamment de breton pour pouvoir en faire usage, c'est qu'on

leur parle (le plus souvent) en français, et qu'on attend d'eux qu'ils répondent de même. Mais si tant d'entre eux sont toujours capables de comprendre le breton, c'est bien parce qu'ils sont exposés à cette langue, qui reste dominante dans leur entourage, faisant d'eux des locuteurs passifs. La courbe des locuteurs passifs a toujours été plus élevée que celle des locuteurs actifs, frôlant les 100 % de la population au début des années 20. Elle décroît ensuite beaucoup plus lentement, et connaît même une stabilisation du début des années 40 au début des années 50. Vraisemblablement, à cette époque le breton est donc toujours parlé dans beaucoup de familles (même s'il n'est d'usage qu'entre adultes) et est toujours dominant dans la cour et au champ. Puis, la courbe suit le même mouvement que celle des locuteurs actifs, avec un simple décalage dans le temps : en dix ans seulement, l'on passe de près de 60 % d'une classe d'âge comprenant le breton, à moins de 5 %. Entre le milieu des années 50 et le milieu des années 60, l'usage du breton devient donc apparemment marginal. Une interprétation plus précise de ces données sera proposée plus loin, mais pour l'étayer, il semble nécessaire de croiser d'abord ces chiffres avec quelques renseignements qualitatifs.

Profil des locuteurs

Déterminer le profil sociologique des locuteurs du breton de Malguénac implique bien entendu d'isoler un certain nombre de discriminants qui permettent de les qualifier de manière significative : âge, sexe, catégorie socio-professionnelle etc. Parmi les critères couramment utilisés pour ce type d'enquête, la question de l'âge a déjà été abordée et développée plus haut. Restait donc à apprécier quels autres aspects caractérisent les brittophones et sont par la même occasion susceptibles d'indiquer les zones de résistance ou de fluidité dans la transition linguistique vers le français. Après quelques tâtonnements, j'ai peu à peu construit un outil d'enquête, synthétisant ce qui m'apparaissait comme étant les bonnes questions à poser. Craignant de manquer de temps et dans la mesure où les questions qui le composent comprennent un certain nombre de données assez personnelles, il ne m'a pas été possible de le soumettre à grande échelle. Je me suis donc cantonné à des personnes que je connaissais déjà relativement bien, réalisant des entretiens semi-directifs, qui avaient surtout valeur de vérification. S'ajoutant aux interrogations initiales présentées ci-après, quelques questions portaient sur les représentations ainsi que sur la perception de la transmission du breton, qui seront abordées ultérieurement. A l'usage, cependant, un entretien en début de parcours a révélé la possibilité d'une lacune, sur le lien entre pratiques linguistiques et pratique religieuse et qui a dû être compensée au cours de certains échanges suivants.



L'ensemble des entretiens, qui viennent compléter à la fois les relevés quantitatifs ainsi que plusieurs années d'échanges et d'observation éparses, permet bien de dégager les lignes de forces de la société bretonnante. D'emblée, il est nécessaire d'écarter un aspect qui pourtant aurait pu sembler central : le niveau d'étude. Contrairement aux apparences, le parcours scolaire joue un rôle faible dans le degré de transmission ou de non-transmission du breton. Il s'agit là en effet d'un trait générationnel, qui oppose très nettement les classes d'âge mais pas les locuteurs entre eux toutes choses égales par ailleurs. Le temps passé à l'école n'a cessé d'augmenter au fil des ans et caractérise donc des générations entières, bretonnants et non-bretonnants confondus. Néanmoins, il est vrai que le rythme de progression de la scolarisation, apparemment très rapide, évoque celui de la chute du nombre des brittophones dans l'entre-deux guerres. On peut donc distinguer facilement trois groupes : celui des plus âgés, très peu scolarisés (souvent à partir de huit à dix ans, ayant passé trois à quatre ans seulement à l'école primaire et l'ayant quittée avec ou sans le certificat d'études). Il est d'ailleurs très remarquable que ces personnes, étant donné leur parcours, maîtrisent aujourd'hui aussi bien le français et la lecture. Un deuxième groupe comprend des personnes nées essentiellement à partir des années 30 et jusqu'au début des années 50. Ceux-ci ont passé plus de temps que leurs aînés à l'école, mais en sont sortis encore peu diplômés, selon des

critères actuels : certificat d'études, cours supérieurs des CEG, brevet agricole, cours ménagers etc., formations avant tout pratiques, donc. Enfin le troisième groupe est composé des gens nés à partir des années 50, qui sont assez nombreux à être passés par l'enseignement secondaire, sans forcément poursuivre un cursus jusqu'à son terme, mais souvent au moins jusqu'à la troisième, voire le baccalauréat et des études supérieures. Indéniablement, il y a là une frappante analogie avec la façon dont se répartissent les locuteurs par compétence : dans le premier groupe on pourrait être tenté de reconnaître la génération des locuteurs actifs, dans le second les locuteurs passifs, dans le troisième les francophones monolingues. Il faut apporter à cette proposition une réponse nuancée. Pour les francophones monolingues, on verra plus bas que la prolongation de la scolarisation a pu effectivement favoriser chez eux l'ignorance du breton. Pour les brittophones actifs et passifs en revanche, il semble qu'il n'y ait là que coïncidences chronologiques : à année de naissance égale, il n'y a pas de corrélation entre niveau de diplôme et compétence linguistique. Au contraire même de ce que laisserait attendre une simple correspondance mécanique entre les groupes évoqués, chez les natifs des années 40 et 50 ce sont souvent les plus diplômés qui ont les meilleures connaissances en breton, dans la mesure où ils ont eu l'opportunité de suivre des cours optionnels, représentant un avantage dans la préparation d'un examen. L'analyse de nombreux cas montre que le breton a donc très bien pu être conservé par des personnes ayant eu un bon cursus scolaire. Ce que confirme d'ailleurs l'INED (Héran 1993), en indiquant que pour l'ensemble des Bas-Bretons, ce sont les anciens instituteurs qui déclarent le plus souvent le breton comme langue de leur enfance.

Les raisons qui expliquent la prégnance ou la fragilité du breton sont donc à rechercher ailleurs. En observant au plus près les locuteurs et en multipliant les points de vue, ce sont cinq caractéristiques qui se dégagent (en plus de l'époque de la naissance) pour expliquer le maintien de la pratique de la langue, ou au moins de sa connaissance passive. La première est celle du milieu socioprofessionnel. Sur la période délimitée par les années de naissance des locuteurs, la population communale toute entière est encore assez peu diversifiée, avec comme on l'a vu dans la deuxième partie, une très forte majorité de paysans jusqu'à la veille de la deuxième guerre mondiale. Or tous les locuteurs actifs sont soit d'anciens agriculteurs, soit des fils et filles d'agriculteurs n'ayant quitté la terre qu'au moment de fonder leur ménage. Parmi eux également, de nombreux enfants d'artisans nés avant la deuxième guerre mondiale, qui ont fait leur entrée dans la vie active comme ouvriers agricoles avant de commencer éventuellement un apprentissage ou de devenir ouvriers ou employés dans l'industrie et les services. Tous ont donc en commun un fort lien à la ruralité, qui est (ou a été

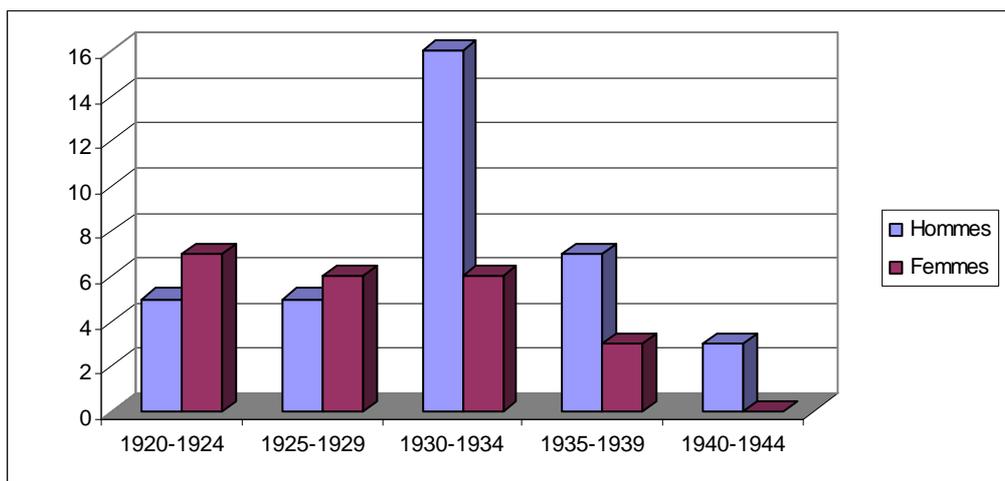
à un moment donné) une composante essentielle de leur identité sociale. *A contrario*, les personnes de cette catégorie d'âge qui ne parlent pas le breton sont issues soit de régions non-bretonnantes, soit de familles dont l'activité les plaçaient hors du monde des paysans, bien qu'à leur contact : fonctionnaires ou commerçants essentiellement. Il existe donc une nette dichotomie entre monde rural et monde *périurbain*, qui se ressent également chez les locuteurs passifs : les familles où la compréhension seule du breton est attestée sont bien celles qui avaient un lien étroit à la terre, même si le critère de l'âge vient contrecarrer cette donnée, de sorte que la transmission de la langue n'est pas uniforme au sein des fratries. Toutefois, le lien à la terre dont il est question ici devient parfois un peu plus subtil. Exode rural oblige, un certain nombre de locuteurs passifs sont élevés dans l'immédiat avant-guerre et jusqu'au début des années 50 par des paysans qui n'en sont plus : ouvriers agricoles qui profitent des transformations économiques pour changer d'activité, devenant artisans ou ouvriers de l'industrie, mais continuant (au moins un temps) à parler entre eux la langue des campagnes.

Cependant, ainsi que la deuxième partie de cette thèse l'a également démontré, le monde rural n'est pas uniforme, mais traversé par d'importantes sources de différenciation. Le second critère qui semble pertinent paraît donc se situer au niveau du dynamisme paysan. Si le premier tiers du XX^e siècle voit bien la promotion des paysans moyens, la plupart des exploitations restent de dimensions fort réduites et elles ne pourront pas se maintenir par la suite. Les paysans qui poursuivront leur activité sont donc ceux qui ont disposé très tôt d'une bonne assise économique, notamment par de bonnes superficies, constamment agrandies par la reprise des exploitations en déshérence. Forcés de s'adapter pour passer d'une agriculture de subsistance à une agriculture productiviste, ils se mueront en entrepreneurs n'hésitant pas à investir pour moderniser leurs fermes. Or il semble bien que l'on puisse lier modernisation des exploitations et modernisation des esprits par l'adoption précoce du français. A l'inverse, le breton reste plus longtemps la langue d'usage des petits paysans, plus routiniers dans leurs pratiques à la fois professionnelles et sociales. Les agriculteurs d'aujourd'hui sont donc à la croisée de déterminants contradictoires : pour eux, le rapport à la ruralité est maximal, mais ils sont également les héritiers directs des paysans dynamiques des années 50-60, les premiers à avoir parlé français à leurs enfants, de sorte que ce n'est pas forcément chez eux que l'on trouve le plus de bretonnants.

Le troisième élément important dans la transmission du breton est le télescopage des générations, qui vient compenser les mécanismes précédents. La rapidité de la généralisation du français a entraîné fatalement la coexistence de brittophones monolingues (ou quasi-

monolingues, comprenant et s'exprimant avec difficultés en français) et à l'autre bout de la chaîne générationnelle de jeunes francophones exclusifs ou tant soit peu. Lorsque ces deux générations sont amenées à cohabiter ou à coexister de façon proche, et ce dès le plus jeune âge des seconds, il s'ensuit bien sûr une meilleure transition. Les plus âgés n'ayant plus la capacité, ni peut-être la volonté d'améliorer leur français, les plus jeunes étant au contraire très poreux à tout apprentissage linguistique, c'est bien sûr le breton qui va en profiter. De manière très significative, on note donc une persistance tardive du breton, tant pour les locuteurs actifs que passifs, chez ceux qui ont été élevés toute ou partie de leur enfance par une grand-mère, voire simplement par des parents plus âgés que la moyenne.

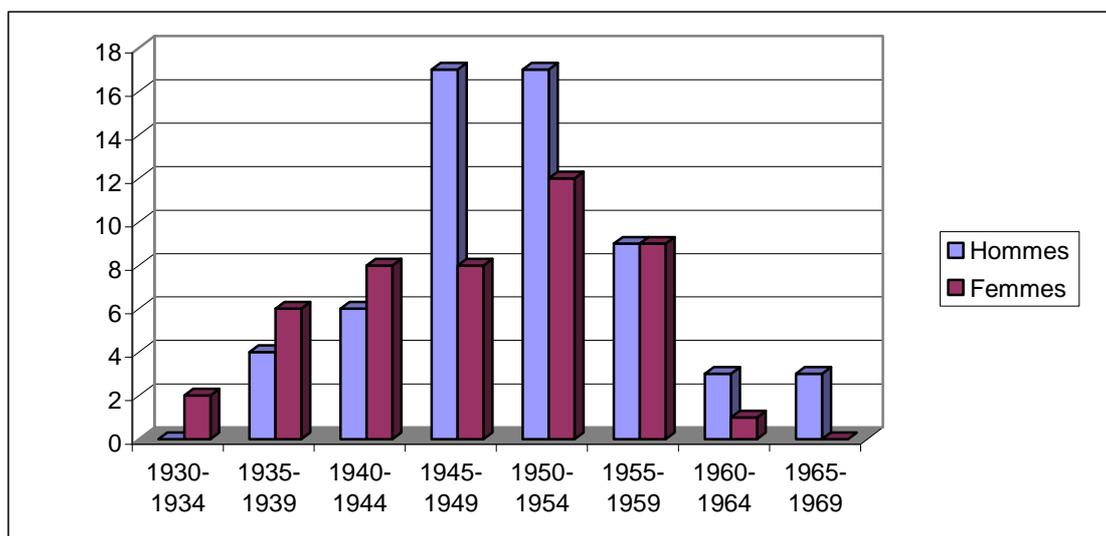
Le quatrième discriminant des bretonnants de Malguénac est le sexe : ainsi qu'il a souvent été noté, le breton se maintient nettement mieux chez les hommes que chez les femmes (Broudic 1995 p.192). Le phénomène n'apparaît pas chez les plus âgés, qui ont été élevés dans une société entièrement bretonnante. Cela dit, à vrai dire, il serait difficile de l'évaluer en raison de l'espérance de vie plus élevée chez les femmes, qui de ce fait sont plus nombreuses. La différence d'attitude entre les sexes envers le breton devient donc manifeste à partir du moment où s'opère le décrochage des années 30. Le phénomène apparaît déjà lorsque l'on observe la population malguénacoise dans son ensemble, mais sa lisibilité est quelque peu brouillée, peut-être parce que le breton se serait mieux conservé dans les communes voisines d'où viennent un certain nombre d'habitants. Quand on ne prend donc en compte que les natifs de Malguénac, le déséquilibre hommes/femmes est plus flagrant, comme le montre le graphique suivant, montrant la répartition des locuteurs actifs :



Rapport hommes/femmes chez les Malguénacois de naissance, locuteurs actifs du breton

Ce qu'il importe de considérer ici, c'est le ratio entre hommes et femmes. Légèrement favorable à ces dernières dans les années 20, pour les raisons invoquées plus haut, le décalage

devient très considérable ensuite. La chute très sensible du nombre de locuteurs dans la deuxième moitié des années 30 reçoit ici une nouvelle illustration, mais il est également clair qu'elle est précédée par une chute du nombre des *locutrices*, dès la première moitié de la décennie. M. Lagrée (1992 p.264) fournit l'explication qui semble la plus crédible : plus disciplinées par leur éducation, les filles *intériorisent [plus] facilement la proscription scolaire de la langue maternelle*. En grandissant, l'adoption de la langue de prestige devient une façon de compenser l'infériorité sociale qui leur est assignée. A cela s'ajoute les encouragements des mères et les modèles tant extérieurs : presse et cinéma, qu'à proximité : les religieuses enseignantes à qui on les confie généralement sont des exemples de femmes ayant réussi à valoriser un capital culturel qui leur a permis d'échapper à la condition paysanne. Très logiquement, chez les locuteurs passifs, la même désaffection des femmes pour le breton est également sensible, avec une traduction graphique différente :



Rapport hommes/femmes chez les Malguénacais de naissance, locuteurs passifs du breton

Au cours des trois premières tranches du graphique, les femmes sont plus nombreuses à comprendre le breton sans le parler parce que leurs correspondants masculins se situent du côté des locuteurs actifs. A cette époque, où le breton est largement pratiqué, elles sont manifestement plus enclines à répondre en français quand on leur parle en breton et donc à ne pas développer de compétence dans cette langue. Par la suite, la décrue suit le même mouvement que précédemment : à partir des années 50, le nombre de ceux qui comprennent le breton est pratiquement divisé par deux tous les cinq ans. Mais à nouveau, ce phénomène est anticipé par une hémorragie de locutrices. Plus tard, dans la deuxième moitié des années 50, hommes et femmes se rejoignent, mais rapidement, la tendance de fond reprend le dessus. Ce décalage entre les sexes est plus difficile à expliquer que pour les locuteurs actifs. La

compétence passive dans une langue, soit la compréhension seule, s'acquiert dans un milieu où la langue est abondamment parlée, mais ne nécessite pas d'être pratiquée en retour. Si les garçons l'entendent, les filles devraient y être exposées aussi. A moins que le breton était parlé principalement dans des lieux ou des circonstances où les femmes n'étaient pas admises, ou en tout cas rarement présentes. Seulement on imagine mal un tel cloisonnement. Les seuls endroits qui pourraient entrer dans ce cadre sont la forge et le bistrot. Mais les garçons, même quand ils y suivaient leurs pères y passaient-ils suffisamment de temps pour que l'on observe une telle différence avec leurs sœurs ? Il est plus vraisemblable que les filles étaient moins exposées au breton parce que leurs propres parents s'adressaient à elles plus volontiers en français à la maison. Si ce n'est le fait de leurs parents, elles avaient de plus sous les yeux l'exemple des jeunes filles et femmes de dix à vingt ans leurs aînées, qui comme on l'a vu, étaient déjà nombreuses à parler uniquement le français. De là, on peut penser que la langue a pris un caractère sexué, dès lors qu'il s'est développé une identité féminine, dont l'usage préférentiel du français était l'un des attributs, tandis que le breton devenait au contraire un trait de l'identité masculine. D'où par récursivité, une plus grande distance des filles à l'égard du breton, qui aura ainsi été moins bien assimilé, et à l'opposé, un plus grand désir de le savoir chez les garçons (cf. L. Elegoët 1981 p.370), donc une plus grande application à se l'approprier.

Enfin, le cinquième critère est celui de la religion. De prime abord, il m'avait semblé douteux qu'il y ait là une opposition réellement pertinente, au motif qu'elle divise la population de la même manière que le niveau de scolarisation : une pratique importante chez les plus âgés, chutant brutalement chez les plus jeunes (selon un rythme probablement assez similaire à celui des locuteurs actifs d'ailleurs). Or tous les bretonnants, même âgés, ne vont pas à la messe et tous les messalisants, même âgés, ne parlent pas breton. Mais selon certains de mes interlocuteurs, la pratique religieuse aurait bien joué un rôle non-négligeable. Non pas la religion en tant que pratique purement *cultuelle*, mais bien plus *culturelle*. C'est-à-dire en tant qu'adhésion, par tradition familiale et sociétale, à un bloc idéologique. La société malguénacoise d'autrefois était divisée (comme à peu près partout en Basse-Bretagne) entre ceux que l'on appelait *ar re Gwenn*⁸⁴, les *Blancs* et *ar re Ruz*, les *Rouges*. Le clergé avait l'oreille des premiers, de tradition droitnière et qui auraient abandonné plus précocement l'usage familial du breton, tandis qu'il se serait mieux maintenu chez les seconds, aux traditions politiques de gauche et plus distantes vis-à-vis de l'Eglise, sans forcément être

⁸⁴ Noter l'absence de mutation, confirmée par l'ALBB c. 290.

anticléricales (cf. Siegfried 1913 p.475). L'un des informateurs de R. Le Coadic, rapportant des propos entendus, le formule d'ailleurs sans ambages (1998 p.238) : *on est communistes et on parle breton ! (...) C'est un peu dans la façon d'être rouge. (...) Vous, vous êtes des chouans, vous parlez le français. Nous, par chez nous, on parle le breton et on est rouges.* Cette répartition contredit un cliché fort répandu depuis Barère et largement colporté de Balzac et Victor Hugo (respectivement dans *Les Chouans* et *Quatre-vingt-treize*) jusqu'à certains hommes politiques actuels, qui associe volontiers progrès et usage du français d'une part, réaction et breton de l'autre. Elle correspond en revanche tout à fait à ce que R. Le Coadic avait déjà signalé auparavant, de la Haute-Cornouaille au Goëlo (1991). Il faut donc faire justice à cette idée reçue, et rappeler avec Lagrée (1992 p.221) que la position de l'Eglise face au breton fut loin d'être uniforme : une partie du clergé, appuyée par la hiérarchie et l'aristocratie légitimiste (ibid. p.235) développa en effet un discours passéiste, conservateur et un peu naïf, faisant du breton un rempart face à la contagion du siècle. Mais les prêtres de terrain adoptèrent une attitude beaucoup plus pragmatique et réaliste, répondant à l'appétence de la population pour le français. Leur influence était donc parfois plus limitée qu'il n'y paraissait : elle ne fut réelle que dans la mesure où ils proposaient des choix de société conformes à ce que les fidèles eux-mêmes jugeaient de leur intérêt. De même que lorsque beaucoup plus tard, le Pape Paul VI condamnera la contraception, peu de catholiques même parmi les plus pratiquants le suivront, si les prêtres chargés de paroisses avaient essayé délibérément et ouvertement de freiner l'expansion du français, ils se seraient probablement aliéné la population. Seulement, bien qu'il fût sûrement aussi conservateur sur le plan des mœurs que celui qui déclenchait les foudres d'Hugo et des Républicains, le clergé breton fut à l'inverse très émancipateur socialement. En particulier au XX^e siècle, grâce à son investissement dans l'enseignement, notamment agricole, et à l'action de la JAC, qui conditionna en grande partie la modernisation de l'agriculture dans les années 50 et 60 (Le Coadic 1998 p.395). Or l'école catholique, si elle fut peut-être un peu plus tolérante pour le breton que l'école publique, avait également pour but essentiel d'enseigner le français, conformément au souhait des parents (Lagrée ibid. pp.221-244 ; 267-269). Quant à la JAC, si elle n'excluait pas par principe l'usage du breton dans ses réunions, le français tendait à y dominer (Broudic 1995 pp.139-141), particulièrement dans la section féminine (ibid. ; p.155). La boucle est ainsi bouclée avec deux critères donnés plus haut : d'une part celui de la désaffection des femmes pour le breton, peut-être renforcée par l'importance plus nette de la pratique chez elles ; d'autre part celui du dynamisme paysan : ces paysans entrepreneurs qui ont conduit la modernisation des exploitations, ne serait-ce qu'en montrant l'exemple, étaient

bien souvent eux aussi des *gens d'Eglise*, ainsi qu'on les nomme parfois en français, ou encore des *chouans*, beaucoup plus péjorativement. D'ailleurs, même ceux qui ne l'étaient pas furent tout de même soumis à cette influence, en étant souvent formés à l'école d'agriculture des Saints Anges à Pontivy, aujourd'hui lycée agricole. Avec la chute générale de la pratique religieuse, le clivage n'est plus aujourd'hui entre ceux qui vont à la messe et ceux qui n'y vont pas, mais perdue sur le terrain des fidélités politiques. Il est donc très difficile d'enquêter frontalement sur ce sujet, renfermant de fortes susceptibilités. Même si les tempéraments politiques sont parfois de notoriété publique, la cohabitation (sic) sur un petit territoire et les nécessités de l'entraide ont généré à travers le temps une culture du consensus et du secret, qui explose souvent en période électorale, mais qui impose généralement une grande discrétion. Poser des questions détournées sur l'école fréquentée dans l'enfance n'aurait pas forcément été plus efficace, car jusqu'aux années 60, il n'était pas rare de scolariser les garçons à l'école publique et les filles chez les sœurs. En tout cas, ce qui est mis à jour ici paraît corroboré à plus grande échelle, lorsque l'on observe les deux cantons de Pontivy et Cléguérec réunis : le breton s'est apparemment bien mieux transmis dans les fiefs de gauche, peu dynamiques économiquement de l'ouest et du nord-ouest de Pontivy, alors que le français et la révolution agricole se sont beaucoup plus vite et facilement imposés sur les terres de droite de l'est et du sud-est.

Etapas de la substitution

Il a donc été montré précédemment que le « décrochage critique » dans la courbe des bretonnants actifs se situe dans la deuxième moitié des années 30. Le phénomène est cela dit un peu difficile à matérialiser car il s'agit plus de l'accélération d'une tendance déjà à l'œuvre précédemment. Cette évolution est par ailleurs concomitante avec l'intégration de plus en plus grande de la commune aux circuits économiques nationaux, qui parachève la sortie de l'autarcie antérieure. La pratique du français est donc largement perçue comme l'adoption, valorisante, d'un comportement moderne. Ce qui explique que de nombreuses familles décident, selon Broudic (1995 pp.150, 443), dans l'intérêt de leurs enfants, de les élever en français et non plus en breton. Que cette évolution démarre dans les années 30 peut trouver quelques éléments d'explication. Les personnes nées dans les années 30 sont les enfants de gens nés approximativement entre 1890 et 1910. C'est-à-dire de la première génération à avoir été scolarisée de façon rigoureuse, et donc à avoir bien maîtrisé le français (d'une façon globale) : cette évolution ne pouvait donc pas intervenir avant. Qui plus est, cette génération est aussi celle qui a vécu son enfance ou sa jeunesse pendant la première guerre mondiale, et

qui a donc appris le français, à l'école voire dans les tranchées, à coup de formules patriotiques. La loyauté exigée de tous dans l'effort de guerre, s'ajoutant à la répression à l'école, à des fins pédagogiques (sic), de l'usage du breton (Prémel 1995 ; Puren 2003 ; Le Coadic 1998 pp.196-197 ; Broudic 1995 p.377 ; L. Elégoët 1981 p.359), a ainsi pu représenter un puissant levier pour investir le français d'une légitimité encore plus grande que celle qui lui était déjà acquise. Cette génération une fois parvenue à l'âge de la fécondité, la modernisation de l'économie et de la société, progressant de façon rapide, est venue s'ajouter aux déterminations précédentes pour démontrer, probablement un peu plus chaque année, la nécessité de bien maîtriser le français. D'où l'accélération de l'adoption de la langue scolaire comme langue familiale. D'où également son implantation plus précoce au bourg, à la population à la fois mieux scolarisée (ne serait-ce que pour des raisons de distance) et mieux reliée au monde extérieur.

Un point reste tout de même à élucider : comment expliquer que dans de nombreuses fratries s'étalant approximativement tout au long des années 30, les aînés parlent breton mais pas les plus jeunes, pourtant élevés par les mêmes parents ? La rupture intervenant en l'occurrence vers 1935. Les parents ont-ils brutalement changé de langue ? A ces questions, il me paraît possible d'apporter une réponse tirée de l'observation démographique. Ce qu'il importe d'observer et de considérer comme la période décisive n'est peut-être pas en fait la période de naissance, mais bien plus les années d'acquisition et de développement du langage. Autrement dit, si les personnes nées entre 1935 et 1940 sont bien moins nombreuses à parler breton, ce n'est pas forcément que la pratique de la langue a chuté dans ces années-là, mais plutôt dans les années qui ont suivi. Les enfants nés dans la deuxième moitié des années 30 ont prononcé leurs premiers mots entre 1937 et 1941, et ont acquis la pleine maîtrise du langage *grosso modo* entre 1940 et 1945. C'est-à-dire en pleine Occupation. Pour des raisons évidentes, cette période pourrait, comme celle de la première guerre mondiale, avoir été celle d'un renforcement du sentiment de loyauté dû au français en tant que symbole national. La Résistance fut assez active dans la région de Malguénac et le coup d'éclat du PNB, proclamant en octobre 1940 l'indépendance de la Bretagne, avec la bienveillance et la protection de l'occupant, fut bien connue puisqu'elle eut lieu au château de Pontivy. Cette initiative souleva une indignation dont on trouve encore l'écho aujourd'hui et qui surtout contribua, par amalgame, à discréditer pour très longtemps tout effort de promotion ou de reconnaissance du breton.

Ce contexte bien particulier ne fut peut-être pas cependant le plus déterminant. Avec la mobilisation générale, ce sont huit millions de Français qui furent envoyés sur les frontières

de l'est à l'automne 1939. Lorsque prit fin la campagne de France en juin 1940, environ deux millions d'entre eux prirent la route des *Stalags*, soit en deux mois, une ponction démographique supérieure au nombre des tués de 1914-1918. Evidemment, cette perte fut beaucoup moins dramatique, puisqu'elle consista en une absence purement temporaire des hommes de leurs foyers, qu'ils retrouvèrent en 1945. Il n'empêche que pendant près de cinq ans, les campagnes furent vidées du quart de leurs hommes d'âge intermédiaire. La moyenne d'âge des soldats français en 1940 était de trente-deux ans⁸⁵, bon nombre d'entre eux étaient par conséquent de jeunes pères de famille, ayant au moins un ou deux enfants en bas âge. Durant leur absence, ceux-ci furent donc élevés presque exclusivement par leurs mères, dont on a déjà vu qu'elles étaient souvent pour le moins réservées à l'égard du breton. Ce fut donc une frange importante d'une génération qui ne fut plus *initiée au breton par les pères* (Guillou 1998) et c'est vraisemblablement à cette occasion que le français s'implanta définitivement dans un nombre de plus en plus grand de familles. Pour les prisonniers eux-mêmes, d'ailleurs, les années de captivité furent probablement l'occasion d'une pratique beaucoup plus intense du français (toutes les expériences de la vie militaire de 1914 à la guerre d'Algérie le confirment). A leur retour, ils ne s'offusquèrent sans doute pas de voir employée chez eux une langue qu'ils avaient eux aussi pris l'habitude de parler. Encore une fois, ces événements n'expliquent pas à eux seuls le recul du breton, auquel cas, il faudrait préciser pourquoi la transmission de la langue s'est mieux maintenue dans certaines régions où les hommes étaient pourtant également absents. Mais cette absence fut l'occasion pour un phénomène déjà amorcé de brutalement gagner en ampleur. Là où le breton était encore bien transmis avant la guerre, c'est-à-dire là où l'influence du monde urbain, des relais de la modernisation économique, de l'Eglise, était la plus faible, là où les femmes n'étaient pas encore détachées du breton et où elles continuèrent donc à le parler à leurs enfants, il continua à rester d'usage dominant : les prisonniers retrouvèrent en rentrant les *habitus linguistiques* dans l'état où ils les avaient quittés. Dans le cas contraire, si la principale voie de transmission de la langue dans les années précédant la guerre passait par la présence des hommes, ce fut l'effondrement⁸⁶.

⁸⁵ Information que je tiens d'un de mes professeurs de lycée.

⁸⁶ C'est après avoir rédigé ces lignes que j'ai pris connaissance des remarques de J. Rohou relatives à cette période (2007 pp.115-116). Nos deux analyses convergent largement, à quelques détails près : j'ai apparemment surestimé le nombre des prisonniers ; je n'avais pas envisagé le rôle de la correspondance en français avec ces derniers ; il faut aussi tenir compte de la présence de réfugiés ; enfin le désir de se tenir informé (via la presse en français) aurait également favorisé l'extension du français, pendant l'Occupation et après la Libération. Tout ceci est largement confirmé par un témoin cité par Broudic 1995 p.166.

Pour les enfants élevés après la guerre, le breton n'est donc plus qu'une langue d'adultes : il est admis que la voie normale pour s'adresser à des enfants est le français, sauf pour ceux qui ne savent le faire. Il reste toutefois une langue extrêmement présente, puisque pendant longtemps, toutes les conversations des adultes entre eux se déroulent en breton. La compréhension seule du breton se maintient donc à un niveau élevé pendant une dizaine d'années. Le prestige social du breton est pourtant déjà sérieusement entamé : à cette époque, pour beaucoup le breton peut apparaître comme la langue : des hommes, des vieux, des paysans et des milieux peu dynamiques. La chute intervient brutalement là aussi, à partir du début des années 50. Comme on le sait, cette période est celle de grands bouleversements du cadre et du mode de vie. L'exode rural connaît un rythme sans précédent (Broudic 1995 p.415) : tant sur le plan spatial avec l'attraction de Paris ou d'ailleurs, qui accélère l'émigration, mais aussi sur le plan social grâce au développement industriel de Pontivy, qui favorise la généralisation du salariat. Il s'ensuit un développement de la construction de logements, qui transforme le visage du bourg et des principaux villages. Or ces nouveaux logements, contrairement à beaucoup de ceux qui les précédaient, éclatent les générations, fournissant un cadre de vie conçu pour la famille nucléaire : le couple et ses enfants. Privés du contact étroit avec leurs grands-parents, qu'avaient connu les enfants des années 40, ceux qui naissent à partir du début des années 50 sont de plus en plus nombreux à être élevés par leurs parents seuls. C'est-à-dire par les jeunes nés dans les années 30, parmi lesquels on compte déjà beaucoup moins de brittophones actifs qu'auparavant. Mais même ceux qui seraient à même de parler en breton à leurs enfants sont dissuadés de le faire par la réprobation que leur vaudrait un tel comportement, de la part du conjoint, de la famille ou de la société en général. Car le breton, déjà connoté de longue date comme un trait de ruralité, devient alors stigmatisé pour cette raison. L'exode rural a lieu également dans les têtes : l'habitat pavillonnaire, les habitudes de consommation, d'habillement, de distraction urbaines deviennent la norme (Champagne 2002 pp.20, 216-217, 220), renforcée par l'irruption de la télévision. L'évolution sociétale vient donc de façon récurrente à la fois disqualifier les attributs de la ruralité et accrédi-ter la représentation du breton comme apanage des ruraux, des vieux et d'un passé destiné à disparaître. Les plus hostiles à son égard étant bien entendu les ruraux fraîchement sortis de la condition de leurs parents et qui n'éprouvent nulle nostalgie pour l'inconfort d'autrefois. A la pointe en particulier de ce rejet, les femmes, qui subissent probablement plus durement que les hommes les conditions de vie anciennes, se comportent en *agents secrets de la modernité* (Morin 1967 p.227 ; Broudic 1995 p.427 ; Rohou 2005 pp.261, 533) : face à des hommes qui cultivent la dureté au mal comme signe de virilité et qui se complaisent donc

dans la rusticité et la frugalité, les femmes apprécient bien mieux la *libération* (Broudic *ibid.* p.427) que leur apporte l'adoption des normes *modernes* du cadre de vie et de comportement, y compris linguistique. Cette période est donc celle d'une véritable *dépaysannisation* de la société. Pour finir, la société paysanne cesse de se reproduire puisque ses jeunes lui échapperont de plus en plus désormais : les enfants nés au milieu des années 50 sont les premiers à bénéficier de la démocratisation de l'enseignement secondaire, qui ira en s'accroissant et qui achève de les éloigner de leur milieu d'origine tout en leur transmettant les valeurs urbaines (cf. Champagne 2002 pp.32 ; 73).

La transition linguistique entre ensuite dans sa phase finale vers la fin des années 60. C'est à cette époque que les personnes nées au début des années 40, parmi lesquelles on ne compte pratiquement plus aucun brittophone actif, atteignent l'âge de la fécondité. Les enfants qui naissent alors n'auront donc plus qu'un rapport de plus en plus lointain au breton, quand bien même il est toujours parlé par les grands-parents. Dès lors, la fin de la transmission familiale du breton devient quasiment irréversible.

4.2.1.2 – Usages du breton

L'analyse sociolinguistique d'un parler, pour être complète, devrait comporter un volet consacré à l'inventaire et à l'interprétation de ses situations d'usages en société : qui parle la langue X ? quand ? où ? avec qui ? pourquoi ? (Blanchet 2000 p.72 ; Baylon 1996 p.152). La diminution sensible de la pratique du breton à Malguénac, qui a été évoquée plus haut, rend cependant délicate la mise en œuvre technique d'une démarche de ce type. Problème auquel s'ajoute la question de sa pertinence. Une enquête approfondie permettrait bien sûr de mettre à jour un certain nombre de tendances significatives, mais à vrai dire, il est peu probable que l'on puisse en dégager des conclusions fort différentes de ce qui a déjà été observé par d'autres (Broudic 1995 pp.233-237 ; Costaouec 2002 pp.56, 142). Pour ces raisons et compte tenu de la place limitée dont je disposais, il ne m'a pas paru essentiel de développer plus longuement ces aspects. Je n'en proposerai donc qu'une vue d'ensemble sommaire, basée sur une observation empirique, avant de passer à quelques points plus instructifs.

Tous les locuteurs conviennent qu'ils parlent de moins en moins breton, certains pratiquement plus du tout, faute d'interlocuteurs. En s'appuyant sur le corpus ainsi que les entretiens complémentaires, on peut dire que le breton est essentiellement parlé par les locuteurs nés avant 1930 (avec quelques exceptions, parfois bien plus tardives), dans des situations qui relèvent de l'intimité familiale et davantage encore de la proximité amicale, par le biais du voisinage ou du club du 3^{ème} âge. Dans tout ce qui a trait à l'espace public en

revanche, le breton est remarquablement absent, qu'il s'agisse des commerces ou des services : poste, mairie etc. Au passage, il faut bien dire tout de même qu'au cours des vingt dernières années, l'écart générationnel entre les brittophones et ceux qui les administraient ou les servaient dans les commerces ne pouvait que bloquer l'usage du breton, sans que l'on puisse accuser quiconque de mauvaise foi ou d'hostilité au breton. Langue de proximité, le breton est aussi largement une langue de connivence. C'est par exemple un moyen commode pour échanger des informations confidentielles devant un tiers non-bretonnant. Le procédé ne semble plus beaucoup utilisé, d'une part parce qu'il suppose que des locuteurs aussi à l'aise dans les deux langues, donc âgés, soient mis en contact avec des inconnus pour une transaction quelconque, ce qui ne se produit pas vraiment souvent ; probablement aussi parce qu'il éveillerait trop en retour la méfiance du tiers, qui s'il était mal intentionné, saurait sûrement y trouver une parade. Cet usage cryptologique de la langue a toutefois semble-t-il été largement répandu autrefois, à une époque où la bonne maîtrise du français était moins courante et où il était donc plus facile de jouer les naïfs. Il est en tout cas massivement attesté chez les locuteurs passifs, qui dans leur enfance tendaient d'autant plus l'oreille quand ils entendaient leurs parents aborder les sujets délicats en breton, introduits par la formule rituelle [ˈfawta cə ˈlɑːrə n dra ˈzə bərə ˌkwɛ ˈglɑːs] : *il ne faut pas dire ça, il y a des enfants*⁸⁷. Ce qui a peut-être paradoxalement contribué à en maintenir la compréhension chez eux. Une autre manifestation où le breton prend cette dimension de langue de complicité, c'est à travers de brèves formules d'apostrophes, liées à la situation d'énonciation : remarques sur le temps ou sur l'action en cours par les interlocuteurs. Ce type d'échange ne donne pas lieu nécessairement à une conversation en breton car après quelques mots ou quelques minutes en breton, il peut se poursuivre en français. Le breton a donc ici pour fonction d'établir le contact, et de l'établir d'une façon qui sera ressentie comme d'autant plus chaleureuse que le breton est rare dans la conversation usuelle : pour un octogénaire, l'adresse en breton est toute naturelle et n'est probablement pas investie d'une valeur particulière. Pour les quinquagénaires, interpeller quelqu'un ou se faire apostropher en breton a la valeur d'un clin d'œil. Pour les plus jeunes encore, plus le breton est chose éloignée, plus son usage sous cette forme tient de la plaisanterie.

Même là où l'on s'attendrait le plus à pouvoir l'entendre, le breton n'est pas pour autant employé de façon systématique : tel locuteur potentiel ne fera apparemment jamais usage du breton ; certains l'emploient pratiquement toujours avec telle ou telle relation mais jamais ou

⁸⁷ Littéralement, « *il y a du bois vert* ».

rarement avec d'autres, pourtant tout à fait à même de le parler également. Il semble en fait qu'avec le temps se soient mis en place des sortes de protocoles de communication entre ces locuteurs qui se connaissent bien, protocoles qui incluent la possibilité ou non de parler en breton. Comme tout autre protocole social, celui de l'usage linguistique est figé : il est la manifestation de la bienséance, du bon comportement, et il est très difficile d'en changer. Il est donc curieux de constater une sorte de *frontière linguistique* à l'intérieur même de la communauté des locuteurs, sans qu'il paraisse vraiment possible de la corrélérer à des facteurs objectifs. Souvent, la démarcation traverse même les familles, entre frères et sœurs ou entre époux. Très subjectivement donc, et en s'appuyant sur ce qui a été dégagé plus haut, on peut estimer que les personnes faisant un plus grand usage du breton sont celles qui assument mieux leurs origines rurales et relativement modestes, tandis que celles qui sont plus détachées du breton sont aussi celles qui affichent une plus grande intériorisation des codes de comportement urbain.

Il n'y a là rien de vraiment neuf pour qui est familier de la situation sociolinguistique de la Basse-Bretagne, voire même de bien d'autres régions françaises à profil linguistique comparable. Plutôt que d'approfondir ces quelques remarques, il m'a donc paru plus efficace de porter plutôt mon attention sur le phénomène moins couramment étudié de d'alternance français/breton.

La parole bilingue

Toute situation de contact linguistique induit nécessairement un incessant va-et-vient dans les langues en présence, qui se traduit par différents phénomènes d'interférences. Ceux-ci n'ont d'ailleurs pas toujours reçu des définitions parfaitement claires (cf. Asselah-Rahal 2002 p.105 et Baylon 1996 pp.152-153). Cependant, depuis Gumperz (1989), un relatif consensus s'opère autour d'un certain nombre de critères d'observation. Le principal de ces phénomènes est *l'emprunt*, caractérisé comme *l'introduction d'une variété dans une autre de mots isolés ou d'expressions idiomatiques brèves, figées (...) incorporés dans le système grammatical de la langue qui les emprunte. Ils sont traités comme appartenant à son lexique, en revêtent les caractéristiques morphologiques et entrent dans ses structures syntaxiques.* Lorsque toute une société accède au bilinguisme cependant, il est patent que les deux langues qui lui sont familières ne sont pas pratiquées de façon nettement compartimentée, mais qu'au contraire, il est fréquent qu'elle les fasse alterner en étroite symbiose, par exemple en commençant une phrase dans la langue A et en la terminant dans la langue B. Ce phénomène de *l'alternance codique* est à bien distinguer du premier, dans la mesure où, toujours selon

Gumperz, il s'agit là de *chaînes formées selon les règles internes de deux systèmes grammaticaux distincts* (Asselah-Rahal 2004 p.101). Il faut préciser en outre, que cet usage alternatif des langues n'est pas toujours dû au hasard, ni à un défaut de compétence de la part des locuteurs (ibid. p.91), mais qu'il répond à des aspects fonctionnels précis (ibid. p.95) : doté d'un *répertoire linguistique* (Gumperz, in Baylon 1996 p.156) plus étendu que celui des monolingues, les bilingues ont à leur disposition des stratégies communicatives propres, dont ils se servent à dessein.

J'ai été personnellement témoin de ce phénomène ailleurs en Bretagne (dans le Trégor et le pays bigouden), mais jamais à Malguénac, où il m'a pourtant été rapporté avoir existé il y a quelques décennies. La seule forme d'alternance fonctionnelle qu'il m'a donc été possible de voir *in vivo*, si l'on peut dire, est celle où deux interlocuteurs, appartenant à des générations différentes, conversent (parfois longuement) l'un en breton, l'autre en français, sans jamais entraîner de changement de langue l'un chez l'autre. Ce type de situation possède pourtant aussi son intérêt, comme on le verra plus bas. Dans un premier temps toutefois, je me bornerai à l'analyse du contenu du corpus, c'est-à-dire des emprunts puis des quelques situations d'alternance codique.

Typologie des emprunts

La simple lecture du corpus montre assez clairement l'ampleur du phénomène de l'emprunt au français dans le breton de Malguénac. Force est de constater cependant la grande hétérogénéité de ceux-ci, qui permet de les classer selon les catégories suivantes :

- 1) Emprunts intégrés au système de la langue
- 2) Gallicismes moins ou non-intégrés :
 - 2.1) Pas d'équivalent précis disponible en breton
 - 2.2) Innovations techniques, réalités nouvelles
 - 2.3) Doublets : équivalent disponible en breton, mais apparition du terme français quand même
 - 2.4) Usage du terme français doté d'une valeur emphatique
- 3) Manifestations d'une pression du français :
 - 3.1) Structure française introduisant un gallicisme
 - 3.2) Actes manqués
 - 3.3) Interjections
- 4) Déficit lexical acquis :
 - 4.1) Nombres
 - 4.2) Dates
 - 4.3) Noms de lieux

Les emprunts intégrés au système de la langue sont légion puisque certains estiment que le vocabulaire breton dans son ensemble serait composé pour un tiers de mots d'origine celtique, un tiers d'origine latine et un tiers d'origine française (Le Dû & Le Berre 1992). Comment dès lors placer la frontière entre *mot d'origine française* et *mot français* proprement dit ? La différence peut être considérée comme fort subjective, mais il faut bien convenir qu'il doit exister des critères du même ordre de ceux qui autorisent à dire que *redingote* (de *riding coat*) est un mot français d'origine anglaise, alors que *webmaster* est un mot anglais employé en français. Au-delà de la graphie comme indice d'intégration à la langue emprunteuse, il y a bien sûr l'adaptation à son système phonologique, comme il a été mentionné plus haut, qui se traduit en fait par une véritable déformation. Il faut probablement y ajouter le jugement des locuteurs, qui ont le sentiment ou non d'utiliser un mot étranger. Dans ce sens, la connaissance de la langue d'emprunt ajoute certainement à leur clairvoyance : si la diffusion (au moins superficielle) de l'anglais permet de repérer les emprunts récents à cette langue, combien de francophones savent que leur *tchao* (de *ciao*) est un mot italien ? Dans le cas du breton, dont tous les locuteurs sont désormais bilingues (du moins à Malguénac), la proximité, voire l'origine française de termes tels que *botoù* (chaussures), *kilometr*, *mestrez* (fiancée ou épouse), *mintin* (matin), *prenañ* (acheter), *kostez* (côté), *aes* (facile), *chañj* (changer), *james* (jamais), *tok* (chapeau), *oto* (voiture), a beau être ressentie, il n'y a pas pour autant de doute sur le caractère correct de leur emploi, étant pleinement reconnus comme des mots bretons. Ceci d'autant mieux qu'il n'en existe pas (ou plus) d'équivalents d'origine celtique, si ce n'est d'éventuels néologismes peu accessibles pour les locuteurs empiriques.

Il en va différemment d'autres termes, d'introduction probablement plus récente, qui sont eux plus facilement perçus comme des emprunts au français, c'est-à-dire comme des corps étrangers dans la langue. Ces emprunts restent toutefois à classer dans la première catégorie proposée plus haut, notamment du fait des transformations qu'ils subissent. Les verbes (ici au participe passé) *depozet* (7-11-91) ; *operet* (12-21-53) ; *reveilhonet* (5-08-4) ; *ekrazet* (8-12-11) ; *sirkulet* (12-21-98) en fournissent des exemples, qui ne nécessitent sans doute pas de traduction. Outre les verbes, les adverbes ou locutions adverbiales suivantes, dont la prononciation s'est trouvée modifiée, parfois comme pour se conformer à la graphie : *a-la-fin* [ala'fɛ̃j] (3-04-15) ; *par cœur* [ˈpar'ky:r] (13-23-45) ; *surtout* [syr'tut] (5-08-85) ; *tout à fait* [ˈtuta'fɛt] (1-01-24). D'autres manifestent leur pleine incorporation au breton en se signalant comme des faux-amis, dont le sens diffère légèrement du français (ou représente la continuation d'acceptions anciennes) : *pasabl* (13-23-51) ou *par exemple* (7-11-

1), le premier signifiant *bon nombre* et le second *pardi*. D'autres enfin ne sont pas modifiés (ou plus rarement), comme *à peu près* (4-06-22) ; *ensemble* (13-24-153) ; *petit à petit* (9-14-44) ou *seulement* (5-08-64). Toutefois, c'est pour une bonne part leur nature adverbiale qui les rend invariables en breton. Là encore, leur usage généralisé, au détriment de synonymes littéraires inconnus des locuteurs, ainsi que leur caractère de *mots-outils*, plaident pour l'idée que même s'ils sont considérés comme des mots d'origine étrangère, ils constituent des gallicismes acceptables. Il n'est bien sûr pas évident de proposer une graphie définitive pour ces termes : faut-il respecter leur orthographe d'origine à la façon dont on écrit en français *week-end*, *blockhaus* ou *e-mail* ? Ou au contraire les plier aux normes littéraires de la langue emprunteuse, ce qui les transformerait (toujours en français) en *ouiquène*, *blôcausse* et *imèle* ? Mes hésitations que l'on aura relevées dans le corpus traduisent l'impossibilité, où j'estime me trouver, à trancher cette question.

La deuxième catégorie est celle des gallicismes moins intégrés. Par là, il faut comprendre que ces termes sont manifestement des occurrences françaises dans un discours breton, ce qui les rapproche fortement du *code-switching* envisagé supra. Les indices de leur appartenance au français sont multiples : d'une part, ils ne subissent pas d'adaptation phonétique particulière (le fonctionnement de la langue leur impose toutefois un minimum de contraintes morphologiques : mutation initiale ou adjonction d'une marque de pluriel par exemple) ; d'autre part, ils sont employés sans aucune nuance sémantique par rapport au français, ce qui peut accréditer que leur appropriation est superficielle. Plus important, leur emploi n'a généralement pas de réalité historique dans la langue, considérée à l'échelle du breton dans son ensemble. Ils paraissent donc s'insinuer dans le discours des locuteurs à la faveur d'un vide, le locuteur employant ponctuellement le mot français là où un éventuel terme breton lui fait défaut sur le moment. Cette catégorie d'emprunts comporte quatre sous-groupes. Les deux premiers sont communs à toutes les langues vivantes : tout d'abord celui des termes sans équivalents précis dans le breton local : *ambiance* (10-18-58) ; *banlieue* (9-14-8) ; *brioche* (12-21-102) ; *liberté* (9-14-37) ; *laïc* (8-12-8) ; *sympa* (9-14-15). Mentionnons également l'anglicisme *week-end* (9-14-24), emprunté via le français. Très proche de ce sous-groupe (à tel point que les limites entre eux peuvent être discutables), celui des innovations techniques ou des réalités nouvelles avec lesquelles les Malguénacais ont essentiellement été mis en contact par la médiation du français : *professeur* (8-12-51) ; *manutentionnaire* (12-20-26) ; *remorque* (13-23-21) ; *plage* (13-24-138) ; *huîtres* (5-08-5) ; *avion* (9-14-22) ; *bombardement* (5-08-65) ; *charcutier* (8-12-26) ; *dates de naissance* (5-08-74) ; *élevage* (13-

22-16); *extirpateur* (13-22-13); *garage* (12-21-58); *lotissement* (7-11-49); *numéros de téléphone* (5-08-70); *chauffeur* (12-21-50); *prisonnier* (12-20-14); *retraite, retraités* (1-01-26); *réunion* (1-01-27); *vache folle* (8-12-48); *en sixième* (8-12-17). Les deux sous-groupes suivants éveillent davantage la curiosité : pour eux, des termes bretons existent et sont manifestement en usage dans la population, comme le montrent d'autres passages du corpus. Pourtant, c'est le terme français qui apparaît, comme pour marquer un effet de style : *château* (5-08-119); *arrachage* (1-01-13); *copain*⁸⁸ (13-22-41); *français* (8-12-46 & 5-08-65 & 9-14-14); *gosse* (5-08-65); *locataire* (12-20-14); *propriétaire* (7-11-49 & 12-20-14); *marché* (9-14-12); *tailleur* (8-12-26); *poulet* (13-24-75); *question* (4-05-59); *costaud* (7-11-117); *maladie* (8-12-40); *à nouveau* (13-22-39). Dans certains cas, on peut même supposer que le terme breton ne soit au bord de l'oubli. Outre une affectation stylistique, il pourrait également s'agir d'une défaillance ponctuelle du locuteur. Celle-ci se voit mieux dans le dernier sous-groupe, où le mot français semble doté d'une valeur emphatique. En l'occurrence, le locuteur pourrait parler en breton, mais à cours de mot suffisamment fort, il passe au français pour renforcer son propos : *à fond* (8-12-35); *vraiment* (5-08-46 & 8-12-34 & 13-24-3); *carrément* (13-24-165); *cochon* (7-11-115); *la route* (8-12-22); *très bien* (7-11-49).

En adoptant un point de vue optimiste, on peut considérer que la deuxième catégorie comprend des emprunts qui enrichissent la langue. Si l'on est plus pessimiste, on peut par contre avancer que l'on assiste à une perte de créativité de la langue, qui voit petit à petit son lexique fragilisé par la coexistence envahissante avec le français. Un pas de plus est franchi dans ce sens avec la troisième catégorie d'emprunts, qui manifeste une véritable pression du français derrière l'expression bretonne. Il s'agit d'abord de mots français qui apparaissent parce qu'une structure française lui a préparé le terrain, alors que le breton exigeait une expression idiomatique différente : *an emmerdant* (9-14-23); *une question d'habitude* (13-22-7); *sévères* (1-01-16). Plus insidieux, les actes manqués, où le français perce au milieu d'une conversation en breton : *à Pierre B.* (13-24-62); *en* (4-06-13); *et ben* (9-14-10 & 4-05-34 & 4-05-40 & 4-05-59 & 8-12-1); *et puis voilà* (13-24-149); *non plus* (12-21-73); *oui, oui* (13-22-4); *parce que* (13-23-21 & 5-08-13); *peut-être* (8-12-32); *tandis que* (13-22-9 & 13-24-13); *tout juste* (13-24-75). Enfin, dans la droite ligne des précédents, les interjections en français sont innombrables, à commencer par les *quoi* (4-06-6 & 7-11-27 & 7-11-49) ou *dame*

⁸⁸ Soit *copain* avec marque de pluriel en breton.

(4-06-12 & 7-11-54 & 4-05-58) etc : *allez* (12-20-31) ; *alors* (4-06-6 & 5-08-13 & 5-08-15 & 5-08-31) ; *bien sûr* (12-20-2) ; *attends* (8-12-14) ; *voilà* (4-06-17 & 5-08-73 & 12-21-11 & 7-11-33 & 7-11-6) ; *bon* (5-08-10 & 5-08-104 & 13-24-58) ; *bon sang* (4-06-13) ; *c'est tout* (5-08-105) ; *ça c'est sûr* (5-08-120) ; *ça y est* (7-11-2 & 13-24-41) ; *dis-donc* (12-20-27 & 12-20-38 & 7-11-6 & 5-08-85) ; *donc* (5-08-51) ; *enfin* (4-06-23 & 4-06-25 & 7-11-27 & 7-11-51) ; *mon vieux* (7-11-117 & 9-14-44 & 12-20-40) ; *pis allez hop* (5-08-63) ; *pis voilà* (5-08-31) ; *t'en fais pas* (9-14-13 & 12-20-39) ; *t'es foutu* (5-08-78 & 5-08-85) ; *tiens* (5-07-5 & 5-08-41 & 5-08-103 & 7-11-7 & 13-24-114).

Enfin, au niveau que l'on peut considérer comme le stade ultime de cette pression du français, on en arrive au constat du *déficit lexical acquis*. Dans des domaines clés de l'expression courante, les locuteurs ont recours au français, non par effet de style, ni même vraiment par prégnance ponctuelle du français, mais parce qu'ils ont perdu la maîtrise d'un paradigme. Les domaines où cette régression de la compétence est particulièrement spectaculaire, parce que généralisée, sont ceux qui ressortissent peu ou prou à la culture scolaire. Donc ceux qui ont été structurés en français. Au premier chef figure l'expression des nombres. Qu'il s'agisse d'années ou de dénombrement, pratiquement tous les grands nombres (*grosso modo* supérieurs à vingt, mais pas toujours) sont donnés en français : *cinquante-six* (12-21-105) ; *dix neuf cent douze* (4-05-18) ; *dix-huit quoi, alors euh* (12-20-18) ; *en douze* (4-05-17) ; *en mil neuf cent quarante deux* (13-22-6) ; *en mil neuf cent quarante-cinq* (8-12-40) ; *en mil neuf cent trente sept* (5-08-33) ; *quarante-deux* (13-23-17) ; *quatre-vingt-dix-sept* (8-12-14) ; *treize hectares* (10-18-54). Certains tentent de lutter contre la sclérose, mais même les plus vaillants ne peuvent égrener les chiffres sans une hésitation (cf. 4-06-4 ; 5-07-8 ; 7-11-51 ; 13-23-41). Corrélativement, et en accord avec le sous-groupe 3.1 supra, l'énonciation d'une date de naissance, qui renvoie au registre administratif, donc nécessairement francophone, est également de nature à introduire un passage au français : *né en dix-huit* (7-11-125) ; *Né en... en...* (8-12-5). Un peu plus surprenant, l'expression des dates, avec notamment les noms des mois est également très mal maîtrisée en breton : *avril* (9-14-4) ; *en quatorze* (12-20-4) ; *février* (7-11-69 & 12-20-24 & 13-23-43) ; *janvier* (9-14-4 & 13-23-41) ; *mois d'septembre* (5-08-80 & 5-08-81) ; *mois de... de mars* (8-12-31) ; *octobre* (5-08-80) ; *premier septembre, deux septembre* (9-14-10) ; *quatorze juillet* (9-14-9) *foire de mars* (8-12-31). Il faut en général énumérer toute la liste des noms de mois pour se remémorer celui que l'on cherche. Et encore, certains n'y arrivent pas, tandis que d'autres sont persuadés de détenir le vrai en me soutenant une affirmation erronée (5-08-83). Le dernier domaine où s'observe

ce déficit lexical acquis, c'est celui des noms de lieux ou de termes qui s'y réfèrent, comme les noms de leurs habitants : *Africain* (8-12-9) ; *Anglais* (8-12-46 & 9-14-18) ; *Angleterre* (8-12-47) ; *Belle-île* (13-23-21) ; *Côtes d'Armor* (1-01-23) ; *Finistère* (1-01-20) ; *Finistériens* (1-01-22) ; *l'Afghanistan* (8-12-10) ; *l'île de Groix* (13-22-27) ; *place du Martray* (8-12-20). Noms exotiques pour certains, mais très familiers pour d'autres (la place du Martray étant le cœur de la vieille ville de Pontivy). L'absence de noms bretons pour les désigner marque de façon très claire que ces lieux sont appréhendés par la médiation exclusive du français. Pour les plus lointains (l'Afghanistan, l'Afrique), il n'y a là rien d'étonnant puisqu'il n'y a jamais eu de noms spécifiquement bretons pour les désigner (et les dictionnaires actuels ne font qu'emprunter salutairement aux racines internationales mêlant le latin et l'anglais entre autres). Pour les autres en revanche (l'Angleterre et les Anglais, Belle-île et l'île de Groix...), il y a manifestement une déperdition de la mémoire collective. Cantonné à un usage familial (en particulier par l'exclusion de l'école), le breton a été privé de la possibilité d'accéder au statut de langue de culture. Il ne peut donc plus servir à exprimer les réalités du monde extérieur, car pour cela, les locuteurs n'ont été outillés qu'en français.

Bref panorama de l'alternance codique

En dehors de ces apparitions furtives du français sous forme d'emprunts institués ou ponctuels, on assiste aussi parfois à un changement de code dans le cours de la conversation. Ainsi qu'il a déjà été mentionné cependant, il ne me semble pas que l'on puisse véritablement parler à cette occasion d'alternance *fonctionnelle*, mais bien plus et à nouveau, d'un déficit de la compétence linguistique.

Dans un certain nombre de cas, il est vrai que le français peut donner l'impression d'une sorte de symbiose avec le breton, le passage de l'un à l'autre se faisant naturellement, et ne paraissant pas particulièrement investi d'une valeur spécifique : *il mordait toujours quoi* (12-20-28) ; *ma mère c'était Marguerite Calvez* (13-22-5). Le français paraît tout de même servir à souligner les traits d'humour : *Ç'avait été... répété au curé, tu penses !* (12-20-56). C'est aussi ce qui se dégage du dialogue suivant, où les deux langues alternent et se recouvrent à loisir (pour plus de maniabilité, je ne donne ici que les parties en français, voir le corpus pour le texte complet) :

- *Oui, que... le tas de paille était... tombé à Stanquéro je dis...*
- *Déjà une fois... encore... mais on l'a déjà levé une fois... c'était pas le même tas de paille !*
- *(...) quand il est né... et on disait à son oncle ben (...)*
- *Lui, il pensait pas à ça quoi...(...)* (4-05-36 à 45)

Les autres circonstances dans lesquelles se produisent les passages au français ne laissent pourtant pas de doute sur leurs vraies motivations. Ainsi, si mes informateurs se sont prêtés de bonne grâce à l'exercice que je sollicitais d'eux, de parler en breton de leur quotidien, il est clair cependant que le breton n'est plus que rarement une langue de communication ordinaire, même entre eux. Une preuve aussi implacable que burlesque en est fournie par TB, qui au milieu de la conversation en breton, passe au français pour s'adresser... au chien : *Qu'est-ce qui t'arrive, toi ?* (12-21-101). Il y a donc une part d'artificialité, voire de théâtralisation dans ces échanges en breton. Ci-dessous, mes informatrices, MT et MD répondent spontanément en français à ma question initiale (probablement sans s'en rendre compte), et il me faut les relancer pour obtenir qu'elles parlent enfin en breton :

- *Mon père est parti à la guerre et moi je suis née en...*
- *Et j'avais quatre ans quand il est revenu oh...*
- *Et moi j' suis née alors, ah ben après la guerre.*
- *Si j'avais des photos je vous aurais fait voir... J'étais hein... on avait fait une photo pour envoyer à mon père qu'était prisonnier, la mère était...(...)*
- *... en breton, en breton, bien, hein, elle doit être par là... Moi, j'avais bien sûr...*
(12-20-6 à 10)

D'autres échanges sont plus révélateurs encore : conscients que c'est en breton que je tiens à les enregistrer, ils coopèrent volontiers (ou tentent de le faire), mais seulement lorsque le magnétophone tourne. Avant de passer au breton, ALP me lance : *Ça y est, t'as mis ton truc en route ?* (5-08-2). A l'occasion, ils rappellent même à l'ordre leurs interlocuteurs : *Ah, mais on va t'enregistrer hein...* (4-05-3) ; *Mais non, mais... écoute, c'est du breton qu'il faut parler...* (4-05-38) ; *Tout le monde t'entend. Ils enregistrent déjà non ?* (10-18-5). L'enregistrement terminé, certains poussaient un ouf de soulagement, tandis que d'autres ne comprenaient pas que je continue à leur parler en breton.

La présence du micro représente donc une intrusion intimidante, et le recours au français est vécu par bon nombre d'informateurs comme une défaillance. D'où quelques appels à l'aide, à voix basse parfois : *c'est Mezhevenig, hein ?* (3-04-1) ; *En mille neuf cent quarante-sept...* (3-04-7) ; *je peux dire comme ça ?* (5-07-7). D'autres ont moins de scrupules, mais s'interrompent brutalement ou se ressaisissent quand ils s'aperçoivent qu'ils parlent français : *ben, quand il est né... merde, je peux pas dire non plus... (...)* euh... *quant il est né on avait dit euh... à... ton oncle, mais merde, je peux pas dire...* (4-05-34) ; *trente-huit euh... merde, comment on compte ? j'me rappelle plus comment on dit trente-huit en breton déjà ?*

(5-08-49) ; *Du côté euh... ah merde* (10-18-16) ; *les... ceux d'avant... comme nos parents par... merde...* (10-18-40).

L'alternance codique n'a donc rien de naturel ici, elle n'est pas perçue par les locuteurs comme une modalité normale de l'expression bilingue. Au contraire, il s'agit pour eux de l'aveu embarrassant des limites de leur connaissance du breton. A l'appui de cette représentation, on notera de réelles différences entre les informateurs : plusieurs d'entre eux PBf, JnLB, JoLB... parlent sans faire pratiquement le moindre emprunt au français (si ce n'est les emprunts généralisés ou une hésitation sur les chiffres pour PBf), tandis que VC, SC, PBg et surtout MALB ne peuvent parler breton sans recourir très vite au français, malgré eux assurément. La pratique fort répandue dans la génération suivante, qui consiste à répondre en français à un interlocuteur parlant breton, représente en quelque sorte le degré ultime de cette perte de maîtrise de l'expression, la langue restant toujours parfaitement comprise par ailleurs. Cette présence envahissante du français conduit d'ailleurs les locuteurs à quelques confidences métalinguistiques : *Parce que nous, on parle plus si tu veux...* (puis s'apercevant qu'il parle en français) *C'est emmerdant...* (5-08-12) ; *En parlant français... une émission (sic) comme ça... moi... moi si j'avais été... avant tous ces trucs-là, tout, les dates et tout ça, je... je les connaissais par cœur... mais sur le coup, comme ça, tu peux pas les sortir (...) puis hop, et ça vient. Ça, normalement, les chiffres on les connaît par cœur hein* (5-08-69). Finalement, une des raisons majeures de délitement de la compétence linguistique apparaît dès la prise de parole de MALB : *Moi je n'ai jamais aimé le breton, jamais, jamais, non...* (10-18-1) ; *Tu vois, j'suis... je parle presque jamais et ben... j'aime pas* (10-18-4).

4.2.1.3 – De la pratique au symbolique

Cet aveu, lâché au tout début de notre échange, alors que le protocole d'entretien n'était pas encore mis en place et où par conséquent apparaissent furtivement les coulisses de la théâtralisation évoquée plus haut, nous renvoie à l'image très négative que le breton conserve pour certains. Ce sentiment n'est certainement pas généralisable à l'ensemble des locuteurs que j'ai rencontré, mais il est l'écho d'un malaise latent, qui pourrait donner sens à l'évolution de la pratique du breton à Malguénac. Le constat à ce propos est assez accablant. Tant au niveau externe : abandon de la langue par les femmes, fin de la transmission intergénérationnelle, diminution considérable de l'usage, relégation aux périphéries chez les plus âgés, les ruraux, les moins dynamiques ; que sur le plan interne : emprunt massif au français, perte de créativité lexicale et régression de la compétence. On ne peut manifestement

que reconnaître certains des symptômes énumérés par Baylon (1996 p.137), annonceurs de la disparition d'une langue. Reste à savoir pourquoi l'on en arrive à une telle situation. L'examen approfondi de cette question fera l'objet du chapitre suivant, mais il paraît tout de même utile d'analyser dès à présent le phénomène de la honte liée au breton, ainsi que le principe de la *domination* comme moteur possible du rapport français/breton.

La honte

Le thème de la honte du breton subie par ses locuteurs est une représentation extrêmement répandue, tant au sein même de la population que dans la littérature scientifique ou de vulgarisation. Le premier témoignage historique de ce phénomène semble être celui de Dom Le Pelletier, qui dès 1716 [1752] parle du *mépris* rencontré par les bretonnants face à ceux qui maîtrisent la *langue dominante*. En 1885, Henri Baudrillart s'en félicite, car il prépare la voie à l'adoption du français (Broudic 1995 p.298). D'abord circonscrite aux abords des villes, la honte du breton se généralise en quelques décennies (ibid. p.314). En 1975, Hélias peut faire le constat qu'*on trouve partout des bretonnants honteux* (1975 p.505). Selon Louis Elegoët, c'est que la langue bretonne, *bafouée à l'école, interdite à l'église, (...) méprisée en ville et dans les administrations*, devait être aux yeux de ses propres locuteurs, *bien misérable pour être ainsi combattue*. Ce qui les amena à développer progressivement un *sentiment de honte à l'égard de leur langue maternelle* (1981 pp.365-366). Citant le même auteur, Jean Rohou rappelle qu'en 1972, dans le Léon, *les jeunes ont honte de parler breton et ils ont honte d'entendre leurs parents parler breton* (2007 p.130). Il revient par ailleurs de façon tellement récurrente sur ce mépris que celui-ci en structure largement le cours de ses réflexions (2005 pp. 11, 14, 17, 54-55, 135, 179, 373, 445, 532, 533 ; 2007 pp.34, 37, 48, 136, 138, 141...). Le dédain affiché pour ce qui était perçu comme un « *charabia* » (ibid. p.115) pouvait d'ailleurs se manifester de façon très agressive (Vetter 1999 p.191) et pouvait même conduire à abjurer les siens (Rohou 2005 p.373), quand ce n'était pas se dénigrer soi-même directement (Fañch Elegoët 1986 pp.84-88 ; Le Coadic 1998 pp.196-198) ou par le biais de ses propres enfants (Prémel 1995 p.76). La honte était donc un phénomène si courant que les bretonnants l'avaient intériorisée : *nous avons intégré le mépris dont nous étions l'objet* dit encore Rohou (2005 p.14), et percevaient d'eux-mêmes le breton comme chose risible : Vetter décrit ainsi une fête de village au cours de laquelle eut lieu un sketch bilingue où le comique reposait apparemment sur un personnage décalé, parce que parlant en breton : *les séquences en breton eurent un très grand succès auprès des rieurs* (1999 p.192). Cet épisode se passait en 1992, à une époque donc où les brimades à l'encontre du breton n'étaient apparemment

qu'un lointain souvenir et où la langue faisait au contraire l'objet d'un fort (ré)investissement affectif (Le Coadic 1998 pp.213-215, 239, 243). Mais pour ceux qui, comme J. Rohou, ont vécu le temps de la honte, il faut croire que même après avoir réussi à [se] *libérer du sous-développement et du mépris* (2005 p.135), le breton demeurera souvent plus ou moins *un handicap, une infériorité à laquelle [ils] n'avai[ent] pas fini d'échapper* (2007 p.138).

Au milieu d'un concert quasi unanime, deux voix discordantes se font pourtant entendre, celles de J. Le Dû et Y. Le Berre. Précisant les origines de leurs travaux, ils déclarent dans un article de 1996 : *Nous souhaitions corriger l'image d'un breton (...) odieusement opprimé pendant les siècles historiques (...). Cette vision ne correspondait ni à ce que nous trouvions dans nos biographies respectives, ni à ce que nous apprenait la lecture sympathisante de toute une littérature religieuse ou profane (...). Nous ne rencontrons nulle part le souvenir ou le sentiment de cette contrainte du français, de cette honte du breton dont nous étions censés être les fruits plus ou moins névrosés* (Le Dû & Le Berre 1996 p.10). Il valait donc la peine de chercher à en savoir davantage auprès des Malguénacois, à l'occasion des entretiens sociolinguistiques présentés plus haut. A la suite de mon questionnaire j'ai donc introduit quelques pistes autour des représentations des locuteurs et de ce problème de la honte du breton. Les résultats sont assez constants et ce, indépendamment des différences générationnelles : tous rejettent effectivement l'idée qu'ils ont déjà éprouvé de la honte ou de la gêne à parler breton ou à l'entendre parler. Ils admettent que de tels sentiments ont existé, mais qu'ils concernaient seulement les générations antérieures, celles qui ne parlant pas français, ou très mal, ont pu effectivement se sentir handicapés de ce fait. Les personnes que j'ai rencontrées, étaient toutes parfaitement francophones, de sorte qu'elles se présentent comme immunisées en quelque sorte. Globalement, la perception du breton est même très positive : il semble plutôt lié à des souvenirs chaleureux et on lui porte manifestement un double intérêt, patrimonial et pédagogique, le bilinguisme précoce étant reconnu comme facteur d'épanouissement intellectuel. Nulle trace de honte dans tout ça en effet.

Avant de conclure trop rapidement dans ce sens, il me semble pourtant qu'il faut se garder de la distorsion possible entre la réalité et l'image que les informateurs tiennent à donner d'eux-mêmes. Les interroger sur la honte éventuelle qu'ils auraient pu ressentir était pour moi une question embarrassante et pour eux, répondre par l'affirmative aurait été tout aussi embarrassant, sinon plus. Avouer cette honte pourrait être ressenti comme se renier soi-même, son milieu, ses parents, d'où l'option sécurisante de se réfugier derrière l'argument qu'une maîtrise correcte du français leur a épargné les tourments d'autrefois. Il y a là un parallèle intéressant avec la condition paysanne : jamais personne ne déclarera avoir déjà eu

honte de son appartenance à la paysannerie ou de ses origines rurales. Pourtant, la dévalorisation du statut de paysan (Rohou 2005 p.14 ; Champagne 2002 pp.225, 273) dans les décennies d'intense exode rural de l'après-guerre et qui se prolonge encore plus ou moins jusqu'à aujourd'hui (très atténuée il est vrai), fut bien une réalité. Laquelle motiva les efforts acharnés de beaucoup pour gommer chez eux les traces trop évidentes de leur extraction *d'un monde de cul-terreux, de pauvres types, (...) d'infortune pour gens incapables* (Rohou, ibid.). Une condition aussi peu valorisante est manifestement bien difficile à assumer, et il est inévitable que ceux qui la vivent éprouvent à un moment ou à un autre une forme de gêne devant ceux qui n'y ont guère part. Seulement, si la honte est absente des témoignages directs, c'est aussi parce qu'on ne l'éprouve qu'en certaines circonstances pénibles, mais qu'elle n'est pas le sentiment dominant : (...) *la honte n'apparaissait vraiment que dans la confrontation à la francophonie. A l'intérieur du monde breton régnait au contraire une certaine fierté de soi (...). C'est surtout ceux qui en sortaient pour pénétrer un milieu socioculturel qui n'était pas le leur qui ont été gênés* (Rohou 2005 p.17). L'intérieur du *microcosme paroissial* et du monde paysan en général (L. Elégoët 1981 p.365), valorise donc les caractéristiques de la ruralité et transforme en qualités ce qui est perçu au dehors comme lourdeur et grossièreté : *Nous ressentions le mépris comme une injustice et nous étions fiers de notre langue, de notre simplicité, de notre ruralité, ressenties comme authentiques, face aux artifices des citadins* (Rohou 2005 p.179). Certains peuvent donc affirmer sincèrement n'avoir jamais vécu le breton comme un *déshonneur* (Vetter 1999 p.193). Réaction universelle de loyauté à son groupe d'origine, qui impose une image de soi et de ses pairs résolument positive, cette fierté laisse penser tout de même qu'il pourrait s'agir d'une stratégie de compensation, planche de salut pour ne pas sombrer (cf. un exemple particulièrement frappant chez J. Rohou 2005 pp.501-502). Si donc les bretonnants ne sont pas en effet des êtres totalement écrasés et névrosés, il n'en demeure pas moins qu'ils semblent être d'une façon générale en position d'infériorité, ce qui nous conduit à envisager le couple français/breton sous le jour d'un rapport de *domination*.

Une langue dominée ?

Parler de *langues dominantes* et de *langues dominées* pose le problème de la réification des langues, ce qui constitue une schématisation non dénuée d'un certain simplisme. Il faut donc d'emblée justifier le terme, en précisant que si domination il y a, ce sont les locuteurs, et non les langues elles-mêmes, qui se trouveraient dans cette position. Une langue *dominante* serait donc une langue à l'usage socialement valorisé et valorisant, tandis que celui d'une

langue dominée serait symétriquement péjoré. Mais sur quelle base peut-on établir ce rapport de domination ? La dichotomie, extrêmement répandue (voir à titre d'exemple Rohou 2005 et 2007), est en fait très rarement explicitée, comme si elle allait naturellement de soi. En contexte breton, l'expression *langue dominante* fait probablement son apparition, comme on l'a vu plus haut, chez Le Pelletier dès 1716 [1752]. Pour ce fin observateur, l'opposition entre les deux membres du couple se manifeste surtout par une différence de prestige, ceux qui ignorent le français étant (déjà) victimes du mépris des autres. Il glisse par la même occasion quelques renseignements sur l'origine du phénomène : le français est *la langue vulgaire des villes, bourgs, bourgades, passages et auberges*, tandis que le breton ne s'entend qu'à la campagne et, à l'en croire, dans les zones les plus isolées des campagnes. C'est dire que le français s'emploie dans les lieux où se concentrent l'activité et les échanges économiques. Les dominants sont donc ceux qui détiennent les clés de la répartition des richesses et de leur circulation (ou de leur rétention). Bien plus tard, cette notion de domination par l'économie sera omniprésente dans l'analyse marxiste, qui sous-tendra une bonne part de la recherche sociolinguistique française (selon J. Le Dû, in Blanchet & de Robillart 2003). La *langue dominante* est donc celle en usage dans la *classe* (économiquement) *dominante* (Marcellesi 1980 p.15), qu'elle n'impose pas nécessairement à dessein à la *classe dominée*, mais que celle-ci considère en tout cas comme un modèle à suivre, bien que plus ou moins inaccessible.

La notion de classes sociales ainsi comprise, est selon P. Bouffartigue (2004 p.19) assez largement discréditée aujourd'hui tant par la non-réalisation des prophéties de Marx, que par l'échec patent des régimes qui s'en réclamaient. Il n'en demeure pas moins pour cet auteur que *penser les classes en termes de rapports (...) ancrés dans un procès d'exploitation économique demeure une voie extrêmement féconde pour comprendre les sociétés contemporaines* (ibid.). A. Bihl et R. Pfefferkorn le montrent d'ailleurs de façon assez convaincante dans le même ouvrage (ibid. pp.48-51) et ce qu'ils mettent ainsi à jour paraît largement transférable dans des sociétés plus anciennes. Seulement, sur le terrain de la langue, la domination économique explique-t-elle tout ? Deux objections au moins s'y opposent : d'une part Labov a montré que les changements linguistiques ne s'imposent pas uniformément du haut vers le bas, mais peuvent aussi être propagés du bas vers le haut (1972 p.385). D'autre part, s'agissant de Malguénac, les chapitres précédents ont montré une société dans laquelle, proportionnellement, la propriété de la terre, donc du moyen de production, progressait, et où néanmoins la langue des catégories dominantes, le français, se propageait. Le tableau suivant montre ainsi l'évolution de la propriété foncière selon les matrices cadastrales de 1839 et 1935 :

		<i>Commune de résidence des propriétaires fonciers</i>			
		<i>Malguénac</i>	<i>Autres communes rurales</i>	<i>Pontivy</i>	<i>Autres communes urbaines</i>
1839	<i>Surfaces</i>	1695.08.98	507.80.59	881.06.34	917.91.71
	<i>%</i>	42 %	12,6 %	22 %	23 %
		55 %		45 %	
	<i>Nombre de propriétaires</i>	157	58	25	15
	<i>Superficie moyenne</i>	10.79.67	8.75.52	35.24.25	61.19.47
1935	<i>Surfaces</i>	1973.45.41	586.05.40	631.17.22	546.95.30
	<i>Nombre de propriétaires</i>	244	64	30	22
	<i>%</i>	52,8 %	15,7 %	16,9 %	14,6 %
		68,5 %		31,5 %	
<i>Superficie moyenne</i>	8.08.80	9.15.71	21.03.90	24.86.15	

C'est donc au XIX^e siècle que la domination économique exercée sur les paysans est objectivement la plus forte, avec 45 % des surfaces agricoles détenues par des propriétaires citadins, réunissant en moyenne plus de 95 ha chacun. Avec des différences importantes : 13 ha pour un marquis parisien, 50 ha pour deux avocats pontivyens, 83 ha pour un contre-amiral aristocrate lorientais, 96 ha pour un autre noble rentier d'Hennebont et jusqu'à 345 ha pour le Comte de Nantois, domicilié à Lamballe. Les Malguénacois se contentent de mettre en valeur une moyenne de 10 ha, 79 a, 67 ca. Encore ne s'agit-il ici que des propriétaires, si l'on prend en compte tous les ménages d'exploitants agricoles (hors les journaliers), la moyenne tombe à 6 ha, 78 a, 3 ca. Pourtant on a toutes les raisons de penser qu'à cette époque, la connaissance du français reste très limitée, et si elle progresse, ce ne peut être que très lentement.

Puis, au XX^e siècle, l'emprise semble se desserrer : les paysans moyens sont relativement nombreux à accéder à la propriété de leur exploitation (cf. supra), la part des propriétaires rentiers a fortement baissé et ceux-ci sont plus souvent d'extraction modeste et locale : 15 et 33 ha pour deux Malguénacois anciens employés du gaz à Paris, 89 ha pour un professeur de droit à Paris, dont la famille est également d'origine rurale et de la commune, 5 ha pour un autre parisien, médecin au patronyme breton. Si la moyenne des propriétés malguénacoises reste faible (8 ha, 8 a, 80 ca), c'est que beaucoup ne sont pas des exploitations agricoles, mais de simples jardins. La *domination économique* subie par les Malguénacois est donc bel et bien moins forte qu'un siècle plus tôt. Pourtant, c'est à cette époque que se produit, comme on l'a vu, l'effondrement de la transmission de la langue.

C'est donc bien que la domination est d'une autre nature et que même si elle s'appuie en partie sur un ordre économique, elle est également autonome par rapport à celui-ci. En fait, en devenant plus autonomes entre les XIX^e et XX^e siècles, les paysans deviennent paradoxalement plus vulnérables. Leur intégration aux réseaux économiques nationaux, les rend peu à peu plus dépendants du monde extérieur : l'évolution économique fait entrer les Malguénacois dans ce qui deviendra la société de consommation, ce qui comporte une part d'aliénation. Que les locuteurs du breton aient pu éprouver une honte de leur état face, non pas à des personnes manifestement plus riches qu'eux, mais face à un monde qui n'était pas le leur (cf. supra), montre bien que la domination en question était bien plus socio-culturelle, donc idéologique, que strictement économique. Dominés de par la place qui est la leur dans le système de production, les paysans le sont surtout par un système de valeurs qui leur laisse bien peu de prestige. Le bref inventaire dressé par J. Rohou des représentations négatives entourant le monde rural de Virgile aux années 1950 (2005 pp.13-15) fait d'eux avant tout des *rustres* (de *rusticus* : homme de la campagne...). Davantage que par la conception marxiste orthodoxe de la domination, la situation des paysans bas-bretons est donc probablement mieux expliquée par Gramsci, Durkheim et Weber, qui trouvent une sorte de synthèse dans les travaux de P. Bourdieu (Courpasson 2000 pp.99-117, Bouffartigue 2004 pp.22-24).

Pour résumer rapidement la pensée de ces auteurs, toute contrainte sociale même si elle est d'origine extérieure, est *intériorisée* par les personnes à qui elle s'impose, jusqu'à devenir pour eux une seconde nature (Durkheim). La pudeur en est un bon exemple : dans ce domaine certaines sociétés humaines placent la barre très haut, d'autres très bas, sans qu'il y ait là la moindre justification rationnelle. L'enfant de trois ans qui va nu n'a pas encore intériorisé cette contrainte, alors qu'elle est déjà présente chez l'enfant de huit ans. Si irrationnel et culturel qu'il puisse être, force est de constater la puissance du tabou et le caractère indiscutablement naturel qu'il revêt, une fois à l'œuvre. Il en va de même de toutes les autres formes de tabous ou d'injonctions, en fait de tout comportement, de toute construction culturelle. Le deuxième aspect de la contrainte, pour pouvoir fonctionner, est sa *légitimité* : elle n'est pas discutable parce qu'outre le fait d'être normale, elle est en quelque sorte souhaitable et juste (Weber). C'est ce qui explique que le changement linguistique puisse aussi trouver son origine dans les catégories dominées : lorsque la légitimité bascule depuis les autorités traditionnelles vers l'expression de la souveraineté populaire (Thiesse 2001 pp.32, 36). Ce qui ne veut pas dire que les dominés prennent le pouvoir, mais que les dominants se mettent à parler en leur nom. Car la contrainte n'est jamais une donnée idéologiquement, ni sociologiquement neutre. Elle est secrétée par certaines catégories de la

société, dont la position dominante est justement manifestée par leur capacité à imposer leurs propres représentations à l'ensemble des agents, à les faire reconnaître comme légitimes. Processus qui est celui d'une *violence symbolique*, incluant le pouvoir de dissimuler à tous, et en particulier aux dominés, leur caractère arbitraire. La domination se construit et se reproduit donc essentiellement dans l'ordre du symbolique et demeure inconsciente à la plupart des agents (Bourdieu). Ces conclusions sont assez proches de celles formulées par Gramsci dans l'entre-deux-guerres à propos de *l'hégémonie culturelle* de la bourgeoisie italienne sur les masses, mais dans une perspective militante nettement plus interventionniste. On peut ainsi faire le constat que les dominés, pétris du sentiment de la supériorité des formes culturelles des dominants et de leur légitimité à servir de référence, coopèrent à leur propre dévaluation. Selon le mot de La Boétie, la domination culturelle est donc *une servitude volontaire*, qui se maintient grâce à l'atavisme des dominés : *ils prennent pour leur naturel l'état de leur naissance* (1576 [2001] p.46), ou parce qu'ils tirent avantage de leur propre domination (Rohou 2005 p.273). Thème qui sera puissamment développé par Frantz Fanon ou Albert Memmi chez les colonisés, mais qui a également été souligné en France métropolitaine, notamment par Baggioni : *[la] politique de répression linguistique était soutenue par un projet politique et/ou culturel rencontrant dans bien des cas un consensus social. Pour les masses paysannes occitanes, bretonnes etc. accepter de « se dépouiller de leur langage » (...) face aux instituteurs et aux institutions de la III^e République, c'est souvent reconnaître la suprématie de la culture et du système de valeur (...) représenté par l'usage de la langue française* (1980 p.41).

L'insuffisance des critères économiques pour établir la domination étant ainsi actée, Marcellesi proposait dès 1980 l'abandon de la terminologie liée à la domination. Il défendait au contraire le terme de *minoration*, défini comme processus de cantonnement de langues à des fonctions subalternes. Ce principe de la minoration n'est pas sans intérêt, la situation minoritaire faisant référence avant tout à des critères de subordination et non simplement de données quantitatives (Dorian 1981 pp.39-40 ; Le Coadic 2004 p.15). Cependant, malgré des contributions théoriques qui feront peut-être leur chemin (notamment Huck & Blanchet 2004 pp.17-44), Broudic estimait encore en 1995 (p.20) que le terme peinait à s'imposer. Ceci peut-être parce que le nom *langue minorée* ne trouvent pas de correspondants symétriques acceptables tel que **langue minorante*. En dépit de ses relents polémiques, la terminologie *langue dominante/langue dominée*, avec la clarification apportée plus haut, paraît donc plus fonctionnelle. C'est donc celle qui sera utilisée prioritairement dans les pages qui suivent.

4.2.2 – L’irrésistible déclin : pourquoi ?

Si la tâche de reconstituer l’évolution du paysage linguistique malguénacois est relativement abordable, il est nettement plus délicat d’en fournir une interprétation causale. Définir le breton comme une langue dominée n’est pas suffisant, il reste à analyser comment cette situation a pu émerger et fonctionner, voire même pourquoi à un moment donné l’équilibre séculaire entre les usages de la langue dominante et ceux de la langue dominée s’est rompu et a abouti au déclin fulgurant de cette dernière. A l’échelle de l’ensemble de la Basse-Bretagne, ce problème a suscité une abondante littérature, plus passionnée que raisonnée. Le caractère polémique de nombreuses prises de position ne rend donc pas aisé le travail du chercheur, souvent sommé par les circonstances de prendre position. Or même si l’objectivité parfaite est dans une large mesure un leurre (cf. supra), la radicalité des opinions constitue manifestement un obstacle à une juste analyse et à une bonne compréhension des phénomènes décrits. Globalement, les problématiques impliquant des langues minoritaires et en particulier les situations de transition linguistique, ont donné lieu à deux types de réponses. Pour les uns, le recul d’une langue est à mettre principalement ou entièrement sur le compte d’une volonté politique, liée à un Etat et à ses différentes courroies de transmission sur le terrain : administration locale, école, conscription etc. Pour des raisons tant idéologiques que pratiques, l’Etat se fait le promoteur d’une seule langue et encourage, voire organise, l’abandon de la pratique de toute autre langue. Un autre courant défend au contraire qu’un Etat ne peut intervenir que de façon très théorique dans l’intimité des pratiques sociales. Les changements de langues seraient donc plutôt imputables à des transformations sociales et économiques, qui pousseraient les locuteurs à s’adapter, et donc à faire d’eux-mêmes le choix d’une langue au détriment d’une autre. La section qui suit va donc tâcher de départager, éventuellement de concilier, ces deux optiques concurrentes, à la lumière de tout ce qui a pu être relevé à Malguénac. Si la répartition des langues y a atteint un tel point de déséquilibre, à quoi peut-on l’imputer ? A une pression de l’extérieur, ou à une implosion de la communauté linguistique de l’intérieur ? Avant d’y répondre, il convient au préalable de se pencher sur les concepts clés du *bilinguisme* et de la *diglossie*.

4.2.2.1 – Généralités : bilinguisme ou diglossie ?

Origines et premiers développements du concept de diglossie

Empruntant le mot *diglossie* à Psichari, Ferguson (1959) en propose une acception nouvelle et enrichie, en mettant en parallèle la situation linguistique de l’Egypte, de la Suisse

alémanique, d'Haïti et de la Grèce moderne. A la base de sa démarche, il y a le constat d'une relative identité dans ces quatre communautés linguistiques⁸⁸ de la répartition des usages entre deux variantes clairement distinctes et faisant l'objet d'une répartition fonctionnelle implicite, mais très précise. L'une est réservée aux situations formelles ; sert de support à un corpus littéraire en général prestigieux ; ne s'acquière que dans un cadre scolaire, et de ce fait, n'est généralement jamais bien maîtrisée au même degré que la langue maternelle des locuteurs. Cette variante de prestige est appelée H, pour *high*. A l'opposé, l'autre variante, appelée L, pour *low*, est d'un usage courant pour toutes les situations ordinaires ; s'acquière par imprégnation orale ; ne s'écrit donc pas, sauf pour un certain type de texte reproduisant la langue parlée, à des fins humoristiques par exemple. On obtient donc ainsi quatre illustrations de la diglossie : arabe littéral/arabe dialectal ; allemand standard/Schwyzertüütsch ; français/créole ; katharévoussa/dhimotikí. La hiérarchie entre H et L est cependant très souple et strictement fonctionnelle : tous les locuteurs, tous les milieux sociaux pratiquent la variante L et la considèrent comme la façon normale de parler, en particulier aux enfants. Tous les milieux ont en principe accès également à H, même si sa maîtrise effective est conditionnée par le degré de scolarisation. La répartition des usages n'est donc pas fonction des personnes, mais simplement des situations : plus la situation de prise de parole sera solennelle, plus l'usage de H sera requis, et inversement. Enfin, pour Ferguson, il était clair que son analyse ne s'appliquait qu'à des diasystèmes internes à une même langue (Hudson 2002 p.10) : du point de vue de la distance linguistique (qui est toujours discutable), les deux variantes sont génétiquement apparentées et les locuteurs n'ont pas le sentiment de mettre en œuvre deux langues différentes, mais bien deux versants de la même langue. Parfois ce sentiment s'efface même au profit de la perception mythique de l'unité du code (cf. infra).

Cette typologie est fort connue des linguistes et il peut sembler pédant de la rappeler *in extenso*. Mais il vaut la peine de la développer, comme on le verra plus bas. Car cette théorie est surtout répandue à travers la version de Fishman, qui lui a fait subir d'importantes modifications (Fishman 1967 ; Boyer 2001 p.49 ; Hudson 2002 p.13). Celui-ci a ainsi mis en avant la caractéristique sociologique de la répartition fonctionnelle et de l'asymétrie de statut des variétés comme élément primordial et définitoire de la diglossie, l'étendant par conséquent aux phénomènes de contact de langues génétiquement non-apparentées. Ce qui permettait d'ailleurs de résoudre des cas limites où la frontière entre langues apparentées ou variétés complémentaires était mal assurée : français/provençal ; français/franco-provençal etc

⁸⁸ Le cas d'Haïti, relevant des problématiques spécifiques de la créolistique a toutefois été contesté et n'est pas repris dans la présentation générale de Hudson (2002).

(cf. Baylon 1996 p.149). Cette conception extensive de la diglossie a donc débouché sur une généralisation sans nuance. Le dictionnaire de la linguistique des éditions Larousse en donne ainsi les définitions suivantes :

1. On donne, d'une manière générale, le nom de diglossie à la situation de bilinguisme.
2. On donne parfois à diglossie le sens de situation bilingue dans laquelle une des deux langues est de statut socio-politique inférieur. Toutes les situations bilingues que l'on rencontre en France sont des diglossies (...).
3. Parfois, on appelle diglossie l'aptitude d'un individu à pratiquer couramment une langue autre que sa langue maternelle.

Ce type de positionnement semble avoir imprégné une grande partie de la littérature scientifique sur le sujet, de sorte que la diglossie est souvent présentée et ressentie comme la *manifestation collective* du bilinguisme, ce dernier restant un phénomène individuel (Barbaud 1997), appelé aussi, par souci de distinction, *bilingualité*.

Sur cette base, deux grands modèles de la diglossie ont été développés. Le premier peut être appelé *modèle consensuel*. Dérivant directement du propos de Ferguson, pour qui la diglossie est remarquablement stable et acceptée par toute la communauté (Ferguson 1959 ; Boyer 2001 p.49), ce modèle va trouver une première illustration aux Etats-Unis dans les travaux de Parsons, où la diglossie est perçue comme une situation de minoration linguistique des uns au profit des autres, mais sans que cette situation ne donne lieu à contestation de la part des minoritaires (Barré 2007 p.25). L'extension de la langue majoritaire étant avant tout perçue comme un progrès (ibid.), dont tous bénéficient au sein d'une société américaine idéalisée : concurrentielle, certes, mais où la mobilité sociale individuelle rend caduques les revendications catégorielles (Bihr & Pfefferkorn, in Bouffartigue 2004 pp.43-45). Ce modèle consensuel est bien représenté à nouveau par le cas de la Suisse alémanique. Approfondissant à leur tour les observations de Ferguson, les sociolinguistes suisses ont bien montré la vitalité de la variante L (Boyer 2001 p.51; Cichon & Kremnitz, in Boyer 1996 p.138) et ont montré que le choix de la langue en fonction du contexte était plus nuancé que ce que l'on pouvait prédire. Ce faisant, ils ont également tempéré la notion de *prestige* entourant la variété H, qui renfermait un principe d'opposition développé ailleurs (Boyer 2001 p.51). C'est en cela qu'ils se séparent du deuxième modèle, celui de la *diglossie conflictuelle*. Née dans le pays valencien avec Aracil et Ninyolès en particulier (Gardy & Lafont 1982 ; Boyer 2001 p.53), rapidement adoptée en domaine catalan et occitan, c'est-à-dire dans des contextes linguistiques fragiles, voire oppressifs (indéniablement dans le cas de l'Espagne franquiste),

cette perspective affirme qu'il ne saurait y avoir de situation diglossique (entendue au sens de Fishman) apaisée et statique : au contraire, comme le formule J.-B. Marcellesi, *hors quelques (rares) périodes d'équilibre, il faut s'attendre à ce que toute communauté bilingue connaisse des conflits* (1980 p.15). Ce qui se traduit par une situation de domination linguistique (Barré 2007 p.25) : les instruments de la domination d'une langue (en fait, les causes de sa plus grande valorisation symbolique) étant de nature *politique, démographique, économique, militaire etc.* (Boyer 2001 p.53). Ainsi l'apparence de répartition fonctionnelle des usages qui apparente au couple H/L de Ferguson l'économie linguistique de deux langues distinctes, est en réalité un conflit linguistique. Qui ne peut avoir que deux issues : soit la normalisation, c'est-à-dire l'extension de la langue dominée à tous les domaines dont son usage avait été exclu, soit sa disparition (ibid ; Sauzet 1989 ; Gardy & Lafont 1982).

Critique du conflit linguistique

Excès catalans

La notion de conflit linguistique demeure assez généralement attachée à l'école catalane de sociolinguistique (Boyer 2001 p.52 ; Vetter 1999 p.28), dite aussi 'sociolinguistique périphérique', surtout lorsqu'elle englobe les problématiques des langues voisines, occitan et galicien notamment. En pleine contestation du franquisme finissant⁸⁹, la défense des langues minorisées y trouvait là l'argumentaire d'un engagement très actif, sans lequel le catalan n'aurait d'ailleurs peut-être pas retrouvé la vitalité qu'on lui connaît. Mais ce modèle est aussi fortement critiqué, ou du moins considéré avec réserves. Les chercheurs ainsi engagés dans la défense de leurs langues se font dénonciateurs d'une situation linguistique perçue *a priori* comme un scandale (Broudic 1995 p.23). Ce qui jette le doute sur leur capacité à respecter l'exigence d'objectivité, qui devrait les animer, et vers laquelle le chercheur doit s'efforcer de tendre, à défaut de pouvoir jamais y parvenir. Vetter note par exemple que *la normalisation du galicien est qualifiée de 'descontaminación' dans le domaine linguistique* (1999 p.32), tandis que Barbaud (1997) attire l'attention sur la surenchère verbale qui a fait passer la diglossie de *superposition* chez Ferguson à une *dichotomie d'usage* chez Mackey, une *compétition* chez Wardaugh, un *rapport de force* chez Bourdieu, une *aliénation linguistique marquée* chez Sankoff et chez Lafont, un *conflit* chez Kremnitz et pour finir, à une *guerre* chez Calvet. De là, il en appelle à une vision plus dépassionnée, estimant que *la domination ressort de (sic) l'idéologie et non de la science.*

⁸⁹ Epoque à laquelle l'usage public des langues autres que l'espagnol pouvait être sanctionné de peines de prison.

La sociolinguistique bretonne : l'école de Brest

Dans le domaine breton, le conflit linguistique est aussi contesté par J. Le Dû et Y. Le Berre, qui en ont fait *le point de départ de [leur] réflexion* (Le Dû & Le Berre 1996, cf. supra). Ils mettent ainsi en évidence que *[la] métaphore de la langue assimilée à un être vivant mène en fait à une aporie : des conflits naissent entre des hommes, des sociétés, des classes, jamais entre des langues* (Le Dû 1996). L'anthropomorphisme des représentations dans le domaine de la description des langues est pourtant probablement inévitable, jusqu'à un certain degré en tout cas, puisqu'il s'agit de décrire des abstractions (langues ou états de langue, ainsi que leur économie) qui sont des constructions des linguistes. Le caractère non scientifique de la démarche est néanmoins patent et il est clairement souligné par R. Barré (2007 p.53). Cette attitude est d'ailleurs corrélative d'une approche substantialiste plus générale des langues, sans prise en compte du point de vue des locuteurs (ibid. pp.23, 47, 53). Posture qui s'exprimerait particulièrement dans un modèle sociologique déterministe qui, notamment avec Bourdieu, explique les phénomènes de minoration linguistique par des facteurs extérieurs : Etat, école, Eglise, média, progrès technique etc. (ibid. p.47). Barré défend donc les qualités d'un modèle interactionniste (ibid. p.31), qui met en quelque sorte les événements en perspective depuis l'intérieur. Les langues y sont perçues comme ce qu'elles sont avant tout : des outils d'interaction sociale (ibid. p. 47), et le linguiste en les analysant doit également se référer aux décisions des locuteurs, pris comme acteurs (ibid.p.54). On retrouve là un des soucis majeurs de J. Le Dû et Y. Le Berre : celui de *faire de la sociolinguistique la science du sujet parlant plutôt que la chose parlée* (1996). Ils privilégient donc une approche *centrée sur le sujet parlant*, examinant la langue *sous son aspect fonctionnel* (L'Hourre 1998). Ce qui les amène à poser l'existence de deux registres d'expression, constituant *le fonctionnement habituel de toute conscience linguistique* (Le Dû & Le Berre 1996) : celui de la *parité* et celui de la *disparité*. Le registre paritaire est celui *de l'intimité, de la fraternité, de la solidarité, de la solidarité, de l'égalité, de la liberté de l'individu ou du groupe*, tandis que le registre disparitaire est celui *de l'autorité, de l'officialité, de la représentativité, de la formalité, de la régularité, de l'institution* (ibid.). En accord avec les conceptions de Fishman dans les fonctions attribuées aux variantes H et L, le fait que les variantes en présence, le français et le breton, ne soient pas génétiquement apparentées est un aspect secondaire. Seule est pertinente la distribution fonctionnelle des codes. De cette manière, le changement de langue, qui a vu un abandon de grande ampleur du breton, peut être décrit comme une simple extension des domaines d'usage de la variante disparitaire : au couple breton paritaire/français disparitaire s'est substituée une nouvelle

paire, opposant cette fois au français disparitaire, un *nouveau français paritaire*. Cette variante faisant son entrée dans la société basse-bretonne à la faveur de l'urbanisation et à la généralisation des média dans la France des Trente Glorieuses (ibid.). Le contact de langue français-breton est donc fondamentalement présenté comme symbiotique : le changement de langue lui-même est une évolution douce, qui traduit l'adhésion massive des populations bretonnantes. Pour ces auteurs, les bretonnants *ont toujours devancé l'institution dans l'adoption de la langue française*. Pour preuve, (...) *les bretonnants ont accepté comme allant de soi l'usage exclusif du français à l'Ecole et dans la vie publique. Loin de subir l'école en français comme une contrainte imposée à leurs enfants, les parents y ont adhéré avec enthousiasme, collaborant souvent avec les instituteurs (...)*. Car *l'Ecole jouait aux yeux des parents le rôle des cours intensifs et autres bains linguistiques si prisés de nos jours dans l'apprentissage des langues étrangères*. Par conséquent, si l'écrit en breton régresse après la première guerre mondiale, c'est que *sachant désormais assez de français, les bretonnants ont préféré lire les textes dans la langue originale plutôt qu'en traduction*. De ce fait, *l'abandon complet du breton par l'Eglise, dernière institution à en faire usage, intervient au moment où les premières générations francisées étaient à même d'élever leurs enfants en français, dans les années 1950* (Le Dû & Le Berre 1990). Pour conclure, *[l]a situation linguistique présente de la Basse-Bretagne est donc le terme d'un processus millénaire. Vestige du gaulois armoricain teinté de celtique d'Outre-Manche, le breton doit à sa localisation péninsulaire d'être demeuré plus longtemps à l'écart du courant de romanisation qui a affecté progressivement le reste du territoire de l'ancienne Gaule*. Le déclin du breton s'apparente donc presque à *un phénomène naturel, conditionné par le temps* (Vetter 1999 p.38). Il n'y a pas lieu en tout cas, de parler dans ce modèle de conflit linguistique, qui est au contraire dénoncé comme un *pseudo-conflit* (Le Dû & Le Berre 1990 ; 1996), créé artificiellement par des militants qui ne se résolvent pas à cette évolution, voire, de façon plus intéressée, en quête d'appropriation du pouvoir (Le Dû 1985 ; Barré 2007 p.40).

C'est donc une certaine défiance à l'égard de l'attitude militante et de son discours volontiers victimiste, qui pousse ces chercheurs à (ré)affirmer la stricte neutralité nécessaire à l'observation scientifique. Comme on l'a vu plus haut, J. Le Dû et Y. Le Berre présentent l'origine de leur démarche dans leurs biographies, personnelles et familiales, où ils ne relèvent pas trace de la *contrainte du français*, pas plus que d'une honte du breton (Le Dû & Le Berre 1996). Ils déclarent donc travailler à l'analyse de la situation sociolinguistique de la Basse-Bretagne *sans pathos et sans a priori idéologique* (ibid.), condition d'autant plus nécessaire que selon eux, la sociolinguistique n'a pas à être interventionniste (Broudic 1995 p.23). Cette

position est également longuement développée chez Barré (2007 p.79), qui rappelle notamment que *le métier des universitaires se caractérise (...) par la recherche d'une position impartiale et neutre par rapport à leur objet d'étude* (ibid. p.81).

Critique de la critique

Ces arguments méritent cependant d'être passés au crible. Car si les descriptions factuelles dues à ces chercheurs ne peuvent guère être contestées, leurs interprétations comportent une part de subjectivité et donnent parfois un sentiment de faiblesse.

Sortir de la domination ?

R. Barré se montre ainsi très critique envers *l'articulation dualiste entre langue majoritaire ou dominante d'une part et langue minoritaire ou dominée d'autre part* (2007 p.47). Il juge que cette dialectique *n'est pas réellement productive* (ibid. p.62), et affirme par conséquent qu'*un autre regard est nécessaire pour sortir de cette opposition* (ibid. p.71). Pourtant les exemples abondent tout au long de sa démonstration, qui illustrent manifestement la réalité d'une situation de domination : décrivant l'assimilation culturelle des populations de langues celtiques par leurs voisins, il définit ce phénomène comme *l'influence exercée par une culture dominante sur une autre culture (...)* (ibid. p.55), ajoutant que *[c]e processus entraîne à terme la disparition de la culture dominée* (ibid.). Disparition qui commence par *une immense pression exercée sur les locuteurs d'un groupe pour parler la langue de la culture dominante* (ibid.). Ladite culture dominante occupe d'ailleurs cette position parce qu'*elle assure (...) la légitimité d'une hiérarchie mise en place par le politique* (ibid. p.48). Car *[e]n France, à partir de la révolution française, c'est avant tout le politique qui cherche à instituer telle langue comme norme tandis que d'autres parlers sont rejetés dans un « non-être linguistique »* (ibid. p.48). Or, *[q]uand se met en place une telle langue normée sur le territoire d'un Etat, l'existence (...) d'une pluralité d'idiomes peut gêner son extension (...). Pour remédier à cet obstacle se met en place toute une dialectique visant à renforcer la légitimité du code choisi et dévaloriser les autres variétés linguistiques présentes* (ibid. p.33). Il s'ensuit donc *l'homogénéisation par l'Etat des pratiques linguistiques existant sur son territoire* (ibid. p.32). Les locuteurs des langues celtiques seront d'autant plus facilement dominés, que leurs langues *n'ont jamais réellement eu de « statut officiel effectif »* (...) (ibid. p.50), ce qui permet au français et à l'anglais d'être chacun perçus comme *la langue du pouvoir* (ibid. p.71). Ce processus trouve son origine dès le début de l'histoire de la présence anglaise dans les parties celtophones des îles britanniques, où *unions et annexions (...)*

masquent en fait la domination unilatérale du royaume anglais (ibid. p.91). Car chacune des étapes que traversent ces territoire *se soldent par la perte d'indépendance politique de leurs élites* (ibid. p.93), qui réduites à la dépendance, n'ont *souvent d'autre choix que d'adopter la culture du conquérant* (ibid. p.93). Et pendant ce temps, sur le continent, dans une *Bretagne sous domination française, les élites conquérantes mettent en place leur propre système de règles afin de maintenir leur suprématie* (ibid. pp.93-94). L'auteur insiste toutefois sur le fait que *[l]'imposition de la culture anglaise en Ecosse, au Pays de Galles et en Irlande, et de la culture française en Bretagne, ne doit [...] pas être conçue comme l'objectif premier des conquérants, ces derniers étant surtout intéressés par l'annexion et la subordination politique des régions citées* (ibid. p.104). De même qu'ils ne poursuivent pas *la mise en place d'un dispositif discriminatoire contre les populations celtophones mais (...) avant tout le renforcement et la consolidation de l'ordre établi* (ibid. p.101). Quelles qu'aient été toutefois les intentions des pouvoirs en place, *[u]ne véritable économie de type colonial s'établit Outre-Manche, entre le centre anglais et les régions périphériques (...)* (ibid. p.107). Ainsi, en Ecosse, *[l]a redistribution géographique de la population gaélique se traduit (...) par une perte considérable de leur (sic) pouvoir économique* (ibid. p.107). La Bretagne connaît une meilleure fortune, puisqu'elle n'a jamais connu de situation coloniale, caractérisée par un ostracisme envers la population autochtone. Mais force est de constater que le déplacement des centres de décision de la Bretagne vers l'administration royale, dépourvue d'ambition maritime *a fortement handicapé l'émergence de la péninsule armoricaine (...)* (ibid. p.107), et entraîné un sous-développement notoire. A l'ère de l'industrialisation, les régions de langues celtiques connaîtront donc un important exode rural. Une fois coupés de leur milieu d'origine, *[l]es celtophones finiront par changer de langue car seul l'usage de la langue anglaise ou française est considéré comme socialement et économiquement avantageux* (ibid. p.116).

Il ne faut pas voir d'intention maligne derrière cette accumulation de copié-collé, mais simplement une tentative de mise en évidence de la récurrence d'une thématique pourtant niée : l'ouvrage de R. Barré est traversé de manière constante par cette *dialectique de la domination* dont il affirme vouloir sortir. Si une telle contradiction est possible, c'est probablement parce que la domination est une réalité sociétale manifeste, mais que l'optique interactionniste que met en avant l'auteur, en se focalisant sur le point de vue des individus, rend aveugle aux phénomènes macro-sociolinguistiques. Le recentrage sur le *sujet parlant*, prôné également par J. Le Dû et Y. Le Berre, fait ainsi de l'objet premier de la sociolinguistique non plus la langue ni son usage social, mais *le locuteur* (Le Dû & Le Berre 1996, 1998). Orientation méthodologique que L'Hourre (1998) présente comme en

adéquation avec les travaux de Calvet notamment. Lequel estime en effet que *l'histoire d'une langue est l'histoire de ses locuteurs* (1993 p.3). Cependant l'usage du pluriel me paraît ici une nuance de poids. C'est que pour lui, comme pour la plupart des sociolinguistes, l'étude du *fonctionnement du langage en société* repose sur l'observation des *communautés linguistiques* (Marcellesi 2003 p.59, Essono 1998 p.12), malgré toutes les difficultés que suppose la définition de ce concept (cf. in Muchielli 1996). Limiter l'analyse au niveau de l'individu peut constituer une approche pertinente, comme l'a montré Gumperz en ethnographie de la communication (1989). Elle est pourtant impuissante à mettre au jour des données propres à certains comportements collectifs et surtout aux phénomènes de longue durée : elle perd ainsi toute épaisseur historique, pour s'apparenter à une démarche en synchronie. Il est donc logique qu'à l'inverse, *[l]e modèle conflictuel opte pour une approche diachronique* (Boyer 2001 p.53). Bien des situations de bilinguisme sociétal, considérées à l'aune d'une approche interactionniste/individualiste peuvent en effet donner une impression de stabilité et de symbiose entre les langues en présence. Seulement comme le rappelle Sauzet (1989), *peu de choses sont stables si l'on sait attendre longtemps*. Car le conflit linguistique, si conflit il y a, se révèle essentiellement dans la durée, donc dans une approche macro-sociétale (Boyer 2001 p.53 ; Baylon 1993 p.151 ; Gardy & Lafont 1981).

Les transformations de la société, moteur du changement linguistique ?

On peut par ailleurs reprocher à certains analystes une explication par trop mécaniste du déclin du breton. Ainsi qu'il a été dit, pour J. Le Dû, Y. Le Berre ou même J. Rohou, il est attribuable dans une large mesure aux transformations et à l'évolution de la société basse-bretonne au XX^e siècle : le breton ne se transmet plus parce qu'*on assiste à l'effondrement du milieu dont le mode de vie a permis pendant des siècles la survie de la langue bretonne* (Le Dû & Le Berre 1990 ; Rohou 2007 p.79). A l'inverse, pour qu'une langue continue à se transmettre, *il faut que les hommes continuent de s'en servir dans leur vie quotidienne. Cela présuppose que les conditions sociales, ou si l'on préfère l'habitat humain dans lequel cette langue a fonctionné, soient conservées elles aussi. Sinon, pour préserver leur langue, les personnes se verraient obligées de maintenir leurs anciennes manières de vivre, bref de vivre comme dans une réserve* (De Swaan, cité par Barré 2007 p.61).

Cette expression « *survie de la langue bretonne* » résonne curieusement, comme si les auteurs estimaient qu'elle n'avait jamais été qu'en sursis et que son abandon par une grande partie de la population allait, en somme, dans le sens de l'Histoire. Le rhétorique hégélienne n'est pas loin et avec elle, l'explication marxienne : les changements de l'infra-structure (tout

ce qui a trait à la production) entraînent nécessairement des modifications de la superstructure (la culture et ses différents modes d'expression). Or ce caractère pratiquement inéluctable donné au changement de langue, par suite du changement d'environnement socio-économique appelle quelques doutes : la pérennité d'une langue aurait-elle pour condition l'immuabilité du milieu qui la cultive ? Toutes les sociétés humaines connaissent des changements plus ou moins importants à divers moments de leur histoire, pourtant, toute évolution, même profonde, n'entraîne pas irrémédiablement une déculturation. Les sociétés rurales d'Islande, de Norvège, de Russie ou de Corée du Sud sont passées au XX^e siècle d'un monde quasi-médiéval à la modernité conçue selon les normes du temps en quelques décennies. Aucune n'a changé de langue. Pas même au profit d'une langue de civilisation plus technicienne, fournissant cadres et modèles : allemand, anglais, français, japonais... Parce qu'aucune n'était dominée par une communauté linguistique différente, ayant l'une de ces langues pour vecteur. A l'inverse, si certaines communautés linguistiques sont incapables lorsque leur milieu change de « digérer » le changement tout en conservant leur langue, c'est-à-dire d'évoluer et de faire évoluer leurs langues avec elles, c'est bien parce que le processus de modernisation leur échappe. Le phénomène se produit quand la modernisation est conduite par des groupes sociaux en position dominante, locuteur d'une langue autre. Les locuteurs dominés n'ont donc accès au changement et à la promotion sociale qu'il apporte, que par le biais de cette langue autre, tandis que la leur ne peut leur ouvrir les mêmes portes. Seulement si la langue des dominés est inadaptée aux transformations en cours, est-ce bien qu'elle n'y est pas adaptable ou qu'elle est seulement perçue telle, simplement parce que personne ne s'est donné cette peine au fil des siècles ? En un mot, lorsque leur milieu change, les communautés dominantes s'adaptent, seules changent de langue les communautés dominées.

L'abandon d'une langue : un choix individuel ?

Plusieurs chercheurs présentent par ailleurs l'abandon de l'usage du breton comme un choix délibéré, entrant dans une stratégie individuelle d'émancipation. F. Broudic, constatant un décalage de plusieurs décennies entre les mesures politiques visant à promouvoir l'usage du français et sa généralisation effective, impute le changement de langue à un *profond mouvement d'opinion dans ce sens* (Broudic 1995 p.442). Celui-ci étant motivé par le désir (et la nécessité) de s'adapter à un nouvel environnement économique et de s'intégrer pleinement à la société française. Conclusion partagée également par J. Le Dû et Y. Le Berre, qui estiment que *[l]'image du bretonnant subissant contre son gré l'imposition du français (...) ne tient pas devant l'observation des faits et les témoignages (...)* (1996). Pour eux, la

progression du français se déroule selon deux étapes : premièrement, recul des *bretons standards* (cf. infra.) face au français dans le registre *disparitaire* (avec maintien du breton en registre *paritaire*). Deuxièmement, après 1945, le *nouveau français paritaire* commence à prendre la place du breton également dans les échanges paritaires. L'expansion progressive de la connaissance du français est attribuée dans la première phase à *la démocratie locale, qui va faire de tous des citoyens, la conscription puis la scolarisation et l'accroissement des échanges* ; dans la deuxième phase à *l'effet d'influences diverses – médias, voyages, urbanisation de la vie* (ibid.). Autant de facteurs qui, tous, peuvent être qualifiés de *positifs*, dans ce sens qu'ils ont eu pour résultat tangible une amélioration sensible de l'existence des populations concernées, d'où l'adhésion sans réserves des populations. R. Barré insiste également à de très nombreuses reprises sur l'idée que l'abandon de leurs langues originelles chez les locuteurs des différentes langues celtiques, relève d'un choix personnel (2007 pp.56, 57, 58, 59, 62, 92, 97, 98, 108, 121, 122). Il apporte en outre à ce point de vue une explication plus technique : en s'amalgamant progressivement à un ensemble plus vaste, le groupe perd sa cohésion, ce qui rend obsolète le maintien de sa langue comme outil producteur de sens parmi ses membres (ibid. pp.31, 61). Le groupe est dès lors engagé dans un processus général de *réévaluation et de restructuration de [sa] propre culture* (ibid. p.59), par lequel *les membres du groupe vont décider de préserver certains aspects et d'en délaissier d'autres (...)* (ibid.).

Ce volontarisme des acteurs, qui *décideraient de préserver certains aspects* de leur culture *et d'en délaissier d'autres* paraît toutefois fort optimiste. On peut se demander si ce n'est pas là le privilège des locuteurs d'une langue qui ignorent la situation de domination. Les mécanismes de la domination, qui ont été développés plus haut (cf. supra § 4.2.1.3), laissent en effet bien peu de latitude à la volonté des locuteurs culturellement dominés. Or ce statut de dominés, Le Dû et Le Berre le reconnaissent eux-mêmes implicitement aux bretonnants, en indiquant que le breton est une *langue de ruraux et de marins pêcheurs*, d'un usage *pratiquement nul* en ville (Le Dû & Le Berre 1990). Il est manifeste par ailleurs que la relation ville/campagne relève bien d'un rapport de subordination (Champagne 2002 p.39), même si elle n'est pas à proprement parler conflictuelle. A elle seule, elle suffirait donc à expliquer l'attrait des ruraux pour le français : c'est bien la ville qui donne le ton à la campagne et non l'inverse. Une fois le mode de vie urbain devenu un modèle de référence accessible (ibid. pp.20, 46), l'aspiration à maîtriser aussi son mode d'expression se propage donc rapidement et d'autant plus efficacement à proximité des agglomérations. Ce qui entraîne l'insécurisation de ceux qui maîtrisent peu ou mal la langue de prestige : *[l]e malaise linguistique (...)* devient évident dès lors que l'on a affaire à des citadins ou que l'on se

trouve en ville (L. Elegoët 1986 p.365). Il n'y aurait pas malaise s'il n'y avait pas domination, c'est-à-dire infériorisation. Le *processus général de réévaluation et de restructuration de sa culture* par le groupe des bretonnants est donc avant tout un phénomène subi plus qu'un choix. Les fréquentes mentions de la dialectique de la dominance chez R. Barré (cf. supra) démontrent involontairement d'autre part que les termes du choix ont été puissamment orientés, de façon à ce qu'en réalité, il n'y ait plus de choix possible : ainsi, comme on l'a déjà mentionné, au début de la conquête anglaise, pour maintenir leur statut social, *les classes supérieures des régions celtophones (...) n'ont souvent d'autre choix* (c'est moi qui souligne) *que d'adopter la culture du conquérant* (ibid. p.93). Il en sera de même des classes moyennes rurales quelques siècles plus tard. Y a-t-il véritablement choix lorsque l'alternative se situe entre la promotion sociale, grâce au changement de langue, ou la misère en s'y refusant (cf. Dorian 1981 p.50) ? Ou concrètement, pour les brittophones, entre l'école en français ou pas d'école du tout ?

Concernant la distinction des deux étapes décrites par Le Dû et Le Berre, sans revenir sur l'aspect descriptif de la chronologie, l'exposé de leurs motivations ne semble pas satisfaisant non plus : avec d'autres observateurs (Elégoët 1981 p.358 ; Broudic 1995 pp.145, 147, 155-157) et comme il a été observé à Malguénac (supra § 4.2.1.1), ils notent que les femmes sont plus promptes que les hommes à adopter le français lors de la première étape. Or, que ce soit par le biais de la *démocratie locale, de la conscription, de la scolarisation ou de l'accroissement des échanges*, les femmes devraient normalement être moins exposées au français, puisque dans la période considérée, elles sont soit exclues, soit marginalisées dans ces domaines. Si les femmes sont plus désireuses que les hommes de maîtriser le français, on peut au contraire faire l'hypothèse que c'est bien parce qu'elles sont plus sensibles à la domination qui les affecte (cf. Guillou 1998, L. Elegoët 1981 p.365 ; Le Coadic 1998 p.199 ; Vetter 1999 p.132 ; Lagrée 1992 p.264). Ce qui explique leur *répugnance pour la condition paysanne* (Morin 1967 p.230), dont l'usage du breton est un attribut emblématique.

Enfin, il paraît encore plus difficile d'accepter l'idée du changement de langue comme un choix lorsque l'on prend en compte la dimension psychologique de la domination culturelle. La progression de la connaissance du français est une chose ancienne, déjà mentionnée, donc, par Dom Le Pelletier au début du XVIII^e siècle (Le Menn, in Pelletier 1990 p.512). Tant qu'elle s'étendait du simple fait des contacts entre populations brittophone et francophone, qui plus est, dans une société d'ordres, où la masse n'avait pas vocation à partager la langue de l'élite, les locuteurs pouvaient certes avoir le sentiment d'une complémentarité des usages. Le changement de langue opérait très lentement et de façon

quasi-indolore Il n'en est plus de même à partir du moment où, par le biais de la scolarisation obligatoire, les pouvoirs publics se donnent pour objectif d'amener à court terme l'ensemble d'une classe d'âge à parler une langue pratiquement inconnue dans son milieu d'origine. Compte tenu de l'ignorance de la psychologie enfantine qui caractérise beaucoup de pédagogues du XIX^e siècle ou du début du XX^e (Puren 2003), le résultat ne pouvait pas manquer d'entraîner une certaine brutalité dont les enfants furent bel et bien victimes. Le corpus fournit quelques témoignages des punitions utilisées pour réprimer l'usage du breton à l'école. Ils sont également très abondants dans la littérature scientifique (Prémel 1995 ; Puren 2003 ; Le Coadic 1998 pp.196-197 ; Le Menn, op. cit.. p.558 ; Broudic 1995 p.377 ; L. Elégoët 1981 p.359 ; Vetter 1999 pp.188-189 ; Marcellesi & al. 2003 p.185 etc.). Parmi ceux qui les expérimentèrent, P.-J. Hélias rappelle même que les parents ne sont pas en reste : *[à] chacune de nos défaillances (...), la seconde punition, après celle de l'instituteur, nous vient d'eux. Ils font le sacrifice d'envoyer les enfants à l'école pour apprendre le français oral ou écrit, alors qu'ils en ont souvent besoin à la maison pour garder les vaches ou les frères et sœurs. Le travail des petits est donc de s'appliquer au français. En parlant breton, ils boudent ce travail, ils rechignent à la peine, ils s'amuse. Que mérite quelqu'un qui s'amuse au lieu de travailler s'il vous plaît ? Une bonne correction pour lui apprendre à vivre* (Hélias 1975 p.213). Bien sûr, il s'agissait d'un monde qui n'avait guère de temps pour la sensiblerie, ni pour les enfants, ni pour les adultes. Mais la bonhomie paternelle de l'auteur, qui reconsidère les choses à plusieurs décennies de distance, ne doit pas dissimuler ce que tout pédagogue actuel sait ou devrait savoir : que sanctionner un enfant pour avoir parlé sa langue maternelle relève de la maltraitance psychologique. Dans l'exemple cité, cette maltraitance est d'autant plus ravageuse qu'elle reçoit l'approbation de ceux qui ont eux-mêmes transmis la langue objet de la sanction. L'enfant se trouve ainsi placé face à une *injonction paradoxale*, face à laquelle il ne peut choisir. La dominance culturelle n'est pas pour lui un discours, mais bel et bien un conflit psychique. V. de Gauléjac montre comment l'environnement social et les stratégies parentales peuvent alimenter ce type de conflit : *[il] survient lorsqu'il existe un écart important entre l'origine sociale et ce que l'on devient, entre l'identité héritée et l'identité acquise. (...) Tout petit, l'enfant (...) a idéalisé [ses parents], c'est le fondement du narcissisme, ce qui lui a donné le sentiment d'être le centre du monde. Plus tard, il a appris à comparer. S'il a vu dans le regard des autres ses parents humiliés, s'il les a vus dominés, son image idéalisée s'est effondrée*⁹⁰. R. Le Coadic donne ainsi quelques portraits de bretonnants,

⁹⁰ Vincent de Gauléjac, directeur du laboratoire du changement social, Université Paris VII, interview au magazine *Nouvelles clés*, consultable sur le site : www.nouvellescles.com.

qui témoignent sans ambages de la souffrance qu'ils ont pu ressentir dans leur enfance ou leur adolescence, et du réel traumatisme que représenta pour eux la confrontation à un monde où le breton était traité, au minimum, avec condescendance (1998 pp.197-200). Les conséquences pathologiques en ont été discutées notamment par F. Elégoët (1986) : la dévalorisation de soi imposée par la confrontation à la culture dominante est intériorisée, pour produire à l'âge adulte une conscience négative de soi, ou *identité négative : la réponse du dominé ne se dirige pas contre le dominant mais bien contre lui-même. Ceci se traduit par une haine de soi (...)*. On assiste donc à un auto-dénigrement des locuteurs de la langue dominée (Boyer 2001 p.54), qui produit selon Lafont une *culpabilité sociologique* : le locuteur, persuadé qu'il parle une *sous-langue*, ne reconnaît de légitimité qu'à la langue dominante (Lafont 1971, Sauzet 1989, Huck & Blanchet 2004 pp.189-195) et justifie l'écrasement de la sienne propre (Marcellesi & al. 2003 p.185). Pour s'en sortir, le dominé n'a donc plus qu'une échappatoire : *[s]a stratégie (...) consiste en une tentative de conformation maximale aux normes dominantes, linguistiques entre autres (...)* (F. Elégoët 1986 p.88).

De l'objectivité du chercheur

La revendication d'objectivité que formule la plupart des chercheurs hostiles à la notion de conflit linguistique constitue un dernier point de discussion. Ainsi qu'il a déjà été évoqué, beaucoup attribuent cette notion du conflit à une démarche militante et y voient une entorse à l'éthique de la recherche (Le Dû & Le Berre 1996 ; Barré 2007 p.81, cf. supra). Barbaud en appelle à rejeter le concept même de dominance, qui relève selon lui *de la rhétorique néo-libérale des droits de l'individu et des minorités de tout acabit* (Barbaud 1997)⁹¹. Pour une vision constructive des rapports entre langues, il importe pour lui de ramener au contraire, l'étude de la diglossie *dans le giron de la science, c'est-à-dire dans l'univers des faits observables* (ibid.). Ce qui suppose qu'il serait possible de tracer une frontière nette et parfaitement étanche entre science et idéologie : la science ainsi conçue serait donc toute en objectivité. J'ai déjà exposé plus haut pourquoi je ne pensais pas possible quant à moi une telle démarche (cf. supra § 1.1.3). Même si la poursuite de l'objectivité reste une exigence vers laquelle toute recherche scientifique doit tendre, le chercheur doit aussi reconnaître avec modestie qu'il ne saurait pleinement y parvenir. Particulièrement en sciences humaines. Au lieu de chercher à être une voix impersonnelle et désincarnée, il gagnerait à reconnaître qu'il

⁹¹ Pour Raymond Boudon au contraire, *le problème des minorités est à l'origine d'une flambée d'[anti]libéralisme sans précédent* (Boudon R 2004. **Pourquoi les intellectuels n'aiment pas le libéralisme**, Paris : Odile Jacob, p.82.). Comprenez qui pourra...

est homme, décrivant une espèce à laquelle il appartient. Que par conséquent le compte-rendu qu'il dresse est enfant de son temps, de sa culture et de ses préjugés. A l'extrême, l'attitude, du chercheur qui se croit sincèrement objectif, clairement héritée du paradigme positiviste et de la fascination qu'il inspire, peut même paraître néfaste à une description fiable, dans la mesure où elle se prive d'une réflexion sur sa propre nature et sur la façon dont elle contribue à orienter les pratiques qu'elle observe. Ne serait-ce qu'à travers le *paradoxe de l'observateur*. Tout naturellement, l'affirmation d'objectivité a donc également été la cible des chercheurs liés à la sociolinguistique périphérique. Ceux-ci dénoncent en elle un leurre, qui entérine et légitime en fait la situation de domination (Sauzet 1989). L'inégalité des fonctions assignées aux langues a en effet pour base une inégalité socio-politico-économique (cf. supra § 4.2.1.3) : la distribution des usages est de fait imposée par les catégories les mieux loties, qui voient leurs propres pratiques investies de prestige, au détriment de celles des secteurs moins favorisés de la société (Baylon 1993 p.151). La diglossie ne peut donc pas être *politiquement ou socialement neutre* (ibid.). Ces catégories sociales dominantes étant aussi celles où s'épanouit l'activité intellectuelle et où se développe le discours savant, ce discours qu'elles produisent ne peut pas contenir davantage de neutralité. Ce qui explique, pour Sauzet (1989), que la critique de la dominance ne pouvait naître que chez les dominés eux-mêmes. Les locuteurs de la langue dominante ne voient que normalité dans une asymétrie dont ils profitent sans même s'en rendre compte. Ainsi, même un linguiste comme Meillet peut écrire que *par rapport au français, le breton est un outil si grossier, si peu utile qu'aucun Breton sensé ne peut songer à l'employer de préférence. Autant dire que la lampe électrique opprime la chandelle (...)* (in Breton 1976 p.69). On remarquera que les termes de la comparaison opposent un objet moderne à un objet de même fonction, mais archaïque. La substitution de l'un à l'autre relève donc d'une évolution normale, où l'idée de conflit est forcément saugrenue. Il est permis de douter cependant que Meillet connaissait suffisamment de breton pour porter le jugement de valeur qu'il profère. La supériorité attribuée ici *in absentia* au français révèle donc plus un préjugé ethnocentriste qu'une analyse pertinente. Il en est de même de l'ensemble du discours que l'on tient pour objectif, parce que scientifique. En somme, alors que le chercheur partisan d'objectivité reproche au tenant du conflit son engagement, pour le chercheur engagé, au contraire, il n'y a pas d'objectivité possible, si bien que le chercheur objectif auto-proclamé est lui-même engagé sans le savoir dans la logique de promotion de la langue dominante. Ce vieux débat entre observation passive et engagement est résumé par Kremnitz comme une *rupture entre linguistes observateurs et linguistes 'natifs' (...), c'est-à-dire membres de la société où la diglossie a sa place* (cité par Broudic

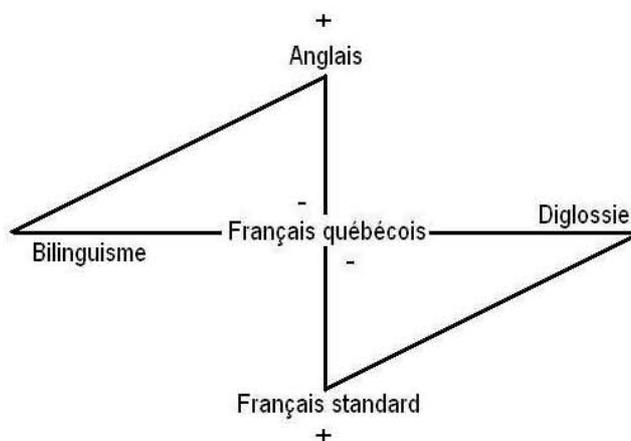
1995 p.23). Et c'est là probablement que se trouve le cœur du dilemme. Le chercheur qui, idéalement, devrait entretenir une distance critique avec son objet, dès lors qu'il est membre de la société qu'il étudie le peut-il vraiment ? S'il doit par exemple scolariser ses enfants, peut-il choisir de le faire dans la langue minoritaire sans adopter un tant soit peu une attitude militante ? Et s'il choisit la langue dominante, doit-on y voir du détachement ou une adhésion au système de valeurs dominant ? La seule réponse possible semble le constat que la neutralité du chercheur est impossible. Dans le domaine spécifique du breton, ce n'est pas sans poser problème, car la démarche scientifique rencontre rapidement un (ou plusieurs) discours militant(s) : fortement structuré et visant à imposer une lecture sélective, monolithique et unilatérale de la réalité. Lorsque le chercheur ne partage pas la vision ainsi promue, il est naturel que le souci de s'en démarquer prenne une certaine importance, voire même en arrive à infléchir le discours scientifique dans la direction opposée. Garder une distance de bon aloi avec le discours sans nuances que peuvent tenir certains militants n'est pas répréhensible en soi. Non plus que se garder également de la volonté d'interventionnisme, lorsqu'elle constitue la raison d'être de la démarche cognitive. Cela ne signifie pourtant pas que la seule attitude scientifiquement valable soit celle qui permette au chercheur en sciences humaines de se consacrer à son sujet d'étude *avec la même tranquillité d'âme que le chercheur en sciences naturelles prenant connaissance du résultat dans son laboratoire* (Schutz, cité par Barré 2007 p.84). Car contrairement au biologiste, le linguiste ne travaille pas dans un laboratoire mais dans une société. Il n'observe pas des souris ou des topinambours mais des hommes. Ce qui justifie que l'on envisage pour sa discipline des règles déontologiques différentes, comme l'exprime Bourdieu : *La sociologie ne mériterait peut-être pas une heure de peine si elle avait seulement pour fin de découvrir les ficelles qui font mouvoir les individus qu'elle observe, si elle oubliait qu'elle a affaire à des hommes, lors même que ceux-ci, à la manière des marionnettes, jouent un jeu dont ils ignorent les règles, bref, si elle ne se donnait pour tâche de restituer à ces hommes le sens de leurs actes* (Bourdieu 2002 p.128).

Quelle acception du mot 'diglossie' ?

Les deux modèles de diglossie, *consensuel* et *conflictuel*, semblent donc à première vue totalement inconciliables. Mais à vrai dire, la solution se trouve peut-être simplement dans la définition de la diglossie. L'extension démesurée du concept amène parfois en effet à se demander si les linguistes qui confrontent leurs vues sur ces questions parlent bien de la même chose (Hudson 2002 pp.14, 29 ; Broudic 1995 p.22). Lorsqu'on y regarde de près, les diglossies *pacifiques* correspondent la plupart du temps à la définition fergusonienne, traitant

de deux variantes *d'une même langue*, tandis que les situations conflictuelles renvoient régulièrement à des contacts de *langues différentes* (si l'on excepte le cas breton vu par Le Dû et Le Berre). Il est donc légitime de se demander avec Hudson si la généralisation du concept originel ne confond pas des choses qui n'ont pas à l'être, au vu de différences irréductibles (2002 p.2) : *I will argue, in the end, for restricting the scope of the term diglossia essentially to that first envisioned by Charles Ferguson in 1959, on the grounds that diglossia and societal bilingualism, (...) often regarded as surface variants of the same underlying phenomenon, are, in fact, fundamentally different in their social origins, evolutionary courses of development, and resolutions over the long term, and, furthermore, that inclusion of these two phenomena under a single rubric obscures rather than clarifies sociolinguistic theory.*

Ph. Barbaud va dans le même sens et démontre la pertinence de distinguer le bilinguisme sociétal de la diglossie en s'appuyant sur la situation linguistique du Québec (Barbaud 1997). Pour les Québécois, en effet, il n'existe pas une, mais deux langues de prestige, que sont l'anglais et le français. Contrairement à une image répandue, probablement par le discours militant des souverainistes (et en France par les défenseurs crispés d'une francophonie assiégée), le français n'est pas cantonné à des domaines d'usage marginaux, tandis que l'anglais assurerait seul les fonctions de prestige. Dans la mesure où 57 % des habitants de la province sont unilingues francophones (ibid.), et puisque le français jouit d'une reconnaissance institutionnelle tant au niveau fédéral (langue co-officielle) que provincial (langue officielle unique) l'anglais ne saurait jouer pour eux le rôle de variante H. En revanche, ils sont bel et bien tirillés entre deux variantes H et L de français : le français standard et le français québécois. Or c'est bien là, dans le rapport entre ces deux variantes que se trouve la diglossie. Pour le contact français/anglais en revanche, il s'agit d'autre chose, comme le montre le schéma suivant (ibid.) :



Le français québécois constitue le centre du système, puisqu'il s'agit du mode d'expression courant des locuteurs. Mais il est clair qu'il n'entretient pas avec l'anglais les mêmes rapports qu'avec le français standard : diglossie selon un axe, bilinguisme selon l'autre. Traiter de la même manière les deux dimensions de ce système asymétrique revient à faire une confusion qui n'a pas lieu d'être, d'où la nécessité d'un retour à la définition stricte proposée par Ferguson.

Le problème reste alors entier s'agissant de décrire la relation qui met en présence deux langues clairement distinctes, et auxquelles sont attribuées des fonctions comparables au fonctionnement de la diglossie. Certains parlent ainsi de 'bilinguisme diglossique' (Barbaud), d'autres ont proposé le terme 'biglossie' (Hudson 2002 p.10), ou encore de distinguer entre 'diglossie intralinguale' et 'extralinguale' (ibid. p.13). Une autre manière de sauvegarder le caractère universel de la diglossie, en ne retenant que l'argument sociologique de la distribution fonctionnelle des variantes, pourrait être l'adoption du modèle *paritaire/disparitaire* de Le Dû & Le Berre (cf. supra), parmi une série de modèles du même ordre (Barré 2007 p.48)⁹², et qui coifferait l'ensemble des types de diglossie, inter- et intralinguale. Mais peut-on considérer que le rapport breton/français relève de la même problématique que la relation breton vernaculaire/breton standard (ou badume/standard) ? Non, si l'on en revient encore une fois à Ferguson :

Dans son article de 1959, Ferguson faisait reposer son modèle de la diglossie, présenté plus haut, sur neuf caractéristiques fondamentales. Les points suivants les rappellent, en fournissant les critères positifs de H :

1 : répartition fonctionnelle ;

2 : prestige ;

3 : tradition littéraire ;

4 : artificialité ;

5 : grammatisation ;

6 : stabilité ;

distance linguistique avec L sur les plans :

7 : grammatical ;

8 : lexical ;

9 : phonologique.

⁹² Les différentes dichotomies proposées sont selon Barré : norme/langue locale (Poche) ; langue-code/langue pratique (Bourdieu) ; langue/parler (Balibar) cf. Barré 2007 p.48.

De cette définition originelle, des continuateurs, et en particulier Fishman (1967), n'ont voulu retenir que quelques traits, choisissant d'en ignorer d'autres, pourtant essentiels. Les points 1, 2 et 3 sont communs à toutes les définitions de la diglossie, il n'est donc pas utile de les développer. Le point 5 (*standardization* chez Ferguson), également, puisqu'il est étroitement lié au 3 : il met en évidence l'existence d'une activité métalinguistique dans la langue H, à travers une forte tradition d'analyse grammaticale, de lexicographie, de prescription de prononciation ou de stylistique. A l'inverse, pratiquement rien de tel n'existe pour la variante L, sauf exceptionnellement et de façon marginale (Ferguson 1959). Les points 7, 8 et 9 se retrouvent aussi très largement, et on pourrait dire qu'elles forment le cheval de Troie des présentations incluant des langues non-apparentées. Si l'on choisit de ne retenir que ces aspects, il peut en effet y avoir de fortes analogies entre des situations de contact linguistique et d'autres, de différenciation interne. Mais la comparaison s'arrête dès lors que l'on prend en compte les points 4 et 6.

L'artificialité (préférée ici au terme *acquisition* chez Ferguson), est une caractéristique fondamentale de la diglossie, qui explique en grande partie la cohabitation pacifique des idiomes : il est en effet très important d'avoir à l'esprit que dans sa définition originelle, la langue H *n'est la langue maternelle de personne* au sein de la communauté linguistique (Hudson 2002 p.7). Comme l'explique Braudel pour l'arabe : *[à] elles toutes, à partir de la langue du Coran, [les villes arabes] ont fabriqué ou refabriqué (le mot est à peine trop fort) l'arabe dit « littéral », cette langue savante sûrement artificielle ou plutôt littéraire, qui sera l'idiome commun à tous les pays islamiques, comme le latin à la Chrétienté* (Braudel 1963 p.104). La variante H est en effet une création de clercs, issue d'une longue tradition textuelle et d'un partage inégal de l'accès à l'alphabétisation. Par contraste, L est le versant non populaire, mais *informel*, et est perçue comme *la voie normale d'acquisition de la langue maternelle* (Ferguson 1959). Elle est en effet la seule langue jugée adéquate pour s'adresser aux enfants, qui en usent donc de façon exclusive entre eux : même s'ils peuvent être amenés à entendre la variante H, son apprentissage et sa maîtrise passent exclusivement par le biais de la scolarisation. L est donc la langue de toutes les circonstances ordinaires de la vie courante, *quels que soient les milieux sociaux*. Contrairement à la situation de contact linguistique (français/anglais au Canada ; français/flamand en Belgique etc.), la communauté linguistique diglossique n'est pas composée d'individus monolingues pratiquant séparément deux langues différentes, parmi lesquels évoluent un certain nombre d'individus bilingues leur servant d'interface. Le choix de la langue n'est pas déterminé par les personnes (*user-oriented*, Hudson 2002 p.3), mais simplement par les circonstances (*use-oriented*, *ibid.*), attendu que

tous maîtrisent les deux variantes (quoique à un degré moindre concernant la variante H, en fonction du degré de scolarisation). Aucune des deux langues n'est donc attachée à un groupe de référence (ni géographique, ni social), d'où le sentiment d'unicité du code, qui peut aller jusqu'à la négation par les locuteurs de l'existence même des deux états divergents de leur langue.

De là découle aussi le point 6, la stabilité de la situation diglossique. Pour Ferguson, elle peut durer plusieurs siècles, jusqu'à plus d'un millier d'années, ce qui paraît indiscutable dans le cas de l'arabe⁹³. Cette stabilité est cependant liée à l'inertie de la société. Si la société change en profondeur, son économie linguistique en est également bouleversée : dans la mesure où la diglossie semble naître et s'épanouir dans des sociétés pré-modernes, où l'alphabétisation reste limitée (ibid. p.25), la généralisation de l'écrit remet en cause la distribution des usages et la révérence accordée à la variante H, celle des lettrés. Mais alors que les cas de substitution linguistiques montrent généralement l'extension de la langue de prestige, dans le cadre de la diglossie, lorsque des transformations telles que l'urbanisation, l'industrialisation, l'alphabétisation de masse ou l'apparition d'une conscience de groupe (d'une conscience nationale, notamment), affectent la société, la tension qui en résulte entraîne au contraire la promotion de L (ibid. pp.30-33)⁹⁴. Promotion qui signifie son extension à de nouveaux domaines où elle n'était pas traditionnellement en usage, mais qui peut aussi prendre la forme d'une relative fusion entre H et L (ibid. p.39), où L fournit la base (phonologique en particulier), tandis que H survit dans des aspects plus superficiels tels que le lexique technique et abstrait, qui faisait défaut à L. Ce processus est illustré notamment par le mouvement *d'illustration de la langue française* de la génération de la Pléiade. Il est aussi sensible, de façon modérée, en Suisse alémanique, où les observateurs parlent au cours des dernières décennies d'une évolution à l'avantage du *schwyzertüütsch* au détriment du *Hochdeutsch* (Schläpfer 1985).

En résumé, les différences entre diglossie et bilinguisme sociétal peuvent donc être présentées à l'aide du tableau suivant. On peut donc observer que la diglossie, dans le plus pur sens fergusonien est parfaitement illustrée par la tension interne au breton, entre *badume* et *standard*. Les trois premières lignes du tableau sont suffisamment explicites :

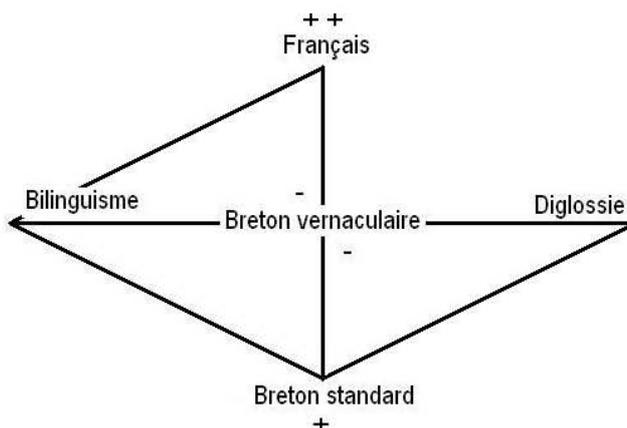
⁹³ Hudson mentionne (p.29) que certaines critiques ont été formulées quant à la stabilité de la diglossie, mais elles tiennent essentiellement à des divergences dans la définition de la diglossie et dans la description de situations qui relèveraient peut-être davantage du contact de langue.

⁹⁴ La généralisation de l'allemand standard face aux dialectes à partir des régions devenues protestantes au XVI^e siècle apporte toutefois un contre-exemple.

	<i>Diglossie</i>	<i>Bilinguisme sociétal</i>
Langues	• Deux variantes d'une même langue	• Deux langues différentes
Situation des variantes	• Langue H = maternelle pour personne	• H = langue maternelle d'un groupe originellement distinct
Distribution fonctionnelle	• En fonction du contexte (<i>use-oriented</i>)	• En fonction des personnes (<i>user-oriented</i>)
Tendance évolutive	• Stable Si la stabilité prend fin : généralisation de L (étendue à de nouveaux domaines)	• Instable Evolution : généralisation de H (pratiquée par de nouveaux locuteurs)

Mais même pour la dernière, qui est moins abondamment illustrée, la tendance à la promotion de L, c'est-à-dire les différentes versions du breton populaire contre les formes plus corsetées issues des diverses traditions littéraires, fut une réalité palpable à partir des années 1970. En témoignent les bouillonnantes tentatives (généralement malheureuses) de réforme de l'orthographe bretonne, afin de la rapprocher des usages des locuteurs. En témoignent aussi les multiples recherches engagées à cette époque (cf. supra § 2.1), dans la continuité desquelles s'inscrit d'ailleurs la présente thèse, qui témoignent d'un intérêt accru pour les parlers populaires, longtemps relativement négligés dans les études celtiques, au profit de la philologie. Mais on voit bien aussi que le breton articule les deux phénomènes décrits dans le tableau. La relative promotion de L a ainsi été escamotée par le contact français/breton, qui lui, s'est soldé par la généralisation du français. Dans la diglossie, Ferguson (1959) estime que l'usage de H avec les enfants (ou tout autre contexte où L serait de rigueur) serait une source de ridicule. En Basse-Bretagne également, les locuteurs âgés ont pratiquement tous une anecdote à raconter, mettant en scène l'affectation risible que certains mettaient autrefois à parler en français, voire à feindre d'avoir oublié le breton (en particulier chez les émigrés de retour de région parisienne), là où il aurait été normal de les entendre parler en breton. Pourtant au bout de quelques années, le ridicule changea de camp : c'est le fait de continuer à parler breton en certaines circonstances, notamment avec les enfants, qui fut perçu comme déplacé. Pourquoi ? Simplement parce que la relation français/breton ne relève pas du schéma explicatif de la diglossie.

Mutatis mutandis, la situation de la Bretagne est en fait très proche de celle décrite par Barbaud, de sorte que l'on peut lui appliquer le schéma de celui-ci, en l'adaptant de la façon suivante :



Les modifications s'expliquent par le fait que contrairement au Québec, qui abrite *la coexistence de deux solitudes* (Mackey 1997), c'est-à-dire que les deux variantes de prestige, français et anglais, n'interfèrent pas réciproquement (ou très peu), le rapport entre breton standard et français est beaucoup plus étroit, ne serait-ce que par le phénomène de l'emprunt lexical. Le français est par ailleurs crédité de deux signes +, pour marquer le prestige plus grand qui lui est attribué.

Le rapport français/breton relève donc du bilinguisme sociétal, c'est-à-dire d'un contact de langues. Le bilinguisme sociétal peut être défini comme résultant de la coexistence sur le même espace, puis de la fusion en une seule société, de deux groupes allogènes pratiquant deux langues qui sont chacune la langue maternelle d'un segment de cette société. Or ce phénomène là est instable, car il serait exceptionnel que ces deux groupes possèdent un degré identique de *civilisation*, entendue comme ensemble des savoirs et savoir-faire technologiques, militaires, économiques ou intellectuels. Historiquement, ce type de coexistence advient de plus rarement autrement que par revendication politique, conquête militaire ou intrusion du second groupe sur un territoire déjà occupé par le premier. Que le processus soit conscient ou pas, il est donc à peu près inévitable que les deux groupes n'entrent en concurrence. De sorte que leur fusion apparemment consensuelle ne fait peut-être que masquer les sacrifices de l'un au profit de l'autre, qui les juge comme allant de soi.

Le conflit linguistique : nouvel examen

Cette distinction fondamentale entre diglossie et bilinguisme sociétal conduit donc à valider la notion de *conflit linguistique* comme concept opératoire, en le circonscrivant aux phénomènes de contact entre langues différentes. Si l'anthropomorphisme de la notion a été souligné (cf. supra), il suffit de rappeler que celle-ci fonctionne avant tout à un niveau métaphorique (Sauzet 1989). Le conflit linguistique n'est en effet que l'actualisation sur le

plan linguistique d'un rapport de domination, ou de concurrence entre différents groupes au sein de la société considérée : en somme il décrit la façon dont les langues et leurs usages deviennent le terrain, les enjeux et les outils d'une confrontation plus vaste. Ce qui justifie au passage le maintien terminologique de la dichotomie H/L de Ferguson, qui exprime au mieux le lien de subordination qui unit les langues en présence, même si en l'occurrence elles ne sont pas apparentées. La supériorité explicative de ce modèle se trouve surtout dans son caractère dynamique, qui donne alors sens aux processus de substitution de langue. Car à l'inverse, le modèle consensuel ne peut se départir de son fondement statique : comme le note Sauzet (ibid.) : *[d]istribuer les langues dans des fonctions, c'est définir un ordre qui, toutes choses égales d'ailleurs, a vocation à la stabilité.* Pour reprendre par exemple le modèle de J. Le Dû et Y. Le Berre, on a vu qu'il pose ainsi une claire délimitation entre sphères paritaire et disparitaire de la parole. Cette distinction est assumée comme universelle et permet de dresser le tableau suivant, qui montre, très schématiquement, l'évolution des usages linguistiques de la Basse-Bretagne sur le long terme :

		<i>Moyen Age</i>	<i>XVII^e-XIX^e s.</i>	<i>Début XX^e s.</i>	<i>Fin XX^e s.</i>
<i>Disparitaire</i>	<i>Très formel</i>	Latin	Français	Français	Français
	<i>Formel</i>	Français			
	<i>Intermédiaire</i>	Breton standard	Breton standard		
<i>Paritaire</i>	<i>Familier</i>	Breton vernaculaire (badume)	Breton vernaculaire (badume)	Breton vernaculaire (badume)	

Pour être complet, il conviendrait de distinguer dans la dernière colonne entre français disparitaire, occupant les trois registres hauts, et français paritaire, qui prend la place du breton vernaculaire dans le registre bas. Le phénomène marquant est de toute façon l'expansion constante du français. Les arguments qui l'expliquent ont déjà été énumérés (cf. supra), en gros, on peut les résumer sous le terme de *modernisation*. Mais en décrivant une modernisation entraînant inéluctablement l'adoption du français, ce modèle ne fait qu'enregistrer les faits tels qu'ils se sont déroulés, il ne rend pas compte de façon satisfaisante des raisons qui motivent cette substitution. Il n'explique pas en effet pourquoi le processus de modernisation n'aurait pu avoir lieu via le breton, en conservant l'usage de celui-ci. Ni pourquoi les langues à un moment donné changent de statut, ni enfin pourquoi ce changement se fait dans un sens plutôt qu'un autre : pourquoi c'est le français qui devient légitime en situation paritaire et non le breton qui deviendrait employable en situation disparitaire.

Autant de questions qui trouvent de solides réponses dans la perspective du conflit linguistique. Globalement, si la confrontation des groupes correspond à une distribution inégalitaire des avantages socio-économico-politiques, elle se solde par l'acculturation du groupe le moins bien loti (Hudson 2002 p.8). Phénomène qui selon Mackey (1997) suit une évolution en cinq phases : le bilinguisme naissant, quand on utilise peu et mal la langue de l'autre ; le bilinguisme progressif, quand de plus en plus de locuteurs de la langue dominée usent de plus en plus souvent et de mieux en mieux de la langue dominante ; le bilinguisme intégral, quand toute la population pratique les deux langues, de sorte que l'impression de symbiose et d'interchangeabilité peut reproduire en apparence les conditions de la diglossie ; le bilinguisme régressif, quand la majorité utilise de moins en moins et avec de plus en plus de difficultés la langue d'origine au profit de celle anciennement circonscrite au groupe dominant ; et le bilinguisme résiduel, quand la langue dominée a cessé d'être une pratique sociale, mais demeure un simple symbole identitaire (ibid.).

Diversité des conflits linguistiques

Les conclusions de Mackey semblent bien correspondre à l'évolution de la Basse-Bretagne. Avant d'en discuter à nouveau, il convient de préciser que les conflits linguistiques peuvent prendre une multitude de formes. La sociolinguistique périphérique considère que son issue ne peut être que de deux ordres, en l'occurrence l'éviction de l'une ou l'autre des deux langues (cf. supra), même si le cas le plus probable semble devoir être la disparition de la langue L. Mais d'autres schémas paraissent pourtant envisageables, en fonction de facteurs qui rendent les usagers de la langue L plus ou moins vulnérables. On peut donc parler de conflits de variable intensité, qui expliquent parfois une cohabitation de très longue durée entre les langues en présence. Ainsi du Québec : pour Mackey (1997), *le bilinguisme canadien a été l'une des conséquences d'un conflit entre deux puissances coloniales (...)*. La persistance d'une pratique très dynamique, voire pugnace, de la francophonie pose donc question, dans un contexte minoritaire que l'on pourrait considérer comme très défavorable si l'on prend en compte le voisin américain. Si le maintien du français y a été possible, c'est que les cartes y étaient distribuées de façon plus équilibrée qu'il n'y paraît (Mackey ibid.) : de par la masse démographique de ses locuteurs (assez conséquente à l'échelle du seul Canada) et leur taux de fécondité élevé ; la loyauté et la détermination de ses clercs (en particulier la hiérarchie religieuse, désireuse de maintenir sa propre prééminence) ; sa reconnaissance institutionnelle précoce (Acte de Québec en 1774, droit d'usage dans les débats parlementaires en 1864, co-officialité dans la Charte de 1867) ; la libéralité intéressée de

l'administration coloniale britannique, le français possédait bien des atouts pour demeurer la langue d'une société complète et de large usage. Au contraire, en Louisiane, la loi du nombre, l'absence d'enjeu géopolitique, l'assimilation linguistique des élites créoles et pour finir la diglossie français standard/français cajun qui dévaluait ce dernier, ont graduellement entraîné la quasi-disparition du français de l'étroit secteur où il avait été pratiqué. En Belgique, on retrouve le français en position de langue dominante pour la moitié nord du pays face au flamand, avec des classes dirigeantes largement francophones jusqu'au premier tiers du XX^e siècle (Schoell 1936 pp.38-42). Mais là encore, c'est vraisemblablement le poids démographique, combiné à la faiblesse des institutions centrales et à la vigueur d'une identité locale flamande plus puissante que le sentiment national trop récent, qui expliquent le recul ultérieur du français. Cette faiblesse du pouvoir central, qui se traduit par son impuissance à asseoir l'usage de la langue d'Etat dans des régions périphérique est également illustré par l'Espagne. Alors que le pouvoir politique est installé depuis plusieurs siècles au centre géographique de la péninsule ibérique, c'est bien au Pays Basque et en Catalogne que se situent les cœurs industriel et culturel du pays : à Barcelone, ce sont les Madrilènes qui passeraient pour des provinciaux. La situation périphérique de la Catalogne et du Pays Basque est donc toute relative, si bien que l'on y trouve des terrains de conflit linguistique qui semblent à peu près stabilisés (même si les discours partisans, dans les deux sens, gênent la lisibilité de la situation). S'ajoutant à la liste de ces exemples, qui montrent une résistance efficace des locuteurs de la langue dominée, il faut aussi évoquer l'Angleterre médiévale, qui a vu le processus de domination se dissoudre littéralement. A la suite de la conquête normande, s'installe en Angleterre un bilinguisme sociétal où la noblesse et petit à petit l'ensemble des classes dirigeantes parlent un français probablement hésitant entre parler normands et français de Cour, tandis que le reste de la population parle différents dialectes saxons plus ou moins divergents. A la fin de la Guerre de Cent Ans, l'anglais est devenu la langue d'usage de la Cour et de l'ensemble de l'aristocratie anglaise. C'est que pendant plusieurs générations, les nobles anglo-normands se pensent toujours comme des chevaliers français, ayant vocation à conserver leurs liens avec leurs fiefs d'origine. Ce n'est que lorsque la couronne anglaise doit renoncer de fait à ses prétentions sur le continent que la classe dirigeante va réellement considérer l'Angleterre comme son propre pays. C'est donc pour elle un devoir de loyauté que de consacrer définitivement l'usage de l'anglais, qui progressait de toute façon en son sein. Le processus de minoration de l'anglais, commencé à la fin du XI^e siècle prend fin alors, par le refoulement de la langue H et la promotion de la langue L. Mais les quatre siècles environ qu'aura duré la domination du français laisseront des traces et c'est

un anglais radicalement transformé qui se donne alors à voir, avec un lexique profondément romanisé. Ces exemples brièvement examinés semblent traversés par quelques points communs : à chaque fois, on peut dire que si le groupe pratiquant la langue L (plus précisément qui a pour langue maternelle la langue dominée) trouve les ressources de défendre la légitimité de sa langue, la domination peut être contrée. Ce qui peut se traduire soit par une stabilisation du conflit linguistique, soit par l'inversion de la domination et l'expansion de la langue anciennement dominée. Si en revanche l'inégalité persiste, c'est-à-dire si la pratique de la langue L ne permet pas l'accès aux mêmes domaines, aux mêmes fonctions que la langue H, la disparition de la première semble à peu près inévitable.

4.2.2.2 – Le cas du breton

Une évolution constamment défavorable

Si l'on réobserve maintenant le cas du breton en référence aux exemples abordés plus haut, on ne peut que constater que tout ce qui a fait le succès des autres a manqué ici. A savoir une masse démographique critique ; un prestige institutionnel attaché à la langue ; l'existence d'une société civile autonome, dotée de pouvoirs intermédiaires ; le dynamisme économique et enfin la loyauté des élites. Chacune de ces caractéristiques signale une faiblesse de la communauté linguistique brittophone et contribue à la définir comme une communauté dominée, au moins pour les deux derniers siècles. Il n'en a pas toujours été ainsi, pourtant, et l'on peut estimer que ces handicaps pour la pratique du breton se sont développés de façon graduelle. Le contact français/breton représente probablement le prolongement du contact roman/celtique amorcé dès l'époque gallo-romaine (Falc'hun 1962 ; 1963 pp.30-37 ; Fleuriot 1980 p.57). Phénomène très ancien, la dominance l'est également puisqu'elle l'a toujours accompagnée : si les Gaulois de l'Antiquité abandonnent l'usage de leur langue au profit du latin, c'est parce qu'ils sont mis en présence d'une culture qui fait passer la leur pour fruste et peu valorisante. Cependant, la survivance estimée du gaulois en Armorique (ibid.), montre déjà que le conflit linguistique qui se jouait en Gaule n'atteignait pas la même intensité sur ses marges. Par la suite, la continuité de l'espace linguistique gallo-roman est brisée par les divisions politiques consécutives à la fin de l'Empire. Le conflit linguistique est donc stoppé, car les centres de pouvoirs qui vont émerger alors évolueront de façon séparée et donneront lieu à des entités politiques d'expression romane d'une part, celtique de l'autre (même si le latin reste formellement la langue des actes officiels des deux côtés). Il faut ensuite attendre la

fin du Haut Moyen Age pour qu'une nouvelle phase de concurrence ne commence, avec l'inclusion des royaumes bretons dans l'ère de souveraineté des rois francs, réalisée par les successeurs de Charlemagne. Au début du processus, la société brittonophone, en terme de développement culturel, se situe pourtant dans un rapport assez égalitaire avec sa voisine proto-francophone (Fleuriot 1964a pp.10-11, 34-35). Mais petit à petit, le développement économique et culturel du bassin parisien, qui va faire de la France pour plusieurs siècles une puissance majeure en Europe, va également instaurer un rapport de plus en plus défavorable aux locuteurs du seul breton. L'asymétrie entre les statuts que confère l'usage de l'une ou l'autre des deux langues va donc aller en s'accroissant, ce qui explique le glissement constant vers le français des secteurs les plus favorisés de la société. Ce glissement ne mettait cependant pas en péril la transmission de la langue tant que l'on restait dans le cadre d'une *société de la tradition* (Laburthe-Tolra & Warnier 1993 p.6). Il en va différemment quand s'ouvre l'ère de la *modernité*.

La modernité est susceptible de recevoir différentes définitions. En général, la plupart mettent l'accent sur le développement et la diffusion de la rationalité, à partir du Siècle des Lumières, qui a émancipé (du moins en théorie) l'individu face aux déterminismes sociaux hérités. Pour ce qui nous concerne, c'est la définition du démographe qui va s'avérer utile. Emmanuel Todd (1990) distingue ainsi cinq critères qui à travers le temps ont marqué le passage des sociétés européennes à la modernité : la sécularisation ; l'alphabétisation de masse ; l'industrialisation ; l'urbanisation et enfin le contrôle des naissances. Ces étapes sont assez fortement liées entre elles, mais ne se succèdent pas selon un enchaînement logique et mécanique, ni dans le temps, ni dans l'espace. La sécularisation s'articule en deux temps : d'abord la Réforme protestante, qui ne concerne donc qu'une petite moitié de l'Europe, puis la déchristianisation des XVIII^e et XIX^e siècles, qui affectera différemment les régions catholiques et protestantes. Détail important, cette typologie n'engage pas les individus, mais sert uniquement de critère d'évaluation des sociétés : un athée n'est pas « plus moderne » qu'un croyant, mais une société sécularisée, c'est-à-dire respectueuse des croyances (ou de la non-croyance) et où la religion est affaire privée, est davantage engagée sur la voie de la modernité qu'une société régie par les hommes du culte. Certaines régions peuvent se montrer précoces dans l'adoption de l'une de ces évolutions, puis tarder à en enclencher une autre. A l'heure actuelle, le processus est achevé depuis longtemps pour certaines (Scandinavie, Angleterre, vallée rhénane...), alors que certains pas n'ont pas encore été franchis ailleurs. La Bretagne en tout cas, n'a jamais fait partie des régions pionnières. Il est au contraire très remarquable, que l'une après l'autre, elle a manqué le démarrage de chacune de ces grandes

étapes. Longtemps figées, les lignes de force de la société bretonne ne commencent à bouger que vers le début du XX^e siècle, à un rythme très lent, pour accélérer brutalement au cours d'une très courte période qui va approximativement de 1950 à 1980. Jusqu'à cette époque, la Bretagne est donc une périphérie archaïsante de l'Europe, dont le retard est de plus en plus marqué, au fur et à mesure que ses voisins enchaînent les changements. La Bretagne n'est pas un bloc, cependant, certains pans de la société sont bel et bien touchés et deviennent acteurs de cette modernisation : en l'occurrence, les populations déjà urbaines, du moins dans les villes d'une certaine importance et tournées vers le monde extérieur. L'opposition entre la ville et la campagne devient donc, à partir du XIX^e siècle, de plus en plus accusée et de plus en plus défavorable pour les populations rurales, qui offrent (sans doute plus à tort qu'à raison) une image d'intemporalité, d'enfermement routinier et vicinal. De périphérie géographique, la masse de la population basse-bretonne devient donc également une périphérie sociale. Tout ce qui s'attache au mode de vie spécifiquement paysan va donc être généralement investi d'une valeur négative pour tous ceux qui se préoccupent de progrès. La langue des ruraux, le breton, en fait partie : de par les liens qu'elle entretient avec l'extérieur, la société urbaine, c'est-à-dire marchande, administrative, judiciaire, scientifique, pratique le français depuis longtemps. Le breton devient au contraire un symbole fort d'arriération, ce pourquoi d'ailleurs les milieux conservateurs lui trouvent toutes les vertus. Parallèlement, le processus de modernisation connaît dans une bonne partie de la France une sensible accélération : industrialisation, urbanisation, alphabétisation deviennent des réalités qui propagent la connaissance du français et consacrent la faible valeur de la langue des ruraux. Mais la Basse-Bretagne reste encore assez peu touchée, du fait de son éloignement des centres de décision et du cœur industriel du pays. La France accuse d'ailleurs un certain retard dans les domaines de l'urbanisation et de l'industrialisation par rapport à la Grande-Bretagne, la Belgique, l'Allemagne, les Pays-Bas. Après 1945, le chantier de la reconstruction nationale va considérablement accélérer les choses. Et c'est là que se situe le point de rupture pour la Bretagne et pour les locuteurs brittophones : la Bretagne, qui était déjà sur la voie d'un développement économique lent, sort alors brusquement du marasme et effectue un spectaculaire rattrapage. Mais dès lors, l'asymétrie statutaire des deux langues passe la limite du tolérable. A présent que les locuteurs du breton sont en majorité bilingues, c'est-à-dire qu'ils maîtrisent aussi bien la langue dominante que la langue dominée, ils sont les premiers à vouloir se débarrasser de la seconde, devenue une *langue-stigmatée*.

La ruse du plus fort

L'évolution de la société paysanne, qui s'intègre au monde extérieur et adopte la langue la plus conforme à cette fin, n'apparaît donc pas comme le point de départ du changement linguistique. Elle en est au contraire l'étape finale. Grâce à elle, se matérialise un programme implicite conférant une valeur aux langues en présence, qui méritent plus ou moins d'être transmises. Les composantes de ce programme ont déjà été analysées plus haut (§ 4.2.1.3) : intériorisation de l'infériorité de la langue dominée, légitimité de la langue dominante, participation des dominés à leur propre déculturation. Pour que le changement de langue se produise, il faut donc qu'il ait été préparé en amont, par un très long processus idéologique de disqualification de la langue dominée. Processus au terme duquel celle-ci est perçue comme fondamentalement inadaptée et intrinsèquement incapable de servir à traduire la modernité. Il s'agit là de ce que Gardy et Lafont nomment l'idéologie *diglossique* (1981). Pour ces deux chercheurs, la diglossie s'entend au sens de Fishman, c'est-à-dire avec une acception que j'ai réservé au conflit linguistique (cf. supra § 4.2.2.1). Cette divergence terminologique est toutefois mineure et peut être dépassée en parlant par exemple d'idéologie *de la dominance*. Dans le domaine occitan, celle-ci se mettrait en place dès l'Edit de Villers-Cotterêts de 1539. Non que ce texte cherche à établir l'usage du français dans la population, mais il définit pour la première fois un ordre linguistique qui institue la domination et enferme la langue dominée dans un statut dont elle ne pourra plus sortir : *il n'est nullement question d'interdire l'usage de la langue dominée, mais de codifier cet usage dans un sens restrictif (...)*. [L'Edit] *officialise, sanctionne le rejet de la langue dominée comme institution, comme véhicule d'organisation du pouvoir social* (Gardy & Lafont 1981). Le point central de l'idéologie de la dominance est donc que dès sa mise en place, l'infériorisation des dominés soit perçue comme un fait normal⁹⁵. C'est là ce que l'on pourrait nommer *la ruse du plus fort*, qui assure sa suprématie, sans donner au dominé le sentiment de sa domination. Partant, à force d'en voir reculer l'usage, il est également perçu comme normal que la langue la moins prestigieuse soit appelée à s'effacer un jour face à la langue la plus qualifiée : en 1716, Le Pelletier craint que les jours du breton ne soient comptés (cf. supra) ; dès 1615, Jules Raymond de Soliers estime que dans peu de temps, on ne parlera que français en Provence (Gardy & Lafont 1981). La disparition de la langue dominée est inéluctable quoi qu'il arrive, car elle n'est qu'une survivance qui n'a pas vocation à durer. Le conflit linguistique dans ces conditions ne peut

⁹⁵ La féministe Gisèle Halimi témoignait il y a quelques années dans une interview télévisée, que dans sa jeunesse, la privation du droit de vote des femmes lui apparaissait également comme une chose normale. Rétrospectivement, elle avait peine à comprendre son aveuglement d'alors, mais dans l'immédiateté de la domination, bien peu sont capables de questionner tous les préjugés d'une époque et d'une éducation.

pas être pensé : ceux qui ne peuvent s'exprimer dans la langue dominante ne sont simplement pas assez modernes, mais l'œuvre du temps y remédiera. Et quand la modernisation de la société débute, il est déjà trop tard.

Seconde ruse, la langue dominante n'est pas seulement normale et moderne, elle est aussi souhaitable. Ceci est particulièrement vrai des conflits linguistiques ayant le français en position dominante (Sauzet 1989). S'appuyant sur la tradition des Lumières, il existe une idéologie de la francophonie, qui continue à faire du français la langue universelle (Thiesse 2001 pp.29-30 ; Boyer 2001 p.54). Face à cette langue, toute autre serait en quelque sorte moins légitime (*a fortiori* lorsqu'il s'agit de langues qui ont été délaissées par leurs élites depuis plusieurs siècles et qui pour cela ont perdu beaucoup des capacités expressives des grandes langues de culture). Pour cette raison, personne en France ne conteste le bien-fondé des revendications linguistiques des Québécois, qui s'attirent au contraire beaucoup de sympathie. La Louisiane éveille moins l'attention, mais les zéloteurs de la francophonie y voient souvent comme un scandale la situation du français, en position dominée, qui serait victime de l'oppression culturelle de la société américaine. Lorsque l'on inverse les rôles et que le français se trouve en position dominante comme en Flandres autrefois ou en Afrique aujourd'hui, les arguments des militants linguistiques (les mêmes que précédemment mais retournés contre le français) leur deviennent généralement incompréhensibles.

Dernière ruse enfin, selon Gardy et Lafont, une valorisation symbolique compensatoire de la langue dominée (1981) : dévaluée dans la pratique sociale, elle est néanmoins entourée d'une *idéologie flatteuse, qui [lui] accorde des qualités (beauté, harmonie, intimité, chaleur, proximité des êtres et des choses de la vie quotidienne) bien sûr refusées à la langue [dominante]* (ibid.). Ce mouvement d'idéalisation de la langue dominée entérine cependant et conforte même la situation de domination, puisqu'elle la fait entrer dans le champ du patrimoine. C'est-à-dire des chefs-d'œuvre du passé que l'on contemple, mais qui ont perdu toute destination pratique. Langue d'un passé où la vie était plus belle (Champagne 2002 pp.67, 78), langue du cœur et des racines, ce type d'évaluation en apparence positive est en fait un leurre (Boyer 2001 p.55), qui condamne la langue dominée à la folklorisation et consacre son inaptitude à *dire la modernité* (ibid.).

4.3 – Bilan

Les différents angles d'analyse sociolinguistique adoptés plus haut auront donc permis d'une part de mieux appréhender la diversité interne du breton de Malguénac, et d'autre part de situer sa pratique, notamment dans le cadre du bilinguisme breton/français. La première approche vient en partie accréditer l'un des poncifs les plus répandus sur la langue bretonne, jusqu'à l'excès : celui de la fragmentation du breton en une marqueterie de parlers plus ou moins inintelligibles les uns aux autres. S'il y a une part de vérité dans cette représentation, on en perçoit également les limites : comme pour toute autre langue, la variation est tout simplement inhérente à l'usage et se manifeste donc jusqu'à l'intérieur d'une micro-communauté linguistique, sans que sa cohésion ni que l'intelligibilité de ses membres ne soient pour autant menacées. La particularité du breton est simplement d'appartenir à la catégorie des langues *polynomiques* (Marcellesi & al. 2003), pour lesquelles aucune norme de référence ne s'est imposée de façon indiscutable, laissant toute latitude aux vernaculaires. Et si cet état de fait a pu se pérenniser pour parvenir tel quel jusqu'à nous, l'examen de la dynamique sociolinguistique du breton permet d'en placer l'origine pour partie dans le rapport qui s'est instauré au fil du temps entre la pratique du breton et celle du français.

L'observation de la variation, cantonnée à quelques phénomènes clés, a donc dévoilé la part d'hétérogénéité que renferme le breton de Malguénac, à l'insu même de ses locuteurs. Il apparaît en effet de cette façon que leurs représentations concernant leur langue sont assez largement infondées. Les deux caractères principaux qu'ils lui attribuent spontanément sont son homogénéité, assumée également pour le parler de la plupart des communes environnantes, et la possibilité de l'opposer au breton *pourlet* par l'usage respectif de /'jɛ/ et /'ja/ pour *oui*. Il est d'ailleurs assez curieux que pratiquement toute leur attention se focalise sur ce détail assez mineur, quand tant d'autres marqueurs pourraient être énumérés. Or le breton de Malguénac n'est ni homogène, ni défini par ce /'jɛ/. La variation l'affecte à tel enseigne que même entre membres d'une même famille, des différences assez sensibles peuvent être relevées. Quant au /'ja/, même s'il reste très minoritaire, sa présence diffuse est assez significative. Cependant, avant de jeter la pierre aux locuteurs empiriques, il me faut reconnaître également que mes propres représentations, construites par hypothèses à partir de ma connaissance du paysage dialectologique, se sont également révélées discutables, comme le montrent les trois exemples suivants : l'usage préférentiel de la préposition de lieu (et de temps) /be/, en lieu et place de /i/, ne manifeste pas réellement une influence des parlers du nord-ouest. Ses niveaux d'occurrences sont assez variables d'un locuteur à l'autre, sans que

l'on puisse en tirer de conclusion satisfaisante, encore moins celle d'une plus grande exposition de ceux qui en font le plus grand usage à ce type de parlers. En revanche, c'est bien le raisonnement qui s'impose concernant la fréquence d'apparition de /jɑ/ face à /jɛ/. Si le second est ressenti comme la forme légitime et le premier comme la marque d'un parler autre, ceux qui emploient /jɑ/ le plus fréquemment sont bien ceux qui de par leur histoire personnelle et leur réseau de socialisation (en breton en particulier) ont (ou ont eu) les contacts les plus étroits avec le pays *pourlet*. Enfin, concernant le morphème du passé /-e/, contrairement à ce que j'estimais, sa réalisation [i] n'est pas un phénomène typiquement local. Au vu des informateurs qui s'éloignent nettement de la moyenne, ceux qui ont la plus forte propension à une réalisation fermée sont plutôt redevables de l'influence du parler de Guern. Cependant, les trois informateurs qui se signalent en sens inverse, par la plus forte fréquence de [e] constituent un tableau hétéroclite et pose un vrai défi. L'un d'eux fait preuve d'un certain anticonformisme linguistique assez constant, qui pourrait trouver son explication dans sa fréquentation du pays *pourlet*. Mais il est impossible d'en dire autant des deux autres, son épouse et leur ancienne voisine. D'où il se dégage l'un des principaux enseignements de cette étude : l'idée qu'ait pu se développer dans ce petit cercle une sorte d'infra-norme locale, à l'intérieur même de la communauté linguistique, reposant sur des traits si infimes qu'ils ne sont probablement guère perçus. Cette hypothèse se voit validée lorsque l'on met en perspective les différents critères de variation retenus et que l'on élargit le champ d'observation à l'ensemble des informateurs. Plus que des variations strictement diatopiques, il semble que ces infra-normes seraient en fait essentiellement liées à des pratiques personnelles et à des réseaux de socialisation. Les uns tantôt semblent conserver dans leur parler les vestiges de l'état de langue qui les a imprégné dans leur enfance, tandis que les autres au contraire donnent plutôt le sentiment de s'être éloignés sur le tard du parler moyen de la commune, au fur et à mesure que celui-ci se raréfiait dans l'espace commun et se rétractait en quelques zones de résistance.

Cette différenciation interne à la communauté linguistique illustre bien le caractère dynamique de la langue ici observée. Un autre biais pour le mettre en évidence aura été l'étude du cas particulier des allogènes établis sur la commune et de la façon dont leur parler en aura été modifié. MG, locutrice originaire du pays *pourlet* et JLP, native d'Inzinzac-Lochrist, toutes deux installées peu après leur mariage à Malguénac où elles passeront donc l'essentiel de leur vie, différenciaient ainsi assez nettement leur parler en fonction de leurs interlocuteurs. Toutes deux en adoptant toutefois des comportements différents, qui tiennent

tant à la nature de leurs parlers d'origine que probablement à la familiarité qu'elles avaient pu maintenir avec leurs locuteurs. MG, en voisine au parler nettement distinct, a ainsi sans doute eu l'occasion de conserver des contacts fréquents avec d'autres locuteurs du pays *pourlet*. Même si son breton s'était irrémédiablement aligné sur le système accentuel malguénacois, même si elle adoptait à l'occasion un nombre assez conséquent de formes empruntées au parler de Malguénac, elle avait conservé un grand nombre de ses habitudes lexicales et morphologiques d'origine et restait capable de les exploiter à fond lorsqu'elle était placée en présence de ses pairs. Pour JLP, en revanche, issu d'un terroir plus proche linguistiquement, mais plus éloigné géographiquement, les occasions d'entendre son breton premier furent sans doute moins nombreuses. La proximité structurelle des deux parlers rendait en outre plus difficile l'opération de les maintenir distincts. De sorte que l'on constate chez elle un parler relativement hybride, qui tantôt s'aligne complètement sur l'usage malguénacois, tantôt lui résiste et qui généralement oscille selon le contexte entre ses deux pôles de référence. L'exemple d'adaptation linguistique le plus frappant reste cependant celui fourni par JoLB, qui décide, pour ne pas se mettre en avant, de contrefaire l'accent du pays *pourlet*. Sur le plan accentuel, même s'il ne parvient pas à adopter réellement le système bas-vannetais, il réussit à produire une impression générale d'une surprenante justesse. Quant aux marqueurs lexicaux et phonologiques, ils sont encore mieux maîtrisés. Bien que quelques actes manqués et une persistance des voyelles fermées le trahissent, il parvient à un alignement quasi-parfait sur le parler de ses voisins. Ce témoignage reste vraisemblablement assez exceptionnel, mais il donne une idée de la faculté d'adaptation dont certains locuteurs peuvent faire preuve lorsqu'ils y sont amenés, pour peu qu'ils soient familiers d'un autre parler que le leur.

Plus largement, l'exemple de ces trois locuteurs démontre et illustre la réalité de stratégies d'adaptation qui permettent à la société bretonnante de fonctionner par-delà la fragmentation linguistique : en permettant à ses membres de communiquer, tout en les situant spatialement plus que socialement. Il est clair cependant que ce mode de fonctionnement n'est pas celui des sociétés modernes, et porte la marque d'une organisation archaïque. Ce n'est pas pourtant que le cadre de la société basse-bretonne soit sclérosé ni périmé, elle s'est au contraire beaucoup modernisée au cours des dernières décennies et fait toujours preuve de dynamisme. Mais ces transformations se sont faites comme en dehors du breton, par la médiation exclusive du français. Or si cette évolution a pu avoir lieu, c'est parce que le breton se trouvait dans une large mesure, et de longue date, dans une position de langue subalterne, subordonnée au français, et qu'il a ainsi manqué l'étape de la modernisation et de la standardisation (Baggioni 1997) des langues dites *de culture*. Ceci transparaît assez nettement

lorsque l'on se penche sur la *dynamique sociolinguistique* du breton de Malguénac, en embrassant plusieurs générations.

Si l'on énumère les faits bruts, le nombre de locuteurs chute extrêmement brutalement en suivant le rythme des transformations économiques et sociales qui affectent la commune. Alors qu'au début du XX^e siècle, tout le monde ou presque à Malguénac comprend le breton et quatre personnes sur cinq le parlent, sa pratique s'érode après la première guerre mondiale. Puis les femmes semblent l'abandonner vers 1930. Elles sont suivies par les paysans les plus dynamiques, qui sont aussi les plus proches de l'Eglise⁹⁶. Vraisemblablement, c'est le déclenchement de la deuxième guerre mondiale et la période de l'Occupation qui, avec l'éloignement des pères de famille, porte un coup fatal à la transmission du breton. Les derniers enfants capables de le parler seront ceux qui sont nés plusieurs années avant la guerre, même si le breton continue à être compris passivement par leurs cadets pendant encore au moins deux décennies. D'un point de vue plus qualitatif, et en raison de l'évolution décrite, le breton devient petit à petit un marqueur de condition sociale profondément ambigu. Fortement associé à l'identité paysanne, ceux qui le parlent, le comprennent, aimeraient le parler ou... ne pas le comprendre, oscillent entre fierté (affirmée) et gêne (tue). Celle-ci est généralement niée ou minimisée, mais il n'est pas certain qu'elle ait complètement disparue : qu'une attitude méprisante soit affichée par une sommité du monde culturel ou politique, bien peu seraient prêts à relever le gant. Les sentiments à l'égard du breton ne sont donc pas forcément tous positifs, même si ceux-ci s'expriment beaucoup plus aisément : langue de la campagne, langue d'autrefois, d'une société perçue nostalgiquement comme plus conviviale et respectueuse de l'environnement que l'actuelle, plus technicienne, impersonnelle et utilitariste, le breton fait manifestement l'objet d'un réinvestissement affectif fort. Toutefois, il est douteux que l'on puisse attendre de ce seul fait un essor ou un renouveau de la pratique. Ce type d'attitude rappelle en fait beaucoup les fêtes paysannes décrites par P. Champagne (2002), qui par la valorisation de ce qui n'est plus, entérine une évolution à sens unique. L'observation de la pratique du breton à Malguénac amène en effet au constat qu'il s'agit d'un bilinguisme résiduel. On pourrait même parler, en recourant à une image assez forte, d'une langue rongée de l'intérieur par le français : le volume des emprunts à ce dernier atteint des niveaux qui mettent en question la bonne santé de la langue, alors que certains domaines de l'expression sont manifestement perdus. Tout ce qui en particulier relève de la culture

⁹⁶ Ce qui semble vérifié dans une grande partie de la Basse-Bretagne, mais il peut y avoir des exceptions locales puisque JLP, l'informatrice native d'Inzinzac, très pratiquante était aussi celle qui probablement manifestait le plus fort attachement au breton que j'aie relevé.

scolaire, administrative et technique n'est plus exprimable en breton et entraîne le recours au français. Non parce que le breton en est incapable, mais parce que les locuteurs, n'ayant été alphabétisés qu'en français, ignorent les registres les plus soutenus de leur langue première, qui depuis longtemps évolue donc sans eux. Cette perte d'habileté linguistique est cependant variable. La plupart de mes informateurs ont accepté de se faire enregistrer parce qu'ils parlent un très bon breton. Mais à l'échelle de la population communale dans son ensemble, ils sont extrêmement minoritaires, de sorte que la langue n'a probablement aucune chance de se perpétuer sous la forme qui est actuellement la sienne.

Une évolution aussi défavorable conduit à s'interroger sur l'interprétation à en donner. Elle amène en tout cas à révoquer en doute l'idée de répartition fonctionnelle des usages de chaque langue, propre à la diglossie. En réservant l'usage de ce terme aux situations envisagées originellement par Ferguson, de deux variétés d'une même langue, il paraît plus à propos de se situer ici, avec deux langues non-apparentées, dans la perspective du conflit linguistique. Ce qui suppose donc un rapport de domination entre les locuteurs du breton et ceux du français. Une telle formulation possède bien entendu des relents polémiques et il faut donc se garder des simplifications abusives. Elle ne signifie pas que le breton soit par définition une langue agressée ou opprimée ni qu'une telle situation appelle réparation. Elle établit seulement le constat que sur le temps long de l'histoire, les locuteurs du breton et ceux exclusifs du français constituaient à l'origine deux groupes nettement différenciés ; que ces groupes sont maintenant constitutifs d'une même société ; que cette fusion s'est faite cependant au prix de l'acculturation des premiers aux normes culturelles des seconds ; que cette acculturation a eu lieu parce que la maîtrise du français donnait accès à une position de prestige social et culturel, basé ou non sur une effective domination économique ; et que les brittophones ne pouvaient échapper à l'infériorisation subséquente qu'en adoptant le français à leur tour. Ceci définit un cadre général, la trame sur laquelle s'est joué le rapport français/breton pendant plusieurs siècles. Langue de faible diffusion, d'une région périphérique, délaissée des centres de pouvoir, le breton est vite touché par une sorte de disqualification face au français, langue d'une civilisation brillante. Mais tant que l'expérience de la fusion sociétale n'était pas une réalité pour une majorité de bretonnants, l'acculturation n'était pas une nécessité. Elle ne concernait que les secteurs de la société qui avaient part au pouvoir. L'intégration de longue date de la Bretagne à l'espace français eut donc longtemps peu de répercussions au quotidien pour la majorité des Bas-Bretons. C'est quand la nature des sociétés européennes change, pour devenir des sociétés nationales unifiées, portées par la révolution industrielle et par un encadrement institutionnel plus ou

moins rigide, qu'ils vont être confrontés au décalage entre leur univers culturel réel et leur qualité de Français. Et c'est cette expérience, souvent douloureuse, qui va créer le désir d'accéder au français, pour mieux se dégager du breton, devenu désormais un handicap.

Les deux explications habituellement avancées pour rendre compte du recul du breton paraissent donc également réductrices. La vision militante privilégie généralement les moyens déployés par l'Etat, notamment l'interdit scolaire comme cause principale du changement linguistique. Ce qui fait des bretonnants des victimes passives. Contre cette posture, des chercheurs habités de respect pour l'institution scolaire et désireux de défendre l'idéal républicain et démocratique qu'elle incarne, l'attribue plus volontiers aux transformations économiques qu'a connues la société bretonne. Ils soulignent du même coup au passage la part active qu'y ont prise les bretonnants, rejetant d'eux-mêmes leur langue. Bien que la deuxième position soit plus solidement étayée que la première, elle ignore trop les aspects idéologiques du problème. Il semble plus juste de dire que les transformations économiques fournissent le *déclencheur* du changement linguistique, en termes de temporalité, ainsi que la raison qui le rend nécessaire, en termes de causalité *immédiate*. L'encadrement institutionnel (école, conscription etc...), fournissant surtout quant à lui, le *moyen* de parler français, sans être à même d'assurer aux représentants de l'Etat que ce moyen sera efficace dans l'intimité des pratiques sociales. Mais si cette efficacité a néanmoins été réelle, comme on peut le mesurer aujourd'hui, c'est parce qu'il fournissait également aux bretonnants le soubassement idéologique justifiant l'abandon de leur langue, et qui en apparaît donc comme la causalité *profonde*. Le changement linguistique intervient bel et bien parce que les locuteurs eux-mêmes sont prêts à y collaborer, mais ils sont prêt à y collaborer parce qu'il y a aliénation, au sens étymologique : ils sont rendus étrangers (par les institutions qui les encadrent) à leur langue et culture initiale. Ce n'est donc pas la modernisation de la société qui en tant que telle provoque l'abandon du breton. L'exemple d'autres sociétés qui ont connu une évolution aussi brutale en maintenant au moins un bilinguisme actif (comme au Québec) le prouve. C'est que la modernisation se glisse ici dans un processus beaucoup plus ancien de *minoration* du breton⁹⁷. A l'époque où la société bretonne commence à se moderniser, la crédibilité du breton pour porter les transformations en cours est déjà bien trop entamée. La modernisation se fera donc en adoptant le français, et le breton devient pour la plupart un archaïsme sans avenir, ou pour reprendre le titre de P. Champagne, un *héritage refusé*.

⁹⁷ Cf. N. Dorian 1981 p.51 : *It might be said that suddenly, around the beginning of the nineteenth century, Britain came to Sutherland. (...) English seemed to come suddenly to eastern Sutherland, but the climate which led to its rapid adoption had been centuries in the making.*

5 – Conclusions

Le breton *de* Malguénac existe-t-il ? Lorsqu'on l'analyse de près, on constate qu'il est le point de rencontre d'un petit nombre de singularités qui, chacune isolément, peuvent se rencontrer à plus vaste échelle, mais qui conjointement, forment une combinaison spécifique, propre à un espace limité pratiquement à la commune. Pratiquement, car l'adéquation entre ce parler et les limites communales est plus une projection qu'une réalité. Toute la difficulté est donc de maintenir un subtil équilibre entre la stabilité, la cohérence qu'il faut bien accorder à ce parler (faute de quoi tout travail de description interne serait impossible), tout en préservant l'évanescence de ses contours (qui permet d'en envisager la variation interne et d'intégrer les locuteurs déviants). Conformément au projet central de la sociolinguistique, qui consiste à étudier non pas des langues mais des *pratiques linguistiques* (Blanchet, in Huck & Blanchet 2004 p.17), il serait peut-être plus pertinent de parler de breton *à* Malguénac. A tout le moins, il faut donc comprendre l'expression comme étant le breton tel qu'on a pu le fixer à un moment donné, dans des lieux donnés.

Rien de plus particulariste, de plus local et dénué de portée générale en apparence qu'une telle étude, portant sur une langue régionale pratiquée dans une petite commune rurale au tournant des XX^e et XXI^e siècles. Pourtant, à travers l'histoire du breton et des bretonnants de Malguénac, ce sont des pans entiers de l'évolution sociale et sociolinguistique de la population française qui transparaissent. Non seulement des populations ayant pratiqué un langage distincte du français, mais aussi des communautés rurales de langue d'Oïl. Les transformations du monde rural décrites par P. Champagne en Mayenne et en Saône-et-Loire (2002) ou dans le Poitou avec leurs répercussions linguistiques par M. Auzanneau (1998 pp.98-110) sont en tout point similaires à celles qu'aura connues Malguénac.

Longtemps, le breton, qui a perdu la faveur des clercs (mis à part une poignée de passionnés), n'est plus pratiqué et transmis que par le peuple, dans une société routinière et quasi-autarcique en raison de moyens de communication peu performants. C'est donc au moment où la société rurale traditionnelle commence à être bouleversée qu'une rupture se profile. Une dizaine d'années avant la seconde guerre mondiale (qui accélèrera le processus), le breton bascule dans l'obsolescence avec une étonnante rapidité. Les plus jeunes locuteurs capables de s'exprimer couramment et pour qui le breton aura été une langue au moins aussi présente que le français dans la prime enfance, sont nés vers 1940 au plus tard. S'il existe des personnes plus jeunes dotées d'une compétence linguistique plus ou moins opérationnelle, elles apparaissent plutôt comme des exceptions, très nettement minoritaires par rapport à leur

génération. S'il reste une langue très pratiquée dans les années 40-50, le breton n'est plus transmis aux nouvelles générations. Les enfants ne l'assimilent que passivement, grâce à une exposition assez intense, mais réprimée par les adultes. Ceux-ci évitent en effet soigneusement toute interaction avec eux en breton. Graduellement, la minorité des bretonnants passifs s'étiole au fil des années de naissance, pour s'éteindre vers la fin des années soixante. Parallèlement, une pratique accrue du français se développe même entre les jeunes adultes, qui emportés par la vague de l'exode rural, cherchent à gommer les marques de leurs origines campagnardes. L'idée d'un choix délibéré de la part des bretonnants de ne plus parler leur langue a été avancée pour caractériser cette époque. Cependant, D. Costaouec préfère quant à lui parler d'une *illusion de choix* (2002 p.143), rappelant que même si *rien ni personne, encore moins l'appareil d'Etat, n'a obligé les parents bretonnants à ne parler que le français à leurs enfants, (...) c'est la force d'une idéologie de rendre 'naturel' ce qui est injonction sociale* (ibid.). Privé de fonctions essentielles de communication à moyenne échelle, le breton va subir une dévaluation de plus en plus forte face au français et la qualité de la langue va également en être affectée. Désormais, les forces d'innovation linguistique, c'est-à-dire le brassage entre les générations, ainsi que la confrontation avec la modernité et avec l'altérité, appartiennent au français. Les conditions sont donc réunies pour un figement du breton. Il ne devient pas en soi hermétique au changement, mais les locuteurs, sans s'en rendre compte, sont dépossédés de leur capacité créatrice. La suspension de la pratique du breton (sur le long terme, au niveau sociétal) ou son confinement à des circonstances précises (à court terme et au niveau individuel) met un terme aux conditions normales de l'évolution de la langue et, finalement, la condamnent.

Résumé ainsi, le changement de langue qu'a connu la population malguénacoise pour passer du breton au français, serait donc dû aux changements sociétaux intervenus entre la fin du XIX^e siècle et les deux premiers tiers du XX^e. Certains chercheurs n'hésitent d'ailleurs pas à faire cette analyse et à rendre compte de l'évolution exclusivement ou principalement par ces raisons. Si une telle proposition paraît juste sur un plan purement descriptif, elle ne donne pas pleine satisfaction d'un point de vue explicatif. Elle ne décrit que le *comment*, en éclairant par exemple sur le moment du déclenchement du phénomène, mais elle n'explique pas le *pourquoi*. Cette faiblesse est surtout sensible lorsque l'on applique une comparaison entre la Basse-Bretagne et d'autres régions du monde ayant connu une évolution économique et sociétale semblable, sans entraîner un changement de langue. Il apparaît donc que le changement linguistique doit être envisagé en deux temps : le bouleversement de l'équilibre sociétal n'entraîne l'abandon d'une langue que s'il représente l'étape finale d'un processus

qui le précède de beaucoup. La première étape étant en effet, une phase de *disqualification* de la langue d'origine au profit d'une autre, où l'on voit ainsi se mettre en place un rapport de type *langue dominante/langue dominée*. C'est ensuite l'intensité, la complétude de ce phénomène de disqualification qui explique en bonne part que le changement de langue se produise ou pas : si la langue dominée est perçue comme incapable d'exprimer la modernité, de servir de médiateur entre ses locuteurs et le monde extérieur, ceux-ci ne tireront aucun bénéfice de sa connaissance. Eux-mêmes (et plus souvent encore, ceux qui parlent en leur nom), souhaiteront donc s'en affranchir s'ils ont le sentiment qu'elle ne fait que les entraver dans leur mobilité sociale ou dans leur plein accès à un idéal culturel universaliste. Seule la langue dominante permettrait alors d'atteindre ce but. C'est là l'origine du discours progressiste hostile aux langues régionales, qui en France, affirme qu'il ne peut y avoir de progrès que par l'expansion du français⁹⁸. Seulement, *l'universalisme est un particularisme qui s'ignore* (Savidan 2002 p.241), comme peuvent en faire l'expérience les locuteurs de langues dominées qui n'ont pas été totalement disqualifiées : si la langue dominée a pu conserver selon l'opinion générale le statut de langue de culture, si donc elle est reconnue comme susceptible d'être un outil aussi fonctionnel que la langue dominante, il n'y a pas changement de langue, mais au contraire on assiste à des manifestations de résistance et d'affirmation de la langue dominée. Le Québec en fournit un bon exemple, mais avec la mondialisation des échanges, le rapport français/anglais en France même semble curieusement se rapprocher d'un tel type de compétition linguistique : à l'échelle mondiale, le français est en fait une langue régionale face à l'anglais, langue dominante.

Ce rapport langue dominante/langue dominée permet de faire la distinction entre les situations exposées plus haut, à savoir entre le français et le breton d'une part, les parlers d'Oïl du Poitou, de la Mayenne et de la Saône-et-Loire d'autre part. En dépit de similitudes sur le plan sociolinguistique, dans le premier cas, il y a effectivement opposition de langues, dans les suivants, une simple opposition de variantes. Il est peu probable que le parler du Poitou par exemple soit suffisamment différent du français standard pour être identifié comme une langue distincte par un francophone lambda, ni même par un allophone. Le rapport entre eux est donc celui d'un continuum qui unit deux variantes sociales et géographiques d'une même langue, variante de prestige pour l'une, familière pour l'autre, en distribution complémentaire et fonctionnelle. Ce qui fournit donc une illustration locale de la *diglossie*. Le

⁹⁸ Pour faire bonne mesure, rappelons qu'il existe aussi depuis Jaurès un discours progressiste *favorable* aux langues régionales.

cas du breton est différent. Certes, du point de vue de la pratique, il fonctionne pour la plupart des locuteurs selon la même modalité sociolinguistique. Mais ce n'est pas qu'il n'existe pas de variante de prestige en breton, c'est simplement qu'elles sont soit oubliées, soit numériquement marginales. Parce que l'équipement linguistique des locuteurs (assuré par l'école en ce qui concerne les variantes de prestige), a conduit à leur remplacement par le français. La distribution entre breton et français ne relève donc pas de la diglossie, mais d'un *conflit linguistique*.

Evoquer le conflit linguistique amène bien entendu à dire un mot du discours *engagé*, qui entend dénoncer cette situation et même souvent retourner le conflit à l'avantage du breton. Celui-ci émaille les publications des organisations militantes, de *Gwalarn* ou *Dihunamb* dans les années 1920 à *Combat breton*, par exemple, aujourd'hui. Parallèlement, il s'est également développé un discours que par opposition, on pourrait dire *dégagé*. Celui-ci est tenu principalement par des universitaires, spécialistes ou non des langues celtiques, et qui entendent tempérer ou contester franchement le premier. On peut citer parmi eux J. Le Dû et Y. Le Berre, probablement ceux qui ont le plus écrit sur le sujet, ou les synthèses récentes de R. Barré (2007) et A. De Swaan (2007), qui pointent avec pertinence les contradictions des milieux militants. Or ces deux discours, construits de façon symétrique, donnent à peu près également l'impression de confondre des choses qui n'ont pas à l'être. Tous deux lient ainsi de façon indissoluble la langue à *une* identité donnée, d'une façon à mon sens beaucoup trop figée. Chaque camp tient son propos pour vrai, et naturellement, celui de l'autre pour faux. Le discours engagé présente ainsi la langue bretonne comme une chose sacrée. Qu'il y ait ou non volonté séparatiste, le breton est un symbole identitaire qui sert à légitimer l'affirmation d'une différence fondamentale entre les Bretons et les Français. La langue est ainsi un *préalable* à l'identité, qui découle donc de celle-ci : tant que la langue bretonne existera, il se perpétuera une identité bretonne spécifique⁹⁹. Ce n'est pas encore à ce stade que le discours dégagé, entre en conflit avec les militants. Mais il pose un rapport de corrélation du même type entre identité culturelle et langue, en l'inversant : c'est l'existence d'une société donnée, avec une certaine forme d'organisation sociale qui est le préalable à la langue. Tant que la société est immobile, la langue se maintient. Les deux discours divergent ensuite, dès lors que l'on envisage une modification de l'équilibre initial. Du côté engagé, le recul de la langue est une menace pour l'identité bretonne. Toute mesure politique dont l'effet (même involontaire) serait de fragiliser la langue devient ainsi une agression contre l'identité bretonne, contre le peuple breton et il faut s'y opposer par tous les moyens. Pour le discours dégagé, une

restructuration en profondeur de la société ne peut qu'entraîner le déclin de la langue. Mais une évolution de ce genre est perçue comme positive dès lors qu'elle signifie le passage d'une société archaïque, patriarcale, communautaire etc. à une société moderne, garantissant un meilleur épanouissement intellectuel et matériel aux individus. Il faut donc laisser le processus aller à son terme, puisqu'il représente un progrès. C'est donc ici, sur l'attitude à adopter face au changement linguistique, que l'opposition est la plus vive. Pour le discours engagé, si la langue n'est pas adaptée à son temps, il faut la moderniser. Elle continuera ainsi à vivre sans son vecteur d'origine qu'était la société paysanne. Pour le discours dégaïé, l'identité bretonne perdurera de toute façon même sans la langue : on peut se sentir Breton et être reconnu comme Breton même sans savoir le breton. Le schéma suivant résume l'explication de façon à mieux démontrer la symétrie des deux discours :

	<i>Discours engagé</i>	<i>Discours dégaïé</i>
Préalable :	Langue	Identité socio-culturelle
Conséquence :	Identité géographique/ethnique	Langue
Application :	Pérennité de la langue → maintien d'une identité propre	Immobilité de l'environnement → persistance de la langue
Modification :	Recul de la langue → menace pour l'identité	Restructuration de l'environnement → abandon de la langue
Perception :	Evolution négative C'est une agression	Evolution positive C'est un aboutissement
Action :	Il faut s'y opposer, Il faut transformer la langue, Elle se maintiendra sans la société	Il faut laisser faire L'identité se recomposera Elle survivra à la langue

Il conviendrait peut-être d'ajouter une ligne à ce schéma, celle des *biais*, ou des doutes que l'on peut émettre aux dernières propositions. Dans le cas du discours engagé, il ne paraît guère sérieux qu'une langue puisse continuer à évoluer coupée de ses locuteurs traditionnels. Un tel choix stratégique risque de conduire à former des néo-bretonnants incapables de converser avec leurs aînés, puis des néo-bretonnants de seconde, troisième, quatrième génération, toujours plus éloignés de la langue du « monde réel » et toujours plus persuadés de parler un breton de référence. A la limite, si la finalité, en parlant ce breton, est seulement de ne pas parler français, le bénéfice serait supérieur en adoptant directement une langue

⁹⁹ Comme le dit le fameux slogan : *Hep brezhoneg, Breizh ebet*, sans langue bretonne, pas de Bretagne.

étrangère, à commencer par l'anglais. Concernant le discours dégage, il est également douteux que l'on puisse accorder à une identité proclamée la même valeur qu'une différence constatée. Lorsque l'on a d'une part des locuteurs d'une langue celtique et d'autre part des locuteurs d'une langue romane, il s'agit d'une opposition factuelle. Si l'opposition se réduit à n'être qu'entre des gens qui se disent Bretons et d'autres qui disent être autre chose, on ne se situe plus que sur le terrain des discours, voire du pur fantasme. Une identité bretonne qui ne serait pas étayée par des faits, notamment la langue pourrait bien être (ou devenir) purement factice.

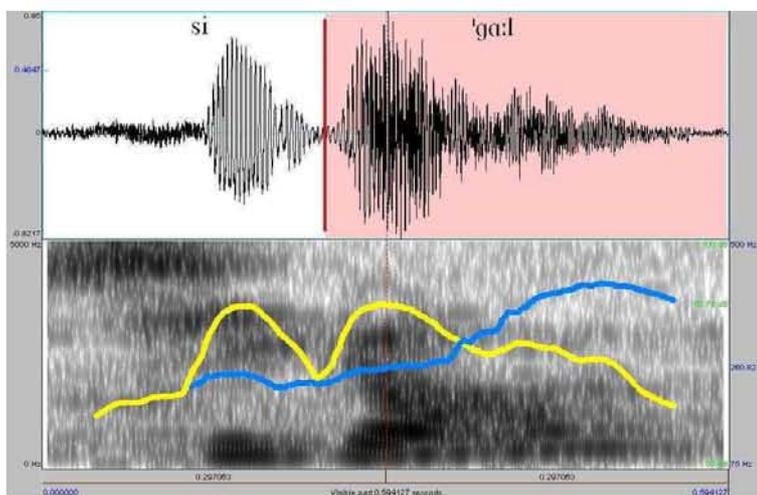
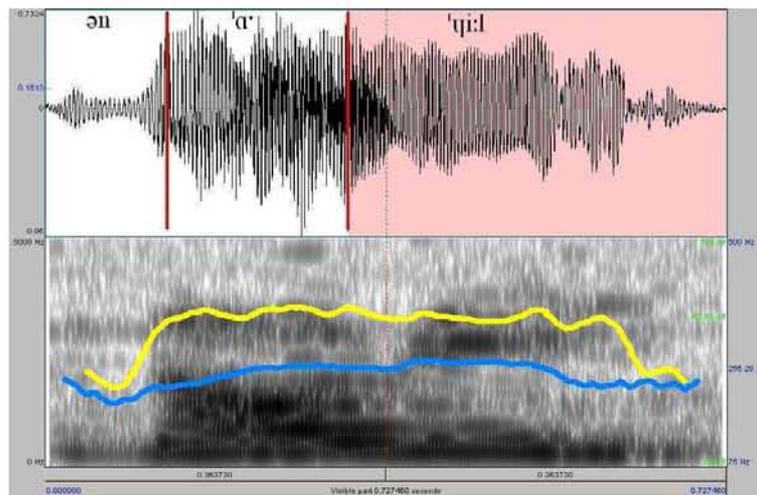
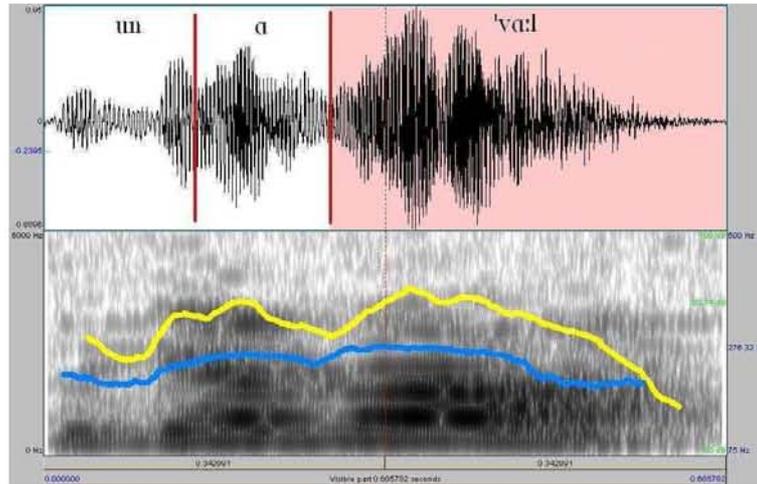
Dans chacun des discours, c'est le lien entre préalable et conséquence, présenté comme un enchaînement logique qui pose problème. Il y a dans les deux cas une forme d'injonction identitaire, qui aboutit à une vision parfois caricaturale des acteurs. Bien souvent, pour le discours engagé, tout Breton se devrait d'apprendre le breton s'il ne le sait pas encore et tout bretonnant devrait être naturellement un soldat de la cause des peuples opprimés. Dans le même temps, pour le discours dégage, généralement la langue bretonne ne peut être autre chose que ce qu'elle a été au cours des siècles passés : une langue de paysans ou de marins, pauvres et (aujourd'hui) âgés. Il serait illusoire de vouloir la transformer et l'idée même d'une telle modernisation de la langue serait étrangère aux bretonnants empiriques. Or bien que cette définition des locuteurs corresponde à la réalité statistiquement la plus courante, elle ne recouvre pas *toute* la réalité. Elle est de plus la conséquence d'un processus bien précis qui a été détaillé. Il me semble par conséquent inexact de dire que *les locuteurs natifs sont parfois des acteurs passifs du « renouveau » (...), mais qu'ils ne sont jamais activement impliqués dans ce processus (...)* (Barré 2007 p.220). Pour me limiter à ce que je connais, on trouve par exemple parmi les animateurs de *Radio Bro Gwened*, ou parmi les élèves de cours du soir associatifs de breton des *locuteurs natifs* qui ont bel et bien le désir de participer au renouveau. Si proportionnellement ils sont peu nombreux à s'impliquer dans les nouvelles modalités de la transmission du breton, c'est que beaucoup subissent toujours le poids de la disqualification de leur langue maternelle, qui leur fait ressentir comme vaine ou futile une telle entreprise. Mais il suffit parfois qu'une classe bilingue soit créée dans leur commune et accueille leurs petits-enfants pour qu'ils deviennent acteurs à leur tour. Il est vrai que le scepticisme se rencontre également, proportionnel à la qualité du breton des enseignants. Mais la campagne récente du Conseil Général du Finistère, incitant les grands-parents à devenir des « *passeurs du breton* », a ainsi souvent suscité une adhésion enthousiaste.

Le rôle de l'école est d'autant plus à souligner que celle-ci représente désormais pratiquement le seul moyen possible pour assurer la pérennité du breton. Pour autant, le pari est loin d'être gagné. Comme le remarque Broudic (1995 p.442), l'introduction d'une langue

à l'école est insuffisante pour garantir un changement dans le comportement linguistique de toute une population. Pour que les élèves qui apprennent le breton dès la classe maternelle se mettent à le pratiquer spontanément et en toutes circonstances, il faudrait plusieurs petites révolutions. On peut d'emblée en identifier au moins quatre. D'abord qu'ils développent une excellente maîtrise de la langue, comparable à leur aisance en langue maternelle. Ce qui est loin d'être général lorsque la langue n'est pratiquée que dans un cadre scolaire, mais qu'elle est absente de l'environnement extra-scolaire, en particulier dans les relations inter-enfants. Ensuite, que numériquement, les jeunes bretonnants soient plus présents à tous les niveaux de la société et apparaissent moins comme des îlots perdus dans un océan de français. Troisièmement, que la pratique du breton par les jeunes locuteurs ne soit pas assimilée à un comportement revendicatif, en rupture avec les aspirations de la population dans son ensemble. Quatrièmement enfin, que la pratique du breton ne soit pas non plus un enfermement onirique dans la répétition sans fin d'une culture traditionnelle archaïsante. Malgré son intérêt ethnographique, celui-ci serait impuissant à éviter la folklorisation. Le breton ne pourra continuer à être pratiqué que s'il sert à parler d'autre chose que de la Bretagne et des Bretons, s'il est au contraire un réel outil d'ouverture et d'intégration, au point même de susciter l'intérêt des immigrés par exemple. Ces points ne sont pas totalement irréalistes, mais le chemin est encore long avant que le breton ne (re)devienne une langue *normale*. Peut-être ne le sera-t-il d'ailleurs plus jamais tout à fait : en un sens le breton est voué à devenir une fiction communicationnelle, puisque tous ceux qui parlent ou parleront breton, parlent ou parleront également français, souvent bien mieux. Le danger est alors qu'il ne se désagrège en un ersatz de breton, perdant ses spécificités phonétiques et morphologiques. D'où le rôle d'études comme celle-ci pour contribuer à maintenir la mémoire du breton populaire. Même si l'avenir du breton est fragile, il existe donc bel et bien. Et pour en revenir à Malguénac, il suffirait qu'une classe bilingue y ouvre pour y donner au breton de nouvelles perspectives. Même s'il s'agirait d'un breton qui ne pourrait être exactement le même que celui décrit ici. La fin du breton *de Malguénac* ne signifie donc pas la fin du breton tout court.

Annexes

Analyses spectrales de trois exemples discutés au § 2.2.2.2 : en jaune, courbe d'intensité ; en bleu, courbe de hauteur. Dans le dernier exemple, la hauteur est liée à l'expressivité, elle ne joue pas de rôle dans la perception de l'accent.



Sources

ARCHIVES DEPARTEMENTALES DU MORBIHAN :

Dossier commune de Malguénac :

<i>Etats nominatifs des dénombrements de population : 1836</i>	3 ES 125-1
<i>1872</i>	3 ES 125-1
<i>1906</i>	3 ES 125-2
<i>1936</i>	2 MI R 8

Administration générale :

<i>Instructions pour les dénombrements de populations : 1872</i>	6 M 17
<i>1906</i>	6 M 26
<i>1936</i>	6 M31

Elections :

<i>Listes électorales XIX^e siècle</i>	3 MI 121
	3 MI 102

<i>Collège électoral du Morbihan, 1812</i>	3 M 29
<i>« « de l'arrondissement de Pontivy</i>	3 M 30

Affaires scolaires :

<i>Correspondance de l'inspection académique (XIX^e-XX^e siècles)</i>	T 1977
---	--------

Autres communes :

<i>Guern : dossier communal</i>	3 ES 76-2
<i>Etats nominatifs des dénombrements de 1836 à 1906</i>	6 M 110
<i>Etat nominatif du dénombrement de 1936</i>	2 MI R 4

Noyal-Pontivy :

<i>Etats nominatifs des dénombrements de 1836 à 1906</i>	6 M 204
<i>Etat nominatif du dénombrement de 1936</i>	2 MI 1 R 10

ARCHIVES COMMUNALES DE MALGUENAC :

Délibérations du conseil municipal (1800-1940)

Registres d'état-civil (naissances et mariages 1800-1906)

Matrice cadastrale : 1839
1935

Rôle des contributions personnelles et mobilières (XIX^e-XX^e siècles)

ARCHIVES DE L'EVECHE DE VANNES :

Archives conservées à l'Evêché

Etat nominatif des prêtres du diocèse (XIX^e siècle)

Archives conservées à la Maison diocésaine (Vannes)

Etat nominatif des prêtres du diocèse (XX^e siècle)

Bibliographie

- Adamczewski H & Keen D 1973. *Phonétique et phonologie de l'anglais contemporain*, Paris : A. Colin.
- Asselah Rahal S 2004. *Plurilinguisme et migration*, Paris : L'Harmattan.
- Auroux S 1998. « *Les enjeux de la linguistique de terrain* », *Langages* n° 129.
- Auzanneau M 1998. *La parole vive du Poitou, une étude sociolinguistique en milieu rural*, Paris : L'Harmattan.
- Babault S 2003. « *Plurilinguisme et tension identitaire chez les lycéens malgaches* », *Glottopol* n°2.
- Bachelard G 1938 [1999]. *La formation de l'esprit scientifique*, Paris : Vrin.
- Baggioni D 1980. « *La langue nationale : problèmes linguistiques et politiques* », *La Pensée* n°209.
1997. *Langues et nations en Europe*, Paris : Payot.
- Banniard M 1997. *Du latin aux langues romanes*, Paris : Nathan.
- Barbaud Ph 1997. « *La diglossie québécoise* », *Plurial* n°7 : *Canada et bilinguisme*.
- Barré R 2007. *Les langues celtiques, entre survivance populaire et renouveau élitiste ?*, Rennes : PUR.
- Baylon C 1996. *Sociolinguistique*, Paris : Nathan.
- Baylon C & Mignot X 1994. *La communication*, Paris : Nathan.
- Béaur G (éd.) 1998. *La terre et les hommes, France et Grande Bretagne. XVII^e-XVIII^e siècle*, Paris : Hachette, coll. Pluriel.
- Belz J 2000 a. « *Ethnographie du Morbihan* », in *Morbihan, encyclopédie Bonneton*, Paris : Bonneton.
- 2000 b. « *Langue bretonne et littérature vannetaise* » in *Morbihan, encyclopédie Bonneton*, Paris : Bonneton.
- Benot M 1985. « *Attitudes à l'égard de la langue bretonne* », *La Bretagne linguistique* n°3.
- Bernier G 1992. « *Phonologie du breton de Quiberon* », *La Bretagne linguistique* n° 8.
- Berstein S (éd.) 2003. *Les cultures politiques en France*, Paris : Seuil, coll. Points.
- Blanchet A & Gotman A 1992. *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*, Paris : Nathan.
- Blanchet Ph 1992. *Le Provençal, essai de description sociolinguistique et différentielle*, Louvain-la-Neuve : Peeters.
1994. « *Attitudes théoriques et pratiques à l'égard des langues populaires* », in *Comparatisme, mythologies, langages, mélanges offerts à C. Lévi-Strauss*, Bibliothèque des Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain n° 73.
1995. « *A propos de La pratique du breton de l'Ancien Régime à nos jours, de F. Broudic* », *La linguistique* n° 31.
- 1997 a. « *Pratiques linguistiques et sentiment d'appartenance dans le pays de Retz* », in *Cahiers de sociolinguistique* n°2-3, P.U.R.
- 1997 b. « *Constitution d'un « jargon » et contacts de langues, données et réflexions sur le parler de la communauté française de Kano (Nigéria)* », *Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain* n° 23.
2000. *La linguistique de terrain, méthode et théorie*, Rennes : PUR.
2004. « *L'identification sociolinguistique des langues et des variétés linguistiques : pour une analyse complexe du processus de catégorisation fonctionnelle* », *MIDL*.
- Blanchet Ph & de Robillard D 2003. *Langues, contacts, complexité*, *Cahiers de sociolinguistique* n° 8, Rennes : P.U.R.

- Bouffartigue P (éd.) 2004. *Le retour des classes sociales : inégalités, dominations, conflits*, Paris : La Dispute.
- Bourdieu P 2001. *Langage et pouvoir symbolique*, Paris : Seuil.
2002. *Le bal des célibataires*, Paris : Seuil.
- Boyer H (éd.) 1996. *Sociolinguistique, territoire et objet*, Lausanne : Delachaux et Niestlé.
2001. *Introduction à la sociolinguistique*, Paris : Dunod.
- Braudel F 1963 [1993]. *Grammaire des civilisations*, Paris : Champs-Flammarion.
- Brékilien Y 1966 [1994]. *Les paysans bretons au XIX^e siècle*, Paris : Hachette.
- Breton R 1976. *Géographie des langues*, Paris : PUF Que sais-je ?
- Broudic F 1995. *La pratique du breton de l'Ancien Régime à nos jours*, Rennes : PUR.
- Brunel C 1994. « Vie religieuse, politique et culturelle de 1918 à 1945 », in *Histoire de la Bretagne et des pays celtiques t. 5*, Morlaix : Skol Vreizh.
- Bruni F 1984. « Profilo dell'Italia dialettale », in *L'italiano*, Turin : Utet.
- Builles J-M 1998. *Manuel de linguistique descriptive, le point de vue fonctionnaliste*, Paris : Nathan.
- Burguière A 1975. *Bretons de Plozévet*, Paris : Flammarion.
- Cadic F 1902-1905 [2002]. *Çà et là à travers la Bretagne*, Rennes : Terre de Brume & Presses Universitaires de Rennes.
- Calvet L J 1974 [2002]. *Linguistique et colonialisme*, Paris : Payot.
1993. *La sociolinguistique*, Paris : PUF Que sais-je ?
1999. « Aux origines de la sociolinguistique, la conférence de sociolinguistique de l'UCLA », *Langage et société* n° 88.
2004. *Essais de linguistique : la langue est-elle une invention des linguistes ?* Paris : Plon.
- Calvet L J & Dumont P (éd.) 1999. *L'enquête sociolinguistique*, Paris : L'Harmattan.
- Canevet C 1994. « L'agriculture et la paysannerie de 1914 à 1945 », in *Histoire de la Bretagne et des pays celtiques t. 5*, Morlaix : Skol Vreizh.
- Canut C 2000. « De la sociolinguistique à la sociologie du langage : de l'usage des frontières », *Langage et société* n° 91.
- Châlons (de) P 1723 [1996]. *Dictionnaire Breton-François du diocèse de Vannes*, Saint Brieuc : Skol.
- Chalmers A 1991. *La fabrication de la science*, Paris : La découverte.
- Champagne P 2002. *L'héritage refusé : la crise de la reproduction sociale de la paysannerie française 1950-2000*, Paris : Seuil.
- Charle C 1991. *Histoire sociale de la France au XIX^e siècle*, Paris : Seuil.
- Chaurand J 1972. *Introduction à la dialectologie française*, Paris : Bordas.
1999 a. « L'essor de la dialectologie », in Antoine G & Martin R *Histoire de la langue française*, Paris : CNRS.
1999 b. *Nouvelle histoire de la langue française*, Paris : Seuil.
- Chédeville A & Croix A 1993. *Histoire de la Bretagne*, Paris : PUF Que sais-je ?
- Chevillet F 1991. *Les variétés de l'anglais*, Paris : Nathan.
- Chomsky N 1968 [2001]. *Le langage et la pensée*, Paris : Payot.
- Chunbow B S & Bobda A S 2000. « French in West Africa : a Sociolinguistic Perspective », *International Journal of the Sociology of Language* n° 141.
- Coco F 1982. *Introduzione allo studio della dialettologia italiana*, Bologne, Pàtron Editore.
- Cohen M 1956. *Pour une sociologie du langage*, Paris : Albin Michel.
- Costaouec D 2002. *Quel avenir pour le breton populaire ?*, Brest : Brud Nevez.
- Courpasson D 2000. *L'action contrainte. Organisations libérales et domination*, Paris : PUF.

- Creston RY 1953-61 [1993]. *Le costume breton*, Paris-Spezet : Champion-Coop Breizh.
- D'Arbois de Jubainville 1870. « *Etude phonétique sur le breton de Vannes* », *Revue Celtique* n°1.
- Déguignet J M 1904 [1998]. *Mémoires d'un paysan bas-breton*, Le Relecq-Kerhuon :An Here.
- De Houwer A 2000. « *Children's Linguistic Environments: A first Impression* », in *From sound to Sentence*, Groningen : Centre for Language and Cognition.
- Delattre P 1966. « *Les Dix Intonations de base du français* », *French Review* n° 40-1.
1967. « *La nuance de sens par l'intonation* », *French Review* n° 41-3.
- Deliège R 1992. *Anthropologie sociale et culturelle*, Bruxelles : De Boeck.
- Denez P 1972. « *Au sujet d'une analyse structurale des parlers bretons* », *Etudes Celtiques* n°13.
1977 « *Etude structurale d'un parler : Le breton de Douarnenez* », (Thèse) Rennes : U.H.B.
- De Swaan A 2007. « *Le sentimentalisme des langues* », in *Politiques et usages de la langue en Europe*, Paris : Maison des Sciences de l'Homme.
- Devoto G & Giacomelli G 1972. *I dialetti delle regioni d'Italia*, Florence : Sansoni.
- Dorian N 1981. *Language Death : The Life Cycle of a Scottish Gaelic Dialect*, Philadelphie : University of Pennsylvania Press.
- Dressler W 1974. « *Essai sur la stylistique phonologique du breton* », *Etudes Celtiques* n°14.
- Duby & Wallon (éd.) 1977. *Histoire de la France rurale*, Paris : Seuil.
- Duchet J-L 1981. *La phonologie*, Paris : P.U.F. Que sais-je ?
- Ducrot O & Schaeffer J-M 1995. *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris : Seuil.
- Duran J 1995. « *Some Reflections on the Notions of Speech Community and Diffusion of Linguistic Traits* », *Journal of Celtic Linguistics* n° 4.
- Elégoët F 1986. « *Langue bretonne, langue stigmatée* », in collectif, *Permanence de la langue bretonne, de la linguistique à la psychanalyse*, Rennes : Institut culturel de Bretagne.
- Elégoët L 1981. *Saint Méen, vie et déclin d'une civilisation paroissiale dans le Bas-Léon*, Paris : Anthropos.
- Ernault E 1902. « *Etude sur les dialectes bretons* », introduction à Guillevic & Le Goff (1902).
1919 [1991]. *Dictionnaire breton-français du dialecte de Vannes*, Brest : Brud Nevez.
- Essono J-M 1998. *Précis de linguistique générale*, Paris : L'Harmattan.
- Even A 1987-90 (reprint) *Istor ar yezhoù keltiek*, Lesneven : Hor Yezh.
- Evenou Y 1985. « *Opposition de longueur vocalique et formes canoniques dans le breton de Lanvégen* », *La Bretagne linguistique* n°1.
1996. « *Description phonologique du breton de Lanvenegen* », *Klask* n°3.
- Falc'hun F 1943. « *Kemmaduriou kensonennou ar brezoneg* », *Sav* n° 27.
1951. *Le système consonantique du breton*, Rennes : Plihon.
1962. « *Le breton, forme moderne du gaulois* », *Annales de Bretagne* LXIX.
1963. *Histoire de la langue bretonne d'après la géographie linguistique*, Paris : PUF.
1965. « *L'énergie articulatoire des occlusives* », *Phonetica* n° 13.
1979. *Nouvelle méthode de recherche en toponymie celtique*, Bourg Blanc : Editions armoricaines.
1981. *Perspectives nouvelles sur l'histoire de la langue bretonne*, Paris : Union générale d'éditions.

1985. « *La structure linguistique du domaine bretonnant* », *La Bretagne linguistique* n° 1.
- Favereau F 1984. « *Langue quotidienne, langue technique et langue littéraire dans le parler et la tradition orale de Poullaouen* », (Thèse d'Etat) Rennes : U.H.B.
- 1992 a. « *Emprunts français dans un parler breton de Haute Cornouaille : Poullaouen* », *Etudes Celtiques* n° 24.
- 1992 b. *Dictionnaire du breton contemporain*, Morlaix : Skol Vreizh.
1993. *Bretagne contemporaine*, Morlaix : Skol Vreizh.
1996. « *Le breton des chants recueillis par Yann-Fañch Kemener* », in *Carnets de route de Yann-Fañch Kemener*, Morlaix : Skol Vreizh.
1997. *Grammaire du breton contemporain*, Morlaix : Skol Vreizh.
2000. « *Evolution of Bilingual Education in Brittany* », Donostia : Ikastaria 12/Cuarnedos de Educacion.
- Ferguson Ch 1959. « *Diglossia* », *Word* n°15-2.
- Ferréol G & Noreck JP 1989. *Introduction à la sociologie*, Paris : Armand Colin.
- Ferry M P 1970. « *Sapir et l'ethnolinguistique* », *Langages* n° 18.
- Feuillard C 2001. « *Le fonctionnalisme d'André Martinet* », *La linguistique* n°37.
- Fishman J 1967. « *Bilingualism with and without Diglossia ; Diglossia with and without Bilingualism* », *Journal of Social Issues* n°23-2.
- Fleuriot L 1964 a. *Dictionnaire des gloses en vieux-breton*, Paris : Klincksieck.
- 1964 b. *Le vieux-breton, éléments d'une grammaire*, Paris : Klincksieck.
1980. *Les origines de la Bretagne*, Paris : Payot.
- Floquet Ch 1996. *Malguénac à travers les siècles*, Malguénac : Les amis de la lecture.
- Fossat J-L & Philips D 1976. *Micro-dialectologie et dialectométrie des Pyrénées gasconnes*, Toulouse : Université Toulouse-Le Mirail.
- Fourez G 2003. *Apprivoiser l'épistémologie*, Bruxelles : de Boeck.
- Francescato G 1964. « *Dialect Borders and Linguistic Systems* », in *Proceedings of the Ninth International Congress of Linguists*, La Hague : Mouton.
- Fuchs C & Le Goffic P 1992. *Les linguistiques contemporaines*, Paris : Hachette.
- Gagnepain J 1994. *Leçons d'introduction à la théorie de la médiation*, Louvain : Peeters/Bibliothèque des cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain (Anthropo-logiques n°5).
- Galand L 1968. « *Timbre et longueur : les oppositions de voyelles dans une variété bourguignonne du français* », *Word* n° 24.
- Gardy Ph & Lafont R 1981. « *La diglossie comme conflit : l'exemple occitan* », *Langages* n°61.
- Gillis S & Sandra D 2000. « *The influence of Spelling Rules on Phonology* », in *From sound to Sentence*, Groningen : Centre for Language and Cognition.
- Goebel H 1983. « *Parquet polygonal et treillis triangulaire, les deux versants de la dialectométrie interponctuelle* », *Revue de linguistique romane* n° 47.
2000. « *Langues standards et dialectes locaux dans la France du Sud-Est et l'Italie septentrionale sous le coup de l'effet frontière : une approche dialectométrique* », *International Journal of the Sociology of Language* n°145.
- Goeman T 1988. « *Dialectes et jugements subjectifs des locuteurs* », in *Espaces romans, mélanges offerts à G. Tuaille*, Grenoble : Ellug.
- Gourmelon Y 1977. « *Quelques données quantitatives sur les différences dialectales du vocabulaire breton* », *Skol Vreizh* n° 50.
- Guelpa P 1997. *Introduction à l'analyse linguistique*, Paris : Armand Colin.

- Guillevic A & Le Goff P 1902. *Grammaire bretonne du dialecte de Vannes*, (rééd 1986)
Brest : Ar Skol Vrezoneg-Emgleo Breiz.
1924. *Vocabulaire breton-français et français-breton*, Vannes :
Lafolye.
- Guillou A 1998. « *Les femmes et le breton* », La Bretagne linguistique n°11.
- Guiraud P 1971. *Patois et dialectes français*, Paris : PUF, Que sais-je ?
- Gumperz J 1964. « *Hindi-Punjabi Code-switching in Delhi* », in *Proceedings of the Ninth International Congress of Linguists*, The Hague : Mouton & co.
1989. *Sociolinguistique interactionnelle*, Paris : L'Harmattan.
- Gutton J-P 1979. *La sociabilité villageoise dans la France d'Ancien Régime*, Paris :
Hachette.
- Guyonvarc'h CJ 1973-1975. « *Dictionnaire étymologique du breton ancien, moyen et moderne* », Celticum n°27, supplément à OGAM-Tradition celtique.
- Hagège C 1976. *La grammaire générative, réflexions critiques*, Paris : PUF.
2000. *Halte à la mort des langues*, Paris : Odile Jacob.
- Hamel R H 1997. « *Linguistic Human Rights in a Sociolinguistic Perspective* », International Journal of the Sociology of Language n° 127.
- Hammer F 1969. « *Der bretonische Dialekt von Plouharnel* », (Thèse) Kiel.
- Hansen A B 1998. « *Les voyelles nasales du français parisien moderne, aspects linguistiques, sociolinguistiques et perceptuels des changements en cours* », Etudes romanes n°40.
- Haudebourg G 1998. *Mendiants et vagabonds en Bretagne au XIXe siècle*, Rennes : PUR.
- Hélias P J 1975. *Le cheval d'orgueil*, Paris : Plon.
1990. *Le quêteur de mémoire*, Paris : Plon.
- Hemon R (éd) 1956. *Christmas Hymns in the Vannes Dialect of Breton*, Dublin : Dublin Institute for Advanced Studies.
1975. *A Historical Morphology and Syntax of Breton*, Dublin : Dublin Institute for Advanced Studies.
- Hempel C 1966. *Eléments d'épistémologie*, Paris : A. Colin.
- Héran F 1993. « *L'unification linguistique de la France* », Populations et société n°285.
- Héran F, Filhon A & Deprez C 2002. « *La dynamique des langues en France au fil du XX^e siècle* », Populations et sociétés n°376.
- Hersart de la Villemarqué T 1847 [1977]. *Essai sur l'histoire de la langue bretonne*, Paris : Union générale d'éditions.
- Hinskens F & al. 2000. « *Merging and drifting apart. Convergence and Divergence of Dialects across Political Borders* », International Journal of the Sociology of Language n° 145.
- Huck D & Blanchet Ph. (éd.) 2004. *Minorations, minorisations, minorités : études exploratoires*, Cahiers de sociolinguistique n°10, Rennes : P.U.R.
- Hudson A 2002. « *Outline of a Theory of Diglossia* », International Journal of the Sociology of Language n°157.
- Humphreys H L 1972. « *Les sonnantes fortes dans le parler haut-cornouaillais de Bothoa* », Etudes Celtiques n°13.
1995. *Phonologie et morphosyntaxe du parler breton de Bothoa*, Brest : Ar Skol Vrezoneg-Emgleo Breiz.
- Ivic P 1964. « *Structure and Typology of Dialectal Differentiation* », in *Proceedings of the Ninth International Congress of Linguists*, The Hague : Mouton & co.

- Jackson K H 1960. « *The Phonology of the Breton Dialect of Plougrescant* », *Etudes Celtiques* n° 9.
1967. *A Historical Phonology of Breton*, Dublin : Dublin Institute for Advanced Studies.
- Jucquois G 1997. « *Langage, sujet et lien social* », *Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain* n° 23 3-4.
- Kálmán B 1964. « *Remarques sur quelques isoglosses dialectales* », in *Proceedings of the Ninth International Congress of Linguists*, The Hague : Mouton & co.
- Kergoat L 1996. « *Yezh ar c'hanaouennoù pobl* », *Klask* n°3.
- König W 1978. *Atlas zur Deutsche Sprache*, Munich : Deutscher Taschenbuch Verlag.
- Krier F 1997. « *Rapports entre le franco-provençal et le français dans le Valais* », *Cahiers de sociolinguistique* n° 2-3, P.U.R.
- La Boétie E (de) 1576 [2001]. *Discours de la servitude volontaire*, Paris : Droz.
- Labov W 1972 [trad. 1976]. *Sociolinguistique*, Paris : Editions de Minuit.
- Laburthe-Tolra P & Warnier J-P 1993. *Ethnologie, anthropologie*, Paris : PUF.
- Lachiver M 1997. *Dictionnaire du monde rural*, Paris : Fayard.
- Lacks B 1984. « *Le champ de la sociolinguistique française de 1968 à 1983, production et fonctionnement* », *Langue française* n° 63.
- Lafont R 1971. « *Un problème de culpabilité sociologique : la diglossie franco-occitane* », *Langue française* n° 9.
1997. *Quarante ans de sociolinguistique à la périphérie*, Paris : L'Harmattan.
1998. « *Langues en contact / langues en conflit ; trente ans de sociolinguistique périphérique : cinq concepts revisités* », *La Bretagne linguistique* n°12.
- Lagrée M 1992. *Religion et culture en Bretagne 1850-1950*, Paris : Fayard.
- Lalonde M 1997. *Comprendre la société*, Rennes : PUR.
- Lambert P Y 1981. *Les littératures celtiques*, Paris : PUF Que sais-je ?
- Laplantine F. 2001. *L'anthropologie*, Paris : Payot et Rivages.
- Laurent D 1989. *Aux sources du Barzaz Breiz*, Douarnenez : Ar Men.
- Le Barzic E 1975. *Mûr-de-Bretagne et sa Région*, Quimper : Nature et Bretagne.
- Le Besco P 1991. « *Le breton de Belle-Ile-en-Mer, quelques caractéristiques* », *La Bretagne linguistique* n° 7.
1996. « *Le breton de St Gildas de Rhuys* », *Etudes Celtiques* n° 32.
2001. « *Relevé des caractéristiques morphologiques du dialecte dit "vannetais"* », in *Trajedi Santez Julit ha Sant Sir he mab*, Brest : Ar skol vrezoneg/Emgleo Breiz.
- Le Boëtté I 2003. « *Langue bretonne et autres langues : pratique et transmission* », *Octant* n°92.
- Le Bouëdec G (éd.) 1994. *Le Morbihan de la Préhistoire à nos jours*, Saint Jean d'Angely : Bordessoules.
- Le Clerc de la Herverie J 1983. « *Le breton de Noyal-Pontivy* », *Dastum* n° 7.
- Le Coadic R 1991. *Campagnes rouges de Bretagne*, Morlaix : Skol Vreizh.
1998. *L'identité bretonne*, Rennes : Terre de Brumes.
2004. « *Modernité aiguë et minorité* », in Dugalès N, Le Coadic R & Patez F
2004. *Et la Bretagne ?*, Rennes : PUR.
- Le Dû J 1985. « *Dialectologie et géographie linguistique de la Basse-Bretagne* », *La Bretagne linguistique* n° 1.
1989. « *Anthroponymie et dialectologie* », in *Espaces romans, mélanges offerts à G. Tuaille*, Grenoble : Ellug.

1995. « *Rapports entre breton, roman et français* », Mélanges offerts à René Lepelletier, Cahier des Annales de Normandie n° 26.
1996. « *La situation sociolinguistique de la Basse-Bretagne* », in *Langues et parlers de l'Ouest*, Cahiers de sociolinguistiques n°1.
1997. « *La dispersion du groupe des atlas et l'avenir de la géographie linguistique* », Le français moderne n° 1-97 LXV.
2001. *Nouvel atlas linguistique de la Basse-Bretagne*, Brest : C.R.B.C./Université de Bretagne Occidentale.
- Le Dû & al. 1999. « *L'interprétation des données* », Géolinguistique n°8.
- Le Dû J & Blanchard N (éd.) 2004. *Dialectologie et géolinguistique*, La Bretagne linguistique n° 13 (numéro thématique).
- Le Dû J & Le Berre Y 1990. « *Le contact de langues en Bretagne, un pseudo-conflit* », Bruxelles : Association belge de linguistique appliquée.
1992. « *Celtique, latin et roman : approche lexicale du Mirouer de la mort* », Etudes Celtiques n°24.
1993. « *Etats d'insécurité* », in *L'insécurité linguistique dans les communautés francophones périphériques, Actes du colloque de Louvain*, Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain n° 19 3-4.
1996. « *Parité et disparité : Sphère publique et sphère privée de la parole* », La Bretagne linguistique n°10.
- 1998 a. « *Faits de langue, faits de société* », La Bretagne linguistique n°11.
- 1998 b. « *Y a-t-il une exception sociolinguistique française ?* », La Bretagne linguistique n°12.
- Le Dû J, Le Berre Y & Brun-Trigaud G 2005. *Lectures de l'Atlas linguistique de la France, du temps dans l'espace*, Paris : Editions du CTHS.
- Le Goff P 1924 [1986]. « *Petite histoire littéraire du dialecte de Vannes* », in *Œuvres de Pierre Le Goff*, Rennes : Skol Uhel ar Vro.
- Le Goff TJA 1989. *Vannes et sa région, ville et campagne dans la France d'Ancien Régime*, Loudéac : Yves Salmon.
- Legrand J 1980. « *Classes et rapports sociaux dans la détermination du langage* », La Pensée n°209.
- Le Mené J-M 1888. *Histoire du diocèse de Vannes*, Vannes : Lafolye.
- Le Pipec E 2000. *Le breton de Malguénac*, Lannion : Hor Yezh.
2003. « *En ul lenn Atlas Nevez Breizh Izel* », Hor Yezh n° 235.
- 2004 a. « *Lecture critique du NALBB* », in Le Dû & Blanchard 2004.
- 2004 b. « *Les schémas accentuels en breton du sud-est* », Mémoire de DEA, Rennes : U.H.B.
2005. « *Monet en-dro an taolioù-mouezh e brezhoneg Malgeneg* », Hor Yezh n°243.
- 2008 a. « *A propos des dialectes du breton, et du vannetais en particulier* », Cahiers du CRBC-Rennes 2 (à paraître).
- 2008 b. « *La phrase négative en breton : de la phonologie à la syntaxe* », La Bretagne Linguistique n°14 (à paraître).
- Le Roux P 1924-63. *Atlas linguistique de la Basse-Bretagne*, Rennes : Plihon & Hommay.
- Leguay J-P (éd.) 1988. *Histoire de Vannes et de sa région*, Toulouse : Privat.
- Leray C 1997. « *Histoires de vie et dynamique sociolinguistique du gallo* », in *Cahiers de sociolinguistique* n°2-3, P.U.R.
- Lévi-Strauss C 1958 [1985]. *Anthropologie structurale*, Paris : Plon.

- L'Hourre R 1998. « *Le changement de langue (en Basse-Bretagne) : pour une approche centrée sur le sujet parlant* », La Bretagne linguistique n°11.
- Luco Abb. 1908. **Pouillé historique de l'ancien diocèse de Vannes**, Vannes : Galles.
- Mackey W 1997. « *Les dimensions du bilinguisme canadien* », Plurial n°7, *Canada et bilinguisme*.
- Mahuas J 1965. « *Le concours pour l'obtention des cures dans le diocèse de Vannes au XVIII^e siècle* », Mémoires de la société d'histoire et d'archéologie de Bretagne n° XLV.
- Malmberg B 1954. **La phonétique**, Paris : P.U.F. Que sais-je ?
- Malte-Brun VA 1882 [1986]. **Le Morbihan**, Paris : Le bastion.
- Manzano F 1997. « *Le gallo à la fin du XXe siècle : mythes, réalités et perspectives* », in **Vitalité des parlers de l'Ouest et du Canada francophone**, Cahiers de sociolinguistique n° 2-3 (Presses Universitaires de Rennes).
2003. « *Un siècle d'atlas linguistiques et d'études de géographie linguistique* », notice d'exposition à l'Université Rennes 2, Fête de la Science 2003.
- Marcellesi J-B 1975. « *L'enseignement des langues régionales* », Langue française n°25.
- 1980 a. « *De la crise de la linguistique à la linguistique de la crise : la sociolinguistique* », La Pensée n° 209.
- 1980 b. « *Bilinguisme, diglossie, hégémonie : problèmes et tâches* », Langages n°61.
1986. « *La sociolinguistique en France aujourd'hui : les tendances et les équipes* », La Bretagne linguistique n°2.
- Marcellesi J-B & al. 2003. **Sociolinguistique : épistémologie, langues régionales, polynomie**, Paris : L'Harmattan.
- Marcellesi J-B & Gardin B 1974. **Introduction à la sociolinguistique : la linguistique sociale**, Paris : Larousse.
- Marchello-Nizia C 1995. **L'évolution du français**, Paris : Colin.
- Martin P 2004. « *Intonation de la phrase dans les langues romanes : l'exception du français* », Langue française n°141.
- Martinet A 1960. **Eléments de linguistique générale**, Paris : Colin.
1988. « *Où commencent les structures syllabiques de Haute-Maurienne ?* », in **Espaces romans, mélanges offerts à G. Tuaillon**, Grenoble : Ellug.
1989. **Fonction et dynamique des langues**, Paris : Colin.
- 1990 a. « *La synchronie dynamique* », La linguistique n°26.
- 1990 b. « *Changement linguistique ou fonctionnement du langage ?* » La linguistique n°26.
- Mc Kenna M 1976. « *The Breton of Guémené-sur-Scorff* », Zeitschrift für Celtische Philologie n°35.
- Mévellec F 1973. **Le combat du paysan breton à travers les siècles**, Morlaix : chez l'auteur.
- Moeschler J & Auchlin A 1997. **Introduction à la linguistique contemporaine**, Paris : Armand Colin.
- Moise C 1997. « *Dénomination et sentiments d'appartenance chez les Franco-Ontariens de Sudbury* », in **Vitalité des parlers de l'Ouest et du Canada francophone**, Cahiers de sociolinguistique n° 2-3 (Presses Universitaires de Rennes).
- Monnier J 1994. **Le comportement politique des Bretons**, Rennes : PUR.
- Moreau M L (éd.) 1997. **Sociolinguistique, les concepts de base**, Sprimont : Mardaga.
- Morin E 1967. **Commune en France, la métamorphose de Plozévet**, Paris : Fayard.
1990. **Science avec conscience**, Paris : Seuil, coll. Points.
1994. **Sociologie**, Paris : Seuil, coll. Points.
- Moulin A 1988. **Les paysans dans la société française**, Paris : Seuil.

- Mounin G 1968. *Clefs pour la linguistique*, Paris : Seghers.
- Mucchielli A 1996. *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*, Paris : A. Colin.
- Neveu F 2000. *Lexique des notions linguistiques*, Paris : Nathan.
- Nizet J & Rigaux N 2005. *La sociologie de Erving Goffman*, Paris : La Découverte.
- Ogée 1843 [1979]. *Dictionnaire historique et géographique de la province de Bretagne*, Mayenne : J. Floch.
- Paveau M-A & Sarfati G-E 2003. *Les grandes théories de la linguistique*, Paris : Armand Colin.
- Pelletier Y (éd.) 1990. *Histoire générale de la Bretagne et des Bretons*, Paris : Nouvelle librairie de France.
- Perrot J 1953. *La linguistique*, Paris : P.U.F. Que sais-je ?
- Petyt K M 1980. *The study of Dialect*, Londres : A. Deutsch.
- Pierre P 2001. *Les Bretons et la République*, Rennes : PUR
- Pilch H 1986. « *L'accentuation de la langue bretonne* », La Bretagne linguistique n° 2.
1990. « *L'intonation de la langue bretonne* », La Bretagne linguistique n° 6.
1998. « *L'accentuation comparée des langues celtiques* », Journal of Celtic Linguistics n° 7.
- Ploneis J-M. 1983. *Le parler de Berrien*, Paris : S.E.L.A.F.
- Plourin J-Y 1985. « *L'accentuation en Haute Cornouaille et en Bas Vannetais* », La Bretagne linguistique n°1.
- Pop S 1950. *La dialectologie, aperçu historique et méthodes d'enquêtes linguistiques*, Louvain : Chez l'auteur.
- Pottier B 1970. « *Le domaine de l'ethnolinguistique* », Langages n°18.
- Poulet D 2005. « *Le dialecte picard hier et aujourd'hui* », Les langues modernes n°4-2005.
- Prémel G 1995. « *Anamnèse d'un dommage, ou comment le français est venu aux Bretons* », Langage et société n°72.
- Prudent L-F 1980. « *Les processus de la minoration linguistique : un coup d'œil à la situation antillaise et à la créolistique* », La Pensée n°209.
- Puren L 2003. « *Pédagogie, idéologie et politique linguistique. L'exemple de la méthode Carré appliquée à la francisation de la Bretagne à la fin du XIX^e siècle* », Glottopol n° 1.
- Raude A J 1989. « *La palatalisation des consonnes vélaires en breton et en britto-roman* », La Bretagne linguistique n° 5.
- Ravier F X 2000. « *Les atlas linguistiques régionaux* », in Antoine G & Cerquiglini B : *Histoire de la langue française, 1945-2000*, Paris : CNRS.
- Rohou J 2005. *Fils de ploucs*, Rennes : Ed. Ouest-France.
2007. *Fils de ploucs, tome 2*, Rennes : Ed. Ouest-France.
- Rolland P 1994. *Atlas linguistique de la région de Pontivy*, Brest : Ar Skol Vreizh.
- Rossi M 1999. *L'intonation : le système du français*, Paris : Ophrys.
- Savidan P 2002. « *La reconnaissance des identités culturelles comme enjeu démocratique* », in Le Coadic R (éd.) 2002. *Identités et démocratie*, Rennes : PUR.
- Sapir E 1921 [2001]. *Le langage*, Paris : Payot.
- Saussure F (de) 1916 [1995]. *Cours de linguistique générale*, Paris : Payot.
- Sauzet P 1989. « *La diglossie : conflit ou tabou ?* », La Bretagne linguistique n°5.
- Schläpfer R (éd.) 1985. *La Suisse aux quatre langues*, Genève : Zoé.
- Schoell F 1936. *La langue française dans le monde*, Paris : Bibliothèque du français moderne.
- Séguy J 1971. « *La relation entre la distance spatiale et la distance lexicale* », Revue de linguistique romane n° 35.

- Siegfried A 1913 [1995]. *Tableau politique de la France de l'Ouest*, Paris : Imprimerie Nationale Editions.
- Singly F (de) 2000. *L'enquête et ses méthodes : le questionnaire*, Paris : Nathan.
- Sjoberg A F 1964. « *Writing, Speech and Society, Some Changing Inter-relationship* », in *Proceedings of the Ninth International Congress of Linguists*, La Hague : Mouton & co.
- Stevanovitch C 1997. *Manuel d'histoire de la langue anglaise*, Paris : Marketing.
- Tabouret-Keller A 1982. « *Entre bilinguisme et diglossie, du malaise des cloisonnements universitaires au malaise social* », *La linguistique* n°18-1.
- Thibault E 1914. « *Notes sur le parler breton de Cléguérec* », *Revue Celtique* n°35.
- Thiesse AM 2001. *La création des identités nationales*, Paris : Seuil.
- Todd E 1990. *L'invention de l'Europe*, Paris : Seuil.
- Trepos P 1960 [1990]. *Enquête sur le vocabulaire breton de la ferme*, Brest : Brud Nevez.
- Trudgill P 1994. *Dialect*, Londres & New York : Routledge.
- Trudgill P & Hannah J 1982. *International English*, Londres : Edward Arnold.
- Tuaille G 1976. *Comportements de recherche en dialectologie française*, Paris : CNRS.
- Vallée E 1986. *Communes bretonnes et paroisse d'Armorique*, Brasparts : Beltan.
1995. *Diazezou Studi Istorel an Anviou-parrez*, Le Relecq-Kerhuon : An Here.
- Varro G 1999. « *Sociolinguistique ou sociologie du langage, toujours le même vieux débat ?* » *Langage et société* n° 88.
- Vetter E 1999. *Plus de breton ? Conflit linguistique en Bretagne rurale*, Le Relecq-Kerhuon : An Here.
- Viaut A 2004. « *La frontière linguistique de la ligne à l'espace : éléments pour une schématisation* », *Glottopol* n°4.
- Wakelin M 1972. *English Dialects : an Introduction*, Londres : Athlone Press.
- Waquet F 1998. *Le latin ou l'empire d'un signe*, Paris : Albin Michel.
- Weber E 1976. *La fin des terroirs* [2005. *La France de nos aïeux*, Paris : Fayard]
- Weber M 1919 [1959]. *Le savant et le politique*, Paris : Seuil.
- Winkin Y 1996. *Anthropologie de la communication*, Paris : Seuil, coll. Points.

Table des matières

Introduction	13
1 – Théorie	17
1.1 – Epistémologie	17
1.1.1 – <i>Comment s’élabore le savoir</i>	17
1.1.1.1 - <i>La science classique</i>	17
1.1.1.2 - <i>Critiques : la science comme produit humain</i>	18
La faculté humaine de connaissance	18
Le conditionnement théorique	19
Le conditionnement sociologique	20
Le projet individuel	21
1.1.2 – <i>Validité du discours scientifique</i>	22
1.1.2.1 - <i>Relativité n’est pas illusion</i>	22
La science s’appuie sur des faits	22
La science est toujours en mouvement	23
Distinguer science et pseudo-science	24
1.1.2.2 – <i>Définir la science</i>	24
Le paradoxe du discours scientifique	25
Science et croyance	25
1.1.2.3 - <i>Scientificité et sciences humaines</i>	26
La spécificité de l’objet	26
L’objet détermine la méthode	27
1.1.3 – <i>Discours et idéologies</i>	28
1.1.3.1 – <i>Ce qu’est une idéologie</i>	28
1.1.3.2 – <i>Omniprésence des idéologies</i>	29
1.1.3.3 – <i>Des choix salutaires à assumer</i>	29
1.2 – Méthodologie	30
1.2.1 – <i>Quelques principes directeurs</i>	31
1.2.1.1 - <i>Les méthodes hypothético-déductives</i>	31
Le structuralisme	31
Le générativisme	32
1.2.1.2 – <i>Les méthodes empirico-inductives</i>	34
Critique du formalisme	34
La sociolinguistique	35
Position de la linguistique française	36
Le fonctionnalisme	37
1.2.1.3 - <i>Explorer d’autres dimensions des sciences humaines</i>	39
La méthode de la complexité	39
Le paradigme compréhensif	41
1.2.2 – <i>Une approche pluri-angulaire</i>	43
1.2.2.1 – <i>Complémentarité des démarches</i>	43
1.2.2.2 – <i>Les disciplines mobilisées</i>	44
L’interdisciplinarité	44
Le pôle socio-historique	45
Le pôle ethnographique	47
1.2.2.3 – <i>Problème : l’insécurisation de l’objet</i>	50

1.3 – Ethique	52
1.3.1 – <i>La place de l’informateur</i>	52
1.3.1.1 – <i>Transformer des sujets en objets ?</i>	52
1.3.1.2 – <i>Que faire du savoir</i>	53
<i>Les pièges du discours scientifique</i>	53
<i>Pour un interventionnisme bien compris</i>	54
1.3.2 – <i>Parcours personnel</i>	55
2 – Description	58
2.1 - Présentation	58
2.1.1 – <i>Le corpus principal</i>	60
2.1.2 – <i>Les informateurs</i>	62
2.2 - Approche interne	66
2.2.1 - <i>Le système phonologique</i>	66
2.2.1.1 - <i>Vocalisme</i>	66
Voyelles orales	67
<i>Oppositions de longueur</i>	67
<i>Série antérieure, voyelles brèves</i>	68
<i>Série antérieure, voyelles longues</i>	71
<i>Séries postérieures</i>	73
<i>Voyelles centrales</i>	74
<i>Synthèse phonologique</i>	75
Voyelles nasales	75
Semi-voyelles	76
2.2.1.2 - <i>Quelques faits de consonantisme</i>	77
Généralités	77
Palatalisations	78
Rhotacisme	82
2.2.2 - <i>L’accent : de la phonologie à la phonétique et retour</i>	86
2.2.2.1 - <i>L’accent lexical</i>	86
L’unité accentuelle	86
Le programme accentuel du mot	87
<i>Monosyllabes : accentuables et inaccentuables</i>	87
<i>Les polysyllabes : accent principal et accents secondaires</i>	88
<i>L’accent d’attaque</i>	89
<i>La longueur secondaire</i>	90
2.2.2.2 – <i>Nature de l’accent</i>	92
Incertitudes	92
Expérimentation	93
En résumé, l’accent c’est	99
2.2.2.3 - <i>L’accent séquentiel : le rythme</i>	101
Le rythme dans le complexe prosodique	101
Premier tour d’horizon	102
<i>Ce que l’on s’attendrait à trouver</i>	102
<i>... et ce que l’on relève effectivement</i>	103
<i>Qu’observe-t-on ?</i>	107
Un accent de groupe	112
<i>Les groupes rythmiques</i>	112
<i>Le mot rythmique</i>	114
<i>Principes de transcription</i>	115
<i>Cas particuliers</i>	117
<i>La longueur secondaire attire-t-elle l’accent ?</i>	131
Remarque finale sur l’accent	133

2.3 – Une approche du contexte : la longueur secondaire	135
2.3.1 – Introduction.....	135
2.3.1.1 - L'hypothèse.....	135
2.3.1.2 - Présupposés théoriques.....	137
<i>Les types accentuels</i>	137
<i>Distribution des types accentuels</i>	138
2.3.2 – L'enquête.....	139
2.3.2.1 - Un second corpus.....	139
<i>Le questionnaire</i>	139
2.3.2.2 - Le terrain.....	140
<i>La zone d'enquête</i>	140
<i>Limites Nord et Ouest</i>	140
<i>Les zones exclues</i>	141
<i>Les points d'enquête</i>	142
<i>Les informateurs</i>	144
<i>Déroulement des entretiens</i>	153
2.3.2.3 - Les réponses.....	154
<i>La notation</i>	155
<i>Quelques problèmes</i>	156
2.3.3 – Résultats.....	157
2.3.3.1 – Les schémas classiques.....	157
<i>Oxytonie générale</i>	157
<i>Bipartition oxytonie/paroxytonie</i>	158
2.3.3.2 – L'oxytonie mixte.....	160
<i>La polarité nord-ouest</i>	162
<i>Des polarités inattendues</i>	164
<i>Au sud</i>	164
<i>Au sud-est</i>	166
<i>Au sud-ouest</i>	167
<i>Au nord-est</i>	168
2.3.3.3 – Cas particuliers.....	168
<i>Bipartition paroxytonie ou accent initial/type mixte</i>	168
<i>Absence de polarisation</i>	169
2.3.4 – Interprétation.....	170
2.3.4.1 – Qu'est-ce que la longueur secondaire ?.....	170
<i>L'hypothèse à l'épreuve des faits</i>	170
<i>D'où vient-elle ? Quelques réponses</i>	172
<i>L'influence du Nord-Ouest ?</i>	172
<i>Une origine locale ?</i>	175
2.3.4.2 – L'enquête et le NALBB.....	177
<i>Contradictions</i>	178
<i>Deux sources de confusion</i>	180
<i>Le parasitage de la longueur secondaire</i>	180
<i>Un accent insaisissable</i>	181
<i>Quelle confiance accorder au NALBB ?</i>	183
<i>Des notations parfois douteuses...</i>	183
<i>...mais généralement fiables</i>	184
2.4 – Bilan	185

3 – Emergence : Malguénac hier	189
3.1 – La langue d’une société donnée	189
3.2 – L’axe vertical : la stratification sociale	190
3.2.1 – <i>Les catégories socio-professionnelles en présence</i>	191
3.2.1.1 – <i>Introduction</i>	191
3.2.1.2 – <i>Les principaux chiffres</i>	192
3.2.1.3 – <i>Interprétation</i>	195
<i>Le secteur agricole</i>	195
<i>L’artisanat</i>	196
<i>Le commerce</i>	197
<i>Autres catégories</i>	200
3.2.1.4 – <i>Un monde en pleine transformation</i>	202
<i>Une diversification en marche</i>	203
<i>Développement du bourg</i>	207
<i>Une nouvelle sociabilité</i>	208
3.2.2 – <i>Un espace social hiérarchisé : les paysans</i>	210
3.2.2.1 – <i>La société paysanne</i>	211
<i>Diversité des situations et difficultés d’approche</i>	212
<i>Combien de propriétaires ?</i>	214
<i>Le revenu foncier</i>	218
<i>Les damnés de la terre</i>	222
3.2.2.2 – <i>Limites de la diversité sociale</i>	228
3.3 – L’axe horizontal : communauté linguistique et espace	231
3.3.1 – <i>Préambule : le cadre géolinguistique</i>	232
3.3.1.1 – <i>L’espace dialectal breton : petit survol épistémologique</i>	232
3.3.1.2 – <i>De la légitimité des sub-divisions linguistiques</i>	234
3.3.1.3 – <i>Proposition de structuration</i>	238
<i>Les sub-divisions du haut-vannetais</i>	241
<i>Position du breton de Malguénac</i>	244
3.3.2 – <i>Communes de naissance des Malguénacois</i>	246
3.3.2.1 – <i>Sources et délimitations de période</i>	246
<i>De la représentativité des lieux de naissance</i>	246
3.3.2.2 – <i>Inventaire : les Malguénacois de 1872</i>	248
<i>Données brutes</i>	248
<i>Gros plan : le cœur du réseau de socialisation</i>	252
<i>Répartition spatiale des allogènes</i>	254
<i>Une dynamique unitaire avant tout</i>	257
3.3.2.3 – <i>Second inventaire : les Malguénacois de 1936</i>	259
<i>Tableau général</i>	259
<i>Le changement dans la continuité</i>	261
<i>Une nouveauté : l’attraction de Paris</i>	263
<i>Rupture : l’explosion du pays pourlet</i>	265
<i>Répartition spatiale</i>	271
3.3.3 – <i>Les pourvoyeurs d’altérité</i>	272
3.3.3.1 – <i>Les horsains : le réseau matrimonial</i>	273
<i>Etat des lieux : en 1872...</i>	275
<i>... et 1936</i>	279
<i>Paradoxe de la modernisation</i>	284

3.3.3.2 – Les prêtres.....	285
Facteurs d'influence des membres du clergé	285
La langue ecclésiastique	287
<i>Ce que nous apprennent les textes</i>	287
<i>Et l'oral ?</i>	288
Communes d'origines	290
Paroisses de séjour	292
Le rôle décisif des prêtres	296
3.4 – Bilan	297
4 – Sociolinguistique : Malguénac aujourd'hui	303
4.1 – La variation dans le breton de Malguénac	304
4.1.1 – <i>Variations internes</i>	305
4.1.1.1 – <i>Premières impressions</i>	305
4.1.1.2 – <i>Pour aller plus loin</i>	309
Variation fixée et variation libre	309
Le protocole d'observation	310
Résultats bruts...	312
... et essai d'analyse	313
Trois infra-normes ?	316
Appendice : les réalisations de /i/ et /i:/	326
4.1.2 – <i>Stratégies d'adaptation</i>	330
4.1.2.1 – <i>Les allogènes</i>	330
Le bas-vannetais de Séglie : MG	331
<i>Un parler nettement distinct...</i>	332
<i>Mélanges et superposition</i>	333
<i>Première caractéristique : l'accent</i>	334
<i>Lexique et phonologie</i>	342
Le haut-vannetais du sud-ouest de Languidic : JLP	349
<i>Si loin, si proche...</i>	349
<i>Résistances et accommodement</i>	350
<i>Bis repetita...</i>	352
4.1.2.2 – <i>Un locuteur qui brouille les pistes</i>	356
<i>Aléas d'enquête</i>	356
<i>Une moisson étonnante</i>	357
<i>Quid des statistiques ?</i>	361
<i>L'accent</i>	361
<i>Lexique et phonologie</i>	362
4.2 – Dynamique sociolinguistique du breton de Malguénac	366
4.2.1 – <i>Pratique du breton</i>	366
4.2.1.1 – <i>Qui sont les locuteurs ?</i>	366
Nombre	366
Evolution	372
Profil des locuteurs	376
Etapes de la substitution	384
4.2.1.2 – <i>Usages du breton</i>	388
La parole bilingue	390
<i>Typologie des emprunts</i>	391
<i>Bref panorama de l'alternance codique</i>	396

4.2.1.3 – De la pratique au symbolique.....	398
La honte	399
Une langue dominée ?	401
4.2.2 – L'irrésistible déclin : pourquoi ?	406
4.2.2.1 – Généralités : bilinguisme ou diglossie ?	406
Origines et premiers développements du concept de diglossie	406
Critique du conflit linguistique	409
Excès catalans.....	409
La sociolinguistique bretonne : l'école de Brest.....	410
Critique de la critique	412
Sortir de la domination ?	412
Les transformations de la société, moteur du changement linguistique ?.....	414
L'abandon d'une langue : un choix individuel ?	415
De l'objectivité du chercheur.....	419
Quelle acception du mot 'diglossie' ?	421
Le conflit linguistique : nouvel examen	427
Diversité des conflits linguistiques.....	429
4.2.2.2 – Le cas du breton.....	431
Une évolution constamment défavorable	431
La ruse du plus fort	434
4.3 - Bilan	436
5 – Conclusions	442
Annexes	449
Sources	450
Bibliographie	451

UNIVERSITE EUROPEENNE DE BRETAGNE
UNIVERSITE RENNES 2

Ecole Doctorale Humanités et Sciences de L'Homme

Doctorat en Celtique

Erwan LE PIPEC

Etude pluridimensionnelle d'un parler :
description, émergence et aspects
sociolinguistiques du breton de Malguénac

Corpus 1 :

Paroles

Transcriptions des entretiens
et conversations

Introduction

Les pages qui suivent sont la transcription phonétique impressionniste et néanmoins aussi fidèle que possible, de conversations en breton enregistrées par mes soins entre 1998 et 2001. Lorsque cette entreprise a commencé à prendre un tour systématique et que j'ai envisagé la possibilité de m'en servir comme corpus d'analyse, il m'a fallu procéder à un archivage méthodique. J'ai donc attribué un numéro à chacune des cassettes audio qui me servaient de support, puis un autre numéro à chaque enregistrement, isolé en fonction des protagonistes. La première section du corpus est ainsi référencée comme 1-01, la deuxième comme 3-04 etc. (cf. tableau plus bas). Le mode de présentation des transcriptions est conçu pour en faciliter la lecture tant aux celtisants qu'aux non-celtisants. D'où cette organisation en cartouches : après la première colonne qui fournit les initiales de l'intervenant, dans la colonne centrale la première ligne montre le matériau phonétique brut, la deuxième une transposition en breton littéraire et la troisième une traduction en français. Chaque prise de parole se voit ensuite attribuée un numéro à son tour, porté dans la troisième colonne à droite. Ce qui permet de référencer précisément chaque extrait du corpus dans la thèse. Le fragment suivant, tiré de l'enregistrement 3-04, sera donc cité sous la suite de chiffres : 3-04-12.

Initiales de l'informatrice

Référence de la section du corpus

MJ	a ^h ɔm bə ^r pə ^d i 'ʃɔm a'mæ:	3-04
LB	<i>Ha 'omp bepred é chom amañ.</i>	12
	Et on habite toujours ici.	

Numéro de prise de parole

Pour limiter le corpus à des dimensions raisonnables, j'ai parfois procédé à quelques coupures lorsque le déroulement de l'entretien ne me paraissait pas d'un grand intérêt. Celles-ci sont signalées par le symbole : ✂.

Plutôt qu'une traduction soignée du point de vue de la qualité de la langue, j'ai préféré une formulation aussi littérale que possible, de façon à suivre au plus près la progression de la version en breton.

J'ai hésité à reproduire les remarques racistes de l'une de mes informatrices, mais j'ai préféré ne pas les censurer, pour ce qu'ils disent de sa vision du monde et plus largement de la société française. Les propos tenus restent de toute façon de la responsabilité de leurs auteurs.

Index des enregistrements

<i>Cassette</i>	<i>Enregistrement</i>	<i>Informateurs</i>	<i>Date</i>
1	01	JoLB	1998
3	04	MJLB JoLB	12-07-00
4	05	EB FB VC SC	Novembre 2000
	06	JLP	27-12-00
5	07	MLB	26-12-00
	08	ALP MLM	26-12-00
7	11	JLP JoLB MJLB	06-02-01
8	12	PBt	08-02-01
9	14	MLG BLG	08-02-01
10	17	MG LLB	16-02-01
	18	PLB ALB	10-03-01
11	19	MC LLG JLP	09-04-01
12	20	MT MH	06-10-01
	21	JnLB TB PBg	03-11-01
13	22	JD	03-11-01
	23	PBf AB	10-11-01
	24	MG TB	17-11-01

Annexe : enregistrement 1069 de Radio Bro Gwened (RBG) : JoLB (1996)

Entre mi-février et fin mars 1998

JoLB	mə zo 'gã:'nət bε ... 'mələjn ʎɛʃtyr'gã:' ... 'margɛ'nɛk ble 'nō: nar ny'ʃɛn	1
	<i>Me 'zo ganet ba... melin Lesturgand... e Malgeneg. Blez unan àrn ugent.</i>	
	Je suis né au... moulin de Lesturgant... à Malguénac. En 1921.	

- 1921 ?

JoLB	i'nō' narn ø'ʃɛn	2
	<i>Unan àrn ugent.</i>	
	Vingt-et-un.	

- Ha piv a oa ho tud ?

JoLB	'pə't'a' rɛn 'ʃi: ?	3
	<i>Petra raent-gi ?</i>	
	Qu'est-ce qu'ils faisaient ?	

- Ya.

JoLB	m ^ə 'rɑ:d ə we i labu'rat bε ʎɛʃtyr'gã:' ... gəd lo:'dræ: ... a n 'da'ʃɛn	4
	<i>Ma zad a oa é labourat ba Lesturgand... get Laudren... àr an dachenn.</i>	
	Mon père travaillait à Lesturgant... avec Laudren... à la ferme.	

- Hag ho mamm neuze ?

JoLB	mə 'mam ə we bε r və'lɛjn ... mə 'mam ə we' bε r və'lɛjn a i ʎdwɛ ur 'vəh (...)	5
	<i>Ma mamm a oa ba'r velin... ma mamm a oa ba'r velin, ha he doa ur vuoc'h (...)</i>	
	Ma mère était au moulin... ma mère était au moulin, et elle avait une vache (...)	

ər 'vəh 'bam'de: a' 'bɔrd ən 'im'prɑ:s... a 'bɔrd ər 'par'kəɥ	
<i>ar vuoc'h bemdez, àr bord an hent bras. Àr bord ar parkoù.</i>	
la vache tous les jours, au bord de la route. Sur le bord des champs.	

- E labourer er velin ?

JoLB	i labu're' ba ^{fi} ər və'lɛjn ... 'ta'məɥ	6
	<i>E labourer ba'r velin... tammoù...</i>	
	Elle travaillait au moulin... un peu...	

- Pesort labour he doa d'ober ?

JoLB	i labu're: bɛr və'lɛjn i re:... ə 'cəzɛjn a nəzə... i vwi'ti ər 'mɔ ^a 'h ^h ag ər 'səɥt	7
	<i>E labourer ba'r velin, e rae... ar gezin, ha neuze, e vouete ar moc'h. Hag ar saout.</i>	
	Elle travaillait au moulin, elle faisait... la cuisine, et elle nourrissait les porcs. Et	

a ˌlabure ˈcəd a ˈhæjdəˈral	
<i>Ha 'laboure ket a-hent-arall.</i>	
les vaches. Elle ne travaillait pas autrement.	

-Hag àrlerc'h ? 'doc'h ket chomet pell aze ?

JoLB	arˈlɛh pə mweː... pə mwe ˈpɛm ˈplɛː ɔr bwe ˈʃɑːzəd a ˈlɛˈh ɔm wɛj	8
	<i>Àrlerc'h pa'm boa... pa'm boa pemp blez hor boa chañjet a lerc'h. Omp aet</i>	
	Ensuite quand j'avais... quand j'avais cinq ans, on a déménagé. On est allé	

d ə ˈrɔh ... ˈrɔfi ˈmargɛˈnɛk wɛjˈɔ... mə ˈraːd ə we ˈwɛj trøːl un ˈdaʃɛn...	
<i>d'ar Roc'h, Roc'h Malgeneg. Aet... ma zad 'oa aet 'terc'hel un dachenn,</i>	
au Roch, Le Roch en Malguénac. Mon père y était allé pour tenir une ferme,	

un ˈtam ˈtaʃɛn viˈãː aː ... ni labure aˈnon ˈbamˈdeː	
<i>un tamm tachenn vihan. Ha... ni 'laboure an-hont, bemdez.</i>	
une petite ferme. Et... on travaillait là-bas tous les jours.	

laːˈbur bɥe aˈtaː ˈbərˈpət	
<i>Labour a oa atav, bepred.</i>	
Il y avait toujours du travail en tout cas.	

- Pegourz e oa an dra-se ?

JoLB	ir ˈbleː ˚... ˈɥɛˈh ˈarn iˈʃɛn wɛn ˈwɛj təˈhõːn... ble ˈɥɛːh ˈarn yˈʃɛn	9
	<i>Er blez... c'hwec'h àrn ugent 'oan aet du-hont. Blez c'hwec'h àrn ugent.</i>	
	L'année... vingt-six je suis parti là-bas. L'année vingt-six (1926).	

a wɛˈn ˈʃɔmə dãːzə bəˈrijə... bəˈrijə ... ble ˈnaː ˈarn əˈʃɛn	
<i>Ha oan chomet du-se betek... betek... blez nav àrn ugent.</i>	
Et je suis resté là-bas jusqu'à... jusqu'à... l'année vingt-neuf (1929)	

arˈlɛr we ˈdɛj də ˈdalˈɥɛrn... ˈmargɛnɛg ˈwax ar yn ˈdaʃɛn ˈbrɑˈsɔx	
<i>Àrlerc'h oamp daet da Dalwern, Malgeneg c'hoazh, àr un dachenn brasoc'h.</i>	
Ensuite on est allés à Talvern, en Malguénac encore. Sur une ferme plus grande.	

- Pinvikoc'h e oac'h daet neuze ?

JoLB	(rire) a bə ˈdɛj wɛˈm ˈpyˈiˈcɔh... a m we ˈʃɔmə ãːzə nəˈzœː mɛː...	10
	<i>Ha beñ... daet oamp pinvikoc'h... Ha me oa chomet aze neuze, met...</i>	
	Ah, ben... on était plus riches... Et j'ai habité là alors, mais...	

bəri ˈɥijɛn ˈvlɛː arˈlɛfi ˚ ˈwɛj də r ˈboːs ... ɔ ˈwɛj də r ˈboːz a	
<i>betek ugent vlez. Àrlerc'h on aet d'ar Beauce. On aet d'ar Beauce ha</i>	
jusqu'à vingt ans. Ensuite je suis allé en Beauce. Je suis allé en Beauce et	

nə(...) ˈbə ˈplɛː drãːpɛː pi ˈɥɛfi vlɛː bɛˈnɛk ˈwɛj də r ˈboːs... a də r	
<i>neuze bep blez durant pemp pe c'hwec'h vlez bennak, 'aet d'ar Beauce. Ha d'ar</i>	
tous les ans, pendant cinq ou six ans, je suis allé en Beauce. Et l'hiver,	

gwiã: mə ʁe:… mə ʁe də ʁvargɛ'nɛg in'drɔ a ni re ʁba'ləu	
<i>gouiañv me 'zae... me 'zae da Valgeneg en-dro. Ha ni 'rae baloù.</i>	
je rentrais... je rentrais à Malguénac. Et on faisait des bals.	

mi ʁsõ'ne n aʁkɔrde'ð:… mi re ʁba'ləu... də r gwi'ã:	
<i>Me 'sone an akordeoñ... me 'rae baloù... d'ar gouiañv.</i>	
Je jouais de l'accordéon... je faisais les bals... l'hiver.	

- Pegourz ho peus desket son an akordeoñ ?

JoLB	bwe ʁdiskə ʁsõ: ʔn aʁkɔrde'ð də n ʁɛd a ʁdœʁɛk vɛ: mə ʁra:d ɔ wie	
	<i>'m boa desket son an akordeoñ d'an oad a daouzek vlez. Ma zad a ouie</i>	11
	J'avais appris à jouer de l'accordéon à douze ans. Mon père savait	

ʁsõ: ʁta'mœʁ a m we ʁdiskə gə'tõ: ʁr'ɛh mwe dis'kə alə'sə...	
<i>son un tammoù. Ha 'm boa desket getoñ. Àrlerc'h 'm boa desket henn-se.</i>	
jouer un peu. Et j'ai appris avec lui. Ensuite, j'ai appris comme ça.	

ʁwɛn cə bə... ʁza'mɛ:s bɛ r ʁskɔ'l də my'zik ʁza'mɛs... bwe dis'kə alə'sõ:	
<i>'Oan ket bet... james ba'r skol de musique. James... 'm boa desket henn-sen.</i>	
Je ne suis... jamais allé à l'école de musique. Jamais... j'ai appris comme ça.	

- É oarn ar saout ?

JoLB	i ʁwɛrɛn ʁr ʁsœʁ m bwe ʁdiskə ʁsõ: ... a mə ʁsõ:na bəʁ'pət mə ʁsõ:na ʁbəʁpət...	
	<i>É oarn ar saout 'm boa desket son. Ha me 'sona bepred. Me 'sona bepred.</i>	12
	J'ai appris en gardant les vaches. Et je joue encore. Je joue encore.	

ʁdã:ʁsœʁ ... bʁ'tõ:n de ʁpu'r'ɛt	
<i>Dañsoù... breton, des pourlettes...</i>	
Des danses... bretonnes, des pourlettes...	

- Ha pa oac'h er Beauce, petra veze gwraet geneoc'h ?

JoLB	a ʁp wɛn bɛ r ʁbo:s nə mi re ʁbi'na:ʃ... ʁbi'naʒ ʁbɛ'tra:v a gubir ɔn ʁɛʃt...	
	<i>Ha pa oan ba'r Beauce, na mi 'rae binage... binage betteraves. Ha gober en eost.</i>	13
	Quand j'étais en Beauce, ben je faisais le binage... le binage des betteraves. Et la	

a gubir ɔ'n ʁaʁʃa:ʃ ʁbɛ'trav a ʁlabure un ʁta'mœʁ ba y'n yzin	
<i>Ha gober an arrachage betteraves. Ha labouret un tammoù ba un uzin</i>	
moisson. Et l'arrachage des betteraves. Et j'ai travaillé un peu dans une usine à	

a ʁsœ:kʁ ɔʁɛ... ʁta'mœʁ	
<i>a suñkr ivez... 'tammou.</i>	
sucré aussi... un peu.	

- E-menn e oac'h é chom ?

JoLB	wen 'bər'pəd i 'ʃəm bæ... 'mra:d ə we 'bər'pəd i 'ʃəm i 'tal'ʁern	14
	'oan bepred é chom ba... ma zad a oa bepred é chom i Talvern.	
	J'habitais toujours à... mon père habitait toujours à Talvern.	

- Ya, met er Beauce ?

JoLB	ber 'bo:z ə 'we: bæ... ben 'œ:r i 'kɔʃ'ti 'ʃart' be 'n œ:r e 'lwa:r	15
	Ba'r Beauce a oa ba... Ba'n Eure, e kostez Chartres, ba'n Eure-et-Loir.	
	En Beauce c'était... dans l'Eure, à côté de Chartres, dans l'Eure-et-Loir.	

m ^w e ɡwɛj 'na: 'kɑ:paɲ də'hõn na: ble'at 'na: kɑ:'paɲ jɛ...	
'm boa gwraet nav kampagn du-hont. Nav blezad. Nav kampagn, ya.	
J'ai fait neuf campagnes là-bas. Neuf ans. Neuf campagnes, oui.	

- E-pad ar brezel oc'h bet ivez ?

JoLB	'drɑ:d ər brə'zi:l ə wi jæ ə'n almɑ:'tɛd ə we a 'ma: a n ə'lɔm cə mɔ'ne tə	16
	Durant ar brezel a oa, ya, an Alamanted a oa amañ. Ha n'hellemp ket monet da	
	C'était pendant la guerre, oui, les Allemands étaient ici. Et on ne pouvait pas aller	

pur'mæ:j 'lefi mi 'ka:rɔm ker ə zo i 'se've:r...	
pourmen lec'h ma karomp, kar a zo-int sévères.	
se promener où on voulait, parce qu'ils étaient sévères.	

- Petra oa bet degouezhet geneoc'h get an Alamanted a-hent-arall ?

JoLB	nñ... ni re 'ba'ləq ar ˚ hɑ:'paɲ a kɔ'tɑ: nə we cə bə a'riɥ ən	17
	Nann... ni 'rae baloù war ar c'hañpagn. Ha kontant ne oa ket bet arriv an	
	Non... on faisait des bals dans la campagne. Et heureusement que les Allemands	

almɑ:'tɛ: ar'nɔm mər'ça: ari'ʁen mar a ʁɛh mɛ:...	
Alamanted àrnomp. Merc'hat 'arrivent meur a wezh met...	
ne nous sont jamais tombés dessus. Quelques fois ils arrivaient, mais...	

'nõ cə bə ʒa'mɛ:s 'ta'pət	
N'on ket bet james tapet.	
Je n'ai jamais été pris.	

- Er Beauce, c'hwi 'laboure get tud arall ?

JoLB	gə ri ral ? 'p wem 'labura ber 'bo:s w ^m un 'e'cip... ur 'jɔ 'tyt	18
	Get re arall ? Pa oamp 'labourat ba'r Beauce 'oamp un équipe. Ur yoc'h tud.	
	Avec les autres ? Quand on allait en Beauce, on était une équipe. Beaucoup de	

a ni 'labure 'tu'rafi ã:sã:pl be r 'par'kəɥ	
Ha ni 'laboure tout-rac'h añañpl ba'r parkoù.	
monde. Et on travaillait tous ensemble dans les champs.	

- Bretoned a veze aze ivez ?

JoLB	'brəto'nɛt... bwe 'ri a... bwe' 'ri a 'jɛmə'ni:r bwe: ri: a... 'plɔɛr'dyt	19
	<i>Bretoned... bet oa re a... bet oa re a Gemene, bet oa re a... Ploerdud...</i>	
	Des Bretons... il y avait... il y en avait de Guémené, de... Plœrdut...	

'bwe a 'jɛmɛn 'lɛ:fi ə 'we:... 'mɛ'rɑ:t	
<i>Bet oa a gement lec'h a oa... Melrand...</i>	
Il y en avait de partout... Melrand	

- Ag ar Finistère ivez ?

JoLB	jɛ: ag ər 'finis'tɛ:r bwe a 'jɛmɛn de partə'mã: ə we: a nə'zə we 'la:'bu:r	20
	<i>Ya, ag ar Finistère, bet oa a gement departamant a oa. Ha neuze 'oa labour,</i>	
	Oui, du Finistère, il y en avait de tous les départements. Et alors, il y avait du	

bə'mæ̃ de ʃ ^o 'ʃɛjn 'la:'bu:r... we cə ʔrɔasə ^a dyd avɛj labu'rat	
<i>bremañ 'd eus ket ken labour... 'oa ket trawaset a dud evit labourat.</i>	
travail, maintenant il n'y a plus de travail... il n'y avait pas assez	

br ^o 'mæ̃: de ʃ ^o 'cɛjn 'tam 'la:'bu:r ə'bət 'ja...	
<i>Bremañ, 'd eus ket ken tamm labour ebet. Ya...</i>	
de main d'œuvre. Maintenant, il n'y a plus du tout de travail. Oui...	

- Ha c'hwi 'gomze e breton ?

JoLB	a ɲi gō:'zɛ: i bɛr'tō:	21
	<i>Ha ni 'gomze e breton.</i>	
	Ah, on parlait en breton.	

- 'Oa ket diaes kompren get ar re arall ?

JoLB	ni gō:'zɛ: i brə'tō: rax a ni ã:'sɛ: im gō:'pɛrn ur 'fɛ'sō: bɛ'nɛk	22
	<i>Ni 'gomze e breton rac'h, ha ni 'añse 'em gompern ur feson bennak.</i>	
	On parlait tous en breton, et on essayait de se comprendre d'une façon ou	

ər 'finister'jæ̃: we 'kalet kō:'pɛrn gə'tɛ mɛ ɔ: ni ari'ʔɛ' ur 'sɔrt	
<i>Ar Finistériens 'oa kaled kompren gete, met ni 'arrive ur sort.</i>	
d'une autre. Les Finistériens étaient difficiles à comprendre, mais on y arrivait.	

- Ag e-menn e taent ?

JoLB	a i'mɛn i 'tɛn ?	22
	<i>A e-menn e taent ?</i>	
	D'où ils venaient ?	

- Ya.

JoLB	(voix basse) ər finis'tɛ:r wiã cə 'me pəsər 'ci:r ɛn 'ji:… cem'pɛ:r ?	23
	<i>Ar Finistère, ouian ket-me pesort kêr 'aent gi... Kemper ?</i>	
	Le Finistère, je ne sais pas d'où ils venaient... Quimper ?	

(voix haute) 'finis'tɛ:r i 'kɔʃ'ti 'cem'pi:r bwe 'rɛ a 'jəmɛn 'kɔrn ə ,we ag ər 'finis'tɛ:r	
<i>Finistère, e kostez Kemper, bet oa re a gement korn a oa ag ar Finistère.</i>	
Du Finistère, du côté de Quimper, il y en avait de tous les coins du Finistère.	

'bwe ag ər 'ko:t dar'mɔ:r bwe a 'jəmɛn 'lɛ:h ə 'we: 'dam 'ra: ɔn dyd	
<i>Bet oa ag ar Côtes-d'Armor, bet oa a gement lec'h a oa, dam. Rac'h an dud</i>	
Il y en avait des Côtes-d'Armor, il y en avait de partout. Tout le monde trouvait...	

a 'gɑ:'tɛ...bwe 'lɑ:'bur ^a vɛj 'ra: ɔn 'dyt	
<i>a gave... Bet oa labour evit rac'h an dud.</i>	
Il y avait du travail pour tout le monde.	

- Penaos e raec'h evit en em gompren e breton ge'r re ag ar *Finistère* ?

JoLB	bæ: ni 'gõ:'ze i brə'tõ:n ə,tɛ mɛ 'pɑ: ʃə tuta'fɛ: ər 'mɛm brə'tõ:	24
	<i>Beñ ni 'gomze e breton ivez, met pas ket tout-à-fait ar mEMP breton.</i>	
	Ben, on parlait en breton aussi, mais pas tout-à-fait le même breton.	

mɛ ni 'gõ:pɛr'ne mɔʃ'tra: ,ɑ:riɛ 'rafi də 'gõ:'pɛrn	
<i>Met ni 'gompren e memestra. 'arrive rac'h an dud da gompren.</i>	
Mais on se comprenait quand même. On arrivait tous à se comprendre.	

- Ha c'hwi 'gompren e mat gete ?

JoLB	gõ:'pɛrne 'mat gɔ'tɛ: 'tu:t a 'kã:'nɔɛjn a 'trəɥ a: bu'ra:bl ə we n 'trəɥ... jɐ...	25
	<i>'gompren e mat gete, tout. Ha kaniñ ha traoù. Ha bourrabl e oa an traoù... Ya.</i>	
	On comprenait bien, tout. Et on chantait. C'était agréable... oui.	

ar'lɛx pə dɔm 'dɛj d ər 'ji:r ag ər 'bo:s bɛ 'plɛ: ɥəze 'bər'pə 'dã:'səɥ mɛ:...	
<i>Àrlerc'h, pa d-on daet d'ar gêr ag ar Beauce, bep blez veze bepred dañsoù, met...</i>	
Ensuite, quand je suis rentré de Beauce, tous les ans il y avait des bals, mais	

ari'ɥæj ə re ə'n almã'tɛ ar'nɔm də 'bɔp 'tər'mæj mɛ:... w'n cə 'za'məs 'ta'pɔt	
<i>arriñ a rae an Alamanted àrnomp da bep termen met... 'on ket bet james tapet.</i>	
les Allemands nous tombaient dessus souvent mais... je n'ai jamais été pris.	

- Ha penaos e veze ar vuhez, pa veze ar brezel ?

JoLB	'pɛ: ər brə'zi:l nə'zɔ:... we 'ʃã:zə'mã: wi cə... nəzə wɛn 'ʃɔmɔ dri'ma	26
	<i>Pa oa ar brezel neuze... 'oa chañjamant, 'oa ket...neuze 'oan chomet dre-mañ</i>	
	Pendant la guerre alors... il y avait du changement, il n'y avait... j'étais resté ici,	

wɛn 'wɛj dɔbe 'ma'sõ: a 'tu'i:r mæ'j'gla:s ar'lɛf un 'dimi'jɔt 'dimi'jɔd ɔr 'ble	
<i>'oan aet d'ober mason. Ha toer maen-glas. Àrlerc'h on dimizet. Dimizet ar blez</i>	
je suis devenu maçon. Et couvreur. Ensuite, je me suis marié. Je me suis marié	

'aɣa dɔɥ e'jɛn a mbwe 'pɛrnɔ un 'ti bɛ:... n ti ni'ɥi: 'tɛ nɔ'ɥi: 'margɛ,nɛk	
<i>eizh ha daou-ugent. Ha 'm boa prenet un ti ba... 'n Ti-Nevez. Ti-Nevez Malgeneg.</i>	
l'année quarante-huit (1948). Et j'ai acheté un maison à... au Petit Penny, en	

a ã:zɔ ɔn 'ʃɔmɔd a 'on ama a'uri bɔre 'aɣ vle: so: a 'dɔɥ ɔ'jɛn	
<i>Ha aze on chomet ha on amañ a-c'houde, bet eus eizh vlez 'zo ha daou-ugent.</i>	
Malguénac. Et j'y suis resté, et je suis ici depuis, ça fait quarante-huit ans.	

b ^o 'mã on i 'rɔ'trɛt nɛway mɔ 'gã:na 'wax mɔ 'sõ:na ɔ'n akɔrdeõ:	
<i>Bremañ 'on e retraite, newazh me 'gana c'hoazh, ma sona an akordeon...</i>	
Maintenant, je suis à la retraite, pourtant je chante encore, je joue de l'accordéon,	

la'ka 'rafi ɔ 're: 'rɔtrɛ'te: dɔ 'rũ:'sa:l... bu'ra:bl ɔn 'trɔɥ bɛ un 'kɔrna 'ni:	
<i>'laka rac'h ar re retraités da zañsal. Bourrabl an traoù ba hon kornad-ni.</i>	
Je fais danser tous les retraités. On passe du bon temps chez nous.	

- Monet a rit alies d'ober un dro ?

JoLB	un 'tam 're'y'njõ: bɛ r 'klɔp a mɔ 'ja mɛ dɔ 'sõ: 'bɛp sa'rɔrn 'raɥ ɔr 'bõ:fa'mɛd	27
	<i>Un tamm réunion ba'r klub, ha me 'ya da son bep Sadorn. Rac'h ar boñfamed</i>	
	Il y a une réunion au club, et je vais jouer tous les samedis. Toutes les femmes	

i 'tã:'sa:l a i 'kã:'nãj a 'i:vɛ 'jɥɛ:jn a 'kã'fi: bɔ re 'ri ve 'ʒwajys bɛn ɔ 'nu's	
<i>é tañsal ha é kaniñ, ha evout gwin ha kafe. Bet eus re 'vez joayus 'benn an noz .</i>	
dansent et chantent, et boivent du vin et du café. Il y en a qui sont joyeux quand	

mar a 'ɥɛh ve 'i'vɔ 're:	
<i>Meur a wezh 'vez evet re...</i>	
arrive le soir. Quelques fois on boit trop...	

12 juillet 2000

MJ	mə zɔ ˈgãːnət bɛr ˈrɔx b˚eːzœː... ˈbleː œ... ˈpjɑːr an yˈjɛn a ... ˈmiːˈtʃic	1
LB	<i>Me 'zo ganet ba 'r Roc'h. Bet eus euh... Blez euh... pevar àrn ugent a... Mezhevenig,</i>	
	Je suis née au Roch. Il y a euh... l'année euh... le vingt-quatre euh... juillet,	

ǣ ? se ˈmiːˈtʃiˈnic ǣ ?	
<i>Heñ, c'est Mezhevenig, heñ ?</i>	
Hein, c'est Mezhevenig hein ?	

JoLB	ja miˈtʃiˈnic o ja	2
	<i>Ya, Mezhevenig, o ya.</i>	
	Oui, Mezhevenig, oui.	

MJ	... miˈtʃɛjn ? a miˈtʃɛjn a m we ˈnaː ˌbleː ˈcɛn mə ɔn ˈwɛj tɔ r ˈskɔːl	3
LB	<i>... Mezheven ? A Mezheven, ha 'm boa nav blez kent m'eh on aet d'ar skol.</i>	
	... juin ? De juin, et j'avais neuf ans avant que je n'aie à l'école.	

ˈwiãː ˈcœdœ... ˈjiːrɔ ˈgaˈlɛg əˈbœt a... nœːz˚ ɔ pœ ˈdibatœ bɛ ˈskɔːl	
<i>'ouien ket eu... ger euh gallek ebet. Ha neuze on bet debatet ba'r skol</i>	
Je ne savais pas... un mot de français. Et alors j'ai été rouspétée à l'école,	

i ˈkœz˚ ˚ ˈbrœːtœː (rire) ja a... dœ ˈbjærdɛk vleː nœːzœː œ ˈdɛjd ag ər ˈskuːl	
<i>é komz euh breton. Ya ha...da bevarzek vlez neuze on daet ag ar skol.</i>	
quand je parlais breton. Oui et... à quatorze ans, alors j'ai quitté l'école.	

- Da be oad ?

MJ	ˈpjɑːr... ˈpjɑːrˈdɛk ˈvleː ag arˈlæh nœːzœː œːn ˌʃɔˌmœ dœ labuˈrat bɛ n daˈʃɛn	4
LB	<i>Pevar... pevarzek vlez. Hag àrlerc'h neuze 'on chomet da labourat ba'n dachenn.</i>	
	Quat... quatorze ans. Et ensuite je suis restée travailler à la ferme.	

- E-menn ?

MJ	bɛr ˈrɔh ja ag arˈlæh nœːzœː œm ˌʃɔˌmœt bœˈtag œ... ˈpɛart ˈpɛar ˈbleː arn	5
LB	<i>Ba'r Roc'h. Ya. Hag àrlerc'h neuze chomet betek euh... Pevar... pevar blez àrn</i>	
	Au Roch. Oui. Et ensuite, je suis restée jusqu'à euh... vingt-quatre ans	

yˈjɛnˈ e labuˈraˈben daˈʃɛn ag arˈlæh nœːzœː on ˌdimiˈjœt	
<i>ugent é labourat ba'n dachenn. Hag àrlerc'h neuze 'on dimezet.</i>	
travailler à la ferme. Et ensuite alors je me suis mariée.	

- E pezh blez e oa ?

MJ	o... ble...	6
LB	Ah... Blez...	
	Ah... l'année...	

- Blez 42, nann ?
(Geste de dénégation)

- E-pad ar brezel ?

MJ	(à voix basse) ã mil nɛf 'sã' karan 'set...	7
LB	En mille neuf cent quarante-sept...	

- Seizh ha daou-ugent ?

MJ	'sæ'h a dɒɥɛn... ble' 'sæ'fi a dɒɥɛn ag ar,leh nəzœ... on 'dɛj tɔ	8
LB	Seizh ha daou-ugent, blez seizh ha daou-ugent. Hag àrlerc'h neuze on daet da	
	Quarante-sept, l'année quarante-sept. Et ensuite alors je suis venue habiter	

	'ʃɔm də... də n 'ti ni'ʔi: b'w'e 'pɛrnəd un 'ti a,mæ: ag ɛ 'hɔm a'ma a u'ri:	
	chom da... d'an Ti-Nevez. 'boa prenet un ti amañ. Hag eh omp amañ a-c'houde,	
	à... au Petit Penny, on avait acheté une maison ici. Et on est ici depuis,	

	bə 're:s ə... 'pihi 'ble' 'su: ? 'pih ble 'su' ɔm a'ma: ?	
	bet eus eu... Pezh blez 'zo ? Pezh blez 'zo omp amañ ?	
	il y a euh... Combien d'années ? Il y a combien d'années qu'on est ici ?	

JoLB	karã' 'tɥit sɛtɛ: sa fɛ ,rjæ: karan 'set	9
	Quarante-huit, c'était, ça fait rien, quarante-sept.	

MJ	aja... 'hantər a ⁿ vle: 'su: ?	10
LB	A ya... Hanter-c'hant vlez 'zo ?	
	Ah oui... cinquante ans ?	

JoLB	ja ja bə ,re hãntərã' 'vle:	11
	Ya, ya, bet eus hanter-c'hant vlez.	
	Oui, oui, il y a cinquante ans.	

MJ	a ^h ɔm bə'pɔ ^d i 'ʃɔm a'mæ:	12
LB	Ha 'omp bepred é chom amañ.	
	Et on habite toujours ici.	

JoLB	ãntərã' vle 'sɔ ɔm i 'ʃɔm a'ma:	13
	Hanter-c'hant vlez 'zo omp é chom amañ.	
	Il y a cinquante ans qu'on habite ici.	

- Peus ket soñjoù ag ar brezel ?

MJ LB	a: 'bɔ ər brə'zi:l me ʃɔ'zœ... mə zɔ be hɔ'ne d ər 'bal də jɛl'ta:s a...	14
	<i>A, beo, ar brezel, 'm eus soñj euh... Me zo bet é vonet d'ar bal... da C'heltaz ha...</i>	
	Ah si, la guerre, je me rappelle euh... J'avais été à un bal... à Gueltas et...	

də'ʁe ari'ʁœd ər 'bɔ'ʃɛd ar'nɔm a we 'tɔm a'ʃap a'drɛ'ʃt ər	
<i>'devoa arrivet ar Boched àrnomp. Ha 'oa ret deomp achap a-dreist ar</i>	
les Boches étaient arrivés. Et on avait dû s'enfuir à travers	

ˌpar'kœʁ ag ər la'nɒʁ ˈɛj mɔ'ne t ər 'ji:r ag ar'lɛ'ɑ̃ nɔzœ...	
<i>parkoù hag al lannoù evit monet d'ar gêr. Hag àrlerc'h neuze...</i>	
les champs et la lande pour rentrer. Et ensuite alors...	

- Difennet e oa gober baloù evel-se ?

MJ LB	bæ' 'jæ... 'djœ'n i,we:... ni re: 'bal a nɔ'zœ a'ta: mɛ 'la'rə wi pə ʁe	15
	<i>Beñ ya... Difennet e oa... ni'rae bal ha neuze atav, met lâret 'oa bet 'vehe</i>	
	Ben oui, c'était défendu... on dansait quand même, mais on nous avait dit que les Boches	

pə 'ɑ:ri: r bɔ'ʃɛt ə'nu'sɔn a... 'gɛrdɔm 'cœt ni a la'rɪ:ː... 'pa ny cə 'ʝɥi:r mɛ ^d a	
<i>bet arriv ar Boched an noz-sen ha... 'gredomp ket. Ni a lâre... pas, n'eo ket gwir. Met a-</i>	
seraient arrivés ce soir-là et... on n'y croyait pas. On disait... ce n'est pas vrai,	

la 'fɛj nɔ'zœ:... ɪ'nɔ' bɛ'nek dwe 'kɛʁœd ər bɔ'ʃɛd i 'kɔ:z a la ɑ'ri'ʁœ r	
<i>la-fin neuze... unan bennak 'doa klevet ar Boched é komz ha lâret : « arriv eo</i>	
mais finalement, quelqu'un a entendu les Boches parler et : « les Boches sont	

'bɔ'ʃɛt agœ... ag ɛ hɛ 'rafi ɔn 'dyd ir 'mi'ɔz bwe 'ri: we 'kwœhet	
<i>ar Boched. » Hag... hag e hae rac'h an dud er-maez, bet'oa re 'oa kouezhet.</i>	
arrivés ! » Et... et tout le monde s'enfuyait, il y en avait qui étaient tombés.	

a 'ral e 'fra'mæ:jn arnə'hɛ: 'cɛr ^h ɛd arnə'hɛ: agœ... [bruits] ər par'kɒʁ d ər 'ji:r	
<i>Ha re all é framiñ àrne, kerzhet àrne, hag euh... (...) ar parkoù d'ar gêr.</i>	
Et les autres leur marchaient dessus et euh... (...) les champs à la maison.	

(à son mari) 'ri cə 'tru:s (rires)	
<i>'Rit ket trouz !</i>	
Ne fais pas de bruit !	

-Hag àrlerc'h ?

MJ LB	wɛm pɔ 'rax in ˌdrɥ: ir 'ji:r mbwe 'ka'ʁə 'ri a 'jɛr'gɑ̃:t a we 'dɛj dœ... bə'tak...	16
	<i>'oamp bet rac'h en-dro er gêr. 'm boa kavet re a Gêrurgand, a oa daet euh... betek</i>	
	On est tous rentrés à la maison. J'ai rencontré ceux de Kerhurgant, qui sont venus	

btaj ər 'rɔx ar n 'drɔ gənæ:j 'me nɔ'zœn ma,sæ:jn ir 'ji:r a we a'ri'ʁœ	
<i>betek ar Roc'h àr-un-dro genin-me neuzen, ma c'hasiñ er gêr. Ha 'oa arrivet</i>	
jusqu'au Roch avec moi alors, m'accompagner à la maison. Et il y avait là	

ma'ri a we a'riq mə 'rawk... gə seli'na: a nə'zœn... ag a la're wi 'dôm	
<i>Marie, a oa arriv e ma raok... get Céline, ha neuzen... Hag ha lâret 'oa deomp :</i>	
Marie, qui était arrivée avant moi... avec Céline, et alors... Et on nous disait :	
a la're m we 'doh ɥe pə a'riq ər bə'ʃed ar'nɔx 'tɔl mə'nɛk	
« <i>ha lâret 'm boa deoc'h, vehe bet arriv ar Boched àrnoc'h un taol bennak</i> »,	
« ha, je vous avais bien dit, que les Boches vous surprendraient un jour »,	
la're ər 'vam ag ən 'ta:t ja a... n 'tɔl 'ma ma 'a'riq	
<i>lâre ar vamm hag an tad. « Ya, hag an taol-mañ ema arriv.</i>	
disaient ma mère et mon père. « Oui, et cette fois-ci c'est arrivé.	
kõ'pɛrnə 'ɥez brə'ma: ? (rires)	
<i>Kompernet c'hweus bremañ ? »</i>	
Vous avez compris maintenant ? »	

12 juillet 2000

- Pegours e oac'h ganet ?

JoLB	ble ɲõ'n arn ø'ʝen ag ar'lefi om wej d ør 'rɔx mə 'ra't mə 'mam	17
	<i>Blez unan àrn ugent, hag àrlerc'h omp aet d'ar Roc'h. Ma zad ha ma mamm</i>	
	L'année vingt-et-un (1921), et ensuite on est allé au Roch. Mon père et ma mère	

ə we ⁱ tər'hø:l 'ta'ʃen bər 'rɔx 'margɛ,ɲɛk ag a'ze on ʃɔ'mœt bə'rej œ... bəre	
<i>a oa é terc'hel tachenn, ba'r Roc'h, Malgeneg. Hag aze on chomet betek eu...bete</i>	
tenaient une ferme au Roch, en Malguénac. Et je suis resté là jusqu'à euh...	

'na' arn y'ʝen ar'lefi ð bə də 'dalɥern ɔ'zə we bə yn 'daʃen ɔ'zə 'ɥɔ:	
<i>nav àrn ugent. Àrlerc'h on bet de Dalwern. Aze oa bet un dachenn aze ivez.</i>	
jusqu'en vingt-neuf (1929). Ensuite je suis allé à Talvern. Dans une ferme là-bas	

me ʃə ʒa'mɛz dimi'jœt ɔ'pə bɛ r 'bo:z ɥœ: bə i 'labu,ra bɛ r bo:s	
<i>'Meus ket james dimezet. 'on bet ba'r Beauce ivez, bet é labourat ba'r Beauce,</i>	
aussi. Je ne me suis pas marié. J'ai été en Beauce aussi, travailler en Beauce,	

'sæy vle'ad bə'nek a we:... kopæ'nɛt b we 'marsɛl amo'nij ag ør 'bo:'zœɥ	
<i>seizh vlezad bennak a oa ... copained, bet oa Marcel Hamonic, ag ar Bozo,</i>	
sept ans environ, il y avait... des copains, il y avait Marcel Hamonic, du Bauzo,	

ɲjɛro 'ro:l a vɔfi 'margɛ'nek a 'zɑ' 'ro:l a 'ʃtæ:'cɛrœɥ	
<i>Pierrot Rault, a yourc'h Malgeneg, ha Jean Rault a Stankero.</i>	
Pierrot Rault, du bourg de Malguénac, et Jean Rault de Stanquéro.	

JoLB	ar'lerfi wen pə dimi'jœd arlerfi wen pə dubir ɲa'sõ: məz labu'rœd	18
	<i>Àrlerc'h oan bet dimezet, àrlerc'h oan bet d'ober mason. 'm eus labouret</i>	
	Après je me suis marié, ensuite je suis devenu maçon. J'ai travaillé	

be'dijœ... drã:... drã' 'daɥjɛn 'vle: ar mə 'hõ:t mə'sõ: a nəzœ 'tɔ:'i:r	
<i>betek euh... durant... durant daou-ugent vlez àr ma c'hont. Mason ha neuze toer,</i>	
jusqu'à euh... pendant... pendant quarante ans à mon compte. Maçon, et alors	

nəzœ mə rɛ ən 'dœɥ	
<i>neuze, me rae an daou.</i>	
couvreur, je faisais les deux.	

- Ha c'hwi ra sistr ivez ?

JoLB	mə rɛ ur 'jœ ^h 'ʃiʃ 'bə'ple: bəd we' avə'lœɥ a nəze ɥə'ze gwɛj 'ʃiʃt...	19
	<i>Me rae ur yoc'h sistr bep blez, bet oa avaloù ha neuze veze gwraet sistr...</i>	
	Je faisais beaucoup de cidre tous les ans, il y avait des pommes, alors je faisais du	

a ɸə'zɛ gwɛj 'ʃiʃd a... a ə 'la'gut	
<i>ha veze gwraet sistr ha euh... lagoud.</i>	
cidre... je faisais du cidre et euh... de l'eau-de-vie.	

- Ha pa oac'h-c'hwi yaouank, gwraet e veze festoù an noz ivez ?

JoLB	gwɛj ɸəzɛ ʃɛʃtæɸ 'nɔ:s d ən 'no:s dər 'gwi'ã: a mə sɔ'ne ʔn a,kɔrde'õ:	20
	<i>Gwraet veze festoù-noz d'an noz d'ar gouiañv, ha me 'sone an akordeoñ.</i>	
	On faisait des bals la nuit l'hiver, et je jouais de l'accordéon.	

mə lake 'rafi ən ɸy də ʃã'sa:l	
<i>Me lakae rac'h an dud da zañsal...</i>	
Je faisais danser tout le monde.	

Novembre 2000

(Voix de FB pratiquement inaudible)

VC	ni wi'a mɛ... wi,ã 'cə pə'trɑ' lɑ'rɛt	1
	<i>Ni 'ouia met...' ouian ket petra lâret.</i>	
	On sait, mais... je ne sais pas quoi dire.	
SC	kɔm ,frɛdɛ'rik kwa je wi'a wia 'cət	2
	Comme Frédéric quoi... <i>eñ 'ouia 'ouia ket !</i>	
	Comme Frédéric, quoi... il sait qu'il ne sait pas !	
VC	[rires] a me ɔ va t ʔrəzi'stre æ [rires]	3
	Ah, mais on va t'enregistrer hein...	
SC	mɔ nø'vø' ki dizɛ 'sa	4
	Mon neveu qui disait ça...	
VC	wi i se 'pa lə brə'tɔ wi wi nã pa ʃə bə... [rires]	5
	Oui, il sait pas le breton, oui-oui-non, <i>pas-ket bet...</i>	
SC	ʃi wi'a a wiam 'cət kwa	6
	<i>Gi 'ouia ha 'ouiamp ket quoi...</i>	
	Ils savent et on ne sait pas quoi...	
FB	pur'let	7
	<i>Pourled...</i>	
VC	æ ? 'pur'let ? a bɔ ə... 'twa tɛ 'tæ 'pur'let	8
	<i>Heñ ? Pourlet ? Ah bon, toi t'es-t-un Pourlet.</i>	
- Piv a zo Pourled amañ?		
VC	f[...]	9
	F.	

- E-menn oc'h bet ganet ?

VC	e 'jʊɛrn	10
	<i>E Gwern.</i>	
	A Guern	

SC	e se'gljã:	11
	<i>E Seglian.</i>	
	A Séglieñ.	

FB	se'gljã:	12
	<i>Seglian.</i>	
	Séglieñ.	

- Ha pegourz ?

FB	[inaudible]	13

VC	'wi me e'kut ə i 'pi' 'ble: əh ,gũ'nət ?	14
	Oui, mais écoute euh... <i>e pezh blez oc'h ganet ?</i>	
	En quelle année tu es né ?	

FB	ã ?	15
	Hein ?	

VC	i 'pi' 'ble: ?	16
	<i>E pezh blez ?</i>	
	En quelle année ?	

FB	ã 'du:z	17
	En douze.	

EB	ˌdis nɔf sã' 'du:z	18
	Dix neuf cent douze.	

VC	ã 'du:z ? 'dɒ'ðɛk... 'ble dɔ'ðɛk	19
	En douze ? <i>Daouzek... blez daouzek.</i>	
	Douze... l'année douze.	

- Blez daouzek ? Hag e-menn e oa, e Gwern ?

VC	'buje'nəu də kə'ʃte' nizi'ja:	20
	<i>Bouilhennoù. Douzh kostez Niziav.</i>	
	Bouillenno. Du côté de Niziau.	

EB	ɔ... la'kə ^t nizi'ja: kwa	21
	<i>Oh, lakait Niziav quoi.</i>	
	Oh, mets Niziau quoi.	

FB	[inaudible]	22

- Na c'hwi neuze ?

VC	'mɛ̃j i pe'rɔs	23
	<i>Me, e Perroz.</i>	
	Moi, à Perros.	

- E Margeneg neuze ?

VC	i ,margənek	24
	<i>E Malgeneg.</i>	
	En Malguénac.	

SC	i 'leh ma wi... ən 'dren	25
	<i>E lec'h ma oa... an Dren.</i>	
	Là où était... Le Dren.	

VC	'je 'le m i'ma... ,le mə... wi ən 'dren je	26
	<i>Ya, lec'h m'ema... lec'h ma... oa an Dren ya.</i>	
	Oui, là où est... là où... était Le Dren, oui.	

SC	ma 'wa ma ã'zən ?	27
	<i>'ma c'hoazh 'ma azen ?</i>	
	Il est toujours là ?	

VC	ɔ bæ 'je:... 'jə de bæ 'pɛrnə n dra 'zə... [rires] a əh pə... a 'ʋi...	28
	<i>Oh, beñ ya... eñ 'deus bet prenet an dra-se... (...) ha oc'h bet... ha c'hwi...</i>	
	Oh, ben oui... il a acheté ça... (rires) Et tu es... et toi...	

	men e 'əh ʋi 'gũ'nət ?	
	<i>'menn eh oc'h-c'hwi ganet ?</i>	
	Où es-tu né ?	

SC	la... a'ma	29
	Là... <i>amañ</i> .	
	Là... ici.	

VC	'stã'cə'rəu	30
	<i>Stankeroù</i> .	
	Stanquéro.	

- Amañ, petra eo amañ ?

EB	stãcə'rəu	31
	<i>Stankeroù</i> .	
	Stanquéro.	

VC	in 'ti 'ma:	32
	<i>En ti-mañ</i> .	
	Dans cette maison.	

EB	in ti 'mã'	33
	<i>En ti-mañ</i> .	
	Dans cette maison.	

VC	ə... u 'çõ:t zã fra'swɛ... bæ... kãt il e 'ne:... 'mert zə pø pa 'dir	34
	<i>Euh... ho eontr, Jean-François, ben, quand il est né... merde, je peux pas dire</i>	
	<i>Euh... ton oncle, J.-François, ben</i>	

nõ 'ply:... pa w' pə 'gã'nət wi lãrət e bæ kwə'hər 'œ' r blu'zeg e 'stãnce'rəu	
non plus... <i>pa oa bet ganet, oa lâret et ben « Kouezhet eo ar blouzeg e Stankeroù ! »</i>	
Quant il est né, on lui avait dit et ben : « le tas de paille est tombé à Stanquéro ! »	

ə... kãt il ete 'ne' õn ave 'di ə... a... tøn 'õkl me 'mert zə pø pa 'dir	
<i>euh... quand il est né on avait dit euh... à... ton oncle, mais merde, je peux pas dire...</i>	

SC	'za fra... 'za fra'swɛ:r	35
	<i>Jañ-Fra... Jañ-Frasoe...</i>	
	Jean-Fran... Jean-François...	

VC	wi kə... lə 'ta t 'paj e'tɛ:... tõ'be' a stã'ke'ro: zə di [...]	36
	<i>Oui, que... le tas de paille était... tombé à Stanquéro je dis...</i>	

SC	de'za: yn 'fwa:... ã'kɔ:r... me õ la de'za lə've' yn 'fwa [rires] stɛ 'pa l mɛm	37
	Déjà une fois... encore... mais on l'a déjà levé une fois... c'était pas le même	

'ta t 'paj	
tas de paille !	

VC	[rires] me 'nõ mɛ... e'kut se dy brə'tõ ki fo par'le: [rires]	38
	Mais non, mais... écoute, c'est du breton qu'il faut parler...	

SC	a 'wi	39
	Ah oui...	

- Lârit din an dra-se e breton en-dro...

VC	e bæ ə 'blu'zɛk wɨ kwɛ'hɛt e... 'kãrt il e 'ne: e õ di'zɛ' a sɔn 'õkl bæ	40
	Et ben, <i>ar blouzeg oa kouzhet e...</i> quand il est né... et on disait à son oncle ben Le tas de paille était tombé à...	

'kwɛər 'æ ə blu'zɛk e 'stãncə'rəu... 'wax... e bæ 'sɔrɥ ə 'pə	
« <i>kouzhet eo ar blouzeg e Stankerou ! - C'hoazh ? Et ben savet eo bet</i> « le tas de paille est tombé à Stanquéro ! - Encore ? Et ben on l'a déjà	

a ^r ən 'tɥ:l... ər blu'zɛk [rires]	
<i>àr an taol... ar blouzeg... »</i> relevé... le tas de paille... »	

SC	a bæ... 'si paskə 'kã iz ete 'ne: e bæ... bæ 'si:	41
	A ben... si, parce que quand ils étaient nés... et ben si.	

- Pa veze ganet ur c'hrouedur e veze lâret an dra-se ?

VC	jɛ... 'kwɛ: ə blu'zɛk	42
	Ya... « <i>kouzhet eo ar blouzeg.</i> » Oui... « le tas de paille est tombé. »	

EB	'kwɛər ɔ' r blu'zɛk	43
	« <i>Kouzhet eo ar blouzeg.</i> » « Le tas de paille est tombé. »	

VC	a 'sa:ɥər ε 'pə an 'tɔ:l æ̃ a 'kwɛːr ə 'wax ?	44
	« <i>Ha savet eo pet àr an taol heñ, ha kouezhet eo c'hoazh ?</i> »	
	« Et on l'a déjà relevé hein, et il est encore tombé ? »	

SC	'lɥi i pã'se 'pa a 'sa kwa... 'jə wie 'cə n dra 'zə... i 'ʃõ'ze in 'dra bə'nɛg	45
	Lui, il pensait pas à ça quoi... <i>eñ 'ouie ket an dra-se... e soñje en un dra bennak</i>	
	Il ne savait pas ça... il pensait à autre chose...	

ə'ral ə ,we	
<i>arall a oa...</i>	



- C'hwi 'zo ganet amañ ?

EB	'je ð mi gã'nə a'ma	46
	<i>Ya, on-me ganet amañ.</i>	
	Oui, je suis née ici.	

- E Stankero ?

EB	je gə 'dəɥ vri:r wən [inaudible]	47
	<i>Ya, get daou vreur 'oan.</i>	
	Oui, j'avais deux frères.	

- En tu'rall du-se ?

EB	a'ma... a'ma	48
	<i>Amañ, amañ.</i>	
	Ici, ici.	

- Ha c'hwi 'zo bet berpet é veviñ amañ ?

EB	je	49
	<i>Ya.</i>	
	Oui.	

VC	'dɛr in i rə'trɛd a'ma	50
	<i>Daet int e retrɛd amañ.</i>	
	Ils sont venus en retraite ici.	

- Hag e-raok, neuze, petra 'peus gwraet ?

EB	bæ 'hon i 'labura 'dwar	51
	<i>Beñ 'oan é labourat douar.</i>	
	Ben j'étais cultivatrice.	
VC	bɛ 'bujɛ'nəɥ	52
	<i>Ba Bouilhennoù.</i>	
	A Bouillenno.	
SC	bɛ bujɛ'nəɥ	53
	<i>Ba Bouilhennoù.</i>	
	A Bouillenno.	
VC	me lar 'təh tə'ʃɑ̃t	54
	<i>Me 'lâre deoc'h tuchant.</i>	
	Je te le disais tout-à-l'heure.	
EB	nizi'ja: də 'hõn' kwa... a 'drɔ ə 'lõ:nɛt... ə 'səɥt... səɥt ag ə...	55
	<i>E Niziav du-hont quoi... àr-dro ar loened... ar saout... saout hag euh...</i>	
	A Niziau là-bas quoi... autour des bêtes... les vaches... les vaches et euh...	
	'cəzɛ'g ə 'nwi:... mu'ax... ag 'ji:r a 'guni'fɛt... tu n trɒɥ	
	<i>kezeg hon-oa... moc'h... hag yer ha gounifed... tout an traoù.</i>	
	on avait des chevaux... des porcs... et des poules et des lapins... tout.	
VC	bæ i 'rawk... i'rawk ɥə'ze hanə'sə	56
	<i>Beñ e-raok... e-raok veze henn-se.</i>	
	Ben avant... avant c'était comme ça.	
EB	ʃi'ræjn avləɥ 'dwar... a 'jə'ne'ɥ a...	57
	<i>Serriñ avaloù-douar... ha gwinizh ha...</i>	
	Ramasser les pommes de terre... et le blé et...	
VC	dam i 'rawk ɥəzi 'laburə 'rafi gən 'dɔrn æ ni 'cə ʃtal brə'ma æ	58
	<i>Dame, e-raok veze labouret rac'h get an dorn heñ, n'eo ket st-êl bremañ heñ,</i>	
	<i>Dame, avant on travaillait tout à la main hein, c'est pas comme maintenant hein,</i>	
	dam 'nã: tut e... ne 'labu're kən 'dɔrn wi cə 'trak'tœ:r ə'bət	
	<i>dame nann, tout e... ni 'laboure get an dorn, oa ket trakteur ebet...</i>	
	dame non, tout... on travaillait à la main, il n'y avait pas de tracteur...	

- Met Geneviève atav he doa un trakteur, lârit din en-dro ar pezh oa degouezhet geti...

VC	bæ 'pozə wɛ 'pə ur 'kɛs'tjõ de'hi: a u pə 'lɑ'rə ti'hi: ə...bæ 'mɛn 'u 'pət	59
	<i>Beñ pozet oa bet ur question dezhi ha oa bet lâret dezhi euh... beñ 'menn e oa bet</i>	
	Ben on lui avait posé une question, on lui demandait euh... ben où elle avait été	
	e bæ dy'rũ pwe 'bə ben u.. n 'da'ʃɛn a nə nə we cə 'simã'tə r 'hrəɥ	
	et ben <i>durant pa oa bet ba 'n un...un dachenn ha ne oa ket simantet ar c'hraou</i>	
	et ben quand elle avait tenu... une ferme et l'étable n'était pas cimentée	
	a nə'zã... ar'lerh dwi 'ʃã'zət a wɛ un 'ta'mic... 'mɔdɛr'nɔh... ɔ mɛ 'pa ʃə	
	<i>ha neuze... àrlerc'h doa chañjet ha oa un tammig... modernoc'h... oh, met pas-ket</i>	
	et alors... après elle avait changé et c'était un peu... plus moderne, oh mais pas	
	mɔ'dɛrn æ bwe u... n 'traktœ:r bi'jãn ani ɛl'sə mɛ... pwe a'ma	
	<i>modern heñ. B'oa un... un trakteur bihan, hani êl-se met... pa oa amañ</i>	
	bien moderne hein. Il y avait un petit tracteur comme ça mais... quand elle y était	
	a 'ar'ler dwe 'ʃã'ʃə ta'ʃɛn a u d ^{wɔ} 'wɛj tə.. bra'sɔx	
	<i>ha àrlerc'h doa chañjet tachenn ha o doa aet da... brasoc'h.</i>	
	et ensuite elle avait changé et ils étaient venus à... plus grand.	
EB	də vu'nax	60
	<i>Da Vonarc'h.</i>	
	A Bonarh.	
VC	də vɔ'nax... a nə'zã... mɛ ka'ləd ə wi mɔ'tæjn a... wi 'cə un trak'tœ:r nə'ɥi'	61
	<i>Da Vonarc'h... ha neuze... met kalet e oa moñtiñ ha... 'oa ket un trakteur nevez</i>	
	A Bonarh... et alors... mais c'était dur de monter et... ce n'était pas un tracteur	
	mɛ ã'zən ə 'wi ɑ'ʃiɥ 'ə [rires]	
	<i>met azen e oa achiv eo...</i>	
	récent, mais là ç'en a été fini...	
EB	e 'mɛn pe ɥi 'kleɥə n dra 'zœ: ?	62
	<i>E-menn peus-c'hwi klevet an dra-se ?</i>	
	Où as-tu entendu ça ?	
VC	ber 'pɔst [rires] ber 'pɔst	63
	<i>Ba'r post... ba'r post.</i>	
	A la poste... à la poste.	

27 décembre 2000

- Neuze piv oc'h ?

JLP	a 'piɥ ɔn 'mɛ ~ j ? a bæ nɔ'zə mɛ 'ʒan s[...]	1
	<i>Ha piv on-me ? Ha ben neuze met Jeanne S.</i>	
	Qui je suis ? Et ben Jeanne S.	

- Jeanne S. ?

JLP	s[...] ja	2
	<i>S. ya.</i>	
	<i>S., oui.</i>	

- Hag e-menn eh oc'h ganet ?

JLP	bæ 'gã:nə ^{tɔ} 'pət i 'pɛnc'ʃtæ:jn	3
	<i>Ben ganet on bet e Penkesten.</i>	
	Ben je suis née à Penkesten.	

- E Penkesten ?

JLP	'pɛncə'ʃtæ:jn er 'ble:... tri a... je ,tri 'daɥ a'n ə'ʒɛn wi'ã' cə 'cæ:jn ɔ brə'tɔ:	4
	<i>Penkesten. Er blez... tri ha... ya tri daou-àrn-ugent... ouian ket ken e breton...</i>	
	Penkesten. L'année... trois... oui trois, deux... je ne sais plus en breton...	

- Tri-warn-ugent ?

JLP	'jæ 'jæ bæ vwa,la 'tri arn ə'ʒɛn a gã:'nɔt	5
	<i>Ya, ya, ben voilà, tri àrn ugent on ganet.</i>	
	Oui, oui, ben voilà, je suis née en vingt-trois.	

- Hag ho tad hag ho mamm a oa a Benkesten ivez ?

JLP	bæ ja mə 'za'd ə we' a...pɛncə'ʃtæ:jn bər'pət a mə 'mam nɔ'zɔn ə we	6
	<i>Ben ya, ma zad a oa a... Penkesten berpet, ha ma mamm neuze a oa</i>	
	Ben oui, mon père était de... Penkesten toujours, et ma mère alors était	

a 'jiʃtə'nid kwa æ ɔ mər'het ma 'gã'nə 'ciʃtə'nid ə'ʒə æ... mər'hed a'ta: æ...	
<i>a Gistinid quoi heñ, oh, merc'hat ma ganet e Kistinid ivez heñ... merc'hat atav heñ</i>	
de Quistinic quoi hein, oh, je crois qu'elle était native de Quistinic... je crois hein	

a bæ wi'ãr cə sis 'o mɛ 'jəw syr'wal kɛ... bæ 'jəw kɛ i 'sɑ'd a	
<i>ha ben ouian ket sis... oh met geo sur-walc'h kar... ben geo kar he zad ha</i>	
en fait je ne sais pas... oh mais si bien sûr car... si, car son père et	

i 'mam de'za we i 'ceʃtə'nit a'lɔr... je...	
<i>he mamm deja oa e Kistinid alors... ya.</i>	
sa mère déjà étaient à Quistinic alors... oui.	

- Pegourz oc'h pet daet de vevñ e Malgeneg ?

JLP	a bæ ə... 'pi a 'wu cə 'mɛ pə'nɔʃ təʃe 're: pə'nɔ wen 'deʃ tə'vi'ɥej də...	7
	<i>A beñ... pezh ouian ket-me penaos ivez re penaos oant daet da vevñ da...</i>	
	Ha ben, je ne sais pas trop comment aussi, comment ils étaient venus à...	

də 'bɛ'ʃtæjn a bæ p'juir mə 'za' wɛ a 'bæ'ʃtæjn æ... a bæ mɛ 'mām	
<i>da Benkesten a beñ peogwir ma zad 'oa a Benkesten heñ... A beñ ma mamm</i>	
à Penquesten, ha ben, puisque mon père était de Penquesten... et bien ma mère	

wɛ 'deʃ kə'tõ syr'wal də 'bæ'ʃtæjn də do 'dɑrlə un da'ʃen əʃə	
<i>'oa daet getoñ sur-a-walc'h da Benkesten da, doa dalc'het un dachenn ivez</i>	
l'a suivie certainement à Penquesten pour, ils ont tenu une ferme aussi	

də 'bæ'ʃtæ:n aɣ ð'zə bæ hɔm ni gũ'nət kwa	
<i>da Benkesten hag aze beñ 'om-ni ganet quoi.</i>	
à Penquesten et c'est là que nous sommes nés quoi.	

- Ha c'hwi zo berpet chomet e Penkesten ?

JLP	a bæ 'pa: ar'lerh ɔm 'deʃt nə'zə də 'læ'jɔ'deʃc kwa æ 'õ pə 'meʃ 'sko:l	8
	<i>A beñ pas, àrlerc'h omp daet neuze da Langedig quoi heñ on bet me e skol</i>	
	Non, ensuite, on est allés à Languidic, quoi, je suis allée à l'école	

ur 'sɔr ɛ 'pæ'ʃtæjn da ^m un 'ta'mɛc un 'dəʃ vle'a pə'nɛk mər'he	
<i>ur sort e Penkesten dame, un tammig, un daou vlezad bennek merc'hat,</i>	
quand même à Penquesten, dame peu, environ deux ans sans doute,	

a 'marsə 'mem ɔ pa pa pə dʒi 'nõ cə bəd 'ɔ'pɛn 'pwa'r ble' i 'sko:l a	
<i>ha mârze mep, ho pas, peogwir n'on ket bet ouzhpenn pevar blez e skol a</i>	
peut-être même, oh non, puisque je n'ai pas été plus de quatre ans à l'école, et	

bæ grweʃ 'dəʃ vle ð'zə a 'dəʃ vle ə'ral i 'læ'jɔ'deʃc kwa... bæ je	
<i>beñ gwraet daou vlez aze ha daou vlez arall e Langedig quoi... beñ ya,</i>	
bien deux ans là-bas et deux autres à Languidic, quoi... ben oui,	

me 'ʃə mɛ 'pə 'pɛl ɛ 'sko:l æ mɛ 'ʃə mɛ 'pwa:r 'ble: æ... bæ 'nan	
<i>'m eus ket me bet pell e skol heñ, 'm eus ket me pevar blez heñ... beñ nann.</i>	
je ne suis pas restée longtemps à l'école hein, seulement quatre ans... ben non.	

- Ha perak eh oc'h c'hwi aet kuit a bPenkesten ?

JLP	a bæ 'jɔw ɛl ma mwa 'la:r tɔh ty'ʃɑ:t pə'ʃʊr ə... ən 'da'ʃɛn le	9
	<i>A beñ geo, êl ma 'm boa lâret deoc'h tuchant, peogwir euh... an dachenn lerc'h</i>	
	Ha ben, si, comme je te le disais tout-à-l'heure, parce que... la ferme où ils	

ma 'hwen ° w° pə 'ʃʊr'hət kwa æ... 'dɔ cə bə 'je am'zɛ:r də... də ga'wit	
<i>ma oant a oa bet gwerzhet quoi, heñ... 'doa ket bet hê amzer da... da gaout</i>	
étaient avant été vendue quoi, hein... Ils n'avaient pas eu le temps de... d'avoir	

ar'gũ:t ə'vejt ə... ur 'brœ:r də mə 'za:d ə... de pə 'preʃt° ar'gũ' tɛ: kɛ	
<i>argant evit euh...ur breur da ma zad euh... dehe bet prestet argant dezhe kar,</i>	
de l'argent pour... un frère de mon père euh... leur aurait prêté de l'argent, car	

'brœ:r də mə 'za: i'nɛ 'labu'rɛ dɛ'ʒa: in ur 'ly'zin i lo'krɪʃt ɛ... ər 'fɔrʒ	
<i>breur da ma zad, hennezh laboure deja en ur luzin e Lokrist e... ar forges</i>	
le frère de mon père, il travaillait déjà dans une usine à Lochrist à... aux forges	

ma ka'rət kwa... ər ly'zin 'sə... bæ 'hi'neh ° 'la're' 'ʧə bæ mə 'brɛʃtə 'mɛ	
<i>ma karit quoi... ar luzin-se... beñ hennezh a lâre ivez beñ me 'bresto-me</i>	
si tu veux quoi... cette usine... et lui disait aussi, ben je vous prêterai	

ar'gũ' tɔh bæ je mɛ... dərũ' n am'zɛ:r 'sə a bæ ,o pə	
<i>argant deoc'h, beñ ya met...durant an amzer-se a beñ 'oa bet</i>	
de l'argent, ben oui, mais... pendant ce temps et ben elle avait été	

'ʃʊr'hə tɛ'nō' 'ral kwa	
<i>gwerzhet d'unan 'rall quoi...</i>	
vendue à un autre quoi...	

- Re fonnabl o doa gwraet...

JLP	bæ vwa'la:... a'halə'sə nə'zə bæ 'wɛ r 'tɛ: mə'nɛ 'çʊit kwa	10
	<i>Beñ voilà... ha alese neuze, beñ 'oa ret dezhe monet kuit quoi.</i>	
	Ben voilà... et comme ça, ben ils ont dû partir quoi.	

- Arlerc'h neuze o'ch bet daet da Valgeneg ?

JLP	bæ 'ja g ar'le'ʳfi nə'zə wɔn ,mɛj 'dɛj də'ma kwa æ... bæ 'pa də gwe'dan	11
	<i>Beñ ya hag àrlerc'h neuze oan-me daet du-mañ quoi heñ... beñ pas, da Gaodan,</i>	
	Ben oui, et après alors je suis venue ici quoi... enfin non, à Caudan,	

də gwɛ'da wɔ̃n 'wejt ar'lerh w ^{ɔ̃n} 'pət bæ wɛ ⁿ cə mɛ 'pəmzɛk 'vle: pə	
<i>da Gaodan 'oan aet àrlerc'h, 'oan bet beñ 'oan ket-met pemzek vlez pa</i>	
je suis allée à Caudan ensuite, j'y étais, ben je n'avais que quinze ans quand	

ɔn 'wejt tə gwɛ'dan ag ar'lerh bæ pə də gr... me ʃɔ'mət ɑ̃'zə kən	
<i>on aet da Gaodan hag àrlerc'h beñ pa deus gr... 'm eus chomet aze ken</i>	
je suis allée à Caudan et ensuite ben... j'y suis restée jusqu'à ce que	

mə ,wɔ̃ ⁿ dimi'jət ag ar'lerh ɔn mɛ 'dɛj a'ma bæ vwa'la ʒə u pə'pɛ	
<i>ma oan dimizet hag àrlerc'h 'on-me daet amañ beñ voilà get ho pepe,</i>	
je me marie, et ensuite je suis venue ici, ben voilà, avec ton grand-père,	

we i 'labu,ra t ^h ɔ:n a bæ alə'sɛ ni bwæ 'grwejt nəzə kɔnɛ'sɑ:s	
<i>'oa é labourat du-hont a beñ henn-se ni boa gwraet neuze connaissance,</i>	
qui travaillait là-bas et ben c'est comme ça qu'on a fait connaissance,	

kwa də'ɔn	
<i>quoi du-hont.</i>	
quoi, là-bas.	

- E Kaodan ?

JLP bæ ja i kwe'dan bæ ja... cɛ'sə mɛ cə ʃə jɔ̃' a'nɑ'ʧəd ə'ʧœ: ǣ	12
<i>Beñ ya, e Kaodan beñ ya... keneve-se, 'm behe ket bet eñ anavet ivez heñ,</i>	
Ben oui, à Caudan, ben oui... sans cela je ne l'aurais pas connu aussi hein,	

ǣ 'nan a'dam 'aləsə 'we kwa a bæ ar'lerh nə'zə wɔ̃n 'ʃɔməd i	
<i>heñ nann, ha dame henn-se oa quoi. Ha beñ àrlerc'h neuze oan chomet e</i>	
hein non, et dame, c'était comme ça quoi. Et puis ensuite alors je suis restée à	

bɔku'ric ur 'sɔrt 'mɛjn bə'dag ə... bæ ɔ cə... dy'rɑ̃ ^ə brə'ze:l 'we:	
<i>Bot-kourrig ur sort, me, bedag euh... beñ o get durand ar brezel 'oa</i>	
Botcouric quand même, jusqu'à euh... ben oh, c'était pendant la guerre	

a we cə 'ɛ:s kawi lɔzə'ri:zǣ a bæ ag ar'lerh wɔ̃n 'dɛj tə 'ʃɔm nə'zə	
<i>ha 'oa ket aes kaout lojeriz heñ, a beñ hag àrlerc'h 'oan daet da chom neuze</i>	
et ce n'était pas facile de se loger hein, et ensuite je suis venue habiter alors	

ba ^u n 'ti' bi'jɑ: 'sɔ̃ ɑ̃'zə 'ʒəʃt ɑ̃'zə n a'ni [toussolement] dɔ n a'rɑ̃:ʃ prə'ma...	
<i>ba un ti bihan-se, aze, just aze, an hani [...] douzh en arañj bremañ...</i>	
dans la petite maison, là-bas, juste là, celle [...] en train de l'arranger maintenant,	

'zɔʃt a pə... 'na ə jə'tũ 'ti' zə ã'zə ə 'mɛn ə wi 'mɛla'ni: ɥi a'nɑ'ɥə mɛla'ni	
<i>just a pa... ar c'hentañ ti aze, oh, 'menn e oa Mélanie, c'hwi ' anave Mélanie</i>	
juste quand... la première maison, oh, là où était Mélanie, tu as connu Mélanie	

ur 'sɔrt a bæ 'jɔw ɔ pə 'pwar ble ã'zə:... 'je: ɔ pə 'pwa'r 'ble' ã'zə 'jɔw dam 'je	
<i>ur sort, ha ben geo, 'on bet pevar blez aze... ya, 'on bet pevar blez geo, dame ya.</i>	
quand même, et ben si, j'ai été quatre ans là... oui, j'y ai été quatre ans, dame oui.	

- Ha pegourz oc'h c'hwi daet da vevñ amañ ?

JLP	a bæ je alə'sə nə'zə ɔm 'weɣ tə r 'rɔh... də 'dər'hjəl un da'ʃɛn ba... 'ble' ə...	13
	<i>A beñ ya, alese neuze, omp aet d'ar Roc'h... da derc'hel un dachenn ba... blez eu</i>	
	Ah ben, de là alors, on est allés au Roch... pour tenir une ferme, en... euh...	

ə ã 'ble' bõ 'sã: 'ble wɛ 'gã'nə an ma'ri' ble 'ɥɛh ^a dəɥ ^y 'jɛn	
<i>euh en, blez bon sang, blez oa ganet Anne-Marie, blez c'hwec'h ha daou-ugent</i>	
euh en... bon sang, l'année qu'était née Anne-Marie, en quarante-six	

ma 'ka'rɔt kwa... je a bæ ɔm 'weɣ tə... dər 'rɔh bæ... gar'lerh ɔm 'weɣ	
<i>ma karit quoi... ya a beñ 'omp aet da... d'ar Roc'h beñ... hag àrlerc'h 'omp aet</i>	
si tu veux quoi... oui et ben on est allés... au Roc'h ben... et ensuite on est allés	

tə ger... jɛriva'lã: əlɛrɥ ɔm 'weɣ tɛ glɛgɛ'rɛk aɣ ar'lerh ɔm 'dɛɣ	
<i>da Ger... da Geriwallan. Arlerc'h omp aet da Glegereg hag àrlerc'h omp daet</i>	
à Ker... Kerivallan. Ensuite, on est allés à Cléguérec et ensuite on est venus	

a'ma a bæ pə ni bwo 'præ:nə 'ma kwa bæ dam... alə'sən ə...	
<i>amañ a beñ pa ni boa prenet amañ quoi, beñ dame... henn-sen eo...</i>	
ici ah ben on avait acheté ici quoi, ben dame... c'est comme ça...	

- Hag ho preudeur hag ho c'hoarezed a zo chomet da vevñ en ho pro ?

JLP	bæ 'jæ... bæ 'jæ	14
	<i>Beñ ya... beñ ya.</i>	
	Ben oui, ben oui.	

- A-hent-arall, penaos e veze koulz Nedeleg pa vezec'h c'hwi bihan evel-se ?

JLP	pə'nɔw ɥə'zɛ ə... ma 'ka'rɔ pə'nɔw ^h wɛ n 'nɛdɔ'lɛk ? ə bæ nɛdɔ'lɛk ə...	15
	<i>Penaos veze euh... ma karit penaos oa an Nedeleg ? Euh beñ Nedeleg euh...</i>	
	Comment c'était euh... si tu veux, comment se passait Noël ? Euh ben... Noël euh...	

a bæ wɛ ən o'vɛn kwa ən 'p'vɛn ə wɛ ma ka'rɔt kwa æ a bæ...	
<i>A beñ 'oa an overenn quoi, an overenn a oa ma karit quoi heñ a beñ</i>	
ah ben il y avait une messe quoi, il y avait une messe si tu veux quoi ah ben...	

i 'læːŋə'deɟc 'mɛm a 'pɔm 'deɟ dɔ 'læːŋə'deɟc ka 'pæː'stæːŋn me ʃə 'mɛj	
<i>e Langedig memp, a p'omp daet da Langedig, kar e Penkesten 'm eus ket-me</i>	
à Languidic même, quand on est allés à Languidic, car de Penkesten je n'ai pas	

ʃd̥ʒ 'vra:s ə 'wɛn cə 'kɔː ur 'sɔrt pɔwɔn mɛ i 'pæː'stæːn mɛ 'pɔwɔm	
<i>soñj vras, euh, 'oan ket kozh ur sort p'oan-me e Penkesten, met p'oamp</i>	
beaucoup de souvenirs, je n'étais pas vieille quand j'étais à Penkesten, mais quand on	

i 'læːŋə'deɟc we cə səl'mã:...'a:vɾɛn i k... a grɛ:nɔz i 'læː'ŋə'deɟj æ	
<i>e Langedig 'oa ket seulement... overenn e k... a greiznoz e Langedig heñ,</i>	
était à Languidic, il n'y avait pas même... de messe à m... de minuit à Languidic,	

ʋə'ze cə 'grwɛjt... wiːr̥ cə 'gɔʃ tɔ pə'rɛk mɛ ʋəze 'cət ma ʃɔte 'dɔ	
<i>'veze ket gwraet... ouïan ket 'gaos da perak, met 'veze ket. Ma faote deoc'h</i>	
ça ne se faisait pas... je ne sais pas pourquoi, mais il n'y en avait pas. Si tu voulais	

mɔ'ne tɔ n ə'vɾɛn a 'grɛ'nɔz wɛ r 'tɔ mɔ'ne tɔ 'hɛn'bɔ:t a bæ	
<i>monet d'an overenn a greiznoz, 'oa ret deoc'h monet da Henbont, a beñ</i>	
aller à la messe de minuit, il fallait aller à Hennebont et ben	

'mə zɔ 'pət ur 'sɔrt... gə mə 'zɑ:t a nəzə gə mə bɹ'dɛ:r i 'nɔ'vɾɛn	
<i>me zo bet ur sort... get ma zad ha neuze get ma breudeur en overenn</i>	
j'y suis allée quand même... avec mon père et alors avec mes frères, à la messe	

a grɛ:nɔz ur 'sɔrt i 'hɛn'bɔ:d æ	
<i>a greiznoz ur sort e Henbont heñ.</i>	
de minuit quand même à Hennebont hein.	

- Ha Penkesten veze ket ur barrez ?

JLP	a bæ 'nã: i 'pæː'stæː... ə 'na i 'pæː'stæː ʋəze cə 'grwɛː ə'ʋɔ:...' nã...	16
	<i>A beñ nann e Penkesten... euh nann, e Penkesten 'veze ket gwraet ivez...</i>	
	Ah ben non, à Penkesten... euh non, à Penkesten ça ne se faisait pas non plus...	

nann... 'pæː'stæːn zo ur 'ba'rez bi'hã: æ wɛ 'cɔd ə... pyʃɥi 'we 'cə	
<i>Penkesten 'zo ur barrez bihan heñ, 'oa ket euh... peogwir 'oa ket</i>	
non... Penkesten c'est tout petit, et ce n'était pas euh... puisque ça n'était pas	

pa'rez æ... a 'wɔ r tɔ mɔ'ne tɔ 'ziːnːzak ʋɛrne ə vla... a'gɔʃ tɔn	
<i>parrez heñ... ha 'oa ret deoc'h monet da Zinzag, verne euh vla... a-gaos d'an</i>	
une commune... il fallait aller à Inzinzac, qu'importe... c'est pourquoi	

tra'sən a 'pə dɔm niə ra 'bɛ... ma 'karə 'le mwɔm 'ni 'gã:nət zɔ 'la'kə	
<i>dra-sen a pa d-omp-ni ra-bezh... ma karit, lec'h m'oamp-ni ganet 'zo laket</i>	
quand on est tous... Si tu veux, l'endroit où on est nés, c'est mis	

bər'pəd ə... 'pæ'ʃtæjn ə zin'zak kwa æ... 'ra ^b be papir'jəu mwe 'mɛjn	
<i>berpet euh... Penkesten euh Zinzag, quoi heñ... razh-bezh ar paperioù 'm boa-me</i>	
toujours euh... Penquesten euh en Inzinzac hein... tous les papiers que j'avais,	
a 'tut mɛm brə'ma pə si rəsə'qū paper'jəu zə bər'pət alə'sən æ	
<i>ha tout, mamp bremañ, pa, si, resevan paperioù 'zo berpet henn-se heñ.</i>	
et tout, même maintenant, quand, si je reçois des papiers c'est toujours comme ça.	
a bæ ɛr'lerh nə'zə ɥəze 'cə ni'tra we cə ʃtal brə'man æ we 'cə...	
<i>A beñ àrlerc'h neuze, 'veze ket netra, 'oa ket st-êl bremañ heñ, 'oa ket...</i>	
Ah ben ensuite alors, il n'y avait rien, ce n'était pas comme maintenant, il n'y avait...	
nə ɥze 'cə ni'tra bəd ar'lerh ən 'n'vren ba... ni 'bwə cə bə ni 'kado'jəu	
<i>ne veze ket netra ebet àrlerc'h an overenn ba... ni boa cet-ni kadoioù</i>	
il n'y avait rien du tout après la messe à... on n'avait pas de cadeaux	
n um bə'təu æ [rires] a 'mɛ mə 'ʃd̥ɔ̃ʒ ur 'sɔrt pə'nɔʃ ə və'zɛ: ur vɔ'tis ag...	
<i>'n hon botoù heñ [...]. Ha 'm eus soñj ur sort penaos e veze ur votez ag...</i>	
dans nos sabots hein [...]. Mais je me souviens quand même qu'il y avait une chaussure en...	
ʃokə'la: alə'sən a vəze ur 'mɑ'be zɛ'zys ma 'kɑ'rə 'barx kwa	
<i>chokolad henn-sen ha veze ur mabig Jezuz ma karit 'barzh quoi.</i>	
chocolat comme ça et il y avait un enfant-Jésus si tu veux dedans quoi.	
a ʒə cə'tū: dər 'ble: nezən a bæ mam nəzə 're bæ un ɔ'rɑ'ʒɛn 'dɔm	
<i>Ha da kentañ d'ar blez neuzen, a beñ m'mamm neuze rae bep a un orañjenn deomp...</i>	
Et pour le premier de l'an alors, et ben ma mère nous donnait à chacun une orange...	
ə' wa u'n əbə'deɟ	
<i>euh c'hoazh un nebeudig.</i>	
ça faisait encore un peu.	

- D'an deiz kentañ ag ar blez e oa ?

JLP	cə'tū: ər 'ble: ə ɥə'ze un ɔ'rɑ'ʒɛn 'dɔm ur 'sɔrt mɛ nəzə:... də'hɔ nə'zən	17
	<i>Kentañ ar blez e veze un orañjenn deomp ur sort, met neuze... du-hont neuzen,</i>	
	Le jour de l'an on avait une orange quand même, mais alors... là-bas alors,	
we:... dra'sə ma kɑ'rəd ə wɛ:... gwil 'brɑ:s nə'zə ma kɑ'rə... yr 'fwe:r		
<i>'oa... dra-se ma karit a oa... gouel bras neuze ma karit... ur foar</i>		
il y avait... c'était si tu veux... une grande fête si tu veux... une fête foraine		

ə ɸə'ze dən 'dis... də 'sej'tek a... jənə'ɸi:r brə'ma ma kə'rət kwa... sej'tek...	
<i>a veze d'an dix-... d'ar seitek a... genver bremañ ma karit, quoi... seitek</i>	
le dix... le dix-sept... janvier maintenant si tu veux, quoi... le dix-sept	

a ɸə'ze ur 'fwe:r 'vra:s a nə'zə mə... mə br̥'de:r de'za bæ mə 'brø:r ku'hã'	
<i>ha veze ur foar vras ha neuze ma... ma breudeur dija, beñ ma breur koshañ</i>	
il y avait une fête foraine et alors mes... mes frères déjà, ben mon frère aîné	

ur 'sɔrt a nə'zə mə 'wer'zet ɸəmɔ'se de'za bu jə'ɸæ:k ale'se je dər	
<i>ur sort ha neuze ma c'hoarezed 'gomañse dija bout yaouank henn-se yae d'ar</i>	
quand même et aussi mes sœurs commençaient déjà leur jeunesse, comme ça ils allaient	

'fwe:r 'sə a ga'se o:rã:ʃ 'təm... o'rã:ʒ ur 'sɔrt məs pə 'mɛjn a pwen ə...	
<i>foar-se ha 'gase orañj deomp... orañj ur sort 'm eus bet me a p'oan euh...</i>	
à cette fête et ils nous apportaient des oranges... j'ai eu des oranges quand même	

'pwən bi'hã'n ur 'sɔrt ma kə'rət kər nə'zə syr'tu ar'mã' mə 'brø:r ku'ã'	
<i>p'oan bihan ur sort ma karit, kar neuze surtout Armand, ma breur koshañ,</i>	
quand j'étais petite quand même si tu veux, car alors surtout Armand, mon frère aîné,	

i'neñ ga'se o'rã:ʃ 'tom jɛ... a vwa'la mɛ 'hɛndə'ral bæ ɸə'ze cə	
<i>henezh 'gase orañj deomp... ha voilà, met a-hent-arall, beñ 'veze ket</i>	
lui il nous apportait des oranges... et voilà, mais autrement, ben il n'y avait	

ni'tra 'bəd æ... də 'gwil nədə'leg a bæ 'nan w' 'cət... ɸə'ze' 'cət kwa... nə'zə...	
<i>netra 'bet heñ da gouel Nedeleg ha beñ nann, 'oa ket... 'veze ket quoi, neuze...</i>	
rien du tout hein pour Noël, ah ben non, il n'y avait pas... il n'y avait rien quoi...	

met ə 're: jə'ɸæ:k mar'sə mɛ da m e ʃə 'mɛj ər 'ʃõ:ʒ ə'ɸœ: kwa	
<i>Met ar re yaouank mârze met dame 'm eus ket-me ar soñj ivez quoi...</i>	
Mais les jeunes peut-être, mais dame, je ne me souviens pas non plus quoi...	

- Ha penaos vez komzet e breton du-se, chañj a ra ur yoc'h er parrezioù-se ?

JLP	e 'ja kwe'dan ə 'zo: ə... ma kə'rəd ə... 'gro:səh kwa de cə u 'mem brə'tõ ⁿ	18
	<i>E ya, Kaodan a zo euh... ma karit euh grosoc'h quoi 'd eo ket ur mamp breton</i>	
	Oh oui, Caudan est euh... si tu veux euh plus épais quoi, c'est pas le même breton	

kwa p'ta ɸə 'təh mɛ ə... pɛ'sər ə... pə ɛ'lã' cə lɔ're 'təx...	
<i>quoi, petra faot deoc'h, met euh... pesort euh... pe c'hellan ket lâret deoc'h...</i>	
quoi, qu'est-ce que tu veux mais euh... quel euh... je ne peux pas trop dire non	

're: ə'ɸœ pə'nəw ɸəze 'kwe'dan æ ke 'mwe cə mɛ 'ʃã:... 'mwe cə mɛ 'ʃã'zət	
<i>re ivez penaos veze e Kaodan heñ 'm boa ket-me chañ... 'm boa ket-me chañjet</i>	
plus comment c'était à Caudan hein car je n'ai pas beaucoup chan... je n'ai pas	

'sɔrt 'kal ɔ'ne a zja 'læ'ʝə'dejc mɔ'ne tɔ gwɛ'dan æ... nã	
<i>sort kalz, 'vonet a-ziàr Langedig monet da Gaodan heñ... nann.</i>	
beaucoup changé en allant de Languidic à Caudan hein... non.	

- Hag e Malgeneg e chañja muioc'h ur sort ?

JLP ɔ bæ 'ja cɛn'tɔh̃ æ... ɔ cɛn'tɔh̃ ja...	19
<i>O beñ ya, kentoc'h heñ, o kentoc'h ya...</i>	
Oh, ben oui, davantage hein... davantage oui...	

- N'eo ket diaes kompren an dud ?

JLP ɔ bæ 'na'n nã 'nã ur 'sɔrt ɔ bæ dɔwʒ dɔ dɔ'tã... dɔ ʝə'tã... ja...	20
<i>O beñ nann, nann, nann ur sort, o beñ [geo] da [g]entañ... da gentañ... ya.</i>	
Oh, ben non, non, non quand même, o ben si, au début... au début... oui.	

i kɔ:'trɛl ə... ən 'dyt 'pwen mɛ 'dej tre:'mã æ... bæ ən 'dyd gɔ'pərne'cət	
<i>E kontrel euh... an dud p'oan-me daet dre-mañ heñ, beñ an dud a gomperne ket</i>	
Au contraire euh... les gens, quand je suis arrivée ici hein, ben les gens ne	

kə'mɛn u bɹ'tõ... gəna 'mɛj mɔ gɔ'pərne 'mɛj cɛn'tɔx... ge e'sɔh̃ gəte 'ɛ	
<i>kement o breton genin-me... Me 'gomperne-me kentoc'h... ge... aesoc'h gete-hè</i>	
me comprenaient pas tellement en breton... Je les comprenais mieux... plus facilement	

mæ kɔpər'ne a'ne gəna 'mɛjn ə... 'læ'ʝə'dej zɔ ur 'gõ:ʒ ə 'fi:'nɔh̃ ma	
<i>ma komperne anezhe genin-me. Euh... Langedig zo ur gomz euh... finoc'h ma</i>	
qu'eux ne me comprenaient. Euh... Languidic a un parler euh... plus fin si tu	

ka'rɛt kwa a bæ 'ys ʃə zə'mɛ 'kleʝə kɔ' ə... 'ʒɔb ər 'bɔrn i 'kɔ'z ə brə'tõ: ?	
<i>karit quoi, a beñ c'hweus ket james klevet komz euh... Job ar Borgn é komz breton ?</i>	
veux quoi, ah ben tu n'as jamais entendu parler Job Le Borgne en breton ?	

- Job ar Borgn ?

JLP 'ʒɔb ər 'bɔrn ə... u kan'dɛrɥ ma ka'rɛt zə ir 'rɔx ? a bæ mɛ i'nefi zɔ	21
<i>Job ar Borgn euh... ho kenderv ma karit, zo er Roc'h ? A beñ met hennezh zo</i>	
Job Le Borgne euh... ton cousin, si tu veux, qui est au Roch ? Ah ben mais lui,	

a 'læ'ʝə'dejɥ ə'ʝø: a 'bæ mɛ sɛl 'tɔwl mɛ ʝə'lã' mɛ 'ʒɔb ər 'bɔrn...	
<i>a Langedig ivez, a beñ met seul taol ma welan-me Job ar Borgn ...</i>	
il est de Languidic aussi, ah ben chaque fois que je vois Job Le Borgne...	

zo: 'born zo' 'bɔrɲ ma ka'rə... i həmə'sa bər'pə i brə'tō dɔ'hæjn a	
<i>Jo Borgn, Jo Borgn ma karit... e c'homañsa berpet e breton douzhin ha</i>	
Jo Le Borgne, Jo Le Borgne si tu veux... il s'adresse toujours à moi en breton et	

brə'tō' ə... 'fi'nəh ma ka'rət kwa æ de cə 'mem brə'tō: nā:	
<i>breton euh... finoc'h ma karit quoi, heñ, 'd eo ket 'r memp breton nann.</i>	
un breton euh... plus fin, si tu veux quoi, hein, c'est pas le même breton non.	

- Hag e Kistinid neuze ?

JLP	o bæ... 'ciʃtə'nid a nə'zə læjɲə'dejc zo a pə'prɛ' ur 'sɔrd æ... ceʃtə'nid...	22
	<i>O beñ Kistinid ha neuze Langedig zo à peu près ur sort heñ... Kistinid...</i>	
	Oh, ben, Quistinic et Languidic, c'est à peu près pareil hein... Quistinic...	

'bawt... mə'rɔ:t... a bæ 'ʃã'za cə 'kal æ... a bæ... 'bawt a nə'zən a	
<i>Baod... Melrand... a beñ chañja ket kalz heñ... a beñ... Baod ha neuzen ha</i>	
Baud... Melrand... ah ben ça ne change pas beaucoup hein... ah ben Baud et	

læjɲə'dic ə n im 'frekã'ta:... ə... o ja 'pam... ur bɔ'ʃad æ o ja...	
<i>Langedig en em frekañta euh... o ya bem... ur bochad heñ o ya...</i>	
Languidic, les gens se fréquentent euh... oh oui tous... beaucoup hein oh oui...	



Diàr-benn ar brezhoneg e Malgeneg :

JLP	a pə dā 'mēj də ɲ'ilis də si'kur gɔ'ber ər mə'nɑ:ʃ gə re: 'ral æ...	23
	<i>A pa d-han-me d'an iliz da sikour gober ar ménage ge' re 'rall heñ,</i>	
	Quand je vais à l'église pour aider à faire le ménage avec les autres hein,	

mə 'gõ'za mə brə'tō dɔ'hɛ: mə ɛ mə 'rəspõta i ga'lɛk fo cə 'te	
<i>me 'gomza-me breton douzhte, met hè ma responta e galleg. Faot ket dezhe</i>	
je leur parle tout le temps en breton, mais elles me répondent en français. Elles ne	

kõ'z brə'tō: an 'dy trɛ a'ma mə 'ga' mə 'dro'l ən 'trɔɥ 'sə... ke	
<i>komz breton. An dud dre amñ me 'gav-me drôle an traoù-se... kar</i>	
veulent pas parler en breton. Les gens ici, je trouve ça drôle, parce que	

ɥi 'jej ur 'sɔr tɔ 'læjɲə'dejc ɛl mi 'lɑ're 'zɔ' 'bɔrɲ i'nɛh gõ'za bər'pə	
<i>c'hwi yay ur sort da Langedig êl ma lâre Jo Borgn, hennezh gomza berpet</i>	
si tu vas à Languidic, comme je te parlais de Jo Le Borgne, lui il me parle toujours	

brə'tō dɔhæj 'mɛj a bæ qi jej de'hon ər mir'çed a bæ ,des ər 'mɔd ə'ʁe	
<i>breton douzhin-me ha beñ c'hwi yay du-hont, ar merc'hed 'deus ar mod ivez,</i>	
en breton, et ben si tu vas là-bas, les femmes ont l'habitude aussi	

'ja də... də 'gla ^h ba da'sa ka'fe: ɔ'ʁø: kwa ɛe de 'di: də'varn 'mɛ ra ən 'di'ʁ	
<i>'ya da... da glask bep a dasad kafe ivez</i> quoi, <i>eh deus div davarn met razh an div</i>	
de... d'aller boire un café aussi quoi, il y a deux cafés, mais dans les deux	

də'varn bæ mə ga ^h mɛ ma 'bra:ʁ ən trɔʁ 'sə a bæ ən 'dyd ã'fæ nim ʁə'la	
<i>davarn beñ me 'gav-me 'ma brav an traoù-se a beñ an dud</i> enfin <i>'n em wela</i>	
cafés, ben je trouve ça bien, ah ben les gens enfin se voient	

ur 'sɔrt glə'ʁa ur bɔ'sa dʁi'ri:jəʁ... galə'sə... a bæ 'gõ'za ,tu	
<i>ur sort, gleva ur bochad doereioù... hag henn-se... a beñ gomza tout</i>	
quand même, ils entendent les nouvelles... et comme ça... ah ben ils parlent tous	

brə'tō: mɛm ən a'ni zɔ i də'varn æ zɔ u'ne zɔ 'ʃɔr'vɔz ama nə'wah	
<i>breton. Memp an hani zo e davarn heñ, zo, honnezh zo 'servij amañ, newazh</i>	
en breton. Même celle qui tient le bistrot, hein, celle qui sert là, pourtant	

ma 'ty jəʁ... ty jə'vũ:k in ma ka'rət kwa a bæ ɛ gõ'za brə'tō: æ:	
<i>ema tud yaou... tud yaouank int ma karit</i> quoi, <i>a beñ hè gomza breton heñ...</i>	
ce sont des j... des jeunes si tu veux quoi, ah ben ils parlent breton hein...	

- Ha dre-mañ e vez...

JLP	a bæ dre a'ma dre a'ma mə 'gləʁa cə 'dæjn əbə 'kō brə'to 'cæjn... bæ...	24
	<i>A beñ dre amañ, dre amañ me 'gleva ket den ebet komz breton ken... beñ...</i>	
	Ah ben ici, ici, je n'entends plus personne parler en breton... ben...	

gõ'zã cə me 'cæjn brə'tō: 'dæjn əbə 'ʁø: 'piʁ gõ'za brət... de ʃə 'mɛj	
<i>'gomzan ket-me ken breton 'den ebet ivez. Piv gomza bret... 'd eus ket met</i>	
Je ne parle plus à personne en breton non plus. Qui parle bret... il n'y a plus que	

ã'zɛl bu'fo a'mæjn pən im ʁə'lam ur 'sɔrt ni go'za brə'tō: mɛ	
<i>Angèle Bouffaut ha me, pa 'n em welamp ur sort, ni gomza breton, met</i>	
Angèle Bouffaut et moi, quand on se voit quand même on se parle en breton, mais	

'hendə'ral... bæ ən 'dy go'za brə'tō ə... wi'ã cə me 'gɔʃ tə pə'reg a'ta:	
<i>'hent-arall...beñ an dud gaoza breton euh... ouian ket-me 'gaos da perak atav.</i>	
autrement... ben les gens qui parlent breton euh... je ne sais pas pourquoi toujours.	

ɔ bæ 'nan mɛ 'dam... alə'sən ɛ kwa... a bæ u 'ty kə ur 'sɔrt	
<i>O beñ nann, met dame... Henn-sen eo</i> quoi... <i>a beñ ho tud-kozh ur sort</i>	
Oh ben non, mais dame... C'est comme ça quoi... ha ben tes grands-parents quand même	

pu ʒə'lã u pə'pe' u mə'me' 'pɛ'ni: ur 'sɔrt ɡe ɡõ'za brə'tõ dɔh'tɛ	
<i>p'o gwelan, ho pepe, ho meme Penny ur sort, ya, 'gomza breton douzhte</i>	
quand je les vois, ton pépé et ta mémé de Penny quand même oui, je leur parle en breton	

ur 'sɔrt	
<i>ur sort.</i>	
quand même.	

- Ya, gi gomza berped e breton etrede...

JLP	bã ja i ɡõ'za i bre'tõ itre'ze: 'ʏœ: tre'ze' u 'dɔɥ e ɡõ'za	25
	<i>Beñ ya, i 'gomza e breton etreze ivez... etreze o-daou e [g]omza</i>	
	Ben oui, ils se parlent en breton entre eux aussi... entr'eux-deux ils se parlent	

brə'tõ: a bã jæ... bã syr'wal je... mã:fã...	
<i>breton a beñ ya... Beñ sur-a-walc'h met enfin...</i>	
en breton a ben oui... Ben bien sûr, mais enfin...	

26 décembre 2000

- Piv oc'h-c'hwi neuze ?

MLB	mə zɔ mə m[...] la,ne kə ʃɥi ,ne alɔr ?	1
	<i>Me 'zo-me M. L'année que je suis née alors ?</i>	
	Je suis M.	

- Ya, e pesort blez oc'h ganet ?

MLB	ir 'ble 'tri: ar ny'ʃen dən æɣ any'ʃen aga:lõ: gu'jã: ɛ 'ʃɥern	2
	<i>Er blez tri-àrn-ugent, d'an eizh-àrn-ugent a Galon-gouiañv. E Gwern.</i>	
	En 1923, le 28 novembre. A Guern.	

- E bourc'h Gwern e oa ?

MLB	bɔɣ ʃɥern ja	3
	<i>Bourc'h Gwern, ya.</i>	
	Le bourg de Guern, oui.	

- 'oa ket àr ar c'hampagn, àr ar maezoù e oa ?

MLB	nɔ nɔn bɔɣ 'ʃɥern i ,wɛ'	4
	<i>Nann nann, bourc'h Gwern e oa.</i>	
	Non, non, c'était au bourg de Guern.	

- Nag ho tud, ho tad hag o mamm, petra raent ?

MLB	mə 'mam wɥ:... wɥ ben un ,ti bi'jã tjæ: rɛ ,çə... rɛ çə ni'tra	5
	<i>Ma mamm 'oa... 'oa ba'n un ti bihan tiens, 'rae ket... 'rae ket netra.</i>	
	Ma mère était... était dans une petite maison, tiens, elles ne faisait... rien.	

mə 'ra:d ɥə'zi bɛr 'bo:s	
<i>Ma zad veze ba'r Beauce.</i>	
Mon père était en Beauce.	

- E labourat er Beauce evel-se...

MLB	labu,radir'bo:s ja:	6
	<i>'labourat er Beauce, ya.</i>	
	'travaillait en Beauce, oui.	

- Pell amzer e oa chomet du-hont ?

MLB	o dam 'ja... ag ar'lex pə me dimi.jət... ʃpə 'dir kəm ,sa ? pə me	7
	<i>O dam ya. Hag àrlerc'h, pa 'm eus dimezet... je peux dire comme ça ? Pa 'm eus</i>	
	O dame oui. Et ensuite, quand je me suis mariée... quand je me	

dimi.jət o 'weɣ tə... 'jerbinj'wã:... dər'hø:l ta'ʃen ag ar'lex on 'dej tə...	
<i>dimezet 'on aet da... Gerbenevan... derc'hel tachenn. Hag àrlerc'h 'on daet da...</i>	
suis mariée je suis allée à... Kerbénévent... tenir une ferme. Et ensuite je suis allée à...	

dər fu'əs	
<i>d'ar Foz.</i>	
au Fosse.	

- E pezh blez oc'h dimezet ?

MLB	'pæ'jmpə... ble 'pæ'jpa ,dɥɛ ə'ʃen de cə 'pəm'dek a... 'jin'qir...	8
	<i>Pemp euh... blez pemp-ha-daou-ugent, 'deiz ke... pemzek a... Genver,</i>	
	Cinq euh... l'année quarante-cinq (1945) le... quinze... janvier,	

zĩ'vje zə krwa kse 'jin'qir æ ?	
janvier, je crois que c'est <i>genver</i> hein ?	

- Ya, ya, an dra-sen eo.

MLB	a me pə 'qæfi a vyjə'li:	9
	<i>Ha 'm eus bet c'hwec'h a vugale.</i>	
	Et j'ai eu six enfants.	

- E-menn emant é chom, e Pondi ?

MLB	bə're: je zil'da: zi pō'di:... a ni'kol... a mari'klo:d z' i 'pō'di ɥe ^h	10
	<i>Bet 'eus ya, Gildas' zo e Pondi... ha Nicole... ha Marie-Claude 'zo e Pondi ivez.</i>	
	Il y a, oui, Gildas qui est à Pontivy... et Nicole... et Marie-Claude qui est à Pontivy aussi.	

e'vlin zi... zi 'marge'nek a fi'lip a ,marja'nik zə də 'pō:ʃa'to'	
<i>Evelyne 'zo e... zo e Malgeneg ha Philippe. Ha Marie-Annick 'zo e Pont-Château.</i>	
Evelyne est à... à Milguénac et Philippe. Et Marie-Annick qui est à Pont-Château.	

marja'nig œ ,nani gu'hã: a me 'pjar'dek a vyjyli 'vjã:	
<i>Marie-Annick eo an hani goshañ. Ha 'm eus pevarzek a vugale vihan.</i>	
Marie-Annick est l'aînée. Et j'ai quatorze petits-enfants.	

- Ya, m'anav-me Gurvan dreist-holl.

MLB	jε... be də'ʃũ i wə i zεr'vat... be ʃə'mãr ər mi'rəʃt... i tə'net	11
	<i>Ya... 'benn tuchant e vo e chervat... 'benn achimant ar miz eost... é tonet.</i>	
	Oui... bientôt ce sera son mariage... à la fin du mois d'août... qui vient.	

ma be 'ljõ:	
<i>Ema ba Lyon.</i>	
Il est à Lyon.	

- Ha c'hwi zo bet berpet é chomel neuze...

MLB	i ,margε'nek... wɔ̃ 'pət be ʃεrbeni'qũ:... pwen dimi'jət un be 'çerbeni'wã:...	12
	<i>E Margeneg... 'on bet ba Kerbenevañ... pa oan dimezet oan bet ba Kerbenevañ.</i>	
	A Malguénac... j'ai été à Kerbénévent... quand je me suis mariée j'ai été à Kerbénévent.	

- Ya, met pegourz oc'h aet kuit a Wern neuze ?

MLB	o pəm 'pəm ple:	13
	<i>Oh, pa oan-me pemp blez.</i>	
	Oh, quand j'avais cinq ans.	

- Ha neuze oc'h daet a-benn da Vargeneg ?

MLB	o nɔ̃ nɔ̃ nɔ̃ ar'leɣ ɔm 'weɣ tə ba'ris gə mə 'mam i we	14
	<i>O non non non, arlerc'h 'omp aet da Bariz, get ma mamm e oa.</i>	
	Oh non, non, non, après on est allés à Paris, c'était avec ma mère.	

- Get ho mamm...

MLB	jε a mə 'ru:d ɔ̃ vəzε ber 'bo:s ar'le'ɣ nəzə mə 'mam dwe 'mar,ɥət a mə	15
	<i>Ya, ha ma zad a veze ba'r Beauce. Arlerc'h neuze ma mamm 'doa marvet ha me</i>	
	Oui, mon père était en Beauce. Ensuite alors ma mère est morte et je suis	

zo 'deɣdə 'vargε'nek mə ,mam dwe mar,ɥəd e pa'ri:s	
<i>'zo daet da Vargeneg. Ma mamm 'doa marvet e Pariz.</i>	
venue à Malguénac. Ma mère était morte à Paris.	

- Yaouank e oa c'hoazh ?

MLB	'sæ'fi vle' a trə'gõ:t a ɔm 'pjɑ:r a vuɣə'li: ɔm ɔn me ɔn ani gu'hã:	16
	<i>Seizh vlez ha-tregont. Ha 'oamp pevar a vugale 'oamp. 'oan-me an hani goshañ,</i>	
	Trente-sept ans. Et on était quatre enfants. J'étais l'aînée,	

am bwe 'di:hwir ag ur 'bri:r me 'marq in deʃə ɹmy ā'ni 'cæ:n	
<i>ha'm boa div c'hoar hag ur breur. Met marv int, 'd eus ket mui hani ken.</i>	
et j'avais deux sœurs et un frère. Mais ils sont tous morts, il n'y a plus personne.	

marq in u ^h ri:ʃ	
<i>Marv int o-zri.</i>	
Ils sont morts tous les trois.	

- E Pariz e oant ?

MLB jæ jæ ar'leɣ ɔn deɣ tə'ma nəzɛ... də 'vargɛ'nek	
<i>Ya, Ya... Àrlerc'h 'on daet du-mañ neuze... da Vargeneg.</i>	17
Oui, oui... Ensuite je suis venue ici alors... à Malguénac.	

- Ha penaos e komzec'h-c'hwi get ho tad hag ho mamm ?

MLB ga'lek [rires]	
<i>Galleg !</i>	18
Français !	

- Ha penaos ho peus desket komz e breton neuze ?

MLB pə dɔn a:'riɣ a'ma me pər'ʃā:s... pə dɔn a:'riɣ i 'margɛ'nek	
<i>Pa d-on arriv amañ 'm eus perchañs... pa d-on arriv e Margeneg</i>	19
Quand je suis arrivée ici sans doute... quand je suis arrivée à Malguénac	

me kɔmɔsə 'kō:z i brə'tō:	
<i>'m eus komañset komz e breton.</i>	
j'ai commencé à parler breton.	

- Pas-ket e-raok neuze ?

MLB ɔ nɔ nɔ nɔ...	
<i>O nann nann nann...</i>	20
Oh non, non, non...	

- Ned eus ket gwerso oc'h amañ, ba'n ti-mañ ?

MLB bəre 'sæ'h vle 'so brə'ma ɔ~ pə 'trəɣɛ ^h 'vle: bə'nek ɹ 'fu'ʔs	
<i>Bet eh eus seizh vlez 'so bremañ. 'on bet triwec'h vlez bennak er Foz.</i>	21
Il y a sept ans maintenant. J'ai été dix-huit ans au Fosse.	

ar'lery ɔ~ ^m pə in 'ti' nə'ʷi dal də 'zɔb ər 'bul	
<i>Àrlerc'h 'on bet en Ti-Nevez, 'dal da Job ar Boulc'h.</i>	
Ensuite j'ai été au petit Penny, en face de Job le Boulc'h.	

- Ha pegeit oc'h chomet en Ti Nevez ? Pell a-walc'h ?

MLB	'dɔʷrɛk 'vle: bə'nɛk... 'marsə ʷə ɔ ^h pen me ʃə cæj 'ʃõ:ʃ [rires]	22
	<i>Daouzek vlez bennak... mârze ivez ouzhpenn. 'm eus ket ken soñj.</i>	
	Une douzaine d'années... peut-être même plus. Je ne me rappelle plus.	

- Perak e vez lâret an *Ti-Nevez* e breton ? E galleg e vez gwraet *Petit Penny*... d'eus ket ti nevez ebet du-se ?

MLB	wi:ã: 'cət abɪ'skwæ ^h və'ze ɟwɛj n 'ti nə'ʷi a,nõ:... nɔ pe'ni'	23
	<i>'ouian ket... A-biskoazh 'veze gwraet an Ti-Nevez anezhoñ... Na Penny</i>	
	Je ne sais pas... on a toujours appelé ça <i>an Ti-Nevez</i> ... et on disait Penny	

vəze la'rət ən 'ti nə'ʷi: vəze la'rət ja:... a u cə 'ti' nə'ʷi bə da'bay mɛ...	
<i>'veze lâret...an Ti-Nevez 'veze lâret ya... ha 'oa ket ti nevez ebet a-barzh met...</i>	
On disait <i>an Ti-Nevez</i> (la Maison-Neuve) oui... pourtant il n'y a pas de maison neuve	

vɛrna 'cət	
<i>'verna ket.</i>	
mais... Ça ne fait rien.	

- Ha petra c'hweus gwraet evit Nedeleg neuze ?

MLB	a bæ mə bujə'li: zœ... u~ ^m pə gətɛ vɛ... vɛj revejɔ'næjn... bɛ 'põ'di:	24
	<i>A beñ ma bugale 'zo... 'on bet gete evit... evit reveilhoniñ... ba Pondi</i>	
	Ah ben mes enfants sont... je suis allée avec eux pour... réveillonner... à Pontivy	

jæ... bæ... gə ʒil'da:... aɟ ar'lɛɟ nə,zœ... ar'lɛɟ me 'ɟwrɔj a'ma ə'ʷɛ:	
<i>ya, ba... get Gildas. Hag àrlerc'h neuze... àrlerc'h 'm eus gwraet amañ ivez.</i>	
oui, chez... avec Gildas. Et ensuite alors... ensuite j'ai fait ici aussi.	

26 décembre 2000

Débit très rapide chez ALP

- Ouezit ket-c'hwi kaniñ e breton ?

ALP	a nan wiã cə me ɔkã'næjn in 'tam in brə'tō:	1
	<i>A nann, ouian ket-me kaniñ un tamm en breton...</i>	
	Ah non, je ne sais pas chanter du tout en breton...	

- Pierre a gana gwell eidoc'h ?

ALP	a i'neh i'neh ə 'gã'na ma ^t in brə'tō: sa 'je ta ɔmi tō tryk ã 'rut ?	2
	<i>A, hennezh, hennezh a gana mat en breton. Ça y est, t'as mis ton truc en route ?</i>	
	Ah, lui, lui chante bien en breton. (...)	

- Petra vo lâret geneoc'h neuze ?

ALP	a: dam wiã cə 'me... pətra fōta dōh 'kə'wid a nə'qi: ?	3
	<i>A dam ouian ket-me... Petra faota deoc'h kaout a nevez ?</i>	
	Ah, je ne sais pas... Qu'est-ce que tu veux entendre de neuf ?	

M LM	re,vejonə mat 'fəs ?	4
	<i>Revelhonet mat c'hweus ?</i>	
	Tu as bien réveillé	

ALP	bə... jæ djebə 'mε ^u nəbe 'qit 'sa se ɔpa' dy:	5
	<i>Ba... ya, debret 'm eus un nebeut huîtres... Ça c'est pas du...</i>	
	Ba... oui, j'ai mangé un peu d'huîtres... (...)	

M LM	pasə 'way nəɾə'leg u 'qex	6
	<i>Paset c'hoazh Nedeleg ur wezh.</i>	
	Noël est passé encore une fois.	

ALP	'də cə brə'tō: 'qit də cə brə'tō me wiã 'cə pə'nə qi 'gwej a'nō	7
	<i>'d eo ket breton, huîtres 'd eo ket breton met ouian ket penaos vez gwraet anezhoñ</i>	
	C'est pas du breton « huîtres », c'est pas du breton, mais je ne sais pas comment	

i brə'tō: krə'gaɫ me	
<i>e breton... krogin met...</i>	
on appelle ça en breton... des coquillages mais...	

- *Huïtres*, lâret vez istr... met ne vez ket lâret kalz e breton dre-mañ...

ALP	o bæ nõ:	8
	<i>O beñ non.</i>	

M	bə ʀɛ' ur jœ 'trəʋ ə ʃã:ʒa 'cət æ	9
LM	<i>Bet eus ur yoc'h traoù a chañja ket heñ...</i> Il y a beaucoup de choses qui ne changent pas hein...	

ALP	bæ nan ker bõ 'kleʋəd ə 'rũ n emi'sjõ: i brə'tõ: be ra'djo ɔtəmã 'ra ^h ən	10
	<i>Beñ nann ker bon, klevet a ran an émission e breton ba' radio autrement rac'h an</i> Ben non parce que bon, j'écoute l'émission en breton à la radio, autrement tous	

trəʋ 'sə ji 'ra' ur ʃɔrd ɛl'dõh ʋit a... 'tu skə ty 'vø: ja ja	
<i>traoù-se gi 'ra ur sort êldoc'h. Huïtres ha... Tout ce que tu veux. Ya ya.</i>	
ces trucs-là ils disent comme toi, « huïtres » et... (...)	

M	bə re ur jə ^h 'trəʋ a ʃã:ʒa 'cət	11
LM	<i>Bet eus ur yoc'h traoù a chañja ket.</i> Il y a beaucoup de choses qui ne changent pas.	

ALP	bæ nõ:... paskø 'nu: õ parl 'py: si ty 'vø... [se reprenant] se ã'mer'dã:	12
	<i>Beñ nann... Parce que nous, on parle plus si tu veux... C'est emmerdant...</i> Ben non... (...)	

- Komzit e breton ! [rires]

ALP	gõ'zam cə 'cæj ⁿ ... 'trawasə 'brə'tõ: alɔr 'lie'sə ^h ... ariʋa 'ga'lɛk paskø	13
	<i>Gomzamp ket ken... trawa-set breton alors liesoc'h... ariva galleg parce que...</i> On ne parle plus assez en breton alors souvent... le français arrive parce que...	

oblizə 'rɔm pə 'rɔm gə ma'rja... gõ'za brə'tõ: pə gaʋã da'njel...	
<i>obliget omp... pa-d on-m get Maria... gomza breton... Pa gavan Daniel...</i>	
on est obligés... quand je suis avec Maria, on parle breton... si je trouve Daniel...	

mə gõza ga'lɛk	
<i>me gomza galleg...</i>	
je parle français...	

- Get ar re yaouank êl-se...

M	je mɛ ɔm 'ni... ɔm ʋij ty a:'bil ni 'wia ni brə'tõ a 'ga'lɛk [rires]	14
LM	<i>Ya, met 'omp-ni... 'omp-ni tud abil, ni ouia-ni breton ha galleg...</i> Oui, mais nous sommes... des gens intelligents, on sait le breton et le français !	



ALP	je bæ ɔm 'ni 'sæfi a vugu'li: a de ʃə 'cæ̃' mɛ 'ʧeh alɔr	15
	<i>Ya beñ oamp-ni seizh a vugale ha 'd eus ket ken met c'hwec'h alors,</i>	
	Oui, ben on était sept enfants, et il n'en reste plus que six alors,	
	tu 'rafi 'bɛ ə gɔ̃'pɛr'na mɛ de ʃə 'kal ə gɔ̃'za:	
	<i>tout-ra-bezh a gomprena, met 'd eus ket kalz a gomza.</i>	
	tous comprennent le breton, mais il n'y en a pas beaucoup qui le parlent.	
M LM	nō:... nō:	16
	Non, non.	
	(...)	
ALP	de ʃə mɛ y'nō' pi 'dɔɣ... dɔɣ... rə 'al kō'za:... kō'za ga'lek	17
	<i>'d eus ket met unan pe daou... daou... re 'rall komza... komza galleg.</i>	
	Il n'y en a qu'un ou deux... deux... les autres parlent... parlent français.	
	ji gɔ̃'pɛr'na marsə brə'tō ə'ʧɛ mɛ	
	<i>gi gomprena mârze breton ivez met...</i>	
	Ils comprennent peut-être le breton aussi mais...	
M LM	o 'ja 'syrasə 'zə	18
	<i>O ya, sur-asez eo.</i>	
	Oh oui, c'est sûr.	
ALP	ker de ʃə 'kleɣə 'kal cə'mɛn a [interférences] dra'zə	19
	<i>Kar 'd eus ket klevet kalz kement a (...) dra-se.</i>	
	Parce qu'ils n'ont pas entendu tant de (...) ça.	
M LM	u 'tyd ə gɔ̃'zɛ: ə... brə'tō ə'ʧɛ æ 'ɛl ə... d un 'ʧɛrəɣ 'nij ə wi ʃə	20
	<i>Ho tud a gomze euh... breton ivez heñ. Evel euh... d'hon oadoù-ni e oa ket</i>	
	Tes parents parlaient euh... breton aussi hein. Comme euh... à nos âges il n'y	
	'kal aɣ ə 'gɔ̃'zi ga'leg an'sæ: æ	
	<i>kalz hag a gomze galleg henn-se heñ.</i>	
	avait pas beaucoup de gens qui parlaient français comme ça hein.	
ALP	o bæ 'nō'	21
	<i>O beñ nann.</i>	
	Oh ben non.	

M LM	me ã 'dyd ə we ʔbrə'tō: æ	22
	<i>Met, hon dud a oa breton heñ.</i>	
	Mais, nos parents, c'était le breton hein.	

ALP	õ ⁿ 'wej tər 'sku:l ^a win sæfɪ vɫe' wien cə 'tam 'bət	23
	<i>On aet d'ar skol ha oan ket seizh vlez, ouien ket tamm ebet.</i>	
	Je suis allé à l'école quand j'avais sept ans, et je n'en savais rien du tout.	

M LM	me ə'ɥe:...	24
	<i>Me ivez...</i>	
	Moi non plus...	

ALP	'tam bət 'tam bət 'tam bət ʔwien cə 'tam galɛg ə'bət	25
	<i>Tamm enet, tamm ebet. Ouien ket tamm galleg ebet.</i>	
	Rien de rien. Je ne savais pas du tout le français.	

- 'd'oc'h ket ganet amañ mârze ?

ALP	pa: bæ... lan vu'jen... i ʔɥern ar'lerh õ ⁿ 'dej tə'ma mbwɪ 'dɫɥɛg 'vle:	26
	<i>Pas, ba... Lan-Vouilhenn... e Gwern. Àrlerc'h on daet tu-mañ 'm boa daouzek vlez.</i>	
	Non, à ... Lann Vouillenn... en Guern. Ensuite, je suis venu ici, j'avais douze ans.	

- Hag oc'h bet er skol e Gwern ?

ALP	õ pə i ʔɥern bæri 'dɫɥɛg 'vle: ag ar'lerh õ 'dej də varɣe'nek	27
	<i>On bet e Gwern bedig daouzeg vlez, hag àrlerc'h on daet da Vargeneg.</i>	
	J'ai été à Guern jusqu'à douze ans, et ensuite je suis venu à Malguénac.	

M LM	pih 'vle: ɔfi 'pə ir 'sku:l ?	28
	<i>Pet vlez oc'h bet er skol ?</i>	
	Combien d'années as-tu été à l'école ?	

ALP	ɔ ʔbə rō pə 'pɛ:l a'sət [inaudible] 'ta wɪ cə 'tra əbə dəbir 'cɛjn	29
	<i>O, bet on bet pell a-set (...) atav, 'oa ket tra ebet d'ober ken.</i>	
	Oh, j'ai été assez longtemps (...) en tous cas, 'y avait plus rien à faire.	

M LM	ja: [rires]	30
	<i>Ya...</i>	
	Oui...	

ALP	wɪn cəme 'dɫɥɛg vɫe a un kə'pa:b mɔ'ne tər sərtifi'ka: de'ty:t...	31
	<i>'oan ket-met daouzeg vlez, ha oan koupabl monet d'ar certificat d'études...</i>	
	Je n'avais que douze ans et j'étais capable d'aller jusqu'au certificat d'étude...	

mē faw'te gwər'tu bu pjar'dək... pəʃqir wi 'cə ar'gã	
<i>met faote gortoz bout pevarzek... peogwir oa ket argant</i>	
mais il fallait attendre d'en avoir quatorze... parcequ'il n'y avait pas d'argent pour	

də m ha'sæjn dər 'skul də bõ'di:ʰ vwa'la õ ʃõ'mət ir 'skul i 'margɛ'nek...	
<i>d'am c'hasiñ d'ar skol da Bondi, voilà, on chomet er skol e Margeneg...</i>	
m'envoyer à l'école à Pontivy, voilà, je suis resté à l'école à Malguénac...	

'd yzæjn ən 'tus... gə mə 'çyl'ʰtəq pi vwa'la: 'tra: bə 'cæjn... alər wi	
<i>d'uziñ an tous... get ma c'hulotoù pis voilà, tra ebet ken... alors oa</i>	
pour user le banc... avec mes culottes, pis voilà, plus rien... alors il	

rə ɣørtus 'pjardek 'vle: ɥej mə'ne tər serti'fi'kat... pi vwa'la:...	
<i>ret gortoz pevarzek vlez 'vit monet d'ar certificat... pis voilà...</i>	
fallait attendre d'avoir quatorze ans pour aller au certificat... pis voilà...	

M LM	jɛ mɛ 'dɔh cə bə kɛn 'pɛ'l ɛlð,me mə zə bə tri: 'ble: õ pə be ʃɥɛrn	32
	<i>Ya, met 'd oc'h ket bet ken pell êldon-me, me zo bet tri blez. On bet e Gwern,</i>	
	Oui, mais tu n'as pas été aussi longtemps que moi, j'ai été trois ans. J'ai été à Guern,	

õ pə bɛr 'bo:s a 'dɛj tə 'ɥɛrn ar'lɛrh 'wax	
<i>'on bet ba'r Beauce ha daet ta Wern àrlerc'h c'hoazh.</i>	
j'ai été en Beauce et je suis revenue à Guern ensuite encore.	

- Rac'h an dud a yae d'ar Beauce neuze ?

M LM	nã mɛ mə 'mam wi pə 'ʃɔmə ir bo:s ər 'mɔmã:'sə a... wi 'dɛj	33
	<i>Nann, met ma mamm oa bet chomet er Beauce ar momant-se ha... oa daet</i>	
	Non, mais ma mère était en Beauce à ce moment-là et... elle était venue	

t ur 'klax avɛj mə'ne kə'ti dər 'bo:s pəʃqir wɛ a'nõ'n bɛ 'frɛnɛl 'kõ:t in...	
<i>d'hor klask evit monet geti d'ar Beauce peogwir oa an-hont, ba Fresnay-le-Comte...</i>	
nous chercher pour aller avec elle en Beauce puisqu'elle était là-bas, à Fresnay-le-C ^{te} ...	

bɛ 'n ɔr e 'lwa:r a mɛ wɛn cə mɛ ur 'blea gə'ti a de 'mar'ɥət a	
<i>ba'n Eure-et-Loir ha me, 'oan ket-met ur blezad geti ha 'deus marvet ha</i>	
en Eure-et-Loir, et moi, je ne suis restée qu'un an avec elle et elle est morte et	

wɛ r tæj 'dɔnɛ tə 'ɥɛrn in 'dro: ag ər 'ble ar'lɛrx õn 'dɛj tə ɣargɛ'nek a	
<i>'oa ret din donet da Wern en-dro, hag ar blez àrlerc'h on daet da Vargeneg ha</i>	
il a fallu que je rentre à Guern, et l'année suivante je suis arrivée à Malguénac et	

õ'n i margɛ'neg aw'ri: õ 'mil nœf sã 'tran sɛt õn 'dɛj ty'ma:	
<i>on e Margeneg a-c'houde. En mil neuf cent trente-sept on daet tu-mañ.</i>	
je suis à Malguénac depuis. Je suis venue ici en mil neuf cent trente-sept.	

- Hag e pesort blez oc'h ganet ?

M	mə zɔ me 'gã:'nəd ã' 'mil næf sã 'van 'katr	34
LM	<i>Me zo ganet en mil neuf cent vingt-quatre.</i>	
	Je suis née en mil neuf cent vingt-quatre.	

- Er blez pevar-warn-ugent...

M	jɛ... [rires] mə zɔ me 'gã:nə i 'bə'bri:	35
LM	<i>Ya... me zo ganet e Bubri.</i>	
	Oui... (...) je suis née à Bubry.	

- Ha ya ? Oc'h ag ar vro Pourlet neuze ?

M	ja i bə'bri ɔ 'gã:'nət a ɔ me ur 'burlə'tɛn [rires]	36
LM	<i>Ya, e Bubri 'on ganet ha 'on-me ur Bourletenn.</i>	
	Oui, je suis née à Bubry et je suis une <i>pourlette</i> .	

ALP	jɛ ur 'burlə'tɛn ø... ur 'burlə'ʃtɛn	37
	<i>Ya, ur Bourletenn... ur bourlastenn...</i>	
	Oui, une <i>pourlette</i> ... une <i>bourlastenn</i> * ...	

M	jɛ... o tɛ cə 'kɔzə mɑ: anə'hɛ: æ... ag ər 'purlə'tɑʃ [rires]	38
LM	<i>Ya, oh, 'vez ket komzet mat anezhe heñ, ag ar Pourletach...</i>	
	Oui, oh, on dit du mal d'eux hein, les <i>Pourlets</i> ...	

- Pesort breton a gomzit-c'hwi neuze, kani Margeneg ?

M	a bæ 'pa: a 'pwɛn i 'jʊɛrn 'hwen gə mə mə'rep... bæ mə mə'reb 'gõ:zi 'cə	39
LM	<i>A beñ pas. Ha pa oan e Gwern, 'oan get ma moereb... beñ ma moereb 'gomze ket</i>	
	Ah ben non. Quand j'étais à Guern, j'étais chez ma tante... ben ma tante ne parlait	

cəme br'tõ: mɛ ɛ gõ:'zi: 'pur'let kər 'dɛj wi a bə'brij œ... də 'tɛrn ə'ɥɛ:	
<i>ket-met breton met e [k]omze Pourled, kar daet 'oa a [B]ubri euh... da Wern ivez.</i>	
que breton, mais elle parlait <i>pourlet</i> , car elle était venue de Bubry euh... à Guern aussi.	

a bæ mə 'gõ:zɛ 'me ɛl'di: pur'let ə'ɥɛ:... mɛ 'pwɛn 'dɛj tə 'vargɛ'nɛg ã' mil	
<i>A beñ, me 'gomze-me êldi, Pourled ivez... Met pa oan daet da Vargeneg en mil</i>	
Et ben, je parlais comme elle, <i>pourlet</i> aussi... Mais quand je suis venue à Malguénac en	

nœf sã tran 'set nɔ'zɔn a bæ ər vɛ'ʃtrɪs lə'rɛ dam 'jæ mɛ 'wo r tɔ	
neuf cent trente-sept, <i>neuze a beñ ar vestrez 'lâre « dam ya, met 'vo ret deoc'h</i>	
1937, alors la patronne disait : « dame oui, mais il va falloir	

* Nom de la *queue de pie* qui dépasse à l'arrière de la coiffe du pays *pourlet*.

	'fɔ:z ə... fã:f ker 'gõ'per'nam cə 'ni:j 'pje ^h lɑ'ret... a mwe kɔmɔ'sət... <i>choñj euh... chañj kar 'gomprenamp ket-ni pezh 'lârit. » Ha 'm boa komañset...</i> songer euh... changer car on ne comprend pas ce que tu dis. » Et j'ai commencé...	
ALP	ɔ... a pœ 'pre ma ur 'sɔrt <i>O, à-peu-près 'ma ur sort...</i> Oh, c'est à peu près pareil...	40
M LM	bə're mar a 'dra: ə 'fã'za ur 'sɔrt æ me nə'zən a bæ: mwe 'kɔmɔ'sət kɔ'z <i>Bet eus meur a dra a chañja ur sort heñ, met neuzen a beñ 'm boa komañset komz</i> Il y a beaucoup de choses qui changent quand même, mais ben, j'ai commencé à	41
	ɛ'l'de: ɛl 'margɛ'nek tʃjæ... ker 'rah ber bare'sœy fã'za un ta'mic <i>êlde, êl Malgeneg tiens... Kar rac'h ba'r parresoù 'chañja un tammig.</i> parler comme eux, comme Malguénac tiens... car ça change un peu selon chaque commune.	
ALP	'jɥern a marge'nek... ag ər 'sɔrn... 'bi'ɥi: <i>Gwern ha Malgeneg... hag ar Sorn... Bieuzi...</i> Guern et Malguénac... et Le Sourn... Bieuzy...	42
M LM	un 'drai pə'nek ur 'sɔrt æ: <i>Un draig bennak ur sort heñ...</i> Un petit peu quand même hein...	43
ALP	mɛ'rã: mɛ'rã: zɔ un 'tamic... ã'zə bə re 'traɥ nin cə 'wa ^h ur 'sɔrt <i>Melrand... Melrand un tammig... Aze bet eus traoù n'int ket c'hoazh ur sort</i> Melrand... Melrand un peu... Là-bas tu as des choses qui ne sont pas pareilles	44
	'wax a ma dɛ də lɔ'ma:lɥ a n ɪtrœy sə nə'zən i 'fã'za 'wax <i>c'hoazh, ha ma d-it da Lokmaloù ha 'n traoù-se neuzen e chañja c'hoazh...</i> encore et si tu vas à Locmalo et tout ça alors, ça change encore...	
M LM	mɛ 'ra ber bare'sœy i fã'za: <i>Met rac'h ba'r parresoù e chañja.</i> Mais dans toutes les communes ça change.	45
ALP	mɛ lɔ'ma: ^h lœy nə cə 'wah vre'mã: pur'let ji gõ'za pur'let mɛ nɛ <i>Met Lokmaloù n'eo ket c'hoazh vraiment Pourled, gi 'gomza Pourled, met n'eo</i> Mais Locmalo, c'est pas encore vraiment <i>pourlet</i> , ils parlent <i>pourlet</i> , mais c'est	46
	'cə kən 'kõ'pli'kət stɛl ma... pə ɪdɛt 'pe'lɔ də'hõn bɛ... 'lãgwe'lã: a 'ra <i>ket ken koñpliket st-êl 'ma...pa d-it pelloc'h du-hont ba... Langoelan ha rac'h</i> pas si compliqué qu'à... quand tu vas plus loin là-bas à... Langoëlan et tout	

ben ty'hõn ã'zə ma wafi 'gwex	
<i>ba'n tu-hont. Aze 'ma c'hoazh gwazh.</i>	
dans ce coin-là. Là c'est encore pire.	

M	bæ mə 'mam we a 'vern ur 'sɔrt æ... a drəva'nœɥ... a mə 'ra:d ɔ we	47
LM	<i>Beñ ma mamm 'oa a Wern ur sort heñ... a Drevanou... ha ma zad a oa</i>	
	Ben ma mère était de Guern quand même hein... de Trévano... et mon père était	

a 'ber'cɛn a mə zə me 'gã'nət i 'bɔɥ bə'bri:j ə... 'we:j wɛm də 'ʃɔm	
<i>a Bersken, ha me zo-me ganet e bourc'h Bubri euh... aet 'oamp da chom</i>	
de Persquen et je suis née au bourg de Bubry euh... ils étaient allés s'installer	

i 'bɔɥ bə'bri:j kwa	
<i>e bourc'h Bubri quoi.</i>	
au bourg de Bubry quoi...	

- Ha c'hwi zo bet savet e Malgeneg neuze ?

M	ɔ... mbwe 'tri: 'ble' a pə ɔn 'dɛj tə 'ɥɛrn... ɔn 'dɛj kə mə 'mɔ'rep tə 'ɥɛrn	48
LM	<i>O... 'm boa tri blez ha pa on daet da Wern... 'on daet get ma moereb da Wern</i>	
	Oh, j'avais trois ans quand je suis allée à Guern... je suis allée avec ma tante à Guern	

a mwe 'na: 'ble' pən ɔ 'we:j tər 'skɔ:l	
<i>ha 'm boa nav blez pan on aet d'ar skol.</i>	
et j'avais neuf ans quand je suis allée à l'école.	

ALP	'na: 'ble... mə 'ga' kə'næjn mwe me 'æh... mə 'ga: kə'næjn pə de a:'ʃi ^u	49
	<i>Nav blez... me 'gav genin 'm boa-me eizh... me 'gav genin, pa deus achiv</i>	
	Neuf ans... je crois que j'en avais huit... je crois que, quand la guerre a	

ər brə'zi:l... trã'tɥit e... ə... mert... ,kɔmã ɔ 'kɔ't ? ʒmə rapel 'py	
<i>ar brezel...trente-huit euh... merde, comment on compte ? j'me rappelle plus</i>	
fini...	

kɔmã ɔ di ə... trã'tɥit ã brə'tɔ dʒa	
comment on dit trente-huit en breton déjà ?	

- Eizh-ha-tregont

M	'æh a trə'gõ: ^t	50
LM	<i>Eizh-ha-tregont.</i>	
	(trente-huit)	

ALP	a'lor ə... 'sæh vle' ko'oh 'dõ:k ə... nəzə 'pɛ'm a dɔɥ y'jen... dõ:k ə...	51
	Alors euh... seizh vlez koshoc'h donc euh... neuze pemp ha daou-ugent donc euh...	
	Alors euh... sept ans plus vieux donc euh... alors quarante-cinq donc euh...	
	pə de a'ʃi ər brə'zi:l ɔ̃ wɛj dər 'sku:l ɔ̃ wɛj dja... dja 'ʃtœmɔ'tɑ: ɔ̃ 'wɛj dre	
	<i>Pa deus achiv ar brezel 'on aet d'ar skol. 'On aet dia... dia Stumultan, 'on aet dre</i>	
	Quand la guerre a fini je suis allé à l'école. je suis allé de... de Stumultan, je suis allé par	
	'bɔni'ʃi:l a ɔm a'ri a: n im'praz ben ti 'ʃɥen gə si'mɔn fere'rɑ:...	
	<i>Bonecher, ha oamp arriv ar an hent-pras ba'n Ti-Gwenn, get Simon Féérand...</i>	
	Bonecher et on est arrivés sur la grande route, à la maison-Blanche, avec S. F....	
	ɔm pə ir 'skɔl n di cə'tɑ: bɛr 'læ:n mɛ ɔ̃ 'wɛj gə ri mɑ'həɥ a wi bɛ	
	<i>'oamp bet er skol an deiz ketañ ba'r lein. Met 'on aet get re Mazhoù a oa ba</i>	
	On était allés à l'école le premier jour par le haut. Mais je suis allé avec les Maho	
	'buni'ʃi:r	
	<i>Bonecher.</i>	
	qui étaient à Bonecher.	
M LM	a jɛ... bwɪ ri ma'həɥ ɑ'sə 'jɛ	52
	<i>Ha, ya, bet oa re Mazhoù aze, ya...</i>	
	Ha oui, il y avait les Maho là-bas oui...	
ALP	dy'rɑ ər brə'zi:l	53
	<i>Durand ar brezel...</i>	
	Pendant le guerre...	
M LM	'ke:r i we 'd'he mɔ'ne dam dja 'grɑ:ʎɛrn də w'net a 'vɔrh 'ʃɥern wiɑ' 'cət...	54
	<i>Kaer e oa dezhe donet heñ dia Grañwern, da vonet ta vourc'h Gwern, 'ouian ket...</i>	
	Ils avaient du mérite à venir de Cranhuern, pour aller au bourg de Guern, je ne sais pas	
	'pʃɛ 'ciɔ'mɛt zɔ ʎɛ mɛ 'bwɛ... nɛ'lɑ' cə la'rɛt kɛ wiɑ' 'cət ə... ən di'stɑ:s	
	<i>pet kilometr 'zo ivez met bet'oa... n'hellan ket lâret, ouian ket euh... an distance</i>	
	combien de kilomètres il y a, mais il y avait... je ne peux pas dire euh... la distance	
	dja	
	<i>dia...</i>	
	depuis...	
ALP	ɔ bə re marsə 'pɛ:p a də grea 'wax	55
	<i>O, bet eus mârze pemp ha da great c'hoazh.</i>	
	Oh, il yen a bien cinq, et en montant encore.	

M	o 'bwo bære 'pẽ ^d m a:	56
LM	<i>O, beo, bet eus pemp ah...</i>	
	Oh, il y en cinq hein...	
ALP	o 'de cə kən 'pɛ:l 'sə æ... də cə kən 'pɛ:l a ʃtəmə'tã də vər'h margɛ'nek	57
	<i>O, 'd eo ket ken pell-se heñ... 'd eo ket ken pell a Stumultan da vourc'h Malgeneg.</i>	
	Oh, c'est pas si loin que ça hein... c'est pas si loin que de Stumultan au bourg de Malguénac.	
M	nõ mar'sə me o	58
LM	Non, <i>mârze met oh...</i>	
	Non, peut-être, mais...	
ALP	ãzə ε 'sæh	59
	<i>Aze 'eus seizh.</i>	
	Là, il y en a sept.	
M	mə 'hwir ^o zə 'bə ⁱ o'bir ən dra ,zə ar 'drwet a'bæ... wɪ 'hi'r asə	60
LM	<i>Me 'oar euh... [me] 'zo bet é ober an dra-se àr droad a beñ... 'oa hir a-set</i>	
	Je sais... j'ai fait cette route à pied ah beñ... c'était assez long	
	ɪn 'æ ^d n æ... a 'vern cə pəsər am'zi'r ə wɪ æ	
	<i>an hent heñ... Ha 'vern ket pesort amzer a oa heñ...</i>	
	la route hein... Et par n'importe quel temps hein...	
ALP	ja... ɔ pə 'me a ʃtəmə'tã də 'vargenek drã 'dəʊ vle ã'ti:r... a wɛ 'sæh ej	61
	<i>Ya... 'on bet-me a Stumultan da Vargeneg durand daou vlez hanter... ha 'oa seizh 'eit</i>	
	Oui, je suis allé de Stumultan au bourg de Malguénac pendant deux ans, ça faisait	
	mə'ne a 'sæh i tə'ne in 'dru: a 'wax ni base 'wafi dre 'ʃtæ:ce'rəʊ...	
	<i>monet ha seizh é tonet en-dro. Ha c'hoazh, ni 'base c'hoazh dre Stankeroù...</i>	
	sept pour aller, sept pour revenir. Et encore, on passait encore par Stanquéro...	
	regar'den... a'ri ber 'rəh... ej bu bja'noh... dre n im'praz wɪ 'hi'rəx	
	<i>Regardenn... arriv ba'r Roc'h... eit bout bihannoc'h... dre 'n hempras 'oa hiroc'h.</i>	
	Regarden... pour arriver au Roch... pour faire plus court... par la route c'était plus long.	
M	o ja syra'səs æ	62
LM	<i>Oh ya, sur-a-sez heñ.</i>	
	Oh oui, bien sûr hein.	
ALP	alər 'pə wəm ir 'ji:r bæ ʋəzəm 'kasə tə warn ə 'səʋt... tam 'kas 'krut	63
	<i>Alors, pa 'oamp er gêr beñ 'vezemp kaset da oarn ar saout... tamm casse-croûte</i>	
	Alors, quand on était à la maison, on nous envoyait garder les vaches... un casse-croûte	

pi ale 'hɔp... tɔ weræ̃n ə 'səʊt wem cə ka'sə tɔ 'wa,ri bu'ləʊ a n	
pis allez hop... <i>da oeriñ ar saout. 'oamp ket kaset da c'hoari boullou àr 'n</i>	
pis allez hop... va traire les vaches. On nous amenait pas jouer aux boules sur la	

im'prɑ's æ̃... 'ʃtel ma brə'mæ t'ə'mā də wa'ri 'trɔti'net nā... də labu'rat	
<i>hempras heñ... 'st-êl mañ bremañ 'tremant da c'hoari trottinette. Nann... da labourat.</i>	
route hein... comme maintenant, ou jouer à la trottinette. Non... au travail.	

M LM	brə'mæ: nə 'ran c' 'cæ̃jn səl'mā u' 'çilɔmɛd ar 'drwɛd anə'hɛ... 'kasə ʏan	64
	<i>Bremañ ne rant ket ken seulement ur c'hilometr àr droad anezhe... Kaset vezant</i>	
	Maintenant ils ne font plus seulement un kilomètre à pied. On les envoie	

in o'to: mən a 'ran du 'ʎafi in o'to:	
<i>en oto. Mon' a rant d'o c'hask en oto.</i>	
en voiture. Ils vont les chercher en voiture.	

ALP	wɪ cə tə'ny æ'pɛr'mjɑbl 'bət wɪ cə 'tra: 'bət c'ɔmɛj ur 'sax... la'ka u 'kæ̃jn	65
	<i>'oa ket tenue imperméable, bet 'oa ket tra 'bet ket-met ur sac'h... lakaat àr ho kein</i>	
	Il n'y avait pas d'imperméables, il n'y avait rien, juste un sac... à mettre sur ton dos	

ma 'gwee 'gla:... brə'ma 'man ø'ry:z æ̃... brə'ma man ø'ryz	
<i>ma[k]ouezhe glav... Bremañ 'mant eurus heñ... bremañ 'mant eurus</i>	
quand il pleuvait... Maintenant ils sont heureux... maintenant ils sont heureux,	

a kɔ'ʃti ə ri 'ʃtelɔm'ni: ʃ pə me i 'wɛrn ə 'səʊt dyrā dəʊ 'vle: i'rawk	
<i>a-kostez ar re 'st-êlomp-ni. 'on bet-me é oarn ar saout durant daou vlez, e-raok</i>	
par rapport à nous. J'ai gardé les vaches pendant deux ans, avant	

mɔnɛ tər 'skɔ:l adal pəm 'ple' də 'sæ̃h 'vle:... dy'rā ər brə'zi:l... 'krɛʧə ɡən	
<i>monet d'ar skol, a-dal pemp blez da seizh vlez... durant ar brezel... Krevet get an</i>	
d'aller à l'école, de cinq à sept ans... pendant la guerre... Crevé de	

'jɔ:n ag ər bɔ'ʃɛt ag ər 'patriɔ'tɛt ker u 'difo'rā 'cət un 'dɛ̃:jn a dɛ un 'arm	
<i>aon ag er Boched hag ar Patrioted, kar o diforc'hen ket. Un den ha 'deus un arm,</i>	
peur à cause des Boches et des Résistants, car je ne les différenciais pas. Quelqu'un	

a pə dɔfi 'ɡɔs... 'wie 'cə pətra 'ɛ̃ wie 'cə ma də ur 'bɔʃ petrə'mā:	
<i>ha pa d-oc'h gosse... ouezit ket petra eo, ouezit ma d-eo ur Boch peotremant</i>	
qui est armé, quand tu es gosse... tu sais pas ce que c'est, tu sais pas si c'est un Boche ou	

ma də ur frā:sɛ: 'œ:... a pu jə'lā ɡəd u 'fyzie'nəʊ æ̃... a də 'nu'z wi...	
<i>ma d-eo ur Français eo... ha p'o gwelen get o fuzilhennoù heñ... Ha da noz oa...</i>	
si c'est un Français... quand je les voyais avec leurs fusils hein... et la nuit il y avait...	

ʋəzi bō'bardə'mã: a bæ 'jæ də 'nu'z ʋəzi 'ri: ə... in ə'ljã:	
'veze bombardement. <i>A beñ ya, da noz 'veze re euh... en Oriant.</i>	
il y avait les bombardements. Ha ben oui, la nuit il y avait ceux euh... à Lorient.	



- Hag e pezh blez oc'h ganet ?

M	'ble: 'nɑ' pjar 'ble arn ə'ʃen [rires] pɑ' pə'nɔ ve la'rət... 'mil nəf 'sã van 'kat	
LM	<i>Blez nav... pevar blez arn-ugent (...), pas, penaos vez lâret... mil neuf cent vingt-quatre...</i>	66
	<i>L'an neuf... vingt-quatre ans (...), non, comment on dit... mil neuf cent vingt-quatre...</i>	

- Blez 1924...

M	jæ	
LM	<i>Ya.</i>	67
	<i>Oui.</i>	

- Hag e-menn neuze ? E Bubri...

M	jæ... bə'bri:	
LM	<i>Ya... Bubri.</i>	68
	<i>Oui... Bubry.</i>	

ALP	ã par,lã frã'se:... yn emi'sjō' kôm 'sa... 'mwa... mwa si ʒave e'te:... a'vã t... t...	
	En parlant français... une émission comme ça... moi... moi si j'avais été... avant	69

'tu se tryk 'la 'tu le 'dat e tu 'sa ʒə... ʒə le kɔ'ne 'par kœ'r...	
tous ces trucs-là, tout, les dates et tout ça, je... je les connaissais par cœur... mais	

me syrl 'ku kôm 'sa ty pø 'pa le sər'tir [inaudible] pi 'høp e sa 'vjæ: sa	
sur le coup, comme ça, tu peux pas les sortir (...) puis hop, et ça vient. Ça,	

nɔrma'lãm le 'ʃif ò lɛ kɔ'ne par 'kœ'r æ	
normalement, les chiffres on les connaît par cœur hein.	

M	mə 'wɛr me... mə wɛr ə 'nyme'ro: dən tele'fɔn mə 'wɪr me ur 'jœh tyd	
LM	<i>Me 'oar-me... me 'oar-me an numéros de téléphone, me 'oar-me ur yoc'h tud</i>	70
	<i>Je connais... je connais les numéros de téléphone, je connais beaucoup de gens</i>	

anə'sə... par'cyl anə'sə	
<i>henn-se... par-kul henn-se.</i>	
comme ça... par cœur comme ça.	

ALP	bæ 'je	71
	<i>Beñ ya.</i>	
	Ben oui.	

M LM	ur 'jœx	72
	<i>Ur yoc'h.</i>	
	Beaucoup.	

- Desket 'vezant e galleg hag àrlerc'h ema diaes int lâret e breton...

ALP	bæ vwa'la	73
	<i>Beñ voilà.</i>	
	Ben voilà.	

M LM	'mēm ən 'da də ne'sūs ə... dja ər 'fa'mij a'ta: 'mwɪ'r ur 'jœ ^h ə'ʔe:	74
	<i>Memp an dates de naissance euh... dia ar familh atav, m'oar ur yoc'h ivez.</i>	
	Même les dates de naissance euh... de la famille en tout cas, j'en connais beaucoup aussi.	

- E breton ?

M LM	ja ja in brə'tō: jε... mε bə 'rœ ur jœ 'trœʊ ur 'sɔrt a wi'am cə 'mat [rires]	75
	<i>Ya, ya e breton ya... met bet eus ur yoc'h traoù ur sort ha ouiamp ket mat (...).</i>	
	Oui, oui en breton oui... mais il y a beaucoup de choses qu'on ne sait pas bien.	

ALP	bæ 'stə'ma ər mi'zɔʎ... mə 'wia mε par 'kœr ə'ʔe... mε ar n 'to:l əl 'ma	76
	<i>Beñ setu-mañ ar mizoù... me 'ouia-me par cœur ivez... met àr an taol êl-mañ...</i>	
	Ben voilà, les mois... je connais par cœur aussi... mais sur le coup comme ça...	

M LM	o... 'ta ər mi:'zəʎ mε mε gwɪ'əd ə'ʔe mε... jən'ʧɪr... ʔe'vrɪr miz 'mε ^a x	77
	<i>Oh, atav, ar mizoù, 'm eus-me gouiet ivez, met... Genver... C'hwevrer, miz Meurzh,</i>	
	Oh, les mois, je les ai sus aussi, mais... janvier... février, le mois de mars,	

im'brœ'l	
<i>Ebrél...</i>	
avril...	

ALP	jε mε ar ən 'to:l əl'se sa'je' te fu'ty: 'arʎã 'cə du... du ^h a'wit bæ 'nã: ɲwa ^h	78
	<i>Ya, met àr an taol êl-se, t'es foutu, arrivan ket d'o... d'o c'havout, beñ nann, newazh</i>	
	Oui, mais sur le coup comme ça, t'es foutu, j'arrive pas... à les trouver, pourtant	

ma 'jes ka'wit ə... dɔʁɛk 'miz æ me 'ma r tɔ̃ kaw' fɔ̃z a'nɛ æ	
'ma aes kavout... daouzek miz heñ met 'ma ret deoc'h kavout soñj anezhe heñ !	
c'est facile à trouver... douze mois hein, mais il faut s'en souvenir hein !	

M LM	bæ ma ʒen'qi:r ʁe:'vri:l miz 'mɛx im'brœ:l 'mis 'mɛ: mi'ʁɛ:ʒn 'miʁɛ'nic	79
	Beñ 'ma Genver, C'hwevrer, miz Meurzh, Ebrel, miz Mae, Mezheven, Mezhevenig,	
	Ben 'y a janvier, février, mars, avril, mai, juin, juillet,	

'mireʃt... a r miz ar'leɣ wiã' 'cət [rires]	
miz Eost... ha 'r miz àrlerc'h ouian ket...	
août... et le mois suivant, je ne sais pas...	

- Miz Gwenholo.

M LM	a mar'sə [rires] ãze 'dœɣ 'viz wiã' 'cət ə... wiã' 'cə 'n brə'tõ: sɛp'tã'br	80
	Ha, mârze (...). Aze, daou viz ouian ket euh... ouian ket e breton septembre	
	Ah, peut-être (...). Là, je ne sais pas euh... je ne sais pas en breton septembre	

a ɔk'tɔbr ə wiã' 'cə in brə'tõ:	
ha octobre euh ouian ket en breton.	
et octobre euh, je ne sais pas en breton.	

- Bet eus Gouel Mikel, Gwenholo...

ALP	gwel mə'çɛ:l zo mwa d sɛp'tã:b	81
	« Gouel-Mikel » 'zo mois d'septembre.	
	« Gouel-Mikel », c'est septembre.	

M LM	a ʒɛ... ʒɛ	82
	A ya...ya.	
	Ah oui, oui.	

- Nann, octobre...

ALP	gwil mə'çɛ:l zo mwa d sɛp'tãb... 'pa 'pa... sɛp'tã:b	83
	« Gouel-Mikel » zo mois d'septembre... pas pas... septembre.	
	« Gouel-Mikel » c'est le mois d'septembre... non, non... septembre.	

M LM	ar'leɣ ma 'ka'lõ gwĩã a nə'zə n ɑ'ʁɛn	84
	Arlerc'h 'ma Kalon-gouiañv ha neuze an Azvent.	
	Ensuite c'est novembre et décembre.	

ALP	vwa'la... mə a n 'to:l an'sə ɛ di 'dõ: syr'tud ə... brati'kam cə 'çɛ:ʒn	85
	Voilà... met àr an taol henn-se eh dis-donc... surtout euh... 'bratikamp ket ken	
	Voilà, mais sur le coup, comme ça eh dis-donc... surtout que... on ne pratique	

	n trəʊ 'sə: cə'mej 'n 'to:l bə'nek anə'sə 'm ɥil 'me mar a 'ʤe ^h 'rɥ: bɛ ti bore'a:r ɥi <i>an traoù-se, ket-met un taol bennak henn-se, m'wel-me meur a wezh re ba ti B. 'vit</i> plus ça, seulement une fois de temps en temps, j'en vois, moi, souvent, chez B.	
	'kɫafi diskɥ'ta:l brə'tō: a bæ nə'zə pə dɔm 'prɛst pɛ ʃə mɛ' mɔ'nɛd æ <i>klask diskutal breton, ah beñ neuze pa d-omp prest, 'peus ket 'met monet heñ,</i> pour discuter en breton, ah beñ alors, quand on est partis, tu peux y aller hein,	
	atra'pam cə fɔ'nɔ:b a'ne: æ mɛ an 'to:l anə'sə 'pɔp te fu'ty: æ... <i>'atrapamb ket fonnabl anezhe heñ, met àr an taol henn-se, pop, t'es foutu heñ...</i> on les attrape pas vite hein, mais sur le coup comme ça, pop, t'es foutu hein...	
	wie 'cət... u 'hɔɥə 'cət <i>'ouezit ket... o c'havit ket.</i> Tu sais pas... tu les trouves pas.	
M LM	'nã u 'nã... un 'dɛj ⁿ de cə 'ʃɔ:ʒ æ... bæ nɔ anə'sæ'n ø: <i>Nann ouh nann... un den 'd-eus ket soñj heñ... beñ non, henn-se eo.</i> Non, oh non... on ne se rappelle plus hein, c'est comme ça.	86
ALP	bɛ 'rawk m u 'gwiɛ mɛ 'par 'kœ:r mɛ vwa'la: <i>Ba raok m'u gouie-me par cœur, met voilà...</i> Avant, je les savais par cœur, mais voilà...	87
M LM	mɛ ɔm 'we tə 'zã:s a[...] [rires] <i>Met 'omp aet da zañs A...</i> Mais on a dansé depuis A... (L'eau a coulé sous les ponts)	88
ALP	pə' mɛ... gɔ'zam 'cə trwa'sət 'kwa: <i>Pas met... 'gomzamp ket troa-set quoi.</i> Non, mais... on ne parle pas assez quoi.	89
M LM	bæ nã syra'səz ø <i>Beñ nann, sur-a-sez eo.</i> Ben non, c'est sûr.	90



M LM	ɥe cə 'cɛjn kɔ'zə 'kal <i>'vez ket ken komzet kalz.</i> On ne parle plus beaucoup.	91
-----------------------	--	----

ALP	o bæ nã a'ri ra 'rɛ man 'kɫafi ⁿ di'skæjn r̥ 'sku:l... a'ta: 'næn ⁱ ɥe di'skə 'r	92
	<i>O beñ nann, arriv 'ra re 'mant klask en deskiñ er skol. Atav, an hani vez desket er</i>	
	Oh ben non, il en arrive qui veulent l'apprendre à l'école. Seulement celui qui est	

'sku:l de ʃə 'tra' bæ də ɥ ^l lə gə un 'kani 'ni: bwo: ?	
<i>skol 'd eus ket tra ebet da welet get hon kani-ni. Beo ?</i>	
enseigné n'a rien à voir avec le nôtre. Non ?	

- ? [Occupé à surveiller mon appareil, je n'ai pas écouté la question]

ALP	na'ni ^ɛ ɥe di'skə bɛr 'sku:l ?	93
	<i>An hani vez desket ba'r skol ?</i>	
	Celui qui est enseigné à l'école ?	

M LM	ər brə'tõ a ɥe di'skə ^ɛ r̥ 'sku:l brə'mæ ?	94
	<i>Ar breton a vez desket er skol bremañ ?</i>	
	Le breton qu'on apprend à l'école maintenant ?	

- Dam ya, me 'zo me skolaer ivez, evit komz e breton get ar re vihan er skol.

ALP	a je də... di'wan ?	95
	<i>Ah ya da... Diwan ?</i>	
	Ah oui, chez... Diwan ?	

- Pas, n'eo ket Diwan, er skolioù kristen. E Plunered on-me skolaer.

M LM	'plynæred e 'hox ?	96
	<i>Plunered eh oc'h ?</i>	
	Tu es à Pluneret ?	

- Ya.

M LM	kɔ'ʃti santez a'na:	97
	<i>'kostež Santez Anna.</i>	
	A côté de Sainte-Anne.	

- Ya, ya... Met ar vugale-se glevant ket ken komz e breton er gêr, neuze ema diaes dezhe...

M LM	a... syra'səz æ ma gõ'za 'cə u 'ryd æ... 'kal ε 'te: di'skæjn æ	98
	<i>Ah... sur-asez heñ, ma gomza ket o zud heñ... Kal' eo dezhe deskiñ heñ...</i>	
	Ah, bien sûr hein, si leurs parents ne parlent pas... C'est difficile d'apprendre.	

ALP	ɔ pə dɔ ^h 'bjũ ɥi zi'ska fə'nəp pə dɔm 'wej tə 'skul wiem cə	99
	<i>O, pa d-oc'h bihan, c'hwi zeska fonnapl. Pa d-omp aet d'ar skol ouiemp ket</i>	
	Oh, quand on est petit, on apprend vite. Quand nous sommes allés à l'école, nous	

ga'lek a'lor ə... ^h ɔn cə b wa 'pe:l ɥid a'ri:	
<i>galleg alors euh... 'on ket bet c'hoazh pell evit arriv.</i>	
ne savions pas le français alors... Je n'ai pourtant pas mis longtemps pour arriver.	

- Ya, met komz a rit galleg mat evit tud a zo bet ken bihan amzer er skol...

M LM	ber 'sku ^o l ? me: ? bæ... ər 'ble dɔvə'hã pə wen i 'ɟɥern mə gō'zɛ ga'lek	100
	<i>Ba'skol ? Me ? beñ... ar blez diwezhañ pa oan e Gwern me 'gomze galleg</i>	
	A l'école ? Moi ? ben... la dernière année que j'étais à Guern je parlais français	

nə'sə ^o me ər 'ble cə'tã wen i 'ɟɥern a bæ... 'mɛm ər ləsō'jəɥ w ^l ur 'jœfi in	
<i>neuze met ar blez kentañ 'oan e Gwern ha beñ... Momp ar leçonioù oa ur yoc'h en</i>	
alors, mais la première année que j'étais à Guern ben... même les leçons, il y en	

brə'tō æ ər 'hateʃism ^u in brə'tō:	
<i>breton heñ ar c'hatechism 'oa en breton.</i>	
avait beaucoup en breton hein, le catéchisme était en breton.	

ALP	a je ni di'ske r hateʃism in brə'tō ^o a...	101
	<i>Ah ya, ni 'diske ar c'hatechism en breton ha...</i>	
	Ah oui, on apprenait le catéchisme en breton hein...	

M LM	je me 'ɥɛ æ... gu'de mə wɛ 'dɛj ^d nə'zə: ag ər 'bo:s pə'ɟ ^u ir... pwi 'marɥ	102
	<i>Ya, me ivez heñ. Goude me 'oa daet neuze ag ar Beauce peogwir... pa oa marv</i>	
	Oui, moi aussi hein. Après que je sois rentrée de Beauce parce que... quand ma	

mə 'mam wi r 'tæj dɔ'ne tə 'ɥern in 'dru ^o , a bæ we ʃã'zəd ə... sklas 'tæjn	
<i>ma mamm oa ret din donet da Wern en-dro. A beñ oa chanjet euh... sklas din</i>	
mère est morte j'ai dû rentrer à Guern. Ah ben on m'avait changé euh... de classe	

a bæ nə'zɔn ə... me kɔmã'sə 'kō'z ga'lek... ha'ʃæjn ke wi'ɔm cə	
<i>a beñ neuzen euh... 'm eus komañset komz galleg... hachiñ, kar ouiemp ket</i>	
ah ben alors euh... j'ai commencé à parler français... à le hacher, car on ne savait pas	

'kal kō'per'nə ^d ɥ ^o zɛ ur 'sɔrt	
<i>kalz ! Komprenet veze ur sort...</i>	
beaucoup ! On comprenait quand même...	

ALP	mə 'zɛ pə ʃɔ,mə ɟɔɥ 'vle ^o em 'kō:s em kō's brə'tō tje 'mej in alzɛ'ri:	103
	<i>Me zo bet chomet daou vlez hep komz... hep komz breton tiens, me, en Algéri.</i>	
	Je suis resté deux ans sans parler... sans parler breton tiens, moi, en Algérie.	

ˌd̥ pə d̥əʋ 'vle:... a bæ... a pə d̥ō a'riʋ a'mæ ə... n 'd̥jəʋ cətā:...	
<i>On bet daou vlez... a beñ... ha pa d-on arriv amañ euh... an deizioù kentañ...</i>	
J'ai été deux ans... ah ben... quand je suis rentré ici euh... les premiers jours...	

we r ɔm 'ni mɔ'nɛd æ	
<i>oa ret deomp-ni monet heñ...</i>	
il fallait y aller hein...	

- Diaes e oa komz e breton ?

ALP	pa ʃə di'ʒɛz mɛ ma r tɔ ɡɔ'bir atā'sjō' kɛ ʋi velā'ʒa 'tud 'wax	104
	<i>Pas-ket diaes, met 'ma ret deoc'h gober attention kar c'hwi velañja tout c'hoazh.</i>	
	Pas difficile, mais il faut faire attention, car tu mélanges tout encore.	

'd̥l̥ʋ 'vle zə d̥ɛʒa 'hi:r em 'kōz ur m'ɛm 'l̥ā:k... na bəm i... i'n ˌɡwi'ɔm par	
<i>Daou vlez zo dija hir hep komz ur mep langue... na bout he... he gouieimp par</i>	
Deux ans, c'est long sans parler une même langue... même si... on la savait par	

'kœr i 'rɔwk bō ar'lɛx pə d̥ō 'weʒ tər 'bo:s bæ 'ɡō'ʒi:n cəme ɡa'lɛk...	
<i>cœur e-raok... Bon àrlerc'h pa d-on aet d'ar Beauce beñ gomzen ket-met galleg...</i>	
cœur avant... Bon après, quand je suis allé en Beauce ben je parlais que français...	

ma ʋə'zɛ d̥yrā ən 'ā: d'ˈhɔn... d'zə u cə mɛm 'trəʋ kɛr bəp tər'mæʒ ɡʋ'ʋɛ	
<i>ma veze durant an hañv du-hont... Aze oa ket mep traoù kar bep termen gave</i>	
si j'étais tout l'été là-bas... là c'était pas pareil car de temps en temps je trouvais	

brətɔ'net mɛ kanə'sœ ɡə r pa'trō' u cə mɔ'jā' kōz brətō:	
<i>Bretoned, met keneve-se, get ar patron oa ket moyand komz e breton.</i>	
des Bretons, mais sans ça, avec le patron, on pouvait pas parler en breton.	

- Hag en Aljeri, en arme ?

ALP	ɔ nā bwe ynō ɡə'næʒ nwa 'nō a ɡlegə'rɛk mɛ d'ta' ɡōzɛm cə	105
	<i>A nann... bet oa unan genin newazh, unan a Glegereg met atav gomzemp ket</i>	
	Ah non... 'yen avait un avec moi pourtant, de Cléguérec mais on ne parlait	

ʒa,mɛ brətō: ma ɡō'zɛm i brətō wæ ʒə i'nō ral ˌu... pe 'dam endə'ral	
<i>james breton. Ma [k]omzemp e breton oa get unan 'rall oa... pe dam 'hent-arall</i>	
jamais en breton. Si on parlait breton, c'était avec quelqu'un d'autre, ou alors	

ʋɛ cə bu kōpɛr'nɔt [rires] mɛ cə'mɛ anə'sə se'tu:	
<i>'vit ket bout komprenet... met ket-met henn-se c'est tout.</i>	
pour ne pas être compris... mais seulement ça, c'est tout.	



A propos des années de jeunesse d'ALP, lorsqu'il travaillait comme ouvrier agricole à Noyal-Pontivy (l'enregistrement commence en cours de conversation, il est question d'un proverbe et d'une variante, qui avaient cours à l'époque) :

ALP	ər 'mɛʃt ə zu r 'mɛʃt na 'vɛ cə bra'sɔfi vɛj un 'ʷybə'dɛn	106
	<i>Ar mestr a zo ar mestr, na vehe ket brasoc'h evit un c'hwubedenn</i>	
	Pas plus grand qu'un moucheron, le patron est le patron.	

M LM	ər 'mɛʃt ə zə r 'mɛʃt na vɛ cə bra'sɔfi avɛj ur 'lɔgɔ'dɛn	107
	<i>Ar mestr a zo ar mestr, na vehe ket brasoc'h evit ul logodenn.</i>	
	Pas plus grand qu'une souris, le patron est le patron.	

- Ha penaos e veze ar vuhez eidoc'h e Noal ?

M LM	e 'nwa:l... ɛ 'nwa:l we... we rɔ'zɛ ɛ 'nwa:l	108
	<i>E Noal... e Noal 'oa... 'oa Roger e Noal.</i>	
	A Noyal... à Noyal... il y avait Roger à Noyal.	

- Ha ne oa ket bourrapl ar vuhez du-se ?

M LM	nã fal va'gət a nəzə la'bur 'har'di ar'di:	109
	<i>Nann. Fall vaget ha neuze labour hardizh hardizh.</i>	
	Non. Mal nourris et alors du travail sans arrêt.	

- Hag an dud ?

M LM	'tyd ɔrgajyz 'wɛn kwa:	110
	<i>Tud orgailhus 'oant quoi.</i>	
	C'était des gens orgueilleux quoi.	

ALP	a nə 'wi r tɔ ^h 'wafi mɔn tən ɔ'vrɛn	111
	<i>Ha ne 'oa ret deoc'h c'hoazh mont d'an overenn.</i>	
	Et puis... tu devais encore aller à la messe.	

M LM	a bæ je 'wax æ:	112
	<i>Ah beñ ya, c'hoazh heñ.</i>	
	Ah ben oui, encore hein.	

ALP	'wɛ r tɔ 'wa ^h mɔn tən ɔ'vrɛn... 'faw cə ã'kwe'a mɔ'net	113
	<i>'oa ret deoc'h c'hoazh mont d'an overenn... 'faot ket ankoueat monet...</i>	
	Tu devais encore aller à la messe... 'fallait pas oublier d'y aller.	

- Hag e Margeneg veze ket ur sort ?

ALP	a nñ... a'ma ɥ ^{zɔ} ,cə r mɛm 'trəɥ	114
	Ah non... <i>Amañ veze ket ar mamp traoù.</i>	
	Ah non... Ici c'était pas pareil.	
M LM	ɔ mɛ 'bwo' pō me 'dɛj tə varɣe'nɛg ə'ɥɛ: ə... bɛ cɛ'rɛɥ ɑ'r'zə a bæ	115
	<i>Oh met beo, p'on-me daet da Vargeneg ivez euh... ba Kerrec'h aze ah beñ</i>	
	Oh mais si, quand je suis arrivée à Malguénac aussi euh... à Kerreh et ben	
	bɛp 'sy:l ə ɥəzɪ 'rə mənɛ tən əvə'ren æ	
	<i>bep Sul e veze ret monet d'an overenn heñ.</i>	
	tous les dimanches il fallait aller à la messe hein.	
ALP	a jɛ ?	116
	Ah ya ?	
	Ah oui ?	
M LM	a bɛp 'sy:l a wi c ɛm 'pra'z ə'bət bɛ un 'hɛ:jn a 'wɛ: a we 'wax... a'dal	117
	<i>Ah bep Sul ha 'oa ket hempraz ebet beñ un hent a oa, ha oa c'hoazh... a-dal</i>	
	Ah, tous les dimanches, et il n'y avait pas de route, ben il y avait une petite route,	
	mɛsœ'lɛk ɑ'r'zə bəriɣ ə'r 'vɥrɥ wɛ cəmɛj 'dø:r æ:	
	<i>Mesuleg aze bedik ar vourc'h 'oa ket-met dour heñ !</i>	
	et encore, à partir de Messulec là, jusqu'au bourg, elle était inondée hein !	
ALP	a nñ vu'lɛn	118
	Ah nann, 'vouilhenn.	
	Ah non, la boue.	
M LM	æ... nə'zə əm gə kla'kəɥ wɪ cə bə'təɥ 'lɛ:r æ... a bæ...	119
	<i>Heñ... neuze 'haemp get klakoù, 'oa ket botoù lêr heñ... ah beñ</i>	
	Hein... alors on allait avec des socques, 'y avait pas de chaussures de cuir... ah ben	
	bw un 'ɑ:lɛ'at sa'pɛ:jn a'dal ə... ən ɑ'lɛ ag ə 'ja d ə'r ʃa'to:	
	<i>bet'oa un alead sapin a-dal euh...an ale hag a ya d'ar château,</i>	
	ah ben il y avait une haie de sapins depuis euh... l'allée qui va au château,	
	un 'ɑ:lɛa sa'pɛ:jn a je briɣ ə'r 'læ'n bəriɣ ən im'pra:z ir læ' nə'sə a ni jɥ'fiɛ'	
	<i>un alead sapin a yae bedik ar lein, bedik an hempraz er lein neuze, ha ni 'guzhe</i>	
	une haie de sapins qui allait jusqu'en haut, jusqu'à la route en haut alors, et on	

	un bōtəɣ 'kwəd ð'zœ: avej la'kad un 'kla'kəɣ anə'sə ɣəzi 'prəb un kla'kə ɣe <i>hon botoù-koad aze evit lakaat hon klakoù. Henn-se 'veze prop hon klakoù 'vit</i> y cachait nos sabots pour mettre nos socques. Comme ça nos socques étaient propres pour	
	mə'nɛ tən əv'ɹɛn me a've... ave mə'nɛd a bæ ɣi sə'lɪ a 'bɛp ty 'dɔ ^h <i>monet d'an overenn met evit... evit monet ah beñ c'hwi selle a bep tu deoc'h</i> aller à la messe, mais pour... pour y aller, ah ben tu regardais de chaque côté	
	anə'sə wɪ cə gwa'lɔɣ wɪ cə 'pɪl ə'bət... wɛ cə gwo'lɔɣ a ni'tra: <i>henn-se, 'oa ket gouloù, 'oa ket pile ebet... 'oa ket gouloù ha netra</i> comme ça, 'y avait pas de lumière, 'y avait pas de pile... 'y avait pas de lumière ni rien	
	æ ave he'li' ən 'ɛ:n a bæ ɣi sə'lɪ... ɣi sə'lɪ dɔɣ 'hwet a ɣi... a ɣi 'la'ri <i>heñ evit heuli an hent ah beñ c'hwi selle... c'hwi selle douzh 'r c'hoad ha c'hwi lâre</i> hein pour suivre la route ah ben tu regardais... tu regardais le bois et tu te disais	
	əm be 'n ɛ'jn ur 'sɔrt kwa ə 'bwo be cɛ'reɣ ɣəzi ɹə mə'nɛ tən əv'ɹɛn « 'omp ba'n hent ur sort » quoi. <i>Oh beo, ba Kerrec'h veze ret monet d'an overenn</i> « on est toujours sur la route » quoi. Oh si, à Kerreh il fallait aller à la messe	
	bəp 'sy:l ə'ɣe: æ... 'bɛp sy:l bɛp 'sy:l dən əv'ɹɛn æ... a 'gwɛ'ræj 'wah r <i>bep Sul ivez heñ... bep Sul, bep Sul d'an overenn heñ... Ha goeriñ c'hoazh ar</i> chaque dimanche hein... Chaque dimanche à la messe hein... Et traire encore les	
	'sɔɥd irəw mə'net <i>saout e-raok monet.</i> vaches avant d'y aller.	
ALP	a bæ 'jæ sa se 'sy:r... a bæ 'jæ 'faw cə ð'kwa a 'wɛræ ɔr 'səɣ 'way æ <i>Ah beñ ya, ça c'est sûr... ah beñ ya, 'faot ket ankoueat a oeriñ ar saout c'hoazh heñ.</i> Ah ben oui, ça c'est sûr... ah ben oui, 'faut pas oublier de traire les vaches encore hein.	120
M LM	a... ən uvri'je wi cə ø'ry:z nəzə [inaudible] <i>Ha... an ouvrier 'oa ket eurus neuze...</i> Ha... l'ouvrier n'était pas heureux à l'époque...	121
ALP	je nəzə... a ən 'tu's... je ^h anə,ma <i>Ya neuze... àr an tous... ya henn-mañ.</i> Oui alors... sur le tabouret... oui, comme ça.	122

- Ya, met e Noal ne veze ket henn-se e pep tachenn ?

ALP	a 'bwɔ...bwɔ 'bwɔ 'nwa:l ra ben 'trauq æ	123
	<i>Ah beo... beo beo, e Noal ra-bezh an traoù heñ.</i>	
	Ah si... si, si, à Noyal c'était partout comme ça.	
M LM	o 'jæ mɛm	124
	<i>Oh ya memp...</i>	
	Oh oui, même...	
ALP	o we cə 'kal a wɛ ri 'vat	125
	<i>Oh, 'oa ket kalz a oa re vat.</i>	
	Oh, 'y en avait pas beaucoup de bons.	
M LM	a na 'nã o na 'nã	126
	<i>Ha nann nann, oh nann nann...</i>	
	Ah non, non, oh non, non...	
ALP	ɥ cə 'kal a rɛ 'va tə 'hon	127
	<i>'oa ket kalz a re vat du-hont.</i>	
	Il n'y en avait pas beaucoup de bons là-bas.	
M LM	a nə'zən ə... n 'dɛbã'sjõ: wafi ben 'ti æ... dər 'sy:l dər 'sy:l ni ɥələ 'ni ə...	128
	<i>Ha neuze euh... an debañsion c'hoazh ba'n ti heñ... d'ar Sul, d'ar Sul ni 'wele-ni</i>	
	Et alors euh... nourris chez eux encore hein... le dimanche, le dimanche on voyait	
	dər 'syl ɥ'zi bər'pə ɔn dra b'ne ɛ'stra' ur sɔrd æ... ur 'poto'fø: mar ^a 'ɥɛh	
	<i>d'ar Sul veze berped un dra bennak extra ur sort heñ... ur pot-au-feu meur a wezh</i>	
	le dimanche il y avait toujours un extra quand même hein... un pot-au-feu souvent	
	a... p ^ɔ trə'mã u rɔ'ti: mɛ 'pjɛ ʃɔ'mɛ: ɥə'lɔm ^c 'cæ'jn ar'lery æ... ɥə'zi cə	
	<i>ha...peotremant ur rôti. Met pezh chome, 'welemp ket ken àrlerc'h heñ... veze ket</i>	
	et... ou bien un rôti. Mais les restes, on ne les revoyait plus ensuite hein... on ne	
	'la,kə di 'ɥɛ ɔn 'trauq ə... u m'ɛm trauq 'dɔfi æ	
	<i>lakaet div wezh an traoù euh... ur memp traoù deoc'h heñ...</i>	
	servait pas deux fois les choses euh... la même chose hein...	
ALP	ɔ ,na me dre'ma u 'ɥɛ	129
	<i>Oh nann, met dre-mañ oa ivez.</i>	
	Oh non, mais ici il y a eu aussi.	
M LM	a nə'zən də vi'te:jn... də vi'te:jn a bæ ər vɛ'striz ag ər pa'trõ u dəɥ'zi kə'fi	130
	<i>Ha neuzen da vitin... da vintin a beñ ar vestrez hag ar patron o deveze kafe</i>	
	Et alors le matin... le matin ah ben la patronne et le patron avaient du café	

a 'ljɛx... a 'bara mɔ'nɛn... mɛ 'hɔm ni bɛ ə... ɔn 'uvri'je a 'mɛ: ni ʊzɛ 'ni'	
<i>ha laezh... ha bara'monenn... met 'oamp-ni ba euh... an ouvrier ha me, ni veze-ni</i>	
au lait... et du pain avec du beurre... mais on était euh... l'ouvrier et moi, on avait	

ur ʃʊə'lat... ur ʃʊəla 'lɛ ^a ɣ mɛ 'lɛ ^a ɣ ekry'məd ǣ	
<i>ur skudellad... ur skudellad laezh, met laezh ekrumet heñ...</i>	
une bouillie... une bouillie de lait, mais du lait écrémé hein...	

- E pesort bleziou e oa an dra-se ? E-raok pe arlerc'h ar brezel ?

M	ə... 'õ me dɛj ǣ mil nɔf sǣ 'trǣt set dɔ vargɛ'nɛk	
LM	<i>Euh... 'on-me daet en mil neuf cent trente-sept da Vargeneg.</i>	131
	Euh... je suis arrivée en mil neuf cent trente-sept à Malguénac.	

ALP	bǣ ja dyrǣ ər brə'zi:l we 'ri: we dy'rǣ ər brə'zi:l	
	<i>Beñ ya durant ar brezel 'oa re oa durant ar brezel.</i>	132
	Ben oui, pendant la guerre, 'y en avait pendant la guerre.	

- C'hwi zo bet ivez ?

ALP	ɔ 'pa 'pa	
	<i>Oh pas, pas.</i>	133
	Oh non, non.	

- C'hwi zo chomet berped amañ ?

ALP	bə'rõ' pə 'mɛ ar'lɛɣ mɛ... õ pə 'mɛ dɔ labu'ra bɛ 'nwa:l ə'ʊɛ: mɛ bɛn	
	<i>Bet 'on bet-me arlerc'h met... on bet-me da labourat ba Noal ivez, met ba'n</i>	134
	J'ai été aussi ensuite, mais... j'ai travaillé à Noyal aussi, mais dans les	

'taʃɛ'nəɣ mɛ... 'mɑgə ma 'um	
<i>tachennoù, 'm eus... maget mat 'oamp.</i>	
fermes que j'ai... on était bien nourris.	

M	'ja mɛ ɔn dra'zə wɛ ar'lerh	
LM	<i>Ya, met an dra-se oa arlerc'h.</i>	135
	Oui, ça c'était plus tard.	

ALP	a mɔ zɔ bə ar'lɛx... 'õ pə 'mɛ pən õ 'dɛj a ɔn ar'mɛ:... ǣ swa'sǣt	
	<i>Ha me zo bet arlerc'h... on bet-me pan on daet ag an arme... en soixante.</i>	136
	Ah, j'y ai été plus tard... j'y étais quand je suis rentré de l'armée... en soixante.	

M LM	a bwe: 'wafi mɛstri'zɛd wah 'ri'bɛn cɔd an'dro gə n uvri'je: ǣ	137
	<i>Ha bet oa c'hoazh mestrezed c'hoazh, zebrent ket àr-un-dro get an ouvrier heñ...</i>	
	Et il y avait aussi des patronnes qui ne mangeaient pas avec les ouvriers hein...	
	dəu'zɛ cə 'hwã:t nə'zə a: di'bã: cə 'me mɛ ʃə 'hwã:t ə'bət	
	<i>'deveze ket c'hoant neuze : « ah, debran ket-me, 'm eus ket c'hoant ebet... »</i>	
	elles n'avaient pas faim alors : « ah, je ne mange pas, je n'ai pas faim... »	
	mɛ 'pe cə 'mɛj ʃə'mɛ mɔ'nɛd ur 'hardejad ar'lerh wɔ 'wɛj ən uvri'je a 'rɔk	
	<i>Met 'poa ket-met ket-met monet ur c'hard-euriad àrlerc'h 'oa aet an ouvrier àr-raok</i>	
	Mais tu n'avais qu'à aller un quart d'heure après que l'ouvrier soit parti,	
	a bæ ɥə'zi ə... ər 'vɛ'ʃtriz ən 'dɔ'wɪ ag un 'ɔmɔ'let pe un 'tam 'cic pe un	
	<i>ha beñ veze euh... ar vestrez àr an daol hag un omelette pe un tamm kig pe un</i>	
	et ben il y avait euh... la patronne était à table et une omelette ou un bout de viande ou	
	dra m'nɛk 'ti	
	<i>dra bennak geti...</i>	
	quelque chose avec elle...	
ALP	drɛ'ma u 'ɥɛ: ǣ... a'ma u ə'ɥɛ ǣ	138
	<i>Dre-mañ 'oa ivez heñ... Amañ 'oa ivez heñ...</i>	
	Par ici 'y en avait aussi hein... Ici 'y en avait aussi hein...	
M LM	ən uvri'je u 'fal ʃə'lɔt ǣ	139
	<i>An ouvrier 'oa fall gwelet heñ.</i>	
	L'ouvrier était mal vu hein.	
ALP	dre'ma u ə'ɥɛ i marge'nɛg ma hɛ'ri: ɥɛ pa ʃə 'pɛ'l a'non	140
	<i>Dre-mañ 'oa ivez, e Margeneg 'ma arriv ivez, pas-ket pell an-hont.</i>	
	Par ici 'y en avait aussi, à Malguénac c'est arrivé aussi, pas loin de là-bas.	
M LM	ɔ jæ ɔ jæ [inaudible]	141
	<i>Oh ya, ya...</i>	
	Oh oui, oui...	
ALP	bwe 'rɛ: wɪn cə 'pɛ'l an'ma ɛn	142
	<i>Bet'oa re oant ket pell ac'hann-mañ int...</i>	
	Il y en avait, qui ne sont pas loin d'ici...	
M LM	o jæ m wi'ja a'səs... ɔ jæ dɔ cə bə 'mɛj i laburæ i ti...	143
	<i>Oh ya, m'ouia a-ses... oh ya, 'd on ket bet-me é labourat e ti...</i>	
	Oh, oui, je sais bien... oh oui, j'ai jamais travaillé chez...	

ALP	mə me a,nɑ'qə 'tri: a'ta:... 'tri ^ε	144
	<i>'m eus-me anavet tri atav... Tri.</i>	
	J'en ai connu trois en tout cas... Trois.	

M LM	o jæ ən uvri'je wɨ fal ʒələt a dɔ'bir dwɨ an'ho'n n ^ə 'wafi æ 'ju:ɾ e' ən	145
	<i>Oh ya, an ouvrier 'oa fall gwelet ha dober 'doa anezhoñ newazh, heñ, gwir eo an</i>	
	Oh oui, l'ouvrier était mal vu et ils avaient besoin de lui pourtant, hein, c'est vrai,	

uvri'je re u lɑ'bur 'de wɛ 'cə inɔ̃ 'ral 'wi:	
ouvrier <i>'rae o labour dezhe, 'oa ket unan arall 'oa.</i>	
c'est l'ouvrier qui faisait leur travail, c'était pas un autre.	

ALP	i 'klegə'reg a 'trəq 'sə wi 'cə r mɛm 'trəq mɛ 'nwa:l a nə'zə... 'nəqʎek...	146
	<i>E Klegereg ha 'n traoù-se 'oa ket ar mamp traoù, met e Noal ha neuze... Neulieg</i>	
	A Cléguérec et tout ça, c'était pas pareil, mais à Noyal et alors... Neulliac,	

twi a,nɔn i wɨ 'lusti'ket æ syr'tu ɛ 'nwa:l... a mə lɑ:r 'dɔh	
<i>'toue, anhont e oa loustiked heñ, surtout e Noal... ha me 'lâr deoc'h.</i>	
nom de Dieu, là-bas 'y avait des loustics hein, surtout à Noyal... je te le dis.	

6 février 2001

JLP	me r 'vɔr den a mə 'berã'da zə 'wej kə n 'ɑ'qi'l... bɔr'den a'ni...	1
	...met ar vordenn a ma beranda zo aet get' n avel... bordenn 'n hani...	
	...mais le bord de ma véranda a été emporté par le vent... le bord du machin...	

di'ʃta'gɛd əm ez ɛr 'hwe dam nəzə 'tut wi'ã cə 'piq ə... 'piq en a'rã'zaj	
<i>Distaget em eus ar c'hoad dame neuze tout, 'ouian ket piv euh... piv en arañjay</i>	
Le bois s'est tout détaché, dame alors... je ne sais pas qui euh... qui me la	

'dæjn brə'ma par ɛg'zāp ker nə'wah mar'sə wu r 'tæjn... kō... 'telefo'næjn	
<i>din bremañ par exemple. Kar, newazh mârze 'vo ret din... kom... telefoniñ</i>	
réparera maintenant par exemple. Pourtant il faudra que je par... téléphone	

da 'ni... də re'mõ' ã'dre:... mar'se inɛ 'zaj mə vu rə 'ʃã'z ɔr 'hwed a	
<i>da Ni... da Raymond André... mârze hennezh 'zay, met 'vo ret chañj ar c'hoad ha</i>	
à Ni... à Raymond André... lui viendra peut-être, mais il faudra changer le bois et	

'tud ɔr 'hwet... a'riq ə 'bræ:'... 'bræ'n ə 'rah kə... kə 'kəmən a 'zœ:r kwa...	
<i>tout ar c'hoad... arriv eo brein... brein eo rac'h get... get kement a zour quoi...</i>	
tout le bois... il est pourri... il est complètement pourri... après tant d'eau quoi...	

ɔr 've:rã'da:	
<i>ar véranda...</i>	
la véranda...	

- Ya, get ar glav...

JLP	bæ 'je mə ɥe i ʒə'lət bæ ja mə 'kwe'hij:l ə 'rej æ... ma da 'ɑ'qil 'wah	2
	<i>Beñ ya, met 'c'hweus hi gwelet. Beñ ya, met kouezhel a ray heñ... ma da avel c'hoazh</i>	
	Ben oui, tu l'a vue. Ben oui, mais elle va tomber hein... si le vent recommence	

a bæ sa 'je: a bæ ni'hur a bæ dam 'pa mə ʃə mə 'ku'skə ^d 'ru ^w k 'te:r	
<i>ah beñ ça y est, ah beñ neizhour ah beñ dame pas, 'm eus ket kousket e-raok teir</i>	
ah ben ça y est, ah ben hier soir ah ben dame non, j'ai pas dormi avant trois	

'œ:r ar'leh 'te:r 'œ:r dɛ:... 'kal'mejd un ta'mic mə ɥi 'kɛ'ɥe i 'tɔ'net	
<i>eur, àrlerc'h teir eur 'deus... kalmaet un tammig... Met c'hwi 'kleve é tonet</i>	
heures, après trois heures ça s'est... calmé un peu... Mais tu entendais arriver	

alə'sən ɔ'we'ta: mə laj 'pa:... ʃə'me kəmen'dal ur 'sɔrt	
<i>henn-sen aouh 'ta, me 'lâre « pas... 'chomay kement-all ur sort ! »</i>	
comme ça, oh la la, je me disais « non... ça ne durera pas comme ça ! »	

MJ LB	bǣ... kɫə'ɥam cə ni 'vras [inaudible]	3
	Beñ... <i>klevamp ket-ni vras (...)</i>	
	Ben... on n'entend pas beaucoup (...)	

JLP	a bǣ ja ke u 'kã:b zə in 'ty 'ral kwa	4
	<i>Ah beñ ya, ho kambr 'zo en tu 'rall quoi...</i>	
	Ah ben oui, votre chambre est de l'autre côté quoi...	

MJ LB	gɫəɥam 'cət	5
	'glevamp ket.	
	On n'entend pas.	

JLP	bǣ nã me ir 'hurt ni ã'ze brə'ma e ε 'ku'rã: de:r ǣ... syr'tut	6
	<i>Beñ ya, met er c'hourt-ni aze, bremañ eh eus courants d'air heñ... surtout</i>	
	Ben oui, mais dans notre cour là, maintenant il y a des courants d'air hein... surtout	

au'de m ima 'grwejt ə... 'parkiŋ 'sə də 'hon a ã'zə we 'sa'pin a nəzə 'trəɥ	
<i>a-c'houde m'ema gwraet ar... parking-se du-hont ha aze 'oa sapin ha neuze traoù</i>	
depuis qu'a été aménagé le... parking là-bas, et là il y avait des sapins et tout	

i 'rəwk sa'pæjn ur 'sɔrt ǣ... a bǣ 'ba're n a'ɥil un 'ta'mic me	
<i>e-raok, sapin ur sort heñ... ah beñ 'barre 'n avel un tammig, met</i>	
avant, des sapins quand même hein... ah ben qui coupaient un peu le vent, mais	

brə'ma ne c' cǣ' ni'tra: a bǣ di 'dō ã'ze fi'la: ǣ a bǣ dɔ ^h	
<i>bremañ n'eus ket ken netra ! Ah beñ dis donc aze 'fila heñ ! Ah beñ douzh</i>	
maintenant il n'y a plus rien ! Ah ben dis donc, là ça file hein ! Ah ben vers le	

'pɔh pɛr'sō: ã'zə zə ^u 'sɔrt ã'zə wɛ:... ur 'sɔrt un 'tamic wɪ 'jɥɛ' ur 'sɔrd ə'ɥə	
<i>porzh person aze'zo ur sort, aze 'oa... ur sort un tammig, 'oa gwez ur sort ivez</i>	
presbytère, là c'est pareil, là il y avait... un peu pareil, 'y avait des arbres aussi	

kwa ǣ... mǣ vwa'la:	
quoi heñ... met voilà...	
quoi hein... mais voilà...	

- Met amañ 'd eus ket kement a avel ?

MJ LB	o bǣ bə 're a'ɥi'l me... 'gɫaɥam 'cət tǣ' də 'nu syr'tud 'gɫaɥam 'cət	7
	<i>Oh, bet'eus avel met... 'glevamp ket tiens, d'an noz surtout, 'glevamp ket...</i>	
	Oh, 'y a du vent mais... on n'entend pas tiens, la nuit surtout, on n'entend pas...	

JLP	bǣ nã 'gɫaɥe 'cət ?	8
	<i>Beñ nann, 'glevit ket ?</i>	
	Ben non, vous n'entendez pas ?	

MJ	bæ 'nã: 'om i ku'sket in ty 'ral ə'ʁe... kɫe'qam un 'dra,i pə'nek	9
LB	<i>Beñ nann, 'omp é kousket en tu'rall ivez... Klevamp un draig bennak...</i>	
	Ben non, on dort de l'autre côté aussi... On entend un petit peu...	

JLP	a nə'wafi u 'ti' de 'cə izo'lət ə'ʁə marzə'zɛp nã: ?	10
	<i>Ha newazh ho ti 'd eo ket izolet ivez Mari-Jojeb nann ?</i>	
	Et pourtant votre maison n'est pas isolée non plus Marie-Josèphe, non ?	

MJ	nã:	11
LB	<i>Nann.</i>	
	Non.	

JLP	bæ 'nã ti'jɪr ma zə 'g'wɛj a bæ ja i'neɣ wa zə 'grwɛj ɛl	12
	<i>Beñ nann, ' tier-mañ 'zo gwraet, ah beñ ya, hennezh c'hoazh 'zo gwraet êl</i>	
	Ben non, ces maisons ont été faites, ah ben oui, celle-ci a été faite en même temps	

	un 'kani 'ni:	
	<i>hon kani-ni...</i>	
	que la nôtre...	

MJ	wiã' 'cə	13
LB	<i>'ouian ket...</i>	
	Je sais pas...	

JLP	ə... bwo pjafi 'ble: əw grw... ɔ pwe 'sə'ʁə ən ti 'ma ?	14
	<i>Oh... beo, pezh blez eo gwrae... ho poa savet an ti-mañ ?</i>	
	Oh... si, en quelle année a été f... vous avez construit cette maison ?	

MJ	a 'da mə sə 'cæj 'ʃɔ'ʃ	15
LB	<i>Ah dame, 'm eus ket ken soñj...</i>	
	Ah dame, je me rapelle plus...	

- Hanter-c'hant vlez so ?

MJ	a da 'marse 'je 'pa sə ɑ'tə'rã' vle 'so tuta'fet	16
LB	<i>Ah dame, mârze, ya... pas-ket hanter-c'hant vlez so tout à fait...</i>	
	Ah dame, peut-être que si... pas cinquante ans tout à fait...	

JLP	o 'pa un 'kan' 'ni zə grwɛjd ɑ:... ble' ə... dər 'ble' ə... 'sæɣ a trə'gɔ:t...	17
	<i>Oh pas, hon kani-ni zo gwraet en... blez euh... d'ar blez euh... seizh ha tregont...</i>	
	Oh non, la nôtre a été faite en... l'année euh... l'année euh... trente-sept...	

	om ni 'dej... 'om ni 'dej tə 'ʃom ɑ'zə kwa	
	<i>'omp-ni daet... 'omp-ni daet da chom aze quoi...</i>	
	on est venus... on est venus habiter ici quoi...	

- Seizh ha tregont ?

JLP	je... ble 'sɛy a t... 'sɛh a tri y'ʃɛn... 'swasan 'sɛt... 'sɛfi a tri y'ʃɛn je	18
	<i>Ya... blez seizh ha t... seizh ha tri-ugent... soixante-sept... seizh ha tri-ugent, ya,</i>	
	Oui... trente-s... soixante-sept... soixante-sept, oui,	
	me u ʃkani u 'grweʃ i 'rɔwk mar ʒo'ʒɛp... we ^h a'ma i 'rao ^w k 'wɛfi ʃi	
	<i>met ho kani 'oa gwraet e-raok Mari-Jojeb... 'oac'h amañ e-raok, 'oac'h-c'hwi</i>	
	mais la vôtre a été faite avant, Marie-Josèphe... vous étiez ici avant, vous y étiez	
	'ma i'rɔwg ɔm ni 'dɛʃ tɔ 'vɔrɲi ur 'sɔrt	
	<i>e-raok 'omp-ni daet d'ar vourc'h ur sort...</i>	
	avant qu'on n'aille au bourg quand même...	
MJ LB	wiã 'cə pi'gurs ɔfi 'weʃ tər vɔrɲ 'ta ?	19
	<i>'ouian ket... Pegours oc'h aet d'ar vourc'h 'ta ?</i>	
	Je sais pas... Quand êtes-vous allés au bourg donc ?	
JLP	bæ mə 'lar dɔ 'ʧə ba 'ble 'sɛ' a tri y'ʃɛn ɔm ni 'dɛʃ a'ma kwa...	20
	<i>Beñ me 'lâr deoc'h ivez, ba blez seizh ha tri-ugent 'omp-ni daet amañ quoi...</i>	
	Ben je te dis aussi, l'année soixante-sept qu'on est venus ici quoi...	
	i 'wɔfi ʃi ma i 'rɔwk ta 'mɛn i 'wɛfi ʃi 'ʃɔm nə'zə ?	
	<i>E oac'h-c'hwi amañ e-raok 'ta, 'menn e oac'h-c'hwi é chom neuze ?</i>	
	Vous étiez déjà ici quand même, où est-ce que vous habitiez alors ?	
MJ LB	bæ 'ɔm in ty'ral tʃæ bɛ 'ti: ə	21
	<i>Beñ 'oamp-ni en tu 'rall, ba ti euh...</i>	
	Ben on était de l'autre côté, dans la maison euh...	
JLP	a: bæ 'ja ã'zə wɛy 'ʃi	22
	<i>Ah beñ ya, aze 'oac'h-c'hwi...</i>	
	Ah ben oui, vous étiez là...	
MJ LB	[inaudible] 'grweʃ ɔn 'dru: ɔm bə ʃɛn a'ni ə... dɔn 'ʒa:s ag ar'lerh	23
	<i>(...) gwraet an dro, 'oamp ba... ba'n hani euh... d'an diaz hag àrlerc'h,</i>	
	<i>(...) fait le tour, on était... dans le machin euh... en bas et ensuite,</i>	
	'ʒɔb ɔn du 'grweʃ [inaudible] ɔm 'dɛʃ a'ma wɛ 'dɛʃ ə ri 'guh a bɛ... [inaudible]	
	<i>Job en doa gwraet (...) 'omp daet amañ, 'oa daet ar re gozh ha ba... (...)</i>	
	Job a fait (...), on est venus ici, les vieux sont venus euh dans... (...)	
JLP	bæ ja ʃʷi'r 'ə ɔ cə 'grweʃ u 'ti nə'zə r 'sɔrt ɔ 'fiɔm mar'sən ã	24
	<i>Beñ gwir eo, 'oa ket gwraet ho ti neuze ur sort, oh, 'h oamp mârzen en...</i>	
	Ben c'est vrai, votre maison n'était pas faite encore, oh, on était peut-être en...	
MJ LB	gɛrdã ʃə nã	25
	<i>'gredan ket, nann...</i>	
	Je crois pas, non...	

JLP	a bæ ja pœ ʃə 'ʃõʃ ?	26
	<i>Ah beñ ya, 'peus ket soñj ?</i>	
	Ah ben oui, tu te souviens pas ?	

MJ LB	wah gə pɛh ə wi'jom pə... 'mɛrʃər 'ø: kwa mɛ ã'fin	27
	<i>'choazh get pezh a ouïamp pe... Merchet eo quoui, met enfin...</i>	
	...encore ce qu'on sait ou... C'est marqué quoui, mais enfin...	

JLP	ã'kwɛj 'ø:	28
	<i>Ankouaet eo...</i>	
	C'est oublié...	

MJ LB	ã'kwɛ'rəd a'nɛ:	29
	<i>Ankouaet anezhe...</i>	
	Oubliés...	

JLP	bæ ni bwe ni 'præ'nə ¹ un ka'ni bar 'ble: ə... 'dəu a tri y'jɛnt ma 'kɑ'rət...	30
	<i>Beñ ni 'boa-ni prenet hon kani ba'r blez euh... daou ha tri-ugent ma karit...</i>	
	Ben on a acheté la nôtre en euh... soixante-deux si tu veux...	

dəu a 'tri a tri y'jɛn ma kɑ'rət kwa ni bwe jō 'præ'nət a'rã'zə wɛ	
<i>daou ha tri... ha tri-ugent ma karit quoui, ni 'boa eñ prenet... arañjet 'oa</i>	
soixante-d... soixante-deux si tu veux quoui, on l'avait acheté, on l'avait retapée	

a'nɔm ər blea'dəu mɛ ar'lɛ n bwe cə 'præ'nə ku ər 'ble: ə 'tri a	
<i>ac'hanomp ar blezadou, met àrlerc'h n' boa ket prenet 'raok ar blez euh... tri ha</i>	
au fil des ans mais ensuite on l'a pas achetée avant euh... soixante-trois.	

tri y'jɛn a bæ ar'lɛh ɔm 'dɛj ani nə'zə 'zɔ a... zɔ a za'bet ə wɛ	
<i>tri-ugent. Ah beñ àrlerc'h 'omp daet hani neuze, Jo ha... Jo ha 'Zabeth a oa</i>	
Ah ben ensuite on est venus machin alors, Jo et... Jo et 'Zabeth avaient	

'dek vle 'zəʃt kwa... pə ɔm 'dɛjt... ble 'sæh a tri y'jɛn	
<i>dek vlez just quoui... pa omp daet... blez seizh ha tri-ugent.</i>	
dix ans tout juste quoui... quand on est venus... en soixante-sept.	

- Hag e-raok ? E-menn e oac'h ?

JLP	a bæ i klege'rɛk i 'wɛm bæ jɛ i 'drau'nɛk ⁱ wɛm e 'rɔ ^w k	31
	<i>Ah beñ e Klegereg e oamp, beñ ya, e Drevaneg e oamp e-raok.</i>	
	Ah ben on était à Cléguerec, ben oui, on était à Trévanec avant.	

- Ha c'hwi zo bet berped amañ ?

MJ LB	a jæ... ɔm 'ni ə... dɛj a'ma də gɔ'mɔz ər mɛ'nɑ'z in 'ty 'ral də'hon...	32
	<i>Ah ya... 'oamp-ni euh... daet amañ da gomañs hor menaj, en tu 'rall du-hont,</i>	
	Ah oui... on était euh... venus ici pour commencer notre ménage, de l'autre côté là,	

a ne 'grweɣ ən 'dru ^o ɔm 'deɣ tə'ma ar'le ^a rh	
<i>ha 'n eus gwraet an dro, 'omp daet du-mañ àrlerc'h.</i>	
et on a fait le tour, on est venus ici ensuite.	

JLP	vwa'la: we cə'me n im'pra:s də 'drœzæj mar ʒə'zɛb we cə 'hir gə'ber	33
	Voilà, 'oa ket-met 'n hempraz da dreuziñ, Mari-Jojeb, 'oa ket hir gober	
	Voilà, 'y avait que la route à traverser, Marie-Josèphe, ça n'a pas été long de faire	

ən ,demaɛ'ʒə'mã: a'wə'ta:	
<i>an déménagement... aouh 'ta !</i>	
le déménagement... oh la la !	

- Ha ba pesort ti e oac'h ?

MJ	bã ʃtal 'ma brə'ma... 'ti ə 'ku ^o x	34
LB	<i>Beñ 'st-êl 'ma bremañ, ti euh... kozh...</i>	
	Ben comme maintenant, la maison euh... la vieille maison...	

- Ti Madelen ?

MJ	ã leɣ bə wi ə... mə'me:	35
LB	<i>Heñ, lec'h bet'oa euh... Meme...</i>	
	Hein, là où était euh... Mémé...	

- Hag e-menn e oa ar re gozh neuze ?

MJ	mɛ ã'zə in 'ti ku ^o h 'sã	36
LB	<i>Met aze, en ti kozh-se...</i>	
	Mais là, dans cette vieille maison...	

- Ya, met ar re gozh a oa b'an ti-se ivez ?

MJ	ja a zə bə i 'talɣern e 'rəwk a pə dwe 'la'ʃə u ra'ʃɛ nə'zə wɛn... wɛn	37
LB	<i>Ya, a zo bet e Talvern e-raok... Ha pa doa lachet o zachenn neuze 'oant... 'oant</i>	
	Oui, ils ont été à Talvern avant... Et quand ils ont laissé leur ferme ils sont...	

'deɣd a'ma a... 'ɔm ni wɛm ani bɛr 'læ'n ã'zə	
<i>daet amañ... Ha... 'oamp-ni, 'oamp hani, ba'r lein aze.</i>	
venus ici... Et... on était, on était machin, en haut, là.	

JLP	a bã ʒe i 'talɣern i 'we kɛr me 'kleɣə 'kõ'z ə mə 'ra'dɛk a mə 'ma'mɛk	38
	<i>Ah beñ ya, e Talvern e oa, kar 'm eus klevet komz euh ma zadeg ha ma mammeg,</i>	
	Ah ben oui, à Talvern, car j'ai entendu dire euh mon beau-père et ma belle-mère,	

me 'kleɣə kō'z a'nɛ: mɛ 'ka:r ə 'wɛn on ta'mik pə'nɛk marʒozɛp	
<i>'m eus klevet komz anezhe, met kar e oant un tammig bennak Mari-Jojeb...</i>	
je les ai entendus dire, mais ils étaient un peu parents Marie-Josèphe...	

MJ LB	o je mwor'hat	39
	<i>Oh, ya, merc'hat.</i>	
	Oh, oui, je crois.	

JLP	'bwo 'bwo 'kɑ:r ə wen kər ,me mɛ 'ʃõ'z pə'no mə ra'dɛg ə a pə dwu	40
	<i>Beo, beo, kar e oant kar 'm eus-me soñj penaos ma zadeg euh ha pa doa</i>	
	Si, si, ils étaient parents car je me souviens que mon beau-père euh, quand il a	

'præ'nəd i boku'ric... ə dwu 'kəmərə ar'gã: kə'te: 'kəmər døz ar'gã'	
<i>prenet e Botcourig... en doa kemeret argant gete. Kemeret 'deus argant</i>	
acheté à Botcouric... il leur avait emprunté de l'argent. Il a emprunté de l'argent	

kət u... gət u ta'dɛg ag u ,ma'mɛk mə ,mɛ in 'kle'ʧə i la're trəʧ 'sə ja...	
<i>get ho... get ho tadeq hag ho mammeg, me 'm eus int klevet é lâret traoù-se, ya...</i>	
à ton... à ton beau-père et ta belle-mère, je les ai entendus dire ça, oui... ils	

re 'sə dwe ar'gã mar'sə o bæ ən 'dyd ə brɛ'ʃte nə'zə we cə	
<i>'re-se 'doa argant mârze... Oh beñ an dud a breste neuze, 'oa ket</i>	
avaient de l'argent peut-être... oh, ben les gens prêtaient à l'époque, 'y avait pas	

'bã'g ə we 'cəd ə... indɛ'ral nã bɛ ni be ni 'ʃã'ʃə ur 'bõ'ʃat	
<i>bank euh, 'oa ket euh... 'hend-arall, nann... beñ ni 'beus-ni chañjet ur bochad...</i>	
de banques, euh... 'y avait pas... autrement non... ben, on a beaucoup bougé...	

MJ LB	bæ ja ɔx pə ber 'rõfi arle 'weʃ tə 'ʒeriʧa'lã' ag ar'lerh weʃ tə	41
	<i>Beñ ya, 'oc'h bet ba'r Roc'h, àrlerc'h, aet da Geriwallan hag àrlerc'h aet da</i>	
	Ben oui, vous avez été au Roch, ensuite à Kerivalan et ensuite à	

glegə'rek	
<i>Glegereg...</i>	
Cléguerec...	

- Ba'r Roc'h ivez ?

JLP	bæ ja... er 'vɔʧ ɔm pɛ 'ʃɔm	42
	<i>Beñ ya... er vourc'h 'omp bet é chom...</i>	
	Ben oui... on a habité au bourg...	

- Ya, er vourc'h, met paz er Roc'h ?

JLP	er 'rõh 'ʃjɔw ɔm pə ir 'rõx a 'pwend i i 'rõfi wɔm 'ni ə'ʧə... bæ...	43
	<i>Er Roc'h, geo, 'omp bet er Roc'h, ha p'oant-i er Roc'h 'oamp-ni ivez... beñ</i>	
	Au Roch, si, on a été au Roch, quand ils étaient au Roch, on y était aussi... ben	

ɔm pə ni ã'sãp kə'te ir 'rõh	
<i>'omp bet-ni añsañbl gete er Roc'h...</i>	
on s'est trouvés ensemble au Roch...	

- Àr-un-dro du-se...?

MJ LB	bæ ja 'pwɛ ɥi 'rã:pla'sət... 'piɥ ə... ʒã ry'jet pa: ?	44
	<i>Beñ ya... 'poa-c'hwi rañplaset... piv euh... Jañ Ruyed, pas ?</i>	
	Ben oui... vous avez remplacé... qui euh... Jean Ruyet, non ?	
JLP	me jaw ni bwe ni 'rã:pla'səd ə u 'hwi:r ma karə 'ʒan kwa bæ jæ bwe	45
	<i>Met geo, ni'boa-ni rañplaset euh, ho c'hoar ma karit, Jeanne quoi, beñ ya... 'boa-</i>	
	<i>Mais si, on a remplacé euh, ta sœur si tu veux, Jeanne quoi, ben oui... on a</i>	
	ni 'rã:plasə 'ʒan ə ry'jet a bæ 'pwar 'ble' əm pə d'zə kwa a je	
	<i>ni rañplaset Jeanne euh Ruyed... Ah beñ pevar blez 'omp bet aze quoi... Ah ya,</i>	
	<i>remplacé Jeanne euh Ruyet... Ah ben on a été quatre ans là quoi... Ah oui,</i>	
	m 'doh cə pət i 'pɛ:l ar'lerh i 'rɔfi ur 'sɔrd ã'zə	
	<i>met 'd oc'h ket bet e pell àrlerc'h er Roc'h ur sort aze...</i>	
	<i>mais vous n'êtes pas restés longtemps après au Roch quand même...</i>	
MJ LB	ja... ar'lerh əm ni ə... ,demenazət əm 'deɣ tə...	46
	<i>Ya... àrlerc'h omp-ni euh... demenajet, 'omp daet da...</i>	
	Oui... après on a été euh... on a démenagé, on est allés à...	
JLP	ur 'ble əm 'pə n'dro kə'nə ɛr 'rɔfi ur 'sɔrt mar'səd oh'pɛ'n ?	47
	<i>Ur blez 'omp bet àr-un-dro geneoc'h er Roc'h ur sort, mârzet ouzhpenn ?</i>	
	<i>On a été quand même un an avec vous au Roch, peut-être davantage ?</i>	
	'dɔɥ mar'sæ: ?	
	<i>Daou mârze ?</i>	
	Deux peut-être ?	
MJ LB	mar'sə əm pə 'dɔɥ je	48
	<i>Mârze 'omp bet daou, ya...</i>	
	Peut-être deux, oui...	
JLP	ɔ je 'dɔɥ 'vle' be'nɛd ur 'sɔrt... ar'lerɥ ma pə deɣ 'pjɛ'r kwa a 'wɔfi ɥi	49
	<i>Oh ya, daou vlez bennak ur sort... àrlerc'h 'ma bet daet Pierre, quoi, ha 'oac'h-c'hwi</i>	
	<i>Oh oui, deux bonees années quand même... ensuite Pierre est venu, quoi et vous</i>	
	'ʃomə gə 'pjɛ'r wa ^h ur 'sɔrt... 'kan wefi ,dime'jət bæ 'ja me dam	
	<i>chomet get Pierre c'hoazh ur sort... ken 'oac'h dimezet. Beñ ya, met dame,</i>	
	<i>êtes restés avec Pierre quand même... jusqu'à ce que vous soyez mariés. Ben oui, dame</i>	
	ar'lefi əm 'weɣ tə 'jeriva'lã' bwe 'tre' 'bjæ: ə'ɥə pə ni bət pə gelə	
	<i>àrlerc'h omp aet da Geriwallan, bet'oa très bien ivez. Pa ni 'behe bet gelllet</i>	
	<i>ensuite on est allés à Kerivalan, c'était très bien aussi. Si on avait pu</i>	

'præ:næjn me... pœne'ʃu:r... we cə ,mɔjũ 'tɔm... pə'ʃu:r ə...	
<i>hi preniñ, met... pan-eo-gwir... 'oa ket moyand deomp... peogwir euh...</i>	
l'acheter, mais... puisque... on ne pouvait pas... puisque euh...	
i 'vjerh 'vjã dwe ,priori'te ar'nom kwa æ ba pɔm 'wej	
<i>e verc'h-vihan 'doa priorité àrnomp quoi heñ... Beñ p'omp aet</i>	
sa petite-fille avait priorité sur nous quoi hein... Ben quand on est allés	
tə 'glege'reg we a'riy ur 'sɔrt kə'nɔm pɔm 'wej tə'lhõ nə'zɔn ə...	
<i>da Glegereg 'oa arriv ur sort geneomp, p'omp aet du-hont neuzen euh...</i>	
à Cléguérec il nous est arrivé la même chose, quand on est allés là-bas euh...	
ər 'prɔpriɛ'te:r lɑ're 'dɔm ɔ bæ 'ʃi ,bræ'nej ama ma kɑ'rey i lɑ're	
<i>ar propriétaire 'lâre deomp « oh, beñ c'hwi 'brenay amañ ma karehec'h », e lâre,</i>	
le propriétaire nous disait « oh, ben vous achèterez ici si vous voulez », qu'il disait	
'jest əval 'tɔh ker i lɑ're 'ta dej 'cə ã'ni brə'ma	
<i>« aes-a-walc'h deoc'h », kar e lâre 'ta « d ay ket hani bremañ »,</i>	
« facilement », car, il disait bien, « personne d'autre ne viendra plus maintenant »,	
me i'neɣ wə 'wa ^h 'dej tu rã:pla'sæjn ur 'sɔrt tjæ: bæ øry'zə'mã	
<i>met hennezh 'oa c'hoazh daet d'hor rañplasiñ ur sort, tiens... Beñ euruzamant</i>	
mais lui-même est pourtant venu nous remplacer, tiens... Ben heureusement	
ni bwe 'præ'nə 'ma a je pə ni 'præ'nə 'ma wɛ cə 'bra:z ə'ʃə	
<i>ni 'boa prenet amañ. Ah ya, pa 'ni prenet amañ 'oa ket bras ivez,</i>	
qu'on a acheter ici. Ah oui, quand on a acheté ici, c'était pas grand non plus,	
me nɔze ri 'cɛrbe'leg dwe:... 'fɛrmə u ,raʃen dɔm kwa o bæ ja	
<i>met neuze 're Kerbeleg 'doa... feurmet o zachenn deomp quoi. Oh, beñ ya,</i>	
mais alors les Kerbellec nous ont... loué leur ferme quoi. Oh ben oui,	
,taʃen 'cɛrbe'leg we gə'nɔm nə'zœ kwa a... ka'ni... kani ,ci'dy ə'ʃə...	
<i>tachenn Kerbeleg a oa geneomp neuze quoi. Ha... kani... kani Kidu ivez,</i>	
la ferme Kerbellec était avec nous quoi. Et... celle... celle des Quidu aussi,	
ka,ni ã'dre' ci'dy' wah bæ je me 'ra be n 'dwa:r 'se w ^o gɔnɔm 'ni:...	
<i>kani André Kidu c'hoazh, beñ ya, met ra-bezh 'n douar-se 'oa geneomp-ni...</i>	
celle d'André Quidu encore, ben oui, mais toutes ces terres-là étaient avec nous...	
bæ 'men ma 'grwej r 'lotis'mã: bɾ'ma le ma 'pɔr ^h ə per'sõ' ã'zə...	
<i>Beñ 'menn 'ma gwraet 'r lotissement bremañ, lec'h 'ma porzh ar person aze...</i>	
Ben, là où est le lotissement maintenant, là où est le presbytère, là...	
'ra n 'dwa:rsə w ^o wah gɔnɔm 'ni' mar zɔ'zɛf jæ a 'lo:d ə...	
<i>rac'h an douar-se 'oa c'hoazh geneomp-ni Mari-Jozef... Ya, ha lod euh...</i>	
toutes ces terres étaient encore avec nous Marie-Josèphe... Oui et une partie euh...	

ur 'park pe'nek tã 'cærgwæt 'wa ^h ... 'tut ə re 'sə we gə'nəm 'ni nə'zən a...	
<i>ur park bennak da Kergoed c'hoazh... tout ar re-se 'oa geneomp-ni neuzen ha...</i>	
quelques champs des Cargoët encore... tout ça était avec nous alors et...	

MJ	bən ər fɛjn pwe ur jœ 'dwa:r	50
LB	<i>'benn ar fin 'poa ur yoc'h douar...</i>	
	Finally you had a lot of land...	

JLP	ɔ bæ ja bən i'nõ' ni bwe 'bræs pa'sa'b ə we a bæ ɥej 'nam'zir sə 'ta:	51
	<i>Oh beñ ya, 'benn unan ni 'boa bras passapl e oa, ah beñ 'vit an amzer-se atav.</i>	
	Oh ben oui, à la fin, on en avait pas mal, ah ben pour l'époque en tout cas.	

bə ni 'bwɛ... 'bɔrt a 'tri:... 'pwa'r ɛk'ta'r ə bə'nek 'pwa'r ɛk'ta:	
<i>Beñ ni 'boa... bord a tri... pevar ektar euh bennak, pevar ektar...</i>	
Ben on avait... près de trois... quelques quatre hectares euh, quatre hectares...	

pwa'r a trɔ'gɔt ɛk'ta' bə'nek ni 'bwe nə'zə mə 'vɛr 'cə wɛ 'ra mə	
<i>pevar ha... tregont ektar bennak, ni 'boa neuze... Met 'vern ket 'oa rac'h ma</i>	
quatre et... une trentaine d'hectares qu'on avait alors... Mais enfin, tous mes	

byjɔ'li: ma ɛr 'gi:r nə'zə mə 'pa' 'tut me ã'fã:	
<i>bugale-mañ er gêr neuze, met pas tout, met enfin...</i>	
enfants étaient à la maison alors, mais pas tous, mais enfin...	

- Ha c'hwi, 'd oc'h ket bet james é terc'hel un dachenn ?

MJ	a nã... bæ... gə mə 'ryt... bɛr 'rɔh ɔm pə i 'trhɔl un da'sɛn...	52
LB	<i>Ah nann... beñ... get ma zud... ba'r Roc'h 'omp bet é terc'hel un dachenn...</i>	
	Ah non... ban... avec mes parents... au Roch on a tenu une ferme...	

ar'lɛrɔx pə dwe 'la'sɔ u ra'sɛn bæ wej 'pəp a'ni d i 'dy:	
<i>àrlerc'h, pa doa lachet o zachenn beñ aet pep hani douzh e du.</i>	
ensuite, quand ils ont laissé leur ferme ben chacun est parti de son côté.	

JLP	bæ ja o mə de wæh tər 'vɔrh 'r 'sɔrt nə'zə	53
	<i>Beñ ya, oh met daet 'oac'h d'ar vourc'h ur sort neuze.</i>	
	Ben oui, oh mais vous étiez venus au bourg à ce moment-là.	

MJ	õ' bə un 'tam be'nɛg ɛr 'vɔrh dam	54
LB	<i>'on bet un tamm bennak er vourc'h dame...</i>	
	J'ai été un peu au bourg dame...	

- An tad-kozh a oa er vourc'h...

JLP	kɛ mə sɔ ^d pə t u cə'lɛ ɛr 'rɔh... y 'no's ɔm 'pə t u cə'lɛ tər	55
	<i>Kar 'm eus soñj bet d'ho kwelet er Roc'h... un noz 'omp bet d'ho kwelet d'ar</i>	
	Car je me souviens d'être allée te voir au Roch... un soir on est allés te voir	

'ròh pa ʃ tər 'ròh dər 'vɔrʃi ur 'sɔrt	
<i>Roc'h... pas-ket d'ar Roc'h, d'ar yourc'h ur sort...</i>	
au Roch... pas au Roch, au bourg quand même...	

MJ	pə'no w ^ɔ ʃi 'dɛj bə ʃwɛ un o'to: nə'zɔn pa: ? pwe 'cə	56
LB	<i>Penaos 'oac'h daet, bet 'oa un oto neuzen, pas ? 'poa ket</i>	
	Comment vous étiez venus, vous aviez une voiture alors, non ? Vous n'aviez	

un o'to: nə'wafi nə'zɔn 'bwo: ?	
<i>un oto newazh neuzen beo ?</i>	
pourtant pas de voiture à ce moment-là, si ?	

JLP	'nā bæ 'pa:... we 'cət... wem 'wej tər 'ròh nə'zɔn bwe cə o'to: ə'bət	57
	<i>Nann, beñ pas... 'oa ket... 'oamp aet d'ar Roc'h neuzen, bet 'oa ket oto ebet</i>	
	Non, ben non... 'y avait pas... on est allés au Roch alors, 'y avait pas de voitures	

ã o 'nan ^ɔ de 'bəd ar'lery ε... 'bw ^ɔ pə ʃni un o'to: pəm 'wej tə...	
<i>heñ, oh nann, hon eus bet àrlerc'h e... bet'oa bet-ni un oto p'omp aet da...</i>	
hein, oh non, on en a eu après à... on a eu une voiture quand on était à...	

də 'drau ^ɔ nek kwa... a 'wah 'pa də jə'tā: ʃwe cə 'kal a 'dyd	
<i>da Drevaneg quoi... Ha c'hoazh, pas da gentañ. 'oa ket kalz a dud</i>	
à Trévanec quoi... Et encore, pas au début. 'y avait pas beaucoup de gens	

a wa oto'jəu nə'zə	
<i>ha 'doa otoioù neuze...</i>	
qui avaient des voitures à l'époque...	

- Ha pesort labour a raec'h-c'hwi, pa oac'h yaouank neuze ?

MJ	bæ pə ð ⁿ dimi'jət nə'zɔn bæ... ð pəd ir 'bo:s... 'dəu vle'at...	58
LB	<i>Beñ pa 'on dimezet neuzen beñ... 'on bet er Beauce... daou vlezad...</i>	
	Ben quand on s'est mariés ben... je suis allée en Beauce... danx années...	

bɛ 'lænr... ag ur sɛ'zɔ'n ð pə bɛ 'zɛr'ze:	
<i>ba l'Indre... Hag ur saison on bet ba Jersey.</i>	
dans l'Indre... Et une saison à Jersey.	

JLP	ɔh pə i 'zɛr'ze əuə mar zɔz ?	59
	<i>'oc'h bet e Jersey ivez Mari-Joz ?</i>	
	Tu as été à Jersey aussi Mari-Josèphe ?	

MJ	jæ... [inaudible] 'waj w ^ɔ n gə 'lui zɪ'get pə 'ʃɥir ə... sɛli'nɑ' nɛlə ʃə	60
LB	<i>Ya... (...) aet 'oan get Louis Juged peogwir euh... Céline n'helle ket</i>	
	Oui... (...) j'y suis allée avec Louis Juguet puisque... Céline ne pouvait pas	

mə'net [inaudible]	
<i>monet (...)</i>	
y aller (...)	

JLP	a: selina we ,klã de'za:	
	<i>Ah, Céline 'oa klañv dija...</i>	61
	Ah, Céline était déjà malade...	

MJ	je nə'ze i 'fawt ə we bjã: a nə'zə i wɛ 'ʃomə ^d ir 'ji:r a ɔm ə 'wɛj gə	
LB	<i>Ya, neuze he faotr a oa bihan ha neuze e oa chomet er gêr. Ha 'omp euh aet get</i>	62
	Oui, alors son garçon était petit et alors elle est restée à la maison. Et on est allés	

'lui ʒy'get nə'zə a i 'da:d tʃæ: i 'da:d ə we 'wɛj kə'nɔm nə'zə wɛj	
<i>Louis Juged, neuze ha e dad tiens... E dad a oa aet geneomp neuze, aet</i>	
avec Louis Juguet alors, et son père tiens... Son père était avec nous, alors on est	

dən 'tɔ'mat a nə'zə ən ara'ʃa:z ə 'avələɔ 'dwa:r	
<i>d'an tomates ha neuze an arrachage euh avaloù-douar.</i>	
allés aux tomates et puis l'arrachage euh des pommes de terre.	

- Hag e pesort blez e oa an dra-se ?

MJ	o la la ɥɛj lɑ'rɛd i pi ^ə 'ble wiã: 'cət nã.. ,me ʃə 'ʃɔʃ sy:r 'dəɥ vle'	
LB	<i>Oh là là, 'vit lâret e pezh blez, 'ouïan ket, nann... 'm eus ket soñj sur... daou vlez</i>	63
	Oh la la, dire en quelle année, je sais pas, non... je ne souviens plus, sûr... j'ai été	

õ pə ir 'bo:s... ag ər 'ble ar'lɛrh nə'zə õ 'wɛj gə 'lwi' ʒy'get...	
<i>'on bet er Beauce... hag ar blez àrlerc'h neuze 'on aet get Louis Juged...</i>	
deux ans en Beauce... et l'année suivante alors je suis allé avec Louis Juguet...	

yr 'sɛ'zɔ:... tri 'ble: ə...	
<i>ur saison... tri blez euh...</i>	
une saison... trois ans euh...	

JLP	'seli'na: dɔli'ze bə 'dime'jɔt ã... ã karan sis mə'rɛd æ: ja ã 'karan 'sis	
	<i>Céline 'dleje bout dimezet en... en quarante-six merc'hat heñ... ya, en quarante-six...</i>	64
	Céline a dû se marier en... sans doute hein... oui,	

MJ	a mar'sən ja	
LB	<i>Ah, mârsen, ya...</i>	65
	Ah, peut-être, oui...	

JLP	a bæ 'jow mɛ me 'ʃɔ'z 'wal kɛ: mœ 'ʃɔ:z ə e ,wɛn 'dɛj t u 'kla	
	<i>Ah beñ geo, 'm eus-me soñj 'walc'h kar 'm eus soñj euh, e oan daet d'ho klask</i>	66
	Ah ben si, je me souviens bien car je me rappelle euh, j'étaient venue te chercher	

n i mō'ne tō... dər 'ha:'fe: a pwɛ fʃã'sət ka'rət... seli'na kwa	
'vit monet da... d'ar c'hafe ha p'oa fiañset (ma) karit... Céline quoi	
pour aller... boire le café quand s'était fiancée si tu veux... Céline quoi,	

wu 'deʒ ã'fã 'hi a nō'ze i bu'lom nō'ze ma 'ka'rō 'ʷœ' kwa anō'zō...	
'oa daet enfin, hi ha neuze he boulom neuze ma karit ivez quoi ha neuze...	
elle était venue, enfin, elle et son mari alors si tu veux aussi quoi et alors...	

me 'ʃō' ari wōm weʒ tō gu'sket kɛ... a bæ an ma'ri we 'gã'nōt ker	
'm eus soñj, arriv 'oamp aet da gousket kar... ah beñ Anne-Marie 'oa ganet kar	
Je me souviens qu'on était allés se coucher car... ah ben Anne-Marie était née car	

an ma'ri we dō gã'nō tər 'pəm'zek a ni... a wel mi'çe:l a bæ...	
Anne-Marie 'oa da, ganet d'ar pemzek ha ni... a Ouel-Mikel ah beñ...	
Anne-Marie est le, née le quinze du m... Octobre ah ben...	

o mō 'mam ə we gō'nãjn ã mō 'mam ə la're mɛ ni 'bwe ni 'sa'ʷə	
oh, ma mamm a oa genin heñ, ma mamm a lâre « met ni 'boa-ni savet	
oh, ma mère était avec moi hein, ma mère disait, « mais on s'est levés	

dō wōn ʷɛ ur 'sōrt... a bæ 'dam gō n ,dra zō me 'ʃō:ʒ we 'dime'jət	
da vont ivez ur sort... » ah beñ dame, get 'n dra-se 'm eus soñj 'oa dimezet	
pour y aller aussi... » ah ben dame, grâce à ça je me souviens qu'elle était mariée	

a bæ a bæ ar'lerfi wi'ũ cō mɛ 'pije'id ar'lerh wɛ...	
ah beñ, ah beñ àrlerc'h 'ouian ket-me pegeit àrlerc'h 'oa...	
ah ben, ah ben ensuite, je me souviens pas combien de temps après a eu lieu...	

wɛ ər ʃer'vad nō'zō	
'oa ar chervad neuze...	
la noce par contre...	

MJ	a dam 'mã'kwɛa ,ra ^h ɔn trəʷ 'sə... mã'kwɛa mɛ ^j	
LB	Ah dame, m'ankouea rac'h an traoù-se... m'ankouea-me...	67
	Ah dame, j'oublie tout ça... j'oublie...	

JLP	ã'kwɛ ə ʷɛ ? a pa' me 'ʃōʒ a'sə pə'no wen me 'deʒ tər	
	Ankouaet ho c'hweus ? Ha pas, 'm eus soñj a-set... penaos 'oan-me daet d'ar	68
	Tu as oublié ? Ah non, je me souviens bien... que je suis allée à la	

ʃer'va' ə'ʷœ mɛ nō'zō wen cō 'deʒ ag ər 'mi'tin ma karət kwa	
chervad ivez, met neuze 'oan ket daet ag ar mintin ma karit quoi...	
noce aussi, mais alors je n'étais venue que le matin si tu veux quoi...	

wen cō 'deʒ tən o'vrɛn bæ [inaudible] an ma'ri a nō'zœ a 'm i mɑ'ge:	
'oan ket daet d'an overenn beñ (...) Anne-Marie ha neuze ha m'he mage.	
je n'étais pas allée à la messe ben (...) Anne-Marie et alors je l'allais.	

MJ	pi 'miz ə wi 'pə n dra 'zə fevri'je' mar'sə ^t ?	69
LB	<i>Pezh miz e oa bet an dra-se, févriar mârze ?</i>	
	Ça s'est passé en quel mois, février peut-être ?	

JLP	o bæ ja me sə 'cæjn 'fō:ʃ mar'sə' a 'kɛ:r wɛ a'ta:	70
	<i>Oh beñ ya, 'm eus ket ken soñj, mârze... Ha kaer 'oa atav !</i>	
	Oh ben oui, je me souviens plus, peut-être... Il faisait beau en tout cas !	

MJ	ti maty'rin	71
LB	<i>Ti Mathurine...</i>	
	Chez Mathurine...	

JLP	bæ 'je be 'ti maty'rin cɛr'gwe dwi ɛr 'fɛ:ʃt	72
	<i>Beñ ya, ya, ba ti Mathurine Kergoed 'doa ar fest.</i>	
	Ben oui, la noce était chez Mathurine Cargoët.	

MJ	am'zir de ən trəʊ 'sə ⁿ	73
LB	<i>Amzer 'deus an traoù-se...</i>	
	Ça fait longtemps tout ça...	

JLP	bæ jæ... pasəd 'œ	74
	<i>Beñ ya, paset eo...</i>	
	Ben, oui, c'est le passé...	

MJ	a ku'ha' ə 'ram	75
LB	<i>Ha koshaat a ramp !</i>	
	Et on vieillit !	

JLP	bæ vwa'la... ku'had ə 'ram ə'ʊœ dam	76
	<i>Beñ voilà, koshaat a ramp ivez, dame...</i>	
	Ben voilà, on vieillit aussi, dame...	

- A-hend-arall, oan é soñjal, c'hwi lâre din... ne vez ket mui komzet kalz e breton dre-mañ ?

JLP	'kō:zə brə'tō ?	77
	<i>Komzet breton ?</i>	
	Parlé breton ?	

- Ya... Ned eus ket mui kalz a dud... Get piv e komzit-c'hwi breton bremañ ?

JLP	gə 'pi' kōzā 'me ^m brə'tō ? bar vɔrh ? bæ ve:... 'dam kō'zə brə'tō dō ^{fi} a'ni	78
	<i>Get piv komzan-me breton ? Ba'r vourc'h ? Beñ, 'vez... dame, komzet breton douzh hani,</i>	
	<i>Avec qui je parle breton ? Dans le bourg ? Ben, 'y a... dame, je parle en breton à,</i>	

dō ^{fi} ā'ʒɛl ə... bu'fo: kōzā brə'tō' ur 'sɔrt ɛr 'vɔrh me ʃtə 'tud	
<i>douzh Angèle euh... Bouffaut, komza breton ur sort, er vourc'h ! Met setu tout</i>	
<i>à Angèle euh... Bouffaut, on parle breton quand même au bourg ! Mais c'est tout</i>	

<p>ə'ʋəe bæ ində'ral ə... ən 'dyd ə wi'a brə'tō me gō'zan cə 'ne</p> <p><i>ivez, beñ 'hend-arall euh... an dud a ouia breton, met 'gomzant ket 'nezhe !</i></p> <p>aussi, ben autrement euh... les gens savent le breton, mais ils ne le parlent pas !</p>	
<p>dər 'sy:l dər dər jə'njɪr ni ja də'bir ə... ər me'nɑ'ʃ tən i'lis a bæ ni wija</p> <p><i>D'ar Sul, d'ar, d'ar Gwener ni 'ya d'ober euh... ar ménage d'an iliz ah beñ ni 'ouia</i></p> <p>Le dimanche, le, le vendredi, on va faire euh... le ménage à l'église ah ben on sait</p>	
<p>tu brə'tō mar 'ʋeɸi mə 'gō'za mə brə'tō dəh'te mə ɪn ə rəspō'ta 'tud i</p> <p><i>tout breton, meur a wezh me 'gomza-me breton douzhte, met int a responta tout e</i></p> <p>toutes le breton, souvent je leur parle en breton, mais elles me répondent toutes en</p>	
<p>ga'lek mə 'lɑ'ra mē'j de ə'ʋəe... bæ ʋjɪr 'ə fr̥i'sin^o 'strat nə'wa 'ʒan</p> <p><i>galleg ! Me 'lāra-me dezhe ivez... Beñ gwir eo, Francine ar Strad newazh, Jeanne</i></p> <p>français ! Je leur dis aussi... Ben c'est vrai, Francine Le Strat, pourtant, Jeanne</p>	
<p>bjə'gəj e'len jɪ'gɑ̃ ə ,re ,sə wia 'ra^hbe brə'tō a'cɛn... o dam 'pɑ:</p> <p><i>Bieugi, Héléne Gwegañ, ar re-se 'ouia ra-bezh breton âlkent !... Oh dame pas,</i></p> <p>Bieuzy, Héléne Guégan, elles parlent toute breton quand même ! Oh dame non,</p>	
<p>man i kō'z i brə'tō bæ i'ne w^o 'pə de'ʒa ã'se ã'zəri'stræjn e'len a</p> <p><i>'mant é komz e breton, beñ hennezh 'oa bet dija añse añregistriñ Héléne ha</i></p> <p>elles parlent en breton, ben celui-ci a déjà essayé d'aller enregistrer Héléne et</p>	
<p>nə'ze fə'te cə 'ti... a bæ... vwa'la:</p> <p><i>neuze'faote ket dezhi... ah beñ voilà...</i></p> <p>alors elle ne voulait pas... ah ben voilà...</p>	

- Hag en Ti-Nevez amañ ?

MJ	bæ de ʃə'me:... pe'pe a 'me' a gō'za brə'tō tjæ ə ri 'jʋæ'k...	79
LB	<i>Beñ 'd eus ket-met... Pepe ha me a gomza breton tiens, ar re yaouank...</i>	
	Ben il n'y a que... Pépé et moi qui parlens breton tiens, les jeunes...	
	<p>de ʃə 'mej ri 'jʋæ'k 'cɛjn alər ə... nə 'gō'zan cə brə'tō:</p> <p><i>'d eus ket-maet re yaouank ken, alors... ne gomzant ket breton.</i></p> <p>il n'y a plus que des jeunes, alors... ils ne parlent pas breton.</p>	
JLP	<p>'gō'zan cə brə'tō' 'ʋəe... ,ã'ni^o 'bəd ane 'ʋəe</p> <p><i>'gomzant ket breton ivez... Hani ebet anezhe ivez...</i></p> <p>Ils ne parlent pas breton non plus... Aucun d'eux non plus...</p>	80
MJ	'bwo b r ɛs alfō'sin glə'ɛr	81
LB	<i>Beo, bet'eus Alphonsine Gleuer.</i>	
	Si, il y a Alphonsine Gleuer.	

JLP	a bæ ja ur 'sɔrt	82
	<i>Ah beñ ya, ur sort...</i>	
	Ah ben oui, quand même...	
MJ LB	alfõ'sin glə'ɛr si'mɔn pɔ'rɔt	83
	<i>Alphonsine Gleuer, Simone Porrod...</i>	
	Alphonsine Gleuer, Simone Porrot...	
JLP	a bæ ja rə 'sə gō:za brə'tō ur 'sɔrt	84
	<i>Ah beñ ya, 're-se 'gomza breton ur sort !</i>	
	Ah ben oui, elles, elles parlent breton quand même !	
MJ LB	a frã'sin ə...	85
	<i>Ha Francine euh...</i>	
	Et Francine euh...	
JLP	ʝɛʋə'ləʋ	86
	<i>... Gevelloù.</i>	
	... Guévelo.	
MJ LB	ʝɛʋə'ləʋ 'wax ɔm p i ə'bir di c'tã ər 'ble itre'dɔm bæ...	87
	<i>...Gevelloù c'hoazh. 'omp bet é ober 'n deiz kentañ ar blez etredomp beñ...</i>	
	...Guévelo encore. On a été fêtre le premier de l'an entre nous, ben...	
	un 'tri ə we 'dej gə 'frã'sin	
	<i>hon-tri a oa daet get Francine.</i>	
	tous les trois avec Francine.	
JLP	a bæ vwa'la: a bæ 'ʋi gō:za brə'tō itre'zɔh nə ur 'sɔrt	88
	<i>Ah beñ voilà. Ah beñ c'hwi 'gomza breton etrezoc'h na ur sort !</i>	
	Ah ben voilà. Ah ben vous parlez breton entre vous quand même !	
MJ LB	ɔ ja frã'sin ə ra a'ma də 'gas krã'pweñ bep sə'hœ:n a bæ ɔ'ne	89
	<i>Oh ya, Francine a za amañ da gas krampouezh bep sizhun, ah beñ honnezh</i>	
	Oh oui, Francine passe ici pour apporter les crêpes chaque semaine, eh ben elle	
	ɔ 'gōz brə'tō ʋɛ	
	<i>a gomz breton ivez...</i>	
	parle breton aussi...	
JLP	o bæ pə 'ga'ʋã 'me frã'sin ə'ʋə bæ mə 'gōza brə'tō dɔhti ə'ʋə ã...	90
	<i>Oh, beñ pa gavan-me Francine ivez, beñ me 'gomza breton douzhti ivez heñ...</i>	
	Oh, ben quand je rencontre Francine aussi, ben je lui parle en breton aussi hein...	
	aw 'ja	
	<i>aouh ya !</i>	
	Oh la la, oui !	

- C'hwi 'zebra krampouezh bep sizhun ?

MJ LB	kram'pweñ uę depo'zət... a'ma ave'te ve... alfō'sin a nəzə 'si'mən	91
	<i>Krampouezh 'vez depezet... amañ evite. 'vit Alphonsine ha neuze Simone...</i>	
	Les crêpes sont déposées... ici pour elles. Pour Alphonsine et alors Simone...	

JLP	a ja ər 'grã'pwe ^h 'ə'riz u ha'sa gət...	92
	<i>Ah ya, ar gram-pouezherez o c'hasa get...</i>	
	Ah oui, la crêpière les apporte avec...	

MJ LB	ji u 'lōwk a'ma tjaë... ty'fã pə wo ur 'grãpwə'riz ir 'vərɥ	93
	<i>Gi o laosk amañ tiens... Tuchant, pa vo ur gram-pouezherez er vourc'h...</i>	
	Elles les déposent ici tiens... Bientôt, quand il y aura une crêpière au bourg...	

JLP	bã ja mē wi'jã cə pər'gurz i vo 'wax de cə 'wah	94
	<i>Beñ ya, met 'ouian ket pegourz e vo c'hoazh, 'd eo ket c'hoazh</i>	
	Ben oui, mais je sais pas pour quand ce sera encore, ils n'ont pas encore	

kōmã'sə a'rũ'z ni'tra:	
<i>komañset arañj netra...</i>	
commencé à rien arranger...	

- E-menn e vo ?

JLP	bã bə wo 'sə'ʔəd ə... ba ti zy'ljen dəve'hat ma ka'rət pa fə in 'ti	95
	<i>Beñ bet'vo savet euh... ba ti Julienne Diwezhat ma karit, pas-ket en ti,</i>	
	Ben ça sera fait euh... dans la maison de J. Le Dévéhat si tu veux, pas la maison,	

nani 'brɑ's 'sən nɑ'ni zə ʔ'zɛl mən i we i sə'vɑrn kwa bã 'ʔɛstəʔi	
<i>'n hani bras-sen, 'n hani 'zo izel. 'menn e oa he zavarn quoi, beñ 'c'hweus ket-c'hwi</i>	
la grande, celle qui est plus basse. Là où était son bar quoi, ben tu te rappelles pas,	

'fjō:ʃ a le ma ɥma'taw ezə'nad a nə'zen jə 'ri 'sə kwa 'le ma nɑ'ni	
<i>soñj a lec'h 'ma Matav Euzenod ha neuzen... Eñ 'rae se quoi, lec'h 'ma 'n hani</i>	
où était Mathurin Euzenot et alors... il faisait ça, quoi, là où est la	

izɛ'lã kwa... ʔɥɛ'rɥəd 'œ dam a nə'zə	
<i>izelañ quoi... gwerzhet eo dame ha neuze...</i>	
plus basse quoi... c'est vendu dame et alors...	

MJ LB	ji de 'pər'nət ? ri 'zə de pər'nəd nə'zə ?	96
	<i>Gi 'deus prenet ? 're-se 'deus prenet neuze ?</i>	
	Ils ont acheté ? Ceux-là ont acheté alors ?	

JLP	a 'ja dam ʔɥɛ'rɥəd 'œ i des 'jō' pər'nəd ǣ... ɛ ja 'pər'nə des 'jō:	97
	<i>Ah dame ya, gwerzhet eo, he deus eñ prenet heñ... eh ya, prenet 'deus eñ.</i>	
	Ah dame oui, c'est vendu, elle a acheté hein... eh oui, ils l'ont acheté.	

ϕε jə jʊε'lə əɾ byl'tæ ə... kəm... əɾ ba'rez ma ka'rət kwa	
<i>C'hweus ket gwelet ar bulletin euh... kom... ar barrez ma karit quoi... ?</i>	
Tu n'as pas vu sur le bulletin euh... com... de la commune si tu veux quoi ?	

MJ	ɓwo 'bwo ɓwo 'bwo	98
LB	<i>Beo, beo, beo, beo...</i>	
	Si, si, si, si...	

JLP	jo 'pərnə 'des æ	99
	<i>Geo, prenet 'deus heñ...</i>	
	Si, ils ont acheté hein...	

MJ	ji 'ja dɔbir 'tɔ:r də rə 'ral mar'sə... 'pa ?	100
LB	<i>Gi 'ya d'ober tort d'ar re 'rall mârze, pas ?</i>	
	Ils vont faire concurrence aux autres, non ?	

JLP	a dam ɓamik pə'nek syr 'wal æ	101
	<i>Ah dame, un tammig bennak, sur-walc'h heñ...</i>	
	Ah dame un petit peu, sûrement hein...	

MJ	ɓri ɕzi aku'stem də jə'mi'r gə'te mar'sə lə'rej	102
LB	<i>'re 'veze akoustem da gemer gete, mârze 'laray...</i>	
	Ceux qui avaient l'habitude de prendre avec elles diront peut-être...	

MJ	ɔ mar'sə gəmi'rej ur 'sɔrt mæ...	103
LB	<i>Oh, mârze 'gemeray ur sort met...</i>	
	Oh peut-être qu'ils prendront quand même, mais...	

MJ	i 'tal mɔ'ne tɔ ji'bæ krã'pwe... bæ ur 'jœ jɛj də jibæj ɓrã'pwɛx	104
LB	<i>E-tal monet da zebriñ krampouezh... beñ ur yoc'h 'yay da zebriñ krampouezh...</i>	
	Au lieu d'aller manger des crêpes... ben beaucoup iront manger des crêpes...	

JLP	jɛ:z ə'wal ɔ ur 'sɔrd ə'ɕœ: æ	105
	<i>Aes a-walc'h 'vo ur sort ivez, heñ...</i>	
	Ce sera assez pratique aussi hein...	

- Piv eo an dud-se ?

JLP	wiã' 'cə pɛh 'an 'e g'wej a'ni de'za... de cə ur 'vwez... 'mwez	106
	<i>'ouïan ket pezh anv 'vez gwraet anezhi dija... 'd eo ket ur vaouez...maouez</i>	
	Je sais plus comment elle s'appelle déjà... c'est pas une femme... une femme	

ər 'ʃtrad œ pe un 'dra bə'nek anə'sə ? dam 'ma 'r ə 'byl'tæ' wal 'œ	
<i>ar Strat eo, pe un dra bennak henn-se ? Dame, 'ma ar ar bulletin, 'walc'h eo,</i>	
Le Strat ou quelque chose comme ça ? Dame, c'est sur le bulletin, c'est dommage,	

me ʃə 'grwej atã'sjõ:	
'm eus ket gwraet attention...	
j'ai pas fait attention...	



JLP	ag ər 'pen ə'ral nə'zə nə'zə man 'tɔ ^h ən a'rũ'z nə'zə vej ^d ər və'ja:'le:	
	...ag ar penn arall neuze, neuze 'mant douzh en arañj neuze 'vit ar vugale...	107
	... de l'autre côté alors, alors ils sont en train de l'arranger alors pour les enfants...	

ər və'ja:'le' ° zɛj a'ma brə'ma də... də 'warn dər... dər mər'hœr	
ar vugale a zay amañ da... da oarn d'ar... d'ar Merc'her,	
les enfants viendront là pour... être gardés... le mercredi,	

dər mər'he'r mər ^h ed æ... ?	
d'ar Merc'her merc'hat heñ ?	
le mercredi je crois, hein ?	

- Ba'n ti bras-se ?

JLP	jæ ən ti 'bra's 'sə ər 'sal ma ka'rət kwa pa ir 'læjn syr 'wal mɛ... ti	
	Ya, an ti bras-se, ar sal ma karit, quoi, pas er lein sur-a-walc'h met... ti	108
	Oui, la grande maison, là, la salle si tu veux, quoi, pas en haut, bien sûr, mais...	

brə'ma i kã... ,man dɔ in a'rũ'f kwa 'man dɔ °n a'rũ'z ən 'dja'z a'nõ:	
bremañ e kan... 'mant douzh en arañj quoi... 'mant douzh en arañj an diaz anezhoñ.	
maintenant ils... ils sont en train de l'aménager quoi... ils aménagent le rez-de-chaussée.	

- N'eo ket komañset c'hoazh ?

JLP	bæ 'jəw kə'məs... bæ 'jəw man i ,la'bu'r a'barx dam man i æ'sta'læjn ə...	
	Beñ geo, komañs... beñ geo, 'mant é labour a-barzh dame... 'mant é iñstaliñ ar...	109
	Ben si, ils ont... ben si, ils sont en train d'y travailler, dame... ils installent les...	

laka 'zə'jəq a 'barfi ma ka'rə ,ɛj ər və'ja:'le: kwa	
lakaat jeuioù a-barzh ma karit, evit ar vugale quoi...	
ils y mettent des jeux, si tu veux, pour les enfants quoi...	



JLP	ən 'de 'ral ə wem e 'reɥ'jõ: a bæ reɥ'jõ' də... 'pa' ə... ,reɥ'jõ ma ka'rə	
	An deiz 'rall e oamp e réunion ah beñ réunion de... pas euh... réunion ma karit	110
	L'autre jour on était en réunion, ah ben une réunion de... non euh... réunion si tu veux	

də... də vi mō'tāt... om ni dər 'jəy a 'marzɔ'reb ə... j[...] ɔ 'lɑ're 'dæj	
de...de vie montante... 'oamp-ni d'ar Yaou ha Mari-Jozeb euh... G. lâre din	
de... de vie montante... c'était jeudi et Marie-Josèphe euh... G. me disait	

pə'no' wε 'marɥ ən 'a[...] ag ər 'ʃi'r a wε 'cə sə'mā: mε 'eliza'bet a	
penaos 'oa marv an A. ag ar Cher ha 'oa ket seulement...met Elisabeth a	
que L. , du Cher était mort, qui n'avait pas seulement... mais Elisabeth	

'lɑ'r 'tæjn... ə 'lɑ're 'dæj mɔ sə mε 'lɑ'rə mε tɔ'fio ^h o me 'lɑ'rə 'di	
lâr din... a lâre din mod-se : « Met lâret 'm eus douzhoc'h, oh, me 'lâre dezhi,	
me disait... me disait comme ça : « Mais je t'ai dit, oh, je lui disais	

'pɑ: mε eliza'bet ə 'gɑ'ʝi gə'ti du 'lɑ'rə 'tæjn [inaudible]	
pas ! », met Elisabeth a gave geti 'doa lâret din (...)	
non ! », mais Elisabeth pensait qu'elle m'avait déjà dit (...)	

JLB	'marɥə ble 'ma ur 'sɔrt mwah	
	Marv eo blez-mañ ur sort moarh...	111
	Il est mort cette année quand même, je crois...	

JLP	mε de ʃə 'juɛ'r'su: a bæ 'pəmzε'te pə ari'ʝej ə sa'dɔrn ma intɛ'rət bæ	
	Met 'd eus ket gwerso, ah beñ pemzektez pa arrivay ar sadorn 'ma interret beñ	112
	Mais il n'y a pas longtemps, ah ben il y aura quinze jours samedi qu'il est enterré	

ʝε 'lɑ're... a marzɔ'zɛb ə 'lɑ're 'dæ ə ə bæ i'nef dwi 'grwɛj mi'zi'r	
'vez lâret... Ha Mari-Jojeb a lâre din euh oh beñ hennezh 'doa gwraet mizer,	
ben on dit... Et Marie-Josèphe me disait oh ben que celui-là était mauvais,	

dam i 'lɑ'ɛ 'dæjn mɔ 'lɑ'ɛ 'gɔʃ tə bə'rɛk ? mɔ 'lɑ'ɛ di pu cə 'ʝi tra'	
dame e lâre din, me lâre « 'gaoz da berak ? » me 'lâre dezhi, « p'oa ket-gi tra	
dame, elle me disait, je lui disais « Pourquoi ? », je lui demandais, « ils n'avaient	

ə'bət i 'lɑ'ɛ d ^æ 're cə'mε maha'næjn i 'lɑ're ər pə'lɔw 'lan i 'lɑ're 'dæjn	
ebet » e lâre din, « 'rae ket-met mac'hagniñ, e lâre, ar 'Pelloù-lann' », e lâre din	
rien » elle me disait, « il ne faisait que fustiger les 'pouilleux de la lande' » elle	

alɔ'sə [rires] a bæ ja mε ri 'klegə'rek gul a'wal ə...	
henn-se (...). Ah beñ ya, met 're Klegereg, goût a-walc'h euh...	
me disait comme ça (...). Ah ben oui, mais ceux de Cléguérec, tu sais euh...	

yʃty'men cə 're: ə... 'marge'nek juɛə'ral a bæ dre'ma we 'lan	
estiment ket re euh... Margeneg gwezharall, ah beñ dre-mañ 'oa lann,	
n'estimaient pas ceux euh... de Malguénac autrefois, ah ben ici, 'y avait de la lande,	

a bæ gə'te ʝi wε 'cət bæ i 'lɑ'r w ⁿ pə œ'rys kə ur	
ah beñ gete-gi 'oa ket, beñ e lâre : « 'vehen bet eurus » get ur	
ah ben eux n'en avaient pas, ben elle disait : « J'aurais été heureuse avec un	

	<p>ˈpəlɔw ˈlan ˌsɔr kənæjn ˈmæj i laˈr^e mɛ mə ˈlaːrɛ ˌmɛ ˈdi alɛˈsə mɛ</p> <p>'Pelloù-lann' sort genin-me » e lâre, met me 'lâre-me dezhi henn-se met</p> <p>'Pouilleux de la lande' comme moi », elle disait, mais je lui disais comme ça, mais</p>	
	<p>ˈpu cət ɥi ˈtraː əˈbə tə gaˈwit kə... kə ˈrɛ ən a[...] mɛ bwɔ i ˈlaːɛ</p> <p>« 'poa ket-c'hwi tra ebet da gaout get... get re an A. », met « Beo » e lâre</p> <p>« Tu n'avais rien à voir avec... avec les L. », mais « Si » elle me disait</p>	
	<p>ˈdæjn ɔˈnɛfi wɛ ˈfaːmiːʃ re ˈo[...] a hi ə wɛ ˈkaːr e ˈlaːrɛ ˈdæjn alɔˈsə</p> <p>din, « Honnezh 'oa familh re A. , ha hi a oa kar » e lâre din henn-se,</p> <p>« Elle, était de la famille A. , et elle était parente » elle me disait comme ça,</p>	
	<p>laˈrɛː... ˈlaːrɪ əl sə ɑ dwi ˈgrwɛj miˈziːr wal ˈdɔm a dam ˈjaː</p> <p>'lâre... 'lâre êl-se : « En doa gwraet mizer 'walc'h deomp », ah dame ya...</p> <p>elle disait... elle disait : « Il nous a fait assez de misères », ah ben oui...</p>	
	<p>marzɔˈrɛb dwi miˈziːr gəd i ˈdæːn a</p> <p>Mari-Jozeb 'doa mizer get he den ah...</p> <p>Marie-Josèphe était malheureuse avec son mari ah...</p>	
JLB	<p>ə gə aˈni... psɔr ˈan ɥzi ˈgwɛj aˈnɔ deˈzaː ?</p> <p>Euh get hani... pesort anv veze gwraet anezhoñ deja ?</p> <p>Euh avec machin... comment il s'appelait déjà ?</p>	113
JLP	<p>o[...] ... a wijã ˈcə</p> <p>A. ... ah 'ouian ket...</p> <p>A. ... ah, je sais pas...</p>	114
JLB	<p>o[...] jɛ ɔ iˈnɛfi wɔ ur ˈpɛn kɔˈʃɔː</p> <p>A. , ya. Oh, hennezh 'oa ur penn cochon !</p> <p>A. , oui. Oh, celui-là c'était une tête de cochon !</p>	115
JLP	<p>bã je mɛ... i wiˈje wɔ ˈfal dɔ i ˈvwɛːs pəˈjuːr wɛ</p> <p>Beñ ya, met... e ouie 'oa fall douzh e vaouez peogwir 'oa</p> <p>Ben oui, mais... elle savait qu'il était méchant avec sa femme puisqu'elle était</p>	116
	<p>maˈtɛfi gəˈtɛ a bã wɛ cə bə ˈtam əbə ˈjuːl ɥɛ dɔfti ˈhi ǣ</p> <p>mazh gete, ah beñ 'oa ket bet tamm ebet gwell ivez douzhti-hi heñ...</p> <p>domestique chez eux ah ben il n'a pas été mieux avec elle hein...</p>	
JLB	<p>ˈsyːr mɛ iˈnɛ... bɛ ˈcɛrˈhwarn tɔn pə di də ˈvorh p ɔ mi</p> <p>Sur, met hennezh... Ba Kerhouarn du-hont, pa dae d'ar vourc'h p'oan-me</p> <p>Sûr, mais celui-là... A Quelhouarn là-bas, quand il venait au bourg quand j'étais</p>	117
	<p>byˈjyl gə ˈzɔp ˈcɛrˈwarh liˈjɛs amˈziːr... ˈnɔː di ˈjy i tɔˈnɛ dər ˈjir i ˈarɛˈʃtɛ</p> <p>bugul get Job Kerhouarn, lies amzer... Nom de Dieu, é tonet d'ar gêr e arreste</p> <p>gamin, avec Job Quelhouarn, souvent... Nom de Dieu en venant il s'arrêtait</p>	

	ba... 'zɔb nəzə ɣa'ʁe la'bur diɣen də i'næh... i'ne u kɔ'sto: æ...	
	ba... <i>Job neuze 'gave labour difenn douzh hennezh... Hennezh 'oa costaud heñ...</i>	
	à... <i>Job alors avait fort à faire pour lui tenir tête... Celui-là était costaud hein...</i>	
	a 'fal... a kɔ'sto: i 'ʁe o la'la... 'jələ 'mez ə ga'liz i tro'æjn ar'nō gər	
	<i>ha fall ! Ha costaud ivez oh la la... gwelet 'm eus ar Gallez é troiñ àrnoñ get 'r</i>	
	<i>et mauvais ! Et costaud aussi, oh la la... j'ai vu la Gallèse lui cogner dessus avec</i>	
	'ʃɔbəlɛn mō 'vjɔ: gər 'ʃɔbəlɛn bɔ'na'l stə 'fō'də ra i 'va'z æ...	
	<i>skubellenn, mon vieux ! Get 'r skubelenn banal, setu fondet rac'h e fas heñ !</i>	
	<i>le balai, mon vieux ! Avec le balai de genêt, son visage en compote hein !</i>	
	'tɑ i ti in ɽru' ə 'ʃɔmin cə fa'ʃət nō dɛ 'jɔ: jə mɛ	
	<i>Atav e tae en-dro, oh, 'choment ket fachel... Nom de Dieu, ya met...</i>	
	<i>Il en revenait toujours, oh, ils ne restaient pas fâchés... Nom de Dieu, oui mais...</i>	
JLP	ɔ ja mɛ də gɛ'tā marzɔ'zɛb la're cə 'tā pə'no wɛ 'fal dɔ ^h ti:	118
	<i>Oh ya, met da gentañ Mari-Jozeb 'lāre ket heñ, penaos 'oa fall douzhti</i>	
	<i>Oh oui, mais au début, Marie-Josèphe ne disait pas, qu'il était méchant avec elle,</i>	
	æ bwo bɾ'ma bɾ'ma i 'la'r wal ə'ʁœ pəno ma pə 'fal dɔ ^h ti... o ja...	
	<i>heñ beo, bremañ, bremañ e lâr 'walc'h ivez penaos 'ma bet fall douzhti... oh ya,</i>	
	<i>ben si, maintenant, maintenant elle le dit aussi, comme il a été méchant... oh oui,</i>	
	'jya 'cə bɾ'ma ani 'ʁə æ... a bæ ər vy'ja'le 'sən 'nwa ' wɔ pə 'ma:	
	<i>'guzha ket bremañ anezhi ivez heñ... Ah beñ ar vugale-sen, newazh e oa bet mat</i>	
	<i>Elle ne le cache pas non plus hein... Ah ben les enfants, pourtant elle était gentille</i>	
	də i ɽvə'ʁa'le ur 'sɔrd æ	
	<i>douzh e vugale ur sort heñ...</i>	
	<i>avec ses enfants quand même hein...</i>	
MJ	'dan cə di jə'let tʃæ	119
LB	<i>'d ant ket d'hi gwelet tiens...</i>	
	<i>Ils ne viennent pas la voir tiens...</i>	
JLP	a na na na hāni bəd a'ne æ	120
	<i>Ah nann, nann, nann, hani ebet anezhe heñ...</i>	
	<i>Ah non, non, non, aucun d'eux, hein...</i>	
JLB	i'nefi a... mə me 'ʃɔf... 'pəm ni 'juæk ni ji... ^h əm dər 'bal	121
	<i>Hennezh a... me 'm eus soñj... p'oamp-ni yaouank, ni 'yae... 'haemp d'ar bal</i>	
	<i>Celui-là... je me souviens... quand on était jeune, on allait... on allait au bal</i>	
	də 'jɛrbe'dik dra zə wi 'rɔwg ər brə'zil æ a bæ 'ji rɛ dər 'bal dəhō	
	<i>da Gerbedig, 'dra-se 'oa 'raok ar brezel, heñ, ah beñ gi 'zae d'ar bal du-hont</i>	
	<i>à Kerbédic, c'était avant la guerre, hein, ah ben ils venaient au bal là-bas</i>	

	<p>ə'ʁe... 'bər'pə ʁə'zi i 'kanæjn də i'nō' bə'nek... a ja mɛ... ir hɔ'məsə'mã <i>ivez... berpet 'veze é kanniñ douzh unan bennak... ha ya, met... er c'homañsamant</i> aussi... il se battait toujours avec quelqu'un... ah oui, mais... au début ils</p>	
	<p>i hu'le ʁ'rəʃt mɛ 'ben ər 'fɛj nə hule cə 'hã'ni 'cɛjn r 'ral fra'me <i>e c'houle arrest, met 'benn ar fin ne c'houle ket hani ken, 're 'rall</i> voulaien arrêter, mais finalement plus personne ne voulait, les autres</p>	
	<p>ar'nō: farsə... ha 'tɥi... a ʁə'ze 'dɔʁ pe 'tri <i>'frame àrnoñ farse... ha 'toue ! Ha 'veze daou pe tri</i> lui tombaient dessus bien sûr... et 'de Dieu ! Quand 'y en avait deux ou trois</p>	
	<p>i 'tɔræ ar'nō wi ã'merd^o u 'sɔrt <i>é torriñ àrnoñ 'oa añmerdet ur sort !</i> qui le cognaient, là il était quand même emmerdé !</p>	
JLP	<p>ɔ jɛ mɛ 'na[...] u cə 'kal 'jʁɛl na[...] ag ə... ɔ 'pjɛr... <i>Oh ya, met 'n A. 'oa ket kalz gwell, 'n A. ag euh... oh Pierre...</i> Oh oui, mais L. n'était pas beaucoup mieux, L. de... oh, Pierre...</p>	122
	<p>a marʒə'ʒɛb dwe 'lɑ're dæj 'me wi cə 'sə'mã... wi cə 'ty dən iter'mã <i>ha Mari-Jojob 'doa lâret din-me, 'oa ket seulement... 'oa ket tud d'an interramant,</i> et Marie-Josèphe m'ont dit, 'y avait pas seulement... 'y avait personne à son enterrement,</p>	
	<p>'dɛj pasə'mã ri 'kir we cə 'wejt i lɑ're a 'dam ə lɑ're 'pa... <i>daet pas-seulement re kêr 'oa ket aet, e lâre, ah dame, e 'lâre pas...</i> Même pas ceux de son village, elle disait, ah dame, elle disait que non...</p>	
	<p>pa: i'nɛfi we cə 'kama'ra də 'dæjn ə'bəd a'nō: 'be:d i w^o ʃtal ur 'ʒə^w <i>pas, hennezh 'oa ket kamarad da den ebet anezhoñ, bet e oa 'st-êl ur jao !</i> non, celui-là ne s'entendait avec personne, il était bête comme un cheval !</p>	
JLB	<p>we cə mɛm 'blɛ gə 'ʒəb ə 'we ? <i>'oa ket 'memp blez get Job e oa ?</i> Il était pas de la même année que Job ?</p>	123
JLP	<p>mɛ mə 'ga' kə'næjn 'jəw bæ 'jəw ər 'ble ku'oh... kɛr 'ʒəb de cə <i>Met me 'gav genin, geo, beñ geo, ur blez koshoc'h... kar Job 'dehe ket</i> Mais je crois que si, ben si, un an plus vieux... car Job n'aurait eu</p>	124
	<p>bɛ 'way mɛ 'dɔʁ ur 'sɔrt... ər 'blɛ 'ma <i>bet c'hoazh 'met daou ur sort... ar blez-mañ...</i> encore que [quatre-vingt-]deux quand même... cette année...</p>	
JLB	<p>mɛ... mar'se wu ur 'ble ku'oh ja... 'ne' ã' diz 'ʁit... 'ne' ã' diz 'ʁit <i>Met... mârze 'oa ur blez koshoc'h, ya... né en dix-huit... né en dix-huit...</i> Mais... peut-être qu'il était un an plus vieux, oui...</p>	125

ua i'nex w ^o ur 'pen ga'st ε	
<i>Oh, hennezh 'oa ur penn-gast eh...</i>	
Oh, celui-là c'était un salopard eh...	



JLP	ə 're dɔv ^o ã: zɔ pə ,klah 'ta: dɔ vɔ'ne da'mæ'jn... nwa u 'na'ʁen cə 'cæ'jn...	126
	<i>Ar re diwezhañ 'zo bet 'klask 'ta, da vonet din-me... newazh n'o anaven ket ken...</i>	
	Les derniers sont venus, tiens me trouver... pourtant je ne les reconnaissais plus...	

wɨ lwi 'ro:l ə we... 'lwi alɛ'sis ma ka'rət... jε... wen i tɔ'nɛd ag ər mi'ri	
<i>'oa Louis Rault a oa... Louis-Alexis ma karit... ya... 'oant é tonet ag ar mairie</i>	
C'était Louis Rault... Louis-Alexis si tu veus quoi... oui, ils venaient de la mairie	

alɔ'sə... a ku'stæ̃ me but ə... dɔ'pɛn m ã'ga'r ã'zə kwa...	
<i>henn-se... ha kouchet din-me bout euh... douzh penn m'hangar aze, quoi...</i>	
comme ça... et je me trouvais euh... au bout de mon hangar là, quoi...	

a mu ʝɛ'lɔd u 'dɔɥ i tɔ'net ag ə... pɛtə'mã a we 'tal dɔ 'sə... a dwe	
<i>ha 'm eus o gwelet o daou, é tonet ag ar... peotramant a oa 'tal du-se... ha 'doa</i>	
et je les ai vus, tous les deux, qui venaient de... ou bien qui étaient en face, là... et	

'lɑ'rə 'tæ'jn 'pi wen sã ⁿ 'dut dam ɪn a'na'ʁen cə'cæ ə'ʝɔ: a dam me ʃə	
<i>lâret din piv 'oant sans doute, dame, int anavent ket ken ivez, ah dame, 'm eus ket</i>	
ils m'ont dit qui ils étaient, bien sûr, dame je ne les reconnaissais plus, ah dame je	

ʝɛ'lɔ i'nɛfi ʝɛ'r'so: æ... bæ dɛ cə 'marɥ ur 'sɔrt æ	
<i>gwelet hennezh gwerso heñ... Beñ 'd eo ket marv ur sort heñ...</i>	
ne l'ai pas vu depuis longtemps hein... Ben il n'est pas mort quand même hein...	

JLB	[inaudible] bɛ 'ker'fɔrn	
	(...) <i>ba Kerforn.</i>	
	(...) à Kerfourn.	

JLP	e ker'fɔrn ja	
	<i>E Kerforn, ya...</i>	
	A Kerfourn, oui...	

JLB	[inaudible] 'klã un 'tam wah	
	(...) <i>klañv un tamm c'hoazh...</i>	
	(...) un peu malade encore...	

MJ LB	o 'ʒɛr'so me ʃə 'mɛ in ʒɛ'lət... mar 'ɥɛfi ɥəzi 'kɑ'ɥə	
	<i>Oh, gwerso 'm eus ket-me int gwelet... Meur a wezh 'veze kavet</i>	
	Oh, ça fait longtemps que je ne les ai pas vus... Souvent je les rencontrais	

i 'põ'di anə'sən mɛ... n u 'hɑ'ɥã cə 'cæjn	
<i>e Pondi henn-sen, met... n'o c'havan ket ken...</i>	
à Pontivy comme ça, mais... je ne les trouve plus...	

8 février 2001

- Penaos e veze en amzer gozh er skol neuze ?

PBt	bæ... pə gō'zom brə'tō be... be... r 'skul ε bæ ɥə'zom 'pyni'sət	1
	<i>Beñ... pa gomzemp breton be... be... 'r skol et ben vezemp puniset.</i>	
	Ben... quand on parlait breton à... à... l'école et ben on était punis.	

- Met ne gomzec'h ket breton tamm ebet er skol beo ?

PBt	a nə gō'ze... nə gō'ze brə'tō ir 'skul æ be... be... ber 'hurt o... 'mirç'et be...	2
	<i>A, ni 'gomze... ni 'gomze breton er skol heñ be... be... 'r c'hourt o... merc'hed be</i>	
	Ah, on parlait... on parlait breton à l'école hein, sur... la cour oh... les filles à	

be... 'skul ə 'sœri'zet kær 'on me be 'sku'l ə 'frærd e 'juern dō'g ə	
<i>be... skol ar seurized kar 'oen-me ba skol ar frered, e Gwern donc euh...</i>	
à l'école des sœurs, car j'étais à l'école des frères, à Guern, donc euh...	

- E Gwern e oa ?

PBt	e 'juern ò pɛ' 'sku:l... a jæ dō cə bə 'zame ^e 'skul e 'margɛ'nek	3
	<i>E Gwern on pet er skol, a ya, 'd on ket bet james er skol e Malgeneg.</i>	
	J'étais à l'école à Guern, oui, je ne suis jamais allé à l'école à Malguénac.	

- Newazh oc'h bet ganet e Margeneg ?

PBt	a ja... mɛ 'namzir,sə... be 'margɛ,neɡ wi ə... h[...] w ⁿ bir 'sku'l ən	4
	<i>A ya... met en amzer-se... ba Malgeneg 'oa euh... H. 'oa 'ber skol an</i>	
	Oui, mais à cette époque, à Malguénac c'était euh... H. qui faisait l'école à	

amzir'sə a nə'zə... wu 'cə skuladir 'mad ə'ɥe kwa... ə... wi'ã' cə ma 'wen ə...	
<i>amzer-se ha neuze... 'oa ket skolader mat ivez quoi... 'ouian ket ma 'oant euh...</i>	
l'époque et alors... il n'était pas bon instituteur quoi, je ne sais pas s'ils étaient...	

'ma d ^o we 'diskə 'mad ɥi gəbir 'sku:l... 'gase 'cə ã'ni dər 'sɛrtifi'kat... ber	
<i>ma devoa desket mat 'vit gober skol... 'gase ket hani d'ar certificat. Ba'r</i>	
s'il avait bien appris à faire l'école... Il n'envoyait personne au certificat. A	

'sku:l... be 'juern wu 'cə mɛ ur 'sku'la'i:r ər 'pɛn maɾ,sə ɥe 'kleɥə	
<i>skol...ba Gwern 'oa ket-met ur skolaer, ar Penn, mârze c'hweus klevet</i>	
l'école... à Guern, il n'y avait qu'un instituteur, Le Pen, tu as peut-être entendu	

'kōz anə'ō:	
<i>komz anezhoñ...</i>	
parler de lui...	

- O pas, 'm eus ket eñ anavet...

PBt	'nan ? pe s̄ə 'kleʷə 'kōz anə'ō: ⁿ ? nan bæ i'neh wi ər 'mēm ʷed ɥu gə	5
	<i>Nann ? Peus ket klevet komz anezhoñ ? Nann, beñ hennezh oa ar memp oad get</i>	
	Non ? T'as pas entendu parler de lui ? Non, ben il était du même âge que	

mə 'ra:d 'ne ã... ã... 'ble:... 'nã'de 'kã'd i'nõ:	
<i>ma zad. Né en... en... blez... naondek-kant unan.</i>	
mon père. Né en... en... mil neuf cent un.	

- O nann, an traoù-se 'zo kozh...

PBt	dam 'ja ər 'mēm 'ble' gə mə'ra:d ə 'wi:... ə bæ... hi'neh ga'si:... trɪ 'pēm'dek...	6
	<i>Dame ya, ar memp oad get ma zad e oa... euh beñ... hennezh 'gase... etre pemzek</i>	
	Ben oui, il était du même âge que mon père... euh ben... lui, il en envoyait entre	

a trə'ʷefi də sɛrtifi'ka bε ^m 'ple:	
<i>ha triwec'h d'ar certificat bep blez.</i>	
quinze et dix-huit au certificat tous les ans.	

- Bep blez êl-se...

PBt	'bε 'ple: æ... a 'marge'nek... ny 'cə... ny 'cə... ʷəzi 'kasə ə'nõ else ɹdəʷ	7
	<i>Bep blez heñ ha e Margeneg... n'oa ket... n'oa ket... veze kaset unan êl-se, daou</i>	
	Tous les ans hein, et à Malguénac... c'était pas... ils en envoyait un comme ça,	

pe tri 'ble: ʷəze ka'se i'nõ:	
<i>pe tri blez veze kaset unan.</i>	
sur deux ou trois ans il en envoyait un.	

- E pesort skol e oa ? Ar skol publik ?

PBt	a bε 'marge'nek wi cə'mε... 'namzir,sə wu cə 'gw... wu cə... wu cə 'gwej	8
	<i>Ah, ba Margeneg oa ket-met... 'n amzer-se 'oa ket gw... 'oa ket... 'oa ket gwraet</i>	
	Ah, à Malguénac, il n'y avait que... en ce temps-là, il n'y avait pas encore	

ə sku'la:ʒ ə... sã'tan æ wu 'cə cəmej sku'la:ʒ la'ik æ	
<i>ar skolaj euh... Sainte Anne, 'oa ket ket-met skolaj laïc heñ...</i>	
l'école euh... Sainte Anne, il n'y avait que l'école laïque hein...	

- Ar skol Sainte Bernadette oa ket c'hoazh ?

PBt	'næ a nə'zε: [...] ã,zə w ^u e 'da'rɛg ə wɛ 'bə n i 'rəwk a i'neh	9
	<i>Nann ha neuze... H. aze oa e dadeg a oa bet en e raok ha hennezh</i>	
	Non et alors... H. là, c'était son beau-père qui avait été avant lui et celui-là	

u u 'sərd ə'ʷe i'neh wu 'cə... l[...] a bæ i'neh i'neh wɛ i'nõ'n a... a bæ	
<i>oa ur sort ivez, hennezh 'oa ket... L., ah beñ hennezh, hennezh oa unan a... ah beñ</i>	
était pareil, celui-là n'était pas... L. ah ben celui-là, celui-là était de... ah ben	

<p>ən 'dyd ə 'jɛ dər 'skul gə'tõ bæ de ʃə ʒame diskə 'kal a 'dra: æ... ə... jɛ 'ri:</p> <p><i>an dud a yae d'ar skol getoñ 'deus ket james desket kalz a dra heñ... euh... eñ rae,</i></p> <p>ceux qui sont allés à l'école avec lui n'ont jamais appris grand'chose euh... il,</p>	
<p>jə 'gu'skɛ:... pə ɥ'zɛ bɛn e... bɛn ɛ ɥvy'ro: jɛ gu'ske ar by'ro: a nə'ze jɛ jə...</p> <p><i>eñ gouske... pa veze ba'n e... ba'n e vureau, eñ gouske àr ar bureau ha neuze eñ...</i></p> <p>il dormait... quand il était dans son... dans son bureau il dormait et alors euh...</p>	
<p>j ɛ'vɛ 'mat jɛ jə 're bər'de: a nə'zə... 'nəʃybe 'cət kwa bæ 'namzir 'sõ...</p> <p><i>eñ eve mat, ya, eñ rae bordée ha neuze... n'em okupe ket quoi. Beñ 'n amzer-se...</i></p> <p>il buvait bien, il faisait des bordées et alors... il ne faisait rien quoi. Ben à l'époque</p>	
<p>jɛ'sə wi' ɔ'ne tə 'bɛn ag ən 'dyt a dwɛ 'cəd ə... a dwɛ cə ɔkənɛ'sā:s kwa</p> <p><i>aesoc'h oa donet da benn ag an dud ha 'doa ket euh... ha 'doa ket connaissance, quoi,</i></p> <p>c'était plus facile de venir à bout des gens, car ils... ils étaient ignorants quoi,</p>	
<p>de 'cə... wɪ 'cə' t'de'skət jɛ'sə' wɪ ɔ'ne tə 'bɛn anə'hæ a've... avɛ 'tyd a^g</p> <p><i>'d eo ket... oa ket desket. Aesoc'h 'oa donet da benn anezhe evit... evit tud hag</i></p> <p>ils... ils n'étaient pas instruits. C'était plus facile d'en venir à bout que... que des</p>	
<p>ə we 'de'skət kwa ɥi 'ɥɛl a'sət pə'nɔ'z ə bɛ ɔbro'jəɥ lɛ me 'hɛs ə... 'tal</p> <p><i>a oa desket quoi. C'hwi 'wela a-set penaos euh ba broioù lec'h ma 'h eus euh...' tal</i></p> <p>gens instruits quoi. Tu vois bien comment euh... dans des pays où il y a euh... près</p>	
<p>ma bɛ... bə re bro'jəɥ ə... ɔpal ɛ'zã' bɛ... bro'jəɥ afri'kæ' sə... ɔ'ri' zə i</p> <p><i>ma ba... bet'eus broioù euh... pal ezempl ba... broioù africain-se... ar re 'zo é</i></p> <p>à... il y a des pays euh... par exemple en... les pays africains, là... ceux qui</p>	
<p>tər'hil' ər 'vrɥ u'lan cə n 'dy ma 'hɔn ɔ' diskə 're kɛ... jɛ'sə en də ɔgo'mã't</p> <p><i>terc'hel ar vro 'oulant ket an dud ma vent euh desket re kar... aesoc'h int da gomañt,</i></p> <p>gouvernement ne veulent pas que les gens soient trop instruits car... ils sont plus</p>	
<p>tãd... 'sel m e'ma' ɔdi'skəd ən 'dyt... e bæ... 'van i 'tan də bɛn a'nɛ ə'ɥɛ kwa</p> <p><i>tand... seul m'ema desket an dud... eh beñ... vezant e tant da benn anezhe ivez quoi.</i></p> <p>faciles à commander, tand... plus ils sont instruits et ben... ils en arrivent à bout quoi</p>	
<p>'malæ'əh kwa... p'ta fə 'təh ɥi' anə'sən ɔæ... lək 'wan bərpə 'be't</p> <p><i>Malinoc'h quoi... petra faot deoc'h-c'hwi, henn-sen eo heñ... laosket vezant berpet bêt</i></p> <p>Plus malins quoi... Qu'est-ce que tu veux, c'est comme ça hein... on les maintient idiots</p>	
<p>kwa 'faw u ləskəl 'be:t jɛ bə re bro'jəɥ ə... bə re ur 'vru ə də... də</p> <p><i>quoi. 'faot o leskel bet. Ya bet'eus broioù euh... bet'eus ur vro euh douzh... douzh</i></p> <p>quoi. Il faut les maintenir idiots. Oui, il y a des pays... il y a un pays euh... du</p>	

kɔ'ʃte ry'si: ã'ə... psɔ 'han ə une deʒa... 'larə dwi 'gwej ər brə'zi:l ã	
<i>kostez Rusi aze... pesort anv 'eus honnezh dija... Lâret doa gwraet ar brezel hañ,</i>	
côté de la Russie, là... comment ça s'appelle déjà... Ils ont fait la guerre là-bas	

in pə 'pel ã a'ma ani ə 'ara'bet bæ... mōta'ɲar	
<i>int bet pell hañ amañ, hani euh, Arabed beñ... montagnards...</i>	
pendant longtemps hein, truc euh, des Arabes ben... des montagnards...	

- An Afghanistan ?

PBt	'lagani'stā: a bæ 'ɔlan 'cəd e 'za° de'hi bər 'pən a u'lan cə m'hæj	
	L'Afghanistan, <i>ah beñ 'oulant ket, re zalc'h dezhi ba'r penn, ha 'oulant ket m'hay</i>	10
	L'Afghanistan, ah ben, ils ne veulent pas, ceux qui sont au pouvoir ne veulent pas	

ər mir'çɛ dər 'sku:l	
<i>ar merc'hed d'ar skol.</i>	
que les filles aillent à l'école.	

- Beñ ya, ema difennet evit ar merc'hed ya...

PBt	je u'lan cə mɛ ɰæj dər 'sku:l æ... a'lər bæ ən dra'zə di'skwa a'sət pə'nə	
	<i>Ya, 'oulant ket ma 'h int d'ar skol heñ... alors beñ an dra-se diskoueza a-set penaos</i>	11
	Oui, ils ne veulent pas que les filles aillent à l'école... alors ça montre bien pourquoi	

ma 'gwej 'drəl bər'pəd ə... ekra'zət kwa æ 'anəsən 'œ kwa æ'	
<i>'ma gwraet derc'hel berpet euh... ekrazet quoi heñ henn-sen eo quoi heñ,</i>	
c'est fait, pour tenir toujours euh... écrasés quoi hein, c'est comme ça quoi hein,	

'larən 'cət mɛ...	
<i>'lârant ket met...</i>	
ils ne le disent pas mais...	

- Ha c'hwi zo bet e Gwern neuze ?

PBt	a 'je sko:l e 'juern je ən 'amzir wɛn ɰe be 'sku:l be 'juern wu u 'jœfi	
	<i>Ah ya, skol e Gwern, ya. An amzer 'oan-me ba'skol ba Gwern oa ur yoc'h</i>	12
	Ah oui, l'école à Guern oui. A l'époque où j'allais à l'école à Guern, il y en avait	

ə fə'te nɛ ^{do} nɛ tə 'skul i 'juern æ... 'mar'sɛl ə... 'dœ'hat a re'mō... i 'vri:r	
<i>a faote dezhe donet d'ar skol e Gwern heñ... Marcel... Diwezhat ha Raymond, e vreur,</i>	
beaucoup qui préféraient aller à Guern hein... Marcel... Dévéhat et Raymond, son frère,	

ə... ɰafa'ɛl wi ã cət ma də 'pət mar'sə ma pə rafa'ɛl ə'ɸɛ... mɛ bə 'wi...	
<i>euh... Raphaël, 'ouian ket ma doa bet, mârze 'ma bet Raphaël ivez... Met bet'oa,</i>	
Euh... Raphaël, je sais pas s'il y a été, peut-être qu'il y a été aussi... Mais il y en	

bə wi ur 'jœj æ... bə wi mi'ʃɛl... 'ala'nik mɛ 'marɸ ə'ɸɛ...	
<i>bet'oa ur yoc'h heñ... bet'oa Michel... Allanic, met marv eo ivez...</i>	
avait beaucoup hein... y avait Michel... Allanic, mais il est mort aussi...	

miʃel alaːnik mwe ʃarə wah tə 'hon o ur 'joh wiã' cə pwe la're	
<i>Michel Allanic, m'oa lâret c'hoazh du-hont... Oh, ur yoc'h, 'ouian ket peuh, lâret</i>	
Michel Allanic, j'avais dit encore là-bas... Oh, plein, je saurais pas pfeuh, te dire	

tə pəʃə'men ã a nə'zə bə we 'ri: nə'zə dja ər 'hã'paɲ	
<i>deoc'h pegement heñ ha neuze bet'oa re neuze dia ar c'hañpagn,</i>	
combien hein, et alors 'y avait ceux alors, de la campagne,	

bwe 'ri' a r 'hã'paɲ... ag ə 'rɪ: ã... bwe a 'regar'den bə we a... dja ə...	
<i>bet'oa re ar'r c'hañpagn... hag a zae heñ... bet'oa a Regarden, bet'oa a... dia euh...</i>	
'y avait ceux de la campagne... qui venaient, de Regarden, il y en avait de... de euh...	

- Pell e oa newazh evit monet da Wern ?

PBt	a dam 'ja mɛ bə we ur 'jɔh bə we a'ta: mar'sõ... 'ɥy'ʃen ɥø'ʃen ɛ 'skul	13
	<i>Ah dame ya, met bet'oa ur yoc'h, bet'oa atav mârze... ugent... ugent er skol</i>	
	Ah, dame oui, mais il y en avait beaucoup, il y en avait peut-être... vingt... vingt	

dja... dja... dja 'vargɛ'nek	
<i>dia... dia... dia Vargeneg.</i>	
dans toute l'école, de... de... de Malguénac.	

- Met ur yoc'h bugale a oa ba skol Gwern neuze...

PBt	ja... ə... 'dik... 'kat... 'kat 'dik a 'pjar y'ʃen bwi... bwi ə... 'mal a 'ɥeh	14
	<i>Ya... euh... dek... quatre... quatre, dek ha pevar-ugent, bet'oa... bet'oa euh... meur a wezh</i>	
	Oui, euh... dix... quatre... quatre, quatre-vingt-dix, il y... il y en avait euh... quelques fois	

ɥə'zi mɛm dɔ'h'pen bə rɛ 'pə bə'tak... 'setɛk a pjar ə... ə a'tã:	
<i>veze memp ouzhpenn, bet'eus bet betag... seitek ha pevar-ugent euh... attends,</i>	
il y en avait même plus, il yen a eu jusqu'à... quatre-vingt-dix-sept, attends,	

katrəvã di'set nəzɛ ra... 'setɛk a pjar y'ʃent ja... bərə 'pə	
<i>quatre-vingt-dix-sept, neuze 'ra... seitek ha pevar-ugent, ya... bet'eus bet,</i>	
quatre-vingt-dix-sept, alors, ça fait seitek ha pevar-ugent, oui... il y en a eu,	

dɛ'cə... 'wi cəmɛ 'tɛr 'sklas... tɛr 'sklaz ã	
<i>'d eo ket... 'oa ket-met teir sklas... teir sklas heñ...</i>	
il n'y a... il n'y avait que trois classes... trois classes hein...	

- Hag ur bochad bugale veze ba pep sklas neuze...?

PBt	a bwi... bwə ɥə'zi' ə... trə'gõ't i pep 'sklaz ã nə'wah ɥɛ 'la'rə brə'ma	15
	<i>Ah, bet'oa... bet'oa veze... tregont e pep sklas heñ, newazh 'vez lâret bremañ</i>	
	Ah, il y en avait... il y en avait... trente par classe hein, pourtant, on dit maintenant	

pə,nə 'n ɛlan cə ari dɔ'bir ə a'ni' ã a ɥəzi 'tɛr divi'zjõ'	
<i>penaos n'hellant ket arriv d'ober euh hani heñ... Ha 'veze teir divisions</i>	
qu'ils n'arrivent plus faire euh, machin hein... Et il y avait trois divisions	

bē 'pɛp sklas	
<i>ba pep sklas.</i>	
dans chaque classe.	

- Teir divizioñ ? Petra oa an dra-se ?

PBt	a bæ ɥəzi 'ri bē 'tiskæjn bē... bē n a'ni bē [?] we cəme 'di mɛ'ʃtra	16
	<i>A beñ veze re ba teskiñ, ba... ba 'n hani ba [?] oa ket-met div memestra.</i>	
	Ah ben, il y avait ceux qui apprenaient, à... à truc, à (?) il n'y en avait que deux.	

wi cə mɛ 'diɥ mɛ bə we 'skla'səɥ ə'ral we 'tɛ:r divi'zjō' æ ə... 'ri ɥəzɛ	
<i>'oa ket-met div, met bet'oa sklasoù arall, 'oa teir divisions heñ euh... 're 'veze</i>	
Il n'y en avait que deux, mais dans d'autres classes, il y avait trois divisions, hein,	

kri'ā: ɥəzi lakej 'ra bē dən (?) a nə'zə... 'hanəsən ɥə'zi kwa æ... kɛr	
<i>kreñvañ 'veze lakaet razh-bezh d (?) ha neuze... henn-se 'veze quoi heñ... kar</i>	
les plus forts étaient tous mis (?) et alors... c'est comme ça, quoi hein, car	

bə wi 'ri hari'ɥi də 'so'tæjn... də 'so'tæjn un 'divi'zjō' æ 'bə rɛ 'pə... bə rɛ 'ri	
<i>bet'oa re 'arrive da sotiñ... da sotiñ un division heñ, bet'eus bet... bet'eus re</i>	
il y en avait qui arrivaient à sauter... à sauter une division hein, il y en avait...	

riska 'ɥɛl ɥɛj ə r' 'ral æ	
<i>ziska gwell 'vit ar re'rall heñ.</i>	
il y en a qui apprennent mieux que les autres hein.	

- Hag an divizioñoù veze evit...

PBt	a bæ ja wi cə t' 'ta 'fɛd ə... ur 'sər ʃtal ə 'ri ā' də... də 'va... də 'bō'di' kwa	17
	<i>Ah beñ ya, 'oa ket tout-à-fait euh... ur sort 'st-êl ar re aze da... da va... da Bondi quoi,</i>	
	Ah ben oui, c'était pas tout à fait euh... comme ceux qui... à Pontivy quoi,	

ji ā'trɛ ā' 'si'zjem a bæ 'haləsə 'ɥɛ e'ʃlənəɥ 'rok kwa mɛ 'namzir'sə	
<i>gi antre en sixième ah beñ henn-se 'vez, échelonoù e-raok quoi. Met 'n amzer-se</i>	
ils entraient en sixième, ah ben c'est comme ça, il y a des échelons quoi. Mais à	

ɥzi r 'təh di'skæjn ur jœ 'trəɥ w r 'tə di'skæjn ə... ən 'istwər 'sæ:t	
<i>veze ret deoc'h deskiñ ur yoc'h traoù, 'oa ret deoc'h deskiñ... an histoire sainte,</i>	
l'époque, tu devais apprendre beaucoup de choses, il fallait apprendre l'histoire sainte,	

m ā'fæ... 'da zə 'wɪ ə... 'lɛk'tyr: ə'ɥɛ æ... nə di'skə n istwər 'sæ:t	
<i>m'enfin... an dra-se 'oa euh... lecture ivez heñ... 'n eus desket an histoire sainte</i>	
m'enfin... c'était euh... de la lecture aussi hein... on a appris l'histoire sainte	

a nə'ze ə... 'hate'ʃɛn... ra 'bɛ æ tut... tu ra n 'trəɥ	
<i>ha neuze euh... 'r c'hatechenn... ra-bezh heñ tout... tout-razh an traoù,</i>	
et alors euh... le catéchisme... tout, hein... tout ce qu'il y avait,	

w r 'tɔ di'skæjn	
'oa ret deoc'h deskñ.	
il fallait l'apprendre.	

- Ha pan oc'h ganet, ho tud a gomze galleg ?

PBt	a 'bwɔ³ mə 'mam ə wi... wi 'cə bə ʒa,me ir 'sku'l m ã'fæ i wi'je 'parɔləɥ ɛl 'sə	18
	<i>A beo, ma mamm a oa... oa ket bet james er skol met enfin e ouie paroloù êl-se,</i>	
	Ha si, ma mère était... elle n'était jamais allée à l'école, mais elle savait quelques	

m ã'fæ vɛ lɑ'rə 'mat... avɛj dər'hœl ur 'gõversa'sjõ... 'hi de di'skə	
<i>met enfin, 'vit lâret mat... evit derc'hel ur goñversasion... Hi deus desket</i>	
mots, mais enfin à vrai dire... pour tenir une conversation... Elle avait appris	

mɛ'ʃtra: æ... i 'hariɥ mɛ'ʃtra: də... 'də 'gõz æ ke:... mə'nɛ də bõ'di bæ	
<i>memestra heñ... e arrive memestra da... da gomz heñ kar... monet da Bondi beñ</i>	
quand même hein... elle arrivait quand même à... à parler hein car... aller à Pontivy, ben,	

i ,namzir 'sə ɥi'ze rə mə'nɛ... brə'ma ɥi 'cə ɥi cə 'cæj 'ɥɥɛrə n amə'nɛn	
<i>en amzer-se veze ret monet... bremañ 'vez ket, 'vez ket ken gwerzhet 'n amonenn</i>	
à l'époque, il fallait aller... Aujourd'hui on ne vend plus son beurre	

bɛ 'põ'di mɛ 'namzir sə ɥə'zi ə... 'marad ən amə'nɛn... a nə ɥəzi 'hi gə	
<i>ba Pondi, met en amzer-se 'veze euh... marc'had an amonenn... ha na veze-hi get</i>	
à Pontivy, mais à l'époque il y avait euh... le marché au beurre... Et elle y allait	

'dœɥ... 'di ba'nir mar a 'ɥɛh bə'tak 'pəmdek ci'lo' amə'nɛn gə'ti: gød 'i: ba'nir	
<i>daou... div baner meur a wezh betag pemzek kilo amonenn geti, get he baner</i>	
avec deux... deux paniers souvent, jusqu'à quinze kilos de beurre, dans ses paniers	

a'ɥɛjd u ɥɥɛr'hæjn a i 'cəmə'ri ə... un 'oto'kɑr ə ba'si:... a 'fiɛ du ɥɥɛr'hæjn	
<i>evit o gwerzhiñ ha e kemere euh... un otokar a base... ha 'h ae d'o gwerzhiñ,</i>	
pour les vendre, et elle prenait euh... un autocar qui passait... et elle allait les vendre,	

mɛ bə ,du kliã'tɛd æ ə 'ɣəmərə: ə... 'bɛp læ'n 'p ari'ɥi:...	
<i>met bet'doa klianted heñ, a gemere euh... Bep Lun, p'arrive...</i>	
mais elle avait des clients hein, qui prenaient euh... Tous les lundis, quand elle arrivait...	

ər 'mɛm ,ri ə 'bɛr... ɣəmərə: gə'ti: æ gwaj wi kliã'tɛt 'ti kwa pa	
<i>ar memp re a ber... gemere geti heñ, gwraet oa klianted dezhi quoi. Pa</i>	
les mêmes achèt... prenaient avec elle hein, elle s'était faite une clientèle quoi. Quand	

[inaudible] 'mɔn bɛr ,vəʃir 'sə bæ ma r 'tɔh kavu kliã'tɛd æ	
<i>(...) mont ba'r vicher-se beñ 'ma ret deoc'h kavout klianted heñ,</i>	
(...) faire ce métier, ben il faut trouver des clients hein,	

ma 'ga'ʁen 'ma:d u amo'nɛn ma 'blyʒɛ n trəʋ də'he bæ pu 'kliãrtet... 'sy:r kwa...	
<i>ma gavent mat ho amonenn, ma blije an traoù dezhe beñ poa klianted... sur, quoi...</i>	
s'ils trouvaient bon ton beurre, si ça leur plaisait, ben t'avais des clients... sûrs, quoi...	

ker 'hi dəwi kliã'tet bər'pɛt 'ri' a... 'vɛrn cə pəʒə'mɛn ə ga'si: æ	
<i>Kar hi devoa klianted berpet, re a... 'vern ket pegement a gase heñ,</i>	
Car elle avait des clients toujours, de... Peu importe ce qu'elle emmenait hein,	

wi 'sy:r d u 'ʁɛr'hæjn æ a 'ma ɣoʋɛ 'cə 'hã'ni də ʁɛr'hæjn	
<i>'oa sur d'o werzhiñ, heñ, ha ma gave ket hani da werzhiñ,</i>	
elle était sûre de le vendre hein, si elle ne trouvait personne à qui vendre,	

'w ^c ur 'mara'du:r... mɛ i'nɛ bɛr'ne 'marama'tɔh i'nɛ ^h bɛr'ne...	
<i>'oa ur marc'hadour... met hennezh 'berne marc'had-matoc'h. Hennezh 'berne...</i>	
il y avait un grossiste... mais lui, il achetait moins cher. Lui, il achetait...	

'namzir 'sə bw ^u ur 'mara'du:r ə ʋə'ze ar ə 'mar'se' ə'ʋɛ bæ	
<i>'n amzer-se bet'oa ur marc'hadour a veze ar ar marché ivez, beñ</i>	
en ce temps-là, il y avait un grossiste qui était sur le marché aussi, ben	

'ri nɛ'lɪn cə 'ʋɛr'hæjn bæ 'jə u fɛr'nɛ: ø:	
<i>re n'hellent ket gwerzhiñ beñ eñ o ferne eo.</i>	
ceux qui n'arrivaient pas à vendre, ben c'est lui qui le leur achetait.	

- Met oa ket ken mat evit ar re a werzhe ivez...

PBt	a bæ ɣə i'nɛfi u 'marama'tɔh kwa	19
	<i>Ah beñ get hennezh 'oa marc'hadmatoc'h quoi.</i>	
	Ah ben avec lui, c'était moins cher quoi.	

- Bep Lun e veze gwraet an dra-se ?

PBt	'bɛb lœ'n bɛ 'plas dy mar'tre:	20
	<i>Bep Lun, ba Place du Martray.</i>	
	Chaque lundi, sur la Place du Martray.	

- Hag e pesort blezioù e veze ?

PB	ə... dɛ 'zə... o e'rɔwg ə... e'rɔwg ər brə'zi:l æ... a 'rɔwg brə'zi:l... avɛ	21
	<i>Euh... 'n dra-se... oh, e-raok euh... e-raok ar brezel heñ... a-raok ar brezel evit</i>	
	Euh... c'était... oh, avant euh... avant la guerre hein... avant la guerre, pour	

'mɔnɛ nə'zə də... avɛ 'ka'wi 'dry dã'tri bɛr 'fwɪ'r wi r 'tɔh wa 'pɛæjn	
<i>monet neuze da... evit kaout droed d'antre ba'r foar 'oa ret deoc'h c'hoazh paeñ</i>	
aller à... pour avoir le droit d'entrer au marché, tu devais encore payer	

un drwa' un 'drwa dɔ'tər bɛn 'ɔk'trwa: ʋə'zi... 'mɛrʒɛ ən 'ti 'kɛ:r	
<i>un droit, un droit d'auteur ba'n octroi. 'veze... merc'hed an ti-kêr...</i>	
un droit, un droit d'auteur à l'octroi. C'était les dames de la mairie...	

- Ya, ba'n ti bihan aze...

PBt	ja 'zyft ja... qə'zi... 'peæjn un ɥami 'taks... ker qə'ze ur 'həmi'se:r ag ə 'ba'si:	22
	<i>Ya, just, ya... 'veze... paeiñ un tammig taxe... kar 'veze ur c'homiser hag a base</i>	
	Oui, c'est ça... il fallait... payer une taxe... parce qu'il y avait un commissaire qui	

ag i... 'uni'ji... i uni'ji i'nef ma 'w'h... ã 're'gl... qəzə	
<i>hag e... e c'hounee... e c'hounee henezh ma 'oac'h... en règle... 'veze</i>	
passait et qui demandait... il demandait si tu étais en règle... il y avait un	

ur 'həmi'se:r ə 'ba'si... me 'me me 'fō:z æ ð 'pət me jə'let... me 'fō:z a	
<i>ur c'homiser a base. Met 'm eus-me soñj heñ, on bet-me 'gwelet... 'm eus soñj a</i>	
commissaire qui passait. Mais je me souviens hein, je l'ai vu, je me souviens du	

ər 'həmi'se:r qə'zi ur... un 'abi gə'tō: ur 'ru:z gə'tō a nə'zə m e jə'li	
<i>ar c'homiser 'veze ur... un habid getoñ, ur rouz getoñ, ha neuze m'er gwele</i>	
commissaire, il avait un... un uniforme, un marron, et alors je le voyais qui	

bə p'r'mæjn a mə 'mam ə lə're 'dæjn a nə'zə i dw ^u ur 'he'pi: alər i'nef zə	
<i>ba promen, ha ma mamm a lâre din, ha neuze en doa ur c'hepi alors : « henezh 'zo</i>	
se promenait et ma mère me disait, et il avait un képi, alors : « lui, c'est le	

ər 'həmi'se:r... un 'to:l w'n 'pət a me 'juə'let wie cə pə'tra ? bə 'wi ə...	
<i>ar c'homiser »... Un taol 'oan bet, ha 'm eus gwelet, ouezit ket petra ? Be'oa euh...</i>	
commissaire »... Une fois, j'ai vu, tu sais pas quoi ? Il y avait euh...	

un 'a'ni u... ur 'le:r a dwe 'tapə 'pərtəmō'ni:ʰ... ur 'vwɨ's... a dwi'	
<i>un hani, u...ur laer ha 'doa tapet porte-monnaie... ur vaouez... ha 'doa</i>	
un machin, un... un voleur qui avait saisi le porte-monnaie... d'une femme... et il	

'a'ʃapə gə'tō:...'tapəd i 'fərtəmō'ne: d i 'dɔrn anə'sə... 'la 'rut a we 'wej	
<i>achapet getoñ...Tapet he forte-monnaie d'he dorn henn-se... la route ! Ha 'oa aet</i>	
s'était enfui... Saisi le porte-monnaie de sa main comme ça... la route ! Et il s'était	

i 'rəwk wi'ã cə... wi'ã cə pə'nəz i wə 'ma wu pə 'tapət pi 'tra me...	
<i>e-raok, 'ouian ket... 'ouian ket penaos e oa, ma 'oa bet tapet pe 'tra, met...</i>	
enfui, je sais pas... je sais pas comment c'était, s'il a été rattrapé ou quoi, mais...	

'skrapə du jε... ar i di'qərn anə'sə	
<i>Skrapet 'doa-eñ... àr he divorn henn-se.</i>	
Il l'avait volé dans ses mains comme ça.	

- Ha tapet oa bet àrlerc'h ?

PBt	'wiã' ɥət 'wiã' ɥət... ən 'amzir 'sə me ʃə... me ʃə ɥme nim 'ɔcy'pəd	23
	<i>'ouian ket, 'ouian ket... an amzer-se 'm eus ket... 'm eus ket-me 'n em okupet</i>	
	Je sais pas, je sais pas... ce temps-là, je n'ai pas... je ne me suis pas occupé	

ag ən dra zə 'cɛjn ar'lerh wiã 'cə pə'nə ma pə pa'sət mɛ... 'pu'sib e ɹma pə	
<i>ag an dra-se ken àrlerc'h, 'ouian ket penaos 'ma bet paset met... posibl eo 'ma bet</i>	
de ça ensuite, je ne sais pas comment ça s'est passé ensuite, mais possible qu'il a	

'kɑ'ʊəd æ... en amzir 'sə wi 'ʃtal brə'ma æ bwi	
<i>kavet heñ... En amzer-se 'oa 'st-êl bremañ heñ, bet'oa</i>	
été retrouvé hein... En ce temps-là, c'était comme maintenant hein, il y avait des	

ʒədar'met ã'fæ: wi 'cə ken 'cəme 'ta mə zə brə'ma mɛ a've n amzir'sə...	
<i>jañdarmed enfin, 'oa ket ken kement 't-êl ma zo bremañ, met evit an amzer-se...</i>	
gendarmes, enfin, il n'y en avait pas autant que maintenant, mais pour l'époque...	

ʊə'zen ə... pə 'base ɹ 'ʒədar'met bɛn un 'bro 'ni' a'ma ʊə'zen ar 've'lo:	
<i>vezent euh... pa base 'r jañdarmed ba'n hon bro-ni amañ, vezent àr velo,</i>	
ils étaient euh... quand les gendarmes passaient dans le pays, ils étaient à vélo,	

ar 've'lo: a nə'zɛ ʲʊɛlə ɹmez ar 'ʒəw ə'ʊɛ	
<i>àr velo ha neuze gwelet 'm eus àr jao ivez.</i>	
à vélo et alors, j'en ai vu à cheval aussi.	

- Àr jao ? Gi 'yae get roñsed ivez ?

PBt	a jɛ ʲʊɛlə mez ə 'ʒədar'met pur'mæjn ar 'ʒo ^w jæ	
	<i>Ah ya, gwelet 'm eus ar jañdarmed 'pourmen àr jao, ya.</i>	24
	Ah oui, j'ai vu les gendarmes se promener à cheval, oui.	

- Met ne veze ket kement a laeroñsi en amzer-se ?

PBt	a 'nã 'nã: du 'cə mwa'jã: də... da'ʃap brə'ma ʊɛ oto'jəʊ ə...	
	<i>Ah nann, nann, 'd oa ket moyant da... d'achap, bremañ 'vez otoioù euh...</i>	25
	Ah non, non, on pouvait pas... s'échapper, maintenant il y a des voitures euh...	

ni le'ra... i'ne ɛla mɔne 'fɔ'nɑ:b mɛ 'namzir w ^o n ɹme ber 'sku'l	
<i>'n hani 'laera, hennezh c'hella monet fonnabl met 'n amzer 'oan-me ba'r skol,</i>	
celui qui vole, il peut partir vite, mais à l'époque où j'étais à l'école,	

bɛ 'paɾɛs... bɛ 'bɔr ^h ʲʊɛɾn wɛ 'paɾɛr o'to:	
<i>ba parrez... ba bourc'h Gwern 'oa pader oto.</i>	
dans la commune... dans le bourg de Guern, il y avait quatre voitures.	

- Pader hepken...

PBt	pa'rɛr wi 'cə mɛ 'pa'rɛr a wi cə 'kal æ a nã... nã a i 'margɛ.nɛg wi	
	<i>Pader, 'oa ket-met pader. Ha 'oa ket kalz heñ ah nann, nann. Hag e Malgeneg 'oa</i>	26
	Quatre, seulement quatre. Ah, c'était pas beaucoup hein, non, non. A Malguénac	

a pœ 'prɛr ur 'sɔrd æ wi'ãr cə me i 'margɛ'ne gə 'pi ə wɛr mɛ... 'wi cə 'kal	
à peu près <i>ur sort heñ</i> , 'ouian <i>ket-me e Margeneg get piv e oa met...</i> 'oa <i>ket kalz</i>	
c'était à peu près pareil hein, je sais pas qui en avait à Malguénac mais... 'y en avait pas	

ə'ʎe æ ə 'ri' dwi vrɛ'mā a'ni' bə 'wi... un 'tajœ'r... 'bo'ljø: ʎəzi 'gwej	
<i>ivez heñ...</i> <i>Ar re 'doa vraiment hani, bet'oa...</i> <i>un tailleur...</i> <i>Beaulieu 'veze gwraet</i>	
beaucoup non plus hein... Ceux qui vraiment, il y avait... un tailleur, Beaulieu qu'il	

a'nō 'nefi dwi un o'to: a nəsə... 'jui ^o mar i'ne wi ur 'mara'rur 'ba'ra	
<i>anezhoñ, hennezh 'doa un oto henn-se...</i> <i>Gwiomarc'h, hennezh 'oa ur marc'hadour bara,</i>	
s'appelait, lui il avait une voiture... Guiomarh, lui, il était marchand de pain,	

mɛ də ɔ'gə'məs dwi cə 'wafi ə'ʎe æ mɛ u pə 'pɛ'l mɛ 'ari'ʎœ də 'gə'wi	
<i>met da gomañs 'doa ket c'hoazh ivez heñ. Met 'oa bet pell, met arrivet da gaout</i>	
mais au début, il n'en avait pas non plus hein. Mais il a été longtemps, mais il a réussi à	

'nō: a nəsə bə ɔ'wɪ 'r ɔ'bo'si:r ag ə dəwe 'hɪ'nōn ə'ʎe nəzə yr 'ʃarky,tje:	
<i>unan, ha neuze bet'oa ur boser hag en doa unan ivez, neuze ur charcutier.</i>	
en avoir une, et il y avait aussi un boucher qui en avait une, et alors un charcutier.	

- Ar re binvik un tammig *quoi*...

PBt	a... rə 'zə dwi je... mə r ^o 'ral æ	27
	<i>Ha... 're-se 'doa ya... met 're 'rall heñ...</i>	
	Ha... ceux-là avaient oui... mais les autres hein...	

- Hag ar beizanted neuze ?

PBt	a bæ 'w'm cə 'ni... bæ noto'jəʋ zə 'dej ar'lerh ə brə'zi:l æ ar'lerfi	28
	<i>Ah beñ, 'oamp ket-ni... beñ an otoioù 'zo daet àrlerc'h ar brezel heñ, àrlerc'h</i>	
	Ah ben, on n'était pas... ben les voitures sont venues après la guerre hein, après	

ə brə'zi:l bæ 'mwe pə ɔ'mɛ mə o'to: ɑ... 'ble: ə... ɑ... ble' tri y'jen ɑ 'mil	
<i>ar brezel, beñ 'm oa bet-me ma oto en... blez euh... en... blez tri-ugent, en mil</i>	
la guerre, ben j'ai eu ma voiture, en... euh... en... soixante, en mil	

nəf sɑ:... tri y'jen bwe 'pɛrnə un 'døʃ'vo: ja... 'pjar ^h ɑ't 'mil pjar ^h ɑ't ɔ'mil	
<i>neuf cent... tri-ugent, 'boa pernet un deux-chevaux, ya... pevar-c'hant mil</i>	
neuf cent... soixante, j'avais acheté une deux-chevaux, oui... quatre cent mille	

'guʃte ɔ'dæjn	
'gouste <i>din</i> .	
qu'elle m'avait coûtée.	

- Amañ oac'h c'hwi é chom dija ?

PBt	a je je i'nā nqi: i 'we: æ i'nā n ^o qi: je... ɔ'pɛrnə bwe 'hi ə...	29
	<i>Ah, ya, ya, unan nevez e oa heñ, unan nevez, ya... pernet 'boa hi euh...</i>	
	Ah oui, oui, c'était une neuve hein, une neuve, oui... je l'avais achetée euh...	

- Ya, met amañ oac'h dija é chom ?

PBt	a pa... pa m 'bwe i 'per'nə jæ... jæ jæ a 'wi cə kal a oto'jə ɥe 'namzir 'sə	30
	<i>Ah pas, pas, 'm boa hi pernet ya... ya, ya ha 'oa ket kalz a otoioù 'vit an amzer-se,</i>	
	Ah non, non, je l'avais achetée oui... oui, oui et 'y avait pas beaucoup de voitures	

wɛ 'cəd ə...bæ bə wi... kō'sɛʎ ə 'rɛn də 'rɛ a' 'hã'paŋ kwa	
<i>'oa ket euh... beñ bet'oa, koñseilh a raent d'ar re àr ar c'hañpagn</i> quoi.	
à l'époque, 'y avait pas... ben... ils conseillaient à ceux de la campagne quoi.	

pa'bij ə dwe i'nō: pa'bij ə wi i 'kar'lwɪ's 'nefi dwe i'nō: ə 'namzir 'sə a	
<i>Pabig en doa unan. Pabig a oa e Kerloiz, hennezh 'doa unan en amzer-se, ha</i>	
Pabic en avait une. Pabic qui était à Kerlois, lui, il en avait une à l'époque, et	

nə'zə a nə'zō 'zy'le: a we 'mat ə a'ni ə... 'ta:d ə... 'bernar zy'le: i'nefi dwe	
<i>neuze, ha neuze Jule, ha 'oa mat euh hani euh... Tad Bernard Jule. Hennezh 'doa</i>	
alors, et alors Julé, qui était euh, machin euh... Le père de Bernard Julé. Lui, il en	

i'nō ə'ɥe 'frasjə zy'le: a 'wiã cə s... we cə 'wah o... ma dwe i'nō:	
<i>unan ivez, François Julé, ha ouian ket s... 'oa ket c'hoazh oh... ma 'doa unan</i>	
avait une aussi, François Julé, et je sais pas s... il était pas encore... s'il en avait une	

mɛ wiã cə 'pefi a'nō: un 'tam... un 'tam 'tra: i'nō a wɪ: 'marɥ ə 'ɥe	
<i>met 'ouian ket pezh anezhoñ un tamm... un tamm tra unan a oa... Marv eo ivez</i>	
mais je sais pas une comment... c'était un machin... Elle est morte aussi	

pø 'pre' sur a'səd æ bæ wi cə bə 'pe:l bæ 'drøi cə 'cɛ'jn kwa 'traɥ...	
<i>'peu près sur-a-set heñ, beñ 'oa ket bet pell beñ, 'droe ket ken</i> quoi, <i>traoù...</i>	
à peu près, bien-sûr hein, ben, il l'avait pas eue longtemps, elle marchait plus, quoi,	

'traɥ 'kuh kwa bæ mɛ n 'televizjō'jəɥ zə bə anə'sə 'ɥe æ	
<i>traoù kozh</i> quoi... <i>Ben met an televizioñioù 'zo bet henn-se ivez heñ.</i>	
des vieux trucs quoi... Ben mais les télés, ça a été comme ça aussi hein.	

ən 'televizjō'njəɥ a zə 'dejd ã... ə... dwi 'pernə un 'televi'zjō be 'blejəɥ sə	
<i>An televizioñioù a zo daet en... euh... 'doa pernet un televizioñ ba blezioù-se,</i>	
Les télés sont arrivées en... euh... on a acheté une télévision dans ces années-là,	

'ɥe... 'ble' tri ɥy'jen ə'ɥe	
<i>c'hwe... blez tri-ugent ivez.</i>	
si... en soixante aussi.	

- Ken kozh ha se ?

PBt	bæ nə'zə... nə'zə wi 'deɣ ən 'televizjō'jəɥ... gə n o'to' man 'dejd æ 'ʃō'z	31
	<i>Beñ neuze... neuze 'oa daet an televizioñioù... get an oto 'mant daet heñ. Soñj</i>	
	Ben alors, c'est alors que sont apparues les télés... comme les voitures hein. Je me	

ə 'mez ə... hwe'wej də 'di mə 'jō:t ha nəzə 'wɨ ə... ã... 'mil nə' hãt	
<i>am eus euh... 'oan aet da di ma eontr, ha neuze 'oa euh... en... mil nav c'hant</i>	
souviens euh... j'étais allé chez mon oncle, et alors, c'était euh... en... mil neuf cent	

'æf ə... a 'hãtər 'hã:t mil nəf 'sã sakan'set ja... 'wej hwən	
<i>eizh euh... ha hanter-c'hant, mil neuf cent cinquante-sept, ya... Aet 'oan</i>	
cinquante... huit, mil neuf cent cinquante sept, oui... j'étais allé	

də m 'jō:d a dwe 'pərnə ^d un 'televi'zjō: a jə we i 'ʃom bæ... be 'cərgrist in	
<i>da ma eontr, 'doa pernet un televizioñ, ha eñ 'oa é chom ba... ba Kergrist, en</i>	
chez mon oncle, il avait acheté une télévision, et il habitait à... à Kergrist, dans	

un 'daʃen 'vrɑ:s a dwe 'pər'nə un 'televi'zjō: a... pwen ɑ,ri bər 'jir	
<i>un dachenn vras, ha 'doa pernet un televizioñ ha... p'oan arriv ba'r gêr</i>	
une grande ferme et il avait acheté une télévision et... quand je suis rentré	

mwe 'lɑ:rə də mə 'mam mə lɑ'ri me 'nõ' dæ 'ʃjæ' ən ,dra zə zə un 'dra'	
<i>'m boa lâret da ma mamm, me'lâre, met nom d'un chien, an dra-se 'zo un dra</i>	
j'avais dit à ma mère, je disais, mais nom d'un chien, ce truc-là c'est un truc	

zə kabi'dã me'ʃtra:... me 'jʊələ dəwi be'ro:k æ ke p 'hariʋe	
<i>'zo kabidan memestra... Met gwelet 'devoa ba-raok, heñ, kar p'arrive</i>	
bien quand même... Mais elle en avait déjà vu avant hein, car quand c'était la	

fwe'r 'verx ɥə'zi g... ɥə'zi... 'hər'jəʋ ti 'televizjō'jəʋ a wi 'jʊe'ləð ani	
<i>foar Veurzh veze g... 'veze... c'hêrioù... ti televizioñ, ha 'oa gwelet hani,</i>	
foire de mars il y avait... des stands de télévisions et on voyait... dans	

bər 'ʃta:l e'rəwk me be fwe'r 'jʊərn me jʊe'lə un 'televi'zjō ɥe ən 'to'l	
<i>ba'r stal e-raok, met ba foar Gwern 'm eus gwelet un televizioñ 'vit an taol</i>	
le magasin avant, mais c'est à la foire de Guern que j'ai vu une télé pour la première	

cə'tã: 'namzir 'sə ɥəzi gwej 'fwa:r də 'mars æ... a ɥə'ze... çə'tã'	
<i>kentañ. En amzer-se 'veze gwraet foire de mars heñ... ha 'veze... 'r c'hentañ</i>	
fois. En ce temps-là il y avait la foire de mars hein... et c'était... la première	

fwi'r a... ag ə... a 'mwa də... 'də 'mars	
<i>foar a... ag ar... a mois de... de mars.</i>	
foire de... du mois de... de mars.	

- Miz Meurzh...

PBt	miz 'mɛrx ja... çə'tã 'fwi:r a ɥə'zi... a bw ³ 'jʊələ un 'televi'zjō: æ ã'fæ	32
	<i>Miz Meurzh, ya... c'hentañ foar a veze... ha 'boa gwelet un televizion heñ, enfin,</i>	
	Le mois de mars, oui... la première foire... et j'avais vu une télévision hein, enfin	

wi'ã cõt pəsər 'ble wen 'dejt me a'ta' bə w ^u un a'ni a'ta... 'marsə 'pe'ləh	
'ouïan ket pesort blez 'oan daet, met atav, bet'oa un hani atav...mârze pelloc'h	
je sais pas en quelle année c'était, mais mais il y avait un truc toujours... peut-être	

un 'dra 'bneg ɥej y'jen me ʃə 'ʃõ'ʃ 'cējn me... me 'ʃõ'ʒ a'ta' win	
un dra bennak 'vit ugent, 'm eus ket soñj ken, met... 'm eus soñj atav 'oan	
un peu plus de vingt ans, je me souviens plus, mais... je me rappelle en tout cas que	

ɿpə 'tət a nə wi... 'bɑ'ʃenə wɛ a gə'tã wi 'tiwi'l 'tamiɟ a 'bary æ	
peut-être ha na 'oa... Bachennet 'oa, a-gentañ 'oa teñval 'tammig a-barzh heñ,	
peut-être et il y avait... c'était bâché, en entrant c'était sombre à l'intérieur hein,	

pə cə me 'ã'tri'e' ə... 're' ə... ə'r 'sklir'de:r kwa æ...	
pas ket ma antrehe euh... re euh... ar sklaerder quoi heñ...	
pour empêcher euh... la lumière d'entrer quoi, hein...	

a m bwi 'jɥələ n 'televi'zjõ:	
ha' m boa gwelet 'n televizioñ...	
et j'avais vu une télévision...	

- Evit diskoueziñ d'an dud e oa...

PBt	ja avej di'skwæjn dən 'dyt ja	33
	Ya, evit diskoueziñ d'an dud, ya.	
	Oui, pour montrer aux gens, oui.	



- Ha penaos e veze komzet e breton en amzer gozh, daoustoc'h ha diforc'hioù a veze etre an dud, re a gomze gwell evit ar re arall...?

PBt	bã 'ja bə re 'ri:... bə we 'tyd ag ə də'wi:... ə 'dez ə... 'vrɛ'mã: ə...	34
	Beñ ya, bet'eus re... bet'oa tud hag o devoa... en deus euh... vraiment euh...	
	Ben oui, il y a... il y avait des gens qui... qui ont euh... vraiment euh...	

na'ni... u... ke n ɿdra zə zə a pə pre' ʃtal 'galeg ə'ɥe æ... 'ri' gõ'za	
'n hani ur... kar an dra-se 'zo à peu près 'st-él e galleg ivez heñ... re 'gomza	
une truc, car ça, c'est à peu près comme en français aussi hein... ceux qui parlent	

bər'tõ: bə re 'ri: ə zə... 'gʌ'ska ə... 'vrɛ'mã: ə...	
breton, bet'eus re a zo... 'glaska euh... vraiment euh...	
breton, il y en a qui sont... qui recherchent euh... vraiment euh...	

- Komz un tammig gwell...

PBt	'kõz 'juɛl ə 'glaska 'fõ: a gə... ag un 'dra: kwa... ə... 'syrasəd æ	35
	<i>Komz gwell, a glaska à fond ag euh... ag un dra quoi... euh... sur-a-set heñ.</i>	
	à parler mieux, qui cherchent à fond le... des choses quoi... euh... bien-sûr hein.	

'kɛ... un 'drɔ' 'zœ' æ 'bɛ n əʃi'mã u 'brətõ' 'ni pə'tra' 'h'a'ri ? 'hariqə	
<i>Kar... un dra 'zo heñ ba'n achimant, hon breton-ni, petra 'arriv ? Arriv eo</i>	
Car, il y a aussi qu'à la fin, notre breton, que lui arrive-t-il ? Il arrive tout	

'defɔr'mət kɛ... nə 'velã'za tami'jəu f... ə... 'tami'jəu ga'lek də... də 'gejʃ...	
<i>deformet kar... ni velañja tammigoù f... euh... tammigoù galleg da... da gej...</i>	
déformé car... on y mélange du f... des éléments de français... qui se mêlent...	

nɔrma'l'mã' ri'kɔm cə gɔ'bir mɛ nə 'ra mɛ'ʃtra: æ	
normalement, 'rikehemp ket gober, met ni 'ra memestra heñ.	
normalement, on ne devrait pas, mais on le fait quand même.	

- Gerioù galleg a vez lakaet e-barzh ya...

PBt	bæ ja den ə 'ra... den ə 'ra... 'tami'jəu 'parɔ'ləu əʃa'pæjn ə ra gənom bər'pət	36
	<i>Beñ ya, dont a ra... dont a ra... tammigoù, paroloù, achapiñ a ra geneomp berpet</i>	
	Ben oui, il vient... il vient... des bouts... des mots, ça nous échappe toujours	

kwa æ... 'kaled ə 'pa'rat æ p'ɔ'tra fɔtɔ'h 'ɥi: ə... anə'sən 'œ æ...	
<i>quoi heñ... Kalet eo paraat heñ petra 'faot deoc'h-c'hwi euh... henn-sen eo heñ.</i>	
quoi hein... c'est dur de s'empêcher hein, qu'est-ce que tu veux... c'est comme ça hein.	

ə bə... ən 'dyd ə gõ'zi... ə dɛ 'zə ʃã'zæjn ə ra ər brətõ nə'zə 'hanə'sə	
<i>Oh bet'... an dud a gomze... an dra 'zo, chañjiñ a ra ar breton neuze henn-se</i>	
Oh... les gens qui parlaient... ce qu'il y a, c'est que le breton change, alors comme ça,	

ɥɛ ʃə mɛ 'mɔnɛ tə 'vɛ'rã:t a bæ ən 'aksã: ə 'ʃã'z ə	
<i>c'hweus ket met monet da Velrand, a beñ an accent a chañj euh...</i>	
tu n'as qu'à aller à Melrand, ah ben l'accent change euh...	

- Ya, n'eo ket ar memestra...

PBt	de ɔə... de cə 'cɛjn ə... 'de cəd ə... de cə... ur 'mem brətõ' 'œ	37
	<i>'d eo ket... 'd eo ket ken euh... 'd eo ket euh... 'd eo ket... ur memp breton eo</i>	
	C'est pas... c'est plus euh... c'est pas euh... c'est pas... c'est un même breton	

ma kar 'tɥi mɛ' ən 'aksã: ə ɔə... ə ɔə... ʃã'zɔt kwa æ a bə rɛ 'parɔ'ləu	
<i>ma karit-c'hwi, met an accent a zo... a zo... chañjet quoi heñ. Ha bet'eus paroloù</i>	
si tu veux, mais l'accent est... est... différent quoi, hein. Et il y a des mots	

ə 'ʃã'za ə'ɥɛ: bõ pe ʃə mɛ mɔ'ne də 'jemə'nir 'ma wa ur 'sɔrt	
<i>a chañja ivez. Boñ, 'peus ket met monet d'ar Gemene, 'ma c'hoazh ur sort,</i>	
qui changent aussi. Bon, tu n'as qu'à aller à Guémené, c'est encore pareil,	

'marge'ne gō'zom cə ,ni wa tuta'fed ur 'sɔrt gō'zom cə	
<i>Margeneg, 'gomzamp ket-ni c'hoazh tout à fait ur sort, 'gomzamp ket...</i>	
Malguénac, on parle pas encore tout-à-fait pareil, on parle pas...	

- Met e Margeneg, etre Kerbenevañ hag ar vourc'h ne chañja ket ?

PBt	'a jæ zɔ ^u 'sɔrt ur 'sɔrd ə wi jæ jæ... pe 'brə'ma pa ɡɫə,ɥũ' 'kã'ne'nəɥ	38
	<i>Ah ya, 'zo ur sort, ur sort e oa ya, ya... Pe bremañ pa glevan kanennoù,</i>	
	Ah oui, c'est pareil, c'était pareil oui, oui... ou maintenant, quand j'entends des chansons,	

mə ,laka ,kã'ne'nəɥ brə'tō: ,ri' a,ve'rãrt par ε'zã:p bæ... trə'mã' dja... dja...	
<i>me 'laka kanennoù breton, re a Velrand par ezempl, beñ, 'tremant dia... dia...</i>	
je mets des chansons en breton, de Melrand par exemple, ben... ou de... de...	

'blyme'ljo: a bæ ,den 'cət ə... de 'cə... de'cət... 'tafet ə... ər mɛm	
<i>Blumeliav, ah beñ 'd int ket euh... 'd eo ket... 'd eo ket... tout-à-fait... ar mɛmp</i>	
Pluméliau, ah ben elles sont pas euh... c'est pas... c'est pas tout-à-fait... le même	

brə'tō gə un 'kani 'ni' æ anəsən 'œ: æ p'tra ftɔh 'ɥi 'pɛp kər'nad ə...	
<i>breton get hon kani-ni heñ, henn-sen eo heñ, petra 'faot deoc'h-c'hwi, pep kornad euh...</i>	
breton que le nôtre hein, c'est comme ça, qu'est-ce que tu veux, chaque coin a son...	

- 'deus e vreton...

PBt	jæ jæ	39
	<i>Ya, ya...</i>	
	Oui, oui...	

- Hag en tu'rall ag ar Blawezh, e Noal-Pondi lakaomp ?

PBt	a bæ ma... a'ni ə'ɥe m bwə me ur 'hwjɪr a... zɔ 'pə də'sɑ'ɥət gə... gə mə...	40
	<i>Ah beñ 'ma... hani ivez... 'm boa-me ur c'hoar ha... zo bet desavet get... get ma...</i>	
	Ah ben c'est... machin aussi... j'avais une soeur qui... qui a été élevée par... par	

gə mə 'ryt 'kw ^{ah} a bæ... 'pa ri dər 'ji:r anə'sə... a bæ i 'brə'tō:... wi	
<i>get ma zud-kozh, ah beñ... Pa zae d'ar gêr henn-se... ah beñ he breton... 'oa</i>	
mes grand-parents, ah ben... Quand elle venait à la maison ... ah ben son breton...	

e 'ʃɔm be 'gro'ʃɛn... be gro'ʃɛn le ma ər 'sko'la:ʃ kwa kɛr	
<i>é chom ba Gros-Chêne... ba Gros-Chêne, lec'h 'ma ar skolaj quoi, kar</i>	
Elle habitait au Gros-Chêne... au Gros-Chêne, là où est l'école quoi, car	

mə ,ra 'kuh we ben ,daʃɛn'sə ,mɛ ra 'kuh zɔ 'wej tɔ' ,gro'ʃɛn ã... 'mil	
<i>ma zad-kozh 'oa ba'n dachenn-se, ma zad-kozh 'zo aet d'ar Gros-Chêne en... mil,</i>	
mon grand-père était dans cette ferme, mon grand-père est allé au Gros-Chêne en... mil,	

mil nɑ' 'hã:t... 'pjɑr a 'pjɑr a ny'ʃɛn ã mil nəf 'sã van 'kat ma	
<i>mil nav c'hant... pevar ha pevar-warn-ugent, en mil neuf cent vingt-quatre 'ma</i>	
mil neuf cent... quatre, vingt-quatre, en mil neuf cent vingt-quatre, il a	

'wejt... dja 'gar'lwj's mæ 'rat ma ra 'kufi we i 'ʃom be 'kar'lwj's a mæ 'ra' de <i>aet... dia Gerloiz. Ma zad-kozh 'oa é chom ba Kerloiz ha ma zad 'deus</i> quitté... Kerlois. Mon grand-père habitait à Kerlois et mon père a	
'cəmərə n da'ʃen a nə'zə ma 'wejt tɔ 'ʃom dər 'gro'ʃen a de <i>kemeret 'an dachenn, ha neuze 'ma aet da chom d'ar Gros-Chêne ha deus</i> repris la ferme, et alors il est allé au Gros-Chêne et il l'a	
'da'lat bə'tag ə... bə'tag m ema ,a'ri ə... i'nō ag ər bo'tred bər 'je:r ə we <i>dalc'het betag euh... betag m'ema arriv euh... unan ag ar baotred ba'r gêr, a oa</i> tenu jusqu'à euh... jusqu'à ce qu'arrive euh... un des fils à la maison, il était	
'pri:zo'ne: ã mil nəf sã' karan 'sæ:k a... ur 'jō' tæ nə'zə de 'cəmərəd <i>prisonnier en mil neuf cent quarante-cinq ha... ur eontr din neuze 'deus kemeret</i> prisonnier en mil neuf cent quarante-cinq et... un de mes oncles a repris	
ə 'gro'ʃen mæ... ,i de 'pəd ur ,mala'di: a i de 'mar'ʷət i 'vwjz <i>ar Gros-Chêne, met... en deus bet ur maladie ha en deus marvet... E vaouez</i> le Gros-Chêne, mais... il a eu une maladie et il est mort... Sa femme	
de 'da'lad ən da'ʃen u nə'bə ble'jəʷ mæ... 'ben ən əʃi'mã' bæ... <i>'deus dalc'het an dachenn un nebeut blezioù met... 'benn an achimant beñ</i> a tenu la ferme quelques années mais... à la fin ben	
'wi' 'klã'n ə'ʷe... a nə'ze ma pə 'jʷer'hət... ən da'ʃen kɛ n dra'zə wi də... <i>'oa klañv ivez...ha neuze 'ma bet gwerzhet... an dachenn, kar 'n dra-se 'oa da...</i> elle était malade aussi... et alors elle a été vendue... la ferme, car c'était à...	
'də n a'ni... də ri:... dən 'dəmwa'zel a 'cərve'nwəl ən ,dəmwa'zel ag ə ,wi <i>d'an hani... da re... d'an demoiselle a Kervenoel, an demoiselle hag a oa</i> à truc... aux... à la demoiselle de Kervénoaël, la demoiselle	
bər 'ʃa'to ^w dər famij sə 'wi: ə 'fa,mij ə... ar'lɛrx pə de 'marʷə <i>ba'r château, d'ar familh-se 'oa, ar familh euh... Àrlerc'h, pa 'deus marvet</i> du château, à cette famille-là, la famille euh... Ensuite quand elle est morte,	
ə'neʷ ma ,wejt gude gə ri 'də le'skat ən 'amzɪr sə a nə'zə ar'lɛrɣ nə'zə <i>honnezh 'ma aet goude get re de Leskad (?), an amzer-se, ha neuze àrlerc'h neuze,</i> elle est passée aux de Lescat (?) en ce temps-là, et alors ensuite alors,	
bæ ma 'pə... ma pə 'jʷer'hət a bæ 'ci:r pō'di: de 'pɛrnə anə'sə əvej gu'bir <i>beñ 'ma bet... 'ma bet gwerzhet ha beñ kêr Pondi 'deus pernet henn-se evit gober</i> ben elle a été ... elle a été vendue et ben la ville de Pontivy l'a achetée pour faire	
ur 'sku'l a... ,agri'kəl <i>ur skol a... agricole.</i> une école de... agricole.	

- Pa oamp é komz ag an dud hag a gomze un tammig brav e breton, peus ket-c'hwi soñj ag un neubeut gerioù a sone bravoc'h evit ar re arall ?

PBt	nã... me ʃə bə.. me 'zam... dō cə bə 'zames me i 'ce'r varge'nek ə'ʔe	41
	<i>Nann, 'm eus ket bet... 'm eus jam... 'd on ket bet james 'met e kêr Vargeneg ivez,</i>	
	Non, je n'ai pas... j'ai jam... je n'ai jamais été qu'à Malguénac aussi,	

me 'ʃət... 'dō cə bə 'za'mes be 'le 'ral cə'me a'ma... alɔr ə... 'pe'	
<i>'m eus ket... 'd on ket bet james ba lec'h arall ket-met amañ... alors euh... pezh</i>	
j'ai pas... j'ai jamais été ailleurs, seulement ici alors euh... ce que j'ai	

me 'kle'ʔət ə... me 'kleʔə bə mə 'bru: æ... a bæ ə mə 'gləʔ me'ʃtra:	
<i>'m eus klevet euh... 'm eus klevet ba ma bro heñ... ha beñ oh, me 'glev 'mestra</i>	
entendu euh... je l'ai entendu dans mon pays hein... et ben j'entends quand même	

gə 'ri:... bæ me... bæ me... a'ni:j ə... 'breke'rɛt ag ə 'zə... zə 'gã'nə	
<i>get re... beñ met... beñ met... hani euh... breur-kaered hag a zo... 'zo ganet</i>	
avec... ben mais... machin euh... mes beaux-frères qui sont... sont nés	

i 'bə'bri:ᶜ a bæ u brə'tō: də 'cət ə... je gō'za ᵒ 'ta'mic ᵒ mod 'jemə'ni:ᶜ	
<i>e Bubri, ah beñ o breton 'd eo ket euh... Gi 'gomza un tammig ar mod Gemene</i>	
à Bubry, ah ben leur breton n'est pas euh... ils parlent un peu comme à Guémené	

kwa jæ jæ... rə 'zə lɔ,ra cə 'je je lɔr 'jə:... jæ	
<i>quoi, ya, ya, 're-se lâra ket "ye", gi 'lâr "geo"... ya.</i>	
quoi, oui, oui, ils ne disent pas « ye », ils disent « geo »... oui.	

- Ha ne lârant ket « ya » ?

PBt	jæ je 'lɔr 'ja: a 'jə: 'jə:... je je	42
	<i>Ya, hê lâr "ya" ha "geo"... "geo"... ya, ya...</i>	
	Oui, ils disent "ya" et "geo"... "geo"... oui, oui...	

- Met « geo » 'zo evit « beo » dre-mañ...

PBt	a bæ 'jə: je lɔr 'jə: bæ ə... je 'lɔr je 'lɔr ən 'dra,zə 'ʔe æ... je 'hanəsœn 'ø:	43
	<i>Ah beñ "geo", hê lâra "geo", beñ euh... hê lâr an dra-se ivez heñ... Ya, henn-sen eo</i>	
	Ah ben "geo", ils disent "geo", ben euh... ils disent ça aussi hein... Oui, c'est comme ça	

æ je 'dɛz un 'tamic ə... je de 'gwer'nəd un 'ak'sĩ ag u 'bru:ᵒ: kwa	
<i>heñ, gi 'deus un tammig euh... gi 'deus goarnet un accent ag o bro quoi.</i>	
hein, ils ont un peu euh... ils ont gardé un accent de leur pays quoi.	

me 'me mə me'ʃtri:z æ: i 'dwe i 'gar gwer'nət ə... parə'ləʔ dja i a'ni	
<i>Met memp ma mestrez heñ, he doa-hi gar... goarnet euh... paroloù dia he hani</i>	
Mais même ma femme hein, elle avait gar... gardé euh... des mots de sa truc	

æ... 'jeɣ 'jeɣ dja i... i 'jɥã'ci:z kwa nam'zir m u wi 'jɥã:k dwu 'diskə n	
<i>heñ... ya, ya dia he... he yaouakiz quoi, 'n amzer m'oa yaouank, 'doa desket 'n</i>	
hein, oui, oui, de sa... sa jeunesse quoi, du temps où elle était jeune, elle avait appris	

dra 'zə... bæ... 'kaləd 'ə la:'ʃæjn æ	
<i>dra-se... beñ kalet eo lachiñ heñ.</i>	
ça... ben c'est difficile de changer hein.	

- Ag e-menn ema ?

PBt	a vy'bri: e wɛ	44
	<i>A Vubri e oa.</i>	
	Elle était de Bubry.	

- Ha, Bubri, ya...

PBt	je... 'talɥern bə'bri:... ma ɣwi dimjə 'ma... je... mə 'mɛ'stri:z ə wɛ anə'sɔ̃	45
	<i>Ya, Talwern Bubri... ma, 'oa dimezet 'mañ... ya... ma mestrez a oa henn-se</i>	
	Oui, Talvern en Bubry... ben, mariée ici... oui... ma femme était comme ça	

'gãnə i tal'ɥern a ma 'dɛj tə 'ʃəm də 'ɥern ar'lɛrɣ... a dja 'ɥern ma	
<i>ganet e Talwern, ha 'ma daet da chom da Wern àrlerc'h... A dia Wern 'ma</i>	
née à Talvern et elle était allée habiter à Guern ensuite... Et de Guern il est	

'dɛj də... pə de ⁿ a'riɥ avej cə'mir u rət'rɛd a pə 'prɛ ma 'dɛj də 'bɛ'rɔs a	
<i>daet da... pa d-int arriv evit kemer o retraite à peu près, 'ma daet da Berroz ha</i>	
venu à... quand ils ont pris leur retraite à peu près, il est venu à Perros, et	

dwe 'pɛrnə un ta'mi... un ta'mi a'zə 'dwa:r kwa ə... 'tri ɛkta:r 'dwa:r	
<i>'doa pernet un tammig... un tammig ajad douar quoi... euh... tri ektar douar</i>	
il a acheté un peu... un peu de terre quoi... euh... trois hectares de terre	

bə'nɛk a u... brə u... ur 'brɛkɛ:r 'dæjn ə zə ã 'zə i'nɛ zə... de 'pɛrnəd	
<i>bennak ha ur... breur... ur breureg din a zo aze, henezh 'zo... 'deus pernet</i>	
et un... frère... un de mes beaux-frères était là, lui est... a acheté	

ən dra 'zə bwə i'nɔ̃'n ə 'wi' me i'nɛ ^h de 'marɥə gər hã'sɛ:r bə 'rɛz ə... ã...	
<i>an dra-se, met henezh 'deus marvet ge'r c'hañser bet'eus euh... en...</i>	
ça, met celui-là est mort du cancer il y a... en...	

katrə... ã mil nəf 'sã katrə vã 'du:z ja... de 'mar'ɥət bæ... i... 'vri:r	
<i>quatre... en mil neuf cent quatre-vingt-douze ya... 'deus marvet beñ... e... vreur</i>	
quatre... en mil neuf cent quatre-vingt-douze, oui... il est mort ben... son... frère	

ə wi: bɛ... 'labura en ədɛ'ɛf dwɛ un 'ti e pɔ̃'di: mɛ... fə'ti dəɔ̃ dɔ̃nɛ	
<i>a oa ba... labourat en E.D.F. 'doa un ti e Pondi met... faote dezhoñ donet</i>	
travaillait à E.D.F., il avait une maison à Pontivy mais... il voulait s'installer	

ar hñ'pap a bæ je de:... 'luəd i 'di də'õn a nəzə ^a de 'pərnəd a'ma	
<i>àr ar c'hañpagn ha beñ eñ 'deus... louet e di du-hont ha neuze en deus pernet amañ.</i>	
à la campagne et ben il a... loué sa maison là-bas et alors il a acheté ici.	



- Bremañ e vez lakaet brezhoneg er skolioù, petra soñjit-c'hwi ag an dra-se ?

PBt	bæ 'mɔ: œ' 'ʧe syra'səz mɛ... n da 'zə zə... 'mɔ'd ə syra'sət mɛ un 'dra' ə zə	46
	<i>Beñ, mat eo sur-a-ses, met... 'n dra-se 'zo... Mat eo sur-a-set, met un dra a zo</i>	
	Ben, c'est bien, sûrement mais... ça c'est... C'est bien sûrement, mais c'est	

ə... 'be nun 'bru ma 'ma:t mɛ... a'vej ə 'ri' 'jʧæ'k 'hi'ri ən 'di: ag ə 'ja də	
<i>euh...ba'n hon bro 'ma mat met... evit ar re yaouank hiriv an deiz hag a ya da</i>	
euh... chez nous c'est bien mais... pour les jeunes, aujourd'hui, qui vont changer	

'ʃã'z a brɔ a 'ja də'hõn a 'ja də'ma... ma... ma dəhe 'jʧel de'skæjn ə 'frã'	
<i>chañj a bro, a ya du-hont, a ya du-mañ... 'ma... 'ma dezhe gwell deskiñ ar fran...</i>	
de pays, qui vont, qui viennent ici et là... c'est... mieux pour eux d'apprendre le fran...	

ən a'ni' ə... ə 'frã'se: a nə'zə n 'ã'glɛ: cən'tə ʧe ^o brə'tõ' æ	
<i>an hani euh...ar français ha neuze an anglais kentoc'h 'vit ar breton heñ...</i>	
le truc euh... le français et alors l'anglais plutôt que le breton hein...	

- Ben ya, sur-aset...

PBt	kɛ... ʧe 'la'rə 'sət æ... pə 'de pə ã'tre bɛ' gɔ'mers pe 'vern cə pə'tra æ	47
	<i>Kar 'vez lâret a-set heñ... pa 'dehe bet antre ba'r gomers pe 'vern ket petra heñ,</i>	
	Car on dit bien euh... regarde hein, s'ils entrent dans le commerce, ou n'importe quoi	

fo 'təh 'səl ə... a'ni ə zə 'ma ə... zɛ'rɑ'r bu'fo: a'ma bæ... 'ji je də	
<i>'faot deoc'h sell euh... hani a zo euh... Gérard Bouffaut amañ, beñ... Gi 'yae da</i>	
hein, regarde donc euh... machin euh... Gérard Bouffaut ici, ben... Ils allaient	

'bɛrnæjn ə mate'rjel dən ã'glɛ'tɛ:r æ ə... wi r 'te... 'mɔn ə... 'ji dwe	
<i>berniñ ar matériel d'an Angleterre heñ euh... 'oa ret dezhe... mont euh... gi 'doa</i>	
acheter du matériel en Angleterre hein euh... ils devaient... aller euh... ils avaient	

'bɛrnə 'traktɛ'rjəʧ doka'zjɔ: pi en 'ã'glɛ'tɛ:r ã'zə ən 'teve'a: wi... 'ji rekypere'	
<i>pernet trakteurioù d'occasion, pis en Angleterre aze an T.V.A. 'oa... gi rekupere</i>	
acheté des tracteurs d'occasion, pis en Angleterre là, la T.V.A. était... ils récupéraient	

ən 'teve'a: dja ən 'trak'tɛ:r fɔna'plɔh vej ben 'un brɔ 'ni:˘... 'tri 'ble:	
<i>an T.V.A. dia an trakteur fonnaploc'h 'vit ba'n hon bro-ni... Tri blez...</i>	
la T.V.A. du tracteur plus rapidement que dans notre pays... Trois ans...	

- Tri blez ?

PBt	tri 'ble: pa 'pɛrnə un 'traktœr 'nɥi tri 'ble' ar'lerfɨ ə... a,lɔm rekype'ræjn	48
	<i>Tri blez. Pa bernit un trakteur nevez, tri blez àrlerc'h euh... c'hallamp rekuperiñ</i>	
	Trois ans. Quand tu achètes un tracteur neuf, trois ans après euh... on peut récupérer	

ən 'teve'a: a'ma ma 'pəm 'ple: a ji 'ʃũ'ze i u 'raktœ'rjəɥ li'jis mɛ 'rɔwk	
<i>an T.V.A. Amañ 'ma pemp blez, ha gi chañje o zrakteurioù lies, met 'raok</i>	
la T.V.A. Ici c'est cinq ans, et ils changeaient leurs tracteurs souvent, mais avant	

ma wi 'deɣ ə'r 'vaʃ 'fɔl æ mɛ... a'lɔr ji dwe ən 'traktœ'rjəɥ də ɥer'hæjn mɛ	
<i>ma oa daet ar vache folle heñ, met... Alors gi 'doa an trakteurioù da werzhiñ met</i>	
la vache folle hein, mais... Alors ils avaient des tracteurs à vendre, mais	

au'ri ma 'deɣ ə... 'mala'di 'ma bæ ma... ma 'taldɔm ə'ɥe de ʃə 'cɛjn	
<i>a-c'houde 'ma daet ar... maladie-mañ beñ... 'ma 't-êldomp ivez, 'd eus ket ken</i>	
depuis que cette... maladie là est venue ben... c'est comme nous aussi, 'y a plus	

ə... de ʃə de ʃə ar'gã: tə... 'ryjinə 'rɛn ə'ɥe kwa æ ən dra 'zɔ̃...	
<i>euh... 'd eus ket, 'deus ket argant da... Rivinet int ivez quoi heñ, an dra-se...</i>	
euh... 'y a plus d'argent pour... Ils sont ruinés quoi hein... c'est...	

- Ya, met desket 'vez anglais ivez 'tal ar breton...

PBt	a bæ wi rə 'te:... ji de... ji de 'diskə ã'gle: a jɛ na'ni	49
	<i>Ah beñ 'oa ret dezhe... gi 'deus... gi 'deus desket anglais... Ah ya, 'n hani</i>	
	Ah ben ils devaient... ils ont... ils ont appris l'anglais... ah oui, celui	

fɔ 'tɔ: 'drœ'l... 'ʃə'mœl ir vro 'ma a gɔ̃'za brətɔ̃ syr a'səd æ... mɛ	
<i>'faot dezhoñ derc'hel... chomel er vro-mañ a gomza breton sur-a-set heñ... met</i>	
qui veut tenir... rester ici parle breton bien sûr... mais	

nɛ,ni fɔ 'tɔ mɔ'ne tə labu'ra də 'lefɨ ə'ral a nə'zɔ̃...	
<i>'n hani 'faot dezhoñ monet da labourat da lec'h arall ha neuze...</i>	
celui qui veut aller travailler ailleurs et alors...	

- Ha gwelet ho c'hweus deja bugale é komz e breton etrede ?

PBt	bæ 'pɑr mɛ 'ʃə ɣɥe'lɔt mɔ'gɑrɛ,ɛ ɣɥe'lɔd ri a'ni ə ,ri o'drã: kɛ rə 'zə	50
	<i>Beñ pas, 'm eus ket gwelet... Me 'garehe gwelet re hani euh... re Aodran, kar 're-se</i>	
	Ben non, je n'ai jamais vu... J'aimerais voir ceux de machin... les Audran, car ils	

gɔ̃'za: æ wiã 'cɔd ə 'pjɑr... 'pjɑr a pɔp... 'pjɑr a 'ɥefɨ 'vle	
<i>'gomza heñ, 'ouian ket euh... pevar... pevar à peu p... pevar ha c'hwec'h vlez</i>	
parlent hein, je sais pas euh... quatre... quatre à peu p... quatre et six ans	

bə'nek a... pjɑr 'ble' a nə'zə 'ɥefɨ 'vle: ma'ri... ma'ri no'zɛ:r i dwi	
<i>bennak ha... pevar blez ha neuze c'hwec'h vlez, Mari... Mari n'Ozharc'h he doa</i>	
et... quatre ans et alors six ans, Marie... Marie Nozerh m'avait	

lɑrə 'tæjn mæ fo 'tɔfi u 'gləɥ e 'kõ:s	
<i>lâret din, met 'faot deoc'h o glev é komz !</i>	
dit, mais il faut les entendre parler !	

- Farsus eo mârze ?

PBt	ja... 'farsys 'ø æ... jæ... a ji 'gõ'za ən 'dəɥ æ ji wi,a... 'ji wia ga'læg	51
	<i>Ya... farsus eo heñ... ya... Ha gi 'gomza an daou heñ, gi 'ouia... gi 'ouia galleg</i>	
	Oui... c'est drôle hein... oui... Et ils parlent les deux hein, ils savent... le français	

ə'ɥe' æ jæ... o'bliʒə 'r ø: æ jε 'de... 'tyd a zə... ag u di'ska pə'ʒɥər ma 'iə	
<i>ivez heñ, ya... oblijet eo heñ, gi 'deus... tyd a zo... hag o deska peogwir 'ma-eñ</i>	
aussi hein, oui... c'est obligé, ils ont... des parents... qui les éduquent puisqu'il est	

prɔfɛ'sœ'r a nə'ze 'ma 'i ə'ɥe alər ə... u ʒɥe'lɔh bo'sed ə... na'ni	
<i>professeur, ha neuze, 'ma-hi ivez alors euh... 'vo gwelloc'h bosed euh... 'n hani</i>	
professeur, et alors elle l'est aussi alors euh... c'est plus facile euh... machin	

æ... p'tra fo 'tɔh ɥi' hanə,sən 'ø: æ	
<i>heñ... petra 'faot deoc'h-c'hwi, henn-sen eo heñ...</i>	
hein... qu'est-ce que tu veux, c'est comme ça hein...	

8 février 2001

MLG	mə zo 'gã'nət i... ,marge'nək ir 'rɔx... mə 'ryd ə wɛ b ^e un daʃen 'vra:s	1
	<i>Me 'zo ganet e... Margeneg. Er Roc'h... ma zud a oa ba un dachenn vras,</i>	
	Je suis née à... Malguénac. Au Roch... mes parents tenaient une grande ferme	

a me ʃɔmət gə'te: bə'rɪʃk ən de 'marɥə mə 'mam dəɥ vle ar'lɛrɔ mə	
<i>ha 'm eus chomet gete bedik en deus marvet ma mamm. Daou vlez àrlerc'h ma</i>	
et je suis restée avec eux jusqu'à la mort de ma mère. Deux ans après que ma	

de ,marɥə ^t mə 'mam ə... me 'dimil'jet... a ð 'weʃ tə 'ba'ris	
<i>deus marvet ma mamm euh... 'm eus dimezet... ha on aet da Bariz.</i>	
mère soit morte euh... je me suis mariée... et je suis allée à Paris.	

- Hag e pe blez oc'h ganet ?

MLG	mə zo ə 'gã'nœd ə... mil nəf sã 'vã:	2
	<i>Me 'zo ganet eu... mil neuf cent vingt...</i>	
	Je suis née euh... mil neuf cent vingt...	

- Blez ugent...

MLG	jæ ɥ'ʃen ã... y'ʃen bɛ... mis ə... ã... ã brə'tõ o'si: ã brə'tõ: ə... zã'vje	3
	<i>Ya, ugent en... ugent ba... miz euh... en... en breton aussi, en breton euh... janvier</i>	
	Oui, vingt, en... vingt, en... le mois euh... en... (...)	

- Janvier ?

MLG	nõ ə zã'vje... a'vril	4
	Non, euh janvier... avril	

- Miz Ebrel...

MLG	miz ə 'im'brœ'l e ə... pə dõ ,weʃ tə ba'ri:s ə... me ,pət ə u ^r 've ^a x a me	5
	<i>Miz euh Ebrel et euh... pa d-on aet da Bariz euh... 'm eus bet ur verc'h ha 'm eus</i>	
	Le mois d'avril et euh... quand je suis allée à Paris euh... j'ai eu une fille et je	

ʃə 'jelə mɔ,ne tə labu'rat de,za mwe 'cət ə... me'ʃi:r ə'bət ar'le ^a x mə...	
<i>ket gellet monet da labourat, dija 'm boa ket euh... micher ebet, àrlerc'h 'm eus...</i>	
n'ai pas pu travailler, déjà je n'avais pas euh... de métier, ensuite j'ai...	

tri 'ble' ar'lɛx me pə wə ur 've ^a x a me wa ʃɔ'mə tə rə'saɥ	
<i>Tri blez àrlerc'h 'm eus bet c'hoazh ur verc'h ha 'm eus c'hoazh chomet da zesav</i>	
Trois ans plus tard j'ai encore eu une fille et je suis restée encore élever	

mə 'm'ɛx mwe 'di'ɥ a ur 'ble' hã'ti'r ar'lɛrx me pə ,wafi i'nõ:	
<i>ma merc'h. 'm boa div, ha ur blez hanter àrlerc'h 'm eus bet c'hoazh unan.</i>	
ma fille. J'en avais deux, et un an et demi après, j'en ai encore eu une.	

mwe 'te'r ,m'ɛx a me 'ʃə'mət ə... dɔ de'sa'ɥ me 'ʃə labu'rə i pa'ris:	
<i>'m boa teir merc'h, ha 'm eus chomet euh... d'o desav, 'm eus ket labouret e Pariz.</i>	
J'avais trois filles, et je suis restée euh... les élever, je n'ai pas travaillé à Paris.	

me mə nɔm bly'zɪ 'bra:s e pa'ris me pa'sət ə... pa'sæjn a drəgɔ' vle:...	
<i>Met me 'n em blije bras e Pariz, 'm eus paset euh... pasiñ a dregont vlez...</i>	
Mais je me plaisais beaucoup à Paris, j'y ai passé euh... plus de trente ans...	

ur 'ble' a trə'gɔ:t... je ag ar'lɛ'ɥ ə... on 'dɛj tə 'vargə'nɛg in 'dru:°	
<i>Ur blez ha tregont... ya, hag àrlerc'h euh... 'on daet da Vargeneg en-dro.</i>	
Trente-et-un ans... oui, et ensuite euh... je suis revenue à Malguénac.	

a... n we 'sa'ɥəd un 'ti:ç a ,brɛs trə'gɔ: vle' 'sɔ 'hɔm a'ma	
<i>Ha... 'n hoa savet un ti, ha bet'eus tregont vlez 'so omp amañ.</i>	
Et... on a construit une maison et il y a trente ans que nous sommes ici.	

- Tregont vlez ?

MLG	trə'gɔ: 'vle: be'nɛk ə... eh 'hɔm a'ma: a brə'ma ɔn a'ri'ɫ 'pa'sæjn a 'bja'r	6
	<i>Tregont vlez bennak euh... eh omp amañ. Ha bremañ 'on arriv pasiñ a bevar-</i>	
	Une trentaine d'années euh... qu'on est ici. Et maintenant j'ai passé quatre-vingts	

yjen 'vle: a bæ brə'ma fo ^w cə 'cɛjn 'kɔ'tæjn... a ,gal a 'dra: æ bæ nã	
<i>ugent vlez, ha beñ bremañ 'faot ket ken koñtiñ... a galz a dra heñ, beñ nann,</i>	
ans et ben maintenant il ne faut plus compter... pour beaucoup hein... ben non,	

nə'lam cə 'cɛjn gu'bir hum 'zar'dræjn el mi 'fɔwt	
<i>n'hellamp ket ken gober hon jardrin êl ma faot...</i>	
on ne peut plus faire notre jardin comme il faut...	

- A ya, ne rit ket ken ho jardrin ?

MLG	nan nɛl cə 'cɛjn pa:'lat a ,me ʃə 'me' za'me' pa:lə 'kal mɛ... mə ,ra'	7
	<i>Nann, n'hell ket ken palat. Ha me, 'm eus ket james palet kalz, met... me 'ra</i>	
	Non, il ne peut plus bêcher. Et moi... je n'ai jamais beaucoup bêché, mais... je fais	

lo 'ke'r a 'drəɥ ur 'sɔrt mɛ me ʃə ,cɛj 'nɛ ^a x ʃtæl e 'rɔwk a... vwa'la:	
<i>lod-kaer a draoù ur sort, met 'm eus ket ken nerzh 'st-êl e-raok ha... voilà...</i>	
beaucoup de choses quand même, mais je n'ai plus de force comme avant et... voilà...	

'k ^w ɔlə mə 'nɛx mɛ... kɛnə'ɥe' 'sə ɔm 'trã'cil a'ma: 'kalm ɔn 'trəɥ a...	
<i>Kollet 'm eus ma nerzh met... keneve-se 'omp trañkil amañ. Calme an traoù ha...</i>	
J'ai perdu ma force mais... sans cela on est tranquilles ici. C'est calme et...	

me mə'stra: mə nəm 'bly'ze 'bra's i pa'ris æ:	
<i>Met memestra, me 'n em blije bras e Pariz heñ...</i>	
Mais quand même, je me plaisais beaucoup à Paris hein...	

- E Pariz e oa pe...?

MLG	be n 'a'ni... bā'ljø: nā'te:r... bā'ljø: 'tɔʃ də ba'ri's nwe ce 'pe'l a,ʃ'	8
	<i>Ba 'n hani... banlieue. Nanterre... banlieue, tost da Bariz. Ne oa ket pell a-hont</i>	
	Dans la truc... la banlieue. Nanterre... banlieue, près de Paris. C'était pas loin	

də pa'ri:z a nə'zœ... 'tɔʃ t 'rañ ən 'traʎ	
<i>douzh Pariz ha neuze... tost douzh rac'h an traoù.</i>	
de Paris et alors... près de tout.	

- Ha beplez e taec'h e vakañs en-dro ?

MLG	ə... mə 're: də ɣarge'nek ə... be 'ple: gə mə mir'çet en 'dru'jəʎ də...	9
	<i>Euh... me 'zae da Vargeneg euh... bep blez. Get ma merc'hed, en-droioù da...</i>	
	Euh... je venais à Malguénac euh... tous les ans. Avec mes filles, vers le...	

ka'tɔrz ʒɥi'jet... i 'tɛm... a nə'zə ɣina 'ri: dər mwa 'dut	
quatorze juillet... e taemp... ha neuze hennañ 'zae d'ar mois d'août.	
quatorze juillet... on venait... et alors, lui venait au mois d'août.	

- A ya, diwezhatoc'h e tae ?

MLG	jæ... a nə'zən ə... di'jəʎ ə... prə'mje sɛp'tā:b dɔ sɛp'tā'b e 'həm	10
	<i>Ya, ha neuzen euh... deizioù euh... premier septembre, deux septembre e 'haemp</i>	
	Oui, et alors euh... les jours euh... on partait	

a 'rɔ:k ben ər 'sku:l ɔm 'bre'pɑ'ræjn ben ər 'skɔ:l ag ar'lex nə'zən e bæ:	
<i>àr-raok 'benn ar skol. 'em brepariñ 'benn ar skol. Hag àrlerc'h neuzen et beñ,</i>	
pour l'école. Se préparer pour l'école. Et ensuite alors et ben,	

ɣkɔ'tiny'ɔm a're: kwa	
<i>'koñtinuemp adarre quoi...</i>	
on continuait encore quoi...	

- Ha 'peus ket gwelet penaos e chañje an traoù pan d-oc'h aet kuit ?

MLG	a: 'bwo: mə zə 'pə tə 'hɔn ə... li'ji:s æ də gə'mɔs... mi 'je: 'di' 'qe'	11
	<i>Ha beo, me 'zo bet du-hont euh... lies heñ. Da gomañs... me 'yae div wezh</i>	
	Ah si, j'y suis retournée euh... souvent hein. Au début... j'y allais deux fois	

be 'ple: 'pon ariɥ a'ma: mə je dœ'hon 'di 'qe' be 'ple: pɑ'sæjn 'pəmdeɣ	
<i>bep blez. P'on arriv amañ me 'yae du-hont div wezh bep blez, pasiñ pemdek</i>	
par an. Quand je suis arrivée ici, j'allais là-bas deux fois par an, passer quinze	

'di: sel 'juɣeh a... mə 'ka:uɔ ʃã'zə'mã:t ʃã'zãjn a ri ˚n 'trəu 'be 'ple:	
<i>deiz seul gwezh. Ha... 'm eus kavet chañjemant. Chañjiñ a rae an traoù bep blez !</i>	
jours chaque fois. Et... j'ai trouvé du changement. Tous les ans ça changeait !	

- E-menn, e Pariz pe amañ a lârit-c'hwi ?

MLG	b̄er 'bã:'ljø: kwa b̄e 'nã:'t̄e:r mə 'ga:'uɣi pwen i 'ʃã:'z̄i: de'za:... ən 'dyd ə	12
	<i>Ba'r banlieue, quoi, ba Nanterre. Me 'gave p'oan e chañje dija... an dud a</i>	
	La banlieue quoi, à Nanterre. Je trouvais quand j'y étais déjà ... les gens n'étaient	

we cə 'c̄ɛj:n or 'sɔ:r̄t̄ bə 'w̄i: ə... 'kartje:'jəu m 'be ʃə 'bə gul'nə mə'net	
<i>oa ket ken ur sort, bet'oa euh... kartieioù 'm behe ket bet goulennet monet,</i>	
plus les mêmes, il y avait euh... des quartiers où je n'aurais pas voulu aller,	

ja ə... pwen 'm̄e: d̄ə'hõn mə 'je li'çe:səy d̄ə'bir mə 'mar'ʃe: ʃermen cə mə 'du'˚r	
<i>ya euh... p'oan-me du-hont, me 'yae liesoc'h d'ober ma marché, 'fermen ket ma dor.</i>	
oui euh... quand j'y étais, j'allais souvent faire mon marché, je ne fermais pas ma porte.	

- Er penn kentañ ?

MLG	'je d̄ə ḡə'm̄ə's m̄e... ən aʃi'm̄ã:t... 'tã' f̄e 'pa:... pa'sã:jn e r̄e i'nõn a ə...	13
	<i>Ya, da gomañs, met... an achimant... t'en fais pas... pasiñ a rae unan ha euh...</i>	
	Oui, au début, mais... à la fin... t'en fais pas... quelqu'un passait et euh...	

ʃu'je 'ra ^h n 'trəu ə... 'd̄œy pe 'tri ə uɔ'z̄en a n̄ə'z̄on uɔzi' uɣi 'ḡol̄e	
<i>fouilhe rac'h an traoù euh... daou pe tri a vezent ha neuze 'veze, c'hwi 'golle</i>	
fouillait toutes les affaires euh... ils étaient deux ou trois et alors, tu perdais	

'ra u 'trəu ǣ	
<i>rac'h ho traoù heñ...</i>	
toutes tes affaires hein...	

- Ha c'hwi zo bet kañbriolet êl-se ?

MLG	'pa ʃə 'ni: m̄e ər 'v̄jɛx ə z̄ə p̄ə 'kã'briol̄ət a ʃu'wi w̄on... w̄ə'nefi wi ʃə'm̄ət	14
	<i>Pas-ket ni, met ar verc'h a zo bet kañbriolet ha 'oa honn... honnezh 'oa chomet</i>	
	Pas nous, mais ma fille a été cambriolée et ell... elle habitait	

ba ^r u ^r 'lo'z̄əriz 'ni:˚ a i 'd̄we ə... 'k̄ol̄ə wi... a'ni ə ha'riy ˚ wi	
<i>'barzh hor lojeriz-ni... ha he doa euh... kollet 'oa... hani euh, arriv a oa</i>	
dans notre logement... et elle a euh... perdu... machin euh... tout était sens	

'd̄em̄enaz̄ə 'ra ^h n 'trəu d̄ja ər... gr̄ə'd̄ã:s a ɛ 'par'tut m̄e... 'd̄wen cə 'ka'ɔ	
<i>demenajet rac'h an traoù dia ar... gredañs ha e partout... Met 'doant ket kavet</i>	
dessus dessous dans... l'armoire et partout... Mais ils n'ont pas trouvé	

ar'gã:t... vwa'la k̄ənəȳe 'sœ: ɛ p̄ə 'w̄ej ən ar'gã: k̄ə't̄e: j̄e... m̄e... ən 'dra' 'z̄on	
<i>argant... voilà, keneve-se 'vehe bet aet an argant gete ya... met... An dra-sen</i>	
d'argent... voilà, sans cela ils auraient emporté l'argent oui... mais... Ça,	

°m ɓwɛ... dwe cə 'ply'zə 'tæjn m we 'ka'ʧə ur 'ʃã'zə'mã:t b° we 'ʃã'zə'mã:	
<i>am boa... 'doa ket plijet din. 'm boa kavet ur chañjemant. Bet'oa chañjemant</i>	
j'avais... ne m'avait pas plu. J'ai trouvé du changement. Les gens dans les quartiers	

'tyd ir har'tir ə... u'nã cə 'lɑ're 're: ke ə... maləryz 'œ: mɛ... ɿyd a	
<i>tud er c'harter euh... 'ounan ket lâret re kar euh... maleuruz eo, met... tud a</i>	
avaient changés euh... je ne veux pas trop dire car... c'est malheureux, mais... des gens	

bly'zi' cə 'tæjn wi cə 'frã'se:'et a... 'pa wi 'cət ə... 'ʃã'zər œ: n 'trəʊ	
<i>blije ket din, 'oa ket française ha... Pas, 'oa ket euh... Chañjet eo an traou</i>	
qui ne me plaisaient pas, qui n'étaient pas Français et... non, c'était pas euh... Ça a	

də'hõn de ʃə cɛjn 'tam °bə ur 'sɔrt	
<i>du-hont, 'd eo ket ken tamm ebet ur sort...</i>	
changé là-bas, c'est plus du tout pareil...	

- Er penn kentañ ne veze ket êl-se ?

MLG	də gə'məz ə ɿwi... mə 'gɑ'ʧi mɛ 'kɛ:r də'ɔn mɛ... a hu'de: ən am'zi:r	15
	<i>Da gomañs e oa... Me 'gave-me kaer du-hont. Met... a-c'houde an amzer,</i>	
	Au début c'était... je me trouvais bien là-bas. Mais... depuis le temps,	

brə'mã 'hunɛ'nɛ'j c° mə'nɛ in 'dru:° 're a 'ʃã'zə'mã'd ə 'zœ: bə 'rɛs ə 'lɔ'zəri'zəʊ	
<i>bremañ 'ounehen ket monet en-dro. Re a chañjemant a zo. Bet'eus re a lojerizoù</i>	
maintenant je ne voudrais plus y aller. Trop de changement. Il y a trop d'immeubles	

'parɿtut ə... mɛ ə 'hɔm 'ni mɛ'ʃtra: bɛn ɿ'ry: a bæn ur... kar'tje: a wɿ cə 'kal	
<i>partout euh... met 'oamp-ni mestra ba'n ur ru ha ba'n ur... quartier a oa ket kalz</i>	
partout euh... mais on était quand même dans une rue, dans un... quartier où il n'y avait	

a ɿdy s°r 'sœ wi cə 'kal a ɿtrã'zɛ...rjō: wi cə 'mɛ: 'ri: sɔr kənɔm 'niɛ a...	
<i>a dud sort-se. 'oa ket kalz a étranger...rion. 'oa ket-met re sort geneomp-ni ha...</i>	
pas beaucoup de gens comme ça. 'y avait pas beaucoup d'étrangers. 'y avait que des gens	

ni ɿɛli 'pɛ:l ar ə 'dja ɔn 'ti:... ɔm bɛ n 'dø:'zjɛm a bæ: ni ɿɛli 'pɛ:l	
<i>ni 'wele pell àr ar... dia hon ti... 'oamp ba'n deuxième ha beñ ni 'wele pell</i>	
comme nous et... on voyait loin... depuis notre maison... on était au deuxième et on	

də gawut 'pwasi dy'ho ni ɿɛ'li: a:g ən 'dyd ə 'wɛ ə... 'sæ'pa bɛr 'har'tje	
<i>da gaout Poissy du-hont, ni 'wele... Hag an dud a oa euh... sympas ba'r c'hartie</i>	
voyait jusque Poissy là-bas, on voyait... et les gens étaient... sympas dans le quartier	

mi 'hɔm a 'bɛrpe ma ur 'sɔrt kɛ' də 'ʃɔt ə... ani'jəʊ... 'lɔ'zəri'zəʊ 'fɛ:l	
<i>ma 'h oamp. Ha berpet 'ma ur sort kar 'd eus ket euh... haniou... lojerizoù uhel</i>	
où on était. Et c'est toujours pareil car 'y a pas euh... des trucs... de grands bâtiments	

kwa a 'pɛ s 'kawz de ʃə 'bə lakej 'ri' sɔ 'sə bɛ...	
quoi. <i>Ha pezh 'zo kaoz 'd eus ket bet lakaet re sort-se ba...</i>	
quoi. Ce qui fait qu'on a mis des comme ça dans...	

- Ha ya, geneoc'h oa ket tier ihuel êl-se ?

MLG	bɛ 'nan kɛ... rə 'zœ zə... ʒi ɰdez ur 'jœ byjə'li: a ma r 'te kawɪ	16
	<i>Beñ nann kar... re-se zo... gi 'deus ur yoc'h bugale ha 'ma ret dezhe kaout</i>	
	Ben non parce que... ceux-là... ils ont beaucoup d'enfants et il leur faut	

ur 'bɔ ^h a lɔzə'mã: ^t ... vwa'la	
<i>ur boc'h a logement... voilà !</i>	
un grand logement... voilà !	

- Met Nanterre en amzer-se oa ket ur gêr vihan neuze. 'veze ket-met tier bihan ?

MLG	ʒe wɛ çəməj 'ti ^h i:r bi'hã: 'həm ni bən un 'ti ə 'dwi: ə 'pja:r e'ta:ʃ	17
	<i>Ya, met 'oa ket-met tier bihan. 'oamp-ni ba'n un ti en doa euh... pevar étage,</i>	
	Oui, mais 'y avait que de petites maisons. On était dans une maison de... quatre étages	

a wəm 'ni bən 'dø'zjem ə 'ʒe mɛ we çəməj 'ri: tal dəm 'ni: bəwe 'ri'	
<i>ha oamp-ni ba'n deuxième. Oh ya, met 'oa ket-met re't-êldomp-ni. Bet'oa re</i>	
et on était au deuxième. Oh oui, mais il n'y avait que des comme nous. 'y avait des	

'jwæŋg ə'ʧɛ: mɛ... ən 'dyd ə rɨ çə 'tru:s mɛ ən 'dy' 'sən ag ə zə 'dɛj trɨ'ma:	
<i>yaouank ivez met... an dud a rae ket trouz. Met an dud-sen hag a zo daet dre-mañ</i>	
jeunes aussi mais... les gens ne faisaient pas de bruit. Mais ces gens-là qui sont venus ici	

ə ra 'tru'ɔs tə 'nu'ɔs ʒi gu'ska dəvə'hat ʒi ɡõ'za 'kri: ^u e bæ i'næ ^h 'sɔ'ʧɛ'	
<i>a ra trouz d'an noz. Gi 'gouska diwezhat. Gi 'gomza kreñv et ben hennezh 'save</i>	
font du bruit la nuit. Ils dorment tard. Ils parlent fort et ben, lui, il se levait à cinq	

də 'bɛ'jm 'i:r də vi 'tɛ:jn mɔnɛ tə labu'rat... æ a 'pɛ' pə 'ri: sɔ' 'sə ɡə'nom ?	
<i>da bemp eur da vintin, monet da labourat... heñ. Ha pa ve bet re sort-se geneomp ?</i>	
heures du matin, pour aller travailler... hein. S'il y avait eu des comme ça avec nous ?	

ɛ... də'ɛ: çə bə ʒə,lə ku'skɛt mɛ ni 'gwejt ə... un 'tul ni han'sə ur ɰsort	
<i>He... 'dehe ket gellet kousket. Met 'ni gwraet euh... hon toull-ni henn-se ur sort,</i>	
He... il n'aurait pas pu dormir. Mais on a fait euh... notre trou quand même,	

bæ i'nɛx dez ur 'be:ʒ vat kənəʧe: 'sə n 'dyd ə zə 'pe:ʒə'tɔx tə'zə ʧe tə'ma	
<i>beñ hennezh 'deus ur bae vat, keneve-se an dud a zo paeetoc'h du-se 'vit du-mañ.</i>	
ben lui, il avait une bonne paie, sans cela les gens sont mieux payés là-bas qu'ici.	

a'ma e 'rɛ: a dam... 'trɛd ən 'trəʧ æ mɛ də'hon mɛ'ʃtra: ən 'dyd ə zə	
<i>Amañ eo re ha dame... treut an traoù heñ met du-hont memestra an dud a zo</i>	
Ici c'est trop, ah dame... maigre hein, mais là-bas quand même les gens sont	

'pejə'tɔy æ: mə 'ʧi:l mə mir'çet	
<i>paetoc'h heñ. Me 'wel, ma merc'hed...</i>	
mieux payés hein. Je vois, mes filles...	

- 'Ma gwell evit dre-mañ...

MLG	ɔ... 'jæ ər 'ʧeh cə'tā: ə wi mə 'hulə'nɨ ə... gə 'nani gu'hān ə...	18
	<i>Oh... ya, ar wezh kentañ e oa me 'c'houlenne euh... get an hani goshañ euh...</i>	
	Oh... oui, la première fois j'ai demandé euh... à l'aînée euh...	

pəjə'men ə... ə 'huni'jet ber 'miz a i'lære... dwe 'lar: 'tæjn trə'ʧex... wi'jā'	
<i>"Pegement a c'hounedit ba'r miz ?" Ha hi'lâre... doa lâret din triwec'h... 'ouïan</i>	
« Combien tu gagnes par mois ? » Et elle a dit... elle m'a dit dix-huit... je sais	

cə 'larə i ⁿ brə'tō: tre'ʧex... 'kāt ə... diz'ʧit... 'mil... ʧrəʧe ^h 'mil vwa'la	
<i>ket lâret en breton, triwec'h... kant euh... dix-huit... mil... triwec'h mil voilà,</i>	
pas dire en breton, dix-huit... cent euh... dix-huit... mille... dix-huit mille voilà,	

a mə 'larə di na u 'hwj:r ? a... de cə 'pe:l a mə 'le ³ x mə	
<i>ha 'm eus lâret dezhi, "Na ho c'hoar ?" Ha... "d eo ket pell àr ma lerc'h", met</i>	
et je lui ai dit « Et ta sœur ? » Et... « elle n'est pas loin derrière moi », mais	

nani gu'hā' ə gō'za: ga'lek tal mi kō'za... ā'gle: vwa'la... ən dra ʒə	
<i>an hani goshañ a gomza galleg 't-êl ma komza... anglais, voilà... an dra-se</i>	
l'aînée parle français comme elle parle... anglais, voilà...	

ra ur 'jɔx	
<i>'ra ur yoc'h...</i>	
ça fait beaucoup...	

- Ema hervez ar labour a rit ivez...

MLG	a bæ 'je nəzə... 'de ʃət ə... bər'pə 'səkrete:ret a sər 'sən æ... je	19
	<i>Ha beñ ya neuze... 'd eus ket euh... berpet sekretered a sort-sen heñ... ya...</i>	
	Ah ben oui alors... il n'y a pas... toujours des secrétaires comme ça hein... oui...	

- Ha 'd oc'h ket bet james e Pariz en-dro ?

MLG	a bæ a'u're 'ʧer'so: dōn cə 'bət æ	20
	<i>Ah beñ a-c'houde gwerso 'd on ket bet heñ.</i>	
	Ah ben j'y suis pas allée depuis longtemps hein.	

- A-c'houde pegourz ?

MLG	mər'het ə... 'pjer pe 'pəm ple 'so' be'nek	21
	<i>Merc'hat euh... pevar pe pemp blez so bennak...</i>	
	Sans doute euh... quatre ou cinq ans environ...	

- Ah.. 'd eus ket pell bras neuze ur sort...

MLG	a 'nã de ʃə ,wah 'pe:l æ̃ be ja ən 'dævəã' jʏe ^h ð 'pət m we	22
	<i>Ah nann, 'd eus c'hoazh pell heñ... Beñ ya, an diwezhañ gwezh 'on bet 'm boa</i>	
	Ah non, ça fait pas encore longtemps hen... Ben oui, la dernière fois que j'y ai été	

'cəmərə ,na'vjō: [rires] 'wax wɪ ə... mə 'fəw bjã ⁿ gə'næjn... a ð 'wej n	
<i>kemeret 'n avion (...). C'hoazh 'oa euh... ma faotr bihan genin... ha 'on aet en</i>	
<i>j'avais pris l'avion (...). Encore, 'y avait... mon petit-fils avec moi... et je suis allée</i>	

a'vjō: a ən dra 'zə dwə wax ,plizə 'bra:s tæjn ur 'sɔrt mɔ'ne ɛn a'vjō də...	
<i>avion. Ha an dra-se 'doa c'hoazh plijet bras din ur sort, monet en avion da...</i>	
<i>en avion. Et ça, ça m'a encore beaucoup plu, aller en avion à...</i>	

də ba'ris	
<i>da Bariz...</i>	
<i>à Paris...</i>	

- Ar wezh kentañ oa deoc'h monet get an avion êl-se?

MLG	ər 'qɛx cə'tū: ə 'wi:... 'ja: met ən əmɛr'dã 'zœ: ma rə mɔ'ne tin 'klax tə...	23
	<i>Ar wezh kentañ e oa... ya. Met an emmerdant 'zo 'ma ret monet d'en klask da...</i>	
	<i>La première fois... oui. Mais l'emmerdant c'est qu'il faut aller le chercher à...</i>	

- D'an Oriant ?

MLG	bã 'jæ: vwa'la 'pe:l ə avej mɔ'ne tin 'klax a p'ɑ'ri,qə tə'hon ə i 'ta'	24
	<i>Beñ ya, voilà, pell eo evit monet d'en klask ha p'arrivit du-hont euh... e ta</i>	
	<i>Ben oui, voilà, c'est loin pour aller le chercher et quand tu arrives là-bas euh...</i>	

wafi i'nō: du 'kɫax gə n o'to: a 'pa de 'cəd ə... 'je:s mɔ'net	
<i>c'hoazh unan d'ho klask get 'n oto. Ha pas, 'd eo ket euh... aes monet</i>	
<i>quelqu'un vient encore te chercher en voiture. Non, c'est pas euh... facile d'aller</i>	

gə n a'vjō: re 'be:l œ:... de ʃə 'lij ə'bəd a'ma də mɔ'ned ə... də ba'ris	
<i>get 'n avion, re bell eo... 'd eus ket ligne ebet amañ da monet euh... da Bariz</i>	
<i>en avion, c'est trop loin... 'y a pas de ligne ici pour aller euh... à Paris</i>	

a 'kənə'qɛ: 'sə mi 'je: tə ba'sæjn ər wi'ken æ̃ də ba'ris ni je' on 'dəq	
<i>ha keneve-se me 'yahe da basiñ ar week-end heñ da Bariz, ni 'yahe hon-daou...</i>	
<i>et sans cela j'irais passer le week-end hein à Paris, on irait tous les deux...</i>	

gən a'vjō:	
<i>get 'n avion.</i>	
<i>en avion.</i>	

- Fonnabl eo ivez...

MLG	bæ je' i ja fo'na'b æ 'trwa' 'kar 'dœ:r ɥe 'lakə tə mɔ'net... bæ alə'sə	25
	<i>Beñ ya, e ya fonnabl heñ, trois quarts d'heure 'vez laket da monet... beñ henn-se</i>	
	Ben oui, ça va vite hein... trois quarts d'heure pour aller... ben comme ça	

me ɥəmərət ən a'vjō: ur 'ɥe'x me 'margə'neg 'ma zœ a'nij ə'ɥe:	
<i>'m eus kemeret an avion ur wezh. Met Margeneg amañ 'zo hani ivez,</i>	
<i>j'aurai pris l'avion une fois. Mais à Malgénac ici c'est machin aussi,</i>	

'kalm ən 'trəɥ ə... ,me ʃə... ,me ʃə ni'tra də 'la'rə tə hũ:'ni: a'ma	
<i>calme an traoù euh... 'm eus ket... 'm eus ket netra da lâret douzh hani. Amañ</i>	
<i>calme euh... je n'ai rien... je n'ai rien à dire sur personne. Ici</i>	

ma 'kœ:r a'sət ə... 'bi'ɥæjn mɛ pə 'doh 'a'riɥ 'ku'x... 'dɔx ʃ' ʃɛjn	
<i>'ma kaer a-set euh... beviñ, met pa d-oc'h arriv kozh... 'd oc'h ket ken</i>	
<i>c'est bien euh... pour y vivre, mais quand tu es arrivé vieux... tu n'es plus</i>	

ɔr 'sɔrt vwa'la:	
<i>ur sort, voilà...</i>	
<i>pareil, voilà...</i>	



MLG	a i'neñ une cə 'ʃəm i pa'ri:s	26
	<i>Ha hennezh 'oule ket chom e Pariz.</i>	
	<i>Mais celui-ci ne voulait pas rester à Paris.</i>	

- A ya ? C'hoant ho poa donet amañ en-dro a-c'houde gwerso ?

MLG	a be 'je... a 'ben ə wi 'dejt æ... pəd ε 'pət ə... rej 'pɛrmi'sjō: də ^h on ə...	27
	<i>A beñ ya... A-benn e oa daet heñ, pa d-eo bet euh... raet permission dezhoñ euh...</i>	
	<i>Il est tout de suite parti, dès qu'il a eu la permission euh...</i>	

'ʃəməl ir... 'ji:r də... dwɛ 'grwɛj i va'li:s a 'ra n 'trəɥ 'ʃəm ã'zœ ma	
<i>chomel er... gêr 'deus... doa gwraet e valiz ha rac'h an traoù... « Chomit aze ma</i>	
<i>de rester à la maison, il a fait ses valises et tout... « Reste ici si tu veux</i>	

k ^{al} rœt i 'la're dæ' 'me mɛ 'ã mɛ a'rək	
<i>karit a lâre din-me met 'han-me a-raok. »</i>	
<i>il me disait, mais moi je m'en vais. »</i>	

- A ya, a-benn...

MLG	a 'fɔrsə win dɪn 'i:ljæ:jn	28
	<i>Ha forset oan d'en heuliañ.</i>	
	<i>Et j'ai dû le suivre.</i>	

- Ha c'hwi vehe bet chomet du-se a-hent-arall ?

MLG	je ˌkɛnə'ʤe:sə me pə ˈʃɔ'mət mɛ ˈpəmdɛk ˈdɛ: ar'lɛx ma ɔm ˈwɛj	29
	<i>Ya, keneve-se 'm behe bet chomet, met pemdek dez àrlerc'h ma omp</i>	
	Oui, sans cela, je serais restée, mais quinze jours après que nous soyons partis,	

in ˈdru:˚ ˈinɛ ^h ... ˈinɛ ^h nə çə bə ʒaməs au:'ri: au'di ma ˈdɛ'	
<i>aet en-dro, hennezh... hennezh n'eo ket bet james a-c'houde, a-c'houde 'ma daet</i>	
celui-ci... celui-ci n'est jamais retourné depuis, depuis qu'il est parti,	

a'rɔk də çə bə ˈʒa'mɛs ˈʒa'mɛs ˈʒa'mɛs li'ʒis mɛ ˈla:rə ˈtəhõ' mɛ ˈgɔʃtə pə'rɛk	
<i>àr-raok 'd eo ket bet james james... Lies me 'làre dezhoñ, « Met 'gaos da perak</i>	
il n'est jamais, jamais retourné... Souvent je lui disais, « Mais pourquoi	

ə... dəim ˈçə dɔbir un ˈdru:˚ ? də ʋələ u ˈkar'tji:r də'hon... a ʋələj	
<i>euh... d-ahemp ket d'ober un dro ?... da welet ho kartier du-hont... ha 'welay</i>	
euh... on n'irait pas faire un tour ?... pour voir ton quartier là-bas... et tu verrais	

u ˈkar'tje' lɛx mwa u ˈtrəʋ də'hən ˈwax pɛ ə... ʋələ pə'nɔ o de	
<i>ho kartier, lec'h ma oa ho traoù du-hont c'hoazh, pe euh... 'welet penaos o deus</i>	
ton quartier, là où étais tes affaires là-bas encore ou euh... pour voir comment les	

ˈʃã:zə n ˈtrəʋ pa: u'ne: ˈçət... une çə mɔ'net a brə'ma' ma a'ʃiʋ	
<i>chañjet an traoù... » Pas. 'oune ket... 'oune ket monet. Ha bremañ 'ma achiv</i>	
choses ont changé... » Non. Il ne voulait pas y aller. Et maintenant	

ən ˈtrəʋ	
<i>an traoù.</i>	
c'est fini.	

- Re ziaes e vehe...

MLG	jæ ma rə ʃɔ'məl i ˈmargə'nɛk	30
	<i>Ya, 'ma ret chomel e Margeneg...</i>	
	Oui, il faut rester à Malguénac...	



MLG	mɛ ˈlu:z əɾ bɔ'tu:r ˈsən wɛ çə ˈkɛ:r a'bax ə'ʋɛ: æ'	31
	<i>Met loj ar botour-sen 'oa ket kaer a-barzh ivez heñ...</i>	
	Mais cette cabane de sabotier, c'était pas bien beau dedans hein...	

ˈdɪ: ə ˈwi: ɡər mɔ'ʒɛt	
<i>du e oa... get'r moped.</i>	
c'était tout noir... avec la fumée.	

- En tu 'rall amañ ?

MLG	je i ,segli'ã:	32
	<i>Ya, e Seglian.</i>	
	Oui, à Séglien.	

- Du e oa berped ?

MLG	ən am'zi:r 'sən ə... ɥəzi 'gwej 'wax ər bə'təɥ anə'sə... ber 'lu:ʒ	33
	<i>An amzer-sen euh... 'veze gwraet c'hoazh ar botoù-koad henn-se... ba'r loj</i>	
	En ce temps-là euh... on faisait encore les sabots comme ça... dans la cabane	

ə... lu:ʒ ər bə'tu:r kwa	
<i>euh... loj ar botour</i> quoi...	
euh... la cabane de sabotier quoi...	

- E kreiz ur c'hoad e oa ?

MLG	bã... 'je də gə'məs 'man 'pəd i 'krejz ər 'hwet me ã'zən ə wen 'ʃə'mət ə...	34
	<i>Beñ... ya, da gomañs 'mant bet e kreiz ar c'hoad met azen e oant chomet euh...</i>	
	Ben... oui, au début ils étaient au milieu d'un bois, mais là ils sont restés euh...	

'stasjo'nɛ:r wen ã'zœ ər 'ɥe cə'tã' mɛ 'wɛj ã'zœ mə 'sœli me ur 'sɔrt	
stationnaire 'oant aze... <i>Ar wezh kentañ 'm eus aet aze, me 'selle-me ur sort,</i>	
ils étaient stationnaires là... La première fois que j'y suis allée, je regardais quand	

mɛ... a'ma ma 'dy: ən 'traɥ [rires] e pi ər... 'mɔ'ʒet	
<i>met... « Amañ 'ma du an traou (...) ! » et puis... ar moped !</i>	
même, mais « Ce qu'il fait noir ici (...) ! » et puis... la fumée !	

- Gwraet veze tan e-barzh ?

MLG	'grwej ɥəze 'tã: bæ... ber 'hrejs e 'wi: ən 'ɔl'ɥet... a nə'zən ə... yn 'tul	35
	<i>Gwraet 'veze tan ba... ba'r c'hreiz... e oa an oaled... ha neuzen euh... un toull</i>	
	On faisait le feu au... au milieu... 'y avait le foyer... et alors euh... un trou	

dər 'læ:ʒn	
<i>d'ar lein.</i>	
en haut.	

- Ya, oa ket chiminal ebet, ne oa ket-met un toull en douar êl-se ?

MLG	'jæ ɥi 'ʃta ɥe ,pœ r mo'ʒed ir 'mi:ʰs pa 'juɛl u 'wax ,kə'næjɲ	36
	<i>Ya, 'vit 'st-êl 'vehe bet 'r moped er-maez. Pas, gwell 'oa c'hoazh genin</i>	
	Oui, pour que la fumée s'évacue dehors. Non, je préférais encore	

mə 'ra'ʃen ɥi n 'dra 'zə [rires] a 'dam ən am'zi:r 'sə wɛ cə kən 'ji:s 'tal ma...	
<i>ma zachenn 'vit an dra-se (...) ! Ah dame, an amzer-se 'oa ket ken aes 't-êl 'ma...</i>	
ma ferme plutôt que ça (...) ! ah dame, à l'époque, c'était pas aussi facile que...	

ma ˌbrə'man æ... brə'ma ma 'kale 'ʎe: ker ən 'dy ^d 'gə'ʎan cə la:'bu:r	
<i>bremañ heñ... Bremañ 'ma kalet ivez kar an dud 'gavant ket labour,</i>	
maintenant hein... Maintenant c'est dur aussi car les gens ne trouvent pas de travail,	

er 'çɛ:'ʎaʎ sɛ ʎe 'wa ^x 'ka'ʎə u 'sɔrt yn 'dra bɛ'nek tɔ'bi:r mɛ dri 'ma:	
<i>er c'hêriou-se 'vez c'hoazh kavet ur sort... un dra bennak d'ober, met dre-mañ...</i>	
dans les villes on trouve encore... quelque chose à faire, mais par ici...	

ʎe cə 'ka'ʎə 'kal a 'dra: æ dɔ'bi:r a nə'zœ mə 'gə:ʎ mɛ: pəno ən 'dy	
<i>'vez ket kavet kalz a dra heñ, d'ober... Ha neuze, me 'gav-me penaos an dud</i>	
on ne trouve pas grand-chose hein, à faire... Et alors je trouve que les gens	

di cə 'pe:jə 'mat a... ã'ze e un dife'rã:z æ:	
<i>'d int ket paeet mat. Ha... aze 'eus un différence heñ !</i>	
ne sont pas bien payés. Ah... là 'y a une différence hein !	

- Ya, met dre-mañ n'eo ket ken ker ar vuhez...

MLG	ja ja... a'ma mɛ'stra: ən 'a'ni' de ur ʒar'dræ: de 'bene'fiz ə'ʎe: mɛ 'dœ'hon	37
	<i>Ya, ya... amañ, mestra, an hani 'deus ur jardrin 'deus bénéfice ivez, met du-hont</i>	
	Oui, oui, ici quand même, celui qui a un jardin en tire bénéfice quand même, mais	

ə... bæ mə ˌbjane mɛ 'ra mə 'hrəʎ ə... mɛ mə 'gə'ʎe 'mɛ: ə...	
<i>euh... beñ 'm eus bihanaet rac'h ma zraoù euh... met me 'gave-me euh...</i>	
là -bas euh... ben j'ai diminué tout euh... mais je trouvais euh...	

pəno ən 'dyd ə zo 'pe'ə tə'hon ma kɔ'stɛ: a'ma ər 're' ˌjwæ:ɣ o de ˌæ'te're:	
<i>penaos an dud a zo paeet du-hont 'ma kostez amañ... Ar re yaouank o deus intérêt</i>	
que les gens sont payés là-bas par rapport à ici... Les jeunes ont intérêt à	

mɔ,nɛ tɔ'bi:r u... u 'ʃta:ʃ tɔ 'ze: kwa b ^o 're' ri: 'ja: nəzə ji 'ra: in 'dru: a 'ben	
<i>monet d'ober ur... ur stage du-se quoi. Bet'eus re 'ya neuze, gi 'za en-dro a-benn,</i>	
aller faire un... un stage là-bas quoi. Il y en a qui y vont, mais ils reviennent aussitôt,	

'gə'ʎan cə 'kɛ:r də'hon a bæ 'de ʃə 'libɛr'te: də 'zə tal ma zə a'ma:	
<i>'gavant ket kaer du-hont ah beñ 'd eus ket liberté du-se 'st-êl ma 'zo amañ !</i>	
ils ne se plaisent pas là-bas, ah ben là-bas 'y a pas de liberté comme ici !	

ər 'mir'çɛt prə'ma: ər 'mwɛ:'zi nə'lan cə 'cɛj sɔr'ti: 'tam də 'nu: ^a s	
<i>Ar merc'hed bremañ, ar maouezi n'hellant ket sorti tamm da noz,</i>	
Les filles maintenant, les femmes ne peuvent pas sortir du tout le soir,	

də ʃə 'cɛjn mo'ʎan də 'sɔr'ti: də 'zœ də 'nu: ^a s	
<i>'d eus ket moyand da sorti du-se da noz.</i>	
on ne peut plus sortir là-bas le soir	

- N'eo ket brav ar vuhez du-hont...

MLG	bã jæ a'ma ɥi 'nɛl 'wa ^h sər'ti: ur 'sɔrt mɛ... də'hon o:... də ʃə	38
	<i>Beñ ya, amañ c'hwi 'n hell c'hoazh sorti ur sort, met... du-hont oh... 'd eo ket</i>	
	Ben oui, ici tu peux encore sortir quand même, mais... là-bas oh... c'est pas	

pɔ'sip æ:... re: 'vwaju'et a ʃə'mɛn... a ʃəmɛn 'ras ʃi de 'cəmərə 're:	
<i>possipl heñ, re voyoued a gement... a gement race, gi 'deus kemeret re...</i>	
possible hein, trop de voyous de toutes... de toutes les races, ils ont pris trop...	

're: zə 'dejt a 'kõ'tiny'æjn ^ə 'ran də 'ɔ'net æ: n 'di'jəɥ pasə'ma: i wu	
<i>'re-se 'zo daet, ha koñtinuiñ a rant da zonet heñ... 'n deizioù paset-mañ e oa</i>	
ceux-là sont venus et ils continuent à venir hein... ces jours derniers il en est	

ɑ'riɥ or 'jə 'way æ... ã'fæ: 'reɥ ə vo ɔ'bwɪ te'ɛ a'ma:	
<i>arriv ur yoc'h c'hoazh heñ... enfin, raet e vo boued dezhe amañ...</i>	
arrivé plein encore hein... enfin on va les nourrir ici...	

BLG	re 'dy:	39
	<i>Re Du.</i>	
	Des Noirs.	

MLG	ã ?	40
	<i>Heñ ?</i>	
	Hein ?	

BLG	re 'dy hari'ɥa	41
	<i>Re du 'arriva...</i>	
	Des Noirs qui arrivent...	

MLG	o bæ: 'reɥ 'ral ə'ɥe: de cə 'ra ^h n 'tɔr gə re 'dy: æ: ən 'a'rap	42
	<i>Oh beñ re 'rall ivez. 'd eo ket 'n tort rac'h get 'r re Du heñ... an Arabes</i>	
	Oh ben d'autres aussi. Tout le tort n'est pas avec les Noirs hein... les Arabes	

ə zə g ^w ɔ'hũ: 'wax	
<i>a zo goashañ c'hoazh.</i>	
sont pires encore.	

- An Arabed a zo gwazh ?

MLG	a... jɛ: rə 'zə dɛn cə 'fɔɥ a lɔ'net o bæ re reɥ 'dy:	43
	<i>Ah... ya, 're-se 'd int ket forzh ha loened ! Oh bet'eus re Du</i>	
	Ah... oui, ceux-là sont pas bien différents des animaux ! Oh, 'y a des Noirs	

ə'ɥe: nəzə... o jɛ	
<i>ivez, neuze... oh ya...</i>	
Aussi, alors... oh oui...	

- Hag ur yoc'h Arabed ho peus gwelet pa oac'h du-se ?

MLG	ə 'pɑ: we cə 'kal nan we ce 'kal me pə'ti: ta pə'ti: ʋəzɛn ʃʋɛ'lœ' i	44
	<i>Euh pas, 'oa ket kalz, nann, 'oa ket kalz. Met petit-à-petit 'vezent gwelet é</i>	
	Euh non, 'y en avait pas beaucoup. Mais petit-à-petit on les voyait	
	'ha:'riʋ ur 'sɔrt æ sɛl... 'grwɛj ə 'pœ' 'haʃɛ,lɛm ə... ur 'jœ 'trəʋ sɔ 'sɔn	
	<i>arriv ur sort heñ, seul... gwraet eo bet HLM euh... ur yoc'h traoù sort -sen</i>	
	arriver quand même hein, chaque... on a fait des HLM euh... beaucoup de choses	
	ən anij e ʋɛ bu mo'jã: du 'lo:'zæ:jn a bæ 'ji 'ri: mɔ̃' 'vjø:... æ jæ	
	<i>an hani eo, 'vit bout moyand d'o lojiñ... ah beñ 'gi 'zæ mon vieux... ah ya...</i>	
	comme ça, pour pouvoir les loger... ah ben ils venaient mon vieux... ah oui...	

16 février 2001

- E-menn eh oc'h ganet ? N'oc'h ket-c'hwi a Vargeneg ?

MG	ə... 'nan 'gã'nə ^t ba zegli'ã:n... ba zegli'ã'n 'ja bar ɣko ɣuk'let cy zən	1
	<i>Euh... nann ganet ba Seglian... ba Seglian, ya, ba'r vro Pourled du-sen.</i>	
	Euh non, née à Séglien... à Séglien, oui, dans le pays <i>pourlet</i> là-bas.	

- E bourc'h Seglian e oa ?

MG	ə 'pa' ba... 'jεgə'mel ur... 'gε:κ a zə 'zys a tal 'põ' lo'zəw ã'zən a 'dɛã't	2
	<i>Euh pas, ba Gergomel, ur... gêr a zo just a-dal Pont-Lojoù aze, a-dreñv</i>	
	Euh non, à Guergomel, un... village juste en face de Pont-Logeo, là, derrière	

põ' lo'zəw 'zyst kwa 'ni wa tə'stəx təh 'vaεgə'nek... 'ɥi tə zegli'hã:m	
<i>Pont-Lojoù just quoi. Ni 'oa tostoc'h douzh Vargeneg... 'vit douzh Seglian.</i>	
Pont-Logeo, quoi. On était plus proche de Malguénac... que de Séglien	

a ja... tə'stəx	
<i>a ya, tostoc'h.</i>	
Oui, plus proche.	

- Ha c'hwi peus berped bevet aze ?

MG	a... ja bi'ta hwin di'mət ja nə'zə... 'zimeət ã'ə ar'lεɣy òn 'deɣ tə...	3
	<i>A... ya, beta 'oan dimezet ya, neuze... 'zimezet aze, àrlerc'h on daet da...</i>	
	A... oui, jusqu'à mon mariage... je me suis mariée là, ensuite je suis allée à...	

'bõ ^{lo} 'zəw də... zεɛ'həl ur 'gəmeɛs ma kaɛə'tɥi	
<i>Bont-Lojoù da... zerc'hel ur gomers ma karit-c'hwi...</i>	
Pont-Logeo pour... tenir un commerce si tu veux...	

- Pesort komers ?

MG	ə bæ... de'bid bwa'sõ: epi'sɛi: ə... a nə'zən ə... 'tut ə... ən ã'gɛ: ə...	4
	<i>A beñ débit de boissons, épicerie euh... ha neuze euh... tout euh an engrais euh...</i>	
	A ben, débit de boissons, épicerie euh... et puis euh... tout euh l'engrais euh...	

'na:ləɥ 'dwa:r ə... pɛə'dɥi dy 'səl stɛl vəze 'la'ɛə nə'zən kwa ã 'tud	
<i>An avaloù-douar euh... produits du sol 'st-êl veze lâret neuzen quoi heñ, tout</i>	
Les pommes de terre euh... produits du sol comme on disait quoi hein, toutes	

ən 'tʁəʊ 'sən	
<i>an traoù-sen.</i>	
ces choses-là.	

- Avaloù-douar...

MG	ə 'tut... 'tut ja... ə dam əʁ 'hõtabilit'e: ʋə'ze:... 'n im 'cə də gu'skɛt	5
	<i>Euh tout, tout, ya... oh, dame, ar c'hoñtabilit'e 'veze... n'aemp ket da gousket</i>	
	<i>Euh tout, tout, oui... oh dame, la comptabilité était... on n'allait pas se coucher</i>	

maʁ a 'ʋɛʏ ban 'no:z æ̃ kɛ mə 'dæ̃'n vəze 'ʒɛkmil'jõ: ə... ə ʋə'bɛʁ	
<i>meur a wezh ba'n noz heñ, kar ma den 'veze jermilhoñ euh... oc'h ober</i>	
souvent le soir hein... car mon mari était cheminot euh... il faisait	

'vagoŋja'dɔw ava'ləʊ 'dwa:ʁ 'pi ə... 'distriby'æ̃jn ʋagoŋja'dɔw ã'gʁɛ: a... baʁ	
<i>vagoniadoù avaloù-douar pe euh... distribuiñ vagoniadoù engrais ha... ba'r</i>	
des wagons de pommes de terre ou euh... il réceptionnait des wagons d'engrais et	

'ʁəmi'z nə'zən ʋə'ze ã'gʁɛ: a 'a'ʋləʊ 'dwa:ʁ ə ʋə'ze ʁ 'tæ̃jn im 'ɔ'cyp a n	
<i>remise, neuze 'veze engrais ha avaloù-douar a veze ret din 'em okup a 'n</i>	
dans la remise alors, de l'engrais, des pommes de terre et je devais m'occuper de	

dra'zə p ha'ʁiʋe 're: kɛ vwa'la:... dɔ'zən ə wɛ... ba 'ble:... 'pæ̃p a dɛʏ y'ʃɛn	
<i>dra-se p'arrive re... Kar voilà... 'n dra-sen a oa... ba blez... pemp ha daou-ugent,</i>	
ça quand il en arrivait... Car voilà... c'était... en... quarante-cinq,	

'ble we a'ʃi ɔ bʁə'zəl mɛ pʁizõ'nə'rjã'n we cə ba 'gɛ:ʁ 'wax...	
<i>blez 'oa achiv ar brezel, met prizonerion 'oa ket ba gêr c'hoazh...</i>	
l'année de la fin de la guerre, mais les prisonniers n'étaient pas encore rentrés...	

wæ 'cət mɛ... ə ʁɛ 'gox ə... bulɔ'mɛd ə... 'ʁɛt a'wax tɛ 'hase u 'bax	
<i>'oa ket-met... ar re gozh euh... boulomed euh... Ret a-walc'h dezhe c'haset o bazh</i>	
'y avait que... les vieux euh... bonshommes euh... qui marchaient avec une canne	

a ʋə'ze kasə 'maʁ a 'ʋɛx tə 'glaɦ ã'gʁɛ: 'ce tə 'glaʏ ãgʁɛ	
<i>ha veze kaset meur a wezh da glask engrais : «kit da glask engrais</i>	
et qu'on envoyait quelques fois chercher de l'engrais : « va chercher de l'engrais	

də 'bõ' lo'ʒɔw ur 'pæ̃p ə 'ʋɛ ^h za'hat a waʁ 'tæ̃jn li'jəs... bu 'kaʁgɔ ^t	
<i>da Bont-Lojoù », ur pemp pe c'hwec'h sac'had ha 'oa re din lies... bout karget</i>	
à Pont-Logeo », cinq ou six sacs d'engrais et je devais souvent... charger	

'zaha'dɔw mɛ wæ 'cət 'ʁɛ a... 'van 'sæ̃:k ki'lo' ʃtɛl a zə brə'man	
<i>sac'hadoù, met 'oa ket re a... vingt-cinq kilo 'st-êl a zo bremañ,</i>	
des sacs, mais c'était pas des sacs de... vingt-cinq kilos comme maintenant,	

nə'zə we ,sũ ə... 'kan ci'lo:	
<i>neuze 'oa cent euh... kant kilo !</i>	
<i>c'était des sacs de cent euh... cent kilos !</i>	

- Kant kilo !

MG	'kan ci'lo:... 'zaha'dōw skō'ri: zaha'dōw sy'pɛ:r zaha'dōw... tut...	6
	<i>Kant kilo... sac'hadoù scories, sac'hadoù super, sac'hadoù... tout...</i>	
	<i>Cent kilos... des sacs de scories, des sacs de super, des sacs... tout...</i>	

me ʃə 'tapə hã'ni: a 'jɛ... a jɛl 'dwar mə da'pɛ a 're ʃɔmə'hɛ:j ur 'ɥɛ ^h	
<i>'m eus ket tapet hani a gae... a Gael-douar, me 'dape ar re chomehe. Ur wezh, j'en ai jamais soulevé de... de terre, je prenais ceux qui restaient. Une fois,</i>	

mə 'zõ'f ° wa 'dejt i'nõn 'kuy ə... 'ma ta ɔ: 'pa 'pa 'pa 'pa mə 'mɛ ^h x	
<i>'m eus soñj, 'oa daet unan kozh euh... « Ma 'ta oh pas, pas, pas, pas, ma merc'h, je me souviens, il y avait un vieux euh... « oh là là, non, non, non, non, ma fille,</i>	

pa 'kə sən u la'hæjn ə mə 'la're mɛ 'lɔskə 'næjn i la'ka bar	
<i>pas, ar re-sen ho lazhay ! » euh, me 'lâre, « met 'laoskit c'hanin i lakaat ba'r non, ça va te tuer ! » euh, je lui ai répondu, « mais laissez-moi donc les mettre</i>	

'ha:ɛ... ʃɔ'mɛj cə pa'dɛ:r œr arn ə'jen ar mə 'hɛjn [rires]	
<i>c'harr... 'chomay ket pader eur àrn-ugent àr ma c'hein (...)! »</i>	
<i>dans la charrette... ils ne resteront pas vingt-quatre heures sur mon dos (...)! »</i>	

mɛ ən dʁɛ'zən ə 'wɛ... ari'ɥɛ 'ljɛ:z a 'wax pɛ'ɥi wɛ... 'pɛ:zɔnɛ'zũ' wɛ 'cə	
<i>Met an dra- sen a oa... 'arrive lies a-walc'h peogwir 'oa... prizonezion 'oa ket</i>	
<i>Mais ça, c'était... ça arrivait souvent parce que... les prisonniers n'étaient pas</i>	

ã'trɛ'ət kwa	
<i>antreet quoi...</i>	
<i>rentrés quoi...</i>	

- 'oa ket kalz a dud evit labourat neuze ?

MG	a 'nan we cə 'kalz a 'dyt we cə 'kalz a dyt 'nan	7
	<i>Ah nann, 'oa ket kalz a dud, 'oa ket kalz a dud, nann...</i>	
	<i>Ah non, 'y avait pas beaucoup de monde, 'y avait pas beaucoup de monde, non...</i>	

- Ur yoc'h tud, ur yoc'h boulomed a oa aet prizonerion ?

MG	a ɔ'ja mə 'zaid 'mɛm ə zə 'pət... məbili'zət mɛ ne cə 'bət mɛ	8
	<i>Ah, oh ya, ma zad memp a zo bet... mobilizet met n'eo ket bet met</i>	
	<i>Ah, oh oui, mon père lui-même a été... mobilisé, mais il ne l'a été</i>	

ur 'miʒak 'hãntər... 'gɔʃ ə... ə 'mɛːk nwe 'klɛqə ni 'kləm a'sət	
<i>ur mizad hanter, 'gaoz euh... ar maer 'noa klevet ni 'klemm a-set,</i>	
qu'un mois et demi parce que... le maire nous entendait assez nous plaindre,	
mə 'mam dwe 'kələ ʃqə'lət 'mwe cə 'pwaːk 'bleː a'lər œ... 'jõ koma'se	
<i>ma mamm 'doa kollet ar gweled, 'm oa ket pevar blez alors euh... eñ komañse</i>	
ma mère avait perdu la vue, je n'avais pas quatre ans alors euh... il commençait	
møn pan 'wɛd ur 'sɔrt mɛ... 'jõ zə pə 'mɔbili'zət ur 'sɔrt a nə'zən ə... bɛə'zɛl	
<i>mont ba'n oad ur sort met... eñ 'zo bet mobilizet ur sort. Ha neuzen ar... brezel</i>	
à se faire un peu vieux mais... il a été mobilisé quand même. Et alors la... guerre	
wa diskle'rjət... ən 'deːj cə'tã wa kɔ'masə n 'dɔrnə'rex ʃəd ə va'nøːz	
<i>'oa diskleriet... an deiz kentañ 'oa komañset 'n dornerezh, get ar vanneuse</i>	
a été déclarée... le jour où commençait le battage, avec la vanneuse	
a n ˌtrəq... a 'we rə kawi 'ɛː də gas 'grãː ⁿ a 'hõ pə 'mɛ bə'pət 'kɔ'stoː də	
<i>ha 'n traoù... Ha 'oa ret kaout re da gas greun, ha 'on bet berpet costaud da</i>	
et tout... Et il fallait des gens pour porter le grain, et j'ai toujours été costaud	
ʋə'lət... a'le ʋi ka'sɛj zahadɔw 'gɛũ də ʒə'leːr ag u i'nõ 'ɛl	
<i>welet... ale, « c'hwi 'gasay sac'hadoù greun d'ar sulier ! » Hag unan 'rall,</i>	
d'allure... allez, « tu porteras les sacs de grain au grenier ! » Et une autre,	
ur ɣama'kadəs 'tæjn u ^a ur 'sɔrt a bæ ð'zə hɔm 'pət kwazi'mã la'hət kwa...	
<i>ur gamaradez din, 'oa ur sort, ah beñ aze 'omp bet kazimant lazhet quoi...</i>	
une copine à moi, c'était pareil, ah ben on s'y est pratiquement tuées quoi...	
ke ba... 'mar a ʒə'leːk wa 'eːs ˌmɔnət mɛ ba mar a i'nõn we cə	
<i>Kar ba... meur a sulier 'oa aes monet, met ba meur a unan 'oa ket</i>	
Car... dans beaucoup de greniers c'était facile, mais dans beaucoup c'était pas	
'eːz ə'ʋə də gə'mã's ga'sɛ mi cəme 'hanter zaha'dɔw mɛ ^w ˌɔm a'ri	
<i>aes ivez ! Da gomañs, 'gase-me ket-met hanter sac'hadoù met 'oamp arriv</i>	
facile non plus ! Au début, je ne portais que des demi-sacs, mais on en est arrivées	
də 'gas... wɔ r tum 'lɔskə r 'zax tə 'gɛr'gæjn	
<i>da gas... 'oa ret deomp laosk ar sac'h da gargiñ...</i>	
à porter... il fallait remplir le sac...	

- Re ziaes e oa al labour...

MG	ja a bæ... mə 'sa' nwa pə 'tʁi de' pɛʁmi'sjo'n wa ha'ri: a wə	9
	<i>Ya ah beñ... ma zad 'noa bet tri deiz permission... 'oa arriv ha 'oa</i>	
	Oui, ah ben... mon père avait eu trois jours de permission... Il est arrivé et il était	

ba 'park a 'dɔʃt ə 'lyr mən 'hwen i labu'rat... a 'jō de kɔmã'sə gwe'lo:	
<i>ba'r park a dost ar leur 'menn 'oan é labourat... Ha eñ deus komañset gouelo...</i>	
dans le champ près de l'aire où je travaillais... Et il a commencé à pleurer...	

ke ʧō ə la're de'ʃta ma 'ho wax 'kɛj 'tʁi 'de' 'dæjn... 'mɔn tə in'te'ræjn	
<i>kar eñ a lâre : « daoustoc'h ma 'vo c'hoazh raet tri deiz din... mont da interriñ</i>	
parce qu'il se disait : « est-ce que j'aurai encore trois jours... pour aller enterrer	

mə 'mɛʁx ? ke 'zahɛj cən 'to'l ani'hi:... a'gɔʃ tə də sə brə'ma	
<i>ma merc'h ? Kar 'zalc'hay ket 'n taol anezhi... » A-gaoz d'an dra-se bremañ</i>	
ma fille ? Parce qu'elle ne tiendra pas le coup... » C'est à cause de ça que maintenant	

'ræ cə 'me un dɔr'na tɔ 'cən ə... nəzə ma r 'tæjn ka'vut u... 'fam də	
<i>'rain ket-me un dornad deoc'h ken euh... neuze 'ma ret din kaout ur... femme de</i>	
je ne peux plus aider euh... alors il me faut avoir une... femme de	

me'naʒ pət i [inaudible]	
ménage bet é (...).	
ménage (...).	

- Ha peus ket-c'hwi breudeur ha c'hoarezed ?

MG	ə... mə 'hwe:r... a zɔ a'ma a... ur 'brø'r mwe' ə'ʧə... a zɔ mar ə...	10
	<i>Euh... ma c'hoar... a zo amañ ha... ur breur 'm oa ivez... a zo marv euh...</i>	
	Euh... ma sœur... qui est ici et... j'avais aussi un frère... qui est mort euh...	

ja'wāk kwa i'neɣ we 'dejt ə... 'kleɣ cət... i'ne we 'kast ən 'alʒe'ʁi:	
<i>yaouank quoi, hennezh 'oa daet euh... klevet ket... hennezh 'oa kaset d'an Aljeri,</i>	
jeune quoi, il était devenu euh... il n'entendait plus... il avait été envoyé en Algérie	

a zɔ deʒ 'klā aʒ ən alʒe'ʁi a nə 'marɣət a'lex kwa...	
<i>a zo daet klañv ag an Aljeri ha 'n eus marvet àrlerc'h quoi...</i>	
et il est rentré malade d'Algérie et il est mort ensuite quoi...	

- Pesort kleñved en doa tapet ?

MG	bæ jə dəwe 'pət ə... pə'te ʧəʒe get an dʁa'zə ? 'paly'dism a... 'bō bæ ə...	11
	<i>Beñ eñ doa bet eu... petra 'veze gwraet a'n dra-se ? Paludism ha... bon ben euh...</i>	
	Ben il a eu euh... comment ça s'appelle ? Le paludisme et... bon ben euh...	

çə zə ˌmarɥ bæ dən ˈwɛd ˈhɥɛfi vle a dɔɥ yˈjɛn	
<i>Eñ 'zo marv beñ d'an oad c'hwec'h vlez ha daou-ugent.</i>	
Il est mort ben à l'âge de quarante-six ans.	

- A, ya, oa ket kozh...

MG	nñn we cə ˈkox nan	12
	<i>Nann, 'oa ket kozh, nann...</i>	
	Non, il n'était pas vieux, non...	

- Ha c'hwi neuzen c'hwi zo c'hoar Mari...

LLB	mə zo ˈgɑːnət ba ʒɛrgoˈmɛl əˈɥɔ... ˈʃtɛl mə ˈgweːr əˈɥɔː ma məz ˈbeˈɥɔt ə...	13
	<i>Me 'zo ganet ba Gergomel ivez... 'st-êl ma c'hoar ivez. Me 'm eus bevet euh...</i>	
	Je suis née à Guergomel aussi... comme ma sœur aussi. J'y ai vécu euh...	

tri ˈbleː a tri ˈɥijɛn ba eˈno kɛ məz ˈdɛˈhɛt arˈlɛrɥ mə ˈzɥt a mə zo ˈdɛjt nəˈzɔn	
<i>tri blez ha tri-ugent ba eno, kar 'm eus dalc'het àrlerc'h ma zud ha me 'zo daet</i>	
soixante-trois ans, car j'ai repris la ferme après mes parents et je suis venue	

ə də ˈvargənɛk ama nəˈzɔn ə... baz ən ˌaʃyˈman əˈɥɔ kwa... ɑ̃ˈrɔˈtrɛt	
<i>neuzen euh da Vargeneg amañ neuzen euh... 'bas an achimant ivez quoi... en retraite.</i>	
alors à Malguénac ici alors euh... pour passer la fin aussi quoi... en retraite.	

- Ha 'd eus ket gwerso oc'h-c'hwi amañ neuze ?

LLB	a bɛː ə... ʒə n tɑːˈpɛt katrɔvɛˈsɛt... hɔ̃n ˈdɛj ba haˈma	14
	<i>Ah beñ... get 'n tempête quatre-vingt-sept... 'on daet ba amañ.</i>	
	Ah ben... pour la tempête de quatre-vingt-sept... je suis venue ici.	

MG	ʒə n ˈaːɥəl ˈman ˈdɛjt	15
	<i>Get 'n avel emant daet !</i>	
	C'est le vent qui les a apportés !	

LLB	mwe pə ˌmiˈzɛr i tɔˈnɛt ˈtɛː... ˈtɛːr vwaˈjaːʒ əm bwæ ɑ̃sijə ɡɔˌbɛr ˈdɔn ʒə mə	16
	<i>'m boa bet mizer é tonet 'ta... teir voyage am boa añseet gober, dont get ma</i>	
	J'ai eu du mal a venir tiens... j'ai essayé de faire trois voyages, pour venir avec ma	

vɛˈsɛl bar haˈtrɛˈl a bəˈpə kaˈɥɛn u... ur ˈʃtuf pəˈnɛk a n ˈhɛmˈpraːsə	
<i>vaisselle ba'r c'hatre-L, ha berpet 'kaven ur... ur stouf bennak à an hent-bras-se,</i>	
vaisselle, dans la 4-L et à chaque fois je trouvais un... la route était barrée,	

ɥəzɛ ˈtæjn ɡɔbə dəmiˈtuːr [interférences]	
<i>'veze ret din gober demi-tour (...)</i>	
je devais faire demi-tour (...)	

- Deiz an avel vras-se ?

LLB	bæ ja sən ən 'hěj na'ni də... də gərwi 'keherve' a'ma kwa mæ 'ja...	17
	<i>Beñ ya, sen, an hent, 'n hani da... da gaout Kerherve amañ quoi, met ya...</i>	
	Ben oui, là, la route, celle de... vers Kerhervé ici quoi, mais oui...	

ã'zø bæ i 'køhe 'bofadōw 'trōw dōn 'try'z an 'hemp'ra:sən lōm cə 'pa'sæjn...	
<i>Aze beñ e kouezhe bochadoù traoù douzh 'n treuz àr an hent-bras-sen, 'llem'p ket pasiñ...</i>	
Là, ben il tombait plein de choses en travers de la route, on ne pouvait pas passer...	

'tær 'jʉe hō pe 'wej tər 'gɛ:r... jə mə 'hara 'traw a mə 'dɛ'jn a'sən [rires]	
<i>Teir gwez'h 'on bet aet d'ar gêr... get ma c'harrad traoù, ha ma den êl-sen (...)</i>	
Je suis rentrée trois fois... avec ma voiture pleine, et mon mari comme ça (...)	

mwe gwej ur 'fars cə'næjn ə 'gō'prə'ne wa e cə 'cən... 'cən diha'rak	
<i>'m boa gwraet ur fars genin, ne gomperne c'hoazh 'hae ket ken... ken dihar'rak-</i>	
[croyait que] je lui faisais une farce, il ne comprenait pas que tout était... aussi	

sən ən 'traw me mə 'la'ε' mε ə 'nōh cə 'bə ba 'margeneg a'cən pe sə	
<i>sen an traoù, met me 'lâre met oh... « n'oc'h ket bet ba Margeneg alkent, 'peus ket</i>	
chamboulé, mais je disais mais oh... « tu n'es quand même pas allée à Malguénac,	

bə 'amzer bu 'wejt mε mə 'læe 'nan mε ne sə 'mwajũ' 'mōn tə nep 'ty ə'bət	
<i>bet amzer bout aet », met me 'lâre « nann, met n'eus ket moyand mont da nep tu ebet,</i>	
tu n'as pas eu le temps », mais je disais « non, mais on ne peut aller nulle part,	

ne sə 'mwajũ ə ja mε nwa cə 'hwān də 'gre:'dut ə mε mə 'lε'e 'pə'jʉi	
<i>n'eus ket moyand ! » Oh ya, met 'noa ket c'hoant da gredout, oh, me 'lâre « peogwir</i>	
on ne peut pas ! » Oh oui, mais il ne voulait pas me croire, oh, je lui disais « puisque	

pə'sy u 'trak'tær 'cε tə ʉə'lət 'ʉə ba 'mən ma 'stʉ'ət [rires] ən trəʉ...	
<i>'peus-hu ho trakteur, kit da welet ivez ba 'menn 'ma stoufet (...) an traoù... »</i>	
tu as un tracteur, va voir aussi, où c'est encombré (...) »	

a ma 'wejt a mε... a mε nōwe cə 'grwej 'jʉel ʉe'dæjn 'ʉe' 'lε cə 'paz ə'ʉə:	
<i>Ha 'ma aet ha met... ha met 'noa ket gwraet gwell 'vidin ivez, 'lle ket pas ivez !</i>	
Et il y est allé mais... il n'a pas fait mieux que moi non plus, il pouvait pas passer non	

'wε r təm bu kər'tej in an'der a'ʉid ə... 'kas un 'trōw	
<i>'oa ret deomp bout gortozet en enderv evit euh... kas hon traoù.</i>	
plus ! Il a fallu attendre l'après-midi pour euh... apporter nos affaires.	

- Met an avel a oa d'an noz e oa ?

MG	də 'no:z u dwe kwe'hət me... dəwe cə ɸəd 'amzər də zi-'ble'æjn ag	18
	<i>Da noz o doa kouezhet met... devoa ket bet amzer da zibleiñ ag</i>	
	C'était tombé pendant la nuit mais... ils n'avaient pas eu le temps de déblayer sur	

ən 'tə:l 'wax kwa	
<i>an taol c'hoazh quoi...</i>	
le coup encore, quoi...	

LLB	dam 'nan a de'za ən 'tã'pet 'sə we:... wa 'pasət ə tə... tre ə 'kæ'z ag	19
	<i>Dame nann, ha dija an tempête-se 'oa... 'oa paset euh da... etre ar quinze hag</i>	
	Dame non, et déjà, cette tempête était... s'est passée euh... entre le quinze et le	

ər 'sɛ:s kwa ja ja a zə n 'dɛj cə'ma nə'zə də 'hwo'zɛk ɛ ve 'la'rə	
<i>ar seize quoi, ya, ya, aze, 'n daet tu-mañ neuze, d'ar c'hwezek e vez lâret</i>	
seize quoi, oui, oui, c'est là que je suis venue ici alors, c'hwezek qu'on dit	

ba brə'ton... ja ja	
<i>ba breton... ya, ya...</i>	
en breton... oui, oui...	

- Hag eh oc'h berped amañ...

LLB	ja nə'zə ð bar 'ry: ən 'li's ban 'ja:z dʒy'zən... ə nymero 'dø: ja ja	20
	<i>Ya, neuze, 'on barzh ru an iliz, ba'n diaz du-sen... an numéro deux, ya, ya...</i>	
	Oui, alors je suis dans la rue de l'église, en bas là-bas... le numéro deux oui, oui...	

- Ha c'hwi 'n em blija e Margeneg ?

LLB	mɛ 'ja im bli'za... pə... a 'nwah mwa 'mɛjn ɔ'paras tən pa'skə...	21
	<i>Met ya, 'em blija... pa... ha newazh me 'oa-me añbaraset 'tont parce que...</i>	
	Mais oui, je me plaît... quand... et pourtant ça me tracassait de venir parce que...	

'tri 'ble' a tri y'jen ba ur mɛm 'leɸ e bæ... nwa 'gwejt un 'kamara,dəw	
<i>tri blez ha tri-ugent ba ur mɛmp lec'h et ben... 'n oa gwraet hon kamaradoù,</i>	
soixante-trois ans au même endroit et en... on avait tous nos amis,	

un trəw ba də 'hɔ'ste,ə sə 'ɸə kwa mɛ... ən 'dra: məs 'ka'ɸət p'hɛn 'a'ri	
<i>hon traoù ba d'ar c'hostez-se ivez quoi met... un dra 'm eus kavet p'oan arriv</i>	
et tout par là-bas aussi quoi mais... j'ai retrouvé quelque chose quand je suis arrivée	

ba ha'ma pə'ɸjir... dʒy'zən wɛ ur vwa'zi'n ə vəze grɛ 'frãsin 'strat an'hi	
<i>ba amañ peogwir... du-sen 'oa ur voisine a veze graet Francine Strat anezhi,</i>	
ici parce que... là-bas j'avais une voisine qui s'appelait Francine le Strat,	

a pwen 'a:ri ba 'h'a'ma nə'zə... wæ ur 'fr̥sɪn 'strat ɥe 'wax... de ʃə	
<i>ha p' oan arriv ba amañ neuze... 'oa ur Francine Strad ivez c'hoazh ! 'deus ket</i>	
et quand je suis arrivée ici alors... il y avait une Francine Le Strat aussi ! Elle	

met 'iljə tɔm cəme ur 'sɔrt we 'cə ə me'mes me... digwi'ət a'sə...	
<i>met heuliet deomp ket-met ur sort, 'oa ket ar memes met... degouezhet êl-se.</i>	
nous a pas suivis quand même, c'était pas la même mais... ça tombait comme ça.	

- Peus ket keuz ebet ag ho tachenn ?

LLB	a 'na... brə'man ər 'pi pə ʃɔ'mə cy'zə brə'man bæ... nəʃə 'cæ̃n	
	<i>Ah nann... bremañ 'r pezh ['zo] bet chomet tu-se bremañ beñ... n'eus ket ken</i>	22
	Ah non... maintenant, ce qu'il reste là-bas maintenant ben... il n'y a plus que	

cəme 'lõ'nəd ən dro: ə dən 'ti bæ 'hẽ'no' brə'man... a 'deʒa ən 'ti nəgzi'ta	
<i>ket-met loened en-dro euh... d'an ti ba eno bremañ... Ha dija an ti n'egzista</i>	
des animaux autour euh... de la maison maintenant... Et déjà la maison n'existe	

cə 'cɛ̃jn... na kə ən 'hani nəwa... nəwe 'cəmərə ba mə 'lefi i'ne dwe	
<i>ket ken... na get 'n hani noa... noa kemeret ba ma lec'h, hennezh 'doa</i>	
plus... car celui qui... qui a pris ma succession, il avait	

un 'ti ə we 'kuhɔx kwa ur ʃɔ'mjɛ:r ə 'we:... me... ɥõ... 'hanijow	
<i>un ti a oa koshoc'h quoi, ur chaumière a oa... met... eñ... haniou,</i>	
une maison qui était plus ancienne quoi, une chaumière... mais... des trucs,	

ə 'huvertɥ'rjow a'rõ'di' ə 'we kwa a jō də 'fõdə n trɔw 'sœ a jō de	
<i>euh, ouverturioù arrondi a oa quoi, ha eñ 'deus fondet 'n traoù-se ha eñ 'deus</i>	
euh, 'y avait des ouvertures arrondies, et il a démonté ça et il a	

gɛ un 'ti 'rɛl a nəes 'ka'ɥə 'vejn nəzə 'dɔbə n ə'rɛl kwa... ja ja	
<i>gwraet un ti 'rall ha neus kavet 'r vein neuze, d'ober an arall quoi... ya, ya.</i>	
fait une autre maison, il a utilisé les pierres pour en faire une autre quoi... oui, oui.	

- Ha kemeret en deus ar vein evel-se...

LLB	ja ja ãfæ 'peh we 'ma:t kwa 'pe' we 'ma:t ɛ'sœ nə'zə nə ʃə ʃɔ'mə 'cɛ̃jn	
	<i>Ya, ya, enfin pezh 'oa mat quoi, pezh 'oa mat êl-se, neuze n'eus ket chomet ken</i>	23
	Oui, oui, enfin ce qui était bon quoi, ce qui était bon, alors il ne reste plus	

cəme... ər 'pɔrʃəri: ba ɣen ə we a'rhɔ:k kwa un tami 'pɔrʃəri ãfæ	
<i>ket-met... ar porcherie ba a oa a-raok, quoi, un tammig porcherie, enfin,</i>	
que... la porcherie avant, quoi, une petite porcherie, enfin,	

n 'de zə wa ur 'bati'man əm bwa arũ'zət kwa a nə'zə un 'ũ'gar' e'tab bæ 'n dra-se 'oa ur batimant am boa arañjet quoi. Ha neuze un hangar étable ben, c'était un bâtiment qu'on avait arrangé quoi. Et alors une étable ben,	
i'neh zə 'dyzə 'wax... ja ja me 'ko'le'jəw ə zo 'bax... ər 'lan [rires] hennezh 'zo du-se c'hoazh... ya, ya, met koleioù a zo 'barzh... ar lann (...) celle-là est encore là... oui, oui, mais il y a des taureaux dedans... la lande (...)	
dam ja... a brə'ma wæjn 'fərɥ ābara'sə jə'te 'qə kwa ə... ən 'trəw 'jər'fia dame ya... Ha bremañ 'vint forzh añbaraset gete ivez quoi euh... an traoù 'gerzha dame oui... Et maintenant ils vont en être bien embarrassés aussi quoi... ça ne marche	
cə brə'ma æ jər 'vaʃ 'fəl sœ:... a nə'wafi ə... jε... çœ zə 'tyt 'kura'zy:s ket bremañ heñ, get 'r vache folle-se... ha newazh euh... hē 'zo tud kourajus, pas hein, avec la vache folle... et pourtant euh... ce sont des gens très courageux,	
o ja a... trε 'kura'zə: oh ya ha... très courageux... oh oui...	

- Met 'd eus ket bet kavet vache folle ebet ba o zachenn aze ?

MG	o 'nan na ʃə... ne ʃət 'kaʊəd ə... 'vaʃ 'fəl əbəd ã'zən Oh nann, n'eus ket... n'eus ket kavet euh... vache folle ebet azen... Oh non, il n'y a pas... aucune vache folle n'a été trouvée là-bas...	24
LLB	o 'nan pa ʃə 'bita brəma 'wax 'nan... mε... ni 'bwe pə... ba 'rho:k wε Oh nann, pas-ket beta bremañ c'hoazh... met... ni 'boa bet... ba raok 'oa Oh non, pas jusqu'à maintenant... mais... on a eu... avant il y a eu	25
	pə 'bryse'lo:z ja... bæ ,dezə wa ã 'swasan 'se:z ja... bryse'lo:z... bet bruxellose. Ya... beñ 'n dra-se 'oa en soixante-seize. Ya... bruxellose... la bruxellose. Oui... ben ça, c'était en soixante-seize. Oui... la bruxellose...	
	ni 'bwe cə 'ni nə 'bryse'lo:z ke ni wε ni 'rəti,rət un ta,mec a 'drū: mε ən 'dow Ni 'boa ket-ni ar bruxellose, kar ni 'oa-ni retiret un tammig a-dreñv, met an daou On n'avait pas eu la bruxellose, car on était un peu retirés, mais les deux	
	rəl ən 'we:... sũ'sət a bæ... wε r 'tum bu p 'debarasəd 'qə a'gəʃt ə 'rall a noa... sañset ah beñ... 'oa ret deomp bout debaraset ivez, a-gaoz d'ar autres avaient eu... normalement ben... on devait nous enlever nos bêtes aussi, à cause	
	re 'rəl ma o dwe pə 'prẽ'nət ə 're rəl a'lɛx... kə jε ə ba'se' a'lery re 'rall, ma o doa bet prenet ar re 'rall àrlerc'h... 'kaoz hē a base àrlerc'h des autres, si on nous les avaient achetées ensuite... parce qu'elles passaient les	

naj jə'le: ba 'n ɛ'n'təw... ɔ i 'hariqe 'bam'de də 'ʃipɔ'ta:l	
<i>an eil egile ba 'n hentoù... Oh... e arrive bamdez da chipotal :</i>	
unes après les autres sur les routes... Oh... ils arrivaient tous les jours pour chipoter :	

ma 'harqeɟ jə ɾe' ar'lery ɟeɟi 'rɛspɔ'sa:p... un a'man... .	
« <i>ma arrivay get re àrlerc'h, 'vehec'h responsabl... », hon amann...</i>	
« si d'autres sont contaminés ensuite, vous seriez responsables... » notre beurre...	

ɟeɟi... 'riqi'nət ɔ... ala'fin mə la'rɛ də mə 'de:n... ma de 'rət bu 'riqi'nət	
« <i>'vehec'h rivinet », oh... à la fin 'm eus lâret da ma den... « ma d-eo ret bout rivinet,</i>	
« vous seriez ruinés », oh, à la fin j'ai dit à mon mari... « s'il faut être ruinés,	

ma ɔ 'kuɟ gɔbər a'ben bæ ja hwɔn 'pɔd ɔ ã'l'vət nəzə 'tut mɛ...	
<i>'ma ket koust gober a-benn », beñ ya... 'oant bet euh, añlevet neuze tout, met...</i>	
autant que ce soit tout-de-suite », ben oui... elles ont toutes été enlevées alors mais...	



MG	ən 'to:l... 'pwen ba... 'vuɟ'twɛ:ɛ... mwes 'cɛr'gwet dwe la'r 'tæjn ɛ tə 'di	26
	<i>Un taol, p'oan ba... Voustouer... maouez Kergoed 'doa lâret din « kit da di</i>	
	Une fois, quand j'étais au... Moustoir... la femme Cargoët m'avait dit « va chez	

ə... pɛ're:s də 'glafɛ ən di'bobɪ'jɔw	
<i>euh... Perez, da glask an dibobilhoù. »</i>	
euh... Pésesse pour chercher le dibobilhoù. »	

- An dibobilhoù ?

MG	'jæ... ɟi wi'a pətra 'œ ?	27
	<i>Ya... C'hwi 'ouia petra eo?</i>	
	Oui... tu sais ce que c'est ?	

- Pas...

MG	ə'ɥœ bæ vɛx 'cən ãbɑrɑ'səd el'dæjn œ'ɥysə'mã nwa 'la'rə 'tæjn ə'ɥi'...	28
	<i>Ivez, beñ 'vehec'h ken añbaraset êldin... Euruzamant 'noa lâret din evit...</i>	
	Non plus, ben tu aurais été aussi embarrassé que moi... Heureusement, elle m'avait dit	

dɔbər pə'tra 'wɛ: ə ɥwɛ ɟi gɔ'bər 'krã'pɥɛx ɟi la'kat ba ɟɔn ə...	
<i>d'ober petra 'oa... E oa 'vit gober krapouezh, 'vit lakaat ba dan ar...</i>	
à quoi... ça servait... C'était pour faire des crêpes, pour mettre sous la...	

<p>ˈbweˈlɔ̃n a... ˈʋid ə ɛn ɛj bæ mə ˈlaːrɛ ˈũkwahæjn ˈcət kɛ mə ˈzahej də <i>baelon ha... 'vit o... en hent beñ me 'lâre « 'ankouein ket, kar me 'zalc'hay da poêle et... pour les... en route ben je me disais « j'oublierai pas car je répéterai...</i></p>	
<p>laˈret... dibɔbɛˈjɔw i ˈtɛj vɔˈtɛj ˈklah ən ˈdro ə ˈlɔ̃zəˈkɪz ʋi aˈki <i>lâret... dibobilhoù. » E taen, 'oa [ret] din klask an dro, ar lojeriz 'vit arriv dibobilhoù. » J'arrivais, il fallait que je fasse le tour de la maison, pour arriver</i></p>	
<p>ba ˈti peˈrɛs... bæ je mɛ zɛˈkom peˈkɛs ə ˈdimeˈœd ə ˈwi mɛ wɛ cə ˈpasəd ə... <i>ba ti Perez... beñ ja, met Jerom Perez euh, dimezet e oa, met 'oa ket paset euh... chez Péresse... ben oui, mais Jérôme Péresse euh, il était fiancé, mais le mariage</i></p>	
<p>ˈn œrət ˈwah a... ˈzɛkom peˈkɛs wa i... a ˈma tɔ̃ ˈbu ˌdej t <i>'n eured c'hoazh ha... Jerom Perez 'oa é... « ha, 'ma ret deoc'h bout daet n'était pas encore passé et... Jérôme Péresse était... « ha, tu dois être venue</i></p>	
<p>in ˈklañ a... kœn cə fəˈnaːb əˈwax a mwa kɔ̃maˈsəd ə... <i>d'en klask ha... » 'rahen ket fonnabl a-walc'h... ha 'm boa komañset euh... le chercher et... » j'allais pas faire vite... et j'ai commencé euh...</i></p>	
<p>mɛ ˌmɛ lɔ̃ˈkəd ən dibɔbijɔw ˈsən ɑ̃ˈdro... farˈsaːl də ən əˈrɛl... <i>'m eus-me lonket an dibobilhoù-sen, àr-un-dro farsal douzh an arall... j'ai avalé ce dibobilhoù, occupée que j'étais à plaisanter avec l'autre...</i></p>	
<p>ˈpwen aˈri ba ˈti peˈrɛs... bə də də ˈglah pəˈtɛ ən ˈdeɣ brəˈma ? <i>P'oañ arriv ba ti Perez... « Bet daet da glask petra 'on daet bremañ ? » Quand je suis arrivée chez les Péresse... « Qu'est-ce que je suis venue chercher ? »</i></p>	
<p>a... ˌmwɛs ˈpɛrɛz læ ˈdæj ə pəˈtɛ fote ˈdɔ̃h maˈriː ə... <i>Ha... maouez Perez 'lâre din euh : « petra 'faot deoc'h Mari euh... Et... la femme Péresse me disait euh : « qu'est-ce qu'il te faut, Marie euh...</i></p>	
<p>mə ˈʃə u cəˈlɔd ʋerˈsoː ə... pəˈtrɛ ə... a [inaudible] ˈdeɣ ˈən tə ˈglah... <i>'m eus ket ho kwelet 'werso euh... petra euh... ha (...) – Daet on da glask... je t'ai pas vue depuis longtemps euh... qu'est-ce euh... (...) – Je suis venue chercher</i></p>	
<p>ə... ən ˈtɔ̃w ə ve laˈkejt... ba ˈdɔ̃n ə ˈbweˈlɔ̃n ʋi ɣɔbər kɔ̃mˈpweɣ <i>euh... an traoù a vez lakaet... ba dan ar baelon 'vit gober krapouezh. euh... les choses qu'on met... sous la poêle pour faire les crêpes.</i></p>	
<p>ˈa... ən diˈbɔbiˈjɔw saˈje... ˈmə ˈʃə num drɔ̃ˈpət [rires] <i>– Ha !... an dibobilhoù ! » Ça y est... 'm eus ket 'n em drompet... (...) – Ha !... le dibobilhoù ! Ça y est, je me suis pas trompée... (...)</i></p>	

- Penaos a lârit-c'hwi ?

MG	ni 'la'ra 'ni ən 'dʷeli'jəl	29
	<i>Ni 'lâra-ni an duligell.</i>	
	Nous, on dit le <i>duligell</i> .	

- An duligell ?

MG	ən 'dyli'jəl	30
	<i>An duligell.</i>	
	<i>Le duligell.</i>	

- Un dra a vez lakaet ba...

MG	ja ja... a ve la'kej bæ 'plakow ba 'dã'n ə... ə 'bwɛ'lõn ɥi gøbər kʷã'pʷɛx	31
	<i>Ya, ya... a vez lakaet beñ plakoù ba dan ar... ar baelon, 'vit gober krampouezh.</i>	
	Oui, oui... on met des plaques sous la... la poêle, pour faire les crêpes.	

- Ar plak ?

MG	ər 'plak 'sə ve la'ke ban 'dã: ba 'dõn ə...	32
	<i>Ar plak-se 'vez lakaet ba'n dan, ba'n don ar...</i>	
	Cette plaque se met en-dessous, sous la...	

- Ba'n tan ?

MG	'ja... ɥe 'lakɛd a n 'tãn ag ə 'bwɛ'lõn ar 'læjn... ɥi ma 'lɔske ɥə r	33
	<i>Ya... 'vez lakaet àr an tan hag ar baelon àr lein... 'vit ma loskehe ket 'r</i>	
	Oui... on la met sur le feu et la poêle par-dessus... pour éviter de brûler les	

'hʷã'pʷɛx... a a'ma jɛ ə la'ra ə 'dibɔbil'jəw... ən dibo'bi:r kwa... a i'nõ:n	
<i>c'hrampouezh... Ha amañ hê 'lâra an dibobilhoù... an dibober quoi... a unan,</i>	
<i>crêpes... Et ici, ils disent le dibobilhoù... le dibober, quoi, de quelqu'un,</i>	

a 'ni ə dy'li'jəl a'lər a'gɔʃ n dɛ'zə 'p uin a'ri ba ti pe'rɛs wi'en cə 'cɛn	
<i>ha ni an duligell, alors a-gaoz d'an dra-se p'oan arriv ba ti Perez, 'ouien ket ken</i>	
<i>et nous le duligell, alors à cause de ça, en arrivant chez les Péresse, je savais plus</i>	

'glah p'tra win 'wejt py'jir nagøn pa'trõ dwe 'kõprenə...	
<i>'glask petra 'oan aet peogwir nag an... patron 'doa komprene...</i>	
<i>ce que j'étais venue chercher puisque le... patron m'avait comp...</i>	

'kõtra'rjød a'næjn kwa	
<i>koñtrariet ac'hanin quoi.</i>	
<i>contrariée quoi...</i>	

- Bet eus gerioù hag a chañj henn-se, met an dud en em gomperna ur sort ?

MG	a... a'ja pə 'zo... ur 'bratik 'e'tredum alə'sə ni 'hariqa də nəm	34
	Ah... ah ya, pa 'zo... ur bratik etredomp henn-se, ni 'arriva da 'n em	
	Ah... ah oui, quand il y a... une pratique entre nous comme ça, on arrive à se	

gō'prən mɛ... nə 'cət ər mɛm 'pronō'sja'sjɔn kwa ja ja bæ ba zegli'hān	
<i>gompren met... n'eo ket ar mamp prononciation, quoi, ya, ya. Beñ ba Seglian</i>	
comprendre mais... c'est pas la même prononciation, quoi, oui, oui. Ben à Séglien	

ma 'ja: 'jo: ə... ba ^h 'ma ma 'je: bɔ ^o a də 'cəd ə... brə'ma mə	
'ma « ya, geo euh... » ba amañ 'ma « ye, beo » ha 'd eo ket euh... Bremañ 'm eus	
c'est « ya, geo, euh... », ici c'est « ye, beo » et c'est pas euh... Maintenant j'ai	

dɛ'skət jə'tɛ əɣɛ sã 'dut mɛ... wɛ 'cəd ə mɛməs 'trɔw tam	
<i>desket gete ivez sans doute, met... 'oa ket ar memes traoù, tamm...</i>	
appris à leur contact aussi sans doute, mais... c'était pas la même chose, du tout...	

- Ne lârit ket-c'hwi gerioù a Vargeneg ? Pa vezit-c'hwi é komz doc'h tud a Vargeneg ?

MG	a o... brə'ma mə har'qa də go'za:l ə... də 'gō's stɛl'tɛ... də 'go'za:l ɣɛ	35
	Ah oh, bremañ me 'arriva da gaozal euh... da gomz 'st-êlde... « da gaozal » 'vez	
	Ah oh, maintenant j'arrive à parler euh... à parler comme eux... à Séglien on dit	

la'kət ba... zegli'hā:n brə'ma mə 'harqa də... də 'gō's stɛl'tɛ... jɛ jɛ	
<i>lâret ba... Seglian. Bremañ me 'arriva da... da gomz 'st-êlde... ya, ya,</i>	
« da gaozal ». Maintenant j'arrive à... à parler comme eux... oui, oui,	

bæ 'hun... 'dɒɥ vɛ so a daw y'jɛn ba margə'nɛk kwa [rires] kɔz məs	
<i>beñ 'on... daou vlez so ha daou-ugent ba Margeneg quoi (...) 'kaoz 'm eus</i>	
ben je suis... depuis quarante-deux ans à Malguénac quoi (...) c'est pourquoi j'ai	

'dɛskə mar a 'dra: jə'tɛ' ur 'zɔrt	
<i>desket meur a dra gete ur sort !</i>	
appris pas mal de choses avec eux quand même !	

10 mars 2001

MA	'mwa ʒə ne 'ʒa'meː e'meː l brə'tõ ʒa'me ʒa'meː 'nã	1
LB	Moi je n'ai jamais aimé le breton, jamais, jamais, non...	

- 'peus ket james karet komz e breton ?

MA	o si õn a've læ... õn a've læ brə'tõ ə	2
LB	Oh, si, on avait le... on avait le breton euh...	

- Ya met komzit e breton bremañ...

PLB	je 'kõzə brə'tõ:	3
	<i>Ya, komzit e breton !</i>	
	Oui, parle en breton !	

MA	ty 'vwaː ʃy... ʒə 'parl pʁeskə 'ʒa'me e bæ... 'ʒem 'pa:	4
LB	Tu vois, j'suis... je parle presque jamais et ben... j'aime pas.	

PLB	tul 'mõ: tã'tã i'zãrə'ʒis de'ʒa nã ?	5
	Tout le monde t'entend. Ils enregistrent déjà non ?	

- Ya, ya, ema e march...

PLB	a bæ ja ema [inaudible]	6
	<i>A beñ ya, ema (...)</i>	
	Ah ben oui, il est (...)	

- E-menn oc'h pet ganet c'hwi neuze ?

PLB	me be 'margeːnek	7
	<i>Me ? Ba Margeneg.</i>	
	Moi ? A Malguénac.	

- E Malgeneg...

MA	wi læ 'nəf 'duz ə... nəf 'duz mil nəf 'sã van 'nœf	8
LB	Oui, le neuf douze euh... neuf douze, mil neuf cent vingt-neuf.	

- Nav àrn ugent ?

PLB	naɥ arn i'ʝen a	9
	<i>Nav àrn ugent, ya.</i>	
	Vingt-neuf, oui.	

MA LB	a de'sã:b	10
	En décembre.	

LB	a ga'lõ gwi'jã	11
	<i>... a Galon-gouiañv.</i>	
	... novembre.	

MA LB	ka'lõ: gwi'jã:	12
	<i>Kalon-gouiañv.</i>	
	Novembre.	

- Miz an Azvent a vez lâret kentoc'h pas ?

PLB	na'ʝen na'ʝen	13
	<i>An Azvent, an Azvent...</i>	
	Décembre, décembre...	

MA LB	miz ə na'ʝen ʝe	14
	<i>Miz an Azvent, ya...</i>	
	Le mois de décembre, oui...	

- E-menn e Margeneg neuze ?

MA LB	'marge'nek be... 'kwe'mi:r	15
	<i>Margeneg, ba... Koed-meur.</i>	
	A Malguénac, à... Coëtmeur.	

- E-menn eo an dra-se ?

MA LB	dy ko'te ə... a 'mert... [rires] ə en 'ty gə... 'cɛl'ʝen wi wi n 'ty gə cɛl'ʝen	16
	<i>Du côté euh... ah merde (...) euh en tu get... Kelvenn 'oa, 'oa 'n tu get Kelvenn,</i>	
	<i>euh... du côté de... Quelven, c'était du côté de Quelven,</i>	

'gɛl... 'ʝel'ta:s kwa si ty kɔ'nɛ: wi ʝel'ta:z wi se 'tã:	
Guel... <i>Geltaz</i> , quoi, si tu connais, oui, Gueltas c'est en...	
Gueltas,	

- Ba tu Kerbenevañ ?

MA LB	'wi 'wi ʝe... ʝe 'cɛrbene'ʝã:	17
	<i>Oui, oui, ya... ya, Kerbenevañ.</i>	
	Oui... oui, Kerbénévent.	

- Ha pegourz oc'h daet da chom amañ e Pondi ?

MA	ã:... mil nɔf ʃsã... ʃswasã't jã:	18
LB	En... mil neuf cent soixante-et-un...	

PLB	'ble' ə... nã'dɛk ble nã'dɛg i'nõ' a tri y'ʃɛn	19
	<i>Blez euh... naondek... blez naondek unan ha tri-ugent.</i>	
	L'an euh... mil neuf cent... l'an mil neuf cent soixante-et-un.	

- Hag e-raok neuze, e-menn oc'h bet ?

MA	hõ 'pə be 'cɛrbene'qã... trə'həl un da'ʃɛn jə	20
LB	'on bet ba Kerbenevañ... 'terc'hel un dachenn, ya...	
	J'ai été à Kerbénévent... j'y ai tenu une ferme, oui...	

PLB	'sæh 'vlɛ:	21
	<i>Seizh vlez...</i>	
	Sept ans...	

- Hag ho tud a oa du-se ivez ?

MA	pə' be 'kwɛm... 'kwɛ'mi:r æ malge'nak	22
LB	<i>Pas. Ba Koed-m... Koed-meur, heñ, Malguénac.</i>	
	Non. A Coëtm... Coëtmeur, hein, Malguénac.	

PLB	ar'lerh wej ter 'vorx də kɔ'ʃti ə... ər 'presbi'te:l	23
	<i>Arlerc'h, aet d'ar vourc'h, douzh kostez ar... ar presbitel.</i>	
	Ensuite, 'allés au bourg, à côté de... du presbytère.	

MA	wi a... 'prɛ dy presbi'tɛ:r ty sɛ 'bjã... a'nɑ'ʁɛ 'cə dy 'zə ?	24
LB	Oui, à... près du presbytère, tu sais bien... 'anavit ket du-se ?	
	tu connais pas par là ?	

- Ya, ya, me anav ar vourc'h ur sort... Ha c'hwi neuze, pegourz oc'h ganet ?

MA	a mə zə 'mɛj gã'nət ə... nã'dɛk... nã'dɛk ɛ 'ʁɛ arn e'ʃɛn	25
LB	<i>Ah, me 'zo-me ganet euh... naondek... naondek e... c'hwec'h-arn-ugent,</i>	
	Ah, moi je suis née euh... en mil neuf... en mil neuf cent vingt-six (...)	

	'mil nɔf 'sã' van'sis kwa	
	mil neuf cent vingt-six, quoi.	

PLB	ə 'çətã 'di a virɛjn... ə 'çətã 'di a 'mir ɛʃt nã'dɛk... nã'dɛk 'kã:d	26
	<i>Ar c'hentañ deiz a viz E... ar c'hentañ deiz a miz Eost, naondek... naondek kant</i>	
	Le premier du mois de... le premier du mois d'août, mil neuf... mil neuf cent	

ə... 'ʧefi an y'jen dis 'nœf... van'sis	
<i>euh... c'hwec'h àrn ugent, dix-neuf... vingt-six...</i>	
<i>euh... vingt-six, (...)</i>	

- Ya, an dra-sen eo, hag e-menn ?

PLB	bər 'rɔx... 'rɔx 'marge'nək	
	<i>Ba'r Roc'h... Roc'h Margeneg...</i>	27
	<i>Au Roch... Le Roch en Malguénac...</i>	



- Penaos e veze ar labour en amzer gozh, lârit din...

PLB	ɔ bæ nə'zœ ʋə'zi labu'rət kə... rō'səd ə... di 'cə ʃtal	
	<i>Oh, ben neuze 'veze labouret get... roñsed euh... 'd eo ket 'st-êl</i>	28
	<i>Oh, ben en ce temps-là on travaillait avec... des chevaux euh... c'est pas comme</i>	

brə'ma gə traktə'ret ʋə'zi [...] gə rō'set ər la'bur	
<i>bremañ get trakteured, 'veze (...) get roñsed. Ar labour</i>	
<i>maintenant avec des tracteurs, c'était (...) avec des chevaux. Le travail</i>	

de 'ʃã'zə ur 'jœfi ə'ʧe syra'sət ə	
<i>'deus chañjet ur yoc'h ivez sur-a-set euh...</i>	
<i>a beaucoup changé aussi bien sûr euh...</i>	

MA	bə ʧe 'pə un trak'tœr me'ʃtra:	
LB	<i>Bet' c'hweus bet un trakteur mestra.</i>	29
	<i>Tu as eu un tracteur aussi quand même.</i>	

PLB	a jæ n əʃy'mãt jæ n əʃy'mãt pə un trak'tœr	
	<i>Ah ya, en achimant, ya, 'n achimant 'bet un trakteur.</i>	30
	<i>Ah oui, à la fin oui, à la fin j'avais un tracteur.</i>	

MA	wi wi dœ trwa 'zã:	
LB	<i>Oui, oui, deux-trois ans...</i>	31

- Met penaos e veze labouret Bet' veze meur a dachenn er memp kornad ?

PLB	a 'jɛ nam'zi'r 'sə be 'cɛrbeni'ʋã par ɛg'zã'b ə 'wi ə... pa'rɛr... pa'rɛr	
	<i>Ah ya, 'n amzer-se ba Kerbenevañ par exemple e oa euh... pader... pader</i>	32
	<i>Ah oui, à l'époque, à Kerbénévent par exemple, 'y avait euh... quatre... quatre</i>	

ta'ʃɛn pa ?	
<i>tachenn pas ?</i>	
<i>fermes, non ?</i>	

MA	bə we bə'lã nõ'zɛ:r ə... 'pal'mɛk ə 'nu:	33
LB	<i>Bet' oa Botlann, 'n Ozharc'h euh... Palmeg euh, nous...</i>	
	'y avait Botland, Nozerh euh... Palmec euh, nous...	

PLB	wi kat... pa'rɛ:r... pa'rɛ:r	34
	Oui, quatre... <i>pader... pader.</i>	
	quatre... quatre.	

MA	'sæ 'sæ:k gi'jɔm	35
LB	<i>Cinq get Gwilhom.</i>	
	Cinq avec Guillôme.	

- Pader zachenn a veze ?

PLB	de cə 'cɛjn cəmə i'nõ:... bə'lã	36
	<i>'d eus ket ken ket-met unan... Botlann.</i>	
	Il n'y en a plus qu'une... Botland.	



- Met penaos e veze gwraet ar labour, rac'h an dud a veze é labourat àr-un-dro ?

MA	a 'pa: ʃa'kœ... ə 'pɛb inõ ə labu'ri: i ta'ʃɛn æ	37
LB	<i>Ah pas, chacun... euh peb unan a labour e tachenn heñ...</i>	
	Ah non, euh chacun travaillait sa ferme hein...	

PLB	pɛb a'ni ə... pɛb a'ni ə labu'rɛ: i da'ʃɛn we 'cə cə'mɛt pə ɥə'zi:...	38
	<i>Peb hani euh... peb hani a labour e dachenn, 'oa ket ket-met pa veze...</i>	
	Chacun euh... chacun travaillait sa ferme, 'y avait que pour quand c'était...	

ən 'dɔrnə'rɛ'h a pə ɥə'zi ən 'dɔrnə'rɛh ɥə'zi ə... 'ʃɑ:ti:r 'dɔrnə'rɛh ə... har'zi:	
<i>an dornerezh... ha pa veze an dornerezh 'veze euh... chanter dornerezh a... harze</i>	
le battage... quand c'était le battage 'y avait euh... le chantier de battage qui... durait,	

wi'ũ cəmɛd ə... 'ha'zæjn ə 'rj: ə... dəɥ'rɛk... 'dɔɥ'rɛk 'triɛk 'di: a ɥəze	
<i>'ouian ket-met euh... harziñ a rae euh... daouzek... daouzek, trizek deiz, ha 'veze</i>	
je sais pas seulement... ça durait euh... douze... douze, treize jours et 'y avait	

'ra bɛ ər 'har'ti:r ə... kwɛ'mi:r 'pa: we cə kwɛ'mi:r ʒəl'tɑ:s... 'karlwi:s	
<i>ra-bezh ar c'harter euh... Koed-meur, pas, 'oa ket Koed-meur, Geltaz... Kerloiz,</i>	
tout le quartier euh... Coëtmeur, non, pas Coëtmeur, Gueltas... Kerlois,	

kerbene'vã: a 'cɛr'wax	
<i>Kerbenevañ ha Kerhouarzh...</i>	
Kerbénévent et Querrouarh...	

- Rac'h an dud a ziàr-dro é labourat...

PLB	tu ʀa ɥi... 'tɔr'næjn 'pa ʃə 'lɑ'bur ɔ'ral æ... a re ɥəze '	39
	<i>Tout-razh 'vit... dorniñ... pas-ket ar labour arall heñ... ar re 'veze</i>	
	Tout pour... le battage... pas pour les autres travaux hein... ceux qui étaient	

	kɔrve'jəɥ ə... tɛ'næj ɑvələɥ 'dwa:r mar'sə ɥə'zi un 'tami kɔr've:	
	<i>korveioù euh... tenniñ avaloù-douar mârze 'veze un tammig korve</i>	
	des corvées euh... tirer les pommes de terre peut-être, c'était un peu la corvée,	

	mɛ pa 'ʃəd ə... pa ʃə ã'sāb tu 'ray ə 'har'tir tal ɥi ən 'dɔrnə'reh	
	<i>met pas-ket euh... pas-ket añsañbl tout-rac'h ar c'harter 't-êl 'vit an dornerezh.</i>	
	mais pas euh... pas tout le quartier ensemble comme pour le battage.	

MA	nan 'de ʃə 'ʃã'zə 'vrɑ:s au're wəm 'ni bɛ ta'ʃɛn æ... ø...	40
LB	<i>Nann, 'deus ket chañjet vras a-c'houde 'oamp-ni ba tachenn heñ... euh...</i>	
	Non, ça n'a pas beaucoup changé depuis qu'on était à la ferme hein... euh...	

	le 'sø da'vã... kɔm no pa'ræ par... 'mert	
	les... ceux d'avant... comme nos parents par... merde...	

- Ar re veze e-raok ?

MA	're ɥəze bɛ 'rɔ'k 'jæ tal ən 'tyd alə'zə 'tyd on 'tyd ə'ɥe	41
LB	<i>'re 'veze ba-raok, ya, 'têl hon dud hann-se, tud hon tud ivez,</i>	
	Ceux qui étaient avant, oui, comme nos parents, les parents de nos parents aussi,	

	ty ɣə ə... 'ty rɛ ɣu'fi nə'zə ã'zə de 'ʃã'zə ur 'jœx	
	<i>tud go... euh... tud re gozh neuze aze 'deus chañjet ur yoc'h.</i>	
	les v... euh... les vieux alors, là ils ont connu du changement.	

PLB	[...] ɔr 'matɛ'rjel de cə [...]	42
	<i>(...) ar matériel 'd eo ket (...)</i>	
	Le matériel n'est pas	

MA	[...] ji 'labu're' wah ɣə... ɣə ɛ'zɔ: də də... 'mert	43
LB	<i>(...) gi 'laboure c'hoazh get... get ejon de de... merde...</i>	
	ils travaillaient encore avec... avec des bœufs	

PLB	a'hæjn	44
	<i>Oc'hen...</i>	
	Des bœufs...	

MA	a'hæjn ja... æ i 'tɔræjn 'dwa:r æ 'dəɥ ə'zi æ dəɥ a'hæjn jæ 'ã'zə	45
LB	<i>Oc'hen ya... heñ é torriñ douar heñ, daou veze heñ, daou oc'hen ya, aze</i>	
	Des bœufs oui... hein, pour labourer hein, 'y en avait deux, deux bœufs, oui, là	

	wi ur 'jœ̃ ʃã'zə'mã me ɫənom 'ni de ʃə 'bə ur 'jœ̃ ʃã'zə'mã 'vras 'oa ur yoc'h chañjemant, met geneomp-ni 'd eus ket bet ur yoc'h chañjemant vras 'y avait beaucoup de changements, mais nous, 'y a pas eu de grand changement,	
	cə'mε... ən 'dwa'r de ɫnom 'gru'pət kwa dɔbir 'taʃe'nəu brə'ma ket-met...an douar 'deus 'n em groupet quoui, d'ober tachennoù bremañ. sauf... les terres ont été groupées quoui, pour faire les fermes de maintenant.	
PLB	bə re un 'a'ni: de 'ʃã'zəd ur 'jœ̃fi be... 'ble'jəu ə Bet' eus un hani 'deus chañjet ur yoc'h ba... bleziou euh... Il y a un truc qui a changé beaucoup dans... les années euh...	46
MA LB	ə de'za ã... ã:'trhã:t Oh, déjà en... hanter-c'hant... cinquante...	47
PLB	nã'de'kã't... 'dik a tri y'jen nã'de 'kã't 'dik a tri y'jen de ʃã'zəd Naondek-kant... dek ha tri-ugent. Naondek-kant dek ha tri-ugent 'deus chañjet Mil neuf cent... soixante-dix. Mil neuf cent soixante-dix, ça a changé	48
	ur 'jœ̃h kə... ər ləze'jəu de ɫmoderni'zət avej ʃi'ræ̃jn ər 'lɛ̃x... ã'zə de... ur yoc'h get... ar luzinioù 'deus modernizet evit cherrin ar laezh... aze 'deus beaucoup avec... les usines ont modernisé la collecte du lait... là ils ont	
	mɔ'dɛrni'zət 'ra be... na'ni: tʃæ̃ ər 'hã'paŋ ag ə ɫmat'e'rjel ə zə 'dejt̃ nəzə modernizet ra-bezh... 'n hani tiens ar c'hañpagn hag ar matériel a zo daet neuze tout modernisé... les trucs tiens, les campagnes et le matériel est arrivé alors	
	'ɥe: ə... dən 'taʃe'nəu 'traktœ'rɛt a... ivez euh... d'an tachennoù, trakteured ha... aussi euh... dans les fermes, les tracteurs et...	
MA LB	ag ə dən 'taʃe'nəu Hag euh d'an tachennoù. Et euh les fermes.	49
PLB	[...] səlmã 'ma'i:s ə... nã'de'kã't 'dik a tri ɥə'jen ɥə'zi cə 'kal a 'ma'i:s (...) seulement mais euh... naondek-kant dek ha tri-ugent 'veze ket kalz a mais, seulement du maïs euh... mil neuf soixante-dix, 'y avait pas beaucoup de maïs,	50
	bæ̃ ar'lery ə dwe la'kəd ə... ɛk'ta'rjəu ɫma'i:s beñ àrlerc'h o doa lakaet euh... hektarioù mais... ben ensuite ils ont mis euh... des hectares de maïs...	

- A-dal an amzer-se ema bet daet rac'h an traoù-se...

PLB	'jɛ... jæ jæ... 'prɔ'grɛ zɔ 'dɛj ma karɛt ɥi ar'lɛry dɛ...nã'dɛ 'kã:t 'dik a	51
	<i>Ya... ya, ya... progrès 'zo daet ma karit-c'hwi àrlerc'h de... naondek-kant dek ha</i>	
	Oui... oui, oui... le progrès est venu si tu veux après... mil neuf cent soixante-	

tri y'jɛn ã'zɔ	
<i>tri-ugent aze.</i>	
dix, par là.	

MA LB	jæ nɔ'zɔ... a re gɔ dwe 'lɑ'ʃɛt o 'raʃɛ'nɔɥ ag ə... ag ə vuga'li: de ʃɔ	52
	<i>Ya, neuze... ha re hag o doa lachet o zachennoù hag ar... ar vugale 'deus ket</i>	
	Oui, alors, ceux qui avaient lâché leur ferme et les... les enfants n'ont pas	

'cɔmɔ'rɔd ar u 'lɛry æ... taʃɛ'nɔɥ bi'hã: tʃæ	
<i>kemeret àr o lerc'h heñ... tachennoù bihan tiens...</i>	
repris leur succession hein... des petites fermes tiens...	

PLB	ur jœh... syprɪ'mɔt ur 'jœh taʃɛ'nɔɥ bi'hã: jæ dam vɛ tər'hœl	53
	<i>Ur yoc'h... suprimet ur yoc'h tachennoù bihan ya. Dame, 'vit derc'hel</i>	
	Beaucoup... beaucoup de petites fermes ont été supprimées, oui. Dame, pour tenir	

un 'daʃɛn 'vjã tal mɔ ɥɔzi 'jɥɛɔ'ral ɛn 'dy de cɔ bɔ 'cɛ'jn 'bi'ɥɔt bɛ...	
<i>un dachenn vihan 't-êl ma veze gwezharall, an dud 'dehe ket bet ken bevet ba...</i>	
une petite ferme comme autrefois, les gens ne s'en seraient pas sortis dans...	

taʃɛ'nɔɥ sɔr 'sɔ fɔrsɔ wɛn dɔ	
<i>tachennoù sort-se, forset 'oant da...</i>	
des fermes comme ça, ils étaient obligés de...	

MA LB	bɛ 'trɛ'z ɛk'tɑ:r nã	54
	<i>Ba treize hectares, nann...</i>	
	Sur treize hectares, non...	

PLB	dɔ 'grɔ'skad u 'raʃɛ'nɔɥ tʃæ... dra zɔ 'kɔw ma pɔ 'syprɪ'mɔt ə re vi'jã:	55
	<i>...da greskat o zachennoù tiens... 'dra 'zo kaoz 'ma bet suprimet ar re vihan</i>	
	... d'agrandir leurs fermes tiens... c'est pourquoi les petites ont été supprimées	

avɛ kre'skat ɛn taʃɛ'nɔɥ a de pɔ ʃɔlɔ ə ri 'jɥã:k pu... jɔmɔ'ri' ma	
<i>evit kreskat an tachennoù ha 'deus bet gellet ar re yaouank p'o... gemere,</i>	
pour agrandir les fermes et les jeunes ont pu quand ils les... reprenaient,	

de pɔ ʃɔlɔ ri 'jɥã:k kwa... a 'pɛ'æjn u ɥmate'rjel	
<i>ma 'deus bet gellet ar re yaouank quoi... ha paeiñ o matériel.</i>	
que les jeunes ont pu quoi... et payer leur matériel.	



PLB	dō 'nu's... dō 'nu's mē'stra ° hã'paŋ juçə'ral a pə ɥə'zə ən ter'mējn	56
	<i>D'an noz... d'an noz mestra, àr ar c'hañpagn gwezharall ha pa veze an termen</i>	
	Le soir... le soir quand même dans la campagne autrefois, quand c'était l'époque	

dōbir 'ʃiʃt a bæ we burɑ'pləh ɥe brə'ma ta nə'zə... 'ra be dər 'ci:r	
<i>dober chistr, beñ 'oa bourraploc'h 'vit bremañ atav neuze... ra-bezh d'ar kêr</i>	
de faire du cidre, ben c'était plus agréable que maintenant alors... tous à la maison	

ə nə ʃasã'bleɥ dōbir ə... dō 'nu's	
<i>euh ni 'rasañble d'ober euh... d'an noz.</i>	
et on se rassemblait pour faire euh... le soir.	

- D'ober chistr ?

PLB	dōbir 'ʃiʃt dōbir ə 'ma'skat [rires] ʒəb... ʒəb 'bul ə ra 'wah	57
	<i>D'ober chistr, d'ober ar maskad (...) Job... Job Boulc'h a ra c'hoazh...</i>	
	Pour faire le cidre, pour faire la motte (...) Job... Job Le Boulc'h le fait encore...	

- Hag àrlerc'h e veze evet ?

PLB	a bæ ar'lerh ɥə'zə rə i'vət un 'ta'sat pə ɥəzə 'gwejt mə'stra nə'zə 'gri'leɥ	58
	<i>Ah beñ àrlerc'h 'veze ret evet un tasad pa veze gwraet mestra, neuze grillhet</i>	
	Ah ben ensuite, il fallait boire un verre quand il était fait quand même, et on grillait	

cə'ʃtæjn li'i:s gri'leɥ cə'ʃtæjn a ɥi cə 'cējn 'gwejt ən dra 'zœ:jæ... nã'bjã:z ə...	
<i>kisten lies, grillhet kisten ha 'vez ket ken gwraet an dra-se ya... 'n ambiance a...</i>	
des châtaignes souvent, on grillait des châtaignes et on ne fait plus ça... l'ambiance	

nã'bjã:s mar'sə dœ... ir 'hã'paŋ ə wi... 'juɥel ɥe brə'ma... ən 'dyd ən 'dy	
<i>'n ambiance mârze 'deus... er c'hañpagn a oa... gwell 'vit bremañ... an dud</i>	
l'ambiance peut-être a... à la campagne était... meilleure que maintenant... les gens	

nəm 'fre:kã'ti: ə 'juɥel itri're: el ma 'ran brə'ma	
<i>'n em frekañte euh gwell etrede êl ma rant bremañ.</i>	
se fréquentaient euh mieux entre eux qu'ils ne font maintenant.	

MA LB	je ke 'man əɥe hi'nō: mar a 'ɥe be 'ci:r æ [...]	59
	<i>Ya, kar 'mant ivez 'h unan meur a wezh ba kêr heñ (...).</i>	
	Oui, parce qu'ils sont seuls souvent à la maison hein (...).	

PLB	[...] ag ən 'dyd nu 'nana'ɥe: ə mi'çəh itri're: be... ber 'pa'res a nə'zə	60
	<i>Hag an dud 'n em anave muioc'h etrede ba... ba'r parrez ha neuze</i>	
	Et les gens se connaissaient davantage entre eux dans... dans la commune et alors	

'pa're'zəɥ endə'ral aɥe brə'ma [...] ə re 'juã'g ə... a'nɑ'ɥan 'cə səl'mã'd	
<i>parrezoù 'hent-arall evit bremañ (...). Ar re yaouank a... anavant ket seulement</i>	
les autres communes que maintenant (...). Les jeunes... ne connaissent même plus	

u vwa'zæ [...]	
o voisins...	
leurs voisins...	

MA LB	nã me [...] ji 'lãra bõ'zur me br'man i ,n ðcy'pan cã 'cãmen a'ne	61
	<i>Nann, met (...) gi 'lãra « bonjour », met bremañ 'em okupant ket kement anezhe</i>	
	Non, mais (...), ils disent « bonjour », mais maintenant, ils ne s'occupent pas tant	

tã jʊə'li tal ə ri 'ral æ	
<i>da gwele 't-âl ar re 'rall heñ...</i>	
des affaires des autres hein...	

9 avril 2001

MC	a nə'sə ni bwε ,laburə 'ma:t pe ʃə ʒʷə'lə u' fo'to ar ° ʒur'nal ?	1
	<i>Ha neuze ni 'boa labouret mat. 'peus ket gwelet ur foto àr ar journal ?</i>	
	Et alors on a bien travaillé. Tu n'as pas vu sur le journal ?	
JLP	a bæ 'nā: me ʃə 'gwej a'tū'sjō: ε me ʷe 'cə bər'pəd æ ar	2
	<i>Ah beñ nann, 'm eus ket gwraet atañsioñ, eh met 'vez ket berpet heñ, àr ar</i>	
	Ah ben non, j'ai pas fait attention, eh mais, il n'y a pas toujours, hein, sur le	
	ʒur'nal æ ə 'pədə'rjō' ʷe cə ,kal a 'dra' ar ə ʒur'nal mar a 'ʷex kwa	
	<i>journal heñ euh... Prederion 'vez ket kalz a dra àr ar journal meur a wezh quoi</i>	
	journal euh... Brandérian, il n'y a pas grand chose sur le journal, quelques fois, quoi	
	æ... mε mə 'sə'la nə'wa mar a 'ʷeh ma 'ʷe hen'bō't a nə'zə u pədə'rjō:	
	<i>heñ... Met me 'sella newazh meur a wezh ma vez Henbont ha neuze Prederion.</i>	
	hein... Mais je regarde pourtant quelques fois s'il y a Hennebont et alors Brandérian.	
MC	[inaudible] mə'nε tən ,diskwæjn 'doh... ʷi ʷə'lej pə'nɔʃ ə... 'lo'd a'nəm	3
	<i>(...) monet d'en diskoueziñ deoc'h... c'hwi 'welay penaos euh... lod ac'hanomp</i>	
	<i>(...) aller vous le montrer... vous verrez comme euh... beaucoup d'entre nous</i>	
	labu'ra:... ʷi a'nə'ʷej mar'se i'nō bə'nεg a'nε:	
	<i>'laboura... c'hwi 'anavay mârze unan bennak anezhe...</i>	
	travaillent... tu reconnaîtras peut-être quelques uns d'entre eux...	
JLP	ə dam ,de cə 'sy:r mər'et ʒəw 'pε ,lɑ'r 'tæjn 'pi'ʷ en ə'zə... nə'zə mə wi'a:	4
	<i>Oh dame, 'd eo ket sur merc'hat, geo p'vez lâret din piv int neuze... neuze me 'ouia...</i>	
	Oh dame, c'est pas sûr, si, peut-être si tu me dis qui ils sont alors... je saurai...	
MC	a 'ja 'pe lɑ'r³ 'təh 'pi'ʷ en ə'ʷœ:... a u'nεy mar'sə a'nɑ:ʷəd ur 'sɔrt	5
	<i>Ah ya, p'vez lâret deoc'h piv int ivez... ha honnezh mârze 'anavit ur sort,</i>	
	Ah oui, si on te dit qui c'est aussi... Et celle-ci, tu la connais peut-être quand même,	
	cε u'nε ʷe ʒʷelə 'mat ʷen 'cə me ʒʷelə 'kal me ʒʷel ar'zə cε...	
	<i>kar honnezh 'vez gwelet mat, 'vezan ket-me gwelet kalz met gwell-ha-se kar...</i>	
	car elle, on la voit bien, on ne me voit pas beaucoup mais tant mieux parce que...	
	fə'te cə 'tæjn me mar'ha mε... a'tə' ʷen ta'pət... mar a 'ʷεy ə'ʷœ:	
	<i>'faote ket din-me merc'hat met... atav 'vezan tapet... meur a wezh ivez.</i>	
	je ne voulais pas en tout cas mais... je suis toujours attrapée... souvent aussi.	
JLP	bæ 'ja: mar 'ʷeh mu cə 'lɑ'rə ur 'sɔrt 'pi'ʷ 'lɑ'rə 'ʷi hu'na mar'jan ?	6
	<i>Beñ ya, meur a wezh, 'mo ket lâret ur sort, piv 'lârit-c'hwi eo honnañ Marianne ?</i>	
	Ben oui, souvent, je ne dirai pas enfin, de qui dis-tu qu'il s'agit, Marianne ?	

MC	u'nefi ə zə un 'hwɛ:r də 'zã eʝə'nəʝ	7
	<i>Honnezh a zo un c'hoar da Jañ Evannoù.</i>	
	Celle-ci, c'est une sœur de Jean Evanno.	
JLP	a... 'nefi ə un 'hwɛ:r də 'zã eʝə'nəʝ	8
	<i>Ah... 'nnezh eo un c'hoar da Jañ Evannoù !</i>	
	Ah... c'est une sœur de Jean Evanno !	
MC	i 'hwɛ:r œ:	9
	<i>E c'hoar eo.</i>	
	C'est sa sœur...	
JLP	'hwɛ:r 'zã eʝə'nəʝ ?	10
	<i>C'hoar Jañ Evannoù ?</i>	
	La sœur de Jean Evanno ?	
MC	'ja ag i... vam 'mam 'bre:n ə'ʝœ	11
	<i>Ya hag e... vamm, mamm-baraen ivez.</i>	
	Oui et sa... mère, sa marraine aussi.	
JLP	a bæ ja 'zã ewa'nəʝ a'ma nə'zə kwa ma ka'rət a jɛ ke u 'la'rɛ 'dɛj	12
	<i>Ah beñ ya, Jañ Evannoù amañ neuze quoi ma karit, ah ya, kar 'oa lâret din,</i>	
	Ah ben oui, Jean Evanno d'ici, quoi si tu veux, ah oui, car on m'avait dit,	
	'dej u fœ'ʃ 'tæjn a... bu'lom lwi'z mɛ 'pa: de 'cə u 'mɛm ur 'sɔrt	
	<i>daet 'oa soñj din a... boulom Louise met pas, 'd eo ket ur mɛmp ur sort.</i>	
	je pensais à... au bonhomme de Louise mais non, c'est pas le même.	
MC	a na nan	13
	<i>Ah nann, nann...</i>	
	Ah non, non...	
JLP	a: 'hwɛ:r 'zã ə u'nefi... a bæ je mɛ a'nə'ʝɛn cə'mɛ br'dɛ:r	14
	<i>Ah... c'hoar Jañ eo honnezh... a beñ ya, met anaven ket-me breudeur</i>	
	Ah... c'est la sœur de Jean... ah ben oui, mais je ne connaissais pas les frères	
	ə 'zã ʃam bə mʝi'ɔh æ	
	<i>euh Jañ tamm ebet muioc'h heñ...</i>	
	et sœurs de Jean plus que ça hein...	
MC	nan... bwe cə 'te ʝɛlə 'kal əʝə... ən 'de' 'sə... i 'za' a pəm 'ple'	15
	<i>Nann... 'boa ket hê gwelet kalz ivez... an deiz-se... i 'za pep blez.</i>	
	Non... je les ai pas beaucoup vus non plus... ce jour-là... ils viennent tous les ans	
	a pə də re:... lə'ʃtæ' kə'nəm i za a pəm 'ple: də si'kur ə ɡə'nəm	
	<i>ha pa d-eus re... Lostang geneomp, i 'za pep blez da sekour geneomp.</i>	
	quand il y a ceux de Nostang avec nous, ils viennent tous les ans pour nous aider.	

JLP	a bæ 'ja ur 'sɔrt ə'ʋœ ɔ mɛ ur 'bɔʃa wɛfi ur 'sɔr ^t gɔbir 'kram'pʋɛx... mɛ	16
	<i>Ah beñ ya ur sort ivez, oh, met ur bochad 'oac'h ur sort 'gober krampouezh... met</i>	
	Ah ben oui, quand même, oh, mais vous étiez nombreux à faire des crêpes... mais	
	u cə 'lã... u cə 'lã' 'cət	
	<i>'ho kwelan ket... 'ho kwelan ket.</i>	
	je te vois pas... je te vois pas.	
MC	'ja: mɛ ni ʒɔ ur 'bɔʃa 'tyt ə'ʋœ:... 'jəw	17
	<i>Ya met ni 'zo ur bochad tud ivez... geo...</i>	
	Oui, mais c'est qu'on est nombreux aussi... si...	
JLP	ɔ bɛ 'jəw ã'zə wa ^h ur 'sɔrt	18
	<i>Oh beñ geo, aze 'oc'h ur sort !</i>	
	Oh ben si, tu es là aussi !	
MC	ʃʋɛlə ʋɛ 'zɥst mə... 'fɛn ã'zə	19
	<i>Gwelet 'vez just ma... fenn aze.</i>	
	On voit juste ma... tête là.	
JLP	'ʃʋɛlə ʋɛ 'zɥst u fɛn [rires] 'zɔst ʋɛ ʃʋɛlə u 'pɛn ur 'sɔrt jə	20
	<i>Gwelet 'vez just ho fenn (...), just 'vez gwelet ho penn ur sort, ya...</i>	
	On voit juste ta tête (...), on voit tout juste ta tête quand même oui...	
MC	mɛ ma 'tæj 'telefɔ'næjn də... ma 'tãrt ly'sjen kɛ mwɔ 'lɑrɔ 'ti i 'tɛx	21
	<i>Met 'ma ret din telefoniñ da... ma tante Lucienne kar 'm boa lâret dezhi e taec'h</i>	
	Mais il faut que je téléphone à... ma tante Lucienne, car je lui ai dit que vous veniez	
	a u'neh wi'a brə'tõ 'mad a n ʃõ'z ə dam	
	<i>ha honnezh 'ouia breton mat ha'n soñj euh dame...</i>	
	et elle, elle sait bien le breton et je pense bien...	
JLP	a jɛ mɛ ʃə mɛ lɑ'rɛ 'ti... ɔ di 'dõ si sã' sækãt 'krɛp	22
	<i>Ah ya 'm eus ket-me lâret dezhi... oh dis donc, six cent cinquante crêpes</i>	
	Ah oui, je lui ai pas dit...	
	a bæ i zõ bjæ trava'je:	
	ah ben ils ont bien travaillé !...	
MC	in 'dã' wa la,kə 'si 'mi:l	23
	<i>En-dan 'oa laket six mille !</i>	
	En-dessous c'est marqué six mille !	

Au téléphone :

MC	ja de 'deɣ prə'ma ma fə 'təh bu pri'mət... 'ja... 'ja... ə 'di cə ,mɛ 'tri:	24
	<i>Ya, dait bremañ ma faot deoc'h bout primet... ya... ya... oh 'd int ket-met tri.</i>	
	Oui, viens maintenant si tu veux être récompensée... oui... oui... oh, ils sont que trois.	

pa: pa pa:... deɣ a'ta: a ɣi wi'jeɣ 'piɣ ə'ɥð... bæ vwa'la... [rires] a dam	
<i>Pas, pas pas... dait atav ha c'hwi 'ouiay piv ivez... beñ voilà... (...) ah dame</i>	
Non, non, non... viens déjà et tu sauras qui aussi... ben voilà... (...) ah dame	

si ty vø: vwa'la:	
si tu veux, voilà...	



JLP	a bæ 'wə r 'təh kō's 'təm pə'nə wə pə 'le:rəd ur 'sɔrt	25
	<i>Ah beñ 'vo ret deoc'h komz deomp penaos 'oc'h bet laeret ur sort !</i>	
	Ah ben il faut que tu nous racontes comment tu as été volée quand même !	

MC	ja mɛ... dra 'sə zə 'ɣer'so: brə'ma nə'sə ma ba 'pri'zō au'de:	26
	<i>Ya met... 'dra-se 'zo gwerso, bremañ neuze 'ma ba prizon a-c'houde...</i>	
	Oui, mais... ça c'était 'y a longtemps alors, il est en prison depuis...	

JLP	a ma e 'pri'zō ə'ɥø	27
	<i>Ah, 'ma e prizon ivez...</i>	
	Ah, il est en prison aussi...	

- Eñ 'zo bet kaset d'ar prizon ?

MC	mɛ ja de 'cət... də 'cə daɛ jə 'mat kɛr ə... jō dɔz 'ɑ:se'jəd ə... bə zə 'pəd ə...	28
	<i>Met ya, 'd eo ket... 'd eo ket daet-eñ mat kar euh... eñ 'deus anseet euh... bet 'zo bet euh...</i>	
	Mais oui, il est pas... il est pas bien vu car euh... il a essayé euh... il y a eu euh...	

'lahəd ɥə'nā:... jə'vā: kə'te:... a we i 'verh ən dɔz 'lahəd i 'ho...	
<i>lazhet unan... yaouank gete... ha 'oa e verc'h en deus lazhet he c'hoñ...</i>	
un tué ... un jeune... et c'était sa fille qui a tué son com...	

i 'hō'pa'jō: a... jō de 'jō de'za āse'jəd ər 'la'hæjn un de 'ro:k mɛ nwe 'cə	
<i>he c'hoñpagnon ha... eñ 'deus dija añseet er lazhiñ un deiz 'raok, met 'n oa ket</i>	
son compagnon et... il avait déjà essayé de le tuer auparavant, un jour, mais il	

ɣe'lə go'ber a'nō: ɣət ur... 'fals 'trā:ɣ ir mō 'sə	
<i>gellet gober anezhoñ, get ur... falz trañch er mod-se...</i>	
n'avait pas réussi, avec une... une faucille comme ça...	

JLP	a 'bõ:	29
	Ah bon...	
	Ah bon...	
MC	'ja bæ jã zø pø 'ʃɛ:rød ə'ʊæ kwa... mɛ krø'ddũ ma 'way ba...	30
	Ya, beñ eñ 'zo bet serret ivez quoi... Met 'kredan ket 'ma c'hoazh ba...	
	Oui, ben il a été attrapé aussi quoi... mais je crois pas qu'il soit en...	
	bar pri-'zõ: dam	
	ba'r prizon dame...	
	en prison dame...	
JLP	po la:ʳɛx kə'tɛ ta i'mɛn nəzø ə pø ,la'rej a'ma ?	31
	Po... lazherezh gete 'ta... E-menn neuze 'oa bet lâret amañ ?	
	Po... une tuerie maintenant... Ça a été dit où, ici ?	
MC	a 'ɛn'bõ'd ja	32
	À Henbont, ya.	
	À Hennebont, oui.	
JLP	hɛn'bõ:t	33
	Henbont...	
	Hennebont...	
MC	hɛn'bõ:t ə bə də pø ar 'ʒur'nal æ ʰn 'trəʊ 'sə mɛ	34
	Henbont, oh, bet'eus bet'ar 'r journal heñ, an traoù-se met...	
	Hennebont, oh, ça a été sur le journal hein, tout ça mais...	
JLP	bæ ja mɛ	35
	Beñ ya, met...	
	Ben oui, mais...	
MC	pɛ ʃə ʰ ʒur'nal ?	36
	'peus ket ar journal ?	
	Tu n'as pas le journal ?	
JLP	mɛ 'jəw mɛ ə ʒur'nal ,mɛ ,mɛ mɛ cə're a	37
	Met geo, 'm eus ar journal met 'm eus, 'm eus ket re a...	
	Mais si, j'ai le journal, mais j'ai pas ceux de...	
MC	mar a 'ʊɛh vɛ 'cət ə 'tu n 'trəʊ a... bə'dɛg a'ma	38
	Meur a wezh 'vez ket euh, tout 'n traoù a... bedeg amañ.	
	Souvent il n'y a pas euh, tout de... jusqu'ici.	
JLP	'nã mɛ	39
	Nann, met...	
	Non, mais...	

MC	ni 'be ʃə ,ni pō:'di' ə'ʏə æ	40
	<i>Ni 'beus ket-ni Pondi ivez heñ...</i>	
	On n'a pas Pontivy non plus hein...	

JLP	nã nã... ɔ bæ nã mar a 'ʏeh marsə 'sɔrt	41
	<i>Nann, nann... oh beñ nann, meur a wezh mârze ur sort...</i>	
	Non, non... oh ben non, quelques fois quand même...	

MC	ɔ pa gwɔ 'ljɛs	42
	<i>Oh pas gwall lies.</i>	
	Oh, pas bien souvent.	

JLP	a bæ nã mɛ 'mã ma ur 'sɔrt æ n 'be cə 'ni gwɔ li'jɛs ə'mã mɛ...	43
	<i>Ah beñ nann, met amañ 'ma ur sort heñ, ni 'beus ket ni gwall lies amañ met...</i>	
	Ah ben non, mais ici c'est pareil hein, on n'a pas bien souvent ici non plus mais...	

amæ 'marsə me 'jʏelə ur 'sɔrd mɛ... vwa'la ni'kəl ga'sa ər ,ʒurnal 'dæjn	
<i>Amañ mârze 'm eus gwelet ur sort met... voilà, Nicole 'gasa ar journal din</i>	
J'ai peut-être déjà vu ici quand même, mais... voilà, Nicole m'apporte le journal	

də vi'ti:n a ja mɛ də grɛ'ʃte in kə'mera 'hi: bæ 'ma me ʃə am'zɛr d səlɛ	
<i>da vintin, ha ya, met da greisteiz en kemera-hi, beñ ma 'm eus ket amzer da sellet</i>	
le matin, et oui, mais à midi elle le reprend, ben si je n'ai pas eu le temps de le	

təh'tō' də vi'ti'n a bæ nə'zœ' mar a 'ʏeh mə səl'a 'ʒyʃ tɔ... dɔ ^h ən	
<i>douzhtoñ da vintin, ah beñ neuze meur a wezh me 'sella just douzh... douzh an</i>	
regarder le matin, ah ben alors souvent je regarde juste...	

ɔ'bsek ma kə'rət a nə'zə... pə'nəw u n am'zɛr kwa	
<i>obsèques ma karit ha neuze... penaos vo an amzer quoi,</i>	
les obsèques si tu veux quoi et alors... comment sera le temps quoi,	

mɛ ʃəty 'tut kwa æ	
<i>met setu tout quoi heñ...</i>	
mais c'est tout quoi hein...	

- Ha penaos oc'h bet laeret neuze ?

MC	mɛ ? mə zɔ 'pə lɛ'rət ja pədə'ʒyʏir ə... a bæ ja... jɛ zɔ 'wɛj ba mə	44
	<i>Me ? Me 'zo bet laeret, ya, pa-d-eo-gwir euh... ah beñ ya... eñ 'zo aet ba ma</i>	
	Moi ? J'ai été volée, oui, puisque euh... ah ben oui... il est allé dans mon	

fula'je: mɛ 'wen cə 'me a'ma a 'grɛ'z ã'dɛrɥ ə 'we: tro:... 'tɛ'r ɔr a'kart	
<i>foulailler, met 'oan ket-me amañ, a-greiz an enderv e oa, tro... teir eur ha kard</i>	
poulailler, mais je n'étais pas ici, c'était au milieu de l'après-midi, vers... trois heures et	

a... bun i wə 'weʒ tə ʒer'het kwa ɛl ma 'ʒam ta,mij mə 'sə bam'de:	
<i>ha... b'oan e oa aet da gerzhet</i> quoi, <i>êl ma yamp 'tammig mod-se bamdez,</i>	
quart et... j'étais allée marcher quoi, comme on va un peu comme ça tous les jours,	

mɛ 'pa... pa ʔer'so: pəʒʊi ra 'gla: mɛ	
<i>met pas... pas a-werso peogwir 'ra glav met...</i>	
mais pas... pas depuis longtemps puisqu'il pleut mais...	

JLP	bæ̃ nã mɛ tã ka 'fɛ:r kwa	
	<i>Beñ nann, met tant qu'à faire</i> quoi...	45
	Ben non, mais tant qu'à faire, quoi...	

MC	a 'mə ni'es ə we i mə'ne tə... du 'rã:de 'vu' wiã 'cə də bed 'œ:r in ɛn'bõ:t...	
	<i>Ha ma nizez a oa é monet da... d'ur rendez-vous 'ouian ket da bet eur en Henbont,</i>	46
	Et ma nièce allait à... un rendez-vous je sais pas à quelle heure à Hennebont,	

a i des di'gweʒ tə 'pas ã'zə... alə... r... ga'ban ə we bar 'pula'je:... gaʔe	
<i>ha he deus degouezhet da bas aze... hag ar... gabann a oa ba'r</i> poulailler... <i>'gave</i>	
et elle est venue à passer là... et... la cabane dans le poulailler... elle trouvait	

'dro:l kɛ bu r 'ha'sket kə'tõ: g u 'cət ə... 'kuh wu cə jə'ʔæ'g	
<i>drôle kar b'oa ur c'hasket getoñ, g 'oa ket euh... kozh, 'oa ket yaouank</i>	
drôle car il avait une casquette et il était pas euh... vieux, il était pas jeune	

a'nõ ə'ʔœ swa'san 'di' ə... 'dɛk 'vlɛ' a tri... a tri y'ʒɛn we la'kɛd a...	
<i>anezhoñ ivez, soixante-dix euh... dek vlez ha tri... ha tri-ugent 'oa laket àr...</i>	
non plus, soixante-dix euh... soixante-dix... ans selon le...	

ar ʒur'nal... a brə... i 'dɛz arɛ'ʃtə c i o'to: kwa ã'zə a i zə 'dɛʒ tə ʔə'lət	
<i>àr 'r journal ha bre... he deus arrestet get he oto</i> quoi, <i>aze, ha hi 'zo daet da welet .</i>	
journal et main... elle a arrêté sa voiture quoi, là, et elle est venue voir.	

mɛ 'wun cə 'mɛ a'ma ʒystə'mã:t a 'ben wɛ i'nõ' 'dwe...	
<i>Met 'oan ket-me amañ justamant, ha bet 'oa unan 'doa...</i>	
Mais alors que je n'étais pas ici justement, et il y avait quelqu'un qui	

'ta'gə mə... fu'lɛ: wɛ'bary ə... bar 'pula'je: a 'we	
<i>taget ma... foulets 'oa 'barzh euh... ba'r</i> poulailler, <i>ha 'oa</i>	
avait... attaqué mes poulets qui étaient dans... dans le poulailler, et qui les avait	

lake 'tʰõ' ban ur 'pɔʃ a nəze 'par'ti: mɛ i'nõ zə wah 'dɛʒ 'barh...	
<i>laket dezhoñ ba'n ur poche ha neuze parti. Met unan 'zo c'hoazh daet 'barzh...</i>	
mis dans un sac et alors parti. Mais un autre est encore venu dans...	

bar 'ga'ban ã'zə nə'sə in 'dro: a jõ' wɛ 'cəmɛrə 'tud ə m ə'jõ: wɛ...	
<i>ba'r gabann aze neuze en-dro. Ha eñ 'n oa kemeret tout euh ma ognon 'oa...</i>	
dans la cabane là alors, de nouveau. Et lui avait pris tous mes ognons qui étaient...	

ã'zə ^a sku:l wax... ja... a i 'ule'ne gə'tō: pə'tra wε... gə'tō barh 'sax 'sə...	
<i>aze a-skoul c'hoazh... Ya... Ha e c'houlenne getoñ petra 'oa... getoñ ba'r sac'h-se...</i>	
là, suspendus encore... oui... Et elle lui a demandé ce qu'il y avait dans ce sac...	

a jō la're we cə 'tra: ə'bə kə'tō: bæ 'nan mε ən ə'jō: we a'bary ur 'sɔrt	
<i>Ha eñ 'lâre 'oa ket tra ebet getoñ, beñ nann, met ma ognon 'oa a-barzh ur sort !</i>	
Et il disait qu'il n'y avait rien du tout, ben non, mais il y avait bien mes ognons !	

- Piv en deus goulennet getoñ ?

MC	e 'bæ mə ni'ez a'ma	47
	Et ben <i>ma nizez amañ.</i>	
	Et ben ma nièce ici.	

- Ha ho nizez he doa eñ kavet ?

MC	'dwe jō ka'ʷət ja a 'ja wɛn cə 'me a'ma... a i 'wej tə mə 'hlax ã'n o'to:	48
	<i>'doa eñ kavet, ya ha ya, 'oan ket-me amañ... Ha hi aet da ma c'hask en oto</i>	
	Elle l'a surpris, oui, et oui, j'étais pas là... Et elle est allée me chercher en voiture	

kwa a ən ɛn'təʷ ir mə 'sə	
quoi, à <i>an hentoù er mod-se.</i>	
quoi, sur les routes comme ça.	

JLP	bæ ja syr'wal də 'la're 'təx	49
	<i>Beñ sur-a-walc'h, da lâret deoc'h !</i>	
	Ben bien sûr, pour te dire !	

MC	ja... a zã: 'frɛ' a'ma nə'sə ə we: ã'zə a ,nəzə... 'diwe:'dət u ,ɔk a	50
	<i>Ya... Ha Jean Fray amañ neuze a oa aze, ha neuze... diwadet o c'hog ha</i>	
	Oui... et Jean Fray, ici alors était là, et alors... on a saigné leur coq et	

i mə 'sə ma:d ur 'sɔr tæjn we cə 'wej kə'tō dam mε...	
<i>e mod-se, mat ur sort din, 'oa ket aet getoñ dame, met...</i>	
comme ça, j'ai pas encore trop à ma plaindre, il ne l'a pas emporté dame, mais...	

ˌvɛrna 'cət 'wej ʷəhe kənəʷe [inaudible]	
<i>'verna ket, aet 'vehe keneve (...)</i>	
ça fait rien, il aurait été emporté sans (...)	

JLP	a bæ 'ja 'cɛn ʷə mə a'riʷ bæ pe 'pə 'kə'ləd ur 'sɔrd u... u a'ni u 'kɔg	51
	<i>Ah beñ ya, ken vehe bet arriv beñ 'pehe bet kollet ur sort ho... ho hani, ho kog</i>	
	Ah ben oui, si elle n'était pas arrivée, tu aurais perdu ton... ton machin, ton coq	

ur 'sɔrt	
<i>ur sort !</i>	
quand même !	

MC	da 'ja... bæ ja... a'neñ we i'nō 'jwæ̃k 'a'ral ər 'ja:r wə wej kə'tō: bə we	52
	Dame ya ! Beñ ya... <i>hennezh 'oa unan yaouank arall, ar yar 'oa aet getoñ bet 'oa</i>	
	Dame oui ! Ben oui... ça c'était un autre jeune, il avait volé la poule	
	'dəy viz bə'næg ɛrɔ:g bæ mɛ o'nɛy ə... we 'ko ^a x	
	<i>daou viz bennak e-raok, beñ met honnezh a... oa kozh.</i>	
	deux mois plus tôt, mais cette poule... était vieille.	
JLP	o bæ ja... vern 'cət	53
	<i>Oh beñ ya... 'vern ket !</i>	
	Oh ben oui... ça fait rien !	
MC	verna 'cət ja mɛ pə mɛ i 'zo:we ur 'sɔrt	54
	<i>'verna ket, ya, 'm eus bet-me e zozve ur sort.</i>	
	Ça fait rien, tant que je l'avais, elle pondait encore.	
JLP	bæ ja bæ vwa'la bæ ɓwe cə bə 'la'... 'we cə bə 'grej ni'tra' bə tō ^a ɥe	55
	<i>Beñ ya, voilà... Beñ bet 'oa ket bet lâ... 'oa ket bet graet netra 'bet dezhoñ ivez,</i>	
	Ben oui, voilà... Ben on lui a rien d... on lui a rien fait non plus,	
	'lɛ:r ən trəy 'sə bæ nan	
	<i>laer an traoù-se, beñ nann...</i>	
	le voleur, ben non...	
MC	o bæ wi'ã' cə 'mɛ ã ə... 'mbwe cə me 'pɔrtə 'plæ't aɥe pə'tra: ?	56
	<i>Oh, beñ 'ouïan ket-me heñ... euh... 'm boa ket-me portet plainte, evit petra ?</i>	
	Oh ben je sais pas hein... euh... j'ai pas porté plainte, à quoi bon ?	
JLP	o bæ dam nã... 'ʃɛrvi'zɛ cə 'tɔx	57
	<i>Oh beñ dame nann... 'servijeh ket deoc'h !</i>	
	Oh ben dame non... ça ne te servirait à rien !	
MC	ər 'me:r ə we ɓə a'ma ur 'sɔr tam də... kō'tak ər 'zã'dar'mɛd ə'ɥə:	58
	<i>Ar maer a oa bet amañ ur sort, tamm da... kontakt ar jañdarmed ivez.</i>	
	Le maire est venu ici quand même, histoire de... contacter les gendarmes aussi.	



- Penaos ema an douar dre-mañ ? Ema gwell evit e Malgeneg ?

JLP	o bæ ur 'sɔrd a pə 'prɛ ə'wal ə'ɥə ã	59
	<i>Oh beñ ur sort à peu près a-walc'h ivez heñ...</i>	
	Oh ben à peu près pareil aussi hein...	
MC	'pa ɥej 'bud a'v ^o ləy dwa:r a'ta:	60
	<i>Pas 'vit bout avaloù-douar atav...</i>	
	Pas pour avoir des pommes de terre en tout cas...	

JLP	'nã nã nã mɛ... ɣəɛɔm 'ni ɛ... ɣʊɛl 'dwa:r avɛ la'kad a'vləʊ 'dwa:r	61
	<i>Nann, nann, nann, met... geneomp-ni 'eus... gwell douar evit lakaat avaloù-douar</i>	
	Non, non, non, mais... nous, c'est... une meilleure terre pour les pommes de terre	
	avɛ dre'ma næ dre... ɣəɛɔm 'ni dɔm a 'bro ən a'vləʊ 'dwa:r mɛ pa 'cæjn	
	<i>evit dre-mañ heñ, dre... geneomp-ni d-omp a bro an avaloù-douar, met pas ken</i>	
	que par ici hein, par... nous, on est dans le pays des pommes de terre, mais plus	
	ə'ʧe ke ʧe cə 'cæjn lakə ɣal mɛ ən 'dy de bja'njet ə a la'kad	
	<i>ivez kar 'vez ket laket kalz, met an dud 'deus bihanaet euh, lakaat</i>	
	non plus car on n'en cultive plus, mais les gens ont diminué euh, la culture	
	avləʊ 'dwa:r æ... mɛ... cə	
	<i>avaloù-douar heñ, met... ket...</i>	
	des pommes de terre hein, mais... non...	
MC	[inaudible] 'sa'ʧə 'de kwa... 'vrɛ'mã: y'nã:n ə	62
	<i>(...) savet 'deus quoi... vraiment unan euh...</i>	
	<i>(...) augmenté quoi... vraiment, une, euh...</i>	
JLP	je je... mɛ	63
	<i>Ya, ya, met...</i>	
	Oui, oui, mais...	
MC	dre 'ma ve cə ɣlakə 'kal a bə zə 're... ər ɣeizã'te trɛ'man lakan 'cəd	64
	<i>Dre-mañ 'vez ket lakaet kalz ha bet'zo re... ar peizanted dre-mañ 'lakaant ket</i>	
	Par ici on n'en met pas beaucoup et il y en a... les paysans ici ne mettent pas du	
	avləʊ 'dwa:r ən'bət æ... dam 'nan ɛ la'ka... ma'i:s en u 'dwa:r	
	<i>avaloù-douar ebet heñ... Dame nann, hè 'laka... mais en o douar</i>	
	tout de pommes de terre hein... Dame non, ils mettent... du maïs sur leur terre	
	anə'sə... a... ɣʊə'ne'x kwa	
	<i>henn-se... ha... gwinizh quoi...</i>	
	comme ça... et... du blé quoi...	
JLP	lakə ɣe ur 'bo'ʃa ɣə'nɛʃ dre 'mã br'ma mar'jan ?	65
	<i>Laket 'vez ur bochad gwinizh dre-mañ bremañ, Marianne ?</i>	
	On met beaucoup de blé par ici maintenant, Marianne ?	
MC	o ja... lakə 've æ	66
	<i>Oh ya... laket 'vez heñ...</i>	
	Oh oui... on en met hein...	
JLP	a jæ... o e 'marge'nag a ezã... ɣrdã 'cə ʧe 'cæj ɣa'ke ɣə'nɛʃ	67
	<i>Ah ya, oh, e Margeneg a ezan... 'gredan ket 'vez ken laket gwinizh,</i>	
	Ah oui, oh, à Malguénac par exem... je crois pas qu'on mette encore du blé,	

ən 'dy la'ka...	
<i>an dud 'laka...</i>	
les gens mettent...	

MC	'marsə pa 'kal a jə'neh 'ʔœ wiã 'cə pə'tra espes 'trəʔ ə zə	68
	<i>Mârze pas-kalz a gwinizh ivez, 'ouian ket petra espèce traoù a zo</i>	
	Peut-être pas beaucoup de blé non plus, je sais pas quelles espèces de trucs sont	

'deʒ brə'ma də rã'plas ə... wiã cə 'han əbə tə'ɛ:	
<i>daet bremañ da rañplas ar... 'ouian ket anv ebet dezhe...</i>	
apparues maintenant pour remplacer le... je sais pas comment ça s'appelle...	

JLP	bæ 'nan æ... me 'jow 'lakə 'ʔe gə'nəm 'ni d'ɔn ʔe 'la'kəd ə	69
	<i>Beñ nann heñ... met geo, laket 'vez geneomp-ni, du-hont 'vez laket euh...</i>	
	Ben non, hein... mais si, chez nous, là-bas, on met euh...	

MC	me 'lakə ve jə'neh ^u 'sɔrd æ	70
	<i>Met laket 'vez gwinizh ur sort heñ.</i>	
	Mais on met quand même du blé hein.	

JLP	'lakə ʔe jə'neh 'sɔrt ? me 'd'ɔn grdã 'cə ʔe lakə 'kal jə'neh 'cæn	71
	<i>Laket 'vez gwinizh ur sort ? Met du-hont, 'gredan ket 'vez laket kalz gwinizh ken,</i>	
	On met quand même du blé ? Mais là-bas, je crois pas qu'on en mette encore beaucoup,	

lakə ʔe a... pə'tra ʔe 'grweʒ a n dra 'zə ? ə... sə'gɑ:l a jə'neh keʒ'zət ma	
<i>laket 'vez a... petra 'vez gwraet a 'n dra-se ? Euh... segal ha gwinizh kejet ma</i>	
on met euh... comment ça s'appelle ? Euh... du seigle et du blé croisés, si	

ka'rət kwa æ ʔe grweʒ 'triti'kal ʔe 'grweʒ a'nō:... a i'neh ʔe 'la'kət	
<i>karit quoi hein, 'vez gwraet tritikal 'vez gwraet anezhoñ... Ha hennezh 'vez laket.</i>	
tu veux quoi hein, ça s'appelle du tritikal... C'est ça qu'on met.	

a bæ ni'kol e kwe'nã lã're dæ 'me la'ken ən dra 'zə triti'kal	
<i>Ah beñ Nicole, e Koednant 'lãre din-me 'lakent an dra-se, tritikal.</i>	
Ah ben Nicole, de Coëtnan me disait qu'ils mettent ça, du tritikal.	

MC	ja e 'rapər'ta mʊi'ɔh əvej əral [inaudible] mar'sə kwa	72
	<i>Ya, e raporta muioc'h evit 'arall (...) mârze quoi...</i>	
	Oui, ça rapporte plus que l'autre (...) peut-être quoi...	

JLP	bæ ja... bæ ra jə'neh kwa	73
	<i>Beñ ya... beñ 'ra gwinizh quoi.</i>	
	Ben oui... ben que le blé quoi...	



JLP	a bæ 'ja ke ni'kəl we i 'lare 'tæjn 'deh... pə'nə ər bulā'zɛr ni la're	74
	<i>Ah beñ ya, kar Nicole 'oa é lâret din dec'h... penaos ar boulañjer 'n hani 'lâre</i>	
	Ah ben oui, car Nicole me disait hier... que le boulanger lui-même disait que	
	marsə 'ben ər ə... pa ʃə gwijãr 'ma a'ta' men ər gwijã i tə'ne brə'ma <i>mârze 'benn ar euh... pas-ket 'r gouiañv-mañ, met ar gouiañv é tonet bremañ,</i> peut-être, d'ici euh... pas cet hiver en tout cas, mais l'hiver prochain,	
	wiã 'cə ma 'kaɥej 'blə tɔbɛr ba'ra:... de cə 'sy:r bæ <i>'ouian ket ma kavay bleud d'ober bara... 'd eo ket sur, beñ</i> je sais pas s'il trouvera de la farine pour faire du pain... C'est pas sûr, ben	
	pə'ɣur e... brə'jəɥ lə mi ɥe 'ɛʃtət... ur 'boʃa jy'nex... a bæ... ər ble'at <i>peogwir e... broioù lec'h ma vez eostet...ur bochad gwinizh... ah beñ... ar blezad</i> parce que dans les... régions où on cultive... beaucoup de blé... ah ben la récolte	
	ma ka'rə zə 'marɥ in 'dwa:r <i>ma karit 'zo marv en douar.</i> si tu veux a pourri en terre.	
MC	ja... da dre 'ma ə'ɥœ dam [inaudible]	75
	<i>Ya... dame, dre-mañ ivez, dame (...)</i>	
	Oui... dame, ici aussi, dame (...)	
JLP	jæ jæ... mɛ 'mɛ i 'kle...	76
	<i>Ya, ya... met mamp e Kle...</i>	
	Oui, oui... mais même à Clé...	
MC	[inaudible] nã'wal in 'dœ:r	77
	<i>(...) nãñval en dour...</i>	
	<i>(...) nage dans l'eau...</i>	
JLP	i 'klege'reg ə'ɥœ a bæ... ɛ'læjn cə 'cæjn a'ne... re 'zəvə'had ə la'kat...	78
	<i>E Klegereg ivez ah beñ... 'hellint ket ken anezhe... re ziwezhat eo lakaat...</i>	
	A Cléguérec aussi ah ben... ils ne pourront plus... c'est trop tard pour planter...	
	a bæ... ɛ 'la'r ə'ɥœ pə'nə ^w z ə... wia 'cə ma 'kaɥej 'blə tɔber ba'ra: <i>Ah beñ... hē 'lâr ivez penaos euh... 'ouia ket ma kavint bleud d'ober bara !...</i> Ah ben... ils disent aussi que euh... il ne sait pas s'il trouvera de la farine pour le pain !	
MC	bæ nã	79
	<i>Beñ nann...</i>	
	Ben non...	
JLP	bæ vwa'la... a ma ɥe 'cə ge'lə avləɥ d... gwə [rires] avləɥ 'dwa:r	80
	<i>Beñ voilà... ha ma vez ket gellet avaloù-d... gwraet (...) avaloù-douar,</i>	
	Ben voilà... et si on ne peut pas des pommes de t... fait (...) des pommes de terre,	

	er'wan a bæ di 'dō: [rires]	
	<i>Erwan, ah beñ dis donc (...)! </i>	
	Erwan, ah ben dis donc (...)!	

MC	[inaudible] avlœq 'dwær	81
	(...) <i>avaloù-douar.</i>	
	(...) des pommes de terre !	

JLP	ni 'bu cə 'bwit	82
	<i>Ni 'bo ket boued !</i>	
	On n'aura plus de nourriture !	

MC	a bæ ni'tra:... a 'jəneh'ty 'mar'sə rə 'sə vu la'kə dəvə'ha'tōh ni rej	83
	<i>Ah beñ... netra... ha gwinizh-tu mârze, re-se 'vo laket diwezhatoc'h, ni 'ray</i>	
	Ah ben... rien... et du blé noir peut-être, ça, on le plante plus tard, on fera	

	'krã'm'pwex	
	<i>krampouezh !</i>	
	des crêpes !	

- Krampouezh a vo debret e-lec'h bara...

MC	krã'pwex 'lef ə ba'ra:... ba'ra' ji 'rej syrwal 'ra ən 'trə 'tœ: cə'me	84
	<i>Krampouezh 'lec'h ar bara... Bara, gi 'ray sur-walc'h rac'h an traoù ivez, ket-met</i>	
	Des crêpes au lieu du pain... Du pain, ils s'occuperont sûrement de tout, 'y a que	

	ə 'rətre'tœq ʃə'ma ã... ãn 'ar'je'r	
	<i>ar retretoù 'choma en... en arrière...</i>	
	les retraites qui restent en... en arrière...	

JLP	a jε... rə 'sə 'jerha cə 'ce:r	85
	<i>Ah ya, 're-se 'gerzha ket ker...</i>	
	Ah oui, ça, ça ne marche pas fort...	

MC	a,vãsa cə 'kal ane	86
	<i>'avañsa ket kalz anezhe...</i>	
	Ça n'avance pas beaucoup...	



LLG	a'le ja 'mat nə'sə tjà	87
	<i>Allez, yac'h' mat neuze, tiens !</i>	
	Allez, santé alors, tiens !	

JLP	a bæ 'ni ivo 'dœ:r n ivo [inaudible] dôm 'ni:... 'te'bæjn 'ka'te'q	88
	<i>Ah beñ ni 'evo dour, ni 'evo dour (...) deomp-ni... 'tebriñ katev...</i>	
	Ah ben, on boira de l'eau, on boira de l'eau (...) pour nous... en mangeant des gâteaux...	

MC	[inaudible] 'təhæ' 'ra n 'trəu an 'dɔ ^w l 'na ⁿ fə 'tō bu 'jɥi'n je	89
	(...) <i>douzhiñ rac'h an traoù ar 'n daol, 'n han' faot dezhoñ bout gwin, ya,</i>	
	(...) tout est sur la table, celui qui veut avoir du vin, oui,	

ə ʝəmi'rej nan fə 'tō bu 'dœ:r	
<i>a gemiray, 'n han' faot dezhoñ bout dour...</i>	
n'a qu'à prendre, celui qui veut avoir de l'eau...	

JLP	'dœ:r bə 'de əɥe 'dœ:r... bæ vwala	90
	<i>Dour, bet eus ivez dour... beñ voilà !</i>	
	De l'eau, il y a aussi de l'eau... ben voilà !	

MC	a bæ... 'ʃəme 'cə tu pu se'ə'd æ	91
	<i>Ah beñ... chomit ket d'ho pout sec'hed heñ !</i>	
	Ah ben... ne restez pas sur votre soif hein !	

JLP	nã nã... bu ,cə se'ət	92
	<i>Nann, nann... 'bo ket sec'hed !</i>	
	Non, non... on n'aura pas soif !	

- 'm bo-me dour ivez...

JLP	mə rə 'dœ:r ə 'təh... ma r 'təh 'præ'næjn 'dœ: dre 'ma bə mar'jan 'pa: ?	93
	<i>Me 'ray dour euh deoc'h... 'ma ret deoc'h preniñ dour dre-mañ, Marianne, pas ?</i>	
	Je vais te servir de l'eau... vous devez acheter de l'eau par ici Marianne, non ?	

MC	dam o'bli'zət	94
	<i>Dame, oblijet !</i>	
	Dame obligés !	

LLG	'jəw ɥi ə'ɥə pa: ?	95
	<i>Geo, c'hwi ivez, pas ?</i>	
	Si, vous aussi, non ?	

JLP	a dam... wiã 'cət me mə 'gəməra 'mēj 'dœ:r mə bræ:'na: a nə'zə mə	96
	<i>Ah dame... 'ouian ket met me 'gembra-me dour, me 'brena ha neuze me</i>	
	Ah dame... je sais pas mais moi j'achète mon eau, j'en achète et alors je	

'i'va ka'ni ag ə 'rəbi'nɛ'd ə'ɥə wiã cə mɛ... [rires] me dre 'ma ma	
<i>'eva kani ag ar robined ivez, 'ouian ket-me... (...). Met dre-mañ 'ma</i>	
bois celle du robinet aussi, je sais pas... (...). Mais ici, c'est	

'di ^h y'nə təh ɥi a i'vet ?	
<i>difennet deoc'h-c'hwi a evet ?</i>	
défendu d'en boire ?	

MC	gə̃nə̃fi 'ʧi dy 'zə ma 'mɑ:d ə̃n 'dœ:r zan ?	97
	<i>Geneoc'h-c'hwi du-se 'ma mat an dour Jeanne ?</i>	
	Et pour vous là-bas, l'eau est bonne Jeanne ?	
JLP	bæ̃ wiḷiã' 'cət wiḷiã: cə̃ 'ʧœ̃ mə̃ 'lɑ:rɛ̃ ma un 'tawl bə̃'nek... mə̃ 'lɑ:rɛ̃ 'ma	98
	<i>Beñ 'ouian ket, 'ouian ket ivez, me 'lâre 'mañ un taol bennak... Me 'lâre 'mañ</i>	
	Ben je sais pas, je sais pas non plus, je disais une fois... J'en parlais comme ça	
	un 'tawl bə̃'nek tə̃ 'pjɛ:r a nə̃'zɛ̃ jö̃ ə̃ 'lɑ:rɛ̃ 'dæ̃jn pə̃ 'sɑ'ʧɛ̃ jə̃ də̃ vi'ti:n	
	<i>un taol bennak da Pierre ha neuze eñ a lâre din pa save-eñ da vintin,</i>	
	une fois à Pierre et alors il me disait que quand il se lève le matin,	
	jö̃ gə̃mɑ'rɛ̃ 'dœ̃ɥ dasa 'dœ:r ag ə̃ 'rə̃biːnɛ̃'tœ̃ɥ nə̃'sə̃ 'dœ̃ɥ dasa ,dœ̃r 'frɛsk	
	<i>eñ 'gemere daou dasad dour ag ar robinetoù, neuze, daou dasad dour fresk</i>	
	il boit deux verres d'eau du robinet, alors, deux verres d'eau fraîche	
	ag ə̃ rə̃bi'net læ̃ 'dæ̃jn ə̃ bæ̃ mə̃ 'læ̃... ma də̃ 'mɑ: tə̃h 'ʧi ɛ̃'mɑ	
	<i>ag ar robined, 'lâre din, oh beñ, me 'lâre... ma d-eo mat deoc'h-c'hwi ema</i>	
	du robinet, qu'il me disait, oh ben, je lui disais... si elle est bonne pour toi, elle est	
	'mɑ: tæ̃jn 'mɛ ə̃'ʧœ̃	
	<i>mat din-me ivez !</i>	
	bonne pour moi aussi !	
LLG	ja me... dre 'ma... gaʧœ̃ 'cə̃ kə̃næ̃ 'mɛ de ʃə̃ r ,mɛm 'gu:d a'nö̃: ɛ̃l ma	99
	<i>Ya met... dre-mañ... 'gavan ket genin-me 'deus ket 'r mēmp goud anezhoñ êl ma</i>	
	Oui, mais... par ici... je trouve pas qu'elle a le même goût	
	'dœ̃z ə̃...	
	<i>'deus euh...</i>	
	que n'a euh...	
MC	bæ̃ 'nan ɛ̃ 'doh 'cə̃ aku'ʃtym cæ̃jn doh'tö̃:	100
	<i>Beñ nann, ker 'd oc'h ket akoustum ken douzhtoñ !</i>	
	Ben non, parce que tu n'y es plus habituée !	
JLP	doh 'cə̃ aku'ʃtym doh'tö̃:	101
	<i>'d oc'h ket akoustum douzhtoñ !</i>	
	Tu n'y es plus habituée !	
MC	mɛ̃ bə̃ zə̃ 'treʧal dre'mɑ̃ vɛ̃ cə̃ 'pre:nə̃ 'dœ̃r a'nẽ æ̃... ɛ̃ iva 'dœ̃r	102
	<i>Met bet'zo trawalc'h dre-mañ, 'vez ket prenet dour anezhe heñ... hè 'eva dour</i>	
	Mais ,y en a assez par ici, ils n'achètent pas d'eau hein... ils boivent l'eau	
	ag ə̃ rə̃bi'net	
	<i>ag ar robined...</i>	
	du robinet...	

LLG	me ja 'pajə nə sə:r ə... pajə n 'dœ:r a ve lakə bwi tə 'man	103
	<i>Met ya, paeet 'n eus zour euh... paeet 'n dour ha 'vez laket boued du-mañ...</i>	
	Mais oui, on paie l'eau euh... on paie l'eau et on met de la nourriture ici...	

MC	me ma pə'ta:b pɣi:r ve 'rej tər vy'ja:'le bar hã'tin	104
	<i>Met 'ma potable peogwir 'vez raet d'ar vugale ba'r c'hantin.</i>	
	Mais elle est potable puisqu'on la donne aux enfants à la cantine.	

JLP	a bæ ma ve 'rej tər və'ja:'le ma pə'ta:b nəzə 'ɥœ:... gə'nəm 'ni de ʃə	105
	<i>Ah beñ ma vez raet d'ar vugale 'ma potable neuze ivez... Geneomp-ni 'd eo ket</i>	
	Ah ben si on la donne aux enfants, elle est potable alors aussi... Nous, c'est pas	

'diy'nəd ə'ɥə bə 'dɛ ur 'bɔʃa 'ty lər ã'zə a dam 'ja jō hu'ta nə'zə	
<i>difennet ivez, bet eus ur bochad tud 'lâr ah dame ya, eñ 'houta neuze</i>	
défendu non plus, 'y a beaucoup de gens qui disent ah dame que oui, elle a le goût	

ən 'dœr ʒa'vel a bæ.. ən dra 'zə un ,dezæ'fɛk'taj nə'zə... [rires] bæ wi'ã cə 'mej	
<i>an dour Javel ah ben... an dra-se 'zo hon deziñfektay neuze... (...) Beñ 'ouian ket-me</i>	
d'eau de Javel ah ben... ça nous désinfectera alors... (...) Ben je sais pas	

ə'ɥœ... wiã cə 'mej ə'ɥœ pə'nɔwʃ ty 'ma a'ta: 'ɥə me 'm iva 'mej... mə	
<i>ivez... 'ouian ket-me ivez penaos du-mañ atav ivez, met m'eva-me... me</i>	
non plus... je sais pas non plus comment c'est ici aussi, mais moi, je bois... je	

'la'ka sã'sə'mã'd wɛ ur 'vwi'z dwə 'lɑr'ə tæ 'me ər 'la'ka tə ba'sæjn ə	
<i>'laka sañsamant 'oa ur vaouez 'doa lâret din-me er lakaat da basiñ an</i>	
mets, en principe, il y a une femme qui m'a dit de la laisser passer la	

'no:z ir... 'friʒi'dɛ:r law'kəl un də'vey'jat alə'sə i friʒi'dɛ:r alə'sə...	
<i>noz er... frigidaire. Laoskel un devezhiad henn-se e frigidaire henn-se...</i>	
nuit dans... le frigidaire. La laisser une journée comme ça au frigidaire...	

a 'rah 'beh a bæ 'pjɛ:r dwɛ 'mɛm lɑ'rə ən 'trəɥ sə 'dæjn... jō 'lɑrɛ 'ɥə	
<i>ha ra-bezh ah beñ, Pierre 'doa mêmp lâret an traoù-se din... Eñ 'lâre ivez</i>	
et tout ah ben, Pierre aussi m'a dit ça... Il disait aussi que	

gəʃtən 'dra 'zən ja... ə pə'tra zə ban 'dœ:r de'za: ? lɑ:r 'tæjn	
<i>'gaoz d'an dra-sen, ya... oh, petra 'zo ba'n dour dija ? Lârit din...</i>	
comme ça, oui... oh, qu'est-ce qu'il y a dans l'eau déjà ? Dites-moi...	

- Du chlore mârze ?

JLP	jæ 'klɔ:r jæ e 'lœ kə... pə də 'lakə ba ε 'friʒi'dɛ:r alə'sɛ la'kə u	106
	<i>Ya, klor, ya, e lâre get... pa d-eo ba e frigidaire henn-se, 'lakit ur</i>	
	Oui, du chlore, oui, il disait que... quand elle est au frigidaire, tu mets une	

bu'tqi:l ə di... pa ʃə la'ka... pa ʃə bu'ʃæjn ma ka'rət kwa a bæ	
<i>boutailh euh di... pas-ket lakaat... pas-ket bouchiñ ma karit quoi, ah beñ...</i>	
bouteille euh dé... sans mettre... sans la boucher si tu veux quoi, ah ben...	

LLG	a næ... 'pa i...	107
	<i>Ah nann... pas he...</i>	
	Ah non, sans la...	

JLP	nã... pa ʃə la'ka pa ʃə la'ka ər 'bõ:d ar'ni kwa... a bæ i la,ɛ ər 'hlɔ:r	108
	<i>Nann, pas-ket lakaat, pas-ket lakaat ar bont àrni quoi... ah beñ e lâre ar c'hlor</i>	
	Non, sans mettre, sans y mettre de bouchon quoi... ah ben il disait que le chlore	

˚ ja 'cu:it a ma 'ma:t alə'sə	
<i>a ya kuit, ha 'ma mat henn-se !</i>	
s'en va et elle est bonne comme ça !	

LLG	ɔ... bæ ən tra sə zɔ 'ma: wah tɔ wi'jet nə'sə	109
	<i>Oh... beñ an tra-se 'zo mat c'hoazh da ouiet neuze !</i>	
	Oh ben... ça c'est bon encore à savoir alors !	

JLP	mæ 'jæ me 'ju:ir 'œ: pədæ me ku'ʃtæj ə ra 'ɥə 'præ'næjn 'dœ:r ə'ɥə	110
	<i>Met ya, met gwir eo, peogwir met koustiñ a ra ivez preniñ dour ivez !</i>	
	Mais oui, mais c'est vrai, parce que, mais ça coûte cher aussi d'acheter de l'eau !	

LLG	ɔ bæ ja 'ræjn ɔə ˚n 'dœ:r æ	111
	<i>Oh beñ ya, 'raint ket an dour heñ !</i>	
	Oh ben oui, l'eau n'est pas donnée hein !	

JLP	a nə'wafi ɣəno:m 'ni bæ nã me ur 'vwe:z a bæ hɔ'neh ɾej ɔə ni'tra	112
	<i>Ha newazh, geneomp-ni beñ nann, met ur vaouez ah beñ honnezh 'ray ket netra</i>	
	Et pourtant, nous, ben non, mais une femme ah ben elle, elle ne fait rien	

ɣən 'dœ:r ag ə ɾəbi'net æ mem 'pa... me 'pa i ha:'fe na 'tra' 'bəd æ	
<i>get'n dour ag ar robined heñ, mem pas... mem pas he c'hafe na tra ebet heñ.</i>	
à l'eau du robinet hein, pas même... pas même son café ni rien du tout hein.	

hɔ'ne bræ'na 'tud i 'dœ:r alə'ma	
<i>Honnezh 'brena tout he dour henn-mañ !</i>	
Elle achète toute son eau comme ça !	

6 octobre 2001

- Lârit din piv oc'h neuze...

MT	ˌpiɥ ɔn 'mɛ ? a bæ ma'ri: n[...] ... e[...]	1
	<i>Piv on-me ? A beñ Mari an H... H.</i>	
	Qui je suis ? A ben Marie L... H. (<i>nom de jeune fille</i>)	

- Hag e-menn eh oc'h ganet ? Amañ ?

MT	a jɛ... gã'nət be... be 'bɔrx ˌmarge'nek a'lɔr bjæˌsy:r ə...	2
	<i>Ah ya, ganet ba... ba bourc'h Malgeneg, alors bien sûr euh...</i>	
	Ah oui, née à... au bourg de Malguénac,	

- E pezh blez neuze ?

MT	ə... 'pjɑr'dɛk ble ər brə'zi'l	3
	<i>Euh pevardek. Blez ar brezel.</i>	
	Euh... quatorze. L'année de la guerre.	

- Just e-raok pe durant ar brezel e oa ?

MT	dy'rã:t ər brəz ə... ã 'ka'tɔrs	4
	<i>Durant ar brez... euh... en quatorze.</i>	
	Pendant la gue... euh...	

- Komañset e oa ar brezel dija ?

MT	wi... jæ	5
	<i>Oui... ya.</i>	
	Oui... oui.	

MD	mõ 'pɛ:r e ˌpar'ti a la 'gɛ:r e 'mwa ʒə sɥi 'ne ã...	6
	Mon père est parti à la guerre et moi je suis née en...	

MT	e ʒavɛ 'katr ã: kãt il ˌɛ rəvə'ny: o:...	7
	Et j'avais quatre ans quand il est revenu oh...	

MD	e mwa ʃ sɥi 'ne a'lɔr a bæ' a'prɛ la 'gɛ:r	8
	Et moi j' suis née alors, ah ben après la guerre.	

MT	si ʒa've de fo'to: ʒə vuz o're fe 'vwa:r... ʒe'te æ... ð'n ave 'fe yn	9
	Si j'avais des photos je vous aurais fait voir... J'étais hein... on avait fait une	

fo'to pur ãvwa'je a mō 'pɛ:r ketɛ prizo'nje la 'mɛ:r e'te:	
photo pour envoyer à mon père qu'était prisonnier, la mère était...	

- Ya, met ema ret lâret e breton...

MT	ã brə'tō: ã brə'tɔn bjæ' æ ɛ'l dwa 'et ,par 'la:... mwa ʒa've bjæ 'sy:r	10
	...en breton, en breton, bien, hein, elle doit être par là... Moi, j'avais bien sûr	

æ... ã la're i brə'tō: mwɪ ur 'sa'ro: a ,wɛ ə... ur pe a 'dãntɛlɛn	
hein... 'h an [da] lâret e breton... 'm oa ur saraut ha 'oa euh... ur pezh danteleñ	
Je vais dire en breton... j'avais un saraut qui avait euh... une belle dentelle	

də ^h tō: ə a mə 'mam ə wɛ ur 'hwi:f a nə'zə... un 'dã'tɛ'r	
douzhtoñ euh ha ma mamm 'doa ur c'hoef ha neuze... un danter.	
et ma mère avait une coiffe et alors... un tablier.	

MD	[interférences] ur ʒə'ʃtɛn vi'lus	11
	(...) ur gustenn velouz...	
(...) une robe de velours...		

- Ur gustenn, petra eo an dra-se ?

MD	ur ʒə'ʃtɛn se yn 'rɔp... ,rɔb ã və'lur avɛg dy və'lur ə...	12
	Ur gustenn, c'est une robe... robe en velours, avec du velours euh...	

MT	ə dam je ɔ 'tɔh gut... wo 'tɔ la're i brə'tō ə'wɛ æ	13
	Oh dame ya... 'vo ret deoc'h gouzout... 'vo ret deoc'h lâret e breton ivez heñ !	
Oh dame oui... tu dois savoir... tu dois parler en breton aussi hein !		

- Ha c'hwi zo chomet berped da chom amañ durant ho puhez ?

MT	'je... 'je ð 'ʃɔmɔt mə... mə ða 'ci:r a mə mam 'jir ə we be ^u n	14
	Ya... ya, 'on chomet, ma... ma zad-ker ha ma mamm-ger a oa ba un	
Oui... oui, je suis restée, mon... mon grand-père et ma grand-mère était dans		

da'ʃɛn mɛ ən ən 'da'ʃɛn ə wɛ 'cə tɔm 'ni: ən da'ʃɛn ə wɛ d ur...	
dachenn met an, an dachenn ne oa ket deomp-ni, an dachenn 'oa d'ur...	
une ferme, mais la, la ferme n'était pas à nous, la ferme était à un...	

prɔprie'tɛ:r a mə... mə ða'ci:r wi... 'lɔka'tɛ:r mɛ ar'lɛy nəsə ma pə	
propriétaire <i>ha ma... ma zad-ker 'oa... locataire, met àrlerc'h neuze 'ma bet</i>	
propriétaire et mon... grand-père était... locataire, mais ensuite alors, on a	

'jɥer,hə n da'ʃɛn a... nəm ni 'pɛr,nət ən da'ʃɛn a wi mə 'rɑ:d ə wi bɛ...	
<i>gwerzhet 'n dachenn ha... 'neump-ni prenet an dachenn, ha 'oa ma zad a oa ba...</i>	
vendu la ferme et... on a acheté la ferme, et mon père était à...	

bɛ 'labura bɛ 'pa'riz bɛr 'gɑ:s a ma 'dɛj tə rœr'hœl ən ,da'ʃɛn kɛr	
<i>ba labourat ba Pariz, ba'r gaz. Ha 'ma daet da zerc'hel an dachenn, kar</i>	
il travaillait à Paris, dans le gaz. Et il est venu tenir la ferme, car	

mə 'mam ule 'cə mɔnɛ tə ba'ris gə mə ,rɑ:t... a ma 'dɛj tə rœr'hœl un	
<i>ma mamm 'oule ket monet da Bariz get ma zad... Ha 'ma daet da zerc'hel un</i>	
ma mère ne voulait pas aller à Paris avec mon père... Et il est venu pour tenir une	

da'ʃɛn a ma 'hɔ' mɛ 'gɑ'nɔt bɛ... 'ble pjar'dɛk mɛ nɔ'zə ma 'wɛj mə 'rɑ:	
<i>dachenn ha amañ 'on-me ganet, ba... blez pevardek, met neuze 'ma aet ma zad</i>	
ferme, et c'est ici que je suis née, en... en quatorze, mais alors mon père est allé	

tə... də brɔ'zɛ:l a 'ma pə 'pjar 'ble: 'prizo'nje:	
<i>da... d'ar brezel ha 'ma bet pevar blez prisonnier.</i>	
à... à la guerre et il a été quatre ans prisonnier.	

MD	pə de a'ri i 'gi:r nɔ'zə bæ	
	<i>Pa d-eo arriv er gêr neuze beñ...</i>	15
	Quand il est rentré à la maison alors ben...	

MT	a ar'lɛry pət nɔ'zə... 'pjar a vugə'li:... 'pæ'jm ən wɛ ã... 'tut de pə	
	<i>Ha àrlerc'h 'bet neuze... pevar a vugale... pemp o doa en... tout 'deus bet</i>	16
	Et après 'y a eu alors... quatre enfants... ils en avaient cinq en... tout, ils ont eu	

pjar a vugə'li: ə... pwe a,ri mə 'rɑ:d ɛr 'ji:r kwa... a we i'nɔ' a pə 'pre sel	
<i>pevar a vugale euh... p'oa arriv ma zad er gêr quoi... Ha 'oa unan à peu près seul</i>	
quatre enfants euh... quand mon père est rentré quoi... Et il y en avait un à peu	

'dɑy 'vle: pə'ji:r ə...	
<i>daou vlez, peogwir euh...</i>	
près tous les deux ans puisque...	

MD	əm pə 'pɛjmp... 'pɛj m a ,vugə'li: kwa	
	<i>'omp bet pemp... pemp a vugale quoi...</i>	17
	On a été cinq... cinq enfants quoi...	

MT	a bæ nɔ'zə pwi 'dɛj mə 'rɑ: bɛr 'ji:r bæ mwɪ ə... ã... ,trə'ɥɛh...	
	<i>Ah beñ neuze p'oa daet ma zad ba'r gêr beñ 'm oa euh... en... triwec'h...</i>	18
	Ah ben alors, quand mon père est rentré ben j'avais... en... dix-huit...	

di'suyt kwa a'lɔr ə	
dix-huit quoi, alors euh...	

- Breudeur ha c'hoarezed arall ho c'hweus bet neuze...

MD	je... bə we 'pɛjmb 'om kwa	19
	<i>Ya... bet 'oa pemp 'oamp quoi...</i>	
	Oui... on était cinq quoi...	

MT	bwe nō... ə... bwen me 'pjɑr'dɛk maty'rin ə wɪ dən y'ʃɛn	20
	<i>Bet 'oa unan... euh... bet 'oan-me pevardek, Mathurine a oa d'an ugent,</i>	
	Il y en avait un... euh... moi c'était en quatorze, Mathurine c'était en vingt,	

rɔz ə... ma'dlɛjn ə wɪ dər 'pɛjmb ɑrn y'ʃɛn	
<i>Rog... euh Madalen a oa d'ar pemp àrn ugent...</i>	
Rog... euh Madeleine c'était en vingt-cinq...	

MD	ro'ʒe wi...	21
	<i>Roger 'oa...</i>	
	'y avait Roger...	

MT	ro'ʒe wɪ 'rɔwk ro'ʒe wɛ dər 'dɑy ɑrn œ'ʃɛn... a 'pjɛ:r wɪ ɔn də ^{və} 'hɑ:	22
	<i>Roger 'oa 'raok, Roger 'oa d'ar daou àrn ugent... Ha Pierre 'oa an diwezhañ,</i>	
	Roger était avant, Roger c'était en vingt-deux... Et Pierre était le dernier,	

na'ni z ^o i 'ʃti'va:l i'neh wi ə... 'sæf ɑrn œ'ʃɛn van'set... a hɔm	
<i>'n hani 'zo e Stival, hennezh 'oa euh... seizh àrn ugent... vingt-sept... Ha 'oamp</i>	
celui qui est à Stival, lui c'était euh... en vingt-sept... Et on était	

'pɛm 'hɔn me ər gu'hɑ: a 'pjɛ:r ə wɛ ə... 'pjɛ:r ə zɔ ər jʊæ'kɑ:	
<i>pemp, 'oan-me ar goshañ, ha Pierre a oa... Pierre a zo ar yaouankañ.</i>	
cinq, j'étais l'aînée, et Pierre était... Pierre est le plus jeune.	



MT	wɔn me dimi'jət nəzə bet be... 'pɛjm a trə'gɔ:t a nəzə ɹmwi qi'ʃɛn 'vle' kwa	23
	<i>'oan-me dimezet neuze, bet ba... pemp ha tregont ha neuze 'm oa ugent vlez quoi,</i>	
	Je me suis mariée alors en... trente-cinq et alors, j'avais vingt ans quoi,	

'ble ɑrn ə'ʃɛn a mwɪ pə mə 'fawt ə... də 'ðəy ɹvle' ɑrn ə'ʃɛn a nəzə	
<i>blez àrn ugent. Ha 'm oa bet ma faotr euh... da zaou vlez àrn ugent, ha neuze</i>	
vingt-et-un ans. Et j'ai eu mon garçon euh... à vingt-deux ans et alors	

'hõn wej tã 'ba... 'hõn me i pa'riz de'ʒa: dã...	
'on aet da Ba... 'oan-me e Pariz dija da...	
je suis allée à Pa... j'étais déjà à Paris, à...	

- A-benn oc'h aet da Bariz ?

MT	bã jæ... ,dimijã 'wãm ɛ... 'jãn ^o 'ɥi ɔ... 'jãnɔ'ɥir 'hɥɛ'vri ɔ... pã'nɔ	24
	Beñ ya... dimezet 'oamp e... Genver euh... Genver, C'hwevrer euh... penaos,	
	Ben oui... on s'est mariés en... janvier euh... janvier, février euh, comment,	

pã'nɔ vɛ la'rãt fɛ'vriɛ ?	
penaos 'vez lâret fɛvriɛ ?	
comment on dit février [en breton] ?	

- C'hwevrer, ya...

MD	a dam 'mwa ʃe pa 'tro kã'mã...	25
	Ah dame, moi j'sais pas trop comment...	

- C'hwevrer, ya...

MT	a bã õn ,wej tã... labu'rãt ã dã... dã gã'mãs a bã... ɥã'ze... grwej a pã	26
	Ah beñ 'on aet da... labourat heñ da... da gomañs ah beñ... 'veze... gwraet à peu	
	Ah ben je suis allée... travailler hein, pour... au début ah ben... on faisait à peu	

,prɛ... 'pe ^h gã'wãm kwa me'na:ʒ... 'byro'jãɥ a nãzã... 'bɛn ɔ 'fɛj nã'zãn	
près... pezh 'gavemp, quoi, ménage... buroiou ha neuze... 'benn ar fin neuzen	
près... tout ce qu'on trouvait, quoi, du ménage... les bureaux et alors... finalement alors	

ɔ... õ pãt... 'labu'ra bun 'ti a me 'ʃã'mã trãgõ' 'vle: a mã du'ʃa	
euh... 'on bet... 'labourat b'un ti ha 'm eus chomet tregont vlez, ha me 'doucha	
euh... j'ai... travaillé dans une maison et j'y suis restée trente ans, et je touche	

mã rã'trɛd ag ɔn ti 'sã pa ,wɛn dã labu'rat a wɛn ɔ 'manytã'sjã'nɛ:r...	
ma retraite ag an ti-se. Pa oan da labourat a oan euh manutentionnaire...	
ma retraite de cette maison. Quand j'y travaillais j'étais euh manutentionnaire...	

p wɛn 'dɛj tã... dã bu... 'rã'trɛd e hwɛn ɔ mwe 'sõrti'jãt 'magaz... 'magazi'nɛ:r	
pa oan daet da... da bout... retraite e oan, em oa sortiet magas... magasinrière.	
quand je suis venue... à la retraite, j'en suis sortie magas... magasinrière.	

a ɛ'lã cã ,lã'rɛ in 'gã'lek	
Ha 'hellan ket lâret en galleg (sic) !	
Et je sais pas le dire en français (sic) !	

- Ha penaos e veze gwraet ar labour àr ar maezoù en amzer gozh ?

MT	a 'bæ... di 'dō 'hwō me: ər gu'hĩ ǎ... faw'ti mō'ne ti 'duz ən a'hæjn... gə	27
	<i>Ah beñ dis donc, 'oan-me ar goshañ euh... 'faote monet é touch an oc'hen... get</i>	
	Ben dis donc, j'étais l'aînée euh... il fallait aller mener les bœufs... avec	

mə 'ra:t a gər 'zow ma 'da... mar a 'ye ^h ɥəzəm wa 'preʃtə də 'zob ən	
<i>ma zad ha get 'r jao-mañ da... meur a wezh 'vezemp c'hoazh prestet da Job an</i>	
mon père et avec le cheval, là... souvent on nous prêtait encore à Job	

igə'ra tə wɔ'ne də 'gōdy ər 'zow ^{ɥe} bō'tæjn ən 'a'vəl 'dwa:r a 'traɥ	
<i>Hegarar, da vonet da goñdu ar jao, 'vit botiñ an avaloù-douar ha traoù</i>	
L'Hégarat, pour aller conduire le cheval, pour butter les pommes de terre et des	

ə sər 'sō... a... ɥe ni'tra æ... [rires] mō'ne tə si'ku:r...	
<i>ar sort-se... Ha... 'vit netra heñ... (...) monet da sikour...</i>	
choses comme ça... Et... pour rien hein... (...) aller aider...	



- Kaled e veze ar labour... Kaletoc'h evit bremañ...

MT	me 'ʃō:z yr ɥeh ò pə bɛ... ò pə 'preʃtə də 'zob ən igə'rat ǎ...	28
	<i>'m eus soñj ur wezh 'oan bet ba... 'oan bet prestet da Job an Hegarar euh...</i>	
	Je me souviens, une fois, j'avais été à... j'avais été prêtée à Job L'Hégarat euh...	

tə 'gōdy ər 'zow də vɔ... də vō'tæjn ən 'a'v'ləɥ 'dwa:r ɥdu ur 'zow ag ə 'wi...	
<i>da goñdu ar jao da vo... da votiñ an avaloù-douar. 'doa ur jao hag a oa...</i>	
pour conduire le cheval pour butter les pommes de terre. Il avait un cheval qui était...	

'tic wiā 'cə pə'no zi 'gwɛj ag ən dra 'zə... jə 'grō'gɛ... 'rabɛ... bɛr...	
<i>tik, 'ouian ket penaos 'veze gwraet a'n dra-se... eñ 'groge... ra-bezh... ba'r...</i>	
rétif, je sais pas comment on dit ça... il mordait... tout... dans les...	

'vern cə pə'tra gə'ɥi bɛr 'pɛn ər 'park anə'sə a 'mwɪ: me' jōɛ:n a'cɛn	
<i>'vern ket petra 'gave ba'r penn ar park henn-se, ha 'm oa-me aon âlkent,</i>	
Tout ce qu'il trouvait au bout du champ comme ça, et j'avais peur, mon dieu,	

a 'zob ə 'də i'ʃe: ag ə 'dyije a r 'zow mə 'mwi me 'jōɛ:n ag	
<i>ha Job a do... e huche hag a douie àr ar jao... Me 'm boa-me aon ag</i>	
et Job ju... il criait et il jurait sur le cheval... Qu'est-ce que j'avais peur de	

ər 'zow 'se... i mɔr'dɛ: tu'zur kwa	
<i>ar jao-se... il mordait toujours quoi.</i>	
ce cheval...	

- Eñ 'glaske dañtiñ rac'h an dud *quoi*...

MT	je... 'a:rwə'ta:...' 'zɔb ə 'lar ^e ələ... jə 'dyije ag ə 'hyʃi 'gwe ^h trɔ,wɛ fi 'way	29
	<i>Ya... aouh 'ta... Job a lâre (?)... eñ 'douie hag a huche gwazh, troe e vazh,</i>	
	Oui... oh la la... Job disait (?)... il jurait et il criait au possible en tournant son bâton,	

ər 'zɔw 'sə a bæ mō... 'ʃō'z ə 'mes kɛ	
<i>ar jao-se, ah beñ mon... Soñj am eus kar...</i>	
ce cheval, ah ben... je me souviens car...	

MD	in a'hæ:jn 'ta... də... dy'zæj ən a'hæ:jn	30
	<i>An oc'hen 'ta... da... da douchiñ an oc'hen...</i>	
	Les boeufs tiens... pour... pour mener les boeufs...	

MT	ja ^{mə} 'ra: dəwe 'dœy e-'zō: a'le ə... mə'nɛ tə gō'dy ən a'hæj ni re 'ra	31
	<i>Ya, ma zad 'devoa daou ejon allez euh... monet da goñdu an oc'hen, ni 'rae razh</i>	
	Oui, mon père avait deux boeufs, allez euh... on devait mener les boeufs, on faisait	

n 'trœy 'tæjn go'bir ə... u r 'tæjn 'sə'kur u r 'təm 'si'kur 'ir	
<i>'n traoù ['oa ret] din gober euh... 'oa ret din sekour, 'oa ret deomp sekour er</i>	
tout, je devais tout faire euh... je devais aider, on devait aider dans les	

'park... 'ag ir 'jiər ag ar'lery nə'zə ε... ar'lery əm ari 'pɛjm æ	
<i>park... hag er gêr, hag àrlerc'h neuze eh... Àrlerc'h 'oamp arriv pemp heñ,</i>	
champs... et à la maison, et ensuite alors eh... Ensuite on était cinq hein,	

fōw'ti... fōw'ti si'kur də... də'sə'y ər br'di'r ag ər 'hwir'zet æ...	
<i>'faote... 'faote sekour da... desav ar breudeur hag ar c'hoarezed heñ...</i>	
il fallait... il fallait aider à... élever les frères et sœurs hein...	

ɔw me ər gu'hã ò pə me 'tɛ: 'vle: mə hɛ'nō: mə ar'lerh bæ...	
<i>'oan-me ar goshañ, 'on bet-me c'hwec'h vlez ma-unan, met àrlerc'h beñ...</i>	
J'étais l'aînée, j'ai été six ans toute seule, mais ensuite ben...	

we r tæjn... bə'sæjn də sikur də [inaudible]	
<i>'oa ret din... bosiñ da sekour da (...)</i>	
je devais... bosser pour aider à (...)	

- C'hwi zo bet berped é chom ba'r vourc'h, ned oc'h ket bet james àr ar c'hampagn ?

MT	nã nã a daw'lœy ur 'sɔrt ni 'çɛ də... də par egz... mə 'jɛ: də 'ganæjn də	32
	<i>Nann, nann, a-daolou ur sort, ni 'yae da...da par ex... me 'yae da ganniñ da</i>	
	Non, non, quelques fois quand même, on allait à... par ex... j'allais laver à	

gwe ^h nã'n ə... 'sə'kur anə'sən...	
<i>Goednan euh... sekour henn-sen...</i>	
Coetnant euh... aider comme ça...	

- Ya, met paz evit derc'hel un dachenn...

MT	ben un da'sfen je... 'pœr ^ə wɨ n dy' 'sən a nəzə... dəwi 'cə ur 'jœfi	33
	<i>Ba'n un dachenn ya... paour e oa 'n dud-sen ha neuze... 'devoa ket ur yoc'h</i>	
	Dans une ferme, oui... ces gens-là étaient pauvres et alors... ils n'avaient pas beaucoup	

ar'gū:t a nə'zə mə 'ra: ə lə'ri: bæ 'ja də ga'næ:jn u 'trə ɥit u bugə'li: kwa	
<i>argant ha neuze ma zad a lâre, beñ « ya da ganniñ o traoù 'vit o bugale », quoi,</i>	
d'argent et alors mon père disait, ben « va laver leurs affaires pour leurs enfants » quoi,	

me ə... ɥə'zəm cə 'pejə n ã'ti:r ag ən am'zir æ... me a'hendə'ral	
<i>met euh... 'vezemp ket paeet an hanter ag an amzer heñ... Met a-hent-arall</i>	
mais euh... on n'était pas payés la moitié du temps, hein... Mais autrement on	

e 'ʃomə bər'pə ber 'ji:r me 'na pji ɥə'zəm na mi'ɔfi vɛ lɛ	
<i>e chomemp berpet ba'r gêr, met nann, peogwir 'vezemp na muioc'h 'vit e lec'h</i>	
restait toujours à la maison, mais non, puisqu'on était plus nombreux qu'ailleurs,	

ə'ral ɥəze... u... ɥə'zəm 'prɛ'ʃtət ma kə'rət kwa	
<i>arall 'veze... ur... 'vezemp prestet ma karit quoi...</i>	
'y avait... un... on était prêtés si tu veux quoi...	

MD	a nəzə ɥə'zjəm də ga'næ:jn də 'futã' 'vi'ʁ də 'ga'næ:jn	34
	<i>Ha neuze 'vezemp da ganniñ da Fetan-Ver... Da ganniñ...</i>	
	Et alors on allait laver à Fetan Ver... laver...	

- Da Fetan-Ver, ya...

MD	'bɛp sə'hœ'n dər 'lœ'n a'le... 'garce'lat... 'garce'lat a... də 'ral	35
	<i>Bep sizhun d'ar Lun allez... 'garrikellad... 'garrikellad ha... du 'rall</i>	
	Chaque semaine, le lundi, allez... une brouettée... une brouettée et... là-bas	

də vɔ'ne tə...	
<i>da vonet da...</i>	
pour aller...	

MT	bæ 'je pə wu a'ri ər 'vugə'li'ma... i'nō 'dəɥ 'tri 'pjar 'pɛjm ə bæ... ɥə'zi	36
	<i>Beñ ya, pa 'oa arriv ar vugale-mañ... unan, daou, tri, pevar, pemp ah beñ... 'veze</i>	
	Ben oui, quand ces enfants-ci sont arrivés... un, deux, trois, quatre, cinq ah ben, il	

mə'ne tə 'ga'næ:jn ər liɛ'nəɥ a nəzə 'tu 'ra n 'trəɥ də 'futã' 'vi'ʁ æ	
<i>[ret] monet da ganniñ ar liennoù ha neuze tout-rac'h an traoù da Fetan-Ver heñ...</i>	
fallait aller laver les langes et alors toutes les affaires à Fetan Ver hein...	

- Ur yoc'h traoù veze d'ober...

MD	gəd ur gar'cəl	37
	<i>Get ur garrikell...</i>	
	Avec une brouette...	

MT	a nə'zə mə'ne tə 'ʃi:ræ̃ 'kawɫ ə bæ̃ di 'dõ· æ̃	38
	<i>Ha neuze, monet da serriñ kaol, oh ben dis donc heñ...</i>	
	Et alors, aller ramasser des choux, oh ben dis donc hein...	
MD	[interférences] 'karçɛ'larəɥ 'kawɫ li'ɛs 'tã· fɛ 'pa	39
	(...) <i>karrikelladoù kaol lies...</i> t'en fais pas !	
	(...) des brouettées de choux, souvent...	
MT	[interférences] la,ɔurə ne ni dur 'lɛx æ̃ mō̃ 'vjø:... mə'ne tə 'ʃi:ræ̃jn	40
	(...) <i>labouret 'n eus-ni d'hor lec'h heñ, mon vieux... monet da serriñ</i>	
	(...) on a travaillé notre comptant hein, aller ramasser	
	'karcəlɔrəɥ 'kawɫ [interférences]	
	<i>karrikelladoù kaol (...)</i>	
	des brouettées de choux (...)	
MD	'karcəlɔrəɥ 'kəwɫ	41
	<i>Karrikelladoù kaol...</i>	
	Des brouettées de choux...	
MT	a pə ɥə'zi ə... 'pə və'zi par ɛg'zã'pl ə... ər 'ʃa:'rat... ər 'ble'at a'lɔr...	42
	<i>Ha pa veze euh... pa veze, par exemple euh... ar charrad... ar blezad alors</i>	
	Et quand euh... quand 'y avait par exemple euh... le charroi... la moisson alors	
	ə 'zamaɾi tal'dir ə 'sikuri gə'nəm 'ni... a bæ̃ ə... nə... ɥzəm ni 'preʃtə	
	<i>euh... Jañ-Mari Taldir a sekoure geneomp-ni... ah beñ euh... ni... 'vezemp-ni</i>	
	euh... Jean-Marie Taldir nous aidait... ah ben euh... on... on était	
	dəbir ər 'hara'dəɥ bɛ 'ti zamaɾi tal'dir a bɛ n un 'ti 'ni:ʃ ag ə... nə'zə	
	<i>prestet d'ober ar c'harradoù ba ti Jañ-Mari Taldir ha ba'n hon ti-ni hag euh...</i>	
	prêtés pour faire les charretées chez Jean-Marie Taldir et chez nous et euh...	
	'zamaɾi ə 'ri gət i... 'zɔw a i 'garr a mə 'ra: g ər...	
	<i>Neuze Jañ-Mari a zae get e... jao ha e garr ha ma zad get 'r...</i>	
	Alors Jean-Marie venait avec son... cheval et sa charrette et mon père avec le...	
	hianə'sə ɥə'zi ur 'və e 'vjæ̃· kwa mɛ... 'pa ʃə vɛ... 'pa ʃə vɛ labu'rad...	
	<i>henn-se 'veze ur va-et-vient quoi... Met... pas-ket 'vit... pas-ket 'vit labourat...</i>	
	Comme ça, 'y avait un va-et-vient quoi... Mais pas pour... pas pour travailler...	
	'le ə'ral æ̃	
	<i>lec'h arall heñ.</i>	
	ailleurs hein.	

- Ket-met evit ar jao hag ar c'harr...

MT	'je a nə'zə ɸə'zɛ... u... ^e nōn er 'parg a y'nōn e... 'dəɸ 'gər ə ɸə'zi'	43
	<i>Ya, ha neuze 'veze... ur... unan er park ha unan e... daou garr a veze</i>	
	Oui et alors 'y avait... un... un dans le champ et l'autre... avec deux charrettes	

fond'pəh e'nōn ə 'ri... ər 'be'ræjn bər... bər 'li:r a ɸə'zɛ ɸəzəm 'ni...	
<i>fonnaoloc'h, unan a rae... ar berñ ba'r... ba'r leur ha 'veze, 'vezemp-ni...</i>	
c'était plus rapide, l'une faisait... le tas sur l'aire et on était...	

ər 'ʃa'rat ag ər 'park a 'pɔm i tɾ'æjn ər 'blea w ^o ur 'sɔrt	
<i>ar charrad ag ar park. Ha p'oamp-ni é troñ ar blezad 'oa ur sort.</i>	
on chargeait la charrette dans le champ. Et quand on retournait le champ c'était pareil.	

zama'ri tal'dir dwe u... un a'ni u...	
<i>Jañ-Mari Taldir 'doa ur... un hani, ur...</i>	
Jean-Marie Taldir avait un... un machin, un...	

MD	trak'tœr	44
	...trakteur...	
	... tracteur...	

MT	ur... je	45
	<i>ur... ya.</i>	
	un... oui.	

- Un trakteur ? Àrlerc'h ar brezel e oa neuze ?

MT	a nra'zə u... drø ^o 'ri'z a nə 'wi cə 'nij a ɸə'zi... nə 'ji də...	46
	<i>Ha 'n dra-se un... droc'herez ha 'n oa ket-ni ha 'veze... ni 'yae da...</i>	
	Et ce truc, une... faucheuse et nous, on n'en avait pas et 'y avait... on allait...	

nɨ drø'ji' un ble'at ar ə... 'ã'sã:b ã'dru ^o kwa	
<i>ni 'droe hon blezad àr euh... añañbl, àr-un-dro quoi...</i>	
on tournait la moisson sur euh... ensemble, ensemble quoi...	



- C'hwi 'yae da zañsal êl-se d'ar Sul ? Bep Sul ?

MT	a 'pa ʃə ɸep 'sy'l mɛ... mə... 'gweɸ ɸə'zi un tam 'bal hanə'sə a nə'zə...	47
	<i>Ah, pas-ket bep Sul met... me... gwraet 'veze un tamm bal henn-se ha neuze...</i>	
	Ah, pas tous les dimanches mais... on faisait un petit bal comme ça et alors...	

'hwa'ri: gən a'kɔrde'ð: a... ʃtə 'peh ən 'wi kwa	
<i>c'hoari get 'n akordeñ ha... Setu pezh hon oa quoi...</i>	
ça jouait de l'accordéon et... voilà ce qu'on avait quoi...	

- Ba'n davarn êl-se ?

MT	je... a bæ nō'wafi ə 'pɛr'sō: 'lɑrə mwe ɿme də'hō ə'ʧe a bæ... 'om ni...	48
	<i>Ya... ha beñ newazh ar person, lâret 'm oa-me dezhoñ ivez ah beñ... 'oamp-ni...</i>	
	Oui... et ben pourtant le curé, je lui avais dit une fois aussi, ah ben... on était...	

br'ma ma 're:... ər 'ri 'jʊæ:k mɛ 'hɔm ni 're:... 're... sɛ'rət	
<i>bremañ 'ma re... ar re yaouank, met 'oamp-ni re... re... serret...</i>	
maintenant c'est trop... les jeunes, mais on était trop... trop... tenus...	

MD	'sɛ'rət [inaudible] re 'ʃtɛrt	49
	<i>Serret (...) re stert.</i>	
	Serrés (...) trop fermement.	

MT	ɔ ja di'dō: o la la... ur 'ʧɛx... 'pwe' ər brə'zi'l... 'wen cə 'me dri'ma' æ	50
	<i>Oh ya, dis donc, oh la la... ur wezh, p'oa ar brezel... 'oan ket dre-mañ heñ,</i>	
	Oh oui, dis donc, oh la la... un fois, pendant la guerre... j'étais pas ici hein,	

'wen me dimi'jət ben i'nō... wej tə baris... wu pə 'bal bɛ ti 'ʒan	
<i>'oan-me dimezet 'benn unan... aet da Bariz... 'oa bet bal ba ti Jeanne</i>	
j'étais mariée alors... à Paris... 'y avait eu un bal chez Jeanne	

bi'gwæ:... aɣ e wu 'dɛj... na'ni ə... ər ɕy're dɔ'bir ə 'ʃas 'bal [rires]	
<i>Bigoin... hag e oa daet... 'n hani euh... ar c'hure d'ober ar chasse-bal (...)</i>	
Bigoin... et le machin euh... le curé était venu... pour faire le <i>chasse-bal</i> (...)	

- Ar *chasse-bal* ?

MT	a'lɔr ə... sa 'tjæ pad 'bu: æ... 'mwa ʒ lʊi ave 'di yn 'fwa' æ...	51
	Alors euh... ça tient pas debout hein... moi je lui avais dit une fois hein...	

se 'pa paskō' 'dā:s æ...	
c'est pas parce qu'on danse hein...	

MD	'si sɛ'tɛ æ 'pe'ʃe: ftɔ də 'gwɛ'sat	52
	Si, c'était un péché... <i>'faot deoc'h da gonfesat...</i>	
	Il fallait se confesser...	

MT	[interférences] 'hã də 'lɑrɛ 'tɔ ^h 'pefi əm bwi lɑrɔ t ^{el} 'he ni'hur a ^u də'wɛ	53
	<i>(...) 'h an da lâret deoc'h pezh am boa lâret dezhe neizhour ha o doa</i>	
	<i>(...) je vais te dire ce que je leur ai raconté hier soir, qui les a fait</i>	

fiwa'rhet un 'di ã'zə wu 'pəd ur.. ur... un a'ni a'ma... ur ə... ur 'sirk	
<i>c'hoarzhed. Un deiz aze 'oa bet ur... ur... un hani amañ, ur euh... ur sirk</i>	
rire. Un jour comme ça, 'y avait eu un... un... un machin, là, un euh... un cirque	

ã'by'lã: a 'hõm 'wej bet ə 'nu'z mə... 'jõ'd ə lãrre 'dãjn... jõ' ə... zə'big	
<i>ambulant. Ha 'omp aet bet an noz, ma... eontr a lâre din... eontr euh... Jobig</i>	
ambulant. Et on est allés le soir, mon... oncle m'avait dit... l'oncle euh... Jobig	
ə... 'ro:l ari ma... mə 'raj argã 'tõh də mə'ne tər 'sirk a əm	
<i>euh... Raul arriv 'ma « Me 'ray argant deoc'h da monet d'ar sirk », ha 'omp</i>	
<i>euh... Rault... il est venu : « Je vais te donner de l'argent pour aller au cirque », et on est</i>	
ə ɔ̃ ^m 'wej tər 'sirk a nə'zœ... ə... ɸə'lãm cə ʒame ni'tra æ... cə'me...	
<i>euh, 'omp aet d'ar sirk ha neuze... Oh... 'welemp ket james netra heñ... ket-met...</i>	
<i>euh, on est allés au cirque et alors... Oh... on ne voyait jamais rien hein... rien</i>	
un 'tam 'sirk wi 'dejt a nə'zə... ən 'tawl 'sə wɛ ur 'zəw bɛ...	
<i>un tamm sirk 'oa daet ha neuze... An taol-se 'oa ur jao ba...</i>	
<i>qu'un petit cirque qui passait et alors... Cette fois-là, 'y avait un cheval dans le...</i>	
ber 'sirk a 'hu pə 'lãrə tə'hõ:... ən 'tawl cə'tã... ur'tə ^h a'rɛʃt...	
<i>ba'r sirk ha 'oa bet lâret dezhoñ... an taol kentañ : « 'vo ret deoc'h arrest...</i>	
<i>dans le cirque, à qui on avait dit... la première fois : « tu devras t'arrêter...</i>	
di'rek... ʃe'ləɸə 'ma' tə'hãjn æ... ur'tə a'rɛʃt di'rek ən 'dɛ:n ag	
<i>dirak... selaouit mat douzhin heñ... 'vo ret deoc'h arrest dirak an den hag</i>	
<i>devant... écoute-moi bien hein... tu devras t'arrêter devant l'homme qui</i>	
ə i'va r mi'çãn ag ɛ... ag ər 'sosje'te:... a 'due arɛ'ʃtət... e dirɛk ə...	
<i>a eva 'r muiañ ag eh... ag ar société... » Ha 'doa arrestet eh... dirak euh...</i>	
<i>boit le plus de... de l'assistance... » Et il s'est arrêté eh... devant euh...</i>	
'zəb tan'ji a wɪ... 'tan'ji: ə... bo'pɛr a ma'rja: kwa a'lər sət stəm 'la	
<i>Job Tangi ha 'oa... Tangi euh... beau-père à Maria quoi, alors cet homme-là</i>	
<i>Job Tanguy qui était... Tanguy euh...</i>	
ete 'tre se'rjə: ã:fã ɸrɛf ar'lɛrh... zə pə 'lãrə 'tõn a'ma... bre'ma	
<i>était très sérieux, enfin bref, àrlerc'h... 'zo bet lâret dezhoñ amañ : « Bremañ,</i>	
<i>ensuite... on lui a dit comme ça : « Maintenant, tu</i>	
ɸi arɛ'ʃtej 'wɪ 'lãrə tər 'zəw ɸi arɛ'ʃtej di'rɛg ər 'vjerfɪ	
<i>c'hwi 'arrestay... » 'oa lâret d'ar jao, « c'hwi 'arrestay dirak ar verc'h yaouank,</i>	
<i>t'arrêteras... » qu'on disait au cheval, « tu t'arrêteras devant la jeune fille,</i>	
'jɸæ:k... ag ə zə 'namurœz ag ə zə amu'rœz... 'jɸe'lhã ⁿ ... a'ma	
<i>hag a zo an amoureuse, hag a zo amoureuse... gwellañ amañ ! » Aouh'ta !</i>	
<i>qui est l'amoureuse, qui est la plus amoureuse ici ! » Oh la la,</i>	
'awɛ'ta n wə ni 'jœ:n san 'dut ma dwe 'pə a'rɛʃtət on di'rek... dwu arɛ'ʃtət	
<i>ni 'oa-ni aon sans doute ma 'dehe bet arrestet hon dirak... 'doa arrestet</i>	
<i>on avait peur, bien sûr, qu'il s'arrête devant nous... Il s'est arrêté</i>	

di'rek... y'nō: 'hunan'œ ? dwa r... dwu 'lar' rō tər 'zōw ər 'vjerfi 'jyæ'g	
<i>dirak... unan : « Honnañ eo ? » 'doa lâret d'ar jao, « ar verc'h yaouank</i>	
Devant... quelqu'une « c'est elle ? », il disait au cheval, « la jeune fille	

ən 'amurə'stū ag ər 'so'sje'te ? pa... ər 'zōw ã:fæ'bō: hu'nan ə...	
<i>an amoureuse tañ ag ar société ? - Pas... » Ar jao, enfin bon, « honnañ eo...</i>	
la plus amoureuse de l'assistance ? - Non... » Le cheval, enfin bon, « c'est elle...	

ən 'ejl ə...ən ən 'dø... ən 'dø'zjem ən 'ejl 'hunan'œ ag ə zō	
<i>an eil euh...an, an deu... an deuxième, an eil, honnañ eo, hag a zo</i>	
la deuxième euh... la, la deu... la deuxième, la deuxième, c'est elle, qui est	

'namu'rəz ə... ə zō 'wiã 'cət pə'nəz ə... 'pa' 'dwi 'lar' rō r 'zōw...	
<i>'n amoureuse euh... a zo, 'ouian ket penaos euh... - Pas. » 'doa lâret ar jao.</i>	
la plus amoureuse euh... qui est, je ne sais comment euh... - Non. » dit le cheval.	

'hwen me ən 'de'ruet ən 'de'ruet ? dwu lar'rət... 'nani 'de... 'dələ'gat	
<i>'oan-me an deirvet. « An deirvet ? » 'doa lâret, « 'n hani 'deus... daoulagad</i>	
J'étais la troisième. « La troisième ? » qu'il dit, « celle qui a... des yeux	

've:r ? a nə'zō... hunan'œ n de'ruet ? 'çɛ: dwu 'lar' rō r 'zōw [rires]	
<i>vert ? Ha neuze, honnañ eo, 'n deirvet ? - Ya ! » 'doa lâret ar jao (...)</i>	
verts ? Et alors, c'est elle, la troisième ? - Oui ! » fait le cheval (...)	

'pi't... 'bōna'mi i de 'hi ? a... ər 'zōw dəwi... 'gwejt 'trɛ... 'trirek... 'tawl	
<i>« Pet... bon-ami he deus-hi ? » Ha... ar jao 'devoa... gwraet trei... trizek... taol !</i>	
« Combien d'amoureux a-t-elle ? » Et... le cheval a... fait trei... treize... coups !	

- Trizek taol ?

MT	ən dra zō vi 'trɛ... tri'rek gal'lä:t a... a'nə'qə 'hçes 'pjɛ'r dije'nəy ?	
	<i>An dra-se 'vit trei... trizek galant ha... Anavet c'hweus Pier Digennoù ?</i>	54
	C'était pour trei... treize amoureux et... Tu as connu Pierre Diguénno ?	

- Pierre Diguénno ?

MT	lō bu'ʃe:	
	Le boucher...	55

- Pas, gredan ket...

MT	alōr 'i: mō me'te ã bwat... je lar're ə ma'ri ə... ⁴⁹ ur 'jœ galã'tet...	
	<i>Alors, il me mettait en boîte... eñ 'lâre « oh, Mari euh... c'hweus ur yoc'h galanted... »</i>	56
	il disait « oh, Marie euh... tu as beaucoup d'amoureux... »	

i'nō b'nek wu 'wej tō lar're tər 'per'sō: ag ər 'per'sō: dwu 'lar're 'tæjn a...	
<i>Unan bennak 'oa aet da lâret d'ar person. Hag ar person 'doa lâret din : « Ha...</i>	
Quelqu'un était allé le dire au curé. Et le curé m'avait dit : « Ha...	

ni lãre 'fɔwti 'cə mɔ'ne tə... dər 'sirkəɥ 'sə ker i 'lɑ'rɛ hanə,sə	
<i>ni 'lâre 'faote ket monet da... d'ar sirkou-se », e lâre henn-se,</i>	
on disait bien qu'il ne fallait pas aller... dans ces cirques », qu'il disait comme ça,	
'ha... 'kleɥə me lɑ'rɛ... pə'nɔ... ur 'zɔw ə dwi 'lɑ'rə pwi ur 'jœ	
<i>« ah... klevet 'm eus lâret... penaos... ur jao en doa lâret 'poa ur yoc'h</i>	
<i>« ah... j'ai entendu dire... qu'un... cheval avait dit que tu avais beaucoup</i>	
galã'tet e bæ mə lɑ'rɪ... mɛ ən 'dra zə 'di cə... 'di cə 'fal ə...	
<i>galanted. - Et ben », me lâre, « met an dra-se 'd eo ket... 'd eo ket fall ! » Oh...</i>	
<i>d'amoureux. – Et ben », je disais, « mais c'est pas... 'y a pas de mal ! » Oh...</i>	
save e'te... 'repe'te o' 'ku're ty 'pã:s [rires]	
Ç'avait été...répété au curé, tu penses (...) !	

3 novembre 2001

- Lârit din neuze, pegourz oc'h ganet ha penaos e oa en amzer gozh ?

TB	a dam 'namzîr juçə'ral ə... 'ne c ne 'cət... ſtal brə'man æ...	1
	Ah, dame 'n amzer gwezharall euh... n'eo k... n'eo ket... 'st-êl bremañ heñ,	
	Ah, dame, autrefois euh... c'est p... c'est pas comme maintenant, hein,	
	bə re 'ʃã'zə'mã:d æ... 'laram... pə lə'ram... də ri 'gu... də ri 'juæk ag i ʃə'ma bet 'eus chañjamant heñ... 'lâ ramp... pa lâ ramp... d'ar re yaouank, hag e choma 'y a du changement hein... on dit... quand on dit... aux jeunes, ils en restent	
	'bwe'mət æ boemet heñ... étonnés hein...	
JLB	a dam ɣõ'pərnən 'cət	2
	Ah dame, 'gomprenant ket !	
	Ah dame, ils ne comprennent pas !	
TB	gõ'pərnən 'cət nan	3
	'gomprenant ket, nann...	
	Ils comprennent pas, non...	
JLB	nə... 'nələn 'cə kõ'pərn	4
	Ne... n'hellant ket kompren...	
	Ils ne... ils ne peuvent pas comprendre...	
TB	ma 'pə təm 'ni labu'rat æ	5
	'ma bet [ret] deomp-ni labourat heñ...	
	On a dû travailler hein...	
JLB	o ja... ja... i'kurs ə ja nə'zə wi 'cəd ə... 'pɔst əbə tə sə'le tə 'nu'z	6
	Oh ya... ya... e-kours, oh ya, neuze 'oa ket euh... post ebet da sellet douzh 'n noz,	
	Oh oui... oui... têt, oh oui, et alors 'y avait pas euh... de poste à regarder le soir,	
	na... na 'te'le ə'bət ni'tra... ar'lerf 'kwē ni 'je də gu'skət na... na tele ebet, netra... àrlerc'h koan, ni 'yae da gousket ! ni... ni télé, rien... après le repas, on allait au lit !	
TB	də səf 'er də vi'tejn uə'zəm de'za g ə'r 'səqt... 'weræñ ə 'səqt	7
	Da seizh eur da vintin 'vezemp dija get 'r saout... 'oeriñ ar saout.	
	A sept heures du matin, on était déjà avec les vaches... à traire les vaches.	

JLB	c̄e:... 'man ə... 'pə ʋzi 'tçœm ji 'vrɔʃe'ni: ur 'sɔrt [rires]	8
	<i>Kar... 'mant euh... pa veze tuemm, gi 'vrochenne ur sort (...).</i>	
	Car... ils sont euh... quand ils faisait chaud, elles tricotaient quand même (...).	
TB	a ja ji 'vrɔʃəni wi'ũ' cə ma ʋran 'c̄ejn... me ʃə 'kleʋə 'kō:s	9
	<i>Ah ya, gi 'vrochenne, 'ouïan ket ma rant ken... 'm eus ket klevet komz...</i>	
	Ah oui, elles tricotaient, je sais pas si elles font encore... j'ai pas entendu dire...	
JLB	'bwid ə 'væ'ki 'de:	10
	<i>Boued a vañke dezhe...</i>	
	Elles manquaient de nourriture...	
TB	bæ vwa'la... mər'hat	11
	<i>Beñ voilà... merc'hat.</i>	
	Ben voilà... sans doute.	
JLB	brə'ma u de 'bwid ə... bə'ric u... 'læjn u 'fɛn	12
	<i>Bremañ o deus boued euh... bedik o... lein o fenn.</i>	
	Maintenant elles ont à manger euh... jusqu'à... au-dessus de la tête.	
TB	ja... bə re 'ʃã'zə'mũ'd æ 'dɔm cə 'ni dər 'bal ʃtal mi 'ha: ə ri 'juæŋ	13
	<i>Ya... bet 'eus chañjamant heñ, 'd aemp ket-ni d'ar bal 'st-êl ma 'ha ar re yaouank</i>	
	Oui, 'y a du changement hein, on n'allait pas au bal comme les jeunes vont	
	brə'man æ... 'tu ə 'nu'z i 'ri'rɛk mɛ 'wɔm cə ni 'c̄ejn æ 'ni w... 'ni wɔm	
	<i>bremañ heñ... Tout an noz é redek, met 'oamp ket-ni ken, heñ, ni 'o... ni 'oamp</i>	
	maintenant hein... Toute la nuit à courir, mais on n'était pas si... on n'avait	
	ʃcə ni 'drwet	
	<i>ket-ni droed...</i>	
	pas le droit...	
JLB	bwe cət... 'drwe tə 'sɔrti ə'ʋe 'we cə 'mɛ ur 'sɔrt æ 'wi cə 'mɛ...	14
	<i>Bet 'oa ket... droed da sorti ivez, 'oa ket-met ur sort heñ... 'oa ket-met...</i>	
	'y avait pas... le droit de sortir non plus, c'était pas pareil hein... 'y avait que...	
	mwe 'mɛ:... un 'ɔrfə'lin a'lɔr ə... ʋə'zɛn mɛ 'bər'pət... 'pləsət un 'ty ən	
	<i>me 'oa-me un... orpheline alors euh... 'vezen-me berpet... plaset un tu, an</i>	
	j'étais une... orpheline alors euh... j'étais toujours... placée ici et	
	tə'ral a'lɔr ə... me ʃə ʋa'mɛ sɔr'tjət 'bwo: pwen 'a'ri 'ku'x [rires]	
	<i>tu 'rall alors euh... 'm eus ket james sortiet. Beo, p'oan arriv kozh (...)</i>	
	là alors euh... je suis jamais sortie. Si, quand je suis devenue vieille (...)	
	nə'zə mɛ 'bwe'ja'zət... nə'zə mɛ 'grweʃ ur 'jœ 'bwe'ja'zəʋ	
	<i>Neuze 'm eus boeajet... neuze 'm eus gwraet ur yoc'h boeajou...</i>	
	A ce moment j'ai voyagé... alors j'ai fait beaucoup de voyages...	

TB	am'zi:r ɸə'zəm i 'tər'næjn... gər 'ma'ʃɛjn	15
	'amzer 'vezemp é torniñ... get 'r machin...	
	Le temps où on faisait le battage... avec la machine...	

JLB	ja... yr 'hər'vi: æ ər 'mir'çɛ' ɸəzi la'keɟ in 'tul 'plu:s	16
	Ya... ur c'horve heñ. Ar merc'hed 'veze lakaet en toull plouz...	
	Oui... une corvée hein. Les filles étaient dans la paille...	

TB	in 'tul 'plu:z jɛ	17
	En toull plouz, ya...	
	Dans la paille, oui...	

JLB	bə tər 'læ:jn ər ma'ʃɛjn ə... ɑ'zə pwi 'iəz... mɛ in 'tul 'plu:z	18
	Bet ar lein ar machin euh... aze 'poa aes... met en toull plouz	
	Jusqu'en haut de la machine euh... là, ça allait... mais en bas, dans la paille,	

w ^u ər 'g ^w ɔ'hã:	
'oa ar gwashañ !	
c'était le pire !	

- Ha c'hwi zo ganet e Margeneg ?

JLB	pa' nan i... 'bœ'bri:... 'by'bri: ja	19
	Pas, nann, e... Bubri... Bubri, ya.	
	Non, non à... Bubry... Bubry, oui.	

- Ha pegourz oc'h daet da chom e Margeneg ?

JLB	ɸə... 'pəmdɛk 'ble:... pa'sæjn ra 'pəmdɛk 'ble:... ja mɛ 'dō cə ,bə mɛ...	20
	Ho... Pemdek blez... pasiñ a ra pemdek blez... Ya, met 'd on ket bet met...	
	Ho... Quinza ans... plus de quinze ans... oui, mais je n'ai passé que...	

'dəɸ ble hã'tir bɛr 'sku ^ɔ l cɛ... mə 'ra:d ə we 'marɸ a nə'zœn ə... mə 'mam	
daou blez hanter ba'r skol, kar... ma zad a oa marv ha neuzen euh... ma mamm	
deux ans et demi à l'école, car... mon père était mort et alors euh... ma mère	

du 'wɛɟ tər 'bo:s a... 'ō pə ni 'plasə nə'zə bɛr fa'mij a... 'wɛn cə mɛ	
'doa aet d'ar Beauce ha... 'omp bet-ni plaset neuze ba'r familh ha... 'oan ket-me	
était allée en Beauce et... on a été placés alors dans la famille et... j'étais pas	

'kuy m wɛn cə mɛ 'hɸɛ ^h vle hã'tir ɔ 'kasə tə 'wɛrn ər 'səɸt...	
kozh, m'oan ket-me c'hwec'h vlez hanter 'oan kaset da oarn ar saout...	
vieille, je n'avais que six ans et demi quand on m'a envoyé garder les vaches...	

a... 'tyd ag a'nɑ'ɸin 'cət ag ə mɛ 'jœ:n əm 'wɛ ag ər 'lō'net	
ha... tud hag anaven ket, hag euh met aon am boa ag ar loened...	
et... des gens que je ne connaissais pas, et euh mais j'avais peur des bêtes...	

m u 'dɑːyle 'ra bɛ bɛn ʊr 'hɔːn pə ʋə'lɛn i'nɔ̃' bə'nɛk i fu'ʒɑ:l dam	
<i>M'o dalc'he ra-bezh ba'n ur c'horn, pa welen unan bennak é vourjal, dame,</i>	
Je les maintenais toutes dans un coin, quand j'en voyais une qui bougeait, dame,	

mə gr'di i 'partiːje:	
<i>me 'grede e partie !</i>	
je croyais qu'elle partait !	

TB	bæ 'je ag e 'wɛm cə 'kuəfi əʋe ur 'sɔrt æ	
	<i>Beñ ya, hag e oamp ket kozh ivez ur sort, heñ !</i>	21
	Ben oui, et on n'était pas vieux non plus quand même hein !	

JLB	ɔ wɛm cə 'kuɾy æ nɔ̃' a'lɔr mə 'ãːsiːje u dər'hɔːl bɛn ur 'hɔːn a...	
	<i>Oh, 'oamp ket kozh heñ, non, alors m'añsee o derc'hel ba'n ur c'horn ha...</i>	22
	Oh, on n'était pas vieux hein, non alors, j'essayais de les maintenir dans un coin et...	

yn 'tɔwl nə'zɔn dən 'hɑː mɛ 'ʃɔːz ə... wi 'divɛn ə'ʋe bər'pə ʋəzi un	
<i>Un taol neuzen, d'an hañv, 'm eus soñj euh... 'oa deñved ivez berpet 'veze un</i>	
Une fois alors, l'été, je me souviens euh... 'y avait toujours des moutons, 'y avait	

ɔdɔp pe ˌtri'pinə,ʋɛnd i ʔ'li ər 'səʋt... a rə 'zə d'wi 'ridjœ	
<i>daou pe tri penndeñved é heuli ar saout...Ha 're-se devoa redet,</i>	
un ou deux moutons qui accompagnaient les vaches... Et ils avaient couru,	

ma 'deːj win bɛ 'dɑ̃n ə 'raːrɛjn a... 'rɛj ʋəzi... 'grwɛj ʋəzi wah 'jœːn	
<i>ma, daet 'oant ba dan ar raden ha... raet 'veze... gwraet 'veze c'hoazh aon</i>	
ils étaient partis sous les fougères et... on donnait... on faisait encore peur	

dər 'vəʋə'liː a nəzə 'lɑːrə ʋə'zɛ 'tyt 'fal a bæ	
<i>d'ar vugale ha neuze, lâret 'veze tud fall ah beñ,</i>	
aux enfants et alors, on disait qu'ils y avait de méchantes créatures, ah ben,	

m wi'je bə ˌmən ə 'wɔ mən... mən 'di'ʋɛn wah wɛn bɛ... 'dɑ̃n ə 'raːrɛjn	
<i>m'ouie-me ba-menn e oa man... man deñved c'hoazh, 'oant ba... dan ar raden,</i>	
je savais où étaient mes... mes moutons bien sûr, ils étaient... sous les fougères,	

mɛ je mɛ 'mwe mɛ 'jœːn ma wɛ... 'tyt 'fal	
<i>met ya met, 'm oa-me aon ma oa... tud fall...</i>	
mais oui, mais j'avais peur de... des méchants...	

TB	tyt fal bɛn 'dɑ̃n	
	<i>Tud fall ba'n dan...</i>	23
	Des méchants sous...	

JLB	'ja... a mə 'vlɛ'ʒiː a wi i'nɔ̃n i trə'hæːjn 'fwɛn ə'zɔn a jə 'huni gə'næjn	
	<i>Ya... Ha me 'vleje ha 'oa unan é troc'hiñ foenn neuzen, ha eñ 'c'houne genin</i>	24
	Oui... Et je pleurais, et 'y avait quelqu'un qui coupait du foin, et il m'a demandé	

'prɛg i fle'ʃɛn mɛ mə 'lɑr ^c mɛ... 'wɛ:ʃr ə mən di'ʃɛn... 'dān ə	
<i>perak e vlejen, met... me 'lâre-me... « aet eo man deñved... 'dan ar</i>	
pourquoi je pleurais, mais... je disais « mes moutons sont partis... sous les	

'rɑ'rɛjn ɑ'zə... mɛ 'cɛ' a u 'lɛɾɣ 'gwrɛj tɛ 'sɔr'ti:... jɛ mɛ 'jœ:n ə 'mɛs	
<i>raden aze. – Met kerzhit àr o lerc'h, gwrait dezhe sorti... - Ya met aon am eus ! »</i>	
fougères, là. – Mais va les chercher, fais-les sortir... – Oui mais j'ai peur ! »	

a wi 'dɛj un 'dɛjn ə'zə du sɔr'ti:... vwa'la... a 'jɛ... un 'dɛjn ʋəzi gwej 'jœ:n	
<i>Ha 'oa daet un den neuze d'o sorti... voilà... Ha ya... Un den 'veze gwraet aon</i>	
Et il est venu alors pour les faire sortir... voilà... Et oui... On nous faisait peur	

də'hõ a nə'zən tyd a ni wi cə zame 'sɔr'ti ni grdi 'tut '	
<i>dezhoñ ha neuzen... Tud êl-ni 'oa ket james sorti, ni 'grede tout</i>	
et alors... Des gens comme nous, on n'était jamais sortis, on croyait tout	

pi ^o ʋəzi 'lɑrə 'tom 'tu 'tu 'tut	
<i>pezh 'veze lâret deomp, tout, tout, tout...</i>	
ce qu'on nous disait, tout, tout, tout...	

- Ha piv veze an dud fall-se ?

JLB	mɛ ə... wɪ 'cə tyt 'fal a 'bwi' 'ri: ə	25
	<i>Met euh... 'oa ket tud fall ha bet 'oa re euh...</i>	
	Mais euh... 'y avait pas de méchants et 'y en avait qui...	

TB	wɪ cə 'ʃɥir kwa	26
	<i>'oa ket gwir quoi...</i>	
	C'était pas vrai quoi...	

- Nann, ne oa ket gwir met petra veze...

JLB	wɪ cə 'ʃɥir mɛ... 'lɑrə ʋəzi 'dom bæ ni 'gɔrdj ni 'tut a i'nõn ə ʋə'zi	27
	<i>'oa ket gwir met... Lâret 'veze deomp, beñ ni 'grede-ni tout, ha unan a veze</i>	
	C'était pas vrai mais... On nous le disait, beñ nous, on croyait tout, et 'y en avait	

ur 'sɔrt a hɔ'neɣ wi cə 'fal nə'wah 'mɑ'ri:... mɑ'ri... 'mɑ'ri ɔr 'lu ^o ʃ	
<i>ur sort, ha honnezh 'oa ket fall newazh, Mari... Mari... Mari ar Loj</i>	
une quand même, elle n'était pas méchante pourtant, Marie... Marie de la cabane	

ʋəzi 'gwej ani'fi a wi 'be'çir bɛn i 'dɑ'tir ʋə 'ʃɛt...	
<i>'veze gwraet anezhi, ha 'oa bizhier ba'n he danter, 'c'hweus ket...</i>	
qu'on l'appelait, et elle avait des bâtons dans son tablier, t'as pas...	

ʋə ʃə 'ʃɥələd ɔn dra 'sə dri 'ma ?	
<i>'c'hweus ket gwelet an dra-se dre-mañ ?</i>	
t'as pas vu ça par ici ?	

TB	na... na	28
	<i>Nann, nann...</i>	
	Non, non...	

JLB	mē 'hwēn mē bē 'bœ'bri: æ̃	29
	<i>Met 'oan-me ba Bubri heñ...</i>	
	Mais j'étais à Bubry hein...	

TB	bi'çir ben i 'dã'tir ?	30
	<i>Bizhier ba'n he danter ?</i>	
	Des bâtons dans son tablier ?	

JLB	bi'çir qə'zi gə'ti: ə... 'jiri 'taməq 'kwet a nə'zə... a qəze	31
	<i>Bizhier 'veze geti euh... 'cherre tammou koad ha neuze... ha 'veze</i>	
	Elle avait des bâtons euh... elle ramassait des bouts de bois et alors... elle en avait	

'læj i dã'tir... a qə'zi i mənə a un 'ti d un ə'ral avej 'kəwi 'bwit kwa	
<i>lein he danter... ha veze é monet a un ti d'un arall evit kaout boued quoi...</i>	
plein son tablier... et elle allait de maison en maison pour avoir à manger quoi...	

a bæ 'wi cə 'fal a mə 'we mē 'jœ'n ani ur 'sɔrt... cə 'lɑrə qəzi 'dɔm	
<i>Ha beñ 'oa ket fall, ha mē 'oa-me aon anezhi ur sort... Kar lâret 'veze deomp</i>	
Ah ben, elle était pas méchante, mais j'avais peur d'elle quand même... Car on nous	

a bæ ho'neh zə bi'çir gə'ti ^s o'nefi u 'paha'tej æ̃	
<i>ah beñ : « honnezh 'zo bizhier geti, honnezh ho pazhatay heñ... »</i>	
disait, ah ben : « celle-là, elle a des bâtons dans son tablier, elle vous corrigera hein... »	



PB	də cə 'bə ben ə'vrən 'de ^a x bwo ?	32
	<i>'d oc'h ket bet ba'n overenn dec'h, beo ?</i>	
	T'as pas été à la messe hier, non ?	

JLB	ə... 'pa ʃə 'de'h ən 'di 'rɔwk	33
	<i>Euh... pas-ket dec'h, an deiz 'raok.</i>	
	Euh... pas hier, mais la veille.	

PB	bwe... bwe 'tyd mē we 'ʃə ur 'jɔx æ̃	34
	<i>Bet'oa... bet'oa tud, met 'oa ket ur yoc'h heñ...</i>	
	Il y avait... il y avait du monde, mais pas beaucoup hein...	

JLB	mē mə 'gav fi ³ nə we 'bjã'nɔfi a 'dyd æ̃	35
	<i>Met mē 'gav genin oa bihannoc'h a dud heñ.</i>	
	Je trouve qu'il y avait moins de monde hein.	

PB	je... ur jøex	36
	<i>Ya, ur yoc'h...</i>	
	Oui, beaucoup...	
JLB	'je nə'wah wi 'kɛ:r	37
	<i>Ya, newazh 'oa kaer...</i>	
	Oui, pourtant il faisait beau...	
TB	pə'tra pə ɥi 'gwej ɣe'ral ə'ɥe ?	38
	<i>Petra 'peus-c'hwi gwraet gwezharall ivez ?</i>	
	Qu'est-ce que tu as fait autrefois ?	
PB	'hã ?	39
	<i>Heñ ?</i>	
	Hein ?	
TB	p'tra pə ɥi 'gwej ɣe'ral ? 'hwarnæjn ə'r 'ʒəw ?	40
	<i>Petra 'peus-c'hwi gwraet gwezharall ? Houarniñ ar jao ?</i>	
	Qu'est-ce que tu as fait autrefois ? Ferrer le cheval ?	
PB	a 'da mwi me kəmɔ'sə tə 'dœʀek 'vle' 'war'næjn cə'zek	41
	<i>Ah dame oui, 'm eus komañset da daouzek vlez... Houarniñ kezeg...</i>	
	Ah dame oui, j'ai commencé à douze ans... A ferrer les chevaux...	
TB	də 'dœʀek 'vle: ?	42
	<i>Da daouzek vlez ?</i>	
	A douze ans ?	
PB	'tri'rɛk tri'rɛk 'tri'rɛk	43
	<i>Trizek, trizek... trizek.</i>	
	Treize, treize... treize.	
JLB	'tri'rɛk 'vle:	44
	<i>Trizek vlez...</i>	
	Treize ans...	
PB	'tri'rɛk 'vle: ... kəmɔ'sə 'hwar'næjn ə... cə'zek ə... gə mə 'ra:t kwa...	45
	<i>Trizek vlez... Komañset houarniñ euh... kezeg euh... get ma zad quoi...</i>	
	Treize ans... Commencé à ferrer euh... les chevaux euh... avec mon père quoi...	
	ale bu'lo bu'lo:	
	Allez... boulot boulot...	
TB	ar'lerh w ^a i 'va... 'fah'tæjn ə sə'jœʀ s...	46
	<i>Àrlerc'h 'oac'h é va... vazhatiñ ar seauioù s...</i>	
	Ensuite tu as... forgé les seaux...	

JLB	'doh cə b° i... 'labura be 'le' ə'ral ?	47
	'd oc'h ket bet é... labourat ba lec'h arall ?	
	Tu n'as pas... travaillé ailleurs ?	

PB	'bwo' ə... bə r õ 'pə un ʔa'mic ə... 'ti bu'zɛr... 'drũ't ər brə'zi:l	48
	<i>Beo euh... bet 'on bet un tammig euh... ti Bougères... durant ar brezel.</i>	
	Si euh... j'ai été un peu euh... chez Bougères... pendant la guerre.	

	lə bu'zɛ'r mustwar'lä:	
	<i>Le Bougères, Moustoerlann...</i>	
	Le Bougères, à Moustoirlan...	

JLB	ə wɨ 'be... muʃtɥər'lan ?	49
	'a oa ba... Moustoerlann ?	
	Qui était à Moustoirlan ?	

PB	'ja ʃo'fœ'r a nə'zɔ... si'ku:r ə... dɔ'bir ə...	50
	<i>Ya... Chauffeur ha neuze... sekour euh... d'ober euh...</i>	
	Oui... Chauffeur et alors... aide euh... pour faire euh...	

TB	ən opera'sjō:	51
	<i>An operasioñ...</i>	
	L'opération...	

PB	dɔbir o'pera'sjō'jəɥ	52
	<i>D'ober operasioñioù...</i>	
	Pour faire ses opérations...	

- Àr ar jao ? Àr ar roñsed ?

JLB	'ja mɛ ən 'dy:d ə'ɥe: ɥə'zi o'pe'rət ã'zə 'ɥe be... muʃtwar'la'n	53
	<i>Ya, met an dud ivez 'veze operet aze ivez, ba... Moustoerlann.</i>	
	Oui, mais les gens aussi se faisaient opérer là-bas, à... Moustoirlan.	

PB	muʃtwar'lan drũ' ər brə'zi:l ja	54
	<i>'Moustoerlann durant ar brezel, ya.</i>	
	À Moustoirlan, pendant la guerre, oui.	

TB	ja rɔ'be'r ki ta...	55
	Y'a Robert qui t'a...	



PB	'kō'zə brə'tō brə'ma	56
	<i>Komzitet breton bremañ !</i>	
	Parle en breton maintenant !	

TB	p'ta pe 'grwejd ar'lerh 'qi ?	57
	<i>Petra 'peus gwraet àrlerc'h, c'hwi ?</i>	
	Qu'est-ce que tu as fait ensuite, toi ?	

PB	bæ ar'lery bu'zɛr ð 'wej tə... 'labu,ra tə... 'jem ^o nɛr tri 'ble: tri 'ble:...	58
	<i>Beñ àrlerc'h Bougères 'on aet da... labourat da... Gemene. Tri blez, tri blez...</i>	
	Ben après Bougères, je suis allé... travailler à... Guémené. Trois ans, trois ans...	

ã'ti'r ben ur... 'ga'raz be... 'jem ^o nɛr... kã'pen ən oto'jəu ə...	
<i>hanter ba'n ur... garage ba... Gemene... kampenn an otoioù euh...</i>	
et demi dans un... garage à... Guémené... réparer les voitures euh...	

X	'ʃɛrʃɛ dy 'pæ:	X
	'chercher du pain...	

- Hag êl-se ho peus desket ar vicher ?

PB	je di'skə r və'ʃi:r... be 'jem ^o nɛr	59
	<i>Ya, desket 'r vicher ba Gemene.</i>	
	Oui, j'ai appris le métier à Guémené.	

JLB	mɛ... 'grwejr ɛ 'pəd ur 'jœfi ə'pɛra'sjɔ'jəu be 'mustɔər'lan ?	60
	<i>Met... gwraet eo bet ur yoc'h operasioñioù be Moustoerlann ?</i>	
	Mais... il y a eu beaucoup d'opérations à Moustoirilan ?	

PB	ja... me 'siku'rət siku'rəd bæ bu'zɛr ə...	61
	<i>Ya... 'm eus sekouret... sekouret beñ Bougères euh...</i>	
	Oui... j'ai aidé... aidé ben Bougères euh...	

JLB	avã'sæjn ə... ən 'trəu ?	62
	<i>Avañsiñ euh... an traoù ?</i>	
	Pour lui avancer... ses affaires ?	

PB	vwa'la... 'kas ən 'dra ma 'dæjn ə...	63
	<i>Voilà... « Kas an dra-mañ din », euh...</i>	
	<i>Voilà... « Amène-moi ça », euh...</i>	

JLB	a ja... kaws tən æ'stala'sjɔ [inaudible]	64
	<i>Ah ya... 'kaos d'an installation (...)</i>	
	Ah oui... pour son installation (...)	

PB	'juɛlə 'mœs u... ope'ræjn ə... a,mida'ləu a [inaudible]	65
	<i>Gwelet 'm eus ho... operiñ euh... amidaloù ha (...)</i>	
	J'ai vu ton... opérer euh... des amygdales et (...)	

JLB	ən 'dɔɥlə'gad ə'ɥe ?	66
	<i>An daoulagad ivez ?</i>	
	Les yeux aussi ?	
PB	'dɔɥlə'gad ə'ɥe ja... mɛ brə'ma... əh 'pə əpe'rə... əpe'rət ə...	67
	<i>Daoulagad ivez, ya... Met bremañ... 'oc'h bet operet... operet euh...</i>	
	Les yeux aussi, oui... Mais maintenant... t'as été opérée... opérée euh...	
JLB	bɛ 'jy'net... ə 'katarak't	68
	<i>Ba Gwened... ar c'hatarakt.</i>	
	À Vannes... de la cataracte.	
PB	'ja mɛ 'gət la'zɛ:r ?	69
	<i>Ya, met get 'r lazer ?</i>	
	Oui, mais au laser ?	
JLB	wi'ã cə pə'tra z pə 'grwej 'tæjn [rires]	70
	<i>'ouian ket Petra 'zo bet gwraet din (...)</i> !	
	Je sais pas ce qu'on m'a fait (...)	
PB	mɛ... u s 'opera'sjō' 'ɥi ə... drã'd ər brə'zi:l u 'trɔhəd ər 'læjn a'ma...	71
	<i>Met... ho-s operasioñ-c'hwi euh...durant ar brezel 'oa troc'het ar lein amañ,</i>	
	Mais... ton opération euh... pendant la guerre, on coupait le haut, ici, et on	
	a 'pasəd ur 'lamel ə... dja 'barx avet lə'mal... lə'məl ə... ər 'hata'rakt	
	<i>ha paset ur lamelle euh... dia-barzh evit lemal... lemel ar... ar c'hatarakt.</i>	
	passait une lamelle euh... à l'intérieur, pour enlaver... enlever la... la cataracte.	
JLB	ləməl y...	72
	<i>Lemel ur...</i>	
	Enlever une...	
PB	la'ka a,gra'fəɥ 'pa ʃə agra'fəɥ nō 'ply: ə...	73
	<i>Lakaat agrafoù... pas-ket agrafoù non plus euh...</i>	
	'mettait des agrafes... pas des agrafes non plus euh...	
JLB	je mɛ 'ʃã'zər ə... 'fɛ'sō' brə'ma ur 'sɔrd æ	74
	<i>Ya, met chañjet eo 'r... feson, bremañ ur sort heñ...</i>	
	Oui, mais ils ont changé de... manière maintenant quand même hein...	
PB	brə'ma ɥe 'ʃəd ə... uver'ty'r ə'bət [inaudible] də la'ka [inaudible] ər 'la'gat	75
	<i>Bremañ 'c'hweus ket euh... ouverture ebet (...)</i> da lakaat (...) ar lagat.	
	Maintenant, t'as plus euh... d'ouverture (...) pour mettre (...) l'œil.	
JLB	nə'zən ən 'dyd ə su'fri: ur 'sɔrt pə ɥə'zi 'trɔhəd ə...	76
	<i>Neuzen an dud a souffre ur sort, pa veze troc'het ar...</i>	
	Mais les gens souffraient alors quand même, quand on coupait le...	

PB	bã ja... 'tri 'dɛː ə... bɛ bɛ bɛn 'dyː	77
	<i>Beñ ya... Tri deiz euh... ba, ba, ba'n du !</i>	
	Ben oui... trois jours euh... dans, dans, dans le noir !	
JLB	ɔ jæ... ja mɛ brə'ma nə 'sũ'tə ʧə ni'tra æ... nã... a 'nã... mɛ də'rũː dik	78
	<i>Oh ya, met bremañ ne santit ket netra heñ... nann...ha nann... met durant dek</i>	
	Oh oui, mais maintenant, tu ne sens rien hein... non... et non... mais pendant une	
	'di bə'nɛk ɔ pə ʃmɛj i pur'mæj gə mə lynɛ'təq 'dyː ur 'sɔrt... a ʧəze 'lɑrə	
	<i>deiz bennak 'on bet-me é pourmen get ma lunetoù du ur sort... Ha 'veze lâret</i>	
	dizaine de jours je me suis promenée avec mes lunettes noires... Et on me disait	
	^h wɛn ur 'stɑːr [rires] bɛ 'rɔːk p wɛn aːri ʧəzi 'lɑrə 'tæjn aːrɥ 'ɔ...	
	<i>'oan ur star (...)! Ba raok, p'oan arriv 'veze lâret din : « arriv oc'h...</i>	
	que j'étais une star (...)! Avant, quand je suis arrivée on me disait : « tu es...	
	brə'ma ɔh bur'ʒwa's... pəʃiːr wɛn ir vɔrx 'buːr...	
	<i>bremañ 'oc'h bourgeoise...», peogwir 'oan er vourc'h... bour...</i>	
	maintenant tu es une bourgeoise... » parce que j'étais au bourg... bour...	
	bur'ʒwa's aɡ ar'lery nəz ɔ wɛj də bə 'stɑːr	
	<i>bourgeoise, hag àrlerc'h neuze 'on aet da bout star !</i>	
	bourgeoise, et ensuite alors je suis devenue une star !	
TB	a bã ʃɛlə ta	79
	<i>Ah beñ sellit 'ta !</i>	
	Ah ben regarde donc !	
JLB	gə mə 'lynɛ'təq 'dyː	80
	<i>Get ma lunetoù !</i>	
	Avec mes lunettes !	
TB	na brə'ma... pətra ʧi 'lɑrɛ 'tɔh brə'ma ?	81
	<i>Na bremañ... petra 'vez lâret deoc'h bremañ ?</i>	
	Et maintenant... qu'est-ce qu'on te dit maintenant ?	
JLB	brə'ma... 'pasə r 'ɔ æ...	82
	<i>Bremañ... paset eo heñ...</i>	
	Maintenant... c'est passé hein...	
PB	ur 'vjerh ʃuæ:k brə'ma	83
	<i>Ur verc'h yaouank bremañ !</i>	
	Une jeune fille maintenant !	
JLB	bã ja... ja ja... brə'ma 'fið'n ə... 're zə mɛ ʃ 'traː əbə tɔ'biːr	84
	<i>Beñ ya... ya, ya... bremañ 'on euh... re 'zo, 'm eus ket tra ebet d'ober...</i>	
	Ben oui... oui, oui... maintenant je suis euh... c'est trop, j'ai rien à faire...	

TB	'ja... pe ʃə 'zar'dæjn ə'bə tə'bi:r pə cə 'cēj ka'rət	85
	<i>Ya... 'peus ket jardrin ebet d'ober. 'po ket ken karot...</i>	
	Oui... t'as pas de jardin à faire. T'auras plus de carottes...	
JLB	nā mo c' 'cējn ka'rət [rires] 'bwo i pər'næjn ʃtəl'dox 'pa' 'qi ra qi	86
	<i>Nann, 'm bo ket ken karot (...). Beo, é perniñ 'st-êldoc'h. Pas, c'hwi 'ra-c'hwi</i>	
	Non, j'aurai plus de carottes (...). Si, en en achetant, comme toi. Non, tu fais	
	u zar'dræjn ?	
	<i>ho jardrin ?</i>	
	ton jardin ?	
TB	a ja mə 'me u zar'dæjn mē nə 'rā cə 'cējn ə'ʎe nelā' 'cət	87
	<i>Ah ya, me 'm eus ur jardrin, met ne ran ket ken ivez, n'hellan ket.</i>	
	Ah, j'ai un jardin, mais je le fais plus non plus, je peux pas.	
JLB	a 'pjɛr ə'ʎe: ?	88
	<i>Ha Pierre ivez ?</i>	
	Et Pierre aussi ?	
TB	o nā:	89
	<i>Oh nann...</i>	
	Oh non...	
PB	æ ?	90
	<i>Heñ ?</i>	
	Hein ?	
JLB	nə 'nelə 'cə... 'paʎad ə'ʎe ? u ʃar'dræjn ?	91
	<i>Ne... n'hellit ket... palaat ivez ? Ho jardrin ?</i>	
	Tu... tu peux pas... bêcher non plus ? Ton jardin ?	
PB	a nā... nā kar õ 'pə əpɛ'rət ə... də ma 'ã'ʃ a'ma a nelā' 'cət	92
	<i>Ah, nann...nann, kar 'on bet operet euh... de ma hanche amañ, ha n'hellan ket</i>	
	Ah non... non, parce que j'ai été opéré euh... ici et je peux pas	
	ə... fɔr'sæjn kwa bo... ã'sejə 'mes mē... u'nā cə kawɪ 'druk [rires]	
	<i>euh... forsiñ quoi, beo... añseet 'm eus, met... 'ounan ket kaout drouk (...)</i> !	
	<i>euh... forcer quoi, si... j'ai essayé, mais... je veux pas me faire mal (...)</i> !	
TB	fe'nā'd ə'ʎe marsə ta'mic	93
	<i>Fainéant ivez mârze 'tammig...</i>	
	Un peu fainéant aussi peut-être...	
JLB	ɔ de ʃə n 'dra' zən æn mē... 'ra be 'hɔm ur 'sɔrt æ p ɑ'r'ʎɔm ben ur	94
	<i>Oh, 'd eo ket 'n dra-sen eo, met... Ra-bezh 'omp ur sort heñ, p'arrivamp ba'n ur</i>	
	Oh, c'est pas ça, mais... On est tous pareils hein... quand on arrive à un	

'serten 'wet	
certain oad...	
certain âge...	

PB	hō me 'gã'nəd a'ma bε... bε...	95
	'on-me ganet amañ, ba... ba...	
	Je suis né ici, dans... dans...	

JLB	ben 'ti ə 'pe'ləh tə 'hon ?	96
	Ba'n ti euh pelloc'h du-hont ?	
	Dans la maison euh plus loin, là-bas ?	

PB	je ər bi'stro' ã'zə... bæ me ʃə 'ʃã'zət ə... 'ry: ə... 'rε a'ma... 'pœ prε	97
	Ya, ar bistro aze... beñ 'm eus ket chañjet euh... ru euh... re amañ... 'peu près	
	Oui, le bistro, là... ben j'ai pas changé euh... de rue euh... trop ici...	

mēm 'ry:	
'memp ru...	
la même rue...	

JLB	je mε... 'mε mε 'sirky'ləd æ... 'ʃã'zə ʋəzi 'le ^{ah} təm 'li'ji:s kwa...	98
	Ya met... 'm eus-me sirkulet heñ... chañjet 'veze lec'h deomp lies quoi...	
	Oui, mais... moi j'ai circulé hein... on nous changeait souvent d'endroit quoi...	

a dam 'ja	
ah dame ya...	
ah dame oui...	

- E-menn e oac'h neuze ? E-menn oc'h ganet e Bubri ?

JLB	ε bə'bri' hwən gã'nət mε ar'lɛrx... 'ʃɔmə wən bε bə'bri ur 'prã'ta 'mad	99
	E Bubri 'oan ganet, met àrlerc'h... chomet 'oan ba Bubri ur prantad mat	
	Je suis née à Bubry, mais ensuite... je suis restée à Bubry un bon moment	

ur 'sɔrd ə... 'ka ə 'kasə ʋə'zɛm a un 'ty' ən tə'ral də 'wɛrn ə 'səʋt kwa...	
ur sort euh... kar euh kaset 'vezemp a un tu an tu 'rall da oarn ar saout quoi...	
quand même euh... car on était envoyés ici et là pour garder les vaches quoi...	

me 'ʃɔ:z ə... 'hō pə ben u 'le ^o ur 'sɔrt bε 'sæ: 'kle'mɛs	
'm eus soñj euh... 'on bet ba'n ur lec'h ur sort, ba Sant Klemens...	
Je me souviens euh... j'ai été dans un endroit quand même, à Saint Clément...	

- Sant Klemens ?

JLB	sæ kle'mã: a... 'üzə 'wɛn 'fal 'bla,ʃə mε 'vɛrn cə pə'tra ʋəp p 'grwɛj	100
	Saint Clément ha... aze 'oan fall blaset, met 'vern ket petra 'vehe bet gwraet	
	Saint Clément et... là j'étais mal tombée, mais qu'importe ce qu'on m'aurait	

tæjn me ã'zøn əm we ʃkələ mən 'di'ʁen e'dã'n ə 'ra'rɛ'jn a... 'vern cə	
<i>din-me... Azen am boa kollet man deñved e-dan ar raden ha... 'vern ket</i>	
fait... C'est là que j'avais perdu mes moutons sous les fougères, et... qu'importe	
p'tra ʁe p grwej 'tæjn ʁə'en pə me 'ʃə'mət... me... ur 'vʷə'reb ə... un 'hwi'r	
<i>petra 'vehe bet gwraet din 'vehen bet-me chomet... met... ur voereb euh... un c'hoar</i>	
ce qu'on m'aurait fait, je serais restée... mais... une tante euh... une sœur	
də... də mə 'ra:t du 'kleʁə kə... gər 'vwazi'ne mər'hat pə'tra ʁə'zi 'grwej 'tæjn	
<i>da... da ma zad 'doa klevet get... get 'r voazined merc'hat petra 'veze gwraet din,</i>	
de... de mon père avait entendu par... par les voisins sans doute ce qu'on me	
a wi 'dej tə mə 'hɫax... a... me ʃə 'me gwi'jə ken i wu a'riʁ də mə	
<i>ha 'oa daet da ma c'hlask ha... 'm eus ket-me gouiet ken e oa arriv da ma</i>	
faisait, et elle est venue me chercher et... j'ai pas su jusqu'à ce qu'elle arrive me	
'hɫax... a... hi lə'ri dər ʁe'ʃtris 'kɫa ^h mə di'çet me	
<i>c'hlask... ha... hi 'lâre d'ar vestrez klask ma dilhad, met</i>	
chercher... et... elle disait à la patronne d'aller chercher mes vêtements, mais je	
ri'ken cə kawi 'kal æ... a di'çet a... mə ʁə'li 'me... ər ve'ʃtris	
<i>riken ket kaout kalz heñ... ha dilhad a... Me 'wele-me... ar vestrez</i>	
devais pas en avoir beaucoup hein... et des vêtements... Je voyais... la patronne	
pə'noz wi 'ʁe ʁro'z we me dam wi'jen cə 'tra' əbə 'mjəx a... pə dwe 'lɑ'rə	
<i>penaos 'oa ivez, gros 'oa, met dame, 'ouien ket tra ebet muioc'h ha... pa doa lâret</i>	
avec son gros ventre, mais dame, j'en savais pas plus et... quand ma tante a dit	
mə mwə'reb ə wi 'dej tə mə 'hɫax... ər 've'ʃtriz dwi 'lɑ'rə 'ti de cə	
<i>ma moereb e oa daet da ma c'hlask... Ar vestrez 'doa lâret dezhi : « 'd eo ket</i>	
qu'elle était venue me chercher... La patronne lui a dit : « vous n'allez pas me la	
brə'ma i lamə'eh kə'næjn ur 'sərt brə'ma mwo mi ər mi'hã: də'bir	
<i>bremañ he lamehec'h genin ur sort, bremañ 'm bo-me ar muiañ dober</i>	
prendre maintenant quand même, c'est maintenant que j'aurai le plus besoin	
ani'hi: 'dejr ɔ di 'hlay e 'hej gə'næjn a ɔ pə	
<i>anezhi ! – Daet 'on d'he c'hlask, e hay genin. » Ha 'on bet</i>	
d'elle ! – Je suis venue la chercher, alors elle viendra avec moi. » Et j'ai passé	
'dəʁ viz gə'ti nə'zə be 'bə'bri wax a hwen 'dej də 'ʃəm nə'zə də 'grã'ʁern...	
<i>daou viz geti neuze, ba Bubri c'hoazh, ha 'oan daet da chom neuze da Grañwern...</i>	
deux mois avec elle à Bubry encore, et je suis allée habiter ensuite à Cranhuern...	
də... də 'ʁern... a ɔn 'dej kə... kə'ti me wun cə bə 'pe'l əʁe	
<i>da... da Wern... Ha 'on daet get... geti, met 'oan ket bet pell ivez e</i>	
à... à Guern... Et je suis allée avec... avec elle, mais j'ai pas été longtemps à	

'krã'ɥern [aboiments] wun 'kasə tə... p'tra zə 'a'ri gə'tō: ?	
<i>Krañwern (...), 'oan kaset da... Petra 'zo arriv getoñ [le chien] ?</i>	
Cranhuern (...), j'ai été envoyée à... Qu'est-ce qui lui arrive ?	

TB	kəs ki ta'rif twa ?	101
	Qu'est-ce qui t'arrive, toi ?	

JLB	wen 'kasə tə 'wern ə 'səɥ də gə'wi e 'lɔmɛl'trəɥ ə... n 'djɔwl lɔmɛl'trəɥ	102
	<i>'oan kaset da oarn ar saout da gaout Lokmeltroù euh... 'n diaoul Lokmeltroù</i>	
	On m'a envoyée garder les vaches vers Locmeltro euh... le diable de Locmeltro	

dwu pa'sə u nə'be 'ble'jəɥ i 'rɔwk [rires] jæ... ag ã'zə wen 'kuʃə 'mat	
<i>'doa paset un nebeut bleziou e-raok (...), ya... hag aze 'oan kouchet mat,</i>	
était passé quelques années avant (...), oui... et là j'étais bien tombée,	

ãzə ,wen 'kuʃə 'mad æ ə'r 've'ʃtriz i je 'bep 'çəɥ də... 'jeme'ni: a nə'zən a...	
<i>aze 'oan kouchet mat heñ, ar vestrez a yae bep Yaou da... Gemene ha neuzen ha...</i>	
là j'étais bien tombée hein, la patronne allait tous les jeudis à... Guémené et alors	

ə... ɥə'ze 'digasə ur 'briɔʃ 'tæjn ã'zə wen ə... 'plasə 'mat me vwa'la	
<i>euh... 'veze degaset ur brioche din, aze 'oan euh... plaset mat, met voilà,</i>	
euh... elle me rapportait une brioche, là j'étais... bien placée, mais voilà,	

ɥi tər'hœ'l ta'ʃen ə... ur 'pawt we gə'ti: a wi 'tō mɔne də'bir	
<i>'vit derc'hel tachenn euh... ur paotr 'oa geti, ha 'oa ret dezhoñ monet d'ober</i>	
pour tenir la ferme euh... 'y avait un gars avec elle, et il a dû aller faire	

i 'zɛr'vi:z a wi 'ti la:'fæj nə'zœ kwa... ə'nefi wi... 'mã: 'gu'h 'zan	
<i>e servij ha 'oa ret dezhi lachiñ neuze quoi... Honnezh 'oa... mamm-gozh Jeanne</i>	
son service et elle a dû lâcher alors quoi... Elle, c'était... la grand-mère de	

ə... 'zan ma'ho: jæ... ã'zə w'n pə ə'ry:z mɛ ar'lerfɪ nə'zən ən 'ʃɔmə ən	
<i>euh... Jeanne Maho, ya... Aze 'oan bet eurus, met àrlerc'h neuzen 'on chomet 'on</i>	
Jeanne... Maho, oui. Là j'ai été heureuse, mais ensuite alors j'ai habité, j'ai	

be 'ɥɛrn a wen 'deʃ tə 'gisti,ɑ:l nə'zə də 'kɔrn ə 'pō:d ã'zə ur 'le' də 'le'	
<i>ba Gwern, ha 'oan daet da Gistial neuze da Korn ar Pont aze. Ur lec'h da lec'h</i>	
habité à Guern, et je suis allée à Quistial alors, à Korn-er-pont, là. D'un endroit	

ə'ral alə'sə kwa a... be 'gə'wi lɔmɛl'trəɥ də 'zən ə 'hwɛn ir 'sku'ɫ 'ho'nefi dwi	
<i>arall henn-se quoi ha... ba gaout Lokmeltroù du-sen e 'oan er skol. Honnezh 'doa</i>	
à l'autre comme ça, quoi... vers Locmeltro là-bas, j'étais à l'école. Elle m'avait	

'diskə mə fa'ti'r 'dæjn ə'r 'vwi' sã a mə jɛ dər 'hate'ʃism nə'zə dər 'jəɥ	
<i>desket ma fater din, ar vaouez-se. Ha me 'yae d'ar c'hatechism neuze d'ar Yaou</i>	
appris mon pater, cette femme. Et j'allais au catéchisme alors, le jeudi	

a nə'zən dər 'sɥl gən æj u 'hasi wi a 'den cə tər 'skɔ'ɫ a... a la 'fɛj nə'zə	
<i>ha neuzen d'ar Sul, get 'n hani hor c'hase 'oa ha 'd aen ket d'ar skol ha... à la fin neuze</i>	
et alors le dimanche, avec celui qui nous amenait et j'allais pas à l'école et... à la fin alors	
we 'dɛj tər 'skɔ'ɫ a də 'mɛr nə'zən... ə... ən 'di mə zi 'skɔ:l mə 'jɛ	
<i>'oa daet d'ar skol ha d'ar Meur... neuzen... euh... an deiz ma veze skol, me 'yae</i>	
j'étais allée à l'école et le mar... euh... le jour où il y avait école, j'allais	
də 'ʃəm dā mə mə're bɛ 'krũ'ʧɛrn ag ar'lɛrɥ nə'zə də... nə'zə wi cə 'skɔ'ɫ	
<i>da chom da ma moereb, ba Krañwern hag àrlerc'h neuze da... neuze 'oa ket skol</i>	
chez ma tante, à Cranhuern, et ensuite alors à... à ce moment-là 'y avait pas école	
dər 'çəʧ... a dər 'mɛrhɥr də 'nɔ'z nəzə mɥ 'jɛ də'hɔ'n d ar 'vwe' sən	
<i>d'ar Yaou... ha d'ar Merc'her da noz neuze, me 'yae du-hont, d'ar vaouez-sen</i>	
le jeudi... et le mercredi soir alors, j'allais là-bas, chez ctte femme	
ag ə... mə zi 'kwɛ:n a'nɔn ər dər 'jəʧ nə'zən ə... mə 'wɛrnɥ	
<i>hag euh... Me 'veze koan an-hont euh d'ar Yaou neuzen euh... me 'oarne</i>	
et euh... Je dînais là-bas euh le jeudi alors euh... je gardais	
ə 'səʧt a mə 'guske 'wax dər 'jəʧ də 'nu'z a dər 'jə'ni'r nə'zə i 'tɛn	
<i>ar saout ha me 'gouske c'hoazh d'ar Yaou da noz, ha d'ar Gwener neuze e taen</i>	
les vaches et j'y dormais encore le jeudi soir, et le vendredi alors, j'allais	
dər 'skol nə'sə də.. dər 'vɔrx bɛ... 'sæ̃t... bɛ nɔtrə 'dam də 'kɛl'væ̃:...	
<i>d'ar skol neuze da... d'ar vourc'h, ba... Sainte... ba Notre Dame de Quelven...</i>	
à l'école alors... au bourg, à... Sainte... à Notre-Dame de Quelven...	
in'trɔ va,rja' 'cəl,ʧɛn ag ar'lɛrɥ nə'zən ə... pu dwi 'lɑ'ʃə ɔ'neɥ	
<i>Intron Varia Kelvenn. Hag àrlerc'h neuzen euh... p'he doa lachet honnezh</i>	
Notre-Dame de Quelven. Et ensuite alors euh... quand elle a lâché [sa ferme]	
nə'zə bæ̃... un 'wɛj tə gisti'a:l kwa ag ar'lɛrɥ nə'zə me ʃə ʃɔ	
<i>neuze, beñ... 'on aet da Gistial quoi... hag àrlerc'h neuze, 'm eus ket soñj penaos</i>	
alors, ben... je suis allée à Quistial quoi... et ensuite alors, je me souviens pas	
pə'no' dəwi.. 'kasə ʧəzɛm a un 'ty ən tə 'ral ɔlə'sə kwa... jæ...	
<i>devoa... Kaset 'vezemp a un tu an tu 'rall henn-se quoi... Ya...</i>	
comment... On nous envoyait d'un bord à l'autre comme ça, quoi... Oui...	
'drɔ:l a vy'hi we ɛn ʌmzir 'sən	
<i>drol a vuhez 'oa en amzer-sen !...</i>	
c'était une drôle de vie en ce temps-là !...	



A propos de connaissances communes :

JLB	me 'mε a'na'ʔə 'te'res ɲana'ʔi i 'mam... 'pe'l di'ʒa me	103
	<i>Me 'm eus anavet Thérèse, m'anave he mamm... pell dija, met</i>	
	J'ai connu Thérèse, je connaissais sa mère... depuis longtemps déjà, mais	
	te'rez a'na'ʔin 'cə cε... wi 'cə tri 'ma	
	<i>Thérèse 'anaven ket kar... 'oa ket dre-mañ...</i>	
	Thérèse, je ne la connaissais pas car... elle n'était pas par ici...	
TB	nā	104
	<i>Nann.</i>	
	<i>Non.</i>	
JLB	a... pə də 'weʒ dəbir ur 'hy:r ə we 'frā'swaz 'le:r gə'næjn... cε 'mwe me	105
	<i>Ha... pa d-on aet d'ober ur c'hur e oa Françoise Laer genin... kar 'm boa-me</i>	
	Et... quand je suis allée faire une cure, Françoise L. était avec moi... car j'avais	
	'grweʒ wi'jā cə 'pi ky:r be 'rəwk me 'frā'swaz ə... wi 'la'rə 'ti mən'ed	
	<i>gwraet 'ouian ket pet kur ba-raok, met Françoise a... 'oa lâret dezhi monet</i>	
	fait je ne sais combien de cures auparavant, mais Françoise... on lui avait dit d'en faire	
	ə'ʔe nəzə o'ni cə mən'e i hi'nō: a dwi 'telefōnə 'tæjn ave... 'ʔom pə 'we	
	<i>ivez, neuze 'oune ket monet he-unan, ha 'doa telefonet din evit... 'vehemp bet aet</i>	
	aussi, mais elle voulait pas y aller toute seule, et elle m'a téléphoné pour... qu'on y aille	
	ā'sā:ɓ kwa a ən 'di cə'tā: ma ɔm a'riʒ nəzə də'hon... ni be 'sørtijəd	
	<i>añsañbl quoi. Ha an deiz kentañ ma omp arriv neuze du-hont... ni 'beus sortiet</i>	
	ensemble quoi. Et le premier jour qu'on est arrivées là-bas... on est sorties	
	ar'lerf bə dje'bət a nə'zə wε ur... 'brəkā't be 'ry: a wi	
	<i>àrlerc'h bout debret ha neuze 'oa ur... brocante ba'r ru. Ha 'oa</i>	
	après avoir mangé et alors 'y avait une... brocante dans la rue. Et 'y avait de	
	'kartenəʒ 'kuəx... a 'həm i sə'let cε... 'lakə wen... a'lijə	
	<i>kartennoù kozh... Ha 'oamp é sellet kar... lakaet 'oant... alignet</i>	
	vieilles cartes postales... Et on regardait car... elles étaient rangées... alignées	
	wen 'tut dri... de'partə'mā: a ni ɲe ʒʊelə 'sæ'kan 'siz a ni 'la'rε	
	<i>'oant tout dre... departamant, ha ni 'beus gwelet cinquante-six, ha ni 'lâre</i>	
	toutes par... département et on a vu cinquante-six, et on disait	
	tri'rəm i brə'tō marsə ni 'gə'wo 'cεʀʒen ə'ʔe... a 'wəm i tisky'ta:l	
	<i>etredomp-ni e breton : « mârze ni 'gavo Kelvenn ivez... » Ha 'oamp é tiskutal</i>	
	entre nous en breton : « peut-être qu'on trouvera Quelven aussi... » Et on discutait	

in brə'tõ: mɛ 'tɛ'rɛz a i bu'lɔm ə wi n un 'tal 'kæjn mɛ p'ʝɪr	
<i>en breton, met Thérèse ha he boulom a oa 'n hon tal-kein. Met peogwir</i>	
en breton, mais Thérèse et son bonhomme était derrière nous. Mais puisqu'on	
un d'na'ɣɛm çə 'ni a bæ sə'lɔm çə ni dɔ ə dœ'zen æ... a pə...	
<i>hon anavemp ket-ni, ah beñ 'sellem ket-ni douzh an tu-sen heñ... Ha pa...</i>	
ne se connaissait pas, ah ben on regardait pas de ce côté-là hein... Et quand...	
'ni be ʃə ka'ɣət 'ka'ɣə ne 'bwi 'sæ'tiz a'na nə'zə ur jœh 'trəɣ	
<i>ni 'beus ket kavet. Kavet 'n eus, bet'oa Santez Anna, neuze, ur yoc'h traoù</i>	
on n'a pas trouvé. On a trouvé, 'y avait Sainte Anne, alors, beaucoup de choses	
kwa... mɛ 'pa ʃə çəl'ɣɛn	
quoi... <i>met pas-ket Kelvenn.</i>	
quoi... mais pas Quelven.	

3 novembre 2001

- *Sant Nioñ* a vez lâret e breton ?

JD	jæ jæ	1
	<i>Ya, ya...</i>	
	Oui, oui...	

- Hag e pezh blez oc'h ganet neuze ?

JD	ble 'pjar,dɛk	2
	<i>Blez pevarzek.</i>	
	En quatorze.	

- Blez pevarzek, durant ar brezel ?

JD	mil nəf 'sã... katrə'væ...	3
	Mil neuf cent... quatre vingt...	

- ...quatorze ?

JD	wi wi e sã'njõ:	4
	Oui, oui, <i>e Sant Nizoñ.</i>	
	à Saint Nizon.	

- Piv e oa ho tud ?

JD	bã 'pje ma,ri da'kei... a i ... ma 'mɛr stɛ 'margrit 'kal've: a ɔm	5
	<i>Beñ Pier-Mari Dacquay... ha e... ma mère c'était Marguerite Calvez. Ha 'oamp</i>	
	Ben Pierre-Marie Dacquay... et sa... Et on était	

'na: a vy'ga'li:	
<i>nav a vugale.</i>	
neuf enfants.	

- Nav a vugale er familhad ?

JD	a bə're:... 'pja:r a rɛ 'bi: me ʃɛy 'vle' a 'pjar ɥi'ʃɛn...	6
	<i>Ha bet'eus... pevar a re bev. 'm eus seizh vlez ha pevar-ugent...</i>	
	Et il y en a... quatre qui sont vivants. J'ai quatre-vingt-sept ans...	

a me 'kɔmp'sə bɛn da'ʃɛn bã... ã' mil nəf 'sã karan 'dø:	
<i>Ha 'm eus komañset ba'n dachenn beñ... en mil neuf cent quarante-deux.</i>	
Et j'ai commencé à la ferme ben...	

- Daou ha daou-ugent, durant ar brezel c'hoazh...

JD	jæ 'zɔʃt 'kɔmasə gə 'n a'hæ:jn	7
	<i>Ya, just... komañset ge'n oc'hen.</i>	
	Oui, voilà... commencé avec les boeufs.	

- Kaled e veze al labour en amzer-se ?

JD	ɔ bæ ε yn ʃes'tjɔ̃ dabi'tyt kwa jæ ar'leɣ mwən pə 'ce'rək	8
	<i>Oh, beñ, eo une question d'habitude quoi, ya àrlerc'h 'm boan bet kezeg,</i>	
	<i>Oh, ben c'est une question d'habitude quoi, oui, après j'ai eu des chevaux,</i>	

a,zə m ^u p ^o u 'trak'tœ:r ʃte 'ral ə'ʎe:	
<i>aze 'm boa bet un trakteur 'st-êl 're 'rall ivez.</i>	
<i>et là, j'ai eu un tracteur, comme les autres aussi.</i>	

- Get ar c'hezeg veze aesoc'h ?

JD	ɔ jɛ'sɔɣ wi n trak'tœr vej næ'pɔrt gə vern cə pi re 'ral i'nefi u	9
	<i>Oh, aesoc'h 'oa an trakteur 'vit n'importe get vern ket pezh re 'rall, hennezh ho</i>	
	<i>Oh, c'était plus facile avec le tracteur qu'avec n'importe quoi d'autre, il te</i>	

ka'sɛ tã'dis kə re 'ral wi r 'tɔfi 'ce're a 'drwet a bæ me pə 'pjær	
<i>kase, tandis que re 'rall 'oa ret deoc'h kerzhet àr droad... Ah beñ 'm eus pevar</i>	
<i>portait, tandis que les autres, il fallait marcher à pied... ah ben, j'ai quatre</i>	

a vyjə'li: 'dœɣ ʃbɔwt a 'di'vjɛx	
<i>a vugale, daou baotr ha div verc'h.</i>	
<i>enfants, deux garçons et deux filles.</i>	

- E-menn emant é chom ?

JD	ⁱ nɔ̃ z a,ri ^u be 'tur 'næjni tɔ'ʃtã zə i 'pɔ̃'di:... zɛ'rɑ:r... 'zɑ'nin zə	10
	<i>Unan 'zo arriv ba Tours, 'n hani tostañ zo e Pondi... Gérard... Jeannine 'zo</i>	
	<i>Une est à Tours, le plus près est à Pontivy... Gérard... Jeannine est</i>	

be 'tur... ən 'dœɣ 'ral i 'pa'ri:s... frã'swas... a mi'ʃel a ri 'dœɣ a vyja'lɛ be 'pa'ri:s	
<i>ba Tours... An daou arall e Pariz. Françoise... ha Michel, ha re daou a vugale ba Pariz.</i>	
<i>à Tours... Les deux autres à Paris. Françoise... et Michel, deux enfants à Paris.</i>	



- Ha penaos e veze ar vuhez e Sant Nizon pa oac'h yaouank ?

JD	ɔ... namzir zə'nes... ən 'amzir'sœ: ni ɔm 'fre:kã'tj' ʃɣel mə ran	11
	<i>Oh... 'n amzer jeunesse... an amzer-se, ni 'em frekañte gwell ma rant</i>	
	<i>Oh... le temps de ma jeunesse... en ce temps-là on se fréquentait davantage que</i>	

ir n 'di: ən dy'd ə wen ʃə kə 'fje:r	
<i>hiriv an deiz... An dud 'oant ket ken fier.</i>	
maintenant... Les gens n'étaient pas si fiers.	

- Ha kalz a dud a veze e Sant Nizon en amzer-se ?

JD	jæ ʷəm pə bi'ta:... pəm'dek a tri ɥy'ʃen	12
	<i>Ya, 'omp bet beta... pemzek ha tri-ugent.</i>	
	Oui, on a été jusque... soixante-quinze.	



- Ha penaos e veze gwraet al labour en amzer-se ?

JD	bæ n 'o'ʃet gə n 'ispə'tœ:r ag ə ʃbar ^{al} bã:... ag ə r ha:r nəzə dɔx'ti:	13
	<i>Beñ 'n oged get 'n extirpateur hag ar barabant... hag ar c'harr neuze douzhti.</i>	
	Ben la herse, avec l'extirpateur et la charrue... et la charrette alors attachée.	

dəɥ 'gɑ:r zɛ ben da'ʃen... dəɥ 'gɑ:r ə'ɥe	14
<i>Daou garr 'veze ba'n dachenn... daou garr ivez...</i>	
Il y avait deux charrettes dans la ferme... deux charrettes aussi...	

- Hag ar beizanted a Sant Nizon, n'o doa ket kalz a zouar ?

JD	bæ 'nã mɛ u 'jœ ʃafɛ'nœɥ wɪ bwe 'dik ta'ʃen brə,ma	15
	<i>Beñ nann, met ur yoc'h tachennou 'oa. Bet'oa dek tachenn, bremañ</i>	
	Ben non, mais il y avait beaucoup de fermes. Il y avait dix fermes, maintenant	

deʃ cɛj ʰã'ni: 'wej re 'nã'tir i bəp 'ty	
<i>'d eus ket ken hani, aet eo an hanter e bep tu...</i>	
il n'en reste plus aucune, la moitié est partie de tous côtés...	

- Bet eh eus c'hoazh un dachenn e Sant Nizon ur sort ?

JD	bæ je mɛ m' 'hani mej zə 'wejtə... 'wej gə ani gər 'ʃarʃ	16
	<i>Beñ ya, met ma hani-me 'zo aet euh... aet get hani, get'r chas...</i>	
	Ben oui, mais la mienne est devenue euh... avec les trucs, avec les chiens....	

nel'va'ʒ 'ʃaf a 'luani zə 'wej gə n eɥen nel'va'ʒ 'we:t	
<i>'n élevage chas... a Louanig 'zo aet get'n ev... 'n élevage wazed</i>	
un élevage de chiens... et celle de Louanic c'est devenu un é... un élevage d'oies,	

dal 'pjar 'mi:s	
<i>'dal pevar miz.</i>	
depuis quatre mois.	



- Ha veze ket gwraet ur pardon e sant Nizon pa vezec'h bihan ?

JD	ɑ bwɨ par'dõ sǎe nikõ'la:s mɛ sǎe nikõ'la ezis'ta cõ 'cɛjn ɔn 'õ'li:z	17
	<i>Ah, bet'oa pardon Sant Nikolaz, met Sant Nikolaz ezista ket ken... An iliz</i>	
	Ah, il y avait le pardon de Saint Nicolas, mais Saint Nicolas n'existe plus... la chapelle	

a ray ag ɔn 'trœɥ ɔ zõ 'jɥer'hõt a ni ra par'ti a kar'tji ɔr 'võstɥi:r	
<i>ha rac'h hag an traoù a zo gwerzhet. Ha ni 'ra partie a kartier ar Voustoer.</i>	
et tout a été vendue. Et on fait partie du quartier du Moustoir.	

- Ha c'hwi yae d'ar pardon d'ar Voustoer?

JD	jæ bu'ra:'b wɨ: ɔn 'dy ^d zɛn cõ kõ 'fjɛr ʃtɛl brõ'mã: ɔn 'dy	18
	<i>Ya, bourrabl 'oa. An dud vezent ket ken fier 'st-êl bremañ, an dud</i>	
	Oui, c'était agréable. Les gens n'étaient pas si fiers que maintenant, les gens	

nym 'fre:kã'tɛ u jœ ^h 'jɥɛl	
<i>'n em frekañte ur yoc'h gwell.</i>	
se fréquentaient bien davantage.	

- Bremañ e vez fier an dud ?

JD	'zalu'zi ve ur 'jõx	19
	<i>Jalousie 'vez ur yoc'h.</i>	
	Il y a beaucoup de jalousie.	

- A-gaoz da berak?

JD	õ wiã cõ ʀe ɛ re 'fjɛr ɔ'ɥɛ kwa...	20
	<i>Oh, 'ouian ket re, 'eus re fier ivez quoi...</i>	
	Oh, je sais pas trop, il y a des gens fiers quoi...	



- Pa oac'h bihan, c'hwi zo bet er skol e Malgeneg ?

JD	ja gõ ʃbõtœɥ 'kwet	21
	<i>Ya, get botoù-koad.</i>	
	Oui, en sabots.	

- Pell e oa ur sort...

JD	'tri' çilõ'met	22
	<i>Tri c'hilometr.</i>	
	Trois kilomètres.	

- Ha bet oa ur yoc'h bugale ag ar c'hampagn a yae d'ar skol êl-se ?

JD	dam obli'zet ma 'pw ^o ur ve'lo w ^o γ 'fjer gə'ti: ^s wɪ cə ur 'velo 'way	23
	Dame, oblijet... Ma 'poa ur velo 'oac'h fier geti, 'oa ket ur velo c'hoazh	
	Dame, obligé... si tu avais un vélo, tu en étais fier, tout le monde n'avait pas	

gə 'ra n dyt pa ʃə r guzar'det	
get rac'h an dud, pas-ket 'r goujarded...	
encore un vélo, pas les gosses...	

- Ha c'hwi yae hañv ha gouiañv ? Ha pa veze ket kaer an amzer ?

JD	a u r 'təfi mə'net me'ʃtra:	24
	Ha 'oa ret deoc'h monet memestra...	
	Et il fallait y aller quand même...	

- Ha ne gomzec'h ket c'hwi galleg pan oc'h aet d'ar skol ?

JD	a dam 'nã a a di'skəd ə... a vɛze 'cə brə'tō:	25
	Ah dame nann ha... ha desket euh... ha veze ket breton.	
	Ah dame non et... et on apprenait euh... il n'y avait pas de breton.	

- Hag ar re vihan, ne gomzent ket e breton ?

JD	a vɛze cəme brə'tō: də,rã ən amzir'sə: a de ʃə me 'ka'lɔʃ...	26
	Ha 'veze ket-met breton durant an amzer-se... Ha 'd eus ket met Kalloc'h...	
	Et il n'y avait que du breton à l'époque... Il n'y avait que Calloc'h...	

pər'sō: ka'lɔʃ ag ər 'h[...] dɔbir 'sku ^o l	
person Kalloc'h hag ar H. d'ober ar skol.	
l'abbé Calloc'h et L. qui faisaient l'école.	

- Ar person oa Kalloc'h ?

JD	jæ dja 'lil də 'grwɑ:	27
	Ya, dia l'île de Groix...	
	Oui, de l'île de Groix...	

- Hag H. ar skolaer ?

JD	jæ 'nã a 'glegə'reg ag i ʃə'miː bɛ 'margɛ,nek kwa	28
	Ya, unan a Glegereg, hag e chome ba Margeneg quoi.	
	Oui, un de Cléguérec, et il habitait à Malguénac quoi.	

- Ha ne veze ket bugale ag ar parrezioù arall a zae d'ar skol da Valgeneg ?

JD	ɔ pa ʃə 'kal mar a y'nō ur 'sɔrt marsə 'tri: kwa 'si'segli'ã mem	29
	Oh, pas-ket kalz, meur a unan ur sort, mârze tri quoi, re Seglian mep	
	Oh, pas beaucoup, quelques uns quand même, peut-être trois quoi, de Séglien-même	

je t̥o sku:l 'vargenek ɾen 't̥omã:	
'yae d'ar skol Vargeneg... 'zaent tu-mañ.	
qui allaient à l'école à Malguénac... qui venaient ici.	

- Perak e taent da Valgeneg ?

JD	a bæ 't̥oʃt̥oʃi ɥo də vɔrʃi 'margeneg ɥej də 'vuh segli'ã: ri 'ny'ʃtræk	30
	<i>Ah beñ tostoc'h 'oa douzh vourc'h Margeneg 'vit douzh vourc'h Seglian, re (...?)</i>	
	Ah ben c'était plus près du bourg de Malguénac que du bourg de Séglien, ceux de (... ?)	

p̥ət̥ə'mã g̥ə... 'nem'pra:s ə en ty'ral g ər j̥em'ni'r	
<i>peotramant get... 'n henmpraz euh en tu 'rall get'r Gemene...</i>	
ou bien... avec la grand'route euh... de l'autre côté, vers Guémené...	

ə z̥o b̥en 't̥o ɥmã: k̥erm̥ə'wr	
<i>a zo ba'n tu-mañ, Kermor...</i>	
qui est de ce côté-ci, Kermor...	

- Kermor ? Met an dra-se zo deja e Malgeneg ?

JD	ər v̥ə'l̥ej̃n zi 'marg̥e'n̥ek ən da'ʃen b̥en ty'ral z̥o b̥e 's̥egli'ã:	31
	<i>Ar velin 'zo e Margeneg. An dachenn ba'n tu 'rall 'zo ba Seglian.</i>	
	Le moulin est en Malguénac. La ferme de l'autre côté est en Séglien.	

ər 'w̥eɣ ˚ sepa:'ra: ur 'k̥en ə z̥o a'z̥ə ər 'k̥en s̥ə z̥o də 'margeneg	
<i>Ar wazh a separa. Ur lenn a zo aze, ar lenn-se 'zo da Margeneg</i>	
La rivière marque la séparation. 'y a un étang là, l'étang est en Malguénac	

ən ã't̥ir an'çi: ər 'w̥æʃi b̥a'sa i 'h̥rejs	
<i>an hanter anezhi. Ar wazh 'basa er c'hreiz.</i>	
pour moitié. La rivière passe au milieu.	

- Ha penaos e komzent gi breton neuze ?

JD	b̥æ 'ʃtal'd̥əm ə'ɥe... m̥e g̥əd u'n a'ks̥ã: ma 'k̥a'r't̥ɥi ə'ɥə	32
	<i>Beñ 'st-êldomp ivez... met get un accent ma karit-c'hwi ivez...</i>	
	Ben comme nous aussi... mais avec un accent si tu veux aussi...	

ər ba'rez ə'ɥe kwa pa're' segli'ã:	
<i>ar barrez ivez quoi, parrez Seglian...</i>	
de la commune aussi quoi, la commune de Séglien...	

- Evel-se e veze anavezet an dud ya, met ar re a oa etre an daou, st-êloc'h-c'hwi e Sant Nizon, n'oc'h ket pell a Séglian ?

JD	n̥ã m̥e 'ri a segli'ã b̥en t̥ə'mã əɥe g̥õ'z̥e 'ʃtal d̥əm'ni ɥe ur 's̥ort	33
	<i>Nann, met re a Seglian ba'n tu-mañ ivez 'gomze 'st-êldomp-ni ivez ur sort.</i>	
	Non, mais ceux de Séglien de ce côté-ci aussi parlaient comme nous quand même.	

- Ha tud Kermor a gomze st-êl tud Seglian ?

JD	'pa: 'margɛ'nɛk mɛ ri ɥ bɛn da'ʃɛn bɛn tɔ'ral ma fa ^w 'tɥi'	34
	<i>Pas. Margeneg. Met 're 'oa ba'n dachenn ba'n tu 'rall ma faot deoc'h-c'hwi</i>	
	Non. Malguénac. Mais ceux qui étaient dans la ferme de l'autre côté si tu veux,	

w ^u pa're segli'ã: za bɔ'rij ã'zɔ alɔr [inaudible]	
'oa parrez Seglian, 'za bedik aze alors (...)	
c'était la commune de Séglien, elle vient jusque là alors (...)	

- Ha c'hwi e Sant Nizon, c'hwi gomza êl tud bourc'h Margeneg ?

JD	'jɛ... 'jɛ	35
	<i>Ya... Ya...</i>	
	Oui... oui...	

- Hag en tu 'rall a Vargeneg, e Kerbenevañ lakaomp ?

JD	a bæ jɛ i kɔ'zɛ ʃtal dɔm ni ə'ɥɛ:	36
	<i>Ah beñ ya, e komze 'st-êldomp-ni ivez.</i>	
	Ah ben oui, ils parlaient comme nous aussi.	

- Ha parrez Gwern ?

JD	a... rɔ'zɔ 'lɑr... ni'lɑr ni 'jɛ... rɔ zɔ lɑr 'jɛ ə'ɥɛ mɛ nɛ lɑr	37
	<i>Ah... 're-se lâr... ni 'lâr-ni « ye »... 're-se lâr « ye » ivez, met ni 'lâr</i>	
	Ah... ceux-là disent... nous, on dit « ye »... eux disent « ye » aussi, mais on dit	

'mɛ ^j rɔzɛ lɑr 'mi:	
« me », 're-se lâr « mi ».	
« me », eux disent « mi ».	

- A-hent-arall ema ur sort ?

JD	jæ ni m gɔ'pɛrn ur 'sɔrt	38
	<i>Ya, ni 'm gompren ur sort...</i>	
	Oui, on se comprend quand même...	

- Hag e Klegereg ?

JD	ɑ i 'klegɔrɛg ã'zɔ ɛ cə 'wa ta ur 'sɔrt alɔm 'ni:	39
	<i>Ah, e Klegereg aze 'eo ket c'hoazh 'ta ur sort êlomp-ni...</i>	
	Ah, à Cléguérec là, c'est pas encore tout-à-fait comme nous...	

...mɛ ari'ɥæjn cə... ker 'mɑ:t a nu'vo: kwa... 'klegɛ'rɛk... bɛ seg'lã'	
<i>... met arriviñ ke... ken mat à nouveau quoi... Klegereg... ba Seglian</i>	
... mais on arrive... aussi bien à nouveau quoi... Cléguérec... à Séglien ils	

larɛ ʎa: a ni ʎar ni ʎe: talom ʎi larɛ ʎe: ər rə ʎə larɛ	
<i>ʎâre « ya », ha ni ʎâr-ni « ye », ʎalomp-ni, ʎâre « ye », ar re-se lâre</i>	
disaient « ya » et nous on dit « ye », comme nous on dit « ye », eux disent	

ʎa: kʎegɛ'rɛg ɥɛ ur ʎord ə'ɥɛ larɛ ʎɛ' ə'ɥɛ:	
<i>« ya »... Klegereg ʎez ur sort ivez, ʎâre « ye » ivez.</i>	
<i>« ya »... Cléguérec, c'est pareil, ils disaient « ye » aussi.</i>	

- Ha ya, e Klegereg ivez vez lâret ye ?

JD	tə'ral a glɛgɛ'rɛk bric dal segli'ã' pətɛ'mã: mone bric i ʎlɔr'dyt	
	<i>'tu ʎall a Glegereg, bedik ʎal Seglian, peotramant monet bedik Ploerdud,</i>	40
	De l'autre côté de Cléguérec, jusqu'à Séglien, ou bien en allant jusqu'à Ploerdut,	

pi kowi n ər'jã:t rə ʎə larɛ ʎa: ʎut kwa	
<i>pe kaout an Oriant... ʎe-se ʎâre « ya » tout quoi...</i>	
ou vers Lorient... ceux-là disaient « ya » tout le temps quoi...	



- E Seglian vez komzet Pourletach, ya ha penaos ema ar breton-se ? N'anavezit ket c'hwi kalz a dud du-se mârze ?

JD	ɔ dam ʎwo mə mɛ ur ʎøh kə'pæ'ne ʎah be ʎah be ʎɛi ʎur'let	
	<i>Oh, dame beo, me ʎm eus ur yoc'h copained ra-bezh... rac'h ba pays pourlet,</i>	41
	Oh, dame si, j'ai plein de copains partout... dans tout le pays pourlet,	

^h om ar frø:tʎɛ:r a'lɔr ni gø'pɛrna ʎut mɛ ɥi ʎa də ʎlɛgɛrɛk	
<i>ʎomp àr ar frontière alors... ni ʎomprena tout, met c'hwi ya da Glegereg</i>	
on est sur la frontière alors... on comprend tout, mais tu vas à Cléguérec	

ptə'mã kəʃte ʎdø'di: gø'pɛrnan ʎəd ə... ər lã'gã:ʃ pur'let... ur ʎort	
<i>peotramant ʎkostez Pondi, ʎomprenant ket ar... ar lañgaj pourlet... ur sort.</i>	
ou bien du côté de Pontivy, ils ne comprennent pas le... le langage pourlet.	

10 novembre 2001

- Lârit din neuze, piv oc'h ?

PBf	bæ 'pjɛr b[...] ð 'gã'nət ð 'gã'nət i 'tal'ɥɛrn	1
	<i>Ben Pier B. On ganet... on ganet e Talwern...</i>	
	Ben Pierre B. Je suis né... je suis né à Talwern...	

- Ha ya, e Talwern...

PBf	ar'lerfñ nəzə ð 'wɛj tə 'gɛrbɛnɪ'ɥã: ð pə 'dəʊrɛk 'plɛ: bɛ 'cɛrbɛnɪ'ɥã:	2
	<i>Arlerc'h neuze on aet da Gerbenevañ. On bet daouzek blez ba Kerbenevañ</i>	
	Ensuite alors, je suis allé à Kerbénévent. J'ai vécu douze ans à Kerbénévent,	
	a wi r 'təm dɔ'nɛd ar 'dʷɛd ə... dia 'jɛrbiniɥã tər 'sku'ɪ gə 'bɔtəʊ 'kwɛt	
	<i>ha oa ret deomp donet àr droad eu... dia Gerbenevañ d'ar skol... get botoù-koad.</i>	
	et on devait aller à pied euh... de Kerbénévent à l'école... en sabots.	

- E Kerbenevañ 'peus anavezet...

PBf	'cɛrbɛnɛ'ɥã: zɔ... zɔ n tœ'ral a jɛl'tɑ:s	3
	<i>Kerbenevañ zo... zo en tu 'rall a C'heltaz.</i>	
	Kerbénévent, c'est... c'est de l'autre côté de Gueltas.	

- Ya, me anav mat ivez. Pierre Botlann oa du-se ivez ?

AB	'pa: ɥpa ʃə nœ'zə... 'pjɛr bɔ'lã: wi cə ə'mã n amzir'sə ?	4
	<i>Pas, pas-ket neuze... Pierre Botland oa ket amañ en amzer-se ?</i>	
	Non, pas à ce moment-là... Pierre Botland n'était pas là alors ?	

PBf	bwo... 'pjɛr bɔ'lã:... 'nɛf ə gɔ'za 'ma brə'tõ: æ...	5
	<i>Beo... Pierre Botland... hennezh a gomza mat breton heñ...</i>	
	Si... Pierre Botland... celui-là parle bien Breton hein...	

AB	jɛ mɛ wi 'cə ə'mã n amzir'sə... ə...	6
	<i>Ya, met oa ket amañ en amzer-se... ha...</i>	
	Oui, mais il n'était pas ici à l'époque... ha...	

PBf	a 'nã: wi cə ə'zə jə zə ɥbə bɛ 'karlwɪs	7
	<i>Ha nann, oa ket aze, eñ zo bet ba Kerloez</i>	
	Ah non, il n'était pas là, il était à Kerlois.	

- Kerlois ?

PBf	je... o me 'dom cə 'ni' dən o'vren də 'varkə'næg æ... bep 'syl ni je	8
	<i>Ya... o met 'd-aemp ket-ni d'an overenn da Vargeneg heñ... bep sul ni yae</i>	
	Oui... oh, mais on n'allait pas à la messe à Malguénac hein... tous les dimanches	

də 'jɛlɥ ^h en 'tɔʃtɔh 'wɪ: nə... nə 'rɛ də 'vargənek a pə ɥ'zi ɡɔʃtər 'komy'jɔ:	
<i>da Gelven. Tostoc'h oa... ni...ni yae da Vargeneg ha pa veze 'gaoz d'ar komunion</i>	
on allait à Quelven. C'était plus près... On allait à Malguénac pour les commu-	

ni a 'traɥ ə sɔr 'sɛ kwa a...ər 'hate'ʃem me: kənə'sə 'ɔm'ni:j ə də n	
<i>ha traoù ar sort-se quoi...Ha... ar c'hatechem... met keneve-se 'haemp-ni d'an</i>	
nions ou des choses comme ça quoi... Et le catéchisme... mais autrement, on	

o'vren də 'jɛlɥ ^h en ni we ur jə 'tɔʃtɔ'tɔm cə'mɛ' yr 'çilɔ,met...	
<i>overenn da Gelven. Ni oa ur yoc'h tostoc'h. Ket-met ur c'hilometr...</i>	
allait à la messe à Quelven. On était beaucoup plus près. Seulement un kilomètre,	

'dɒɥ jilɔ'met kwa ava'ma ⁿ zə 'pjɑ:r mə'ʃtra: dɔ'bi:r æ:	
<i>daou gilometr quoi, avamañ zo pevar memestra d'ober heñ...</i>	
deux kilomètres quoi, d'ici il y en a quatre à faire hein...	

- Hag un overenn veze bep Sul du-se ?

PBf	a dam... ən 'amzir 'sə fɔtɛ dɔ,ne tən o'vren æ	9
	<i>Ah dame... an amzer-se 'faote donet d'an overenn heñ...</i>	
	ah, dame, en ce temps-là il fallait venir à la messe hein...	

- Ya, met e Kelvenn ivez ?

PBf	i 'cɛl'ɥhen... ɔm... ku'tã ɥəzə mə'ne tə 'jɛl'ɥhen ker ã'zə ɥze ,rɛj	10
	<i>E Kelvenn... 'oamp... Koutant 'vezemp monet da Gelvenn, kar aze 'veze raet</i>	
	A Quelven... on était... on préférait aller à Quelven, car on nous y donnait	

ba'ra' bənəjə 'tɔm a... [rires]a'ma ɥəze 'cə ,rɛt... ən 'dyt... i 'cɛlɥen	
<i>bara benniget deomp ha (...) amañ 'veze ket raet... an dud... e Kelvenn,</i>	
du pain béni et (...) ici, on n'en donnait pas... les gens... à Quelven,	

n 'ti ze 'pyi'cɔh vej i 'margenek	
<i>'n ti ' veze pinvikoc'h 'vit e Margeneg !</i>	
la maison était plus riche qu'à Malguénac !	

- Mârze veze gwell ar vuhez du-se... Met newazh, Kelwenn zo ur chapel, n'eo ket un iliz eo ?

PBf	a bæ bep 'syl ɥezi yn o'vren æ'no: yn ,o'vren vi'tɛ:jn ur ɥɛ...	11
	<i>Ah beñ bep Sul 'veze un overenn eno, un overenn vintin... Ur wezh...</i>	
	Ah ben tous les dimanches, il y avait une messe, une messe matinale... Une fois...	

ur 'tʰeː bɛp 'miz nɔːzœ er syl cə'tũ ag ər 'miz tʰœzɛ də 'grɛː'ʃtiː ɔn ɔːvrɛn	
<i>...ur wezh bep miz neuze, er Sul kentañ ag ar miz 'veze da greisteiz. An overenn</i>	
une fois par mois alors, le premier dimanche du mois, c'était à midi. La messe	

œ... 'beː 'miːs kwa di cə 'tãːn ag ər 'miːs ˈhɛndə'ral wi də vi'tɛːjn	
<i>euh... bep miz quoi, deiz kentañ ag ar miz. 'hent-arall 'oa da vintin.</i>	
euh... chaque mois quoi, le premier du mois. Autrement, c'était le matin.	

- Pell a zo a-c'houde an traoù-se. Pegourz e oa, pa oac'h poulog ?

PBf	ɔ dam 'jɛ... ɔ dam... 'jʊɛlɔ 'nɛz a bɛp 'sɔrd ɔ'tʰeː æ nɛ ˈhɛ ar 'drwɛ t ər	12
	<i>Oh dame ya... oh dame... gwelet 'n eus a bep sort ivez heñ... Ni 'hae àr droad d'ar</i>	
	oh, dame oui... oh dame... on en a vu de toute sorte aussi hein... on allait à pied à	

'skuːl a gə ˌbɔtəʊ 'kwɛt də nuː's... mə 'rɑːd ə sɔːle dər 'bɔ'təʊ gɔʃ	
<i>skol ha get botoù-koad. D'an noz... ma zad a selle douzh ar botoù, 'gaoz</i>	
l'école et en sabots. Le soir... mon père vérifiait les sabots, au cas où il manquait	

me vã'ke 'taʃʌʊ 'i'nɛː mə vã'ke ta'ʃʌʊ fɔtɪ la'kat a 'dam anɔ'sə tʰɔːziː æ	
<i>ma vañke tachoù enne. Ma vañke tachoù 'faote lakaat ha dame henn-se 'veze heñ,</i>	
des clous. S'il manquait des clous, il fallait en remettre et dame, c'était comme ça, hein...	

u cə ar'gũt al...tal ə zɔ[inaudible] n amzɪr,ʂɔ u 'pœr ɔn 'dɪt dam...	
<i>'oa ket argant êl... 't-êl a zo (...) 'n amzer-se 'oa paour an dud dame...</i>	
'y avait pas d'argent comme... comme (...) à l'époque, les gens étaient pauvres dame...	

- Hag àrlerc'h Kerbenevañ, e-menn eh oc'h bet ?

PBf	ar'lerh œ... ar'lerh 'cɛrbəni'qãː nɔːzə də... ɔː pə me mː'qøːl æ	13
	<i>Àrlerc'h euh... àrlerc'h Kerbenevañ neuze da... 'on bet mevel heñ...</i>	
	après euh... après Kerbénévent, alors... j'ai été domestique hein...	

'ɔː pə bɛr 'sɔːrn ɔː pə ˈhɛː'bleː mə'qøːl nur mɛm ta'ʃɛn	
<i>'on bet ba'r Sorn, 'on bet c'hwec'h blez. Mevel 'n ur mēmp tachenn.</i>	
j'ai été au Sorn, j'ai été six ans. Domestique dans une même ferme.	

ãːzə mə d'nɑːqə mə 'mɛ'ʃtriːs	
<i>Aze 'm eus anavet ma mestrez.</i>	
C'est là que j'ai connu ma femme.	

- E-menn e oa an dra-se ?

PBf	mə 'laburiː mə 'riː mɛ ɔn 'ɛʃ də mə ˌha'rɛg brə'ma nɔːzə u cə 'waɪ	14
	<i>Me 'laboure... me 'rae-me an eost da ma zadeg bremañ, neuze 'oa ket c'hoazh</i>	
	Je travaillais... je faisais la moisson de mon beau-père, enfin, c'était pas encore mon	

mə ha'reg me ã'fæ: ni re ˠnɛʃt ɔ̃'sã:b gəʳ pa'trõ: un 'de mə,nɛ bɛn	
<i>ma zadeg met enfin... Ni 'rae an eost ensemble get 'r patron un deiz bennak ba'n</i>	
beau-père mais enfin... On faisait la moisson ensemble, avec le patron quelques jours	

da'ʃɛn a nə'zõ:... un 'e ni a'nɑ'ʧõd ɔ̃ 'dõʧ kwa... nəzõ ʰanõ'sõ on e	
<i>dachenn ha neuze...hon eus 'n em anavet hon-daou quoi... neuze henn-se hon eus</i>	
à la ferme et alors... on s'est connus quoi... alors comme ça, on s'est	

dimi'jõ dər 'sõʳn	
<i>dimezet d'ar Sorn...</i>	
mariés au Sourn...	

AB	[inaudible] mɛ bɛ ʳɛs ur 'jõʧ a 'vargɛ,nɛg œ... a ʳimi'jɛ dœ... dɔ ʳi' ɔʳ 'sõʳn	15
	<i>(...) met bet'eus ur yoc'h a Vargeneg euh... a zimize da... da re ar Sorn</i>	
	<i>(...) mais 'y en avait beaucoup de Malguénac qui se mariaient au Sourn ou</i>	

põtrõ'mã:t ə... bæ ʳõtrɛʳ ɔʳ 'sõʳn ʳɛ tɔ gla mir'çɛ tɔ'mã:... syr a'sõ ^d ɛ	
<i>peotramant euh... beñ paotred ar Sorn 'zae da glask merc'hed du-mañ... sur a-set eo...</i>	
alors euh... ben des gars du Sourn qui venaient chercher des filles ici... c'est sûr...	

- Ha bet oa ur yoc'h tud a Vargeneg a yae da labourat d'ar Sorn ?

PBf	a jæ jæ.. bæ... ʳõ ɔm dimi'jõ dy'zõ ɔ̃...	16
	<i>Ah ya, ya... beñ pa omp dimezet du-se en...</i>	
	ah oui, oui... ben quand on s'est mariés là-bas en...	

AB	karan 'dõ:	17
	Quarante-deux...	

PBf	karan 'dõ: ja karan'dõ ɔ zõ 'ble:... ɔ	18
	Quarante-deux, ya... quarante-deux a zo blez euh...	
	oui, c'est l'an euh...	

- Daou-ha-daou-ugent...

PBf	'dɔʧ a dɔʧ y'ʃɛn ɔ me ʧi 'wiʳ brõ'tõ ɛ... [rires] je ʳõm dimi'jõ nə'zõn	19
	<i>Daou ha daou-ugent. Oh, met c'hwi 'ouia breton heñ (...)! Ya, p'omp dimezet neuze</i>	
	Quarante-deux. Oh, mais tu sais le breton, hein (...)! oui, quand on s'est mariés alors,	

ɔm ʃõmõd ə... bæ ʳjɑʳ 'ble: ɔm 'ʳõ bɛʳ 'sõʳn ɛ... ʳjɑʳ ble ɔ̃'ti:ʳ	
<i>'omp chomet euh... beñ pevar blez 'omp bet ba'r Sorn heñ... Pevar blez hanter.</i>	
on est restés euh... ben on a été quatre ans au Sourn hein... Quatre ans et demi.	

ar'leɣ ɔm 'deɣ tɔ 'çer'nel dɔ ʀr̥'plɑ'sæj mɛ 'jõ dwi lɑ'ʃɔ i da'ʃɛn	
<i>Àrlerc'h 'omp daet da C'herniel, da rañplasiñ ma eontr 'doa lachet e dachenn,</i>	
Ensuite on est allés à (?), remplacer mon oncle, qui avait lâché sa ferme,	
a ã'zə mu kɔmɔ'sət a kɔmɔ'sət ə... ɔ dam 'bjã:n a'sət æ kɛ...	
<i>ha aze 'm boa komañset. Ha komañset euh... oh dame bihan a-set heñ kar...</i>	
et c'est là que j'ai commencé. Et commencé euh... oh, dame, petitement hein, car	
wi cə 'kal ar'gã:t ne ʀəmərə 'rah ɔn trəu mɛ 'jõ:t... ra i 'vate'rjel a	
<i>'oa ket kalz argant, 'n eus kemeret rac'h an traoù ma eontr... rac'h e vateriel</i>	
'y avait pas beaucoup d'argent, on a repris toutes les affaires de mon oncle... tout son	
u nəbeˈ lɔ'net nwi 'pɛrnə gə'tɔ: ar'leɣh... wi 'ʃã'zə ta'ʃɛn...	
<i>ha un nebeut loened 'n oa prenet getoñ. Àrlerc'h... 'oa chañjet tachenn...</i>	
matériel et quelques bêtes, qu'on lui achetées. Ensuite... on a changé de ferme...	
'deɣ tɔ kwe'nã: a 'rah ɔ matɛ'rjel ɔ ʃã'zɛ in 'dru:	
<i>Daet da Goed-nand. Ha rac'h ar materiel a chañje en-dro...</i>	
Arrivés à Coëtnant. Et tout le matériel changeait encore...	

- Perak e.. ?

Pbf	wi cə ʀæj 'kar: ə'bət... mwɪ cə mɪ ur 'hɑ:r a'hæ:n dɔ 'ho ^a a'ma m bwi	20
	<i>'oa ket ken karr ebet... 'm boa ket-me ur c'harr oc'hen du-hont, amañ 'm boa</i>	
	'y avait pas de charrette... J'avais une charette à bœufs là-bas, ici j'avais	
'dœɥ 'zo: tri 'zo: 'mɛ mɛ 'bət a bæ... bwɪ ur 'hɑ:r nə'ɥi: un tɔ:'bro		
<i>daou jao, tri jao 'm eus-me bet ah beñ... bet'oa ur c'harr nevez, un tombereau</i>		
deux chevaux, j'ai eu trois chevaux ah ben... une nouvelle charrette, un tombereau		
nə'ɥi: ale... u nəbe ble'jœɥ ar'leɣh... ʃɔty 'pɛrnə un trak'tœ:r... 'ra ɔ		
<i>nevez allez... un nebeut bleziou àrlerc'h... setu prenet un trakteur... rac'h ar</i>		
neuf, allez... quelques années après... voilà acheté un tracteur... tout le		
matɛ'rjel dɪ 'ʃã'zə in 'dru ^o ... a ɥi 'ɥi:l hanə'sə je n ar'gã:t æ		
<i>materiel 'doa chañjet en-dro... ha c'hwi 'wel, henn-se 'yae an argant heñ,</i>		
matériel était à changer encore... et tu vois, l'argent partait comme ça hein...		
nur fõ'tæj 'di pe 'te:r 'jɥɛh bæ... ma ʀa'le la,ka ar'gã:t ko'ʃti: æ		
<i>'n ur fondiñ div pe teir gwezh beñ... 'ma kalet lakaat argant 'kosteɣ heñ !</i>		
à dépenser deux ou trois fois ben... c'est dur de mettre de l'argent de côté hein !		

- Met perak e veze ret deoc'h chañj rac'h ho materiel evel-se ?

PBf	a 'bwo: ã'zə wı rə 'ʃɔ:ʃ bæ 'ja paskə... 'wen labu'rat gə cə'zək mə	21
	<i>Ha beo, aze 'oa ret chañj beñ ya parce que... 'oan ' labourat get kezeg met</i>	
	Et si, là il fallait changer, ben oui parce que... je travaillais avec des chevaux mais	

gə n 'trak'tœ:r wi cə rə'mɔrg ə'bət fə'te kɔ,wi ur 'rə'mɔrk... a 'jɛ...	
<i>get 'n trakteur 'oa ket remorque ebet, 'faote kaout ur remorque... ha ya...</i>	
avec le tracteur, 'y avait pas de remorque, il fallait avoir une remorque... et oui...	

a 'rəmɔr'kəy wı cə 'ji:z də ga'wit... kɛ 'dri'ma:... u cə 'hã:ni a ri 'rəmɔr'kəy...	
<i>Ha remorquoù 'oa ket aes da gavout... kar dre-mañ... 'oa ket hani a rae remorquoù...</i>	
Et c'était pas facile d'en trouver ... car ici... personne ne faisait de remorques,	

'pjɛ:r ʃa:r'ɔ: a'ma i'nɛ ri 'ci:ri: mə... rəmɔr'kəy nən di 'cət... wi 'cət...	
<i>Pierre Charron amañ, hennezh 'rae kirri met... remorquoù nen doa ket... 'oa ket...</i>	
P. Ch., ici, il faisait des charrettes mais... il n'avait pas de remorques... 'y avait pas...	

wi cət [inaudible] rəmɔr'kəy ɔ 'pə du'bir ur rə'mɔrk i 'mɛ'rã:t yr 'bɔr'ljɔ:	
<i>'oa ket (...) remorquoù, 'on bet d'ober ur remorque e Melrand. Ur Beaulieu,</i>	
'y avait pas (...) de remorques, je suis allé à Melrand pour en faire une. Une Beaulieu.	

i dwi yr 'pɛfi a rə'mɔrj ɛ... a 'ʃɔmə ɥ gə'nɛjn... ə rə'mɔrk sə dy'rã:	
<i>He doa ur pezh a remorque heñ... ha chomet 'oa genin... ar remorque-se durant</i>	
C'était une belle remorque hein... et j'ai gardé... cette remorque tant que j'ai	

ɔ pə i t'ɔrɛl wi cə yr rə'mɔrg a ə ri' vra'sã' mə ur 'pɛ a rə'mɔrg	
<i>'on bet é terc'hel. 'oa ket ur remorque ha ar re vrasañ, met ur pezh a remorque</i>	
été en activité. C'était pas une remorque des plus grandes, mais c'était une belle	

ə wi:ʳ a pə m we... la:ʃət... me ʃə 'cæj 'ʃɔ:ʃ pesɔr 'han ^d wi ka'ni dwi	
<i>e oa ! Ha pa'm boa... lachet... 'm eus ket ken soñj pesort anv 'doa kani 'doa</i>	
remorque ! Et quand j'ai... lâché... je me souviens plus comment s'appelait celui	

pɛr'nə mə rə'mɔrg ɛ... a'ta: mə 'rə'mɔrg ^w ɥ 'wɛj tə 'bɛ'lil	
<i>prenet ma remorque heñ... atav ma remorque 'oa aet da Belle-Ile !</i>	
qui a acheté ma remorque hein... en tout cas, ma remorque est partie à Belle-Ile !	

- Da Belle-Ile ?

PBf	də 'bɛ'lil... wɔ 'wɛj mə rə'mɔrg ɛ dwi jə 'pɛrnət fə'ti: ə...	22
	<i>Da Belle-Ile... 'oa aet ma remorque heñ, 'doa eñ prenet, 'faote euh...</i>	
	A Belle-Ile... que ma remorque est partie hein... il l'avait achetée, il voulait euh...	

- Get unan a oa é klask du-hont ?

PBf	je... i 'klax tə'hon a ku'tūrt ə'hən mə'nə təbir un 'tam 'tro tə 'hōn də	23
	<i>Ya... é klask du-hont... Ha koutant 'vehen monet d'ober un tamm tro du-hont da</i>	
	Oui, il en cherchait une là-bas... Et j'aimerais bien aller y faire un tour pour	

qi'le ma dœ 'wa mə 'rə'mərg a'non [rires] ε 'je ã'fæ ð 'pə nə'zə	
<i>welet ma d-eo c'hoazh ma remorque an-hont (...)! Eh ya, enfin, 'on bet neuze,</i>	
<i>voir si ma remorque est toujours là-bas (...)! Eh oui, enfin, j'ai été alors,</i>	

dam 'trəʋe 'vle' ð ^m 'pə be kwe'nā: kwa...	
<i>dame, triwec'h vlez 'omp bet ba Koed-nand quoi...</i>	
<i>dame, on a été dix-huit ans à Coëntant, quoi...</i>	

- Àrlerc'h oc'h daet d'ar vourc'h neuze ?

PBf	...t ^ə rəl ta'ʃe nə'zə	24
	<i>...terc'hel tachenn neuze...</i>	
	<i>... tenir une ferme quoi...</i>	

AB	pa: mustə'lā:... ər mite'ri:	25
	<i>Pas, Moustoerlann... ar Miteri...</i>	
	<i>Non, Moustoirlan, La Métairie...</i>	

PBf	ar'leʋ ð wej tər vi't ^ə ri: pə'ʋiɾ ə... 'ʋerə wi n da'ʃen kər	26
	<i>Àrlerc'h 'on aet d'ar Viteri peogwir euh... gwerzhet 'oa 'n dachenn kar</i>	
	<i>Ensuite je suis allé à La Métairie parce que euh... la ferme était vendue car</i>	

mə 'gəməʃe mi ku'hiat æ... 'təʃta rən də 'hā'trā: 'vle: mə 'gə'ʋi	
<i>me 'gomañse-me koshaat heñ... tostaat 'raen da hanter-c'hant vlez, me 'gave</i>	
<i>je commençait à vieillir hein... j'approchais de cinquante ans, je me trouvais</i>	

'kuh ʋe 'pərnæj ^u n da'ʃen	
<i>kozh 'vit preniñ un dachenn...</i>	
<i>vieux pour acheter une ferme...</i>	

- Ya, kar ho touar ne oa ket deoc'h-c'hwi ?

PBf	'zəp... 'zəp... bæ 'nā: ʋi cə dəm 'ni 'wɪ: kwa mə 'gə'ʋi 'kuh a ku'ʃtam	27
	<i>Job... Job... beñ nann, 'oa ket deomp-ni 'oa quoi. Me 'gave kozh ha koustum</i>	
	<i>Job... Job... ben non, c'était pas à nous quoi. Je me trouvais vieux et ils voulaient</i>	

ə wi 'ʋerə'rət a'lər... 'kleʋə... 'kleʋə ʋes... ni ja də ʋə'mir taʃen 'zəb	
<i>e oa gwerzhet alors... Klevet... klevet 'm eus... « Ni 'ya da gemer tachenn Job</i>	
<i>vendre alors... J'ai... entendu... « On va reprendre la ferme de Job</i>	

	mər'vã ə lɑ:'ʃi: gu'lenə m 'bwe i da'ʃen gə 'zəp mi n a'nɑ'ʃi 'mat <i>Morvan », a lache. Goulennet em boa e dachenn get Job... Me 'n anave mat</i> Morvan », qui arrêta. J'avais demandé sa ferme à Job... Je le connaissais bien	
	pə'ʃi: mə 'ryt... mə 'ra:d wi 'bə ber 'mem 'ci:r gə'tõ... be'rəwk ð 'pə <i>peogwir ma zud...ma zad 'oa bet ba'r memp kêr getoñ... ba-raok 'omp bet</i> puisque mes parents... mon père avait été dans le même village... avant, on était	
	ð'sã:p kwa... a... pə'ʃi: i lɑ:'ʃe m' ja də u'len i da'ʃen gə'tõ: ensemble quoi... <i>ha... peogwir e lache, « me 'ya da c'houlenn e dachenn getoñ ! »</i> ensemble quoi... et... <i>puisqu'il lâchait, « Je vais lui demander sa ferme ! »</i>	
	a... 'blæ'ki'cəʃ 'n u 'rəwk a n' 'gweʃ un'ti:ʃ 'gəʃ tə'n dra'zœ... [rires] <i>Ha... blankigoù en hon raok, ha 'n eus gwraet un ti. 'gaoz d'an dra-se... (...)</i> Et... un peu d'argent devant nous, et on a fait une maison. C'est pour ça... (...)	
	me 'gweʃ un 'ti:ʃ... a ð ^m pə ur ʃə'ʃa... ur ur ʃə'ʃat em 'dɔn ^ɛ 'bax æ [rires] <i>'m eus gwraet un ti... ha 'omp bet ur, ur sachad hep donet 'barzh heñ (...)</i> que j'ai fait une maison... et on a été un moment avant d'y venir hein (...)	
	ər 'vuga'li: zə pə 'bah mɛ ʃə 'zamez gul'nə fer'mæjn də ð'ni ə'ral æ... <i>Ar vugale 'zo bet 'barzh, 'm eus ket james goulennet fermiñ da hani arall, heñ...</i> Les enfants y ont habité, j'ai jamais voulu louer à personne d'autre, hein...	
	ər 'vugə'li: ə zə pə a 'bah... ɔm 'deʃ nə'zə... pi 'ble: ɔm 'deʃ a'mã <i>Ar vugale a zo bet a-barzh... 'omp daet neuze... pezh blez 'omp daet amañ</i> Les enfants y ont habité... on est venus alors... en quelle année on est venus ici	
	ã'zɛl ? mɛ ʃə 'cæj 'ʃõʃ <i>Angèle ? 'm eus ket ken soñj...</i> Angèle ? Je me rappelle plus...	
AB	væ 'tã:... 'van... katrə'væ:... væ'tjæ'nã Vingt ans... vingt... quatre-vingt... vingt-et-un ans.	28
	- Blez-àrn-ugent ?	
AB	'ble' arn y'ʃen <i>Blez-àrn-ugent.</i> Vingt-et-un ans.	29
PBf	a ja... jɛ... a brə'mã ɔm a'ma kwa... 'ʃtal 'dœʃ... 'dœʃ ri' 'jʉæ: <i>Ah ya... ya... ha bremañ 'omp amañ quoi... 'st-êl daou... daou re yaouank</i> Ah oui... oui... et maintenant on est ici quoi... comme deux... deux jeunes	30

	kwa [rires] a mə'stra: ^h om de'za... 'qi'jen vle'so' a'ma' æ quoi (...) ! <i>Ha memestra 'omp dija... ugent vlez so amañ heñ...</i> quoi (...) ! Et quand même, on est déjà... depuis vingt ans ici hein...	
AB	'ble ar n y'jen <i>Blez-àrn-ugent.</i> Vingt-et-un ans.	31
PBf	'ble arn y'jen je... sy' òn i rə'trèt kwa... 'prɔfɪtə 'nez un ta'mi ag oñ <i>Blez-àrn-ugent, ya... sur on e retraite quoi... profite 'n eus un tammig ag hon</i> Vingt-et-un ans, oui... bien sûr je suis en retraite quoi... on a profité un peu de	32
	rə'trèt æ retraite <i>hein...</i> notre retraite <i>hein...</i>	
AB	ɔ... ɥe ʃə 'bə u rə'trəd a'ben æ: di 'dō: <i>Oh... 'peus ket bet ho retraite a-benn dis donc...</i> Oh... tu n'as pas eu ta retraite tout-de-suite dis donc...	33
PBf	nā me a'ta:... 'bwo pə me la'ʃə' kən'tɛ mwe 'pə mə rə'trèt <i>Nann, met atav... beo, pa 'm eus lachet, kentizh 'm boa bet ma retraite !</i> Non, mais en tout cas... si, quand j'ai arrêté, j'ai eu immédiatement ma retraite !	34
AB	ɔ... 'swasan 'katr [rires] swa,ʃan ka'trū: <i>Oh... soixante-quatre (...) soixante-quatre ans...</i> Oh...	35
PBf	'fow cə 'kō'z ga'lek... ma r tɔ 'kō'z 'brə'tō: <i>'faot ket komz galleg... 'ma ret deoc'h komz breton !</i> Il 'faut pas parler français... tu dois parler breton !	36
AB	je me 'ɥæjn cə me 'kleɥə 'barh æ <i>Ya, met 'vin ket-me klevet 'barzh heñ !</i> Oui, mais moi, on m'entendra pas hein !	37
PBf	ke wi'ã' cə mi 'ga'lek æ [rires] wi'ã' cə mi 'ga'lek [rires] 'həm ni brə'tō: <i>Kar 'ouian ket-me galleg heñ (...), 'ouian ket-me galleg (...)' omp-ni breton,</i> Car je ne sais pas le français hein (...), je ne sais pas le français (...) on est Bretons,	38
	nə'zə brə'tō: ni ʃə'mæ'jn æ... m ^ə 'wi' a'sə pən ɥa fow di'skæjn brə'tō' <i>neuze, breton ni 'chomay heñ... me 'oar a-set pen... 'ma, 'faot deskiñ breton</i> alors Bretons on restera hein... je sais bien comment c'est, qu'il faut réapprendre le	

in 'dru: a'lɔr... nə 'wi... mə zɔ brə'tõ ⁿ ... a me ʃə 'zama... k... ɔr... di'skət...	
<i>en-dro alors... ne 'oa... Me 'zo Breton... ha 'm eus ket james... k... ar...desket</i>	
breton alors... on était... je suis Breton... et je n'ai jamais... le... appris	

'skrwi' na 'læ ⁿ i brə'tõ: 'nwaɦ ɔr 'hate'ʃim wi be ʃə brə'tõ: mɛ ir 'sku'l	
<i>skriv na lenn e breton ! Newazh ar c'hatechism 'oa en breton, met er skol</i>	
à écrire ni lire en breton ! Pourtant le catéchisme était en breton, mais à l'école,	

ɥəzi cə,mɛ ga'lɛk	
<i>'veze ket-met galleg...</i>	
'y avait que du français...	

- Met e breton e veze ar c'hatechim ?

PBf	ɔr 'hate'ʃim wi 'brə'tõ: ɔlɔr mə 'hwir ə wɪ 'kufio ɥiræ 'mɛ:... 'biɥ ə	39
	<i>Ar c'hatechim oa breton. Alors, ma c'hoar a oa koshoc'h evidin-me... bev eo</i>	
	Le catéchisme était en breton. Aors, ma sœur qui était plus vieille que moi... elle vit	

'wɔh... maty'rin.. a'neɦ zɔ wej... be pa'ris... e 'deɪz ə... 'na: ?... 'na a	
<i>c'hoazh, Mathurine... honnezh 'zo aet... ba Pariz... he deus euh... nav ? Nav ha</i>	
encore, Mathurine... elle est allée... à Paris... elle a euh... neuf ? elle a quatre-	

pjar ə'ʃɛn ɛ'dɛs	
<i>pevar-ugent he deus...</i>	
vingt-neuf ans	

AB	katrə væ' ɥit	40
	Quatre-vingt-huit.	

PBf	ɔ je mɛ 'æx... de cə mɛ' pjar 'ble: ? mə ʃɔʒ ə we 'pɛ'jm 'ple'	41
	<i>Oh ya met eizh... 'd eo ket-met pevar blez ? Me 'soñje e oa pemp blez</i>	
	Oh oui, mais huit... elle n'est que quatre ans ? Je croyais qu'elle était cinq ans	

be m 'rɔw me: ɔ 'nã me ʃə 'mwa ə'ɥe... me 'ʃə... me ʃə	
<i>ba'm raok-me... Oh nann, 'm eus ket-me c'hoazh ivez... 'm eus ket... 'm eus ket</i>	
avant moi... oh non, j'ai pas encore aussi... j'ai pas... j'ai pas	

'wa:... 'nã me ʃə 'm wa: fin 'tri' ə'ɥe me ʃə 'wa cəme	
<i>c'hoazh... nann, 'm eus ket-me c'hoazh 'fin, tri ivez, 'm eus ket c'hoazh ket-met</i>	
encore... non, j'ai pas encore, enfin, trois aussi, j'ai encore que quatre-vingt-	

'tri a pj̄ar œ'jen æ... me s̄ə 'wah 'pj̄a:r ə'ʔe:... 'm̄ə s̄ə kə nə 'wo	
<i>tri ha pevar-ugent heñ... 'm eus ket c'hoazh pevar ivez... 'm bo ket ken e vo</i>	
Trois hein... j'ai pas encore [quatre-vingt-]quatre aussi... je ne les aurai qu'au	

'mwa t̄ə... i 'miz ə... 'jen'ʔi: jen'ʔir ə... 'jen'ʔir zə z̄ã'vje:.. z̄ã'vje ?	
mois de... e miz euh... Genver, Genver euh... Genver 'zo janvier... janvier ?	
mois de... au mois de... janvier, janvier euh... jenvier 'zo ?	

AB	'je me ne 'cə jen'ʔir œ p̄ə'ʔir [inaudible]	
	<i>Ya, met n'eo ket Genver eo peogwir (...)</i>	42
	Oui, mais c'est pas janvier puisque (...)	

PBf	'jen'ʔir ʔe'vri:r ʔi l̄ə ʔe'vri:... 'ʔevri' 'œ f̄e'vri ʔe 'grw̄ej a...	
	<i>Genver, c'hwi 'lâr C'hwevrer... C'hwevrer eo, février 'vez gwraet a...</i>	43
	Janvier, tu dis février... c'est février, qu'on appelle...	

ag ən dra zə in br̄ə'tō: je	
<i>ag an dra-se en breton, ya...</i>	
ça en breton, oui...	

- Ha c'hwi 'gav *dommage* pas-ket gouiet lenn e breton ?

PBf	a 'na 'næ: me s̄ə... me s̄ə 'zame 'læ'n̄ə i br̄ə'tō æ... m̄ə 'risk̄ə m̄ə hate'ʃem	
	<i>Ah nann, nann, 'm eus ket... 'm eus ket james lennet e breton heñ... me 'zeske</i>	44
	Ah non, non, je n'ai... je n'ai jamais lu en breton hein... j'apprenais	

a m̄ə 'risk̄ə mi 'mat ber 'hate'ʃem a ber 'skol risken 'cə	
<i>ma c'hatechim ha me 'zeske-me mat ba'r c'hatechim, ha ba'r skol, 'zesken ket</i>	
mon catéchisme, et j'apprenais bien au catéchisme, et à l'école je n'apprenais pas	

k̄əm̄en 's̄ə: 't̄e'ty: wen ə'ʔe: dam 'tal u br̄ə'tō kwa	
<i>kement-se ! Têtu 'oan ivez, 't-êl ur Breton quoi !</i>	
tant que ça ! J'étais têtue aussi, comme un Breton, quoi !	

- Diaesoc'h e veze peogwir e oa e galleg ? Diaezamantoù ho peus bet mârze ?

PBf	o bæ 'jæ n̄ə 'disk̄ə o... un 'kate'ʃem bæ an̄ə'sə b̄e... b̄e br̄ə'tō 'par'ky:r	
	<i>Oh beñ ya, 'n eus desket ho... hon katechim beñ henn-se ba... ba breton, par-kur</i>	45
	Oh, ben oui, on a appris not... notre catéchisme ben comme ça... en breton, par-cœur	

kwa ur 'hwj̄:r ə ʔz̄i i 'læ'jn 'd̄om a n̄əzə ni ri'sk̄ə an̄ə'sə	
<i>quoi, ur c'hoar a veze é lenn deomp ha neuze ni 'zeske henn-se...</i>	
quoi, une sœur nous lisait et alors on apprenait comme ça...	

- Ha penaos e veze ar vuhez er skol pa oc'h bihan ? 'peus ket soñjoù ?

PBf	pe sə ʃõ'zõh ? pəno... gõper'nã cə 'vra's bæ 'gəʃtə gləqũ 'fal mə 'gləq	46
	'peus se choñjoc'h ? Penao... 'gomprenan ket vras, 'gaoz da glevan fall, me 'glev	
	T'as pas ... ? Comm... je comprends pas bien, parce que j'entends mal, j'entends	

'flan mə fow me 'gləq 'fal æ	
<i>flann, ma faotr, me 'glev fall heñ...</i>	
pas bien mon garçon, j'entends mal hein...	

- Peus ket soñj ag ar vuhez er skol, ar skolaer... ?

PBf	o 'bwo:	47
	<i>Oh beo...</i>	
	Ah si...	

- Ba'r vourc'h e oac'h dre-mañ, e Margeneg ?

PBf	ber 'vorh 'jæ gə r '[...] u ər 'skɔ'lajr... a h[...] gə... gə r '[...]	48
	<i>Ba'r vourc'h ya, get'r C'h. 'oa ar skolaer... ha H. get... get'r C'h.</i>	
	Au bourg, oui, avec L. qui était instituteur... et H. , avec... L.	

ə ze gə he'nãf õ bət ə... ber 'sku:l kwa... 'dõ cə bə ir 'skul cəme	
<i>a veze get H... 'on bet euh... ba'r skol quoui... 'd on ket bet er skol ket-met</i>	
qui était avec H... j'ai été à l'école quoui... je n'ai été à l'école qu'ici...	

a'ma... ker mə 'ry dwi lə'ʃəd u wi'n 'cə cəme 'mæ'ti'zõ ə'qə kwa	
<i>amañ... kar ma zud 'doa lachet o... 'oant ket ket-met meitourizion ivez quoui</i>	
car mes parents avaient lâché leur... ils n'étaient que locataires aussi quoui	

nə'zə... du lə'ʃə u ra'ʃen wən 'wej tə 'qern a'lør mə wi mɛ 'pjɑrdek 'vle:...	
<i>neuze... 'doa lachet o zachenn, 'oant aet da Wern alors, me 'oa-me pevardek vlez...</i>	
alors... ils avaient lâché leur ferme, ils étaient allés à Guern alors, j'avais quatorze ans...	

wun cə wax 'pjɑrdek 'vle: tuta'fet... a nə'zə õ dej me ag ər 'sku:l kwa...	
<i>'oan ket c'hoazh pevardek vlez tout à fait... ha neuze 'on daet-me ag ar skol quoui...</i>	
J'avais pas encore tout à fait quatorze ans... et alors j'ai quitté l'école quoui...	

a dõ cə bə ir 'sku:l mə bər'di'r ar'leɣ nə'zə ri 'jyæ'kɔ ^h qeræj	
<i>ha 'd on ket bet er skol, ma breudeur àrlerc'h, neuze 're yaouankoc'h 'vidin</i>	
et je n'y suis pas allé à l'école, mes frères ensuite, ceux qui étaient plus jeunes que moi	

zə ʃbə ber 'sku:l i 'jyern ag ar'leɣ on 'dej gə m 'ryt wa tə 'vargenɛg	
<i>'zo bet ba'r skol e Gwern, hag àrlerc'h on daet get ma zud c'hoazh da Vargeneg</i>	
sont allés à l'école à Guern, et ensuite je suis retourné avec mes parents à Malguénac	

in 'dru' wax... dam 'anə'sə wi 'n amzir 'sə æ wɪ cə 'kal a	
<i>en-dro c'hoazh... Dame, henn-se 'oa 'n amzer-se heñ, 'oa ket kalz a</i>	
encore... Dame, c'était comme ça en ce temps-là hein, 'y avait pas beaucoup de	

vinu'red æ 'mæti'zõ wɪ ur 'jəx	
<i>vinoured heñ, meitourizion 'oa ur yoc'h...</i>	
propriétaires hein, 'y avait beaucoup de locataires...	

- E Margeneg veze ket kalz a vinoured ?

PBf	o bə we 'mar a y'nō: mɛ... o 'pa ʃə ur 'jœh æ... a ɛ 'kɔrv ɥ nəbe 'ble'jəu	49
	<i>Oh, bet 'oa meur a unan met... oh pas ur yoc'h heñ... Ha e korf un nebeut blezioù,</i>	
	Oh, 'y en avait quelques uns met... oh, pas beaucoup hein... et en l'espace de quelques	

dam de 'ʃã'zə n 'trəu æ... də gə'məs ən 'dy dwɛ kə'mã'sə 'pɛr'næjn	
<i>dame 'deus chañjet an traoù heñ... da gomañs an dud 'doa komañset preniñ</i>	
années, dame les choses ont changé hein... d'abord les gens ont commencé à acheter	

u 'raʃɛ'nəu 'lefi i ɥə'zɛn kwa	
<i>o zachennoù lec'h e vezent quoi.</i>	
les fermes où ils se trouvaient quoi.	

- Ya, met bet eus parrezioù, êl e Noal pe Klegereg lerc'h ma veze muioc'h a vinoured paz ?

PBf	ja... ən 'dwa:r... ʃɥɛlicə 'dwa:r avɛj dri 'ma kwa... kɛr nɛ 'cə mɛm	50
	<i>Ya... an douar... gwellikoc'h douar evit dre-mañ quoi... kar n'eo ket 'memp</i>	
	Oui... la terre... de meilleures terres qu'ici quoi... parce que ce n'est pas la même	

'dwa:r æ: 'margɛ'nɛg zə la'kɛjt ə... 'pœ:r ta'mic kwa... dwa:r 'skã:	
<i>douar heñ, Margeneg 'zo lakaet euh... paour 'tammig quoi... douar skañv...</i>	
terre hein, on dit que Malguénac euh... est un peu pauvre quoi... terre légère...	

- Ya, Adrien Le Pen a lâre din e veze ur yoc'h tud a Vargeneg a yae da labourat ba Noal êl-se...

PBf	a 'jɛ: bwe pa'sa:b... jɛ... bæ jɛ mə 'ɥi'l mɛ...	51
	<i>Ah ya... bet 'oa passabl... ya... beñ ya, me 'wel-me...</i>	
	Ah oui... y'en avait pas mal... oui... ben oui, je vois...	

- Pinvikoc'h e veze an dud du-se mârze ?

PBf	mə 'brɛ'rɛg ã'zə u bɛ... i'nɛfi u mə'ɥø:l i 'nwa:l a bæ dwu ari'ɥət ə...	52
	<i>Ma breureg aze 'oa ba... hennezh 'oa mevel e Noal, ah beñ 'doa arrivet euh...</i>	
	Mon beau-frère, là, était... il était domestique à Noyal, ah ben il avait euh...	

du 'dimi'jə gər 'vjerfi ag ən 'ti:ʃ a ʔə'zi... 'ariʔə tə gə'mi'r ən da'ʃen	
'doa dimezet get 'r verc'h ag an ti... Ha 'veze... arrivet da gemer an dachenn	
il s'était marié avec la fille de la maison... Et il avait... repris la ferme quand elle	

pə dwi 'la'ʃəd ə... i... i'dyd nə'zə i 'da'rek a bæ dwi 'cəmərəd ən da'ʃen	
pa doa lachet ar... e... dud neuze, e dadeg ah beñ 'doa kemeret an dachenn	
avait été laissée par... ses... parents quoi, son beau-père ah ben il avait pris sa	

ar ε 'lerh 'bri:r ə... 'bri:r ə'r 've'ʃtriz a'ma kwa mar'sel me 'ʃə je anɑ'ʔət	
àr e e lerc'h. Breur euh... breur ar vestrez amañ quoi, Marcel... 'm eus ket eñ	
succession. Le frère euh... le frère de la patronne ici quoi, Marcel... je l'ai pas	

me ʃət i anɑ'ʔət i'ne æ	
anavet, 'm eus ket en anavet hennezh heñ...	
connu, je l'ai pas connu celui-là hein...	

AB	o dam nã... syr... [inaudible]	
	Oh, dame nann...sur... (...)	53
	Oh, dame non... bien sûr... (...)	

PBf	o nã 'marʔə bət syr'mãt ə a'ni ə'ʔe kwa 'klã: u ə'ʔe kwa	
	Oh, nann, marv eo bet sûrement euh, hani ivez quoi, klañv 'oa ivez quoi...	54
	Oh, non, il est mort sûrement euh... machin aussi quoi, il était malade aussi quoi...	

- Ha minoured a veze e Margeneg ivez neuze ?

PBf	a bə 'we ur 'jæx... bə we mə'ʃtra:... mem i 'margɛneg	
	Ah, bet'oa ur yoc'h... bet'oa memestra... mep e Margeneg	55
	Ah, 'y en avait beaucoup... 'y en avait quand même... même à Malguénac	

wi 'mar a i'nõ'n æ... ʃtal ə ri 'bɔ'ʃi:r a nə'zə ri... cər'hwarn...	
'oa meur a unan heñ... 'st-êl ar re Bocher, ha neuze re... Kerhouarn...	
'y en avait plusieurs hein... comme les Baucher, et alors ceux de... Quelhouarn...	

ri 'zũ: a bæ zo u 'raʃe'nəʔ də'ɛ kwa...bæ bə we lo'kɛ:r æ	
re Jañ ah beñ 'zo o zachennou dezhe quoi... beñ bet'oa lod-kaer heñ...	
les Jan ah ben leurs fermes étaient à eux quoi... ben 'y en avait beaucoup hein...	

- Ar vinoured a oa tud a oa o zachenn dezhe-gi...

PBf	bæ jæ... tyd ə... mar'se u dwe' 'ra in u da'le gə u 'ryd	
	Beñ ya, tud euh... mârze o doa rac'h, int o dalc'he get o zud	56
	Ben oui, des gens euh... peut-être qu' ils avaient tous, qu'ils les tenaient de leurs	

i'rɔwk wi'ã: cə 're petə'mã	
<i>e-raok, 'ouïan ket re, peotramant...</i>	
parents avant eux, je sais pas trop, ou bien...	

- Peotramant o doa pernet o zachenn...

PBf	bã je	57
	<i>Beñ ya...</i>	
	Ben oui...	

- Ha petra reot-c'hwi 'benn àrc'hoazh ? C'hwi 'yay d'ar friko mârze ?

PBf	ɑ 'ben ar'wah... ben ar'wafi 'ɛm tə... n ani 'e... fri'ko: ɔn ani 'e	58
	<i>Ah, 'benn àrc'hoazh... 'benn àrc'hoazh 'haemp d'a... n hani eo... friko an hani eo</i>	
	Ah, demain... demain on ira... au machin... au banquet	

kwa ɔr ba'rez ɛ ə be'ja ɔn dra'ma... n 'da zə zə ej 'ri 'guh	
<i>quoi, ar barrez eo, a baea an dra-mañ... 'n dra-se 'zo eit 're gozh.</i>	
quoi, c'est la commune qui paie ça... c'est pour les anciens.	

- Ya, just evit ar re gozh eo...

PBf	bã: 'ɥej ə ri 'guh ɛ... ar'lefi ə... 'pjɑ:r... 'pjɑ:r a triy'jen	59
	<i>Beñ 'vit ar re gozh eo... àrlerc'h euh... pevar... pevar ha tri-ugent.</i>	
	Ben c'est pour les anciens... au-dessus de euh... quatre... soixante-quatre ans.	

AB	na:	60
	<i>Nann...</i>	
	Non...	

PBf	na: ? pa... 'na: a tri ə'jen je	61
	<i>Nann ? Pas... Nav ha tri-ugent, ya...</i>	
	Non ? Non... soixante-neuf ans, oui...	

- Peus ket netra da baeiñ neuze ?

PBf	a 'nã: ã'zə ne ʃə ni'tra də pe'æj nã: ʃtal ɔr by'ro' det sə'sjal ə...	62
	<i>Ah nann, aze 'n eus ket netra da baeiñ, nann, 'st-êl ar bureau d'aide sociale a...</i>	
	Ah non, là 'y a rien à payer, non, c'est comme le bureau d'aide sociale qui...	

zə i kas	
<i>zo é kas</i>	
qui amène...	

-Ya ar CCAS...

PBf	je ɔ beja ɔn dra'zə kwa	63
	<i>Ya, a baea an dra-se quoi...</i>	
	Oui, qui paie ça, quoi...	

17 novembre 2001

Les deux informatrices répondent parfois spontanément en même temps aux questions, ce qui rend incompréhensible ou peu clair leurs réponses. De tels incidents sont signalés par la mention : [inaudible].

- 'gomzit ket-c'hwi ar memp breton ?

TB	pa ʃə 'tuta'fet ə... a 'pœ 'prɛ... me... nã	1
	<i>Pas-ket tout à fait euh... à peu près met... nann.</i>	
	Pas tout à fait euh... à peu près, mais ...non.	

- Ya, kar c'hwi zo ur bourletenn Marie ?

MG	mə zo 'mɛ 'r ɹ purlɛ'tɛn... bwo a'segli'ã: ag au'di ðn a 'vargɛ'nɛk	2
	<i>Me 'zo-me ur pourletenn... beo, a Seglian. Hag a-c'houde on a Valgeneg</i>	
	Je suis une <i>pourlette</i> ... si, de Séglien. Et depuis le temps, je suis de Malguénac	

u 'sɔrt ker ɹni num 'gõ'perna ur 'sɔrt æ...	
<i>ur sort, kar ni 'n em gomprena ur sort heñ.</i>	
quand même, parce que, on se comprend quand même hein...	

- Ya, sur-aset, etre Malgeneg, Perskenn, Seglian, an dud en em gomprena mat...

TB	pɛr'skɛn ə wi wa ^h ... zɔ vrɛ'mã:ə...	3
	<i>Perskenn a oa c'hoazh... 'zo vraiment euh...</i>	
	Persquen était encore... c'est vraiment euh...	

MG	ja... ne cə 'wax tuta'fed ər 'mɛ'məs...	4
	<i>Ya, n'eo ket c'hoazh tout à fait ar memes...</i>	
	Oui, c'est pas encore tout à fait le même...	

TB	'na ne cə'wah ur 'sɔrt	5
	<i>Nann, n'eo ket c'hoazh ur sort.</i>	
	Non, c'est pas encore pareil.	

- Hag etre Seglian ha Perskenn neuze ?

MG	ə... pɛr'skɛnə... ʃo: dɛna 'mɹiɔf də 'seglɪ'ã: mɛ: i ɹmargɛ'nɛk	6
	<i>Euh... Perskenn euh... geo, 'denna muioc'h da Seglian. Met e Malgeneg...</i>	
	Euh... Persquen euh... si, ça ressemble plus à Séglien. Mais à Malguénac...	

TB	je: margɛ'nɛk nɛ cə 'mɛm brə'tõ:	7
	<i>Ya, Margeneg, n'eo ket 'memp breton.</i>	
	Oui, Malguénac, c'est pas le même breton.	

MG	'nan 'ne cə 'mɛm... zə e ty'ad 'põ:'di:	8
	<i>Nann. N'eo ket 'memp... zo e tuad Pondi.</i>	
	Non. C'est pas le même... c'est le pays de Pontivy.	

- Hag er Voustoer, penaos e veze ar pardon en amzer gozh ?

(Réponses enchevêtrées, inaudibles. Après un temps :)

TB	ja, ur 'jœfi 'tyt in 'am'zir ʃtɛ'ral ʋə'zi cə 'grweʃ fri'ko: 'sər	9
	<i>Ya, ur yoc'h tud... En amzer gwezharall 'veze ket gwraet friko sort</i>	
	Oui, beaucoup de monde... Autrefois on ne faisait pas un banquet comme	

mi vezə 'grweʃ brə'ma	
<i>ma vez gwraet bremañ.</i>	
on le fait maintenant.	

MG	brə'man ən 'dyd ə 'zæj ə... ə'jaj dəber u la:'bur ə ʒæj də zɛ'bəʃjn dər	10
	<i>Bremañ an dud a zay euh... a yay d'ober o labour, a zay da zebriñ d'ar</i>	
	Maintenant les gens viendront euh... iront faire leur travail, iront manger au	

vu'ʃʋi:r ə jɛ	
<i>Voustoer euh ya...</i>	
Moustoir euh oui...	

- Ya, met bremañ eh eus festoù arall da benn kentañ miz Gwenholo, en amzer gozh ne veze ket an traoù-se ?

TB	a 'nã 'nã ʒa'mɛs mɛ bɛ r vɔ'ʃʋi:r ʋəzɛ 'tyt ur 'sər' bər'pɔd ɛn ə'vrɛn æ	11
	<i>A nann nann, james. Met ba'r Voustoer veze tud ur sort berped en overenn heñ.</i>	
	Ah non non, jamais. Mais au Moustoir, il y avait toujours du monde à la messe hein.	

MG	ɔ ja bər'pɔd ʃn ə'vrɛn... 'mɛm i ɡɔ'sprɔw ʋzɛ 'sa'pre:...	12
	<i>Oh ya, berped tud en overenn. Memp er gousperoù veze ur sapre</i>	
	Oh oui, toujours du monde à la messe. Même aux vêpres, il y avait une sacrée	

prɔsɛ'sjõ:n æ... mɛ brə'man ə... 'çɛ ra ən 'trɛ' sənə ɡə n ə'vrɛn	
<i>procession heñ. Met bremañ euh... hɛ 'ra an traoù-sen euh... get an overenn.</i>	
procession hein. Mais maintenant euh... ils font ça euh... avec la messe.	

TB	ag ən 'dydə... ag ən 'dyd ə 'gã'nɛ: tã'di kœ brə'ma bæ ..	13
	<i>Hag an dud a... Hag an dud a gane, tandis que bremañ beñ...</i>	
	Et les gens... Et les gens chantaient, tandis que maintenant ben...	

nu 'hlɛ'ʋə cə 'vrɑ:z æ.	
<i>n'o c'hlevit ket vras heñ.</i>	
Tu les entends pas beaucoup hein.	

- Ar gousperoù 'veze d'enderv êl-se ?

TB	dan'derq ja	14
	<i>D'enderv ya.</i>	
	L'après-midi, oui.	

MG	dər 'zy:l a ɸəze 'tyt wa ^h nə'zə...	15
	<i>D'ar Sul. Ha 'veze tud c'hoazh neuze...</i>	
	Le dimanche. Et il y avait du monde encore alors...	

- Ha 'vez ket mui gwraet an dra-se bremañ ? 'd eus ket-met an overenn da vintin ?

MG	ɔ 'nã... 'pa: ən ɔ'vren vɛ də ɸenɛ'gœ:r epi ar'lerf̃	16
	<i>Oh nann, pas. An overenn 'vez gwraet da unnek eur, et puis àrlerc'h</i>	
	Oh non, non. La messe est à onze heures, et puis après	

ve yr pröse'sjō... e pi sa 'je ma a'fjiɣ ən 'trəɣ œ...	
'vez ur procession, et puis ça y est, <i>ema achiv an traoù euh...</i>	
il y a une procession et puis ça y est, c'est fini euh...	

TB	a'fjiɣ ən 'trəɣ... ar'leay nəzə ṽi ə... ji 'ra [<i>inaudible</i>]	17
	<i>Achiv an traoù... Arlerc'h neuze 'vez euh... gi 'ra (...)</i>	
	Fini... Ensuite alors il y a euh... ils font (...)	

MG	œ' ja də ʒen'tã zo... fã... 're gara' de'bæj də greʃ'te: ɛla de'bæjn mɛ...	18
	<i>Euh... ya, da gentañ 'zo... 'fin, re 'gara debriñ da greisteiz 'c'hella debriñ met...</i>	
	Euh... oui, au début, 'y a... enfin, ceux qui veulent manger à midi peuvent manger mais...	

TB	də 'nɔz ima 'jɸel	19
	<i>D'an noz ema gwell.</i>	
	Le soir, c'est mieux	

MG	vre'mã ər 'fɛ'ʃtin a zo də... də nɔ:s	20
	<i>Vraiment, ar festin a zo da... d'an noz.</i>	
	Vraiment, le festin est... le soir.	

TB	jæ bu'jō' lãgdə'bœf jæ... abœre 'tyt æ	21
	<i>Ya, bouilhoñ, langue de bœuf, ya... Ha bet eh eus tud heñ...</i>	
	Oui, bouillon, langue de boeuf, oui... Et il y a du monde hein...	

MG	ɔ dam ja... 're zɔ ɔ'ber a'nō'n ə... ər mɸi'çã: de ʃə 'tam 'bə də ze'bæjn	22
	<i>O dame ya... re 'zo 'ober anezhoñ euh... ar muiañ 'deus ket tamm ebet da zebriñ !</i>	
	Oh dame oui... ceux qui le préparent... la plupart n'en ont pas un morceau à manger !	

TB	'mɛm ər 'fɛʃt ə 'nɔ' z ar'le ^a x... zɔ 'tyt əɸɛ...	23
	<i>Memp ar fest-an-noz 'zo àrlerc'h... 'zo tud ivez...</i>	
	Même le fest-noz, qui vient ensuite... il y a du monde aussi...	

- Ur fest-an-noz a vez gwraet, met gwraet veze en amzer-gozh ivez ?

TB	a'pa:	24
	<i>A pas !</i>	
	Ah non !	

MG	œ 'bwɔ 'dã'sə ɥəzɛ ar nɛm'pra:z ur'sort u... n ta'mɔc... mɛ pa ʃə də...	25
	<i>Euh... beo, dañset veze àr an hent-pras ur sort... un tammig, met pas-ket euh...</i>	
	Euh... si, on dansait sur la route quand même un... un peu, mais pas euh...	

u nɔbɛ 'dã:səw anɔ'sə mɛ...	
<i>un nebeut dañsou henn-se met...</i>	
quelques danses comme ça, mais...	

- Pas-ket ken bras êl ar pezh a vez bremañ...

MG	bã nã œ... 'p wum ni jə'wã'g ɥəzi cə bu'ra:b ɥi tã'sa'l ə'ɥœ ã...	26
	<i>Beñ nann. Euh... pa oamp-ni yaouank 'veze ket bourrabl 'vit dañsal heñ...</i>	
	Ben non. Euh... quand on était jeunes, c'était pas un plaisir de danser hein...	

ər bɔ'ʃed a'a'riɥe ar'nɔmar ^a ɥeh	
<i>ar Boched a arrive àrnomp meur-a-wezh...</i>	
les Boches nous tombaient dessus souvent...	

TB	mɛ 'namzir 'sə ɥə'zi c ^o cəmɛj ər lə'bur ã... nɛlɔm 'cət mɔ'ne tə	27
	<i>Met en amzer-se, 'veze ket ket-met al labour heñ... N'hellemp ket monet da</i>	
	Mais en ce temps-là, il n'y avait que le travail, hein... On ne pouvait pas aller se	

burmã: na mɛ 'ʃɔ:z un 'dɛ... wɔn mɛ... wɔn 'mɛ i trɔ'ãjn ər blɛ'at... a ma	
<i>bourmen. Na 'm eus soñj un deiz... oan-me... oan-me é troiñ ar blezad... ha 'ma</i>	
promener. Je me souviens, un jour j'étais... je tournais la moisson, et François Le	

'dɛjt ə frã'swa lmwɛl... pɛ jə a'na'ɥət ? ma 'dɛj tə mɔn... ba mɔ 'lɛ ^a h	
<i>daet François Le Mouël... 'peus eñ anavet ?'ma daet da man... ba ma lec'h,</i>	
Mouël est arrivé, tu l'as connu ? Il est venu à... à l'endroit où je me trouvais,	

i 'la'ri 'dãj 'te'rɛs... 'cerɛ tə 'par'dõ 'klegɛ'rɛk ʃɔ'z ə'mɛz ag ən dra'zə...	
<i>e lâre din : « Thérèse, kerzhit da pardon Klegereg. » Soñj am eus ag an dra-se...</i>	
et il m'a dit : « Thérèse, va au pardon de Cléguérec. » Je me souviens de ça...	

wɛn cə 'kuʃ ã... ɔjardek 'vlɛ mar'sə ^a i ləɛ dãjn cɛ'rɛt... cɛ'rɛt ə ^f	
<i>'oan ket kozh... Pevarzek vlez mârze, ha e lâre din : « Kerzhit... kerzhit d'ar</i>	
j'étais pas vieille... Quatorze ans peut-être et il me disait : « va... va au	

par'dõ: də 'klegɛ'rɛk mɔ ja'mɛ ^l du 'rã'plã'sãjn... ma...ma 'dɛj tə mɔ	
<i>Pardon da Glegereg, me 'ya-me d'ho rañplasiñ » ... 'ma... 'ma daet da ma</i>	
pardon à Cléguérec, je vais te remplacer. »... il est... il est venu me	

'rã'pla'sæjn a meɣ je'lə mə'ne tə bur'mæjn... me 'kənəʋe 'sə ʋə'zəm cə lə'kət æ...	
<i>rañplasiñ ha 'm eus gellet monet da bourmen. Met keneve-se, vezemp ket laosket.</i>	
remplacer et j'ai pu aller me promener. Mais sans ça, on ne nous laissait pas.	

- Ha memp evit deiz ar pardon ? 'veze ket gwraet al labour en deizioù-se newazh ?

TB	a dam 'bwɥ dər 'sy:l... dər 'sy:l...	28
	<i>Ah dame beo, d'ar Sul... d'ar Sul...</i>	
	Ah dame si, le dimanche... le dimanche...	

MG	mar a 'ʋe ^h ma ʋə'ze kalə... ʃi'ræjn ər ble'at	29
	<i>Meur a wezh 'veze kalz euh... serriñ ar blezad...</i>	
	Souvent il y avait beaucoup euh... rentrer la moisson...	

TB	ʃe'ræjn ər ble'at	30
	<i>Serriñ ar blezad.</i>	
	Rentrer la moisson.	

MG	ma ʋəze 'rə labu'rat ən 'de'sə dawʃ we par'dō: ər və'stɥi:r æ...	31
	<i>Ma veze ret labourat an deiz-se, daoust oa pardon ar Voustoer heñ...</i>	
	S'il fallait travailler ce jour-là, même si c'était le pardon de Moustoir hein...	

- Met d'ar Sul ivez ?

TB	dər 'sy:l ə'ʋe dam je: [inaudible] labura mui'ɔʋæ a... bam'di:... bam'di:...	32
	<i>D'ar Sul ivez, dame ya... [...] labourat muioc'h heñ. Ha bemdez... bemdez...</i>	
	Le dimanche aussi, dame oui... (...) travailler plus hein... et tous les jours...	

æ də... ʃʋeə'ral ʋəza 'trəfiəd ər ble'at kə... gən 'drəə'rj:s...	
<i>heñ da... gwezharall 'veze troc'het ar blezad get... get an droc'herez...</i>	
hein... autrefois on coupait la moisson avec... avec la moissonneuse...	

nə cə 'tut in 'trə ^h æjn... me 'faw'te' in ʃi'ræjn... a ʋə'zəm e... i 'ʃi'ræjn	
<i>n'eo ket tout en troc'hiñ... met 'faote en serriñ... ha 'vezemp é... é serriñ.</i>	
c'est pas le tout de couper... mais il fallait la rentrer... et on... la rentrait.	

MG	ə 'bra:'daw... bra:'da ^w ʋi gəbe fə'ʃen...	33
	<i>Ar bradoù... bradoù 'vit gober feskenn...</i>	
	Les champs... les champs pour faire les gerbes...	

TB	a'ʋi gə'bə ə fy'ʃen a 'ʋzi rə tə ^h go'bir u... ur 'sklɔm bar ^h u...	34
	<i>Avit gober ar feskenn... ha veze ret deoc'h gober ur... ur skloum barzh, ur...</i>	
	Pour faire les gerbes... et tu devais faire un... un nœud dedans, un...	

'ljam... u 'ljam a 'pə ʋeɣe 'gwej ə fə'ʃen ə'zœ ʋəzi la'keɣ n i 'za:	
<i>liamm... ur liamm. Ha pa veze gwraet ar feskenn neuze veze lakaet en he sav.</i>	
lien... un lien. Et quand la gerbe était faite alors, on la mettait debout.	

MG	ər 'park ʋəze... a ɛ 'za: pə ari'ʋem a 'bax mɛ ʋə'zɛ 'waʏ a i 'za'	35
	<i>Ar park veze... àr e sav pa arrivemp a-barzh, met veze c'hoazh àr e sav</i>	
	Le champ était... debout quand on arrivait, mais il était encore debout	

pə dem a 'rawk pə 'trɔfɛ ʋəzi [inaudible] la'keʒ en i 'za' in 'dru:	
<i>pa-d aemp a-raok ! Pa troc'het veze (...) lakaet en e sav en-dro</i>	
quand on s'en allait ! Quand le (...) était coupé, mis debout à nouveau	

TB	ʋə'zem ni 'ray nə'zən ar'le ^{ax} [inaudible]	36
	<i>'vezemp-ni rac'h neuzen àrlerc'h (...)</i>	
	On était alors tous (...)	

MG	[inaudible] i labu'rat je	37
	<i>(...) é labourat ya.</i>	
	<i>(...) à travailler, oui.</i>	

TB	a ʋə'zi wa 'gwej ur 'jœx fy'ʃen an'sən ur 'jœx fyʃɛ'nœʋ 'dy:	38
	<i>Ha veze c'hoazh gwraet ur yoc'h feskenn henn-sen. Ur yoc'h feskennoù du.</i>	
	Et il fallait encore faire beaucoup de gerbes comme ça. Beaucoup de gerbes noires.	

bə we 'dik 'mɛt pi 'ʋijɛn 'mɛt i'tre pɛp a'ni: ag ar'le ^{ah} pwe a'ʃi' 'tut	
<i>Bez'oa dek metr pe ugent metr etre pep hani hag àrlerc'h, pa oa achiv tout</i>	
Il y avait dix mètres ou vingt mètres entre chacune et ensuite, quand tout était fini	

nə'zœ... nə'zœ i'tin œ... ər 'hɑ:r... ər 'hɑ:r ag ər 'zɔw kwa də 'gla'h...	
<i>neuze... neuze e taent euh... ar c'harr hag ar jao quoi, da glask...</i>	
alors... alors venaient euh... la charrette et le cheval quoi, pour chercher...	

- ... da serriñ ya. Ha betek pegourz ema bet gwraet êl-se ? Arlerc'h er brezel ?

TB	bə'jek 'zɔʏt ar'leɸ ər brə'zi'l kɛr mɛ 'ʃɔ:ʃ... mɛ 'ʃɔ:ʒ mə 'mam ə we	39
	<i>Betek just àrlerc'h ar brezel kar 'm eus soñj... 'm eus soñj ma mamm a oa</i>	
	Jusque juste après la guerre, car je me souviens... je me souviens, ma mère était	

ɛ 'hi'nō: pəʒʋir mə 'ra: we prizə'nje:... na ʋə'zi r təm 'nɛ' go'bir ə...	
<i>he-unan peogwir ma zad a oa prisonnier... na veze ret deomp gober euh...</i>	
seule puisque mon père était prisonnier... et on devait faire euh... beaucoup de	

lo 'kɛ:r a 'druʋ æ:... 'mɛm ka'sæjn ər ha'raʃ... ər 'hara ble'a t ər 'ji'ɔ'	
<i>lod-kaer a draoù heñ... memp kasiñ ar c'harraj... ar c'harrad blezad d'ar gêr</i>	
choses hein... même envoyer la charretée... la charretée de la moisson à la maison	

gə 'dɫʋ 'zɔw... 'balã'səd ər 'hara ble'at a... 'ban ər 'zɔw a 'tut bɛ...	
<i>get daou jao... balañset ar c'harrad blezad ha... bannet ar jao ha tout ba...</i>	
avec deux chevaux... balancée la charretée et... renversé le cheval et tout dans...	

be n ɛ:n'təy... be n ɛ:n'təy 'zɔʃ t ən 'hæjn e 'he də 'sæ nikɔ'laz ər 'læjn...	
<i>ba'n hentoù... ba'n hentoù, just d'an hent Sant Nikolaz, ar lein...</i>	
sur les routes... sur les routes, juste sur la route de Saint Nicolas, le haut...	

ʃər 'gandru'ʃen dɔvə'ũ:	
<i>get ar gammdroienn diwezhañ.</i>	
dans le dernier virage...	

MG	pwe cə 'kal a 'dra:... ben sə'ʧəl ɑ'zə...	
	<i>'poa ket kalz a dra... 'benn sevel aze...</i>	40
	T'avais pas beaucoup de choses... pour te relever de là...	

TB	'kɑ:r a 'zɔw... a tɛ'rɛz nə'zɛ ar i 'hrabɔ̃,nəy ar 'ben ər 'zɔw... ker 'la:...	
	<i>Karr ha jao... ha Thérèse neuze àr he c'hrabonoù àr penn ar jao... kar lâ...</i>	41
	Charrette et cheval... et Thérèse alors à califourchon sur la tête du cheval... car on...	

'kleʧə 'm wi la:rɛ bər'pət pə ʧ'zi 'banət... ur 'hɑ:rat... ble'at p'ʔ't'mã'	
<i>klevet 'm boa lâret berped, pa veze bannet ur c'harrad blezad, peotramant</i>	
j'avais toujours entendu dire, quand la charrette était renversée, ou bien un	

ur 'zɔw gwi anə'sɔ̃ bɛr 'brũ'kar'dəy fɔw'ti mə'net a i 'fɛn tu't a'ben...	
<i>ur jao gouez henn-se ba'r brañkardoù, 'faote monet àr he fenn tout a-benn.</i>	
cheval emballé comme ça, dans les brancards, il fallait se mettre sur sa tête tout-de-suite.	

fɔw'ti mə'net a i 'fɛn a'ben 'gɔʃ mɛ 'dœ cə 'bə bu'zət...	
<i>'faote monet àr he fenn a-benn, 'gaoz ma 'dehe ket bet bourjet.</i>	
Il fallait aller sur sa tête tout-de-suite, pour qu'il ne bouge pas.	

ag ar'le 'fiari'ʧe r bo'tred a nə'zə də... də si'ku:r kwa a nə'zə wi 'pə	
<i>Hag àrlerc'h 'arrive ar baotred ha neuze da... da sikour quoi, ha neuze 'oa bet</i>	
Et ensuite, les gars arrivaient et alors... pour aider quoi, et alors le cheval a été	

dɪ'ʃtɑ:gə r 'zɔw e pɥi... sa 'jɛ: kwa wiã' 'cə pə'no: dɔ̃ cə bə 'la'hət ǣ...	
<i>distaget ar jao, et puis... ça y est, quoi. 'ouian ket penaos 'd-on ket bet lazhet heñ.</i>	
détaché et puis... ça y est, quoi. Je ne sais pas comment je n'ai pas été tuée hein.	

ʃanəsə 'wɪ... 'kalə 'wɪ ʃɥe'ral	
<i>Henn-se 'oa... kaled 'oa gwezharall.</i>	
C'était comme ça... c'était dur autrefois.	

- Kaletoc'h evit bremañ sur-aset...

TB	je:ɪ ar'leʧ nə'zə ər ble'at... 'wɛn bɛr 'park... ʧə'zi rə way	
	<i>Ya. Arlerc'h neuze, ar blezad... 'oan ba'r park... veze ret c'hoazh</i>	42
	Oui. Ensuite alors, la moisson... j'étais dans le champ... il fallait encore	

mo'ne tu 'har'gæjn wah du 'ha,sæjn dər 'jir... dubir ur 'jœx... ur 'jœy ə	
<i>monet d'o c'hargiñ c'hoazh. D'o c'hasiñ d'ar gêr... d'ober ur yoc'h euh...</i>	
aller la charger encore. Pour l'amener à la maison... pour faire un tas euh...	

jə'nix... ag ur 'jœh se'gɑ:l	
<i>gwinizh hag ur yoc'h segal.</i>	
de blé et un tas de seigle.	

MG	se'gɑ:l je...	
	...segal, ya...	43
	... de seigle, oui...	

TB	se'gɑ:l a jɣ'nix... a ɥə'zi pə ba'si ər va'nœz nə'zə ɥəzə 'lakəd ər va'nœz	
	<i>Segal ha gwinizh... ha veze... pa base ar vanneuse, neuze, veze lakaet ar vanneuse</i>	44
	De seigle et de blé... et 'y avait... quand la vanneuse passait alors, on mettait la vanneuse	

i'tri' ən 'dœy... i'tre ən dœy 'jœx... e ɥi sa 'je kwa... anma 'wi æ...	
<i>etre an daou... etre an daou yoc'h... et puis ça y est, quoi... Henn-mañ oa heñ.</i>	
entre les deux... entre les deux tas... et puis ça y est, quoi... c'était comme ça hein.	

- Ha pa veze gwraet al labourioù-se, veze chañjet bamdez, un deiz er Voustoer, ha pelloc'h an deiz àrlerc'h ?

MG	ər vɔ'stɥi:r bə we er vɔ'stɥi:r bə we bəti'ɥex bə we... cəri'valā:...	
	<i>Ar Voustoer, bez'oa ar Voustoer, bez'oa Botivezh, bez'oa Keriwallan...</i>	45
	Le Moustoir, il y avait Le Moustoir, il y avait Botivès, il y avait Kerivalan...	

ɥi n 'dərne'rɛh pa ʃə ɥi 'tut	
<i>'vit an dornerezh, pas-ket 'vit tout.</i>	
pour le battage, pas pour tout...	

TB	ən 'dərne'rɛh... nə'zə wi 'ʃurʃ ən 'trœɥ	
	<i>An dornerezh... neuze oa chourj an traoù !</i>	46
	Le battage... là c'était agréable !	

MG	a dam je...	
	<i>A dame ya... !</i>	47
	Ah dame oui... !	

TB	pe ʃə ʃœ:ʃ ? ɥzœm i 'kɑ'næjn i 'lan vɔ'stɥi:r i'nu:	
	<i>'peus ket soñj ? 'vezemp é kaniñ e Lann Voustoer eno...</i>	48
	Tu te rappelles pas? Quand on chantait sur la lande du Moustoir là-bas...	

- Rac'h an dud ag ar Voustoer a rae un ekip, hag a-hent-arall, un ekip arall a veze e pep lerc'h pas ?

MG	[inaudible] ən 'dydɔ... [...] 'ji n um 'gləqi 'mat ə...	49
	(...) <i>an dud a... (...) Gi 'n em gleve mat euh...</i>	
	(...) les gens (...) Ils s'entendaient bien euh...	
TB	[inaudible] ə 'gase tu 'raɣ u 'hi'ri:	50
	(...) <i>a gase tout-rac'h o c'hirri.</i>	
	(...) amenaient tous leurs charrettes.	
MG	ji... pə 'ʋze... 'fal ən 'trɔw ənə'sə ji re tu 'rah mɛ pə 'ʋze 'mat a bæ	51
	<i>Gi... pa veze... fall an traoù henn-se, gi 'rae tout-rac'h, met pa veze mat a beñ</i>	
	Ils... quand... ça allait mal comme ça, ils faisaient tout, mais quand ça allait bien, ben	
	ʋzi ri 'gã'ni: 'hag ə...	
	'veze re 'gane hag euh...	
	il y en avait qui chantaient euh...	
TB	a bæ li'ɛs də 'nu'z ʋze 'kã:n ə'zen mar a 'ʋɛfi ari'ʋɔm də 'jɛ'r ʋzi...	52
	<i>Ah beñ lies d'an noz 'veze kan, neuze meur-a-wezh 'arrivemp d'ar gêr 'veze...</i>	
	Ah ben souvent, le soir 'y avait des chansons, alors souvent on rentrait il était...	
	ʋzi 'krɛ'ɲ 'nɔ's mar a 'ʋɛ ʋzi ə gu'ku i 'kã'nãjn a ʋə'zɔm ni 'wah...	
	'veze kreiznoz, meur-a-wezh 'veze ar goukou é kaniñ ha 'vezemp-ni c'hoazh...	
	il était minuit, souvent le coucou chantait et on était encore...	
	ʋə'zɔm ni 'wah be 'lãjn... 'lãjn lan vɔ'stɥi:r a 'hɔm i vɔ'ne tər 'ji:r...	
	'vezemp-ni c'hoazh ba lein... lein lann Voustoer ha 'oamp é vonet d'ar gêr...	
	on était encore en haut... en haut de la lande du Moustoir et on rentrait...	
	'ʃɔ'z ə'm ez ag ən dra'zə nɔ'zə də 'ʋɛfi i:r pe də 'sæfi i:r də vi'tɛ'jn	
	<i>Soñj am eus ag an dra-se neuze, da c'hwec'h eur pe da seizh eur da vintin,</i>	
	Je me souviens de ça, alors, à six heures ou à sept heures du matin,	
	pe də... 'sæ: 'i:r 'kɛ'wɔm ə...	
	<i>pe da... seizh eur 'klevemp ar...</i>	
	ou à... sept heures on entendait le...	
MG	ən 'hɥi'tɛl	53
	... <i>an c'hwitell...</i>	
	... le sifflet...	
TB	ən ʋi'tɛl pənɔ 'ri deza ma'ri: ?	54
	... <i>an c'hwitell, penaos 'rae dija Mari ?</i>	
	... le sifflet, comment il faisait, déjà, Marie ?	
MG	pi:...	55

TB	kui: kui kui kui... a:... ɸə'zom ni 'wa bu non jy'li:... ur 'sər ur 'sər	56
	<i>Kui, kui, kui, kui... ha... 'vezemp-ni c'hoazh ba'n hon gwele... ur sort, ur sort !</i>	
	Cui, cui, cui, cui... et... on était encore au lit... quand même, quand même !	

'ha'ʃtæjn mara 'ɸe ɸzi cə ɸæj am'zir də je'bæj ni'tra:... wi r təm 'ri'rek ɛr...	
<i>'hastiñ meur-a-wezh 'veze ket ken amzer da zebriñ netra... 'oa ret deomp redek er...</i>	
se dépêcher, souvent on n'avait plus le temps de rien manger... il fallait courrir à...	

ər mir' ɸet	
<i>ar merc'hed...</i>	
les filles...	

- Petra oa ar c'hwitell-se neuze ?

MG	ə lokomo'ti:v [inaudible]	57
	<i>Ar lokomotiv (...)</i>	
	La locomotive (...)	

- Evit galviñ an dud ?

TB	vwa'la... a ɸej gal'ɸæjn ən 'dyt bō ər mir'ɸet ɸzi rə 'te mən'net ə... 'ar va'nø:s	58
	<i>Voilà... evit galviñ an dud, bon, ar merc'hed 'veze ret dezhe monet euh... àr ar vanneuse.</i>	
	<i>Voilà... pour appeler les gens, bon, les filles devaient aller euh... sur la vanneuse.</i>	

MG	ar va'nø:s	59
	<i>Àr ar vanneuse...</i>	
	Sur la vanneuse...	

TB	'fōrsə 'mat	60
	<i>Forset mat...</i>	
	Bien obligées...	

MG	ɸej lja'mæjn ə lja'məw in 'dru:	61
	<i>'vit liammiñ ar liammoù en-dro.</i>	
	Pour relier les liens.	

TB	ə... 'kō'z a 'ɸjɛ'r bu'fo: i'nef u gə'nəm ə'ɸe:... [rires] i'nef u u 'lu'stik	62
	<i>Oh, komz à Pierre Bouffaut, hennezh 'oa geneomp ivez (...) hennezh 'oa ur loustik !</i>	
	<i>Oh, parle à Pierre Bouffaut, lui était avec nous aussi (...), lui c'était un loustic !</i>	

- E-menn e veze é chom en amzer-se ?

TB	bæ i 'ceriva'lā:... 'ceriva'lā i 'we:	63
	<i>Beñ e Keriwallan... Keriwallan e oa.</i>	
	<i>Ben à Kerivalan... c'était à Kerivalan.</i>	

- Met e Kerbenevañ ema bet ivez ?

TB	pa: ceriva'lã:... keriva'lã	64
	<i>Pas, Keriwallan... Kerivalan.</i>	
	Non, Kerivalan... Kerivalan.	

- A ya, e-tal Botivezh...

TB	ja:... tal dō 'bōti'ʧex... bōti'ʧex ɕeriva'lã' ag ər ,vō'stɥi:r	65
	<i>Ya... tal da Botivezh... Botivezh, Keriwallan hag ar Voustoer.</i>	
	Oui, en face de Botivès... Botivès, Kerivalan et Le Moustoir.	

[inaudible] 'mat ur 'sōrt æ...	
<i>(...) mat ur sort hein...</i>	
<i>(...) bien quand même hein...</i>	

MG	a dam 'ja	66
	<i>Ah dame ya...</i>	
	Ah dame oui...	

TB	ɔ un 'trəgō'ta pō'nek ur 'sōrt æ pa: ma'ri: ?	67
	<i>Oh, un tregontad bennak ur sort heñ, pas Mari ?</i>	
	Oh, une trentaine environ, hein, non Marie ?	

MG	o ən dra'zə ʧəze 'kō'tət a pø 'pre:	68
	<i>Oh, an dra-se 'veze kontet à peu près...</i>	
	Oh, il fallait compter à peu près ça...	

- Hag ur yoc'h tud ag ar vro Pourlet pe parreziou arall a veze é chom e Malgeneg en amzer gozh ?

MG	o bæ ja...	69
	<i>Oh beñ ya...</i>	
	Oh ben oui...	

TB	ɔ ur 'jœf ɔ jɛ dō ,ba'ri:z æ in am,zir jʧes'ral æ [inaudible] 'ri in	70
	<i>Oh ur yoc'h a yae da Bariz heñ en amzer gwezharall heñ (...) 're en</i>	
	Oh, beaucoup partaient vers Paris hein, en ce temps-là hein (...) ceux qui	

'ʧe kənəm 'ni brə'ma ə... me 'ʃō'ʒ ar'lɛ ^a ... 'piɥ dō ə... ã' ri	
<i>oad geneomp-ni bremañ euh... 'm eus soñj àrlerc'h... piv donc euh... 're</i>	
ont notre âge maintenant euh... je me souviens après... qui donc euh... les	

si'lur sə zə wej 'ra ^h dō ba'ri:s	
<i>Sciellour-se 'zo aet rac'h da Bariz.</i>	
Sciellour, là, ils sont tous allés à Paris.	

TB	ur 'jœf ri 'jʧæ:k... ri 'jʧæ:k ʃəmən 'cə tri'mæ: [inaudible] mōn a 'rəwk ji...	71
	<i>Ur yoc'h re yaouank... 're yaouank 'choment ket dre-mañ (...) mont a-raok, gi...</i>	
	Beaucoup de jeunes... les jeunes ne restaient pas par ici (...) ils partaient, ils...	

e 'ni nɔm cə 'ni:... ɔm ni 'ʃɔmə trɪ'ma	
Et ni, n'omp ket-ni... 'omp-ni chomet dre-mañ...	
Et nous, on n'est pas partis... on est restés ici...	

- Met a-hent arall e veze ur yoc'h tud a Valgeneg a yae da labourat, lakaomp e Noal, pe tro-àrdro, evit bout matezh pe traoù arall...

MG	a bæ pwe... ur 'jœh bugə'le: pe un dra bə'næg a we 'cə dəe 'turt...	72
	Ah, beñ p'oa... ur yoc'h bugale, pe un dra bennak ha 'oa ket dezhe tout...	
	Ah ben quand 'y avait... beaucoup d'enfants, ou quelque chose, et que c'était pas à eux	

a dam ji je də vu ma'tjɛx pi də vu 'mə'ʊɛl	
ah dame gi 'yae da vout matezh pe da vout mevel.	
ah dame, ils devenaient servantes ou domestiques.	

TB	nə'zə 'əzi ur 'jœfi ʊə'zen cə 'ku'ʰ æ... wɛn cə 'ku'ʰh...	73
	Neuze 'veze ur yoc'h 'vezent ket kozh heñ... 'oant ket kozh...	
	Il y en avait beaucoup alors, ils n'étaient pas vieux hein... ils n'étaient pas vieux,	

ʊɛ'rɛk sɛtɛk 'vlɛ: bæ ə 'ri: ma mɛ a'len cə mə'nɛ tər 'sku'ʰl... ʊə'zi...	
c'hwezek, seitek vlez, beñ ar re-mañ met 'hellent ket monet d'ar skol... 'veze...	
seize, dix-sept ans, ben ceux-là, mais ils ne pouvaient pas aller à l'école... ils	

ʊə'zi r tɛ mə'nɛ tə labu'rat...	
'veze ret dezhe monet da labourat...	
devaient aller travailler...	

MG	ʊəzɛ 'ri: ə gu'ʃɛ:... ba 'tier 'mat ə'ʊə. b ʊə'zɛ 'ri:... 'pa ʃə bər'pət æ...	74
	'veze re a gouche... ba tier mat ivez... bet'veze re... pas-ket berpet heñ...	
	Certains tombaient... dans de bonnes maisons... d'autres... pas toujours hein...	

TB	ʎanə'sə u ən 'trəʊ... in am'zir ʝɛə'ral bwɛ cə 'ni bɪf... bɪf'tɛk tə ʝɛ'bæjn æ...	75
	Henn-se 'oa an traoù... en amzer gwezharall, 'boa ket-ni bif... biftek da zebriñ heñ...	
	C'était comme ça... autrefois, on n'avait pas de beef... beef-steak à manger hein...	

'tu 'zɪst ma ʎɔm gwɪ'ɔm gu'bir ə... pu'lɛ:... nə'wa væ'ke 'cət...	
tout juste ma c'hellemp, gouiemp gober euh... poulet... newazh 'vanke ket...	
tout juste si on pouvait, si on faisait euh... un poulet... pourtant ça manquait pas...	

me pə 'ka'rət nə'wa um cə 'ma'læ: a'sət... wið: 'cət	
'm behe bet karet newazh, 'oamp ket malin a-set... ouian ket...	
J'aurais bien aimé pourtant, on n'était pas assez malins... je sais pas...	

MG	wi 'cəd ə... ən 'trəw de 'ʃɑ'zəd au'de kwa wi 'cə ə 'mɔt nə'zə...	76
	'oa ket euh... an traoù 'deus chañjet a-c'houde quoi, 'oa ket ar mod neuze...	
	C'était pas... les choses ont changé depuis quoi, c'était pas la mode alors...	

-Ha rac'h an dud a gomze e breton neuze ?

TB	tut... 'tut... 'tu n dy gō'zī br'tō:	77
	<i>Tout... tout... tout an dud gomze breton.</i>	
	Tous... tous... tout le monde parlait breton.	

- Ha veze ket james klevet galleg ?

TB	ne ni 'diskə ni bæ... wiã' cət	78
	<i>'n heus-ni desket-ni beñ... 'ouian ket...</i>	
	On a appris ben... je sais pas...	

MG	bæ... qəzə cə 'kō'zə ga'lek... ə 'pwm i 'sku:l bæ 'ni bwe cə 'drwed	79
	<i>Beñ... 'veze ket komzet galleg... euh p'oamp er skol beñ, ni 'boa ket droed</i>	
	Ben... on parlait pas français... quand on était à l'école ben, on n'avait pas le droit	

a gō:s newah 'wiem 'cə cəme brə'tō: nəzə wiem 'cə ga'lek araw	
<i>a gomz newazh 'ouiem ket ket-met breton. Ha neuze 'ouiem ket galleg a-raok</i>	
de parler, pourtant, on ne savait que le breton. Et alors, on savait pas le français avant	

mə'ne tər skə:l bæ 'ma qəzim 'kle'qəd i 'kō:z... ur 'gō:sə brə'tō: fawte dum	
<i>monet d'ar skol, beñ 'vezemp klevet é komz... ur gomz euh Breton, 'faote deomp</i>	
d'aller à l'école, ben si on était entendus parlant... un mot de breton, si on voulait	

'es'plik ni rə ane'sə pe'juir... a'le... a'le 'har'iqi: ə... ər skola'ri'z pe m'nek... a	
<i>esplik ni 'rae henn-se peogwir... allez... 'arrive ar... ar skolaerez pe 'bennak... ha</i>	
expliquer qu'on faisait ça parce que... allez, la... l'institutrice arrivait, ou quelqu'un... et	

vu nu fəre 'kat 'tā: vu nu fəre 'trwa u 'kat kō'zyge'zō:	
« Vous nous ferez quatre temps, vous nous ferez trois ou quatre conjugaisons,	

vu nu 'fre' 'si: vu nu 'fre' 'sa:... gə 'təm bwe 'kō'zə brə'tō:	
vous nous ferez ci, vous nous ferez ça... » <i>'gaos d'hom boa komzet breton.</i>	
Parce qu'on avait parlé breton.	

TB	'fawti cə 'kō:z brə'tō:	80
	<i>'faote ket komz breton.</i>	
	Il fallait pas parler breton.	

- Newazh e veze diaes evidoc'h komz e galleg ?

TB	a 'jæ... ni bwe 'diskə brə'tō: 'anə'sə gət un... ɔn 'ta:d a o 'mam	81
	<i>Ah ya... ni 'boa desket breton henn-se get hon... hon tad ha hor mamm...</i>	
	Ah oui... on avait appris le breton comme ça, avec nos... père et mère...	

MG	bæ... qə'ze cə 'kō'zə mē brə'tō: də'm ə'qœ: æ...	82
	<i>Beñ... 'veze ket komzer met breton deomp ivez heñ...</i>	
	Ben... on ne nous parlait qu'en breton aussi hein...	

- Ha pegourz ho c'hweus komañset komz e galleg neuze ?

TB	bæ... pòm 'wej tər 'skɔ ^a l	83
	<i>Beñ... p'omp aet d'ar skol.</i>	
	Ben... quand on est allés à l'école.	

- A-benn pan oc'h aet d'ar skol a komzec'h neuze e galleg etredoc'h pe un tammig diwezhatoc'h ?

TB	'dɑʊrɛk 'tri'rɛk 'ble' jɛ mɛ ne ʃə za'mɛ ã'kwɔ'ɛ ɔn brə'tõ' mɛ'ʃtra...	84
	<i>Daouzek, trizek blez. Ya met 'n heus ket james ankouaet hon breton mestra...</i>	
	Douze, treize ans. Oui, mais on n'a jamais oublié notre breton quand même...	

- Met an dud a-ziàr ar maezoù, veze ket ur yoc'h anezhe a gomze galleg ?

MG	ba 'sku:l ?	85
	<i>Ba skol ?</i>	
	A l'école ?	

TB	bər 'vørh mar'sə...	86
	<i>Ba'r vourc'h mârze...</i>	
	Au bourg peut-être...	

- Ne veze ket klevet komz galleg êl-se ?

MG	a 'na'na'nan... ɔn 'dyd go'zɛ brə'tõ' trɛ'dɛ anɔ'sɔn æ n dra'sə we...	87
	<i>Ah nann, nann, nann... an dud 'gomze breton etrede henn-se heñ, 'n dra-se 'oa...</i>	
	Ah non, non... les gens parlaient breton entre eux comme ça hein, c'était...	

bæ we cə 'kal a 'dyt ə wi'e marsə 'galɛk 'pa ʃəd ʋi... 'kõ:z ə...	
<i>beñ 'oa ket kalz a dud a ouie mârze galleg, pas-ket 'vit... komz euh...</i>	
ben 'y avait pas beaucoup de gens qui parlaient français, pas pour... parler euh...	

- Pas-ket evit komz...

TB	pa ʃə nɔ'zə	88
	<i>Pas-ket neuze.</i>	
	Pas à ce moment-là.	

MG	nã:... kura'man ə'ʋɛ æ...	89
	<i>Nann, kouramant ivez heñ...</i>	
	Non, couramment aussi hein...	

TB	pa 'ʃə dy'rã'd ɔr brə'zɛ:l æ nã:	90
	<i>Pas-ket durant ar brezel heñ, nann.</i>	
	Pas pendant la guerre hein, non.	

MG	a dy'rã'd ər brə'zɛ:l bæ a'kuʃə 'fal i 'wɪm dam 'd on juã'cis kɛ...	91
	<i>Ha durant ar brezel, beñ ha kouchet fall e oamp dame d'hon yaouankiz kar...</i>	
	Et pendant la guerre ben et on était mal tombés pour notre jeunesse, car...	

'wɛ cə mə'jã:t kwa	
'oa ket moiand quoi.	
on ne pouvait pas quoi.	

TB	we cə mə'jãd... wɛ bæ ər 'bɔ'ʃɛd wɪ dri 'ma...	92
	'oa ket moiand... 'oa beñ ar Boched 'oa dre-mañ...	
	On ne pouvait pas... 'y avait, ben, les Boches étaient ici...	

- Met pegourz ho peus komañset komz e galleg bemdez êl-se ?

MG	a 'ja pwi 'gã'nə r vugu'li: nə'sən ʋə'zɛ:... kɔ'zət... 'galɛk 'tu't	93
	<i>Ah ya, p'oa ganet ar vugale neuzen 'veze... komzet... galleg tout...</i>	
	Ah oui, quand les enfants sont nés alors... on parlait... français...	

TB	mə 'hwir ɔ wɛ gə'næjn me wɪ 'sæf 'vle: itre'om... mə 'hwe'r wie 'cə brə'tõ:	94
	<i>Ma c'hoar a oa genin, met oa seizh vlez etredomp... ma c'hoar ouie ket breton...</i>	
	Ma soeur était avec moi, mais il y a sept ans entre nous... elle ne savait pas le breton...	

- Seizh vlez yaouankoc'h ?

TB	'sæ... 'sæf 'vle: ku'ɔ... 'sæf 'vle: juʋæ'kɔ ʋe'ræjn mə hɔ'ne wie	95
	<i>Sei... seizh vlez kosho... seizh vlez yaouankoc'h 'vidin, met honnezh 'ouie</i>	
	Se... sept ans plus v... sept ans plus jeune que moi, mais elle ne savait pas	

cə 'kal a vrə'tõ: hi 'kõ'pɛrn... mɛ wie cə 'kõ:s	
<i>ket kalz a vreton. Hi 'kompɛrn... met 'ouia ket komz.</i>	
beaucoup de breton. Elle comprend... mais elle ne sait pas le parler.	

MG	ma... mə dɔw 'va:b 'me' zɔ 'pət a'man i 'pã'sjõ: jə mə... ma'mɛk alɔr	96
	<i>Ma... ma daou vab-me 'zo bet amañ e pension get ma... mammegez alors</i>	
	Mes... mes deux fils ont été ici en pension chez ma... belle-mère alors on leur	

ni gõ'zi: ə... 'brə'tõ dɔ'tɛ: jɛ da'pɛ tamɪ'ɟɔw anə'sə mɛ 'pu 'lɔ'ʋɛɣ	
<i>ni 'gomze euh... breton douzhte, hɛ 'dape tammigou henn-se, met p'o c'hlevec'h</i>	
parlait euh... en breton, ils attrapaient des bouts comme ça, mais quand tu les entendais	

u 'dɔw... 'disky'ta:l ã brə'tõ: bæ 'dɛj ə wɛ nə'zən... nə'zɛ ʋə'zɛ 'far'sɔw æ...	
<i>o-daou... diskutal en breton, beñ daet e oa neuzen... neuze 'veze farsoù heñ...</i>	
tous les deux... discuter en breton, ben il était venu... on riait hein...	

- Aet eo fonnabl ar breton neuze...

MG	ɔ ja... fɔ'na:p ma 'wejt	97
	<i>Oh ya... fonnabl 'ma aet.</i>	
	Oh oui... ça a été vite.	

TB	bæ we cə 'jez də ri'skæjn æ... ni 'gɫəʋe 'ni ke... 'jɥæ:g ɛ 'wəm	98
	<i>Beñ 'oa ket aes da zeskiñ heñ... ni 'gleve-ni kar... yaouank e oamp,</i>	
	Ben, c'était pas facile hein... on entendait parce que... on était jeunes,	

bõ ni 'ãrəzistrɛ 'tut kwa	
bon, ni 'añregistre tout quoi...	
bon, on enregistré tout quoi...	

- Ha peus ket james añseet komz e breton douzh ho pugale ?

TB	nã... ʒa'mes ʒa'mes æ...	99
	<i>Nann... james... james heñ...</i>	
	Non... jamais... jamais hein...	

MG	a... 'pa 'pa... ʒa'mes	100
	<i>Ah pas, pas... james...</i>	
	Ah non, non... jamais...	

TB	ɔ 'n alɔm 'cə de'ʒa... ker pə n um 'ga'ʋan i 'kõ'z ga... i 'kõ'z brə'tõ: ala'la	101
	<i>Oh, n'hellemp ket dija... kar pa 'n em gavan é komz ga... é komz breton ah la la</i>	
	Oh, on ne pouvait pas déjà... car quand je me trouve à parler fr... breton ah là là,	

'larɪ 'dɔm ʃe'ræjn o bjeg a'ben	
<i>'lâre deomp serrañ hon beg a-benn...</i>	
on nous disait de fermer notre bouche tout-de-suite...	

MG	'larə ʋzi 'dum a... õ' kõprã 'pa tõ la'tæ:	102
	<i>Lâret 'veze deomp ah... on comprend pas ton latin...</i>	
	On nous disait ah...	

- Ha newazh e veze ur yoc'h tud a gomze e breton ?

TB	bæ ja... ə ri 'gu' ʋɛ:'ral bæ... gõ'zi cəme brə'tõ: æ... ə ,ri ag	103
	<i>Beñ ya... ar re gozh gwezharall beñ, 'gomze ket-met breton heñ... ar re hag</i>	
	Ben oui... les vieux autrefois ben, ils ne parlaient que breton hein... ceux qui	

ə 'des brə'man...	
<i>o deus bremañ...</i>	
ont maintenant...	

MG	mə 'de'n a 'mɛ: pə 'gõ:zim brə'tõ: 'çɛ' wi'ɛ: a bə'tra' kõ-'zim...	104
	<i>Ma den ha me, pa gomzemp breton, hê 'ouie a betra komzemp...</i>	
	Mon mari et moi, quand on parlait breton, ils savaient de quoi nous parlions...	

me ã'trien 'cə ʒa'mes bar... gõ,versa'sjõ: æ... 'ʒames na nã	
<i>met añtreent ket james ba'r... goñversation heñ... james nann, nann...</i>	
mais ils n'entraient jamais dans la... conversation hein... jamais non, non...	

- Ha petra soñjit-c'hwi neuze ag ar breton avez lakaet er skolioù bremañ ?

TB	bã ja man brə'mã man i 'kas ə brə'tõ in 'dro: me 'di cə ,wa	105
	<i>Beñ ya, 'mant bremañ, 'mant é kas ar breton en-dro. Met 'd eo ket c'hoazh</i>	
	Ben oui, ils sont maintenant, ils ramènent le breton. Mais c'est pas encore	

'tu ta 'fɛ ə'r 'mɛm brə'tõ gə'nɔm 'ni:	
tout-à-fait <i>ar mēmp breton geneomp-ni...</i>	
tout-à-fait le même breton que le nôtre...	

MG	'ne cə r mɛmɔz brə'tõ a nə'zɔn... wi'ã' cə 'mɛ: [inaudible]	106
	<i>N'eo ket 'r memes breton ha neuzen... 'ouian ket-me (...)</i>	
	C'est pas le même breton et alors... je sais pas (...)	

TB	'hɥi [inaudible] cət... 'tu ta 'fɛt al'dɔm æ...	107
	<i>C'hwi (...) ket... tout-à-fait 't-êlomp-ni heñ...</i>	
	Tu (...) pas... tout-à-fait comme nous hein...	

- Ah, ne c'hell ket bout ur sort ivez, ker 'm eus ket desket êldoc'h sur-aset.

MG	met... mɛ 'ga'ɥa dæ 'me ima... u'nan i 'lakejt 're: ɥi'tɛ ɥɛ: 'ɥɛl e	108
	<i>Met... me 'gava din-me ema... 'oulant é lakaat re, 'vite 'vehe, gwell eo</i>	
	Mais... je trouve que c'est... ils veulent en faire trop, pour eux, ce serait mieux	

'deskæjn 'trəw 'ral ɥi... 'kɛr... 'ar'lɛrx 'p wæjn æ'stalə 'vɛna cə ba 'ptɛrɛ...	
<i>deskiñ traoù 'rall 'vit... kar p'vint iñstallet 'vɛna ket ba petre...</i>	
d'apprendre autre chose que... car quand ils seront installés qu'importe dans quoi...	

'papɾjɔw 'do də gar'gæjn ɥ... cə 'la'r tɛ ,kargæj 'nɛ ba brə'tõ:	
<i>paperioù 'do da gargiñ, 'vo... ket lâret dezhe kargiñ 'nezhe ba breton !</i>	
ils auront des papiers à remplir, on... ne leur demandera pas de les remplir en breton !	

- Ya, met deskiñ breton n'eo ket evit kargiñ paperioù...

MG	ja... 'dra sə zə ,mar'sœ ɥi... 'kavut ə... ɥi 'kõ's dɔ 'sɔr cənum 'ni	109
	<i>Ya... 'dra-se 'zo mârze 'vit... kavout euh... 'vit komz douzh sort geneomp-ni,</i>	
	Oui... c'est peut-être pour... avoir euh... pour parler à des gens comme nous,	

in ar'lɛrx i wi'aj 'kõ'z i brə'tõ: pe un 'dra m'nek	
<i>en àrlerc'h e ouiay komz e breton, pe un dra bennak...</i>	
plus tard ils sauront parler breton ou quelque chose...	

TB	de'za: wen i 'la'rə tə ma'ri: tə'ʃã:t... wi'ã' cə me 'skrwi: i brə'tō: æ:	110
	<i>Deja, 'oan é lâret douzh Mari tuchant... 'ouian ket-me skriv e breton heñ...</i>	
	Dejà, je disais à Marie tou-à-l'heure... je ne sais pas écrire en breton hein...	

mə 'hwɛ:r 'kã'nãjn brə'tō:... mə gō:'pɛrn mɛ nə... nə ɥə'en cə ku'pa:p də...	
<i>Me 'oar kaniñ breton... me 'gompern, met ne... ne vehen ket koupl da...</i>	
Je sais chanter en breton... je comprends, mais... je ne serais pas capable de...	

[inaudible] ur li'çir 'kwa...	
(...) <i>ur lizher</i> quoi...	
(...) une lettre quoi...	

MG	[inaudible] 'skriɥe brə'tō:	111
	(...) <i>skrive breton...</i>	
	(...) écrivait en breton...	

TB	a gã'nãjn i brə'tō 'bwo: 'mi' 'ɥe: a 'bra:'ɥ ə r brə'tō:	112
	<i>Ha ganiñ e breton, beo, me ivez, ha brav eo ar breton !</i>	
	Et chanter en breton, si, moi aussi, et le breton est beau !	

MG	'gwej ə məs 'tra'way mɛ... ə mɛ 'kã'nenəɥ brə'tō zə 'bra:	113
	<i>Gwraet em eus trawalc'h met... oh met kanennoù breton 'zo brav !</i>	
	J'en ai fait assez mais... oh, mais les chansons en breton sont belles !	

TB	'kã'nenəɥ brə'tō: zə 'bra: æ... 'tjã' 'kō'z a 'pjɛ:r bu'fo: [inaudible]	114
	<i>Kanennoù breton 'zo brav heñ... tiens, komz à Pierre Bouffaut (...)</i>	
	Les chansons en breton sont belles hein... tiens, parle à Pierre Bouffaut (...)	

- Ya, me zo bet d'en gwelet ha 'm eus eñ añrejistret...

TB	ag ər brə'tō ə wi 'ɥi:r [inaudible] ɥə'zen i 'kã'nãjn 'ɥɛ:'ral ə...	115
	<i>Hag ar breton a oa gwir (...) 'vezent é kaniñ gwezharall euh...</i>	
	Et le breton était vrai (...) autrefois ils chantaient euh...	

ɥə'ze i 'kã'nãjn 'kã'ne'nəɥ ə... ər mili'tɛ:ret pə 'di: də... pə 'di:	
<i>'veze é kaniñ kanennoù ar... ar milited pa d-ae da... pa d-ae</i>	
ils chantaient des chansons... les militaires, quand ils allaient... quand ils allaient	

d ə'n ar'me: mɛ 'ɥi:r ə 'wɛ: 'raf ən 'trəɥ 'sō 'tut... 'ɥi:r...	
<i>d'an arme, met gwir e oa rac'h an traoù-se, tout... gwir...</i>	
à l'armée, mais tout ça, c'était vrai, tout... vrai...	

MG	je 'rakō'te: un dra b'nek...	116
	<i>Hè rakoñte un dra bennak...</i>	
	Ils racontaient quelque chose...	

TB	i rakō'te: u... u vy'i:... u vy'i:	117
	<i>e rakonte o... o vuhez... o vuhez.</i>	
	Ils racontaient leur... leur vie... leur vie.	

MG	ər vy'hi: ja...	118
	<i>Ar vuhez, ya...</i>	
	La vie, oui...	

TB	ε ja mε 'jɥi:r ə 'wi:...	119
	<i>Eh ya, met gwir e oa...</i>	
	Et oui, mais c'était vrai...	

- Istoerioù a veze kontet er sonennoù...

MG	'ma vəze un dra b'nek œ... a... mə 'fõ:ʃ ba segli'ã: hwi 'nõn bi'çãn	120
	<i>Ma 'veze un dra bennak euh... ha 'm eus soñj ba Seglian 'oa unan bihan</i>	
	S'il y avait quelque chose euh... et je me rappelle, à Séglien il y avait un petit	

ə we ka'ɥət 'marɥ ba 'nɛx ba 'bɔrd ə'n æ:n ə... ən 'hæ'n 'hwarn kwa...	
<i>a oa bet kavet marv ba'erc'h ba bord an hent euh... an hent-houarn quoi...</i>	
qui avait été retrouvé mort dans la neige au bord de la route euh... la voie ferrée quoi...	

bæ u pə 'saɥə ur 'gã'nɛn a 'bu waf we 'triʃt wa'h ən 'trɛw æ...	
<i>beñ 'oa bet savet ur ganenn, na bout c'hoazh 'oa trist c'hoazh an traoù heñ...</i>	
ben on en avait fait une chanson, bien que ce soit triste hein...	

TB	je ji' ri: 'hanə'sə... ma ɥ'zɛ un dra mə'nek œ... [inaudible]	121
	<i>Ya, gi 'rae henn-se... ma veze un dra bennak euh... (...)</i>	
	Oui, ils faisaient comme ça... s'il y avait quelque chose euh... (...)	

ji 'gõ'po'zi: u 'hãnɛ'nəɥ	
<i>gi 'goñpoze o c'hanennoù.</i>	
ils composaient leurs chants.	

MG	ja 'ja... ji gõ'po'zi:	122
	<i>Ya, ya... gi 'goñpoze...</i>	
	Oui, oui... ils composaient...	

TB	mɛmə'ʃtra: wɛn ,di'skət pa'sa:b æ...	123
	<i>Memestra 'oant desket pasabl heñ...</i>	
	Quand même ils étaient assez éduqués hein...	

- Ha piv a veze é sevel sonennoù henn-se e Malgeneg lakaomp ?

TB	'pi ɥə'zi: i rakō'tæjn... rakō'tæjn ən a'nij ə...	124
	<i>Pezh 'vezent é rakoñtiñ... Rakoñtiñ an hani euh...</i>	
	Ce qu'ils racontaient... Raconter le machin euh...	

MG	o 'zɔb zũ: i'neh dəs pə ,gwej li'əs	125
	<i>Oh, Job Jañ, hennezh 'deus bet gwraet lies...</i>	
	Oh, Job Jan, celui-là en a fait souvent...	
TB	ri gwə'lij ə'ʎe... 'ja 'zɔb g'w'u'lic pe cə 'kleʎə 'kō's ag ə we y'nō a dwe pə	126
	<i>Re Gwallig ivez... ya, Job Gwallig, 'peus ket klevet komz, hag a oa una 'doa bet,</i>	
	Les Gouallic aussi... oui, Job Gouallic, t'as pas entendu, il y en avait une qui avait,	
	'dəwe... ag dwe pə 'le'rə 'buk dərə'jəʎ i 'pō:'di:	
	<i>'devoa... hag doa bet laeret boucle-d'oreilloù e Pondi.</i>	
	qui avait... qui avait volé des boucles d'oreilles à Pontivy.	
MG	a 'bwo ^ə	127
	<i>Ah beo...</i>	
	Ah si...	
TB	a mə 'we:r asə 'piʎ ə... mə 'je mə ə'r 'gã'nen sə wi 'bra:... a 'nəzən 've'ri'dik...	128
	<i>Ha me 'oar a-set piv eo... met ya met ar ganenn-se 'oa brav... ha neuze véridique,</i>	
	Et je sais bien qui c'est... mais oui, mais cette chanson était belle... et véridique,	
	'jɥi:r ə 'we: æ... 'dəj wə dər 'jɛ'r gə't i... gə't i... gət i 'buk dərə'jəʎ	
	<i>gwir e oa heñ... daet 'oa d'ar gêr get he... get he... get he boucle-d'oreilloù,</i>	
	c'était vrai hein... elle était rentrée avec ses... ses... ses boucles d'oreilles,	
	wə pə 'ta'pət	
	<i>'oa bet tapet.</i>	
	elle avait été attrapée.	
MG	mə u 'pə a gã'nen ə'ʎə	129
	<i>Met ur pezh a ganenn ivez !</i>	
	Mais c'était une sacrée chanson !	
TB	ur 'pɛ: a gã'nen a pɥ e hʎe'ʎət bæ... [inaudible] a 'n a'ni də'wi...	130
	<i>Ur pezh a ganenn, ha pa he c'hlevit beñ... (...) ha 'n hani devoa...</i>	
	Une sacrée chanson, et quand tu l'entendais ben (...) et celui qui l'avait...	
	dwi i kō'po'zət bæ... mə 'ga kə'næjn wi 'zɔb gwa'lij ə 'wi:...	
	<i>'doa hi koñpozet, beñ... me 'gav genin 'oa Job Gwallig a oa...</i>	
	l'avait composée, ben... je crois que c'était Job Gouallic...	
MG	a 'zɔb 'her've: ə'ʎə...	131
	<i>Ha Job Herve ivez...</i>	
	Et Job Hervé aussi...	
TB	'zɔb 'hɛr've ə'w 'lu'stig ə'ʎe... i'neh... 'neh ə ga'sə ən 'dy tə... p ari'ʎe... ri	132
	<i>Job Herve a oa loustik ivez... Hennezh... 'nezh a gase an dud da... p'arrive... re</i>	
	Job Hervé, c'était un loustic aussi... Celui-là... il envoyait les gens... quand des...	

ən ɛtrã:'ʒe: dri 'ma kwa... jɛ u 'ha'si də... laræjn 'cə brə'ma... 'ceriva'lã:...	
<i>an étranger dre-mañ quoi... eñ o c'hase da... 'lârin ket bremañ... Keriwallan...</i>	
étrangers arrivaient ici quoi... il les envoyait... comment dire... Kerivalan...	

pə'tra zə ba 'ceriva'lã'n ə... j u 'ha'si də 'çerɥi'jəɥ dwe	
<i>petra 'zo ba Keriwallan euh... eñ o c'hase da Kervilhoù, 'doa</i>	
qu'est-ce qu'il y a à Kerivalan... il les envoyait à la Villeneuve, il avait	

kəmɔsə 'lɑ'rə pə'nə wi un 'əw'gʎen e çer... ur...	
<i>komañset lâret penaos 'oa un aoglenn e Ker... ur...</i>	
commencé à dire qu'il y avait un bassin à la Vill... un...	

MG	ur fə'tã: ?	
	<i>Ur feunteun ?</i>	133
	Une fontaine ?	

TB	pa ʃə' ur fə'tã:...	
	<i>Pas-ket ur feunteun...</i>	134
	Pas une fontaine...	

MG	a ja... ur 'ʎen...	
	<i>Ah ya... ur lenn...</i>	135
	Ah oui... un lac...	

TB	ur ʎen ja... 'we ur 'ʎen bæ... [rires ensemble] pɛ ʃ° 'kleɥə 'kɔz ag ən ɥdra'zə ?	
	<i>Ur lenn ya... 'oa ur lenn ba... (...) 'peus ket klevet komz ag an dra-se ?</i>	136
	Un lac, oui... qu'il y avait un lac à... (...) t'as pa entendu parler de ça ?	

'bwo 'bwo un 'dɛ bɛ'nek nə'zə jɛ dəwe lɑ'rə d y'non azə bæ: fo'tɔh mə'ne	
<i>Beo, beo, un deiz bennak neuze eñ devoa lâret d'unan aze, beñ'faot deoc'h monet</i>	
Si, si, un jour alors il avait dit à quelqu'un là, ben il faut que vous alliez	

tə ɥɛ'lɛd ər 'ʎen də 'hon... a'ma ma 'kɛr æ pɛ ʃ° mɛ 'mɔn a 'barh	
<i>da welet ar lenn du-hont... amañ 'ma kaer heñ, 'peus ket 'met mont a-barzh,</i>	
voir le lac là-bas... ici c'est joli hein, vous n'avez qu'à y aller,	

pɛ ʃə mɛj 'fra'mæj a 'barh ən 'dy 'ji: də'hon p ariɥ'en a 'hon	
<i>'peus ket 'met framiñ a-barzh. An dud 'yae du-hont, p'arrivent a-hont,</i>	
vous n'avez qu'à plonger dedans. Les gens y allaient, quand ils arrivaient là-bas,	

gavɛn cə ni'tra:	
<i>'gavent ket netra !</i>	
ils ne trouvaient rien !	

MG	'ja mar a 'qeh pə 'ze ən 'dyt ə... 'həb ^{cl} rəw bu'ra:p trə 'de' anə'sə	137
	<i>Ya, meur-a-wezh, pa veze an dud euh... 'oberoù bourrabl 'trede henn-se,</i>	
	Oui, souvent, quand les gens euh... étaient bien ensemble comme ça,	

dam... 'dam tər 'plɑ:f tə 'ʃerʋi'jəw	
« <i>damp... damp d'ar plage da C'hervilhoù !</i> »	
« allons... allons à la plage à la Villeneuve ! »	

TB	dam tər 'plɑ:f tə 'ʃerʋi'jəw 'ʋi:r ə... c'e't ə'r 'plɑ:f tə 'ʃerʋi'jəw	138
	« <i>Damp d'ar plage da Gervilhoù !</i> » gwir eo... « Kit d'ar <i>plage da Gervilhoù !</i> »	
	« Allons à la plage à la Villeneuve ! » c'est vrai... « Allez à la plage à la Villeneuve ! »	

ag ən dyd ə 'ji dər 'plɑ:f tə 'ʃerʋi'jəw mɛ nə gər'ʋen 'cət... 'plɑ:ʒ ə'bət	
<i>hag an dud a yae d'ar plage da Gervilhoù, met ne gavent ket... plage ebet !</i>	
et les gens allaient à la plage à la Villeneuve, mais ils ne trouvaient... pas de plage !	

i'nɛ ^h wɛ 'sɔ:'ni:r	
<i>Hennezh 'oa soner.</i>	
Celui-là, c'était un chanteur.	

- Pesort tud a oa ? Re a Bondi ?

TB	bæ je tyd a 'bɔ:'di: mar 'qeh nɔ be'ne dwe gul'nə gə'tɔ	139
	<i>Beñ ya, tud a Bondi meur-a-wezh, unan bennak 'doa goulennet getoñ</i>	
	Ben oui, des gens de Pontivy, souvent, quelqu'un lui avait demandé	

pə'tra we a nə'ʋi:	
<i>petra 'oa a nevez...</i>	
ce qu'il y avait de neuf...	

MG	[rires] ta'pət qə'zɛn... a wɛ 'ta... 'dam dər 'plɑ:f tə... 'ʃerʋi'jəw...	140
	(...) <i>tapet 'vezent... aouh 'ta... « Damp d'ar plage da... C'hervilhoù !</i> »	
	(...) ils étaient attrapés... ah la la... « Allons à la plage à... la Villeneuve ! »	

pɛtə'mã pə wɛ a'ʃiʋ ə la:bur 'ma ni jɛj dər 'plɑ:f... də 'ʃerʋi'jəw	
<i>Peotramant : « pa vo achiv ar labour-mañ, ni 'yay d'ar plage... da C'hervilhoù !</i> »	
Ou bien : « quand ce travail sera fini, on ira à la plage... à la Villeneuve ! »	

TB	anə'sə qəzi li'i:s	141
	<i>Henn-se 'veze lies...</i>	
	C'était souvent comme ça...	

MG	bæ u 'ta:d la're ən draʒə li'e'z æ	142
	<i>Beñ ho tad 'lâre an dra-se lies heñ...</i>	
	Ben ton père disait souvent ça hein...	

TB	mə 'ra: ^d je...	143
	<i>Ma zad, ya...</i>	
	Mon père, oui...	
MG	pə ɥ'zim ə... ar 'dro ər ble'at a pə ɥim 'preʃt ə... ni jɛj dər 'pla:ʃ tə...	144
	<i>Pa vezemp euh... àr-dro ar blezad, « a pa vimp prest euh... ni 'yay d'ar plage da...</i>	
	Quand on était euh... à la moisson, « quand on sera prêts euh... on ira à la plage à...	
	də hɔr'tɔs kəl i vo 'preʃ bɔti'ɥɛx...	
	<i>da c'hortoz ken e vo prest Botivezh...</i> »	
	en attendant que Botivès soit prêt... »	
TB	'pə ɥə'zɔm i ə'bir ər 'ble'at anə'sə wi... wi... mə 'gə'ɥi me 'bra: ur 'sɔrd ɛtə...	145
	<i>Pa vezemp é 'ober ar blezad henn-se 'oa... 'oa... me 'gave-me brav ur sort 'ta...</i>	
	Quand on était à la moisson comme ça c'était... je trouvais bien quand même...	
	i'kurz ɥə'zɔm bɛr 'park æ... 'sæ 'hi:r... a bæ də 'ri'g i:r nə'zɛ ɥi'zi ə...	
	<i>e-kourz 'vezemp ba'r park heñ... seizh eur... a beñ da zek eur neuze 'veze ar...</i>	
	on était tôt dans le champ hein... sept heures ah ben à dix heures alors il y avait le...	
	ər 'has'krut pe ʃə 'ʃɔ:ʃ... a ɥə'zɔm bɛr 'fo'ʃɛt... a ɥə'zɛ ka,ʃə	
	<i>ar c'has-kroust, 'peus ket soñj ? Ha 'vezemp ba'r fozell... ha 'veze kaset</i>	
	le casse-croûte, tu te rappelles pas ? Et on était dans le fossé... et on apportait	
	un 'tam 'ci 'mo ^a h nə'zɔn...	
	<i>un tamm kig-moc'h neuzen...</i>	
	un morceau de lard alors...	
MG	amə'nɛn... a ma:t ɥə'zɛ...	146
	<i>Amonenn... ha mat 'veze...</i>	
	Du beurre... et c'était bon...	
TB	ən ,amə'nɛn a... ci 'mo ^a h a 'ʃiʃt nə'zə we 'cə me 'ʃiʃt æ	147
	<i>An amonenn ha... kig-moc'h ha chistr neuze, 'oa ket-met chistr heñ,</i>	
	Le beurre et... le lard et du cidre, il n'y avait que du cidre hein,	
	we cə 'ɥɥɛ:n mɛ... ɥə'zɔm ni 'ku'tɑ:d æ	
	<i>'oa ket gwin, met... 'vezemp-ni koutant heñ !</i>	
	il n'y avait pas de vin, mais... on était contents hein !	
MG	a krə'dæjn ə 'rɑ:	148
	<i>Ha krediñ a ran !</i>	
	Ah, je crois bien !	
TB	ag ar'lerh nə'zə 'hɔm bɛr 'krɛ'ʃtɛ:... a bɛn krɛ'ʃtɛ: ə nə'zə	149
	<i>Hag àrlerc'h neuze 'h aemp bedik kreisteiz... Ha 'benn kreisteiz neuze</i>	
	Et ensuite alors on tenait jusqu'à midi... et à midi alors	

q̄oze 'gwej ur 'bu'jō:... me 'fō:z... bu'jō: e p̄i vwa'la	
'veze gwraet ur bouillon... 'm eus soñj... bouillon et puis voilà...	
on faisait un bouillon... je me souviens... bouillon et puis voilà...	

MG	a 'rabe n 'dyt... p̄ə'j̄ur mə 'labu'r̄e... ḡəd i zyd 'k̄e:r n̄ə 'ze ni	150
	<i>Ha ra-bezh an dud... peogwir me 'laboure... get he zud-kaer, ne 'zae-ni</i>	
	Et tout le monde... parce que j'ai travaillé... avec ses beaux-parents...	

ã'sābl... 'rabe n 'dyd q̄oze d̄ə ə 'm̄em 't̄owl	
ensemble... <i>ra-bezh an dud 'veze douzh 'r m̄emp taol...</i>	
on venait ensemble... tout le monde était à la même table...	

TB	a ja 'tut 'tut	151
	<i>Ha ya, tout, tout...</i>	
	Ah oui, tous, tous...	

MG	p̄j̄ui ma'dam mwes b̄ə'f̄j̄r la'r̄e' 'ho c̄ə gre 'di'v̄je:'ren ã	152
	<i>Peogwir madam... maouez Bocher 'lâre : « 'vo ket gwraet div verenn, heñ,</i>	
	Parce que madame... la femme Baucher disait : « on 'va pas faire deux tablées hein,	

rabe n 'dy d̄ə m̄em 't̄owl	
<i>ra-bezh'n dud douzh 'r m̄emp taol ! »</i>	
tout le monde à la même table ! »	

TB	b̄ər'p̄ət b̄ər'p̄ət q̄ə'z̄em t̄e'b̄æjn a's̄ā:b	153
	<i>Berpet, berpet 'vezemp é tebriñ ensemble...</i>	
	Toujours, toujours, on mangeait ensemble...	

- Aesoc'h e veze êl-se ivez...

MG	o ni n̄əm 'gl̄ə'q̄e f̄tal... we c̄ə m̄wa'j̄ã'd bi'c̄e:n	154
	<i>Oh, ni 'n em gleve 'st-êl... 'oa ket moiand biken...</i>	
	Oh, on s'entendait comme... 'y avait pas moyen jamais...	

- Pa veze al labourioù bras êl an dornerezh ?

TB	je ən 'd̄orn̄ə'r̄eh 'tr̄əq̄ s̄ər 'se ja a p̄ə q̄'z̄əm i əbir 'f̄i'f̄t ma'ri: ?	155
	<i>Ya, an dornerezh, traoù sort-se, ya... Ha pa vezemp é ober chistr Mari ?</i>	
	Oui, le battage, des choses comme ça, oui...et quand on faisait le cidre, Marie ?	

MG	ja ja... [rires]	156
	<i>Ah ya...</i>	
	Ah, oui...	

TB	a dā 'nu's... ɸəzi 'gwejt... marsə ɸəzi 'kræ'nu'z wɛ ə'n i:r ɸə'zəm cə 'wej	157
	<i>Ha d'an noz... 'veze gwraet... mârze 'veze kreisnoz 'oa an eur 'vezemp ket aet</i>	
	Et le soir... on faisait... il était peut-être minuit, on était pas encore partis	

nə'zə [inaudible] kəmã'si 'kã'nãjn	
<i>neuze (...) komañse kaniñ...</i>	
alors (...) commençait à chanter...	

MG	ni 'ʃome 'ni dā jɛ'bãjn cə'ʃtãjn ar'lɛrx	158
	<i>Ni 'chome-ni da zebriñ kistin àrlerc'h...</i>	
	On restait manger des châtaignes ensuite...	

TB	ʃə'me dā jə'bã cə'ʃtãjn [inaudible] ɸəza 'gri'ʎə' cə'ʃtãjn pə ɸə'zəm bɛ...	159
	<i>'chome da zebriñ kistin (...), 'veze grillhet kistin... Pa vezemp ba...</i>	
	On restait manger des châtaignes (...) on grillait des châtaignes... quand on était à...	

bɛr ʃimi'nɑ:l... pɛ ʃə 'ʃõ:ʃ ɸə'zi ə... 'ɑ:zi'jət ə... tɾə a 'dɾə ag əɾ ʃimi'nɑ:l	
<i>ba'r chiminal... 'peus ket soñj 'veze euh... azezet euh... tro-àr-dro ag ar chiminal</i>	
dans la cheminée... tu te rappelles pas, 'y avait euh... tout autour de la cheminée	

[inaudible] ɸəzi am'zi:r... am'zi: dən... dər gwi'ã: kwa	
(...) 'veze amzer... amzer d'an... d'ar gouiañv quoi.	
(...) c'était le temps... le temps de... de l'hiver quoi.	

MG	'amzi:r bu'ra:pl am'zir ə... a basi rɛ fu'na:p kazi'mã't	160
	<i>Amzer bourrabl, amzer a... a base re fonnabl kazimant...</i>	
	Le bon temps, un temps qui... qui passait trop vite quasiment...	

- Ya, bremañ vez ket mui gwraet ar sort-se...

TB	nõ nã... wi'am cə cẽ'jn gu'bir ən dra'zən	161
	Non, <i>nann...</i> 'ouiamp ket ken gober an dra-sen...	
	Non, non... on ne fait plus ça...	

MG	a n 'dyt kazi'mã n u a'nawan 'cət na pu 'vim ə...	162
	<i>Ha 'n dud kazimant n'em anavant ket na pa vehemp euh...</i>	
	Et les gens ne se connaissent quasiment plus, quand on serait euh...	

TB	brə'ma ma'ri ən 'dyd zə ego'ist a 'ʒaluz in [inaudible] tã'dis kə ɸɛə'ral	163
	<i>Bremañ, Mari, an dud 'zo égoïste... ha jalous int (...) tandis que gwezharall</i>	
	Maintenant, Marie, les gens sont égoïstes... Et ils sont jaloux (...) tandis qu'autrefois	

we cə ur 'sɔrt we cə r 'mɛm mũtali'te:	
<i>'oa ket ur sort, 'oa ket 'r mɛmp mentalité.</i>	
c'était pas pareil, c'était pas la même mentalité.	

MG	ən 'dy nim si'ku'ri mi'jɔy ə...	164
	<i>An dud 'n em sekoure muioc'h euh...</i>	
	Et les gens s'aidaient davantage euh...	
TB	ja me 'ʃd̥:ʒ mə 'ra:d we 'cəd ə... we 'cə we'cə ber 'jɛr pə'juir we	165
	<i>Ya, 'm eus soñj, ma zad 'oa ket euh... 'oa ket ba'r gêr peogwir 'oa</i>	
	Oui, je me souviens, mon père n'était pas euh... pas à la maison puisqu'il était	
	be ɲ ar'me æ... e bæ ɥəzɛ ʒy'ljã: la'mur ag ə wɛ be 'bɔti'ɥɛh... jə re	
	<i>ba'n arme heñ... et beñ 'veze Julian Lamour hag a oa ba Botivezh... eñ 'zae</i>	
	à l'armée hein... et ben il y avait Julien Lamour, qui était à Botivès... il venait	
	bər'pə... jə re 'bam'di: də sər'ti gə r 'ʒo: a un 'dɛ bə'nɛk jɛ me	
	<i>berpet... eñ 'zae bemdez da sorti get'r jao ha un deiz bennak, ya met</i>	
	toujours... il venait tous les jours pour sortir le cheval et un jour, oui mais le	
	ər 'ʒo:˞ ulɛ cə 'cɛjn a'nō: ɛl ma 'hari'ɥi:... i 'kleɥə 'kōz i kōmɔ'si...	
	<i>ar jao 'oule ket ken anezhoñ... Êl ma arrive... é klevet komz e komañse...</i>	
	cheval ne voulait plus... Comme il arrivait... en entendant parler il commençait...	
	'hwe'ɥæjn i kōmɔ'si: ʃɥer'ʒa:l a nə'zən... 'pa'təɥ dər 'læjn æ... ag	
	<i>c'hwezhiñ, e komañse chuerjal ha neuzen... pattoù d'ar lein heñ... Hag</i>	
	à souffler, il commençait à grogner et alors... pattes en l'air hein... Et	
	un 'dɛ bə'nɛg nə'zən i'nɛ dwe 'lakəd ə 'ʒow də mɔ'net ə... də...	
	<i>un deiz bennak neuzen hennezh 'doa laket ar jao da monet euh... da...</i>	
	un jour alors, il avait mis le cheval à aller euh...	
	dwu 'lakəd ər 'ʒow be n a'ni... bər 'park a kɔ'ʃti: a dwi la,kə un 'həwt ə'fi...	
	<i>'doa laket ar jao ba'n hani... ba'r park a-kostez ha 'doa laket un haod dezhi...</i>	
	il avait mis le cheval dans le machin... le champ à côté, et il lui avait mis un licol...	
	'lakə ɥəzɛ un 'həwd ə ɥə'zi kwa... a ɥzɛ a 'gɔʃ ma dəe cə 'p° we re	
	<i>Laket 'veze un haod a veze quoi... ha veze a-gaoz ma dehe ket bet aet re</i>	
	On lui mettait un licol quoi... et c'était pour qu'il ne s'en aille pas trop	
	fɔ'na:p a me 'ʃd̥:ʒ ə 'we mə 'mam ɔ... 'we cə ə 'nu°z me a pœ 'prɛ:...	
	<i>fonnabl, ha 'm eus soñj e oa ma mamm oh... 'oa ket an noz, met à peu près...</i>	
	vite, et je me rappelle que ma mère était oh... c'était pas la nuit, mais à peu près...	
	u 'wej t ɑ'si: i... ʃɛ'ræjn... jɛ me de cə ʒa'mɛ jɛ'lə i a'trap a 'ri're dez	
	<i>'oa aet d'añse he... serriñ... ya met deus ket james gellet he attrap, ha redet 'deus</i>	
	elle était allée essayer de la... la rentrer... oui, mais elle n'a jamais pu l'attraper et	

a i 'lex bə'nœr de 'ka'ʷəd ə... ur... u'n a'vlen ur 'bɔ ^h a... 'bɔ ^h a 'drəʷ	
<i>àr he lerc'h, boneur 'deus kavet euh... ur... un avalenn, ur boc'h a... boc'h a draoù,</i>	
elle a couru après elle, par chance elle a trouvé... un... un pommier, un... balaise,	
ʷ n a'vlen a i zɔ 'weʷ i 'tal'kæjn anə'sə dwe 'cə bə 'druk me mwe 'me	
<i>un avalenn ha hi 'zo aet e tal-kein... Henn-se 'doa ket bet droug. Met 'm boa-me</i>	
de pommier et elle est allée derrière... Comme ça elle n'a pas eu de mal. Mais j'avais	
nə'zə mar'sə də... 'pjardək pəmdek 'vle: na mə lərɪ 'ma ʷe r 'tɔh mə'nə	
<i>neuze mârze daou... pevarzek, pemzek vlez, na me 'lârre : « ma vez ret deoc'h monet</i>	
peut-être douz... quatorze ans alors, et je disais : « si tu dois aller tous les jours	
bam'di: də 'gɫafi y'nō də... 'vwati'ʷeh tə ʃi'ræjn ər 'zɔw bæ 'nɔm cə 'preʃt æ...	
<i>bemdez da glask unan da... Votivezh da serriñ ar jao, beñ n'omp ket prest heñ... »</i>	
chercher quelqu'un à... Botivès pour rentrer le cheval, ben on n'est pas prêts hein... »	
a mwe 'me 'fa'ʃet i'nɛx... m wer sə ner'vy'z wen ə'ʷe: me 'tapə r	
<i>Ha 'm boa-me fachet. Hennezh... me 'oar 'set, nervus 'oan ivez, 'm eus tapet 'r</i>	
Et je me suis fâchée. Lui... je sais que j'étais nerveuse aussi, j'ai attrapé le	
'fwet a me 'gweʷ ur 'sɔr ʃtal mə 'mam ə zɔ 'we ti'i kare'mād	
<i>fouet ha 'm eus gwraet ur sort 'st-êl ma mamm, me 'zo aet dezhi carrément,</i>	
fouet et j'ai fait comme ma mère, je suis allée vers elle carrément,	
a 'ma də ar mə 'leʷ a me di'skwaj mæ də'hō 'a'drū: a ja	
<i>ha 'ma daet àr ma lerc'h, ha 'm eus diskouezet-me dezhoñ : « a-dreñv ! » Ah ya,</i>	
et elle est venue après moi, et je lui ai montré : « en arrière ! » Ah oui,	
pə də 'pə mə ra'pɛ i də 'pə mə 'la'ʃiət æ... a bwe ur 'pu'liʃ ar nə'i...	
<i>pa dehe bet ma zapet, he dehe bet ma lazhet heñ... Ha bet'oa ur poulich anezhi,</i>	
si elle m'avait attrapée, elle m'aurait tuée hein... Et c'était une pouliche,	
me 'ʃɔʃ... ur pu'liʃ ar nə'i a nə'wa i 'ri'ri... i 'ri'ri: kən 'fɔ'nə'b em 'hawd	
<i>'m eus soñj... ur poulich anezhi, ha newazh e rede... e rede ken fonnabl hep haod</i>	
je me souviens... une pouliche, et pourtant elle courait... elle courait si vite sans	
ə'bət a ma 'dej tæj 'me anə'sə me 'ta'pəd ə... ən 'trwəd ag ər 'fwet a'dal	
<i>ebet ha 'ma daet din-me henn-se, 'm eus tapet ar... an troad ag ar fouet a-dal</i>	
licol et elle est venue vers moi comme ça, j'ai attrapé le... le manche du fouet depuis	
ən 'tal'kæjn mwe 'weʷ i 'tal'kæjn ə...n ər'ʷen ma'kart 'ʷi: a trə'həl un 'to'lat...	
<i>an tal-kein (me 'oa aet e tal-kein a... an ervenn ma karit-c'hwi), ha terc'hel un taolad...</i>	
l'arrière (j'étais allée derrière... l'arbre si tu veux) et j'ai frappé un coup...	

'ku'ʃət yn 'to:l ar i 'fri:... a nə'zə wu 'pət... fərba'ʧət... a 'mɛ ar i 'lɛɣ nə'zə	
<i>kouchet un taol àr he fri... ha neuze 'oa bet... forbanvet... ha me àr he lerc'h neuze</i>	
frappé un coup sur son nez... et alors elle a été... effrayée... et je suis allée après elle	

ce 'nɔm ɣər 'fwet... 'harr'di: bə'rɪj ə... 'brɪj ə... ər 'hrəɣ... bæ bə'nœ:	
'de nom, <i>get 'r fouet... hardizh bedik ar... bedik ar... ar c'hraou... beñ boneur</i>	
'de nom, avec le fouet... hardi jusque... jusque... l'écurie, ben heureusement	

æ mwe 'gwej ən dra'zə bə'dic... me 'lamət ən a'ni: a e 'fa'təɣ	
<i>heñ 'm boa gwraet an dra-se bedik... 'm eus lamet an hani àr he fattoù,</i>	
hein que j'ai fait ça jusque... j'ai enlevé le machin sur ses pattes,	

me 'kɔzə tɔ'h'ti: bæ 'dwe cə 'bu'ʒət ar'lɛɣ m eli 'gwrɛj geti 'pix [inaudible]	
<i>'m eus komzet douzhti, beñ 'doa ket bourjet àrlerc'h, me'helle gwraet geti pezh (...)!</i>	
je lui ai parlé, ben elle a pas bougé ensuite, je pouvais en faire ce que je (...)!	

MG	'ʒã dwe jə 'drɛ'sət bə'nœ:r	166
	<i>Jañ 'doa eñ dreset, boneur!</i>	
	Jean l'avait dressé (sic), heureusement!	

1996

(Entretien conduit par Gilles Raumeux
pour Radio Bro Gwened)

JoLB	me 'diskə 'zõ' ən a,kərdeõ ba 'wern ə 'zəwt wern ə 'səq la'ri:	1
	'm eus desket son an akordeon ba oarn ar saout. 'oarn ar saout 'lâre...	
	J'ai appris à jouer de l'accordéon en gardant les vaches. En gardant les vaches...	

wern ə 'zəwt a mwe 'komasə də 'dæg v'le: a ben 'dow v'le ar'ley	
'oarn ar saout... ha 'm boa komañset da dek vlez. Ha 'benn daou vlez àrlerc'h,	
En gardant les vaches... et j'ai commencé à dix ans. Et au bout de deux ans,	

mə 'zõ'ne 'mat mə 'zõ'ne 'tamu 'mat sõ'ne 'gavə'təw a kã... 'kã'ne'no'w	
me 'sone mat. Me 'sone tammoù mat. 'sone gavotoù ha kan... kanennoù.	
je jouais bien. Je jouais pas mal. Je jouais des gavottes et des... des chansons.	

JoLB	mes 'di'skət ə'r 'gavə'təw a 'tud ən 'dã'səw 'mar'ʃəw a 'tam 'cex	2
	'm eus desket ar gavotoù ha tout an dañsoù... marchoù, ha tamm-kerc'h,	
	J'ai appris les gavottes et toutes les danses... des marches, et le tamm-kerc'h,	

'tam 'cex ja ə'r 'gavə'ten ε mwe 'zõ'net ə'r 'he'tã ⁿ we ma a bæ	
tamm-kerc'h, ya. Ar gavotenn euh... 'm boa sonet ar c'hentañ oa ma, ah beñ,	
le tamm-kerc'h, oui. La gavotte euh... que j'ai joué en premier c'était et ben,	

'kə'ʃtər'hwet 'kə'ʃtər'hwet a 're dja 'gə'ʃtə ə 'jemə'ne a 'rə'ʃ tən	
kost-ar-c'hoed... kost-ar-c'hoed, ha re dia gostez ar Gemene... ha Rostren.	
un kost-ar-c'hoed... un kost-ar-c'hoed, et d'autres de Guémené... et Rostrenen.	

a 'jʊ'ern 'jʊ'ern kə'ʃtə də 'jʊ'ern	
Ha Gwern... Gwern, côté de Gwern.	
Et Guern... Guern, côté de Guern.	

JoLB	me 'deʃket 'e:s tut 'sõn akərde'õn æ mə i'nõ'n mə 'zad ə 'zõ'ne	3
	'm eus desket aes tout son akordeon heñ, ma-unan. Ma zad a sone	
	J'ai appris facilement à jouer de l'accordéon hein, tout seul. Mon père en jouait un	

'ta,məw a mə mə 'deskə 'taməw jə'tõ a mə 'zəle pə'nə 're: ama	
tammoù, ha me... 'm eus desket tammoù getoñ. Ha me 'selle penaos 'rae, hama	
peu et j'ai... j'ai appris des airs avec lui. Et je regardais comment il faisait, puis	

ar'ley mə 're: ʃtə el'tõ: ja	
àrlerc'h me 'rae 'st-él êltoñ... ya...	
ensuite je faisais comme lui... oui...	

JoLB	ja mə s mə 'zad sō'ne ba 'fɛstə'no:s a mə ,ra 'me əqe ^a mə ra	4
	<i>Ya, ma s... ma zad 'sone ba fest-an-noz ha me 'ra-me ivez, ha me 'ra</i>	
	Oui, mon p... mon père jouait dans les fest-noz et moi je fais aussi, et je joue	

'wah bə'pət (rires) a 'zōz ə rān də 'kō'ti,nɥæjn wah un 'dɛg blɛ,a bə'nɛk ja	
<i>c'hoazh berpet. Ha soñj a ran da koñtinueiñ c'hoazh un dek blezad bennak... ya...</i>	
encore toujours (...). Et je pense continuer une dizaine d'années... oui...	

JoLB	ba fa'mij ba fa'mij nwe we bə'ʃad a 'zō'ne	5
	<i>Ba familh... ba familh 'n oa... oa ur bochad a sone...</i>	
	Dans la famille... dans la famille on avait... 'y en avait beaucoup qui jouaient...	

ba mə 'fa'mij a 'kã'nə,rjō: ə 'we	
<i>ba ma familh. Ha kanerion a oa.</i>	
dans ma famille. Et 'y avait des chanteurs.	

JoLB	əve 'mō ^e tə 'zō'n ə we 'təh mō'nɛt mar a ɥe 'pe'l a 'drwet we cə	6
	<i>Evit mont da son e oa ret deoc'h monet... meur a wezh pell àr droad. 'oa ket</i>	
	Pour aller jouer, tu devais aller... souvent loin à pied. 'y avait pas de	

o'to: ə'bət na 'belo,jəw nə we cə wah 'kal a 'rɛstorũ'jə ^w nə we 'cət	
<i>oto ebet, na beloioù ne oa ket c'hoazh kalz. Ha restorañioù ne oa ket.</i>	
voitures, ni de vélos, 'y en avait pas encore beaucoup. Et des restaurants non plus.	

pə ,kasə ur 'haskrut ba ur 'my,zɛt ja	
<i>'pehe kaset ur c'hasse-croûte ba ur musette.</i>	
T'amenais ton casse-croûte dans une musette.	

JoLB	mə ga'se n akorde'ō ar mə 'hæjn a ,nafi'mūt mwe 'pɛrnəd mwe mbwe	7
	<i>Me 'gase an akordeon àr ma c'hein, ha 'n achimant 'm boa pernet, m 'boa</i>	
	J'amenais l'accordéon sur mon dos, et à la fin j'avais acheté, j'avais	

'pəmdɛk 'vlɛ mbwe 'pɛrnəd ur 've'lo: a e 'he ɣɛl ən 'trəw a ^e 'je 'pe,lɔx	
<i>pemzek vlez, m'boa pernet ur velo. Ha 'hae gwell an traoù... ha 'hae pelloc'h</i>	
quinze ans, j'avais acheté un vélo. Et ça allait mieux... Et j'allais plus loin	

ja a 'de'bɛ ma 'mar a ɥɛfi ba ur 'bistro de'be ur 'has,krut	
<i>ya... ha debre meur... meur a wezh ba ur bistro, debre ur c'hasse-croûte</i>	
oui... et je mangeais souv... souvent dans un bistro, je mangeais un casse-croûte	

ba ur 'bi'stro a 'zōne a 'tamōw də 're' go ^o h ag ən 'dra zə bli ₃ e'	
<i>ba ur bistro... Ha 'sone a tammoù d'ar re gozh. Hag an dra-se a blije</i>	
dans un bistro... Et je jouais un peu pour les vieux. Et ça plaisait	

də 're go ^o h mō'jã mwe 'ʃom ur 'zyhynja ^d ba ur mēm 'lɛx ja	
<i>d'ar re gozh. Moïand 'm oa chom ur sizhuniad ba ur mēmp lec'h ! Ya...</i>	
aux vieux. J'aurais pu rester une semaine au même endroit ! Oui...	

JoLB	a 'bɛp w... a 'bɛp sy'hy... bɛp w... a 'bɛp sy'hyn e ɥe də 'sō	8
	<i>Ha bep w... ha bep sizhu... bep w... ha bep sizhun eh ae da son</i>	
	Et tous les... toutes les sem... tous les w... et toutes les semaines j'allais jouer	

u ta'mōw ɛl 'sə ja... a nə ^z ə 'pa ʃə bər'pə ba ur ɥmēm 'lɛx...	
<i>un tammoù êl-se, ya... Ha neuze, pas-ket berpet ba ur mēmp lec'h...</i>	
un peu comme ça, oui... Et alors, pas toujours au même endroit...	

JoLB	ba 'ble' ə... ba ble 'pɛjm a trə'gō bɛ nəz bɛ nə we 'belojoʷ	9
	<i>Ba blez euh... ba blez pemp ha tregont 'benn neuz... 'benn neu... 'oa beloioù</i>	
	L'année euh... en trente-cinq, à ce mom... à ce mom... 'y avait des vélos	

'park 'hat 'tud ən 'dyd ən dwe 'velo'joʷ ja	
<i>park 'hat, tout an dud en doa veloioù... Ya...</i>	
partout sûr, tout le monde avait des vélos... Oui...	

JoLB	ən 'dyskə'mã't nə we 'wah 'dɥiskət 'fal a we cət	10
	<i>An gwiskamant ne oa c'hoazh... gwisket fall ha 'oa ket...</i>	
	Les vêtements n'étaient pas encore... on était mal habillées, 'y avait pas...	

we cə ar'gã də 'bernæjn dijet a... wa tō 'gwern u... n	
<i>'oa ket argant da breniñ dilhad ha... 'oa [ret] deoc'h goarn un...</i>	
'y avait pas d'argent pour acheter des vêtements et... tu devais garder une...	

'tə'ny ma 'dōw pe tri 'ble: a 'bəd ə we cə ɥwah... fa'mø	
<i>tenue ma, daou pe tri blez. Ha boued a oa ket c'hoazh... fameux,</i>	
tenue, ben deux ou trois ans. Et la nourriture, c'était pas non plus... fameux,	

pa ʃə 'tɛl 'bɛmã ɥbara si'gal a 'cimōh ɥəzi ɥdi'bət a ba...	
<i>pas-ket êl bremañ. Bara segal ha kig-moc'h 'veze debret ha ba...</i>	
pas comme maintenant. Du pain de seigle et du lard, qu'on mangeait et dans...	

ba 'taʃənōw ar 'hã'paŋ	
<i>ba tachennoù ar 'r c'hañpagn.</i>	
dans les fermes à la campagne.	

JoLB	bara si'ga'l a ci ^c ... a ci'mō əqe 'bər'pət 'part... 'part,tut ar'lefi we 'de	11
	<i>Bara segal ha kig... ha kig-moc'h ivez berpet part... partout, àrlerc'h 'oa daet,</i>	
	Du pain de seigle et du l... et du lard aussi toujours, part... partout, ensuite 'y a eu,	
	ar'lefi we 'de ər brə'zəl ə ɔ 'wafi 'faloh we cə cējn 'ba'ra...	
	<i>àrlerc'h 'oa daet ar brezel euh 'oa c'hoazh falloc'h, 'oa ket ken bara...</i>	
	ensuite 'y a eu la guerre euh, c'était encore pire, 'y avait plus de pain...	
	we cə 'cējn ba'ra na... cəmej jə 'kartɛ,nəw... a 'la:bur... ʔə'ze cə 'ka:ʔə	
	<i>'oa ket ken bara, na...ket-met get kartennoù... Ha labour... 'veze ket kavet</i>	
	'y avait plus de pain, ni... seulement avec des tickets... Et le travail... on n'en trouvait	
	cəmet 'sə cəme jən 'almā:te ʔbo'ʃe me a... 'sō'ze	
	<i>kement-se, ket-met get 'n Alamanted 'añboche met ah... 'soñje</i>	
	pas tant que ça, sauf avec les Allemands, qui embauchaient, mais... je trouvais	
	cə vɔ ^e cə kal 'kɛ:r mōne tə 'labura cəte pa 're:	
	<i>ket, 'vehe ket kalz kaer monet da labourat gete, pas re...</i>	
	pas, ça ne me disait pas grand chose d'aller travailler avec eux, pas trop...	
JoLB	pə we wɛj tər 'sko:l əm bwe me 'na: 'ble:... na: 'ble:... a ʔə'zɛ ^t ... ba 'rək	12
	<i>Pa oan aet d'ar skol em boa-me nav blez... Nav blez... ha 'vezen... ba-raok</i>	
	Quand je suis allé à l'école, j'avais neuf ans... Neuf ans... et j'étais... avant	
	ʔə'ze te gwern ə 'zəw bəta 'na: 'ble:... a he tər 'skol ar'lex a 'riʔ	
	<i>'vezen t-é goarn ar saout beta nav blez... Ha aet d'ar skol àrlerc'h. Ha arriv</i>	
	je gardais les vaches, jusqu'à neuf ans... Et à l'école ensuite. Et arrivé	
	bar sko:l wiɛx cə 'tam galɛg e'bət cəme brə'tō:n nã a ʔə'ze de...	
	<i>ba'r skol 'ouiec'h ket tamm galleg ebet, ket-met breton... Nann. Ha... 'veze de...</i>	
	à l'école, tu savais pas du tout le français, que le breton... Non. Et... on man...	
	ʔə'ze dɛ bət 'kas krut 'ba 'sko:l we cə... we cə... rə'pa: bəd a'hendəral	
	<i>'veze debret casse-croûte ba skol, 'oa ket... 'oa ket... repas ebet a-hent-arall.</i>	
	on mangeait un casse-croûte à l'école, 'y avait pas... 'y avait pas... de repas autrement.	
	a we cə'mɛ 'di' 'sklas... di' 'sklaz ə wɛ ba 'skɔ:l a ba 'skɔ:l la'ik...	
	<i>Ha 'oa ket-met div sklas... div sklas a oa ba'r skol, ha ba skol laik,</i>	
	Et 'y avait que deux classes... deux classes dans l'école, et dans l'école laïque,	
	ba 'margɛ,nɛk... ba 'malgɛ'nak a 'kate,ʃism ə u tə 'wafi mən	
	<i>ba Margeneg... ba Malguénac. Ha katechism a oa [ret] deoc'h c'hoazh mont</i>	
	à Malguénac... à Malguénac. Et le catéchisme, tu devais encore y aller	

tə 'gre: də ɥine 'gœ:r... un 'œrja ^d 'bamde: kateʃis... brə'tō o	
<i>da gre... da unnek eur... un euriad bemdez, catechism... breton, oh...</i>	
à mid... à onze heures... une heure tous les jours, de catéchisme... en breton, oh...	

JoLB	ja mē ə'r 'mɛ'ʃku:l ə wɛ ə wɛ... 'bō'n ɥat... a ɥiske 'mar gə'tō	13
	<i>Ya, met ar mestr-skol a oa, a oa... bon 'c'hat... ha 'deske mat getoñ.</i>	
	Oui, mais l'instituteur était, était... bien quoi... et on apprenait bien avec lui.	

a 'wɛ 'cət 'wɛ cə ^t ɥe'ʃt̪ 'tam 'bət nan nan mɛ ɥkri'ɥæjn ha... gober	
<i>Ha 'oa ket, 'oa ket méchant tamm 'bet, nann, nann. Met skriviñ ha... gober</i>	
Et il était pas, il était pas méchant du tout, non, non. Mais écrire et... faire des	

ɥrɔble'məw ha... 'tud n tɔw 'redakʃjō: 'tut 'tut ə'r 'pe:... 'pe wɔ də de'skæjn...	
<i>problemoù ha... tout 'n traoù, rédaction, tout, tout ar pezh... pezh 'oa da deskiñ...</i>	
problèmes et... tout, des rédactions, tout, tout ce que... ce qu'il y avait à apprendre...	

a 'zɛogra'fi... 'amɛ'rik... 'kamerimeɥtik ar'mir... arime'tik... a di'skæjn	
<i>Ha géographie... Amérique... 'g amérimétique, armir... arithmétique... Ha deskiñ</i>	
Et la géographie... Amérique... et amérimétique, armir... arithmétique... Et à	

'kã'næjn... kã'ne... 'kãɛnɔw ə... ba... 'gaɥlek... 'kãɛnɔw	
<i>kaniñ, 'kane... kanennoù euh... ba... galleg... kanennoù</i>	
chanter, on chantait euh... des chansons euh... en... français... des chansons	

gaɥlek... ɥwɛ cə 'bɔrtō 'ba 'sko:l nã	
<i>gallek... 'oa ket breton ba skol, nann...</i>	
françaises... 'y avait pas de breton à l'école, non...	

JoLB	ō ɥpə 'ba 'sko:l bəta... 'sertifi'ka mə ɥwɛ wah tər 'skul də 'bō'di aɥɛ a'ʃi:...	14
	<i>'on bet ba skol beta... certificat, me 'oa c'hoazh d'ar skol da Bondi evit achiv.</i>	
	J'ai été à l'école jusqu'au... certificat, j'étais encore à l'école à Pontivy pour finir.	

a mwo ɥpa'sət ə'r 'sertifi'ka... 'ba... ba 'ble ə... 'dɔw a ɥrə'gɔn	
<i>Ha 'm oa paset ar certificat... ba... ba blez euh... daou ha tregont.</i>	
Et j'ai passé le certificat... en... l'année euh... trente-deux.	

JoLB	ba 'skol 'pō:'di ə... ə wɛ seve'rɔfi ə ba 'marge'nak di'ske:	15
	<i>Ba skol Pondi euh... e oa severoc'h euh ba Margenag. 'deske</i>	
	A l'école à Pontivy euh... c'était plus sévère euh qu'à Malguénac. On apprenait	

ɥɥɛj... di'ske ɥɥɛl ə... a 'mɥiɔ ^h a 'drɔ wɛ də ɥdi'sko... a ɥr tɔfi	
<i>gwe... 'deske gwell euh... ha muioc'h a draoù 'oa da desko... Ha 'oa [ret] deoc'h</i>	
m... on apprenait mieux euh... et 'y avait plus de choses à apprendre... Et tu devais	

'wafi mæe tər 'skol a... a 'drwet... ba 'dã ər 'gla:... ə 'has krut bər'pət	
<i>c'hoazh monet d'ar skol àr... àr droad... ba-dan ar glav... ar c'hasse-croûte berpet</i>	
encore aller à l'école à... à pied... sous la pluie... le casse-croûte toujours	

ba u ,my'zet	
<i>ba ur musette !</i>	
dans une musette !	

JoLB	bə ɥe 'æh 'cilə'met 'bam,de dɔbe a 'drwet... a ɥəze 'ʃɥefi 'də 'no:z	16
	<i>Bet 'vez eizh kilometr bemdez d'ober àr droad... Ha 'veze skuizh d'an noz,</i>	
	Il y a huit kilomètres à faire tous les jours à pied... Et tu étais fatigué le soir,	

bən 'ɑ:riɥ bar ,ger ɥəzə 'ʒɥeh... a ,we r tɔh wah 'labura	
<i>'benn arriv ba'r gêr, 'vezec'h skuizh... Ha 'oa ret deoc'h c'hoazh labourat</i>	
en arrivant à la maison, t'étais fatigué... Et tu devais encore travailler	

'taməw a 'dro ə 'zəw	
<i>'tammou àr-dro ar saout...</i>	
un peu avec les vaches...	

JoLB	nə'zə ma 'pə mwe 'pɛ ^a rʒek ,vle:... 'pjar,ʒek 'vle:... a ɔ̃ 'ʃəmə,ba 'skol	17
	<i>Neuze 'ma, pa 'm oa pevarzek vlez... pevarzek vlez... ha 'on chomet ba skol</i>	
	Alors ben, quand j'avais quatorze ans... quatorze ans... et je suis resté à l'école	

bəta 'pəmʒek ,vle:...	
<i>beta pemzek vlez...</i>	
jusqu'à quinze ans...	

JoLB	bæ 'namzi ,se ,ba 'põ'di nə we cə ,kal a ,oto'jəw velo'jəw	18
	<i>Beñ 'n amzer-se, ba Pondi ne oa ket kalz a otoioù. Veloioù</i>	
	Ben à cette époque, à Pontivy il n'y avait pas beaucoup de voitures. Des vélos,	

ə we ur ,bɔ'ʃat... velo'jəɥ... 'tud n 'dyd ən dwe ,velo'jəw	
<i>a oa ur bochad... Veloioù... tout an dud en doa veloioù.</i>	
'y en avait beaucoup... des vélos... tout le monde avait des vélos.	

JoLB	a 'pwem ɑ'ri ,ba 'sko:l... wi,ɑ cə 'tam ga'læg ə'bət... ag ə...	19
	<i>A p'oamp arriv ba skol... 'ouia ket tamm galleg ebet... Hag ar...</i>	
	Quand on est arrivés à l'école... on savait pas du tout le français... Et le...	

'mɛʃkol ə wie brə'tõ mɛ nə we'et ə nə,neh 'cət mi ɥəe 'kõzə brə'tõ...	
<i>mestr-skol a ouie breton, met ne ouit euh, n'oune ket ma vehe komzet breton...</i>	
l'instituteur connaissait le breton, mais tu savais euh, il voulait pas qu'on parle breton...	

we cə 'drwɛd a go'zɑ' brə'tɔ̃n	
'oa ket droad a gaozal breton...	
'y avait pas le droit de parler breton...	

JoLB	ma ɥas... ma ɥə'zɔh 'kaɥə ba ko'zɑ'l brə'tɔ̃... ɥə'zɔ ^h 'pyni'sət... a ɥə'ze	20
	<i>Ma vez... ma vezec'h kavet ba kaozal breton... 'vezec'h puniset... Ha 'veze</i>	
	Si tu... si t'étais trouvé à parler breton... t'étais puni... Et tu	

tɔh 'balejæ̃n ər 'hurt dyrã 'æ: 'de:... 'ar'lefi ər 'sku:l	
<i>[ret] deoc'h balaeiñ ar c'hourt durant eizh deiz... àrlerc'h ar skol.</i>	
devais balayer la court pendant huit jours... après la classe.	

JoLB	di'jez ə wi bə ɹiskæ̃jn ga'lek paskə nə... ɹariɥe ɹa 'ge:r...	21
	<i>Diaes e oa bet deskiñ galleg parce que ne... p'arrive ba'r gêr...</i>	
	C'était difficile d'apprendre le français parce que... quand on arrivait à la maison...	

ən 'ta'd ag ər 'vam wi,ɛn cə 'ga'lek wi r tɔ ko'zɑ'l 'brə'tɔ̃n	
<i>an tad hag ar vamm 'ouient ket galleg, 'oa ret deoc'h kaozal breton.</i>	
le père et la mère ne savaient pas le français ¹ , tu devais parler breton.	

JoLB	a... ɥ'zɔfi ɹɔbə ko'mãs 'brə'tɔ̃ ɹa 'ge:r 'haft a 'ga'lek ɹa 'sko:l	22
	<i>Ha... 'vezec'h gober, komañs breton ba gêr, c'hast a galleg ba skol,</i>	
	Et... tu devait faire, commencer en breton à la maison, ce foutu français à l'école,	

mɛ ən 'trɔw sə ə ve 'ra ɹmɛlã'zɔt	
<i>met an traoù-se a vez rac'h melañjet...</i>	
mais tout ça, ça se mélange...	

JoLB	ɔ ər 'zeogra'fi 'bliʒe cə 'cɔmɛ se 'dæ̃jn mɛ 'cɛn'tɔ wɛ n ani ɔ	23
	<i>Oh, ar géographie 'blijet ket kement-se din, met kentoc'h 'oa 'n hani oh,</i>	
	Oh, la géographie me plaisait pas tant que ça, mais plutôt le machin, oh,	

wa 'arime'tik ə we ɹɥe'lã əɥe dæ̃ ɹmɛ... ja... a 'redaksjɔ'jɔw	
<i>'oa 'n arithmétique a oa gwellañ ivez din-me... Ya... ha rédactionioù.</i>	
c'était l'arithmétique que je préférais... Oui... et les rédactions.	

¹ Cette affirmation est inexacte. Les parents de l'informateur, décédés en 1982, parlaient très bien français à la fin de leur vie, ce qui suppose un apprentissage relativement précoce. Il est probablement vrai en revanche qu'ils en faisaient peu usage, et d'autant moins à l'époque dont il est ici question.

JoLB	ər 'ble nɑː a ˌtrɛ'gon we 'kɔmɔsət ər 'br̥zəl... a nɔ'zə we 'laːbur 'wah	24
	<i>Ar blez nav ha tregont 'oa komañset ar brezel... Ha... neuze... 'oa labour c'hoazh,</i>	
	La guerre a commencé en trent-neuf... Et... alors... 'y avait encore du travail,	

'vũke cəˈt 'laːbur mɛ weː 'tɔh pə pɔ 'sɔrt mɔnæː 'drwet	
<i>'vanke ket ar labour, met 'oa [ret] deoc'h, pa 'poa ur sort, monet àr droad,</i>	
le travail manquait pas, mais tu devais, quand t'en avais tu devais aller à pied,	

we cə 'cɛjn 'velo'jəw we cə 'cɛj nit'æ... nãn ag 'ar'leh we ˌɑ'riɥ ə ã...	
<i>'oa ket ken veloioù, 'oa ket ken netra... nann... Hag àrlerc'h 'oa arriv euh en...</i>	
'y avait plus de vélos, 'y avait plus rien... non... Et ensuite sont arrivés euh en	

ə 'ble 'dɔw y'jɛn... e we 'ɑriɥ ɔn 'almãˌtɛd 'baha'ma nɔ'ze ɔ wah	
<i>ar blez daou-ugent... e oa arriv an Alamanted ba'h amañ, neuze 'oa c'hoazh</i>	
quarante... les Allemands sont arrivés ici, alors c'était encore	

'falɔfi ɔn 'trɔw ɔ 'tɔ mɔn tɔ 'jyhet pɔtra'mãː ə we 'tɔ	
<i>falloc'h an traoù, 'oa [ret] deoc'h mont da guzhat, peotramant e oa [ret] deoc'h</i>	
pire, il fallait se cacher, autrement tu devais	

mɔn tɔ 'labuːra tɔ n 'alman... ja... a rɔ'zə wæ cə 're 'goˌmɔd a'ne	
<i>mont da labourat d'an Alamagn... Ya... Ha 're-se 'oa ket re gomod anezhe,</i>	
aller travailler en Allemagne... Oui... Et ceux-là n'étaient pas trop commodes,	

'diʒɛz ə ˌwɛ... 'mɔn... ur ˌtɔh mɔ'net a ɥə'ze cə 'cɛjn gwɛj 'balɔw	
<i>diaes e oa... mont... 'oa [ret] deoc'h monet ha 'veze ket ken gwraet baloù,</i>	
c'était difficile... d'aller... tu devais filer et on ne faisait plus de bals,	

ə we 'tɔh gobe ã 'ka'ʃɛt tuˌra ɔn 'trɔw we ˌcy'hɔt	
<i>e oa [ret] deoc'h gober en cachette, tout-rac'h an traoù 'oa kuzhet.</i>	
il fallait les faire en cachette, tout était caché.	

JoLB	a 'tu n trɔw 'marʃɛ 'nwaːr ə we cə ˌcɛjn... 'bɑːra ɔ cɔmɛ ar 'ka'ʃɛt...	25
	<i>Ha tout an traoù marché noir e oa ket ken... bara 'oa ket-met en cachette...</i>	
	Et tout était au marché noir, 'y avait plus... de pain, 'y en avait qu'en cachette...	

ˌbɑːra ze'gaːl we cə 'kɑːɥə 'wah mɛ... 'bɑːra 'ʃɥɛn ə wa 'cɔt...	
<i>Bara segal 'oa ket kavet c'hoazh, met... bara gwenn a oa ket...</i>	
Du pain de seigle, on en trouvait encore, mais... du pain blanc, 'y en avait pas...	

a 'ciɥ ə we... we cə 'drwɛ tɔ 'lahæj 'moh we cə 'drwɛ tɔ...	
<i>Ha kig a oa... 'oa ket droed da lazhiñ moc'h, 'oa ket droed da...</i>	
Et la viande était... 'y avait pas le droit de tuer de cochons, 'y avait pas le droit de...	

we cə ˌkal a 'jic... 'fal e 'hɛ n trɔw	
<i>'oa ket kalz a gig... Fall eh ae 'n traoù !</i>	
'y avait pas beaucoup de viande... Ça allait mal !	

JoLB	a mə 're ɲmasɔ'ner ta'məw ɥəze cə ɥɛj 'ka'ɥə 'simān we 'təh gəbə	26
	<i>Ha me 'rae masoner 'tammou, 'veze ket ken kavet simant, 'oa [ret] deoc'h gober</i>	
	Et je faisais maçon un peu, on trouvait plus de ciment, tu devais utiliser	

ɣə ɥdwar 'bi: ɣə 'dwar ɥdwar...ə 'lan... tud ər ɲma'sonri'jəw we cə 'kaə	
<i>get douar bev, get douar... douar... ar lann... tout ar masonerioù. 'oa ket kavet</i>	
de la terre glaise, de la terre... de bruyère... toutes les maçonneries. On trouvait	

'ra we cə 'kaə si'man... we cə 'pwentəw ʰɥe gubi	
<i>razh, 'oa ket kavet simant... 'oa ket poentoù evit gober</i>	
pas de chaux, on trouvait pas de ciment... 'y avait pas de pointes pour faire les	

'ɣarpā'təw ce cə tɛ 'bulɔ'jəw ən 'təw ə je 'fal	
<i>charpañtoù, kar (?) bouloñioù... an traoù a oa fall !</i>	
charpentes car (?) des boulons... Ça allait mal !	

JoLB	a 'pwe... a ɲwe 'ɑriɥ ən 'almā'tɛd 'baha'ma wen 'nāndɛg 'vle:... a m we	27
	<i>A p'oa... p'oa arriv an Alamanted ba'h amañ 'oan naondek vlez... Ha 'm oa</i>	
	Quand... quand les Allemands sont arrivés ici, j'avais dix-neuf ans... Et j'avais	

'la'bur ɣtam əɣbət mɛ ɣbər'pə ɣlabu'rə 'taməw ur 'sɔrt mɛ... ɑ̃ 'ka,ʃɛd	
<i>labour tamm ebet, 'm eus berpet labouret 'tammou ur sort, met... en cachette</i>	
pas de travail, j'ai toujours travaillé un peu quand même, mais... en cachette	

ɛl 'sə	
<i>êl-se...</i>	
comme ça...	

JoLB	ar'lerfɛ we ɣdɛj ər 'ma'ki: ə nəzə we wa 'faləh wə ɣwafɛ 'mən tə 'jɣhət...	28
	<i>Arlerc'h 'oa daet ar maquis, oh, neuze 'oa fallocc'h 'oa c'hoazh [ret] mont da guzhat...</i>	
	Ensuite 'y a eu le maquis, oh, alors c'était encore pire, tu devais te cacher...	

JoLB	'pa mwa ʃə gwej 'par'ti a r 'ma'ki... mwe ɲme 'zəku,rə 'taməw ɛl sə mat	29
	<i>Pas. 'm oa ket gwraet partie ag ar maquis... 'm oa-me sekouret 'tammou êl-se, mat,</i>	
	Non. J'ai pas fait partie du maquis... J'ai aidé un peu comme ça, de bon cœur,	

mwa cə 'gwej 'par'ti a 'ma'ki mɛ mə 'zikure 'ta'məw ɔ'te...	
<i>'m oa ket gwraet partie a' r maquis, met me 'sekoure 'tammou ouzhte...</i>	
j'ai pas fait partie du maquis, mais je les aidais un peu...	

jæ... a ɥəze 'mət tə 'va'lo 'grā də ə 'no:s... də 'vəlinəw 'vjā:n avej...	
<i>Ya... Ha 'veze mont da valo greun douzh an noz... da velinioù vihan evit...</i>	
Oui... Et on allait moudre du grain la nuit... dans des petits moulins pour...	

avej 'ka'wi ɣbara avej 'rejn ɣbara də 'patrio'tet... a 'trɔw... a 'lahæjn	
<i>evit kaout bara, evit raiñ bara d'ar patrioted... Ha traoù... ha lazhiñ</i>	
pour avoir du pain, pour donner du pain aux résistants... Et des trucs... et tuer des	

moh 'at kwed ə 'no:z hat... 'cy'hə 'tud ən ɣtrɔw 'grā... e ɣcy'hət	
<i>moc'h 'hat, 'kouzhet an noz 'hat... kuzhet tout an traoù, greun... e kuzhet...</i>	
cochons quoi, une fois tombée la nuit quoi... tout caché, le grain... en cachette...	

JoLB	ar'leh ə ɣlibera'sjɔ̃n ə wɛ... wɛ 'la:bur ɣɛ 'tu n 'dyt... a ɣbæ'ke cə	30
	<i>Àrlerc'h al libération e oa... 'oa labour evit tout an dud... Ha banke ket</i>	
	Après la libération c'était... 'y avait du travail pour tout le monde... Et on manquait	

'ba,ra a 'la:bur mə 're ɣme 'tɔəl me cə 'zame ɣmā'kə a... a 'la:bur	
<i>bara. Ha labour, me 'rae-me toer, 'm eus ket james manket a... a labour.</i>	
plus de pain. Et du travail, je faisais couvreur, j'ai jamais manqué de... de travail.	

na 'masɔ̃nə'ri... me ʃə 'zamə 'bər'pəd 'argan wɛ ɣcə basə 're:...	
<i>Na maçonnerie... 'm eus ket james, berpet, argant 'oa ket base re...</i>	
Ni la maçonnerie, j'ai jamais, toujours, 'y avait pas trop d'argent qui passait...	

mɛ 'la'bur ə 'wɛ	
<i>Met labour a oa...</i>	
Mais 'y avait du travail...	

JoLB	ɔ nɔzə wɛ ε'sɔh 'be'ɥæjn be [inaudible] betə 'lahæjn rah ə 'lɔ̃nə 'tut ən	31
	<i>Oh, neuze 'oa aesoc'h beviñ ba (...) beta lazhiñ rac'h ar loened, tout an</i>	
	Oh, c'était plus facile alors de vivre à (...), même pour tuer des bêtes, tout	

'trɔw wæ ã 'liber'te	
<i>traoù 'oa en liberté...</i>	
était en liberté...	

JoLB	ar'lerh 'ble'jɔw ə... antər'kan a ble'jɔw 'tri y'jen... wɛ 'bjianɔh a	32
	<i>Àrlerc'h bleziou euh... hanter-kant ha bleziou tri-ugent... 'oa bihannoc'h a</i>	
	Après, dans les années euh... cinquante et les années soixante... 'y avait moins de	

'la:bur aɥejd ən ɣuvri'ed 'ma'sɔ̃: 'dɛ wə 'pəd ɔr 'bɔ'ʃad ə... 'maʃi'nɔw...	
<i>labour evit an ouvrieted maçon. Daet 'oa bet ur bochad euh... machinoù...</i>	
travail pour les ouvriers maçons. Il y a eu beaucoup euh... de machines...	

'betɔ'nɔ:z a 'gry:ɔw a 'tu'pi... bə'ma ɣɛ ɣwej ə 'la:bur ɣət... ɣə 'na	
<i>bétonneuse ha gruiou... Ha toupie... Bremañ 'vez gwraet ar labour get... get nav</i>	
des bétonneuses et des grues... Et des toupies... Maintenant on travaille... à neuf	

pe 'dɛk 'dɛ:n 'pɛ ʋəzɛ' ɣwɛj jə 'hantəkan 'ba 'rɔ:k	
<i>pe dek den pezh 'veze gwraet get hanter-kant ba-raok.</i>	
ou dix pour faire le travail de cinquante autrefois	

JoLB	ʋəzɛ pə 'la:bur bə'r'pə bə'ta... bə'ta 'dik a triɥi'jɛn bə'nɛk ã ^o mɛ ar'lefi	33
	<i>'veze bet labour berpet, beta... beta dek ha tri-ugent bennak, hañ met àrlerc'h</i>	
	'y a eu du travail jusqu'à... jusqu'aux années soixante-dix, hein, mais ensuite	

ne ɤa'lejt bja'nɔh a uvri'e ve ɤa'kɔt ja... 'tud a ve ɣwɛj	
<i>'n eus fallaet, bihannoc'h a ouvrier 'vez lakaet, ya... Tout a vez gwraet</i>	
ça a été de mal en pis, on mettait moins d'ouvriers, oui... Tout est fait	

cə 'mafi'nɔw	
<i>get machinoù.</i>	
par des machines.	

JoLB	ɔ me pə ɤa'burat ɤa 'pɔ:'di: ɤa... ɤa 'margena ba... ɤɥɛrn ba ɤem'ne	34
	<i>'on-me bet 'labourat ba Pondi, ba... ba Margena... ba... Gwern, ba Gemene.</i>	
	J'ai travaillé à Pontivy, à... à Malguéna... à Guern, à Guémené.	

'tud ba 'hɔrna 'klegɔ'rek	
<i>Tout ba c'hornad Klegereg...</i>	
Dans tout le pays de Cléguérec...	

JoLB	məs 'laburə ɤud ɤa ɤɔr'nad ba ɤɥɛrn 'cɛl'ɥɛn 'ba... 'by:'bri: bə'ta n ɔr'jan	35
	<i>'m eus labouret tout ba c'hornad, ba Gwern... Kelvenn, ba... Bubri... Beta 'n Oriant</i>	
	J'ai travaillé dans tout le secteur, à Guern... Quelven, à... Bubry... jusqu'à Lorient	

a'na ha 'tud ɔr 'hɔrna 'bro mɔ̃ nɔ̃ cə ɤə 'ba... 'brɛst na... na ba 'kɔt	
<i>(?) ha tout ar c'hornad bro-mañ. N'on ket bet ba... Brest, na... na ba Côtes</i>	
<i>(?) et tout le secteur par ici. J'ai pas été à... Brest, ni... ni dans les Côtes</i>	

dar'mɔr nan labu'ra... ba 'pɔ:'di: ə mi'ã: ɤa 'pɔ:'di: ɔ ɤijɔr 'mæjn ə ʋəzə	
<i>d'Armor, nann. Labourat... ba Pondi ar muiañ. Ba Pondi. Oh, tier maen a veze</i>	
d'Armor, non. Travaillé... à Pontivy surtout. A Pontivy. Oh, des maisons	

grw... ɤijɔr 'mæjn masɔnri 'mæjn ʋəzɛ 'ɣwɛj a...	
<i>gwr... Tier maen, maçonnerie maen 'veze gwraet ha...</i>	
en pierre... des maisons en pierre, la maçonnerie en pierre que je faisais et...	

'parpæ'jɔw... ɔn 'dɔw a 'myrjɔw 'mæjn e 'ɣwɛj ur... 'bɔ'ʃat... 'myrjɔw 'mæjn...	
<i>parpiñioù...an daou. Ha murioù maen 'e gwraet ur... bochad... murioù maen...</i>	
en parpaings... les deux. Et des murs en pierre, j'en ai fait... beaucoup... des murs	

myr'jow də... də 'zar'dæ: ri 'mæjn mə 're ar mə 'hon mə 'labu're a bə'pəd	
<i>murioù de... de jardin, re maen. Me 'rae àr ma c'hont, me 'laboure ha berpet</i>	
de pierre, des murs de... de jardin, en pierre. Je travaillais à mon compte, toujours	

a mə 'hon ã ne'cip mɛ... a,so'sje:...	
<i>àr ma c'hont, en équipe, met... associés...</i>	
à mon compte, en équipe, mais... associés...	

JoLB	me 'za'əd ən 'ti ə ã... 'tã per'dy də z... 'sa'dorn a de'jow...	36
	<i>'m eus savet an ti euh en... temps perdu, da s... sadorn ha deizioù...</i>	
	J'ai construit la maison euh en... temps perdu, le s... samedi et les jours... les	

'de'jow 'fe'rje:... wiken'dow ja... 'tun 'trəw... a mə 'gwejd ə 'mason'ri	
<i>deizioù férié, week-endoù, ya... Tout 'n traoù... Ha 'm eus gwraet ar maçonnerie</i>	
jours fériés, les week-ends, oui... Tout... Et j'ai fait la maçonnerie	

'hag ən 'duən 'tut... i'hynōn mə 'hi,nō:n... a ba 'korf u'jen 'vle'a 'la'bur... u'jen	
<i>hag an doenn, tout... e unan, ma-unan... Ha ba korf ugent vlez a labour... Ugent</i>	
et le toit, tout... seul, tout seul... En l'espace de vingt ans de travail... Vingt	

vle'at zɛ 'wɛ un bə 'nwe un 'ti 'koh ba... ba... ba 'zyft a 'kɔ'ʃte ɛl se	
<i>vlezad. 'veze, 'oa, 'on bet, 'n oa un ti kozh ba... ba... ba just a kostez, êl-se</i>	
ans. 'ya eu, j'ai été, on avait une vieille maison... juste à côté, comme ça	

m 'abi'te 'ban 'ti 'koh dərã m wɛ 'hɔbe 'nani nə'ʧe:	
<i>m'abite ba'n ti kozh durant m'oa é ober 'n hani nevez.</i>	
j'habitais dans la vieille maison pendant que je faisais la neuve.	

JoLB	'mɛs kɔma'səd ər 'masonəri dja məm... dja mə 'zi ba ə... ã 'sæ'kāt	37
	<i>'m eus komañset ar maçonnerie dia mam... dia ma zi ba euh... en cinquante,</i>	
	J'ai commencé la maçonnerie de ma... de ma maison en euh...	

ba 'ãtə'kan 'ble ãntə'kan... ʃə 'mæjn a r 'vro a nə,zə ʃə 'parpæ'jow	
<i>ba hanter-kant, blez hanter-kant... get mein a'r vro ha neuze get parpiñioù.</i>	
en cinquante, l'année cinquante... avec des pierres du coin et alors des parpaings.	

me 'grwej 'tud mə 'parpæ'jow ja... a mwa 'gwejd u 'pœ:s a dad 'sa:b	
<i>'m eus gwraet tout ma parpiñioù, ya... Ha 'm oa gwraet ur puñs, un das d'sable</i>	
J'ai fait tous mes parpaings, oui... Et j'avais fait un puits, un tas de sable	

ag ər 'pœ:s mə 'gwejt mə 'parpæ'jow a 'masonəri: ã'sæ... ər 'ble	
<i>hag ar puñs, 'm eus gwraet ma parpiñioù ha maçonnerie en cin... ar blez</i>	
et le puits, j'ai fait mes parpaings et la maçonnerie en cin... l'an [mil neuf cent]	

ãtə'kan mwe kə,mã'sət... 'tun 'trəw	
<i>hanter-kant 'm oa komañset... tout 'n traoù.</i>	
cinquante j'ai commencé... tout.	

JoLB	ɹmwe kə,mã:'səd ə... 'həm 'plã ə'bət me... we pə 'arɛ'ʃtət bwe cə 'drwet hɛm	38
	<i>'m oa komañset euh... hep plan ebet, met... 'oa bet arrestet, bet'oa ket droed hep</i>	
	J'ai commencé euh... sans plans, mais... j'avais arrêté, 'y avait pas le droit sans	

'plã ə'bət	
plan <i>ebet</i> ...	
plans...	

JoLB	we... ɹfə'te ka,wi ər 'pɛrmi də 'kɔ'stɹuɹ... mwa cə 'gulə,nət... ar'lɛrɥ	39
	<i>'oa... 'faote kaout ar permis de construire... 'm oa ket goulennet... àrlerc'h</i>	
	'y avait... il fallait avoir un permis de construire... j'avais pas demandé... ensuite	

we p ^o 'tæj 'grwej i'nõ'n wa pə 'arɛ'ʃtə ur ɹble'at... a 'labu'rat... mɛ ɹmwe	
<i>'oa bet [ret] din gwraet unan, 'oa bet arrestet ur blezad... a labourat... met 'm oa</i>	
j'ai dû en faire un, j'ai arrêté un an... de travailler... mais j'ai	

cə 'pɛə 'a'mã:d ə'bət... a mwe cə 'pɛjə a'mã:d ə'bət	
<i>ket paeet amende ebet... Ha 'm oa ket paeet amende ebet...</i>	
pas payé d'amende... Et j'ai pas payé d'amende...	

JoLB	aɥɛ 'gobe ən 'doɛn ? mə ɹhi'nõn mwa 'gwej n 'dwen 'tut... 'tut...	40
	<i>Evit gober an doenn ? Ma-unan 'm oa gwraet 'n doenn. Tout... tout...</i>	
	Pour faire le toit ? J'ai fait le toit tout seul. Tout... tout...	

JoLB	ja mə 'zõne 'n akɔrde'õ də 'no'z a mwe cə am'zər a'hendə'ral ma re 'gla:	41
	<i>Ya, me 'sone an akordeoñ d'an noz ha 'm oa ket amzer a-hent-arall, ma rae glav</i>	
	Oui, je jouais de l'accordéon le soir, j'avais pas le temps autrement, s'il pleuvait	

mə 'zõ'ne 'wax... a p ^o 're: 'gla:... a də 'no:s... 'diɥ e'jat... 'bam'no'z a pə'prɛ:...	
<i>me 'sone c'hoazh... a pa rae glav... Ha d'an noz... diwezhat... bemnoz à peu près,</i>	
je jouais encore... quand il pleuvait... Et le soir... tard... tous les soirs à peu près,	

'diɥ e'jat tə 'gwã'n... li,ɥɛ'r... gwi,ã ⁿ ... də 'gwi'jã'n jæ... dər 'zyl...	
<i>diwezhat d'ar goañv... l'hiver... gouiañv... d'ar gouiañv, ya... d'ar Sul...</i>	
tard l'hiver... l'hiver... l'hiver, oui... le dimanche...	

a mə ɹra wahi 'bə'pət... 'bam,no:s... mə ra ɹwax	
<i>Ha me 'ra c'hoazh berpet... bemnoz... me 'ra c'hoazh...</i>	
Et je jue toujours... tous les soirs... je joue encore...	

JoLB	ɔ ɣavotɛ'nɔw mə 'zõne 'tud ən 'trɔw 'tud ə 'dã'sɔw... 'tud ja	42
	<i>Oh, gavottennoù, me 'sone tout an traoù, tout an dañsoù... Tout, ya.</i>	
	Oh, des gavottes, je joue tout, toutes les danses... Tout, oui.	

(...)

JoLB	a 'hɔ 'pə ba ɣɔbə 'fɛst ə 'no:z ja... a... 'fɛ'tɔw də la ɣmwa'sõ:... 'fɛ'tɔw	43
	<i>Ha 'on bet ba c'hober fest-an-noz, ya... Ha... fêtoù de la moisson... fetoù</i>	
	Et j'ai fait des fest-noz, oui... Et... les fêtes de la moisson... les fêtes de la	

ən 'ɛst ɣfɛ'tɔw ən 'ɛst ə me 'grɛt... ba ba 'ba,rɛs... 'æ... 'æf 'fɛt ən...	
<i>an Eost, fetoù an Eost am eus gwraet... ba, ba 'r barrez... ei... eizh fête an,</i>	
moisson, j'ai fait les fêtes de la moisson... sur, sur la commune... hui... huit fêtes,	

'æf ə ɣfɛt də la mwa'sõ ə nɛ 'grɛjt... ba 'ba,rɛs... ba 'margə,nɛk... mə ɣzɔ	
<i>eizh fête de la moisson 'n eus gwraet... ba'r barrez... ba Margeneg... Me 'zo</i>	
on a fait huit fêtes de la moisson... sur la commune... à Malguénac... On me	

a'na'ɣə 'mat ja... a bə zɔ 're mɛ re 'ja'wã'k a 'zõna ɣɛt... 'gavɔ'tɔw ɛ'lda 'me...	
<i>anavet mat, ya... Ha bet 'zo re, met 're yaouank a sona ket... gavotoù êldin-me...</i>	
connaît bien, oui... Et 'y en a, mais les jeunes jouent pas... des gavottes comme moi	

a bæ nan... zõ'na 'val'sɔw a 'trɔw mɛ 'pa ɣə ɣavɔ'tɔw... a ja m' zɔ mə	
<i>ah beñ nann... 'sona valsoù ha traoù, met pas-ket gavotoù... Ha ya, me 'zo-me</i>	
ah ben non... ils jouent des valses et tout, mais pas de gavottes... Et oui, je suis	

un (rires) un 'ama'tœ'r... ur 'ʃã'pjõ:	
<i>un (...) un amateur... ur champion !</i>	
un (...) un amateur... un champion !	

JoLB	ɔ ə ɣre ja'wãg ɔna ɔə 'zõ gavɔ'tɔw ə... 'zõna ɣɛn'tɔf 'dã'sɔw	44
	<i>Oh, ar re yaouank 'ouna ket son gavotoù euh... 'sona kentoc'h dañsoù</i>	
	Oh, les jeunes ne veulent pas jouer de gavottes euh... ils jouent plutôt des danses	

ɣmɔ'dɛrn ə... pa ɣə ɣtrɔw... pa ɣə ɣtrɔw brə'ton (...)	
<i>modern euh... pas-ket traoù... pas-ket traoù breton... (...)</i>	
modernes euh... pas des choses... pas des trucs bretons... (...)	

JoLB	ɔ'na ɣə't ɣde'skæ' 'nɛ... ɣonanan 'ɔt ɣde'sko brə'ton ə... 'zõ'nɛnɔw	45
	<i>'ounant ket deskñ 'nezhe... 'ounanant ket desko breton euh... sonennoù</i>	
	Ils veulent pas apprendre... ils veulent pas apprendre du breton euh... des airs	

brə'ton ɔ bæ re 'jawã'g ə 'zõna bæ... 'zõna marsə 'mat mɛ 'zõnan ɣɔ	
<i>breton, oh, beñ 're yaouank a sona be... 'sona mârze mat, met 'sonant ket</i>	
bretons, oh, ben les jeunes jouent... jouent bien peut-être, mais ils jouent pas	

eldom 'ni pa ʃə ɥe re 'goʁx... a 'zōna ɥej 're jʊæ'k me 'pa ʃə ɥe	
<i>êldomp-ni, pas-ket evit 're gozh... Ha 'sona evit 're yaouank, met pas-ket evit</i>	
comme nous, pas pour les vieux... Ils jouent pour les jeunes, mais pas pour les	

re 'gox... a pə 'dān me də 'zōn ɔba ur 'fet... 'tun 'dyt 'tud ə re 'goh ə 'dā:sa a...	
<i>'re gozh... A pa d-an-me da son ba ur fête... tout 'n dud, ar re gozh a dañsa ha...</i>	
vieux... Quand je vais jouer dans une fête... tout le monde, les vieux dansent et...	

're jə'ɥæ'g ə ʃə'ma də 'zel... ja... ne ɔə ur ɥeməʃ 'dā:s... nã nã nã	
<i>'re yaouank a choma da sell...ya... N'eo ket ur memes dañs... nann, nann, nann,</i>	
les jeunes restent regarder... oui... ce n'est pas la même danse... non, non, non,	

ɥmɛ əʀ 'zō'nɛnɔw ne ɔə ɥem 'zōnɛnɔw	
<i>met ar sonennoù, n'eo ket 'memp sonennoù.</i>	
mais les chansons, ce ne sont pas les mêmes chansons.	



JoLB	mə zə ɔə rə'tred au'de ə... 'ɥeh ə... 'ɥeh a 'pwa'r y'jen... ə bæ mə 'labu'ra	46
	<i>Me 'zo ba retraite a-c'houde euh... c'hwec'h ha pevar-ugent... Oh beñ, me 'laboura</i>	
	Je suis en retraite depuis euh... quatre-vingt-six... Oh ben, je travaille	

ɔba mə 'far bəma zə ur 'zar... ur... 'parg a... ən... ɔntər ek'ta:r...	
<i>ba ma fark, bremañ 'zo ur jar... ur... park a... un... hanter ektar...</i>	
dans mon champ, maintenant j'ai un jar... un... champ de... un... demi-hectare...	

a bæ... mə 'labu'ra ɔbar 'park... a rətrəmũ ur 'brikə'la'z ba... ba	
<i>ah beñ... Me 'laboura ba'r park... Ha autrement ur bricolage ba ... ba</i>	
ah ben... je travaille dans le champ... Et autrement un bricolage sur... sur	

ã 'myrjəw 'ra n 'trəw... 'ba 'ge:r... ag 'avələw 'dwa:r a 'ko:l ə...	
<i>hañ murioù, rac'h an traoù... ba gêr... hag avaloù-douar ha kaol euh...</i>	
hein les murs, tout... à la maison... et les pommes de terre et les choux euh...	

'bet'ɔraf... 'sa'lad a... tud n 'trəw 'tun 'trəw ja... pə'ɥi mə ɥəz u	
<i>betteraves... salad ha... tout 'n traoù, tout 'n traoù, ya... Peogwir me 'm eus ur</i>	
les betteraves... la salade et... tout, tout, oui... Parce que j'ai un	

'mo'to'kyl'tə:r... ja... bə zə 'kuni'fet a 'je:r ja də ɥe'bæjn 'ɥer...	
<i>motoculteur... ya... Bet 'zo kounifed ha yer, ya, da zebriñ, 'wer...</i>	
motoculteur... oui... 'y a des apins et des poules, oui, pour manger, je v...	

'ɥerã 'cət ɥe də 'ze'bæjn 'ɥer'ram ɔt 'ã'ni:	
<i>'werzhan ket. 'vez da zebriñ, 'werzhamp ket hani.</i>	
je vends pas. C'est pour les manger, on n'en vend aucun.	

JoLB	ja ag ən 'a'kərdeð: mə zõ'na me gə n a'kərde'ð 'ba... 'bam'de:...	47
	<i>Ya, hag an akordeoñ, me 'sona-me get 'n akordeoñ be... bemdez...</i>	
	Oui, et l'accordéon, je joue de l'accordéon tou... tous les jours...	

JoLB	da ja bə'ma mə 'diʃʁe'ha: bə... aɔ'ri: 'dek vle 'so:... ja... a 'kabi'dã ə	48
	<i>Dame ya, bremañ me 'diskuizha be... a-c'houde dek vlez so... ya... Ha kabidan eo</i>	
	Dame oui, maintenant je me repose... depuis dix ans... oui... Et ça marche	

ə 'trəw a mə ja də 'burməjn 'ta'məw... a 'zõn a'kərde'ð a 'bər'pət...	
<i>an traoù, ha me 'ya da bourmen 'tammoù... Ha son an akordeoñ ha berpet...</i>	
bien, je vais me promener un peu... Et jouer de l'accordéon et toujours...	

'kã'næjn 'ta'məw a 'mə də... 'jɛrhet gə 'rɛ ən 'driʋəd 'ha:ʃ... də 'vargenek	
<i>kaniñ 'tammoù ha mont da... gerzhet get re an drivet âge...da Vargeneg,</i>	
chanter un peu et je vais... marcher avec ceux du troisième âge... à Malguénac,	

mə ja dər 'vurx 'bep 'sa'dərn... ja... 'hwari ə 'kar'təw a 'zõn ən a'kərde'ð'n	
<i>me 'ya d'ar vourc'h bep Sadorn... ya... C'hoari ar kartoù ha son an akordeoñ</i>	
je vais au bourg tous les samedis... oui... Jouer aux cartes et jouer de l'accordéon	

ə... a 'hwari 'bu'ləw	
<i>euh... ha c'hoari bouloù...</i>	
euh... et jouer aux boules...	

UNIVERSITE EUROPEENNE DE BRETAGNE
UNIVERSITE RENNES 2

Ecole Doctorale Humanités et Sciences de L'Homme

Doctorat en Celtique

Erwan LE PIPEC

Etude pluridimensionnelle d'un parler :
*description, émergence et aspects
sociolinguistiques du breton de Malguénac*

Corpus 2 :

Cartes

Introduction

Les cartes suivantes sont classées par sections, en fonction des réponses qu'elles apportent à l'hypothèse initiale (cf. thèse § 2.3.1).

Dans un certain nombre de cas, des commentaires ont paru nécessaires pour éclaircir quelques points discutables. Ces notes sont signalées par un astérisque accolé au titre de la carte et sont reportées à chaque fois en fin de section.

Le titre des cartes est donné en breton, transcrit selon les normes littéraires les plus répandues, tenant compte parfois de la spécificité des prononciations locales.

Sur chacune des cartes, les zones grisées correspondent à une absence de données, soit par absence de réponses, soit du fait de réponses divergentes par rapport à la forme testée.

La répartition des types accentuels (cf. thèse § 2.3.1.2) est signalée au moyen de chiffres, qui ont la valeur suivante :

- 1 : paroxytonie
- 1-bis : accent initial
- 2 : oxytonie mixte
- 3 : oxytonie pure

Le choix des items du questionnaire est discuté dans la thèse au paragraphe 2.3.2.1.

Table

<i>Cartes de présentation</i>	7
I Points d'enquête	
II Zone de représentativité de l'enquête	
III La zone d'enquête et le réseau de l'ALBB	
IV La zone d'enquête et le réseau du NALBB	
 <i>Cartes de synthèse</i>	 8
V L'accent final	
VI L'accent pénultième	
VII L'accent initial	
VIII L'oxytonie mixte	
 <i>Cartes par sections :</i>	
1 – Oxytonie générale	
<i>Cartes 1 à 18</i>	9
<i>Notes</i>	12
2 – Bipartition Paroxytonie/Oxytonie pure	
<i>Cartes 19 à 66</i>	13
<i>Notes</i>	21
3 – La polarité Nord-Ouest	
Carte de synthèse IX	22
<i>Cartes 67 à 82</i>	22
<i>Notes</i>	26
4 – La polarité Sud	
Carte de synthèse X	27
<i>Cartes 83 à 98</i>	27
<i>Notes</i>	30
5 – La polarité Sud-Est	
Carte de synthèse XI	31
<i>Cartes 99 à 112</i>	31
<i>Notes</i>	34
6 – La polarité Sud-Ouest	
Carte de synthèse XII	35
<i>Cartes 113 à 120</i>	35
<i>Notes</i>	37
7 – La polarité Nord-Est	
Carte de synthèse XIII	38
<i>Cartes 121 à 124</i>	38
8 – Bipartition Paroxytonie ou accent initial/Oxytonie mixte	
<i>Cartes 125 à 131</i>	40
9 – Difficultés d'interprétation	
<i>Cartes 132 à 150</i>	42
<i>Notes</i>	46

Guide alphabétique des cartes

<i>Formes littéraires</i>	<i>Formes attendues</i>	<i>Français</i>	<i>Carte N°</i>
Achap	aʃap	<i>fuir</i>	3
Alc'hwez	alqi	<i>clef</i>	78
Aluzen	alɔzɔ	<i>aumône</i>	131
Amonenn	amɔnɛn	<i>beurre</i>	63
Amzer	amzer	<i>temps</i>	22
Aotrou	ɑtʁy	<i>monsieur</i>	42
Arar	arɛr	<i>charrue</i>	40
Askorn	aʃkɔrn	<i>os</i>	31
Aval	aval	<i>pomme</i>	36
Avalenn	avalɛn	<i>pommier</i>	81
Avel	avil	<i>vent</i>	127
Azen	azɛn	<i>âne</i>	125
Baelon	balɔ	<i>poêle</i>	134
Bara	bara	<i>pain</i>	88
Barrad		<i>averse</i>	118
Begeg	bœʒɛk	<i>nigaud</i>	56
Begion	bœʒɔ	<i>énergie</i>	10
Bemdez	bamde	<i>tous les jours</i>	123
Betek	bɔtak	<i>jusque</i>	15
Bihan	biã	<i>petit</i>	14
Bilhetenn	bilɛtɛn	<i>billet</i>	82
Birviken	biriqtʃin	<i>jamais</i>	29
Boser	bɔsir	<i>boucher</i>	24
Bourrabl	burapl	<i>agréable</i>	114
Brasted	brɑʃtɛt	<i>grandeur</i>	96
Breudeur	brœder	<i>frères</i>	43
Brezel	brœzil	<i>guerre</i>	98
Buhez	byi	<i>vie</i>	108
Chadenn	ʃalɛn	<i>chaîne</i>	70
Chapel	ʃapil	<i>chapelle</i>	106
Charre	ʃare	<i>convoi</i>	143
Chatal	ʃɔtal	<i>bétail</i>	17
Chervat	ʃirvat	<i>banquet</i>	71
Daoulagad	dɔlɔgat	<i>yeux</i>	4
Deñved	diʒɛn	<i>moutons</i>	74
Dervenn	dɛrʒɛn	<i>chêne</i>	120
Devezh	dœʒɛx	<i>journée</i>	103
Dienn	diʒɛn	<i>crème</i>	141
Dilhad	diɛt	<i>vêtement</i>	47
Diwezhañ	dœvã	<i>dernier</i>	65
Diwezhat	dœʒɛat	<i>tard</i>	121
Doare	dœre	<i>nouvelles</i>	93
Ebet	ɔbœt	<i>aucun</i>	6
Ebeul	ibel	<i>poulain</i>	45
Ebrel	imbrɛl	<i>avril</i>	150
Enep	inɛp	<i>contre</i>	102
Enor	inur	<i>honneur</i>	1
E-raok	irok	<i>avant</i>	100

<i>Formes littéraires</i>	<i>Formes attendues</i>	<i>Français</i>	<i>Carte N°</i>
Eured	irɛt	<i>mariage</i>	91
Farsus	farsys	<i>drôle</i>	54
Filaj	filaʃ	<i>veillée</i>	2
Flagenn	flariʒɛn	<i>fond de vallée</i>	139
Flourenn	flurɛn	<i>vallée humide</i>	92
Fozell	fɔzɛl	<i>fossé</i>	115
Galant	galãt	<i>mari</i>	37
Goude	gude	<i>après</i>	83
Goullo	guli	<i>vide</i>	116
Gouloù	gɔlɔ	<i>lumière</i>	73
Greziñh	grɛzã	<i>grêle</i>	1
Gwazhad	gwafiat	<i>averse</i>	57
Gwele	jœli	<i>lit</i>	23
Gwenan	jœrɛn	<i>abeilles</i>	51
Gwener	dʒɔnɛr	<i>vendredi</i>	1
Gwerc'hez	dʒœrɛʒɛs	<i>vierge</i>	27
Gwerenn	jɔrɛn	<i>verre</i>	142
Gwinizh	jœnih	<i>froment</i>	35
Haderez	harɛris	<i>semoir</i>	130
Hini	anij	<i>personne</i>	128
Hirder	irder	<i>longueur</i>	77
Hiriv	iriv	<i>aujourd'hui</i>	117
Holen	halɛn	<i>sel</i>	87
Ifern	iʒɛrn	<i>enfer</i>	38
Implij	impliz	<i>employer</i>	148
Kabidan	kabidã	<i>hardi</i>	9
Kadoer	kaʒir	<i>chaise</i>	97
Kafe	kafi	<i>café</i>	137
Kalet	kalet	<i>dur</i>	105
Kalon	kalɔ	<i>cœur</i>	136
Kalper	kalpir	<i>poires sauvages</i>	11
Katev	kater	<i>gâteaux</i>	12
Kavell	kaʒɛl	<i>berceau</i>	110
Kement	tʃœmɛn	<i>autant</i>	33
Kenderv	kandɛrʒ	<i>cousin</i>	111
Kentoc'h	tʃɛntɔx	<i>plutôt</i>	7
Kevnidenn	kanœʒɛn	<i>araignée</i>	94
Kezin	cœzin	<i>cuisine</i>	8
Kignon	ciʒɛn	<i>ail</i>	46
Kistin	cœʃtɛn	<i>châtaignes</i>	101
Kleñved	klɛʒɛt	<i>maladie</i>	138
Kloge	kɔʒle	<i>louche ; idiot</i>	145
Kole	kole	<i>taureau</i>	68
Koukou	kuku	<i>coucou (oiseau)</i>	1
Kounifl	gunif	<i>lapin</i>	95
Koutell	kutel	<i>couteau</i>	113

Kristen	kriʃten	<i>chrétien</i>	52
Krouedur	krweur	<i>enfant</i>	135
Kurun	cœrœn	<i>tonnerre</i>	79
Labour	labur	<i>travail</i>	69
Lagad	lagat	<i>œil</i>	48
Levenez	løyine	<i>joie</i>	66
Linenn	lœnœn	<i>ligne</i>	133
Logod	lɔgɔt	<i>des souris</i>	32
Ludu	lœdy	<i>cendre</i>	124
Mabeg	mabek	<i>beau-fils</i>	90
Malardez	malardi	<i>mardi gras</i>	55
Mallozh	malox	<i>malédiction</i>	89
Manegenn	manijen	<i>gant</i>	144
Marc'had	marfiat	<i>marché</i>	76
Melen	mœlœn	<i>jaune</i>	28
Merenn	miren	<i>repas de midi</i>	132
Micher	mœʃir	<i>métier</i>	30
Moged	moʃet	<i>fumée</i>	67
Motenn	mœten	<i>butte</i>	59
Munut	mœnœt	<i>fin</i>	72
Nadoz	nœrʃi	<i>aiguille</i>	129
Nebeut	nœbet	<i>peu</i>	75
Nemet	name	<i>sauf</i>	53
Netra	nitra	<i>rien</i>	1
Nevez	nœʃi	<i>nouveau</i>	41
Nozvezh	nozœx	<i>nuîtée</i>	86
Orjal	œrʒœl	<i>fil de fer</i>	146
Overenn	œren	<i>messe</i>	140
Pakad	pacet	<i>paquet</i>	39
Paper	papir	<i>papier</i>	104
Paradoz	baradœs	<i>paradis</i>	64
Pec'hed	pihet	<i>péché</i>	122

Peder	padœr	<i>quatre (féminin)</i>	16
Pemzek	pœmœdek	<i>quinze</i>	25
Pigell	piʃœl	<i>bêche</i>	5
Piled	piœt	<i>cierge</i>	44
Pinijenn	pœnœʒœn	<i>pénitence</i>	62
Pinvidik	1 pitaw 2 pyʃic	<i>riche</i>	149
Plijadur	plyʒadur	<i>plaisir</i>	84
Pounner	pœner	<i>lourd</i>	1
Raden	rœrœn	<i>fougères</i>	126
Rigolenn	rigolœn	<i>ruisseau</i>	85
Roched	rœʃœt	<i>chemise</i>	26
Sec'hed	sihet	<i>soif</i>	19
Segal	segœl	<i>seigle</i>	49
Sekour	sœkur	<i>aider</i>	50
Setu	ʃœty	<i>voilà</i>	18
Skolaer	skolœir	<i>instituteur</i>	147
Skolaj	skolœʃ	<i>enfants</i>	119
Sorc'henn	sœrœʒœn	<i>conte</i>	112
Soubenn	sœbœn	<i>soupe</i>	99
Tachenn	taʃœn	<i>ferme</i>	20
Tadeg	tœdek	<i>beau-père</i>	107
Taladur	daladyr	<i>doloire</i>	80
Tasad	tasœt	<i>verre</i>	58
Teod	teʒœt	<i>langue</i>	61
Touseg	tœsœk	<i>crapaud</i>	21
Trikot	triœt	<i>gourdin</i>	13
Ugent	œʒœʒœn	<i>vingt</i>	34
Uhel	œʃœl	<i>haut</i>	109
Yaouank	œʒœk	<i>jeune</i>	60

Items n'ayant pas pu être cartographiés, faute de réponses suffisantes :

Arvar	arvar	<i>danger</i>
Bennozh	bœnœʒ	<i>bénédition</i>
Bourapted	burœptœt	<i>plaisir</i>
Burzhud	byryt	<i>miracle</i>
Gouezaj	gœwidœʃ	<i>faune sauvage</i>
Kalvez	kalœʃir	<i>charpentier</i>
Maskad	maskœt	<i>motte (d'un pressoir)</i>

Carte I : points d'enquête

Carte II : zone de représentativité
de l'enquête

Carte III : la zone d'enquête
et le réseau de l'ALBB

Carte IV : la zone d'enquête
et le réseau du NALBB

Carte V : l'accent final, total absolu
(oxytons purs + oxytons mixtes)
en pourcentages

Carte VI : l'accent pénultième
en pourcentages

Carte VII : l'accent initial
(dans les unités de plus de deux syllabes)
en pourcentages

Carte VIII : l'oxytonie mixte
en pourcentages

Oxytonie générale

Carte 1 : *enor ; grezilh ; gwener ; koukou ;
netra ; ponner**

Carte 2 : *filaj*

Carte 3 : *achap*

Carte 4 : *daoulagad**

Carte 5 : *pigell*

Carte 6 : *ebet*

Oxytonie générale

Carte 7 : *kentoc'h*

Carte 8 : *kezin*

Carte 9 : *kabidan*

Carte 10 : *beigion*

Carte 11 : *kalper*

Carte 12 : *katev*

Oxytonie générale

Carte 13 : *trikod*

Carte 14 : *bihan*

Carte 15 : *betek*

Carte 16 : *peder**

Carte 17 : *chatal**

Carte 18 : *setu**

Bipartition paroxytonie (1) / oxytonie pure (3)

Carte 19 : *sec'hed*

Carte 20 : *tachenn**

Carte 21 : *touseg*

Carte 22 : *amzer*

Carte 23 : *gwele**

Carte 24 : *boser*

Bipartition paroxytonie (1) / oxytonie pure (3)

Carte 25 : *pemzek*

Carte 26 : *roched*

Carte 27 : *gwerc'hez*

Carte 28 : *melen*

Carte 29 : *james*

Carte 30 : *micher*

Bipartition paroxytonie (1) / oxytonie pure (3)

Carte 31 : *askorn*

Carte 32 : *logod*

Carte 33 : *kement*

Carte 34 : *ugent*

Carte 35 : *gwinizh*

Carte 36 : *aval*

Bipartition paroxytonie (1) / oxytonie pure (3)

Carte 37 : *galant*

Carte 38 : *ifern*

Carte 39 : *pakad**

Carte 40 : *melen*

Carte 41 : *nevez*

Carte 42 : *aotrou*

Bipartition paroxytonie (1) / oxytonie pure (3)

Carte 43 : *breudeur**

Carte 44 : *piled*

Carte 45 : *ebeul*

Carte 46 : *kignon*

Carte 47 : *dilhad*

Carte 48 : *lagad*

Bipartition paroxytonie (1) / oxytonie pure (3)

Carte 49 : *segal*

Carte 50 : *sekour*

Carte 51 : *gweren (gwenan)*

Carte 52 : *kristen*

Carte 53 : *nemet*

Carte 54 : *farsus*

Bipartition paroxytonie (1) / oxytonie pure (3)

Carte 55 : *malardez*

Carte 56 : *begeg*

Carte 57 : *gwazhad*

Carte 58 : *tasad*

Carte 59 : *motenn*

Carte 60 : *yaouank**

Bipartition paroxytonie (1) / oxytonie pure (3)

Carte 61 : *teod*

Carte 62 : *pinijenn*

Carte 63 : *amonenn*

Carte 64 : *paradoez**

Carte 65 : *diwezhañ**

Carte 66 : *levenez*

Notes

Carte 20 : à Arzano : [ˈdaːʃən]. Partout ailleurs, l'initiale est brève.

Carte 23 : les deux formes sont représentées à Inguignel : [ʃʊəˈlɔː] et [ʃʊəlɔ].

Carte 39 : le terme est remplacé par *pakedad* aux points marqués d'une croix. Cette variante ne semble pas avoir d'incidence sur la représentativité de la carte.

Carte 43 : *frères* est représenté à Plouray par un pluriel régulier : *breuroù* (paroxytonique)

Carte 60 : l'item est réduit à une seule syllabe aux points marqués d'un I (Malguénac, Noyal-Pontivy, Moustoir-Remungol, Saint Barthélémy, Quistinic, Camors, Moréac, Colpo, Brandivy, Plumergat, Pluneret, Meucon, Arradon-Baden).

Carte 64 : les réalisations relevées à Arzano et Guidel sont réduites à deux syllabes par syncope de la syllabe centrale inaccentuée (respectivement [ˈbaːrwəs] et [ˈbaːrɥəs]). Toutes deux se rattachent cependant à un prototype proche du [ˈbaːradəs] de Séglien.

Carte 65 : l'item est réduit à deux syllabes aux points marqués d'un II (Perret, Séglien, Ploerdut, Persquen, Inguignel, Berné, Arzano, Caudan, Guidel, Noyal-Pontivy).

Bien que les formes relevées à Berné et Perret soient réduites à deux syllabes (Berné : [ˈdœhõ]), elles sont malgré tout classées dans la catégorie *accent initial* et non *accent paroxytonique*, car une telle réduction n'a été possible qu'à partir d'un prototype originel *[ˈdœɥhõ] (cf. carte 64).

Polarité Nord-Ouest

Sources :

- 16 cartes rangées sous cette polarité
- 10 cartes ressortissant à d'autres polarités, présentant des occurrences isolées : cartes 85, 87, 96, 97, 110, 111, 118, 132, 147 et 150.

A l'ouest de la ligne A, l'accent pénultième dépasse 30 % du corpus.

Carte IX : *la polarité Nord-Ouest*

Carte 67 : *moged*

Carte 68 : *kole*

Carte 69 : *labour**

Carte 70 : *chadenn et chenenn**

Carte 71 : *chervad*

Carte 72 : *munud*

Carte 73 : *goulou*

Carte 74 : *deñved*

Carte 75 : *neubeut**

Carte 76 : *marc'had*

Carte 77 : *hirder*

Carte 78 : *alc'hwez*

a : type [aɣ'lɥe:]	α : type ['aɣlwə]
b : type [a'lɥe:]	β : type ['a ve:]
c : type [ɑ'lɥi:]	γ : type ['a:lɥə]
d : type [ɑ'ɣ'lɥi:]	δ : type ['a:ɣlwə]

(Les qualités de la voyelle finale sont ici sans pertinence)

Carte 78 bis : types distributionnels de *alc'hwez*

Carte 79 : *kurun*

Carte 80 : *taladur*

Carte 81 : *avalenn*

Carte 82 : *bilhetenn*

A Plouray et Berné, on relève des dissyllabes réduites par syncope : [ʼa:vəlɲ] et [ʼawalɲ]. Elles sont considérées en fonction de leur prototype originel trisyllabique (Perret : [ʼawelən], ainsi que [aʼwe:lən]).

Pluvigner n'a pas fait l'objet d'une enquête, mais la forme indiquée ici a été fournie par les informateurs de Plumergat, à titre de comparaison.

La seule prise en compte des types accentuels permet de simplifier et de rendre plus lisible une situation assez complexe. A côté des trois réalisations possibles de *bilhetenn* (1-bis : Berné [ʼbijeten] ; 2 : Noyal-Pontivy [viʼjɛʼten] et 3 : Malguénac [viʼʎɛʼten]), on relève les formes réduites suivantes :

- Disparition de la syllabe finale (*bilhed*) : soit par syncope, soit par emprunt récent au français : [ʼbijet] (Perret : type 1) ou [biʼjet] (Caudan, type 3).

- Disparition de la syllabe centrale (*ur vilh'tenn*) : par syncope de la voyelle atone : [ʼvijten], issu de *[ʼvijətɛn] (Séglien, type 1-bis) ou [veʼten], issu de *[ve:jəʼten] (Lanvaudan, type 2).

Notes

Carte 69 : deux formes relevées à Colpo : [la'bur] et [la'burː].

La longueur est incertaine à Plumergat.

Carte 70 : sauf à Erdeven (absence de réponse), la zone grisée correspond à l'aire de *rañjenn*.

Carte 75 : l'expression « *bihan a* » semble plus employée que *nebeut* (d'où l'étendue des lacunes). On note des réponses du type *nebeudig* à Languidic, Landévant et Plumergat.

Sources :

- 16 cartes rangées sous cette polarité
- 2 cartes ressortissant à d'autres polarités, présentant des occurrences isolées : cartes 124 et 132.

Carte X : la polarité Sud

Carte 83 : goude

Goude s'efface à peu près partout devant *àrlerc'h* (ce qui explique les zones grises), mais semble mieux résister sur la côte, de Merlevenez à Arradon. Souvent, c'est un mot ancien, appartenant à la génération précédente (Inguignel) ; un mot connu par la tradition livresque, notamment le catéchisme et les cantiques (Pluneret) ; parfois il est utilisé dans les expressions figées, mais n'est plus identifié de façon isolée (Meucon) ; c'est aussi souvent un mot « employé ailleurs », mais pas dans le parler local (Quistinic etc.).

Carte 84 : plijadur

Carte 85 : *rigolenn*

Carte 86 : *nozvezh (et noziad)**

Carte 87 : *halen*

Carte 88 : *bara*

Carte 89 : *malur**

Carte 90 : *mabeg*

Carte 91 : *eured*

Carte 92 : *flourenn*

Carte 93 : *doare*

Carte 94 : *kevnidenn*

Carte 95 : *kounifl*

Carte 96 : *brasted**

Carte 97 : *kadoer*

Carte 98 : *brezel*

A l'ouest de la ligne pointillée A, *kadoer* se présente sous forme trisyllabique (dissyllabique à l'est). La complémentarité des types 1 et 1-bis apparaît bien dans ce cas de figure.

Notes

Carte 86 : les localités marquées d'un **d** (Erdeven, Arradon-Baden, Meucon, Pluneret, Plumergat, Brandivy, Colpo, Moréac, Noyal-Pontivy, Camors, Landévant, Merlevez, Bubry, Quistinic, Caudan) utilisent le suffixe –iad (noziad).

Carte 89 : le questionnaire prévoyait initialement *mallozh*. Peu de réponses ont été enregistrées (*mallozh* n'est plus connu qu'à Moréac et Moustoir-Remungol), mais de nombreux informateurs donnaient la réponse *malur*, emprunt récent au français. C'est donc cette réponse qui est ici représentée.

Carte 96 : pour trois points d'enquête on relève une diphtongue sur la syllabe prétonique, indiquée par **2*** (Berné : [braw¹stet]). Considérant que cette diphtongue représente un surcroît de durée comparable à une semi-longueur, ces occurrences sont assimilées à des oxytons mixtes, dont ils représentent peut-être des formes évoluées.

Sources :

- 12 cartes rangées sous cette polarité
- 5 cartes ressortissant à d'autres polarités, présentant des occurrences isolées : cartes 77, 79, 118, 148, 150.

Carte XI : *la polarité Sud-Est*

Carte 99 : *soubenn*

Carte 100 : *e-raok*

Carte 100 : **x** : /r/ réalisé [x]

Au lieu de *e-* à l'initiale, on peut entendre *ba-* (Ploerdud, Persquen et Bubry). Même si étymologiquement, *e-raok* est composé de deux éléments, le traitement en type 2 prouve qu'il est analysé dans cette zone comme une unité monomorphémique. La distinction en deux morphèmes est par contre attestée à l'ouest, par la réduction à une seule syllabe, ainsi que par le renforcement de /r/ en [x], traitement réservé à l'initiale (Humphreys 1972). Dans tous les autres cas, il existe deux schémas possibles pour lesquels on ne peut pas trancher :

- unité monomorphémique, oxytonie simple : /i'rawk/
- unité bimorphémique : /i/ (proclitique) + /rawk/ (accentué)

Carte 101 : *kistin*

Carte 102 : *enep*

Carte 103 : *devezh*

Carte 104 : *paper*

Carte 105 : *kaled*

Carte 106 : *chapel*

Carte 107 : *tadeg*

Carte 108 : *buhez*

Carte 109 : *uhel*

Carte 110 : *kavell*

Carte 111 : *kenderv**

Carte 112 : *soc'hienn**

Notes

Carte 111 : la voyelle longue dont il est question en zone 2 est une nasale : traitement de type [kã'dɛrɥ] avec absorption du /n/, opposé à [kan'dɛrɥ]. On relève des situations mixtes [ã'n] à Moréac (point de contact entre les deux zones) et Plouray (au système phonologique sous forte influence du Nord-Ouest).

Carte 112 : réponses trisyllabiques aux points marqués par III (Noyal-Pontivy, Saint Barthélémy, Camors, Pluneret, Arradon-Baden).

Les trisyllabes correspondent à une réponse *sorbienn*. Les deux vocables ont dû fusionner à en juger par la forme donnée à Noyal-Pontivy : [sɔrə'jɛn]. A Pluneret (seul cas d'oxytonie mixte), la longueur porte sur la syllabe centrale.

Polarité Sud-Ouest

Sources :

- 8 cartes rangées sous cette polarité
- 2 cartes ressortissant à d'autres polarités, présentant des occurrences isolées : cartes 108 et 109.

Carte XII : *la polarité Sud-Ouest*

Carte 113 : *koutell*

Carte 114 : *bourrabl*

(Réponses *bourrus* à Merlevenez et Erdeven.)

Carte 115 : *fozell**

Carte 116 : *goulle*

Carte 117 : *hiziv*

Carte 117 bis : variation onomasiologique de *hiziv*

Carte 118 : *barrad* (questionnaire : *gwazhad*)

Carte 119 : *skolaj*

Carte 120 : *dervenn**

Notes

Carte 115 : la première voyelle est nasalisée aux points marqués d'un ~ (Lanvaudan, Quistinic, Languidic, Landévant).

A Inguignel, réponse *fose* : [fo:'se]. La réfection phonétique avec allongement de la première voyelle (peut-être par attraction d'un [fo:'ʒɛl] plus ancien) montre que le terme, emprunté au français, a été intégré au système phonologique local. Son assimilation à *fozell* reste cependant sujette à caution.

Carte 120 : les réponses *gwezenn-derv* sont fréquentes dans les zones grisées.

Polarité Nord-Est

Sources :

- 4 cartes rangées sous cette polarité
- 4 cartes ressortissant à d'autres polarités, présentant des occurrences isolées : cartes 78, 82, 98 et 120.

Carte XIII : *la polarité Nord-Est*

Carte 121 : *diwezhat*

Carte 122 : *pec'hed*



Carte 123 : *bemdez*

Carte 124 : *ludu*

Bipartition paroxytonie (1) / oxytonie mixte (2)

Carte 125 : *azen*

Carte 126 : *raden*

Carte 127 : *avel*

Carte 128 : *hani*

Carte 129 : *nadoez*

Carte 130 : *haderez*

Bipartition paroxytonie (1) / oxytonie mixte (2)



Carte 131 : *aluzon*

Difficultés d'interprétation

Carte 132 : *merenn**

Carte 133 : *linenn*

Carte 134 : *baelon*

Carte 135 : *krouedur*

Carte 136 : *kalon*

Carte 137 : *kafe*

Difficultés d'interprétation

Carte 138 : *kleñved*

Carte 139 : *flagenn*

Carte 140 : *oferenn*

Carte 140 bis : autre typologie pour *oferenn**

Carte 141 : *koavenn*

Carte 142 : *gwerenn*

Difficultés d'interprétation

Carte 143 : *charre**

Carte 144 : *manegenn**

Carte 145 : *kogle*

Carte 146 : *orjalenn**

Carte 147 : *skolaer**

Carte 148 : *implij**

Difficultés d'interprétation

Carte 149 : *pinvidik*

Dans la zone grisée, *pitaod* est seul employé

Carte 149 bis : typologie de *pinvidik*

A : type [ˈpinʷic]

B : type [pinˈʷic]

C : type [piˈʷic]

D : type [pəˈʷic]

Carte 150 : *ebrel*

Carte erratique

Carte 150 bis : éléments de correction
pour la carte 150

Notes

Carte 132 : on relève deux cas de réduction des paroxytons à une seule syllabe :
Plouray : [mɛˈrn] ; Perret : [mɛrn].

Carte 140 bis : les types accentuels peuvent aussi s'analyser comme suit :

A : type [aˈvɛ:rən] (Arzano) ou [ɔˈvɛrn] (Plouray)

B1 : type [ˈoːvərən] (Plœrdut) ou [ˈɔːvrən] (Berné)

B2 : type [pˈvəˈrɛn] (Moustoir-R.) ou [oˈvrɛn] (Persquen)

} *Voyelle initiale
longue*

C : type [ɔvəˈrɛn] (Erdeven)

Carte 143 : les zones grisées comportent beaucoup de variantes lexicales : *korve*,
charriaj, *vostad*, *dilojamant*...

Carte 144 : les zones en gris foncé ne comportent pas de réponses ou un emprunt au
français. Dans les zones en gris clair, le terme est connu, mais soit il est
réduit à deux syllabes (*maneg*), soit il n'a été donné qu'au pluriel (points
indiqués par o).

Carte 146 : les paroxytons se présentent sous la forme *orjalenn*.

Carte 147 : cet item est attesté sous deux formes : *skolaer* et *skolader*. La première a
été relevée dans les localités indiquées par o (Perret, Séglien, Ploerdut,
Persquen, Inguignel, Colpo). La deuxième est en usage partout ailleurs.
Les deux oxytons mixtes ne font pas porter la longueur sur la même
syllabe : Inguignel : [skoˈlɛ:r] ; Bieuzy : [skolaˈrir].

Carte 148 : à Pluneret, on relève [imˈpleˈjœjn], mais la longueur n'est pas
nécessairement imputable au suffixe car Languiduc présente [impliˈjæ̃n].
A Saint Barthélémy, l'oxyton mixte provient d'une simplification :
[iˈpliˈzœt], par absorption du /m/ en syllabe initiale.

Abstracts

Etude pluridimensionnelle d'un parler : description, émergence et aspects sociolinguistiques du breton de Malguénac

Cette thèse se veut un essai de compréhension globale du parler d'une commune rurale, en l'occurrence, du breton de Malguénac. Afin d'établir ce parler, elle s'ouvre sur une description du système phonologique. Cette description laisse cependant de côté des aspects déjà bien documentés, pour se concentrer sur le système vocalique, beaucoup plus définitoire de cette communauté linguistique, ainsi que sur le système accentuel, jusqu'alors peu décrit par les celtisants dans cette région de la Basse-Bretagne. Ainsi dégagées les grandes lignes de ce parler dans ses aspects les plus pertinents, la démarche consiste à le replacer dans le contexte où il trouve sens. Ceci selon trois axes : spatial, temporel et socio-pragmatique. Sur le plan spatial, le parler de Malguénac est donc situé sur la matrice de la variation diatopique du breton, en particulier par l'analyse de ses schémas accentuels. D'autres observations permettent ensuite de le définir comme un parler *haut-vannetais de transition*. Sur l'axe temporel, l'évolution sociale et démographique de la population communale aux XIX^e et XX^e siècles est reconstituée de façon à dégager les implications linguistiques entraînées par les mutations qui ont alors cours. La cohésion de la société malguénacoise est le phénomène qui s'impose : cohésion face aux micro-communautés voisines, qui permet non seulement de maintenir une *norme* linguistique propre, mais même de l'affirmer à mesure que s'ouvre la commune. Cohésion également d'un monde rural bretonnant face au monde urbain francophone, qui finira en revanche par se diluer. L'axe sociolinguistique, après avoir mis au jour le fonctionnement de la langue dans l'interaction sociale grâce à l'analyse de la variation et des stratégies d'adaptation des locuteurs, examine donc le rapport dynamique entre breton et français. Faisant le constat d'un effondrement de la pratique du breton, se voit proposée une interprétation du contact de langue non en terme de *diglossie* mais de *conflit linguistique*.

Mots-clés : breton, phonologie, accents, dialecte, dialectologie, sociolinguistique, variation, changement linguistique, diglossie, conflit linguistique, langue minoritaire.

Multi-dimensional Study of local Speech: Phonology, Shaping and Sociolinguistic Aspects of the Breton Micro-dialect of Malguénac

This thesis is an attempt to gain a large-scale understanding of a rural community dialect, in this case, the Breton dialect of Malguénac. In order to establish it, the study begins with a description of the phonological system. This description ignores certain well-known aspects which have previously been studied in detail, instead paying attention to both the vocalic system (by far the most original trait), and the accentual system, which had been quite ignored until now by Celtic language scholars in this area. After the most relevant characteristics have been brought out, this study focuses on putting this language back into a context in which it makes sense. This is done according to three axes: space, time and society. From the spatial point of view, Malguénac Breton is thus given a place on the Breton language network as a whole, especially regarding stress and word-patterns. Following on from other observations, it can be presented as *transitional haut-vannetais*. On the scale of time, the social and demographic evolution of the local population throughout the XIXth and XXth centuries is presented, so as to isolate the linguistic consequences of the mutations taking place in that period. Cohesion is the most striking phenomenon inside Malguénac society: on one hand, from neighbouring communities, which allows a local linguistic norm to be maintained, but also strengthening it as the community opens to newcomers. On the other hand, cohesion also distinguishes the Breton-speaking community from the French-speaking urban world. On this point however, opposition would not last. The sociolinguistic approach deals with this question. After revealing how the language is used in social interactions through the analysis of variation and adjustment strategies by certain speakers, the dynamic relationship that exists between Breton and French is examined. Reporting the collapse in the use of Breton, it is assumed that the contact between the two languages should not be considered as *diglossia*, but rather as a *linguistic conflict*.

Key-words: Breton, Phonology, Stress, Dialect, Dialectology, Sociolinguistics, Language Variation, Language Shift, Diglossia, Language Hegemony, Minority Language